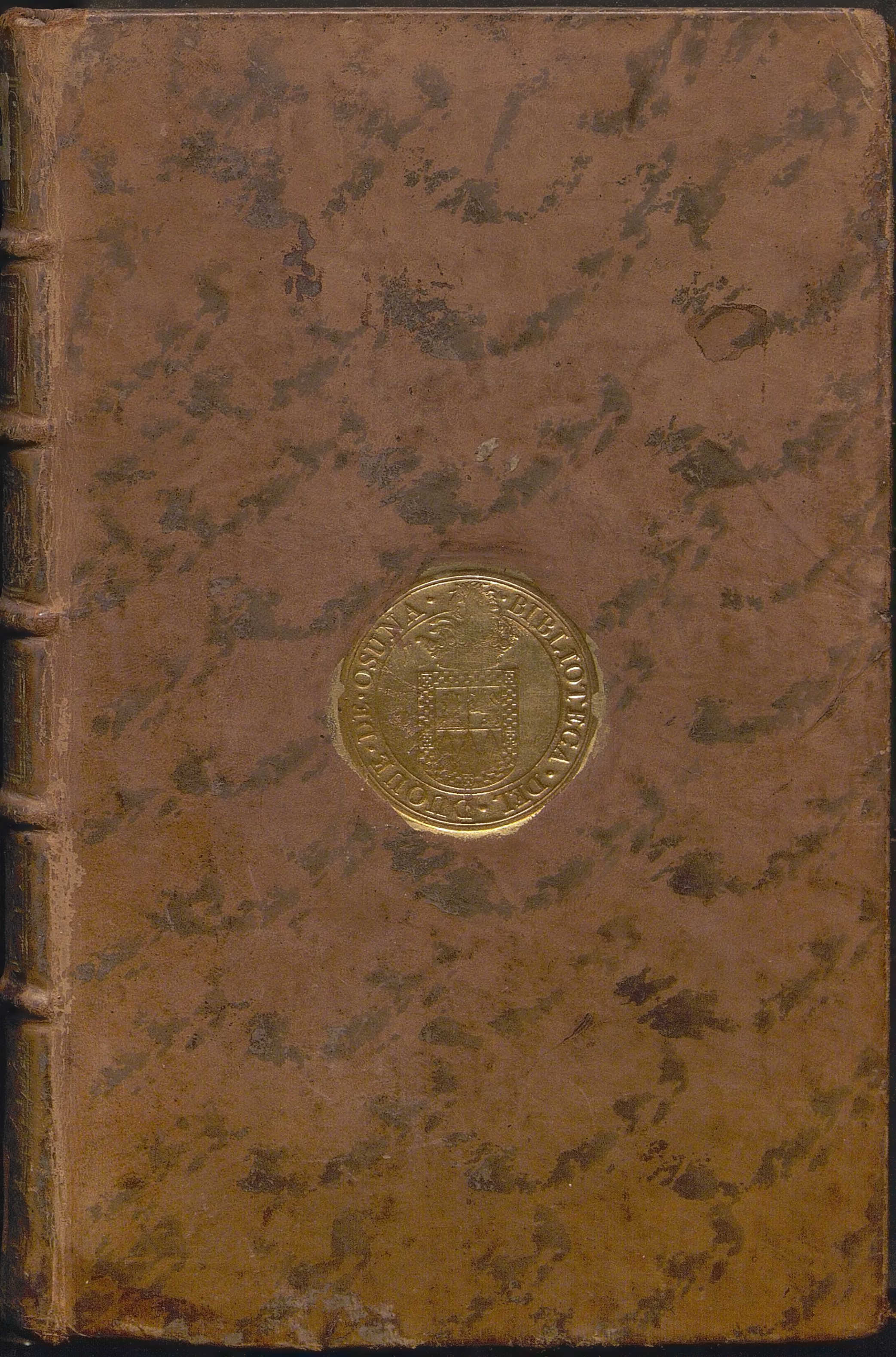
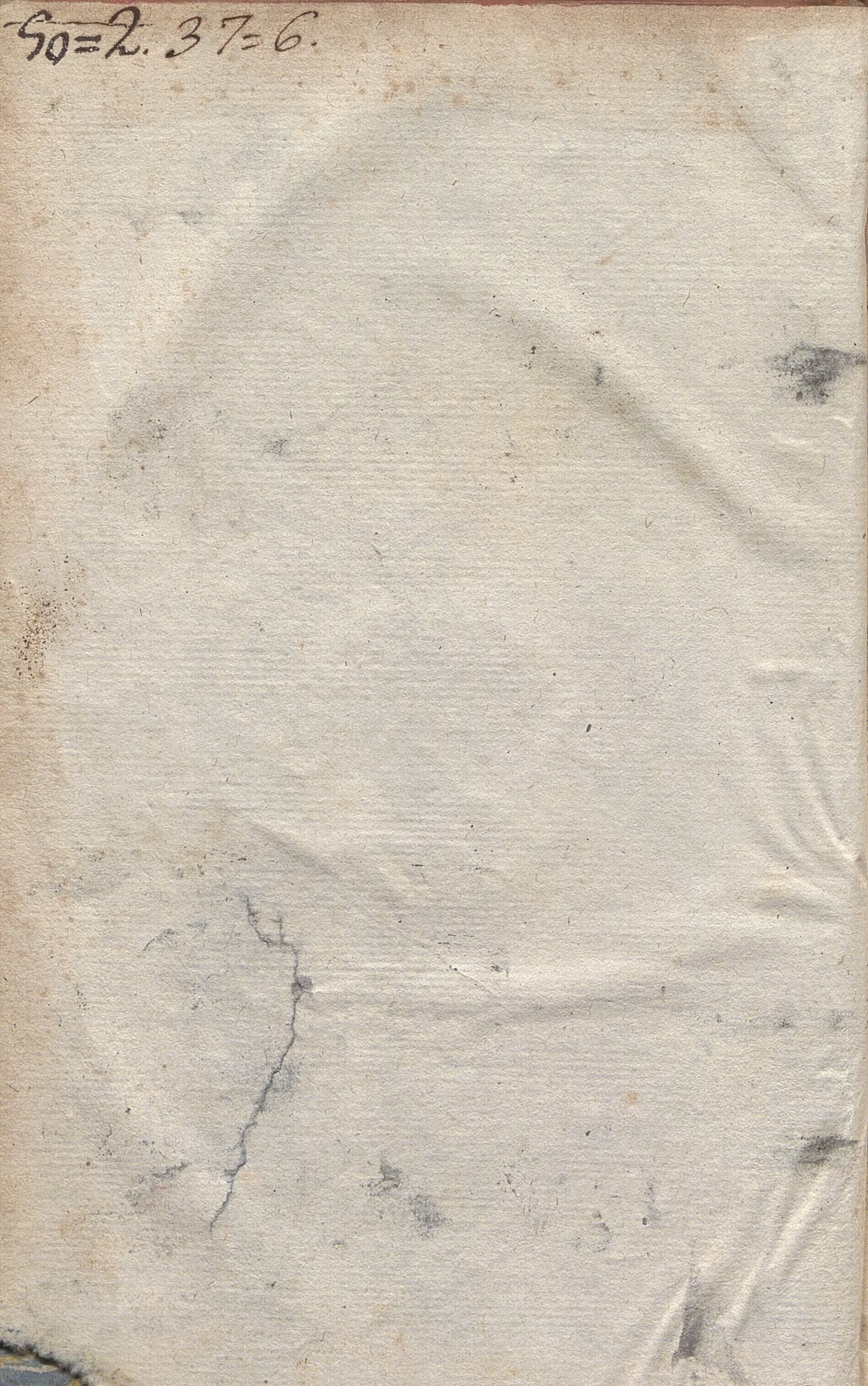
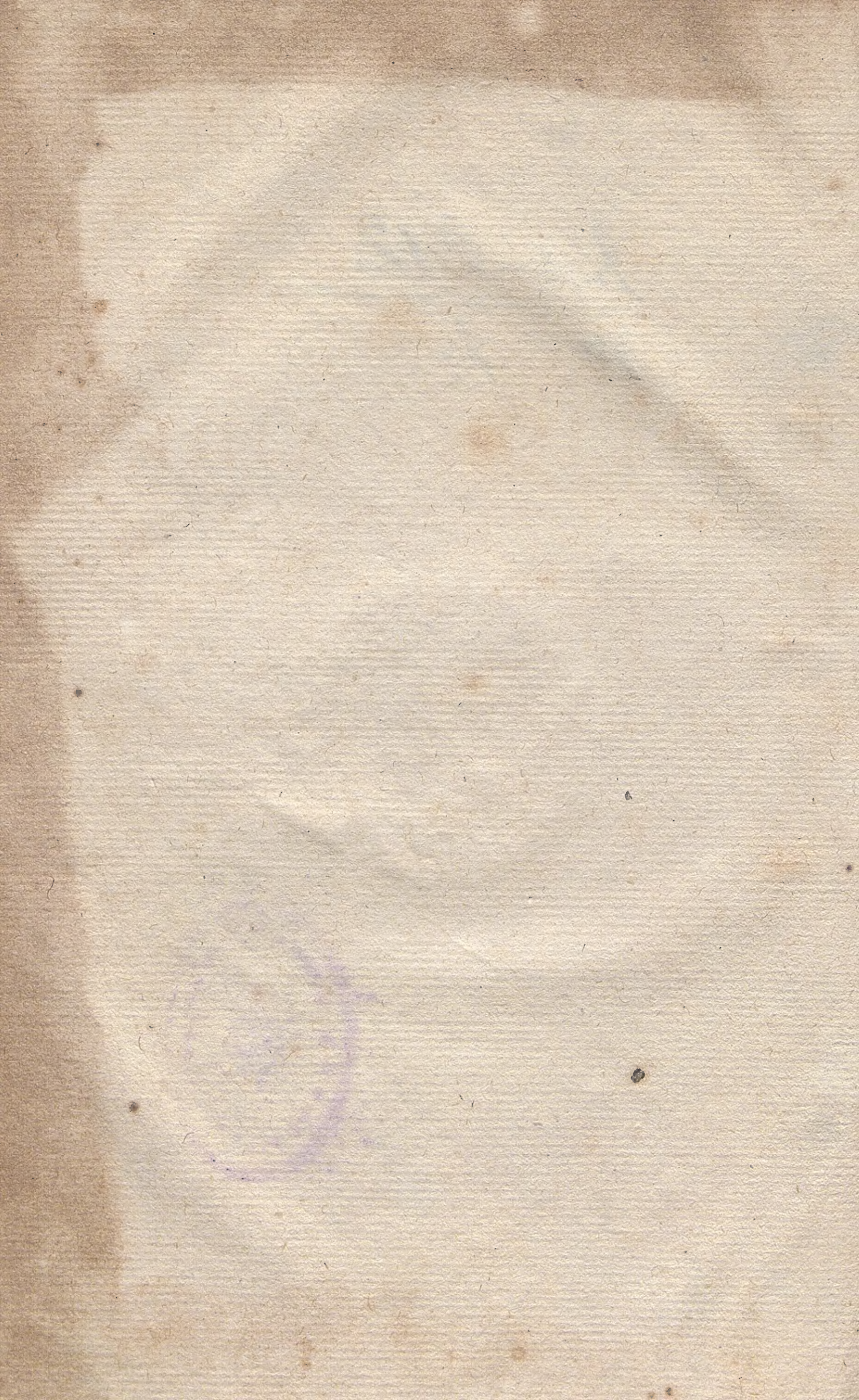

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA






50=2. 37=6.



DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

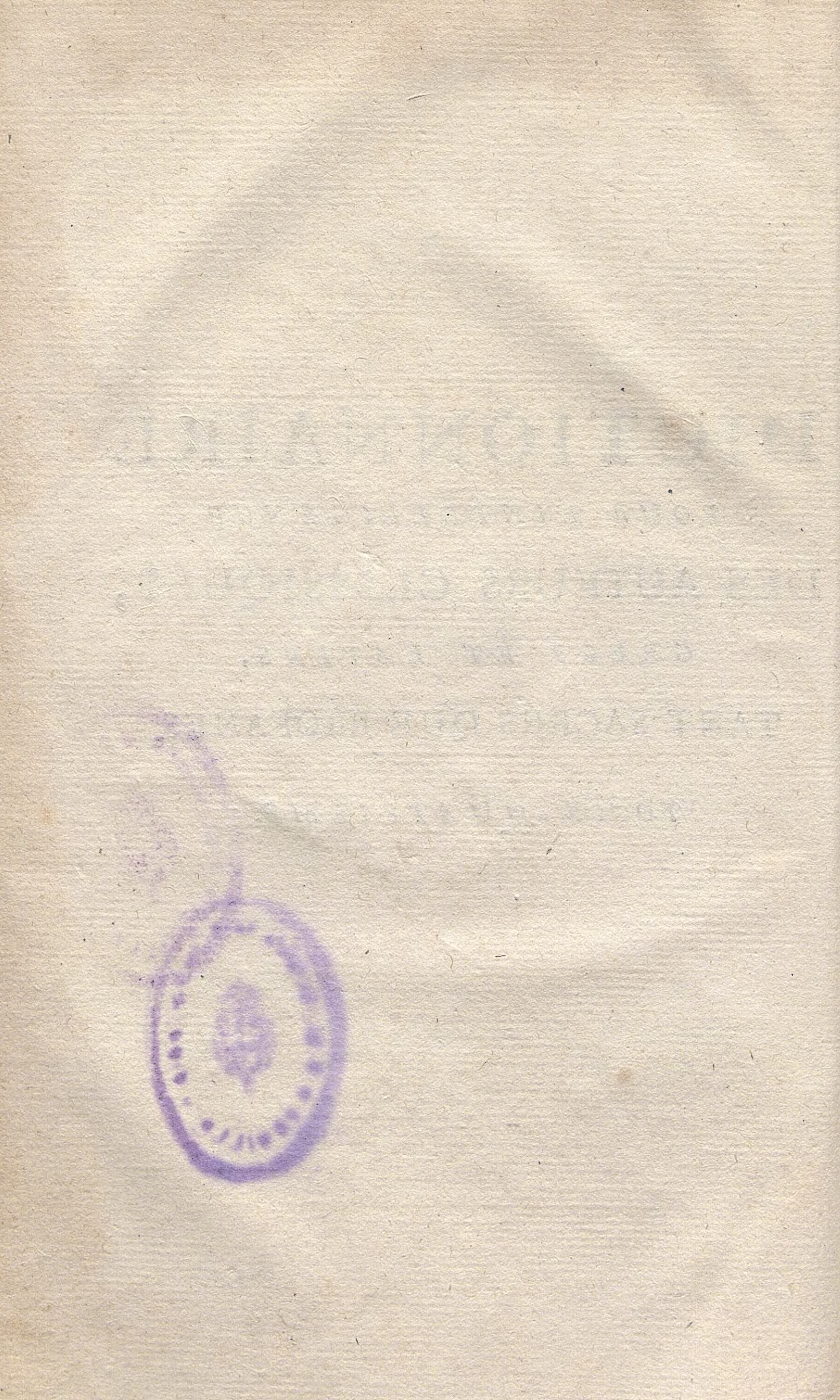
DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME QUATRIÈME.





DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, *Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de la Société Littéraire de la même Ville.*

TOME QUATRIÈME.





A CHÂLONS-SUR-MARNE,

Chez
SENEUZE, Imprimeur du Roi, dans la Grande Rue;
Et se trouve à PARIS,
DELALAIN, Libraire, rue S. Jacques, à l'Image S. Jacques.
BARBOU, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
HÉRISSANT, Fils, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez les mêmes Libraires un autre Ouvrage du même Auteur, intitulé, *Essai Historique Critique, sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes*; Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée.

Ceux d'entre MM. les Souscripteurs, qui n'ont pas encore envoyé leurs noms, sont priés de le faire le plutôt possible.



AVERTISSEMENT.

ON me permettra de répéter ici ce que j'ai dit dans le Discours préliminaire, qui est à la tête du premier Volume de cet Ouvrage. Pour composer mes Articles, je n'ai pas tellement recours aux anciens Écrivains, que je ne consulte point les Modernes. Il en est quelques-uns, parmi ces derniers, où l'on trouve d'excellens matériaux; & je prends la liberté de m'en servir, toutes les fois que l'occasion s'en présente. J'ai indiqué presque toutes les sources, où je puise. Je n'ai pas oublié sur tout le Dictionnaire raisonné des Arts, en tout ce qui regarde la Grammaire, la Poësie & la Rhétorique; & les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, à l'égard de toutes les autres parties de mon Ouvrage. Ces Répertoires fournissent des morceaux admirables sur les quatre principaux objets, que j'ai embrassés. Sans des secours de cette espèce, le cours de ma vie, quelque long qu'il fût, ne le seroit pas assez, pour que je pusse porter à sa fin une si vaste entreprise. Mais, graces aux sources, que j'ai trouvées, encore quelques années de travail; & j'aurai la satisfaction d'avoir fourni une carrière, dans laquelle le Public judicieux, & particulièrement mon illustre Protecteur, semblent m'encourager de plus en plus par l'approbation, qu'ils continuent d'accorder à ma tâche.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lu, par l'ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Tome quatrième d'un Manuſcrit intitulé : *Dictionnaire pour l'Intelligence des Auteurs Claſſiques, Grecs & Latins, tant Sacrés que Profanes* ; & je n'y ai rien trouvé qui n'en doive faire deſirer la continuation. DONNÉ à Paris, le dix-ſept de Février mil ſept cent ſoixante-huit.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.



RCHIMAGE, *Archimagus*, (*a*) nom que les Grecs ont donné au Chef de la religion parmi les Perſes. Archimage veut dire Chef des Mages; & on ſçait que les Mages étoient les prêtres de Perſe. Les Chébres, dans leurs livres, appellent l'Archimage *Deſtour-Deſtouri*, & *Moubad-Moubadan*.

ARCHIMAQUE, *Archimachus*. (*b*) Cet Archimaque attribue l'invention des vaiſſeaux longs à Égéon.

ARCHIMÉDE, *Archimedes*, Ἀρχιμήδης, (*c*) le plus fameux

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 45.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 240.

(*c*) Athen. pag. 206. *& ſeq.* Plut. T. I. pag. 305. 306. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXIV. c. 34. L. XXV. c. 31. Strab. p. 54. 55. Cicer. in Verr. L. IV. c. 131. Orat. pro Cluent. c. 87. Acad. Quæſt. L. IV. c. 116. Tuſcul. Quæſt. L. I. c. 63. L. V. c. 64. 65. de Finib. Bon. & Mal. L. V. c. 50. de Natur. Deor. L. II. c. 88. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 289. *& ſuiv.* T. VI. p. 606. 607. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſ. & Bel. Lett. T. I. p. 13, 14, 111. Tom. II. p. 301, 302. *& ſuiv.* Tom. XII. pag. 99. Tom. XIV. pag. 129. *& ſuiv.* Tom. XVI p. 16, 33.

Géométre, que l'Antiquité ait produit, naquit à Syracuſe, la troiſième année de la 123e Olympiade, environ 287 ans avant l'Ére Chrétienne. Il étoit parent & ami d'Hiéron II, roi de Syracuſe.

Archiméde fit, dans ſa jeuneſſe, un voyage en Égypte. Il y fut peut-être attiré par la réputation d'Euclide, qui enſeignoit alors à Alexandrie. Peut-être auſſi fut-il entraîné par l'opinion commune aux Sçavans de la bonne Antiquité, qui s'imaginoient que toutes les ſciences avoient choiſi ce petit coin du monde pour y prendre la naiſſance & l'accroiſſement, & que, ſans ce voyage & la Géométrie, on ne pouvoit jamais atteindre à la perfection.

Quoiqu'il en ſoit, on ne peut douter qu'Archiméde n'ait demeuré long-tems en Égypte; & ce long ſéjour fut auſſi utile aux Égyptiens, que glorieux au Syracuſain. Le Nil minoit inſenſiblement les levées ſur leſquelles, au rapport d'Hérodote & de Diodore de Sicile, les villes & les bourgs de l'Égypte avoient été bâtis. Il étoit aiſé d'en prévoir la ruine; mais, il n'étoit pas aiſé de la prévenir. Archiméde, cependant, ſi l'on en croit Abulpharage, cité par Fabricius, l'entreprit & l'exécuta. Il aſſura les terres par de nouvelles digues, dont la figure & la ſolidité laiſſoient peu de priſe à l'action de l'eau; & ſon génie, porté au grand & à l'utile en même-tems, lui fit imaginer cette multitude de ponts, dont il jetta les fondemens, & qui ſervirent dans la ſuite de communication entre les bourgs & les villes de l'Égypte, pendant les débordemens du Nil.

Diodore de Sicile s'eſt contenté de dire qu'Archiméde inventa alors cette fameuſe vis, qui porte encore aujourd'hui ſon nom. Si l'on en juge par l'uſage, qu'en faiſoient les Égyptiens, du tems de Diodore, qui le rapporte, elle fut inventée pour étendre & multiplier les arroſemens du Nil; & ſi nous en croyons le ſieur de Fleurances, Archiméde, pendant ſon ſéjour en Égypte, avoit remarqué que le Nil, en ſe retirant, laiſſoit toujours, dans les fonds & dans les endroits bas, une partie de ſes eaux limoneuſes, qui y croupiſſoient, & qui infectoient les lieux d'alentour; & pour épuiſer ces eaux avec facilité & promptitude, & ſans employer de grandes forces, il imagina la machine en queſtion, dont on peut voir la deſcription à l'article de Vis d'Archiméde.

Archiméde, de retour à Syracuſe, pouvoit jouir de la gloire, au ſein de la volupté. Son nom étoit connu dans le monde; & la cour d'Hiéron, ſon parent & ſon ami, lui offroit tous les plaiſirs. Mais, il avoit goûté la douceur de l'étude; il s'y livra entièrement, & rien ne fut capable de l'en diſtraire. Il démontra un jour au Roi cette propoſition, *qu'avec une force donnée, on pouvoit remuer quelque fardeau que ce fût.* Et s'applaudiſſant de la force de ſa démonſtration, il oſa ſe vanter que, s'il y avoit une autre terre,

que celle que nous habitons, il remueroit celle-ci à sa fantaisie, en passant dans celle-là. Le Roi étonné & ravi, le pria d'exécuter lui-même sa proposition, en remuant quelque grand fardeau avec une petite force.

Archiméde prend une des galéres du Roi, la fait tirer à terre avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y fait mettre la charge ordinaire, & par-dessus la charge, autant d'hommes qu'elle en peut tenir ; & se mettant à quelque distance, assis à son aise, sans travail, sans le moindre effort, en remuant seulement de la main le bout d'une machine à plusieurs cordes & poulies, il la ramena à lui par terre aussi doucement & aussi uniment, que si elle n'eût fait que fendre les flots. Le Roi, étonné du prodigieux effet de ces forces mouvantes, & jugeant par-là de la grande puissance de cet art, pria Archiméde de lui faire plusieurs sortes de machines & de batteries pour les siéges & les assauts, tant pour la défense que pour l'attaque des places. Il ne s'en servit pourtant point ; car, il passa la plus grande partie de sa vie sans guerre & gouverna ses États en paix. Mais, ces grands préparatifs servirent depuis aux Syracusains à leur grand besoin, comme on le verra bientôt.

On dit du même Prince, que voulant laisser, avant que de mourir, un monument de sa reconnoissance envers les dieux, dont il croyoit tenir la couronne, en fit faire une d'un grand prix, & fournit pour cet effet l'or à l'ouvrier. Celui-ci rapporta, dans le tems marqué, une couronne d'or du poids de l'or qu'il avoit reçu. L'ouvrage fut approuvé, & la couronne placée dans un temple, dont Vitruve ne nous a pas conservé le nom, parce qu'en effet cette circonstance est ici peu importante. Bientôt après, sur quelques indices, la fidélité de l'ouvrier fut soupçonnée. Le Roi, offensé de l'insolence d'un artisan, qui l'avoit osé tromper, voulut découvrir la fraude, sans toutefois endommager l'ouvrage, dont il étoit content, & proposa ce problême à Archiméde.

Celui-ci, plein de cette pensée, alla par hazard au bain, & s'étant apperçu qu'à mesure qu'il s'enfonçoit dans la cuve, l'eau s'en alloit par-dessus les bords, il en sortit sur le champ ; & transporté de joie, criant de toute sa force, *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*, il courut tout nu chez lui pour achever la démonstration de la découverte. Il prit donc deux lingots, l'un d'or pur, & l'autre d'argent, chacun du poids de la couronne. Il plongea d'abord le lingot d'argent dans un vaisseau plein d'eau, laqu'elle s'écoula par-dessus les bords, à proportion du volume du lingot d'argent, qu'on venoit d'y plonger. Archiméde ayant mesuré l'eau, qui étoit sortie du vaisseau, connut d'abord quelle quantité d'eau répond à une masse d'argent d'un certain poids. Après cette expérience, il remplit d'eau le même vaisseau jusqu'aux bords, comme la première fois ; & y ayant plongé le lingot d'or,

il mesura encore l'eau, qui venoit de s'écouler, & trouva que le lingot d'or n'en avoit pas tant fait sortir que le lingot d'argent, & que cette quantité étoit d'autant moindre, que l'or a moins de volume, que l'argent qui est de même poids ; c'est-à-dire, pour s'expliquer dans les termes de l'art, qui ont plus de précision, qu'il y avoit une proportion entre les quantités d'eau écoulées dans ces expériences, & les volumes des deux lingots de différens métaux & de même poids.

Enfin, Archiméde remplit une troisième fois le vase & y plongea la couronne, qui fit sortir plus d'eau, que le lingot d'or, qui étoit de même poids, n'en avoit fait sortir ; & raisonnant, dit Vitruve, sur la quantité d'eau que la couronne avoit fait sortir, & qui étoit plus grande que celle que le lingot d'or avoit aussi fait sortir, il connut combien il y avoit d'argent mêlé parmi l'or, & fit voir clairement combien l'ouvrier en avoit dérobé.

Quelque-tems après la mort d'Hiéron II, les Romains vinrent faire le siége de Syracuse, ayant à leur tête Marcellus. Ce Général donna le commandement des troupes de terre à Appius Claudius. Et lui, avec soixante galéres à cinq rangs, pleines de toutes sortes d'armes & de traits, & une terrible machine, qu'il avoit fait charger sur huit galéres, liées ensemble, il s'avança vers les murailles, plein de confiance dans le grand nombre de ses batteries, dans l'amas de tout ce qui étoit nécessaire pour le siége, & encore plus dans sa réputation. Mais, Archiméde ne faisoit pas grand cas de toutes ses machines & de tous ses préparatifs, qui n'étoient rien au prix des engins, qu'il inventoit tous les jours, & qu'il ne donnoit, ni comme des chefs-d'œuvre, ni comme des inventions, dignes d'une grande estime, mais comme des jeux de sa géométrie, auxquels il ne s'étoit même amusé qu'à la sollicitation & à la priere du roi Hiéron, qui le pressoit toujours de rappeller son art de son effort vers les choses intelligibles, de le rabaisser sur les choses sensibles & corporelles, & de rendre ses raisonnemens en quelque façon plus évidens & plus palpables au commun des hommes, en les mêlant par l'expérience, avec les choses d'usage.

Les Romains montant donc à l'assaut par deux endroits, la consternation & le silence regnoient dans Syracuse, par la crainte où l'on étoit de ne pouvoir rien opposer à une si terribe puissance, & à de si grands efforts. Mais, dès qu'Archiméde eut commencé à faire jouer ses machines, elles décochérent contre l'infanterie toutes sortes de traits & des pierres d'une pesanteur énorme, qui voloient avec tant de bruit, de roideur & de rapidité, que rien ne pouvant soûtenir ce choc, elles renversoient & écrasoient tous ceux qu'elles rencontroient, & jettoient dans tous les rangs un désordre horrible. Et du côté de la mer, on voyoit sur les murailles de grandes machines, qui, avan-

çant & abaissant, tout d'un coup, sur les galéres, de grosses poutres, d'où pendoient des antennes, armées de crocs, les cramponnoient; & les enlevant ensuite par la force du contre-poids, elles les lâchoient tout d'un coup & les abîmoient; ou, après les avoir enlevées par la proue avec des mains de fer, ou des becs de grue, ou les avoir dressées par la pouppe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs. Les ayant fait pirouetter long-tems, elles les brisoient & les fracassoient contre les pointes des rochers, qui s'avançoient de dessous les murailles, & écrasoient ainsi tous ceux qui étoient dessus. A tout moment, des galéres enlevées & suspendues en l'air, tournoyant avec rapidité, présentoient un spectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient dispersés par la violence du mouvement & jettés fort loin comme avec des frondes, elles alloient se briser contre les murailles, ou les engins venant à lâcher prise, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.

Quant à la machine, que Marcellus faisoit avancer sur ces huit galéres liées, & qu'on appelloit Sambuque, à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec l'instrument de musique, qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure destinée. Comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archiméde lâcha contr'elle un gros rocher de dix quintaux; après celui-là un second, & un moment après un troisième, qui, tous, la heurtant avec sifflement & un tonnerre épouvantables, renversérent & brisérent ses appuis, & donnérent une telle secousse aux galéres, qui la soûtenoient, qu'elles se lâchérent & se séparérent.

Marcellus, ne sçachant donc plus que faire, ni que devenir, se retira avec ses galéres le plus diligemment qu'il lui fut possible, & envoya donner ordre à ses troupes de terre d'en faire autant. En même-tems, il assembla un conseil de guerre, où il fut résolu que, dès le lendemain avant la pointe du jour, on tâcheroit de s'approcher des murailles; car, les machines, dont Archiméde se servoit, ayant beaucoup de force & de portée, enverroient les pierres & les traits fort loin par-dessus leurs têtes; & s'il en ajustoit contre eux dans cette petite distance, elles lui deviendroient inutiles, parce que le peu d'espace ne laisseroit pas assez de force au coup. Mais, Archiméde avoit préparé à cet effet, de longue main, des machines qui portoient à toute sorte de distance, quantité de traits proportionnés, & des bouts de poutres, qui, étant fort courts, demandoient moins de tems pour ajuster, & on tiroit plus souvent. D'ailleurs, il avoit fait faire aux murailles des trous, où il avoit placé des scorpions, qui, n'ayant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui approchoient & n'en étoient point apperçus.

Quand les Romains eurent

donc gagné le pied des murailles, pensant y être bien à couvert, ils se trouvérent encore en bute à une infinité de traits, ou accablés de pierres, qui tomboient d'en haut sur leurs têtes, n'y ayant d'endroit de la muraille, qui ne fît pleuvoir incessamment sur eux une grêle mortelle qui tomboit à plomb. Cela les obligea de se retirer en arrière ; mais, ils ne furent pas plutôt éloignés, que voilà de nouveaux traits, qui viennent les assener dans leur retraite ; de sorte qu'ils perdirent beaucoup de monde, & que presque toutes leurs galéres furent froissées ou fracassées, sans qu'ils pussent rendre le moindre mal à leurs ennemis. Car, Archiméde avoit bâti la plûpart de ses machines à couvert derrière ses murailles ; de manière que les Romains accueillis d'une infinité de maux, sans voir, ni le lieu, ni la main d'où ils partoient, sembloient proprement combattre contre les dieux.

Cependant, Marcellus échappa de ce danger ; & se moquant de ses ouvriers & de ses ingénieurs : » Ne cesserons-nous pas, leur » dit-il, de faire la guerre à ce » Briarée de Géométre, qui, en » se jouant, enleve nos navires » & les plonge dans la mer, » comme des gobelets pour pui- » ser ; qui donne de rudes » soufflets à ma Sambuque, & » qui surpasse infiniment les géans » à cent mains, dont nous parle » la Fable, tant il lance de traits » contre nous tout d'un coup ? « Et à la vérité, tous les Syracusains n'étoient que comme le corps de ces machines & de ces batteries d'Archiméde ; & lui, il étoit seul l'ame, qui faisoit mouvoir & agir tous ces ressorts ; car, les armes de tous les autres demeuroient oisives. Il n'y avoit que celles d'Archiméde, dont sa ville se servît alors & pour la défense & pour l'attaque

Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, que, s'ils appercevoient seulement sur la muraille une petite corde, ou la moindre piéce de bois, ils prenoient d'abord la fuite, criant qu'Archiméde alloit lâcher contr'eux une effroyable machine, renonça au dessein de prendre la ville d'assaut, cessa toutes les attaques, & laissa achever ce siége au tems, en bloquant les Syracusains, pour leur couper les vivres. Quand il se fut rendu maître de Syracuse, vers l'an 212 avant J. C., un funeste accident troubla sa joie, & lui causa la plus vive & la plus sensible affliction. Ce fut le malheureux sort d'Archiméde. Enfermé en ce moment dans son cabinet, il étoit appliqué à considérer quelque figure de Géométrie qu'il avoit tracée ; & il donnoit à cette contemplation, non seulement tous ses yeux, mais encore tout son esprit ; de manière qu'il n'avoit entendu, ni le tumulte des Romains, qui couroient par tout, ni le bruit de la Ville prise. Tout d'un coup, un soldat se présente à lui & lui ordonne de le suivre, pour venir parler à Marcellus. Archiméde refuse d'obéir, avant que d'avoir achevé

ſon problême, & d'en avoir donné la démonſtration. Le ſoldat irrité tire ſon épée & le tue. D'autres diſent que le ſoldat alla d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer; qu'Archiméde le voyant, le pria & le conjura d'attendre un moment, afin qu'il n'eût pas le déplaiſir de laiſſer ſon problême imparfait, & ſans l'avoir démontré; & que le ſoldat ne ſe souciant, ni de ſon problême, ni de ſa démonſtration, le tua.

On conte encore la choſe d'une troiſième manière. On dit qu'Archiméde portant à Marcellus dans une caiſſe quelques inſtrumens de Mathématique, comme des cadrans au ſoleil, des ſphéres & des angles avec leſquels il meſuroit à l'œil la grandeur du ſoleil, il fut rencontré par des ſoldats, qui, penſant que ce fût de l'or, le tuérent; mais, ce qu'il y a de conſtant, & dont tous les Hiſtoriens conviennent, c'eſt que Marcellus eut une véritable douleur de ſa mort; qu'il détourna les yeux de ſon meurtrier, comme d'un impie & d'un excommunié, & qu'ayant fait chercher avec ſoin tous ſes parens, il leur fit toutes ſortes d'honneurs à cauſe de lui, & leur accorda ſa protection. Pour Archiméde, il fit célébrer ſes funérailles avec ſoin, & lui érigea un monument parmi ceux des grands hommes, qui s'étoient le plus diſtingués à Syracuſe.

Archiméde avoit une telle grandeur d'ame, un ſi grand fonds d'eſprit & une telle abondance, ou plutôt une telle richeſſe d'inventions Géométriques, qu'il ne daigna jamais laiſſer le moindre écrit de la manière de dreſſer ces machines, qu'il venoit d'employer ſi heureuſement, & qui lui avoient acquis tant de gloire & un ſi grand nom, qu'il paſſoit pour un homme doué, non de ſcience humaine, mais de ſageſſe toute divine. Car, regardant cette ſcience, qui concerne les méchaniques & en général tout art qui naît du beſoin, comme des arts ignobles & de vils métiers, il ne s'appliqua qu'aux ſciences, dont la beauté & l'excellence ne ſont point du tout mêlées avec la néceſſité, qui ne peuvent jamais être comparées avec toutes les autres, quelles qu'elles ſoient, & dans leſquelles la démonſtration diſpute le prix à la beauté de la matière, l'une fourniſſant la grandeur & la majeſté, & l'autre contribuant la conviction & une force invincible. Car, dans toute la Géométrie, on ne trouvera point de queſtions plus difficiles & plus profondes, traitées en termes plus ſimples, ni expliquées par des principes plus clairs & plus nets que dans les écrits d'Archiméde.

Les uns attribuent cette netteté à la facilité & à la clarté de ſon eſprit, & les autres à l'excès du travail, qui fait que les choſes qui ont le plus coûté, paroiſſent les plus aiſées. En effet, un homme peut bien ne pas trouver de lui-même la démonſtration d'une propoſition; mais, dès qu'il l'a lue dans ſes livres, il ſe perſuade aiſément qu'il l'auroit trouvée, s'il avoit voulu; tant le chemin par où Archiméde mene à ce qu'il veut

démontrer, est court & facile. Ainsi parle Plutarque.

Mais, tout le monde ne convient pas aujourd'hui de ce que dit ici Plutarque sur les ouvrages d'Archiméde; car, à l'exception peut-être de Galilée, qui enchérit même sur les expressions de Plutarque, les Commentateurs modernes d'Archiméde & les autres Géométres, qui ont voulu enrichir leurs ouvrages des découvertes, qu'il a faites, ont presque tous changé quelque chose à ses démonstrations; & quelquefois même ils en ont donné de nouvelles, parce que celles d'Archiméde, disent-ils, leur ont paru difficiles & trop longues; mais, doit-on préférer le sentiment d'un lecteur toujours embarrassé par la langue, & souvent par les choses mêmes, qui ne lui sont pas assez connues, au jugement de Plutarque, qui étoit Grec & connoisseur, & que d'ailleurs ne fait que rapporter ici le sentiment unanime de tous les Géométres de l'Antiquité?

Quoiqu'il en soit, Plutarque ne veut point que l'on rejette comme incroyables les contes que l'on fait d'Archiméde; sçavoir, qu'incessamment enchanté par une sirène domestique, qui étoit sa Géométrie, il en oublioit le boire & le manger & tout le soin du corps; que, traîné souvent par force au bain & aux exercices, il traçoit sur les cendres du foyer des figures de Géométrie; & enfin, que sur son corps même frotté d'huile, il tiroit des lignes avec le doigt, tant il étoit transporté hors de lui-même par l'excès du plaisir, & véritablement épris de la fureur des muses. Mais, quoiqu'il eût trouvé beaucoup de belles & excellentes choses, on dit qu'il pria ses parens & ses amis, de mettre, après sa mort, sur son tombeau, pour toute épitaphe un Cylindre circonscrit à une sphére, & de marquer au bas le rapport qu'ont entr'eux ces deux solides, le contenant & le contenu.

Un autre auroit rempli les bases de la colomne de bas-reliefs, où toute l'histoire du siége de Syracuse auroit été sculptée, & où il auroit paru comme un Jupiter foudroyant les Romains. Au lieu de cela, il voulut qu'on mît seulement sur son tombeau une sphére dans un cylindre, parce qu'il étoit le premier, qui eût démontré la proportion qu'il y a entre l'un & l'autre; proportion que de sçavans Géométres modernes ont expliquée, selon la méthode d'Archiméde même, en montrant la différence qu'il y a entre ces deux figures.

Quelque soin qu'eût pris Archiméde, pour perpétuer son nom dans la mémoire des hommes, soit par la beauté de ses démonstrations, soit par l'excellence & l'utilité de ses travaux, soit enfin par un monument remarquable, environ cent trente-huit ans après, à peine se ressouvenoit-on de lui dans son propre païs; & son tombeau étoit ignoré de ceux, dont les ayeux l'avoient érigé. Le peuple de Syracuse, si passionné autrefois pour les sciences, & qui avoit fourni au monde des Hom-

mes illustres en toute espèce de littérature; ces hommes, si amoureux de la belle Poësie, que, dans la déroute des Athéniens, ils accordoient la vie à celui qui pouvoit leur réciter des vers d'Euripide; ces mêmes hommes étoient tombés dans une profonde ignorance, soit par une révolution, qui n'est que trop naturelle à toutes les choses du monde, soit que le changement arrivé plusieurs fois dans le gouvernement, en eût apporté dans l'éducation des hommes, & dans les manières de penser. La domination des Romains avoit porté le dernier coup, & abâtardi les esprits au point, qu'ils l'étoient, lorsque Cicéron alla être Questeur en Sicile. Pendant qu'il y exerça cette charge, la curiosité le porta à chercher le tombeau d'Archiméde; curiosité digne d'un homme d'esprit, comme Cicéron, & qui mérite d'être imitée par ceux qui voyagent. Les Syracusains lui soûtenoient que sa recherche seroit inutile, & qu'ils n'avoient point chez eux ce monument. Leur ignorance fit pitié à Cicéron, & ne servit qu'à allumer encore davantage le desir qu'il avoit de faire cette découverte. Voici comme il raconte lui-même la chose.

» Dans le tems que j'étois » Questeur en Sicile, la curiosité » me porta à chercher le tombeau » d'Archiméde; je le démêlai, » malgré les ronces & les épines, » dont il étoit presqu'entièrement » couvert. Et malgré l'ignorance » des Syracusains, qui me soûtenoient que ma recherche se» roit inutile, & qu'ils n'avoient » point chez eux ce monument; » cependant, je sçavois par cœur » certains vers senaires, que l'on » m'avoit donnés pour ceux qui » étoient gravés sur ce tombeau, » & où il étoit fait mention d'une » figure sphérique & d'un cylin» dre qui devoient y être. Etant » donc un jour hors de la porte, » qui regarde Agragas, & jettant » les yeux avec soin de tous cô» tés, j'apperçus parmi un grand » nombre de tombeaux, qui sont » en cet endroit-là, une colomne » un peu plus élevée que les ron» ces, qui l'environnoient, & j'y » remarquai la figure d'une sphére » & d'un cylindre. Aussi-tôt » adressant la parole aux princi» paux de la Ville, qui étoient » avec moi, je leur dis que je » croyois voir le tombeau d'Ar» chiméde. On envoya sur le » champ des hommes qui net» toyérent la place avec des faulx, » & nous firent un passage. Nous » approchâmes, & nous vîmes » l'inscription, qui paroissoit en» core, quoique la moitié des li» gnes fût effacée par le temps. » Ainsi, la plus grande ville de » Gréce, & qui, anciennement, » avoit été la plus florissante par » l'étude des lettres, n'eût pas » connu le trésor, qu'elle possé» doit, si un homme, né dans un » païs décrié pour la grossiéreté » de ses habitans, n'eût été dé» couvrir le tombeau d'un de » ses Citoyens, si distingué par » la justesse & par la pénétration » de son esprit. «

On est certainement obligé à

Cicéron de nous avoir laiſſé cet élégant & curieux récit ; mais, on ne lui pardonne pas aiſément la manière mépriſante dont il y parle d'abord d'Archiméde. C'eſt au commencement, où, voulant oppoſer à la vie malheureuſe de Denys le tyran, le bonheur d'une vie modérée & pleine de ſageſſe, il dit : » Je ne comparerai point » la vie d'un Platon & d'un Ar- » chitas, perſonnages conſommés » en doctrine & en ſageſſe, avec » celle de Denys, la plus af- » freuſe, la plus remplie de mi- » ſéres, & la plus déteſtable que » l'on puiſſe imaginer. J'aurai re- » cours à un homme de la même » ville que lui, un homme obſ- » cur, qui a vécu pluſieurs an- » nées après lui. Je le tirerai de » ſa pouſſière, & le compas à la » main, je le ferai paroître ſur la » ſcéne. « Je ne parle point de la naiſſance d'Archiméde. Sa grandeur eſt d'un autre ordre. Mais, le plus grand Géométre de l'antiquité, dont les ſublimes découvertes ont été, dans tous les tems, l'objet de l'admiration des connoiſſeurs, devoit-il être traité par Cicéron, d'homme obſcur & de néant, comme ſi c'étoit un ſimple ouvrier, employé à fabriquer des machines ; ſi ce n'eſt peut-être que dans l'eſprit des Romains, chez qui l'eſtime & le goût de la Géométrie & de ces ſciences ſpéculatives n'a jamais bien pénétré, on n'eſtimoit rien de grand, que ce qui a rapport au gouvernement des hommes & à la politique ?

C'eſt même ſuivant cette penſée que Virgile paroît avoir compoſé ces beaux vers du VI[e] livre de l'Énéide :

Excudent alii ſpirantia molliùs æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus ;
Orabunt cauſas meliùs, cœlique meatus
Deſcribent radio, & ſurgentia ſidera dicent.
Tu regere Imperio populos, Romane memento,
[*Hæ tibi erunt artes*], *paciſque indicere morem,*
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Quant au fameux miroir d'Archiméde, Polybe, Tite-Live & Plutarque n'en ont rien dit. Galien & Lucien, qui écrivoient du tems de M. Auréle, ſont les premiers qui en aient fait mention. Après eux, Zonare & Euſtathe en ont parlé plus au long. Enfin, Jean Tzetzès, un peu poſtérieur à Euſtathe, nous a donné la deſcription de cette machine.

ARCHIMÉDE, *Archimedes*, Ἀρχιμήδης, (*a*) philoſophe Trallien. Ce Philoſophe avoit fait des Commentaires ſur Homère & un traité de Méchaniques.

Il y eut un autre Philoſophe du même nom de la ſecte des Stoïciens, qui s'exila volontairement chez les Parthes, & qui laiſſa des ſucceſſeurs à Babylone.

ARCHIMÉLE, *Archimelus*, Ἀρχίμηλος, (*b*) poëte Athénien, qui vivoit du tems d'Hiéron II,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 452.
(*b*) Athen. pag. 209. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III pag. 292.

roi de Syracuſe. Ce Prince ayant fait conſtruire un ſuperbe vaiſſeau, ſous la direction d'Archiméde, notre poëte fit à cette occaſion une épigramme, qu'Athénée nous a conſervée. Il en fut bien payé; Hiéron lui envoya en récompenſe mille médimnes de bled, & les fit conduire juſqu'au port du Pirée. Le médimne, ſelon Dom Bern. de Montfaucon, eſt une meſure de ſix ſeptiers.

ARCHIMIME, *Archimimus*, terme qui vient du Grec ἀρχὴ, *principium*, *principatus*, commencement, principauté, & μίμος, *mimus*, vel *imitator*, celui qui imite, imitateur. Archimime eſt la même choſe qu'archibouffon, autrement maître bouffon.

Les Archimimes, chez les Romains, étoient des gens qui contrefaiſoient les manières, les geſtes, la parole des perſonnes mortes & vivantes. Ils ne furent d'abord employés que ſur le théatre. On les admit enſuite dans les feſtins, & enfin dans les funérailles, où ils marchoient après le cercueil, contrefaiſant celui, que l'on conduiſoit au bûcher.

Suétone rapporte qu'aux obſéques de Veſpaſien, l'Archimime Favon, qui le contrefaiſoit, ayant demandé à ceux, qui avoient ſoin de la cérémonie, combien elle coûteroit, & ceux-ci lui ayant répondu, cent mille ſeſterces: *donnez-moi*, dit-il, *cent ſeſterces*, *& jettez-moi dans le Tibre*. Favon vouloit marquer par-là l'avarice du Prince mort.

Caſaubon croit auſſi que ce fut un Archimime qui, ſous Tibère, voyant paſſer un mort, le chargea d'aller dire à Auguſte, qu'on ne donnoit point encore les legs, qu'il avoit fait au peuple. Tibère l'ayant fait venir, lui fit payer les legs d'Auguſte, & l'envoya au ſupplice, en lui ordonnant d'aller dire à Auguſte, qu'on payoit les legs.

Les Archimimes prenoient des maſques dans les funérailles.

(*a*) Un homme qui étoit du Synode d'Apollon à Rome, prenoit la qualité d'Archimime, ſelon D. Bern. de Montfaucon.

ARCHINUS, *Archinus*, (*b*) Α'ρχῖνος, pere de Myronides. Démoſthène parle de cet Archinus d'une manière avantageuſe dans ſa harangue contre Timocrate.

ARCHIPÉRACITE, *ou* ARCHIPHÉRACITE, *Archiperacita*, *Archipheracita*, *ſcripturæ explanator*; c'eſt-à-dire, celui qui interpréte l'Écriture. C'eſt le nom d'un officier dans les Académies des Juifs.

L'Archiphéracite n'étoit pas le même que le chef de la Synagogue, appellé, *Archiſynagogus*, comme l'a écrit Grotius, & d'autres après lui. Il étoit le premier, ou le chef de ceux, qui avoient la charge de lire, d'expliquer & de profeſſer dans les écoles. C'eſt delà que vient le nom d'Archiphéracite, compoſé du mot Grec, ἀρχὴ, qui marque le chef, & du

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 63.

(*b*) Demoſth. pag. 795.

mot Hébreu, ou Chaldéen *pherak*, qui, entr'autres significations, a celle de diviser, partager; d'où se forme *pherek*, qui signifie une division, un partage, un chapitre. Il a aussi la signification de résoudre, dans ce sens: résoudre une difficulté.

De ces significations, le nom *pherek*, a pris celle de résolution, dans le sens que nous disons, résolution d'une difficulté, résolution d'un cas de conscience; celle de doctrine, l'action d'enseigner, de professer, ou, comme l'on dit en quelques corps, de lire dans une école publique.

ARCHIPPE, *Archippe*, (a) ville d'Italie, au païs des Marses. On dit qu'elle avoit été bâtie par Marsyas, chef des Lydiens, & qu'elle fut dans la suite absorbée par le lac Fucine. On prétend qu'on en voit encore des traces sur le bord du lac, entre Transacco, qui est au midi, & Ortucchio, qui est au sud-est. Ce lieu se nomme à présent Marsiglia dans l'Abruzze ultérieure.

ARCHIPPE, *Archippus*, (b) nom d'un roi d'Italie, dont il est parlé dans Virgile. Ce Prince envoya, au secours de Turnus, le brave Umbron, grand-prêtre de Marrubium.

On ne sçait si ce seroit la ville d'Archippe, qui auroit donné lieu au poëte de supposer ce roi, nommé Archippe, ou, si cette ville n'auroit pas pris elle-même le nom de ce Prince. Il y en a qui tiennent pour la première opinion, d'autres pour la seconde.

ARCHIPPE, *Archippus*, (c) Ἄρχιππος, poëte comique. Ce Poëte, en se moquant du fils d'Alcibiade, dit: » Il marche » comme un efféminé, le manteau traînant, pour mieux ressembler à son pere; & afin que » la ressemblance soit parfaite, » il allonge le cou & parle gras. « Cet Archippe est sans doute le même qu'Archippe, condisciple de Lysis. *Voyez* Lysis.

ARCHIPPE, *Archippus*, (d) Ἄρχιππος, général des Argiens. Ce fut sous la conduite de ce général, que ces peuples, vers l'an 195 avant J. C., s'affranchirent de la domination de Nabis, tyran de Lacédémone, ayant chassé de leur ville la garnison que le Tyran y avoit mise pour la garder.

ARCHIPPE, *Archippus*, (e) Ἄρχιππος, nom d'un ministre des Autels, dont parle S. Paul, dans son épître aux Colossiens. Il recommande à ces peuples de dire à Archippe ce mot de sa part: » Considérez bien le ministère, » que vous avez reçu du Seigneur, afin d'en remplir tous » les devoirs. «

Quelques-uns croyent qu'Archippe étoit évêque de Colosses. D'autres veulent qu'il ait été simple prêtre, ou seulement diacre de cette Église. Suivant l'auteur des Constitutions apostoliques, il

(a) Plin. L. III. c. 12.
(b) Virg. Æneid. L. VII. v. 752.
(c) Plut. Tom. I. pag. 192. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. 13. p. 235, 237.
(d) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 40.
(e) Ad Coloss. Epist. c. 4. v. 17.

fut évêque de Laodicée en Phrygie. Les Grecs font sa fête le 22 Novembre, & disent qu'il fut martyrisé à Colosses, sous le regne de Néron. Les Latins l'honorent le 20 Mars.

ARCHIPPE, *Archippa*, (*a*) Α᾽ρχίππα, fille de Lysandre, du bourg d'Alopéce, fut mariée à Thémistocle, duquel elle eut cinq fils, Néoclès, Dioclès, Archeptolis, Polieucte & Cléophante.

ARCHIPRÊTRES, *ou* SOUVERAINS-PRÊTRES, Α᾽ρχιερεῖς. (*b*) On les trouve souvent exprimés ainsi en Grec sur les marbres & sur les médailles. Il y en avoit qui l'étoient d'une ville seulement. D'autres l'étoient de toute une Province. Des inscriptions font foi que certains d'entr'eux possédoient la même dignité en plusieurs villes à la fois. Parmi ces Souverains-Prêtres, les uns l'étoient à vie, les autres pendant cinq ans seulement. Du nombre de ceux-ci, étoient élus dans certaines villes de l'Asie, les Asiarques, dignité qui donne bien du pouvoir, & qui se trouve souvent dans les médailles & dans les inscriptions. On trouve aussi les Bithynarques, les Lyciarques & les Galatarques.

Il y avoit encore des Archiprêtresses, qui étoient constituées en dignité sur toutes les autres. On les prenoit ordinairement de la première qualité. Caracylée, Archiprêtresse d'Ancyre, sous l'empereur Antonin-Pie, descendoit des Rois, apparemment de Déjotare, ou d'Amyntas. Elle étoit femme de Caïus Jule Sévère, qui fut consul. Cela est tiré d'une belle inscription d'Ancyre, que D. Bern. de Montfaucon a publiée dans la Paléographie grecque. Les Prêtresses simples s'appelloient ἱερειαι, & en Latin *sacerdotes*.

On voit sur un monument de Rome, fait pour Démétrius, Souverain-Prêtre Grec, ἀρχιερεῖ, sa figure assise. Il a des habits, qui iroient jusqu'à terre, s'il étoit de bout. Sa tête est voilée d'une espèce de capuchon, dont les deux bouts de devant en deux pointes descendent sur la poitrine. A chaque pointe, il y a trois globules. Cela se comprend mieux sur la figure même.

ARCHIPRÊTRESSE, *ou* SOUVERAINE-PRÊTRESSE, Α᾽ρχιέρεια. *Voyez* Archiprêtres.

ARCHIROÉ, *Archiræ*, (*c*) Α᾽ρχιρόη, nom d'une nymphe, qui étoit représentée à Mégalopolis, ayant une cruche, dont elle versoit de l'eau.

ARCHISTRATE, *Archistratus*, Α᾽ρχίστρατος, est le même qu'Archestrate. *Voyez* Archestrate.

ARCHISYNAGOGUS, Α᾽ρχισυνάγωγος; c'est-à-dire, chef de la Synagogue. C'étoit un titre d'office chez les Juifs. Il y avoit pour l'ordinaire plusieurs Notables, qui présidoient aux Synagogues, aussi-bien qu'aux assemblées qui s'y tenoient. Leur nombre n'étoit pas fixe, ni égal dans

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 128.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 9, 10.
(*c*) Pauf. pag. 506.

toutes les villes. Cela dépendoit de la grandeur des lieux, & du nombre plus ou moins grand de ceux qui venoient aux Synagogues. Il y avoit des Synagogues, où soixante-dix Anciens présidoient. D'autres en avoient beaucoup moins, puisque certaines n'en avoient que dix, d'autres neuf, d'autres seulement quatre ou cinq, ou même un seul chef, d'où vient *Archisynagogus*.

On donne quelquefois à ces chefs de Synagogue, le nom d'ange de la Synagogue, ou de prince de la Synagogue. Les Juifs leur donnent aussi le nom de *Chachamim*, ou sage. Ils présidoient aux assemblées de religion, invitoient à parler ceux, qui s'en trouvoient capables, jugeoient des affaires pécuniaires, des larcins, & autres choses de cette nature. Ils avoient droit de faire fouetter ceux, qui étoient convaincus de quelque contravention à la loi. Ils pouvoient aussi excommunier, & chasser de la Synagogue ceux qui avoient mérité cette peine.

Ce mot *Archisynagogus* est composé de ἄρχων, *principalis*, principal, & de συναγωγὴ, *Synagoga*, Synagogue, dont la racine est ἄγω, *duco*, je conduits.

ARCHITAS, *Architas*, (*a*) grammairien, dont il est fait mention dans Quintilien.

ARCHITECTE, *Architectus*, (*b*) du Grec ἀρχὴ, *ou* ἀρχὸς, *princeps*, principal, τέκτων, *faber*, ouvrier.

Un Architecte est un homme qui sçait l'art de bâtir, qui donne les plans & les desseins d'un bâtiment, qui en conduit l'ouvrage, & qui commande aux maçons & aux autres ouvriers, qui travaillent sous lui.

M. le comte de Caylus, dans un mémoire sur l'amour des beaux arts & de l'extrême considération, que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec succès, après avoir parlé des peintres, s'exprime ainsi, au sujet des Architectes. » Je trouve peu de passages » en faveur de l'architecture, & » quoique le goût & la magnifi- » cence des bâtimens de la Gréce » ne puissent laisser aucun doute » sur le cas qu'on en faisoit, les » Historiens, du moins ceux qui » nous restent, n'ont presque fait » aucune mention des Architectes. » Je suis étonné de leur silence sur » une si belle partie des beaux » arts; & j'avoue que je ne puis » en deviner la raison. Mes re- » cherches sont bornées aux pas- » sages suivans. Ils sont en petit » nombre; & les deux derniers » en font un éloge assez simple. » Mais, le premier exprime, de » la part des Éphésiens, une pré- » caution fort sage, que nous ne » devrions pas négliger.

» Chez ce peuple, un Archi- » tecte, qui se chargeoit de cons- » truire un édifice public, devoit, » avant que de l'entreprendre, » marquer précisément ce qu'il » en coûteroit pour l'achever, & » aussi-tôt ses biens étoient enga- » gés entre les mains du Magis-

(*a*) Quintil. L. I. c. 8.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 185, 186.

» trat. Si la dépense n'excédoit » point le prix, qu'il avoit avancé, » on l'honoroit par des décrets, » qui immortalisoient son nom. » S'il n'en coûtoit qu'un quart au » de-là, le trésor public suppor- » toit cette augmentation; mais, » s'il en coûtoit davantage, l'Ar- » chitecte étoit obligé de payer » l'excédent. Vitruve, qui nous » l'apprend dans la préface de son » Livre X, n'est pas connu pour » suspect, & doit être cru sur le » fait, dont il s'agit.

» Au reste on donnoit à des » édifices publics le nom des Ar- » chitectes, qui les avoient cons- » truits. C'est ainsi que, suivant » Pollux, il y avoit dans Athènes » une place publique, ou un » marché, qui portoit le nom de » l'Architecte Méthicus. C'est » ainsi que, suivant Pausanias, » les Éléens avoient donné à un » portique le nom de l'Architecte » Agaptus.

» C'est avec regret que je ne » m'etends pas davantage sur les » honneurs, qui ont certainement » été rendus aux grands Archi- » tectes. En effet, la construction » des temples & des bâtimens » publics, dont les Athéniens » ont été encore plus jaloux, que » les autres peuples de la Gréce, » bâtimens dont la peinture & la » sculpture ne sont en un sens que » les ornemens, permet du moins » que l'imagination & la consé- » quence des idées leur accordent » ce que le défaut d'autorité em- » pêche de prouver. « *Voyez* l'article qui suit.

ARCHITECTURE, *Architectura*, (*a*) terme dont l'étymologie est la même que celle d'Architecte. L'Architecture est l'art de bien bâtir.

I. Il est hors de doute que le soin de bâtir des maisons a suivi de près celui de cultiver les terres, & que l'Architecture n'est pas de beaucoup postérieure à l'Agriculture, qui est le premier & le plus ancien de tous les arts. C'est pourquoi, Théodoret appelle celle-ci la sœur aînée de l'Architecture. Les excessives chaleurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, l'incommodité des pluies, la violence des vents durent bientôt avertir l'homme de chercher des abris, & de se procurer des retraites, qui lui servissent d'asyle contre les injures de l'air.

Ce n'étoient d'abord que de simples cabanes, construites fort grossièrement de branchages d'arbres, & assez mal couvertes. Du tems de Vitruve, on montroit encore à Athènes, comme une chose curieuse pour son antiquité, les toits de l'Aréopage, faits de terre grasse; & à Rome, dans le temple du Capitole, la cabane de Romulus, couverte de chaume.

Il y eut ensuite des bâtimens de bois, qui donnérent l'idée des colomnes & des architraves. Ces colomnes ont pris leur modele sur les arbres qui ont d'abord été employés pour soûtenir le faîte;

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 543, 544. Tom. V. pag. 562. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 12, 13. Tom. XXI. pag. 209. Recueil d'Antiq. par M. le Comte De eayl. Tom. I. pag. 3, 4.

& l'architrave n'eſt autre choſe, qu'une groſſe poutre, comme ſon nom le porte, pour être miſe entre les colomnes & le comble.

De jour en jour, à force de travailler aux bâtimens, les ouvriers devinrent plus induſtrieux, & leurs mains plus habiles. Au lieu de ces frêles cabanes, dont on s'étoit contenté dans le commencement, ils élevérent ſur des fondemens ſolides des murailles de pierre & de brique, & les couvrirent de bois & de tuile. Dans la ſuite, leurs réflexions, fondées ſur l'expérience, les conduiſirent enfin à la connoiſſance des regles certaines de la proportion, dont le goût eſt naturel à l'homme, & dont l'auteur de ſon être a mis en lui des principes invariables, qui devroient lui faire connoître qu'en tout il eſt né pour l'ordre. De-là vient, ſelon la remarque d'un Pere de l'Égliſe, que dans un bâtiment, où toutes les parties ont un rapport mutuel entr'elles, & ſont rangées chacune à leur place, cette ſymmétrie frappe agréablement la vue, & fait plaiſir; au lieu que, ſi les fenêtres, par exemple, ſont mal diſpoſées, que les unes ſoient plus grandes, les autres plus petites, les autres placées plus haut, les autres plus bas; ce dérangement bleſſe les yeux, & ſemble leur faire une ſorte d'injure. C'eſt l'expreſſion de S. Auguſtin.

Ainſi, c'eſt par dégrés que l'Architecture eſt parvenue à ce point de perfection, où les maîtres de l'art l'ont conduite. D'abord, elle s'eſt renfermée dans ce qui étoit néceſſaire à l'homme pour l'uſage de la vie, ne cherchant dans les édifices que la ſolidité, la ſalubrité, la commodité. Il faut qu'une maiſon ſoit durable, qu'elle ſoit placée dans un endroit propre à conſerver la ſanté, & qu'elle ait toutes les commodités, qu'on peut deſirer. Enſuite l'Architecture a travaillé à l'ornement & à la décoration des édifices, & a appellé, pour cela, d'autres arts à ſon ſecours. Enfin ſont venues la pompe, la grandeur, la magnificence, fort louables en pluſieurs occaſions, mais dont le luxe a bientôt fait un étrange abus.

II. L'Écriture Sainte nous parle d'une ville, bâtie par Caïn, depuis que Dieu l'eut maudit, parce qu'il avoit tué ſon frere, & c'eſt la première fois qu'il ſoit fait mention d'édifices dans l'Hiſtoire. Par-là, nous apprenons le tems & le lieu, où l'Architecture a pris ſon origine. Les deſcendans de Caïn, à qui la même Écriture attribue l'invention de preſque tous les arts, portérent ſans doute celui-ci à une aſſez grande perfection. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'après le déluge, les hommes, avant que de ſe ſéparer les uns des autres, & de ſe diſperſer en différens païs de la terre, voulurent ſe ſignaler par un ſuperbe bâtiment, qui attira encore ſur eux la colére de Dieu. C'eſt donc l'Aſie, qui a été comme le berceau de l'Architecture; c'eſt-là qu'elle a pris naiſſance, qu'elle s'eſt beaucoup perfectionnée, & d'où enſuite elle s'eſt répandue dans les autres parties de l'univers.

Babylone

Babylone & Ninive, les plus vastes & les plus magnifiques villes, dont il soit parlé dans l'Histoire, furent l'ouvrage de Nemrod, l'arrière petit-fils de Noë, & le plus ancien des conquérans. Je crois bien, dit M. Rollin, qu'elles ne furent pas portées d'abord à cette prodigieuse magnificence, qui, depuis, fit l'étonnement de l'univers; mais certainement, elles étoient fort grandes & fort étendues dès-lors, comme les noms des autres villes, bâties en même-tems sur le modele de la capitale, le témoignent.

La construction des fameuses Pyramides, du lac de Mœris, du Labyrinthe, de ce nombre considérable de Temples répandus dans l'Égypte, & de ces Obélisques, qui font encore l'admiration & l'ornement de Rome, marque avec quelle ardeur & avec quel succès les Égyptiens s'étoient appliqués à l'Architecture.

Cependant, ce n'est ni à l'Asie ni à l'Égypte, que cet art est redevable de ce dégré de perfection, où il est parvenu; & il y a lieu de douter si les bâtimens, si vantés de l'une & de l'autre, étoient autant estimables par la justesse & la régularité, que par l'énorme grandeur, qui en faisoit peut-être le principal mérite. Les desseins que nous avons des ruines de Persépolis, font voir que les rois de Perse, dont l'Histoire ancienne nous vante si fort l'opulence, n'avoient à leurs gages que des ouvriers médiocres. Quoiqu'il en soit, il paroît par les noms même des trois principaux ordres, qui composent l'Architecture, que c'est à la Gréce qu'on en attribue, sinon l'invention, du moins la perfection, & que c'est elle, qui en a prescrit les régles, & fourni les modeles.

III. Ce fut en effet de Gréce que le bon goût, en fait d'Architecture, passa à Rome. Auparavant les édifices des Romains n'avoient rien de recommandable, que leur solidité & leur grandeur, parce qu'ils ne connoissoient que l'ordre Toscan; mais, la bonne Architecture se trouva dans un état florissant sous Auguste. La magnificence de ce Prince fit éclater tout ce que cet art a de plus excellent; car, il fit élever un grand nombre d'édifices superbes dans tous les lieux de son empire. Tibère n'eut pas le même goût, & négligea fort la culture des beaux arts. Néron, parmi la foule effroyable de ses vices, eut une grande passion pour les bâtimens; mais, le luxe & la dissolution y eurent plus de part qu'une véritable magnificence.

Apollodore excella dans l'Architecture sous Trajan, & mérita la faveur du prince. Ce fut lui qui éleva la fameuse colomne de Trajan, qui subsiste encore aujourd'hui. Dans la suite, l'Architecture déchut beaucoup de la perfection, où on l'avoit vue. Les soins & la magnificence d'Alexandre Sévère la soûtinrent quelque-tems; mais, elle suivit la décadence de l'empire Romain, & retomba dans une corruption, d'où elle n'a été tirée que douze siécles après. Les ravages des Visigoths,

dans le cinquième siécle, abolirent les plus beaux monumens de l'Antiquité. Dans les siécles suivans, l'Architecture devint si grossière, que l'on n'avoit aucune intelligence du dessein, qui en fait toute la beauté. On ne pensoit qu'à faire de solides bâtimens.

Charlemagne n'oublia rien pour relever l'Architecture. Les François s'employérent à cet art avec un succès extraordinaire, aussi-tôt que Hugues Capet fut monté sur le trône. Son fils Robert le cultiva de même. Enfin, autant que l'ancienne Architecture gothique fut pesante & grossière, autant la moderne passa dans un excès de délicatesse. Les Architectes du treizième ou quatorzième siécle, qui avoient quelque connoissance de la sculpture, sembloient ne faire consister la perfection que dans la délicatesse & dans la multitude des ornemens, qu'ils entassoient avec beaucoup d'art & de soin, quoique souvent d'une manière fort capricieuse.

IV. Il ne nous reste aucun écrit des Grecs sur l'Architecture. Les seuls livres, que nous ayons d'eux sur cette matière, ce sont les ouvrages de ces vieux maîtres, qu'on voit encore aujourd'hui en pied, dont la beauté, universellement reconnue, fait, depuis près de deux mille ans, l'admiration de tous les connoisseurs; ouvrages infiniment au-dessus de tous les préceptes, qu'ils auroient pu nous laisser, la pratique en tout étant préférable à la théorie.

Agatharéus Athénien est le premier qui ait écrit de l'Architecture; & après lui, Démocrite, Archiméde, Théophraste. Entre les Latins, Pline le jeune est l'Écrivain qui a le mieux parlé de l'Architecture; il a fait paroître assez de connoissance dans cet art. On n'a que le seul Vitruve qui soit entier, quoique Végece écrive que de son tems, on comptoit jusqu'à 700 Architectes à Rome. Vitruve, qui vivoit sous Auguste, a été commenté par Philander & Daniël Barbaro, & traduit en plusieurs langues, & sur tout en François par M. Perrault, médecin.

V. Les Anciens avoient, comme nous, trois sortes d'Architectures; la civile, la militaire, la navale. La première prescrit des régles pour tous les édifices publics & particuliers à l'usage des citoyens dans la paix. La seconde regarde la fortification des places, & tout ce qui a rapport à la guerre en ce genre. La troisième a pour objet la construction des vaisseaux, & tout ce qui en est la suite, & y est attaché.

VI. Les Maîtres de l'art ont composé divers ordres d'Architecture, dont les proportions & les ornemens conviennent aux édifices, selon la grandeur, la force, la délicatesse & la beauté, qu'on veut leur donner. Ces ordres sont le Toscan, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien & le Composite. La différence de ces cinq ordres se prend de la colomne & de l'entablement, qui comprend l'architrave, la frise & la corniche.

1.° L'ordre Toscan est le plus simple & le plus dépourvu d'or-

nemens. Il eſt même ſi groſſier, qu'on le met rarement en uſage, ſi ce n'eſt pour quelque bâtiment ruſtique, ou pour quelque grand édifice, comme un amphithéatre, ou autres ouvrages, qui doivent être fort ſolides. On croit qu'il a pris ſon origine dans la Toſcane en Italie. Suivant M. de Chambrai, la colomne Toſcane ſeule, & ſans aucune architrave, eſt propre pour éterniſer la gloire des grands Hommes.

2.° L'ordre Dorique, qui eſt ſolide, quoique moins groſſier, a la friſe ornée de triglyphes & de métopes. Les triglyphes ſont des ornemens, compoſés de trois bandes ou régles, ſéparées par des canelures. Les métopes, ſont des têtes de bœuf, des baſſins, ou des vaſes, placés entre les triglyphes. Cet ordre a été inventé par les Doriens, peuples de Gréce.

3.° L'ordre Ionique, plus délié, a le chapiteau à volutes, qui ſont des ornemens recourbés en lignes ſpirales; & la corniche eſt ornée de modillons, ou piéces ſaillantes de figures quarrées. Il tire ſon nom de l'Ionie, province de l'Aſie mineure.

4.° L'ordre Corinthien, qui eſt beaucoup plus riche, que les précédens, a le chapiteau à feuilles ou panaches & des volutes autour. Il fut inventé à Corinthe, ville du Péloponnèſe.

5.° L'ordre Compoſite, participe de l'Ionique & du Corinthien; mais, il eſt encore plus orné que le Corinthien, n'ayant néanmoins que quatre volutes. Il fut ajoûté aux autres par les Romains, après qu'Auguſte eut donné la paix à l'univers. Lorſqu'on ſe ſert de pluſieurs ordres dans un édifice, ils ſont diſpoſés de telle manière, que le plus délicat eſt poſé ſur le plus fort & le plus ſolide. Ainſi, ſur le Dorique on met l'Ionique, ſur l'Ionique le Corinthien, & ſur le Corinthien le Compoſite.

Outre ces cinq ordres, il y a des Architectes, qui en mettent encore deux; ſçavoir, l'ordre des Caryatides, & l'ordre Perſique. Le premier n'eſt différent de l'Ionique, qu'en ce que l'on met des figures de femmes au lieu de colomnes. L'autre eſt l'ordre Dorique, avec des figures de Perſes, ayant les mains liées, comme des captifs, en place de colomnes. Vitruve attribue l'origine de l'ordre des Caryatides à la ruine des habitans de Caryes, ville du Péloponnèſe. Il dit que ces peuples s'étant unis avec les Perſes pour faire la guerre à leur propre nation, les Grecs, après avoir mis les Perſes en déroute, & remporté ſur eux une entière victoire, aſſiégérent ceux de Caryes; & qu'ayant pris leur Ville par la force des armes, ils la réduiſirent en cendres, & paſſérent tous les hommes au fil de l'épée. Quant aux femmes & aux filles, ils les emmenérent captives; mais, pour laiſſer des marques de leur crime à la poſtérité, ils repréſentérent dans les édifices publics, qu'ils bâtirent enſuite, la figure de ces miſérables captives, où, en ſervant de colomnes, elles pa-

roissoient chargées d'un pesant fardeau, qui étoit comme la punition, qu'elles avoient méritée pour le crime de leurs maris. Ainsi parle Vitruve.

L'ordre Persique a eu son commencement par une pareille rencontre; car, Pausanias ayant défait les Perses, ceux de Lacédémone, pour marque de leur victoire, élevérent des trophées des armes de leurs ennemis, qu'ils représentérent ensuite sous la figure d'esclaves, portant les entablemens de leurs maisons. C'est sur ces deux exemples, qu'on a depuis employé diverses sortes de figures dans l'Architecture, pour porter des corniches, & pour soûtenir des consoles & des mutules. On dit qu'on voit encore de vieux vestiges auprès d'Athènes, où il y a des figures de femmes, qui portent des paniers sur leurs têtes, & qui tiennent lieu de Caryatides.

On mettoit encore des figures humaines, qu'on appelloit Atlantes, selon Vitruve. Les Romains les nommoient Télamones. Les Grecs avoient quelque raison de les appeller du nom d'Atlas, que les Poëtes ont feint porter le ciel. Mais, on ne voit pas pourquoi les Romains les appelloient Télamones. Baldus, dans son dictionnaire sur Vitruve, dit qu'il y a apparence que celui, qui, le premier, s'est servi de ce mot, pour exprimer des figures, qui portent quelque fardeau, n'a point écrit *Telamonas*, mais τλήμονας, ce mot Grec signifiant des misérables & des gens, qui endurent le travail; ce qui convient parfaitement à ces sortes de figures, qui portent des corniches ou des consoles, & que l'on voit si ordinairement aux piliers de nos anciennes Églises, sous les images de quelques Saints, ou de quelques grands personnages.

ARCHITÉLE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης, fils d'Achéus, & frere d'Archandre. *Voyez* Archandre.

ARCHITÉLE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης, (*a*) Athénien, qui étoit capitaine du vaisseau sacré; c'est-à-dire, du vaisseau, qu'on envoyoit tous les ans à Délos, pour faire des sacrifices à Apollon. Thémistocle ayant reçu un jour de l'argent des Eubéens, qui vouloient par-là l'engager à ne pas les abandonner, en s'en retournant avec sa flotte, Architéle, qui n'avoit pas de quoi payer ses matelots, s'opposoit aux desseins du général, & vouloit qu'on s'en retournât, sans différer. C'est pourquoi, Thémistocle excita contre lui ses Citoyens, déjà assez irrités; de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enlevérent son souper; & pendant qu'Architéle, étonné de cette insolence, & fort indigné de cet affront, se préparoit à en porter ses plaintes, Thémistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un panier, au fond duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il soupât ce soir à son aise, & que le lendemain il eût à contenter ses

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 115.

matelots ; qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître, qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Plutarque d'après Phanias de Lesbos.

ARCHITELE, *Architeles*, Ἀρχιτέλης, (*a*) l'un des Juges de l'Aréopage à Athènes. Comme il il y avoit de son tems une grande contagion dans cette Ville, sa femme vit en songe le Scythe Toxaris, qui lui commandoit de dire aux Athéniens, que, pour faire cesser la peste, il falloit arroser de vin l'entrée des maisons, ce qu'on fit, & la peste cessa ; soit que la vertu de cette divine liqueur eût la force de purifier l'air, ou que Toxaris, qui étoit sçavant dans la médecine, eût quelque secret là-dessus, qui ne fût pas connu de tout le monde. Par forme de reconnoissance, on immoloit depuis, tous les ans, un cheval blanc sur son sépulchre, d'où cette femme le vit monter. Elle s'appelloit au reste Diménete.

ARCHITIS, *Architis*, (*b*) surnom de Vénus. On adoroit Vénus Architis sur le mont Liban. Macrobe en fait ainsi la description. Elle étoit, selon lui, en posture d'une femme triste & affligée, ayant la tête couverte & appuyée sur sa main gauche ; ensorte qu'on croyoit voir couler ses larmes ; image vive & parlante de l'affliction, que fit paroître Astarte, à la première nouvelle de la blessure d'Adonis.

ARCHITRICLINUS, (*c*) Ἀρχιτρίκλινος ; c'est-à-dire, maître-d'hôtel, suivant la traduction ordinaire. Mais, ce mot signifie plutôt maître ou intendant du festin. C'est, selon un Auteur, l'un des amis de l'époux, lequel étoit chargé de l'ordre & de l'économie du festin. Il donnoit ses ordres aux domestiques, veilloit à tout, faisoit servir ou desservir, selon qu'il le jugeoit plus à propos. C'étoit lui qui goûtoit, & distribuoit le vin aux conviés. C'est ainsi que l'auteur de l'Ecclésiastique décrit l'office de ce maître du festin : » Vous a-t'on établi maître du » repas ? Ne vous en élevez point. » Soyez au milieu d'eux, comme » un d'entr'eux. Ayez l'œil à tout. » Après quoi, vous pourrez vous » asseoir à table, & recevoir la » couronne comme la récompense de votre service. »

Le mot *Architriclinus*, est formé de ἄρχων, *princeps*, prince, chef, & τρίκλινον, *triclinium*, proprement un lieu, où il y a trois lits pour se coucher. La racine est τρεῖς, *tres*, trois, & κλίνω, *reclino*, je me couche.

ARCHIVES, (*d*) trésor, chambre, où l'on garde les titres & les papiers d'une maison, d'une communauté. A Rome, les Archives étoient au temple de Saturne. C'étoit-là qu'on conservoit le régistre des loix, & tous les actes concernant les affaires de la république. Anciennement le dépôt

(*a*) Lucian. Tom. I. pag. 645, 646.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag 41.

(*c*) Ecclesf. c. 32. v. 1. & *seq.*
(*d*) Cout. des Rom. par M. Nieup. page 23.

public étoit dans le temple de Cérès ; & les Édiles en avoient la garde.

ARCHIVOLEUR, chef ou capitaine des filous. Selon Diodore de Sicile, les voleurs Égyptiens obſervoient cette coûtume: ils ſe faiſoient inſcrire par le chef de leur bande, en promettant de lui apporter ſur le champ & avec la plus grande fidélité, ce qu'ils auroient dérobé, afin que quiconque auroit perdu quelque choſe, pût en écrire à ce capitaine, en lui marquant le lieu, l'heure & le jour auquel il avoit perdu ce qu'il cherchoit. Et on le lui reſtituoit, à condition qu'il abandonneroit au voleur, pour ſa peine, la quatrième partie de la choſe redemandée.

ARCHOMÉNIDE, *Archomenides*, Ἀρχομένιδης, (a) pere de Philiſte, ſelon Pauſanias. Il s'appelloit Archondas, ſelon d'autres. *Voyez* Philiſte.

ARCHON, *Archon*, Ἄρχων, (b) l'un des capitaines d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce Prince, Archon eut pour ſon partage le gouvernement de la province de Babylonie. Selon Juſtin, ce fut le gouvernement des Pélaſges, qui lui échut.

ARCHON, *Archon*, Ἄρχων, (c) l'un des principaux d'entre les Achéens, vers l'an 170 avant l'Ére Chrétienne. Comme l'aſſemblée de cette nation étoit alors partagée en deux factions, l'une pour les Romains, l'autre pour les Macédoniens, la ſageſſe de ceux qui avoient le plus d'autorité, en arrêta les ſuites. Pour Archon, ſon avis fut que l'on devoit ſe conduire ſelon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie, d'irriter l'une ou l'autre puiſſance contre la république, & éviter les malheurs, où étoient tombés ceux qui n'avoient pas aſſez connu le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut, & l'on convint de donner la premiere magiſtrature à Archon, & de faire Polybe capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale ayant quelque choſe à obtenir de la ligue Achéenne, fit ſonder le nouveau magiſtrat, qui, déterminé à favoriſer les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuyer ſa demande de tout ſon pouvoir; il s'agiſſoit de faire révoquer un décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les ſtatues du roi Eumène ſeroient ôtées des lieux publics. Au premier conſeil qui ſe tint, on introduiſit dans l'aſſemblée les ambaſſadeurs d'Attale, qui demandérent qu'en conſidération du prince, qui les avoit envoyés, on rendit à Eumène, ſon frere, les honneurs que la république lui avoit autrefois décernés. Archon appuya ſa demande, mais d'une manière modeſte. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les ſervices d'Eumè-

(a) Pauſ. pag. 334. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. XIII. pag. 2.

(b) Juſt. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 629. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 287.

(c) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 38, 40. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bel. Lettr. Tom. XII. pag. 275, 276.

ne, montra l'injuſtice du premier décret, & conclut à le caſſer. Toute l'aſſemblée applaudit à ſon diſcours ; & il fut ordonné qu'Eumène ſeroit rétabli dans tous ſes honneurs.

L'année ſuivante, ſur le bruit que les armées Romaines étoient prêtes à ſe mettre en campagne. Archon, premier magiſtrat des Achéens, pour juſtifier par des faits ſa patrie des ſoupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contr'elle, conſeilla aux Achéens de dreſſer un décret, par lequel il ſeroit ordonné qu'on meneroit une armée dans la Theſſalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes, & de faire tous les préparatifs néceſſaires.

ARCHON, *Archon*, (*a*) fille d'Hérodique, prince des Theſſaliens. Cette Princeſſe, après que ſon premier mari eut été tué par Philippe de Macédoine, épouſa Poris, prince des Énéates. Elle mourut, lui ayant donné pluſieurs enfans qu'elle laiſſa tous fort jeunes. Alors Théoxène, ſa ſœur, pour élever ſous ſes yeux les enfans de ſa ſœur, conſentit à épouſer Poris. Et, en effet, prenant pour ſes neveux les ſentimens de la mere la plus tendre, elle ne leur témoignoit pas moins d'affection, qu'à ſon propre fils.

ARCHONDAS, *Archondas*, le même qu'Archoménide. *Voyez* Archoménide.

ARCHONIDE, *Archonides*, Α'ρχωνίδης, (*b*) fut député vers Dion avec Téléſide. *Voyez* Téléſide.

ARCHONIDES, *Archonides*, (*c*) perſonnage, dont Térence fait mention dans la comédie, qui a pour titre *Timorumenos*.

ARCHONTES, *Archontes*, (*d*) Α'ρχοντες, magiſtrats, qui furent créés à Athènes, après la mort du roi Codrus. Ils étoient tirés des plus illuſtres familles juſqu'au tems d'Ariſtide, fils de Lyſimaque, qui établit qu'on auroit, dans la ſuite, pour remplir ces places, moins d'égard à la naiſſance qu'au mérite.

I. Le tribunal des Archontes étoit compoſé de neuf officiers. Le premier étoit l'Archonte, qui donnoit ſon nom à l'année de ſon adminiſtration ; le ſecond ſe nommoit le Roi ; le troiſième le Polémarque, avec ſix Theſmothétes. Ces Magiſtrats, élus par le ſcrutin des feves, étoient obligés de faire preuve devant leur tribu, comme ils étoient iſſus du côté de leurs peres & de leurs meres de trois aſcendans citoyens d'Athènes. Ils devoient prouver de même leur attachement au culte d'Apollon, protecteur de la patrie ; & qu'ils avoient dans leur maiſon, un autel conſacré à Jupiter, &

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 4.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 976.
(*c*) Terent. Tom. II. pag. 238.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 70. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 7, 8. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 554, Tom. VII. P. 55, 56, 73. Tom. XII. p. 73. Tom. XVIII. pag. 128, 152. Tom. XXI pag. 98.

par leur respect pour leurs parens, faire espérer qu'ils en auroient pour leur patrie. Il falloit aussi qu'ils eussent rempli le tems du service que chaque citoyen devoit à la République ; ce qui donnoit des officiers bien préparés, puisqu'on n'étoit licentié qu'à 40 ans. Leur fortune même, dont ils devoient instruire ceux, qui étoient préposés à cette enquête, servoit de garant de leur fidélité.

Après que les commissaires, nommés pour l'examen de leurs preuves, en avoient fait le rapport, ils étoient obligés de jurer de maintenir les loix, & de s'engager, s'ils y manquoient, d'envoyer à Delphes une statue du poids de leur corps. Suivant une loi de Solon, si l'Archonte se trouvoit pris de vin, il étoit condamné à une forte amende, & même puni de mort. De tels officiers méritoient d'être respectés. Aussi étoit-ce une infamie éternelle que de les insulter ; ce qui fait dire à Démosthène que manquer de respect à un Thesmothéte, c'est en manquer pour la République même.

L'information pour le second officier de ce tribunal, qui étoit nommé le Roi, devoit porter qu'il étoit marié à la fille d'un citoyen, & qu'il l'avoit épousée vierge ; & cela, comme le dit Demosthène, parce que cet officier étoit obligé de faire des sacrifices conjointement avec son épouse, qui, au lieu d'appaiser les dieux, les auroient irrités, si l'épouse de ce magistrat n'y avoit porté la vérité de ces deux qualités.

L'examen de la vie privée des neuf Archontes étoit très-sévére ; & cette attention étoit d'autant plus nécessaire, qu'au sortir de leur exercice, & après avoir rendu compte de leur administration, ils entroient de droit dans l'Aréopage.

Lorsqu'il se trouvoit de l'obscurité dans les loix, qui regardoient la religion & le culte des dieux, l'interprétation en étoit déférée au tribunal des Archontes.

Aristote observe que Solon, qui pensoit à rendre son peuple heureux, & qui trouva, de son tems, l'Aristocratie établie par l'élection des neuf Archontes, officiers annuels, dont le pouvoir étoit presque souverain, voulut adoucir cette charge & y apporter le tempérament de pouvoir appeller du jugement de ces Magistrats au peuple, appellé par le sort à porter son suffrage, après avoir prêté le serment des Héliastes dans un lieu d'Athènes, près du Panathénée, où Hissus avoit autrefois calmé le peuple, animé à la sédition, en l'engageant par serment à se réunir.

II. Les Archontes étoient les chefs non seulement dans les choses civiles, mais aussi dans les sacrées, & sur tout, dans les mystères de Bacchus. Les principales fonctions des Archontes, qu'on surnommoit Éponymes, regardoient pourtant la magistrature ; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne présidassent aux grandes fêtes, & n'y tinssent le premier rang. De-là vient qu'on les trouve quelque-fois honorés de la qualité de prêtres.

Les Historiens nous disent qu'Adrien, &, depuis lui, Gallien ont été Archontes d'Athènes. Spon & Vandale mettent encore Drusus au nombre des Archontes, fondés sur une inscription mal lue. Comme cette inscription, dit D Bern. de Montfaucon, est aujourd'hui en original à la bibliothéque de monseigneur Colbert, nous l'avons représentée dans la Paléographie Grecque, telle qu'elle est. Selon Spon, Drusus étoit Archonte, prêtre & consul en même-tems, & l'inscription porte que sous le consulat de Drusus, Xénon étoit Archonte & prêtre.

Les Athéniens n'étoient pas les seuls, qui eussent des Archontes. Plusieurs autres villes avoient aussi les leurs, comme on voit dans certains Auteurs, dans des inscriptions & dans les médailles.

III. Ce furent principalement les villes d'Asie, qui se gouvernérent par des Archontes. Les colonies Grecques y avoient porté le nom de ces magistrats. Le premier magistrat de Sardes étoit nommé Archonte, & quelquefois Préteur. Quoique l'Archontat fût une magistrature annuelle, l'Archonte étoit quelquefois continué, ou choisi, deux, trois, ou quatre fois, comme il est constant par les médailles, Ἄρχων τὸ B. τὸ Γ. τὸ Δ. Suivant le droit Romain, l'Archonte de la ville étoit le même que le Préteur.

Le mot *Archonte*, qui vient du Grec Ἄρχων, veut dire Chef, Prince, &c.

ARCHYTAS, *Archytas*, (a) Ἀρχύτας, géra la charge d'Éphore à Lacédémone, du tems de Lysandre.

ARCHYTAS, *Archytas*, (b) Ἀρχύτας, étoit de Tarente, ville maritime du royaume de Naples, dans la terre d'Otrante. Les Auteurs varient sur le nom de son pere, les uns l'appellant Mnésarque, ou Mnasagore, d'autres le nommant Hestiée, comme fait Aristoxine dans la vie de notre philosophe. Il embrassa la secte de Pythagore, & fut son huitième successeur dans la profession de cette philosophie, fort accréditée alors parmi les peuples de la grande Gréce. Il eut des disciples illustres, entr'autres, le philosophe Empédocle. Il ne se borna point à la simple théorie de la philosophie. Il se rendit capable des plus grands emplois; & ses concitoyens, ainsi que les nations voisines, se servirent utilement de lui pour le gouvernement civil, & pour le commandement des armées. On dit qu'ils le créérent jusqu'à six à sept fois de suite souverain magistrat, quoi qu'il fût défendu par les loix de rester en charge plus d'un an. On ajoûte qu'il n'eut jamais de désavantage à la tête des troupes; & qu'ayant abdiqué une fois le généralat, pour se soustraire aux mauvaises intentions de ses jaloux, les Tarentins furent battus. Il se

(a) Xenoph. pag. 454.

(b) Athen. p. 519. Cicer. de Tuscul. Quæst. L. V. c. 78. Suid. Tom. I. pag. 453. Mem. de l'Acad. des Inscrispt. & Bell. Lettr. Tom. II. pag. 307. & suiv. Tom. 17. pag. 56. & suiv.

plaint, quelque part, à Platon, que les affaires publiques ne lui laiſſoient pas le loiſir de philoſopher.

Il s'étoit rendu très-conſidérable à la cour de Denys, tyran de Syracuſe; & par-là, il y devint très-utile à Platon, auquel il ſauva la vie, par une lettre qu'il écrivit au prince, qui avoit deſſein de faire mourir le philoſophe Athénien, dont il commençoit à ſe défier. Platon en fut donc quitte pour être vendu comme eſclave, par l'officier de marine, à qui Denys en avoit donné l'ordre; & cet officier, dit-on, le vendit au philoſophe Archytas. Ce fut dans le commerce de celui-ci, que Platon s'inſtruiſit à fond des dogmes du Pythagoriſme, qu'il lut les Mimes de Sophron & les ouvrages de Philolaüs, dont il ſçut faire ſon profit dans ſon Timée & ailleurs. Diogène Laërce nous a conſervé la lettre d'Archytas à Denys, au ſujet de Platon, qu'il juſtifie auprès du tyran, & celle d'Archytas à Platon, touchant quelques ouvrages philoſophiques, avec la réponſe de celui-ci.

Du reſte, Archytas étoit d'un caractère très-doux & très-humain dans ſon domeſtique. Les paroles obſcènes étoient abſolument bannies de ſes diſcours; & lorſque la néceſſité l'y contraignoit, il les écrivoit contre le mur, plutôt que de les prononcer. Il permettoit à ſes eſclaves & à leurs enfans de paroître familièrement devant lui aux heures de ſes repas, pour le divertir; & il s'abſtenoit de les châtier, lorſqu'il étoit en colére. Trouvant à ſon retour de l'armée les affaires de ſa maiſon fort en déſordre, par la négligence de ſon intendant, *ſi je n'étois en coiére*, lui dit-il, *je te punirois comme tu le mérites.* Il diſoit, à propos de ce que le commerce de la vie offre de déſagréable & de fâcheux: » Que, » comme on ne ſçauroit trouver » un poiſſon ſans arête, de même il eſt impoſſible de trouver » un homme, qui ne ſoit épineux » par quelque endroit. «

Le ſyſtême philoſophique de Pythagore avoit conduit Archytas aux connoiſſances les plus ſublimes des Mathématiques. Il étoit grand Géométre, grand Méchanicien & grand Muſicien. On lui attribue 1.° la méthode de trouver entre deux lignes données, deux moyennes proportionnelles par la ſection du demi-cylindre; méthode déſapprouvée par Platon, qui vouloit que la démonſtration s'en fît géométriquement, au rapport de Plutarque; 2.° la duplication du cube; 3.° un chef-d'œuvre de Méchanique, qui étoit une colombe de bois, ſi artiſtement travaillée, qu'elle voloit pendant un tems limité, après quoi, elle perdoit ſon mouvement, juſqu'à ce que la machine fût remontée; 4.° une ſorte de creſſelle ou cliquette pour amuſer les enfans & les empêcher de faire pis en briſant les meubles. Cicéron parle d'un beau diſcours d'Archytas contre la volupté, dont il donne le précis, & auquel il aſſure que Platon fut préſent. Philoſtrate fait mention d'un traité du même philoſophe ſur l'éducation

des enfans. On cite encore de lui des Harmoniques, un traité sur les flûtes, un autre sur les méchaniques, pour ne rien dire de celui des préceptes de cuisine, mis par Athénée sur le compte d'un Archytas.

Mais, il est bon d'observer qu'il y a eu divers Archytas, qui ont illustré ce nom, quoique postérieurs à l'Archytas de Tarente; sçavoir, 1.° Archytas de Mitylène, fameux musicien; 2.° Archytas d'Amphisse, auteur d'épigrammes; 3.° Archytas le Géoponique, ou l'écrivain sur l'agriculture; 4.° Archytas, le compositeur de sausses & de ragoûts; 5.° Archytas l'architecte.

Le nôtre périt dans un naufrage sur la côte de l'Apulie, appellée *Littus Matinum*, & y fut enterré, comme le témoigne Horace par ces vers:

Te maris & terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archyta,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum,
Munera, &c.

On peut consulter, sur les ouvrages d'Archytas de toute espèce, le catalogue détaillé qu'en donne M. Fabricius dans sa bibliothéque Greçque, avec son exactitude ordinaire.

ARCIES, (a) peuples inconnus, suivant M. l'abbé Banier. Ils habitoient sur les côtes du Pont-Euxin. Les Argonautes passérent le long de leurs terres, pendant une nuit obscure; car, ils ne sçavoient alors où ils alloient.

ARCISSUS, *Arcissus*, Ἀρκισσης, capitaine Spartiate. *Voyez* Harmostes.

ARCITÉNENS. *Voyez* Sagittaire.

ARCON, *Arco*, (b) frere de Xénarque, préteur des Achéens, l'an 174 avant J. C. Cette année, il se tint une assemblée, où Callicrates, fit un discours pour montrer que le salut de l'Achaïe dépendoit uniquement de l'exacte observation de l'alliance, que la nation avoit faite avec les Romains. Surquoi, Arcon prit la parole, & tâcha de prouver que ce même salut dépendoit bien plus de l'attachement, qu'on conserveroit pour le roi de Macédoine. Ceux, qui étoient du parti de ce dernier, ne manquérent pas d'applaudir au discours d'Arcon. Mais, les premiers de la nation, indignés de voir que Persée obtint, par un mot de lettre, un avantage qui méritoit bien qu'au moins il envoyât une ambassade, firent différer le décret. Ensuite, le Roi envoya des ambassadeurs à l'assemblée de Mégalopolis; mais, ceux, qui craignoient de choquer les Romains, firent si bien, qu'on ne les y admit pas.

ARCTIQUE, *Arcticus*, *Boreus*, *Septentrionalis*, épithéte, qu'on donne au pole, qui est élevé sur notre horison. Ce Pole est ainsi nommé à cause des étoiles de la petite Ourse, appellée en Grec ἄρκτος, parce que la der-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 124.

(b) Tit. Liv. c. 23, 24.

nière étoile de ſa queue marque le pole ſeptentrional, qui n'en eſt éloigné que de deux dégrés.

On appelle auſſi Arctique tout ce qui eſt du côté du pole Arctique, ou tout ce qui eſt ſeptentrional. L'hémiſphére Arctique eſt la moitié de la ſphére, qui a, pour pole ou pour centre, le pole Arctique. Le cercle Arctique eſt le cercle polaire ſeptentrional, éloigné de 23 dégrés 29 minutes du pole Arctique, & ſelon d'autres de 23 dégrés 30 minutes.

Les terres Arctiques ſont des terres ſituées au ſeptentrion de l'Europe & de l'Amérique, vers le pole Arctique. Elles comprennent la nouvelle Zemble, la nouvelle Iſlande, le Spitsberge, le vieux & le nouveau Grœland, les iſles de Cumberland & Raleg, le nouveau Nort-Wales, le nouveau Danemarc, & la terre de Jeſſo, au nord de l'Amérique.

ARCTOPHYLAX, *Arctophylax*, nom d'une conſtellation qu'on appelle autrement Bootès, ou Bouvier. Arctophylax ſignifie *gardien de l'Ourſe.* Il eſt dérivé de deux mots Grecs ἄρκτος, *urſa*, ourſe, & φυλάττω, *cuſtodio*, je garde. La conſtellation du Bouvier eſt ainſi appellée, parce qu'elle ſe trouve près de la grande & de la petite Ourſe.

ARCTOS, autrement ARCTUS. *Voyez* Arctus.

ARCTURE, *Arcturus*, (*a*) Ἀρκτοῦρος, qui vient d'ἄρκτος, *urſa*, ourſe, & d'οὐρὰ, *cauda*, queue. C'eſt le nom d'une étoile fixe de la première grandeur, ſituée dans la conſtellation du Bouvier très-voiſine de la queue de l'Ourſe.

Cette étoile a été fort connue des Anciens, comme on le voit par ce vers de Virgile :

Arcturum, pluviaſque Hyadas, geminoſque Triones.

Il en eſt auſſi parlé dans l'Écriture en pluſieurs endroits, comme on le voit par ces paſſages : *Qui fecit Arcturum & Oriona & Hyadas & interiora Auſtri. Numquid conjungere valebis micantes Stellas Pleiadas, aut Gyrum Arcturi poteris diſſipare ?*

ARCTUS, *Arctus*, Ἄρκτος, nom que les Grecs ont donné à deux conſtellations de l'hémiſphére ſeptentrional, que les Latins appelloient *Urſa major* & *Urſa minor*. Nous les appellons la grande Ourſe & la petite Ourſe.

ARCULÆ AVES, nom que les Romains donnoient à certains oiſeaux, qui étoient de mauvais préſage, ſoit par leur vol, ſoit par la manière de prendre la mangeaille. Ils empêchoient, diſoit-on, qu'on ne formât aucune entrepriſe. *Arculæ aves, quia arcebant ne quid fieret.*

ARCULUS, *Arculus*, (*b*) dieu des Romains, qui préſidoit aux coffres & aux armoires, ſelon D. Bern. de Montfaucon, & aux citadelles, ainſi qu'aux fortifications, ſelon M. l'abbé Banier.

(*a*) Virg. Æneid. L. I. v. 748. Job. c. 9. v. 9. c. 38. v. 31.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 407. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 336.

ARCUS, *Arcus*, (*a*) nom que Juſtin donne à une vallée de la Paleſtine. Voici ce que dit, à ce ſujet, un traducteur François de notre Hiſtorien : » Il y a, » dans l'édition ordinaire du La- » tin, *nomine Arcus dicitur*. On » pourroit ſoûtenir cette lecture » par un paſſage de Strabon, qui » dit que le lieu, dont il eſt ici » parlé, étoit fait en forme de » théatre, *in theatri ſpeciem ali-* » *cubi recedit*, & dire que nôtre » Auteur entend, par *nomine* » *Arcus*, ce que l'autre marque » par *in theatri ſpeciem*, à cauſe » que la figure d'un arc a quel- » que reſſemblance avec celle » d'un théatre. Cependant, je lis » *Jericus dicitur*, au lieu de *Ar-* » *cus*, conformément à quelques » anciennes éditions, de l'avis » des plus habiles Commenta- » teurs, & ſuivant la vérité de » l'Hiſtoire, par laquelle nous » apprenons que le lieu, dont il » s'agit ici, s'appelloit Jéricho, » lieu célebre par la Sainte Écri- » ture. «

Juſtin donne une deſcription de l'Arcus. C'étoit une vallée qu'une ceinture de montagnes, ainſi qu'une muraille naturelle, fermoit de toutes parts, en forme d'un camp. Ce lieu pouvoit avoir deux cens arpens d'étendue. On y voyoit une forêt également fertile & agréable, dont une partie étoit plantée de palmiers, & l'autre l'étoit de ces arbriſſeaux, d'où ſort le beaume, leſquels, à la hauteur près, reſſemblent aux arbres, qui portent la poix. On les cultivoit comme des vignes, & en un certain tems de l'année, ils diſtilloient cette précieuſe liqueur. Mais, ce lieu n'étoit pas plus admirable par ſa fertilité, que par ſa charmante température. Car, malgré l'ardeur du ſoleil plus violente en ce païs-là, qu'en toute autre région du monde, on y reſpiroit toujours un air naturellement rafraîchi par l'ombrage que faiſoient les arbres, qui l'environnoient.

Non loin de-là étoit un lac, auquel la grandeur & l'immobilité de ſes eaux avoient fait donner le nom de Mer-morte. Les vents les plus impétueux ne pouvoient ſeulement troubler la ſurface des eaux, qui étoient comme endurcies par le bitume qui les lioit. Il n'étoit pas même au pouvoir humain d'y naviger, parce que tout ce qui n'avoit pas vie, y couloit à fond, & qu'il ne portoit rien qu'il n'eût été auparavant enduit d'alun.

ARDALE, *Ardalus*, Ἄρδαλος, (*b*) natif de Trœzène, étoit fils de Vulcain, au rapport de Pauſanias, qui le fait inventeur de la flûte. Il parle auſſi d'une chapelle, conſacrée aux muſes à Trœzène par ce muſicien, qui, non loin de cette chapelle, leur avoit encore dédié un autel. Delà, dit Étienne de Byzance, ces

(*a*) Juſt. L. XXXVI. c. 3. Traduc. de Juſt. par M. l'Abb. A. de Port-Royal. Tom. II. pag. 312.

(*b*) Pauſ. pag. 143, 144. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 110. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lettr. Tom. X. pag. 225, 265, 266.

muſes étoient ſurnommées Ardalides & Ardaliotides. Pauſanias leur donne auſſi le premier de ces deux ſurnoms. Plutarque en parle ſous le nom de muſes Ardaliennes.

Ce dernier Auteur met, parmi les convives de ſon banquet des ſept Sages, un Ardale de Trœzène, joueur de flûte & prêtre des muſes, auxquelles un autre Ardale plus ancien, dit-il, avoit fait bâtir un temple ; & ce ſecond Ardale interroge le Scythe Anacharſis, pour ſçavoir de lui ſi ſes compatriotes avoient parmi eux des joueurs de flûte. Pline attribue à un Trœzénien, qu'il nomme Dardanus, la manière d'accompagner le chant de la voix par le jeu des flûtes, *cum tibiis canere voce Trœzenius Dardanus inſtituit*. Mais, il faut lire dans ce paſſage *Ardalus*, au lieu de *Dardanus*, comme l'ont fort bien remarqué Méziriac & le P. Hardouin.

ARDALE, *Ardalus*, Ἄρδαλος, (a) fils d'Amyclas, & pere de Déritus. Le texte de Pauſanias porte *Arpalus* ; mais, c'eſt une faute de copiſte. Il faut lire *Ardalus*, ſelon la remarque de Meurſius. Pauſanias nous l'apprend lui-même au chapitre premier de ſes Laconiques.

ARDALIDES, *Ardalides*, Ἀρδαλίδας, ſurnom qu'on a donné aux muſes. *Voyez* Ardale.

ARDÉATES, *Ardeates*, Ἀρδεάτες, peuples d'Ardée. *Voyez* Ardée.

ARDÉE, *Ardea*, Ἀρδέα, (b) ville d'Italie dans le Latium. Elle étoit beaucoup plus ancienne que Rome, ayant été fondée par Danaé, mere de Perſée. D'autres veulent qu'elle ait été bâtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé. Il s'en trouve même qui prétendent qu'elle porta d'abord le nom de Troye. Quoiqu'il en ſoit, on croit qu'Ardée fut ainſi appellée, à cauſe de ſa ſituation ſur un rocher eſcarpé. Ce fut anciennement la capitale des Rutules, contre leſquels Latinus implora le ſecours d'Énée, lorſqu'il eut abordé en Italie. Ardée n'étoit éloignée de Rome que de ſix ou ſept lieues, & de la mer d'environ une lieue.

Tarquin, roi des Romains, alla former le ſiége de cette Ville, ſous prétexte qu'elle avoit donné retraite aux Romains, qu'il avoit exilés, & qu'elle travalloit à leur rétabliſſement ; mais, en effet, parce que c'étoit la ville la plus opulente du Latium, & qu'il vouloit en enlever les richeſſes, dont il avoit un extrême beſoin pour fournir aux dépenſes extraordinaires où ſes bâtimens l'avoient engagé. Le Roi trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru, & l'attaque, qui d'abord avoit été fort vive, ſe rallentit peu à peu. Enfin, on fut obligé de conclure une trève de

(a) Pauſ. pag. 432.

(b) Plin. L. III. c. 5. L. XXXV. c. 3, 10. Strab. pag. 228, 229, 231 232. Ptol. L. III. c. 1. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. I. c. 57. L. III. c. 71, 72. L. IV. c. 9. & *ſeq.* L. V. c. 44, 45. Corn. Nep. in Pomp. Attic. c. 14, Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. Page 175. 457. & *ſuiv.* T. [illegible]. p. 47. 62. & *ſuiv.* Myth, par M. l'Ab, Ban. T. VII. p. 419.

quinze ans avec les assiégés, & les troupes des assiégeans retournérent à Rome.

Vers l'an 443 avant J. C., les Ardéates & les Ariciens, qui se disputoient depuis assez long-tems un territoire, pour lequel il s'étoit livré plusieurs combats, lassés enfin de se faire la guerre, prirent le peuple Romain pour arbitre, & remirent à sa décision leur différend. La cause fut plaidée vivement de part & d'autre. On produisit des témoins; & comme on étoit près d'aller aux voix, un Romain de race Plébéienne, âgé de 83 ans, nommé Scaptius, se leva brusquement, & déclara en présence de l'assemblée, que ce territoire n'étoit, ni aux Ariciens, ni aux Ardéates, mais qu'il appartenoit aux Romains, comme une dépendance de Corioles; qu'il pouvoit en parler avec assurance, parce qu'il avoit assisté à la prise de cette ville, & que dans le tems qu'on s'en rendit maître, il avoit déjà vingt années de service; qu'il lui restoit peu de tems à vivre; mais, qu'il n'avoit pu gagner sur soi de ne pas revendiquer, par sa foible voix, la possession d'un territoire, à l'acquisition duquel ses mains armées avoient contribué; qu'il conseilloit fort au peuple de ne point se condamner lui-même par une honte mal entendue & mal placée, malgré la justice de sa cause.

C'étoit une injustice criante, à laquelle les Consuls & les Sénateurs s'opposérent de toutes leurs forces. Cependant, le territoire en question ne laissa pas d'être adjugé par les tribus au peuple Romain. On convint qu'il lui appartenoit, & auroit dû lui être adjugé, si l'affaire eût été portée devant d'autres juges, & que les Romains fussent intervenus comme parties. Mais, le bon droit du fond ne diminue en rien l'infamie de ce jugement. Elle causa plus de douleur au Sénat, & lui parut plus atroce, qu'aux Ariciens & aux Ardéates mêmes. Nous allons voir qu'il répara ce tort de la seule manière, qui lui étoit possible.

Trois ans après, des ambassadeurs des Ardéates vinrent demander du secours au Sénat pour leur république, qui étoit à la veille de périr. Il s'étoit allumé dans leur ville une guerre intestine, qui étoit entretenue par deux factions contraires. Une fille, dont la naissance étoit médiocre, mais dont la beauté étoit éclatante, étoit recherchée par deux jeunes hommes de la ville; l'un, Plébéien comme elle, étoit appuyé de ses tuteurs, qui étoient aussi du corps du peuple; l'autre, qui étoit noble, pour obtenir celle, dont la beauté l'avoit charmé, engagea les grands dans son parti. La brigue passa jusques dans la maison de la mere. Cette femme ambitieuse se déclara pour celui, dont l'alliance lui faisoit le plus d'honneur. Les tuteurs tinrent bon; ensorte que l'affaire n'ayant pu se terminer à l'amiable entre les parties, fut portée devant les Juges. Lorsqu'ils eurent entendu les raisons de la mere & celle des tuteurs, ils prononcérent en fa-

veur de la première. Mais, la force l'emporta sur l'autorité de leur jugement ; car, les tuteurs s'étant plaints, dans l'assemblée du peuple, de l'injustice de cette sentence, vinrent à la tête d'un gros parti, & enlevérent la fille de force de la maison de la mere.

Le noble, irrité de l'injure qu'on lui faisoit, assembla ceux de sa faction en plus grand nombre, & vint fondre avec eux sur ses ennemis. Après un combat très-sanglant, le peuple fut obligé de sortir de la Ville. Alors, bien différent de celui de Rome, il s'empara d'une éminence, & faisoit, de-là, des courses sur les terres des Nobles, où il mettoit tout à feu & à sang. Et après avoir épargné la Ville pendant quelque-tems, il vint l'assiéger, aidé d'une foule d'ouvriers & d'artisans, que l'espérance du butin en avoit fait sortir. La guerre n'a point de fléaux, qu'elle n'ait fait éprouver à cette malheureuse république. On eût dit que tous les habitans étoient transportés de la même rage que les deux rivaux, qui vouloient allumer le flambeau même d'un hyménée funeste dans l'embrasement de leur patrie. Ces deux factions ne se contentérent pas des secours, qu'elles trouvoient dans leurs concitoyens. Les grands eurent recours aux armes des Romains pour faire lever le siége de leur Ville, & le peuple employa celles des Volsques pour l'aider à s'en rendre maître. Les Volsques, commandés par Cluilius, se rendirent à Ardée les premiers, & firent des tranchées autour des murailles de la Ville.

Les Romains n'eurent pas plutôt appris le danger auquel elle étoit exposée, que le consul M. Géganius partit avec son armée. Et étant venu ce jour-là camper à trois milles d'Ardée, comme la nuit approchoit, il ordonna à ses soldats de prendre de la nourriture & de dormir. Mais, dès la quatrième veille, il les mena jusqu'à la Ville même, où ils travaillérent avec tant de diligence, qu'au point du jour les Volsques se virent renfermés par des retranchemens plus forts, que ceux dont ils avoient eux-mêmes enfermé la Ville ; & par un autre côté, il étendit ses ouvrages jusqu'aux murailles, pour avoir communication avec les habitans, & leur faire passer des vivres dans le besoin.

Après avoir vaincu & fait passer sous le joug les Volsques, le consul entra dans Ardée, qui le reçut comme son libérateur & son pere. Il fit couper la tête aux principaux auteurs de la sédition, confisqua leurs biens au profit du trésor public, & rétablit ainsi la paix & la tranquillité entre les citoyens. Ardée, par un service & un bienfait si importans, se trouva dédommagée bien avantageusement de la sentence, qui avoit été portée contre elle. Mais, le Sénat crut qu'il restoit encore quelque chose à faire, pour abolir le monument de cette honteuse avarice, qui avoit si fort deshonoré le peuple Romain, & dès l'année suivante, il répara pleinement l'injustice, commise à l'égard des Ardéates.

Sous

Sous prétexte que leur Ville avoit été réduite à un petit nombre d'habitans, il fut ordonné dans le Sénat, qu'on y enverroit une colonie pour servir de barrière contre les Volsques. Voilà ce que portoit le décret, afin que le peuple & les tribuns ne s'apperçussent pas qu'on avoit dessein de casser leur jugement. Mais, les Sénateurs étoient convenus qu'on inscriroit un plus grand nombre de Rutules, que de Romains, pour remplir la colonie ; qu'on ne leur distribueroit d'autres terres que celles, qui avoient été enlevées aux Ardéates par cet infame jugement; enfin, qu'on n'assigneroit pas la moindre partie de ces terres à aucun des Romains, avant que tous les Rutules eussent été partagés. C'est ainsi que ce territoire retourna aux Ardéates. Les Triumvirs, nommés pour établir cette colonie, ne purent autrement se dérober à l'injuste vengeance du peuple, qu'en se faisant inscrire eux-mêmes dans cette colonie, & en y établissant leur demeure.

Ce fut à Ardée que Camille alla chercher une retraite, quand il fut obligé de quitter Rome pour une accusation injuste de la part d'un tribun. Il y étoit encore, lorsque les Gaulois vinrent faire le siége de Rome, sous la conduite de Brennus. Une partie des troupes s'étant détachée pour aller fourrager la campagne & piller les bourgs, le hazard conduisit ce détachement vers la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, menoit la vie d'un simple particulier, plus affligé pour lors du malheur de Rome, que du sien propre. Il ne comprenoit rien à tout ce qui venoit d'arriver, & se demandoit à lui-même, plein de la dernière surprise : qu'étoient donc devenus ces Romains, qui avoient pris avec lui Veies & Faléries, & qui, dans toutes les guerres, avoient toujours montré plus de courage, qu'ils n'avoient eu de bonheur. Pendant qu'il s'occupoit de ces tristes réflexions, il apprend que l'armée des Gaulois approchoit, & que les Ardéates, tremblans & désolés, délibéroient sur ce qu'ils devoient faire. Camille, poussé, dit Tite-Live, comme par une inspiration divine, se transporte sur le champ dans le lieu de l'assemblée, où il n'avoit jamais coûtume de paroître, & les voyant dans le trouble & le découragement, il leur fit un discours pour les rassurer, & il n'eut pas beaucoup de peine à y réussir.

Ainsi, les Ardéates n'eurent pas plutôt quitté l'assemblée, qu'ils allérent prendre de la nourriture, pour être en état de le suivre, dès qu'il l'ordonneroit. Aussi-tôt qu'il leur eut fait donner le signal, ils se rendirent auprès de lui aux portes de la Ville. Ils en sortirent ensuite, & allérent fondre, en poussant de grands cris, sur le camp des Gaulois, qu'ils trouvérent assez près de la Ville, ouvert de tous côtés, comme Camille les en avoit assurés. Ils n'eurent point de combat à soûtenir. Ils égorgérent tout à leur aise les ennemis nus & ensevelis dans le sommeil. Cependant, les plus éloignés ayant été réveil-

lés par les cris des mourans, se jettérent hors de leurs lits; & sans s'informer, quel étoit l'ennemi qui étoit venu les surprendre, ils prirent la fuite avec tant de frayeur, que quelques-uns vinrent se jetter étourdiment entre les mains de ceux-là même, qu'ils vouloient éviter.

Il y avoit auprès d'Ardée, un temple consacré à Vénus, où les Latins, dès les premiers tems, tenoient des assemblées générales. Cependant, le païs étoit mal sain; ce qui étoit apparemment un effet des marais dont il étoit rempli. Les temples y étoient décorés de tableaux de la plus grande antiquité; & toutefois ils conservoient encore, du vivant de Pline, un air de fraîcheur, qui faisoit l'admiration de ceux qui les voyoient.

La ville d'Ardée se voit aujourd'hui dans la campagne de Rome, où elle conserve son ancien nom; car, on l'appelle encore à présent Ardéa, ou Ardia.

Ardée est connue dans la Fable, on dit qu'elle avoit été changée en oiseau. C'est que les troupes d'Énée ayant mis le feu à cette Ville, on publia qu'elle avoit été métamorphosée en cet oiseau, qui porte le nom d'Ardée.

ARDÉE, *Ardea*, Ἀρδέα, (*a*) ville d'Asie dans la Perse, selon Ptolémée. Elle étoit dans la partie méridionale de cette Province.

ARDELIO, (*b*) c'est le nom que Phédre donne à une espèce de gens empressés, qui sont toujours en mouvement, sans sçavoir pourquoi; qui, sans avoir rien à faire, ne laissent pas d'être fort occupés; qui se mettent hors d'haleine sans raison; qui, faisant beaucoup, ne font rien; qui se tourmentent eux-mêmes, & incommodent fort les autres. C'est pour corriger ces sortes de gens, que Phédre raconte l'histoire, qui est renfermée dans la cinquième fable du second Livre.

ARDENNE [la Forêt d'], *Sylva Arduenna*. (*c*) C'étoit la Forêt la plus vaste des Gaules, s'il faut ajoûter foi à ce que César en rapporte. Car, elle s'étendoit depuis les frontières des Rémois & des Nerviens jusqu'au Rhin, en traversant le païs de ceux de Tréves. Et ailleurs, il dit que la forêt d'Ardenne, qui est la plus grande de celles des Gaules, s'étend depuis les bords du Rhin & le païs de Tréves jusqu'aux Nerviens, dans un espace de plus de cinq cens milles.

Comme cette étendue de la forêt d'Ardenne paroit excessive, des Sçavans, croyant appercevoir une erreur dans le texte de notre Historien, ont prétendu le corriger en substituant à *IϽ*. ou cinq cens ans, *L*, ou cinquante, ainsi qu'on lit dans les anciennes éditions d'Orose. Mais, cette correction va trop au rabais, selon M. d'Anville, sur tout si l'on considére que, depuis les sources de la Sambre & la haie d'Avêne sur

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 4.
(*b*) Phed. L. II. Fab. 5.
(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. pag. 159, 160. L. VI. pag. 249. Not. de la Gaul. par M. d'Anvil.

les confins des Nerviens, jusques vers le Rhin, en traversant le païs de Luxembourg, & les limites communes des diocèses de Tréves & de Liége, l'espace se trouve au moins de 160 milles. Il y a tout lieu de croire qu'on doit lire dans César *amplius millibus C L.* Il faut convenir qu'on ne lit *quinquaginta* dans quelques Auteurs, que d'après le dernier des deux chiffres Romains; & puisque ce nombre est évidemment insuffisant, c'est donc par l'omission du premier chiffre qu'on n'a point écrit *centum* avant *quinquaginta*.

La partie de cette immense Forêt, qui est en de-çà de la Meuse, a été distinguée par le nom de *Teoracia*, qui s'est communiqué au canton, nommé Tiérache. Du nom d'Ardenne s'est formé celui d'un *pagus*, ou d'un comté, dans le moyen âge, aux environs de la rivière d'Ourte, qui tombe à Liége dans la Meuse; & la partie du diocèse de Liége, qui confine à celui de Tréves, compose l'Archidiaconé des Ardennes. Au reste, le nom d'Ardenne paroît un terme générique. Car, on le trouve employé dans plusieurs Auteurs, pour marquer diverses forêts.

ARDETTE, *Ardettum*, (*a*) Ἀρδηττον, nom d'un lieu d'Athènes, où l'on alloit prêter les sermens.

ARDIBÉHIST, *Ardibehist*, (*b*) nom de l'un des mois de l'année Persanne. Il répondoit à peu près au mois Tybi de l'année Égyptienne.

ARDICE, *Ardices*, (*c*) Corinthien, fut l'un de ceux, qui commencérent à perfectionner le dessein.

ARDIENS, *Ardiæi*, (*d*) Ἀρδιαῖοι, peuples de l'Illyrie, qui étoient limitrophes des Autariates, & dans le voisinage de Pharos, qu'on appella d'abord Paros, parce que cette ville avoit été bâtie par les Pariens. Les Ardiens prenoient au commencement le nom de Varaliens.

Comme ces peuples avoient ravagé les terres de quelques alliés des Romains, & même la partie de l'Italie, qui étoit dans leur voisinage, le Sénat, leur ayant fait porter inutilement ses plaintes par des députés, envoya contre eux un corps de dix mille hommes de pied, & cinq cens chevaux. A la vue de cette armée, les Barbares se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer. Ils oubliérent bientôt leurs promesses & recommencérent leurs ravages. On donna la commission de marcher contre eux, au consul Servius Fulvius Flaccus, qui les mit en peu de tems à la raison. Et pour couper à jamais la racine à leurs brigandages, il les transporta, du voisinage de la mer, dans le milieu des terres, vers l'an de Rome 617. Là, forcés de s'oc-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 13.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVI. pag. 259, 319, 320.
(*c*) Ibid. Tom. XIX. pag. 252.
(*d*) Strab. pag. 315, 316. Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 179.

cuper de l'agriculture pour trouver leur subsistance, ils devinrent aussi pacifiques, qu'ils avoient été auparavant turbulens & inquiets.

Le païs qu'occupérent d'abord les Ardiens, & même celui, où ils furent ensuite transportés, sont aujourd'hui dans la Turquie d'Europe.

ARDIS, *Ardis*, pere de Chrysès & de Brisès.

ARDOATE, *Ardoates*, (*a*) roi d'Arménie, qui regna quelques années après la mort d'Alexandre le Grand. En effet, lors du rétablissement d'Ariarathe III dans la Cappadoce, vers l'an 300 avant J. C, on voit qu'Ardoate, roi d'Arménie, auprès de qui il avoit été chercher un asyle contre les Macédoniens, lui avoit fourni des troupes. Ardoate pouvoit avoir succédé à Oronte.

ARDON, *Ardon*, Ἀρδών, (*b*) fils de Caleb & d'Azuba, étoit frere de Jérioth, de Jaser & de Sobab.

ARDONÉES, *Ardoneæ*, (*c*) ville d'Italie, dont Tite-Live fait mention. Il nous apprend que le préteur Q. Fabius, sous l'an de Rome 538, alla camper auprès de cette Ville, & qu'il s'y fortifia. C'est peut-être la même que Tite-Live appelle ailleurs Herdonée, ou Herdonie. *Voyez* Herdonie.

ARDSCHIR DIRAZ DOST, surnom de Bahaman. *Voyez* Bahaman.

ARDSCHIR, *ou* ARTASIRAS, *Ardschir* vel *Artasiras*, (*d*) premier roi de la Dynastie des Sassanides. Ce fut lui qui, vers l'an de J. C. 226, chassa les Parthes, & rétablit l'ancienne puissance des Perses; après quoi, on tint une assemblée générale des Mages pour purger la religion d'une doctrine étrangére.

ARDUBE, *Arduba*, Ἀρδοῦβα, (*e*) ville de Dalmatie. Elle fut assiégée par Germanicus, l'an de J. C. 9; & ce furent les assiégés, qui en facilitérent la prise par la division qui se mit entr'eux.

Il y avoit dans cette place un grand nombre de transfuges, qui, sçachant qu'ils n'avoient aucune grace à attendre des Romains, vouloient résister jusqu'à la derniére extrêmité, & périr sur la breche. Au contraire, les naturels du païs inclinoient à se rendre. La contestation dégénéra en un combat en forme; mais, ce qui est bien singulier, c'est que les femmes, plus opiniâtres à défendre leur liberté que les hommes, se déclarérent pour le parti des transfuges contre leurs maris. Les habitans furent les plus forts & ouvrirent leurs portes aux Romains. Alors, les femmes désespérées préférérent, sans balancer, la mort à la servitude; & prenant

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. T. XIX. pag. 59. T. XXI. pag. 407.

(*b*) Paral. L. I. c. 2. v. 18.

(*c*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 20.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 505. T. XVI. pag. 241, 263. Tom. XIX. pag. 104.

(*e*) Dio. Cass. pag. 581. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 224.

leurs enfans entre leurs bras ; elles se jettérent avec eux , les unes dans des feux , qu'elles avoient allumés , les autres dans la rivière , qui couloit aux pieds des murailles de la Ville.

ARDUE , *Ardues* , (*a*) l'un des fils d'Antiochus le Grand , roi de Syrie. Ce Prince, vers l'an 197 avant J. C. , se préparant à porter la guerre en Europe , ordonna à Ardue & à Mithridate , son frere , de prendre les devants par terre , à la tête d'une armée , & de l'attendre à Sardes.

ARDUINE , *Arduina* , (*b*) surnom de Diane. Cette Déesse étoit fort honorée par les Gaulois, surtout dans la forêt d'Ardenne , d'où lui étoit venu le nom d'Arduine , sous lequel ces peuples la connoissoient. Cette forêt , autrefois immense , lui étoit consacrée , & étoit proprement son temple. En effet, dit l'Auteur de l'histoire de la religion des Gaulois , on peut juger de l'antiquité du culte de Diane dans les Gaules, par l'ancienneté de son nom ; car , on ne sçauroit douter que le nom de cette *Arduenna* , mot composé de *ar* & de *duen* , qui veut dire noir , sombre, & qui convient en cela aux forêts , ne soit tiré de la forêt que les Romains appelloient *Arduenna*. Or , il est constant qu'elle portoit ce nom long-tems avant que les Romains fussent maîtres des Gaules. Quoiqu'après leur arrivée , les Gaulois eussent accommodé leurs idées , touchant leurs dieux , avec celles de leurs vainqueurs ; le culte , qu'ils rendoient à cette Déesse , se soûtint encore long-tems , & elle ne changea pas pour cela de nom. Ceux mêmes , qui quittoient les Gaules pour aller s'établir ailleurs, le lui conservoient toujours. Ainsi fideles à leurs anciennes coûtumes, ils les observoient religieusement , au milieu des étrangers ; & c'est de quoi font foi quelques inscriptions , trouvées en Italie , où Diane est toujours nommée *Arduina*.

Au reste , les Gaulois pensoient pour le fond sur leur Diane , à peu près comme les Grecs & les Romains ; & ils la regardoient comme une Déesse chaste & vierge , qui faisoit de la chasse son unique occupation. Comme rien n'est plus difficile à abolir que les anciennes coûtumes de religion, le culte d'Arduine dura dans les Ardennes & dans les païs voisins du Rhin jusques bien avant dans le Christianisme , où plusieurs saints, ou évêques , ou religieux , eurent toutes les peines à le détruire.

ARDYS , *Ardys* , Ἄρδυς , (*c*) fils de Gygès , premier roi de Lydie , après les Héraclides , succéda à son pere , vers l'an 676 avant J. C. Ce Prince , encore plus ambitieux que Gygès , résolut de conquérir la ville de Priéne. Le projet réussit au gré de ses souhaits ; & les Priéniens firent dans

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 426 , 488 , 489. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 49.

(*c*) Herod. L. I. c. 15 , 16. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 252 , 263 , 264. Tom. XIX. p. 598 , 603.

la suite partie du royaume de Lydie. La même fortune ne l'accompagna pas dans son entreprise contre les Milésiens. Il fit sur leur territoire plusieurs courses, qui les incommodérent extrêmement. Mais, leur amour pour la liberté ne fut point rallenti par des attaques, si souvent réitérées. Peut-être néanmoins que Milet auroit succombé, si les Cimmériens, après la défaite des Médes, n'eussent forcé Ardys de courir à la défense de ses propres États. Malgré tous les efforts de ce Prince, la ville de Sardes fut emportée par Lygdamis, dont cependant les progrès furent arrêtés par le siége de la citadelle, que les Barbares attaquérent inutilement.

C'est ainsi que le fait est raconté par Hérodote. On le trouvoit aussi dans les écrits de Callinus & de Callisthènes, ainsi que Strabon le paroît insinuer. Malheureusement, leurs écrits ne sont pas venus jusqu'à nous ; & le récit d'Hérodote est trop peu circonstancié pour donner lieu à des conjectures solides & judicieuses. Il y a bien de l'apparence pourtant, que les Cimmériens firent la paix avec Ardys. Peut-être qu'ils y furent contraints par la défaite de Lygdamis en Cilicie ; défaite qui donna le tems aux Lydiens de se relever de leurs pertes passées. Car, il est constant que Sadyatte, fils d'Ardys, fut un des plus puissans princes de l'Asie. Il monta sur le trône après son pere, qui, suivant Hérodote, regna 49 ans, & 37 seulement, selon Eusébe.

ARÉA, *Area*, (*a*) place, dont parle D. Bern. de Montfaucon d'après Pline, & dans laquelle il ne pleuvoit jamais.

ARÉA, *Area*, Ἀρεία, (*b*) surnom de Minerve. Il y avoit, chez les Platéens, un temple de Minerve Aréa, qu'ils disoient avoir été bâti des dépouilles, remportées au combat de Marathon, desquelles les Athéniens leur firent part. La statue de la Déesse étoit dorée, à la réserve du visage, des mains & des pieds, qui étoient du plus beau marbre. Elle étoit presque aussi grande que la Minerve de bronze, qui étoit dans la citadelle d'Athènes, & que les Athéniens consacrérent, comme les prémices des mêmes dépouilles. Mais, la Minerve des Platéens étoit un ouvrage de Phidias.

On voyoit de fort belles peintures dans le temple ; d'un côté, Ulysse maître chez lui, après avoir tiré vengeance de ces insolens, qui aspiroient à épouser sa femme ; de l'autre, la première expédition des Argiens contre Thébes. Le premier tableau étoit de Polygnote, le second d'Onatas. Ces peintures étoient sur les murs du parvis. Aux pieds de la statue de Minerve, on voyoit Arimneste, qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, & depuis au combat, qui fut donné

(*a*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 89.

(*b*) Pauf. pag. 548.

contre Mardonius.

ARÉA, *Area*, Ἄρες, (*a*) Juif, dont les descendans revinrent de Babylone au nombre de sept cens soixante-quinze.

AREBBA, *Arebba*, Σωθηβὰ, (*b*) ville, dont il est parlé dans Josué. Peut-être est-ce la même qu'Arbée, ou Hébron. Au lieu d'Arebba, on peut lire Rebba. Il est fait mention, dans S. Jérôme, d'une ville de Rebbo, sur les confins d'Éleuthéropolis, vers l'orient.

Quoiqu'il en soit, Arebba étoit dans la tribu de Juda. Elle lui fut donnée par le sort avec ses villages.

ARÉCOMIQUES, *Arecomici*, Ἀρικομίκοι, *vel* Ἀρικομίσκοι, peuples des Gaules, dont la capitale étoit Némause. On les connoit aussi sous le nom de Volces Arécomiques. *Voyez* Némause, & Volces.

ARÉCON, *Arecon*, (*c*) ville de la Terre-Sainte dans la tribu de Dan. Elle fut adjugée à cette tribu avec ses confins, qui regardoient Joppé.

ARED, *Ared*, Ἀρὰδ, (*d*) fils de Géra, selon les uns, & de Benjamin, selon d'autres. S'il n'étoit pas le propre fils de Benjamin, il étoit du moins son petit-fils, puisque Benjamin fut pere de Géra.

ARÉE, *Area*, Ἀρεία, province d'Asie, connue aussi sous le nom d'Arie. *Voyez* Arie.

ARÉE, *Area*, Ὀρὲχ, (*e*) étoit fils d'Olla de la race d'Aser. Il avoit pour freres Haniel & Résia.

ARÉE, *Areus*, Ἀρεὺς, (*f*) fils d'Ampyx, & petit-fils de Pélias, fut pere d'Agénor.

ARÉE I, *Areus*, Ἀρεὺς, (*g*) fils d'Acrotate, & pere d'un fils du nom d'Acrotate. Il avoit un oncle, nommé Cléonyme, qui lui disputa la couronne de Sparte, après la mort du Roi, son grand-pere; car, pour son pere, il étoit mort auparavant, sans être monté sur le trône. Le Sénat se fit juge de leur différend; & conservant à Arée son droit d'aînesse, il le reconnut pour Roi légitime. Cléonyme fut si picqué de cette préférence, que les Éphores ne purent jamais l'appaiser par quelque dédommagement que ce fût, pas même en lui donnant le commandement des armées, ni l'empêcher de faire éclater son ressentiment contre sa patrie. Il en rechercha toutes les occasions, mais surtout en attirant Pyrrhus, fils d'Éacidas dans le royaume, l'an 271 avant l'Ére Chrétienne. Arée étoit alors absent, étant allé en Créte au secours des Gortyniens. Cela n'empêcha pas les Lacédémoniens de se défendre avec beaucoup de courage. Les femmes mêmes montrérent une ardeur au de-là de ce qu'on peut dire; mais,

(*a*) Esdr. L. I. c. 2. v. 5.
(*b*) Josu. c. 15. v. 60.
(*c*) Josu. c. 19. v. 46.
(*d*) Genes. c. 46. v. 21.
(*e*) Paral. L. I. c. 7. v. 39.
(*f*) Paus. pag. 432.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 400. *& seq.* Just. L. XXIV. c. 1. Paus. pag. 23, 168. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 233.

le jeune Acrotate surtout se distinguoit d'une manière particulière.

Enfin, arrive de Créte le roi Arée avec deux mille hommes de pied. En même-tems, toutes les les femmes se retirérent dans leurs maisons, voyant qu'on n'avoit plus besoin de leur secours, & qu'il n'étoit plus nécessaire qu'elles se mêlassent de la guerre. Tous les vieillards, que la nécessité avoit forcés, malgré leur âge, à prendre les armes, furent renvoyés, & on mit les nouveaux venus à leur place. Pyrrhus se vit obligé d'abandonner son entreprise; & sur la nouvelle d'une sédition, qui venoit d'arriver à Argos, ce Prince s'étant mis en marche vers cette Ville, Arée lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin; & ayant ocupé les passages les plus difficiles, il tailla en piéces les Gaulois & les Molosses, qui faisoient son arrière-garde.

Pendant le regne d'Arée I, la plus grande partie des Grecs marcha, sous sa conduite contre les Étoliens, sous prétexte qu'ils s'étoient emparés par force de la campagne de Cyrrhe, que toute la Gréce avoit solemnellement consacrée à Appollon. On ravagea les villes, & tout ce qu'on avoit semé dans le champ du dieu; & ce qu'on ne pouvoit emporter, on le détruisit par le feu. Des pasteurs du païs, voyant ce dégât du haut des montagnes, s'assemblérent jusqu'au nombre de cinq cens, fondirent sur l'ennemi débandé, que l'effroi & la fumée de l'embrásement empêchoient de reconnoître le petit nombre de ceux, qui le poursuivoient, & mirent en fuite ces incendiaires, dont ils tuérent près de neuf mille.

Ce fut aussi pendant le regne d'Arée I, qu'Antigone, fils de Démétrius, assiégea Athènes par terre & par mer. Patrocle, parti d'Égypte, vint au secours des Athéniens avec une flotte; & les Lacédémoniens y volérent aussi, ayant Arée à leur tête. Mais, Antigone avoit tellement bloqué la Ville, que nul secours ne pouvoit y entrer. Patrocle, qui avoit remarqué d'abord cette disposition, dépêcha aussi-tôt un courrier à Arée, pour lui dire qu'il livrât combat à Antigone; que, dès que le combat seroit engagé, il ne manqueroit pas de prendre en queue les Macédoniens; qu'autrement il ne s'exposeroit pas à combattre contre l'infanterie Macédonienne, avec ses soldats, qui étoient des Égyptiens, & gens de mer pour la plûpart. Les Lacédémoniens, brûlant du desir de se signaler, & pleins aussi de bonne volonté pour les Athéniens, souhaitoient passionnément d'en venir aux mains. Mais, Arée, voyant que les munitions & les vivres commençoient à lui manquer, s'en rétourna, & ne jugea pas à propos de faire un coup de désespéré, dans une occasion, où il s'agissoit, non de sauver l'État, mais de secourir ses alliés. Quant aux Athéniens, ils firent une si belle défense, qu'Antigone fut obligé de traiter avec eux. Ce Prince se contenta de mettre gar-

nison dans le Musée. Encore la retira-t'il de lui-même quelque-tems après.

Pausanias nous apprend que l'on voyoit à Olympie la statue d'Arée I. Ce Prince y étoit représenté montant à cheval. C'étoient les Éléens, qui avoient fait les frais de cette statue.

ARÉE II, *Areus*, Ἀρεὺς, (*a*) fils d'Acrotate, & petit-fils d'Arée I. Ce Prince mourut de maladie, âgé de huit ans; de sorte qu'il ne restoit de la postérité masculine d'Eurysthène, que Léonidas, fils de Cléonyme, qui même étoit déjà dans un âge fort avancé; mais, les Lacédémoniens ne laissérent pas de lui déférer la couronne.

(*b*) Il est fait mention au premier livre des Maccabées d'un Arée, roi de Lacédémone, qui écrivit au grand-prêtre Onias une lettre, dont voici les termes :

A R É E,

Roi des Lacédémoniens, au grand-prêtre ONIAS, *salut.*

» Il a été trouvé ici dans un » écrit, touchant les Lacédémo- » niens & les Juifs, qu'ils sont » freres, & qu'ils sont tous de la » race d'Abraham. Maintenant » donc que nous avons sçu ces » choses, vous ferez bien de nous » écrire, si tout est en paix parmi » vous. Et voici ce que nous » vous avons écrit nous autres: » Nos bestiaux & tous nos biens » sont à vous, & les vôtres sont » à nous. C'est ce que nous avons » ordonné qu'on vous déclarât de » notre part. «

Cette lettre étoit écrite sur un quarré, & le sceau étoit d'un aigle, tenant un dragon entre ses serres.

On ignore la datte de cette lettre, à quel Onias elle fut adressée, & par quel Arée elle fut écrite. Toutefois, comme Arée II mourut fort jeune, n'ayant encore que huit ans, il est probable qu'on doit rapporter la lettre dont il s'agit, à Arée I, qui, d'ailleurs, tient un rang assez distingué dans l'Histoire. On trouve, sous son régne, Onias I, auquel il dut l'écrire.

ARÉE, *Areus*, Ἀρεὺς, (*c*) l'un de ces bannis de Sparte, qui furent rétablis par les Achéens. Arée, malgré ce bienfait, ne laissa pas de servir, du mieux qu'il put, sa patrie; c'est-à-dire, contre les Achéens. En effet, ayant été député à Rome, avec un certain Alcibiade, il y exposa d'une manière touchante le triste état, où Sparte étoit réduite, ses murailles renversées, ses citoyens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si long-tems & avec tant d'honneur, entièrement abolies.

Ce discours d'Arée irrita beaucoup les Achéens; & dans la première assemblée, qui fut tenue, on prononça contre lui un arrêt

(*a*) Pauf. pag. 432.
(*b*) Maccab. L. I, c. 12. v. 19. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 407.

(*c*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 35. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 614, 617. *& suiv.*

de mort ; arrêt qui fut bientôt après abrogé par les Romains.

ARÉE, *Areus*, Ἄρευς, (*a*) philosophe ami & protégé de César Auguste. Lorsque ce Prince se fut rendu maître d'Alexandrie, il y entra, en s'entretenant avec Arée & s'appuyant sur lui, afin que ce Philosophe fût plus honoré & plus respecté de ses concitoyens, qui verroient la considération qu'il avoit pour lui & l'honneur, qu'il lui faisoit. Étant entré dans le parc des exercices, il monta sur un tribunal, qu'on lui avoit préparé. Là, tous les habitans d'Alexandrie, consternés de frayeur, se jettent à ses pieds. Il leur commande de se relever, & leur dit qu'il pardonne à tout le peuple, premièrement à cause d'Alexandre, leur fondateur, en second lieu à cause de la beauté & de la grandeur de leur Ville, qui lui donnoit de l'admiration, & enfin pour faire plaisir à son ami Arée. Voilà le grand honneur que ce Philosophe reçut d'Auguste.

Non content de cela, il lui demanda encore grace pour plusieurs particuliers, entr'autres, pour Philostrate, le plus disert & le plus éloquent des Philosophes de son tems, pour parler sur le champ & sans aucune préparation, mais qui se disoit faussement de la secte académique. C'est pourquoi, César Auguste, qui haïssoit ses mœurs, rejettoit les prieres qu'Arée faisoit en sa faveur. Mais, Philostrate, sans se rebuter, laissant croître sa barbe blanche, & couvert d'un manteau noir suivoit toujours Arée, lui répétant incessamment un vers Grec, qui dit : *les sages sauvent les sages, s'ils sont véritablement sages.* Auguste l'ayant entendu, & voulant bien plus mettre Arée à couvert de la haine, que délivrer Philostrate de sa peur, lui accorda son pardon.

Quelque tems après, comme Auguste délibéroit sur ce qu'il devoit faire de Césarion, fils de Cléopâtre, on rapporte qu'Arée lui dit : *pluralité des Césars n'est point bonne.* Et Auguste le fit mourir quelque-tems après la mort de Cléopâtre.

Il y a eu un poëte de Lacédémone du nom d'Arée, que l'antiquité a cité avec éloge.

ARÉENS, *Arei*, (*b*) peuples dont il est parlé dans Tite-Live. On croit qu'ils étoient Africains. Mais, comme ils ne sont pas connus d'ailleurs, on ne peut déterminer leur position. Peut-être étoient-ils voisins des Carthaginois, ainsi que les Nisnetes, avec lesquels ils sont nommés dans Tite-Live. Quoiqu'il en soit, ces Aréens, dont parle cet Historien, servoient sous Pausistrate, préteur des Rhodiens, en qualité de soldats mercénaires, vers l'an de Rome 555, & avant J. C. 197.

ARÉIENS, *Arei*, Ἀρεῖοι, peuples, autrement appellés Ariens. *Voyez* Ariens.

ARÉILYCUS, *Areilycus*,

(*a*) Plut. in Anton. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 456, 457. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 92. Tom. XIX. pag. 181.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 18.

Α'ρηΐλυκος, (*a*) capitaine Troyen. Patrocle, dans un combat, le voyant qui tournoit le dos, lui perça la cuisse d'un coup de pique, & lui fracassa l'os. Aréïlycus, ne pouvant se soûtenir, tomba sur le sable.

ARÉITHOUS, *Areithous*, Α'ρηΐθοος, (*b*) nom d'un Roi, dont parle Homere. Les hommes & les femmes l'appelloient communément le porte-massue, parce qu'il ne se servoit ni d'épée, ni de javelot, ni de pique dans les combats, & qu'avec sa massue armée de fer, il renversoit les phalanges. Lycurgue le tua, non en vaillant homme, mais en traitre; car, l'ayant surpris dans un chemin étroit, il le perça de sa pique, avant qu'il fût en défense, & l'étendit mort à ses pieds. Il enleva ses armes, dont le dieu des batailles lui avoit fait présent, & qu'il avoit portées depuis dans toutes les guerres.

Homère, sur la fin du vingtième livre de l'Iliade, dit que l'écuyer d'Aréïthoüs, effrayé de la chûte d'un capitaine, qui venoit d'être précipité de son char, veut faire tourner ses chevaux; & dans ce moment Achille lui donne un coup de pique dans le dos, & le jette sur son maître.

Pausanias dit qu'Aréïthoüs étoit surnommé Corynéte, & cela à cause de la massue qu'il portoit. Son tombeau, selon cet Auteur, étoit en Arcadie vers Mantinée.

ARELATE, *Arelatum*, (*c*) Α'ρελᾶτον, *ou* ARELATES, *Arelatæ*, Α'ρελάται, ville des Gaules dans cette partie de la Celtique, qui prit dans la suite le nom de Narbonnoise. Ptolémée la donne au païs des Salyes, autrement Salices. Son nom se lit diversement. Les auteurs Latins écrivent pour l'ordinaire *Arelate*; on en trouve qui ont employé le mot *Arelatus*, ou *Arelatum*, & même cet autre *Arelas*. Dans Strabon on lit Α'ρελάται, *Arelatæ*, Arelates; & dans Ptolémée, Α'ρελᾶτον, *Arelatum*, Arelate. On voit que ces deux derniers sont ceux, que j'ai d'abord suivis.

Ceux, qui aiment les fables, donnent à la ville d'Arelate un fondateur illustre, sorti des débris de Troye. Selon eux, c'est *Aralus*, ou *Arulus*, neveu de Priam, qui l'avoit fait bâtir, & lui avoit donné son nom. D'autres prétendent, avec aussi peu de fondement, que ce fut Areli, fils de Gad, dont il est parlé dans l'Écriture. Strabon semble croire qu'Arelate étoit un ouvrage des Phocéens, qui bâtirent Marseille; mais, sans doute, dès ce tems-là cette Ville étoit bâtie. En effet, Trogue Pompée, qui étoit lui-même du païs des Voconces; c'est-à-dire, Provençal, & qui

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 308. *& seq.*

(*b*) Homer. Iliad. Lib. VII. v. 8, 10, 37. *& seq.* L. XX. v. 487. *& seq.* Pauf. pag. 471.

(*c*) Strab. pag. 181, Ptol. L. II. c. 10. Plin L. III. c. 4. L. X. c. 42. Pomp. Mel. L. II. c. de Gall. Narbon. Cæs de Bell. Civil. L. I. pag. 477. Notice de la Gaul. par M. d'Anvil. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. I. pag. 286. Tom. VII. pag. 247. *& suiv.* Tom. VIII. pag. 414. *& suiv.*

s'eſt tant plu à nous parler de l'arrivée de ces Phocéens en Provence, ne dit point qu'ils aient bâti Arelate. Quelques-uns même prétendent qu'ils y vinrent voir Sénatus, roi des Ségorégiens, qui faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans cette Ville. Mais, il eſt difficile de rien avancer de certain touchant les fondateurs de la ville d'Arelate.

Les Auteurs parlent encore diverſement de l'étymologie du nom d'Arelate. Quelques-uns la tirent de ces deux mots Grecs Ἀρέως λαὸς, qui ſignifient *peuple de Mars*, ou d'*Ara elata*, autel élevé, ſur lequel les anciens peuples de ce païs ſacrifioient toutes les années des victimes humaines à leurs fauſſes divinités. Mais, on eſt perſuadé aujourd'hui qu'en ancien langage Britannique, qui étoit preſque le même que le Celtique, Arelate veut dire, une ville bâtie dans un lieu marécageux; ce qui eſt peut-être la véritable origine de ce nom. Car, elle fut en effet bâtie ſur le Rhône dans un lieu environné de marais.

Cette Ville a eu encore le nom de Théline, comme nous le voyons dans Feſtus Aviénus, en ſes vers ïambes des rivages maritimes :

Arelatum illic civitas attollitur,
Theline vocata ſub priore ſæculo,
Grajo incolente.

Ce Poëte vivoit ſur la fin du quatrième ſiécle de l'Ére Chrétienne. Son *priore ſæculo* doit donc s'entendre du troiſième ſiécle.

On prétend que ce nom de Théline eſt myſtérieux, qu'il eſt tiré du mot Grec θήλη, qui veut dire mammelle; que le nom de *mamillaria*, qu'on trouve dans les anciennes inſcriptions, comme propre à Arelate, eſt encore conforme au premier; & que cette Ville étant ſituée dans un païs extrêmement fertile, étoit comme la nourrice de pluſieurs provinces de l'empire. Cela paroit peu naturel, & peut-être vaut-il mieux lire dans l'inſcription, qu'Auxiliaris, préfet du prétoire, fit élever, *mamilliaria*, que *mamillaria*, ou plutôt, *ma. milliaria*, pour exprimer que ce préfet des Gaules établit Arelate comme la cité, mere des milles ou des colomnes, qu'on mettoit ſur les grands chemins, pour en marquer la diſtance, à l'exemple de Rome, où Auguſte établit le millier d'or, auquel les grands chemins d'Italie venoient aboutir. La voie Aurélia, qui commençoit à Rome, venoit de même aboutir à Arelate; ce qui fortifie cette dernière conjecture, qui a été auſſi celle de Joſeph Scaliger & de pluſieurs autres. On peut encore conjecturer la même choſe de ce qui eſt marqué dans la table de Peutinger & dans les Itinéraires d'Antonin & de Jéruſalem.

La ville d'Arelate, à cauſe de ſa ſituation ſur le Rhône, formoit un entrepôt des plus conſidérables pour le commerce. Auſſi étoit-elle comptée au nombre des plus riches villes, qui fuſſent dans la Narbonnoiſe. Céſar eſt le premier, qui en ait fait mention.

Plusieurs de ceux, qui ont écrit après lui, la qualifient colonie. Ainsi, on lit dans Pline: *In Mediterraneo coloniæ, Arelate Sextanorum.* Il y en a qui croyent que ce dernier l'appelle *Arelate Sextanorum*, parce que c'étoit une colonie de soldats de la sixième légion. Les habitans d'Arelate se sont donné le nom de *Sextani Arelatenses* dans une inscription en l'honneur de Faustine, femme de Marc-Auréle ; & c'est sans doute en conformité de cette qualification, dont parle Pline.

Arelate, étant devenue une ville très-puissante, Honorius y transféra le siége de la préfecture du prétoire des Gaules, qui, auparavant, étoit à Tréves. La Notice de l'Empire fait mention du trésor déposé à Arelate, & de son hôtel des monnoies. Constantin voulut que la ville d'Arelate portât son nom; & elle est appellée *Constantina* dans un réglement émané de l'empereur Honorius. Il est très-probable que ce fut Constantin qui fit construire une seconde ville vis-à-vis la première, en joignant ces deux villes par un pont de bateaux. C'est ce qui a fait dire à Ausone *duplex Arelate*, ou double Arelate. Cette seconde ville sur la rive droite du Rhône, est ce qu'on nomme aujourd'hui Trinquetaille, dont le nom est *Trintatella*, dans des écrits d'environ 500 ans.

Arelate fournit presque autant de monumens antiques que Nîmes. On trouve beaucoup de ses inscriptions, répandues dans Gruter, dans Reinésius, dans Spon, dans l'histoire de Provence par Bouche, dans le *Pontificium Arelatense* de Saxi, & dans les antiquités de la même ville par Seguin, imprimées en 1687.

Le nom de la ville d'Arelate s'est conservé dans celui d'Arles, que prend aujourd'hui cette ville. Elle est Archiépiscopale dans la Provence.

ARELI, *Areli*, Ἀρεηλέις, (*a*) fils de Gad. L'Écriture lui donne plusieurs freres, entr'autres, Suni & Éri.

ARELLIUS, *Arellius*, (*b*) peintre célebre, dont parle Pline le naturaliste. Tout enthousiasmé qu'est cet Auteur pour la beauté des ouvrages antiques, il traite d'action deshonoranre & criminelle la liberté licentieuse, que s'étoit donné à Rome Arellius, de faire des peintures peu décentes.

ARELLIUS, *Arellius*, (*c*) nom d'un homme, qui possédoit de grandes richesses, selon Horace.

AREM, *Arem*, Ηεάμ, (*d*) l'un des Juifs, dont les descendans revinrent de Babylone à Jérusalem au nombre de mille dix-sept.

ARENA, Arenes. *Voyez* Amphithéatre.

ARENAQUE, *Arenacum*, (*e*) ville dont il est parlé dans Tacite, comme d'un poste situé dans la partie supérieure de l'isle

(*a*) Genes. c. 46. v. 16.
(*b*) Plin. L. XXXV. c. 10.
(*c*) Horat L. II. Satyr. VI. v. 78.

(*d*) Esdr. L. II. c 7. v. 42.
(*e*) Tacit. Hist. L. V. c. 20. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.

des Bataves. Cet Auteur nous apprend que la dixième légion étoit dans cette Ville, sous l'an de Rome 821. Elle est nommée Arénatie sur la table de Peutinger, & placée à dix mille pas de Nimégue, & à six mille de Burginatie. L'Itinéraire d'Antonin la met aussi à six mille pas de cette dernière ville & à vingt-deux de Caruon.

Il y en a qui croyent que c'est aujourd'hui Arnheim ; mais, Alting assure que l'une est distante de l'autre de dix mille pas au moins, & que le Rhin coule entre deux. D'ailleurs, la signification de leur nom est différente ; car, *Arenacum* vient d'*Hare*, qui veut dire une terre, qui s'éleve plus haut que celle des environs, & d'*Ach*, qui signifie de l'eau. Ainsi *Arenacum* veut dire une éminence de terre entourée d'eau ; au lieu qu'*Arnheim* veut dire en Latin *Arnoldi villa*, du nom propre *Arent*, qui est le même qu'Arnold, & du mot *Heim*, qui signifie une métairie.

Selon M. d'Anville, c'est actuellement Aert ; & ce nom s'est formé de celui d'Arenaque, ou d'Arénatie.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*a*) ville du Péloponnèse dans la Messénie, dont elle fut la capitale pendant un certain tems. Ce fut Aphareús, roi du païs, qui bâtit cette Ville. Il l'appella Arene, du nom de la fille d'Œbalus, qu'il avoit épousée, & qui étoit sa sœur utérine. Lycus, fils de Pandion, chassé d'Athènes par son frere Égée, vint à Arene, & apprit à Aphareús, à sa femme & à ses enfans les cérémonies des grandes déesses, comme Caucon avoit autrefois initié Messéne aux mêmes mystères dans la ville d'Andanie.

Pausanias rapporte que, lorsqu'il voyageoit dans le païs, aucun Éléen, ni Messénien ne sçut lui dire où étoit Arene. Il y a, ajoûte cet Auteur, plusieurs conjectures touchant la situation de cette Ville. Ceux, qui disent que, dès avant les tems héroïques, le mont Samique s'appelloit Arene, me paroissent les mieux fondés. Aussi, alléguent-ils le témoignage d'Homère, qui dit que le fleuve Minyéus se jettoit dans la mer auprès d'Arene. En effet, on voyoit encore, du tems de Pausanias, des ruines, qui étoient fort près du fleuve Anigrus. Et les Arcadiens croyoient que l'Anigrus étoit le Minyéus des Anciens, quoiqu'ils ne convinssent pas que le mont Samique fût Arene.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*b*) fontaine du Péloponnèse dans l'Élide, située près de la ville de Lépréos. On dit que cette fontaine fut aussi appellée Arene du nom de la femme d'Aphareús.

ARENE, *Arene*, Ἀρήνη, (*c*) fille d'Œbalus, fut mariée à Aphareús, qui étoit son frere utérin.

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 591. L. II. v. 722. Pauf. pag. 218, 219, 221, 296. Strab. pag. 346. *& seq.*

(*b*) Pauf. pag. 295.

(*c*) Pauf. pag. 218. 219

ARENNIUS [C. & L.], (*a*) *C. & L. Arennius*, étoient tribuns du peuple l'an de Rome 542, & avant J. C. 210. Les jeunes gens de la tribu Galéria, à qui, par hazard, il appartenoit cette année de donner les premiers leurs suffrages, ayant nommé consuls Q. Fulvius & Q. Fabius, & les autres tribus ayant confirmé ce choix, nos deux tribuns s'opposérent, soûtenant qu'il étoit dangereux pour la liberté, de continuer à un citoyen, [c'est-à-dire, à Q. Fulvius, qui étoit Dictateur] l'autorité, dont il étoit actuellement revêtu, & encore plus dangereux d'élever au Consulat celui-là même, qui présidoit aux assemblées; qu'ainsi ils s'opposoient à la conclusion de l'assemblée, si le Dictateur consentoit à son élection; mais, qu'ils étoient prêts à confirmer la nomination qu'on feroit de tout autre que lui. Ils se rendirent néanmoins quelque-tems après, sur les représentations qu'on leur fit.

ARENNIUS [L.], *L. Arennius*, (*b*) préfet des alliés avec M. Aulius, l'an de Rome 544. ils servoient l'un & l'autre sous les consuls Marcellus & Crispinus, lorsqu'ils donnérent dans une embuscade, qu'Annibal leur avoit tendue. L. Arennius fut fait prisonnier, & M. Aulius tué.

ARÉOPAGE, *Areopagus*, (*c*) du Grec Ἄρης, *Mars*, Mars, & πάγος, *rupes*, roche, comme qui diroit la roche de Mars. L'Aréopage, tribunal célebre à Athènes, étoit placé au milieu de cette ville, sur une roche, ou colline, située à l'opposite de la citadelle.

I. L'origine du nom & du fondateur de l'Aréopage est une énigme, difficile à expliquer. Pausanias nous dit, dans ses Attiques, que ce tribunal s'appelle ainsi, parce que Mars est le premier qui y ait été jugé. Eschyle, dans ses Euménides, nous déclare qu'il doit son nom au sacrifice, que les Amazones, qui assiégeoient Athènes, offrirent au dieu Mars, dans l'endroit même où les Juges s'assemblérent depuis. Aristide nous raconte que Neptune intenta un procès à Mars sur la mort de son fils; que ce pere infortuné réunit en sa faveur les suffrages de tous les dieux, & que de ce fameux démêlé l'Aréopage tira son nom. Enfin, l'Auteur du grand Étymologétique nous assure que ce lieu s'appelle de la sorte, parce que les Amazones, filles de Mars, y avoient campé.

Quant au fondateur de l'Aréopage, Cicéron & Plutarque veulent que ce soit Solon. Mais, il n'en doit être regardé que comme le restaurateur, puisque l'Aréopage subsistoit long-tems avant lui. En effet, nous apprenons de Pausanias, qu'après la mort de Codrus, qui, sur la réponse de

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 6.
(*b*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 26, 27.
(*c*) Pauf. pag. 52, 224. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 38. *& suiv.* T. VI. pag. 70. Antiq. expl. par Dom. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 123. Tom. II. pag. 8. Tom. III. pag. 120. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 54, 55, 56, 174, 175. *& suiv.* Tom. XVIII. pag. 79, 80. *& suiv.*

l'Oracle, se dévoua généreusement pour sa patrie, le petit nombre de Lacédémoniens, qui étoient demeurés dans Athènes, après la retraite de l'armée du Péloponnèse, près d'être immolés à la cruauté du vainqueur, se réfugiérent dans l'Aréopage, comme dans un asyle sacré. Or, Codrus vivoit en 470 de l'Ére Attique; c'est-à-dire, 521 ans avant Solon.

Nous lisons dans Apollodore, que Dédale, condamné par l'Aréopage, s'enfuit chez Minos, qui vivoit selon les marbres d'Arondel en 288. Céphale, selon le même Auteur, fut condamné par l'Aréopage à un exil perpétuel, pour avoir, sans le vouloir, percé d'un javelot sa femme Procris. Le premier de ces deux faits précéde Solon de 698 ans, & le second de plus de 800, puisqu'on le suppose arrivé, selon Marsham dans sa chronique, sous Éréchthée, sixième roi d'Athènes, qui vivoit en 155, ou 160 de l'Ére Attique.

Enfin, & c'est ce qui acheve la démonstration, nous trouvons, dans un des marbres d'Arondel, ces paroles précises: » Depuis le » démêlé de Mars & de Neptune; à l'occasion de la mort » d'Hallirrothius, fils de Neptune, & depuis que le lieu de la » contestation s'est appellé Aréopage, on compte 1268 ans, » Cranaüs regnant pour lors à » Athènes; « c'est-à-dire, que l'Aréopage subsistoit 941 ans avant Solon, puisque Cranaüs regnoit à Athènes la 50e année depuis l'arrivée de Cécrops, à laquelle commence l'Ére Attique; car, en ajoûtant 50 ans aux 1268 du marbre, on a 1318 ans; c'est-à-dire, toute l'Ére Attique.

II. L'Aréopage fut fort humilié par Dracon; mais, il reprit, sous Solon, toute son ancienne splendeur. Ce Prince lui rendit le premier rang, & pour le venger, ce semble, de l'injustice de Dracon, il lui confia l'inspection générale des loix. Solon avoit compris sans doute par les factions qui divisoient la République, quand il fut élu Archonte, combien d'inconvéniens entraîne après soi le partage de l'autorité. Athènes, jusqu'à lui gouvernée par des tribunaux particuliers, que les moindres circonstances multiplioient, changeoit tous les jours de forme, quelque réunis qu'ils fussent par les vues générales du bien public & l'amour commun de la patrie. Comme chacun d'eux n'avoit d'action réelle, qu'à proportion de son pouvoir particulier, il étoit bien difficile que tant d'impressions différentes & si inégales, donnassent à tout le corps de l'État ce mouvement uniforme & régulier, qui, par une impulsion toujours la même, conserve à chaque partie la situation dans laquelle elle doit être par rapport au tout.

Pour y parvenir, il falloit réunir toutes les portions d'une autorité, qui, trop distribuée, perdoit sa force. Solon le fit, & la plaça toute entière dans le corps de l'Aréopage, qui, par-là, de-

vint

vint le grand ressort du gouvernement. Ces Juges, qui, sous Dracon, ne connoissoient que des meurtres, virent comparoître devant eux les crimes de toute espèce; & la même main, qui punissoit du dernier supplice le meurtre, le poison, l'incendie, le vol, alloit en arracher les racines dans le sein du luxe, de l'oisiveté & de la débauche. Également attentifs à corriger la paresse des jeunes gens & la langueur des vieillards, ils faisoient naître, dans les premiers, le desir de servir l'État, & rendoient aux autres leur première activité. Persuadés que les extrêmes produisent les mêmes effets, ils croyoient avoir autant à craindre d'une abondance excessive, que d'une extrême pauvreté. De-là, cette recherche si exacte des facultés de chaque particulier. De-là, cette sévérité si grande à l'égard de ces Citoyens inutiles, qui, bien loin de soulager la société, lui pesent & la deshonorent. Rien n'est plus beau, que le portrait, qu'Isocrate nous a tracé de ces hommes merveilleux, & de l'ordre qu'ils établirent dans Athènes.

Les Juges de l'Aréopage, dit cet Auteur, n'étoient point occupés de la manière, dont ils puniroient les crimes, mais uniquement d'en inspirer une telle horreur, que personne ne pût se résoudre à en commettre aucun. Les ennemis, selon leur façon de penser, étoient faits pour punir les crimes, mais eux pour corriger les mœurs. Ils donnoient à tous les Citoyens des soins généreux; mais, ils avoient une attention spéciale aux jeunes gens. Ils n'ignoroient pas que la fougue des passions naissantes donne à cet âge tendre les plus violentes secousses; qu'il faut à ces jeunes cœurs une éducation, dont l'âpreté soit adoucie par une certaine mesure de plaisir; & qu'au fond il n'y a que les exercices, où se trouve cet heureux mêlange de travail & d'agrément, dont la pratique constante puisse plaire à ceux qui ont été bien élevés. Les fortunes étoient trop inégales pour qu'ils pussent prescrire à tous indifféremment les mêmes choses, & au même degré. Ils en proportionnoient la qualité & l'usage aux facultés de chaque famille. Les moins riches étoient appliqués à l'agriculture & au négoce; sur ce principe, que la paresse produit l'indigence, & l'indigence les plus grands crimes. Ayant ainsi arraché les racines de tous les maux, ils croyoient n'en avoir plus rien à craindre.

Les exercices du corps, le cheval, la chasse, l'étude de la Philosophie, étoient le partage de ceux, à qui une meilleure fortune donnoit de plus grands secours. Dans une distribution si sage, leur but étoit de sauver les grands crimes aux pauvres, & de faciliter aux riches l'acquisition des vertus. Peu contens d'avoir établi des loix si utiles, ils étoient d'une attention extrême à les faire observer. Dans cet esprit, ils avoient distribué la Ville en quartiers, & la campagne en cantons différens. Tout se passoit ainsi sous

leurs yeux ; & rien ne leur échappoit, même de ce qui concernoit la conduite particulière de chaque Citoyen. Ceux, qui s'écartoient de la regle, étoient cités devant les Magistrats, qui assortissoient les avis ou les peines à la qualité des fautes, dont les coupables étoient convaincus. Ces mêmes Aréopagites engageoient les riches à soulager le pauvres. Ils réprimoient l'intempérance de la jeunesse par une discipline austère. L'avarice des Magistrats effrayée, par les supplices toujours prêts pour la punir, n'osoit paroître ; & les vieillards, à la vue des emplois des jeunes gens, se tiroient de la léthargie dans laquelle ce grand âge a coûtume de les plonger

La religion, ce grand mobile des actions humaines, étoit aussi du ressort des Aréopagites. Platon n'osa jamais, au rapport de Saint Justin, martyr, divulguer son opinion particulière sur la Divinité. Il avoit appris des Égyptiens celle de Moïse. Elle lui parut la meilleure, & il l'embrassa avec empressement. Mais, la crainte, que lui inspiroit l'attachement inviolable de l'Aréopage au systême dominant, ne lui permit pas de nommer seulement l'auteur d'un sentiment si opposé à la tradition commune. S. Paul fut interrogé sur les nouveaux dogmes, qu'il annonçoit. *Vous prêchez*, lui disoient-ils, *une doctrine à laquelle nos oreilles ne sont point accoûtumées.* Par une suite nécessaire, leur jurisdiction s'étendoit au détail du culte des dieux.

Les édifices publics, la propreté des rues, la paye des soldats, la distribution des deniers publics, en un mot, tout ce qui intéressoit la République dans quelque genre que ce fût, étoit réglé par la sagesse de l'Aréopage. Le peuple même, tout souverain qu'il étoit, ne faisoit jamais rien sans le consulter, & souffroit sans murmure qu'il réformât ses jugemens précipités. Cependant, ce pouvoir, sans bornes, étoit lui-même soumis aux loix. C'étoient elles qui déterminoient les récompenses & les peines ; & ces Juges si respectables rendoient compte de l'exercice de leur pouvoir à des Censeurs publics, qui, placés entr'eux & le peuple, empêchoient que l'Aristocratie ne devînt trop puissante.

Mais, que n'exigeoit-on pas de ceux, qui entroient dans l'Aréopage ? Sous Dracon, il falloit, pour être admis au nombre des Éphétes, de la naissance, une fortune au-dessus de la médiocre, mais sur tout beaucoup de vertu. Ces trois qualités, si rarement unies, ne parurent pas suffisantes à Solon. Il fit une loi, par laquelle il ordonna que l'entrée de l'Aréopage ne seroit désormais ouverte, qu'à ceux qui auroient été Archontes pendant l'année. Pour donner plus de poids à la régle, il s'y assujettit lui-même, & ne fut reçu qu'à ce titre. Ce n'étoit-là que le premier pas ; ces Magistrats annuels, qui venoient de donner la loi à la République, étoient interrogés sur leur administration. Quand leur conduite

ſe trouvoit irréprochable, on les admettoit avec éloge ; mais, le moindre écart les en excluoit ſans retour. Que ne devoit-on pas attendre d'un tribunal ſi bien compoſé, & quelle vénération ne méritoient pas des hommes ſi rares ? On les reſpectoit au point de n'oſer pas rire en leur préſence ; & leur réputation d'équité, étoit ſi bien établie, que ceux-mêmes qu'ils condamnoient, ou qu'ils renvoyoient de leurs demandes, ne ſe plaignoient jamais de l'avoir été injuſtement.

III. L'édifice de l'Aréopage n'avoit rien que de ſimple ; & le toit, qui, dans ſon origine, étoit de la plus vile matière, demeura en cet état juſqu'au tems d'Auguſte. C'eſt ce que nous apprend Vitruve. Oreſte fut le premier, qui s'aviſa de l'embellir. Il y éleva un autel à Minerve. L'on y voyoit auſſi deux eſpèces de maſſes d'argent, taillées en ſiéges, ſur leſquelles on faiſoit aſſeoir l'accuſateur & l'accuſé. L'une de ces deux maſſes étoit conſacrée à l'Injure, & l'autre à l'Impudence. Cette ébauche de culte fut perfectionnée par Épiménides, qui fit élever à ces divinités allégoriques des autels dans les formes, & bientôt après un temple, dont Cicéron parle dans ſon ſecond livre des loix. Ce temple répondoit à celui qu'Oreſte avoit bâti aux Furies, qui, en l'amenant à Athènes, lui avoient procuré la protection de Minerve. Épiménides en renouvella la dédicace, & le conſacra de nouveau aux Euménides, ou aux déeſſes Sévères, comme on les appelloit à Athènes. On ſe croyoit perdu ſans reſſource, & livré à tous les malheurs enſemble, quand on avoit eu la hardieſſe d'appuyer un parjure du nom ſacré de ces redoutables Déeſſes.

Les Myſtiques du paganiſme ſe figuroient que les Euménides n'avoient un temple ſi près de l'Aréopage, que pour inſpirer les Juges, & leur ſauver, par une aſſiſtance continuelle, les mépriſes, qui auroient pu échapper à leur fragilité. Pour intéreſſer davantage ces divinités terribles, à bien ſervir l'Aréopage, on avoit grand ſoin de leur culte, & le Sénat leur nommoit lui-même des ſacrificateurs. Démoſthène l'avoit été, & trouvoit fort extraordinaire qu'on oſât intenter une accuſation contre un homme, à qui la République avoit confié un emploi de cette importance.

Il étoit naturel d'aſſocier aux Euménides les divinités qui partageoient avec elles le ſouverain empire des morts. Épiménides fit placer dans leur temple les ſtatues de Pluton, de Mercure & de la Terre. Elles étoient toutes d'une forme agréable, ſelon Pauſanias. Chacune d'elles étoit placée ſur un autel, où ſacrifioient en actions de graces ceux des Citoyens, ou des étrangers, que l'Aréopage avoit renvoyés abſous.

Mais, ce n'étoit pas à la ſeule reconnoiſſance, que les déeſſes Sévères devoient tout l'encens, qui fumoit ſur leurs autels. L'incertitude ſuperſtitieuſe où l'on étoit du parti qu'elles pourroient

prendre sur le compte des accusés, leur faisoit prodiguer les offrandes; & on n'épargnoit rien pour leur inspirer la clémence, qu'on vouloit qu'elles fissent passer jusques dans l'esprit des Juges.

Le tombeau d'Œdipe faisoit encore un des ornemens de l'Aréopage. Il étoit placé dans l'enceinte extérieure de cet édifice, aussi-bien qu'un vaisseau, destiné à relever la pompe des jeux publics.

Quelque précieux que dût être à l'Aréopage tout cet appareil de religion, par l'impression de respect & d'effroi, qu'il devoit exciter dans la multitude, il ne craignit point de sacrifier à la commodité tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ces autels & de ces temples, qui l'environnoient de toutes parts.

Le Sénat s'assembloit, comme je l'ai dit, dans une espèce de salle, bâtie sur le sommet d'une colline. Les vieillards, courbés sous le poids des années, ne la montoient qu'avec peine. Cependant, comme ils ne s'y rendoient d'abord que les trois derniers jours de chaque mois, ils supportoient avec patience ce que leur coûtoit une situation si incommode. Mais, les affaires se multipliérent au point, qu'ils furent obligés d'ajoûter, aux trois premières séances, une quatrième, qu'ils placérent au septième jour du mois, & à laquelle succéda bientôt une assemblée de tous les jours. Ils étoient si réguliers à la tenir, que les fêtes les plus solemnelles ne purent l'interrompre, que sous l'Archontat de Céphisodore, qui, la troisième année de la 105e. Olympiade, fit un décret, par lequel il étoit ordonné aux Aréopagites de célebrer, à l'exemple des autres tribunaux, les fêtes Apaturiennes, qui duroient cinq jours.

Un exercice, à la fois si assidu & si pénible, fit sentir aux Aréopagites toute l'incommodité de la situation de leur tribunal, & les détermina à le transporter dans un endroit de la Ville, qu'on appelloit le portique royal. C'étoit une place, exposée à toutes les injures de l'air. Quand les Juges, qui s'y rendoient en grand silence, étoient réunis, on les enfermoit dans une espèce d'enceinte, tracée par un fil, ou plutôt une corde, qu'on faisoit couler tout autour.

Pour que rien ne pût partager l'attention, qu'ils devoient aux affaires, ils ne jugeoient que pendant la nuit, dans la vue, dit Lucien, de n'être occupés que des raisons, & point du tout de la figure de ceux qui parloient. De-là, ce que nous lisons dans Athénée, que personne ne connoissoit, ni le nombre, ni le visage des Aréopagites. Au reste, l'usage, où ils étoient de juger en plein air, ne leur étoit pas particulier. Tous les tribunaux en usoient ainsi, quand il étoit question de meurtre; & cela, pour deux raisons, 1.° pour épargner aux Juges, protecteurs nés de l'innocence, le désagrément de se trouver dans l'endroit même, où les coupables apportoient des mains souillées de crimes; 2.° de peur

que l'accuſateur & l'accuſé ne fuſſent ſous un même toit.

Quand l'aſſemblée étoit formée, un héraut faiſoit faire ſilence, & ordonnoit au peuple de ſe retirer. Minerve, dans Eſchyle, parlant à ce héraut, dit : » Que » la trompette, animée par ton » ſouffle, porte au peuple un ſon » éclatant; je veux qu'un pro» fond ſilence regne dans ce tri» bunal, & qu'on n'y entende » que mes loix. «

Dès que le peuple étoit écarté, on entammoit l'inſtruction des affaires; & comme la moindre préférence auroit paru, à ces Juges ſcrupuleux, une injuſtice criante, les cauſes ſur leſquelles on devoit prononcer, ſe tiroient au ſort. On en faiſoit une eſpèce de lotterie; & le même hazard, qui les avoit amenées, les diſtribuoit encore à un certain nombre de Juges, plus ou moins grand, ſelon la qualité & l'importance de l'affaire, dont on leur confioit la déciſion.

Dans les premiers tems, les parties expoſoient elles-mêmes, avec ſimplicité, le fait dont il étoit queſtion. L'éloquence des avocats paſſoit pour un talent dangereux, qui n'étoit propre qu'à répandre ſur le crime les couleurs de l'innocence. Cependant, la ſévérité de l'Aréopage ſur ce point s'adoucit dans la ſuite; & on laiſſa d'abord aux accuſés, & bientôt aux accuſateurs mêmes, la liberté d'attaquer & de ſe défendre, par la bouche de ceux, qui faiſoient profeſſion d'employer pour les autres, le talent de parler avec plus de préciſion.

Sextus Empyricus ne paroît pas avoir fait aſſez d'attention à la différence des tems, quand il dit qu'on ne ſouffroit point, dans l'Aréopage, que les cliens empruntaſſent la voix des patrons. Ce qui l'a trompé, ſans doute ſur cela, c'eſt l'uſage inviolable, où ce tribunal fut toujours, de bannir des plaidoyers tout ce qui pouvoit exciter de trop grands mouvemens dans les Juges. Lucien, dans ſon Anacharſis, nous indique à la fois l'erreur de ce Philoſophe, & la ſource de ſa mépriſe. » Quand le Sénat, dit Lu» cien, eſt aſſemblé, les Juges » s'aſſeyent pour connoître du » meurtre volontaire, ou de l'in» cendie. Alors, on donne la li» berté de parler aux parties, ou » aux avocats, qui plaident pour » elles. Quelque longs qu'ils » ſoient à déduire leurs raiſons, » on les écoûte avec patience, à » moins qu'ils ne s'écartent du » fond de la queſtion. Car, en » ce cas, on les fait taire par un » héraut, qui a ordre d'impoſer » ſilence à tous ceux, dont il pa» roît que le but eſt de ſurpren» dre l'admiration ou la pitié des » Juges, par des figures tendres » ou brillantes. En effet, ajoûte» t'il, ces graves Sénateurs re» gardent tous les charmes de » l'éloquence, comme autant de » voiles impoſteurs, qu'on jette » ſur les choſes mêmes, pour en » dérober la nature aux yeux trop » attentifs. «

IV. Quand on recueilloit les ſuffrages, chacun donnoit le ſien en ſilence. C'étoit une eſpèce de

petit caillou, qu'on prenoit avec le pouce, l'index & le doigt du milieu, & qu'on alloit mettre dans l'une des deux urnes, qui étoient dans l'endroit de l'assemblée le plus retiré. Elles étoient l'une devant l'autre. La première s'appelloit l'urne de la mort; la seconde l'urne de la miséricorde. Celle de la mort étoit d'airain, & s'appelloit *propre.* Celle de la miséricorde étoit de bois, & se nommoit *impropre.* Les Juges portoient d'ordinaire leur calcul, & le jettoient dans l'urne; mais, pour s'assurer plus exactement que chacun avoit donné sa voix, le héraut prenoit les deux urnes, l'une après l'autre, & les présentoit successivement à tous les Sénateurs, en leur ordonnant, au nom de la République, de ne différer pas davantage d'absoudre ou de condamner.

A cette façon d'opiner, qu'on appelloit κρύβδην ψῆφος, parce qu'elle ne pouvoit décéler l'avis de personne, les trente tyrans, pour se rendre maîtres des décisions de l'Aréopage, en substituérent une autre, par le moyen de laquelle ils sçavoient précisément le parti, qu'avoit pris chacun des Juges. Car, ils les obligeoient d'apporter publiquement leurs calculs sur deux tables, qu'ils avoient fait placer devant eux, & dont la disposition étoit toute opposée à celle des urnes, puisque la première de ces tables étoit celle de la vie, & la seconde celle de la mort.

Les premiers calculs n'étoient point, comme le prétendent quelques Auteurs de petits os de porc, mais des coquilles de mer, remplacées depuis par des piéces d'airain de la même figure, appellées Spondyles. Deux choses distinguoient ces calculs, la forme & la couleur. Ceux, qui condamnoient, étoient noirs, & percés par le milieu; les autres étoient entiers & blancs. Je ne sçai si l'on ne pourroit pas regarder la précaution, qu'on prenoit de percer les noirs, comme une preuve de ce que nous avons dit d'abord, que les Aréopagites jugeoient pendant la nuit; car, à quoi bon percer les calculs noirs, si l'on eût pu voir les uns & les autres, & appercevoir, par le secours de la lumière, la différence de leur couleur? Mais, en jugeant pendant les ténèbres, il est clair qu'on avoit besoin d'une différence, autre que celle de la couleur, pour démêler les uns d'avec les autres. Au reste, il étoit très-permis de multiplier les différences entre des signes, qui en mettoient une si grande dans la destinée des hommes.

Après que les suffrages avoient été recueillis, on les tiroit des deux urnes, & on les mettoit dans un troisième vase d'airain. On les comptoit ensuite; & selon que le nombre des noirs prévaloit, ou étoit inférieur à celui des blancs, les Juges traçoient, avec l'ongle, une ligne plus ou moins courte sur une espèce de tablette enduite de cire, sur laquelle on marquoit le résultat de chaque affaire. La plus courte signifioit que l'accusé étoit renvoyé absous; la plus longue exprimoit sa condamnation.

A l'égard des émolumens des Juges, ils étoient aussi médiocres, que ceux des avocats. La longueur de la procédure n'y changeoit rien; & quand la décision d'une affaire étoit renvoyée au lendemain, les commissaires n'avoient ce jour-là qu'une obole. Aussi, Mercure est-il étonné, dans Lucien, que des vieillards aussi sensés que l'étoient les vieillards de l'Aréopage, vendent à si bon marché la peine qu'ils ont de monter si haut.

V. Pour ce qui est du nombre des Juges, dont l'Aréopage étoit composé, & des principales décisions de ce tribunal, depuis sa fondation, il faut d'abord remarquer qu'on a souvent confondu les Aréopagites avec les Éphétes & les Prytanes. C'est ce qui fait que nous lisons, dans certains Auteurs, que l'Aréopage étoit composé de cinquante-un Juges, ce qui n'est vrai que des Éphétes; & que nous trouvons, dans d'autres, que les Aréopagites étoient au nombre de trois cens, ce qui n'appartient qu'aux Prytanes. Quelques-uns ne faisant attention qu'à une partie du réglement de Solon, par lequel il ordonna qu'on ne recevroit désormais dans l'Aréopage, que les neuf Archontes qui sortoient de charge, se sont figurés que ce tribunal se renouvelloit tous les ans, & qu'il n'étoit jamais composé que de neuf Magistrats. Car, je ne parle point du Scholiaste d'Eschyle, qui a avancé, sans aucun fondement, que les Aréopagites étoient au nombre de trente-un.

Mais, toutes ces opinions sont solidement réfutées par le détail, que nous fait Diogène Laerce, de la condamnation de Socrate. Ce grand homme avoit voulu substituer au systême réligieux de son tems, plein d'extravagances & de fables, une hypothése plus supportable. Ce projet de faire une religion raisonnable, parut impie. Socrate fut dénoncé à l'Aréopage, & eut autant d'accusateurs que de Concitoyens. Après qu'on eut entendu les griefs & les réponses, on alla aux suffrages; les avis se partagérent, non pas également; car le nombre de ceux, qui le condamnérent, surpassa de deux cens quatrevingt-une voix le nombre de ceux qui le déclarérent innocent. Et sur ce qu'il s'avisa de dire, en se moquant d'un jugement si inique, qu'il concluoit à ce qu'on lui assurât sa subsistance dans le Prytanée, quatrevingts de ceux qui avoient été d'abord pour lui, se détachérent, revinrent à la décision des autres, & le condamnérent à mort. Voilà de bon compte trois cens soixante-un Juges, qui condamnent, auxquels il faut joindre ceux, qui persistérent à absoudre, ce qui fait constamment un nombre très-considérable.

Par rapport au jugement de l'Aréopage, le plus fameux sans doute, après celui qui y fut rendu contre Mars, est celui d'Oreste. Son aventure, arrivée sous Démophon XIIe roi d'Athènes en 375 de l'Ére Attique, doit toute sa réputation à une circonstance, qui donna occasion à un usage,

qui s'obſerva toujours depuis lui. Oreſte avoit tué ſa mere. Cette action fut portée à l'Aréopage. Oreſte y fut cité, & l'égalité parfaite des ſuffrages oppoſés, alloit le faire périr, quand Minerve, touchée de ſes malheurs, ſe déclara pour ceux qui l'avoient abſous, & joignit ſon calcul à leurs ſuffrages. Oreſte fut ainſi ſauvé. En mémoire de ce miracle, toutes les fois que les voix étoient égales de part & d'autre, on décidoit en faveur de l'accuſé, en lui donnant ce qu'on appelloit le calcul de Minerve. Céphale & Dédale avoient été condamnés l'un & l'autre par l'Aréopage, long-tems avant Oreſte.

On trouve encore quelques déciſions de ce tribunal, toujours marquées au coin de la plus exacte juſtice, mais peu intéreſſantes par leur objet. Nous finirons par l'hiſtoire, que nous liſons dans Aulu-Gelle & Valère Maxime, d'une femme accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari & ſon fils. Elle fut priſe & conduite à Dolabella, pour lors proconſul d'Aſie. A peine fut-elle en ſa préſence qu'elle avoua le fait, & ajoûta qu'elle avoit eu de très-bonnes raiſons pour ſe défaire de ſon mari & de ſon fils. » J'avois, dit-elle, d'un » premier lit, un fils que j'aimois » paſſionnément, & bien digne, » par ſes vertus, de toute ma » tendreſſe. Mon ſecond mari & » le fils qu'il m'avoit donné, l'ont » aſſaſſiné. Je n'ai pas cru devoir » laiſſer vivre ces deux monſtres » de cruauté. C'eſt à vous, Sei» gneur, de punir un crime, dont » je ne ſuis pas aſſez méchante » pour me repentir jamais. « L'affaire parut embarraſſante à Dolabella. Il la propoſa à ſon conſeil, qui n'oſa la décider. Elle fut portée enſuite à l'Aréopage, qui, après l'avoir examinée longtems, ordonna à la femme & à l'accuſateur de ſe repréſenter dans cent ans, à compter du jour que la cauſe avoit été miſe en délibération.

VI. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que l'Aréopage ait toujours conſervé ſon premier éclat; car, telle eſt la fatalité attachée aux choſes humaines. La perfection à leur égard eſt un état violent, & par conſéquent de paſſage. Périclès, cent ans environ après Solon, pour flatter le peuple & le mettre dans ſon parti, fit tous ſes efforts pour affoiblir l'autorité de l'Aréopage, qui commençoit à peſer à la multitude. Il lui ôta la connoiſſance de beaucoup d'affaires, & fit ſervir, au deſſein qu'il avoit de l'humilier, l'éloquence d'Éphialtes, homme redoutable par ſes talens, & ennemi déclaré des grands d'Athènes.

L'Aréopage lui-même parut entrer dans les vues d'un homme, qui projettoit ſa ruine, & fit tout ce qu'il falloit pour hâter ſa propre décadence. Les précautions, qu'on prenoit d'abord pour ne recevoir dans cette compagnie que des gens, qui, par toute leur conduite, puſſent en ſoûtenir la majeſté, parurent outrées. On fut moins délicat ſur le choix; & dans la confiance préſomptueuſe, où

l'on étoit, que les défauts auxquels on faisoit grace, ne tiendroient pas long-tems contre tant de bons exemples, on ne s'apperçut pas que le vice s'y glissoit. La corruption, cachée d'abord & timide, gagna insensiblement, & fit enfin de tels progrès, qu'on vit jouer sur le théatre les crimes les plus honteux, pris, non de la multitude née, ce semble, pour le vice, mais du sein même d'un tribunal, qui en avoit été jusques-là l'effroi. Démétrius le comique fit une piéce, qu'il intitula l'*Aréopagite*, dans laquelle il démasque ces Sénateurs hypocrites, que les présens & la beauté corrompoient également. Voilà la situation où étoient les choses, du tems d'Isocrate. La peinture qu'il en fait, dans son parallele de l'Aréopage dans sa gloire, avec l'Aréopage tombé, est trop belle, pour ne pas en rassembler ici les principaux traits, lesquels termineront cet article.

» Dans les beaux jours de l'Aréopage, dit cet Auteur, les jeunes gens fuyoient ces amusemens, dans lesquels ils passent maintenant leur vie. Tout occupés de leurs devoirs, ils étoient uniquement touchés de la gloire solide de les bien remplir, & on n'accordoit son admiration qu'à ceux, qui se distinguoient dans ce genre par un succès plus éclatant & plus soûtenu. Ils évitoient la place publique avec beaucoup de soin; & quand une nécessité indispensable les forçoit d'y passer, ils le faisoient avec une modestie & une pudeur, qui montroit bien que le goût ne les y portoit pas. Le mépris injurieux pour les vieillards, la plus legére opposition même à leurs sentimens, leur paroissoient un crime énorme. L'horreur pour le cabaret étoit si grande & si générale, qu'un esclave qui avoit de l'honneur, avoit honte d'y boire, ou d'y manger. Le talent de la plaisanterie n'avoit rien qui flattât leur goût. Ils n'en avoient que pour les choses graves & sérieuses; & cette facilité dangereuse pour les bons mots, qu'on regarde maintenant comme un présent de la nature, digne d'envie, n'excitoit alors que la compassion. Et qu'on ne s'imagine pas que j'en veuille plus de mal à la jeunesse de nos jours. La corruption, où elle est plongée, n'est point son ouvrage; & j'en connois beaucoup pour qui cette licence effrénée n'a point d'attraits. A qui faut-il donc s'en prendre? A ceux, qui, avant nous, gouvernoient la République. Ce sont eux qui ont ouvert la porte à tous ces désordres, qui l'inondent, en dégradant le Sénat; ce Sénat, qui défendoit Athènes des maux, qui l'accablent aujourd'hui, des accusations fausses, de l'indigence, des exactions de la guerre; ce Sénat, qui, la concorde au-dedans, & la paix au-dehors, avoit rendu les Athéniens également fideles au reste de la Gréce, qu'ils avoient sauvé, & redoutable aux Bar-

» bares, dont ils avoient tellement réprimé l'audace qu'ils se croyoient trop heureux, quand la main, qui leur avoit porté des coups si terribles, cessoit de frapper.

» C'étoit encore à ce Sénat, que l'on devoit cette sécurité si parfaite, dans laquelle on voyoit couler ses jours tranquilles. On embellissoit, sans crainte des voleurs, les maisons de campagne les moins gardées, & la magnificence s'y déployoit aussi sûrement qu'à la ville. Dans ces jours heureux d'innocence & de candeur, la plûpart des Citoyens, renfermés dans l'enceinte de leurs héritages, ne pouvoient se résoudre à les quitter. Les fêtes les plus solemnelles ne les rappelloient point à la ville; & la douceur du spectacle domestique l'emportoit, chez eux, sur la pompe des jeux publics. Justes estimateurs des choses, ils ne mesuroient point leur bonheur sur la magnificence des spectacles, ni sur la libéralité passagére & intéressée des Édiles, qui, dans les largesses qu'ils font au peuple, n'ont d'autre but que d'effacer leurs prédécesseurs ou leurs collégues. Mais, ils faisoient consister leur véritable félicité dans une vie simple & modeste, & dans une abondance générale, qui pût fournir, à chacun des Citoyens, toutes les choses nécessaires à la vie. Quel bonheur en effet, & quelle sagesse dans ceux qui gouvernoient alors! Que ce sort étoit doux, & que le nôtre est déplorable! Peut-on voir en effet, sans être pénétré de la douleur la plus amere, ces Citoyens infortunés, qui, privés de tout secours, vont aux tribunaux publics, chercher dans les caprices du hazard, de quoi ne pas mourir de misére, pendant que l'État s'empresse de fournir au luxe & aux débauches des rameurs; excès sans doute inouïs à nos peres, & nécessairement réservés aux tems funestes, qui devoient suivre la ruine de l'Aréopage. «

ARÉOPAGITE, *Areopagita*, juge de l'Aréopage. *Voyez* Aréopage.

ARÉOSTYLE, terme qui signifie un édifice, dont les colomnes sont éloignées les unes des autres. Ce mot vient du Grec ἀραιὸς, *rarus*, *rare*, & στύλος, *columna*, colomne. Selon Vitruve, la plus grande distance, qui peut être entre les colomnes de cette sorte d'édifice, est de huit modules, ou quatre diamétres.

ARÉOSTYLES. *Voyez* Temples.

ARÉOTOPOTES, (*a*) ou le grand buveur de vin, étoit honoré, comme un héros à Munichia.

ARÈS, *Ares*, Ἄρης, autrement Mars. *Voyez* Mars.

ARÉSIAS, (*b*) *Aresias*, Ἀρε-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 159.

(*b*) Xenoph. pag. 461.

τίας, l'un des trente tyrans, que ceux de Lacédémone donnérent aux Athéniens, du tems de Lysandre.

ARESTHANAS, *Aresthanas*, Ἀρεσθάνας, (a) nom d'un Chévrier. *Voyez* Phlégyas.

ARESTOR, *Arestor*, Ἀρέστωρ, (b) avoit épousé Mycène, fille d'Inachus.

ARESTOR, *Arestor*, Ἀρέστωρ, (c) étoit pere de l'ancien Argus. Cet Arestor est peut-être le même que le précédent. Quoiqu'il en soit, il est appellé improprement Alector par Apollonius de Rhodes.

ARESTORIDÈS, *Arestorides*; c'est-à-dire, Argus, fils d'Arestor.

ARET, autrement Haret. *Voyez* Haret.

ARÉTAON, *Aretaon*, (d) Ἀρετάων, capitaine Grec, qui fut tué au siége de Troye par Teucer.

ARÉTAPHILE, *Aretaphile*, (e) fille d'Églaton, avoit épousé Nicocrate, souverain de Cyréne en Libye. Elle fut fort aimée de son mari, parce qu'elle étoit une des plus belles femmes de son tems. Mais, ce Prince exerçant des cruautés inouies sur son peuple, elle résolut d'exterminer ce Tyran, pour délivrer sa patrie d'une si violente oppression, & pour se venger du meurtre de Phédimus, son premier mari, que Nicocrate avoit tué pour la posséder.

Dans ce dessein, elle prépara du poison; mais, elle fut surprise. Et son mari, à l'instigation de sa mere, nommée Calbia, consentit à ce qu'on la mît à la torture. Cette courageuse Princesse avoua dans les tourmens, qu'elle avoit préparé un poison; mais, que c'étoit un poison propre à causer de l'amour, un philtre pour se faire aimer encore plus de son mari. Cette confession ingénieuse augmenta la tendresse de Nicocrate pour sa femme Arétaphile, qui, ne se fiant plus à lui, gagna par ses charmes Léandre, frere du Tyran, & le conjura de la délivrer de la compagnie d'un homme si barbare, lui promettant en mariage une fille qu'elle avoit.

Léandre fit assassiner Nicocrate & prit sa place; mais, Arétaphile, qui avoit dessein d'affranchir sa patrie, trouva le moyen de se défaire de ce second Tyran. Elle suscita contre lui Anabus, prince de Libye, qui surprit Léandre, & l'enferma dans un sac, que l'on jetta dans la mer. Les habitans de Cyréne voulurent se soumettre à leur Libératrice; mais, cette Princesse renonça à la souveraineté, & se retira avec ses parens. Arétaphile vivoit du tems de Mitridate Eupator, environ 100 ans avant J. C.

ARÉTAS, *Aretas*, Ἀρέτας, (f) roi d'Arabie, grand ami d'An-

(a) Pauf. pag. 133.
(b) Pauf. pag. 113.
(c) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 67.
(d) Homer. Iliad. L. VI. v. 31.
(e) Crév. Hist. Rom. Tom. V. p. 632.
(f) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 469. *& seq.* De Bell. Judaïc. pag. 721. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 260, 261, 406.

tipater, pere d'Hérode le Grand. Arétas, ayant reçu chez lui Hircan, grand-prêtre & prince des Juifs, dépouillé de sa dignité par son frere Aristobule, entreprit de le rétablir, & marcha contre l'ennemi avec une armée de cinquante mille Arabes, le vainquit, & le contraignit de se sauver à Jérusalem, où Arétas l'assiégea.

La ville étoit déjà au pouvoir des Arabes, & Aristobule n'avoit plus que le temple, d'où il se défendoit avec les Prêtres, lorsque Scaurus, envoyé par Pompée, vint à Damas. Aristobule & Hircan lui envoyérent des Ambassadeurs, & lui promirent de grandes sommes, pour l'attirer dans leur parti. Scaurus préféra les offres d'Aristobule, dont il connoissoit les richesses & la libéralité, & obligea Arétas de quitter le siége du temple, le menaçant en cas de refus, de le faire déclarer ennemi du peuple Romain. Ainsi, Arétas s'en retourna dans son païs; mais, Aristobule ne le laissa pas retourner paisiblement chez soi. Il marcha contre lui & contre Hircan, avec une puissante armée, & lui ayant livré bataille dans un lieu, nommé Papyron, il lui tua environ sept mille hommes.

Trois ou quatre ans après, Scaurus, que Pompée avoit laissé pour gouverner la Judée, marcha contre Arétas. Mais, comme il ne pouvoit arriver avec son armée jusqu'à Pétra, qui étoit la capitale de l'Arabie déserte, à cause de la difficulté des chemins & de l'inégalité du païs, il se contenta de faire le dégat dans les lieux circonvoisins. Toutefois, son armée ne laissant pas de souffrir beaucoup de la faim, il députa Antipater vers Arétas, pour l'engager à faire la paix, & à racheter, par une somme d'argent, le pillage de ses États. Arétas délivra trois cens talens. Ainsi finit la guerre, autant à l'avantage de Scaurus que d'Arétas. On dit que Scaurus, étant Édile, fit frapper une piéce de monnoie, sur laquelle étoit représenté un Roi barbare à genoux à ses pieds, lui offrant une couronne qui étoit portée sur le dos d'un chameau avec cette inscription: *MARCUS SCAURUS A FAIT FRAPPER CETTE MONNOIE PAR ORDRE DU SÉNAT*; & au bas: *LE ROI ARÉTAS*.

ARÉTAS, *Aretas*, Ἀρέτας, (*a*) autre roi d'Arabie, qui s'appella d'abord Énée, étoit fils ou petit-fils du précédent. Il succéda à Obodas dans le royaume d'Arabie. Un certain Sylléus ayant indisposé Auguste contre lui, en l'accusant d'avoir pris la couronne d'Arabie, sans attendre le consentement de l'Empereur, il fut quelque-tems dans un grand embarras, n'étant pas à portée de se faire entendre, ni de détruire les calomnies de son ennemi. Mais, Auguste, ayant enfin reconnu les impostures de Sylléus, confirma

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 572. & *seq.* De Bell. Judaïc. p. 716. Actu. Apost. c. 9. v. 22. & *seq.* Ad Corinth. Epist. II. c. 11. v. 31, 32.

le royaume au prince Arabe.

Arétas donna sa fille en mariage à Hérode Antipas. Celui-ci, quelque-tems après, la répudia, pour prendre Hérodiade, sa belle-sœur, femme de son frere Philippe. La Princesse, fille d'Arétas, s'étant retirée chez son pere, ce Prince déclara la guerre à Antipas, sous prétexte de quelques difficultés, sur les limites de Gamala. L'armée d'Arétas demeura victorieuse, & celle d'Antipas fut entièrement défaite. Tout le monde crut que c'étoit une juste punition du meurtre de Jean-Baptiste, qu'Antipas avoit fait décapiter, à cause de la liberté avec laquelle il le reprenoit de son inceste.

Antipas écrivit à Tibère ce qui étoit arrivé, & comment Arétas lui avoit fait la guerre. Cette nouvelle irrita tellement l'Empereur, qu'il donna ordre à Vitellius, qui étoit pour lors gouverneur de Syrie, de marcher contre Arétas, & de le lui envoyer, s'il pouvoit le prendre en vie; sinon, de lui envoyer du moins sa tête. Mais, comme on apprit en ce tems-là la mort de l'Empereur, Vitellius ne crut pas devoir commencer cette guerre, sans les ordres de son successeur.

L'année suivante, qui étoit la 41e de l'Ére Chrétienne, l'Apôtre Saint Paul étant à Damas, où il prêchoit l'Évangile avec beaucoup de zéle, les Juifs de cette ville, qui obéissoient alors à Arétas, gagnérent le gouverneur, qui fit garder les portes, jour & nuit, pour que S. Paul ne pût échapper. Mais, l'Apôtre, ayant été informé de leur dessein, se rendit à la priere des freres, qui le firent descendre dans une corbeille par les murs de la ville. C'est ainsi qu'il évita heureusement les embûches que ses ennemis lui avoient tendues.

ARÉTATA, *Aretata*, (*a*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne, selon Giraldi. On croit que c'est le même que le mois Aratata, ainsi nommé par Saint Épiphane.

ARÈTE, *Aretes*, (*b*) l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Arete étoit à la tête des piquiers, qu'on appelloit Sarissophores. Ayant été envoyé un jour par le Roi contre les Scythes, il se distingua beaucoup dans cette occasion. Il tua le général des ennemis, & pressa très-vivement tous ceux, qui restoient, & qui étoient fort étonnés de la perte de leur chef.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρήτη, (*c*) fille de Rhexénor de la race de Neptune, épousa Alcinoüs, son oncle, roi des Phéaciens. Jamais femme n'a été plus estimée ni plus honorée de son mari, qu'Areté le fut d'Alcinoüs. Ses fils avoient aussi pour elle tout le respect & toute la soumission, qu'ils lui devoient; & elle étoit adorée de ses peuples, qui la regardoient comme leur déesse tutélaire, & qui ne la voyoient jamais passer

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 41.

(*b*) Q. Curt. L. IV. c. 15.

(*c*) Homer. Odyss. L. VII. v. 54. *&* *seq.* L. VIII. v. 411. *& seq.*

dans les rues, ſans la combler de bénédictions. Auſſi, étoit-ce une femme d'une prudence conſommée & d'une rare vertu. Tous les différends, qui s'élevoient entre ſes ſujets, elle les terminoit par ſa ſageſſe.

Ulyſſe étant arrivé dans l'iſle des Phéaciens, vint ſe jetter aux pieds de la reine Areté; & lui embraſſant les genoux, il lui dit: » Areté, fille de Rhexénor, qui » étoit égal aux dieux, après » avoir ſouffert des maux infinis, » je viens me jetter à vos pieds » & embraſſer vos genoux, ceux » du Roi & ceux de tous ces » Princes, qui ſont aſſis à votre » table. Veuillent les dieux faire » couler leurs jours dans une lon- » gue proſpérité, & leur faire la » grace de laiſſer à leurs enfans, » après eux, toutes leurs richeſ- » ſes & les honneurs, dont le » peuple les a revêtus. Mais, » donnez-moi les ſecours néceſ- » ſaires pour m'en retourner » promptement dans ma patrie; » car, il y a long-tems qu'éloigné » de ma famille & de mes amis, » je ſuis en butte à tous les traits » de la fortune. «

En finiſſant ces mots, Ulyſſe s'aſſied ſur la cendre du foyer. Le Roi & les Princes de ſa cour demeurérent tout interdits. Et le ſoir, lorſqu'ils ſe furent tous retirés dans leur maiſon pour ſe coucher, Ulyſſe étant reſté ſeul dans la ſalle, Areté & Alcinoüs demeurérent près de lui; & pendant qu'on deſſervoit & qu'on ôtoit les tables, la Reine reconnoiſſant le manteau & les habits, dont il étoit couvert, & qu'elle avoit faits elle-même, avec ſes femmes, prit la parole & dit: » Étranger, permettez-moi de » vous demander premièrement » qui vous êtes, d'où vous êtes, » & qui vous a donné ces habits? » Ne nous avez-vous pas dit » qu'errant ſur la vaſte mer, » vous avez été jetté ſur nos côtes » par la tempête? Grande Reine, » répond le prudent Ulyſſe, il » me ſeroit difficile de vous ra- » conter en détail tous les mal- » heurs, dont les dieux m'ont » accablé. Ils ſont en trop grand » nombre. Je ſatisferai ſeulement » à ce que vous me faites l'hon- » neur de me demander. « C'eſt ce qu'il fit dans un long diſcours, après lequel il s'entretint quelque-tems avec Alcinoüs.

Comme cette converſation alloit finir, Areté commanda à ſes femmes de dreſſer un lit à Ulyſſe ſous le portique, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre ſur ces étoffes de beaux tapis, & de mettre par-deſſus des couvertures très-fines. Ces femmes traverſent auſſi-tôt les appartemens, tenant dans leurs mains des flambeaux allumés. Quand elles eurent préparé le lit, elles revinrent avertir Ulyſſe, que tout étoit prêt. Auſſi-tôt, il prend congé du Roi & de la Reine, & il eſt conduit par ces femmes dans le ſuperbe portique, qui lui étoit deſtiné. Alcinoüs alla auſſi ſe coucher dans l'appartement le plus reculé de ſon palais; & la Reine ſe coucha dans un autre lit auprès de celui du Roi.

Le lendemain, Alcinoüs dit à Areté : » Ma femme, faites apporter ici le plus beau coffre » que vous ayez, après y avoir » mis un riche manteau & une » belle tunique ; & ordonnez à » vos femmes d'aller tout à l'heure faire chauffer de l'eau ; notre » hôte, après s'être baigné, & » après avoir vu ces présens » bien rangés dans le coffre, » en soupera plus gayement, & » goûtera mieux le plaisir de la » musique. Je lui donnerai ma » belle coupe d'or, afin que, » quand il sera de retour chez » lui, il s'en serve à faire des » libations à Jupiter & aux autres » dieux, en se souvenant toujours de moi. « La Reine, en même-tems, donna ordre à ses femmes d'aller promptement faire chauffer un bain. Elles obéissent, & mettent sur le feu un grand vaisseau d'airain. Elles le remplissent d'eau, & elles mettent dessus beaucoup de bois. Dans un moment, le vaisseau est environné de flammes, & l'eau commence à frémir.

Cependant, Areté, ayant fait tirer de son cabinet son plus beau coffre, le présente à Ulysse, & devant lui, elle y met l'or, les manteaux & les tuniques, dont les Phéaciens lui avoient fait présent, & elle y ajoûte un beau manteau & une tunique magnifique. Quand elle eut tout bien rangé, elle lui dit : » Étranger, » voyez ce coffre, il ferme fort » bien ; vous n'avez qu'à y faire » votre nœud, de peur que, » dans votre voyage, quelqu'un » ne vous vole, pendant que » vous dormirez tranquillement » dans votre vaisseau. « Ulysse n'eut pas plutôt entendu la Reine parler ainsi, qu'il jetta les yeux sur ces riches présens, les enferma & les scella du nœud merveilleux, dont l'ingénieuse Circé lui avoit donné le secret. Là finit l'histoire d'Areté.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρητὴ, (*a*) fille du vieux Denys & d'Aristomaque. Areté avoit une sœur, nommée Sophrosyne & plusieurs freres, dont la plûpart n'étoient pas nés de la même mere qu'elle. Sophrosyne fut mariée au jeune Denys, que le vieux Denys avoit eu de sa femme Locrienne ; & Areté épousa son frere Théoridès. Celui-ci étant venu à mourir, Areté se remaria à Dion, qui étoit son oncle, étant frere d'Aristomaque sa mere. Elle en eut un fils, qu'on nomma Hipparinus, ou, selon d'autres Aretée, ou Arétéus du nom de sa mere.

Dans la suite, Denys la maria, malgré toute sa résistance, à un de ses favoris, nommé Timocrate ; mais, comme elle conserva toujours son cœur & sa tendresse à son premier mari, elle retourna, dès qu'elle fut libre, à lui, avec tout le contentement qu'on peut s'imaginer d'une femme, véritablement attachée à son époux. Cela arriva, lorsque Dion eut

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 960 *& seq*. Corn. Nep. in Dion. c. 1, 4, 8. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 219, 239. *& suiv.*

banni le Tyran de Syracuse; car, comme il marchoit pour entrer dans la citadelle, qu'on venoit d'abandonner, les femmes, qui y étoient, n'eurent pas la patience de l'attendre. Elles sortirent au-devant de lui jusqu'aux portes. Aristomaque menoit avec elle le fils de Dion, & Areté marchoit après elle, fondant en larmes, & ne sçachant comment elle devoit saluer son mari & lui parler, après avoir été mariée à un autre. Dion embrassa d'abord sa sœur & ensuite son fils. Alors Aristomaque, lui présentant Areté: » Dion, » lui dit-elle, nous avons été tou- » jours malheureuses, pendant » que vous avez été en exil; » mais, aujourd'hui que vous » êtes revenu, & que vous avez » vaincu, vous avez ôté de dessus » nous cet opprobre de servitude, » & vous avez dissipé nos misè- » res & nos tristesses, tellement » que nous osons lever les yeux, » excepté cette pauvre infortunée » toute seule, que j'ai eu la dou- » leur, misérable que je suis, de » voir marier à un autre, pen- » dant votre vie, malgré ses lar- » mes & ses soupirs. Puis donc » que la fortune vous rend le maî- » tre de notre destinée, comment » prenez-vous cette dure nécessi- » té, où elle a été assujettie? » Vous saluera-t'elle comme son » oncle? Vous embrassera-t'elle » comme son mari? « Aristomaque ayant ainsi parlé, Dion, le visage baigné de pleurs, embrassa tendrement sa femme, lui remit entre les mains son fils, & lui ordonna d'aller dans la maison, où il habitoit, parce qu'il avoit rendu aux Syracusains leur citadelle.

Il se forma, depuis, une conjuration contre la personne de Dion. Callicrate, autrement Callipus, étoit à la tête de cette conjuration; & comme le secret étoit entre les mains d'un grand nombre de personnes, il en vint des avis à Aristomaque, sœur de Dion, & à Areté, sa femme. Ces dames, allarmées du danger, qui menaçoit une tête, qui leur étoit si chere, coururent aussi-tôt l'en informer. Mais, Dion, aveuglé par une fausse sécurité, les rassure, leur dit que Callicrate n'a aucun mauvais dessein contre lui; que c'étoit une affaire concertée entr'eux pour mieux tromper leurs ennemis. Cette réponse n'est point capable de calmer leur frayeur. Elles menent Callicrate dans un temple de Proserpine. Là, elles le forcent de s'engager par serment qu'il n'entreprendra rien contre Dion.

Callicrate ne fait aucune difficulté de jurer tout ce qu'elles voulurent; & bien loin d'être retenu par un frein aussi sacré & aussi inviolable, que celui du serment, il se sert de cette conjoncture même pour presser d'autant plus l'exécution de son entreprise, qu'il appréhendoit que la découverte de ce complot ne rompît absolument toutes les mesures, qu'il avoit prises pour la faire réussir.

Après que Dion eut été égorgé, on mit en prison sa sœur & sa femme, qui étoit grosse. Cette pauvre femme fit misérablement ses

ses couches dans cette prison, & mit au monde un fils, qu'elles résolurent même de nourrir, après avoir gagné les gardes, qui ne furent pas bien difficiles, parce que Callipus se trouvoit déjà embarrassé dans beaucoup d'affaires.

Lorqu'Areté & Aristomaque furent sorties de prison, Icétès de Syracuse, qui étoit un des amis de Dion, les prit chez lui, & en eut d'abord un très-grand soin avec une fidélité & une générosité, qui auroient été toujours proposées en exemple, s'il avoit persévéré. Mais, enfin, gagné par les ennemis de Dion, il leur fit préparer un vaisseau; & les ayant fait embarquer, comme s'il les envoyoit au Péloponnèse, il donna ordre à ceux, qui les menoient, de les tuer sur la route, & de les jetter dans la mer. Il y a des Auteurs, qui écrivent qu'elles y furent jettées toutes vivantes, & le petit enfant avec elles. Cet Icétès ne fut pas long-tems sans recevoir aussi le châtiment de sa noire infidélité. Car, ayant été pris par Timoléon, il fut mis à mort; & les Syracusains, pour achever la vengeance de Dion, firent encore mourir les deux filles de ce traître.

Areté & Aristomaque vivoient vers le milieu du quatrième siécle avant l'Ére Chrétienne.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρητὴ, (*a*) mere d'Aristippe le philosophe, & fille, selon quelques-uns, d'un autre Aristippe. C'étoit une femme très-sçavante, qui instruisit elle-même son fils. C'est pourquoi, il fut surnommé Métrodidacte du Grec μητροδίδακτος; c'est-à-dire, enseigné par sa mere. D'autres disent qu'Areté étoit fille de cet Aristippe, & qu'elle enseigna publiquement dans son école après lui. Ce Philosophe pourroit avoir eu une fille de même nom que son ayeule.

ARETÉ, *Arete*, Ἀρητὴ. (*b*) Lucien vante la modération de cette Areté dans la prospérité, aussi-bien que celle de sa fille Nausicaé.

ARÉTÉE, *Aretæus*, Ἀρεταῖος, autrement Hipparinus. *Voyez* Hipparinus.

ARÉTÉE, *Aretæus*, Ἀρεταῖος, (*c*) Corinthien, ami intime d'Eudamidas. *Voyez* Eudamidas.

ΑΡΗΤΗΡ. (*d*) Dès le tems d'Homère, on trouve le nom d'Ἀρητὴρ, donné à Chrysès. Ce mot veut dire un homme destiné à prier Dieu.

ARÉTHO, *Aretho*, fleuve, autrement appellé Arachthus. *Voyez* Arachthus.

ARÉTHUS, *Arethus*, (*e*) Ἄρηθος, homme remuant & belliqueux, qui vivoit, du tems de Lycurgue, roi d'Arcadie. Ce Prince employa la ruse & l'artifice pour se défaire de lui, & c'est tout ce qu'il fit de considérable. Du reste, Aréthus, dans le Scholiaste d'Apollonius est appellé Éreuthaléon.

(*a*) Strab. pag. 837.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 19.
(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 68.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 4.
(*e*) Pauf. pag. 461.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*a*) Ἀρέθουσα, ville de Syrie, située auprès de celle d'Apamée. Ses habitans sont nommés Aréthusiens dans Pline. Ce Géographe les met au nombre des divers peuples, qu'il attribue à la Syrie. Du tems de Strabon, Aréthuse étoit possédée par un petit roi Arabe.

Lorsque Marc Antoine faisoit la guerre dans le païs, Monesès, homme des plus considérables & des plus puissans de la cour des Parthes, alla se jetter entre ses bras, après que Phraate, ayant tué son oncle Orodes, se fut emparé du royaume. M. Antoine le reçut avec grand plaisir; & comparant la fortune de ce Parthe à celle de Thémistocles, & voulant faire aller de pair son opulence & sa magnificence avec celles des rois de Perse, il lui donna trois villes, pour son entretien, Larisse, Aréthuse, & Hierapolis, qu'on appelloit auparavant Borbucé.

La ville d'Aréthuse a été Épiscopale. Eusébe, l'un de ses évêques, souscrivit à la lettre Synodale des prélats de la seconde Syrie, à l'empereur Léon.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*b*) Ἀρέθουσα, ville de Thrace, selon les uns, & de Macédoine selon d'autres. Elle étoit située, au rapport de Ptolémée, dans la partie de cette dernière Province, qu'il appelle Amphaxitide. Pline parle de cette Ville. Il nomme les habitans Aréthusiens.

Plutarque, dans la vie de Lycurgue, fait mention de la ville d'Aréthuse. C'est au sujet d'Euripide, qui fut enterré dans le voisinage. Suivant Plutarque, la foudre consacra le tombeau de ce grand Poëte, comme elle avoit consacré celui de Lycurgue, ce fameux législateur des Spartiates; & cet honneur n'avoit jamais été rendu qu'à ces deux illustres personnages.

On croit que c'est aujourd'hui Fodino, ou, comme d'autres écrivent, Tadino dans la Turquie d'Europe.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*c*) Ἀρέθουσα, ville de Judée, aux environs de Marissa & d'Azoth. Pompée la rendit à ses habitans, avec les villes de Marissa, d'Azoth, & de Jamnia. Quoique cette ville ne soit pas nommée dans les Livres sacrés, elle devint dans la suite assez célebre.

(*d*) Pline place une ville du nom d'Aréthuse dans l'Arabie. Selon ce Géographe, il y avoit eu dans cette contrée trois villes Grecques, Aréthuse, Larisse & Chalcis, qui furent détruites par les guerres.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*e*) Ἀρέθουσα, lac de la grande Arménie. C'est le même, qui est appellé Aréese dans Ptolémée, & Arsène dans Strabon. Celui-ci le nomme encore Thonite.

(*a*) Strab. pag. 753. Plin. L. V. c. 23. Plut. Tom. I. pag. 932.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 13. Plin. L. IV. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 59.

(*c*) Joseph. De Antiq. Judaïc. p. 475. De Bell. Judaïc. pag. 720.

(*d*) Plin. L. VI. c. 28.

(*e*) Ptolem. L. V. c. 13. Plin. L. II. c. 103. L. VI. c. 17. Strab. p. 529, 746.

Selon Pline, ce Lac, quoique nitreux, ne laissoit pas de nourrir des poissons. Cet Écrivain dit, dans un autre endroit, que le Tigre tomboit dans ce Lac, qui soûtenoit toutes les choses pesantes, que l'on y mettoit, & qui exhaloit des brouillards, chargés de nitre. Ce Lac, ajoûte Pline, avoit une sorte de poisson, qui ne se mêloit point avec ceux du lit du Tigre. Et les poissons, que nourrissoit ce fleuve, ne passoient point dans le Lac. On pouvoit distinguer aussi les eaux du fleuve de celles du Lac, & par leur cours & par leur couleur.

Strabon rapporte que les eaux du lac d'Aréthuse étoient très-bonnes à laver & à décrasser les habits; mais, qu'elles ne valoient rien pour boire. Le Tigre, qui tomboit du mont Niphate, traversoit aussi, selon lui, ce Lac, sans y mêler ses eaux, à cause de sa rapidité.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, (*a*) Ἀρέθουσα, nom d'une fontaine de Syracuse, ville de Sicile. Cette fontaine étoit située dans la partie de la ville qu'on appelloit l'isle d'Ortygie. S'il faut en croire la fable, ce n'étoit autre chose que le fleuve Alphée, qui, après être né dans le Péloponnèse, alloit porter ses eaux au travers de la mer jusqu'à Aréthuse; c'est ce qui a donné lieu à ces deux vers de Virgile:

Sic tibi, cùm fluctus subter labêre Sicanos
Doris amara suam non intermisceat undam.

» Ainsi puisse votre onde [ô Aré-
» thuse] coulant sous les flots de
» la mer de Sicile, ne se mêler
» jamais avec l'onde amére de
» Doris; « c'est-à-dire, de la
mer.

La raison qu'on donnoit d'un pareil Phénomène, c'est qu'un jour, une coupe étant tombée dans l'Alphée à Olympie, vint sortir à la fontaine d'Aréthuse; & que d'ailleurs les eaux de cette fontaine étoient troubles, quand on immoloit des bœufs à Olympie.

L'historien Timée avoit adopté le sentiment de nos Poëtes. Strabon, moins crédule, fait à ce sujet la réflexion suivante. Si l'Alphée, avant que d'arriver à la mer, alloit se perdre dans quelque abîme, on pourroit, absolument parlant, en inférer qu'il parvient sous terre, jusqu'à la Sicile, conservant toujours ses eaux potables. Mais, il est manifeste qu'il se rend dans la mer. Ainsi, si ce fleuve produisoit la fontaine d'Aréthuse, l'eau n'en seroit pas potable; car, les eaux de la mer se mêleroient aux siennes. L'expérience prouve néanmoins le contraire; c'est-à-dire, que l'eau de la fontaine en question est douce; d'où il faut conclure que le récit de nos Poëtes est fabuleux. Ce qu'ils disent de la coupe, ajoûte Strabon, ne sert qu'à mettre le

(*a*) Strab. pag. 270, 271. Plin. L. II. c. 103. L. III. c. 8. L. 31. c. 5. Diod. Sicul. pag. 200. Pauf. pag. 298, 445. Virg. Eclog. 10. v. 4, 5.

mensonge dans un plus grand jour.

Diodore de Sicile parle aussi de la fontaine d'Aréthuse d'une manière fabuleuse. Il nous apprend que, depuis un tems immémorial, cette fontaine étoit fournie d'un nombre infini de poissons, auxquels, encore de son tems, personne n'osoit toucher, parce qu'ils étoient consacrés à Diane, & qu'il étoit même arrivé que, quelques-uns en ayant mangé pendant les désordres de la guerre, cette Déesse les avoit visiblement punis par des calamités extraordinaires.

On parle (*a*) encore de plusieurs fontaines du nom d'Aréthuse. On en met 1.° une dans la Béotie, dont parle Pline; 2.° une autre dans l'Eubée, dont parle encore Pline. Strabon fait aussi mention de celle-ci. Il dit que par un tremblement de terre, qui se fit sentir dans la Syrie, dans les isles Cyclades & même dans l'Eubée, la source de cette fontaine se trouva bouchée; que quelques jours après l'eau se fit un nouveau passage; & que l'isle ne fut délivrée des secousses de ce tremblement, que, lorsqu'une ouverture s'étant faite dans la plaine, nommée Lelante, eut vomi un fleuve de boue enflammée.

3.° Une autre dans la grande Gréce, aux environs du Golfe de Squilaci. Il y en a qui appellent cette dernière Aruthuse; 4.° une autre auprès de Smyrne, dans l'Ionie, province de l'Asie mineure. 5.° Une autre enfin dans l'isle d'Ithaque, qui a été aussi appellée Cypara, selon Étienne le Géographe.

(*b*) Homère, dans le troisième livre de l'Odyssée, fait mention d'une fontaine du nom d'Aréthuse, qu'il met près de la roche Coracienne.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, Ἀρέθουσα, nom d'une Nymphe, aimée d'Alphée. *Voyez* Alphée.

ARÉTHUSE, *Arethusa*, Ἀρέθουσα, l'une des Hespérides. *Voyez* Hespérides.

ARÉTHUSIUS, *Arethusius*, Ἀρεθούσιος, (*c*) nom d'une personne, dont il est parlé dans l'oraison de Démosthène contre Nicostrate.

ARÉTHYRÉE, *Aræthyræa*, Ἀραιθυραία, (*d*) nom d'un canton de Sicyonie dans le Péloponnèse. Ce nom lui fut donné par Aoris, en l'honneur d'Aréthyrée, sa sœur. Homère a parlé de ce canton sous ce nom-là, en faisant le dénombrement des peuples, qui suivoient les enseignes d'Agamemnon:

Tous soldats aguerris de la fertile Ornée,

Ou du païs voisin l'heureuse Aréthyrée.

ARÉTHYRÉE, *Aræthyræa*, Ἀραιθυραία, (*e*) fille d'Aras, étoit sœur d'Aoris. Les Phliasiens disoient qu'ils furent l'un & l'autre

(*a*) Strab. pag. 58, 449. Plin. L. IV. c. 7, 12.

(*b*) Homer. Odyss. L. 13. v. 410.

(*c*) Demost. pag. 1106.

(*d*) Pausf. pag. 107.

(*e*) Pausf. pag. 107.

grands guerriers & grands chasseurs. Aréthyrée étant morte, son frere Aoris, pour faire honneur à la mémoire de sa sœur, voulut que tout le pais de Phliunte portât le nom d'Aréthyrée.

ARÉTIADE [l'Isle d'], (a) étoit en Asie & consacrée à Mars. Ce fut-là que les Argonautes relâchérent, après une rude tempête. Ils y rencontrérent les enfans de Phryxus, qui venoient d'y être jettés par le même orage, & que Æétès, leur ayeul maternel, envoyoit dans la Gréce, pour y recueillir les biens de leur pere. Après s'être reconnus comme parens, ils se racontérent leurs aventures, & étant entrés ensemble dans le temple de Mars, ils lui offrirent un sacrifice. Jason instruisit les enfans de Phryxus de son dessein, & les exhorta à venir avec lui dans la Colchide, & de l'aider à enlever la Toison d'or. Argus, l'aîné de ces Princes, lui parla de la cruauté & des forces de son ayeul, & lui fit entrevoir les difficultés de cette entreprise. Jason en fut effrayé; mais, Pélée le rassura, par l'espérance qu'il lui donna du secours des dieux, dont ils avoient déjà tant de fois éprouvé la protection. Ainsi, ils partirent tous ensemble de l'isle de Mars, après un rude combat, qu'ils eurent à essuyer contre les oiseaux de cette isle, qui lançoient leurs plumes, comme des fléches, au rapport d'Apollonius & de Pomponius Méla; c'est-à-dire, contre les habitans qui les poursuivoient à coups de fléche; & ayant passé plusieurs isles, & des terres qu'ils ne connoissoient point, & où ils n'osérent aborder, ils découvrirent enfin le mont Caucase.

ARÉTUS, *Aretus*, Ἄρητος, (b) capitaine Troyen, qui voulut un jour suivre Hector & Énée, qui marchoient contre Achille. Chromius s'étoit joint à Arétus. Ils se repaissoient l'un & l'autre de la flatteuse espérance, qu'ayant tué Alcimédon & Automédon, qui étoient les cochers du général Grec, ils emmeneroient les chevaux de ce Prince. Insensés! dit Homère, ils ne devoient pas s'en retourner tous deux de ce combat; & cet espoir trop ambitieux alloit être borné par le fer d'Automédon, qui, après avoir fait ses prieres à Jupiter, sentit au-dedans de lui une nouvelle force & un nouveau courage.

En même-tems, il lance son javelot, qui alla donner dans le bouclier d'Arétus, avec tant de violence que l'acier en fut percé, & que le fer mortel traversant le baudrier, au défaut de la cuirasse, entra bien avant dans le ventre. Comme, lorsqu'un vigoureux & hardi chasseur décharge un furieux coup de hache sur le cou d'un taureau sauvage, qui vient l'assaillir, ce taureau frappé, bondit & tombe avec un bruit effroyable; de même Arétus, se sentant blessé, bondit avec fureur, & tombe à la renverse. Sa plaie étoit si pro-

(a) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 118.

(b) Homer. Iliad. L. XVII. v. 494. & seq.

fonde, que la mort lui eut bientôt fermé les yeux.

ARÉTUS, *Aretus*, Ἄρητος, (*a*) fils de Nestor, l'un des capitaines Grecs, qui se trouvérent au siége de Troye. Il avoit plusieurs freres. Nestor voulant un jour offrir un sacrifice à Minerve, commanda, à ses enfans d'aller chercher, pour cela, l'un une chose, l'autre une autre. On vit aors Arétus, qui venoit du palais, portant d'une main un bassin magnifique, avec une aiguiere d'or, & de l'autre, une corbeille, où étoit l'orge sacrée, nécessaire pour l'oblation.

ARÉUNA, *Areuna*, (*b*) Jébuséen, autrement appellé Ornan, fut contemporain du roi David. L'ange du Seigneur, qui alloit exterminer Jérusalem, pour punir David de l'orgueil, qu'il venoit de montrer dans le dénombrement, qu'il avoit fait faire de son peuple, étoit déjà dans l'aire d'Aréuna. David le voyant, qui frappoit le peuple, dit au Seigneur: » C'est moi qui ai péché; » c'est moi qui suis le coupable. » Qu'ont fait ceux-ci, qui ne » sont que des brebis? Que vo» tre main, je vous prie, se tour» ne contre moi & contre la mai» son de mon pere. « Alors, Gad vint dire à David: » Allez dresser » un autel au Seigneur dans l'aire » d'Aréuna Jébuséen. « David, suivant cet ordre que Gad lui donnoit de la part de Dieu, s'y en alla aussi-tôt.

Aréuna, levant les yeux, apperçut le Roi & ses officiers, qui venoient à lui. Il alla au-devant du Roi. Il lui fit une profonde révérence en se baissant jusqu'en terre, & lui dit: » D'où vient » que mon Seigneur & mon Roi » vient trouver son serviteur? « David lui répondit: » C'est pour » acheter votre aire & y dresser » un autel au Seigneur, afin qu'il » fasse cesser cette peste, qui tue » tant de peuple. « Aréuna dit à David: » Le Roi, mon Seigneur, » peut prendre tout ce qu'il lui » plaira pour offrir à Dieu. Voilà » des bœufs pour l'holocauste, » un chariot & des jougs de bœufs » pour le bois. « Le roi Aréuna supplia le Roi d'accepter toutes ces choses; & il ajoûta: » Je prie » le Seigneur, votre Dieu d'a» gréer le vœu, que vous lui » faites: « David lui répondit: » Je ne puis recevoir ce que vous » m'offrez; mais, je l'acheterai » de vous, & je n'offrirai point » en holocauste au Seigneur, » mon Dieu, ce qui ne m'appar» tient pas. « David acheta donc l'aire, & donna pour les bœufs, cinquante sicles d'argent. Il y dressa un autel au Seigneur, sur lequel il offrit des holocaustes & des hosties pacifiques. Ainsi, le Seigneur se reconcilia avec Israël, & fit cesser la plaie, dont il avoit frappé son peuple.

Dans les Paralipomènes, on lit que David acheta l'aire & les bœufs d'Aréuna six cens sicles d'or. Cette somme & la précé-

(*a*) Odyss. L. III. v. 413. & *seq.*
(*b*) Reg. L. II. c. 24. v. 16. & *seq.* Paral. L. I. c. 21. v. 15. & *seq.*

dente font un grand embarras pour les Interprétes. Il y en a qui croyent que David n'acheta d'abord que les bœufs & l'aire d'Aréuna pour la somme de cinquante sicles d'argent ; & qu'ensuite il lui acheta toute la montagne, qu'il paya avec l'aire & les bœufs, la somme de six cens sicles d'or. C'est, dit-on, cette montagne sur laquelle on bâtit dans la suite le temple de Jérusalem.

ARÉUS, *Areus*, Ἀρεὺς, (*a*) nom d'un Argonaute, selon Onomacrite. Mais, il y en a qui croyent que c'est plutôt une épithéte, souvent employée par Homère, qu'un nom propre. *Voyez* l'article suivant.

ARÉUS, *Areus*, Ἀρεὺς, fils de Mars, épithéte que les poëtes donnoient à ceux, qui s'étoient illustrés dans les combats. C'étoit aussi celle de Jupiter & de plusieurs autres divinités.

ARÉUS, *Areus*, Ἀρεὺς, autrement Arée. *Voyez* Arée.

ARÉUS, *Areus*, Ἀρεὺς, (*b*) nom d'un Rhéteur, dont il est fait mention dans Quintilien.

AREXIO, *Arexion*, Ἀρεξιών, (*c*) Arcadien de nation. C'étoit un devin, qui fut contemporain de Xénophon.

ARGALE, *Argalus*, Ἀργάλος, (*d*) fils d'Amyclas, roi de Sparte. Il avoit plusieurs freres. Après la mort d'Amyclas, il succéda au royaume, comme l'aîné de tous.

ARGANTHONE, *Arganthone*, femme de Rhésus. C'étoit une jeune fille, que ce Prince trouva dans l'isle de Chio, & qu'il épousa, avant que d'aller à la guerre de Troye. Elle avoit tant d'amour pour son mari, qu'ayant appris sa mort, elle en mourut de regret. Certains la nomment Arganthonis.

ARGANTHONIE [le Mont], *Mons Arganthonius*, ὄρος Ἀργανθώνιον, (*e*) nom d'une montagne, située dans la Mysie, & non pas dans l'isle de Chio, comme le soûtiennent Suidas & le Scholiaste d'Aristophane.

On trouve dans le passage du premier Ἀργανθώνειος κλίνη, avant Ἀργανθώνιον ὄρος. Aucun des Auteurs, qui nous restent, ne fait mention du lieu, que ce Lexicographe appelle Ἀργανθώνειον. M. Sévin ne connoît pas de moyen plus sûr pour lever la difficulté, que de changer le mot κλίνη en celui de κρηνὴ, *fons*, fontaine ; & ce changement est d'autant plus naturel, que Properce nous a conservé la mémoire d'une fontaine, qui couloit au pied du mont Arganthone.

Simonide en faisoit un fleuve, dit le Compilateur du grand Étymologique ; & ce fleuve ne différoit point de celui, qui portoit le nom de Cius dans les écrits des Anciens, comme on le voit dans un vers d'Apollonius de Rhodes. De-là, on conclura peut-être que dans le texte de Suidas, qui avoit

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 79.
(*b*) Quintil. L. III. c. 1.
(*c*) Xenoph. pag. 382.
(*d*) Pausan. pag. 158.
(*e*) Suid. Tom. I. pag. 412, 413. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 226. *& suiv.*

ce passage devant les yeux, il faut lire Α'ργανθώνειον ὄρος, & non pas Α'ργανθώνιον. Il paroit néanmoins que de ces deux façons d'écrire, les Grecs ont suivi, sans scrupule, celle qui étoit le plus à leur gré. C'est la conséquence qu'on doit tirer de cette remarque de l'Auteur du grand Étymologique.

ARGANTHONIUS, *Arganthonius*, Α'ργανθώνιος, roi des Tartessiens en Espagne. Ce Prince vécut six vingts ans, & en regna quatre-vingts. Les habitans de Phocée en Ionie allérent trafiquer dans ses états. Et ayant appris d'eux la peine, qu'ils avoient à conserver leur liberté, il leur offrit un établissement en Espagne. Ces marchands lui ayant ensuite donné avis des conquêtes de Cyrus, il leur donna de grandes sommes d'argent, pour qu'ils les employassent à entourer Phocée de murs. Les Phocéens, chassés de leur païs, songérent enfin à profiter de la bienveillance d'Arganthonius;mais, ils le trouvérent mort, & n'osérent demander la même grace à son successeur.

ARGAS, *Argas*, Α'ργας, (*a*) surnom qu'on donna à Démosthène. On prétend qu'il lui fut donné à cause de la férocité & de la rudesse de ses mœurs (car, il y a des Poëtes, qui appellent de ce nom un serpent) ou à cause du fiel & de l'amertume de ses discours, qui affligeoient toujours ceux, qui les entendoient. Argas étoit en effet le nom d'un Poëte, qui faisoit des chansons, pleines de malignité & de médisance.

ARGÉ, *Arge*, (*b*) nymphe qui fut changée en biche par le soleil, irrité de ce qu'elle avoit dit d'un cerf, qui fuyoit devant elle, que, quand il iroit aussi vîte que cet astre, elle l'atteindroit. Cette métamorphose nous cache l'aventure d'une fille, inconnue d'ailleurs, qui aimoit fort la chasse, & qui périt dans les forêts.

Bochart dérive le nom d'Argé du mot Hébreu *Arga*, qui veut dire le cri des cerfs; & si cela est, on peut dire qu'elle n'avoit pas la voix belle.

ARGÉE [le Mont], *Mons Argæus*, ὄρος Α'ργαιον. (*c*) C'étoit la plus haute montagne de Cappadoce en Asie. La ville d'Eusébie étoit située au pied de cette montagne, dont la cime étoit couverte de neiges en tout tems. Ceux, qui montoient au sommet; ce qui arrivoit à peu de personnes, assuroient que, quand l'air étoit sérein, on pouvoit voir delà les deux mers; c'est-à-dire, le Pont-Euxin & la Méditerranée.

Le mont Argée étoit le caractère distinctif de la monnoie de Césarée en Cappadoce.

ARGÉE, *Argæus*, Α'ργαῖος, (*d*) fils d'Apollon & de la princesse Cyrène. Il avoit trois freres, Nomius, Aristée & Autochus. Il est aussi appellé Agétes; & il en a été parlé sous ce nom.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 847.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. p. 87.
(*c*) Strab. pag. 538. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 466.
(*d*) Just. L. XIII. c. 7.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, fils de Licimnius. Il fut emmené par Hercule, qui promit à son pere de le ramener. Mais, le jeune homme étant mort dans le voyage, Hercule fit brûler son corps, pour en recueillir les cendres & les apporter à son pere, satisfaisant, autant qu'il étoit en lui, à son engagement. On dit que c'est le premier exemple de corps brûlés après la mort.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος. Il y eut, à ce qu'on dit, un fils de Pélops, du nom d'Argée.

ARGÉE, *Argeas*, Ἀργέας, (*a*) pere de Polymèle, l'un des capitaines Troyens, qui tombérent sous les coups de Patrocle.

ARGÉE, *Argeus*, Ἀργεῖος, (*b*) Éléen, qui fut banni de sa patrie avec Charopus. Leur attachement pour le gouvernement Démocratique leur attira cette disgrace.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*c*) fils de Perdiccas, roi de Macédoine, succéda à son pere, vers l'an 687 avant l'Ére Chrétienne. Perdiccas accablé de vieillesse & près de rendre le dernier soupir, montra à son fils Argée, l'endroit où il vouloit être enterré; & après lui avoir commandé qu'on en fît non seulement le lieu de sa sépulture, mais encore de celle de tous ses descendans, il lui prédit que, tant que son tombeau seroit celui des Princes de sa race, son royaume seroit leur héritage. Un scrupule, superstitieusement fondé sur cette prédiction, a fait croire que sa postérité s'étoit éteinte en Alexandre, parce que ce dernier n'avoit pas fait son tombeau, de celui de ses Ancêtres.

Argée, chéri de ses peuples qu'il avoit gouvernés en pere, laissa pour successeur son fils Philippe. Il avoit regné 38 ans. Il est appellé Arée dans Hérodote.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*d*) autre roi de Macédoine, selon quelques Auteurs, qui assurent qu'il regna deux ans, pendant l'expulsion d'Amyntas, pere de Philippe, qui avoit été chassé de sa capitale par les Illyriens; ce qui arriva vers l'an 393 avant l'Ére Chrétienne. Ce ne fut, au rapport de ces Auteurs, qu'après ce terme qu'Amyntas recouvra sa couronne.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*e*) prince que les Athéniens vouloient placer sur le trône de Macédoine, l'an 360 avant l'Ére Chrétienne. Ils lui prêtérent, à ce dessein, leur général Mantias à la tête de trois mille hommes bien armés, & d'une flotte considérable. D'un autre côté, un prince de la maison royale de Macédoine, nommé Pausanias, entreprit aussi dans le même-tems, de s'emparer de la couronne, par le secours du roi de Thrace. La raison de ces divers mouvemens; c'est que le roi Perdiccas venoit d'être tué dans une bataille, & n'avoit

(*a*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 417.
(*b*) Xenoph. pag. 635, 636.
(*c*) Just. L. VII. c. 2. Herod. L. VIII. c. 139.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 444.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 510, 511. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 460, 462.

laissé qu'un enfant, qui étoit pourtant l'héritier légitime du trône. Dans ces circonstances, les Macédoniens, allarmés, choisirent pour leur roi Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

Le nouveau Roi trouva moyen, à force de présens, de détourner le roi de Thrace du dessein, qu'il avoit de faire remonter Pausanias sur le trône de Macédoine. Cependant, le général Athénien fit voile du côté de Méthone, où il s'établit, & envoya de-là le roi Argée, avec un corps de Soudoyés à Égues, autre ville de Macédoine. Celui-ci invita les habitans à le recevoir & à l'aider à conquérir le trône. Mais, voyant que personne ne l'écoutoit, il revint seul à Méthone. Philippe, instruit de l'arrivée de ces Soudoyés, étoit venu lui-même à Égues. Il les attaqua, & en tua un grand nombre. Alors, quelques-uns se rendirent à lui; pour les autres, ils se réfugiérent sur une colline, d'où il les renvoya sur leur serment. C'est ainsi qu'Argée perdit toute espérance de monter jamais sur le trône de Macédoine.

On croit que cet Argée est le même que celui, dont il est parlé dans l'article précédent.

ARGÉE, *Argæus*, Ἀργαῖος, (*a*) frere du roi Ptolémée Philadelphe, fut mis à mort par ordre de ce Prince; & cela, parce qu'il étoit accusé d'avoir machiné quelque entreprise contre lui.

(*b*) Il y eut un confident de Ptolémée Soter, qui porta le nom d'Argée. Ce fut l'un de ceux, que ce Prince envoya dans l'isle de Paphos, pour y tuer Nicoclès, qui en étoit roi.

ARGÉES, *Argei*, (*c*) nom que les pontifes Romains donnoient à certains lieux, destinés pour l'offrande des sacrifices. Ce fut Numa, qui en fit la dédicace.

On dit que ce nom avoit été aussi donné aux sept collines, sur lesquelles Rome fut bâtie, en mémoire d'Argée, un des compagnons d'Hercule, qu'Évendre reçut chez lui. D'autres disent que c'étoient des lieux de la ville de Rome, où étoient les sépulcres des Argiens, qui avoient accompagné Hercule.

ARGÉES, *Argea*, figures de jonc, que les vestales jettoient tous les ans dans le Tibre, les jours des ides de Mai; c'est-à-dire, le quinze de ce mois. Ce sont Festus & Varron, qui nous apprennent cette cérémonie. Varron néanmoins dit que c'étoient les Prêtres, qui les jettoient, à moins qu'on ne veuille prendre le mot *Sacerdotibus*, dont il se sert, dans le sens féminin; c'est-à-dire, pour les Prêtresses. Varron ajoûte qu'on jettoit trente de ces Argées, ou figures d'homme.

Plutarque, dans ses questions Romaines, demande pourquoi on appelloit ces figures Argées? On en rapporte deux raisons; la premiére, c'est peut-être parce que

(*a*) Pauſ. pag. 12.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 743.

(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 21.

les Barbares, qui habitérent ces lieux les premiers, jettoient dans le Tibre tous les Grecs qu'ils pouvoient trouver ; car, on appelloit Argées indifféremment tous les Grecs. Mais, Hercule leur persuada de renoncer à un usage si cruel, & pour se purger de ce crime, d'instituer des sacrifices, & de jetter des figures d'hommes dans le Tibre, au lieu d'hommes.

La seconde raison, c'est qu'Évandre Arcadien, & par conséquent ennemi des Argiens, pour perpétuer cette haine dans sa postérité, établit que l'on jetteroit des figures d'Argiens dans le fleuve du Tibre.

ARGÉIPHONTES, *Argeiphontes*, (*a*) surnom donné à Mercure, parce qu'il avoit tué Argus. Ce mot est composé du Grec ἄργος, *Argus*, Argus, & φόντης, pour φονευτὴς, *occisor*, qui tue.

ARGENT, *Argentum*, sorte de métal, qui tient le second rang entre tous les métaux, qui est fort blanc, le plus dur & le plus précieux après l'or.

I. L'Argent, au sortir des mines, s'affine avec le mercure, ou le vif-argent. M. Homberg dit, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, que le métal parfait n'est que du mercure très-pur, dont les petites boules ont été percées, peu à peu, de toutes parts par la matière de la lumière ; que les trous, ou les pertuis, qu'elle y a faits, sont entièrement pleins de cette matière ; que ces pertuis sont si menus, que la matière de la lumière, qui s'y est introduite, y est restée attachée par son gluten naturel ; que les extrêmités des pertuis d'une petite boule de mercure, touchant les extrêmités de plusieurs autres boules de mercure, les attachent ensemble par la partie de la matière de la lumière, qui se trouve aux extrêmités des pertuis, qui se touchent immédiatement. M. Homberg conclud de-là, que l'or & l'Argent ne différent que par le plus ou le moins des parties de la matière de la lumière, qui a pénétré plus ou moins profondément, & en plus grande ou plus petite quantité, les parties du mercure ; d'où il s'ensuit que l'Argent peut, avec le tems, devenir or. Il le confirme par des expériences sur l'Argent, dont il a tiré de l'or. Une autre preuve, c'est que dans les mines, il se trouve quelquefois un or pâle, qui, par quelques fontes, se perfectionne & vient en couleur.

(*b*) II. Dans les siécles, qu'il a plu aux Mythologues de qualifier, assez mal à propos, d'or & d'Argent, il paroît que ces deux minéraux étoient peu connus ; & que ces siécles auroient pu, avec plus de fondement, tirer leur dénomination du fer & du cuivre, dont il est certain que les premiers hommes se sont servis longtems avant que d'honorer les au-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 133.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. p. 123, 124. *& suiv.*

tres de leur attention. Sçavoir, où, quand, comment, & par qui ces matériaux ont été découverts ; ce sont des faits, qui passent nos connoissances, & des plus difficiles à comprendre. Cachés, comme ils sont à nos yeux, & enveloppés dans les entrailles de la terre, en petites particules presqu'imperceptibles, qui n'ont aucun rapport apparent, & aucune disposition prochaine aux différens ouvrages, que l'on en compose, qui aura indiqué aux hommes les usages, qu'ils en pouvoient tirer? C'est faire trop d'honneur au hazard, de lui en imputer la découverte. L'importance infinie & la nécessité presque indispensable des instrumens qu'ils nous fournissent, méritent bien, ce semble, que l'on y reconnoisse le concours & la bonté de la providence.

Les ambrasemens des forêts, quelqu'idée que l'on s'en fasse, ne satisfont pas l'esprit sur ce sujet, & lui laissent bien des difficultés à résoudre. L'activité d'un feu passager, qui n'est assujetti par rien, & dont les esprits les plus dissolvans, doivent, suivant leur nature, s'évaporer dans les airs, ne doit pas, à beaucoup près, approcher de celle du feu des grosses forges. Cependant, ce feu concentré dans des fourneaux construits, selon toutes les régles de l'art, pour en redoubler la violence, animé par des soufflets, combien lui faut-il de tems, avant que la gueuse coule, avant que la mine préparée, lavée, dégagée de tous les corps terrestres, qui retarderoient, à coup sûr, les opérations de ce puissant élément, soit réduite en masse homogène, & ensuite partagée en barres ; matière prochaine de tant & tant d'ustensiles.

Les fourneaux naturels de la providence, connus sous le nom de Volcans, paroissent, à la vérité, plus propres au dénouement de cette difficulté. Les dégorgemens des minéraux informes & mêlangés, qui sortent de tems en tems par ces soupiraux, peuvent avoir été, avec plus de vraisemblance, la première cause occasionnelle, & de la recherche de la matière, dont ils étoient formés, & de la manière de les fondre ; conjecture d'autant plus apparente, que les premiers artisans de cette profession, suivant la Fable & l'Histoire, ont été les habitans des païs & des isles, distingués par ces fameuses ouvertures.

Pour trancher toutes ces difficultés, les Anciens ont eu recours à des intelligences supérieures, qui, selon eux, prirent le soin d'instruire les premiers hommes, des principes & des organes des méchaniques. Ils atribuoient ce bon office, ou à Vulcain, que les Égyptiens mettoient à la tête de tous leurs dieux, ou à Prométhée, le premier auteur du genre humain, qu'ils supposoient avoir apporté le feu du Ciel, & avec lui toute l'étendue de sa force, &, entr'autres, le secret de réduire les métaux, comme il s'en vante lui-même par la bouche du poëte Eschyle. *Qui peut se glorifier*, dit-il, *d'avoir découvert avant moi, le cuivre, le fer, l'Argent & l'or?* S'il étoit permis de prendre

à la lettre les fictions des Poëtes, on pourroit même dire que les dieux avoient fait usage de ces métaux avant les hommes, puisqu'ils leur faisoient boire le nectar dans des coupes d'or, & que dans la description du palais du Soleil, Ovide fait briller par tout l'or & l'Argent, jusques dans les roues & dans les rais de son char.

Clara micante auro.

Temo aureus, aurea fulvæ
Curvatura rotæ, radiorum Argenteus ordo.

Il semble même que la tradition & la révélation nous conduisent au même dénouement surnaturel. L'auteur du livre d'Hénoch pose, comme un fait constant, que ce fut un ange qui apprit à Tubalcain, le vrai original du Vulcain de la fable, la manière de fondre les métaux, & de les réduire en œuvre. Il nomme même cet ange; & le nom d'Exaël, qu'il lui donne, paroît dérivé de deux termes, dont l'un signifie Dieu, & l'autre fondre, comme qui diroit *le Dieu-fondeur.* On sçait aussi que les Chimistes prétendent que les premiers préceptes de leur art, dont les métaux sont un des principaux sujets, leur ont été communiqués d'abord par les anges, qui eurent la bonté d'entrer en commerce avec les filles des hommes avant le déluge. Sans tous ces détours, il seroit peut-être plus sûr & plus vrai d'en rapporter la découverte directement à l'Auteur de la nature, & aux lumières infuses, dont il gratifia le premier homme, qui le mirent en état de pénétrer dans les mystères les plus secrets de la Physique. Certainement, il n'est pas aisé de comprendre comment Caïn, son fils premier né, auroit pu bâtir des villes, s'il n'avoit déjà sçu se servir du fer & des instrumens de l'architecture. C'est aussi le sentiment de Josephe, qui lui attribue en même-tems, l'institution des poids & des mesures.

Sans entreprendre d'approfondir davantage cette question, il est certain que l'usage des métaux, particulièrement du fer & du cuivre, est presqu'aussi ancien que le monde; mais, il ne paroît pas que, dans les premiers siécles, il fût beaucoup question de l'or ni de l'Argent. Uniquement occupés des besoins pressans, les premiers habitans du monde firent ce que font, & ce que doivent faire ceux des nouvelles colonies. Ils pensérent à bâtir des maisons, à défricher la terre, & à se fournir des instrumens nécessaires pour couper les arbres, pour tailler des pierres & pour toutes les opérations méchaniques. Comme tous ces outils ne peuvent être que de fer, de cuivre ou d'acier, tempérés les uns avec les autres; ces matériaux essentiels devinrent, par une conséquence nécessaire, les principaux objets de leur recherche. Ceux, qui se trouvérent établis dans les païs, qui les produisent, ne furent pas long-tems sans en connoître l'importance. On en venoit chercher de toutes parts; & leur terre, ingrate en apparence & stérile pour toute

autre chose, devint pour eux un fonds des plus abondans & des plus fertiles. Rien ne leur manquoit avec cette marchandise; & les barres de fer étoient des lingots, qui leur procuroient toutes les commodités & les douceurs de la vie, sans en excepter les faveurs des plus belles créatures.

Les déesses de ces tems-là; c'est-à-dire, les personnes les plus merveilleuses se radoucissoient auprès de ces cyclopes, noirs, nus, crasseux, souvent estropiés. Leurs Vulcains avoient leurs Vénus; & si elles leur faisoient quelques infidélités, ce n'étoit qu'en faveur des héros cuirassés, dont tout le mérite consistoit à manier le fer & l'acier d'une façon encore plus terrible. Ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est que ce goût s'étendoit jusques sur les ajustemens, & que leurs déesses, sans en excepter celle de Cythère, au lieu de brocards d'or ou d'Argent, s'habilloient de fer & d'acier; puisque, dans la description que Pausanias nous a laissée du plus ancien de ses temples, sa statue y étoit en équipage de guerre. C'étoit la mode; c'étoit le bon air; c'étoit ce qu'il y avoit alors de plus précieux.

Ces matériaux grossiers, aujourd'hui si communs & si méprisés, devenus les premiers mobiles du commerce par leur nécessité absolue dans toutes les professions, furent long-tems l'objet de la cupidité du genre humain. On en fit des magasins. Les payemens ne se faisoient que par leur entremise. Les biens & les facultés des familles se mesuroient, par proportion, à la quantité, qu'ils en possédoient. Combien de milliers de fer? Combien de milliers de cuivre? Pour éviter les embarras du balancier, les Magistrats en firent frapper des masses de plusieurs figures & de volumes différens, avec des points ou des caractères, qui en marquoient la valeur & le véritable poids. Il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail, épuisé par les Monétaires. Ils conviennent tous que les premieres monnoies roulérent presque toutes sur ces deux principes; que celle de fer étoit encore en usage à Lacédémone, long-tems après la fondation de Rome, & que celle de cuivre se soûtint seule dans cette dernière République, pendant plus de quatre ou cinq cens ans.

Dans la suite des tems, ces matières étant devenues fort communes, la valeur en diminua. Ce que l'on avoit pour une livre, en demanda deux. Le commerce en devint plus difficile. Les sommes, tant soit peu considérables, ne pouvoient se transporter qu'avec des tombereaux. L'embarras & la dépense des voitures firent chercher d'autres espèces. L'or & l'Argent se présentérent & furent reçus avec un applaudissement universel. Jusques-là, ils n'avoient été en usage qu'entre les femmes & les enfans, qui les ramassoient dans les ruisseaux, & qui s'en composoient de petits ornemens, conformes à leurs goûts, ordinairement assez uniformes, des bagues, des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles, des chaî-

nes, de petits meubles de toilette de toutes les façons. Ce qui plaît à ces deux branches du genre humain, peut s'assurer de plaire bientôt à toute la masse. Que ne font pas les hommes? Que n'osent-ils pas pour s'attirer leurs caresses, pour se ménager leurs bonnes graces? Ils vont aujourd'hui à la Chine, au Japon, aux extrêmités du monde, pour leur en apporter des raretés, des curiosités, dont on se passeroit aisément sans leurs caprices & leurs fantaisies.

Anciennement, ils entreprenoient les voyages de Tharsis & du païs d'Ophys, où ils apprirent que ces métaux se trouvoient en plus grande abondance. Là, non contens des paillettes des ruisseaux & des fragmens d'un volume plus considérable, qui se trouvoient dans les souterreins des montagnes, souvent jusqu'à la grosseur d'une noix, s'il en faut croire Diodore de Sicile, Agatharchide, & plusieurs anciens Auteurs, ils firent l'anatomie de la terre, & creusérent jusques dans les replis les plus secrets de ses entrailles, pour y découvrir les veines & les grosses artères, où circuloient ces minéraux.

Les Auteurs, que nous venons de citer, ajoûtent que les habitans de ces païs en faisoient si peu de cas dans les commencemens, qu'ils donnoient deux livres d'or pour une de fer, & trois pour une de cuivre; conditions, qui nous paroîtroient aujourd'hui folles & incroyables, si elles n'avoient été justifiées dans ces derniers siécles par les Américains du Pérou, du Chily & du Potosi, qui jettoient à la tête des Espagnols les plus grosses masses d'or & d'Argent pour des aiguilles, des coûteaux, des ciseaux, des haches, des serpes, ou des marteaux; avec cette singularité, qu'ils triomphoient encore de leurs échanges, & qu'ils se moquoient entr'eux de la simplicité de leurs nouveaux hôtes, qui leur abandonnoient des instrumens utiles & de la dernière importance, pour des matières frivoles, qui ne leur servoient qu'à composer de pures bagatelles; pendant que ceux-là, de leur côté, amassoient des trésors immenses avec des quinquailleries, qui ne leur coûtoient presque rien; supercherie assez ordinaire dans tous les négoces. De part & d'autre on se trompe, ou l'on cherche à se tromper, en se dérobant réciproquement la connoissance du juste prix de ses marchandises.

Quoiqu'il en soit, on peut dire, à la décharge des Espagnols de ces derniers tems, qu'ils n'ont fait que rendre aux Américains, ce que les Phéniciens avoient prêté à leurs ancêtres. Car, on sçait que ces anciens navigateurs avoient exercé précisément le même négoce, & avec les mêmes avantages, sur les côtes de l'Espagne, où ils portoient du fer & du cuivre, alors inconnus dans ce païs-là; & qu'ils en ramenoient leurs vaisseaux, tellement chargés d'or & d'Argent, qu'ils étoient souvent réduits à la dure nécessité d'en composer leurs ancres, pour répondre aux desirs de leurs correspondans, qui leur demandoient,

par grace, de leur laisser celles de fer. C'est ainsi, disoit un profane, que les dieux se divertissent à baloter le genre humain. *Profectò dii nos quasi pilas habent.* Un Chrétien plus éclairé admirera la sagesse de la providence, qui sçait faire servir toutes choses à l'exécution de ses desseins. Il reconnoîtra que nos foiblesses & nos cupidités deviennent entre les mains de Dieu un moyen efficace de porter son culte & ses loix dans les païs les plus éloignés, où l'on peut présumer qu'ils n'auroient pas pénétré avec tant de succès & de rapidité, sans le secours de la faim de l'or & de l'Argent.

Que le premier usage de ces métaux n'intéressât dans les commencemens, que les femmes & les enfans, la preuve en est connue; soit par l'Écriture, qui nous apprend que l'arche & le veau d'or ne furent fabriqués dans le désert, qu'avec tous les petits ornemens des femmes Israëlites, ramassés ensemble; soit par l'histoire Romaine, où nous voyons que les Sénateurs de cette République naissante, furent obligés d'avoir recours à la même ressource, pour fournir aux Gaulois les mille livres d'or, qu'ils exigérent d'eux pour le rachat de leur ville & de leur citadelle. Sçavoir, après cela, dans quelle vue les victorieux stipulérent cette condition, & sur quoi pouvoit être fondée leur avidité, si ce métal n'entroit point encore alors dans le commerce, c'est ce qui n'est pas aisé à conjecturer; d'autant plus que la même Histoire nous apprend que ce même or fut trouvé en espèce dans les Gaules, plus de 400 ans après, sous l'empire de Tibère, & rapporté à Rome par le propréteur Drusus. Il fut apparemment consacré à quelqu'un de leurs dieux, suivant la coûtume de ces tems-là.

Ces matières devenues moins rares, les hommes se les appliquérent à leur tour; & ils en composérent des coupes, des gobelets, & des vases de toutes les façons, destinés au service de la table. Il paroît que les Égyptiens s'en servoient déjà du tems de Joseph, & les Grecs au siége de Troye. De-là, ils passérent dans les temples, dont les statues, les lampes & la plûpart des ustensiles, qui n'étoient auparavant que de bois ou de terre, furent transformés en or ou en Argent. Les gens de guerre les firent même entrer, par une vanité assez mal entendue, dans leurs armes & dans leurs boucliers.

Enfin, le goût général de tous les états pour ces deux métaux, se déclara si ouvertement, qu'il ne fut plus question des deux autres. Ils prirent leur place dans le commerce & les supplantérent par toute la terre, sans concert, sans conspiration, par une espèce d'inspiration. Leur brillant, leur poli, leur couleur éclatante donnérent dans la vue de tout le monde avec une espèce d'enchantement. Ils décidérent de la pauvreté, des richesses, du souverain bien, de toutes les affaires du monde. Ils devinrent l'objet universel de la convoitise, non seulement des parti-

culiers, mais des États. Un Auteur fameux, qui vivoit dans le tems de la plus grande puissance des Romains, observe que l'étendue immense de leur domination ne les empêchoit pas d'entreprendre encore la conquête des Provinces, où ils espéroient trouver de l'or ou de l'Argent, sans autre raison ni prétexte.

L'un fut regardé, suivant le style des chymistes, comme le soleil, & l'autre comme la lune de l'univers. Tous deux, comme l'ame & les grands mobiles du commerce, comme le compas & la régle de toutes les marchandises, dont ils fixoient par une méthode abrégée les justes proportions. Les monnoies ne roulérent plus que sur ces deux matières; leur constitution solide, malléable, flexible, susceptible de toutes sortes d'impressions, & fidelle à les conserver avec la dernière exactitude: en un mot dégagée de toutes les imperfections des autres métaux, qui sont ou trop durs, ou trop mous, ou d'un maniement désagréable, & même dangereux; ce sont-là les véritables raisons, qui déterminérent toutes les nations de la terre à leur donner la préférence; mais, avec cette différence, qu'elles ne leur ont pas toutes assigné précisément la même valeur. Elle hausse ou baisse, suivant les païs, les tems & les circonstances, qui les rendent ou plus rares ou plus communes, toujours & par tout selon la volonté des Souverains. C'est un privilége incommunicable & incontestable, dont ils jouissent tous par le droit naturel, par le droit positif, par le droit des gens. Ils ont celui de fixer le prix du pain, du vin, de toutes les choses nécessaires à la vie. S'il en étoit qui pussent s'arroger une valeur essentielle, ce seroient certainement celles-là.

Cependant, l'évaluation de ces choses varie au gré des Princes, qui doivent, à plus forte raison, être les arbitres du prix de ces matières ingrates & stériles, qui ne valent que ce qu'on les fait valoir, & dont le plus grand mérite est de porter leur image, leur nom & leurs armes; ce qui est conforme à la sage décision de J. C. dans l'Évangile, qui adjugeoit à César toutes les piéces de monnoie de son empire, par cela seul qu'elles portoient son empreinte. Aussi, voyons-nous que la république Romaine, dans son berceau, usa de ce droit sans balancer, pour soûtenir les dépenses, & acquitter les dettes qu'elle avoit contractées pendant la première & la seconde guerre Punique; & qu'à deux reprises différentes, qui se suivirent de près, elle augmenta la valeur de la monnoie de cuivre, d'abord de moitié, & ensuite de cinq sixièmes; de manière que son as qui, dans son origne, pesoit douze onces, fut réduit tout d'un coup à six, & en dernier lieu à deux; & il ne paroît pas que ces réductions excessives aient été désapprouvées ni par le peuple, & encore moins par les Sénateurs, puisque c'étoit leur ouvrage; ni dans les siécles suivans, lorsque les Empereurs jugérent à propos de hausser le prix des espèces d'or

& d'Argent & d'en altérer le titre.

La prétendue valeur intrinſeque de l'or & de l'Argent, eſt donc une idée purement chimerique & populaire, uniquement fondée ſur les préjugés de l'éducation. Accoûtumés à entendre exalter leur importance, & à voir l'empreſſement avec lequel tout le monde les recherche, nous leur avons attaché un mérite eſſentiel, &, dans le fonds, il n'eſt qu'arbitraire. A ne conſulter que la nature, les grains d'orge ou de froment l'emporteroient de beaucoup ſur les grains d'or ou d'Argent, & même ſur les perles & les diamans; & les hommes ne balanceroient pas à leur donner la préférence, ſemblables en cela au coq de la Fable. Par la même raiſon, le fer & le cuivre, ſi on leur rendoit la juſtice qui leur eſt due, entreroient ſans difficulté dans leur ancienne conſidération, & ſeroient eſtimés, recherchés, conſervés avec l'attention la plus parfaite, comme la matière première, à qui nous devons notre ſubſiſtance & toutes les commodités de la vie; pendant que les métaux dominans ſeroient relégués dans les cabinets des femmes & des enfans. Qu'ils ne s'en faſſent donc pas trop accroire; ils ne ſont pas de meilleure condition que ceux, qu'ils ont ſubjugués. Comme eux, ils ſortent de la terre. Si on les y laiſſoit, que ſeroient-ils? Si on y laiſſoit les autres, que deviendrions-nous? Ceux-ci ont ſur eux l'avantage de l'ancienneté, avec toutes les preuves de la véritable valeur. Sans eux, il ne s'eſt jamais rien fait, & il ne ſe fera jamais rien de grand, de beau, de bon, ni dans la paix, ni dans la guerre. Ils peuvent rentrer dans leurs droits, & réduire tout le genre humain, mieux conſeillé, à juger des uns & des autres, ſuivant la droite raiſon & l'équité naturelle, comme les Américains.

Multa renaſcentur quæ jam cecidêre, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore Numiſmata, ſi lubet illis
Quos penes arbitrium eſt, Pretiumque & forma monetæ.

Qui ſçait même ſi la nature ne nourrit point dans ſon ſein de nouvelles matières plus pures, plus parfaites, plus merveilleuſes, que celles qui ſont aujourd'hui l'objet de notre idolâtrie, qui effaceront celles-ci, comme elles ont effacé les anciennes, & qui leur feront éprouver le même ſort.

Cette réflexion conſole le Philoſophe indigent. Elle juſtifie, du moins à ſes yeux, le peu de cas qu'il fait des richeſſes. Puiſſe-t'elle contribuer à en faire ſentir la vanité à ceux qui les poſſédent!

ARGENTANE, *Argentanum*, (*a*) ville d'Italie au païs des Bruttiens. Tite-Live met cette ville au nombre de celles, qui, durant la ſeconde guerre Punique,

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 19.

rentrérent sous l'empire des Romains, l'an 203 avant J. C., parce que les Carthaginois s'affoiblissoient de jour en jour. Les Géographes modernes ne s'accordent pas si c'est présentement Argentina, bourg de la Calabre citérieure, comme le nom semble l'insinuer, ou S. Marco, ville de la même province.

ARGENTÉE [la Rivière d'], *Amnis Argenteus*, selon Pline, *Flumen Argenteum*, (*a*) selon un autre Écrivain, Ἀργεντῖος ποτάμος, selon Ptolémée. C'étoit une rivière des Gaules dans la Narbonnoise. Sa source étoit dans les montagnes au païs des Salyes, & son embouchure dans la Méditerranée vers les frontières du territoire des Commones, entre *Olbia* & *Forum Julium*, maintenant Fréjus.

Lépidus, l'an de Rome 710, étoit allé camper sur les bords de la rivière Argentée, vis-à-vis des troupes d'Antoine. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit à Cicéron du camp, situé près d'un pont qu'on voyoit alors sur cette Rivière. La lettre de Lépidus est une relation de la conduite qu'il y avoit tenue. On prétend que le nom d'Argentée fut donné à la rivière en question, à cause de la pureté de ses eaux. Son ancien nom s'est conservé; car, on l'appelle encore à présent Argens dans la Provence.

ARGENTES, *Argenta*, (*b*) ville ou château de Thessalie en Gréce. Vers l'an 198 avant l'Ére Chrétienne, ceux qui tenoient ce château, intimidés par l'exemple de Gomphes, qu'on venoit de forcer, se rendirent à Amynandre, Roi des Athamanes, sans se défendre. Ce n'étoit pas, au reste, un château bien considérable.

ARGENTEUS, piéce d'argent. C'est la même chose que le sicle. *Voyez* Sicle.

ARGENTINUS, *Argentinus*, (*c*) fils de la déesse Pécunia, étoit le dieu de l'argent. S. Augustin parle du dieu Argentinus & du dieu Æsculanus, comme des protecteurs des gens d'affaires, & de tous ceux, qui faisoient commerce d'argent & de banque. Ils invoquoient l'un, pour devenir riches; ils imploroient l'autre, pour faciliter la reddition de leurs comptes, pour répandre sur leurs malversations un voile impénétrable, & pour détourner les yeux de l'envie de dessus leur fortune.

ARGENTORATE, *Argentoratum*, Ἀργεντόρατον, (*d*) ville des Gaules, que Ptolémée met dans le païs des Vangiones. Selon M. d'Anville & d'autres, elle appartenoit aux Triboces. Au reste, Ptolémée est le premier qui ait fait mention de cette ville.

La défaite des Allemans & de leur roi Chnodomaire par Julien,

(*a*) Plin. L. III. c. 4. Ptol. L. II. c. 10. Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 34. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvil.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 14.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 307.

(*d*) Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de l'Gaul. par M. d'Anv. Mém. de l'Acad des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. IX. pag 129. *& suiv.*

près de cette ville, a fait dire à Ammien Marcellin : *Argentoratus barbaricis cladibus nota.* Elle paroît sur les voies Romaines dans l'Itinéraire d'Antonin & dans la table Théodosienne. *Civitas Argentoratensium*, dans la Notice des provinces de la Gaule, suit immédiatement la métropole de la Germanie première, qui est Mayence. Comme on ne voit pas qu'elle eût changé son nom d'*Argentoratum* en celui des Triboces, auxquels elle appartenoit, quoique, dans la même province, les capitales des Némétes & des Vangiones ne paroissent que sous ces noms de peuples dans la Notice; on pourroit soupçonner qu'Argentorate n'étoit pas primitivement la principale ville des Triboces. Mais, selon la Notice de l'empire, elle donnoit le nom à un district, appellé *tractus Argentoratensis*, sous les ordres d'un Commandant, qui avoit le titre de comte. La même Notice nous apprend qu'on y avoit établi un attelier d'armes de toute espèce. Cette ville est quelquefois nommée Argentore, ou Argentine.

Ceux qui aiment à s'instruire de l'Antiquité, ne seront pas fâchés, j'espére, de trouver ici un précis des remarques, que l'on lit dans un des Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, au sujet du nom d'*Argentoratum*.

M. Schepflin, associé correspondant de cette sçavante Société, étant venu y prendre place en 1731, marqua le jour de son entrée par la lecture d'une dissertation sur un monument de la huitième légion d'Auguste, découvert à Strasbourg ; & comme à la fin de cette dissertation, il paroissoit reconnoître le nom d'*Argentoratum* pour un nom Romain, M. Lancelot crut devoir opposer à ce sentiment les remarques, dont nous allons rendre compte.

Premièrement, selon M. Lancelot, aucune raison sensible ne détermine à faire venir le mot *Argentoratum* de celui d'*Argentum*. Aucun Auteur ne nous apprend que la ville de Strasbourg ait eu des mines d'argent dans son territoire ; qu'elle ait servi de dépôt à la caisse militaire, ou au trésor public ; ni que les officiers & les ouvriers, qu'on nommoit *Argentarii*, y aient fait une résidence particulière.

En second lieu, on ne sçauroit donner de preuves positives, que la ville de Strasbourg n'existoit point ; & qu'elle ne portoit pas le nom d'*Argentoratum*, avant que les Romains pénétrassent dans le païs des Germains. Le silence de quelques Auteurs suffit-il pour nier cette existence ? Elle pouvoit exister, sans que Strabon, Pline & Tacite en eussent parlé. Rien ne s'y étoit passé qui fût venu à leur connoissance, ou qui méritât d'être transmis à la postérité.

On ne peut disconvenir qu'elle ne fût considérable du tems de Ptolémée, puisque cet Auteur, qui, ordinairement, ne fait mention que des principales villes, parle de celle-ci, & dit qu'elle étoit destinée à la huitième légion. Son

accroissement auroit été très-prompt, si elle n'avoit dû son établissement qu'aux Romains.

En troisième lieu, ce n'est pas avancer un nouveau sentiment, que de dire qu'elle est d'origine Germaine. Plusieurs Auteurs le prétendent, Bebelius, Spener, &c. Ce dernier dit même que l'on ne doit pas douter que son nom ne fût Germain. L'exact & judicieux M. Obrecht s'étoit proposé de traiter ce point d'antiquité dans l'ouvrage, qu'il avoit promis de donner sous le titre d'*Alsaticarum urbium origines*.

En quatrième lieu, on doit établir, pour maxime générale, qu'il faut chercher les noms des lieux dans la langue primitive des nations, qui les ont habités, avant que d'être réduits à leur donner une origine étrangère, à moins que celle-ci ne fût établie sur un point d'histoire indubitable.

Or, si l'on peut trouver le nom d'*Argentoratum* dans le Celtique ou le Germain, quelle nécessité y a-t-il d'en faire un nom Latin? Quand on dit Celtique ou Germain, c'est qu'on ne peut douter de l'affinité, pour ne pas dire l'identité des deux langues. Qu'*Argento* soit un mot Celtique, les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentomum*, d'*Argentogilum* le prouvent. On y peut joindre celui d'*Argentouaria*; terme qui s'est insensiblement altéré en celui d'*Argentoaria*, & depuis dans les siécles postérieurs, en *Argentaria*; celui d'*Argentoduplum*, ou *Argentoduprum*, riviere de Languedoc, qui se jette dans l'Aude; peut-être peut-on aussi y joindre tous les noms d'*Argences*, d'*Argençon*, d'*Argentan*, qui sont assez communs en France.

On ne peut nier qu'*Argentomagus* & *Argentogilum*, ne soient des noms Gaulois, composés de celui d'*Argento*, & de ceux de *Magus* & de *Gilum*. Ces deux derniers sont incontestables.

De ce qu'ils sont joints à celui d'*Argento*, on en doit conclure que lui-même est aussi Celtique. On ne trouvera point de noms Latins, joints à des noms Celtiques, si on en excepte ceux, que la flatterie, ou la reconnoissance introduisirent en faveur de Jule César & d'Auguste. Le nom de ces deux Empereurs se trouve joint à des mots Celtiques dans ceux d'*Augustodunum*, d'*Augustomagus*, d'*Augustonemetum*, d'*Augustoritum* ou *Augustoretum*, *Cæsarodunum*, *Cæsaromagus*, *Juliacum*, *Juliobona*. Mais, on sent bien qu'il étoit impossible de faire autrement; & ce qui acheve de le prouver, c'est que, hors ces cas-là, on ne trouve aucun mêlange de termes Gaulois & Romains, sur tout pour des lieux situés dans les provinces septentrionales des Gaulois ou Celtes.

S'il est donc établi qu'à la réserve des cas, que l'on vient d'expliquer, & qui ne forment tous ensemble qu'une exception bien legére à la regle générale, on n'a jamais allié un nom Celtique à un nom Romain; il reste pour constant que les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, sont composés de deux noms Gaulois. Il y

a même une obſervation à faire ſur le dernier. Le mot *Gilum*, qui, à en juger par les noms qu'il termine, n'a été donné qu'à des lieux d'une plus petite conſidération, que ceux qui ont le *magus*, le *dunum*, le *bona*, &c. n'a jamais mérité d'être joint à ceux de Jules Céſar & d'Auguſte, parce que ces princes n'avoient porté, ni leur attention, ni leurs bienfaits ſur des lieux d'auſſi peu de conſéquence ; & de-là, il eſt toujours reſté joint à un autre nom Celtique, *Bonogilum*, *Brogilum*, *Diogilum*, *Nantogilum*, *Antogilum*, *Gargogilum*, *Caſſenogilum*, *Cantogilum*, *Vernogilum*, &c.

Or, ſi *Argento* eſt un mot Celtique dans les noms d'*Argentomagus*, d'*Argentogilum*, & dans ceux qu'on a indiqués ci-deſſus, pourquoi ceſſera-t'il de l'être dans *Argentoratum?* Pourquoi ce nom ne ſera-t'il pas auſſi composé de deux autres Celtiques, ou Germains, *Argento* & *ratum*, qui peut être le même que *retum*, *ritum*, ou *ractum?* Car, toutes ces terminaiſons, qui doivent avoir une ſignification commune ou approchante, ſe trouvent dans *Corterate*, dans *Carpentoratum*, ou *Carpentoracte*, dans *Bibracte*, dans *Inſula horata*, dans *Auguſtoretum*, ou *Auguſtoritum*, dans *Anderitum*, &c.

S'il eſt naturel de demander ce que ſignifioient en langue Celtique les mots *Argento*, *Argentum*, *Argantum*; M. Obrecht, que nous avons déjà cité, & qui, à l'occaſion du mot Tribocci, convient qu'il eſt Celtique, mais qu'il n'eſt pas facile d'en deviner la vraie ſignification, ajoûte qu'il eſt impoſſible de prononcer ſur l'origine d'un mot & ſur l'uſage d'une langue, avant que d'avoir rien de certain ſur cette langue & ſur ce mot. C'eſt le cas où nous ſommes à l'égard du Celtique. Nous en connoiſſons beaucoup de termes, & nous en entendons quelques-uns, parce que d'anciens Auteurs les ont expliqués ; mais, comme cela ne ſuffit pas pour trouver l'explication des autres, contentons-nous de travailler à reſtituer à cette langue tous ceux qui peuvent lui appartenir.

Quand les Romains, devenus maîtres ou alliés des nations, qui bordoient le Rhin, voulurent, ſuivant leur uſage, donner un nom Latin à *Argentoratum*, la choſe leur fut aiſée. Rapportant le premier mot qui le compoſoit, à leur mot Latin *Argentum*, ils le conſervérent ; & ſupprimant le ſecond *oratum*, *ratum*, ils y ſubſtituérent une de leurs terminaiſons favorites, *ina*; ce qui a formé leur *Argentina*.

Pour le nom moderne de Straſbourg, on s'apperçoit d'abord qu'il eſt composé de *ſtrata*, & de *burgus*. Pluſieurs voies Romaines y paſſoient ; & on ſçait que les grands chemins, que les Romains avoient conſtruits dans les païs, où ils ſéjournoient, ou dont ils avoient fait la conquête, y introduiſirent le mot *ſtrata*, *via ſtrata*. La plûpart des nations chez qui on trouve de ces chemins, ont adopté ce terme, dont l'uſage leur étoit ſi fréquent. De-là, viennent

l'*estrée* François, le *stret* Anglo-Saxon, le *street*, *streat* Anglois, le *strass* Allemand, le *straede* Danois, le *straet* Flamand. De-là, viennent aussi par conséquent les noms d'*Erminstreat*, de *Wattingstreat* en Angleterre, de *Strasburgum*; tous noms composés, non pas, à parler exactement, de deux langues, mais d'une seule, puisque le mot *strata* lui-même étoit devenu François, Anglois, Allemand, parce que ces nations se l'étoient approprié, & lui avoient donné chacune leur terminaison particulière.

C'est par cette introduction de nouveaux termes, & par les autres changemens, que des invasions subites & quelquefois le simple commerce, occasionnérent dans les langues primitives, que les langues modernes se sont formées. Celles-ci ont été appellées, dans le moyen âge, langues rustiques; c'est-à-dire, langues vulgaires, par opposition à la langue Latine, qui étoit seule réservée aux sciences, & que l'Église avoit consacrée. C'est aussi en ce sens qu'il faut entendre le mot *rustice*, qui se trouve dans un diplôme de l'empereur Othon second, où il est dit au sujet de Strasbourg, *Argentinensem civitatem, quæ rusticè Strazburg vocatur alio nomine.* Notre François a été appellé de même, *lingua rustica*, lorsqu'il commençoit à se former.

ARGES, *Arges*, l'un des Cyclopes, qui forgérent la foudre de Jupiter.

(a) Pauf. pag. 220.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, province du Péloponnèse, autrement appellée Argolide.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, (a) fille d'Antésion, fut mariée à Aristodème.

ARGIE, *Argia*, Ἀργεία, fille d'Adraste, roi des Argiens, épousa Polynice. Elle est renommée dans l'Histoire par son extrême tendresse, qu'elle fit particulièrement paroître, lorsqu'ayant appris que son mari avoit été tué au siége de Thébes, elle rechercha son cadavre parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendoit sous peine de la vie. Elle sortit de Thébes avec Antigone, sœur de Polynice, qui vouloit s'acquitter des mêmes devoirs envers ses freres. Elle trouva le corps de son mari & lui rendit les derniers devoirs. Argie & Antigone ayant été découvertes & dénoncées à Créon, furent mises à mort par ordre de ce Prince. Mais, Thésée vengea leur mort.

ARGIENNE, *ou* ARGOLIQUE, *Argolica*, (b) surnom de Junon. Elle étoit ainsi appellée du culte, qu'on lui rendoit à Argos, ville du Péloponnèse. Les Argiens prétendoient même qu'elle étoit née chez eux; quoique cet honneur leur étoit disputé par les Samiens. Il y avoit à Argos une prêtresse de Junon Argienne.

ARGIENS, *Argivi*, Ἀργεῖοι. C'étoient les habitans d'Argos, ou de l'Argolide. *Voyez* Argos & Argolide.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 54. T. II. p. 5.

ARGILE, *Argilum*, Ἄργιλον, (*a*) ville Grecque, située dans le voisinage du Strymon; car, selon Hérodote, l'armée de Xerxès ayant quitté ce fleuve, rencontra, du côté de l'occident, la ville d'Argile, par où elle passa. C'étoit, au rapport de Thucydide, une colonie d'Andriens.

ARGILÉONE, *Argileonis*, Ἀργιλεωνίς, (*b*) dame Spartiate. Quelques Amphipolitains étant à Lacédémone allérent visiter cette Dame, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur païs. Argiléone leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte. Ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que, dans Sparte, il n'y en avoit pas encore un pareil. » Ah! ne me » dites pas cela, mes amis, re» prit-elle. Brasidas étoit certai» nement un brave homme; » mais, Sparte en a encore un » grand nombre de beaucoup plus » braves que lui. «

ARGILES, *Argili*, (*c*) sorte de milice. Les Argiles portoient avec leurs peltes de courtes lances.

ARGILETE, *Argiletum*, (*d*) nom d'une colline dans la ville de Rome, à l'orient du mont Palatin. Il vaudroit mieux dire, avec Varron, que cette colline avoit pris son nom de l'argile, que l'on y trouvoit, que d'imaginer, avec les Poëtes, un certain Argus, chef de quelques Argiens, lequel, ayant été reçu chez Évandre en qualité d'hôte, fut tué, à l'insçu de ce prince, par les Arcadiens, qui le soupçonnoient d'avoir voulu usurper la qualité de Roi. Cette aventure est rapportée par Fabius Pictor; & on ajoûte qu'Évandre, pour réparation d'un meurtre, auquel il n'avoit point eu de part, fit élever un tombeau, qu'il nomma Argilete; mot composé de *argi* & de *letum*.

On voyoit, au bas de cette colline, le temple de Janus, que Numa avoit fait construire, pour être un signe ou de la paix ou de la guerre. Quand il étoit ouvert, il annonçoit la guerre; & quand il étoit fermé, il annonçoit la paix. Il y avoit aussi, aux environs, les boutiques des libraires; d'où vient que Martial, dans une de ses épigrammes, adresse la parole à son livre en ces termes: » Tu aimes » mieux être exposé dans les bou» tiques de l'Argilete, quoiqu'é» tant aussi petit que tu es, il y » ait assez de place pour toi dans » mon portefeuille. «

Là, étoit encore un bois sacré, dont Virgile fait mention au huitième livre de l'Énéide. Il dit de ce bois, qu'Évandre n'oublia pas de le faire remarquer à Énée, lorsqu'il lui montroit les choses les plus remarquables de ce lieu.

ARGILIEN, *Argilius*, (*e*)

(*a*) Herod. L. VII. c. 115. Thucyd. p. 321.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 55.
(*c*) Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. p. 117.
(*d*) Tit. Liv. L. I. c. 19. Virg. Æneid. L. VIII. v. 345, 346.
(*e*) Thucyd. pag. 87. Cornel. Nep. in Pauf. c. 4, 5. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 248, 249.

Ἄργιλος, nom d'un jeune homme, que Pausanias, célebre général de Lacédémone, s'étoit attaché, & avoit d'abord aimé d'une manière peu honnête. Sur l'expression de Thucydide, il n'y a pas lieu de douter que ce jeune homme ne fût appellé Argilien du bourg ou de la ville d'Argile.

Un jour se voyant porteur d'une lettre, que Pausanias lui avoit donnée pour Artabaze, capitaine de Xerxès, & faisant réflexion qu'aucun de ceux, qui avoient été chargés d'une pareille commission, n'en étoit revenu, entra en défiance, qu'il n'y eût quelque chose dans cette lettre, qui le concernât lui-même. C'est pourquoi, il en défit l'enveloppe; & l'ayant décachetée, il trouve que ses soupçons étoient bien fondés, & qu'il y alloit de sa vie, s'il rendoit cette lettre, qui contenoit tout le secret du complot, qui se tramoit entre Pausanias & le roi de Perse. En même-tems, le jeune homme va remettre cette lettre fatale entre les mains des Éphores, qui firent paroître, en cette occasion, un trait admirable de leur prudence. Ils ne voulurent pas s'assurer de la personne de Pausanias sur les seuls indices de ce jeune homme; mais, ils différérent d'en venir aux voies de fait, jusqu'à ce qu'ils fussent pleinement convaincus par l'aveu même de l'accusé; & voici de quelle manière ils s'y prirent pour découvrir la vérité.

Ils ordonnérent à l'accusateur de se réfugier dans un temple de Neptune, qui étoit au promontoire de Ténare, temple qui étoit regardé par les Grecs comme un asyle inviolable. Le jeune homme, suivant ces instructions, feignit de chercher sa sûreté au pied de l'autel du dieu. Cependant, les Éphores ayant fait creuser sous cet autel un lieu d'où l'on pouvoit entendre ceux qui viendroient parler à cet Argilien, quelques-uns de ces Magistrats s'y cachérent. Pausanias n'eut pas plutôt appris que ce jeune homme s'étoit réfugié dans le temple, qu'il y accourt tout troublé. Et le voyant en posture de suppliant au pied de l'autel, il lui demande ce qui lui avoit fait prendre une si prompte & si surprenante résolution. Le jeune Argilien lui répondit que c'étoit la lecture de sa lettre. A ce mot Pausanias, tout autrement intrigué & allarmé qu'auparavant, le conjure de ne rien révéler de ce secret, & de ne point desservir un homme, dont il avoit reçu tant de faveurs, lui protestant que, s'il lui rendoit ce bon office, & s'il l'aidoit à sortir de l'embarras de telles affaires, il n'y avoit rien qu'il ne dût se promettre de sa reconnoissance. Pausanias crut avoir gagné le jeune Argilien; mais, il fut détrompé bientôt après. Il lui en coûta même la vie. Quant à notre Argilien, il n'est plus parlé de lui.

ARGILIENS, *Argilii*, Ἀργίλιοι, peuples ainsi nommés de la ville d'Argile, qu'ils habitoient. *Voyez* Argile.

ARGILLE, *Argilla*, du Grec ἄργιλλος, terre grasse & gluante, dont on fait les tuiles, les briques & les vaisseaux de terre.

ARGINUSES, *Arginusæ*, (*a*) Αʼργινοῦσαι, isles de la mere Égée, situées entre Mitylène & Cume, & peu distantes de la terre ferme, du côté de l'Asie mineure, & du promontoire Catanide. Il y en avoit trois, au rapport de Strabon. Les Arginuses selon Diodore de Sicile, étoient habitées, vers l'an 406 avant l'Ére Chrétienne, & avoient une petite ville, peuplée d'Éoliens. Cette même année, il s'y livra un combat naval entre les Athéniens & les Lacédémoniens, qui a rendu ces isles célebres.

En effet, les Athéniens étant venus à bout de former une flotte de cent cinquante voiles, la menérent aux isles Arginuses, dans le dessein de faire lever au-plutôt le siége de Mitylène, capitale de l'isle de Lesbos, que formoient actuellement les Lacédémoniens. Callicratide, chef de ceux-ci, apprenant l'arrivée de cette flotte, laissa Étéonicus devant la place, avec les forces nécessaires pour en continuer le siége, & vint lui-même, avec cent quarante vaisseaux, se saisir de l'autre côté des Arginuses. Les Athéniens s'apperçurent bientôt de l'arrivée des ennemis, dont ils n'étoient pas loin; mais, comme le vent étoit fort, ils ne jugérent pas à propos d'aller à leur rencontre, & renvoyérent au lendemain le combat, auquel ils se préparoient d'ailleurs. Les Lacédémoniens prirent les mêmes mesures.

Les devins des deux partis ne trouvoient pas les augures favorables pour une bataille. Du côté des Lacédémoniens, la tête d'une victime, posée sur le rivage, fut emportée par le flot; d'où l'Aruspice conclut qu'on perdroit le général en cette rencontre. Callicratide répondit à cela, que la perte du général ne pouvoit faire aucun tort à la gloire de Sparte. Du côté des Athéniens, Thrasybule, auquel le commandement du jour de la bataille devoit tomber, vit en songe, la nuit précédente, le théatre d'Athènes, rempli d'une foule prodigieuse de peuple, devant laquelle il jouoit, avec les six autres commandans, la tragédie d'Euripide, intitulée *les Phéniciennes*, pendant que les ennemis représentoient sur le même théatre *les Suppliantes* du même Poëte. Il lui sembla que son parti avoit remporté sur eux une victoire à la Cadméenne; & que tous les commandans, ses associés, étoient morts à l'exemple des sept chefs devant Thébes. Sur ce récit le devin prononça que les sept commandans Athéniens seroient tués dans la bataille. Cependant, comme l'inspection des victimes annonçoit la victoire à leur nation, ces officiers firent sçavoir d'avance leur mort particulière à leurs amis; mais, ils firent publier dans toute la flotte, la promesse de la victoire générale.

Le Spartiate Callicratide, ayant

(*a*) Paus. pag. 357. Thucyd. pag. 626. Strab. p. 615, 617. Diod. Sicul. p. 384, 385. Plin. L. V. c. 31. Plut. T. I. p. 436. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 513. *& suiv.*

fait assembler ses troupes autour de lui, les exhorta à combattre courageusement, & finit en leur disant, qu'il étoit si plein de zéle pour la gloire de sa patrie, que, quoique le devin lui eût annoncé la mort à lui-même, cependant, comme on leur promettoit la victoire, il étoit impatient de la leur faire remporter, aux dépens de sa propre vie. Mais, comme je sçais, continua-t-il, que la perte d'un général met souvent le trouble dans un armée, je nomme, dès à présent, pour prendre ma place, au moment que je serai tué, Cléarque, homme connu de tout le monde, pour très-expérimenté dans la guerre. Callicratide, par ces paroles, fit naître l'émulation dans tous les cœurs, & les rendit impatiens de combattre; de sorte qu'ils s'exhortoient les uns les autres à la victoire en rentrant dans leurs vaisseaux. Les Athéniens, animés de même par leurs chefs, se hâtoient d'aller prendre chacun leur place dans la flotte, & de commencer le combat.

Thrasybule commandoit l'aîle droite, avec Périclès, fils de l'ancien Périclès, à qui son éloquence avoit fait donner le surnom d'Olympien. Il se fit soûtenir du même côté par Théramène, qui étoit entré d'abord dans les troupes comme simple soldat, & qui, depuis, avoit commandé plusieurs corps. Il plaça ensuite tous les autres officiers dans les endroits convenables, & il donna à sa flotte une si grande étendue, qu'elle environnoit toutes les Arginuses. Callicratide au contraire, qui tenoit la haute mer, commandoit lui-même son aîle droite, & laissa la gauche aux Béotiens, dont Thrasondas étoit le chef. Mais, ne pouvant pas se faire un front égal à celui des ennemis, parce que les isles que ceux-ci bordoient, présentoient une grande face, il sépara sa flotte; & en fit deux, qu'il opposa aux deux côtés de ces isles. Cette distribution présenta un spectacle étonnant; car, il sembloit qu'il y eût en mer quatre flottes, qui alloient combattre deux contre deux; &, à dire le vrai, étant réunies, elles n'auroient pas fait ensemble moins de trois cens vaisseaux. Aussi étoit-ce là, de part & d'autre, la plus forte bataille navale de Grecs contre Grecs, dont l'Histoire eût encore fourni l'exemple.

Les commandans firent sonner la charge par les trompettes; & tous les soldats répondirent des deux côtés à ce signal avec des cris, qui en égaloient l'éclat. En même-tems, les deux flottes firent force de rames; & chaque vaisseau sembla disputer à tous les autres l'avantage d'aborder le premier les ennemis, & de commencer l'attaque.

Callicratide, qui s'attendoit à la destinée, qui lui avoit été prédite par le devin, faisoit les plus grands efforts pour rendre sa fin plus glorieuse. Ainsi, s'élançant le premier contre le vaisseau du commandant Athénien Nausias, il le fit couler à fond avec six autres galéres, qui étoient venues au secours de ce vaisseau. Allant en-

ſuite contre les autres avec la même impétuoſité, il enlevoit le gouvernail à quelques-uns, & tout un rang de rames à d'autres. Enfin, donnant un coup violent à celui de Périclès, il en fit ſauter quelques ais; mais, comme la proue étoit affermie par de puiſſantes barres de fer, qui formoient une pointe, il ne put les ébranler; & Périclès lança de-là une main de fer ſur le vaiſſeau de Callicratide, qu'il accrocha au ſien. Les Athéniens profitérent de cette circonſtance, pour ſe jetter eux-mêmes dans le vaiſſeau du Spartiate, où ils tuérent juſqu'au dernier de ceux, qui le montoient. On dit que Callicratide ſe défendit long-tems avec un courage indomptable; mais, il fut accablé par le nombre, & tomba dans l'eau, percé de coups. Dès qu'on ſçut la mort du général, les Lacédémoniens pliérent de toutes parts. La pourſuite des Athéniens, qui fut longue, couvrit de corps morts, ou de débris de vaiſſeaux, tous les rivages des environs. Leur flotte revint enſuite aux Arginuſes. Ils perdirent, dans cette bataille, vingt-cinq vaiſſeaux, avec la plus grande partie de leur équipage. Mais, il en étoit péri ſoixante-dix-ſept du côté des Péloponnéſiens. Auſſi Tous les environs de Cume, & tous les rivages de la Phocée portoient-ils tous lès indices de cette furieuſe bataille, que les flots y avoient jettés. Les Athéniens, en mémoire d'une bataille ſi conſidérable, dreſſérent un trophée dans les iſles Arginuſes.

Pline parle des iſles Arginuſes, qu'il nomme Argénuſſes, & qu'il met à quatre mille pas d'Ége. Il ſemble les diſtinguer d'une iſle particulière, qu'il appelle Arginuſe, & à laquelle il donne une ville. Cette iſle, dans la ſuppoſition qu'elle fût en effet différente des iſles Arginuſes, n'étoit pas, ſelon ce Géographe, éloignée de Chio; mais, les trois iſles Arginuſes n'en étoient pas non plus bien éloignées.

ARGIOPE, *Argiope*, (a) Αʹργιοπη, nymphe, qui habitoit le mont Parnaſſe. Cette Nymphe, ſe ſentant groſſe de Philammon, & voyant que Philammon ne vouloit pas l'épouſer, ſe retira à Odryſes, où elle accoucha. C'eſt pourquoi, Thamyris, ſon fils, paſſoit pour avoir été Odryſien ou Thrace.

ARGIOPIE, *Argiopius*, (b) Α'ργιοπlος, nom d'un lieu, ſitué près du fleuve Moloës. On y voyoit un temple de Cérès Éleuſine.

ARGIPPÉENS, *Argippæi*, (c) Α'ργιππωαῖοι, peuples de Scythie, qui, ſelon Hérodote, habitoient au pied des plus hautes montagnes du païs. Les hommes & les femmes y étoient naturellement chauves; ils étoient tous camus; ils avoient de grands mentons; ils parloient une langue, qui leur étoit toute particulière; ils portoient même habit que les Scythes, & ne

(a) Pauſ. pag. 279.
(b) Herod. L. IX. c. 56.
(c) Herod. L. IV. c. 23. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. T. III. pag. 40.

vivoient que des fruits d'un arbre, qu'on appelloit Pontique, qui étoit presque de la hauteur d'un figuier, & portoit un fruit à noyau semblable à une feve. Quand il étoit mûr, ils le pressoient, & en faisoient sortir une liqueur noire & épaisse, appellée Aschy, qu'ils suçoient, & qu'ils buvoient mêlée avec du lait. Ils faisoient même, du marc de ce fruit pressé, une sorte de viande, qui leur servoit de nourriture; car, ils n'avoient pas chez eux beaucoup de bétail; aussi n'étoient-ils pas fort curieux d'en nourrir. Chacun d'eux couchoit en hiver sous un arbre, qu'ils couvroient d'une couverture blanche; & en été, ils couchoient aussi sous des arbres; mais, ils en ôtoient cette couverture. Personne n'eût osé les outrager, parce qu'ils étoient tenus pour sacrés; c'est pourquoi, ils n'avoient chez eux aucune des armes, dont on se servoit à la guerre. Ils jugeoient des disputes & des différends de leurs voisins; & quiconque s'enfuyoit chez eux, y trouvoit un asyle inviolable; ensorte que personne n'osoit l'attaquer.

Depuis les Argippéens, jusqu'aux nations qui les regardoient, tout le païs étoit connu & découvert. Ce qu'on pouvoit aisément apprendre, non seulement des Scythes, qui y alloient, & qui se servoient dans le commerce qu'ils avoient avec eux, de sept truchemens & de sept sortes de langues; mais, encore des Grecs qui trafiquoient sur le Borysthène & sur le Pont-Euxin. Ainsi, il est aisé de juger que le païs étoit connu jusqu'à eux; mais, on ne peut rien dire de certain de ce qui étoit au-dessus de ces peuples chauves. Car, de hautes & d'inaccessibles montagnes, dit Hérodote, empêchoient de passer plus avant. Toutefois, ils disoient une chose, que cet Historien ne peut croire, avec raison; c'est que ces montagnes étoient habitées par des hommes, qui avoient des pieds de chevre. Hérodote ajoûte qu'on ne les avoit pas plutôt passées, que l'on en rencontroit d'autres, qui dormoient six mois de l'année; ce qui lui semble particulièrement incroyable.

ARGIS, *Argis*. (*a*) Dans l'isle de Délos, on voyoit les tombeaux d'Argis & d'Opis, deux femmes Hyperboréennes, qui, disoit-on, étoient venues autrefois à Délos, avec Apollon, Diane & Latone; ce qui signifie simplement qu'elles avoient apporté dans l'isle le culte de ces divinités, ou du moins accompagné ceux qui l'établirent. La mémoire de ces femmes étoit honorée par les Déliens, qui ramassoient la poussière de leurs tombeaux, pour la répandre sur les malades, & chantoient un ancien hymne, composé pour elles par Olen de Lycie.

ARGISSE, *Argissa*, Ἄργισσα, (*b*) l'une de ces villes Grecques, dont les habitans partirent pour

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII, pag. 193.

(*b*) Homer. Iliad. L. II. v. 738.

le siége de Troye. Ceux d'Argisse suivoient le vaillant Polypœtes.

ARGYTHÉE, *Argithea*, ville capitale de l'Athamanie. *Voyez* Athamanie.

ARGIUS, *Argius*, Ἀργεῖος, (*a*) affranchi de l'empereur Galba, & intendant de sa maison. Après la mort tragique de ce Prince, son corps ayant été abandonné pendant toute la nuit aux outrages d'une multitude insolente, Argius le prit & l'enterra dans son jardin sans appareil & sans cérémonie.

ARGIUS, *Argius*, (*b*) nom d'un des mois de l'année des Crétois. Ce mois n'avoit que vingt-huit jours, & commençoit le 24 Janvier.

ARGO [le Navire]. *Voyez* le Navire Argo, aussi-bien qu'Argonautes.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸϐ, (*c*) païs situé dans la demi tribu de Manassé, au de-là du Jourdain. Du tems de Moïse, Og, qui en étoit roi, ainsi que de Basan, marcha contre les enfans d'Israël, pour les combattre. Le Seigneur leur dit de ne rien craindre, parce que ce Prince leur avoit été livré, avec tous ses États. Il fut donc viancu & son païs ravagé. Toutes les villes furent ruinées sans qu'il pût en échapper une seule. On y en comptoit soixante. L'Écriture remarque qu'elles étoient fortifiées de murailles très-hautes avec des portes & des barres. Il y avoit en outre un très-grand nombre de bourgs, qui n'avoient point de murailles.

Quant aux peuples, ils furent tous exterminés. On tua, sans distinction, les hommes, les femmes, les petits enfans. On prit ensuite les troupeaux, avec les dépouilles des villes. Il est cependant certain que ce païs se rétablit depuis, puisque, sous le régne de Salomon, Bengaber, l'un des douze officiers, qui étoient chargés d'entretenir la table & toute la maison de ce Prince, commandoit dans tout le païs d'Argob, à soixante grandes villes, fermées de murailles & de bronze. Ce canton fut habité anciennement par les Géans. Og étoit le seul, qui restât de leur race.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸϐ, capitale du païs, dont nous venons de parler dans l'article précédent. Eusébe dit que, de son tems, Argob étoit un lieu à quinze milles de Gérasa, vers le couchant. C'est apparemment le même que Ragab, ou Ragaba, dont parle Josephe. Dans la version Samaritaine, on lit ordinairement Rigoba, au lieu d'Argob.

ARGOB, *Argob*, Ἀργὸϐ, (*d*) lieu de Samarie, qui étoit situé près du palais royal, où Phacée, fils de Romélie, assassina Phacéïa, fils de Manahem, roi d'Israël.

Au reste, il y en a qui font d'Argob le nom d'un homme, qui aida à commettre le meurtre en question.

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 49. Plut. Tom. I. pag. 1066.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 151.

(*c*) Deuter. c. 3. v. 1. *&* *seq.* Reg. L. III. c. 4. v. 7. & 13.

(*d*) Reg. L. IV. c. 15. v. 25.

ARGOLICUS, *Argolicus*, (*a*) l'un des premiers de l'Achaïe, avoit épousé Pompeïa Macrina. Il fut mis à mort par ordre de Tibère.

ARGOLIDE, *Argolis*, (*b*) Ἀργολίς, province de Gréce dans le Péloponnèse, formant une presqu'isle, entourée d'une multitude de petites isles. Le côté, qui n'étoit pas environné des eaux de la mer, étoit situé, au couchant, & borné, partie par le territoire d'Arcadie, partie par celui de Corinthe.

Inachus est regardé comme le fondateur du royaume d'Argolide, ou d'Argos, qu'il établit, à ce qu'on croit, vers l'an du monde 2148, & avant J. C. 1856. D'Inachus naquit Phoronée, qui succéda à son pere. Il apprit aux habitans du païs à vivre en société; au lieu qu'auparavant, ils étoient épars & sauvages. Il bâtit une ville, pour leur servir d'habitation; & cette ville fut nommée Phoronique. Tout le païs ne changea de nom que sous le regne d'Argus, petit-fils de Phoronée, & son successeur. Argus eut deux fils, Pirase & Phorbas. Du dernier naquit Triopas, qui fut pere d'Iasus & d'Agénor. Iasus eut une fille, nommée Io, qui passa en Égypte, soit de la manière qu'Hérodote l'a laissé par écrit, soit comme les autres historiens Grecs le racontent. Agénor fut pere de Crotopus, & succéda à son oncle Iasus, qui eut pour fils Sthénélas.

Peu de tems après, Danaüs ayant fait voile d'Égypte à Argos, vint disputer le royaume à Gélanor, fils de Sthénélas, & l'emporta sur lui, à l'exclusion des descendans d'Agénor. L'histoire de Danaüs & l'horrible entreprise de ses filles contre leurs maris & leurs cousins Germains sont connues de tout le monde. On sçait aussi qu'après la mort de Danaüs, Lyncée se rendit maître du royaume; mais, ses petits-fils, qui étoient fils d'Abas, le partagérent entr'eux; de sorte qu'Acrisius fut roi d'Argos, & que Prœtus eut pour son partage Mydée, Tirynthe & toute la côte maritime de l'Argolide. On voyoit même encore à Tirynthe, du tems de Pausanias, des marques du séjour, qu'il y avoit fait.

Quelques années s'étant écoulées, Persée monta sur le trône d'Argos, après avoir tué Acrisius, son ayeul maternel. Mais, se reprochant un parricide qu'il n'avoit pourtant commis que par mégarde, il engagea Mégapenthe, fils de Prœtus, à changer de royaume avec lui. Du tems d'Anaxagore, fils de Megapenthe, les femmes du païs furent attaquées d'une telle manie, que ne

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 18.

(*b*) Ptolem. L. VI. c. 16. Strab. p. 376, 377. *& alib. pass.* Pomp. Mel. L. II. c. de Maced. Plin. L. VII. c. 56. Pauf. pag. 111, 112 & 113 *& seq.* Herod. L. I. *& seq.* Diod. Sicul. pag. 243, 275. & 324. *& seq.* Plut. Tom. I. p. 43. *& alib. pass.* Tit. Liv. L. XXXI. c. 7. 25. L. XXXII. c. 25, 38, 40. L. XXXIV. c. 25, 41 Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 10. Tom. IV. pag. 291. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VIII pag. 94. Tom. X. p. 194, 195. Tom. XIV. p. 197. T. XV. p. 305. T. XVI. p. 114. T. XVII. p. 38. Carte de la Gréce, par M. d'Anvill.

pouvant plus demeurer dans leurs maiſons, elles couroient les champs. Heureuſement il ſe trouva Mélampus, fils d'Amythaon, qui les fit revenir à leur bon ſens & les guérit. Anaxagore, pour reconnoître un ſi grand ſervice, partagea ſon royaume en trois parties égales, dont il donna l'une à Mélampus, l'autre à ſon frere Bias, & ſe réſerva la troiſième. Bias eut cinq ſucceſſeurs, qui régnérent après lui, l'eſpace de quatre générations, juſqu'à Cyanippe, fils d'Égialée, & qui, du côté maternel, deſcendoient tous de Nélée. Mélampus en eut ſix durant ſix générations juſqu'à Amphiloque, fils d'Amphiaraüs. Mais, la famille royale, originaire du païs, je veux dire la poſtérité d'Anaxagore, regna beaucoup plus long-tems; car, Iphis, fils d'Aleĉtor, & petit-fils d'Anaxagore, laiſſa le royaume à Sthénélus, fils de Capanée, ſon frere utérin; & lorſqu'après la priſe de Troye, Amphiloque alla ſe tranſplanter chez ces peuples, qui, depuis, s'appellérent de ſon nom, & que Cyanippe fut mort ſans enfans, Cylarabis, fils de Sthénélus réunit enfin les trois royaumes en ſa perſonne.

Cependant, Oreſte fils d'Agamemnon, s'empara d'Argos; car, dépouillé des états de ſon pere, il ſe tenoit au moins à portée d'y rentrer; d'ailleurs, il avoit mis bon nombre d'Arcadiens dans ſon parti. Il ſe voyoit même roi de Sparte; & il pouvoit compter ſur un prompt ſecours de la part des Phocéens. En effet, les Lacédémoniens s'étoient volontiers ſoumis à lui, aimant beaucoup mieux obéir au petit-fils de Tyndare, qu'à Nicoſtrate & à Mégapenthe, que Ménélas avoit eus d'une eſclave. Après la mort d'Oreſte, Tiſamène, ſon fils, né d'Hermione fille de Ménélas, ſuccéda au royaume d'Argos & de Sparte.

Ce fut ſous le regne de Tiſamène, que les deſcendans d'Hercule revinrent dans le Péloponnèſe, ſçavoir, Téménus & Creſphonte; tous deux fils d'Ariſtomaque, & enſuite les enfans d'Ariſtodème leur troiſième frere, qui étoit déjà mort. Pour dire ce que je penſe, obſerve Pauſanias, ils diſputoient le royaume d'Argos à juſte titre; car, Tiſamène deſcendoit de Pélox, & les Héraclides deſcendoient de Perſée, outre que ceux-ci n'ignoroient pas que Tyndare avoit été chaſſé par Hippocoon, & qu'Hercule, ayant tué Hippocoon & ſes enfans, avoit conquis le royaume, & l'avoit mis comme en dépôt, entre les mains des enfans de Tyndare. Voilà pourquoi ils chaſſérent Tiſamène d'Argos & de Lacédémone.

Lorſque Téménus fut ſur le trône d'Argos, il donna toute ſa confiance à Déiphon, fils d'Antimaque, lequel Antimaque étoit fils de Thraſyanor, petit-fils de Ctéſippe, & arrière petit-fils d'Hercule. Il en fit ſon général d'armée, ſon conſeil, ſon miniſtre, au préjudice de ſes propres fils; & comme il lui avoit déjà fait épouſer ſa fille Hyrnétho, & qu'il paroiſſoit aimer plus cette fille que tous ſes autres enfans, ceux-ci

ceux-ci appréhendérent qu'il ne leur ôtât la couronne pour la faire tomber à son gendre ; ce qui les porta à attenter à la vie de leur pere & à le faire mourir. Cisus, l'aîné de tous, occupa le trône après lui ; mais, les Argiens, toujours jaloux de leurs priviléges & de leur liberté, restraignirent l'autorité royale à tel point qu'ils ne laissérent que le nom de Roi à Cisus & à ses descendans. Il arriva même dans la suite que Meltas, fils de Lacidas & petit-fils de Médon fut condamné par le peuple à perdre le royaume & la vie. Telle est en abregé l'histoire, que Pausanias nous donne, des rois d'Argos.

Les Argiens sont compris au nombre des peuples, qui se trouvérent au siége de Troye. Longtems après, lorsque les Grecs se disposoient à faire tête aux Perses, qui, sous la conduite de Xerxès, sembloient menacer la Gréce d'une ruine entière, les Argiens offrirent un secours considérable, à condition qu'on leur donneroit part au commadement. On y consentit ; mais, comme on ne leur accordoit pas la moitié de l'autorité, ainsi qu'ils s'en étoient flattés, ils refusérent de marcher contre l'ennemi commun.

Dans la suite ; c'est-à-dire, l'an 421 avant l'Ére Chrétienne, les Athéniens étant déchus de leur gloire par la déroute de Délium, aussi-bien que les Lacédémoniens par l'affaire de l'isle de Sphactérie, les Grecs convinrent entr'eux de donner publiquement à la ville d'Argos la conduite de leurs guerres. Les actions remarquables des premiers citoyens de cette ville lui avoient effectivement procuré de grands titres d'honneurs. Avant le retour des Héraclides, c'étoit d'Argos qu'étoient sortis les plus grands rois du Péloponnèse ; & s'étant maintenue dans une paix de longue durée, non seulement elle avoit amassé de grandes richesses, mais elle avoit extrêmement multiplié ses habitans. Les Argiens comptant d'être incessamment à la tête de tous les Grecs, choisirent mille d'entre leurs jeunes gens les mieux faits, & des familles les plus considérables, auxquels ils faisoient faire continuellement toutes sortes d'exercices. Ils les dispensérent de toute autre fonction, & reglérent même qu'on prendroit leur entretien sur les deniers publics. Ces attentions rendirent bientôt cette jeunesse très-habile dans toutes les parties de l'art militaire, qui regardent le corps, ou dans celles que l'instruction peut donner.

Deux ans après, les Argiens déclarérent la guerre à Épidaure, sous prétexte que cette ville n'avoit pas encore envoyé les offrandes sacrées, dues à Apollon Pythien. Alcibiade, général des Athéniens, passa aussi-tôt avec une armée dans l'Argolide. Les Argiens se servirent de ce secours pour attaquer Trœzène, alliée de Lacédémone. Ils n'y firent pourtant aucun autre exploit que de ravager la compagne des environs, & de brûler les villages & les grains, qu'on y tenoit en réserve ; après quoi, ils s'en revin-

rent. Mais, les Spartiates, irrités de l'outrage fait à ceux de Trœzène, déclarérent hautement la guerre aux Argiens; & ayant assemblé une armée en forme, ils lui donnérent pour chef leur roi Agis. Ce général commença par désoler tout le païs, qui le conduisoit jusqu'à la ville; & il en arriva assez près pour insulter les citoyens, & les appeller à un combat. Les Argiens après avoir emprunté trois mille hommes d'Élis, & à peu près autant de Mantinée, sortirent de leurs murailles, & se présentérent à l'ennemi.

Au moment qu'on en alloit venir aux mains, les chefs s'envoyérent des députés de part & d'autre par l'entremise desquels on conclut une suspension d'armes de quatre mois. Mais, comme les deux armées se retiroient, chacune de leur côté, sans avoir rien fait, les deux villes, qui les avoient mises sur pied, furent indignées contre leurs généraux, de l'accord qu'ils avoient fait entr'eux; jusques-là que les Argiens prenant des pierres, attendoient leurs officiers de guerre, pour les lapider à leur retour. Ce ne fut qu'après bien des prieres & des sollicitations, qu'ils obtinrent la vie, & que l'on se contenta de vendre leurs biens à l'encan, & de raser leurs maisons.

L'année suivante, les mille jeunes hommes, choisis d'entre tous les citoyens d'Argos, convinrent entr'eux de travailler à la destruction de la Démocratie, & d'établir à sa place un conseil Aristocratique, qu'ils composoient eux-mêmes. Comme la prééminence, qu'ils avoient déjà sur les autres citoyens par leurs richesses & par la réputation de leur courage, leur donnoit beaucoup de partisans; ils se saisirent d'abord de ceux, qui animoient le peuple, au maintien de sa liberté & de son pouvoir, & les tuérent. Cet exemple ayant épouvanté le reste de la multitude, ils détruisirent les anciennes loix, & se saisirent eux-mêmes du gouvernement. Ils ne le gardérent que huit mois; car, au bout de ce terme, le peuple se souleva contr'eux, les fit périr eux-mêmes, & rétablit la Démocratie.

Depuis ce tems-là, les Argiens eurent différentes guerres, ou à faire, ou à soûtenir. Ils se virent assiégés dans leur propre ville par Pyrrhus, roi d'Épire, qui y périt d'une manière tragique. Aratus, général des Sicyoniens, les sollicita en vain d'entrer dans la ligue des Achéens. Ils passérent successivement sous la domination des Lacédémoniens, des rois de Macédoine. Philippe, l'un de ces derniers, livra la ville d'Argos à Nabis, Tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettroit, en cas qu'il remportât l'avantage dans la guerre, & qu'il garderoit pour lui, si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons & les biens de quelques-uns des principaux, qui s'étoient échappés. On enleva à ceux, qui étoient restés, tout leur or & leur argent, & on les

taxa à de groſſes ſommes. Ceux, qui les payérent de bonne grace & promptement, en furent quittes pour leur argent. Les autres, qu'on ſoupçonnoit, ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verge, comme des eſclaves, & traités avec la dernière indignité.

Les Argiens ne recouvrérent leur liberté qu'avec le ſecours des Romains. Quintius, leur général, étant venu à Argos, trouva les habitans dans des tranſports de joie incroyables. La célébration des jeux Néméens, qui n'avoit pu ſe faire au tems marqué, à cauſe du trouble des guerres, avoit été différée juſqu'à l'arrivée du général Romain & de ſon armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, & qui y diſtribua les prix, ou plutôt ce fut lui qui donna le ſpectacle. Les Argiens ſur tout ne pouvoient lever leurs yeux de deſſus celui, qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avoit délivrés d'une dure & honteuſe ſervitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Toutefois, les Argiens éprouvérent depuis, le même ſort que le reſte de la Gréce, lorſque les Romains eurent établi ſolidement leur domination ſur toute la Gréce.

On prétend qu'avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponnèſe, les Argiens parloient la même langue que les Athéniens. Parmi leurs dieux, on comptoit Junon Argienne, Neptune, Hercule, Jupiter, Minerve. On voyoit à Egium, ville d'Achaïe, les ſtatues des quatre derniers; & on les appelloit les dieux d'Argos, ſoit parce qu'ils avoient été fabriqués à Argos, comme le diſoient les Argiens eux-mêmes, ſoit parce qu'ils n'étoient à Égium, qu'à titre de dépôt, ainſi que le prétendoient les habitans; car, ils racontoient que les Argiens depoſérent ces divinités chez eux, exigeant en même-tems, qu'ils leur fiſſent des ſacrifices tous les jours. Comme cela auroit été d'une trop grande dépenſe, ceux d'Égium s'aviſérent d'immoler pluſieurs victimes à la fois, & d'en faire enſuite des repas publics. Ainſi, il n'y avoit rien de perdu; & ces ſacrifices ne coûtoient pas beaucoup. Dans la ſuite, les Argiens redemandérent leur dépôt. Ceux d'Égium dirent qu'ils étoient tout prêts à le rendre; mais, qu'ils vouloient être payés de leurs frais. La ſomme, qu'ils demandoient, étant exorbitante, on aima mieux leur laiſſer les ſtatues.

L'Argolide, qui étoit partagée par une longue chaîne de montagnes, du ſud-eſt au nord-oueſt, étoit arroſée par les eaux de pluſieurs fleuves. Il y avoit auſſi un nombre de villes, comme Nauplie, Phlius, Hermione, Némée, Cléones, Aſines, Trœzene & autres. Argos étoit la principale du païs, lequel fait actuellement partie de la Morée dans la Turquie d'Europe. *Voyez* Argos.

ARGOLIQUE [le Golfe], *Sinus Argolicus*. Ce Golfe prenoit ſon nom de la ville d'Argos, à l'oppoſite de laquelle il étoit ſi-

tué. Une partie de l'Argolide s'étendoit le long de ce Golfe.

ARGOLIQUES, *Argolici*, (*a*) nom qui a été employé, quelquefois par les Auteurs, pour signifier les Grecs en général, comme celui d'Argos l'a été aussi quelquefois, pour marquer la Gréce dans le même sens.

ARGON, *Argon*, Ἄργων, (*b*) fils de Ninus, qui étoit arrière-petit fils d'Hercule, fut le premier des Héraclides, qui regna dans la Lydie. Les oracles, si l'on en croit Hérodote, eurent beaucoup de part à la révolution, qui arriva alors dans ce royaume. On ne manquoit guere, dans les grandes affaires, de les consulter; & ils décidérent alors en faveur d'Argon; ce qui arriva, vers l'an 1219 avant J. C., & 61 depuis la prise de Troye.

Toutes les recherches, que l'on pourroit faire sur le régne d'Argon, ainsi que sur celui de ses descendans, ne sçauroient être que très-stériles, non que cette famille n'ait donné plusieurs Rois à la Lydie [car on en compte vingt-deux]; mais aujourd'hui les particularités de leur vie, aussi-bien que leurs noms, sont demeurées ensevelies dans les ténébres de l'oubli. Il en faut excepter ceux des quatre derniers, qui, graces aux soins d'Eusébe, ont été plus heureux que leurs prédécesseurs, du nombre desquels pourroit bien être Hermon, autrement Adramus, nom Phrygien, que les Lydiens, au rapport d'Étienne de Byzance, avoient adopté, & dont la signification est absolument ignorée. Quelques Écrivains rapportent à cet Adramus la fondation d'Adramytion, ville de Phrygie; mais, Aristote & plusieurs autres après lui, la croyent beaucoup moins ancienne; & ils sont, en cela, plus croyables que ne l'est Héraclide, quand il vient troubler les descendans d'Argon dans la possession de leurs États.

ARGONAUTES, *Argonautæ*, Ἀργοναῦται. (*c*) L'histoire ancienne de la Gréce présente peu de sujets aussi célébres, que la conquête de la Toison d'or par les Argonautes; mais, il n'en est aucun en même-tems, qui soit rempli de plus de fictions. Cet événement n'est, ni le mystére du grand œuvre, comme l'ont cru quelques Philosophes, ni un simple voyage de marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les côtes orientales du Pont-Euxin, ainsi que l'a prétendu M. le Clerc, lequel, cependant, aidé des lumières du sçavant Bochart, a très-heureusement expliqué quelques aventures du voyage des

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 70.

(*b*) Herod. L. I. c. 7. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 249, 250.

(*c*) Diod. Sicul. p. 170. *& seq.* Strab. pag. 45, 347, 575. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 350, 351, 352, 353. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 393. *& suiv.* Tom. IV. pag. 509. Tom. VI. pag. 5. Tom. VII. pag. 57. Tom. VIII. pag. 242, 251. Tom. IX. pag. 54, 55. *& suiv.* T. XII. pag. 16, 99. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 44, 45. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 31. Tom. XVIII. pag. 188.

Argonautes. C'est encore moins l'histoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moïse & de Josué; comme a entrepris de le prouver depuis quelque-tems un Auteur, qui, sur le plan de P. Thomassin, de M. Huet, & de quelques autres Sçavans du dernier siécle, veut ramener la plûpart des fables anciennes à l'Écriture Sainte, mal interprétée par les Payens, & en particulier, l'Histoire, dont il s'agit, aux voyages d'Abraham; comme s'il y avoit la moindre ressemblance entre les différentes transmigrations de ce Patriarche, qui parcourut la Syrie & les provinces voisines, & alla ensuite en Égypte, toujours par terre, & l'expédition maritime des Argonautes.

Eustathe est peut-être celui de tous les Anciens, qui en donne l'idée la plus juste, lorsqu'il dit que ce voyage étoit une expédition militaire, laquelle, outre l'objet de la Toison d'or, ou, pour parler plus exactement, celui du recouvrement des biens, que Phryxus avoit emportés dans la Colchide, avoit encore d'autres motifs, tel que celui de trafiquer sur les côtes du Pont-Euxin, & d'y établir quelques colonies pour en assurer le commerce. Il falloit, pour cela, plusieurs vaisseaux, beaucoup de monde; & l'un & l'autre s'y trouvoient, comme il paroît par les établissemens, que firent les deux écuyers de Castor & de Pollux, dont l'un fut appellé la colonie des Tyndarides, l'autre celle des Héniochiens. Quelques-uns de ces vaisseaux abandonnérent le navire Argo, qui étoit comme l'amiral de cette petite flotte. D'autres en furent séparés par les vents. Mais, les Poëtes, continue Eustathe, n'ont parlé que d'un seul vaisseau, & n'ont nommé que les chefs de cette expédition.

Pour bien développer un événement, auquel toute la Gréce prit tant de part, il faut reprendre la chose dès son origine.

Athamas, fils d'Éolus, petit-fils d'Hellen, & arrière-petit-fils de Deucalion, étoit roi de Thébes dans la Béotie, ou seulement d'Orchomène, selon Pausanias. Ce Prince eut deux femmes; la première se nommoit Ino, fille de Cadmus, qu'il répudia quelque-tems après, pour épouser Nephelé, dont il eut Phryxus & Hellé. C'est ainsi que Sophocle appelle la seconde femme d'Athamas, que Pindare nomme Démotice, & Phérécide, Thémisto. Comme elle étoit sujette à quelques accès de folie, il en fut bientôt dégoûté, & reprit Ino, qui lui donna deux fils, Léarque & Mélicerte. Ino, qui prit alors beaucoup d'empire sur l'esprit de son époux, haïssoit mortellement les enfans de sa rivale, qui, étant les aînés, devoient succéder à leur pere, à l'exclusion des siens. Ainsi, elle chercha tous les moyens de les faire périr. Pour réussir plus sûrement dans son entreprise, elle en fit une affaire de religion. La ville de Thébes étoit désolée par une cruelle famine, dont on prétend qu'elle étoit elle-même la cause, ayant empoisonné le grain, qui

avoit été semé, l'année précédente; ou, si nous en croyons Hygin, l'ayant fait mettre dans l'eau bouillante pour en brûler le germe. On ne manquoit jamais, dans les calamités publiques d'aller à l'oracle. Les prêtres étoient gagnés par la Reine; & leur réponse fut que pour faire cesser la désolation, il falloit immoler aux dieux, les enfans de Nephelé. Ces barbares sacrifices n'étoient pas inconnus dans un païs, où Cadmus avoit apporté le culte religieux des Phéniciens, qui offroient avec tant d'appareil de semblables victimes à Moloch.

Phryxus, averti des desseins d'Ino par son gouverneur, si nous en croyons Diodore de Sicile, ou par un des prêtres de l'oracle, qui, selon Hérodote, les lui découvrit, fit secrétement équiper un vaisseau; & ayant enlevé une partie des trésors de son pere, il s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher un asyle chez Æetès, son parent, qui regnoit dans la Colchide. La jeune Hellé, fatiguée des incommodités du voyage, mourut en chemin, ou plutôt, comme le raconte Diodore de Sicile, étant montée sur le tillac du vaisseau, elle tomba dans la mer & se noya. On croit que c'est elle qui donna son nom à cette partie de l'Archipel, qu'on appella, après cette aventure, l'Hellespont, ou la mer d'Hellé. Comme, on ne s'éloignoit pas beaucoup alors des côtes, Phryxus prit terre pour y ensevelir sa sœur. Et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il se rembarqua & arriva heureusement dans la Colchide, où Æetès le reçut avec bonté, & lui donna quelque-tems après en mariage Calciope, sa fille.

Pindare donne un autre motif aux persécutions d'Ino. Cette Princesse, dit-il, aimoit Phryxus, & le trouvant insensible à sa passion, elle prit la résolution de le faire périr. Quoiqu'il en soit, les premiers soins de Phryxus, après son arrivée, furent de remercier les dieux de l'heureux succès de sa navigation; & il consacra la proue de son vaisseau, ou à Neptune, ou à Mars, ou, si nous en croyons l'ancien Scholiaste de Pindare, à Jupiter Phryxius, ou le Conservateur. Pour embellir ce trait d'histoire, on dit qu'un bélier à la Toison d'or, qui avoit des aîles, & qui possédoit même le don de la parole, avoit averti Phryxus & Hellé des mauvais desseins de leur belle-mere; ou bien, on dit, selon une autre tradition, que les voyant près de l'autel, sur lequel ils devoient être immolés, il les avoit chargés sur son dos, & les avoit enlevés; que Phryxus, à son arrivée dans la Colchide, l'avoit immolé à Jupiter, & en avoit consacré la peau dans son temple; & que ce fut cette précieuse Toison, l'objet de la cupidité des Grecs, qui avoit donné lieu, dans la suite, au voyage des Argonautes. Les Poëtes allérent même jusqu'à faire la généalogie de ce bélier; & ils publiérent qu'il étoit fils de Neptune & de Théophane, que ce dieu, pour mieux cacher son intrigue, avoit chan-

gée en brebis, s'étant lui-même métamorphosé en bélier.

Pour expliquer des circonstances, si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventérent une nouvelle fable, & dirent que le gouverneur de Phryxus se nommoit *Crios*, le mouton, ou *Chrysomallus*, la Toison d'or. Mais, M. l'abbé Banier croit qu'il vaut mieux dire simplement avec Diodore de Sicile, Eusébe & l'ancien Scholiaste d'Apollonius, que le vaisseau, que monta Phryxus, se nommoit le Bélier ou la Toison d'or, parce qu'il en portoit la représentation. M. l'abbé Banier ajoûte que ce vaisseau étant fort leger, avoit volé, pour ainsi dire, de la Gréce dans la Colchide; & que Phryxus, selon la coûtume de ces tems-là, en avoit consacré la proue à quelqu'un des dieux, qu'on vient de nommer. On voit bien par cette explication, dans quel sens on pouvoit avoir dit que le Bélier à la Toison d'or étoit fils de Neptune, parce que le Bélier représentoit le vaisseau, sur lequel étoient partis Phryxus & Hellé; & que tout bon vaisseau pouvoit passer pour être le fils, ou plutôt l'ouvrage du dieu de la mer.

Apollonius de Rhodes ajoûte à la fable, que nous venons d'expliquer, que ce fut Nephelé elle-même, qui, s'étant changée en nuée, enveloppa ses deux enfans près d'être immolés, & les chargea sur le dos du mouton à la Toison d'or. Mais, il est aisé de voir que cette fiction n'est fondée que sur le nom de cette Princesse, qui, en Grec, veut dire une nuée.

Les premières années du mariage de Phryxus & de Calciope furent fort heureuses; & il en eut quatre fils, Argus, Phrontis, Mélas & Cylyndus. Mais, Æetès, qui envioit les trésors de son gendre, le fit mourir.

Cependant, Pélias, parent d'Athamas par Éolus, dont ils descendoient l'un & l'autre, regnoit à Iolcos en Thessalie. Mais, la couronne appartenoit de droit à Jason, fils d'Éson, que Chiron avoit pris soin d'élever secrétement. Ce jeune Prince étoit dans l'âge, où l'on aime la gloire; & Pélias, persuadé qu'il l'éloigneroit d'Iolcos, en lui procurant les occasions d'en acquérir, lui dit que l'infortuné Phryxus, leur parent, & descendant, comme eux, d'Éolus, avoit été massacré dans la Colchide; & que son ombre lui étoit apparue pour l'exhorter à le venger, & à sauver ses enfans, qui étoient exposés chaque jour à l'avarice insatiable du Tyran, qui les retenoit à sa cour. Il ajoûta qu'il étoit bien disposé à lui céder la couronne, qui lui appartenoit légitimement, mais que, comme un devoir de religion l'engageoit au voyage de la Colchide, qu'il n'étoit pas en état de faire, il espéroit qu'il voudroit bien s'en acquitter pour lui, & satisfaire les manes irrités d'un parent qui demandoit vengeance. Pour mieux faire goûter cette proposition à Jason, & lui donner plus d'envie d'entreprendre ce voyage, il lui dit que Phryxus, lorsqu'il avoit été obligé d'abandonner Thébes, avoit emporté avec lui une Toi-

ſon précieuſe, dont la conquête l'enrichiroit, en même-tems qu'elle le combleroit de gloire. » Fatigué par des ſonges effrayans, » ajoûte enfin Pélias, j'ai fait » conſulter l'oracle d'Apollon, » & j'ai appris qu'il falloit néceſ- » ſairement appaiſer les manes de » Phryxus & les ramener dans la » Gréce. Mais, mon grand âge » eſt un obſtacle à un ſi long » voyage. Vous qui êtes dans » la fleur de la jeuneſſe, vous » êtes en état de l'entreprendre; » votre devoir vous y engage; la » gloire vous y appelle; vous » ſatisferez par-là à un devoir, » dont je ne puis m'acquitter, & » je jure par Jupiter, de qui vous » & moi tirons notre origine, » que, dès que vous ſerez de re- » tour, je vous placerai ſur le » trône, qui vous appartient. «

Cette propoſition fut fort goûtée de Jaſon, qui ſe retira pour en conférer avec ſon pere & ſes oncles; & ils réſolurent, d'un commun accord, de la faire publier dans toute la Gréce, pour inviter la jeuneſſe à ſe joindre à lui, dans une expédition ſi glorieuſe & ſi utile. Tandis que l'élite de la jeuneſſe Grecque s'aſſembloit dans la Theſſalie, pour accompagner Jaſon, on étoit occupé à conſtruire un vaiſſeau, propre à un voyage de ſi long cours. C'eſt le célebre navire Argo ſur lequel on a débité tant de fables, & dont les Argonautes ont pris leur nom.

Les Anciens ne ſont pas d'accord ſur le nombre de ceux, qui s'embarquérent avec Jaſon; mais, l'opinion la plus commune, c'eſt qu'ils étoient cinquante-deux. D'abord, on ſongea à nommer le chef de cette entrepriſe. Quoiqu'Hercule, & par ſa réputation, & par ſes exploits, eût pu le diſputer à tous, il vouloit bien cependant en déférer l'honneur à Jaſon, comme à celui que cette expédition regardoit de plus près, étant proche parent de Phryxus; outre que c'étoit à lui, que Pélias l'avoit ordonné. On nomma enſuite le pilote du vaiſſeau; & cet emploi fut donné à Typhis, qui paſſoit pour être fils de Neptune; c'eſt-à-dire, qui étoit un habile homme en fait de marine.

Lorſque tout fut prêt pour le voyage, Jaſon, ſelon Apollonius, avant que de mettre à la voile, ordonna un ſacrifice ſolemnel au dieu, auteur de ſa race, & à toutes les divinités, qu'il crut pouvoir être favorables à ſon entrepriſe. Chacun s'empreſſa à apporter des pierres pour élever l'autel, qu'on couvrit de branches d'olivier. Après les ablutions ordinaires, le Prêtre répandit deſſus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux dieux, en l'honneur deſquels ſe faiſoit le ſacrifice, & invoqua leur protection contre les dangers d'un ſi long voyage. Jupiter, ſelon le même Apollonius, promit par la voix du tonnerre, ſon ſecours à cette troupe héroïque, qui s'embarqua après le ſacrifice. Les Argonautes étoient déjà dans le vaiſſeau, lorſque Chiron arriva pour prendre congé de ſon cher Jaſon; & après l'avoir embraſſé, ainſi que les autres hé-

ros, il leur donna des avis pour leur voyage, & fit des vœux pour l'heureux succès de leur entreprise. Enfin, le vent étant favorable, le vaisseau sortit du port, & mit à la voile.

I.

DÉPART ET AVENTURES des ARGONAUTES pendant leur navigation.

La navigation des Argonautes fut d'abord assez heureuse; mais, une tempête les obligea bientôt à relâcher dans l'isle de Lemnos. Les femmes de cette isle avoient, en ce tems-là, manqué de respect à Vénus; & cette déesse, pour les en punir, les avoit rendues d'une odeur si insupportable, que leurs maris les avoient abandonnées. Ces femmes accoururent sur le rivage, pour s'opposer à leur descente. Il s'y livra même un combat; mais, nos guerriers, qu'elles prenoient pour leurs maris, s'étant fait connoître, elles les reçurent agréablement. Ils demeurérent deux ans dans cette isle, où ils eurent plusieurs enfans. Hypsiphile, pour sa part, en eut deux de Jason, dont l'un fut appellé Thoas, comme son grand-pere, l'autre Eunéus.

De Lemnos, les Argonautes allérent en Samothrace, premiérement pour accomplir le vœu, qu'Orphée avoit fait pendant la tempête, dont nous avons parlé; & en second lieu, parce que Castor & Pollux, suivant Diodore de Sicile, souhaitoient d'être initiés aux mystéres, qu'on célébroit dans cette isle, pour rendre les dieux favorables à leur navigation. Comme ils étoient en mer, au sortir de Lemnos, les Tyrrhéniens leur livrérent un sanglant combat, où tous nos héros furent blessés, excepté Glaucus, qui disparut & fut mis au nombre des dieux de la mer. De-là, ils entrérent dans l'Hellespont, tournérent du côté de l'Asie, & abordérent sur les côtes de la petite Mysie, au-dessus de la Troade. Et ce fut-là qu'Hercule, Thélamon & Hylas les abandonnérent.

Les Argonautes abordérent ensuite à Cyzique, ville située au pied du mont Dyndime, dont Cyzicus étoit roi. Outre les Molions, qui habitoient cette ville, Apollonius de Rhodes dit qu'il y avoit des Géans, qui avoient chacun six bras & six jambes, que Junon avoit fait sortir de terre, pour exterminer Hercule; c'est-à-dire, quelques pirates, qui croisoient sur ces côtes avec six vaisseaux, marqués par le nombre de leurs bras & de leurs jambes; ou, ce qui revient au même, quelques brigands qui ravageoient le païs, ainsi que nous l'apprenons de Polygnote, cité par les anciens Scholiastes. Car, on donnoit le nom de Géans à ces sortes de bandits, aussi-bien qu'à ceux, qui étoient d'une taille extraordinaire.

Le Roi, averti par un Oracle de l'arrivée de ces étrangers, les reçut favorablement; & après leur avoir donné des rafraîchissemens, & les avoir comblés de présens, il les laissa partir. Mais, un vent contraire les ayant obligés

de relâcher pendant la nuit dans le même port, Cyzicus, qui fut averti qu'un vaisseau venoit d'arriver, croyant que c'étoit les Pélasges, ses ennemis, alla les attaquer, & fut tué dans le combat par Jason même, qui, pour expier cette mort, quoiqu'involontaire, après avoir fait à ce Prince de magnifiques funérailles, offrit un sacrifice à la Mere des dieux, & lui fit bâtir un temple sur le mont Dyndime, en se servant de l'eau d'une fontaine, que la Déesse, suivant les Poëtes, avoit fait sortir de terre; c'est-à-dire, que les Argonautes trouvérent dans un lieu inconnu.

Au sortir de Cyzique, nos voyageurs s'arrêtérent dans la Bébrycie, qui étoit l'ancien nom de la Bithynie, si nous en croyons Servius. Là, regnoit Amycus, qui avoit coûtume de défier au combat du Ceste ceux qui arrivoient dans ses États. Pollux accepta le défi; mais, ayant appris que ce Prince lui dressoit des embûches, pour le faire périr, il appella à son secours quelques-uns de ses compagnons, & le fit périr lui-même.

Après la mort d'Amycus, les Argonautes sortirent de ses États pour continuer leur voyage; mais, un coup de vent les ayant jettés sur les côtes de Thrace, ils prirent terre à Salmydesse, où regnoit Phinée, fils de Phœnix, prince vieux & aveugle, qui étoit sans cesse tourmenté par les Harpyes, monstres, dont les Poëtes ont tant parlé. Phinée ayant reçu favorablement les Argonautes, & leur ayant promis un guide, pour les conduire à travers les roches Cyanées, ou Symplégades, dont le passage étoit regardé alors comme extrêmement dangereux, ils s'offrirent d'employer tous leurs efforts pour le délivrer de la persécution de ces monstres. Calaïs & Zéthès, enfans de Borée, qui avoient des aîles, les poursuivirent sans relâche jusqu'aux isles Plotes, dans la mer d'Ionie. Et ce fut là qu'ils reçurent ordre des dieux, par le ministére d'Iris, de les laisser tranquilles, & de s'en retourner. Ce retour, en Grec στροφή, fit changer de nom à ces isles, qui, depuis ce tems-là, furent appellées Strophades.

Diodore de Sicile raconte cette aventure, sans parler des Harpyes, lui qui ne néglige guere les fables anciennes. Il dit seulement qu'Hercule, qui n'avoit pas encore abandonné les Argonautes, n'ayant pu obtenir de Phinée la liberté des jeunes Princes, qu'il tenoit en prison, lui ôta la vie, & leur partagea ses États.

Quoiqu'il en soit, les Argonautes, ayant reçu de Phinée des avis salutaires pour le reste de leur navigation, & sur tout pour le passage des Cyanées ou Symplégades, quittérent la Thrace, & entrérent dans le Pont-Euxin. Les Cyanées, au reste, étoient deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irréguliere; dont une partie étoit du côté de l'Asie, l'autre de l'Europe, & qui ne laissoient entr'eux, selon Strabon, qu'un espace de vingt stades; ensorte que les flots

de la mer, qui venoient s'y briser avec bruit, faisoient lever une fumée, qui obscurcissoit l'air, & rendoit ce passage assez difficile.

Effrayés, à la vue de ce détroit, nos voyageurs lâchérent une colombe, qui le traversa heureusement; ensuite de quoi, ils tentérent eux-mêmes le passage. Cette colombe, dont parlent les Poëtes, n'étoit autre chose qu'un bâtiment leger, que leur avoit donné Phinée, & dont le pilote connoissoit bien ce détroit. Ce n'est pas ici, au reste, une simple conjecture, puisqu'Apollodore dit positivement que ce Prince, pour rassurer les Argonautes, leur avoit donné un guide. Homère prétend que c'est Junon, qui les favorisa dans cette occasion; ce qui veut dire que l'air, dont cette déesse étoit le symbole, fut tranquille & serein; & si on ajoûte 1.° que la colombe y perdit sa queue, & le navire Argo un morceau de sa poupe; c'est que ces deux bâtimens heurtérent contre un de ces rochers, & que le premier y eut son gouvernail brisé; 2.° que, depuis ce jour-là, Neptune fixa ces rochers; c'est parce que ce passage une fois bien connu, on ne fit plus tant de difficulté de le tenter; & le commerce fut dès-lors libre dans cette mer. En effet, si nous en croyons Plutarque, ce fut dans ce voyage des Argonautes, que s'établit le commerce des Grecs dans le Pont-Euxin, Jason l'ayant nettoyé des corsaires, qui l'infectoient.

Au sortir de ce passage, les Argonautes tournérent du côté de l'Asie, & abordérent au païs des Mariandiniens, où Lycus, qui en étoit roi, & Grec d'origine, les reçut favorablement. Mais, pendant leur séjour dans ce païs-là, ils perdirent deux de leurs compagnons, Idmon, fils d'Abas, qui mourut de la blessure d'un sanglier, & le pilote Typhis. On leur fit de magnifiques funérailles; & après qu'on eut mis Ancée à la place de Typhis, on se rembarqua. Et une tempête ayant contraint nos Héros d'aborder à l'isle d'Arécie, ils y trouvérent les enfans de Phryxus, qu'Æetès, leur ayeul maternel, envoyoit dans la Gréce, pour y recueillir la succession de leur pere, & les ramenérent dans la Colchide. Après un rude combat, qu'ils eurent à essuyer contre certains oiseaux, qui, selon Apollonius de Rhodes & Pomponius Méla, lançoient de loin des plumes meurtrières; c'est-à-dire, sans doute, contre les habitans de cette isle, qui les poursuivoient à coups de fléche, il ne leur arriva rien de considérable depuis l'isle de Mars jusqu'à Æea, capitale de la Colchide le théatre de leurs grandes aventures.

II.

AVENTURES des ARGONAUTES dans la Colchide.

Pendant que Jason & ses compagnons passoient la nuit à délibérer de quelle manière ils se présenteroient le lendemain au Roi, & comment ils s'y prendroient, pour lui demander les biens, que

Phryxus avoit laiſſés en mourant; Æetès, de ſon côté, averti de leur arrivée, & du motif de leur voyage, & effrayé de plus par un ſonge funeſte, cherchoit les moyens de les faire périr, ou du moins leur chef, comme le plus intéreſſé dans cette affaire. Ainſi, quand les Argonautes parurent devant lui, ce Prince preſcrivit à Jaſon, qui demandoit la Toiſon d'or, des conditions ſi dures, qu'il crut, ou qu'il ſe déſiſteroit de ſon deſſein, ou qu'il ſuccomberoit. Il n'y a rien là que de naturel. Mais, comme la relation de ce voyage fut apparemment écrite dans cet ancien langage de la Gréce, qui étoit preſque le même que celui, que Cadmus y avoit apporté; c'eſt-à-dire, le Phénicien; ceux, qui, dans la ſuite, vinrent à le lire, y trouvant beaucoup d'expreſſions, qu'ils n'entendoient plus, & qui préſentoient pluſieurs ſens, prirent celui qui paroiſſoit le plus merveilleux, & débitérent, au ſujet d'une aventure toute ſimple, des fables auſſi extraordinaires, que difficiles à expliquer.

Les Poëtes, ſur tout, qui firent de cette hiſtoire le ſujet de leurs poëmes, ou de leurs tragédies, cherchérent à l'embellir. L'intervention des dieux, ſi ordinaire dans les anciens ouvrages, & l'amour furent la machine, qu'ils employérent. Apollonius de Rhodes & Onomacrite, apparemment après d'autres Poëtes encore plus anciens, [car l'Argonaute Orphée lui-même avoit compoſé un poëme à ce ſujet] diſent que Junon, qui chériſſoit Jaſon, & Minerve convinrent enſemble, qu'il falloit rendre Médée amoureuſe de ce Prince, ne doutant pas que, comme elle poſſédoit à fond l'art des enchantemens, elle ne le tirât heureuſement des périls, où il alloit être expoſé.

Cependant, Jaſon & Médée ſe rencontrérent hors de la ville près du temple d'Hécate, où ils étoient allés, l'un & l'autre, implorer le ſecours de la déeſſe. Et Médée, qui prenoit déjà un tendre intérêt à Jaſon, lui promet toute ſorte de ſecours, s'il veut lui donner ſa foi. Après des ſermens mutuels, ils ſe ſéparent; & Médée va préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour ſauver ſon amant; car, le Roi avoit preſcrit que, pour avoir la Toiſon, qu'il étoit venu chercher de ſi loin, il devoit d'abord mettre ſous le joug deux taureaux, qui avoient les pieds & les cornes d'airain, & qui vomiſſoient des tourbillons de feu & de flammes, les attacher à une charrue de diamant, & leur faire défricher quatre arpens d'un champ, conſacré à Mars, qui n'avoient jamais été labourés, pour y ſemer les dents d'un dragon, d'où devoient ſortir des hommes armés, qu'il falloit tous exterminer ſans qu'il en reſtât un ſeul. Il devoit enfin tuer le monſtre, qui veilloit ſans ceſſe à la conſervation de ce précieux dépôt, & exécuter tous ces travaux en un jour.

Jaſon, ſûr du ſecours de Médée, accepta tout; & le lendemain matin, on s'aſſemble hors de la ville dans le champ de Mars. Le Roi, d'un côté, accompagné

d'une foule de sujets, accourut à ce spectacle; de l'autre, le chef des Argonautes vint avec tous ses compagnons, consternés à la vue du danger auquel il alloit s'exposer. On lâche les taureaux, dont la vue seule fait frémir les spectateurs. Jason les apprivoise, les met sous le joug, laboure le champ, y seme les dents du dragon de Mars; & lorsqu'il en voit sortir des combattans, il lance une pierre au milieu d'eux, qui les met si fort en fureur, qu'ils s'entretuent les uns les autres. Il va ensuite chercher le monstre, qui gardoit la Toison, l'assoupit avec les herbes enchantées & un breuvage préparé, que son amante lui avoit donnés, lui ôte la vie, & enleve le précieux dépôt.

On pourroit dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poëtes, qui, contraires en cela aux Historiens, ne racontent jamais sans machine les faits, qui sont le fondement de leurs poëmes. Cependant, le célebre Bochart, qui connoissoit parfaitement le génie des langues de l'Orient, a cru trouver dans celle des Phéniciens le dénouement de la plûpart de ces fictions. Et comme personne n'a mieux réussi que lui dans l'explication de cette fable, ce sont ses idées, que nous allons proposer.

Médée, que Jason avoit promis d'épouser & d'emmener dans la Gréce, sollicitée par Calciope, sa sœur, veuve de Phryxus, qui voyoit ses enfans en proye à l'avarice d'un Roi cruel, aida son amant à voler les trésors de son pere, soit en lui donnant une fausse clef, ou de quelqu'autre manière, & s'embarqua avec lui.

Cette histoire étoit écrite, comme on l'a dit, en Phénicien, que les Poëtes, qui sont venus longtems après, n'entendoient pas; & ce sont les mots équivoques de cette langue, qui ont donné lieu aux fables, qu'on vient de rapporter. En effet, dans cette langue, le mot Syrien *Gaza* signifie à la lettre un trésor; & cet autre mot *Saur*, qui veut dire une muraille, désigne aussi un taureau. On exprime, dans cette même langue, de l'airain, du fer & un dragon, par ce terme *Nachas*. Ainsi, au lieu de dire que Jason avoit enlevé un trésor que le roi de la Colchide tenoit dans un lieu bien enfermé, & qu'il faisoit garder soigneusement, on a prétendu que, pour enlever une Toison d'or, il avoit fallu dompter des taureaux, tuer un dragon, &c.

L'amour de Médée pour Jason, ce grand ressort, qu'Élien croit avoir été inventé par Euripide dans la tragédie de Médée, faite à la prière des Corinthiens, n'a rien que de fort ordinaire; & cette Princesse, qui abandonna son pere & sa patrie pour suivre Jason, fait bien voir, par cette conduite, qu'elle en étoit amoureuse, sans qu'il soit besoin de faire intervenir Junon & Minerve dans cette intrigue, qui fut l'ouvrage de Calciope, laquelle pour venger la mort de son mari, & sauver ses enfans, qu'Æetès avoit résolu de faire mourir, à leur retour de la Gré-

ce, où il les avoit envoyés, employa tous ses soins pour favoriser la passion que sa sœur avoit pour Jason. On peut ajoûter encore que les quatre jeunes Princes, qu'il avoit ramenés dans la Colchide, & qui se voyoient exposés à la fureur de leur grand-pere, si les Grecs étoient vaincus, les secoururent de tout leur pouvoir.

Bochart explique encore très-heureusement la circonstance des hommes armés, qui sortirent de terre, & s'entretuérent. Il devoit y avoir, selon lui, dans cette histoire, une phrase composée à peu près des mots, qui signifient: *Jason assembla une armée de soldats armés de piques d'airain, prêts à combattre*, qu'on expliqua ainsi, à l'aide de mots équivoques: *Il vit naître des dents des serpens, une armée de cinq hommes*, ou plutôt *de soldats armés cinq à cinq*. C'étoit là l'ancienne maniére, sur tout chez les Égyptiens, de ranger & de faire marcher les troupes. On peut, en effet, très-bien conjecturer que Jason, outre ses compagnons, avoit pris dans le païs quelques troupes auxiliaires, qu'on publia être sorties de terre, parce qu'elles étoient sujettes du roi de Colchide & du même païs, & qui périrent dans le combat qui fut donné apparemment entre les Grecs & les Colques. Car, tout ce mystére poëtique, qu'on a exposé, peut très-bien s'entendre d'un combat, qui rendoit les Grecs victorieux & maîtres de la personne & des trésors d'Æetès. Cette explication est sans doute préférable à celle de Diodore de Sicile, qui dit que le gardien de la Toison se nommoit *Draco*; & que les troupes qui le servoient, étoient venues de la Chersonnèse Taurique; ce qui avoit donné lieu aux fables, qu'on vient d'expliquer.

On ne convient pas généralement que la Toison d'or ne fût que les trésors du roi de la Colchide. Diodore de Sicile croyoit que c'étoit la peau d'un mouton, que Phryxus avoit immolé, & qu'on gardoit très-soigneusement, à cause qu'un oracle avoit prédit que le Roi seroit tué par celui, qui l'enléveroit. Strabon & Justin pensoient que la fable de cette Toison étoit fondée, sur ce qu'il y avoit, dans la Colchide, des torrens qui rouloient un sable d'or, qu'on ramassoit avec des peaux de mouton; ce qui se pratique encore vers le fort Louïs, où la poudre d'or se recueille, avec de semblables toisons, lesquelles, quand elles en sont bien remplies, peuvent être regardées comme des Toisons d'or.

Varron & Pline prétendent que cette fable tire son origine des belles laines de ces païs-là; & que le voyage, qu'avoient fait quelques marchands Grecs, pour en aller acheter, avoit donné lieu à la fiction. On pourroit ajoûter, que, comme les Colques faisoient un grand commerce de peaux de martes, & d'autres pelleteries, ce fut peut-être le motif du voyage des Argonautes.

Paléphate a imaginé, on ne sçait sur quel fondement, que sous l'emblême de la Toison d'or, on

avoit voulu parler d'une belle ſtatue d'or, que la mere de Pélox avoit fait faire, & que Phryxus avoit emportée avec lui dans la Colchide. Enfin, Suidas croit que la Toiſon d'or étoit un livre en parchemin, qui contenoit le ſecret de faire de l'or; digne objet de l'ambition, ou plutôt de la cupidité, non ſeulement des Grecs, mais de toute la terre. Et cette opinion, que Tollius a voulu faire revivre, eſt ſuivie par tous les Alchimiſtes. Mais, reprenons la ſuite de l'hiſtoire des Argonautes.

III.

RETOUR des ARGONAUTES en Gréce.

Jaſon étant heureuſement venu à bout de ſes deſſeins, ne ſongea plus qu'à partir & à cacher ſa fuite. Ainſi, ayant profité d'une nuit obſcure, pendant laquelle Médée & ceux, qui l'accompagnoient, étoient venus ſe rendre à ſon vaiſſeau, avec les tréſors d'Æetès, il mit promptement à la voile, ſe doutant bien qu'il alloit être pourſuivi. Il le fut en effet. Le Roi fit promptement mettre en état quelques vaiſſeaux, qui partirent ſous la conduite d'Abſyrte, ſon fils, dans le deſſein de pourſuivre le raviſſeur; on l'eut bientôt atteint. Mais, Jaſon, ſuivant Onomacrite, ayant pris terre avec ſon beau-frere, l'emmena, accompagné de Médée, dans un lieu écarté, ſous prétexte de traiter d'accommodement; & ce fut-là que lui & Médée le maſſacrérent. Ils répandirent enſuite ſes membres ſur la route, pour retarder la marche de ceux, qui les pourſuivoient, & ſe rembarquérent. Le Poëte, qu'on vient de citer, a ſans doute imaginé ce fait, puiſque nous verrons, dans la ſuite, qu'Abſyrte pourſuivit long-tems le navire Argo. D'ailleurs, ce que l'on dit du caractére de Médée, fait diſparoître juſqu'au ſoupçon d'une action ſi barbare.

Le retour de Jaſon dans la Gréce eſt raconté par d'anciens Poëtes de pluſieurs maniéres, bien différentes les unes des autres. Quelque extravagantes que ſoient leurs relations, ils avoient cependant, les uns & les autres, l'avantage de trouver dans les lieux, qu'ils lui font parcourir, des monumens, qui atteſtoient que ce Héros y avoit paſſé; & leurs relations ont été adoptées, en tout ou en partie, par de graves hiſtoriens, tels qu'Hécatée de Milet, Timagete, Timée, &c. Strabon même, qui n'y ajoûte pas foi, fait mention des monumens trouvés dans les lieux, où les Poëtes qu'on va citer, diſent qu'il paſſa.

Selon Onomacrite, Jaſon & ſes compagnons parcoururent d'abord les côtes orientales de l'Aſie, enſuite le Boſphore Cimmérien & les Palus Méotides, d'où, étant entrés dans je ne ſçai quel détroit, ils y demeurérent neuf jours, au bout deſquels ils ſe trouvérent dans l'Océan ſeptentrional, où faute de vent, ils furent obligés de débarquer & de tirer leur vaiſſeau. Quelque-tems après, un doux Zéphir les avertit de rentrer dans leurs vaiſſeaux; & ils voguérent

en prenant toujours sur la gauche. Ils arrivérent à l'isle Peucesté, qui n'étoit point inconnue au pilote Ancée ; de-là ils vinrent à celle de Circé, où Jason rencontra cette Princesse, qui lui apprit que la cause de tous ses malheurs étoit le meurtre d'Absyrte, dont cependant elle refusa de l'expier.

Les Argonautes, ayant continué leur route, arrivérent aux colonnes d'Hercule, rentrérent dans la Méditerranée, passérent près de la Sicile, & tombérent dans le détroit de Scylla & de Charybde, où ils auroient fait infailliblement naufrage, si Téthys, pour prévenir le malheur, dont son mari Pélée étoit menacé, ne les en eût retirés. Le séjour des Sirènes, qui n'en étoit pas éloigné, pensa leur être aussi fatal que le détroit ; mais, l'éloquence d'Orphée les sauva du péril, où ils s'étoient engagés. Échappés de ce nouveau danger, ils arrivérent au païs des Phéaciens, où ils rencontrérent la flotte ennemie, qui étoit venue, par un autre chemin, les attendre-là. Les chefs de cette flotte lui demandérent Médée ; & on convint de part & d'autre que Jason seroit obligé de la remettre entre leurs mains, si véritablement il ne l'avoit pas épousée. Mais, la femme d'Alcinoüs, qui avoit été prise pour juge, ayant fait célébrer la même nuit la cérémonie du mariage, & ayant déclaré aux députés de la flotte ennemie, qu'elle sçavoit, à n'en point douter, que Jason & Médée avoient été mariés, dès le tems qu'il l'avoit enlevée, ils furent obligés de la lui laisser & de s'en retourner. Cependant, les Argonautes sortirent de l'isle des Phéaciens. Ils étoient déjà arrivés au golfe d'Ambracie, lorsqu'une tempête les jetta dans les Syrtes d'Afrique, où ils eurent à essuyer une infinité de dangers. Enfin, étant sortis d'un endroit si périlleux, ils gagnérent le cap Malée, où se fit l'expiation du meurtre d'Absyrte, ainsi que Circé le leur avoit ordonné ; après quoi, ils arriverent sur les côtes de Thessalie.

Quelque peu vraisemblable que soit ce voyage, pour un tems sur tout où la navigation n'étoit guere perfectionnée, celui que leur fait faire Apollonius de Rhodes, l'est encore moins. Junon, dit ce Poëte, voulant délivrer les Argonautes du danger, où les mettoit la flotte d'Absyrte, qui les poursuivoit, poussoit le navire Argo du côté de la Gréce, lorsqu'ils se ressouvinrent que Phinée leur avoit dit qu'il falloit qu'ils retournassent dans leur païs par une route différente de celle, qu'ils avoient tenue en allant dans la Colchide ; que cette route avoit été marquée par les prêtres de Thébes en Égypte ; que de ce païs étoit anciennement sorti un capitaine célebre, qui, après avoir parcouru l'Europe & l'Asie, & conquis des païs infinis, avoit fondé plusieurs villes, & entr'autres Æea, capitale de la Colchide ; qu'on voyoit gravés, chez les anciens habitans du païs, sur des colonnes, les chemins & les routes de tous les endroits de la terre & de la mer, où

où l'on pouvoit voyager ; & qu'il étoit marqué sur ces colomnes, qu'il y avoit aux extrêmités de l'Océan un grand fleuve d'un cours très-étendu. Ce fleuve étoit le Danube ; ils y entrérent par une de ses bouches, tandis qu'Absyrte, que ce Poëte ne dit pas être mort de la manière dont nous l'avons rapporté, y entra par une autre bouche, & le remontérent pendant plusieurs lieues. Puis, le fleuve leur manquant, ils descendirent de leur vaisseau, & le portérent l'espace de plus de cinquante lieues, jusqu'au golfe Adriatique, où ils rencontrérent Absyrte, qui les avoit devancés. Et c'est là, suivant ce Poëte, que Jason s'en défit à peu près de la manière que le raconte Onomacrite.

Ce fut après ce meurtre qu'il sortit un oracle de la poutre, prise dans la forêt de Dodone, qui les avertit qu'ils n'arriveroient dans leur patrie, que lorsque Jason se seroit soumis à la cérémonie de l'expiation. Cela leur ayant fait changer de route, ils abordérent au port d'Æea, séjour de Circé, sœur du roi de Colchos, & tante de Médée. Cette Princesse reçut sa nièce avec Jason, sans les connoître. Ils s'avancérent l'un & l'autre les yeux baissés, & sans proférer un seul mot, jusqu'au foyer sacré, où Jason ficha en terre l'épée, dont il avoit tué Absyrte. Leur silence & l'état où ils paroissoient, firent comprendre à Circé, qu'ils étoient coupables ; & elle se prépara à les expier. Cette Princesse fit apporter un jeune cochon, qui tettoit encore ; & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Médée, & fit les libations accoûtumées, en l'honneur de Jupiter expiateur. Après quoi, ayant fait jetter hors du palais les restes du sacrifice, elle brûla sur l'autel des gâteaux pêtris avec de la farine, de l'eau, & du sel, & accompagna toutes ces cérémonies, de prieres propres à fléchir la colère des dieux. L'expiation achevée, elle fit asseoir ses hôtes pour les régaler ; mais, ayant ensuite reconnu que Médée étoit sa nièce, elle la chassa avec Jason, sans cependant leur faire aucun mal, parce qu'ils avoient imploré sa protection en état de supplians.

Au sortir de ce séjour, ils se remirent en mer, & naviguérent pendant quelque-tems avec assez de bonheur. Ils touchoient presque aux côtes de la Gréce, lorsqu'une tempête les jetta sur les Syrtes d'Afrique, d'où ils eurent toute la peine du monde à se tirer. Ils en sortirent cependant, & arrivérent heureusement dans la Gréce.

Enfin, suivant une troisième tradition, les Argonautes ayant remonté le Phare, voyagérent dans plusieurs païs de l'Asie, où ils laissérent quantité de vestiges de leur route.

Quelque dénuées de vraisemblance que paroissent ces trois relations, elles méritent pourtant quelques réflexions. D'abord, il est évident que celle d'Onomacrite, qui fait revenir nos héros par l'Océan septentrional, est une

fiction qui prouve qu'on connoissoit peu, au tems de ce Poëte, les païs du Nord. Que les Argonautes soient entrés par le Pont-Euxin dans les Palus-Méotides, il n'y a rien-là de surprenant. Il est possible même qu'ils aient pu quelque tems remonter le Tanaïs; mais que, par ce fleuve, on puisse aller jusqu'à l'Océan, c'est le comble de l'ignorance, & une fiction puérile, que l'Auteur n'a employée que pour nous étaler ce que l'on sçavoit, de son tems, sur les peuples qui habitoient ces contrées éloignées; peuples, dont la plûpart sont inconnus, & qui n'existoient pas même au tems qu'on dit que vivoit Onomacrite.

On ne dira rien des autres fautes contre la Géographie, qu'on pourroit reprocher à notre Poëte, parce qu'elles sautent aux yeux; encore moins parlera-t-on de l'action de porter le vaisseau; ce qui est une pure fiction. Mais, on ne doit pas passer sous silence ce qu'a dit Apollonius de Rhodes, de ces colomnes de la Colchide, sur lesquelles étoient gravées toutes les routes, connues en ce tems-là. C'est un fait qui regarde Sésostris, qui, en effet, porta ses conquêtes jusqu'au Phase, & y laissa différens monumens, aussi magnifiques qu'utiles. Apollonius de Rhodes, ayant passé la plus grande partie de sa vie en Égypte, en qualité de Bibliothécaire de Ptolémée Philadelphe, possédoit sans doute l'histoire de Sésostris; & quoiqu'elle fût postérieure à l'expédition des Argonautes, il a pu, par anticipation, parler des monumens, que ce conquérant laissa dans la Colchide. Surquoi, on peut consulter, outre Hérodote, Jamblique, M. Huet & plusieurs autres Sçavans. L'ancien commentateur d'Apollonius de Rhodes nomme Séthoncosis, le Prince qui avoit fait élever ces colomnes, & qui est le même que Sésostris.

Il y auroit encore bien des réflexions à ajoûter sur le retour des Argonautes; mais, je craindrois d'abuser de la patience du lecteur, cet article, sur tout, étant déjà fort long.

Les Argonautes, avant que de se séparer, firent une ligue contre tous ceux, qui auroient quelque chose à démêler avec eux; & pour la rendre plus solemnelle, Hercule les assembla dans les plaines de l'Élide, pour y célébrer les jeux Olympiques, qui avoient été interrompus depuis long-tems, & qui le furent encore après. Jason consacra dans l'isthme de Corinthe au dieu de la mer le navire Argo, que les Poëtes ont placé depuis dans le ciel, ainsi qu'on peut le voir dans Hygin, & dans les premiers vers de l'ouvrage de Valérius Flaccus.

IV.

ÉPOQUE DU VOYAGE DES ARGONAUTES.

Les Sçavans ont embrassé différentes opinions, au sujet de l'Époque du voyage, qu'on vient de raconter. Les uns l'éloignent trop de la guerre de Troye; car, il suffit de la déterminer par sa distance à cet événement. Les au-

tres la rapprochent trop ; c'est-à-dire, que les premiers l'en éloignent de 96 ans, comme Eusébe, & que les autres la mettent seulement 20 ans auparavant, comme Joseph Scaliger ; ce qui est également faux.

Si la date de la mort d'Hercule, donnée par Apollodore, qui fait mourir ce héros 53 ans avant la prise de Troye, étoit certaine, & qu'il fallût mettre un espace de quatre ou cinq ans, pour ce qu'il fit, depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à sa mort, cette conquête seroit arrivée environ 58 ans avant la prise de Troye ; ce qui est insoûtenable. Il est vrai que Velléius Paterculus ne fait mourir Hercule que 40 ans avant cette guerre. Si l'on y joint les cinq ans, dont on vient de parler, l'Époque, que l'on cherche, tomberoit l'an 44, ou 45. Mais, cette distance est encore trop grande & contredit, quoique moins que les autres, ce que l'antiquité nous a laissé de plus incontestable sur le siécle, dont il s'agit. Car enfin, que penser de deux événemens, lorsque dans le dernier se trouvent les mêmes guerriers en assez grand nombre, plusieurs de leurs fils, & seulement quelques-uns de leurs petits-fils ; sinon qu'ils sont beaucoup plus proches que ne le prétendent plusieurs Sçavans, & qu'ils ne peuvent être éloignés l'un de l'autre que de 34 ou 35 ans ; à peu près comme la guerre de 1701 & celle de 1734, où l'on a vu les mêmes guerriers, leurs fils, & quelques-uns de leurs petits-fils ? Or, c'est précisément le cas des Argonautes & des capitaines de la guerre de Troye, au témoignage de toute l'Antiquité, à commencer par Homère.

ARGORÉUS, *ou* DIEU DU MARCHÉ, surnom de Mercure. Il avoit, sous ce surnom, une statue à Phares en Achaïe. Cette statue, selon Pausanias, rendoit des oracles. Elle étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure quarrée, de bout à terre, sans piédestal.

ARGOS, *Argos*, Ἄργος, (a) ville célebre de Péloponnèse, sur le fleuve Inachus. Elle donna son nom au royaume d'Argolide, qui est aussi connu sous le royaume d'Argos.

On alloit de Cléone à Argos par deux chemins, dont l'un étoit plus commode pour les gens de pied ; car, celui qui passoit à Trete, quoiqu'étroit & serré par des montagnes, étoit néanmoins le plus facile pour les voitures. Il est hors de doute que cette ville est la même, qui fut bâtie par Phoronée, second roi d'Argolide, duquel elle prit d'abord le nom de Phoronique ; & le nom d'Argos lui fut donné par Argus, successeur de Phoronée. Elle a porté plusieurs autres noms, ou plutôt surnoms. Ainsi, on l'a surnommée Hippium, Inachium, Dipsium, ou Polydipsium.

Le temple le plus célebre qu'il y eût à Argos, étoit le temple d'Apollon Lycius. La statue du

(a) Pomp. Mel. Lib. II, c. de Maced. Plin. L. IV. c. 5. L. VII. c. 56. Strab. p. 376, 377. *& alib. pass.* Ptolem. L. VI. c. 16. Pauf. pag. 111. *& seq.*

dieu ; c'eſt-à-dire , celle , que l'on y voyoit du tems de Pauſanias , étoit un ouvrage d'Attalus Athénien. Car , l'ancienne , qui étoit de bois , fut conſacrée avec le temple par Danaüs. On y voyoit le trône de ce Prince , & une ſtatue de Biton portant un taureau ſur ſon dos ; ce qui ſe trouvoit éclairci par Leucéas , qui diſoit dans ſes poëſies , qu'un jour que les Argiens alloient en cérémonie à Némée pour ſacrifier , ſelon la coûtume , à Jupiter, Biton fit admirer ſa force en portant un taureau ſur ſes épaules. Les Argiens allumoient du feu auprès de cette ſtatue , & ils diſoient que c'étoit le feu de Phoronée ; car , ils n'étoient pas dans l'opinion de ceux , qui croyoient que Prométhée avoit donné le feu aux hommes. Au contraire , ils tenoient pour certain que c'étoit Phoronée, qui en avoit été l'inventeur. Outre la ſtatue de Biton , il y en avoit pluſieurs de bois , entr'autres , une de Mercure , faite par Épéus , & une de Vénus , conſacrée par Hypermneſtre.

On voyoit , dans ce même temple , une ſtatue de Ladas , l'homme de ſon tems le plus leger à la courſe , & une autre encore de Mercure. Il étoit repréſenté tenant dans ſes mains une tortue , dont il vouloit faire une lyre. Devant le temple , il y avoit une eſpèce d'eſcabeau ou de marchepied , où l'on avoit dépeint le combat d'un loup & d'un taureau. On y voyoit auſſi une jeune fille , qui jettoit une pierre au taureau. Les Argiens diſoient que cette jeune vierge étoit Diane. C'étoit encore un monument de Danaüs , auſſi-bien que deux colomnes de bois , que l'on voyoit auprès , & qui étoient taillées en façon de ſtatues , pour figurer Jupiter & Diane. On voyoit dans le même lieu deux tombeaux , l'un de Linus , fils d'Apollon , l'autre de Pſamathé , fille de Crotope. Là ſe voyoit encore une ſtatue d'Apollon , ſurnommé Agyiéus , & un autel conſacré à Jupiter le Pluvieux , devant lequel ces braves chefs , qui vouloient remettre Polynice ſur le trône des Thébains firent ſerment de périr tous , ou de prendre la ville de Thébes. Quant au tombeau de Prométhée, qu'ils montroient en ce lieu , Pauſanias croit qu'ils ſe trompoient , & que les Opuntiens en parloient d'une manière plus conforme à la vérité.

On ne s'arrêtera point à une ſtatue de l'athléte Creugas ; mais , on ne doit pas paſſer ſous ſilence un trophée , que les Argiens avoient érigé en ſigne d'une victoire , qu'ils avoient remportée ſur les Corinthiens , ni une ſtatue de Jupiter Milichius , ou le Débonnaire , qui étoit de marbre blanc & de la façon de Polycléte. On voyoit auprès Cléobis & Biton , en marbre , qui traînoient eux-mêmes leur mere dans un chariot , pour la mener au temple de Junon,

Vis-à-vis ce temple , étoit celui de Jupiter Néméen. Le dieu y étoit de bout & en bronze. C'étoit un ouvrage de Lyſippe. Si on avançoit un peu plus loin , on

trouvoit ſur ſa droite le temple de Phoronée. On remarquera en paſſant qu'encore, du tems de Pauſanias, on faiſoit l'anniverſaire de ce héros. Au-deſſus du temple de Jupiter, il y avoit celui de la Fortune, qui étoit très-ancien. On y conſervoit des dez, que Palamède y avoit autrefois conſacrés, & dont il avoit été l'inventeur. Près de-là, on voyoit le tombeau de la Ménade Chorias; c'étoit une de ces femmes, qui ſuivoient Bacchus, & qui ſervoient dans ſes troupes, lorſqu'il vint aſſiéger Argos. On dit que Perſée remporta la victoire, & que pluſieurs de ces femmes ayant été tuées dans le combat, eurent une commune ſépulture; mais, comme celle-ci étoit la plus diſtinguée, elle eut ſon tombeau à part. Un peu plus loin, on faiſoit voir un temple, qui étoit dédié aux Heures.

En revenant, on trouvoit, ſur ſon chemin, les ſtatues que l'on avoit érigées à Polynice, fils d'Œdipe, & à ces autres chefs, qui périrent avec lui en combattant ſous les murs de Thébes. Eſchyle n'en compte que ſept, quoiqu'ils fuſſent en bien plus grand nombre; car, les plus conſidérables des Argiens, des Meſſéniens & des Arcadiens voulurent partager la gloire de l'entrepriſe. Cependant, les Argiens eux-mêmes ſuivoient l'opinion d'Eſchyle. Près de-là étoient les ſtatues de ceux, qui prirent Thébes, Égialée, fils d'Adraſte, Promachus, fils de Parthénopée, & petit-fils de Talaüs, Polydore, fils d'Hippomédon, Therſandre, Alcméon & Amphiloque, tous deux fils d'Amphiaraüs, Dioméde, Sthénélus, Euryalus, fils de Mécisthée, & enfin les enfans de Polynice, Adraſte & Timéas. Après ces ſtatues, on montroit le tombeau de Danaüs, & le cénotaphe de ces braves Argiens, qui périrent devant Troye, ou en revenant. Près de-là étoit le temple de Jupiter Sauveur, d'où on paſſoit dans une eſpèce de chapelle, où les femmes d'Argos s'aſſembloient pour pleurer Adonis. En y allant, on laiſſoit ſur la droite un temple, qui étoit dédié au fleuve Céphiſſe, qu'ils diſoient avoir été anéanti plus d'une fois par Neptune, quoiqu'ils ſçuſſent fort bien que ce fleuve couloit par-deſſus le temple. Pauſanias crut appercevoir là une tête de Méduſe, faite en marbre, qu'on prétendoit être un ouvrage des Cyclopes. Derrière le temple, il y avoit un endroit, qu'on appelloit la ſalle d'audience, parce que c'étoit-là qu'Hypermneſtre fut jugée, après qu'elle eut été accuſée par Danaüs, ſon pere.

Le théatre n'étoit pas loin delà. On y pouvoit voir pluſieurs choſes fort curieuſes; mais, entr'autres, deux ſtatues de deux hommes, qui ſe battoient, & dont l'un étoit tué par l'autre. Celui qui étoit tué, c'étoit Othryadas de Sparte; & celui qui tuoit, c'étoit Périlas Argien, fils d'Alcénor, & qui, avant ce combat, s'étoit déjà rendu illuſtre par le prix de la lutte, qu'il avoit remporté aux jeux Néméens. Plus haut, étoit le temple de Vénus,

& devant la porte une colomne contre laquelle étoit adossée une statue de cette Télésille, qui étoit si connue par ses cantiques. Elle avoit des volumes de poësies à ses pieds, & dans ses mains un casque, qu'elle paroissoit vouloir mettre sur sa tête.

En descendant du temple de Vénus, vers la place, on voyoit la sépulture de Cerdo, femme de Phoronée. Il y avoit aussi deux temples de ce côté-là, l'un d'Esculape, l'autre de Diane Pitho, ou de la Persuasion. Ce dernier fut consacré par Hypermnestre, lorsqu'elle gagna son procès contre son pere, qui lui faisoit un crime de n'avoir pas tué Lyncée. On trouvoit une statue de bronze d'Énée auprès d'un certain quartier, qu'il avoit plu aux Argiens d'appeller le Delta. Pausanias ne goûtoit pas la raison qu'ils lui donnérent de cette dénomination. Devant la place, il y avoit un autel, dédié à Jupiter Phyxius; cet autel n'étoit pas loin du tombeau d'Hypermnestre, mere d'Amphiaraüs, ni de celui de l'autre Hypermnestre, fille de Danaüs, où son mari Lyncée avoit aussi sa sépulture. Vis-à-vis, on voyoit le tombeau de Talaüs, fils de Bias. Près de-là, étoit le temple de Minerve Trompette, que l'on croit avoir été bâti sous ce titre par Hégélaüs, fils de Tyrrhene, lequel étoit fils d'Hercule & d'une Lydienne.

Au milieu de la place s'élevoit un grand édifice de marbre blanc, que les Argiens regardoient comme un trophée érigé par leurs ancêtres, à l'occasion de la mort de Pyrrhus, roi des Épirotes; car, à l'endroit où son corps fut brûlé, ils lui élevérent un tombeau, sur lequel on voyoit gravées plusieurs machines de guerre, dont il se servoit dans les combats, & particulièrement des Éléphans. Quand on entroit dans le temple de Cérès, on voyoit, sur la grande porte, le bouclier de ce Prince, qui y étoit attaché. Assez près de ce trophée, qui étoit dans la place, on faisoit observer une petite éminence, où l'on dit que la tête de la Gorgone Méduse avoit été enterrée. Auprès du tombeau de la Gorgone étoit celui de Gorgophoné, fille de Persée. Tout devant ce tombeau, il y avoit un trophée de pierres, qu'on avoit élevé, à l'occasion d'un Argien, nommé Laphaés, qui s'étoit emparé du gouvernement, & que le peuple d'Argos chassa de la ville. De ce trophée il n'y avoit qu'un pas au temple de Latone. La statue de la Déesse étoit un ouvrage de Praxitéle. On voyoit auprès une jeune vierge à laquelle ils donnoient le nom de Chloris.

Après le temple de Latone, on trouvoit, à droite, celui de Junon surnommée Anthée. Devant la porte, étoit le tombeau de ces femmes, qui vinrent avec Bacchus des isles de la mer Égée, & qui périrent en combattant contre les Argiens, qui étoient alors commandés par Persée. Aussi, n'appelloient-ils point autrement ce tombeau que la sépulture des Marines. Vis-à-vis étoit le temple de Cérès Pélasgis, ainsi nommé,

parce que ce fut Pélasgus, fils de Triopas, qui le consacra, & son tombeau étoit tout auprès. Un peu plus loin, on remarquoit un cippe de bronze d'une grandeur médiocre, qui soûtenoit des statues fort anciennes de Diane, de Jupiter & de Minerve. Près de-là, il y avoit une fosse autour de laquelle les habitans d'Argos faisoient je ne sçai quelles cérémonies instituées, disoient-ils, par un homme de la ville, qui s'appelloit Nicostrate. Ils jettoient tous les ans à certains jours dans cette fosse des torches ardentes en l'honneur de Proserpine. A quelques pas de-là, on voyoit le temple de Neptune Prosclystius.

Presqu'au sortir de ce temple, on trouvoit le tombeau d'Argus, que les Argiens croyoient avoir été fils de Jupiter,& de cette Niobé, qui étoit fille de Phoronée. Venoit ensuite le temple de Castor & de Pollux, avec des statues non seulement de ces dieux, mais de leurs femmes Hilaire & Phébé, & de leurs enfans Anaxis & Mnasinoüs. Ces statues étoient de bois d'ébène de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Leurs chevaux étoient aussi d'ébène, à la réserve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Auprès de ce temple, il y en avoit un autre dédié à Lucine, & consacré par Hélène. Au de-là du temple de Lucine, on rencontroit celui d'Hécate. La statue de la Déesse étoit de marbre. C'étoit un ouvrage de Scopas. Vis-à-vis,on voyoit deux statues de la même Déesse, qui étoient de bronze. L'une étoit de Polycléte, l'autre de Naucydès, fils de Mothon, & frere de Pericléte. De-là, le chemin vous menoit tout droit au Cylarabus. C'étoit un lieu d'exercice, ainsi appellé à cause de Cylarabus, fils de Sthénélus, qui l'avoit fait bâtir. En y allant, on passoit auprès du tombeau de Licymnius, fils d'Électryon. Un peu au de-là de ce lieu d'exercice & de la porte, qui étoit auprès, on appercevoit le tombeau de Sacadas, célebre musicien, qui inventa & joua le premier à Delphes un air de flûte, que l'on nomma *la Pythique*. Dans le Cylarabus on pouvoit voir une statue de Minerve surnommée Pania. Le tombeau de Sthénélus y étoit aussi, & celui de Cylarabus même. Plus loin, on voyoit un monument, que l'on avoit élevé à ces Argiens, qui s'embarquérent sur la flotte d'Athènes, pour aller faire la conquête de Syracuse & de toute la Sicile.

Quand on prenoit son chemin par la rue, que ceux d'Argos appelloient *Cœlé*, on trouvoit, à main droite,un temple de Bacchus & une statue du dieu, que l'on disoit être venue d'Eubée. Près de ce temple, on vous montroit la maison d'Adraste, & un peu plus loin, le temple d'Amphiaraüs, avec le tombeau d'Ériphyle, qui n'étoit qu'à deux pas de-là, ensuite une enceinte consacrée à Esculape, & la chapelle de Baton. En revenant du quartier, appellé *Cœlé*, on rencontroit un tombeau, qu'on disoit être celui d'Hyrnétho. La statue d'Esculape

la plus renommée qui fût à Argos, c'étoit une ſtatue de marbre blanc, qui repréſentoit le dieu aſſis. Il étoit accompagné de la déeſſe Hygéïa. Le temple du dieu étoit fort ancien & avoit été bâti par Sphyrus, fils de Machaon, & frere de cet Alexanor, qui étoit honoré chez les Sicyoniens à Titané. Les Argiens avoient une Diane Phéréenne, auſſi-bien que les Sicyoniens & les Athéniens ; & ils prétendoient que la ſtatue de cette déeſſe leur avoit été apportée de Pheres, ville de Theſſalie.

Il y avoit à Argos pluſieurs autres choſes, dignes de curioſité ; comme, par exemple, un palais ſouterrein, où étoit cette eſpèce de cage, ou de chambre d'airain, qu'Acriſius avoit, dit-on, fait faire pour y garder ſa fille, & qui fut détruite par le tyran Périlas. Pauſanias met au même rang le tombeau de Crotopus & le temple de Bacchus, ſurnommé Créſius. Car, la haine de Bacchus contre Perſée ayant pris fin avec la guerre, qu'ils s'étoient faite, les ancêtres des Argiens décernérent à ce dieu de grands honneurs, & lui bâtirent ce temple, qui eut depuis le ſurnom de Créſius, ou le Crétois, parce que Bacchus choiſit ce lieu pour la ſépulture d'Ariadne. En effet, Leucéas racontoit que, lorſque ce temple fut réparé, on y trouva une urne de terre, qui renfermoit les cendres d'Ariadne. Il ajoûtoit que lui & pluſieurs Argiens avoient vu cette urne. Auprès du temple de Bacchus, on voyoit celui de Vénus la Céleſte ; & de-là, on alloit à la citadelle, qu'ils appelloient Lariſſe, du nom de Lariſſa, fille de Pélaſgus. Cette fille donna pareillement ſon nom à deux villes de Theſſalie, dont l'une étoit ſur le bord de la mer, & l'autre ſur le bord du fleuve Pénée.

Et montant à la citadelle, on trouvoit le temple de Junon Acréa, & celui d'Apollon. On croit que ce dernier fut bâti par Pythaéus, qui venoit de Delphes, & que c'eſt le premier temple qu'ait eu ce dieu. La ſtatue que l'on y voyoit, étoit de bronze. Le dieu étoit repréſenté tout droit, & ne s'appelloit point autrement que l'Apollon Diradiotès, parce que tout ce lieu étoit nommé Diras. Il s'y rendoit des oracles, & voici de quelle manière : La Prêtreſſe, qui préſidoit à ces oracles, étoit obligée de garder la chaſteté. Elle ſacrifioit tous les mois une brebis durant la nuit ; & auſſi-tôt qu'elle avoit goûté du ſang de la victime, elle étoit remplie de l'eſprit prophétique. Ce temple d'Apollon tenoit à celui de Minerve aux bons yeux, bâti par Dioméde, & ainſi nommé en mémoire de ce que devant Troye, au milieu du combat, Minerve deſſilla les yeux à Dioméde, & diſſipa les épaiſſes ténébres, dont il étoit environné. On trouvoit enſuite un ſtade, où l'on célébroit des jeux en l'honneur de Jupiter Néméen & de Junon. Sur le chemin qui menoit à la citadelle, on faiſoit remarquer auſſi le tombeau des fils d'Égyptus. C'eſt-là, en effet, que leurs têtes furent apportées & miſes en terre.

Car, leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés. Au bout de la citadelle on trouvoit encore un temple, qui étoit dédié à Jupiter Larisséus. Ce temple n'avoit plus de toit, au tems de Pausanias; la statue du dieu étoit de bois & ne tenoit plus sur son piédestal. Mais, le temple de Minerve, qui étoit auprès, étoit digne de curiosité. On y voyoit plusieurs statues, & entr'autres un Jupiter en bois, qui avoit deux yeux, comme la nature les avoit placés aux hommes, & un troisième au milieu du front.

Au sortir d'Argos, on trouvoit plusieurs chemins, qui menoient en divers endroits du Péloponnèse, & un sur tout qui menoit à Tégée, ville d'Arcadie.

Argos, cette ville autrefois si florissante, n'est à présent qu'un bourg avec un château dans la Morée, Province qui est en la dépendance des Turcs. Son nom moderne est encore Argos, ou simplement Argo. *Voyez* Argolide.

Il y a eu plusieurs autres villes du nom d'Argos; 1.° Une dans la Thessalie; 2.° Une autre dans la Cilicie; 3.° Une autre dans l'isle de Nisyros, l'une des Cyclades; 4.° Une autre dans la Gréce, près de la Macedoine, différente de celle de Thessalie; 5.° Une autre dans la Scythie, surnommée Orestique; 6.° Une autre dans la Carie; 7.° Une autre dans le Péloponnèse, près de Trœzene. Celle-ci a tout l'air d'être la même que la capitale de l'Argolide; 8.° Une autre dans l'isle de Chypre. C'est dans celle-ci, dit-on, que Vénus trouva le corps d'Adonis, après la mort de ce Prince. Elle enleva sur le champ cet objet de sa tendresse & de sa douleur.

ARGOS, *Argos*, Ἄργος, nom qui fut donné autrefois au Péloponnèse. *Voyez* Péloponnèse.

ARGOS AMPHILOCHIQUE, *Argos Amphilochicum. Voyez* Amphilochique.

ARGOS HIPPIUM, *Argos Hippium*, Ἄργος ἵππιον, ville d'Italie, autrement appellée Arpi. *Voyez* Arpi.

ARGOUS [le Port d'], (a) *Portus Argous*, λιμὴν Ἀργῷος. Ce port, situé sur les côtes d'Italie, fut ainsi nommé du navire Argo, qui y aborda. Il étoit près du lieu qu'habitoit Circé.

ARGUÉTIUS, *Arguetius*, (b) officier général, dont parle Hirtius dans l'histoire de la guerre d'Afrique. Cet Auteur dit qu'Arguétius, vint d'Italie avec de la cavalerie, & qu'il rapporta ensuite plusieurs étendards, qu'il avoit reçus des Saguntins.

ARGUMENT, *Argumentum*, terme de Rhétorique & de Philosophie.

Cicéron definit l'Argument une raison probable, qu'on propose pour se faire croire. *Ratio probabilis & idonea ad faciendam fidem.* Les Logiciens le définissent plus

(a) Strab. pag. 224. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 132.
(b) Hirt. Pans. de Bell. Afric. p. 835.

ſcientifiquement, *un milieu, qui, par ſa connexion avec les deux extrêmes, établit la liaiſon, que ces deux extrêmes ont entr'eux.*

On diſtingue les Argumens, par rapport à la ſource d'où ils ſont tirés, en Argumens tirés de la raiſon, & en Argumens tirés de l'autorité. Et, par rapport à leur forme, les Rhéteurs, auſſi-bien que les Logiciens, les diviſent en ſyllogiſmes, enthymêmes, inductions & dilemmes.

Un Argument en forme eſt un ſyllogiſme, formé ſelon les régles de la Logique, à laquelle cette eſpèce d'argumentation eſt principalement affectée.

Tous les Rhéteurs, après Ariſtote, diſent que l'enthymême eſt l'Argument de la Réthorique, parce que c'eſt la forme de raiſonnement la plus familière aux Orateurs. La Rhétorique n'étant, ſelon leur définition, que l'art de trouver en chaque ſujet, des Argumens propres à perſuader; ils diſtinguent deux eſpèces principales d'Argumens, par rapport aux ſources qui peuvent les fournir, les uns intrinſéques ou artificiels, les autres extrinſéques ou naturels.

1.° Les Argumens intrinſéques ou artificiels, appellés par les Grecs ἔντεχνα, & par les Latins *inſita*, ſont ceux qui dépendent de l'induſtrie de l'Orateur, & qu'il tire, ou de ſa propre perſonne, ou de celle de ſes Auditeurs, ou du fond même du ſujet qu'il traite.

L'Orateur perſuade à l'occaſion de ſa perſonne & de ſes mœurs, lorſque ſon diſcours donne à ſes Auditeurs une grande idée de ſa vertu & de ſa probité; parce qu'on ajoûte volontiers foi aux paroles d'un homme prudent, éclairé & vertueux, ſurtout en matière douteuſe & problématique. C'eſt pourquoi, Caton regardoit la probité comme la première baſe de l'éloquence : *Orator vir bonus dicendi peritus.*

Les Argumens, qui ſe tirent de la part de l'Auditeur, ont pour but de le porter à quelque paſſion, qui incline ſon jugement pour ou contre. C'eſt par-là que l'Orateur exerce un empire abſolu ſur ceux, qui l'écoutent, & qu'il peut déterminer le jugement, qu'il en ſollicite. Cette partie demande une connoiſſance approfondie des mœurs & des paſſions.

Enfin les Argumens, qui naiſſent du ſujet, conſiſtent à le faire enviſager par ſon propre fond, ſa nature, ſes circonſtances, ſes ſuites, ſa conformité ou ſon oppoſition avec d'autres; & de-là, ces reſſources, qu'on nomme lieux communs.

2.° Les Argumens extrinſéques ou naturels, ἄτεχνα, que Cicéron appelle *aſſumpta*; c'eſt-à dire, moyens extérieurs, ſont ceux qui ne dépendent point de l'Orateur, & qu'il trouve, pour ainſi dire, tout faits, comme les arrêts & jugemens, les loix, les preuves par écrit, les regiſtres publics, la dépoſition des témoins, les procès verbaux, &c. qui lui fourniſſent des autorités, d'où il tire des conſéquences.

Un Auteur moderne diſtingue encore les lieux communs, ou chefs d'Argumens, par rapport

aux trois genres de Rhétorique. 1.° Ceux qui servent à persuader ou à dissuader, & qui sont ordinairement fondés sur des motifs de profit, d'honneur & d'équité. 2.° Ceux qui ont pour but la louange ou le blâme. 3.° Ceux qu'on employe pour accuser ou pour défendre.

Argument se prend quelquefois pour le fondement, l'abregé d'une histoire, d'une comédie, d'un chapitre.

Argument dialectique en Logique, est le nom qu'on donne à des raisonnemens, qui sont uniquement probables; c'est-à-dire, qui ne convainquent pas l'esprit, ou qui ne le déterminent pas absolument à l'affirmative ou à la négative d'une question.

ARGUNTHIS, *Arguntlhis*, (*a*) succéda à son pere Palacus II, roi des Scythes, sous l'empire de Gordien, vers l'an 245. Argunthis, enhardi par la mort de Mysithée, fit des ravages sur les terres voisines de son païs.

Le tems du regne de ce Prince fait voir clairement qu'il n'étoit pas fils de ce Palacus, roi des Scythes, l'un des quatre-vingts enfans mâles de Scilurus, & qui eut guerre contre Mithridate, selon Strabon; puisque, depuis Mithridate, roi de Pont, qui regnoit vers l'an 88 avant la naissance de J. C., jusqu'à l'empereur Gordien, il y a un intervalle de plus de 300 ans. Il faudroit supposer, pour accorder Strabon avec Jule Capitolin, qu'il y a eu deux Palacus, roi des Scythes.

ARGURE, *Argura*, nom d'un lieu de l'Isle d'Eubée. Il semble, selon Étienne le géographe, que ce fut en ce lieu que Mercure tua Argus, ce surveillant aux cent yeux.

Il y eut en Thessalie, province de la Gréce, une ville du nom d'Argure, qu'on nommoit d'abord Argisse.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*b*) petit-fils de Phoronée & son successeur au royaume d'Argos. Sous son regne tout le païs changea de nom, pour prendre le sien. Argus eut deux fils, Pirase & Phorbas. Du dernier naquit Triopas, qui fut pere d'Iasus & d'Agénor.

Au sortir du temple de Neptune Prosclystius, qui étoit à Argos, on trouvoit le tombeau d'Argus. Au reste, on croyoit que ce Prince étoit fils de Jupiter & de Niobé, fille de Phoronée. Ce fut la puissance, à laquelle il étoit parvenu, qui le fit passer pour fils de Jupiter.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*c*) fils de Jupiter & de Lardane, étoit frere de Sarpédon. On dit que Jupiter s'étoit métamorphosé en taureau, pour avoir les faveurs de Lardane.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*d*) aux cent yeux. Il étoit fils d'A-

(*a*) Strab. pag. 306, 309. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 385.

(*b*) Pauf. pag. 112, 125, 149. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 40.

(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 280.

(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 274. 275. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 300.

reſtor & très-vigilant ; ce qui lui a fait donner par les Poëtes un ſi grand nombre d'yeux. Junon, par jalouſie contre Io, malgré le ſerment que Jupiter lui fit, qu'il ne s'étoit rien paſſé qui dût attirer à cette déeſſe ſon indignation, après l'avoir métamorphoſée en vache, la donna à Argus pour la garder.

D'autres diſent que ce fut Jupiter lui-même qui la métamorphoſa en vache de couleur blanche, pour ôter à Junon tout ſujet de jalouſie ; & que Junon demanda cette vache à Jupiter, qui n'oſa la lui refuſer. Elle la donna, dit-on, en garde à Argus. Jupiter, ayant compaſſion d'elle, ordonna à Mercure de la délivrer, en tuant même le garde, s'il étoit beſoin. Mercure, déguiſé en berger, joua de ſa flûte, & le toucha de ſa baguette pour l'endormir ; mais, lorſqu'il étoit ſur le point d'emmener la vache, un jeune homme, nommé Hiérax, éveilla imprudemment Argus. Alors Mercure, ne pouvant plus faire ſon vol en cachette, tua Argus d'un grand coup de pierre, & changea Hiérax en épervier. Cela mit Junon dans une extrême colère ; de ſorte qu'elle changea Argus en pan, qui porte autant d'yeux à la queue, qu'Argus en avoit à ſa tête.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*a*) celui, qui, ſelon quelques-uns, donna ſon nom au navire Argo, parce qu'il en avoit propoſé le deſſein. On varie beaucoup ſur cet Argus, qui, certainement, ne peut pas être celui, que Junon employa à la garde d'Io, dont le tems a précédé celui des Argonautes, de huit à neuf générations. Surquoi, il faut conſulter Méziriac, qui a fort bien remarqué qu'on doit mettre, dans Apollonius de Rhodes, Argus fils d'Alector, au lieu de fils d'Areſtor, qui eſt le pere de l'ancien Argus.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος. (*b*) Les Auteurs comptent deux Argonautes de ce nom ; & comme il y a eu pluſieurs perſonnes du même nom, il n'eſt pas aiſé de les diſtinguer. On convient cependant aſſez communément, que l'un de ces Argus, étoit celui-là même, qui conſtruiſit le navire Argo. L'autre Argonaute, qui porta le nom d'Argus, étoit ce fils de Phryxus, qui, ayant fait naufrage en revenant de la Colchide, s'étoit arrêté dans une iſle ; d'où Jaſon le ramena à ſa mere, avec ſes freres. *Voyez* Calciope.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, (*c*) nom d'un chien, qu'Ulyſſe avoit élevé, & dont il n'avoit pu tirer aucun ſervice, parce qu'avant qu'il fût aſſez fort pour courir, ce Prince avoit été obligé de partir pour Troye. Il avoit été un des meilleurs chiens du païs ; & il chaſſoit également les lièvres, les daims, les chévres ſauvages & toutes les bêtes fauves. Mais, lorſqu'Ulyſſe revint dans ſa pa-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 368. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 67.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 360, 380. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 79.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. XVII. v. 292. *& ſeq.*

trie, sans être reconnu, alors accablé de vieillesse, & n'étant plus sous les yeux de son maître, Argus étoit abandonné sur un tas de fumier, qu'on avoit mis devant la porte, en attendant que les laboureurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les terres. Ce chien étoit donc couché sur ce fumier & tout couvert d'ordure. Dès qu'il sentit Ulysse s'approcher, il le caressa de sa queue & baissa les oreilles ; mais, il n'eut pas la force de se lever, pour se traîner jusqu'à ses pieds.

Ulysse, qui le reconnut d'abord, versa des larmes, qu'il essuya promptement, de peur qu'Eumée ne les apperçût, & adressant la parole à ce fidele berger : » Eumée, » lui dit-il, je m'étonne qu'on » laisse ce chien sur ce fumier. Il » est parfaitement beau ; mais, » je ne sçai si sa légereté & sa » vîtesse répondoient à sa beauté, » ou s'il étoit comme ces chiens » inutiles, qui ne sont bons qu'autour des tables, & que les Princes nourrissent par vanité. Ce » chien, reprit Eumée, appartenoit à un maître, qui est mort » loin d'ici. Si vous l'aviez vu » dans sa beauté & dans sa vigueur, tel qu'il étoit après le » départ d'Ulysse ; vous auriez » bien admiré sa vîtesse & sa force. Il n'y avoit point de bête, » qu'il n'attaquât dans le fort des » forêts, dès qu'il l'avoit apperçue, ou qu'il avoit relevé les » voies. Présentement, il est accablé sous le poids des années & » entièrement abandonné. Car, son » maître, qui l'aimoit, est mort » loin de sa patrie, comme je l'ai » dit ; & les femmes de ce palais » négligentes & paresseuses, ne » se donnent pas la peine de le » soigner & le laissent périr. » C'est la coûtume des domestiques, que dès que leurs maîtres sont absens, ou foibles & » sans autorité, ils se relâchent » & ne pensent plus à faire leur » devoir. Car, Jupiter ôte à » un homme la moitié de sa vertu, dès le premier jour qu'il le » rend esclave. «

Ayant cessé de parler, il entra dans le palais. Aussi-tôt le chien d'Ulysse accomplit sa destinée, & mourut de joie d'avoir revu son maître vingt ans après son départ.

ARGUS, *Argus*, Ἄργος, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARGYNNIS, *Argynnis*, (a) surnom de Vénus. On appelloit ainsi cette Déesse du nom d'un jeune homme, qui se noya dans le fleuve Céphise, & du temple qu'Agamemnon lui fit bâtir, sous le nom de Vénus Argynnis.

ARGYPHÉE, *Argyphea*, (b) Ἀργυφέη, nom d'un lieu, dont il est parlé dans l'hymne d'Apollon, qu'on attribue à Homère. Il y en a qui croyent que c'étoit une ville du Péloponnèse.

ARGYRANDRIENS, *Argyrandrii*, peuples fabuleux du

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 171. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 68.

(b) Homer. Hymn. in Apoll. p. 353.

royaume de Numismacie. *Voyez* Numismacie.

ARGYRASPIDES, *Argyraspides*, Ἀργυράσπιδες. (a) Les Argyraspides formoient un corps de trois mille Macédoniens. On les appelloit ainsi des boucliers d'argent, qu'ils portoient. Ils faisoient partie de l'armée d'Alexandre le Grand, sous la conduite de Nicanor, fils de Parménion.

Quelques années après la mort de ce Prince, les Rois ; c'est-à-dire, ceux d'entre ses premiers officiers, qui avoient pris ce titre, mandérent aux chefs des Argyraspides, de les conduire vers Eumène, & de recevoir ses ordres, comme de la part du premier commandant de l'Asie. Eumène les ayant reçus, en agit avec eux de manière à leur faire juger qu'il étoit digne d'être le tuteur des Rois. L'accroissement subit de la fortune de ce général donna lieu à Ptolémée de conseiller aux chefs des Argyraspides de ne point s'attacher à lui ; mais, ses avis ne furent point écoutés. Antigone ne voyoit pas avec moins de déplaisir la fortune d'Eumène. Ainsi, jugeant à propos d'employer la ruse, il jetta les yeux sur un de ses amis, nommé Philotas, & le chargea d'une lettre, adressée aux Argyraspides & aux autres Macédoniens de l'armée d'Eumène. Il lui donna pour adjoints trente autres hommes, Macédoniens eux-mêmes, gens d'intrigue & beaux parleurs, qu'il adressoit à Antigène & à Teutane, capitaines des Argyraspides, faisant promettre à l'un & à l'autre, s'ils pouvoient détruire Eumène, des présens considérables & des Satrapies plus importantes que celles, qui leur étoient échues en partage.

Philotas ayant communiqué aux principaux chefs la lettre, qu'il avoit reçue pour eux tous ; les Argyraspides & les capitaines Macédoniens s'assemblérent à l'insçu d'Eumène, pour en faire la lecture. On y trouva de violens reproches contre ce général, qui n'aboutissoient à rien moins, qu'à l'invitation de se défaire incessamment de lui par un meurtre ; faute de quoi, Antigone les menaçoit de marcher au plutôt contre eux à la tête de son armée, pour se venger de leur opposition à ses conseils & à ses desirs. La lecture de cette lettre jetta toute l'assemblée, non seulement dans la surprise, mais encore dans l'incertitude. Car, s'ils demeuroient fideles aux Rois, ils s'exposoient à toute la vengence d'Antigone, & en prenant le parti d'Antigone, à une juste punition de la part de Polysperchon & des Rois. Dans le moment de cette suspension des esprits, Eumène entra lui-même dans la chambre, où l'on tenoit conseil sur son sujet ; & après avoir lu la lettre, dont il s'agissoit, il invita les Macédoniens à demeurer fideles aux Rois, leurs maîtres, & à résister à toutes les tentatives d'un capitaine rébelle. Il leur fit un discours si juste,

(a) Q. Curt. L. IV. c. 13. Diod. Sicul. pag. 659, 660. *&* *seq.*

par rapport à la ſituation actuelle des choſes, que non ſeulement, il ſe ſauva du péril préſent, mais qu'il s'attira de la part de toute l'armée une affection déſormais à toute épreuve.

Il eſt à remarquer que les moins âgés, qui ſe trouvaſſent alors parmi les Argyraſpides, avoient au moins ſoixante ans. Pluſieurs d'entr'eux en avoient ſoixante-dix, & davantage. Ils avoient tous autant de valeur que d'expérience, & les périls de toute eſpèce d'où ils s'étoient tirés, leur avoient fait acquérir autant d'adreſſe que de force. Dans la bataille, qui ſe donna quelque-tems après entre Eumène & Antigone, les Argyraſpides s'étant extrêmement ſerrés, tombérent avec une telle violence ſur leurs adverſaires, qu'ils en tuérent la plus grande partie avec l'épée, & mirent tout le reſte en fuite. Ces hommes s'étoient rendus ſi vigoureux, par l'exercice continuel de la guerre, qu'attaquant de front toute la phalange ennemie, ils ne perdirent pas un ſeul d'entr'eux, en faiſant périr de leurs mains plus de cinq mille des ennemis, & mettant en fuite un bien plus grand nombre.

Cependant, Eumène apprenant que ſon bagage étoit pillé, & que Peuceſte, à la tête de ſon infanterie, n'étoit pas loin de lui, tenta de raſſembler l'un & l'autre corps, & de fondre encore une fois ſur Antigone, dans l'eſpérance que, ſi cette attaque lui réuſſiſſoit, non ſeulement il recouvreroit ſon bagage, mais enléveroit encore celui des ennemis. Peuceſte, au lieu d'entrer dans ce projet, s'étant retiré au loin, Eumène manqua abſolument cette conjoncture. Alors, Antigone, ſéparant ſa cavalerie en deux corps, ſongeoit à tomber avec l'un ſur Eumène, dont il obſervoit la marche; & donnant l'autre à Pithon, il le chargea de ſe jetter ſur les Argyraſpides, dénués alors du ſecours de leur cavalerie. A ce mouvement, les Argyraſpides, qui s'en apperçurent, ſe formérent en bataillon quarré, & ſe retirérent en ſûreté ſur les bords du fleuve, en reprochant de loin à Peuceſte le malheur, qui étoit arrivé à leur cavalerie. Eumène, rendu auprès d'eux à la chûte du jour, délibéra avec eux ſur le parti, qu'il leur reſtoit à prendre dans cette conjoncture.

Les Satrapes opinoient tous à retourner dans leurs gouvernemens; mais, Eumène ſoûtint qu'il falloit encore tenter le combat ſur ce, que la phalange des ennemis étoit ruinée, & que la cavalerie étoit encore de part & d'autre ſur le même pied. Les Argyraſpides s'oppoſérent à cet avis, ſur ce qu'ils avoient perdu leur bagage, & que leurs femmes, leurs enfans & la plus grande partie de leur famille demeureroient entre les mains des ennemis. Là-deſſus, ils ſe ſéparérent, ſans avoir rien conclu ſur le fond d'une queſtion ſi importante. Mais, peu de tems après, les Argyraſpides ayant traité ſecrétement avec Antigone, lui livrérent Eumène ſaiſi comme un priſonnier; & recouvrant à ce prix tout ce qui leur appartenoit, ils s'engagérent à l'ennemi & fu-

rent incorporés dans ses troupes.

Bientôt après, Antigone ayant confirmé la Satrapie d'Arachosie à Sibyritus, lui recommanda les Argyraspides, en apparence, comme d'excellens hommes à employer à la guerre; &, en secret, comme des mutins, dont il seroit bien aise qu'il le défît, en les exposant aux occasions les plus périlleuses, qui pourroient s'offrir. Entre ces derniers se trouvoient ceux, qui lui avoient livré Eumène, & qui, par-là, subirent la juste punition de leur perfidie. C'est ainsi, dit Diodore de Sicile, que les actions lâches faites par complaisance pour les grands & pour les puissans, tournent au malheur & au châtiment des petits, qui ont eu la bassesse de les commettre.

L'empereur Alexandre Sévére, à l'imitation d'Alexandre le Grand, forma aussi un corps d'Argyraspides. Il enchérit même sur son modéle, en établissant des Chrysaspides; c'est-à-dire, des troupes dont les boucliers étoient revêtus d'or.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, (*a*) petite ville de l'Achaïe dans le Péloponnèse. Les habitans de Patra, autre ville d'Achaïe, s'étant embarqués pour aller secourir leurs anciens amis les Étoliens, qui étoient en guerre avec les Gaulois, remportérent d'abord quelque avantage. Mais, ensuite, ils furent entièrement défaits, & réduits à la dernière misére. C'est pourquoi, ceux qui regagnérent leur païs, au lieu de rentrer dans Patra, se dispersérent pour la plûpart dans la campagne, afin de gagner leur vie, ou allérent habiter les petites villes des environs, du nombre desquelles étoit Argyre. Dans la suite, Auguste, soit parce que Patra lui parût être un fort bon mouillage, soit pour quelqu'autre raison, voulut que toute cette multitude retournât en son ancienne demeure.

Dès le tems de Pausanias, il n'en restoit plus que quelques ruines, qu'on appercevoit, quand on avoit passé le ruisseau, appellé Charadrus.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, (*b*) fontaine de l'Achaïe, qu'on voyoit à droite du grand chemin, dans le voisinage de la ville de même nom. Le fleuve Sélimnus avoit son embouchure auprès; ce qui a donné lieu à un conte, que faisoient les gens du païs, & que je vais rapporter.

Selon eux, Sélimnus fut autrefois un beau jeune berger, qui plut tant à la nymphe Argyre, que tous les jours elle sortoit de la mer pour le venir trouver. Cette passion ne dura pas long-tems. Il sembloit à la nymphe que le berger devenoit moins beau. Elle se dégoûta de lui; & Sélimnus en fut si touché, qu'il mourut de déplaisir. Vénus le métamorphosa en fleuve; mais, tout fleuve qu'il étoit, il aimoit encore Argyre, comme on dit qu'Alphée, pour être devenu fleuve, ne cessa pas d'aimer Aréthuse. La Déesse ayant

(*a*) Pauf. pag. 431, 442

(*b*) Pauf. pag. 442.

donc pitié de lui, encore une fois, lui fit perdre entièrement le souvenir de la nymphe. Aussi croyoit-on dans le païs, que les hommes & les femmes, pour oublier leurs amours, n'avoient qu'à se baigner dans le Sélimnus. Si cela eût été, selon la remarque de Pausanias, l'eau auroit dû en être d'un prix inestimable.

Une contrée des Indes, au delà du Gange, a porté le nom d'Argyre, aussi-bien qu'une ville située sur la côte occidentale de l'isle Jabadios, ou Iabadios.

ARGYRE, *Argyra*, Ἀργυρᾶ, nom d'une nymphe, dont il est parlé d'ans l'article précédent. *Voyez* cet article.

ARGYRIPPE, *Argyrippe*, (*a*) Ἀργυριππῶν, ville d'Italie située, selon Strabon, non loin de la mer, dans une plaine, auprès de Canusium. Elles furent anciennement l'une & l'autre des plus considérables du païs; mais elles étoient tellement déchues depuis, que du tems de Strabon, elles étoient des moindres. La ville d'Argyrippe, ou Argyripe, a porté différens noms. Arpi en est un. *Voyez* Arpi.

ARIA, terme Italien *Voyez* Æra.

ARIABIGNES, *Ariabignes*, (*b*) officier Perse, fut d'abord général des seuls Ioniens. Il eut ensuite le commandement de toute l'armée navale des Perses, & il fut tué à la bataille de Salamine.

ARIADNE, *Ariadne*, (*c*) Ἀριάδνη, fille de Minos, roi de l'isle de Créte. Thésée ayant abordé dans cette isle, avec les autres jeunes gens, qui, comme lui, devoient être la proie du Minotaure, Ariadne en devint amoureuse, la première fois qu'elle le vit. On dit que cette Princesse lui donna un peloton de fil, dont il se servit heureusement pour sortir du Labyrinthe, après la défaite du Minotaure, comme le rapportent Ovide & Catulle, après tous les Historiens, qui, au rapport de Plutarque, sont d'accord en cela avec les Poëtes; c'est-à-dire, qu'Ariadne, apprit à son amant les moyens de vaincre le général Taurus, en lui fournissant des armes; & par ce peloton, l'on doit sans doute entendre la carte & le plan du Labyrinthe, que cette Princesse lui donna, & dont il se servit pour en sortir après son combat. Et ce qui confirme la conjecture, c'est qu'Eustathe, sur le premier livre de l'Odyssée, & Lutatius, sur le second de la Thébaïde, nous apprennent qu'Ariadne avoit reçu ce fil de Dédale lui-même; ce qu'on ne sçauroit entendre que du plan du Labyrinthe.

Philocorus, dans Plutarque, raconte autrement l'histoire de ce

(*a*) Strab. pag. 283. Plin. L. III. c. 11.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 138.

(*c*) Plut Tom. I. pag. 8, 9. Pauf. p. 35, 39, 128. *& alib. pass.* Diod. Sicul. pag. 183, 184, 225. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 238. *& suiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 276. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Let. Tom. XVIII. pag. 9.

combat ; & cet ancien Auteur prétend que c'étoit contre le général Taurus, dont la trop grande puiſſance étoit à charge à Minos, que Théſée combattit, non pas dans le Labyrinthe, mais dans une place publique, où l'on célébroit les jeux en l'honneur d'Androgée. & comme c'étoit la coûtume en Créte, que les dames aſſiſtaſſent aux ſpectacles, Ariadne, qui étoit préſente à celui-là, fut frappée de la beauté & de la bonne mine de cet étranger, & remplie d'admiration, en voyant avec quelle force & quelle adreſſe il terraſſoit tous ceux qui oſoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aiſe que la Princeſſe, & qui ſentoit d'ailleurs une ſecrete joie de voir Taurus abattu & moqué, rendit à Théſée les jeunes priſonniers ; & en ſa faveur, il remit aux Athéniens le tribut, qu'ils lui payoient.

Suivant une autre tradition, Théſée, dans un combat, tua le roi Minos ; & Ariadne, étant devenue maîtreſſe du royaume par cette mort, Théſée traita avec elle, & conclut la paix entre les Athéniens & les peuples de Créte, qui jurérent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

On dit encore de Théſée & d'Ariadne pluſieurs autres choſes, qui n'ont rien d'aſſuré ; car, les uns écrivent que cette Princeſſe, ayant été abandonnée par Théſée, ſe pendit de déſeſpoir ; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, elle épouſa Onarus, qui étoit le prêtre de Bacchus dans cette iſle ; & que Théſée la quitta pour une nymphe, dont il étoit devenu amoureux. Car, comme dit Héſiode, l'amour ſe ſervit des beaux yeux de la nymphe Æglé, pour le rendre infidele.

On trouve auſſi qu'Ariadne eut de Théſée deux fils, Œnopion & Staphylus. Le poëte Ion de Chio eſt de ce ſentiment ; car, en parlant de ſa ville, il dit qu'elle fut bâtie par Œnopion, fils de Théſée. Mais, ce qu'il y avoit même dans cette hiſtoire de plus généralement reconnu, & que les chanſons des Poëtes avoient mis, pour ainſi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laiſſoit pas d'être diverſement conté par l'écrivain Péon, qui étoit de la ville d'Amathonte. » Théſée, dit Plu» tarque, d'après cet Écrivain, » ayant été jetté par la tempête » ſur les côtes de Cypre, fut obli» gé de mettre à terre, dans un » eſquif, Ariadne qui étoit groſſe, » & qui ſe trouvoit fort mal de » l'agitation de la mer. Étant re» tourné enſuite pour ſauver ſon » vaiſſeau, il fut emporté par les » vents. Les femmes de l'iſle re» cueillirent fort humainement » Ariadne, & tâchérent d'adou» cir le chagrin, qu'elle témoi» gnoit de ſe voir abandonnée. » Pour y mieux réuſſir, elles » ſuppoſérent des lettres, comme » ſi Théſée lui eût écrit. Quand » elle fut en travail, elles n'ou» bliérent rien pour la ſecourir ; » & comme elle mourut ſans pou» voir ſe délivrer, elles l'enterré» rent avec beaucoup de pompe. » Théſée arriva pendant le con» voi ; & pour immortaliſer ſa

» mémoire & ſon amour, il éleva deux ſtatues à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laiſſa aux habitans du païs une groſſe ſomme, afin que, toutes les années, ils lui fiſſent un ſacrifice ſolemnel, que l'on célebre le ſecond de ſeptembre, & dans la cérémonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite, du geſte & de la voix, les femmes, qui ſont en travail. Le bois ſacré, où l'on montre encore aujourd'hui le tombeau de cette Princeſſe, eſt appellé par ceux d'Amathonte le bois de Vénus Ariadne. «

D'un autre côté, quelques Naxiens, ſoûtenoient qu'il y avoit eu deux Minos & deux Ariadnes; que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur iſle, & eut de lui Staphylus; & que l'autre ayant été enlevée par Théſée, & abandonnée enſuite, aborda auſſi à Naxe avec ſa nourrice, nommée Corcyne, dont on voyoit encore le tombeau du tems de Plutarque; qu'elle y mourut, & y recevoit des honneurs inférieurs à ceux qu'on rendoit à la première. Car, les fêtes, qu'on célébroit en l'honneur de la première, étoient pleines de réjouiſſances & de jeux; au lieu que celles, dont on honoroit la mémoire de la dernière, n'étoient remplies que de deuil & de triſteſſe.

Cette dernière phraſe eſt remarquable. Les fêtes, qu'on célébroit en l'honneur de la première Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on célébroit en l'honneur de la dernière, qui avoit été enlevée par Théſée; parce que, dans celles-là, on ne donnoit que des marques de joie, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de triſteſſe. Les premières marquoient que l'Héroïne n'étoit pas morte, & qu'elle étoit une divinité; & les dernières marquoient tout le contraire. C'eſt dans cette même vue qu'Alexandre alloit faire expoſer aux lions le capitaine Agathocle, parce qu'il avoit pleuré en paſſant près du tombeau d'Hépheſtion, comme s'il l'eût cru mort, ſi Perdiccas ne lui eût ſauvé la vie en jurant que le nouveau dieu lui étoit apparu, & lui avoit dit qu'Agathocle ne doutoit nullement de ſa divinité; mais qu'à cauſe de l'infirmité humaine, il n'avoit pu retenir ſes larmes, au ſouvenir de ſon ami.

ARIADNE [la couronne d'], eſt fort célébre parmi les Mythologues. *Voyez* Couronne.

ARIADNÉES, *Ariadnea*, (*a*) fêtes qui ſe célébroient dans l'iſle de Naxe ou Naxos, en l'honneur de deux Ariadnes, dont l'une étoit appellée la Joyeuſe; & c'eſt pour cela, qu'on célébroit ſa fête au ſon des inſtrumens, avec toutes ſortes de marques de joie. L'autre étoit celle que Théſée laiſſa enceinte ſur les bords

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 522. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 211.

de cette isle ; on l'appelloit, à cause de cela, la Triste ; on célébroit sa fête avec deuil. Un jeune homme couché faisoit la figure d'une femme en couches. On croyoit que c'étoit Thésée, qui avoit institué cette fête, pour expier son ingratitude envers sa maîtresse.

ARIAMÉNE, *Ariamenes*, Ἀριαμένης, (a) amiral de Xerxès, étoit un homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les freres du Roi. Dans un combat contre les Athéniens, commandés par Thémistocle, il montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de trait contre le général Athénien, comme de dessus de hautes murailles.

Aminias de Décelée, & Sosiclès de Pédiée, qui virent le danger, où étoit Thémistocle, allérent impétueusement heurter ce vaisseau ; & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme. Ariamene étant sauté dans leur galére, ils soûtinrent long-tems son attaque ; & enfin, à coups de javeline, ils le renversérent dans la mer. Artémise reconnut son corps, flottant parmi un grand nombre d'autres ; & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxès.

ARIAMNE I, *Ariamnes*, (b) Ἀριάμνης, fils de Datamès, prince guerrier, succéda à son pere au royaume de Cappadoce, environ l'an 420 avant l'Ére Chrétienne. Son regne fut de 50 ans, selon Diodore de Sicile ; mais nous en ignorons les événemens. Ariamne I. eut pour successeur Ariarathe I. son fils.

ARIAMNE II, *Ariamnes*, Ἀριάμνης, (c) fils d'Ariarathe III, monta sur le trône de Cappadoce, après la mort de son pere. Il eut un fils nommé Ariarathe IV, qui épousa Stratonice, fille d'Antiochus Théus, avant la mort de ce Prince, arrivée l'an 248, avant l'Ére Chrétienne.

En considération de ce mariage, Ariamne son pere, lui donna le titre de Roi, & se l'associa au gouvernement du royaume. Nous ne connoissons pas plus les événemens du regne d'Ariamne II, que ceux du regne dAriamne I ; la durée même de son regne ne nous est pas exactement connue. *Voyez* Ariarathe III.

Il faut remarquer que Justin, qui donne à Ariamne II, le nom d'Artamène, dit qu'il étoit beau-pere d'Antiochus. Cela doit être pris d'une manière bien vague, & ne signifie pas à la lettre, ce que l'on entend pour l'ordinaire par beau-pere *socer*. Artamène, ou Ariamne, étoit véritablement *socer*, ou beau-pere, par rapport à la fille d'Antiochus, qui fut mariée à son fils Ariarathe IV.

(a) Plut. Tom. I. pag. 119.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61.
(c) Just. L. XXVII, c. 3. L. XXIX. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom V. pag. 308, 309. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 56.

Au reste, certains prétendent, qu'Artamène avoit épousé lui-même Stratonice; mais, comme ceux-ci veulent en même tems que cette princesse fût, non fille, mais sœur d'Antiochus, il sera toujours vrai de dire qu'Artamène n'étoit point beau-pere d'Antiochus. Dans le sentiment des derniers, il auroit été son beau-frere.

(*a*) Il y eut un Gaulois Asiatique, du nom d'Ariamne. C'étoit un homme fort riche, & en même tems si libéral, si magnifique, qu'il promit à tous ceux de sa nation, qui étoient établis dans la Galatie, de les traiter pendant un an; & il l'éxécuta avec un ordre admirable, quoique les peuples du voisinage y accourussent en foule. Il avoit divisé le païs, qui lui appartenoit, en plusieurs territoires, & avoit fait construire le long des grands chemins, un si grand nombre de logis ou de tentes, qu'en quelque lieu que l'on arrivât, rien ne manquoit à la bonne chere. Cette fête fut accompagnée de plusieurs sacrifices, en l'honneur des dieux que ces peuples adoroient.

ARIAMNE, *Ariamnes*, (*b*) Ἀριάμνης, capitaine Arabe du tems de Crassus, général des Romains. Pendant que ce général faisoit la guerre aux Parthes, vers l'an 53 avant l'Ére Chrétienne, Ariamne vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse & de fraude; & l'on peut dire que, de tous les malheurs, que la fortune assembla dans ce moment pour l'entière ruine de Crassus, ce fut là le plus grand. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, & qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce païs-là, le connoissoient & sçavoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de l'amitié de Pompée, & qu'il passoit alors pour un homme tres-affectionné aux Romains. Mais, ce fourbe gagné par les capitaines du Roi des Parthes, fut lâché par eux, & envoyé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la rivière & des païs difficiles & bossus, & de le jetter dans des plaines immenses, où il pourroit être enveloppé de tous côtés; car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front.

Ce Barbare donc, étant arrivé dans la tente de Crassus, commença d'abord à louer hautement Pompée, comme son bienfaiteur; car il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite, après avoir admiré le bonheur de Crassus, d'être à la tête d'une armée, si belle & si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toujours, & en consumant le tems en préparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes, & non pas plutôt de mains & de pieds très-légers contre des ennemis, qui, depuis long-tems, ne cher-

(*a*) Athen. pag. 150. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 115.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 555. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. 5. pag. 280. *& suiv.*

choient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, & les personnes les plus chéres pour se retirer au plus vîte chez les Scythes, ou chez les Hyrcaniens. » Mais, » quand même vous auriez à » les combattre, ajoûta-t-il, il » faudroit d'autant plus vous hâ- » ter, avant que le Roi, revenu » de son épouvante, eût ras- » semblé toutes ses forces; car » présentement, il envoye au- » devant de vous Suréna & Syl- » laces, qui sont chargés de vous » amuser & de vous empêcher » de le poursuivre. Mais, pour- » lui, il est fort loin, & ne pa- » roîtra nulle part. » Tout cela étoit faux.

Quoiqu'il en soit, Ariamne, aprés lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni & facile; mais qui devint ensuite très-difficile par les sables profonds, où il se trouva engagé, au milieu d'une vaste campagne toute rase, & d'une affreuse aridité, & où la vue ne decouvroit ni fin, ni bornes, où l'on pût espérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchissement; de sorte que si la soif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vue les jettoit dans un désespoir encore plus terrible. Car, ils ne voyoient, ni près ni loin, le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruisseau, pas une seule colline, pas une seule herbe verte. Ce n'étoient par tout que monceaux de brûlantes arènes, comme les flots entassés d'une mer immense, qui, dans ce désert, enveloppoient & engloutissoient toutes ses troupes. Tout cela ensemble devoit suffire pour leur faire soupçonner qu'ils étoient trahis; & ils n'en devoient plus douter, après l'arrivée des courriers d'Artavasde.

Crassus, cependant, étoit sourd à toutes sortes de remontrances. Cassius, son lieutenant, voyant cela, cessa de lui donner davantage des avis, & prenant ce fourbe d'Ariamne en particulier, il l'accabla de malédictions & d'injures. » O le plus scélé- » rat de tous les hommes, lui » dit-il, quel mauvais démon » s'est emparé de toi, & t'a » conduit vers nous? Par quels » breuvages, par quels enchan- » temens, par quels sortiléges, » es-tu venu à bout de persua- » der à Crassus, de jetter son » armée dans ces déserts infinis, » & dans ces abîmes de sable, » & de prendre un chemin plus » convenable à un capitaine de » voleurs Numides, qu'à un gé- » néral des Romains? »

Le Barbare, qui étoit un homme fin, & qui sçavoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui, & lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, & le conjuroit de supporter encore un peu de tems cette fatigue. Après quoi, il alloit le long des files des soldats, & marchant avec eux, il les consoloit, les fortifioit, les aidoit, & leur jettoit quelques brocards. Car,

il leur disoit, avec un ris moqueur : » Mes amis, vous croyez » marcher dans les campagnes riantes & délicieuses de » la Campanie. Vous voudriez, » sans doute, trouver ici les fontaines, les ruisseaux, les ombrages verds, les bains & les » hôtelleries, dont elle est pleine ; & vous ne vous souvenez pas que vous traversez les » déserts, qui sont les limites » des Arabes & des Assyriens. » Voilà comme ce fourbe consoloit & amadouoit les Romains; & avant que sa trahison fût entièrement découverte, il se rétira. Encore fut-ce du consentement de Crassus, qu'il trompa même en le quittant; car il lui fit entendre, & lui persuada qu'il alloit travailler pour lui, en jettant le désordre & le trouble parmi ses ennemis.

ARIANE, *Ariane*, Ἀριανὴ, (*a*) grande contrée d'Asie, selon les Géographes. Strabon, d'après Ératosthène, dit qu'elle étoit bornée à l'orient par l'Indus, au midi par la grande Mer, au septentrion par le Paropamise & les montagnes, jusqu'aux portes Caspiennes, & à l'occident par les mêmes limites, qui séparoient la Parthie de la Médie, & la Carmanie de la Parétacène & de la Perside, ou de la Perse.

L'Ariane renfermoit un nombre de provinces. La Gédrosie, la Carmanie, l'Arie, la Drangiane & l'Arachosie y étoient comprises. Le païs des Orites, des Arabites, des Ichtyophages & autres peuples, en faisoit aussi partie. Chacun de ces divers païs a son article particulier, qu'on peut consulter.

ARIANE, *Ariana*, divinité des anciens Romains, dont il est parlé dans la vie de S. Potil, qui fut martyrisé sous Antonin Pie. Nous ne sçavons que le nom de cette divinité. Un exemplaire de cette vie, qui avoit été envoyé de Sicile au P. Rosweid, porte *Arianus*, au-lieu d'*Ariana*, qui est dans celui que l'on a imprimé. Bollandus conjecture qu'il faut peut-être lire *Adrianus*, Empereur, prédécesseur d'Antonin, & qui avoit été mis au nombre des dieux, au rapport d'Eutrope & des autres Historiens.

ARIANIENS, *Ariani*, Ἀριανοι, peuples d'Asie, ainsi appellés du païs qu'ils habitoient. Voyez Ariane.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, nom qu'ont porté plusieurs Rois de Cappadoce. Nous allons les faire connoître l'un après l'autre.

ROIS DE CAPPADOCE, connus sous le nom d'ARIARATHE.

ARIARATHE I, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariamne I,

(*a*) Strab. pag. 720, 723. Plin. L. VI. c. 23. Pom. Mel. L. I. c. Summa. Asiæ Descript.

(*b*) Strab. pag. 34. Roll. Hist. Anc. Tom. 5. pag. 308. (*b*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 60, 61.

& petit-fils de Datamès, fameux guerrier, naquit vers l'an 439, ou 440 avant l'Ére Chrétienne. Il avoit un frere, nommé Oropherne, ou Holopherne. Après la mort d'Ariamne I, qui avoit regné 50 ans sur les Cappadociens, il monta sur le trône, conjointement avec son frere Holopherne, pour qui il avoit une tendresse particulière. S'étant joint aux Perses, dans l'expédition d'Égypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneur par le roi Ochus.

Ariarathe I commença de regner vers l'an 370 avant J. C. mais on ignore la durée de son regne. Comme il n'avoit point de fils, il adopta ses neveux, & les déclara ses héritiers. L'un d'eux lui succéda sous le nom d'Ariarathe II.

ARIARATHE II, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils adoptif d'Ariarathe I; c'est-à-dire, neveu de ce Prince, étant fils d'Holopherne, son frere, vint au monde l'an 403 avant l'Ére Chrétienne. On ignore dans quel tems il succéda à son oncle au royaume de Cappadoce.

Après la mort d'Alexandre le le Grand, Perdiccas, ayant avec lui le roi Philippe, dont il étoit tuteur, & toutes les forces de la Macédoine, alla attaquer Ariarathe II. Quoique celui-ci n'eût point voulu réconnoître le nouvel empire de Macédoine, Alexandre l'avoit négligé par les occupations plus importantes, que lui donnoit la guerre, qu'il poursuivoit contre Darius. Et cet ennemi, peu considérable, jouissoit tranquillement de sa province. Les revenus, qu'il en tiroit, avoient grossi son trésor, & lui avoient fourni le moyen de lever des troupes, tant nationales qu'étrangères. Il se voyoit, pour lors, à la tête de trente mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux. Mais, Perdiccas lui ayant livré bataille, lui tua quatre mille hommes, & fit sur lui plus de cinq mille prisonniers, du nombre desquels étoit Ariarathe lui-même. Le vainqueur usa inhumainement de la victoire, le faisant mettre en croix, lui & toute sa famille, après leur avoir fait souffrir d'autres tourmens. Il pardonna au reste des vaincus, & leur promit même toute sûreté & sa protection; après quoi, il donna la Satrapie de la Cappadoce à Éumène de Candie.

La mort d'Ariarathe II, arriva, l'an 321, ou 322 avant l'Ére Chrétienne. Ce prince étoit alors âgé de 81 ou 82 ans.

ARIARATHE III, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe II. Après la mort de son pere, il s'étoit sauvé en Arménie. Dès qu'il eut sçu la mort de Perdiccas & celle d'Éumène, & l'occupation, que d'autres guer-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 636. Just. L. XIII. c. 6. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 308. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 59, 60, 61. Plut. Tom. I. pag. 584, 585.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 308, 309. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 59.

res donnoient à Antigone, & à Séléucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate, roi d'Arménie, lui fournit. Il défit Amyntas, général des Macédoniens, le chassa du païs, & remonta sur le trône de ses ancêtres.

Nous ignorons la date précise de cet événement. L'expression de Diodore de Sicile dans Photius, semble indiquer qu'il précéda la mort d'Antigone, tué en 301 au combat d'Issus. Cependant, il peut y avoir de bonnes raisons de penser que ce fut quelques années plûtard, parce-qu'il est certain, d'après Diodore même, que Séléucus passa l'hiver de l'an 300 dans la Cappadoce; ce qui suppose qu'il étoit encore maître de ce païs.

Ariamne II, fils aîné d'Ariarathe III, lui succéda. Il s'allia avec le roi de Syrie, Antiochus Théus, & maria son fils aîné avec Stratonice, fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour collégue dans la royauté. Quoique la durée des deux regnes d'Ariarathe III & de son fils Ariamne II, ne nous soit pas exactement connue; cependant on la peut évaluer à 53 ans environ, si on compte depuis le rétablissement d'Ariarathe III en 301. Car, en comptant, depuis la défaite & la mort d'Ariarathe II, en 322 jusqu'à l'association, faite par Ariamne en faveur de son fils, un peu avant l'an 248, il y aura près de 74 ans.

ARIARATHE IV, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) pere d'Ariarathe V, avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus, surnommé Théus, ou le Dieu. Avant la mort de ce Prince, arrivée l'an 248, avant J. C, en considération de ce mariage, son pere Ariamne ou Artaméne lui donna le titre de Roi. Mais,il falloit qu'il fût alors très-jeune, en prenant à la lettre les expressions de Justin. Le regne d'Ariarathe IV ayant commencé avant l'an 248, & ayant fini vers l'an 220, doit avoir duré au moins 28 à 29 ans. Il laissa ses États, en mourant, à son fils, de même nom que lui.

ARIARATHE V, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe IV, étoit sur le trône de Cappadoce, dès l'an 220 avant J. C. Diodore de Sicile assure qu'il étoit encore fort jeune, lorsque son pere lui laissa la couronne. Il épousa Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, l'an 192 avant l'Ére Chrétienne. Car, ce mariage se fit en même tems que celui de Ptolémée Épiphane avec Cléopâtre, sœur d'Antiochis, & par conséquent au commencement de l'an 192, ainsi que Tite Live le mar-

(*a*) Just. L. XXIX c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 309. Mém. de l'Ac. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 59.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 31. L. XXXVIII. c. 26, 38, 39. L. XL. c. 20. L. XLII. c. 19. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 309, 310. Hist. Rom. T. V. pag. 32. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 258. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 58, 59.

que formellement. Cette année étoit la 28.e du regne d'Ariarathe V.

Antiochis, se voyant d'abord stérile, recourut à une supposition: Elle trompa son mari, & lui fit croire qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés, l'un Ariarathe, l'autre Holopherne. Sa stérilité ayant cessé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confessa la fraude à son mari, & fit ensorte que l'aîné de ces enfans supposés fût entretenu à Rome avec peu de suite; & que lautre fût envoyé en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la manière des Grecs.

Ariarathe V, fournit des troupes à son beau-pere Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus, ayant été défait, Ariarathe V envoya des Ambassadeurs à Rome, pour demander pardon au Sénat, de ce qu'il avoit été obligé de se déclarer contre les Romains, en faveur de son beaupere. On le lui accorda, mais après l'avoir condamné à payer, pour l'expiation de sa faute, deux cens talens; c'est-a-dire, deux cens mille écus. Dans la suite, le Sénat lui en remit la moitié à la priere d'Éumène, roi de Pergame, qui venoit d'épouser sa fille.

Ariarathe se ligua depuis avec son gendre Eumène, contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus les arbitres des Rois d'Orient, envoyérent des Ambassadeurs, pour ménager un traité entre ces trois Princes. Mais Pharnace refusa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions assez dures avec Éumène & Ariarathe.

Celui-ci étoit tendrement aimé de son fils, Ariarathe; ce qui fit donner à ce fils le surnom de Philopator. Lui-même, il n'avoit pas moins de tendresse pour ce jeune Prince. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la royauté. & le faisant monter sur le trône de son vivant. Le fils, plein d'affection & de respect pour un pere, qui méritoit, à si juste titre, d'être aimé & respecté, ne put se résoudre à accepter une offre si avantageuse, dans l'opinion commune des hommes; mais, qui portoit à son bon cœur une blessure mortelle, & il représenta à son pere, qu'il étoit de l'ordre qu'il ne regnât point du vivant de celui qui lui avoit donné la vie. De tels exemples de modération, de générosité, de désintéressement, & de sincére affection pour un pere, font d'autant plus de plaisir, dit M. Rollin, que dans les tems, dont il s'agit, l'ambition effrenée ne respectoit rien, & violoit hardiment les droits les plus sacrés de la nature & de la Religion.

Ariarathe V mourut, l'an 166 avant l'Ére Chrétienne. Ainsi, son regne fut très-long; car de l'an 166, jusqu'à l'an 220, que nous avons dit être l'époque du commencement de son regne, il y a 54 ans.

ARIARATHE VI, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils d'Ariarathe V, & d'Antiochis, fille d'Antiochus le Grand, commença à regner sur la Cappadoce, après la mort de son pere, l'an 166 avant J. C. Ariarathe V avoit voulu, dès son vivant, lui céder son royaume, à quoi il ne voulut jamais consentir. Cette action généreuse, & sa tendresse pour son pere, lui acquirent le surnom de Philopator; c'est à dire, qui aime son pere.

Dès qu'Ariarathe VI fut monté sur le trône, il envoya une ambassade à Rome, pour rénouveller l'alliance, que son pere avoit entretenue avec les Romains; & il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la Philosophie; cela fit que la Cappadoce, qui jusques-là avoit été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs Sçavans.

Démétrius, roi de Syrie, avoit une sœur, qu'Ariarathe VI refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrêmement Démétrius contre le roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendoit frere d'Ariarathe VI, qui le chassa du trône, & qui, après cette violence, regna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisca les biens des plus grands Seigneurs, & pilla même un temple de Jupiter, qui de tems immémorial, étoit respecté des peuples, & n'avoit jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution, que ses cruautés lui donnoient lieu de prévoir, il déposa chez les habitans de Priene, ville d'Ionie, quatre cens talens.

Quant à Ariarathe, il s'étoit réfugié à Rome, pour implorer le secours des Romains. L'usurpateur y envoya aussi des députés. Le Sénat, selon les vues ordinaires de sa politique, ordonna que le royaume seroit partagé entre les deux freres. Ariarathe trouva une protection plus prompte & plus efficace dans la personne d'Attale, roi de Pergame, qui signala le commencement de son regne, en rétablissant ce Prince malheureux sur le trône de ses peres. Ariarathe, pour se venger de l'usurpateur, voulut obliger les habitans de Priene à lui remettre entre les mains, les quatre cens talens qu'Holopherne avoit laissés chez eux. Ils opposérent à cette demande, la religion sacrée du dépôt, qui ne leur permettoit pas de livrer, à qui que ce fût, cette somme, du vivant de celui qui la leur avoit confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une représentation si juste, & ravagea impitoyablement leurs terres, sans qu'une perte si considérable pût les porter à donner atteinte à la fidélité, dont ils se croyoient redevables à l'égard de celui, qui leur avoit confié ce dépôt.

(*a*) Just. L. XXXV. c. 1. L. XXXVII. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 310. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 32, 33, 589. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 289. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 57.

Ariarathe ſecourut les Romains contre Ariſtonic, qui s'étoit emparé du royaume de Pergame ; & il périt dans cette guerre, l'an 130 ou 131 avant l'Ére Chrétienne. Il laiſſa ſix enfans, qu'il avoit eus de Laodice. Les Romains, pour reconnoître les ſervices du pere, ajoûtérent à leurs États, la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, qui exerça la régence pendant la minorité de ces ſix Princes, craignant de perdre ſon autorité, quand ils ſeroient en âge de regner, en fit périr cinq par le poiſon, la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité, de la même ſorte, le ſixième, ſi la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit ſur le trône, après avoir égorgé la cruelle meurtrière de ſes enfans.

ARIARATHE VII, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) fils du précédent, & de Laodice, ſa femme, monta ſur le trône de Cappadoce, vers l'an 130 ou 131 avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince épouſa une autre Laodice, ſœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils, Ariarathe VIII & Ariarathe IX. Son beau-pere, le fit tuer par Gordius, l'un de ſes ſujets. Laodice ſe remaria à Nicomède, roi de Bithynie, qui s'empara auſſi-tôt de la Cappadoce. Mithridate y envoya une armée, en chaſſa les garniſons de Nicomède, & reſtitua le royaume à ſon neveu, fils du même Ariarathe, qu'il avoit fait aſſaſſiner.

ARIARATHE VIII, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*b*) fils d'Ariarathe VII, & de Laodice, ſœur de Mithridate, roi de Pont, fut placé ſur le trône de Cappadoce par ſon oncle, qui avoit auparavant fait aſſaſſiner ſon pere. Mais, Mithridate crut que la mort du pere lui ſeroit infructueuſe, ſi le fils occupoit un trône, que ſon ambition dévoroit. C'eſt pourquoi, quelques mois après qu'Ariarathe VIII en avoit été mis en poſſeſſion, Mithridate fit ſemblant de vouloir rétablir dans ſa patrie Gordius, ce miniſtre de ſes fureurs, dans la penſée que ſi le jeune Prince s'y oppoſoit, il trouveroit dans ſon refus un ſujet de lui faire la guerre ; ou que s'il y conſentoit, il pourroit ſe défaire du fils par les mains mêmes de celui, qui l'avoit déjà délivré du pere.

Le jeune Ariarathe ne fut pas plutôt averti de ce complot, qu'indigné de voir que ſon oncle lui-même le condamnoit à rappeller d'exil l'aſſaſſin de ſon pere, il aſſembla une grande armée, & ſe mit en campagne. Mithridate, de ſon côté, fait marcher en ordre de bataille quatre-vingt mille hommes de pied, & dix mille chevaux, ſoûtenus de ſix cens chariots armés de faulx. Mais, quand il vit que les troupes de ſon ennemi, puiſſamment ſecouru des Rois voiſins, égaloient le

(*a*) Juſt. L. XXXVIII. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 312. Hiſt. Rom. T. V. pag. 589. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. 19. pag. 57.

(*b*) Juſt. L. XXXVIII. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 31[illegible]. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 589.

nombre des siennes, il commença à craindre les événemens toujours douteux de la guerre, & changea le dessein de combattre Ariarathe, en celui de le tromper. Ainsi, il l'appelle à une conférence, après avoir caché un poignard dans son haut-de-chausse, & l'assassine aux yeux de l'une & de l'autre armée. Après quoi, il donna l'investiture du royaume, & le nom d'Ariarathe à son propre fils, âgé de huit ans, dont il confia la conduite à Gordius.

ARIARATHE IX, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (*a*) frere d'Ariarathe VIII, roi de Cappadoce. Mithridate, roi de Pont, après avoir assassiné Ariarathe VIII, ainsi qu'il a été dit dans l'article précédent, avoit mis à sa place son propre fils, âgé seulement de huit ans. Mais, les Cappadociens, devenus par-là la proie de la cruauté & de l'avarice des lieutenans de Mithridate, se révoltérent contre lui; & jettant les yeux sur le frere de leur dernier Roi, nommé aussi Ariarathe, ils le rappellérent d'Asie, où il avoit été élevé. Ce Prince, connu sous le nom d'Ariarathe IX, ne jouit pas long-tems de la souveraine puissance, dont on venoit de le revêtir.

En effet, Mithridate, prompt à renouveller la guerre, défait & chasse du royaume Ariarathe IX, qui en mourut bientôt après de chagrin. Sa mort inquiéta Nicoméde, roi de Bithynie, qui, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, ne voulût y joindre la Bithynie, qui la bornoit, aposta un enfant parfaitement beau, qu'il envoya demander au Sénat de Rome le royaume de son pere Ariarathe VII, dont il se disoit le troisième fils, quoiqu'il n'en eût eu que deux. Il envoya aussi à Rome Laodice, veuve de ce Roi, afin qu'elle rendît elle-même témoignage, qu'il avoit eu trois Princes d'elle. Mithridate, instruit de cette supercherie, s'arme d'une pareille impudence, & dépêche Gordius vers le Sénat, avec ordre d'assurer que l'enfant dans les mains duquel il avoit mis le sceptre de Cappadoce, étoit fils de ce même Ariarathe, tué au service des Romains dans la guerre contre Aristonic. Mais, le Sénat, trop convaincu que ces Rois ne cherchoient qu'à envahir les États des autres, sous le nom de ces Princes supposés, ôta & la Cappadoce à Mithridate, & la Paphlagonie à Nicoméde, afin que le premier trouvât sa perte moins sensible. Et de peur qu'ils ne se fussent crus tous deux encore plus offensés, si l'on eût revêtu quelqu'autre des royaumes, dont on venoit de les dépouiller, on mit en liberté l'un & l'autre peuple. Mais, les Cappadociens refusérent la grace qu'on vouloit leur faire, & protestérent qu'ils ne sçauroient vivre sans Roi. Là-dessus le Sénat leur en donna un, vers l'an 91 avant J. C. c'étoit Ariobarzane.

(*a*) Just. L. XXXVIII. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 312, 313. Hist. Rom. Tom. V. pag. 589.

ARIARATHE X, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (a) succéda à son frere Ariobarzane au royaume de Cappadoce, vers l'an 42 avant J. C. La possession lui en fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs, grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine fut juge de ce différend. Il le termina en faveur de Sisinna. On ne sçait point ce que celui-ci devint. On sçait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc-Antoine l'en chassa, & mit en sa place Archélaüs, second fils de Glaphyra.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, (b) fils de Mithridate, roi de Pont. Ce Prince se vit élevé sur le trône de Cappadoce, dès l'âge de huit ans. Il dut cette couronne, non au courage & à la valeur de son pere, mais à la plus noire de toutes les perfidies; car Mithridate ayant attiré à une conférence Ariarathe VIII, roi de Cappadoce, lui plongea un poignard dans le sein, & mit ensuite Ariarathe, son fils, en sa place. Il prétendit même le faire passer pour fils, ou plutôt petit-fils d'Ariarathe VI.

Les Romains, sans avoir égard à de pareilles prétentions, envoyérent Sylla en Cappadoce; & ce général chassa le faux Ariarathe, & donna le royaume à Ariobarzane. Celui-ci en fut ensuite dépouillé par Tigrane, roi d'Arménie, qui y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Les Romains le chassérent encore; mais, Mithridate ayant fait marcher une armée contre la Cappadoce, remit pour la troisième fois son fils sur le trône. Enfin, après plusieurs révolutions, qui agitérent la Cappadoce, pendant les guerres des Romains & de Mithridate, Ariobarzane en demeura possesseur, & la laissa à son fils Ariobarzane II.

ARIARATHE, *Ariarathes*, Ἀριαράθης, l'un des trois fils légitimes d'Artaxerxe Mnémon. Il est appellé Ariaspe par d'autres. *Voyez* Ariaspe.

ARIARIE, roi des Goths. Sous son régne, ces peuples, après quelques guerres contre Constantin, qui les mit à la raison, lui fournirent 40000 hommes de troupes, entretenues sous le nom d'alliés.

ARIASPE, *Ariaspes*, Ἀριάσπης, (c) fils d'Artaxerxe Mnémon. Il n'avoit que deux freres légitimes, Darius & Ochus, tandis qu'il en avoit cent quinze naturels.

Ariaspe étoit un prince simple, doux, humain, & crédule. C'est pourquoi, Ochus, voulant se défaire de lui, envoyoit tous les jours secrétement des Eunuques & des amis particuliers du Roi, qui lui rapportoient de prétendues menaces & des propos

(a) Dio. Caff. pag. 411. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 315, 316.

(b) Just. L. XXXVIII. c. 1. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 312. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 589.

(c) Plut. Tom. I. pag. 1026, 1027. Just. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 410. Mém. de l'Ac. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 45, 46.

terribles, qu'ils avoient ouïs de la propre bouche du Roi, & qui lui faisoient entendre que son pere avoit résolu de le faire mourir d'une manière très-cruelle, & très-ignominieuse. Ces gens, si artificieusement apostés, lui allant faire tous les jours ces faux rapports, qu'ils lui faisoient à l'oreille, comme lui disant des choses très-secrétes, & l'assurant que le Roi alloit exécuter tout à l'heure une partie de ces menaces, & qu'il exécuteroit les autres bientôt après, étonnérent si fort ce pauvre Prince, lui inspirérent une si grande terreur, & le jettérent dans un si grand trouble & dans un tel désespoir, que, ne trouvant, en lui-même, aucune ressource, il prépara un poison mortel, l'avala, & se délivra de la vie.

Le Roi, informé de sa mort, le pleura tendrement, & en soupçonna la cause; mais, sa grande vieillesse l'empêcha d'en faire la recherche, & d'avérer le fait.

ARIASPES, *Ariaspæ*, Ἀριάσπαι, peuples d'Asie, qu'on croit être les mêmes que les Arimaspes. *Voyez* Arimaspes.

ARIBÉE, *Aribæus*, Ἀριβαῖος, (*a*) roi de Cappadoce, selon Xénophon. Ses troupes consistoient en trente-six mille hommes, ou environ, dont il y avoit six mille de Cavalerie.

ARICIE, *Aricia*, Ἀρίκια, (*b*) ville d'Italie, située dans le Latium, au pied du mont Albane sur la voie Appia, à cent soixante stades de Rome. Cette ville étoit de la plus grande antiquité, & existoit avant que les Grecs & les Romains se fussent fixés en Italie, les Ariciniens s'étant distingués parmi les ennemis de Rome naissante. Cela n'empêcha pas cependant qu'Aricie ne dévînt dans la suite une ville municipale, dont Cicéron a parlé fort honorablement.

Il y avoit, dans cette ville, un temple consacré à Jupiter; car, vers l'an 213 avant J. C., le bruit courut que le tonnerre étoit tombé sur ce temple; & comme il étoit arrivé plusieurs prodiges vers ce tems-là, on fit à Rome des sacrifices pour l'expiation de ces prodiges.

Les habitans d'Aricie, selon Pausanias, avoient une ancienne tradition touchant Hippolyte. Ils disoient que ce Prince, étant mort à cause des imprécations de son pere, fut ressuscité par Esculape; que depuis il ne put jamais pardonner à Thésée sa cruauté; que sans avoir égard à ses prieres, il vint à Aricie ville d'Italie; qu'il y régna, & y bâtit un temple à Diane.

Aricie étoit une ville assez petite & célebre par la forêt, située à quelques milles de-là. On l'appelle aujourd'hui l'Ariccia, dans la campagne de Rome. *Voyez* Ariciniens.

ARICIE [la Forêt d'], (*c*) *Nemus Aricinum*. Cette forêt, située à environ deux milles de la ville d'Aricie en Italie, fut autre-

(*a*) Xenoph. pag. 39.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 231, 239. Plin. L. II, c. 107. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. XXIV. c. 44. Pauf. p. 135. Cicer. Philip. III. c. 15.
(*c*) Strab. pag. 239, 240.

fois célebre par la superstition payenne. Il y avoit un temple consacré à Vénus. Et on dit qu'on y offroit des sacrifices pareils à ceux de Diane de Tauride ; c'est-à-dire, de Scythie. La coûtume barbare de ce païs s'y étoit en effet introduite ; car, le temple étoit desservi par un prêtre fugitif, qui devoit avoir tué de sa propre main son prédécesseur, & qui avoit toujours l'épée à la main, pour repousser celui, qui voudroit lui faire subir la même destinée. Devant ce temple étoit un lac, que Strabon compare à la mer. Ils étoient enfermés, l'un & l'autre, d'une montagne fort escarpée. Le lac étoit formé des eaux, qui sortoient de fontaines remarquables. Car, il y avoit une prêtresse pour y présider, & cette prêtresse prenoit son nom d'un certain génie. Les sources, cachées en-dedans, se voyoient en dehors, & se faisoient même remarquer au loin.

ARICIE, *Aricia*, fille de Pallante, roi de Trœzène, prince qui fut tué par Théfée ; & tous ses enfans, à l'exception d'Aricie, eurent le même sort.

ARICINE, *Aricinus*, vel *Aricinum*, ville d'Italie, autrement appellée Aricie. *Voyez* Aricie.

ARICINE [Diane], *Diana Aricina*, (*a*) étoit ainsi surnommée du culte, qu'on lui rendoit à Aricie. Les Anciens croyoient qu'aux ides d'août, Diane s'abstenoit de chasser, & qu'elle couronnoit alors ceux d'entre ses chiens, qui avoient fait leur devoir à la chasse ; c'étoit pour cela qu'on cessoit, en l'honneur de Diane, de chasser ce jour-là. On couronnoit les bons chiens de chasse, & l'on allumoit des flambeaux ; ce qui étoit la marque d'une grande solemnité. C'étoit principalement à Aricie, que se faisoit cette fête. Il y avoit-là un temple & une forêt. On appelloit cette Diane, *Diana Aricina*, ou *Nemorensis*. Ce couronnement des chiens est confirmé par plusieurs témoignages des Anciens.

ARICINIENS, *Aricini*, (*b*) peuples d'Italie. Leur ville nommée Aricie fut assiégée par Arunx, fils de Porsenna, vers l'an 506 avant J. C. Les Ariciniens furent d'abord consternés d'une attaque à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Mais, ensuite les secours, qui leur vinrent, de la part des Latins & de ceux de Cumes, leur donnérent tant de confiance, qu'ils osérent donner bataille aux ennemis. Dès le commencement de l'action, les Toscans vinrent fondre sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils les mirent en déroute au premier choc. Mais, ceux de Cumes, employant la ruse contre la violence, se détournérent un peu pour laisser passer le torrent ; & remarquant que les ennemis poursuivoient les fuyards, avec plus de chaleur que de précaution, ils tournérent tout d'un

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 149.

(*b*) Tit. Liv. L. II. c. 14. L. III. c. 71, 72. L. VIII. c. 13, 14.

coup

coup contr'eux leurs étendards, & vinrent les prendre en queue, avec tant de vigueur, que les Toscans, presque victorieux, furent taillés en piéces entre deux ennemis. Il ne s'en sauva qu'une petite partie; ceux-ci ayant perdu leur chef, & ne voyant point d'autre asyle plus prochain, se réfugiérent à Rome, où ils entrérent sans armes, & avec un air bien humilié.

Dans la suite, les Romains commirent, à l'égard des Ariciniens, l'injustice la plus criante. Ces peuples & les Ardéates, se disputant la possession d'un terrein, & ne pouvant convenir ensemble, prirent pour arbitre le peuple Romain, qui, sur les représentations de P. Scaptius, jugea que le terrein en question lui appartenoit.

Depuis, c'est-à-dire, environ un siécle après, les Ariciniens avec quelques autres peuples, précisément dans le tems qu'ils se joignoient aux Volsques d'Antium, près du fleuve Astura, furent vaincus & mis en déroute par le consul Ménius, lorsqu'ils s'attendoient le moins à être attaqués. Cette même année, qui étoit la 417e de Rome, ils furent admis à la qualité de citoyens par le peuple Romain, avec les mêmes priviléges que ceux de Lanuvium. *Voyez* Aricie.

ARIDAI, *Aridai*, (*a*) fils d'Aman, qui fut, ainsi que ses freres, tué par les Juifs, & ensuite attaché à un gibet, dans la ville de Suse, comme le Roi l'avoit ordonné.

ARIDATHA, *Aridatha*, (*b*) fils d'Aman. Il fut assassiné avec ses freres par les Juifs à Suse. Après cela, le Roi ordonna qu'on les pendît à un gibet.

ARIDÉE, *Aridæus*, Ἀῤῥιδαῖος, (*c*) fils de Philippe pere d'Alexandre le Grand. Ce Prince l'avoit eu d'une courtisanne, nommée Philinna, femme de basse condition. Il n'avoit pas le jugement bien sain, depuis une grande maladie, qu'il avoit eue, & qui ne lui étoit venue ni par aucun vice de sa nature, ni par hazard. Mais, comme dans son enfance il promettoit beaucoup, & faisoit paroître des mœurs aimables & nobles, Olympias, à qui ces qualités étoient suspectes, à cause de son fils Alexandre, lui donna des breuvages, qui lui troublérent l'esprit.

Lorsqu'Alexandre fut mort, après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence, dont on étoit convenu; il fut arrêté d'un commun consentement, qu'Aridée seroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la royauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de son esprit, fut précisément

(*a*) Esth. c. 9, v. 9. *& seq.*
(*b*) Esth. c. 9. v. 9. *& seq.*
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 669, 707. Just. L. IX. c. 8. L. XII. c. 15. L. XIII. c. 2, 3. L. XIV. c. 5. Diod. Sicul. pag. 628. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 805, 806. Tom. IV. pag. 22. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 161. Tom. XVI, pag. 286, 287.

la raison qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les suffrages en sa faveur. Elle laissoit à chacun ses espérances & ses prétentions, & les couvroit. On convint, dans la même assemblée, que, si Roxane, qui étoit grosse de six ou huit mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre, en mourant, avoit laissé son anneau, fut chargé de la personne du Prince, comme une espèce de tuteur, & fut établi régent du royaume.

Peu de tems après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour roi, conjointement avec Aridée. Mais, l'un & l'autre n'en avoit que le nom. L'autorité étoit toute entière entre les mains des grands seigneurs & des généraux, qui avoient partagé entr'eux les provinces.

Aridée, depuis son élévation à la royauté, portoit le nom de Philippe. Ce Prince fut mis à mort par ordre d'Olympias, aussi-bien que sa femme Eurydice l'an 317 avant l'Ére Chrétienne; c'est-à-dire, six ans & six mois après qu'il eut succédé à Alexandre le Grand.

ARIE, *Aria*, Ἄρια, (*a*) province d'Asie, ayant pour bornes au septentrion la Margiane & une partie de la Bactriane, au couchant la Parthie avec les déserts de la Carmanie, à l'orient le Paropamise ou Paropanise, & au midi la Drangiane. Il ne faut pas confondre cette province avec l'Ariane, dont elle faisoit seulement partie; autrement, on trouveroit bien de la confusion dans les anciens Auteurs.

Ptolémée parle de plusieurs peuples, qui ont habité l'Arie. C'étoient les Niséens, situés au nord, aussi-bien que les Stavènes, ou Astabènes; les Mazoranes, ou Masdoranes, qui étoient placés près de la Parthie & de la Carmanie déserte; les Casirotes, qui demeuroient du côté de la Drangiane; les Parutes, qui possédoient les terres voisines du Paropamise; les Obares, qui étoient au-dessous de ces derniers; les Drachmes, qui habitoient dans l'intérieur du païs; les Étymandres, au-dessous de ces derniers; enfin, les Borges au-dessous desquels étoit le païs, appellé Scorpiofore; c'est-à-dire, qui produit des scorpions.

Les villes & les villages de l'Arie étoient, selon notre Géographe, Diste, Nabaris, Tave, Augare, Bitaze, Sarmagane, Siphare, Rhagaure, ou Rhaugare, Zomuchane, Ambrodax, Bogadie, Varpne, Gordane, Phoraga, Chatrisache, Chaurine, Orthiane, Taupane, Astaude, Articaudne, Alexandrie, Bébarsane, Capotane, Arie, Basice ou Casice, Sotire, Orbétane, Nisibis, Para-

(*a*) Plin. L. VI. c. 20, 21. Ptolem. L. VI. c. 17. Strab. pag. 72, 516, 518, 724. Pom. Mel. L. I. c. de Sum. Asi. Descrip. Diod. Sicul. pag. 605, 606, 628, 630. Q. Curt. L. VI. c. 6. L. VII. c. 3, 4. Cart. pour L'intell. de l'Hist. des Assyr, *&c.* par M. d'Anvil.

canace, Garigra, Darcame, Cotace, Tribasine, Astasane, Zimyre.

L'Arius, ou l'Arie, grand fleuve, qui naissoit aux monts Sariphes, arrosoit la province d'Arie. Vers le centre du païs, l'Arius formoit un lac considérable, où venoient se perdre quelques autres fleuves, & en particulier, celui qui avoit sa source aux monts Paropamises. Ptolémée donne aussi le nom d'Arius à celui-ci, qui couloit du côté opposé; c'est-à-dire, du midi au nord, au sortir de la Drangiane; tandis que l'autre couloit du nord au midi. Dans ce cas, ce fleuve n'avoit d'autre embouchure, que le lac qu'il formoit lui-même, au milieu de son corps.

L'Arie fut soumise aux loix d'Alexandre le Grand. Pendant que ce Prince étoit chez les Arimaspes, ou chez les Gédrosiens, l'an 328 avant l'Ére Chrétienne, il apprit que Satibarsane, amenant de la Bactriane une forte cavalerie chez les Ariens, leur avoit fait abandonner le parti du Roi. Sur cette nouvelle, il envoya, à la rencontre de cet ennemi, une partie de ses troupes sous la conduite d'Érigyius de Stasanor. Ces deux généraux trouvérent les Ariens sous les armes en assez grand nombre & en bon ordre, ayant à leur tête le satrape Satibarsane, vaillant homme & qui sçavoit la guerre. Ils campérent néanmoins fort près de lui; ce qui donna lieu à différentes escarmouches, peu considérables d'abord par le nombre, mais qui aboutirent enfin à une bataille en forme. Les Barbares y avoient tenu la défense & la perte, égales de part & d'autre, lorsque Satibarsane ôtant avec la main son casque de dessus sa tête, & se faisant connoître aux ennemis, offrit le combat singulier à celui, d'entr'eux, qui voudroit en faire l'essai. Érigyius accepta l'offre; & le combat s'étant donné dans les régles, Érigyius demeura vainqueur. Alors, les Barbares, déconcertés de la chûte de leur général, prirent le parti le plus sûr, & se soumirent à Alexandre.

Après la mort de ce Prince, l'Arie, ainsi que la Drangiane, fut confiée à Stasanore de Sole, ville d'Hyrcanie, au sud-est de la mer Caspienne.

L'Arie étoit un païs fort tempéré & très-fertile, qui produisoit surtout d'excellens vins. On le conservoit, selon Strabon, jusqu'au troisième âge, dans de certains vases, qui n'étoient point enduits de poix. L'Arie fait aujourd'hui partie des états du roi de Perse.

(*a*) Les Auteurs parlent de quelques lieux, qui ont porté le nom d'Arie, ou d'Aria. 1.° Un lac situé dans la province, dont nous venons de parler. C'est celui, qui étoit formé par le fleuve Arius. On l'appelle aujourd'hui Buschen. 2.° Une ville, située aussi dans la même province, & qui se trouve

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 16, 17. Pomp. Mel. L. I. c. de Sum. Asi. Descrip. L. II. c. de Mediter. Mar. Insul. Plin. L. VI. c. 12.

parmi les villes que nous lui avons données. On croit que c'eſt aujourd'hui Héri ou Hérat. 3.° Une iſle du Pont-Euxin, qu'on furnommoit Chalcérite, ſelon Pline, qui met cette iſle à l'oppoſite de Pharnacée. 4.° Une montagne d'Aſie. Il y en a qui liſent *Anniba*, au lieu d'Arie. Ortélius croit que c'eſt la même choſe que les *Annibi* de Ptolémée.

ARIE, *Arie*, Ἀρία, (a) nom d'un lieu de Samarie, près du palais royal, où Phaceia, fils de Manahem, roi d'Iſraël, fut aſſaſſiné par Phacée, fils de Romélie.

Certains font de ce mot *Arie*, un nom d'homme, qui contribua au meurtre de Phaceia.

ARIÉE, *Ariæus*, Ἀριαῖος, (b) officier général des troupes de Cyrus. A la bataille de Cunaxa, il commandoit l'aîle gauche de l'armée, au centre de laquelle étoit Cyrus, qui fut tué dans l'action. Dès qu'Ariée eut appris la nouvelle de ſa mort, loin d'imiter l'exemple des plus grands Seigneurs, qui ſe firent tuer, ne pouvant ſe réſoudre à ſurvivre à leur maître, il s'enfuit avec l'aîle qu'il avoit à ſes ordres. Toutefois, il ne s'arrêta pas au camp; mais, l'ayant traverſé, il continua ſa retraite juſqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Les Grecs, qui ſervoient dans l'armée de Cyrus, ayant appris le lendemain de la bataille, que ce Prince étoit mort, députérent vers Ariée pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perſe, à la place de Cyrus. Ce général répondit généreuſement qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes, plus conſidérables que lui, qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain pour retourner en Ionie; que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, ayant pris l'avis des officiers, ſe prépara au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le ſeul capable de le faire; car, du reſte, il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens ſoldats de ſon païs, s'alla rendre au roi Artaxerxe; & le reſte des Grecs partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils ſe furent mis en bataille, les officiers l'allérent trouver dans ſa tente, où ils jurérent alliance; & les Barbares ajoûtérent qu'ils conduiroient l'armée ſans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un ſanglier & un taureau. Les Grecs trempoient leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y ayant rien trouvé pour leur ſub-

(a) Reg. L. IV. c. 15. v. 25.

(b) Plut. Tom. I. pag. 1016. Xenoph. pag. 263. & *ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. II. pag. 562. & *ſuiv.*

ſiſtance les dix-ſept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y ſouffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta ſeulement à faire d'abord de grandes journées, pour éviter la pourſuite d'Artaxerxe, mais ils n'y purent réuſſir.

Artaxerxe les ayant atteints, il y eut d'abord quelques pourparlers, pendant leſquels Ariée étoit ſouvent viſité par ſes freres & par ſes autres parens, & les officiers de ſon armée par d'autres Perſes, qui les aſſuroient, de la part du Roi, qu'il ne ſe ſouviendroit plus du paſſé; de ſorte que l'on vit l'amitié d'Ariée, envers les Grecs, ſe réfroidir de jour en jour.

ARIEL, *Ariel*, Ἀριὴλ, (*a*) ville capitale du païs de Moab. Iſaïe en parle en ces termes au XXIXe chapitre: » Malheur à » Ariël, à Ariël [à Jéruſalem], » ville où David a habité. Encore » quelques années, & ſes fêtes » ceſſeront. J'environnerai Ariël » de tranchées. Elle ſera triſte & » déſolée, & je la remplirai de » ſang, comme l'autel des holo- » cauſtes, appellé Ariël. Je ferai » tout autour de tes murailles » comme un cercle; j'éleverai » des forts contre toi; & je ferai » des fortifications pour te tenir » aſſiégée. Tu ſeras humiliée; tu » parleras comme de deſſous la » terre, & tes paroles en ſorti- » ront à peine pour ſe faire en- » tendre. Ta voix, ſortant de la » terre, ſera ſemblable à celle d'u- » ne Pythoniſſe, & tu ne pouſſeras » qu'un ſon foible & obſcur, » comme s'il étoit ſorti de la » terre. Mais, le nombre de ceux » qui te diſſiperont, ſera comme » la pouſſière la plus menue, & » la multitude de ces hommes » terribles ſera comme ces pail- » les, qui volent en l'air. Et tous » ces maux les ſurprendront en » un moment. Le Seigneur des » armées viendra les punir au mi- » lieu des foudres & des tremble- » mens de terre, parmi les bruits » effroyables des tourbillons & » des tempêtes, & parmi les » flammes d'un feu dévorant. » Ainſi la multitude des peuples, » qui auront pris les armes contre » Ariël, qui l'auront combattue, » qui l'auront aſſiégée, & s'en » ſeront rendus les maîtres, diſ- » paroîtra comme un ſonge & » une viſion de nuit. «

Ariël, à la lettre, ſignifie un lion de Dieu, un très-grand lion. C'eſt la même qu'Ar, Armoab. Cette ville fut renverſée de fond en comble par un tremblement de terre, dans le tems que Saint Jérôme étoit encore jeune. *Voyez* Ar.

ARIEL, *Ariel*, Ἀριὴλ, (*b*) fils de Gad, fut chef de la famille des Ariélites.

ARIÉLITES, *Arielitæ*. (*c*) Les Ariélites furent ainſi nommés d'Ariël, fils de Gad.

ARIENS, *Arii*, Ἄριοι, (*d*) peuples de Germanie, qui habitoient entre la Varta & la Viſtule,

(*a*) Paral. L. I. c. 11. v. 22. Iſaï. c. 15. v. 1. c. 29. v. 1. & *ſeq.* Ezech. c. 43. v. 15, 16.

(*b*) Numer. c. 26. v. 17.
(*c*) Numer. c. 26. v. 17.
(*d*) Tacit. de Morib. Germ. c. 43.

dans le coude que fait ce fleuve du côté de l'est.

Les Ariens faisoient partie des Lygiens, qui étoient fort étendus & partagés en plusieurs cités. Supérieurs en forces aux autres, les Ariens joignoient encore à cet avantage, une férocité naturelle, peinte sur leur physionomie, & prenoient plaisir à se rendre plus effroyables, en empruntant le secours de l'art & du stratagême. Ils noircissoient leurs boucliers; leurs corps, leurs visages, & choisissoient la nuit la plus sombre, pour attaquer l'ennemi. La surprise, l'horreur des ténébres, le seul aspect de cette armée épouvantable, qui sembloit sortir des enfers, glaçoient d'effroi les cœurs les plus intrépides, & faisoient tomber les armes des mains. Car, selon la remarque de Tacite, dans un combat les yeux sont toujours vaincus les premiers.

ARIENS, *Arii*, Ἄριοι, peuples d'Asie, qui habitoient le païs d'Arie. *Voyez* Arie.

ARIÈS, *Aries*, Ἀρίης, (*a*) coureur célebre, en l'honneur duquel on fit une épigramme, qui se trouve dans l'Anthologie. En voici la traduction: » Tarse, ville » de Cilicie, le coureur Ariès, » fils de Ménéclée, ne deshonore » point Persée, ton fondateur. Il » a les pieds aîlés, comme ce » héros, & Persée lui-même ne » l'eût jamais devancé à la cour» se. La barrière & la borne sont » les seuls endroits du stade, où » se laisse voir ce jeune Athléte, » & on ne l'a jamais apperçu au » milieu de la carrière. «

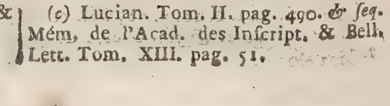
ARIÈS, autrement le BÉLIER: c'est le premier des douze signes du Zodiaque, qui se marque ainsi ♈, & consiste en neuf étoiles, disposées en rond. Ce mot, quoique Latin, se dit quelquefois en François, mais plus en Astrologie, qu'en Astronomie.

ARIGNOTE, *Arignotus*, (*b*) Ἀριγνώτος, pere de Thrasymède, fameux sculpteur.

ARIGNOTE, *Arignotus*, (*c*) Ἀριγνώτος, philosophe Pythagoricien aux cheveux longs, qu'on surnommoit le Divin à cause de son éminent sçavoir, qui le faisoit renommer par tout. Tel est le portrait qu'en fait Lucien. Mais, tout cela est un conte. Voici cependant l'entretien qu'il feint avoir eu avec ce philosophe Pythagoricien.

Lucien suppose qu'Arignote vient dans une maison, où il s'entretient avec d'autres. » Que je » n'interrompe point, dit le Py» thagoricien, votre entretien; » car, j'ai bien ouï, en entrant, » que vous parliez de choses très» sublimes. Nous tâchions, dit » Eucrate en me montrant, d'a» molir ce cœur de roche, qui ne » veut pas croire qu'il y ait des » démons, ni qu'il revienne des » esprits. A ces mots, je baissai la » vue de honte; & le Pythagoricien » prenant la parole: s'il n'entend

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 317, 318.
(*b*) Pauf. pag. 134.


(*c*) Lucian. Tom. II. pag. 490. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 51.

» parler, dit-il, que des ames de » ceux qui sont morts de mort » naturelle, je ne le condamne » point. Il entend parler de toutes, » reprend Dinomaque. Quoi ! » dit-il, en me regardant de tra- » vers, tu nies des choses toutes » visibles, & que tout le monde » sçait. Je ne trouve pas étrange, » lui dis-je, que ceux qui les sça- » vent, & qui les voient, y » ajoûtent foi; mais, pour moi » qui ne vois rien, il m'est par- » donnable de ne rien croire. Si » tu vas jamais à Corinthe, re- » prit le Pythagoricien, demande » le logis d'Eubatide, qui est près » du Cranée; & en y entrant, » prie le portier de te montrer » l'endroit, où étoit le démon que » je chassai. Dis-nous ce que c'est, » interrompit Eucrate ?

» Ce logis, poursuivit-il, étoit » abandonné, à cause d'un malin » esprit, qui tourmentoit ceux » qui y demeuroient; de sorte » qu'il s'en alloit tout en ruine, » & personne n'y osoit entrer. » Sur ces nouvelles, je pris quel- » ques livres Égyptiens, dont j'ai » grand nombre, qui traitent de » ces choses, & j'y allai sur le » minuit, quoique mon hôte fît » tout ce qu'il pût pour m'en dé- » tourner. J'y entrai seul, avec » une lampe à la main, que j'at- » tachai à la muraille d'un grand » vestibule; puis je me couchai » auprès, & je m'amusai à lire. Sur » ces entrefaites, le démon s'ap- » parut à moi en plusieurs formes » toutes hideuses, pour tâcher de » m'épouvanter. Mais, je n'eus » pas plutôt achevé de lire une » conjuration effroyable, qui étoit » dans mon livre, qu'il s'alla ca- » cher en un coin, où je le sui- » vis, & le vis entrer sous terre. » Le lendemain, qu'on me croyoit » trouver mort, j'allai dire au » maître du logis, qu'il pouvoit » maintenant y aller demeurer » sans crainte; & le prenant par » la main, je l'y menai sur l'heu- » re, suivi d'une grande foule de » peuple. Et ayant fait creuser » à lendroit que je montrai, on » trouva une carcasse de mort, » que je fis enterrer ailleurs, & » depuis on ne vit plus rien.

» Après que le Philosophe eut » achevé ce récit, il n'y eut per- » sonne dans la compagnie, qui » ne condamnât mon opiniâtreté, » si je n'ajoûtois foi à un person- « nage si vénérable & d'une si » profonde doctrine. Mais, sans » craindre, ni sa mine, ni sa » réputation : Qu'est ceci, dis-je » à Arignote ? Je pensois avoir » trouvé un trésor, comme dit le » proverbe, & ce ne sont que » des charbons. Tu trahis ainsi la » vérité, dont je te prenois pour » le défenseur. Je ne sçais pas qui » tu croiras, répondit-il, puisque » tu ne crois pas ceux-ci, non » plus que moi. «

Arignote est aussi le nom d'une femme sçavante, dont parle Saint Clément d'Alexandrie. On ne sçait pas en quel tems elle a vécu; mais, seulement qu'elle avoit écrit l'histoire de Denys le tyran.

ARIMANIUS, *Arimanius*, Ἀριμανίος, (*a*) divinité adorée

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 126. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 555. *& suiv.*

chez les Perses. Ces peuples regardoient Arimanius, comme l'auteur des maux, dont ils étoient affligés. Aussi, quand Xerxès souhaitoit à ses ennemis, qu'il leur vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs & les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avoient chassé Thémistocle, il adressoit sa priere à Arimanius, afin qu'il leur inspirât cette pensée, & non à Oromasdes, qui étoit le dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux, il y avoit cette différence de sentimens parmi les Perses, que certains croyoient que l'un & l'autre étoit de toute éternité; & d'autres, que le dieu bon seulement étoit éternel, & que le dieu mauvais avoit été créé. Mais, ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux dieux, jusques à la fin du monde; qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais; & qu'après cela, chacun d'eux auroit son propre monde; sçavoir, le bon son monde avec tous les gens de bien, qui lui seroient unis, & le mauvais aussi son monde avec tous les méchans, qui le suivroient.

ARIMANON, *Arimanon*, Α'ρίμανον, (a) ville de refuge au de-là du Jourdain, dans la partie méridionale de la tribu de Manassé.

ARIMASPES, *Arimaspi*, (b) Α'ριμασποὶ, peuples de Scythie, dont on raconte des choses fabuleuses. On dit, par exemple, qu'ils n'avoient qu'un œil. C'est Hérodote, entr'autres, qui nous l'apprend; mais, ce judicieux Auteur n'y ajoûte pas foi. La raison, qu'il en apporte, c'est qu'il ne croyoit pas qu'il y eût des peuples, qui naquissent avec une œil seulement, surtout étant faits, comme le reste des hommes. On ne les appelloit cependant Arimaspes, que parce qu'on supposoit qu'ils n'avoient qu'un œil; car, selon Hérodote, *Arima*, en Scythe, veut dire *un*, & *spu*, *œil*.

Quant à la position de ces peuples, ce n'est pas une chose aisée à déterminer. Pausanias, d'après Aristée de Proconnèse, dit qu'ils habitoient au-dessus des Issédons, où ils étoient continuellement en guerre pour de l'or, que le païs produisoit. M. l'abbé Gédoyn croit que les Arimaspes occupoient le païs situé entre les Palus-Méotides & le Pont-Euxin. Il met dans le même lieu les Hyperboréens, avec lesquels on confond quelquefois les Arimaspes.

Diodore de Sicile fait mention des Arimaspes en plus d'un endroit, & en particulier, au sujet d'Alexandre le Grand. Ce Prince, ayant mis ordre à ce qui concernoit le gouvernement de la ville de Drangine, en partit pour venir chez les Arimaspes. C'étoit, dit l'Historien, l'ancien nom de ces peuples, qui se sont appellés

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 118.

(b) Herod. L. III. c. 16. L. IV. c. 13, 14, 17. Pauf. pag. 43. Strab. p. 21, 507, 589. Pomp. Mel. Lib. II. c. de Scyth. Europ. Plin. L. VI. c. 17. L. VII. c. 2. Diod. Sicul. pag. 605. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. p. 119. *& suiv.* T. XVIII. p. 194. *& suiv.*

depuis Évergétes, ou les bienfaisans, pour la raison que nous allons dire. Lorsque Cyrus entreprit de transporter l'empire des Médes aux Perses, il arriva dans un païs désert, où manquant de toutes choses, il fut exposé à une indigence si affreuse, que ses soldats en vinrent à se manger les uns les autres. Alors, les Arimaspes lui amenérent trente mille chariots, chargés de vivres. Sauvé par cette générosité, non seulement il accorda à ce peuple toute sorte d'immunités & d'exemptions, mais il changea même leur nom, & voulut qu'on ne les appellât désormais que les Évergétes. Alexandre étant entré chez eux, campa dans leur territoire; & se voyant accueilli par les habitans, il leur témoigna une considération particulière, & leur fit même des présens dignes de lui.

On a remarqué que les Arimaspes étoient assez souvent confondus avec les Hyperboréens. *Voyez* Hyperboréens.

ARIMATHIE, *Arimathia*, Ἀριμαθαία, (*a*) ville de Judée, que Dom Calmet, d'après Saint Jérome, place entre Lydda & Joppé. Cette ville est célebre, pour avoir donné la naissance à Joseph, ce sénateur juste & vertueux, qui non seulement ne prit point de part au déïcide du reste des Juifs, mais qui eut encore la hardiesse d'aller demander à Pilate le corps du Sauveur pour l'enterrer.

Les voyageurs parlent d'une ville de Rhamatha, entre Joppé & Jérusalem, ville située sur une montagne. Le nom de Ramatha, d'où est formé celui d'Arimathie, signifie hauteur. Mais, ce lieu est fort différent de Ramathaïm-Sophim, patrie de Samuël. Arimathie étoit au couchant de Jérusalem, & Ramathaïm étoit au nord de la même ville dans les montagnes d'Éphraim.

ARIMAZE, *Arimazes*, (*b*) prince Sogdien. Certains croyent que ce Prince étoit souverain d'une partie de la Sogdiane, du tems d'Alexandre le Grand. Quoiqu'il en soit, Arimaze aux approches des Macédoniens, s'étoit retranché sur un rocher, appellé *Petra Oxiana*, avec trente mille hommes & des munitions pour deux ans. Ce lieu avoit trente stades de hauteur, & cent cinquante de tour. Il étoit escarpé de tous côtés, n'ayant qu'un sentier taillé dans le roc, par où l'on pouvoit monter. Au milieu de sa pente, il y avoit une caverne, dont l'entrée étoit fort étroite & obscure. Mais, elle s'élargissoit peu à peu, à mesure qu'elle s'enfonçoit plus avant; & au fond c'étoient encore de grandes grottes, & presque par tout, il y avoit des sources, dont les eaux ramassées ensemble formoient un grand fleuve.

Le Roi, ayant reconnu la place, étoit résolu de passer outre. Mais, il se mit ensuite dans l'esprit de vaincre même la nature. Néanmoins avant que de s'engager au siége, il envoya Cophes,

(*a*) Luc. c. 23. v. 51. *& seq.*

(*b*) Q. Curt. L. VII. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 720. *& suiv.*

fils d'Artabaze, aux Barbares, pour leur perſuader de ſe rendre. Arimaze, ſe fiant ſur ſa fortereſſe, répondit pluſieurs choſes d'une manière arrogante; & pour concluſion, il demanda ſi Alexandre, qui pouvoit tout, pouvoit auſſi voler. Cela ayant été rapporté au Roi, ce Prince en fut tellement piqué, qu'à l'heure même, il aſſembla ſes chefs, pour leur faire part de l'inſolence du Barbare qui ſe moquoit d'eux, de ce qu'ils n'avoient point d'aîles; & il ajoûta qu'il lui feroit bientôt voir que les Macédoniens, quand ils veulent, ſe transforment en oiſeaux. Enſuite, il leur commanda de lui amener trois cens jeunes hommes des plus diſpos & des plus adroits, qu'ils pourroient choiſir, chacun dans ſes troupes; & s'il ſe pouvoit, parmi ſes montagnards, qui avoient autrefois mené des troupeaux par les lieux les plus difficiles.

Auſſi-tôt, ils lui amenérent une élite de jeunes gens agiles & courageux, auxquels le Roi dit, après les avoir tous regardés l'un après l'autre: » Ç'a été avec vous, courageuſe jeuneſſe, que j'ai forcé » les places qu'on avoit cru imprenables, que j'ai franchi les » montagnes toujours couvertes » de neige, traverſé les rivières, » percé les détroits de la Cilicie, » & enduré les froids inſupportables des Indes. Vous me connoiſſez, & je vous connois. Ce » roc, que vous voyez, n'a » qu'une avenue, que les Barbares gardent, ſans ſonger au reſte. » Il n'y a de guet, ni de ſentinelle, que du côté, qui regarde » notre camp. Si vous cherchez » bien, il n'eſt pas poſſible que » vous ne trouviez quelque ſentier, qui vous menera au haut » du rocher. La nature n'a rien » fait de ſi inacceſſible, où la » valeur ne puiſſe atteindre; & » ce n'eſt que pour avoir entrepris ce dont les autres ont déſeſpéré, que nous ſommes maîtres de l'Aſie. Gagnez ce ſommet, & quand vous en ſerez » maîtres, élevez un étendard » blanc pour ſignal, & je ne » manquerai pas avec mes troupes de vous ôter l'ennemi de » deſſus les bras, en faiſant diverſion & en l'attirant à moi. » Celui, qui montera le premier, » aura dix talens de récompenſe, » le ſecond en aura un de moins, » & ainſi des autres à proportion » juſqu'au dixième. Je me perſuade que ce ne ſera point tant » l'intérêt, qui vous y portera, » que l'honneur & le deſir de » me plaire. »

Ils écoutérent le Roi d'un ſi grand courage, qu'ils s'imaginoient être déjà au ſommet; & ayant été congédiés, ils font proviſion de coins de fer, pour ficher entre les pierres, de crampons & de groſſes cordes. Le Roi fit le tour de la montagne avec eux, & leur commanda d'entrer, à la ſeconde veille de la nuit, par l'endroit qui ſembloit le moins difficile, priant les dieux de les conduire heureuſement. Ils ſe pourvurent de vivres pour deux jours; & n'ayant que leurs épées & leurs javelines, ils commencérent à

monter, marchant quelque-tems à pied. Puis, quand il falloit grimper; les uns s'accrochoient aux pierres, qui avançoient, & se soulevoient eux-mêmes; les autres se guindoient en haut, à l'aide des cordes & des nœuds coulans; d'autres plantant leurs coins, en faisoient des échelles, & ils passérent ainsi tout le jour, pendus à cette roche avec mille peines & mille dangers.

Néanmoins, le plus fort restoit à faire, & il leur sembloit que le roc croissoit toujours en hauteur. Mais, ce qui les étonnoit le plus, c'étoit le spectacle misérable de quelques-uns de leurs compagnons, qui tomboient dans les précipices, & dont le malheur leur apprenoit ce qu'ils avoient à craindre. Ils continuérent pourtant, & firent si bien, que, malgré toutes ces difficultés, ils gagnérent le sommet du roc. Mais, ils étoient tous horriblement fatigués; & quelques-uns même ne pouvoient s'aider d'une partie de leurs membres. La nuit & le sommeil les prirent en même-tems; & se couchant par-ci, par-là, dans ces lieux pierreux, sans penser au danger où ils étoient, ils dormirent jusqu'au jour. Enfin, ils se réveillérent de ce profond sommeil; & regardant de tous côtés pour découvrir en quel endroit, un si grand nombre de gens se tenoit caché, ils virent au-dessous d'eux de la fumée, qui leur enseigna la retraite des ennemis. Ils élevérent donc le signal, comme il leur avoit été ordonné; & la troupe s'étant ralliée, il se trouva qu'il en manquoit trente-deux, qui s'étoient tués en montant.

Le Roi, également touché, & du desir d'emporter la place, & du danger visible, où ces hommes étoient exposés, passa la journée entière à regarder ce rocher, & ne se retira point pour se reposer que la nuit ne fût venue. Le lendemain, dès le grand matin, il fut le premier qui apperçut le signal. Néanmoins, il doutoit encore si ses yeux ne le trompoient point, à cause de la fausse clarté, que fait l'aurore au point du jour; mais, la lumière venant à croître, le mit hors de doute. Ayant donc fait appeller Cophes, par lequel il avoit sondé la volonté des Barbares, il l'envoya pour la seconde fois les exhorter de prendre au moins à cette heure un meilleur parti, & s'ils s'opiniâtroient sur la bonté de la place, il lui ordonna de leur faire voir, à leur dos, ceux qui tenoient le sommet de leur rocher.

Cophes fit ce qu'il put, pour déterminer Arimaze à s'accommoder, lui représentant qu'il gagneroit les bonnes graces du Roi, s'il ne l'arrêtoit pas davantage devant un roc, au préjudice des grands desseins qui l'appelloient ailleurs. Arimaze lui parla en des termes encore plus fiers & plus arrogans qu'auparavant, & lui commanda de se retirer. Mais, Cophes le prenant par la main, le pria de sortir avec lui hors de la caverne. Le Barbare s'étant rendu à ses prieres, il lui montra les Macédoniens logés sur sa tête; & se moquant de son orgueil, il

lui dit que les ſoldats d'Alexandre avoient des aîles. On entendoit cependant de tous côtés ſonner les trompettes dans le camp des Macédoniens, & toute l'armée pouſſer en l'air des cris d'allégreſſe & de victoire. Cela, comme pluſieurs autres choſes vaines, qui arrivent à la guerre, porta les Barbares à ſe rendre, parce que, ſaiſis de frayeur, ils n'eurent pas l'eſprit de conſidérer le petit nombre de ceux, qui étoient montés; de ſorte qu'ils rappellérent incontinent Cophes, qui les avoit laiſſés dans cette frayeur, & envoyérent avec lui trente des principaux d'entr'eux pour remettre la place, à condition qu'ils ſortiroient la vie ſauve.

Le Roi, quoiqu'il craignît que les Barbares ne s'apperçuſſent du petit nombre de ſes gens, & ne les fiſſent tomber dans les précipices, toutefois, ſe fiant à ſa fortune, & irrité d'ailleurs de l'audace d'Arimaze, refuſa de les recevoir à aucune compoſition. Arimaze, qui croyoit ſes affaires déſeſpérées, quoiqu'elles ne le fuſſent point, deſcendit, avec ſes parens & la principale nobleſſe du païs, dans le camp d'Alexandre, qui les fit tous battre de verges, puis attacher en croix, au pied même du rocher. La multitude, qui s'étoit rendue, fut donnée avec tout le butin aux habitans des nouvelles villes, bâties en ces quartiers-là; & Artabaze eut le gouvernement du roc & de toute la province.

ARIMÉENS, *Arimi*, Ἄριμοι, (*a*) peuples, dont parle Homère, au ſujet du géant Typhon. » La » terre, dit le Poëte, retentiſ- » ſoit ſous ſes pieds, comme lorſ- » que Jupiter irrité lance ſes fou- » dres ſur le mont, qui couvre » Typhéus, dans le païs des Ari- » méens, où l'on dit qu'eſt le » tombeau de ce Géant. « Héſiode dit la même choſe du mariage de Typhon dans un antre des Ariméens.

Madame Dacier prétend, après Pline, Ovide, Lucain, Silius, & pluſieurs autres, que par ce mot, Homère entend parler de l'iſle *Ænaria*, ou Pithécuſe, dans la mer de Toſcane; & c'eſt du même païs qu'il faut entendre ces vers de Virgile;

Durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis impoſta
Typhæo.

Mais, ſans dire ici qu'il y a bien de l'apparence que le poëte Latin s'eſt trompé, en ſuivant trop ſervilement Homère, & ne faiſant qu'un ſeul mot d'*Inarime*, il eſt hors de doute que la vraie ſituation du païs des Ariméens étoit la Syrie. Strabon, qui eſt de ce ſentiment, rapporte un fragment de Poſidonius, qui dit que ce n'eſt, ni de la Cilicie, ni d'aucun autre païs, qu'Homère veut parler en cet endroit, mais de la Syrie mê-

(*a*) Homer. Iliad. L. II. v. 783. Strab. pag. 626, 627. Virg. Æneid. Lib. IX. v. 715, 716. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lettr. Tom. III. pag. 133, 134.

me, habitée par les Ariméens, que les Grecs appellent indifféremment Ἀραμαίους, ou Ἀριμούς. C'est ainsi que l'Écriture nomme la Syrie; & Josephe ajoûte qu'Aramus fut pere des Araméens, que les Grecs appellent Syriens. Cela étant constant, il est vraisemblable qu'Homère ne fait périr dans la Syrie, Typhon d'un coup de foudre, que pour faire allusion à la qualité des terres, qui étoient autour de Sodome, & qui furent détruites par le feu du ciel. Strabon dit qu'elles avoient été submergées par un tremblement de terre, causé par les exhalaisons du bitume, en quoi ce païs abondoit.

Il faut cependant rendre justice à l'illustre madame Dacier, qu'après avoir assuré que par les Ariméens, qu'elle appelle Arimes, Homère entend l'isle d'Ænarie, ou Pithécuse, cette incomparable Dame ajoûte: » Je suis pourtant » obligée de dire que, par le » treizième livre de Strabon, il » paroît qu'il y a eu des Auteurs » anciens, qui ont placé les Ari» mes dans la Mysie, dans la Ci» licie, ou dans la Syrie. *Scep» sius*, dit-il, *approuve surtout » ceux qui placent les Arimes » dans la Mysie brûlée.* Et pour » le confirmer, Xanthus avoit » écrit que cette Mysie avoit un » roi, appellé *Arimoüs*. Strabon » ajoûte: d'autres, par les Ari» mes, entendent les Syriens, » qui sont appellés présentement » *Aramis*, ou *Aramnæi*. Ces » opinions ne manquent pas de » preuves, qui s'accordent avec » l'Histoire, & elles pourroient » fournir de la matière pour un » grand traité. «

On voit par cet échantillon, que madame Dacier ne jugeoit pas indigne d'elle l'étude de la Géographie; étude qu'on peut regarder sans contredit comme absolument nécessaire, non seulement pour l'intelligence des Historiens, mais encore pour celle des Poëtes. Homère lui-même étoit très-versé dans cette science. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux sur ses ouvrages, & en particulier sur le second livre de l'Iliade, qui est un morceau achevé en fait de Géographie. *Voyez* Araméens.

ARIMINIENS, *Ariminenses*, peuples qui habitoient la ville d'Ariminum. *Voyez* Ariminum.

ARIMINUM, *Ariminum*, (a) Ἀρίμινον, ville d'Italie, au païs des Semnones, qui fut fondée par une colonie d'Ombriens sur les bords de la mer Adriatique entre deux fleuves, l'Ariminum & l'Aprusa. Pline met cette ville sur les confins de la huitième région d'Italie. Le mont Apennin, selon Strabon, s'étendoit jusqu'au voisinage d'Ariminum, où aboutissoit la voie Flaminia. Cette voie, qui commençoit à Rome, passoit par l'Étrurie & l'Ombrie.

(a) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 210, 211, 216, 217. *& seq.* Plin. L. III. c. 15. Lib. VII. c. 49. L. X. c. 21. Pomp. Mel. L. II. c. de Ital. Tit. Liv. L. XXI. c. 51. L. XXIV. c. 44. L. XXVII. c. 10. Cæs. de Bell. Civil Lib. I. p. 442. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bel. Lett. Tom. XVIII. pag. 82.

Elle avoit environ treize cens cinquante stades de longueur. Ainsi, c'étoit-là la distance d'Ariminum à Rome, du moins en suivant ce chemin.

Du tems de la seconde guerre Punique, l'an 218 avant J. C. le consul T. Sempronius, lorsqu'il retournoit en Sicile, ayant reçu des lettres du Sénat, qui, en lui donnant avis de l'arrivée d'Annibal, lui ordonnoient de revenir promptement au secours de son collégue, commença par embarquer son armée, & lui ordonna de se rendre à Ariminum par la mer supérieure. Il envoya Sextus Pomponius, son lieutenant, avec vingt-cinq galéres, au secours de la Calabre & de toute la côte maritime d'Italie. Il laissa au préteur M. Émilius une flotte complette de cinquante galéres. Pour lui, après avoir mis la Sicile en état de se défendre, il côtoya l'Italie avec dix vaisseaux, & vint aborder à Ariminum, où il prit son armée, avec laquelle il alla joindre son collégue auprès de Trébie.

Quatre ans après, le commandement de la ville d'Ariminum fut confié au préteur P. Sempronius Tuditanus, avec deux légions. Il paroît que les Romains, depuis qu'ils avoient donné des loix à cette ville, y avoient envoyé une colonie. C'est pourquoi, Pline n'a pas manqué de donner à Ariminum le titre de colonie Romaine. Cette colonie fut une de celles, qui, vers l'an de Rome 543, & avant J. C. 209, se distinguérent par leur fidélité & leur attachement pour le peuple Romain.

Ariminum fut depuis la première ville dont César s'empara; ce qui fut comme le signal de la guerre civile. On prétend qu'on y voit encore de nos jours dans la place publique les pierres du lieu, où ce fameux guerrier harangua son armée, qui revenoit victorieuse des Gaules. Quand les troubles eurent été appaisés, on dit qu'Octavien Auguste la décora de plusieurs ouvrages magnifiques. Depuis, elle fut ruinée par les Liburniens; & Dioclétien la fit rétablir, ayant vaincu ces peuples. Pour en perpétuer la mémoire, on y dressa en son honneur un arc de triomphe.

C'est aujourd'hui Rimini dans la Romagne, qui fait partie des états du Pape.

ARIMNESTE, *Arimnestus*, Ἀρίμνηστος, (a) capitaine général des Platéens, du tems d'Aristide. Celui-ci, dans le tems que les Grecs avoient à se défendre contre les Barbares, qui leur faisoient la guerre, ayant envoyé à Delphes consulter l'oracle, le dieu lui répondit que les Grecs remporteroient l'avantage sur leurs ennemis, pourvu qu'ils fissent des prieres à Jupiter, à Junon patrone du mont Cithéron, à Pan & aux nymphes Sphragitides; qu'ils sacrifiassent aux héros, Androcrate, Leucon, Pisandre, Damocrate, Hypsion, Actéon & Poluide;

(a) Plut. Tom. I. pag. 325, 326.

& qu'ils ne hazardassent la bataille que dans leur propre païs, précisément dans le champ de Cérès Éleusine & de Proserpine.

Cet oracle, rapporté à Aristide, le jetta dans une grande perplexité; car, les héros, auxquels il ordonnoit d'offrir des sacrifices, étoient les ancêtres des Platéens, & l'antre des nymphes Sphragitides étoit sur une des croupes du Cithéron, vers le couchant d'été. Dans cet antre, il y avoit autrefois, dit-on, un oracle, de l'esprit duquel la plûpart des habitans du païs étoient possédés. C'est pourquoi, on les appelloit les Nympholeptes, comme qui diroit *possédés par les nymphes*. D'un autre côté, de ne promettre la victoire aux Athéniens qu'à condition qu'ils ne donneroient le combat que dans leur païs, c'étoit rappeller & faire passer tout l'effort de la guerre dans l'Attique.

Sur ces entrefaites, Arimneste eut la nuit un songe. Il lui sembla que Jupiter sauveur, lui étant apparu, lui demanda quelle étoit la résolution, que les Grecs avoient prise; qu'il lui répondit: *Seigneur, dès demain nous décamperons, & remenerons l'armée à Éleusis, & là, nous livrerons bataille aux Barbares, selon l'oracle qu'Apollon nous a rendu*; qu'alors le dieu lui repartit qu'ils se trompoient totalement; que le dieu, dont l'oracle parloit, étoit là même aux environs de Platées, & qu'ils le trouveroient, s'ils le cherchoient bien.

Arimneste, ayant eu cette vision si claire, ne fut pas plutôt éveillé, qu'il manda les plus vieux & les plus expérimentés de ses concitoyens; & conférant, & cherchant avec eux, enfin il trouva que près de la ville de Husies au pied du Cithéron, il y avoit un vieux temple, appellé le temple de Cérès Éleusine & de Proserpine. Ravi de cette découverte, il en avertit Aristide, & le mena sur le lieu, qu'ils trouvérent très-commode, pour y ranger en bataille une armée de gens de pied, qui manqueroit de cavalerie, parce que le pied du Cithéron, s'étendant jusqu'auprès de ce temple, empêchoit les gens de cheval d'en approcher. D'ailleurs, dans ce lieu-là même étoit la chapelle du héros Androcrate, toute couverte de buissons & d'arbres fort épais. Afin qu'il ne manquât rien à l'oracle pour bien assurer l'espérance de la victoire, les Platéens, sur l'avis d'Arimneste, firent un décret par lequel ils ordonnérent que les bornes, qui séparoient l'Attique de leur territoire, seroient ôtées, & donnérent aux Athéniens tout ce côté de territoire en propriété en faveur de la Gréce, pour que, selon les termes de l'oracle, ils pussent livrer la bataille dans leur propre païs. Cette générosité des Platéens fut si célebre, que, plusieurs années après, Alexandre, déjà vainqueur de l'Asie, ayant fait relever les murailles de Platées, fit publier par un héraut dans l'assemblée des jeux Olympiques, qu'il redonnoit cette ville aux Platéens, à cause de la vertu & de la générosité, dont ils avoient donné de si grandes marques, lorf-

que, dans la guerre des Médes, ils avoient fait présent de leur terre aux Athéniens pour le salut de la Gréce.

Cela est assez heureux, dit M. Dacier, que Jupiter vienne lui-même expliquer l'oracle d'Apollon. Il y a de l'apparence que cet Arimneste, capitaine général des Platéens, étoit un homme sçavant dans l'Antiquité, & qui étoit instruit qu'au pied du mont Cithéron il y avoit eu autrefois un temple de Cérès Éleusine; & que, pour le mieux persuader aux Grecs, il fit semblant d'avoir eu cette vision.

ARIMNESTE, *Arimnestus*, Ἀριμνήστος, (*a*) célebre général, qui commandoit les Platéens à la journée de Marathon, & depuis au combat, qui fut donné contre Mardonius, général des Perses. Arimneste tua ce général, en lui fracassant la tête, comme le lui avoit prédit l'oracle d'Amphiaraüs.

On voyoit le portrait d'Arimneste au pied de la statue de Minerve Aréa, dans le temple que cette déesse avoit chez les Platéens. Cet Arimneste doit être le même que le précédent.

ARIMNUS, *Arimnus*, (*b*) Ἀρίμνος, roi des Étrusques, fit présent d'un trône à Jupiter Olympien. Ce fut le premier présent fait par des étrangers.

ARINESTHES, (*c*) peuples, qui, selon M. l'abbé Banier, habitoient les bords des Palus-Méotides. Les Argonautes passérent près de leur païs, lorsqu'ils traversérent les Palus-Méotides.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης. Ce nom a été commun à plusieurs Rois de différens païs. Voici ceux que nous connoissons.

ROIS DE PONT

*du nom d'*ARIOBARZANE.

ARIOBARZANE I, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*d*) roi de Pont. On croit que ce Prince étoit né vers l'an 484 avant l'Ére Chrétienne. Au-dessus de lui, on ne trouve rien qui marque la suite des rois de Pont, qui, au rapport de Polybe & de Diodore de Sicile, descendoient de l'un des seigneurs Persans, qui conspirérent contre le mage Smerdis, l'an 522 avant J. C. Cet Ariobarzane avoit un fils, qui, pour obtenir la faveur du roi de Perse, le livra entre les mains de ce Prince.

ARIOBARZANE II, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*e*) succéda à Mithridate au Royaume de Pont, l'an 362 avant l'Ére Chrétienne. Il étoit auparavant Satrape de Phrygie pour Artaxerxe II, qui le mit lui-même en possession du royaume, dont il

(*a*) Pauf. pag. 548. Plut. Tom. I. pag. 330.

(*b*) Pauf. pag. 309.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 125.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. p. 76, 77.

(*e*) Diod. Sicul. pag. 504, 557. Corn. Nep. in Datam. c. 2, 5, 10. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 11. Tom. IV. pag. 408. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 149, 150. Tom. XIX. pag. 75. *& suiv.*

s'agit

s'agit. Il y avoit déjà quelque-tems qu'Ariobarzane étoit Satrape de Phrygie, lorsqu'il commença à regner; car, nous voyons, dans Xénophon, qu'il envoya en 371 un député aux conférences, qui se tenoient alors pour pacifier les troubles de la Gréce. Cependant, il ne pouvoit avoir pour lors cette Satrapie que depuis peu de tems; car, en 374 elle étoit gouvernée par Pharnabaze, & jointe à celle de la côte maritime. L'expression de Diodore de Sicile ne nous apprend point à quel titre Ariobarzane possédoit le royaume de Mithridate, si c'étoit par voie de succession, & s'il étoit son fils ou son parent. Il faut, je crois, le supposer, parce que Polybe & Diodore de Sicile lui-même assurent que les Rois, ou Dynastes de Pont, regnoient de pere en fils sur ce canton, depuis celui auquel Darius en avoit donné la souveraineté.

Les bienfaits, qu'il avoit reçus d'Artaxerxe II, ne l'empêchérent pas de prendre les armes contre ce Prince, peu de tems après qu'il fut parvenu à la couronne de Pont. Quoiqu'il se fût alors formé une conspiration générale contre Artaxerxe, l'union ne dura guere; & ceux qui avoient été les premiers & les plus zélés à secouer le joug, furent aussi les premiers à le reprendre, & à trahir les intérêts des autres pour faire leur paix avec le Roi.

Ariobarzane mourut après un regne de 26 ans, & laissa la couronne à Mithridate, qui en régna 35. On remarque que les Rois, ou les Dynastes de Pont, ont long-tems affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzane & de Mithridate; ce qui n'a cessé qu'à Pharnace, ayeul de Mithridate Eupator. On en voit jusqu'à sept exemples dans la généalogie de ces Princes. Il y avoit des noms, qui étoient comme attachés à certaines familles.

ROIS DE CAPPADOCE, qui ont porté le nom d'ARIOBARZANE.

ARIOBARZANE I, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*a*) fut placé sur le trône de Cappadoce par les Cappadociens mêmes, vers l'an 91 avant J. C., ou plutôt, cette nation le reçut pour Roi de la main des Romains. Sa postérité manqua à la troisième génération.

Ariobarzane ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas & Bagoas, généraux de Tigrane, roi d'Arménie, le chassérent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe, fils de Mithridate, roi de Pont. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoya en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla ayant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque-tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce royau-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 453. Just. Lib. XXXVIII. c. 2, 3. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 313. Hist. Rom. Tom. V. pag. 590. *& suiv.* Tom. VI. pag. 341, 342.

me, & en tira trois cens mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie, & il en plaça un bon nombre dans la ville de Tigranocerte. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

Ce roi de Cappadoce toujours fidele aux Romains, à qui il devoit son élévation, avoit été le jouet de leurs ennemis, chassé, puis rétabli, chassé de nouveau, tantôt par Mithridate, tantôt par Tigrane. La fuite & la ruine des affaires du roi de Pont, & la paix faite par les Romains avec le roi d'Arménie, l'affermirent dans ses États. Pompée même, en récompense de sa fidélité, lui donna la Sophène, qu'il avoit destinée d'abord au prince d'Arménie.

Ariobarzane & son fils donnérent alors à l'armée Romaine un spectacle bien touchant. Le roi de Cappadoce étoit venu au camp de Pompée; & pendant que ce général étoit sur son tribunal, il étoit assis à côté sur une chaise curule. Mais, il apperçut son fils placé auprès du bureau d'un greffier. La tendresse de ce pere ne put supporter de voir son fils tenir une place si peu convenable à son rang. Il descendit & alla lui ceindre le diadême, & l'exhorter à prendre la place, qu'il venoit de quitter. Le fils, combattant par son respect contre la tendresse de son pere, versa des larmes, laissa tomber le diadême, & ne voulut point se rendre, quelques instances qui lui fussent faites. Ainsi, par un événement, qui sembleroit incroyable, celui qui quittoit une couronne, étoit plein de joie, & celui, à qui on la mettoit sur la tête, étoit plongé dans une tristesse amère. Quel combat! & qui peut ne pas en être attendri & charmé, même au simple récit? Il fallut que l'autorité de Pompée intervînt pour terminer une querelle si singulière. Il confirma le jugement du pere, & ordonna au fils d'obéir. C'étoit la seconde fois que la Cappadoce fournissoit un si bel exemple.

ARIOBARZANE II, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*a*) fils d'Ariobarzane I, succéda à son pere de la manière, dont on l'a rapporté dans l'article précédent. On y a vu que Pompée avoit augmenté considérablement les états d'Ariobarzane I, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils recueillit toute cette belle succession; mais, il ne la garda pas long-tems. Il avoit déjà été tué, lorsque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce, étoit Ariobarzane III, petit-fils d'Ariobarzane I.

ARIOBARZANE III, *Ariobarzanes*, Ἀριοβαρζάνης, (*b*) fils d'Ariobarzane II, parvint à la couronne de Cappadoce, après la mort tragique de son pere. Cicéron, en partant de Rome pour

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 313, 314.

(*b*) Dio. Cass. p. 346. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 314, 315. Hist. Rom. T. VII. pag. 330. Mém. de l'Acad. des Ins. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 424.

aller commander dans la Cilicie, avoit reçu ordre de favoriser & de protéger, avec tout le soin possible, Ariobarzane III, comme un prince dont le salut étoit cher au peuple & au Sénat; témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidelement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane se voyoit menacé d'être tué comme son pere. On conspiroit contre lui, en faveur d'Ariarathe, son frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot; qu'à la vérité, on l'avoit vivement sollicité d'accepter la royauté; mais, qu'il avoit été toujours infiniment éloigné d'y songer, du vivant de son frere. Il paroît que celui-ci étoit sans enfans.

Cicéron employa l'autorité de sa charge, & tout le crédit que lui donnoit sa grande réputation, pour dissiper l'orage dont le Roi étoit menacé. Il en vint heureusement à bout, & lui sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté & par un généreux désintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives, qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom; l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le royaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle de Pont, sur celle de Cappadoce. C'est de la dernière dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voyoit que le Roi au-dessus de lui; & il étoit, pour l'ordinaire, de la famille royale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que, de son tems, il y avoit plus de six mille personnes consacrées au service du temple de Comane.

Voilà ce qui rendoit le grand-Prêtre si puissant. Aussi, dans le tems dont nous parlons, celui qui possédoit cette dignité, auroit pu causer une guerre fort dangereuse, & susciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de se défendre par la voie des armes, comme on croyoit qu'il le feroit; car, il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie, prêtes à se mettre en campagne, & de grands fonds pour les soudoyer & les entretenir. Mais, Cicéron, par sa prudence, l'engagea à se retirer du royaume, & à en laisser Ariobarzane tranquille possesseur.

Pendant la guerre civile entre César & Pompée, Ariobarzane amena, au dernier, quelques troupes, qui se trouvérent à la journée de Pharsale. C'est ce qui fit, sans doute, que César mit Ariobarzane à contribution. Il est certain qu'il en exigea des sommes d'argent fort considérables. Car, ce Prince lui fit représenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui payer, si Pharnace continuoit à

piller la Cappadoce. César étoit alors en Égypte. Il en partit pour mettre Pharnace à la raison. Il passa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens, qui laissent entrevoir qu'Ariobarzane & son frere n'étoient pas trop bien unis. Il soumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que César eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane.

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de César, que le roi de Cappadoce ne les favorisoit point. Il ne se déclara pas ouvertement contre leur parti; mais, il refusa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juste défiance; de sorte que Cassius se crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'ayant fait prisonnier, il le fit mourir, l'an 42 avant J. C. Ariarathe X, son frere, lui succéda.

Sur des médailles des rois de Cappadoce, un Ariobarzane, [& il y a toute apparence que c'est Ariobarzane III] y prend le titre de ΦΙΛΟΡΩΜΑΙΟΣ; c'est-à-dire, ami des Romains. Ce pouvoit être par un motif de reconnoissance & aussi de flatterie.

UN SEUL ROI d'Arménie, ayant nom Ariobarzane.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοϐαρζάνης, (a) Méde d'origine. Ce Prince occupa pendant quelques années le trône d'Arménie. On dit que ce furent les Arméniens mêmes, qui le demandérent pour Roi, sous l'empire d'Auguste, l'an de J. C. 3. C. César, fils d'Agrippa, qui étoit alors dans le païs, leur accorda cette grace, au nom de l'Empereur. Ils le reçurent avec joie, à cause de la grandeur de sa taille, de sa bonne mine & des qualités admirables de son esprit. Mais, ce Prince ayant été emporté par un accident imprévu, ils rejettérent ses enfans, & voulurent être gouvernés par une femme, nommée Érato, dont ils se dégoûtérent bientôt après; ensorte qu'étant demeurés quelque-tems incertains, & plutôt sans maître qu'en liberté, ils déférérent la royauté à Vonones, qui avoit cherché un asyle parmi eux.

ARIOBARZANE, *Ariobarzanes*, Ἀριοϐαρζάνης, (b) lieutenant de Darius, roi de Perse. Cet officier s'étant saisi du païs de Suse, à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, & de trois cens cavaliers, Alexandre le Grand, qui espéroit de l'emporter de force, s'y rendit par des chemins extrêmement étroits & difficiles, & où il ne rencontra d'abord personne qui s'opposât à sa marche. Les Barbares l'avoient laissé avancer tranquillement. Mais, quand il fut dans le milieu du plus mauvais chemin, ils commencérent leur attaque. Elle con-

(a) Tacit. Annal. Lib. II. c. 4. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 192, 382, 383.

(b) Diod. Sicul. pag. 598. Q. Curt. L. IV. c. 12. Lib. V. c. 3, 4. Corn. Nep. in Timoth. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 676. & suiv.

ſiſta à faire rouler ſur lui des pierres d'une groſſeur énorme, qui écraſérent un grand nombre de Macédoniens, qui n'eurent pas le tems de les éviter, ou plutôt l'eſpace néceſſaire pour cet effet. D'autres lançoient d'un lieu avantageux une multitude de traits, qui ne manquoient point des hommes confuſément aſſemblés. Des pierres, jettées ſeulement avec la main, en bleſſoient un grand nombre. La ſeule difficulté du chemin ôtoit aux ſoldats la liberté des mouvemens néceſſaires pour s'en garantir. Ainſi, il y en eut un grand nombre de tués, ou de bleſſés.

Alexandre, qui ne pouvoit remédier à cet inconvénient, & qui étoit déſolé de voir qu'on ne pouvoit, ni tuer, ni même bleſſer un ſeul d'entre cette eſpèce d'ennemis, pendant que ſes ſoldats tomboient à tous momens & de tous côtés, fit ceſſer le combat, & ordonner la retraite à ſon de trompe; & reculant de plus de trois cens ſtades de ce fâcheux paſſage, il poſa ſon camp. De-là, il s'informa, de tous les habitans des environs, s'il n'y avoit point quelque autre route praticable; on lui répondit qu'il n'y en avoit aucune autre en droite ligne; mais, que pourtant, il pourroit arriver à ſon but par un circuit de pluſieurs journées.

Le Roi jugea d'abord que ce ſeroit une tache pour lui de laiſſer ſans ſépulture ſes ſoldats morts; ce qui ſeroit même l'indice d'une bataille perdue & d'une déroute complette. Ainſi, il leur rendit ce dernier devoir; après quoi, il ſe fit amener ſes priſonniers de guerre. Il s'en trouva un, parmi eux, qui ſçavoit parfaitement les deux langues, & ſurtout celle des Perſes. Cet homme lui déclara qu'il étoit Lycien de naiſſance; qu'ayant été pris à la guerre, il avoit été fait gardien de troupeaux; & qu'il avoit exercé long-tems cette profeſſion autour de ces montagnes; que cet emploi lui avoit donné une grande connoiſſance du païs; & qu'ainſi il étoit en état de conduire l'armée du Roi par des chemins, couverts d'arbres épais, juſqu'à un poſte où elle ſe trouveroit derrière les ennemis, qui gardoient actuellement le paſſage. Le Roi, après avoir promis à cet homme les plus grandes récompenſes, le prit pour guide, & ſuivi de ſes gens, il parcourut de nuit ſur ſes pas, & à travers beaucoup de neiges, des pointes de montagnes fort élevées, & ſéparées les unes des autres par des précipices & par des fondrières. Arrivé enfin juſqu'aux gardes ennemies, il ſurprit la première, qu'il tailla en piéces; il fit toute la ſeconde priſonnière; & ayant mis la troiſième en fuite, il ſe rendit maître du paſſage, & fit périr en cette expédition une partie des troupes d'Ariobarzane.

Cependant, celui-ci, ſuivi d'environ quarante chevaux & de cinq mille hommes de pied, ſe fit jour à travers les bataillons des Macédoniens, non ſans un grand carnage des ſiens & des ennemis. Il penſoit à ſe jetter dans Perſépolis, capitale de la province; mais, la

garnison lui fermant les portes, & l'ennemi le poursuivant vivement, il revint au combat, où, lui & tous ses gens demeurérent sur la place, l'an 329 avant l'Ére Chrétienne.

ARIOCH, *Arioch*, Ἀριώχ, (*a*) roi d'Ellazar, ou, selon le Paraphraste Jonathan & le Syriaque, roi de Thalassar. Or, Thalassar étoit une province de de-là l'Euphrate, près de l'Arménie, puisqu'Isaïe parle des enfans d'Éden, qui étoient à Thalassar. Arioch s'étoit ligué avec Chodorlahomor, pour venir faire la guerre aux rois de Sodome & de Gomorrhe.

Il y en a qui font Arioch, roi de Pont. Je soupçone que c'est une erreur. Le Pont, situé sur le bord du Pont-Euxin, paroît bien éloigné du païs de Sodome & de Gomorrhe. On sçait d'ailleurs que, dans ces tems reculés, les états d'un Prince étoient resserrés dans des bornes fort étroites. Il n'est donc pas nécessaire de faire venir Arioch des bords du Pont-Euxin.

ARIOCH, *Arioch*, Ἀριώχ, (*b*) général des troupes du roi Nabuchodonosor. Ce Prince ayant ordonné que l'on fit mourir tous les Sages de Babylone, parce qu'ils n'avoient pu lui rappeller le songe, qu'il avoit eu, ni par conséquent le lui expliquer, le prophéte Daniël fit ses représentations sur cette ordonnance à Arioch, qui se préparoit à l'exécuter. Comme c'étoit lui qui avoit reçu cet ordre du Roi, Daniël lui demanda quel étoit le sujet qui avoit pu porter le Roi à prononcer une sentence si cruelle. Arioch instruisit Daniël de toute l'affaire. Ce Prophéte en conséquence, se présenta devant le Roi, & le supplia de lui accorder quelque-tems, pour lui donner l'éclaircissement, qu'il desiroit.

Daniël, ayant appris de Dieu même, quel étoit le songe, qu'avoit eu le Roi, alla trouver Arioch, & lui dit: » Ne faites point » mourir les Sages de Babylone; » introduisez-moi chez le Roi, » & je lui donnerai l'éclaircisse- » ment, qu'il desire. « Arioch, aussi-tôt, se présenta au Roi, & lui dit qu'il avoit trouvé un homme d'entre les captifs de Juda, qui donneroit au Roi l'éclaircissement qu'il demandoit. Daniël fut introduit & expliqua le songe à Nabuchodonosor.

ARIOGÉSE, *Ariogæsus*, (*c*) Ἀριόγαισος, roi des Quades. Ce Prince barbare est un grand exemple de la clémence de Marc-Auréle. Les Quades l'avoient établi leur Roi, sans le consentement, & même comme contre le gré de l'Empereur, qui en fut tellement irrité, qu'il mit sa tête à prix, promettant cinq cens piéces d'or à quiconque le tueroit, & mille à celui, qui le lui ameneroit vivant. Ariogése fut fait prisonnier, & Marc-Auréle se contenta de le réléguer à Alexandrie. On croit que cela arriva, l'an de J. C. 174.

(*a*) Genes. c. 14. v. 1. & *seq.* Isaï. c. 37. v. 12.
(*b*) Dan. c. 2. v. 14. & *seq.*

(*c*) Dio. Cass. p. 808. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 420.

ARIOMANDE, *Ariomandes*, Ἀριομάνδης, (*a*) fils de Gobryas, étoit contemporain de Cimon, général des Athéniens. Ayant été mis à la tête d'une puissante flotte, que les Perses destinoient contre la Gréce, il se tenoit à l'ancre, avec toute cette flotte, à l'embouchure de l'Eurymédon; & il ne vouloit point hazarder le combat contre les Grecs, parce qu'il attendoit un renfort de quatre-vingts vaisseaux Phéniciens, qui lui venoient de Cypre.

Cimon, au contraire, pour prévenir ce renfort, s'avança contre lui en bataille, résolu, s'il ne vouloit pas combattre de son bon gré, de l'y obliger par force. Ariomande & ses gens, pour éviter cette néceffité, entrérent dans le fleuve; mais, comme les Athéniens les y suivirent, ils vinrent enfin à leur rencontre avec six cens voiles, selon Phanodème, ou avec trois cens cinquante seulement, si l'on s'en rapporte à Éphore. Dans ce combat naval, ils ne firent rien qui répondît à de si grandes forces; car, tournant d'abord leurs proues vers la terre, les premiers, qui purent en approcher, s'y jettérent & se retirérent dans l'armée de terre, qui étoit en bataille assez près du rivage. Les autres tombérent entre les mains des Grecs, & furent fort maltraités; & une preuve certaine que les vaisseaux des Barbares étoient en très-grand nombre, c'est que, bien qu'il y en eût beaucoup, qui se sauvérent, comme cela est vraisemblable, & beaucoup d'autres, qui furent brisés, ou coulés à fond, les Athéniens ne laissérent pas d'en prendre deux cens.

ARION, *Arion*, Ἀρίων, (*b*) joueur de luth, musicien & poëte, étoit de la ville de Méthymne dans l'isle de Lesbos. Ce fut lui qui inventa le Dithyrambe. Il fut auteur de plusieurs hymnes ou chansons, dont on faisoit beaucoup de cas. Il demeura longtems à la cour de Périandre; il passa aussi en Italie & en Sicile. Ayant gagné de grandes sommes d'argent dans ces païs, il voulut retourner dans sa patrie, pour y faire montre de ses richesses.

Il s'embarqua donc sur un navire; & les matelots, gens sans foi & sans humanité, l'ayant menacé de le jetter dans la mer, pour avoir son bien, il les pria de lui permettre auparavant de faire son oraison funébre, & de chanter quelques élégies sur la lyre. Puis il se lança dans la mer, avec ce qu'il avoit de meilleur; & les dauphins, qui étoient accourus à la douceur de son harmonie, le sauvérent. On dit que l'un d'eux le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare, près de Lacédémone. C'est celui qu'on nomme aujourd'hui le cap de Matapan, ou de Maïni, qui fait la pointe la plus australe de toute la Morée. Arion,

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 486.

(*b*) Lucian. T. I. p. 201, 202. Strab. pag. 618. Herod. L. I. c. 23, 24. Pauf. pag. 212. 585. Virg. Eclog. 8. v. 56. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 150. Tom. VII. p. 338. Tom. XII. pag. 172. Tom. XV. p. 325, 326.

ayant mis pied à terre, alla à Corinthe trouver Périandre, à qui il fit le récit de ſon hiſtoire.

Quelque-tems après cette aventure du dauphin, il arriva que le navire ſur lequel s'étoit embarqué Arion, fut jetté, par la tempête, auprès de Corinthe. Périandre ſe fit amener les matelots; & leur ayant demandé ce qu'étoit devenu Arion, ils lui répondirent qu'il étoit mort, & qu'ils l'avoient enſéveli. Auſſi-tôt, il les conduiſit près du tombeau, qu'il avoit fait élever au dauphin, qui étoit mort, après avoir porté Arion à terre; & les ayant fait jurer qu'Arion étoit mort, il leur montra Arion en perſonne, habillé de la manière qu'il l'étoit, lorſqu'il ſe jetta dans la mer, pour éviter leur fureur, & il les fit pendre auprès du tombeau du Dauphin.

Les dieux mêmes, voulant récompenſer l'amitié de ce dauphin, & en éterniſer la mémoire, le placérent parmi les aſtres.

Orpheus in ſylvis, inter delphinas Arion.

Quelques-uns ont douté ſi cette aventure eſt une hiſtoire ou une fable, formée ſur ce qui arriva à Jonas. Pauſanias, dans ſon voyage de la Laconie, croit que c'eſt une véritable hiſtoire, & en rapporte une autre preſque toute pareille, dont il eſt parlé ci-après. Ovide croit auſſi que c'eſt une véritable hiſtoire. D'autres, comme Aulu-Gelle & Strabon, la traitent de fable. Quoiqu'il en ſoit, ſi c'eſt une véritable hiſtoire, il faut dire, avec Euſébe, que cela arriva ſous la 41e Olympiade, vers l'an 616 avant J. C.; ce qui s'accorde avec ce que diſent Hérodote, Aulu-Gelle, Pline, Plutarque, & pluſieurs autres, que cet excellent Muſicien fut aimé à Corinthe de Périandre, qui ſuccéda à ſon pere Cypſéle, ſous la 38e Olympiade, vers l'an 628 ant J. C.

ARION, *Arion*, Ἀρίων, (a) nom d'un cheval célebre chez les Mythologues. On le dit fils de Neptune & de Cérès, qui s'étoit métamorphoſée en jument, pour éviter les pourſuites de ce dieu; mais, celui-ci s'étant auſſi métamorphoſé en cheval, parvint par ce moyen à ce qu'il ſouhaitoit.

On allégue deux paſſages, en faveur d'Arion, l'un de l'Iliade, l'autre de la Thébaïde. Dans le premier, Neſtor, parlant à ſon fils Antiloque, lui dit que s'il ſuit ſes conſeils, il n'y aura point de courſiers, qui puiſſent devancer les ſiens, quand ce ſeroit Arion, ce cheval de race immortelle, qu'Hercule donna à Adraſte. Dans le ſecond, le Poëte nous peint Adraſte, fuyant de Thébes en habit de deuil, & monté ſur Arion, qui avoit, dit-il, le poil de couleur céleſte.

Par ces témoignages, on prétend prouver qu'Arion étoit né de Neptune. Mais, Antimaque dit formellement qu'il fut engendré de la terre. » Adraſte, dit-il, » fils de Talaüs, pouſſa le pre- » mier ſon char, attelé de deux

(a) Pauſ. p. 495. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. T. VII. p. 293, 294.

» superbes coursiers, dont l'un » étoit Cérus, plus leger que le » vent, l'autre Arion, que la » terre enfanta d'une manière » miraculeuse, près du bois d'A» pollon à Oncée. « Pour dire le vrai, remarque Pausanias, si ce cheval sortit de la terre, on peut bien croire, qu'il étoit de race divine, & qu'il avoit les crins de couleur céleste. Quoiqu'il en soit, on ajoûte qu'Hercule, voulant faire la guerre aux Éléens, demanda Arion à Oncus; que monté sur ce cheval, il gagna des batailles; qu'il prit Élis, & qu'ensuite il fit présent de ce merveilleux cheval à Adraste. Cette tradition est confirmée par Antimaque, qui dit qu'Adraste fut le troisième qui eut la gloire de dompter Arion.

(a) » On a débité tant de fa» bles, dit M. l'abbé Banier, sur » le fameux cheval d'Adraste, » nommé Arion, qu'il est bon » d'en dire ici un mot. Servius & » Probus prétendent qu'il étoit le » même que celui que Neptune » fit sortir d'un coup de Trident » auprès d'Athènes. Pausanias » assure qu'il étoit fils de ce dieu » & de Cérès, ou du vent Zé» phire & d'une Harpye, com» me on peut le voir dans Quin» tus Calaber. On ajoûte que les » Néréides le nourrirent, & qu'il » servit quelquefois à traîner le » char de Neptune, qui le donna » ensuite à Copréus, roi d'Aliar» te, comme nous l'apprenons du » Scholiaste d'Homère. Celui-ci » en fit présent à Hercule, qui s'en » servit contre Cygnus, fils de » Mars, & le donna à Adraste. » On disoit que ce cheval avoit » les pieds du côté droit, comme » ceux d'un homme, & qu'il avoit » l'usage de la parole. Tout cela » veut dire, au rabais des hy» perboles, qu'Adraste avoit un » fort bon cheval, qui avoit eu » plusieurs maîtres. On ne lui a » sans doute donné Neptune pour » pere, que parce que ce dieu » passoit pour avoir appris le » premier à dompter les chevaux. » Et ceux, qui le font fils de Zé» phire, ont eu égard à sa legé» reté, ou plutôt à l'opinion fa» buleuse, dont Virgile parle » dans ses Géorgiques, que les ju» mens deviennent fécondes, en » se tournant du côté du vent; & » je crois qu'on doit expliquer de » même, ce que dit Homère des » chevaux d'Érichthonius, de » ceux d'Achille, & d'autres » qu'on croyoit de la race des » dieux. «

ARION, *Arion*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARIOVISTE, *Ariovistus*, *Ἀριόβυστος*, *vel* *Ἀριοουίστο*, (b) roi des Suéves, peuples de Germanie. Ce Prince étoit contemporain de Jules César, qui le fit

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 215, 216.

(b) Dio. Cass. pag. 81. *& seq.* Cæs. de Bell. Gall. pag. 30, 31, 32. *& seq.* Flo. Lib. III. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 716. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 579. Tom. VII. pag. 38, 39. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. XVIII. pag. 236.

d'abord reconnoître allié & ami du peuple Romain ; ce qui ne l'empêcha pas de faire, dans la suite, la guerre à son bienfaiteur. Mais, l'issue n'en fut pas favorable au roi Germain, comme on va le voir.

On sçait que la Gaule étoit partagée en deux factions, dont l'une avoit pour chefs les Éduens, & l'autre les Séquanois, soûtenus des peuples de l'Auvergne. Ces deux factions s'étoient long-tems fait la guerre, & celle des Éduens avoit l'avantage. Les vaincus appellérent Arioviste, qui, moyennant les sommes qu'ils lui firent remettre, passa le Rhin, & vint à leur secours. Les Germains, plus fiers alors, & plus belliqueux encore que les Gaulois, firent passer la victoire dans le parti, qu'ils embrassérent. Les Éduens & leurs confédérés furent vaincus. Arioviste leur imposa un tribut, & exigea qu'ils lui donnassent des ôtages. Il les força même de jurer qu'ils ne redemanderoient point leurs ôtages; qu'ils n'imploreroient point le secours du peuple Romain; & qu'ils ne penseroient jamais à se soustraire à la domination des Séquanois ; c'est-à-dire, à la sienne ; car, les Séquanois, qui l'avoient appellé, furent assujettis par lui, comme les autres, & même encore plus maltraités ; puisqu'il s'appropria la troisième partie de leur territoire, & s'y établit, trouvant leur païs meilleur, que celui qu'il avoit quitté. Il augmenta ses forces, & au lieu de quinze mille hommes, qu'il avoit d'abord amenés avec lui, il en eut bientôt six vingt mille ; ensorte que se trouvant trop à l'étroit, il se préparoit, dans le tems que César faisoit la guerre aux Helvétiens, à s'emparer d'un second tiers du païs des Séquanois. Les Gaulois gémissoient donc dans l'oppression sous une nation, qu'ils regardoient comme Barbare ; & ils craignoient de plus grands maux encore par la suite, ne doutant point qu'Arioviste n'eût dessein de conquérir toute la Gaule & de la soumettre à son empire.

Dans ces circonstances, ils se tournérent du côté de César, qui venoit de soumettre les Helvétiens. Rien ne convenoit mieux aux vues secrétes de ce général, & au desir qu'il avoit d'acquérir de la gloire & de la puissance par les armes, que d'entreprendre la guerre contre Arioviste. Mais, il étoit attentif à colorer son ambition de prétextes & de raisons spécieuses, & ne vouloit pas paroître évidemment injuste. Il avoit, ainsi qu'il a été remarqué, fait lui-même reconnoître Arioviste pour roi, ami & allié du peuple Romain. Il ne lui étoit donc point permis de l'attaquer, sans tenter auparavant les voies de douceur & de pacification. Il prit le parti de lui envoyer demander une entrevue. Arioviste étoit d'une hauteur & d'une fierté insupportables. Il répondit brutalement *que, s'il avoit affaire à César, il iroit le trouver ; & que César, ayant affaire à lui, pouvoit bien se donner la peine d'aller à lui.*

César ne se rebuta pas. Il lui dépêcha de nouveau des ambassa-

deurs, avec ordre de lui dire : » Que puisqu'honoré par César » & par le Sénat Romain du titre » de Roi, ami & allié, il ne té- » moignoit sa reconnoissance d'un » tel bienfait, qu'en refusant une » conférence, qui lui étoit pro- » posée ; ils alloient lui faire con- » noître ce que César souhaitoit » de lui ; qu'il lui demandoit pre- » mièrement de ne plus amener, » en-deçà du Rhin, dans les » Gaules, aucune bande de Ger- » mains ; en second lieu, de ren- » dre lui-même, & de permettre » pareillement aux Séquanois de » rendre aux Éduens leurs ôta- » ges ; enfin de s'abstenir de tou- » te violence envers les mêmes » Éduens, & de ne faire la guer- » re, ni à eux, ni à leurs alliés ; » que si Arioviste observoit toutes » ces choses, l'amitié subsisteroit » entre les Romains & lui ; mais, » que s'il refusoit des demandes » aussi justes, César étoit auto- » risé, par un décret du Sénat, » rendu sous le consulat de Mes- » sala & de Pison, à défendre les » Éduens, anciens alliés & freres » des Romains, & qu'il étoit » bien résolu de ne pas les laisser » opprimer. «

La réponse d'Arioviste fut très-fière. Il prétendit : » Que les Ro- » mains n'avoient pas plus de » droit de lui prescrire de quelle » façon il devoit traiter un peu- » ple vaincu par lui, qu'il n'en » auroit de vouloir leur imposer » à eux-mêmes de pareilles loix ; » qu'il ne rendroit point les ôta- » ges des Éduens ; qu'il consen- » toit à ne leur point faire la » guerre, pourvu qu'ils fussent » fideles à observer les conditions » du traité, qu'il avoit fait avec » eux, & à lui payer le tribut » annuel, dont ils étoient conve- » nus ; mais, que s'ils y man- » quoient, la qualité de freres des » Romains seroit pour eux un » foible avantage ; que pour ce » qui est de la menace, que lui » faisoit César de prendre en main » leur querelle, il devoit sçavoir » que personne n'étoit entré en » guerre contre Arioviste, qu'il » n'y eût trouvé sa perte ; qu'il » en fît l'épreuve, quand il lui » plairoit ; qu'il auroit lieu d'ap- » prendre ce que pouvoit la va- » leur des Germains, toujours » invincibles, toujours exercés à » manier les armes, & qui, de- » puis quatorze ans, n'avoient ja- » mais logé sous un toit. «

César, sur cette réponse & sur quelques nouvelles, qu'il reçut dans le même-tems, marcha contre Arioviste. Trois jours après qu'il fut parti, il apprit que le Germain s'avançoit, avec toutes ses forces, pour s'emparer de Besançon ; mais, il fit tant de diligence, qu'il prévint Arioviste, & s'assura d'une place si importante. Il y fit quelque séjour, pour prendre tous ses arrangemens par rapport aux vivres.

En étant ensuite parti, après sept jours consécutifs de marche, il se trouva à vingt-quatre milles pas du camp d'Arioviste. Quand le Germain vit César si près de lui, il lui envoya offrir l'entrevue, qu'il avoit auparavant refusée. César, toujours attentif à se

mettre hors de reproche pour les procedés, ne se rendit point difficile sur cet article. On convint du jour, qui fut le cinquième, à compter depuis celui où la proposition lui étoit faite. Dans l'intervalle, il y eut de fréquentes députations de part & d'autre, pour régler toutes les circonstances & conditions de l'entrevue. Arioviste, qui ne paroît pas avoir agi de bonne foi dans toute cette affaire, exigea que César n'amenât point avec lui d'infanterie, sous prétexte qu'il craignoit une embuscade. César y consentit.

Il y avoit, entre les deux camps, une grande plaine, au milieu de laquelle à peu près étoit un tertre d'une médiocre largeur. Ce fut-là que s'avancérent César & Arioviste, accompagnés chacun de dix amis, ou principaux officiers. Tout le reste de leur monde demeura à deux cens pas de distance. La conversation se fit à cheval. César représenta à Arioviste le bienfait, dont lui-même & le sénat Romain l'avoient honoré, en le reconnoissant pour Roi, ami & allié de l'Empire; bienfait qu'il releva avec beaucoup d'emphase. Car, les Romains sçavoient faire valoir les graces, qu'ils accordoient. Il appuya ensuite fortement sur l'alliance étroite, qui subsistoit depuis très-long-tems entre les Romains & les Éduens. Il conclut, en réitérant les mêmes demandes, qu'il avoit déjà fait faire par ses députés.

Arioviste se défendit avec hauteur; il justifia son entrée dans les Gaules, sur ce qu'il n'étoit venu qu'à la priere des Gaulois eux-mêmes; & les tributs, qu'il exigeoit des Éduens, sur le droit de la guerre, qui autorise les vainqueurs à imposer des loix aux vaincus. Quant à l'amitié du peuple Romain, il dit qu'il l'avoit souhaitée, pour en tirer de l'honneur & de l'utilité, & non pas afin qu'elle lui fût préjudiciable; que, si, sous prétexte de cette amitié, on prétendoit lui faire perdre les tributs, qui étoient le fruit de ses victoires, & ses droits sur des peuples soumis par la force des armes, il la refuseroit avec autant d'empressement qu'il l'avoit recherchée. Il alla plus loin; il soûtint que la Gaule, à l'exception de la province Romaine, étoit son empire, & qu'on le troubloit mal à propos dans la possession d'un païs, qui lui appartenoit. Il prétendit donc que César devoit en sortir, & en retirer ses troupes. » Si vous ne le faites, ajoûta-t'il, » il n'est plus question d'amitié » entre nous; & je ne vous re» garde que comme un ennemi. » Je sçais même que si je parviens » à vous faire périr dans le com» bat, je ferai grand plaisir à plu» sieurs des plus illustres citoyens » de Rome. Ils s'en sont expliqués » avec moi par des courriers, que » j'ai reçus d'eux; & votre mort » sera pour moi le prix de leur » amitié. Si, au contraire, vous » vous retirez, & me laissez maî» tre des Gaules, je suis en état » de vous en récompenser; & » quelque guerre qu'il vous plaise » d'entreprendre, je me charge» rai de la terminer, sans qu'il

» vous en coûte, ni peine, ni » péril. «

La perfidie des Germains rompit la conférence. Pendant que César parloit encore, ils s'approchérent du tertre, & lancérent des traits & des pierres sur les Romains. César quitta sur le champ Arioviste, & se retira au milieu des siens, leur défendant néanmoins de faire aucun acte d'hostilité, qui pût engager un combat. Deux jours après, Arioviste envoya demander à César une nouvelle entrevue, ou du moins qu'il députât quelqu'un qui pût continuer la négociation commencée. César en avoit fait assez pour se mettre en régle. Ainsi, il refusa l'entrevue. D'un autre côté, d'envoyer quelque illustre Romain à Arioviste, c'étoit exposer son député à un grand péril, & le livrer presque à des Barbares. Il ne vouloit pas néanmoins passer pour avoir le premier rompu toute espérance de paix. Il jetta donc les yeux sur C. Valérius Procillus, Gaulois de naissance, mais dont le pere avoit été fait citoyen Romain. C'étoit un jeune homme qui avoit de l'esprit, de la douceur, qui, d'ailleurs, pouvoit conférer avec Arioviste sans interpréte, parce que ce Prince, par le long séjour qu'il avoit fait dans les Gaules, avoit appris la langue du païs. Enfin, comme ce n'étoit pas un personnage du premier rang, une perfidie, à son égard, étoit sans fruit. César lui joignit C.Méttius, qui étoit lié avec Arioviste par le droit d'hospitalité. Il parut par l'événement que la précaution de César étoit sage; car, ces deux députés ne furent pas plutôt arrivés dans le camp des Germains, qu'Arioviste leur demanda ce qu'ils venoient faire, & s'ils prétendoient espionner ce qui se passoit dans son armée, & sur le champ, il les fit charger de chaînes.

Le lendemain, Arioviste s'avança jusqu'à six milles pas du camp des Romains; & les deux jours suivans, il passa deux milles au de-là, pour couper la communication avec les païs, qui étoient derrière eux, & empêcher qu'ils ne reçussent des vivres des Séquanois & des Éduens. César, pendant cinq jours consécutifs, offrit aux Germains la bataille. Mais, Arioviste tint toujours ses troupes renfermées dans son camp. Il y eut seulement quelques combats de cavalerie. C'étoit la partie de leurs forces dans laquelle les Germains avoient le plus de confiance, & avec raison. Leur cavalerie étoit nombreuse; elle montoit à six mille chevaux: elle étoit bien dressée, bien exercée, & de plus, soûtenue d'un secours, qui paroît fort bien imaginé. Chaque cavalier avoit un fantassin, qu'il avoit choisi lui-même, & qui lui étoit attaché. Ce corps d'infanterie legére accompagnoit la cavalerie dans les combats, & lui servoit comme d'une arrière-garde, où elle trouvoit une retraite. Si l'action devenoit périlleuse, ces fantassins s'avançoient, & prenoient part au combat. Si quelque cavalier, considérablement blessé, tomboit de cheval, ils l'environnoient pour le

défendre & pour le ſoulager. S'il falloit faire diligence, ſoit pour aller en avant, ſoit pour reculer, ils étoient ſi legers & ſi alertes, qu'en ſe ſoûtenant avec les crins des chevaux, ils couroient auſſi vîte qu'eux.

César étonné de ce que ces fiers Germains n'acceptoient point le combat, qu'il leur avoit tant de fois offert, voulut ſçavoir leur motif; & ayant interrogé des priſonniers, il apprit que la ſuperſtition tenoit en bride cette nation fougueuſe & indomptée. Des femmes, prétendues Prophéteſſes, leur rendoient des oracles, qu'ils recevoient avec reſpect; & elles leur avoient déclaré qu'ils ne pouvoient vaincre, s'ils combattoient avant la nouvelle lune.

Céſar penſa, avec raiſon, que cette crainte ſuperſtitieuſe des ennemis étoit pour lui une occaſion, dont il devoit profiter. Ainſi, le lendemain, après avoir laiſſé dans ſes deux camps une garde ſuffiſante, il s'avança avec toutes ſes troupes rangées ſur trois lignes juſqu'au camp des Germains, comme pour y donner l'aſſaut. Ils furent donc forcés de ſortir, & ſe mirent, en ordre de bataille, diſtribués par nation, environnant toute leur armée de chariots, afin que perſonne ne pût avoir d'eſpérance dans la fuite. Les femmes, montées ſur ces chariots, les cheveux épars, jettant des cris, & verſant des larmes, ſe recommandoient à leur valeur, & les conjuroient de ne les pas laiſſer devenir eſclaves des Romains.

Céſar remarqua que l'aîle gauche des ennemis étoit la plus foible. Il commença l'attaque de ce côté; apparemment, s'il eſt permis de conjecturer en pareille matière, parce qu'il jugea que l'une des deux aîles une fois rompue, ne manqueroit pas d'entraîner la défaite de l'autre. On ſe heurta avec tant d'ardeur des deux parts, que les Romains n'eurent pas le tems, ni l'eſpace de lancer leurs javelines. On en vint tout d'un coup à l'épée. Les Germains, ſelon leur pratique, ſe couvrirent de leurs boucliers en tortue. Céſar rapporte que pluſieurs des ſoldats Romains ſautoient ſur cette tortue, & que levant les boucliers avec leurs mains, ils perçoient l'ennemi de haut en bas.

L'aîle gauche des Germains ne tint pas long-tems contre Céſar en perſonne; mais, leur aîle droite avoit l'avantage. Le jeune Craſſus fit avancer la troiſième ligne, ou corps de réſerve des Romains; & par-là, il détermina & acheva la victoire. Tous les Germains prirent la fuite, tirant vers le Rhin, qui étoit à cinquante milles du champ de bataille; & ils ne s'arrêtérent point qu'ils n'y fuſſent arrivés. Quelques-uns, en fort petit nombre, paſſérent le fleuve ou à la nage, ou, comme Arioviſte, dans de petits bateaux, qu'ils trouvérent ſur le bord. Tous les autres furent taillés en piéces par la cavalerie de l'armée victorieuſe. Deux femmes d'Arioviſte périrent dans cette fuite. De deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, l'autre fut faite priſonnière. On comptoit

alors l'an 58 avant J. C. Arioviste ne survécut pas long-tems à sa défaite. Peut-être mourut-il de quelque blessure, reçue dans le combat.

ARIPHRON, *Ariphron*, (*a*) Α'ρίφρων, neuvième Archonte perpétuel à Athènes, régna vingt ans. Eusébe place le commencement de l'Archontat d'Ariphron 68 ans avant l'Olympiade de Corébus; c'est-à-dire, en l'an 845 avant J. C.

ARIPHRON, *Ariphron*, (*b*) Α'ρίφρων, fils de Xantippe & d'Agariste, & proche parent d'Alcibiade, dont il fut tuteur avec Périclès, son frere.

Pausanias fait Ariphron pere de Xantippe. Ce pourroit bien être le grand-pere de l'autre; car, Xantippe peut avoir eu un pere & un fils du nom d'Ariphron.

ARIS, *Aris*, Α'ρις, (*c*) fleuve du Péloponnèse dans la Messénie, qui passoit à Thurium, au milieu de la ville basse.

ARISAI, *Arisai*, (*d*) l'un des fils d'Aman. Il fut égorgé avec ses freres à Suse, & ensuite attaché à un gibet par l'ordre du Roi.

ARISBAS, *Arisbas*, Α'ρίσβας, (*e*) pere de Léocrite, capitaine Grec, qui fut tué au siége de Troye par Énée.

ARISBE, *Arisba*, Α'ρίσβα, *vel* Α'ρίσβη, (*f*) ville de la Troade, qui fut fondée par une colonie de Mityléniens sur les bords du Selléente ou Selléïs. C'étoit une ville illustre, du tems de la guerre de Troye. Asius, fils d'Hyrtacus en commandoit les habitans au siége de cette dernière. Il paroît, d'après ce qu'on lit dans Homère, que c'étoit un lieu d'un grand passage. C'est qu'Arisbe étoit située sur le chemin d'Abyde, ville très-fréquentée. Axyle, fils de Teuthras, qui fut tué par Diomède, étoit d'Arisbe.

Ce fut auprès de cette ville que Parménion vint se camper, lorsqu'Alexandre le Grand l'envoya devant en Asie, avec une armée de Macédoniens. Parménion y étoit encore, quand ce Prince s'y rendit du temple de Minerve.

ARISBE, *Arisbe*, Α'ρίσβη, (*g*) ville de l'isle de Lesbos. Selon Pline, elle fut renversée par un tremblement de terre; &, selon Strabon, les Méthymnéens étoient en possession de son territoire.

(*h*) On prétend qu'il y a eu dans la Béotie une ville, qui porta le nom d'Arisbe. C'est Suidas qui le dit.

ARISBE, *Arisba*, Α'ρίσβα, (*i*) fille de Mérops, fut la première femme de Priam, dont elle eut un fils, nommé Ésacus, qui mourut de regret de la mort d'une

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XXI. pag. 37.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 191. Pauf. pag. 309.
(*c*) Pauf. pag. 274.
(*d*) Esth. c. 9. v. 9. *& seq.*
(*e*) Homer. Iliad. L. XVII. v. 345.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 836. *& seq.* L. VI. v. 13. Strab. pag. 590, 635. Plin. L. V. c. 30. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*g*) Plin. L. V. c. 31. Strab. p. 590.
(*h*) Suid. Tom. I. pag. 424.
(*i*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. pag. 248. Tom. VIII. pag. 76.

épouse, qu'il aimoit tendrement, & qu'Ovide dit avoir été changé en plongeon, peut-être pour nous apprendre qu'il s'étoit jetté dans quelque rivière. Arisbe fut répudiée par son mari, lorsqu'il voulut épouser Hécube.

ARISTA, *Arista*, l'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARISTAGORE, *Aristagoras*, Ἀρισταγόρας, (*a*) gouverneur de Milet, en qualité de lieutenant d'Hystiée, vers l'an 504 avant J. C. Il étoit aussi neveu & gendre de ce général de Darius, & fils de Molpagoras. Les principaux des habitans de l'isle de Naxe, ayant été chassés de leur patrie, vinrent se réfugier à Milet, & y implorérent l'assistance d'Aristagore. Celui-ci promit aux exilés tous les secours, qu'ils demandoient.

Mais, n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, il se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit-là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du Roi; que, si une fois il en étoit maître, toutes les autres isles Cyclades tomberoient d'elles-mêmes l'une après l'autre; qu'ensuite l'isle d'Eubée, qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout près, seroit fort facile à conquérir; ce qui donneroit au Roi un libre passage en Gréce, & les moyens de soumettre tout ce païs, à son obéissance; qu'au reste, cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux, pour être exécutée avec succès. Cette proposition plut si fort à Artapherne, qu'au lieu de cent vaisseaux, qu'Aristagore lui demandoit, il lui en promit deux cens, pourvu qu'il obtînt le consentement du Roi.

Darius, ébloui par les grandes espérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui, pourtant, n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Aristagore & d'Artapherne. Au reste, elle échoua, parce que Mégabate, noble Persan, pour se venger d'Aristagore, aux ordres duquel on l'avoit assujetti, fit sçavoir, sous main, aux Naxiens, que c'étoit à eux qu'on en vouloit. Sur cet avis, ils pourvurent si bien à leur défense, que les Perses, après avoir employé quatre mois au siége de la capitale de l'isle, & consumé toutes leurs provisions, furent obligés de se retirer.

Cette entreprise ayant ainsi échoué, Mégabate en rejetta toute la faute sur Aristagore, & le décria entièrement auprès d'Artapherne. Aristagore sentit tout d'un coup, que l'affaire entraîneroit, non seulement la perte de son gouvernement, mais sa ruine entière. L'extrêmité, où il se voyoit réduit, lui fit naître la pensée de se révolter contre le

(*a*) Herod. L. V. c. 30. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 142, 145. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XVIII, pag. 116. T. XIX. pag. 533.

Roi,

Roi, n'envisageant point d'autre moyen de se tirer de cet embarras. A peine avoit-il formé ce dessein, qu'il reçut un messager de la part d'Hystiée, qui lui conseilloit la même chose. Hystiée, après avoir demeuré quelques années à la cour de Perse, dégoûté des manières Persanes, & desirant ardemment de retourner en son païs, donna ce conseil à Aristagore, comme le moyen le plus apparent de parvenir à ses fins. Il se flattoit qu'en cas qu'il s'excitât quelques troubles en Ionie, il pourroit persuader à Darius de l'envoyer en ce païs-là pour les appaiser, comme cela arriva effectivement. Dès qu'Aristagore eut vu ses desseins, appuyés des ordres d'Hystiée, il les communiqua aux chefs des Ioniens, qu'il trouva très-disposés à entrer dans ses vues. Il ne délibéra donc plus, & déterminé à la révolte, il ne songea plus qu'à en préparer les voies.

L'année suivante, Aristagore, pour engager les Ioniens à se tenir plus fortement attachés à son parti, les rétablit tous dans leurs priviléges & dans leur liberté. Il commença par Milet, où il renonça à son autorité, & la remit entre les mains du peuple. Il parcourut ensuite toute l'Ionie, où il obligea tous les autres tyrans, par son exemple, par son crédit, & peut-être aussi par la crainte d'y être forcés malgré eux, à faire la même chose dans chaque ville. Ils s'y déterminérent avec d'autant plus de facilité, que la puissance Persane étoit alors moins en état de les protéger contre les Ioniens, naturellement amateurs de la liberté & de l'indépendance, & ennemis de toute tyrannie. De cette manière, les ayant tous unis dans une commune ligue, & s'en étant fait déclarer le chef, il leva l'étendard de la révolte contre le Roi, & arma puissamment, par terre & par mer, pour lui faire la guerre.

Aristagore, dans la vue de pousser plus vigoureusement cette guerre, se rendit à Lacédémone, au commencement de l'année suivante, pour engager cette ville à entrer dans ses intérêts, & à lui donner du secours. Cléomène étoit pour lors sur le trône. Aristagore s'adressa à ce Prince; & après qu'on fut convenu d'un lieu pour l'entrevue, il s'y rendit, & lui représenta que les Ioniens étoient leurs compatriotes; qu'il étoit digne de Sparte, la plus puissante ville de Gréce, de concourir au dessein qu'il avoit de les rétablir dans leur liberté; que les Perses, leurs ennemis communs, étoient une nation peu belliqueuse, & en même-tems infiniment riche, dont les Lacédémoniens viendroient aisément à bout; qu'avec les facilités qu'ils trouveroient dans la disposition présente des peuples, il leur seroit aisé de porter leurs armes victorieuses jusqu'à Suse, capitale de l'empire des Perses, où leur Roi faisoit sa résidence; & il lui montra en même-tems sur une petite table d'airain, qu'il avoit apportée avec lui, tous les peuples & toutes les villes par où il falloit passer.

Cléomène prit trois jours pour délibérer. Quand ce terme fut expiré, il demanda à l'Ionien, combien il y avoit de chemin de la mer d'Ionie à Suse, & combien il falloit de tems pour faire ce voyage. Aristagore, sans faire réflexion à l'effet que produiroit ce qu'il alloit dire, répondit qu'il y avoit pour trois mois de chemin. Cléomène, effrayé d'une telle proposition, lui ordonna de sortir de Sparte avant le coucher du soleil. Cependant, il le suivit jusques dans sa maison, & employa une autre voie pour se le rendre favorable. Ce fut celle des présens. Il commença par lui offrir dix talens, & allant toujours en augmentant, il poussa ses offres jusqu'à cinquante talens. Gorgo, qui étoit la fille de Cléomène, âgée de huit ou neuf ans, & que son pere n'avoit pas voulu faire sortir de la chambre, ne craignant rien d'un enfant de cet âge, s'écria, lorsqu'elle entendit toutes ces propositions: *Fuyez, mon pere, fuyez; cet étranger vous corrompra.* Cléomène se mit à rire, & se retira en effet. Pour Aristagore, il sortit de Sparte.

Il passa de-là à Athènes, où on lui fit un accueil plus favorable. Il eut le bonheur d'y arriver dans un tems où les Athéniens étoient parfaitement préparés à accepter tout ce qui pouvoit leur être proposé contre les Perses, contre qui ils étoient extrêmement irrités. Il obtint donc, sans peine, ce qu'il demanda. Il est bien plus aisé, dit Hérodote à ce sujet, d'en imposer à la multitude qu'à un seul. Aussi, ce qu'Aristagore n'avoit pu persuader à Cléomène, il le persuada ici à trente mille Athéniens.

La troisième année de cette guerre, les Ioniens, ayant rassemblé toutes leurs forces, & assistés de vingt vaisseaux d'Athénes & de cinq d'Érétrie, ville de l'isle d'Eubée, firent voile pour Éphése; & y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'ils trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer. Comme la plûpart des maisons de cette ville étoient construites de roseaux, & par conséquent fort combustibles; un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Après cet accident, les Perses & les Lydiens ayant rassemblé leurs forces pour leur défense, les Ioniens comprirent qu'il étoit tems de songer à la retraite. Pour cet effet, ils marchérent avec toute la diligence possible, pour regagner leurs vaisseaux à Éphése; mais, les Perses y étant arrivés presqu'aussitôt qu'eux, les attaquérent fort vivement, & en défirent un grand nombre. Les Athéniens, de retour chez eux, ne voulurent plus prendre de part à cette guerre, quelques instances que leur fit Aristagore pour les y engager de nouveau.

Toutefois, les révoltés, malgré la désertion des Athéniens, & l'échec considérable, qu'ils avoient reçu en Ionie, ne perdi-

rent point courage, & poussérent toujours leur pointe. Leur flotte fit voile vers l'Hellespont & la Propontide, & réduisit Byzance & la plûpart des autres villes Grecques, situées de ce côté là. Après quoi, les confédérés retournant sur leurs pas, obligérent les Cariens à se joindre à eux dans cette guerre, aussi-bien que ceux de Cypre. Les généraux Persans, ayant partagé les troupes entr'eux, marchérent par trois différentes routes, pour aller attaquer les rebelles, & les défirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué, l'an 498 avant J. C.

ARISTAGORE, *Aristagoras*, Ἀρισταγόρας, (a) greffier de la ville de Cyzique. Dans le tems que les habitans étoient extrêmement pressés par Mithridate, roi de Pont, la déesse Minerve s'apparut, une nuit, à Aristagore, & lui dit ces propres paroles : » Je » viens amener le flûteur de Li- » bye contre la trompette du » Pont ; dis donc à tes conci- » toyens qu'ils aient bon coura- » ge. «

Aristagore alla sur l'heure même faire son rapport. Les Cyzicéniens furent émerveillés de cet oracle, auquel ils ne comprenoient rien. Mais, au point du jour, il s'éleva un vent impétueux, qui excita sur la mer une furieuse tempête. Les machines du Roi, ouvrage merveilleux de l'ingénieur Niconidas Thessalien, & qui étoient dressées contre les murailles, & toutes prêtes pour l'assaut, furent ébranlées ; & par le bruit & le craquement qu'elles firent, elles marquérent ce qui alloit arriver. Le vent du midi survint ensuite avec une violence incroyable, qui froissa & brisa toutes ces machines, & qui, en moins d'une heure, eut renversé la tour de bois, qui avoit cent coudées de haut, & qui égaloit la hauteur des murailles. On raconte qu'à Ilion la déesse Minerve s'apparut la nuit en songe à plusieurs habitans, toute en sueur, montrant son voile tout déchiré, & disant qu'elle ne faisoit que d'arriver, & qu'elle venoit de donner du secours à ceux de Cyzique. Et l'on montroit à Ilion une colomne avec une inscription, qui conservoit la mémoire de ce miracle.

ARISTAGORE, *Aristagoras*, Ἀρισταγόρας, (b) Athénien qui fut traité d'impie pour avoir révélé les mystéres de Cérès Éleusine.

ARISTAGORE, *Aristagoras*, Ἀρισταγόρας, (c) historien Grec, qui avoit écrit de l'Égypte. On croit qu'il est le même qu'Aristagore de Milet, dont parle Diogène Laërce dans la vie de Chilon & en la Préface ; mais, cela n'est pas sûr. Il a fleuri depuis Duris, qui vivoit sous Ptolémée Philadelphe, & avant Artémidore & Alexandre Polyhistor, qui ont vécu sous Ptolémée Latyrus.

(a) Plut. Tom. I. pag. 498.
(b) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 103.
(c) Plin. L. XXXVI. c. 12. Herod. L. IV. c. 138.

Il est parlé dans Hérodote, de quelques autres Aristagores, d'un, entr'autres, qui étoit Cyméen.

ARISTANDRE [le Portique d'], *Porticus Aristandrea*, (*a*) étoit une des beautés de la ville de Mégalopolis. Il fut ainsi appellé du nom d'un citoyen, qui l'avoit fait bâtir.

ARISTANDRE, *Aristander*, Ἀρίστανδρος, (*b*) célebre devin de Telmése, ville de Lycie, qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expéditions. Il passoit pour le plus sçavant des devins de son tems. Aussi le Roi avoit-il beaucoup de confiance en lui.

Un jour que l'on faisoit le siége de Tyr, un soldat coupant du pain, on apperçut des gouttes de sang, qui en sortoient. Comme cela effrayoit le Roi, Aristandre répondit que, si le sang eût dégoûté par dehors, c'eût été un mauvais augure pour les Macédoniens; mais, qu'étant sorti du dedans, il présageoit la ruine de la ville, qu'ils vouloient assiéger.

Quelque-tems après, les Macédoniens étant devant la ville de Gaza, dont ils faisoient aussi le siége; comme au point du jour, le Roi, avant que de faire approcher son armée des murs, sacrifioit aux dieux, selon l'usage de son païs, pour implorer leur secours, un corbeau volant par dessus l'autel, laissa tomber sur sa tête une motte de terre, qui se mit en piéces; & s'allant percher sur une tour, qui étoit dans le voisinage, & enduite de bitume & de souffre, il s'empêtra tellement les aîles, qu'il fut pris à la main. On jugea que la chose méritoit bien qu'on en consultât les devins; & le Roi n'étoit pas éloigné de cette superstition. La réponse d'Aristandre fut donc qu'Alexandre prendroit à la vérité la place; mais, qu'il couroit risque d'y être blessé; de façon qu'il ne lui conseilloit pas de rien entreprendre ce jour-là. Quoique ce Prince fût fort fâché qu'une seule ville l'empêchât de passer en Égypte, il crut cependant Aristandre, & fit retirer ses troupes.

Encore un trait de la façon de notre devin. L'imposture y paroîtra plus à découvert. En effet, Alexandre, ayant été blessé au siége de la ville de Méléagre, vint se camper sur les bords du Tanaïs. Là, il commanda à Aristandre de faire des sacrifices, pour apprendre par ce moyen, quel seroit le succès de ses affaires. C'étoit la coutûme des devins de contempler les entrailles des animaux hors de la présence du Roi, & de venir ensuite rapporter ce qu'elles présageoient. Pendant que l'on consultoit les hosties, il fit entrer dans sa tente Éphestion, Cratère & Érigye, avec ses gardes du corps; & après les avoir fait asseoir auprès de lui, de peur qu'en s'efforçant de parler, il ne rouvrît sa plaie, il leur tint un discours, dans lequel il leur proposa ses vues. C'étoit de passer le Tanaïs.

(*a*) Pauf. pag. 505.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 665. Q. Curt. L. IV. c. 2, 6, 13, 15. L. V. c. 4. L. VII. c. 7. Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 663, 727.

Comme le Roi leur avoit parlé d'une voix caſſée & ſi foible, que ceux qui étoient près de lui, avoient eu peine à l'entendre, ils tâchérent tous de le détourner de ce deſſein, ſurtout Érigye, qui, ne pouvant rien gagner ſur lui par ſon crédit, le prit du côté de la ſuperſtition, qui étoit ſon foible, diſant que les dieux mêmes déſapprouvoient ſon entrepriſe, & le menaçoient d'un grand danger s'il paſſoit la rivière. Érigye, comme il entroit chez le Roi, avoit rencontré Ariſtandre, qui lui avoit dit que les ſignes des hoſties ne promettoient rien de bon. Il rapportoit donc ce qu'il avoit appris du devin. Auſſi-tôt, Alexandre lui ferma la bouche, rougiſſant de colère & de honte, de ce qu'on découvroit ſa foibleſſe qu'il avoit cachée. Il fit venir Ariſtandre & lui dit : » Suppoſez que je ne ſois » point Roi, mais ſeulement per- » ſonne privée. Je vous ai prié » de faire un ſacrifice ; pourquoi » avez vous découvert à un au- » tre qu'à moi, ce qu'il préſa- » geoit ? Vous avez révélé à Éri- » gye la choſe du monde, que je » tenois la plus ſecréte. Je doute » pourtant qu'il m'ait rapporté ce » que vous lui avez dit ; & je » croirois plutôt que ſa peur ſe- » roit l'interprête des victimes. » Or, je vous ordonne, autant » que j'ai de pouvoir ſur vous, » que vous ayez à me déclarer » préſentement ce que vous avez » reconnu par les entrailles des » bêtes, afin que vous ne puiſſiez » pas nier ce que vous m'aurez » dit. «

Ariſtandre demeura tout confus, & la peur lui fit perdre la parole ; mais, elle revint enfin par une autre peur qu'il eut de faire trop attendre ſa réponſe. Et il dit au Roi : » Il eſt vrai que » j'ai prédit que vous vous enga- » giez à une entrepriſe périlleuſe » & pénible, mais non pas ſans » ſuccès ; & je proteſte que ce » n'eſt pas tant mon art que mon » affection qui me met en peine. » Je conſidére que votre ſanté » n'eſt point affermie, & je ſçais » combien de vies tiennent à la » vôtre. En un mot, je crains » que vous n'ayez plus de cou- » rage que de force. « Le Roi, le renvoyant encore ſacrifier, lui dit qu'il eût confiance en ſa bonne fortune ; que les dieux n'avoient pas borné ſa gloire à la conquête de l'Aſie.

Après cela, comme il délibéroit avec les mêmes perſonnes, de quelle façon il paſſeroit le Tanaïs, Ariſtandre revint & l'aſſura qu'il n'avoit jamais vu les victimes plus favorables ; qu'elles étoient bien différentes des premieres, qui, certainement lui avoient donné ſujet de craindre ; mais, qu'en celles-ci il n'y avoit rien à ſouhaiter. Toutefois, les nouvelles qu'eut le Roi auſſi-tôt après, rompirent, pour quelque-tems, ſon projet ; mais, il l'exécuta depuis, & ce fut avec le plus grand ſuccès.

ARISTANDRE, *Ariſtander*, Ἀρίστανδρος, (a) nom d'un cé-

(a) Pauſ. pag. 196.

lebre Statuaire, natif de Paros.

ARISTARQUE, terme qui est formé du Grec ἄριστος *optimus*, très-bon, & ἀρχὸς, *princeps*, Prince. Aristarque veut donc dire un bon prince; mais, dans l'usage ordinaire, il se prend, parmi les Sçavans, pour un Critique sévére, parce qu'il y a eu un Grammairien de ce nom, dont il est parlé ci-après, lequel a fait la révision des poësies d'Homère, avec tant de sévérité, que l'on a depuis nommé Aristarque, tout Critique outré, auprès de qui les meilleurs ouvrages trouvent à peine grace.

Ce mot est aussi pris en bonne part, pour un ami fidele, qui nous dit librement son avis sur nos ouvrages, sans vouloir flatter notre amour propre, toujours aveugle.

ARISTARQUE, *Aristarchus*, Ἀρίσταρχος, (*a*) fils de Moschus, selon Eschine, qui parle de cet Aristarque dans sa harangue contre Timarque. Cet Orateur assure qu'il avoit tué Nicodème Aphiduéen.

ARISTARQUE, *Aristarchus*, Ἀρίσταρχος, (*b*) poëte tragique, qui naquit à Tégée, ville d'Arcadie. Il vivoit vers la 82e Olympiade. On dit qu'étant attaqué d'une certaine maladie, il eut recours à Esculape, qui le guérit, & qui lui ordonna ensuite de lui en témoigner sa reconnoissance. Aristarque composa, pour cet effet, une piéce qu'il adressa au dieu; sur quoi, Suidas remarque que des dieux ne doivent jamais exiger, ni recevoir des récompenses, pour avoir rendu la santé à quelqu'un.

Aristarque fit soixante-douze tragédies; mais, il ne remporta que deux fois le prix, que l'on donnoit à ces sortes d'ouvrages, & mourut âgé de plus de cent ans.

ARISTARQUE, *Aristarchus*, Ἀρίσταρχος, (*c*) philosophe Grec, né à Samos. Il est compté au nombre des premiers Philosophes, qui ont soûtenu ce systême: » Que » le Soleil, placé au centre de » tous les mouvemens célestes, » en étoit la cause & le principe; » & que la Terre, emportée au- » tour de lui dans le plan de l'éclip- » tique, tournoit en même-tems » sur elle-même dans un plan in- » cliné au premier. « Il est certain, par un passage précis de Plutarque, qu'Aristarque suivoit ce systême, & donnoit ces deux différens mouvemens à la Terre.

Quoique ce systême demeurât comme renfermé dans les écoles des Pythagoriciens d'Italie, il s'est trouvé, dans tous les tems, des hommes célebres, qui l'ont adopté, sans être Pythagoriciens; mais, il étoit dangereux de s'en expliquer ouvertement. Aristarque fut accusé juridiquement d'impiété par Cléanthe, disciple & successeur de Zénon, pour avoir violé le respect dû à Vesta, & pour avoir troublé son repos; c'est-à-dire, comme l'explique Plutarque lui-même, pour avoir

(*a*) Æschin. pag. 286, 287.
(*b*) Suid. Tom. I. pag. 425.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 30, 31. T. XVIII. pag. 108, 109.

ôté la Terre du centre de l'univers, & pour l'avoir fait tourner autour du Soleil.

Le zéle de Cléanthe auroit dû être suspect à ceux, qui connoissoient le fond du systême Stoïcien ; car, ce systême ramenoit tout à une fatalite & à une espèce d'hylozoïsme, ou de matérialisme, peu différent du dogme de Spinosa.

Au reste, l'accusation d'Aristarque doit moins nous étonner, que le traitement fait presque de notre tems au célebre Galilée. Cet homme respectable, auquel l'Astronomie, la Physique & la Géométrie ont tant d'obligation, se vit contraint d'abjurer publiquement, comme une hérésie, l'opinion du mouvement de la Terre. On le condamna même à la prison, pour un tems illimité ; & ce fait est un de ceux qui nous montrent qu'en vieillissant, le monde ne devient pas plus sage. C'est la réflexion de M. Fréret.

On attribue à Aristarque l'invention d'une espèce d'horloge solaire. On n'est pas bien d'accord sur le tems auquel ce Philosophe a vécu. On sçait seulement, avec certitude, qu'il n'est point né depuis la mort d'Archiméde. Il ne nous reste de ses ouvrages, que le traité de la grandeur & de la distance du Soleil & de la Lune. Le systême du monde, qui a paru sous son nom, est un ouvrage de Roberval. Son traité de la grandeur & de la distance du Soleil & de la Lune, a été traduit & commenté par Frédéric Commandin, & publié en Grec, avec la version Latine, par Wallis en 1688.

ARISTARQUE, *Aristarchus*, Ἀρίσταρχος, (a) Grammairien, disciple d'Aristophane. Ce Grammairien, qui fleurissoit vers le milieu du second siécle avant J. C., effaça, par sa réputation, celle de tous les Grammairiens, qui l'avoient précédé, ou qui vivoient de son tems. Il naquit dans la Samothrace, & eut pour patrie d'adoption, la ville d'Alexandrie. Il fut fort considéré de Ptolémée Philométor, qui lui confia l'éducation de son fils. Il s'appliqua extrêmement à la critique ; & il fit une révision des poësies d'Homère avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop magistrale ; car, dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé : *Homeri versum negat, quem non probat.* On dit qu'il marquoit la figure d'une broche à côté des vers, qu'il condamnoit de supposition, d'où est venu le mot ὀβελίζειν,

Quelque grandes que fussent la réputation & l'autorité d'Aristarque, souvent néanmoins on appelloit de ses jugemens ; & on se donnoit la liberté de condamner le goût de ce grand Critique, qui décidoit en quelques rencontres, que tels & tels vers de l'Iliade devoient être transportés dans l'Odyssée. Il est rare que ces sortes de transpositions réussissent ; &,

(a) Suid. Tom. I. pag. 425. Cicer. ad Amic. L. III. Epist. 11. L. IX. Epist. 10. ad Attic. L. I. Epist. 13. Horat. de Art. Poët. v. 445. *& seq.* Strab. p. 30, 609. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 11. *& suiv.*

pour l'ordinaire, elles marquent plus de hardiesse que de jugement. Zénodore fut chargé de revoir & d'examiner la critique d'Aristarque.

Au sentiment de plusieurs personnes, ce fut cet Aristarque, qui divisa les deux grands poëmes d'Homère, chacun en autant de livres, qu'il y a de lettres dans l'alphabeth, & qui donna à chaque livre le nom d'une lettre.

Aristarque travailla aussi sur Pindare, sur Aratus & sur d'autres Poëtes. Il eut beaucoup de contestations dans Pergame, avec le grammairien Cratès.

On remarque que Cicéron appelle Atticus, son Aristarque, parce qu'en bon ami, en Censeur d'une critique sûre, il vouloit bien revoir & corriger ses harangues. Horace se sert aussi de ce nom pour désigner un Critique exact & sensé:

Vir bonus & prudens versus reprehendet inertes;
Culpabit duros; incomptis allinet atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet
Ornamenta; parùm claris lucem dare coget;
Arguet ambiguè dictum; mutanda notabit;
Fiet Aristarchus; nec dicet: cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel, exceptumque sinistrè.

C'est-à-dire, » Un Critique, qui » a de la droiture & des lumiè» res, blâme un vers lâche, un » autre, qui est dur. Il crayonne » celui qui est raboteux, retran» che les ornemens affectés, fait » éclaircir ce qui est obscur, vous » arrête sur un mot équivoque, » marque ce qu'il faut changer. » Enfin, il fait le devoir d'un Aris» tarque. Il ne dira point: Pour» quoi faire de la peine à un ami » pour des riens? Ces riens peu» vent avoir des suites fâcheuses, » si votre ami est sifflé, & mal » reçu du public. «

Aristarque eut jusqu'à quarante disciples. Il se laissa mourir de faim dans l'isle de Chypre, à l'âge de soixante-douze ans. Il laissa deux fils, Aristarque & Aristagore, tous deux sans esprit, & qui ne tenoient rien du mérite de leur pere. Le premier fut vendu; mais, les Athéniens le rachetérent par vénération pour le nom de son pere, qu'il portoit.

ARISTARQUE, *Aristarchus*, Ἀρίσταρχος, (*a*) disciple & compagnon de S. Paul, qui parle souvent de lui dans ses Épîtres. Et il en est aussi fait mention dans les Actes des Apôtres. Aristarque étoit de Thessalonique en Macédoine, mais Juif de naissance. On croit qu'il fut converti par Saint Paul. Quoiqu'il en soit, il accompagna cet Apôtre à Éphése, & y demeura avec lui, pendant les deux ans qu'il y fut, partageant les dangers & les travaux de l'Apostolat. Peu s'en fallut qu'il ne

(*a*) Actu. Apos. c. 20. v. 4. c. 27. v. 2. ad Col. Epist. c. 4. v. 10. ad Phil. Epist. v. 24

fût tué par les orfevres d'Éphése. Il sortit de cette ville avec l'Apôtre, & l'accompagna dans la Gréce.

De-là, il le suivit en Asie; de l'Asie en Judée; & de la Judée à Rome. Le Martyrologe Romain le fait évêque de Thessalonique; mais, les Grecs prétendent qu'il fut évêque d'Apamée en Syrie, & qu'il fut décapité à Rome avec S. Paul sous Néron, étant demeuré jusqu'à la fin constamment attaché à l'Apôtre.

(a) Il y a eu encore du nom d'Aristarque 1.° un Chronographe, qui écrivit une lettre historique de la ville d'Athènes, & de ce que les Apôtres y firent. Certains croyent qu'il pourroit bien être le même que le précédent. 2.° Un Éphésien, ou du moins un homme, qui exerça quelque-tems la puissance souveraine dans la ville d'Éphése, & qui, de-là, passa à Athènes. 3.° Une Dame, qui étoit aussi d'Éphése. Cette Dame, par l'ordre de Diane, s'étant embarquée sur la flotte des Phocéens, fut faite prêtresse d'un temple, bâti en l'honneur de Diane dans la ville de Marseille, où les Phocéens établirent une colonie.

4.° Un Éléen, dont on voyoit la statue à Olympie. C'étoient les Psophidiens, qui la lui avoient élevée, soit parce qu'il étoit leur hôte, soit parce qu'ils en avoient reçu quelque service.

5.° Un autre Éléen, l'Antiquaire de Pausanias. Pendant que celui-ci remarquoit à Olympie les monumens qui y étoient, son Antiquaire lui raconta le fait suivant, comme une chose arrivée de son tems, & dont il avoit été témoin. Lorsque les Éléens firent réparer le temple de Junon, dont la voûte menaçoit ruine, on trouva, entre cette voûte & la couverture, le cadavre d'un homme, armé en guerre, & mort de ses blessures. C'étoit apparemment un de ces Éléens, qui soûtinrent le siége contre les Lacédémoniens dans l'Altis; car, ils se retirérent dans les temples pour combattre l'ennemi de plus haut & avec avantage. Cet homme, percé de coups, s'étoit traîné-là, & y avoit rendu l'ame. Quoiqu'il en soit, depuis tant d'années, son corps s'étoit conservé entier, par la raison, à ce que l'on croit, que dans cette cache, n'étant exposé, ni au chaud, ni au froid, il avoit peu souffert de l'impression de l'air. Cette raison est assez vraisemblable. Aristarque dit encore à Pausanias, que ce corps avoit été transporté hors de l'Altis & inhumé avec ses armes.

ARISTAS, *Aristas*, Ἀρίστας, (b) fils de Parthaon, fut pere d'Érymanthe.

ARISTAZANE, *Aristazanes*, Ἀρισταζάνης, (c) officier d'Ochus, roi de Perse. Il étoit l'interpréte de ce Prince, & le plus intime de ses confidens après Bagoas. Il commandoit cinq mille soldats

(a) Suid. Tom. I. pag. 425. Strab. p. 179. Pauf. pag. 325, 316, 374.
(b) Pauf. pag. 491.

(c) Diod. Sicul. pag. 535. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 80.

choisis, & quatre-vingts galéres.

ARISTE, *Ariſtus*, Ἀρίστος, (*a*) Arcadien de nation, fameux par ſa voracité, ſelon Xénophon.

ARISTE, *Ariſtus*, Ἀρίστος, (*b*) nom d'un philoſophe d'Athènes, frere d'un autre Philoſophe, nommé Antiochus. Il avoit donné des leçons à Brutus, au rapport de Cicéron, qui appelle ce Philoſophe ſon hôte & ſon ami.

ARISTÉAS, *Ariſteas*, Ἀρισ-τέας, (*c*) célébre Athléte de Stratonice.

ARISTECHME, *Ariſtæchmus*, Ἀρισταίχμος, (*d*) pere d'Archias, qui porta le culte d'Eſculape à Pergame.

ARISTECHME, *Ariſtæchmus*, Ἀρισταίχμος, (*e*) lieutenant de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Ce fut Ariſtechme, qui, avec Euxithée & Cléotime, ſoumit à ſon maître les Éléens.

ARISTECHME, *Ariſtæchmus*, Ἀρισταίχμος, (*f*) général d'armée dont parle Lucien. Démoſthène parle auſſi d'un Ariſtechme dans une de ſes harangues.

ARISTÉE, *Ariſtæus*, Ἀρισ-ταιος, (*g*) étoit fils d'Apollon & de Cyrène. Dès qu'il fut né, Mercure le prit dans ſes bras; & les Heures, ces divinités, à qui Homère donne le ſoin d'ouvrir les portes du ciel, le mirent ſur leurs genoux. Sa nourriture fut le nectar, ſource de l'immortalité. Suivant une autre tradition, ſa mere le cacha parmi des fleurs, où il fut nourri d'un miel exquis par deux ſerpens, que les dieux ſuſcitérent exprès; car, les Anciens n'avoient pas, des ſerpens, la même horreur que nous en avons.

D'autres diſent qu'Ariſtée fut élevé par les nymphes, qui lui donnérent trois noms, Nomius, Ariſtée & Agréus. Elles lui apprirent à cailler le lait, à faire des ruches à miel, & à cultiver les oliviers; & il mérita par-là des honneurs divins. Il epouſa Autonoé, fille de Cadmus, de laquelle il eut Actéon, qui fut déchiré par ſes propres chiens. Ariſtée, après avoir vu la funeſte mort de ſon fils Actéon, ſe retira dans l'iſle de Cos, où il laiſſa auſſi des enfans. De-là il paſſa en Sardaigne, qu'il cultiva le premier, l'ayant trouvée inculte & pleine de ronces & d'épines.

Quelques-uns prétendent que dans le même-tems Dédale, qui craignoit la colère & la puiſſance de Minos, s'enfuit de Créte, & qu'il ſe joignit à Ariſtée, pour lui aider à établir ſa colonie. Mais, on ne me perſuadera point, dit Pauſanias, qu'Ariſtée, qui avoit épouſé Autonoé, fille de Cadmus, ait pu être aidé dans aucune entrepriſe par Dédale, qui vivoit

(*a*) Xenoph. pag. 405.

(*b*) Cicer. de Quæſ. Academ. L. I. c. 12. de Brut. pag. 246.

(*c*) Pauſ. pag. 329.

(*d*) Pauſ. pag. 134.

(*e*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*f*) Lucian. Tom. II. p. 746. Demoſt. pag. 521.

(*g*) Pauſ. pag. 638, 639. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 202. Tom. IV. pag. 458. Tom. VI. pag. 127, 129. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 93, 94. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Let. Tom. II. pag. 43. T. VI. pag. 569. Tom. IX. p. 187.

dans le tems qu'Œdipe regnoit à Thébes. Quoiqu'il en soit, les Grecs, qu'Aristée mena avec lui, ne bâtirent non plus aucune ville en Sardaigne, apparemment parce qu'ils étoient trop foibles & en trop petit nombre, pour pouvoir venir à bout d'un pareil dessein.

De Sardaigne, Aristée passa en Sicile, qu'il combla aussi de ses bienfaits. Il y fut ensuite honoré, comme un dieu, particulièrement de ceux, qui cueilloient les olives. Il alla enfin en Thrace, où Bacchus l'associa à ses Orgies, & lui apprit beaucoup de choses, utiles à la vie des hommes. S'étant habitué au mont Hémus, il disparut & fut enlevé tout d'un coup. Les Grecs & les Barbares l'honorérent dans la suite comme un dieu. Sa statue étoit à Syracuse dans le temple de Bacchus. Quelques-uns disoient, selon Cicéron, qu'il étoit son fils.

Cet Aristée est celui-là même, qui a donné lieu à ce bel épisode du quatrième livre des Géorgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poësie. On croit qu'il étoit roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua aux soins que demandent les mouches à miel, dont il sçavoit réparer les pertes. Ce que le Poëte, qu'on vient de citer, dit qu'à l'occasion d'une maladie, qui avoit fait périr tous ses essains, il alla trouver sa mere dans la grotte profonde, qu'elle habitoit à la source du Pénée, & qu'elle le renvoya au sage Protée, ainsi que la manière, dont ce dieu l'assura qu'il pouvoit réparer cette perte, ce ne sont que d'ingénieuses fictions, qui nous cachent l'adresse qu'avoit ce Prince à conserver & à renouveller ses abeilles.

ARISTÉE, *Aristæus*, Ἀρίσταιος, (*a*) fils de Castrobius de l'isle de Proconnèse. Il étoit historien & poëte, & grand charlatan. Il avoit composé en vers hexamétres l'histoire des Arimaspes, ou Scythes, s'il est vrai que cet ouvrage n'ait pas été supposé, comme Denys d'Halicarnasse l'a cru. Aristée disoit que son ame sortoit de son corps, quand il vouloit, & qu'elle retournoit ensuite.

On dit que cet Aristée, qui ne cédoit à aucun de ses compatriotes pour les avantages de la naissance, mourut à Proconnèse dans la boutique d'un foulon, où il étoit entré; & que le foulon, ayant bien fermé sa boutique, vint avertir les parens d'Aristée de son aventure. Le bruit s'étant répandu dans la ville qu'Aristée étoit mort, il y eut un Cizycénien, nouvellement de retour de la ville d'Artace, qui assura qu'il avoit vu Aristée à Cizyque, & qu'il lui avoit parlé. Comme il soûtenoit toujours la même chose avec opiniâtreté, les parens du défunt allérent à la boutique du foulon, avec toutes les choses nécessaires pour ses funérailles; mais, quand ils eurent ouvert la maison, ils ne trouvérent Aristée, ni vif, ni

(*a*) Herod. L. IV. c. 13. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 35. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIV. pag. 144, 145, Tom. XVIII. pag. 194.

mort. On dit que ſept ans après il parut à Proconnèſe, qu'il y fit ces vers, que les Grecs appellérent depuis Arimaſpéens, & qu'il diſparut auſſi-tôt qu'il les eut faits.

Cela, ſans doute, a du rapport, dit Hérodote, avec les choſes que j'ouïs dire à Métaponte, ville d'Italie, trois cens quarante ans après qu'Ariſtée eut diſparu pour la ſeconde fois. Car, les Métapontins diſoient qu'Ariſtée leur étant apparu, leur commanda de dreſſer un autel à Apollon, & de mettre auprès de cet autel une ſtatue à laquelle on donneroit le nom d'Ariſtée. Il leur dit qu'ils étoient les ſeuls de tous les peuples d'Italie, chez qui Apollon eût daigné deſcendre; que pour lui, il l'y avoit accompagné; qu'il s'appelloit maintenant Ariſtée; & qu'il étoit corbeau, quand il accompagnoit Apollon. Ils dirent enſuite à Hérodote, qu'Ariſtée diſparut après ce diſcours; qu'ils envoyérent à Delphes, pour ſçavoir de l'oracle ce qu'ils devoient entendre par les paroles de cet homme; que la Pythie leur commanda de lui obéir, & que les affaires en iroient mieux. Ils exécutérent donc ce qu'il avoit dit; & encore du tems d'Hérodote, on voyoit à Métaponte une ſtatue d'Ariſtée, auprès de l'autel d'Apollon, qui étoit dreſſé dans la place, avec des lauriers à l'entour.

Suidas fait vivre Ariſtée du tems de Cyrus & de Crœſus; c'eſt-à-dire, environ 550 ans avant J. C. D'autres le croyoient beaucoup plus ancien. On en tire avec raiſon la preuve du récit, que nous venons de faire d'après Hérodote.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, (*a*) fameux Géométre. Pappus l'a ſurnómmé l'ancien, ſans doute, pour le diſtinguer de quelqu'autre plus moderne, qui eſt aujourd'hui tout à fait inconnu. Ariſtée eſt un des plus illuſtres Géométres que l'Antiquité ait produits. Il vivoit vers le tems d'Alexandre le Grand, & fut, ou le maître ou l'ami d'Euclide, qui eut pour lui des égards extraordinaires. On cite ce trait particulier, *qu'il ne voulut pas écrire ſur un ſujet, qu'Ariſtée avoit traité, de crainte de nuire à la réputation, qu'Ariſtée s'étoit acquiſe.* On pourroit ſur cela les croire tout à fait contemporains.

Quoiqu'il en ſoit, Ariſtée avoit compoſé deux ouvrages, qui regardoient la Géométrie ſublime; l'un étoit des élémens des ſections coniques en cinq livres; & l'autre un traité plus ſçavant, intitulé *Des lieux ſolides*. Pappus en a fait un grand éloge, & les met au rang des livres néceſſaires pour former un grand Géométre.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, (*b*) citoyen d'Argos, du tems de Pyrrhus, roi d'Épire. Ariſtippe, autre citoyen de la même ville, eut avec lui une diſ-

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. p. 606.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 403. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 238, 239.

pute. Cet Ariſtippe paroiſſoit vouloir s'appuyer de la faveur & de la protection d'Antigone ; & Ariſtée, pour le prévenir, ſe hâta d'appeller Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ſes victoires, comme autant de dégrés pour d'autres avantages plus grands ; & ſes défaites, comme des raiſons indiſpenſables de recommencer la guerre, pour réparer ſes malheurs, ne pouvoit être fixé, ni par ſes bons, ni par ſes mauvais ſuccès, dans une aſſiette d'eſprit tranquille & aſſurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Ariſtée, qu'il ſe mit en marche pour Argos, où il fut introduit durant la nuit par une porte qu'Ariſtée avoit ouverte ; deſorte que la place ſe trouva priſe avant qu'on ſe fût apperçu de rien, vers l'an 271 avant J. C.

ARISTÉE, *Ariſteas*, Ἀριστέας, Auteur de l'hiſtoire, ou plutôt du roman de la Verſion des Septante. C'eſt un auteur, dont on ne ſçait ni l'origine, ni le païs, ni l'âge. Il ſe donne pour Égyptien, garde du corps de Ptolémée Philadelphe, & Payen de réligion. Mais, quand on examine ſon ouvrage & ſes diſcours, on reconnoit aiſément qu'il étoit Juif. Il montre, dans tous ſes diſcours, les ſentimens, le langage, les expreſſions d'un Juif.

On ignore le tems, où il a vécu. Les uns le placent ſous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, d'autres ſous Ptolémée Philométor. Il y en a qui prétendent qu'il eſt beaucoup plus récent. Dodwel, dans la diſſertation, qu'il a compoſée ſur Ariſtée, croit qu'il a vécu depuis Philon le Juif ; & que ce dernier eſt le premier Écrivain, qui ait parlé de la traduction des ſaintes Écritures, faite de l'Hébreu en Grec, par les ſoins de Ptolémée Philadelphe. Ariſtobule, que l'on dit avoir été un Juif Péripatéticien, & qui eſt cité dans Euſébe, parle auſſi de cette traduction ; mais il ne nomme pas Ariſtée, non plus que Philon. L'hiſtorien Joſephe doit être regardé comme le premier, qui en ait fait une mention expreſſe.

Quant à Ariſtobule, il ſera parlé de lui ci-après. Il ſuffit d'avoir montré ici, que ce que l'on dit de la perſonne & de l'hiſtoire d'Ariſtée, ſouffre de très-grandes difficultés, & eſt enveloppé de bien des fables.

ARISTÉE, *Ariſteas*, (a) Ἀριστέας, perſonnage dont Lucien parle dans un de ſes Dialogues. Il le fait couſin du vieux Mérique de Corinthe, qui avoit un grand nombre de vaiſſeaux. Ariſtée, qui n'étoit pas moins riche, ni moins vieux que lui, avoit accoûtumé de dire : *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres.* Car ils s'étoient entre-donné, par teſtament, tout leur bien. Et les devins, auſſi bien que les oracles, aſſuroient tantôt l'un tantôt l'autre, qu'il ſurvivroit à ſon compagnon. Cependant, ils moururent tous deux enſemble ; & leur

(a) Lucian. Tom. I. pag. 243, 244.

succession échut à des gens, dont les devins ni les oracles n'avoient point parlé. *

ARISTÈNE, *Aristænus*, (a) Préteur des Achéens, l'an 198 avant J. C. Ces peuples étoient alors incertains, s'il devoient se déclarer pour Philippe, roi de Macédoine, ou pour les Romains. Dans une assemblée convoquée à cette occasion, personne ne se levant pour dire son avis, mais tous se regardant les uns, les autres, sans proférer une seule parole; Aristène pour ne pas renvoyer l'assemblée, sans qu'on eût délibéré, prit la parole: » Que sont donc » devenues, leur dit-il, cette vivacité & cette chaleur, avec lesquelles vous disputiez entre » vous dans les repas & dans vos » entretiens particuliers, au sujet » des Romains & de Philippe, » presque jusqu'à en venir aux » mains? Pourquoi donc maintenant, dans une assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que vous avez entendu les harangues & les raisons » de part & d'autre, demeurez-vous muets? Sera-t-il tems de » parler, quand une fois la résolution aura été prise & arrêtée? »

Des reproches si sensés & si raisonnables, faits par le premier Magistrat, non seulement ne purent porter aucun des assistans à dire son avis, mais n'excitérent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse, & composée des députés de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile, personne n'osant s'exposer en parlant librement, sur une matière si délicate. Alors, Aristène, obligé enfin de s'ouvrir, se déclara nettement pour les Romains. » La manière, di-t-il, dont les députés » des deux partis opposés nous » parlent, suffit seule pour nous » dicter l'avis que nous devons » suivre. Les Romains, les Rhodiens & Attale, nous pressent » de nous joindre à eux, pour faire la guerre à Philippe, & appuyent leur demande de fortes » raisons, tirées de la justice de » leur cause & de notre propre » intérêt. L'ambassadeur de Philippe demande aussi, mais foiblement, que nous demeurions » attachés à son maître; & il se » contente que nous gardions une » exacte neutralité. D'où pensez-vous, Messieurs, que vienne une » manière d'agir si différente? Ce » n'est point certainement modestie du côté de Philippe, ni audace du côté des Romains. C'est » la connoissance de leurs forces, » ou de leur foiblesse, qui les » fait parler diversement. Nous » ne voyons rien aussi de la part » de Philippe, que son Ambassadeur; ce qui n'est pas fort propre à nous rassurer; au lieu que » la flotte des Romains mouille » près de Cenchrée, & le consul, » avec ses légions, n'est pas fort » loin. »

(a) Tit. Liv. L. XXXII. c. 19. *& seq.* L. XXXIII. c. 2. L. XXXIV. c. 24. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 478. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 136. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 232.

» Quel ſecours pouvons-nous » attendre de Philippe ? Ne » voyons-nous pas comment il » défend ſes alliés ? Pourquoi a-» t-il laiſſé prendre Érétrie & » Caryſte ? Pourquoi a-t-il aban-» donné tant de villes de Theſſa-» lie, auſſi bien que la Phocide » & la Locride entières ? Pourquoi » actuellement ſouffre-t-il qu'on » aſſiége Élatie ? Eſt-ce forcément, » ou par crainte, ou volontaire-» ment, qu'il a abandonné les » défilés de l'Épire, & qu'il a livré » à l'ennemi ces barrières impé-» nétrables, pour aller ſe cacher » dans le fond de ſon Royaume ? » Si-c'eſt volontairement qu'il a » livré tant d'alliés à la merci des » ennemis, doit-il les empêcher » de pourvoir eux mêmes à leur » propre ſûreté ? Si-c'eſt par » crainte, il doit nous pardonner » la même foibleſſe. S'il y a été » forcé, croyez-vous, Cléomé-» don [*c'étoit le nom de l'am-» baſſadeur de Philippe*], que les » forces de la république Achéen-» ne puiſſent ſoûtenir les armes » Romaines, auxquelles les Ma-» cédoniens ont été obligés de cé-» der. Quintius, ayant trouvé » Philippe dans un poſte inacceſ-» ſible, l'en a arraché, lui a pris » ſon camp, l'a pourſuivi en Theſ-» ſalie, & lui a enlevé, preſque » ſous ſes yeux, les plus fortes pla-» ces de ſes alliés. Si nous ſom-» mes attaqués, le Roi ſera-t-il en » état de nous ſoûtenir contre de » ſi formidables ennemis ? Ou ſe-» rons-nous en état de nous défen-» dre nous-mêmes ? »

» Le tempérament, que l'on » nous propoſe, qui eſt de demeu-» rer neutres, eſt un moyen ſûr » de nous rendre la proie du vain-» queur, qui ne manquera pas » de tomber ſur nous, comme » ſur de ruſés politiques, qui at-» tendoient l'événement pour ſe » déclarer. Croyez-moi, Meſ-» ſieurs, il n'y a point de milieu. » Il faut que nous ayons les Ro-» mains pour amis, ou pour en-» nemis. Ils viennent eux-mêmes, » avec une flotte nombreuſe, » nous offrir leur amitié & leur » ſecours. Nous réfuſer à un tel » avantage, & ne pas ſaiſir avi-» dement une occaſion ſi favora-» ble, qui ne reviendra plus, c'eſt » le dernier des aveuglemens ; » c'eſt vouloir ſe perdre de gaie-» té de cœur, & ſans reſſource. »

Ce diſcours fut ſuivi d'un grand bruit & d'un grand murmure dans toute l'aſſemblée, les uns y applaudiſſant avec joie, les autres s'y oppoſant avec violence. Enfin, le lendemain, après que quelques peuples ſe furent retirés de l'aſſemblée, à cauſe des obligations particulières qu'ils avoient à Philippe, on en vint aux ſuffrages, & on confirma par un décret un traité d'ailliance, avec Attale, roi de Pergame, & les Rhodiens. Et quant à ce qui regardoit l'alliance avec les Romains, comme elle ne pouvoit pas ſe conclure ſans l'autorité du Sénat & du peuple Romain, il fut réſolu qu'on enverroit une ambaſſade à Rome, pour terminer cette affaire.

Ce n'eſt pas là la ſeule occaſion, où Ariſtène montra ſon attachement pour les Romains.

L'année ſuivante, s'étant trouvé à l'aſſemblée des Béotiens, il ne leur donna point d'autre conſeil, que celui qu'il avoit donné aux Achéens; & on le ſuivit unanimement. On vit depuis Ariſtène invectiver de toutes ſes forces contre Nabis, tyran de Lacédémone, qui s'étoit emparé d'Argos, & contre les Étoliens qu'il appelloit les plus indignes de tous les brigands. Peu après, il vint trouver Quintius, général des Romains, avec dix mille hommes d'infanterie & mille cavaliers tous Achéens. Ils campérent enſemble, à l'endroit, où s'étoit faite la jonction; & dès le lendemain, ils allérent ſe poſter dans la plaine d'Argos, environ à quatre milles de cette ville. Tous les chefs des divers peuples étoient d'avis qu'Argos étant le ſujet de la guerre, on devoit la commencer par la réduction de cette ville. Quintius, qui n'étoit pas de ce ſentiment, écouta avec plaiſir celui d'Ariſtène, qui ſeul étoit oppoſé à tous les autres; & on alla attaquer le tyran Nabis dans Lacédémone même, ſa capitale. *Voyez* l'article qui ſuit.

ARISTÉNETE, *Ariſtænetus*, (*a*) Ἀριστάινετος, natif de Dymes, fut général, ou préteur des Achéens. Il avoit été envoyé à Mégalopolis, deux ans après le départ de Philopœmen pour Créte, la ſeconde année de la 145e. Olympiade.

Comme il avoit donc beaucoup de crédit parmi les Achéens, & qu'il faiſoit la cour aux Romains, il étoit oppoſé à Philopœmen; & il lui dit un jour, en plein Conſeil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient s'oppoſer en rien aux Romains, ni ſe montrer ingrats envers eux. Philopœmen ne dit rien d'abord, quoi qu'il ſupportât ce diſcours avec peine; mais, enfin voyant qu'il continuoit, & n'étant plus maître de ſa colère, il lui dit tout haut: » Eh, mon ami, » pourquoi as-tu tant d'impatience » de voir la malheureuſe fin des » Grecs? » Ce mot eſt fort beau. Philopœmen veut dire qu'il n'y aura plus de Grecs, dès qu'il seront ſoumis aux Romains.

Ariſténete eſt appellé par d'autres Ariſtène. C'eſt donc le même que le précédent.

ARISTÉNETE, *Ariſtenætus*, (*b*) Ἀριστάινετος, célebre Philoſophe, dont Lucien parle dans ſes Dialogues. Cet Auteur ſuppoſe, dans celui, qui eſt intitule *les Lapithes*, ou *le Banquet des Philoſophes*, qu'il y eut une grande diſpute chez Ariſtènete, & qu'on y agita diverſes queſtions de Philoſophie, où on en vint des paroles aux coups; & ſi on veut en croire Carinus, il y eut bien du ſang répandu. *Voyez* le détail de tout cela dans ce Dialogue.

ARISTER, *Ariſter*, (*c*) ſorte de gâteau, qui étoit offert en ſacrifice aux dieux.

ARISTÈRE, *Ariſtera*, (*d*) Ἀριστερὰς, iſle du Peloponnèſe.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 363, 366.
(*b*) Lucian. Tom. II. pag. 732. *& ſeq.* pag. 843. *& ſeq.*

(*c*) Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 157.
(*d*) Pauſ. pag. 150. Plin. Lib. IV c. 12.

Pauſanias

Pausanias en parle ainsi : » En allant par mer du promontoire » de Sylla, vers la ville d'Hermione, on découvre un cap, » que l'on nomme le cap Bucéphale, & ensuite quelques isles. « La premiere, qui est Haliouse, » a un port très-commode pour » l'abord des vaisseaux ; la seconde est Pithyouse ; on nomme » la troisième Aristère. » Cette isle étoit en la dépendance de ceux d'Hermione, & aujourd'hui elle est en celle des Turcs. On la nomme Aristeri, selon les Géographes modernes.

ARISTÉUS, *Aristeus*, (*a*) Ἀριστεὺς, natif d'Argos. Sa statue étoit à Olympie ; il fut couronné pour avoir doublé le stade, & son pere Chimon eut le prix de la lutte. Leurs statues étoient fort près l'une de l'autre. Celle du fils étoit un ouvrage de Pantias de Chio, fils & élève de Sostrate. Le pere eut deux statues, qui étoient deux chefs-d'œuvres de Naucydès, tant celle qui étoit à Olympie, que celle qui avoit été transportée d'Argos à Rome, & mise dans le temple de la Paix.

ARISTIAS, *Aristias*, Ἀριστίας, fils de Pratinas, poëte tragique. *Voyez* Pratinas.

ARISTIDE, *Aristides*, (*b*) Ἀριστείδης, fils de Lysimaque, étoit de la tribu Antiochide & du bourg d'Alopèce dans l'Attique. Il eut une étroite liaison avec Clisthène, celui qui établit le gouvernement de la République, après que les tyrans furent chassés. Il avoit conçu une estime toute particulière & une singulière vénération pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il préféroit à tous les plus grands politiques, jusqu'à le prendre pour modele. De-là vint qu'il favorisa l'Aristocratie, en quoi il eut toujours à lutter contre Thémistocle, qui tenoit pour le gouvernement populaire. Il est vrai que quelques Auteurs écrivent que, dès leur enfance étant nourris & élevés, en semble, il furent toujours opposés, non seulement dans les affaires sérieuses, mais dans leurs jeux même & dans leurs plaisirs ; & que ce fut cette opposition continuelle, qui servit le plus à découvrir & à faire connoître leur naturel. L'un étoit souple, hardi, plein de ruses & de finesses pour parvenir à ses fins, & il se portoit très-légérement à tout avec une vivacité incroyable ; au lieu que l'autre étoit ferme & constant dans ses mœurs, inébranlable dans tout ce qui lui paroissoit juste, & incapable d'user du moindre mensonge & de la moindre ombre de flatterie, de déguisement & de fraude, non pas même par manière de jeu. Ariston de Chio, au reste, donne une autre raison de l'inimitié d'Aristide & de Thémistocle. Ce fut une rivalité en amour.

Aristide entra de bonne heure

(*a*) Pauf. pag. 360.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 258, 266. Plut. Tom. I. pag. 318, 319. *& seq.* Corn. Nep. in Arist. c. 1. *& seq.* Pauf. pag. 538. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 155, 156. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inf. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 406. Tom. XII. pag. 153, 154. T. XVIII. p. 142.

dans les charges de la République. Il marcha seul pour ainsi dire, & prit une route toute particulière dans sa manière de gouverner. Car, premièrement il ne voulut ni plaire à ses amis en commettant à leur gré des injustices, ni leur déplaire en leur refusant tout, & en ne leur accordant jamais la moindre grace. Ensuite, voyant que l'appui des amis portoit la plûpart des gouverneurs à abuser de leur pouvoir, pour commettre de injustices, il se précautionna contre ce penchant, en se mettant fortement dans l'esprit, & en disant toujours que le véritable citoyen, l'homme de bien, devoit faire consister toute sa force & tout son appui à faire & à conseiller en tout & par tout ce qui étoit convenable & juste. Cependant, comme Thémistocle entreprenoit beaucoup de choses témérairement, qu'il s'opposoit à tous ses desseins, & qu'il rompoit toutes ses mesures, il fut obligé aussi lui-même de le contredire dans tout ce qu'il proposoit, & de le traverser, tant pour se défendre, & pour se venger, que pour rabattre son autorité, qui alloit toujours croissant par la faveur du peuple. Car, il estimoit qu'il valoit beaucoup mieux empêcher quelque chose d'utile à la République, que de souffrir que Thémistocle devînt le maître absolu, en lui laissant tout emporter de haute lutte. Enfin, un jour entre autres, Thémistocle ayant fait quelques propositions fort importantes & fort avantageuses, Aristide s'y opposa & fut le plus fort. Mais, en sortant de l'assemblée, il ne peut se retenir, & dit tout haut, qu'il n'y avoit de salut pour les Athéniens, que de les jetter, Thémistocle & lui, dans le Barathre.

Une autre fois, ayant fait quelque décret pour le proposer au peuple, il trouva dans le conseil beaucoup d'opposition & de contradiction. Il ne laissa pas de l'emporter. Mais, dans le moment que le président de l'assemblée alloit demander le consentement du peuple; comme il avoit vu, par les avis contraires, les inconvéniens qui en devoient arriver, il s'en déporta volontairement. Souvent, il faisoit proposer ses avis par tierces personnes, de peur que Thémistocle, par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre lui, ne s'opposât à tout ce qui pourroit être le plus utile.

Mais, ce qu'on trouvoit admirable en lui, c'étoit sa constance & sa fermeté dans les changemens imprévus, qu'ont à essuyer ceux qui se mêlent du gouvernement. Car, jamais il ne s'élevoit, quelques honneurs qu'on lui rendît, ni ne s'abaissoit, quelques mépris & quelques refus qu'il éprouvât, conservant par tout sa tranquillité & sa douceur ordinaires, persuadé qu'on doit se livrer à sa patrie & la servir dans tous les états gratuitement, & sans aucune vue, ni de biens ni de gloire. De-là, vient que le jour qu'on joua la pièce d'Eschyle, intitulée, *Les sept Chefs contre Thèbes*, lorsque l'acteur récita ces vers, que le Poëte avoit faits à la

louange d'Amphiaraüs : *Il ne veut pas paroître homme de bien, mais, l'être véritablement, moissonnant les fruits de son esprit profond, d'où germent ces sentimens de grandeur & de sagesse*; tout le monde en même-tems jetta les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui ce grand éloge convenoit le plus. Aussi-avoit il la force, non seulement de résister, pour la justice, aux sentimens de l'amitié & de la faveur; mais, ce qui est encore plus difficile, de fouler aux pieds l'inimitié & la colère. Et, à ce propos, on raconte qu'un jour, poursuivant en justice un de ses ennemis, après qu'il eut déduit tous les chefs d'accusation; comme il vit que les Juges refusoient d'entendre l'accusé, & qu'ils alloient le condamner tout d'une voix, il se leva de sa place, & alla avec lui se jetter aux pieds des Juges, pour les supplier de l'entendre dans ses justifications, & de ne pas le priver du privilége que les loix lui accordoient.

Un autre jour, qu'il présidoit au jugement de la cause de deux particuliers, l'un des deux ayant commencé par dire que son ennemi avoit fait, dans sa vie, bien des maux à Aristide: » Eh, mon » ami, lui repartit Aristide, en » l'interrompant, dis seulement » les maux qu'il t'a faits; car c'est » ton affaire que je juge, & non » pas la mienne.

Dans le tems qu'il étoit trésorier général de la République, Datis, envoyé par le roi de Perse, sous prétexte, comme il disoit, de se venger des Athéniens de ce qu'ils avoient brûlé sa ville de Sardes, mais dans la vérité pour subjuguer tous les Grecs, arriva sur les côtes de Marathon, avec toute son armée navale, & commença à piller & à ravager tout le païs. De dix généraux, que les Athéniens avoit élus pour cette guerre, le premier en autorité & en dignité, c'étoit Miltiade, & Aristide étoit le second après lui, en réputation & en crédit. Dans le conseil de guerre qui fut tenu, Miltiade opina pour donner la bataille aux Barbares; & Aristide s'étant rangé à son sentiment, ne contribua pas peu à faire prendre le parti de combattre. Comme les dix généraux commandoient l'armée, l'un après l'autre, chacun leur jour, quand le tour d'Aristide vint, il rémit le commandement à Miltiade, enseignant par-là à ses compagnons que, d'obéir & de se soumettre aux ordres des plus sages, ce n'est nullement une chose honteuse; mais, que c'est au contraire une chose très-honorable & très-salutaire. Ainsi, adoucissant, par son exemple, la jalousie, qui pouvoit causer entre eux de grands débats, & les portant à se trouver heureux d'obéir à celui, qui avoit le plus d'expérience, il fortifia extrêmement Miltiade, qui devint maître absolu de l'armée, dont le commandement ne fut plus partagé; car, les autres généraux ne se souciérent plus de commander leur jour, & voulurent être entièrement à ses ordres.

Après la bataille, dans laquelle

les Barbares furent repoussés, Aristide, resté seul à Marathon avec sa tribu, pour garder les prisonniers & le butin, ne trompa pas la bonne opinion qu'on avoit de lui; car l'or & l'argent étant semés çà & l'à dans le camp, & toutes les tentes & toutes les galères, qu'on avoit prises, étant pleines de hardes magnifiques, & de toutes sortes de meubles & de richesses sans nombre; non seulement il ne fut pas tenté d'y toucher, mais il empêcha que les autres n'y touchassent. L'année suivante, Aristide fut d'abord élu premier Archonte, qui donnoit le nom à l'année, quoique Démétrius de Phalère assure qu'il n'eut cette charge que peu de tems avant sa mort, après la bataille de Platées. Mais, dans les registres publics, après l'Archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut vaincu à Platées, on ne trouvoit point du tout le nom d'Aristide parmi les Archontes; au lieu qu'on le trouvoit après l'Archonte Phanippe, sous lequel fut gagnée cette célebre bataille de Marathon.

De toutes les vertus d'Aristide, la plus connue, & celle qui se fit le plus sentir, fut sa justice, parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus continuel, & dont les fruits se répandent sur plus de monde. C'est pourquoi, quoiqu'homme pauvre, & du simple peuple, il remporta le surnom de Juste; surnom très-royal & très-divin, dit Plutarque, mais que jusqu'ici, ajoûte cet excellent & udicieux Écrivain, aucun des tyrans, ni des Rois, n'a ambitionné. Ils ont mieux aimé être appellés *Poliorcetes*, ou preneurs de villes, *Ceraunes*, ou foudres, & *Nicanores*, ou vainqueurs; quelques-uns même ont pris plaisir à se voir donner les noms d'*Aigles* & de *Vautours*, préférant ainsi le vain honneur de ces titres, qui ne marquent que la force & la puissance, à la solide gloire de ceux qui marquent la vertu.

Ce surnom de Juste le fit d'abord aimer & respecter; mais, enfin il lui attira l'envie, surtout par les menées de Thémistocle, qui répandoit ce bruit parmi le peuple, qu'Aristide, ayant aboli tous les tribunaux en jugeant tout par lui-même, & en se rendant lui seul arbitre de tous les différends, s'étoit formé insensiblement & sans qu'on s'en apperçût, une monarchie sans pompe & sans gardes. Et le peuple, naturellement fier, enorgueilli encore par la victoire, & qui se croyant digne des plus grands honneurs, vouloit que tout dépendît de son autorité, étoit fort indisposé contre ceux, qui acqueroient un nom & une réputation au-dessus des autres. Ainsi, s'étant assemblés de tous les bourgs de l'Attique dans la ville, ils bannirent Aristide pour dix ans par la voie de l'Ostracisme.

Dans ces circonstances, comme on étoit occupé à écrire les noms, on dit qu'il y eut un habitant d'un bourg, homme grossier, qui, ne sçachant ni lire, ni écrire, s'adressa à Aristide, qu'il prit pour quelqu'un d'entre le peuple, le

pria d'écrire le nom d'Aristide sur son test qu'il lui présenta. Aristide, admirant cette aventure, lui demanda s'il avoit reçu quelque déplaisir d'Aristide : » Aucun, lui » dit le manant, je ne connois » pas même cet homme ; mais je » suis fatigué & blessé de l'en-» tendre par tout appeller le Jus-» te. » Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement le test, y écrivit son nom, & le lui rendit. Quand il sortit de la ville pour remplir son ban, il leva les mains au ciel, & fit aux dieux une priere, comme on peut croire, toute contraire à celle d'Achille. Il pria que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems où le peuple fût forcé par la nécessité de se souvenir d'Aristide.

Trois ans après, Xerxès traversant à grandes journées la Thessalie & la Béotie, pour arriver dans l'Attique, les Athéniens révoquerént cette loi & firent un décret, qui ordonna le retour de tous les bannis. Ce qui les y obligea, ce fut sur tout la crainte qu'ils eurent d'Aristide ; car ils appréhendérent que, se joignant à leurs ennemis, il ne corrompît la plûpart des citoyens, & qu'il ne les entrainât avec lui dans le parti des Barbares, en quoi ils jugeoient très-mal du caractère de ce personnage, qui, avant ce dernier décret, n'avoit jamais cessé d'exhorter & d'encourager les Grecs à défendre leur liberté, & qui, après ce décret, Thémistocle ayant été élu général de l'armée, se joignit à lui, & le secourut de sa personne & de ses conseils, portant ainsi son plus grand ennemi au comble de la gloire pour le salut public.

Aristide fut depuis choisi pour commander les troupes des Athéniens, en qualité de capitaine général, à la journée de Platées, dans laquelle Mardonius, lieutenant de Xerxès, fut mis en déroute, & toute l'armée des Perses taillée en pièces. Cette grande action, à laquelle il eut tant de part, est le seul exploit mémorable, que l'histoire nous ait conservé de lui.

Quand les Athéniens furent de retour chez eux, Aristide, qui vit qu'ils cherchoient par toutes sortes de voies à s'emparer du gouvernement & à le rendre absolument populaire, fit d'un côté cette réflexion, que le peuple méritoit quelque considération, à cause de la valeur, qu'il avoit témoignée dans toutes les batailles, qu'on venoit de gagner ; & de l'autre côté, il pensa aussi qu'il n'étoit pas aisé de réduire & de contenir ce peuple, qui avoit les armes à la main, & qui étoit devenu fier & hautain par ses victoires. Dans cet embarras, voici le tempérament qu'il imagina. Il fit un décret, qui portoit que le gouvernement seroit commun à tous les citoyens, & que les Archontes seroient pris parmi tous les Athéniens, indifféremment, & sans aucune distinction ni préférence.

Thémistocle ayant dit un jour au peuple dans une assemblée, qu'il avoit formé un dessein, qui seroit très-utile & très-salutaire à

la ville, mais qui étoit d'une telle importance, qu'il devoit être tenu secret; le peuple lui ordonna de le communiquer à Aristide seul, qui l'examineroit. Thémistocle s'ouvrit donc à Aristide, & lui dit qu'il avoit pensé qu'on devoit brûler tous les vaisseaux des Grecs. Car, par ce moyen, les Athéniens se rendroient très-puissans, & deviendroient les maîtres des autres. Aristide ayant entendu ce projet, rentra dans l'assemblée, & dit : » » Athéniens, le dessein que m'a » communiqué Thémistocle, est » le plus utile qu'on puisse jamais » vous proposer ; mais, il est » en même tems le plus injuste. » Sur son rapport, les Athéniens ordonnérent à Thémistocle d'y renoncer, tant ce peuple aimoit la justice, & tant ce personnage avoit acquis son estime & sa confiance, par son grand sens & par son amour pour l'honnêteté & pour la vérité.

Quelque tems après, il fut envoyé capitaine géneral avec Cimon, pour faire la guerre aux Barbares. Là, voyant que Pausanias & tous les autres chefs des Spartiates traitoient tous les alliés avec beaucoup de fierté & d'empire, il prit une route toute contraire; car, il vivoit avec eux sans façon, avec beaucoup de douceur & d'humanité. Et par son exemple, il rendoit Cimon gracieux, accessible à tout le monde, & si équitable, qu'il n'y avoit personne, qui pût se plaindre de lui. Par ce moyen, insensiblement & sans que personne s'en apperçût, il enleva aux Lacédémoniens le commandement général, non à force d'armes, de navires, ou de chevaux, mais à force de douceur & de sage conduite. Car, les Athéniens étant déjà très-agréables aux Grecs, par la justice d'Aristide & par la douceur de Cimon; l'avarice de Pausanias & sa sévérité outrée les leur rendirent encore plus désirables. Pausanias ne parloit jamais aux capitaines des alliés, qu'avec aigreur & avec colère; & quant aux soldats, il les faisoit fouetter pour les moindres fautes; ou les obligeoit à se tenir de bout tout un jour, avec une ancre de fer sur les épaules. Personne ne pouvoit aller au fourrage, ni couper de la paille pour son lit, ni aller puiser de l'eau à la fontaine, qu'après les Spartiates. Car, il tenoit toujours là de ses esclaves, qui, avec des fouets, écartoient tous ceux qui vouloient en approcher. Sur quoi, Aristide, ayant voulu un jour lui faire des reproches & des remontrances, il fronça le fourcil, & lui dit qu'il n'avoit pas le loisir de l'entendre, & ne l'écouta point

Depuis ce tems-là, les capitaines des vaisseaux & les chefs des troupes, surtout ceux de Chio, de Samos & de Lesbos, pressoient Aristide de prendre le commandement général, & de recevoir sous sa protection & sauve garde tous les alliés, qui souhaitoient depuis long-tems d'être délivrés du joug des Spartiates, & de n'obéir qu'aux ordres des Athéniens. Aristide, les ayant entendus, leur répondit, qu'il voyoit

dans leurs discours, beaucoup de nécessité & de justice, mais qu'il manquoit seulement quelque action qui en marquât la sincérité & la vérité, & qui étant exécutée, jettât leurs troupes dans l'impossibilité de changer de sentiment.

Sur cette réponse, Uliade de Samos & Antagoras de Chio, ayant conspiré ensemble, & s'étant liés par les plus grands sermens, allérent attaquer près de Byzance la galère de Pausanias, qui voguoit à la tête de toute la flotte. Pausanias, voyant cette insolence, se leva transporté de colère, & leur dit, d'un ton menaçant, que bientôt il leur feroit sentir que ce nétoit pas à sa galère, qu'ils avoient fait cette insulte, mais à leur propre païs. Ils ne firent que se moquer de ses menaces, & lui dirent qu'il n'avoit qu'à se retirer, & qu'il devoit bien remercier la fortune, qui l'avoit secouru à Platées; car, c'étoit le seul grand exploit, qui les retenoit, & qui les empêchoit de se ressentir & de se venger de tous les mauvais traitemens qu'il leur avoit faits. La fin fut qu'ils quittérent les enseignes des Spartiates, & se rangérent sous celles des Athéniens.

Pendant que les Lacédémoniens avoient le commandement, tous les Grecs payoient une certaine taxe pour la guerre; mais alors, pour faire que cette taxe fût imposée sur toutes les villes, avec plus d'égalité, ils demandérent aux Athéniens Aristide, & le chargérent d'examiner les terres & leurs revenus, & d'imposer ensuite à chacun, ce qu'il devoit payer raisonnablement, selon ses forces. Aristide, revêtu de cette grande autorité, qui le rendoit comme maître de toute la Gréce, n'en abusa point, & s'il y entra pauvre, il en sortit encore plus pauvre. Car, il fit cette imposition, non seulement avec beaucoup de désintéressement & de justice, mais encore avec beaucoup d'humanité & d'égalité, sans fouler personne; de manière que comme les Anciens avoient loué le siècle de Saturne, pour l'égalité & la justice qui y régnoient, les alliés des Athéniens vantérent surtout & célébrérent cette imposition d'Aristide, en l'appellant l'heureux sort de la guerre; louange qui augmenta encore peu de tems après, cette imposition étant doublée & triplée. Celle d'Aristide ne montoit qu'à quatre cens soixante talens; & bientôt après, Périclès l'augmenta presque d'un tiers.

Aristide ayant acquis une réputation admirable par la justice de cette imposition, on dit que Thémistocle ne faisoit que s'en moquer, & dire que les louanges qu'on lui donnoit sur cela, n'étoient pas les louanges d'un homme, mais d'un coffre, qui garde fidélement l'argent qu'on lui confie, sans en rien retenir. En quoi, il se vengea bien foiblement, du trait qu'Aristide avoit lancé sur lui, & dont il avoit été fort piqué; car Thémistocle disant un jour, qu'il estimoit que la plus grande qualité d'un général

d'armée, étoit de sçavoir pressentir & prévoir les desseins des ennemis; Aristide lui répartit que c'étoit assûrément une qualité nécessaire, mais qu'il y en avoit une autre, dont il ne parloit point, qui étoit belle & digne d'un général; *c'est d'avoir les mains nettes & de ne se laisser pas dominer par l'argent.*

Aristide, ayant donc réglé tout les articles de l'alliance, fit jurer tous les alliés, qu'ils les observeroient de point en point; & il jura lui-même pour les Athéniens. En prononçant les malédictions, qui accompagnoient les sermens, il jetta dans la mer des masses de fer toutes ardentes. Mais dans la suite, les affaires forçant les Athéniens à violer quelques-uns de ces articles, & à gouverner un peu plus despotiquement, il les exhorta à rejetter sur lui ces malédictions, & à se décharger par-là de la peine due à un parjure, que la nécessité de leurs affaires exigeoit absolument. En général, Théophraste écrit que cet homme, qui, dans tout ce qui le regardoit en particulier, & dans toutes les affaires de ses concitoyens, étoit souverainement juste, faisoit pourtant, dans le gouvernement de la République, une infinité de choses, selon l'exigence des cas, & selon qu'il étoit expédient à la patrie, qui avoit souvent besoin de recourir à l'injustice pour se soûtenir, & il en rapporte des exemples. Car, il assure qu'un jour, comme on délibéroit dans le conseil de faire porter à Athènes, contre le traité, les trésors qui étoient en dépôt à Délos, les Samiens en ayant proposé l'avis; quand ce fut à lui à parler, il dit que cela étoit injuste, mais utile.

Cependant, après avoir élevé sa ville à ce dégré d'honneur & de gloire, de commander à tant de milliers d'hommes, il ne laissa pas de demeurer jusqu'à sa mort dans la pauvreté, & de n'estimer pas moins la gloire, qui lui revenoit de cette pauvreté, que celle qui lui avoit acquis tous ses trophées.

On trouve de grandes marques de sa bonté & de sa douceur dans la conduite qu'il tint à l'égard de Thémistocle; car, l'ayant toujours eu pour ennemi, dans tout le tems de son administration, & ayant été même banni par ses menées; cependant, quand Thémistocle, accusé de crime capital envers sa mere, lui eut donné une belle occasion de se venger, il ne se ressentit point des maux, qu'il en avoit reçus, ne se joignit point à Alcméon & à Cimon, qui, avec plusieurs autres, le poursuivoient & travailloient à le faire chasser, ne dit jamais contre lui une seule parole, & ne se réjouit point de son malheur, comme il ne s'étoit jamais affligé de sa fortune.

Pour ce qui est de la mort d'Aristide, les uns disent qu'il mourut dans le Pont, où il étoit allé pour les affaires de la République, les autres assurent qu'il mourut de vieillesse à Athènes, honoré, respecté & admiré de tous ses concitoyens. Voici ce que Cratère le Macédonien nous a laissé sur la mort de

ce grand homme. Après le bannissement de Thémistocle, le peuple devenu fier & insolent, donna lieu à une infinité de calomniateurs. Ceux-ci, attaquant les plus puissans & les plus vertueux des citoyens, les exposoient à l'envie du peuple, enflé de sa prospérité & de sa grande puissance. Aristide même ne fut pas épargné. Il fut condamné pour malversation, à la poursuite de Diophante du bourg d'Amphitrope, qui l'accusoit d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsqu'il imposoit les tailles. Cratère ajoûte qu'Aristide, n'ayant pas le moyen de payer son amende, qui étoit de cinquante mines, s'embarqua, & alla mourir quelque part dans l'Ionie.

Cependant, Plutarque assure qu'encore de son tems, on montroit à Phalère, port d'Athènes, le tombeau d'Aristide, que la ville lui fit élever à ses frais, parce qu'il n'avoit pas laissé de quoi se faire enterrer. On raconte aussi que ses filles furent mariées aux dépens du Prytanée, la ville s'étant chargée de leur donner leur dot, & ayant ordonné qu'on comptât, pour cet effet, à chacune mille dragmes. Elle donna aussi à son fils Lysimaque, cent mines d'argent, autant d'arpens de terre plantée, & lui ordonna encore quatre drachmes par jour. Ce fut Alcibiade même, qui en dressa le décret.

Selon Cornélius Népos, Aristide mourut environ la quatrième année après le bannissement de Thémistocle. Si les Auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu où mourut ce grand homme, ils conviennent du moins, que sa mort concourt presqu'à l'an de Rome 270.

ARISTIDE, *Aristides*, (a) Α'ριστείδης. Plutarque, au commencement de la vie d'Aristide, rapportée ci-dessus, parle de deux Aristides d'après Panétius. Voici ce qu'il en dit : » Depuis la guerre » des Médes jusqu'à la fin de la » guerre du Péloponnèse, il n'y a » dans les registres que deux Aristides, qui ayent remporté la » victoire dans les jeux, qu'ils » donnoient à leurs dépens ; & ni » l'un ni l'autre n'étoient le même » que le fils de Lysimaque ; mais » le premier étoit fils de Xénophile, & l'autre ne parut que » long-tems après, comme le » prouvent les caractères, qui » commencérent à être en usage » après Éuclide. »

Ce passage est remarquable, en ce qu'il montre que, vers le tems de cette guerre du Péloponnèse, les caractères Grecs changérent ; & qu'en Gréce, on jugeoit des tems par la forme des caractères, comme nous en jugeons aujourd'hui. Cet Éuclide est le Mathématicien Éuclide, dont nous avons encore des ouvrages, & qui, après la mort de Socrate, fut maître de Platon.

ARISTIDE, *Aristides*, (b) Α'ριστείδης, natif de Locres, étoit un des intimes amis de Platon. Il

(a) Plut. Tom. I. pag. 319.

(b) Plut. Tom. I. pag. 238.

répondit courageusement au vieux Denys, tyran de Syracuse, qui lui demandoit une de ses filles en mariage : *J'aimerois mieux voir ma fille morte, que femme d'un tyran.* Quelque tems après, Denys ayant fait mourir ses enfans, & lui ayant demandé, par manière d'insulte, s'il étoit encore dans la même résolution sur le mariage de sa fille; Aristide lui fit cette généreuse réponse : *Je suis affligé de ce que tu m'as fait, & je ne me repens point de ce que je t'ai dit.* Mais, remarque Plutarque, c'est peut-être l'acte d'une vertu plus parfaite, & que tous les hommes ne sçauroient imiter.

ARISTIDE, *Aristides*, (a) Ἀριστείδης, comédien de la tribu Œnée dans l'Attique, selon Démosthène.

ARISTIDE, *Aristides*, (b) Ἀριστείδης, Éléen. On voyoit sa statue à Olympie. L'inscription faisoit foi qu'aux jeux Olympiques, il avoit remporté le prix de la course avec le bouclier; qu'aux jeux Pythiques, il avoit eu le prix du stade doublé; & qu'aux jeux Néméens, il avoit effacé tous les enfans de son âge à la course de l'Hipodrome, qui étoit une carrière, deux fois plus longue que le double stade.

ARISTIDE, *Aristides*, (c) Ἀριστείδης, célébre Architecte, qui avoit perfectionné une fameuse barrière, qui étoit à Olympie, après qu'elle avoit été inventée par Aristoclès.

(a) Demosth. pag. 612.
(b) Pauf. pag. 373.
(c) Pauf. pag. 383.

ARISTIDE, *Aristides*, Ἀριστείδης. Cet Aristide natif de Milet, étoit un Historiographe, qui avoit composé des ouvrages, dont Plutarque se sert assez souvent dans ses petits paralleles. L'un de ces ouvrages étoit une histoire d'Italie, dont on cite jusqu'au quarantième livre. Les autres étoient des histoires de la Sicile & de la Perse. On ne sçait si un traité de l'isle de Cnide, cité par le Scholiaste de Pindare, n'est pas aussi de lui; mais on est certain qu'il fut l'auteur des Milésiaques, ouvrage romanesque, qui n'étoit qu'un tissu de contes trop libres. Ces Milésiaques ont été le modele de plusieurs autres ouvrages de même nature, & entr'autres, de l'Ane d'or d'Apulée, qui, pour cette raison, avertit dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la Milésiaque. Les plus sages, d'entre les Payens, en ont blâmé Aristide.

Varron parle d'un Écrivain de même nom, né dans l'isle de Samos; mais, il ne dit point quels furent ses ouvrages. Un autre Sophiste d'Ariadne a laissé quelques discours, ou oraisons, qui sont imprimées.

ARISTIDE, *Aristides*, (d) Ἀριστείδης, surnommé Quintilien, étoit un fameux musicien Grec. On trouve dans cet auteur un dénombrement exact de toutes les propriétés du rhythme musical, qu'il définit, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre*

(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 153, 163.

eux certain ordre, ou certaines proportions. C'eſt à cette ſource que M. Burette, comme il le dit lui-même, a puiſé ce qu'il dit des propriétés du rhythme, dans une diſſertation que l'on trouve parmi les Mémoires de l'Académie royale des Inſcriptions & Belles Lettres.

Au reſte, Ariſtide Quintilien, dans la vue de montrer combien ſont réelles & fondées, dans la nature même, ces ſortes de propriétés, en fait un parallele avec celles, qu'ont les diverſes allures ou démarches des hommes, pour caractériſer & peindre en quelque manière leurs différentes mœurs. Il prétend, par exemple, que la démarche, qui répond au rhythme ſpondaïque, eſt un ſigne de modération & de fermeté d'ame; que celle qui va par trochées, ou par péons, marque plus de feu & plus de vivacité; que celle, dont le rhythme ſuit le pyrrhique, annonce quelque choſe de bas & d'ignoble; que celle, où l'inégalité ſe trouve jointe à la viteſſe, indique le déréglement & la diſſolution; qu'enfin une démarche qui réſulte du mêlange de toutes ces eſpèces, eſt la démarche d'un extravagant.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (*a*) Ἀριστείδης, peintre célebre, qui naquit à Thèbes, & qui floriſſoit environ 300 ans avant l'Ére Chrétienne. Ce fut un des plus fameux Peintres contemporains d'Apelle. A la vérité, il ne poſſédoit pas l'élégance & les graces dans le même dégré qu'Apelle; mais, il il eſt le premier, qui, par génie & par étude, ſe ſoit fait des regles ſûres pour peindre l'ame; c'eſt-à-dire, les ſentimens les plus intimes du cœur. Il excelloit dans les paſſions fortes & véhémentes auſſi-bien que dans les paſſions douces. Mais, ſon coloris avoit quelque choſe de dur & d'auſtère.

On a de lui, dit Pline, cet admirable tableau, où, dans le ſac d'une ville, eſt repréſentée une mere qui expire d'un coup de poignard, qu'elle a reçu dans le ſein, & un enfant, qui ſe traîne juſqu'à ſa mamelle pour la tetter. On voit ſur le viſage de cette femme, quoique mourante, les ſentimens les plus vifs & les ſoins les plus empreſſés de la tendreſſe maternelle. Elle paroît ſentir les dangers de ſon fils, & craindre qu'au lieu du lait qu'il cherche, il ne trouve que du ſang. On diroit que Pline a le pinceau à la main, tant il peint, avec de vives couleurs, tout ce qu'il décrit. Alexandre, qui aimoit tant les belles choſes, fut ſi enchanté de cette pièce, qu'il la fit emporter de Thèbes, où elle étoit, à Pella, lieu de ſa naiſſance, ou du moins qui paſſoit pour tel.

Ariſtide peignit encore une bataille des Grecs contre les Perſes, où il fit entrer dans un ſeul cadre, juſqu'à cent perſonnages, à raiſon de mille drachmes pour chaque figure, par accord fait en-

(*a*) Strab. pag. 381. Plin. L. VII. c. 38. L. XXXV. c. 10, 11. Mém. de l'Ac. des Inſc. & Bell. Lettr. Tom. VI. pag. 8. Tom. XII. pag. 239. Tom. XXI p. 188. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 135, 136, 655, 656.

tre lui & le tyran Mnaſon, qui regnoit alors à Elatée dans la Phocide.

Un Bacchus peint par Ariſtide, étoit regardé comme ſon chef-d'œuvre. Ce tableau fut trouvé à Corinthe, lors de la priſe de cette ville par Mummius; mais, ſa beauté ne fut point connue des Romains. Ils ignoroient alors tout ce qui regarde les Beaux Arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le païs, eut la douleur de voir ce tableau ſervir de table aux ſoldats, pour jouer aux dez. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour ſix cens mille ſeſterces; c'eſt-à-dire, ſoixante-quinze mille livres. Le Conſul ſurpris qu'on eût fait monter à un ſi haut prix le tableau, dont il s'agit, uſa de ſon autorité, & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale; parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette pièce quelque vertu cachée, qu'il ne connoiſſoit pas. Ce n'étoit point pour ſon intérêt particulier qu'il en uſoit ainſi, dans le deſſein de ſe l'approprier, puiſqu'il l'envoya à Rome, pour y ſervir d'ornement à la ville; par où dit Cicéron, il orna & embellit ſa maiſon bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau.

Ariſtide étoit ſi habile à exprimer la langueur, tant du corps que de l'ame, que le même Attale, grand connoiſſeur en ces ſortes de choſes, ne fit point difficulté de donner cent talens pour un de ſes tableaux, où il ne s'agiſſoit que d'une expreſſion de cette nature. Il n'y a que des richeſſes auſſi immenſes que celles d'Attale, qui étoient paſſées en proverbe, qui puiſſent rendre vraiſemblable un prix ſi exorbitant pour un ſeul tableau.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (a) Ἀριστείδης, autre peintre fameux, qui reçut les leçons d'Euxénide. Le P. Hardouin, dans ſes notes ſur Pline, le diſtingue du précédent, mais je ne ſçais ſi cette diſtinction eſt bien fondée.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (b) Ἀριστείδης, Philoſophe Platonicien, qui étoit d'Athènes, & qui vécut dans le deuxième ſiécle de l'Ére Chrétienne, ſous l'empire d'Adrien. S'étant fait Chrétien, il ne changea point de profeſſion, en changeant de religion, & il ſoûtint par ſa philoſophie l'Évangile de J. C; car, il compoſa, pour les Chrétiens, une excellente apologie, qu'il préſenta à l'Empereur, lors qu'il étoit à Athènes, S. Jérôme dit qu'on voyoit encore de ſon tems cet ouvrage, dont Euſèbe fait auſſi mention. Les anciens Martyrologes, auſſi bien que les modernes, parlent d'Ariſtide, & font mémoire de lui au 31 d'Août.

ARISTIDE, *Ariſtides*, (c) Ἀριστείδης, fils d'Éudémon, célebre orateur, philoſophe & prêtre de Jupiter, naquit à *Hadriani*, ville de cette partie de la Myſie,

(a) Plin. L. XXXV. c. 10.

(b) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 295. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 153, 163.

(c) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 244. Tom. X. p. 254. Tom. XII. pag. 372, 373, Tom. XVII. pag. 5. *& ſuiv.* Tom. XXI. pag. 91, 96.

qui eſt voiſine du mont Olympe. Ce fut l'an de Rome 880, de l'Ére Chrétienne 129, la douzième année de l'empire d'Adrien.

Il prit le prénom d'Élius; en ſorte qu'il ſe nommoit Élius Ariſtide, peut-être à cauſe de l'empereur Adrien, qui portoit ce nom, & il y joignit le ſurnom de Théodore, ou Don de Dieu, en mémoire d'une guériſon qu'il avoit reçue, & qu'il crut ſurnaturelle. Il eut pour premier maître, dans la littérature, Alexandre de Cotiée, célebre Grammairien, dont parle l'empereur Marc-Antonin. Il reçut à Athènes les premiers préceptes de l'éloquence, dans l'école d'Hérode Atticus, fameux rhéteur; il vint de là à Pergame prendre les leçons de l'orateur Ariſtocle, pour paſſer enſuite à Smyrne, & y continuer ſes études de rhétorique ſous Polémon.

Après s'être formé à l'éloquence ſous de ſi grands Maîtres, Ariſtide ſe mit à voyager. Il parcourut toute l'Égypte, viſita la Syrie, la Paleſtine, la Judée où il trouva encore des Juifs, malgré les édits rigoureux d'Adrien contre cette nation. Il alla à Cnide & dans l'iſle de Cos. Peu de tems après qu'il fut de retour dans ſa patrie, l'an 159 de J. C, étant tombé dangereuſement malade, il languit pendant treize ans; ce qui ne l'empêcha pas de parcourir encore pluſieurs villes, de ſe charger de diverſes fonctions, de compoſer & de prononcer des diſcours publics. Ses amis alloient quelquefois l'entendre déclamer dans ſon lit, & l'on prétend qu'ils s'en retournoient toujours fort ſatisfaits de ſes pièces. Enfin, ayant recouvré la ſanté vers l'an de J. C. 173, à l'âge de 44 ou 45 ans, il fit le voyage de Corinthe, où il aſſiſta aux jeux Iſthmiques, & y harangua avec ſuccès. L'année ſuivante, il harangua publiquement à Smyrne, l'empereur Marc Auréle; & il étoit encore deux ans après dans cette ville, lorſqu'elle fut ruinée par un tremblement de terre. Ariſtide en écrivit à l'Empereur en termes ſi touchans, que ce Prince donna tous les ordres néceſſaires pour rétablir cette ville; & les habitans, pleins de reconnoiſſance, y érigérent une ſtatue en l'honneur d'Ariſtide.

C'eſt ſans doute, depuis ce temslà, qu'arriva l'hiſtoire ſuivante. On ſçait que chacune des villes principales, dont les députés formoient l'aſſemblée générale de l'Aſie mineure, avoit coûtume de nommer dans ſon aſſemblée particulière, qui ſe tenoit au commencement de l'année, un ſujet pour remplir la place de grand Prêtre de l'Aſie. Toutes les nominations particulières étoient enſuite portées par les députés à l'aſſemblée générale, où l'on regloit le rang de ces Aſiarques; car c'eſt ainſi qu'on les nommoit. L'orateur Ariſtide ſe trouvant à Smyrne, quelques perſonnes l'engagérent à venir à l'aſſemblée, en lui diſant que le peuple étoit diſpoſé à faire un ſacrifice public en ſon honneur. Dès qu'il s'y fut rendu, des gens ſubornés le nommérent à la grande Prêtriſe de l'Aſie, & n'eurent pas de peine à entraîner

tous les suffrages. Mais, Aristide ayant obtenu un moment d'audience, persuada au peuple de se contenter qu'au lieu de cette grande Prêtrise, il se chargeât du sacerdoce d'Esculape. Il sçut bientôt qu'on n'agissoit pas de bonne foi, & que les députés de Smyrne, qui étoient partis depuis pour la Phrygie supérieure, où l'assemblée générale devoit se tenir, vouloient le nommer de nouveau à la grande Prêtrise, comme s'il ne l'eût pas refusée, & qu'on ne fût pas demeuré d'accord qu'il seroit seulement prêtre d'Esculape. Pour parer ce coup, il dépêcha son pere nourricier Zosimion, & ses remontrances n'ayant pu empêcher qu'il ne fût nommé le troisième ou quatrième Asiarque, il appella de son élection au gouverneur de la province.

On ne consulta pas assez, dit M. de Boze, l'état de la fortune d'Aristde, quand on le nomma Asiarque. Il en fut d'autant plus effrayé qu'il n'étoit pas dans le cas de la loi, qui exemptoit des magistratures onéreuses, un pere de famille, qui avoit cinq enfans. Marc Auréle, informé de l'embarras où il se trouvoit, lui envoya, de son propre mouvement, & sous le prétexte honorable de ne le point détourner de ses occupations, un rescrit qui le dispensoit d'accepter aucune charge publique. Il n'est pas mal aisé de s'imaginer combien Aristide fit valoir cette attention du Prince.

Dans un tems, où une malheureuse idée de préséance divisoit trois villes célebres d'Asie, sçavoir Pergame, Ephèse & Smyrne, dont on vient de parler, Aristide craignant que cette émulation n'eût des suites dangereuses, n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il alla à Pergame, où il prononça publiquement le discours, qui nous a été conservé parmi ses ouvrages, sous ce titre ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ. C'est-à-dire, *De concordia ad urbes Asiaticas*. Il y fait l'éloge de chacune des villes, qui s'arrogeoient la primauté de l'Asie. Il commence par celui de Pergame, où il parloit, & finit par celui d'Ephèse. Il paroît que c'étoit de sa part une adresse & une sorte de ménagement pour les deux autres villes, qu'il auroit bien voulu disposer à céder à celle-ci les honneurs de la primatie, si quelqu'une d'entre elles avoit dû y prétendre. Quel avantage, dit-il, n'est-ce pas pour Éphèse, qu'après avoir rapporté tant de choses à la louange de Pergame & de Smyrne, il m'en reste encore tant à ajoûter sur son compte? L'orateur laisse entrevoir que ceux, qui n'avoient aucun intérêt dans la dispute, pensoient tous comme lui.

Quelqu'accrédité qu'Aristide fût dans la Grèce, & par son éloquence, & par sa faveur auprès de Marc Auréle, si son discours fit quelque impression, ce ne fut que sur les habitans de Pergame, qui continuérent bien à se donner le titre de *premiers* ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ, mais sans y ajoûter le nom de l'Asie, où l'on sçavoit assez qu'ils tenoient un des premiers rangs. Il n'en fut pas de mê-

me de Smyrne. Rien ne put la détacher du titre de Première de l'Asie; & immédiatement, après la mort de Marc Auréle, elle fit frapper en l'honneur de Commode, une médaille, où l'on lit: CMYRNAIΩN ΠΡΩΤΩΝ ACIAC.

Aristide mourut dans sa patrie, à l'âge de 60 ans, quoique d'autres lui donnent dix ans de plus, & prétendent qu'il est mort à Smyrne. Les ouvrages d'Aristide sont tous dans le genre oratoire. Ce sont des hymnes en prose, en l'honneur des dieux & des héros; des panégyriques; ou des éloges d'empereurs Romains, de grands capitaines Grecs, des villes célebres, telles que Rome, Athènes, Smyrne & quelques autres. Ce sont des oraisons funébres, des apologies, des harangues, où l'on soûtient le pour & le contre, &c.

La meilleure édition des ouvrages d'Aristide, est celle que Samuël Jebb, Anglois, docteur en Médecine, nous a donnée en 2 volumes in 4°. en Grec & en Latin, avec les anciennes scholies, les notes & les corrections de divers sçavans, les prolégomènes de Sopater & ses propres observations. On prétend que le texte Grec a été revu sur plusieurs excellens manuscrits. Le premier volume de cette édition parut dès 1722, & le second n'a été publié qu'en 1730.

ARISTION, *Aristion*, Ἀριστίων, Athléte, fils de Théophile, étoit d'Epidaure. *Voyez* Thersiloque.

ARISTION, *Aristion*, (*a*) Ἀριστίων, Sophiste d'une naissance obscure, puisqu'on le dit fils d'une femme esclave. Il fut agrégé, par grace, au nombre des citoyens d'Athènes. C'étoit un homme d'un de ces caractères, nés pour imposer à la multitude par des manières fastueuses, par une éloquence populaire & emphatique, & par une intrépidité présomptueuse, qui ne manque jamais de faire impression sur le vulgaire. Il avoit eu soin de décorer ses talens, & de couvrir ses vices du masque de la philosophie. On sçait combien le nom de Philosophe donnoit de crédit & de relief dans Athènes. Les uns le disent formé dans l'école d'Aristote, d'autres dans celle d'Epicure. Quoiqu'il en soit, il fut député par les Athéniens, vers Mithridate, roi de Pont, qui, ayant reconnu en lui un instrument propre à ses desseins, lui fit tout l'accueil possible, dans la vue de se gagner, par son moyen, l'affection de ceux qui l'envoyoient.

Aristion seconda très-bien les intentions du Prince, écrivant à ses amis d'Athènes des lettres, par lesquelles il relevoit la puissance de Mithridate, & vantoit sa magnificence & ses bienfaits. Et, comme les Athéniens avoient donné aux Romains quelque sujet de mécontentement, qui n'est pas

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 66, 458. *& seq.* Pauf. pag. 35, 36. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 332. *& suiv.* Hist. Rom. T. V. pag. 609. *& suiv.*

expliqué dans l'histoire, mais qui doit avoir été grave, puisqu'ils étoient condamnés à une amende, & leurs magistrats interdits de leurs fonctions, Aristion promettoit aux Athéniens, que s'ils embrassoient le parti du Roi, non seulement ils seroient exemptés de l'amende, que les Romains leur avoient imposée, mais, que le gouvernement populaire seroit rétabli, & que la ville en général, & tous les citoyens en particulier, tireroient des avantages infinis de l'alliance d'un Prince si puissant & si généreux. Il n'en fallut pas davantage pour renverser les esprits du peuple d'Athènes, toujours volage, toujours leger & inconstant. Et les meilleures têtes, les principaux citoyens, voyant où tout cela tendoit, prirent sagement le parti de quitter une ville qui vouloit se perdre, & se retirérent à Rome.

Cependant, Mithridate envoya ses flottes en Gréce ; & l'isle & le temple de Délos, qui, jusqu'alors sans murailles & sans armes, avoient trouvé dans le seul respect de la religion, une défense assurée, ayant été pillés par Métrophane l'un des généraux du Roi; Aristion, avec ces trésors sacrés & une escorte de deux mille hommes, que lui donna le général Archélaüs, revint à Athènes. Il est incroyable, quelles folies fit le peuple d'Athènes, pour recevoir cet illustre personnage. Comme la tempête l'avoit jetté du côté de Cariste en Eubée, on lui envoya des vaisseaux de guerre pour l'amener, & de plus, une chaise d'honneur, ou une espèce de trône, soûtenu sur des pieds d'argent. Lorsqu'il arriva, toute la ville courut au-devant de lui. En particulier, ceux qui étoint consacrés au culte de Bacchus, ne manquérent pas de rendre toutes sortes de respects à l'ambassadeur du nouveau Bacchus; c'est le nom que l'on avoit donné à Mithridate. Ce n'étoient qu'acclamations, sacrifices, libations, auxquels on étoit invité par la voix d'un héraut, comme dans les cérémonies les plus joyeuses & les plus saintes.

Aristion, étant allé loger dans une des plus belles maisons de la ville, parut le lendemain en public, avec un habillement superbe & un anneau, sur lequel étoit gravée l'image de Mithridate. La foule fut aussi grande que le jour précédent. On s'étouffoit dans les rues, sur tout au tour de lui, quoiqu'il fût précédé de gens en armes, qui, pour plaire à la multitude, s'étoient constitués comme ses gardes, & accompagnoient sa marche. En cet équipage, il monta sur le tribunal, d'où les magistrats Romains avoient coûtume de haranguer le peuple d'Athènes; & il fit un discours rempli de fanfaronades, d'éloges outrés de Mithridate, de présages insensés sur les exploits futurs de ce Prince, qui devoient anéantir les Romains. Il finit par exhorter la multitude à donner une forme certaine à leur gouvernement, que le Sénat de Rome vouloit abolir. Ces dernieres paroles étoient un piège. Le but de l'ambitieux Sophiste étoit

de ſe faire donner la ſouveraine puiſſance dans Athènes. Le peuple en fut la dupe & ne manqua pas de proclamer Ariſtion Préteur. Il leur fit ſentir tout d'un coup ce qu'ils devoient ſe promettre de ſon gouvernement. Car, après les avoir remerciés de l'honneur qu'ils lui avoient fait, il ajoûta: *Puiſque vous m'avez élu votre chef, il eſt juſte que j'aie ſeul autant de pouvoir, que vous en avez tous enſemble.* Et pour ſe mettre ſur le champ en poſſeſſion de ſes droits, il déſigna lui-même les collégues, qu'il prétendoit ſe donner.

Le reſte de ſa conduite répondit à ce début, & devint une tyrannie décidée. Les plus riches & les plus gens de bien, comme il ne manque pas d'arriver en ſemblables occaſions, étoient les plus expoſés à la violence. Il leur imputoit d'être partiſans ſecrets des Romains; & ſous ce prétexte, il faiſoit mourir les uns, & envoyoit les autres à Mithridate. Être accuſé & être condamné, c'étoit une même choſe; car, afin qu'ils ne puſſent lui échapper, il ſe rendoit lui-même leur juge. Pluſieurs, pour ſe ſauver de la perſécution, s'enfuirent de la ville; mais, il fit courir après eux. Ceux, qui furent ramenés, périrent dans les tourmens. Il fit mettre des gardes aux portes de la ville pour empêcher que perſonne ne pût en ſortir ſans ordre. Enfin, les malheureux Athéniens vivoient comme priſonniers dans leurs propres maiſons, où ils étoient obligés de ſe renfermer au coucher du ſoleil, ſans qu'il leur fût permis d'en ſortir après ce tems, même avec un flambeau. On peut juger que parmi ces violences, il n'oublioit pas le ſoin de s'enrichir. Les confiſcations de biens, les rapines de toute eſpèce, lui produiſirent de ſi grandes ſommes, que l'on dit qu'il remplit d'argent des puits entiers.

Tel étoit l'état des choſes à Athènes, lorſque Sylla, général des Romains, vint faire le ſiége de cette ville; ſiége qui fut très-funeſte aux habitans. Il y eut une famine extrême; une meſure de bled contenant un peu plus que quatre de nos boiſſeaux, ſe vendoit mille drachmes. Pluſieurs étoient réduits à arracher les herbes, qui croiſſoient autour des murs, ou à faire amollir dans l'eau des cuirs de ſouliers, pour en tirer une foible & miſérable ſubſiſtance. Il y en avoit même qui ſe nourriſſoient de chair humaine, & mangeoient les cadavres, dont la ville étoit remplie.

Ce qui portoit à l'excès le ſentiment des maux publics, c'eſt que pendant que les citoyens périſſoient de faim, le tyran Ariſtion faiſoit grand'chere, paſſant les jours entiers à boire, à ſe divertir & à danſer avec ſes ſatellites. Il faiſoit diſtribuer pour quatre jours un chénix d'orge par tête, c'eſt-à-dire, une meſure, qui paſſe un peu la dixième partie d'un de nos boiſſeaux, nourriture à peine ſuffiſante pour des poulets. Et la prêtreſſe de Minerve lui ayant fait demander une très-petite meſure de bled, il lui envoya du poivre. Cependant, il ne vouloit point

entendre parler de mettre fin à une calamité si horrible, en se rendant aux Romains. Les Sénateurs & les Prêtres étant venus le prier d'avoir pitié de la ville, & de demander à capituler, il fit tirer sur eux. Enfin, il se détermina à députer vers Sylla deux ou trois de ses compagnons de crapule, qui, encore à demi-ivres, au lieu de tenir des discours convenables à la circonstance, s'amusérent à vanter la gloire d'Athènes & à citer Thésée, Codrus, & les trophées de Marathon & de Salamine. Le général Romain les écouta avec le dernier mépris : » » Allez, leur répondit-il, heureux » & glorieux mortels ; reportez » tous ces beaux discours dans » vos écoles. Quant à moi, je ne » suis point venu ici pour ap- » prendre votre histoire, mais » pour soumettre des rebelles. »

Ainsi, Aristion mit le comble aux maux, qu'il avoit fait souffrir à Athènes, en réduisant cette ville infortunée à être prise de force. Il comprit alors qu'il n'y avoit point de grace à espérer pour lui. Il se retira cependant dans la citadelle, où il fallut l'assiéger ; mais enfin, la disette d'eau & de vivres l'ayant forcé de se rendre, il reçut la juste peine de ses crimes, & fut mis à mort avec tous ceux, qui s'étoient rendus les ministres de sa tyrannie, l'an 86 avant J. C.

Pausanias dit qu'Aristion s'étoit réfugié dans un temple de Minerve, d'où le vainqueur commanda qu'on le tirât, pour le faire mourir ; & il attribue principalement à cette action sacrilége le genre de mort, dont Sylla fut frappé. Ce général mourut de la maladie pédiculaire, qui corrompt toute la masse du sang, au point que la chair se pourrit & engendre de la vermine.

ARISTIPPE, *Aristippus*, (a) Ἀρίστιππος, Thessalien. C'étoit, selon Xénophon, un hôte de Cyrus.

ARISTIPPE, *Aristippus* (b) Ἀρίστιππος, philosophe de Cyrène, ville de Libye, vivoit environ 400 ans avant l'Ére Chrétienne. La réputation de Socrate & tant de belles actions, qu'il avoit ouï dire de lui, l'attirérent à Athènes.

Phanias le Péripatéticien disoit que, s'étant mis à professer la philosophie, il fut le premier des disciples de Socrate, qui prit de l'argent de ceux qu'il instruisoit, & que même il lui envoya un jour une somme de quatre cens livres, ou environ, qui étoit venue de ce gain. Mais, comme Socrate ne pouvoit souffrir qu'on enseignât la vérité pour de l'argent, il la lui renvoya bientôt, & lui manda en même tems que son bon génie ne lui permettoit pas de recevoir des présens de cette nature.

(a) Xenoph. pag. 244.

(b) Cicer. ad Amic. L. IX. Epist. 26. Diog. Laert. in Aristip. Suid. Tom. I. pag. 428. Horat. L. II. Satyr. 3. v. 100. & seq. L. I. Epist. 17. v. 13. & seq. Plut. Tom. I. pag. 965, 966. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 673. Tom VI. pag. 411. & suiv. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 13. T. X. pag. 84. Tom. XIV. pag. 60. & suiv.

Xénophon ne goûtoit pas fort Ariſtippe ; & apparemment, il y avoit quelque méſintelligence entre eux. C'eſt pour cela, diſent les Auteurs qui en parlent, qu'au traité des choſes mémorables, il a introduit Socrate réfutant Ariſtippe ſur le ſujet de la volupté.

Théodore, au livre des Sectes, le maltraite auſſi un peu; & Platon lui a donné quelque atteinte au dialogue de l'Âme.

Ariſtippe étoit particulièrement admirable en une choſe; c'eſt qu'il s'accommodoit à tout, & que la diverſité des lieux, des tems, des perſonnes, & de toutes les autres circonſtances, qui varient preſque à l'infini, ne le déconcertoit jamais. Il étoit toujours lui-même, quoique tout changeât autour de lui. Enfin, on n'a jamais vu de meilleur acteur pour le théatre, qu'Ariſtippe pour la vie civile: auſſi, dit on, que ce fut principalement pour cela, que Denys tyran de Sicile l'eſtima plus que pas un de ceux, qu'il avoit attirés à ſa cour, voyant qu'il mettoit tout à profit, & uſoit admirablement bien des choſes, quelles qu'elles puſſent être. En effet, il ſe ſervoit bien des occaſions agréables, & les ménageoit en homme ſage; mais, comme il eſt vrai qu'il ne les laiſſoit jamais échapper, lorſqu'elles ſe préſentoient à lui; il eſt vrai auſſi qu'il ne ſe mettoit pas autrement en peine de courir après les plaiſirs abſens. C'eſt pour cela ſans doute que quelqu'un ayant demandé à Diogène, ce qu'il lui ſembloit d'Ariſtippe; *je trouve*, dit-il, *que c'eſt un fort bon chien pour un roi.*

Timon lui a donné un coup de dent, auſſi bien que les autres quand il a dit en quelque endroit :

Ce galant Docteur de Cyrène
Eſt fort friand de volupté,
Et ſouvent ajuſte ſans peine
L'erreur avec la vérité.

Un jour, Ariſtippe eut envie de manger d'une perdrix à ſon ſouper, & en donna juſqu'à une piſtole & demie. Quelqu'un de ſes amis ſçut cela, & ne put s'empêcher de lui en dire un mot. Ariſtippe l'écouta fort patiemment ; mais enſuite il lui fit cette demande: *Si les perdrix ne coûtoient qu'un carolus la pièce, vous en acheteriez à ce prix là, n'eſt-ce pas ? Aſſurément*, dit l'autre. *Hé bien*, reprit Ariſtippe, *je n'eſtime pas plus une piſtole & demie, que vous un carolus. Etes-vous content ?*

Denys lui ayant un jour donné le choix de trois femmes, qui étoient les plus belles de ſon ſerrail, il les prit toutes trois, & dit qu'Alexandre Pâris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déeſſe, contre deux autres déeſſes. Mais les ayant fait conduire juſqu'à la porte du palais, il les renvoya, & leur dit qu'elles ſeroient aſſurément mieux chez le prince, que chez lui, faiſant voir par-là, que, s'il ſçavoit bien recevoir, il ſçavoit bien dédaigner auſſi. Et c'eſt pour cela ſans doute que Strabon dit un jour: *Il n'y a qu'un Ariſtippe au mon-*

de, qui sçache porter tantôt une casaque de pourpre, & tantôt des haillons.

Denys lui ayant un jour craché au visage, il l'endura en galant homme, & n'en témoigna aucun ressentiment. Un de ses amis l'ayant rencontré le lendemain: *Quoi Aristippe*, lui dit-il, *souffrir de telles indignités? Vous n'y songez pas*, repartit Aristippe, *mille pauvres pêcheurs se mouillent souvent jusqu'à la peau, pour n'attraper peut-être qu'un goujon, ou quelque méchante sardine; & vous ne voudriez pas que je souffrisse un peu de flegme, qui tombe sur mon visage, pour pêcher un turbot ou un saumon. C'est l'entendre mal, ne vous en déplaise.*

Une autre fois, comme il passoit par la rue, Diogéne, qui lavoit des choux & des porreaux, s'adressa à lui & lui dit: *Si tu avois appris à manger de ce que j'apprête, tu ne ferois point la cour aux Rois, comme tu fais. Mais vous, seigneur Diogéne*, lui répondit Aristippe, *si vous aviez appris à vivre avec les vivans, vous ne laveriez ni choux ni porreaux, comme vous faites.*

Comme on lui demandoit quel avantage il avoit tiré de la Philosophie; *Quel avantage*, dit-il, *c'est que je puis converser avec tout le monde, & ne rien craindre. Mais, vous, M M. les Philosophes, qu'avez-vous tant par dessus les autres hommes? Au moins une chose; c'est que quand il n'y auroit point de loix au monde, nous ne laisserions pas de vivre comme nous faisons.*

Pourquoi les Philosophes recherchent-ils les riches, & que les riches ne recherchent point les philosophes? C'est que les philosophes connoissent qu'ils ont besoin des riches, & que les riches ne connoissent pas qu'ils ont besoin des philosophes. Cette demande lui fut faite par Denys.

Quelle différence y a-t-il entre un homme bien élevé, & celui qui ne l'est pas? La même qu'on voit entre un cheval dompté & un autre qui ne l'est pas.

Un jour, allant faire visite chez une courtisanne, il remarqua qu'un jeune homme, qui étoit avec lui, en rougissoit. Et en même tems, *mon fils*, lui dit-il, *le mal n'est pas d'y entrer, mais de n'en pouvoir sortir, quand on y est.*

Un avocat, ayant plaidé une cause pour lui, & l'ayant gagnée, lui demanda: *Hé bien, dans cette affaire, à quoi vous a servi votre Socrate? A ceci*, dit-il, *c'est que tout ce que vous avez dit pour ma défense, est véritable depuis un bout jusqu'à l'autre.*

Il disoit que le plus important précepte qu'il donnoit à Areté sa fille, étoit de ne faire aucun cas de tout ce qui alloit au de-là du nécessaire.

Quand j'aurai fait étudier mon fils, en vaudra-t-il beaucoup mieux pour cela? Au moins, quand il sera au théatre, où se tient l'assemblée du peuple, on ne dira pas que c'est pierre sur pierre.

Quelqu'un lui ayant amené son fils, & le priant d'en avoir soin, il lui demanda quinze pistoles. *Mais*, dit l'autre, *j'aurois un*

esclave pour ce prix là. Vous avez raison, répondit Aristippe; *achetez en un, mon ami, & vous en aurez deux.*

Il disoit qu'il prenoit de l'argent de ses disciples, pour leur apprendre à quoi ils s'en devoient servir. On attribue à Aristippe une infinité d'autres bons mots; ce qui prouve combien il avoit la repartie prompte.

Aristippe mourut en retournant de Syracuse à Cyrène. Ce Philosophe fut le chef des Cyrénaïques, qui se partagent en trois branches; sçavoir, les Hégésiaques, les Annicériens & les Théodoriens. Le fond de la doctrine d'Aristippe étoit que le souverain bonheur de l'homme, pendant cette vie, consistoit dans la volupté, & sa conduite ne démentoit point ses sentimens.

Aristippe fut suivi d'Areté sa fille, d'Éthiope de la ville de Ptolémaïde, & d'Antipater de Cyrène. A Areté succéda Aristippe son fils, surnommé le disciple de sa mere. Cet Aristippe fut suivi de Théodore, qu'on surnomma au commencement l'Athée, & ensuite Dieu.

A Antipater succédérent ceux-ci, Épitimédès de Cyrène, Parébatès, Hégésias, surnommé l'orateur de la mort, & Annicéris.

On trouve quatre Aristippes remarquables, entr'autres, celui dont nous parlons; son petit-fils, dont nous venons aussi de parler, & qui fut surnommé Métrodidacte, ou disciple de sa mere; un autre qui avoit fait une histoire d'Arcadie; & le quatrième fut un Philosophe de la nouvelle Académie.

Outre les ouvrages, que le premier Aristippe avoit faits, quelques-uns disent qu'il avoit composé encore six livres de dissertations; & quelques autres, du nombre desquels est Sosicrate de Rhodes, disent qu'il n'a rien écrit absolument. Mais, Sotion & Panétius assurent qu'il fit une partie des livres qui portent son nom, & en mettent quelques-uns en la place de quelques autres.

Catalogue des Livres attribués à Aristippe.

Trois livres de l'histoire de Libye, dédiés à Denys.
Un autre livre contenant vingt-cinq Dialogues, les uns en Attique, les autres en Dorien; sçavoir, Artabaze.
A ceux qui avoient fait naufrage.
Aux Bannis.
Aux Pauvres.
A Laïs.
A Porus.
A Laïs, touchant le miroir.
Hermias.
Le Songe.
A l'Échanson.
Philomélus.
A ses Domestiques, ou à ses Familiers.
A ceux, qui le reprenoient de ce qu'il avoit des vins rares, & tenoit des femmes chez lui.
A ceux, qui lui reprochoient la dépense excessive de sa table.
Une lettre à Areté sa fille.
A un qui se préparoit pour les jeux Olympiques.

Deux demandes.
Une Chreïe, ou petit discours à Denys.
Une autre touchant l'Image.
Une autre sur la fille de Denys.
A un qui croyoit qu'on lui faisoit tort.

Mais, selon Sotion & Panétius, il n'avoit écrit que ce qui suit.

De la Vertu.
De la Discipline.
Une Exhortation.
Artabaze.
Pour les Bannis.
A ceux, qui avoient fait naufrage.
Six livres d'Entretiens.
Trois livres de Chreïes.
A Laïs.
A Porus.
A Socrate.
De la Fortune.

ARISTIPPE, *Aristippus*, (*a*) Ἀρίστιππος, contemporain d'Aratus, général des Sicyoniens. Pendant que ce général travailloit à mettre en liberté la ville d'Argos, le tyran Aristomaque ayant été mis à mort, Aristippe s'empara aussi-tôt de la souveraineté, & fut encore plus détestable que son prédécesseur. Sur l'heure même, Aratus prit avec lui tous ceux des Achéens, qui étoient en âge de porter les armes, & marcha au secours de cette ville, ne doutant point que les Argiens ne fussent très-disposés à le soûtenir. Mais, comme il trouva le peuple déjà accoûtumé à la servitude, & soumis volontairement au joug, & que personne ne parut pour se joindre à lui, il se retira, n'ayant fait, par son expédition, qu'attirer aux Achéens une grosse affaire; car, on les accusoit d'avoir commencé la guerre en pleine paix; & ils furent appellés en justice devant les Mantinéens.

La cause fut plaidée, sans qu'Aratus comparût; & Aristippe lui-même la poursuivit si vivement, qu'il gagna, & fit condamner les Achéens à une amende de trente mines. Comme il haïssoit & craignoit également Aratus, il complota de le faire tuer, avec l'aide du roi Antigone, qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déjà, il y avoit par tout de leurs émissaires, qui n'épioient que l'occasion d'exécuter leur dessein. Mais, dit Plutarque, il n'y a point de si bonne & de si sûre garde pour un commandant & pour un prince, que la ferme & vraie affection de ceux, qui lui sont soumis; car, lorsqu'une fois le peuple & les nobles sont accoûtumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors, il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Voilà pourquoi, poursuit Plutarque, je veux interrompre ici le fil de mon récit, pour rapporter la manière de vivre du tyran Aristippe, cette manière de vivre dont la tyrannie si enviée, & le faste de la monarchie qu'on vante tant, & qui paroît si

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1038. & *seq.* Roll. Hist. Anc. T. IV. p. 291. 292.

heureuſe, lui avoient imposé la néceſſité.

Ce Tyran, qui avoit pour allié le roi Antigone, qui nourriſſoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, & qui n'avoit laiſſé dans ſa ville aucun de ſes ennemis vivant, ne ſouffroient pas que ſes gardes fuſſent dans le palais. Il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques, qui étoient tout autour. D'abord après ſouper, il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur lui la porte de ſa cour, & avec ſa concubine, il ſe retiroit dans une chambre haute, qui fermoit par le moyen d'une trappe, ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit, comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mere de ſa concubine retiroit la nuit l'échelle, par où il montoit à cette chambre, & l'enfermoit dans une autre chambre; & le lendemain matin, elle la rapportoit & appelloit ce merveilleux, cet heureux Tyran, qui ſortoit comme un ſerpent de ſon repaire. Au lieu qu'Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par la vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroiſſoit devant tout le monde, avec une robe toute ſimple & un méchant manteau.

Aratus, ayant ſouvent tâché de ſurprendre Ariſtippe, & à la dérobée, & à force ouverte, & de lui enlever Argos, manqua toujours ſon entrepriſe. Quelque-tems après, averti qu'Ariſtippe formoit le deſſein de ſurprendre Cléones, mais qu'il le craignoit à cauſe du voiſinage de Corinthe, où il demeuroit actuellement, envoya par tout ſes ordres pour aſſembler les troupes; & leur ayant fait prendre des vivres pour pluſieurs jours, il deſcendit à Cenchrées, dans la vue de provoquer Ariſtippe par cette ruſe, & de lui donner l'envie de profiter de ſon abſence, pour attaquer les Cléonéens. Cela réuſſit, comme il l'avoit pensé; car, Ariſtippe ſe préſenta en même-tems, avec ſon armée, devant Cléones. Mais, Aratus étant retourné le ſoir même à Corinthe, lorſqu'il étoit déjà nuit cloſe, & ayant diſposé des gardes par tous les chemins, il marcha à la tête des Achéens, qui le ſuivirent avec tant d'ordre, de bonne volonté & d'allégreſſe, que non ſeulement ils firent leur marche, mais entrérent dans Cléones la même nuit, & ſe mirent en bataille, ſans qu'Ariſtippe en eût le moindre vent.

Le lendemain à la pointe du jour, les portes étant ouvertes, & les trompettes ayant donné le ſignal, il fondit ſur les ennemis avec de grands cris de victoire, & les chargea avec tant de furie, qu'il les renverſa du premier choc, les mit en fuite, & les pourſuivit par le chemin qu'il lui parut que le Tyran avoit dû plutôt prendre pour s'enfuir. Car, cette campagne étoit coupée de pluſieurs traverſes & de pluſieurs routes. La pourſuite dura juſquà Mycènes. Ariſtippe fut attrapé par un Crétois, & égorgé ſur le champ, au

rapport de Dinias, & il y eut plus de quinze cens des ennemis de tués.

Au reste, Aratus, ayant remporté une victoire si éclatante, sans avoir perdu un seul homme, ne put pourtant se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté; car, Agias & le jeune Aristomaque s'y jettérent avec les troupes du roi de Macédoine, & s'en emparérent.

(*a*) Pline fait mention d'un peintre, qui se nommoit Aristippe.

ARISTIUS [M.], *M. Aristius*, (*b*) tribun militaire, du tems de César, sous lequel il servit dans les Gaules. Un jour que M. Aristius, allant joindre sa légion, étoit à Châlons sur Saone avec quelques marchands Romains, les Éduens le firent sortir de cette ville sur leur parole, ainsi que les marchands; mais, à peine en étoient-ils sortis, qu'ils vinrent les attaquer en chemin. Après leur avoir enlevé leur équipage, ils les tinrent assiégés jour & nuit, & envoyérent querir du renfort, après une grande perte de part & d'autre.

Cependant, sur la nouvelle que l'on reçut que César étoit maître de leurs troupes, ils viennent trouver Aristius en corps, lui disent que la chose ne s'étoit pas faite par une délibération publique, ordonnent qu'il en sera informé, confisquent les biens de Litavique & de ses freres, & dépêchent vers César pour se justifier, afin de ravoir leurs gens, qui étoient à son service. Cependant, comme il y en avoit plusieurs, souillés de ce crime, & enrichis du butin, ils se préparent secrétement à la guerre sur la crainte du châtiment, & envoyent vers les états voisins pour les solliciter à la révolte. César fit bon accueil à leurs députés, quoiqu'il fût bien averti de ce qui s'étoit passé, & dit qu'il ne leur imputoit point la faute du peuple, & ne rabattoit rien pour cela de l'affection qu'il leur portoit.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*c*) historien Grec de Cassandrie, qui vivoit sous la 112e Olympiade, vers l'an 332 avant J. C., du tems d'Alexandre le Grand, qu'il accompagna dans ses expéditions. Il écrivit même l'histoire de ce Prince, qu'Arrien a suivie, comme il l'avoue de bonne foi, dès le commencement de la sienne.

Plutarque cite Aristobule en plusieurs endroits, & en particulier dans la vie de Démosthène. Aristobule rapportoit qu'Alexandre ayant envoyé à Athènes demander qu'on lui livrât quelques orateurs, du nombre desquels étoit Démosthène, celui-ci en prit occasion de conter au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit que les loups demandérent un jour aux brebis, que pour avoir la

(*a*) Plin. L. XXXV. c. 4.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. p. 312, 313.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 856. *& alib. pass.* Strab. pag. 509, 714, 824. Freins. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 1. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 111.

paix avec eux, elles leur livrassent les mâtins, qui les gardoient. Par-là, Démosthène se comparoit, & comparoit avec lui, les autres orateurs aux chiens qui veillent, & qui combattent pour le troupeau; & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus: » Comme nous voyons dans les » marchés les marchands porter » dans une écuelle une montre » de leur bled; & par le moyen » de cette montre, vendre tout » le bled qu'ils ont chez eux, » vous de même vous ne vous » appercevez pas qu'en nous li» vrant nous, comme la montre, » vous vous livrez tous sans ré» serve à votre ennemi. « C'est ainsi que l'écrivoit Aristobule de Cassandrie.

Strabon cite aussi fort souvent Aristobule. Cet Auteur est compté au nombre de ceux, qui n'ont fait aucune mention des Amazones, ni de leur Reine.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, frere d'Épicure. Cet Aristobule vivoit environ la 120e Olympiade, vers l'an 300 avant J. C. Il aima la Philosophie, & s'y rendit même célebre, comme on le peut connoître par le témoignage de Philodème, cité par Diogène Laërce, & par celui de Plutarque.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (a) Juif qui étoit de la race des Prêtres sacrés, & précepteur du roi Ptolémée. L'an 188 de l'Ére Grecque; c'est-à-dire, environ l'an 120 avant l'Ére Chrétienne, le peuple, qui demeuroit à Jérusalem & dans toute la Judée, le Sénat & Judas lui adressérent une belle lettre, qui est rapportée au commencement du deuxième livre des Maccabées. Ils lui donnoient avis dans cette lettre des graces, que Dieu avoit faites à la nation, d'avoir fait mourir le cruel Antiochus, qui les avoit accablés de tant de maux; de les avoir délivrés de la tyrannie des Macédoniens; & de leur avoir découvert le feu sacré, caché depuis si long-tems, & le supplioient lui & tous les Juifs, qui étoient en Égypte, de célébrer en action de graces, avec pompe & solemnité, la fête de la Scénopégie. Il y en a qui prétendent que Judas l'Essénien, auteur du second livre des Maccabées, & qui étoit en grande estime à Jérusalem, tant par sa profonde sagesse, que par la connoissance des choses à venir, écrivit la lettre, dont on vient de parler, ou du moins, en donna le dessein.

Il est parlé de cet Aristobule, dans l'article qui suit. *Voyez* cet article.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, Juif & philosophe péripatéticien, auteur de quelques ouvrages.

S. Clément d'Alexandrie parle du premier livre de ce Philosophe, adressé à Ptolémée Philométor. Anatolius, cité par Eusébe, prétend que c'est ce même Aristobule, qui étoit du nombre des septante Interprétes, & qui avoit com-

(a) Maccab. L. II. c. 1. v. 10. *&* *seq.*

posé des commentaires sur les livres de Moïse, qu'il dédia à Ptomée fils de Lagus,& à son fils Ptolémée Philadelphe. Ajoûtez à cela que S. Clément & Eusébe croyent que cet Aristobule n'est point différent de celui dont il est fait mention dans la préface du second livre des Maccabées, & qui y est nommé précepteur du roi Ptolémée, & de la race des Prêtres oints ou sacrés; c'est-à-dire, des prêtres du Dieu Israël, que l'on consacroit par l'onction sainte.

On croit communément que Ptolémée, dont Aristobule étoit précepteur, est celui qui est nommé Philométor. La lettre, où son nom se trouve est datée de la 188e année des Grecs, qui revient à l'an du monde 3880. Philométor étoit mort en 3860; c'est-à-dire, vingt ans auparavant. Cela n'empêche pas que l'on n'ait pu donner à Aristobule la qualité de précepteur de ce Prince. Ce n'est pas là ce qui embarrasse. Mais, comment faire vivre Aristobule jusqu'en 3880, lui qui a dédié des livres à Ptolémée, fils de Lagus, mort en 3720; c'est-à-dire, cent soixante ans auparavant? Il devoit avoir au moins vingt ans, lorsqu'il commença & dédia ces livres. Ainsi, en 3880, il auroit eu cent soixante-dix ans; ce qui ne paroît point croyable.

Il vaut dont mieux distinguer deux Aristobules; c'est-à-dire, reconnoître qu'Aristobule, qui florissoit du tems de Ptolémée Philométor, n'est pas le même que celui qui vivoit long-tems auparavant sous le regne de Ptolémée fils de Lagus.

ARISTOBULE I, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (a) fils d'Hyrcan & petit-fils de Simon Maccabée. Il fut surnommé Philellen, ou amateur des Grecs. Aristobule donna des preuves de sa valeur du vivant de son pere, qui étoit grand-prêtre & prince des Juifs. Ce fut au siége de Samarie, qu'il conduisoit avec son frere Antigone. Quand la ville eut été prise, on la démolit entièrement, & on jetta les matériaux dans les torrens, qui couloient au pied de la montagne, sur laquelle la ville étoit bâtie. Trois ans après, environ l'an du monde 3898, Hyrcan mourut.

Aristobule, comme l'aîné, succéda à son pere, dans la souveraine sacrificature & dans la principauté temporelle. Dès qu'il se vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux, qui avoient gouverné la Judée, depuis la captivité de Babylone, n'avoit encore porté. La conjoncture des tems lui parut très-favorable pour cette entreprise. Les Rois de Syrie & d'Égypte, qui, seuls, pouvoient s'y opposer, étoient des Princes foibles, embarrassés par des guerres intestines & domestiques, peu assurés sur le trône, & ne s'y maintenant pas long-tems. Il sçavoit que les Ro-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 454. *& seq.* de Bell. Judaïc. pag. 711. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 250. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 75.

mains étoient fort portés à autoriſer ces démembremens, & ce partage d'états des rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs, il étoit naturel qu'Ariſtobule profitât des victoires & des conquêtes de ſes ancêtres, qui avoient donné une conſiſtance aſſurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à ſoûtenir la majeſté d'un Roi parmi ſes voiſins.

La mere d'Ariſtobule, en vertu du teſtament d'Hyrcan, prétendoit gouverner; mais, Ariſtobule fut le plus fort, la mit en priſon, & l'y fit mourir de faim. Pour ſes freres, comme il aimoit beaucoup Antigone, le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement. Il mit les trois autres en priſon, & les y retint tant qu'il vécut.

Lorſqu'Ariſtobule ſe fut établi dans la pleine poſſeſſion de l'autorité qu'avoit eu ſon pere, il fit la guerre aux Ituréens, & après en avoir ſoumis la plus grande partie, il les obligea d'embraſſer le Judaïſme, comme, quelques années auparavant, Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de ſe faire circoncire & d'embraſſer la religion Juive, ou de ſortir de leur païs, & d'aller chercher un établiſſement ailleurs. Ils aimérent mieux reſter, & faire ce qu'on exigeoit d'eux; & ainſi ils furent incorporés aux Juifs pour le ſpirituel & pour le temporel.

Une maladie obligea Ariſtobule de revenir de l'Iturée à Jéruſalem, & de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere Antigone, pour achever la guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & ſa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indiſpoſer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jéruſalem après les heureux ſuccès, par leſquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une eſpèce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au temple, tout armé, & avec ſes gardes, comme il étoit entré dans la ville, ſans donner le tems de rien changer à ſon équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoya ordre de ſe déſarmer & de le venir trouver en diligence, comptant que, s'il refuſoit d'obéïr, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais deſſein; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Ariſtobule avoit envoyé, gagné par la Reine & par ſa cabale, lui rapporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi ſouhaitoit de le voir tout armé, comme il étoit. Antigone partit auſſitôt pour le venir trouver; & les gardes, qui le virent armé, exécutérent leurs ordres & le tuérent.

Ariſtobule, ayant ſçu tout ce qui s'étoit paſſé, en conçut un vif repentir, qui ne contribua pas peu à augmenter ſon mal & à abréger ſa vie. Un jour qu'un de ſes ſerviteurs portoit dehors du ſang, que ce Prince avoit vomi, il le laiſſa par hazard tomber au lieu, où l'on voyoit encore les marques de celui d'Antigone.

Ceux, qui en furent témoins, jettérent un grand cri, qui fut entendu du Roi. Il en voulut sçavoir la cause; & l'ayant apprise, il en fut si vivement touché, que ne pouvant retenir ses larmes & ses sanglots, il s'écria: *Grand Dieu, vous vengez justement le parricide, que j'ai commis! Jusqu'à quand mon corps retiendra-t-il mon ame criminelle?* En disant ces mots, il expira l'an 101 avant l'Ére Chrétienne.

Il eut pour successeur son frere Alexandre Jannée, que Salomé, ou Alexandra, femme d'Aristobule, tira de prison aussi-tôt après la mort du Roi.

ARISTOBULE II, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (a) fils d'Alexandre Jannée & de la reine Alexandra. Cette Princesse, après la mort de son mari, avoit pris en main les rênes du gouvernement, & se conduisoit en tout au gré & & par les conseils des Pharisiens, qui abusoient étrangement de sa confiance. Aristobule ne put s'empêcher de désapprouver publiquement la conduite de sa mere. Les amis & les partisans d'Alexandre Jannée, sur lesquels tomboit toute la rage des Pharisiens, voyant que les persécutions ne finissoient point, vinrent trouver la Reine, ayant Aristobule à leur tête. Ils lui représentérent les services, qu'ils avoient rendus au feu Roi, leur fidélité & leur attachement pour lui dans toutes les guerres, & dans les embarras, où il s'étoit trouvé pendant les troubles; qu'il leur étoit bien dur, qu'on leur fît, à présent qu'elle gouvernoit, un crime de tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & de se voir sacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cause de leur attachement pour elle & pour sa maison. Ils la supplioient d'arrêter ces sortes de recherches; ou, si elle ne le pouvoit pas, de leur permettre de se retirer du païs, & d'aller chercher ailleurs un asyle; ou du moins qu'on les mît dans les places, où elle avoit garnison, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voyoit, & de l'injustice qu'on leur faisoit. Mais, il ne dépendoit pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité; car, elle s'étoit donné des maîtres, en s'engageant à ne rien faire sans le consentement des Pharisiens. Elle se détermina pourtant au troisième parti, qu'ils lui avoient proposé, & les dispersa dans les places, où elle avoit garnison.

Quelque-tems après, la Reine envoya Aristobule son fils, contre Ptolémée, fils de Mennée, roi de Chalcide, dont la demeure étoit au pied du mont Liban, & qui incommodoit extrêmement ses voisins, & sur tout ceux de Damas. Aristobule, avec ses troupes, marcha vers cette dernière ville, y entra, & revint sans avoir rien fait de fort considérable dans

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 463, 464. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 255, 257. *& suiv.* Hist. Rom. T. VI. pag. 366, 367, 368. *& suiv.*

cette expédition. Sa grande ambition étoit de mettre les troupes dans ses intérêts, afin de s'emparer du royaume à la mort de sa mere.

En effet, cette Princesse ne tarda pas à tomber malade d'une maladie très-dangereuse, qui la mit à l'extrêmité. Dès qu'Aristobule vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, il se déroba de nuit de Jérusalem, avec un seul domestique, & s'en alla dans les places, où, selon le plan qu'il en avoit donné, on avoit mis en garnison les amis de son pere. Il y fut reçu à bras ouverts; & en quinze jours de tems, vingt-deux de ces places & châteaux se donnérent à lui; ce qui le rendit maître de presque toutes les forces de l'État. Le peuple, aussi-bien que l'armée, étoit tout disposé à se déclarer pour lui, las de la dure administration des Pharisiens, qui avoient gouverné en maîtres sous Alexandra, & étoient devenus insupportables à tout le monde. On venoit donc en foule de tous côtés se ranger sous les étendards d'Aristobule, dans l'espérance qu'il aboliroit la tyrannie des Pharisiens; ce qu'on ne pouvoit pas attendre d'Hyrcan son aîné, élevé par sa mere dans une soumission aveugle pour cette secte; outre qu'il n'avoit, ni le courage, ni la capacité nécessaires pour un dessein si vigoureux. Car, il étoit pesant & indolent, sans activité, sans application, & d'un fort petit génie.

Quand les Pharisiens virent que le parti d'Aristobule grossissoit, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, représenter à la Reine mourante ce qui se passoit, & lui demander ses ordres & son assistance. Sa réponse fut, qu'elle n'étoit plus en état de se mêler de ces sortes d'affaires, & qu'elle leur en laissoit le soin. Cependant, elle institua Hyrcan son héritier, & expira peu de tems après.

Mais, Aristobule s'affermissoit de jour en jour, & faisoit de nouveaux progrès; de sorte que trois ans après la mort d'Alexandra, les deux freres ayant livré le combat dans la pleine de Jéricho, Aristobule demeura victorieux; & Hyrcan fut obligé de se sauver à Jérusalem dans la forteresse, où la femme & les enfans d'Aristobule étoient arrêtés. Il y fut bientôt assiégé; & les troupes d'Hyrcan n'étant pas en état de soûtenir le siége, on fit un accord ou traité de paix, qui portoit que Hyrcan vivroit en simple particulier, ayant la jouissance de ses biens; & qu'Aristobule auroit le titre de Roi, avec la souveraine sacrificature. Ce traité fut juré entre les deux freres dans le temple même; & après s'être embrassés mutuellement, Aristobule se logea dans le palais Royal, & Hyrcan se retira dans la maison, qu'avoit occupé Aristobule, son frere.

Celui-ci jouït de la royauté & de la souveraine sacrificature pendant trois ans & trois mois; & il en auroit joui bien plus long-tems, si Antipas, autrement Antipater, Iduméen, n'y eût mis obstacle. Il engagea donc Hyrcan à se retirer auprès d'Arétas, roi d'Arabie,

& porta ensuite Arétas même à faire la guerre à Aristobule. Arétas remporta sur lui une grande victoire, & l'assiégea avec une armée de cinquante mille hommes dans le temple de Jérusalem, où il se défendit avec les Prêtres, qui lui étoient attachés. Quelques mois après, Scaurus, ayant été envoyé par Pompée en Syrie, vint à Damas, où il reçut des ambassades de la part des deux freres, Hyrcan & Aristobule, qui lui faisoient de grandes offres, pour tâcher de l'attirer chacun dans leur parti. Aristobule lui offrit trois cens talens ; & Scaurus se déclara pour lui. Il fit dire à Arétas d'abandonner le siége, à moins qu'il ne voulût être déclaré ennemi du peuple Romain.

Ainsi, Aristobule se trouva en liberté. Pompée étant venu lui-même à Damas sur la fin de la même année, Aristobule lui envoya en présent une vigne d'or, estimée cinq cens talens. Quelque tems après, il vint à Damas des ambassadeurs d'Hyrcan & d'Aristobule. Ceux d'Aristobule accusérent Gabinius & Scaurus d'avoir reçu de l'argent, le premier trois cens talens, & l'autre quatre cens ; ce qui indisposa beaucoup contre Aristobule, ces deux Romains, qui auroient pu lui rendre Pompée favorable. Mais, comme Pompée ne pouvoit asseoir un jugement certain sur les discours des deux ambassadeurs, il ordonna à Hyrcan & à Aristobule de venir eux-mêmes se présenter devant lui, pour soûtenir leurs droits.

Il y vint aussi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre frere. Ils représentérent qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi ; qu'ils avoient accoûtumé depuis long-tems de ne l'être que par le souverain sacrificateur, qui, sans autre titre, leur administroit la justice selon les loix & les réglemens, qui leur avoient été transmis par leurs ancêtres ; qu'à la vérité les deux freres étoient de la race sacerdotale ; mais, qu'ils avoient changé la forme du gouvernement, pour une nouvelle, qui les mettroit dans l'esclavage, si on n'y remédioit.

Hyrcan se plaignoit qu'Aristobule le dépouilloit injustement de son droit d'aînesse, en usurpant tout, & ne lui laissant qu'une petite Terre pour son entretien. Il l'accusoit aussi de faire le métier de corsaire sur mer, & de piller ses voisins sur terre. Et pour confirmer ce qu'il alléguoit contre lui, il produisoit près de mille Juifs, & des principaux de la nation, qu'Antipater avoit fait venir exprès, pour appuyer, par leur témoignage, ce que ce Prince avoit à dire contre son frere.

Aristobule répondit à cela, qu'Hyrcan avoit été déposé uniquement à cause de son incapacité ; que sa paresse & sa nonchalance le rendant absolument incapable des affaires, le peuple l'avoit méprisé, & que lui Aristobule avoit été obligé de prendre les rênes du gouvernement, pour l'empêcher de tomber en des mains étrangères ; enfin, qu'il ne portoit point d'autre titre que ce-

lui, qu'avoit eu son pere Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançoit, il produisit plusieurs jeunes gens de qualité du païs, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence & le bel air. Leurs habits superbes & leurs manières, hautes & pleines de fierté, ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avoit de la violence dans la conduite d'Aristobule; mais, il ne voulut pourtant pas prononcer si-tôt, de peur qu'Aristobule irrité ne traversât ses desseins du côté de l'Arabie, qu'il avoit fort à cœur. Il renvoya donc civilement les deux freres, & leur dit qu'à son retour, après qu'il auroit soumis Arétas & les Arabes, il passeroit par la Judée, & qu'alors il régleroit leur affaire, & mettroit ordre à tout.

Aristobule, qui comprit bien la pensée de Pompée, partit de Damas brusquement & sans lui faire la moindre civilité, revint en Judée, fit prendre les armes à ses sujets, & se mit en état de se défendre. Par cette conduite, il se fit, de Pompée, un ennemi mortel.

En effet, dès que le général Romain eut appris la manœuvre, qu'avoit fait Aristobule en Judée, il y mena son armée, & trouva Aristobule posté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du païs sur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par son pere Alexandre, qui lui avoit donné son nom. Pompée l'envoya sommer de descendre pour le venir trouver. Aristobule n'en avoit guere envie; mais, il se rendit enfin à l'avis de ceux, qui étoient avec lui, lesquels, redoutant une guerre avec les Romains, lui conseillérent d'y aller. Il le fit; & après une conversation, qui roula sur son différend avec son frere, il revint dans son château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher, par cette complaisance, de gagner Pompée, & de l'engager à décider en sa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laissoit pas de bien garnir ses places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défense vigoureuse, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la dernière fois qu'il y vint, l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en sequestre, & lui fit signer des ordres pour cela à tous les commandans de ces places.

Aristobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, se rendit en diligence à Jérusalem & y prépara tout pour la guerre. Résolu de garder la couronne, il se trouvoit le jouet de deux passions opposées, l'espérance & la crainte. Quand il voyoit la moindre apparence que Pompée décideroit en sa faveur, il employoit tous les artifices de la complaisance pour se le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raison de soupçonner qu'il se déclareroit contre lui, il suivoit une conduite toute opposée. Voilà ce qui produisit le contraste, qui se voit dans les différentes démarches,

qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le ſuivit de près, & s'avança vers Jéruſalem. Quand il fut près de la ville, Ariſtobule, qui commençoit à ſe repentir de ce qu'il avoit fait, vint le trouver, & tâcha de ſe raccommoder avec lui, en lui promettant une ſoumiſſion entière & une groſſe ſomme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ſes offres, & envoya Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce lieutenant général arriva à Jéruſalem, il trouva les portes fermées; & au lieu de recevoir de l'argent, il entendit crier de deſſus les murailles, que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée, là-deſſus, ne voulant pas qu'on ſe moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Ariſtobule, qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jéruſalem.

La ville fut priſe trois mois après; & Hyrcan fut confirmé par Pompée dans la dignité de prince des Juifs & de ſouverain ſacrificateur, à l'excluſion d'Ariſtobule, qui fut mené priſonnier a Rome, avec ſes deux fils, Antigone & Alexandre, & ſes deux filles. Alexandre s'échappa des mains de ſes gardes & revint en Judée; mais, Antigone fut mené à Rome, avec ſes deux ſœurs & Ariſtobule leur pere. Ils y demeurérent huit ans, après leſquels Ariſtobule, s'étant échappé avec ſon fils Antigone, retourna à Jéruſalem. Il y aſſembla quelques troupes, avec leſquelles il voulut ſe fortifier dans le château d'Alexandrion; mais, Gabinius, gouverneur de Syrie, envoya contre lui des troupes, qui le prévinrent. Il s'efforça enſuite de ſe rendre maître de Machéronte; & ayant formé une armée de huit mille hommes, il oſa haſarder un combat contre les troupes Romaines. Il perdit cinq mille hommes dans cette bataille; & s'étant fait jour, avec mille autres, au travers des ennemis, il ſe retira à Machéronte, dans le deſſein de s'y fortifier; mais, on ne lui en laiſſa pas le loiſir. Il y fut aſſiégé, & après deux jours de ſiége, il ſe rendit tout couvert de bleſſures, avec ſon fils Antigone, & fut mené captif à Gabinius, qui le fit de nouveau conduire à Rome.

Lorſqu'il y fut arrivé, le Sénat ordonna qu'Ariſtobule demeureroit dans les liens, mais que l'on renverroit ſes fils en Judée, parce que Gabinius avoit écrit qu'il l'avoit ainſi promis à leur mere, & que ce n'étoit que ſous cette condition qu'elle avoit conſenti à lui remettre les places du païs, dont elle étoit la maîtreſſe.

Ariſtobule demeura à Rome pendant ſept ou huit ans, depuis l'an du monde 3948, juſqu'en 3955. Ce fut Jule Céſar, qui le remit en liberté, voulant l'envoyer en Paleſtine, afin qu'il y entreprît quelque choſe contre Pompée. Il lui deſtinoit même deux légions, pour qu'il s'en ſervît à s'aſſurer de la Province; mais, ceux du parti de Pompée l'empoiſonnérent, avant qu'il fût ſorti de Rome. Les partiſans de Céſar lui rendirent les honneurs de la ſépulture,

pulture, 45 ans avant J. C. Son corps demeura à Rome assez longtems embaumé dans du miel, jusqu'à ce que Marc-Antoine le fit reporter en Judée, pour être enterré dans le tombeau des Rois.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (a) fils d'Alexandre & petit-fils d'Aristobule II. Il eut pour mere Alexandra, fille d'Hyrcan, & pour sœur Mariamne, qui fut mariée au grand Hérode.

Aristobule étoit un des plus beaux princes de son tems. Comme il étoit le dernier de la race des Asmonéens, Hérode, son beau-frere, fit ce qu'il put pour l'éloigner de la souveraine sacrificature, qui étoit due à sa naissance. Toutefois, vaincu par les pressantes sollicitations de Mariamne, sa femme, & d'Alexandra, sa belle mere, il revêtit de cette dignité le jeune Aristobule, qui n'avoit alors que dix-sept ans. Mais, Hérode ayant remarqué que le peuple témoignoit beaucoup d'inclination pour ce jeune Prince, en conçut une telle jalousie, qu'il résolut de le faire périr. Il en trouva l'occasion, un jour qu'il étoit à Jéricho. Aristobule ayant eu envie de se baigner, avec quelques autres jeunes gens, dans un réservoir d'eau, qui étoit près du palais, Hérode donna ordre secrétement qu'on le noyât, en le faisant plonger comme par divertissement. Cela arriva vers l'an 30 avant J. C. Il n'y avoit pas encore un an révolu qu'Aristobule exerçoit la souveraine sacrificature.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (b) fils d'Hérode le Grand & de Mariamne. Il avoit un frere, nommé Alexandre. Nous avons promis, à l'article de celui-ci, de réunir ici ce qui regarde ces deux Princes; c'est ce que nous allons faire.

Aristobule & Alexandre étoient les personnes les mieux faites de leur tems. Après la mort funeste de Mariamne leur mere, ils furent envoyés à Rome, pour y être élevés auprès d'Auguste, dans tous les exercices convenables à leur qualité. Auguste leur fit l'honneur de leur accorder un appartement dans son palais, voulant donner à Hérode, leur pere, cette marque d'estime & de considération. Quelque-tems après, Hérode fit un voyage à Rome, pour faire sa cour à Auguste, & pour ramener ses deux fils, Alexandre & Aristobule, qui étoient assez instruits de tout ce qui convenoit à leur condition. Les habitans de la Judée les reçurent avec une joie & une faveur extraordinaires, tant à cause de leur extrême beauté, qu'en considération du sang des Asmonéens, dont ces Princes étoient sortis par leur mere. Mais, Salomé, sœur d'Hérode, qui avoit été la principale cause de la mort de Ma-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 513. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 256, 257.

(b) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 548, 549, 555. & seq. de Bell. Judaïc. pag. 749, 750. & seq. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 15. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 491.

riamne, craignant que si jamais ils avoient l'autorité en main, ils ne lui fissent éprouver les effets de leur ressentiment, résolut de les perdre par ses calomnies dans l'esprit d'Hérode.

Elle s'y prit avec adresse, de peur d'être reconnue, & elle ne fit d'abord rien connoître de sa mauvaise volonté. Hérode, voyant ses deux fils en âge d'être mariés, leur donna des femmes. Il fit épouser à Alexandre, Glaphyre, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce, & à Aristobule, Bérénice, fille de Salomé. Phéroras, frere du roi, se joignit à Salomé pour comploter la perte de ces deux jeunes Princes. C'est pourquoi, ils observoient tous leurs discours, & leur fournissoient eux-mêmes souvent l'occasion de s'expliquer avec vivacité sur la manière, dont Hérode avoit fait mourir leur mere Mariamne. Tout ce qu'ils disoient, étoit d'abord rapporté au Roi dans des termes odieux & envenimés. Hérode, qui ne pouvoit se défier de son frere & de sa sœur, & qui connoissoit l'humeur de ses fils, ajoûta aisément foi à ce qu'on lui rapportoit, qu'Alexandre & Aristobule disoient tout haut qu'ils vengeroient un jour la mort de leur mere. Pour réprimer leur hauteur, il fit venir à la cour Antipater, son fils aîné, qu'il avoit eu d'une certaine femme, appellée Doris, & qu'il faisoit élever hors de Jérusalem, parce que la condition de sa mere étoit fort inférieure à celle de Mariamne. Il crut qu'en faisant sentir à Aristobule & à Alexandre, qu'il pouvoit mettre un de leurs freres au-dessus d'eux, il les rendroit plus traitables & plus circonspects; mais, il en arriva tout le contraire. La présence d'Antipater ne fit qu'aigrir les deux jeunes Princes.

Hérode, ayant donné sa confiance à Antipater, ne se défioit point de ce qu'il lui disoit contre ses deux freres, parce qu'il sçavoit si bien déguiser ses sentimens, qu'il sembloit les excuser & les plaindre, lorsqu'il formoit contr'eux les plus atroces accusations. Enfin, Hérode s'aliéna de ses deux fils, au point qu'il les mena à Rome, pour les y accuser, devant Auguste, d'avoir voulu attenter à sa vie. Aristobule & Alexandre se défendirent si bien, & touchérent tellement tous les Assistans par leurs larmes, qu'Auguste les reconcilia avec leur pere & les renvoya en Judée, parfaitement unis en apparence avec Antipater, qui revint avec eux, & qui témoigna être fort content de les voir rentrés dans les bonnes graces d'Hérode. Lorsque ce Prince fut de retour en Judée, il assembla le peuple dans le temple, & déclara publiquement que ses fils regneroient après lui, premièrement Antipater, & ensuite Alexandre & Aristobule.

Cette déclaration irrita de plus en plus les deux freres. Ils éclatérent en plaintes & en murmures. Leurs discours furent aussi-tôt rapportés à Hérode; & Phéroras, Salomé & Antipater ne négligeoient rien pour l'aigrir contre ses fils. Phéroras vint un jour dire

à Alexandre, qu'il avoit appris de Salomé, sa sœur, que le roi Hérode brûloit d'une ardente passion pour Glaphyre, son épouse. Alexandre ne put se contenir. Il alla déclarer à Hérode même ce que Phéroras lui avoit dit. Hérode en fut étrangement irrité contre Phéroras, & lui fit de grands reproches d'une accusation si noire. Phéroras rejetta ce crime sur Salomé. Celle-ci, qui étoit présente, s'en défendit avec véhémence, & cria bien haut à l'imposture. Enfin le Roi, las de leurs cris, les fit sortir de sa présence, & loua fort la modération de son fils, de lui avoir découvert une chose, qui devoit lui être si sensible.

Hérode avoit trois Eunuques, auxquels il se fioit beaucoup, & qu'il employoit même à des affaires importantes. On les accusa de s'être laissé gagner par Alexandre pour une grande somme d'argent. Le Roi les fit appliquer à la question; & la force des tourmens les contraignit d'avouer qu'ils avoient été souvent sollicités par Alexandre & Aristobule, d'abandonner Hérode comme un homme, qui étoit désormais inutile, & qui cherchoit envain à déguiser son âge par artifice, en se faisant peindre la barbe & les cheveux; qu'ils leur avoient représenté qu'ils feroient bien mieux de s'attacher à eux, puisqu'ils devoient bientôt monter sur le trône, même malgré leur pere, & se trouver en état de leur procurer les premières charges du païs; que tout étoit disposé en leur faveur; que leurs amis & ceux de leur parti étoient prêts à tout entreprendre pour défendre le droit incontestable, qu'ils avoient à la couronne. Il n'en fallut pas davantage pour jetter Hérode dans d'étranges inquiétudes, & pour lui rendre suspectes toutes les personnes de sa cour. Il fit arrêter & mettre à la question tous ceux qu'on sçavoit être liés particulièrement avec Alexandre. La plûpart mouroient dans les tourmens sans rien déclarer, parce qu'ils n'avoient rien à dire.

Il y en eut un néanmoins qui, vaincu par la douleur, avoua qu'il avoit souvent ouï dire à Alexandre, lorsqu'on le louoit de la grandeur de sa taille, ou de son habileté à tirer de l'arc, qu'il lui seroit plus avantageux d'être d'une taille moins riche & d'avoir moins d'adresse à la chasse, puisque le Roi, son pere, regardoit en lui ces qualités avec jalousie; que, quand ils se promenoient ensemble, il étoit obligé de s'accourcir exprès auprès de lui, pour ne pas paroître plus grand; & qu'à la chasse, il n'osoit tirer droit, de peur qu'il ne se formalisât, si, en sa présence, on louoit son fils de son adresse à tirer. Pendant qu'on donnoit du relâche au patient dans sa torture, il ajoûta que les deux freres avoient conspiré de dresser des piéges à leur pere à la chasse, & étoient résolus, s'il venoit à mourir, d'aller à Rome en toute diligence, pour demander le royaume à Auguste. On produisit aussi des lettres d'Alexandre à Aristobule, dans lesquelles il se plaignoit qu'Hérode eût donné à An-

tipater des champs, qui rapportoient deux cens talens par an.

Hérode crut que cela suffisoit pour faire arrêter Alexandre. Un des favoris de ce Prince, dans la rigueur des tourmens qu'on lui faisoit souffrir, dit qu'Alexandre avoit écrit à ses amis, afin qu'ils disposassent Auguste à le mander à Rome parce qu'il avoit des avis importans à lui donner contre son pere, qui avoit préféré l'amitié de Mithridate, roi des Parthes, à l'alliance des Romains. Il ajoûta que ce jeune Prince avoit du poison tout prêt à Ascalon, pour s'en servir contre son pere. On fit inutilement chercher ce poison. On ne put jamais le trouver.

Alexandre ne se laissa point abattre par cette tempête. Non seulement, il ne nia point ce qu'on avoit extorqué de ses amis, par la force des tourmens, mais il l'avoua sans difficulté, soit qu'il voulût confondre la crédulité & les défiances de son pere, ou jetter toute la cour dans des embarras, d'où elle ne pourroit se tirer. Il fit présenter au Roi quatre écrits, dans lesquels il lui disoit qu'il étoit inutile de tourmenter tant de gens à son occasion; qu'il étoit vrai qu'il lui avoit dressé des embûches; & que les premiers de la cour étoient ses complices. Il nomma en particulier Phéroras & ses plus intimes amis. Il ajoûta que Salomé étoit venue le trouver secrétement la nuit, & s'étoit couchée malgré lui dans son lit; que toute la cour ne respiroit qu'après le moment de se voir délivrée de la gêne, où il la tenoit par ses cruautés & ses inquiétudes continuelles.

Cependant, Archélaüs, roi de Cappadoce, beau-pere d'Alexandre, étant informé de tout ce qui se passoit à la cour d'Hérode, vint à Jérusalem, pour tâcher de reconcilier son gendre avec Hérode. Il feignit d'abord d'entrer en colère contre Alexandre. Il blâma fort sa conduite, & donna de grandes louanges à celle du Roi. Il dit même qu'il étoit prêt à rompre le mariage d'Alexandre avec Glaphyre, sa fille, s'il pouvoit découvrir qu'elle eût eu part aux mauvais desseins de son mari. Hérode, voyant Archélaüs entrer si vivement dans sa passion, commença à se radoucir & à reprendre des sentimens de pere envers son fils; ensorte qu'il fut le premier à l'excuser, & à prier Archélaüs de ne pas porter les choses à l'extrêmité, & de ne pas rompre le mariage de sa fille avec Alexandre.

Alors, Archélaüs commença à disculper le jeune Prince, & à rejetter la faute de tout cela sur d'autres, & principalement sur Phéroras, qui fut contraint de lui avouer qu'il étoit la cause du mal. Ainsi, Alexandre rentra dans les bonnes graces du Roi, son pere, par un trait de prudence de la part d'Archélaüs, lequel travailla ensuite à reconcilier Phéroras avec Hérode, & rétablit ainsi la paix dans toute la cour. Mais, ce calme ne fut pas de longue durée. Un certain Euryclès Lacédémonien, s'étant insinué dans les bonnes graces d'Hérode, gagna aussi

la confiance d'Alexandre ; de manière que ce jeune Prince lui ouvroit librement son cœur, sur les mécontentemens qu'il prétendoit avoir de son pere. Le fourbe rapportoit tout au Roi, qui commença de nouveau à concevoir de violens soupçons contre les Princes ses fils, à les observer, & à écouter tout ce qu'on disoit contre eux. Alexandre ayant reçu parmi ses gardes deux hommes, qu'Hérode avoit chassés de son service, ce Prince en prit défiance, & leur fit donner la question. Ils confessérent qu'Alexandre les avoit sollicités à tuer le Roi à la chasse, en faisant semblant de tuer une bête ; & qu'on leur avoit dit qu'on sçauroit bien les mettre à couvert, parce que l'on publieroit que le Roi s'étoit percé de ses propres armes, en tombant de cheval. Ils déclarérent aussi qu'il y avoit de l'or caché dans l'écurie d'Alexandre.

On arrêta après cela le gouverneur du château d'Alexandrion. On l'accusa d'avoir promis à Alexandre & à Aristobule de les recevoir dans sa forteresse & de leur livrer l'argent du trésor royal, qui y étoit. Le gouverneur souffrit fortement la question, & soûtint toujours qu'il n'y avoit rien de plus faux que cette accusation. Mais, son fils s'avançant avoua tout ce qu'on voulut. Il produisit même des lettres d'Alexandre, qui portoient: *Aussi-tôt que nous aurons exécuté ce que nous avons résolu, nous irons chez vous. Ainsi, songez à nous recevoir dans votre forteresse, comme vous nous l'avez promis.* Hérode ayant vu ces lettres, ne douta plus que ses fils ne lui eussent dressé des embûches, quoiqu'Alexandre soûtint qu'il n'avoit jamais écrit ces lettres, mais que c'étoit Diophante, qui avoit contrefait son caractère. Hérode étoit alors à Jéricho, où il produisit devant l'assemblée du peuple ceux, que la violence des tourmens avoit forcés d'accuser ses fils. Le peuple les lapida sur le champ, & en auroit fait autant à Alexandre & à Aristobule, si le Roi n'eût commandé à Phéroras & à Ptolémée de l'en empêcher.

Hérode, ayant mis les deux Princes dans deux prisons différentes, leur commanda de mettre par écrit toute leur conspiration contre lui. Alexandre & Aristobule écrivirent qu'à la vérité ils avoient eu envie de se retirer auprès du roi de Cappadoce ; mais, qu'ils n'avoient en aucune manière conspiré contre sa vie ; qu'ils auroient fort désiré que l'on examinât de plus près Tyrannus, l'un de ces accusateurs, que le peuple de Jéricho, poussé par les émissaires d'Antipater, avoit lapidé.

Le Roi fit conduire Alexandre, lié comme il étoit, à la princesse Glaphyre, son épouse, pour sçavoir si elle n'étoit pas complice des mauvais desseins de son fils. La vue de son mari dans un état si triste, lui fit jetter des cris amers, & verser un torrent de larmes. Elle protesta qu'elle n'étoit coupable de rien ; mais, qu'il étoit vrai que, pour se délivrer des peines qu'on leur faisoit, elle avoit résolu de se retirer avec son

mari auprès du Roi, son pere, en Cappadoce, & de s'en aller de-là à Rome. Hérode écrivit à Archélaüs, pour se plaindre de ce qu'il étoit entré dans le complot de ses fils, sans l'en avertir. Et, en même-tems, il écrivit aussi à Auguste, pour accuser ses fils d'avoir voulu s'enfuir de ses États. Auguste répondit que si ses fils étoient convaincus d'avoir attenté à sa vie, il pouvoit les punir comme parricides ; mais, que s'ils ne se trouvoient coupables que d'avoir voulu se retirer, il devoit les traiter plus doucement ; qu'ainsi il étoit d'avis qu'il assemblât à Bérythe en Phénicie, un conseil composé de ses amis & d'Archélaüs, roi de Cappadoce, afin de délibérer avec eux sur ce qu'il auroit à faire à l'égard de ses fils. Hérode convoqua donc à Bérythe tous ceux de ses amis, qu'il jugea à propos ; mais, il n'y voulut pas faire venir Archélaüs, ni les deux princes, Alexandre & Aristobule. Il les laissa à Platane village des Sidoniens, près de Bérythe, afin qu'ils fussent à portée, s'il étoit nécessaire de les faire comparoitre.

Hérode étant venu à l'assemblée, qui étoit de cent cinquante personnes, commença à accuser lui-même ses fils d'une manière pleine d'emportement & de véhémence. Et après avoir parlé dans des termes, qui convenoient peu à un pere, il dit que non seulement Auguste l'avoit rendu maître de la destinée de ses fils ; mais, que les loix même des Juifs vouloient que si un fils étoit accusé par ses parens, & que ceux-ci lui missent la main sur la tête, tous les assistans l'accablassent de pierres, & le fissent mourir. Il ajoûta que, quoiqu'il pût traiter ainsi ses fils après les crimes, dont ils étoient convaincus, il vouloit bien toutefois prendre leurs avis, & qu'il s'attendoit qu'ils se joindroient à lui, pour donner à la postérité un exemple de la juste sévérité, que l'on doit exercer envers des enfans inhumains & dénaturés.

Saturnin, homme consulaire, qui étoit à la tête de l'assemblée, fut d'avis que l'on punît Alexandre & Aristobule, mais non pas du dernier supplice. Ses trois fils, qui étoient présens, furent de même avis. Mais, Volumnius prononça qu'ils étoient dignes de mort ; & le plus grand nombre des assistans suivit son sentiment, de façon que leur mort fut conclue à la pluralité des suffrages. Hérode amena donc ses fils à Tyr ; & Nicolas de Damas y étant arrivé de Rome, le Roi lui demanda ce que ses amis pensoient de ses fils. Nicolas lui répondit que la plûpart étoient d'avis qu'il falloit les mettre en prison, en attendant qu'il pût prendre plus à loisir une dernière résolution. Hérode fut long-tems tout pensif, & se détermina enfin à mener ses fils à Césarée. Toute la ville étoit dans l'attente du parti que le Roi prendroit. Chacun plaignoit les deux Princes ; mais, personne n'osoit s'en expliquer de peur d'encourir la disgrace du Roi. Un ancien soldat d'Hérode, qui avoit un fils, nom-

mé Tyron, de même âge qu'Alexandre, ayant osé prendre la liberté de faire là-dessus, au Roi, quelques remontrances un peu fortes, & lui ayant dit que les officiers & les soldats, & le peuple même étoient émus de compassion pour ces jeunes Princes, & plaignoient leur triste sort, Hérode, perdant patience, fit arrêter, & le soldat, & son fils, avec tous ceux qu'il lui avoit nommés. Il voulut même qu'on donnât la question à cet ancien soldat & à son fils; & celui-ci déclara qu'il avoit pris la résolution de tuer le Roi, & de s'exposer pour l'amour d'Alexandre à toutes sortes de supplices. Dès ce moment, Hérode ne pensa plus qu'à exécuter le projet, qu'il avoit formé de faire mourir ses fils. Il les envoya à Sébaste, autrement Samarie, & les y fit étrangler. Leurs corps furent portés au château d'Alexandrion, où la plûpart de leurs ancêtres, du côté de leur mere, avoient eu leur sépulture. Ainsi périrent Alexandre & Aristobule l'année qui précéda celle de la naissance de J.C.

On rapporte que Glaphyre, femme d'Alexandre, ayant été renvoyée par Hérode à Archélaüs, son pere, épousa en secondes noces Juba, roi de Mauritanie, & depuis en troisièmes noces Archélaüs, frere d'Alexandre, son premier mari. Celui-ci, ajoûte-t-on, étant apparu une nuit à Glaphyre, lui reprocha le peu d'amour, qu'elle avoit pour lui, & de ce que ne s'étant pas contentée d'un second mariage, elle en avoit contracté un troisième, en épousant Archélaüs, son frere. » C'est pourquoi, dit-il, je veux » vous montrer que mon affec- » tion est plus constante que la » vôtre, & pour preuve que je » ne vous ai point oubliée, dans » cinq jours, je vous retirerai à » moi, & je vous délivrerai de » l'infamie où vous vivez. « Glaphyre, en effet, mourut au bout de cinq jours.

Aristobule laissa de Brérénice trois fils & deux filles; sçavoir, Hérode, qui fut roi de Chalcide; Agrippa, qui fut roi des Juifs, & surnommé le Grand; Aristobule, qui prit pour femme Jotapé, fille du roi d'Émese. Les filles furent Hérodias, qui épousa en premières noces Hérode, autrement Philippe, son oncle, puis Antipater; & Mariamne, qui fut mariée à Antipater, son oncle paternel.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*a*) frere d'Agrippa, roi des Juifs, & d'Hérode, roi de Chalcide, étoit fils de Bérénice & d'Aristobule, & petit-fils d'Hérode le Grand. Il épousa Jotapé, fille du roi d'Émese. Ce fut l'un de ceux, qui sollicitérent Pétronius de ne pas forcer les Juifs à placer la statue de Caligula dans le temple de Jérusalem, comme ce Prince l'avoit ordonné.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*b*) neveu du pré-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 640, 641. de Bell. Judaïc. p. 762, 793. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 62.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 694. de Bell. Judaïc. p. 793, 796. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 285, 298.

cédent, étoit fils d'Hérode, roi de Chalcide, & de Mariamne, sa première femme. Il monta sur le trône, après la mort de son pere; & Néron, ayant succédé à Claude dans le gouvernement de l'empire Romain, augmenta les états du roi Aristobule, en y joignant la petite Arménie, qui étoit d'ailleurs à la bienséance de ce Prince.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος. (*a*) S. Paul parle de cet Aristobule, dans le dernier chapitre de son Épître aux Romains. Il étoit, selon les nouveaux Grecs, frere de S. Barnabé. On ajoûte qu'il étoit l'un des soixante-dix Disciples; qu'il fut ordonné évêque par S. Barnabé ou par Saint Paul, qu'il accompagna dans ses voyages; qu'il fut envoyé en Angleterre; qu'il y souffrit de grands travaux; qu'il y fit beaucoup de conversions; qu'enfin il y finit sa vie. Ils font sa fête le 15 & le 16 de Mars, & encore le 31 d'Octobre.

Il y en a qui ont douté qu'Aristobule, dont parle S. Paul, ait été Chrétien, parce que S. Paul ne le salue pas, mais seulement ceux qui étoient de sa famille. D'autres le font pere des Apôtres, S. Jean l'Évangéliste & S. Jacques le Majeur, & le confondent avec Zébédée. Mais, il est inutile d'entasser une foule de fables, puisque l'on sçait qu'il n'y a rien de certain sur cet Aristobule.

ARISTOBULE, *Aristobulus*, Ἀριστόβουλος, (*b*) étoit consul avec l'empereur Carin, l'an de J. C. 285. Cet Empereur ayant été tué cette même année, Dioclétien, qui lui succéda, permit à Aristobule de jouir des honneurs du consulat, dont il se trouvoit revêtu. Ce Prince lui conserva aussi la dignité de préfet du Prétoire, qu'il exerçoit sous l'empire de Carin.

ARISTOBULE, *Aristobule*, Ἀριστοβούλη, (*c*) surnom donné à Diane. Diane Aristobule veut dire Diane du bon conseil. Thémistocle bâtit à Athènes un temple de Diane Aristobule, comme pour reprocher aux Athéniens, qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Gréce. Ce temple étoit près de sa maison dans le quartier de Mélite, où les bourreaux jettoient les corps de ceux, qu'ils avoient exécutés, & où ils portoient les habits & les cordes de ceux, qui avoient été étranglés. Dans ce même temple de Diane Aristobule, il y avoit encore, du tems de Plutarque, une petite statue de Thémistocle, si belle & si noble, qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi héroïque que le courage.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*d*) Athénien dont il est fait mention dans une harangue de Démosthène.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (*e*) sculpteur de Cy-

(*a*) Ad Rom. Epist. c. 16. v. 11.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 145. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 464.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 123.

(*d*) Demosth. pag. 936.

(*e*) Paus. p. 336. Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. VII. p. 302.

donie, que Pausanias met au nombre des plus anciens statuaires. Mais, on ne peut pas dire, ajoûte-t-il, en quel siécle il vivoit. Selon M. Fréret, il florissoit une génération avant un autre sculpteur de même nom, natif de Sicyone, qui vécut pendant la guerre du Péloponnèse. Quoiqu'il en soit, on voyoit à Olympie un Hercule qui combattoit, pour un bouclier, contre une Amazone, représentée à cheval. C'étoit l'ouvrage de nostre Aristocle.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (a) autre sculpteur de Sicyone, frere de Canachus, qui florissoit durant la guerre du Péloponnèse. Il donna des leçons à Synnoon, pere de Polichus.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (b) autre statuaire, fils & disciple de Cléœtas. Il y avoit à Olympie deux de ses statues.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (c) l'un de ces braves officiers, qui secondérent si bien Lysandre à Ægos-Potamos. Il étoit de Carystium en Eubée. Sa statue se voyoit à Delphes.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, Messénien, étoit un philosophe Péripatéticien, qui fut auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus considérable étoit une histoire de la Philosophie, où il avoit décrit en dix livres les diverses opinions des Philosophes. Il ne citoit apparemment ce que Lycon disoit des sacrifices qu'Aristote, selon lui, offroit tous les jours aux manes de sa femme, que pour le réfuter.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, Rhodien. Celui-ci florissoit du tems de Jule César. Érotien parle de lui, comme d'un Grammairien; & Varron remarque que ses définitions étoient obscures. Denys d'Halicarnasse l'appelle un Rhéteur; & Ammonius cite son traité de la Poëtique. S. Clément d'Alexandrie, qui le met au nombre des Historiens, n'allégue aucun de ses ouvrages; mais, Plutarque cite le troisième livre de son histoire d'Italie.

On ne sçait auquel de ces deux Aristocles attribuer les livres des Paradoxes, dont Stobée a copié quelques mots. On peut donner à l'un de ces deux Écrivains, le fragment, qu'on trouve dans Eusébe au neuvième livre de la préparation évangélique, sous le nom d'Aristote. Car, il est constant que ce fragment n'est point de ce grand Philosophe, puisqu'il y est parlé d'Aristoxène, qui fut un de ses disciples.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, (d) poëte élégiaque Grec, qui est échappé aux recherches de Gyraldus & de Vossius, & dont Élien rapporte huit vers, qui, à la vérité, sont moins un fragment d'élégie, qu'une épigramme. Le sujet est l'action d'une prêtresse d'Hermione, ville du Péloponnèse, qui, toute seule, & par une espèce de miracle,

(a) Pauf. pag. 359.
(b) Pauf. pag. 335.
(c) Pauf. pag. 625.

(d) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 363.

conduisit à l'autel un bœuf, que dix hommes eussent à peine dompté. On peut voir sur cela Léopardus.

ARISTOCLE, *Aristocles*, Ἀριστοκλῆς, natif de Pergame. Il s'attacha d'abord à la philosophie Péripatéticienne ; il la quitta ensuite pour l'éloquence, qu'il étudia à Rome sous Hérode Atticus, du tems de l'empereur Marc-Auréle dans le deuxième siécle de l'Ére Chrétienne. Il déclama ensuite dans son païs, mais avec peu de succès ; car, on trouvoit que ses discours manquoient de force.

ARISTOCLÉE, *Aristoclæa*, fille de Théophane, bourgeois d'une ville, nommée Haliartus, dans la Béotie en Gréce. Elle fut aimée de deux jeunes hommes, dont la passion & la jalousie lui causérent la mort. L'un se nommoit Straton, & l'autre Callisthène. Celui-ci étoit plus considéré, quoiqu'il fût moins riche que l'autre ; & Théophane lui promit Aristoclée en mariage. Straton dissimula son déplaisir, & fit ensorte qu'on le priât d'assister aux noces, feignant de vouloir conserver l'amitié du pere, en perdant l'espérance qu'il avoit eue, d'épouser sa fille ; mais, son dessein étoit d'enlever celle qu'il aimoit passionnément.

Il épia le tems qu'Aristoclée devoit aller à la fontaine de Cissoëssa pour y sacrifier aux nymphes, suivant la cérémonie du païs ; & étant accompagné de ses meilleurs amis, il se saisit de sa personne. Callisthène s'opposa à cette violence, & voulut empêcher que Straton n'enlevât son épouse ; mais, pendant que chacun de ces deux amans faisoit des efforts extraordinaires, pour tirer cette fille d'entre les mains de son rival, elle expira entre leurs bras. Straton se perça le sein, & tomba auprès du corps d'Aristoclée. Callisthène, ne pouvant soûtenir ce triste spectacle, alla où son désespoir le conduisit, & ne parut plus.

ARISTOCLITE, *Aristoclitus*, Ἀριστοκλείτος, (*a*) pere de Lysandre. Il n'étoit pas de la maison royale, qui regnoit à Sparte, quoiqu'il fût de la race des Héraclides.

ARISTOCLITE, *Aristoclitus*, Ἀριστοκλείτος, (*b*) célebre musicien. Phrynis fut son disciple pour la cithare, & il ne pouvoit tomber en meilleures mains, ce maître étant un des descendans du fameux Terpandre.

ARISTOCRATE I, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*c*) fils & successeur d'Echmis au royaume d'Arcadie, vers l'an 726 avant J. C. Il n'abusa peut-être pas une fois de son pouvoir ; mais, il commit surtout une impiété, que l'on va raconter.

Sur les confins des Orchoméniens, du côté de Mantinée, il y avoit un temple dédié à Diane Hymnia ; & les Arcadiens avoient depuis très-long-tems une dévo-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 434.
(*b* Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 678.
(*c*) Pauf. pag. 463, 477.

tion singulière à cette déesse, qui avoit alors pour prêtresse une jeune vierge. Aristocrate, en étant devenu amoureux, & ne la pouvant faire condescendre à ses volontés, la viola dans le temple même de Diane. Son crime ayant été divulgué, les Arcadiens l'assommérent aussi-tôt à coups de pierre; & pour obvier à un pareil inconvénient, ils ne donnérent plus ce sacerdoce qu'à une femme mariée. Aristocrate eut pour fils Hycétas, qui fut pere d'Aristocrate II. On voyoit le tombeau d'Aristocrate I sur le chemin que l'on trouvoit au pied du mont Trachys.

ARISTOCRATE II, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*a*) natif de Trapézunte, fils d'Hicétas, & petit-fils d'Aristocrate I, étoit l'onzième descendant de Cypsélus, qui regnoit sur les Arcadiens, au tems de la conquête des Héraclides.

Les Lacédémoniens étant en guerre avec les Messéniens, les Arcadiens, sous la conduite d'Aristocrate II, marchérent au secours des derniers. Mais, les Lacédémoniens s'avisérent de séduire leur Roi à force d'argent; & Aristocrate, ainsi gagné, ne découvrit pas d'abord son dessein aux Arcadiens; mais, lorsqu'il vit les deux armées en présence, il intimida les siens, & leur dit qu'ils alloient combattre dans un lieu fort désavantageux; qu'en cas de malheur la retraite seroit difficile; & qu'après tout les entrailles des victimes ne lui promettoient rien de bon. Enfin, il ordonna qu'au premier signal qu'il leur donneroit, ils eussent à le suivre. Dès que le combat fut engagé, pendant que les Messéniens ne songeoient qu'à bien recevoir l'ennemi, voilà Aristocrate qui se retire avec ses Arcadiens, & qui, par sa défection, laisse l'aîle gauche & le centre de l'armée des Messéniens tout dégarnis; car, les Arcadiens occupoient l'un & l'autre poste, parce que, ni les Éléens, ni les Argiens, ni les Sicyoniens n'étoient au combat. Pour découvrir encore plus les Messéniens, Aristocrate passe à travers leurs bataillons. Les Messéniens, qui ne s'attendoient à rien moins, furent si consternés, si troublés, que peu s'en fallut qu'ils n'oubliassent qu'ils avoient l'ennemi sur les bras. Et en effet, au lieu de songer à lui résister, ils couroient après les Arcadiens, tantôt les conjurant de demeurer, tantôt les chargeant d'injures, & les appellant traîtres & perfides. Mais, tout cela fut inutile; de sorte qu'étant abandonnés, ils se virent bientôt investis de toutes parts, & que les Lacédémoniens remportérent une pleine victoire, qui ne leur coûta pas la moindre peine.

Quelque-tems après, les Arcadiens, ayant été informés de la prise d'Ira, capitale de la Messénie, déclarérent à Aristocrate, qu'ils vouloient marcher au

(*a*) Pauf. pag. 248, 249, 257, 258, 463. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. VII. pag. 314.

secours des Messéniens, résolus de les sauver, ou de périr avec eux. Mais, Aristocrate, qui étoit gagné par les présens des Lacédémoniens, refusa aux Arcadiens de les mener, disant qu'il n'y avoit plus au monde de Messéniens, qui eussent besoin de leur secours. Cependant, ceux qui sçavoient qu'à la vérité les Messéniens avoient été obligés d'abandonner Ira, mais que du moins ils avoient, pour la plûpart, échappé à l'ennemi, ils allérent à leur rencontre jusqu'au mont Lycée, portant avec eux hardes, vivres, habits & tout ce qui pouvoit être nécessaire à ces pauvres fugitifs. Ils envoyérent même plus loin les principaux de chaque ville pour servir de guides à leurs alliés, & pour les consoler dans leur malheur. Lorsque les Messéniens furent arrivés au mont Lycée, il n'y eut sorte de bons traitemens, que les Arcadiens ne leur fissent, jusqu'à vouloir, & les retenir dans leurs villes, & partager leurs terres avec eux. Mais, Aristomène, leur roi, avoit bien un autre dessein; & il le communiqua aux Arcadiens en présence d'Aristocrate; car, il ne le connoissoit pas encore pour un traître, & il l'excusoit de s'être enfui du combat, en imputant cette action à une terreur panique, plutôt qu'à méchanceté. Mais, le lendemain, il découvrit que les Lacédémoniens étoient informés de tout, & que c'étoit Aristocrate, qui l'avoit trahi.

Dans le tems qu'Aristomène s'étoit ouvert de son dessein, Aristocrate avoit écrit sur des tablettes tout ce qu'il lui avoit entendu dire; & le moment d'après, il avoit dépêché à Sparte un esclave de confiance, & lui avoit donné ses tablettes pour les rendre à Anaxandre. Quelques Arcadiens, qui avoient eu des démêlés avec le Roi, & qui le tenoient pour suspect dans l'affaire présente, surprirent cet esclave, comme il revenoit de Sparte, & l'amenérent dans l'assemblée du peuple. Là, en présence de tout le monde, fut lue la lettre qu'il rapportoit. Anaxandre mandoit au roi d'Arcadie, que les Lacédémoniens n'avoient pas laissé sans récompense le service, qu'il leur avoit rendu, en abandonnant ses alliés au combat de la grande Fosse, & qu'ils ne reconnoîtroient pas moins le bon office, qu'il venoit encore de leur rendre par l'avis qu'il leur donnoit. La trahison ainsi découverte, les Arcadiens prirent des pierres, & en assommérent Aristocrate.

Comme le crime de ce Prince attaquoit le corps même de la nation, dont il avoit trahi les intérêts, les Arcadiens crurent ne pouvoir mieux assurer la liberté publique, qu'en abolissant, pour jamais, la royauté, & qu'en abandonnant à chaque canton le soin de se gouverner lui-même. Les Arcadiens aimérent mieux s'exposer aux inconvéniens de cette espèce de division, qu'à ceux qui pourroient naître du trop grand pouvoir d'un chef, ou même d'un conseil général, dont les députés se seroient assemblés régulièrement.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*a*) capitaine Athénien, qui vécut du tems d'Alcibiade. Il commandoit l'aîle gauche de l'armée aux Arginuses, environ 406 ans avant J. C.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*b*) Démosthène prononça une oraison contre cet Aristocrate.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*c*) fils d'Hipparque, étoit un historien, qui avoit écrit les Laconiques, ou l'histoire de Lacédémone en plusieurs livres, dont le quatrième est cité par Athénée.

Aristocrate est aussi cité par Plutarque dans la vie de Lycurgue, qui, suivant notre Historien, mourut en Créte; & ses hôtes firent brûler son corps, & jettérent ses cendres dans la mer, comme il les en avoit expressément chargés, de peur que si elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacédémoniens prétendant qu'il y étoit retourné, & se croyant quittes du serment qu'ils lui avoient fait, ne changeassent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

ARISTOCRATE, *Aristocrates*, Ἀριστοκράτης, (*d*) nom d'un rhéteur Grec, qui fut ami de Marc-Antoine. Lorsque celui-ci, étant abordé en Afrique, s'enfonça dans un profond désert, où il fut errant & vagabond, Aristocrate ne le quitta point.

ARISTOCRATIE, *Aristocratia*, sorte de gouvernement politique, qui est entre les mains des principaux de l'État, soit à cause de leur noblesse, soit à cause de leur capacité & de leur probité. Ainsi, par quelque endroit qu'on les considere, ils passent toujours pour les plus excellens de la République.

Le mot *Aristocratie* vient de deux mots Grecs ἄριστος, *optimus*, très-bon, & κράτος, *robur*, *potentia*, force, puissance.

ARISTOCRITE, *Aristocritus*, Ἀριστόκριτος, (*e*) fut envoyé en Macédoine par Pexodore, Satrape de la Carie, pour offrir l'aînée de ses filles au prince Aridée, fils de Philippe.

ARISTOCRITE, *Aristocritus*, Ἀριστόκριτος, (*f*) nom d'un affranchi, dont parle Cicéron, dans une lettre à sa chere Térentia & à ses enfans.

ARISTODAME, *Aristodama*, Ἀριστοδάμα, (*g*) mere d'Aratus, général des Sycioniens, qui, selon ce peuple, avoit eu pour pere Esculape.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*h*) descendant d'Hercule, étoit fils d'Aristomaque, & frere cadet de Témène & de Cresphonte. Il mourut à Delphes, selon Pausanias, avant

(*a*) Xenoph. p. 440. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 513.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 135.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 59.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 948.

(*e*) Plut. Tom. I. pag. 669.

(*f*) Cicer ad Amic. L. XIV. Epist. 3.

(*g*) Pauf. pag. 103, 243.

(*h*) Pauf. pag. 117, 159, 191, 220. Herod. L. IV. c. 147. L. VI. c. 52. L. VII. c. 204. L. VIII. c. 131. Plut. Tom. I. pag. 40, 606. Xenoph. pag. 670. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 16.

que les Doriens fussent revenus dans le Péloponnèse ; & les Lacédémoniens, qui tournoient tout à leur avantage, disoient qu'Apollon l'avoit percé de ses fléches, parce qu'il étoit venu à Delphes, non pour consulter l'Oracle, mais pour prendre avec Hercule, qui s'y étoit rencontré, des mesures sur le retour des Doriens dans le Péloponnèse. Cependant, il est plus vraisemblable, ajoûte Pausanias, qu'Aristodème fut tué par les fils de Pylade & d'Électre, qui étoient cousins germains de Tisamène, fils d'Oreste.

Aristodème avoit épousé Argia, fille d'Autésion, dont il eut deux jumeaux, qui se nommérent Proclès & Eurysthène, & qui épousérent deux sœurs jumelles, Lathria & Anaxandra. Ces Princes, pour être nés jumeaux, ne s'en accordoient pas mieux ensemble. Cependant, leur antipathie ne les empêcha pas d'assister de toutes leurs forces Théras, frere d'Argia, leur mere, & d'ailleurs leur tuteur, qui vouloit mener une colonie dans cette isle, que l'on appelloit alors Calliste.

D'après ce qu'on vient de lire, Aristodème n'eut point de part à la conquête du Péloponnèse par les Doriens, ou Héraclides, étant mort, avant qu'ils y revinssent. Tel est le sentiment de Pausanias. Mais, d'autres sont d'un avis contraire, & prétendent qu'Aristodème vint en personne dans le Péloponnèse, & que dans le partage que les Héraclides firent entr'eux de cette contrée, il eut pour lui Lacédémone, où il regna quelques années. Ses deux fils lui succédérent au royaume de Sparte ; & comme ils étoient encore en bas âge à la mort de leur pere, Théras, leur oncle, fut déclaré régent pendant leur minorité. Cela se passoit environ 1100 ans avant l'Ére Chrétienne.

Une chose digne de remarque, c'est que plus de sept cens ans après, c'est-à-dire, du tems du roi Agésilaüs, on croyoit que les portes du palais de ce Prince étoient les mêmes, qu'Aristodème avoit fait faire. Quelle différence de ces mœurs aux nôtres ! Nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent tous les jours, comme les modes de nos habits.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, roi de Messénie. C'est le même, qui est autrement appellé Aristomène. *Voyez* Aristomène.

ARISTODÉME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) fils d'Aristocrate II, roi d'Arcadie, voulut regner après son pere ; mais, les Arcadiens refusérent de le reconnoître, & le regardérent comme un tyran. On dit qu'il se retira à Cumes en Italie, du tems de Tarquin ; ce qui ne convient pas avec l'époque de la guerre des Messéniens contre les Lacédémoniens ; époque que l'on dit être celle de la vie d'Aristodème. Quoiqu'il en soit, dans la suite étant de retour en Arcadie, il se remit sur le trône de son pere ; mais, on ne le put pas souffrir longtems. Son faste & son luxe irrité-

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 429.

rent ses sujets. Et les parens de plusieurs citoyens, qu'il avoit bannis pour se saisir de leurs richesses, conspirérent contre lui, & le poignardérent dans sa chambre, où ils furent introduits par Xénocrite, fille d'un des exilés, qu'il entretenoit.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) tyran dont parle Tite-Live. Les Romains, l'an 490 avant l'Ére Chrétienne, se trouvant dans une extrême disette de bled, en envoyérent chercher en plusieurs endroits, & particulièrement à Cumes, où ils en trouvérent. Mais, lorsqu'on l'eut embarqué, le tyran Aristodème fit saisir les vaisseaux, qui devoient le transporter à Rome, en représailles des biens des Tarquins, dont il se disoit héritier.

On prétend que cet Aristodème est le même qu'Aristodème, fils d'Aristocrate II, roi d'Arcadie. *Voyez* l'article précédent.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*b*) Spartiate. Cet homme, étant près de combattre dans la fameuse bataille des Thermopyles entre les Lacédémoniens & les Perses, fut saisi tout d'un coup d'une fluxion sur les yeux, qui le mit hors d'état de servir. Ainsi, ayant demandé son congé, il se retira, & fut le seul de trois cens, qui échappa de cette défaite. Quand, il fut de retour à Sparte, on lui reprocha cette action, comme une lâcheté; ce qui lui fut si sensible, que, pour montrer son courage, il se sacrifia dans la bataille de Platée, & se jetta dans un bataillon des ennemis, pour s'y faire tuer, la seconde année de la 75e Olympiade, 479 ans avant J. C.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*c*) tuteur & le plus proche parent du roi Agésipolis. Durant sa tutele, les Lacédémoniens, ayant levé une armée, lui en donnérent le commandement. Leurs ennemis s'assemblérent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve, qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou à un essain d'abeilles, qu'on peut brûler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, & se rend redoutable par ses piquures. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, & s'il se pouvoit, jusques dans leur capitale; ce qui fut approuvé & résolu. Mais, les Lacédémoniens ne leur en laissérent pas le tems. Ils se mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage qui fut très-considérable.

Aristodème vivoit au commencement du quatrième siécle avant l'Ére Chrétienne.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*d*) parent de Léochare, contre lequel Dé-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 34.
(*b*) Herod. L. VII. c. 229. *& seq.* L. IX. c. 70.

(*c*) Pauf. pag. 167, 168. Xenoph. pag. 514. Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 627, 628.
(*d*) Demost. pag. 1043.

mosthène prononça une oraison.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος, (*a*) natif de Milet, étoit un des plus grands amis d'Antigone, pere de Démétrius Poliorcéte. Ainsi, ce courtisan vivoit sur la fin du quatrième siécle avant l'Ére Chrétienne. Démétrius, ayant remporté une victoire très-considérable sur mer, choisit Aristodème pour l'envoyer apprendre à son pere cette grande nouvelle. Aristodème, en arrivant de Cypre en Syrie, ne voulut pas que le vaisseau où il étoit, abordât à terre; & ayant fait jetter les ancres à quelque distance du rivage, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui, de demeurer là. Étant monté sur un esquif, il passa seul, & s'avança vers le palais d'Antigone, qui étoit dans l'attente du succès de cette bataille, & dans le même état où il est à croire que sont tous ceux, qui, dans des affaires si importantes, & dans de si grands intérêts, attendent avec les dernières détresses & les plus violentes agitations, une issue toujours incertaine & douteuse. Dès qu'il sçut qu'Aristodème étoit arrivé, son trouble augmenta encore. A peine put-il l'attendre dans son palais. Il envoya au-devant de lui plusieurs officiers & de ses amis, les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Il ne daigna pas répondre un seul mot à aucun d'eux; mais, il s'avança lentement & pas à pas avec un visage grave & composé, & dans un profond silence.

Le Roi encore plus étonné & ne pouvant plus se retenir, courut au-devant de lui jusqu'aux portes de son palais. Une grande foule de peuple accompagnoit Aristodème, & de toutes parts on accouroit au palais pour sçavoir les nouvelles du combat. Quand Aristodème fut assez près du Roi, il lui tendit la main & lui cria: » Dieu vous conserve, roi Antigone: nous avons vaincu Ptolémée dans une bataille navale; nous sommes maîtres de Cypre, & nous avons seize mille huit cens prisonniers. Dieu te conserve aussi, Aristodème, lui répondit Antigone, tu nous a tenus long-tems à la torture, & tu en seras puni; car, tu recevras plus tard la gratification pour la bonne nouvelle, que tu nous as apportée. «

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀρισόδημος, (*b*) roi ou tyran de Mégalopolis en Arcadie, durant le troisième siécle avant l'Ére Chrétienne. Phigalien de naissance, il étoit fils d'Artybas. Il fut adopté par Tritée, l'un des plus riches citoyens de Mégalopolis. Pour comble de bonheur, malgré sa tyrannie, il étoit en si grande réputation de vertu, qu'on le surnommoit l'*homme de bien*. Sous la domination d'Aristodème, Acrotate, à la tête d'une armée de Lacédémoniens, fit une irruption dans le païs des Méga-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 892, 896. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 109.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 356, 797. Pauf. pag. 499, 513.

lopolitains. Il y eut un grand combat entre les Arcadiens & les Lacédémoniens, & beaucoup de monde tué d'un & d'autre côté. Cependant, les Arcadiens eurent l'avantage. Acrotate périt en cette occasion, avec un grand nombre de Lacédémoniens.

Aristodème fut assassiné par ses propres sujets, qui ne vouloient point de souverain. Ce furent les deux philosophes, Ecdémus & Démophane, qui délivrérent leur patrie de ce tyran, en lui suscitant des meurtriers, qui s'en défirent. Deux générations après la mort d'Aristodème, Lydiade usurpa aussi la souveraine autorité, C'étoit un homme obscur, mais qui avoit des sentimens élevés, & qui aimoit sa patrie, comme il en donna des marques.

On voyoit le tombeau d'Aristodème sur une éminence, vers le défilé, qui se nommoit *les portes d'Hélos*, sur le chemin de Mégalopolis à Ménale.

ARISTODÈME, *Aristodemus*, Ἀριστόδημος. (a) M. l'abbé Massieu, au sujet de ce passage d'une ode de Pindare: *Aujourd'hui cette déesse* [Terpsicore] *permet de suivre la maxime de l'habitant d'Argos, maxime fort approchante de la vérité:* les biens font l'homme, fait la remarque suivante. » Comme l'auteur de cette maxime étoit alors connu de tout le monde, Pindare ne le nomme pas; mais, Alcée nous en a conservé le nom dans un fragment, que cite le Scholiaste & que voici. On assure qu'Aristodème a dit autrefois dans Sparte ce mot qui n'est que trop vrai: *les richesses font l'homme, & nul homme pauvre n'est, ni honoré, ni estimé*. Andron d'Éphése confirme que cette sentence est d'Aristodème, qu'il met au nombre des sept Sages. Au reste, je ne sçais si l'on peut dire qu'Alcée n'est pas d'accord avec Pindare au sujet de la patrie d'Aristodème; car, il me semble que le mot, dont il est question, peut avoir été célébre à Sparte, où il a été dit, sans que son auteur fût Spartiate. Si quelqu'un vouloit néanmoins qu'il l'eût été, on pourroit dire qu'autrefois les Spartiates s'appelloient aussi Argiens, d'où vient qu'Homère donne à Héléne, qui étoit de Sparte, l'épithéte d'Argienne. Mais, cette réponse me paroît confondre des tems très-différens; & je crois qu'il vaut mieux s'en tenir à ce que j'ai dit d'abord. «

(b) On parle encore de plusieurs personnages célebres du nom d'Aristodème; 1° D'un Athléte, fils de Thrasis, dont on voyoit la statue à Olympie. Cet Athléte, qui étoit d'Élide eut le prix de la lutte, & fut célebre par deux victoires, qu'il remporta aux jeux Pythiques. Sa statue étoit un ouvrage de Dédale de

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 356, 362, 363.

(b) Pauf. pag. 347. Strab. pag. 650, Suid. T. I. p. 429. Athen. pag. 602. Xenoph. pag. 725. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 186.

Sicyone, fils & disciple de Patrocle. 2.° D'un Archonte d'Athènes, la première année de la 107e Olympiade, pendant que C. Sulpicius & M. Valérius étoient consuls à Rome. 3.° D'un Grammairien de la ville de Nyse, fils de Ménécrate, dont Strabon avoit pris les leçons dans sa jeunesse. Ce Grammairien étoit alors fort avancé en âge. 4.° D'un autre Grammairien, qui étoit aussi de la ville de Nyse, & qui avoit eu l'honneur d'instruire les enfans du grand Pompée, 5.° D'un Alexandrin, &c. Les Anciens citent des ouvrages historiques & fabuleux de ces Auteurs. Mais, on ne sçait auquel d'entr'eux on doit les attribuer.

ARISTODIC, *Aristodicus*, Ἀριστόδικος, (a) fils d'Héraclide, de la ville de Cumes, vivoit du tems de Cyrus, roi des Perses. Pactyas, après avoir engagé les Lydiens dans une révolte contre ce Prince, étant venu se retirer à Cumes, les Perses y envoyérent des courriers pour le demander. Les Cuméens ayant assemblé leur conseil, résolurent d'envoyer consulter l'oracle des Branchides, pour sçavoir ce qu'ils devoient faire. Cet oracle leur répondit qu'il falloit abandonner Pactyas aux Perses. Lorsqu'on eut reçu cette réponse à Cumes, on jugea qu'il falloit obéir à l'oracle, & rendre Pactyas.

Mais, quoique la plûpart fussent de cet avis, Aristodic s'opposa fortement à l'exécution de l'oracle, soit qu'il n'y eût pas une grande confiance, soit qu'il crût que ceux, qu'on avoit envoyés consulter, n'eussent pas rapporté fidélement la réponse de l'oracle. Cela fut cause qu'on résolut d'y envoyer d'autres personnes, du nombre desquelles étoit Aristodic. Quand il fut arrivé chez les Branchides, il consulta tout seul l'oracle, & lui parla en ces termes: » Grand Dieu, dit-il, Pactyas » Lydien nous est venu trouver » en Suppliant, pour tâcher d'évi» ter une mort violente, qui lui » est préparée. Les Perses le de» mandent, & veulent que nous » le rendions; mais, quoique » nous craignions la puissance des » Perses, cependant nous n'a» vons pas osé le rendre, que » nous n'ayons appris de vous » avec plus de certitude, ce qu'il » est à propos que nous fassions.« La réponse que l'oracle fit à Aristodic, fut la même qu'il avoit faite aux premiers députés; c'est-à-dire, qu'il falloit livrer Pactyas aux Perses.

Après cette réponse, Aristodic alla, de propos délibéré, à l'entour du temple, dénicher tous les oiseaux, qui y faisoient leurs nids. Et l'on rapporte que, comme il étoit occupé à ce divertissement, l'on entendit une voix, qui venoit du fond du temple, & qui s'adressa de la sorte à Aristodic: » O le plus méchant, & le plus » détestable de tous les hommes! » as-tu bien la hardiesse d'arra» cher de mon temple mes Sup-

(a) Herod. L. I. c. 157, 158, 159, 160.

» plians. « Sur quoi Aristodic ne manqua pas de prendre l'occasion de cette réponse : » O Dieu ! dit-» il, vous donnez ce secours à » vos Supplians, & vous voulez » que ceux de Cumes abandon-» nent aux Perses Pactyas, qui » est venu chez eux en suppliant ! » Oui, je le veux, répondit le » Dieu, afin que vous périssiez » misérablement, vous qui êtes » des impies, & que vous n'im-» portuniez plus l'oracle au sujet » de vos Supplians. « Ceux de Cumes, ayant reçu cette derniè-re réponse, envoyérent Pactyas à Lesbos, ne voulant pas le ren-dre aux Perses pour le faire mou-rir, ni s'attirer aussi la guerre en le retenant.

ARISTODIC, *Aristodicus*, Ἀριστόδικος, (*a*) natif de Tanagre. Aristote écrit qu'Éphialte, Athénien, s'étant rendu redoutable à la noblesse, & poursuivant sans miséricorde, en toute occasion, ceux, qui avoient fait la moindre injustice au peuple, ses ennemis lui dressérent des embûches, & le firent assassiner par Aristodic de Tanagre.

ARISTODIC, *Aristodicus*, Ἀριστόδικος, (*b*) poëte Grec, dont Vossius n'a fait aucune mention.

ARISTOGÈNE, *Aristogenes*, Ἀριστογένης, (*c*) capitaine Athénien, qui fut contemporain d'Alcibiade. Il étoit commandant de l'aîle droite de l'armée aux isles Arginuses, vers l'an 406 avant l'Ére Chrétiene.

ARISTOGITON, *Aristogiton*, Ἀριστογείτων, (*d*) Athénien, qui étoit lié d'une amitié étroite avec un autre Athénien, nommé Harmodius. Hipparque, qui, conjointement avec son frere Hippias, exerçoit la tyrannie à Athènes, mécontent d'Harmodius pour une injure personnelle, qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solemnelle, où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit pas en état d'assister à cette cérémonie. Le frere, & encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès-lors la résolution d'attaquer les tyrans.

Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein. C'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les Artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avoient mis dans leur secret, qu'un très-petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindroient à eux. Le jour arri-

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 158.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(*c*) Xenoph. pag. 442. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 513.
(*d*) Thucyd. pag. 448. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 335. Pauf. pag. 14, 57. Athen. pag. 695. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 58. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. IX. pag. 336. *& suiv.* Tom. XXI. pag. 183.

vé, ils vinrent de bonne heure dans la place, armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des gardes; & il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient suivi. Ils virent un des conjurés, qui s'entretenoit familiérement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias; mais, ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville; & ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais, ayant été arrêtés sur le champ, eux-mêmes furent tués; & Hippias trouva le moyen de dissiper cet orage. C'étoit alors environ l'an 513 avant l'Ére Chrétienne. Toutefois, Hippias fut chassé d'Athènes quelque tems après.

On rendit des hommages extraordinaires à la mémoire d'Aristogiton & d'Harmodius. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athènes dans la suite des siécles, & presque égalé à celui des dieux. On leur érigea, sur le champ, des statues dans la place publique; honneur qui, jusques-là, n'avoit encore été rendu à personne. La vue seule de ces statues, exposées en spectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumoit en eux la haine & l'exécration de la tyrannie, & renouvelloit de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnoissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui sacrifier leur vie & de la sceller de leur sang.

Alexandre le Grand, qui sçavoit combien leur souvenir étoit présent aux Athéniens, & jusqu'où ils portoient leur zéle à cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoyant les statues de ces deux grands hommes, qu'il trouva dans la Perse, après la défaite de Darius, & que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athènes. Pausanias attribue cette action à Séleucus Nicanor, l'un des successeurs d'Alexandre; & il ajoûte qu'il renvoya aussi aux Athéniens leur bibliothéque, que le même Xerxès avoit emportée avec lui en Perse.

Plutarque, dans la vie d'Aristide, raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, & qui marque jusqu'où alloit leur reconnoissance pour leur libérateur, & leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite-fille d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoyable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misére. Le peuple la fit venir à Athènes, & la mariant à un des plus riches & des plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

On avoit fait des Scholies; c'est-à-dire, des chansons en l'honneur d'Harmodius & d'Aristogiton. En voici quelques-unes recueillies par Athénée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrthe, » comme firent Harmodius &

» Ariſtogiton, quand ils tuérent » le Tyran, & qu'ils établirent » dans Athènes l'égalité des loix.

» Cher Harmodius, vous n'êtes » point encore mort; on dit que » vous êtes dans les iſles des » Bienheureux, où ſont Achille » aux pieds legers, & Dioméde, » ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée cou- » verte de feuilles de Myrthe, » comme firent Harmodius & » Ariſtogiton, lorſqu'ils tuérent » le tyran Hipparque dans le tems » des Panathénées.

» Que votre gloire ſoit éter- » nelle, cher Harmodius, cher » Ariſtogiton, parce que vous » avez tué le Tyran, & établi » dans Athènes l'égalité des loix. « Suidas écrit que les chanſons d'Harmodius & d'Ariſtogiton étoient conçues en ces termes: » Harmodius & Ariſtogiton ont » porté leurs mains ſur les Ty- » rans, & les Athéniens ont tué » Hippias. « Mais, toutes ces différentes chanſons reviennent preſque à la même.

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριςογείτων, (*a*) autre Athénien, contre lequel Démoſthène prononça un diſcours, ainſi que l'atteſte Plutarque, qui nous inſtruit de cette circonſtance dans la vie de notre orateur.

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριςογείτων, (*b*) autre Athénien & peut-être le même que le précédent. Quoiqu'il en ſoit, celui, dont il eſt ici queſtion, étoit ſurnommé Sycophante. Cet homme faiſoit fort le brave dans les aſſemblées, ne parloit que de guerre, & ne ceſſoit de preſſer les Athéniens de prendre les armes. Mais, lorſqu'on fit les rôles de ceux, qui pouvoient ou ne pouvoient pas ſervir, il vint ſe préſenter, appuyé ſur une bequille & une jambe emmaillottée. Phocion qui étoit ſur ſon tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier: *écris Ariſtogiton boiteux & lâche.*

Depuis, Ariſtogiton ayant été condamné, envoya prier Phocion de venir le voir. Tout auſſi-tôt, il ſortit pour aller à la priſon; & comme ſes amis vouloient l'en empêcher: *laiſſez-moi aller, mes amis*, leur dit-il; *car, où peut-on voir Ariſtogiton plus agréablement que là?*

ARISTOGITON, *Ariſtogiton*, Ἀριςογείτων, (*c*) autre Athénien, dont parle Quinte Curſe, au troiſième livre de la guerre d'Alexandre.

(*d*) Pauſanias, dans ſon voyage de la Phocide, fait mention d'un ſtatuaire, qui avoit nom Ariſtogiton. Il y eut auſſi un orateur de même nom, qui étoit ſurnommé *le chien*, parce qu'il mordoit un chacun par ſes médiſances. Cet Ariſtogiton publia des ſatyres contre Timothée, Timarque, & les autres chefs des Athéniens.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριςόμαχος, (*e*) l'un

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 853.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 746.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.
(*d*) Pauſ. pag. 627.
(*e*) Pauſ. pag. 386.

des prétendans d'Hippodamie, fille d'Œnomaüs, felon Paufanias.

ARISTOMAQUE, *Ariftomachus*, Ἀρισόμαχος, (*a*) fils de Cléodée, petit-fils d'Hyllus, & arrière-petit-fils d'Hercule. Il fût pere de trois héros, Témène, Crefphonte & Ariftomède. Ces trois héros, connus fous le nom d'Héraclides, parce qu'ils defcendoient d'Hercule, revinrent dans le Péloponnèfe fous la domination de Tifamène, qui regnoit à Argos.

ARISTOMAQUE, *Ariftomachus*, Ἀρισόμαχος, pere d'Hippomédon, l'un des fept chefs devant Thébes. Il étoit fils de Bias, roi d'Argos, & avoit époufé fa propre fœur, nommée Mythidica.

ARISTOMAQUE, *Ariftomachus*, Ἀρισόμαχος, (*b*) Alopéen, dont parle Démofthène, dans fon oraifon contre Ariftocrate.

ARISTOMAQUE, *Ariftomachus*, Ἀρισόμαχος, (*c*) l'un des bannis de Sicyone, du tems d'Aratus, général des Sicyoniens. Ce fameux capitaine eut affez de confiance en ce banni, pour lui communiquer le projet, qu'il avoit formé de mettre en liberté fa patrie; projet qu'il exécuta heureufement.

ARISTOMAQUE, *Ariftomachus*, Ἀρισόμαχος, (*d*) tyran d'Argos, ville du Péloponnèfe. Cet Ariftomaque vécut auffi du tems d'Aratus, général des Sicyoniens. Celui-ci, après avoir rendu non feulement à fes concitoyens, mais encore à plufieurs peuples du voifinage, leur liberté & leurs loix, ne pouvant fupporter que les Argiens fuffent dans la fervitude, entreprit de fe défaire du tyran Ariftomaque, qui les tenoit affujettis, & fe fit un point d'honneur de rendre à cette ville fa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même-tems, d'ajoûter une ville fi puiffante à la ligue des Achéens. Il trouva des gens affez hardis pour tenter cette entreprife. A leur tête étoient Efchyle & Charimène le devin; mais, ils n'avoient point d'épée; car, il étoit défendu d'avoir des armes chez foi, Ariftomaque ayant établi de groffes peines contre ceux, chez qui on en auroit trouvé. Pour remédier à cet inconvénient, Aratus fit faire à Corinthe de petits poignards, qu'il fourra dans des balles, dont il chargea des bêtes de fommes, qui portoient quelques méchantes hardes, & les envoya à Argos.

Charimène, le devin, affocia à la conjuration un de fes amis. Efchyle & fes compagnons en furent très-fâchés, & laiffant là Charimène, ils continuérent leur entreprife. Charimène s'en étant apperçu, fut fi tranfporté de colère, qu'il alla déclarer les conjurés, dans le moment qu'ils partoient déjà pour aller poignarder Ariftomaque. Se voyant donc découverts, la plûpart fe hâtérent de

(*a*) Pauf. pag. 98, 117, 292.
(*b*) Demofth. pag. 727.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1028.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1038. Roll. Hift. Anc. Tom. IV. pag. 291.

s'enfuir,& se retirérent à Corinthe.

Peu de tems après, Aristomaque fut tué par ses domestiques. Mais, avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable tyran qu'Aristomaque, se saisit de la domination, & eut pour successeur un autre Aristomaque, dont il est parlé à l'article suivant.

ARISTOMAQUE, *Aristomachus*, Ἀριστόμαχος, (a) autre tyran d'Argos, qui succéda à Aristippe. Il fut, ainsi que le précédent, contemporain du général Aratus, qui lui persuada de rendre la liberté à sa ville. On peut voir le détail de cette affaire à l'article d'Aratus.

Depuis, les Argiens, après avoir donné la torture à Aristomaque dans la ville de Cenchrées, le jettérent dans la mer. Sur quoi Aratus, dit Plutarque, fut fort blâmé d'avoir laissé périr si injustement un homme, qui n'étoit point méchant, avec lequel il avoit été en commerce, & qui, à sa persuasion, avoit déposé la tyrannie, & avoit fait entrer sa ville dans la ligue des Achéens.

On croit que Plutarque a suivi, dans ce qu'on vient de lire, les impressions injustes, que Phylarque, pour noircir Aratus, veut donner de la mort d'Aristomaque, dont il étoit grand partisan. Plutarque auroit mieux fait de suivre Polybe, qui, dans son second livre, fait voir que cet Aristomaque méritoit des supplices beaucoup plus cruels, que celui d'être jetté dans la mer; & que quand bien même on lui auroit fait souffrir de plus grandes peines que celles, dont parle Phylarque, il n'auroit pas encore assez souffert pour expier ce qu'il fit dans un seul jour, lorsqu'Aratus, à la tête d'une troupe d'Achéens, étant entré secrétement dans Argos, & s'étrant exposé au plus grand de tous les dangers, en combattant pour la liberté des Argiens, il fut obligé de se retirer, parce que la crainte du Tyran étoit si grande, qu'aucun des citoyens ne branla pour le secourir. Aristomaque, saisissant cette occasion d'assouvir sa cruauté, prétexta qu'il y avoit plusieurs des Argiens, qui étoient d'intelligence avec les Achéens, & en fit égorger quatre-vingts des plus considérables, après leur avoir fait donner la torture en présence de leurs parens. N'est-ce pas là un méchant homme? Il est vrai qu'il avoit déposé la tyrannie à la persuasion d'Aratus; & qu'en faveur de ce changement, les Achéens lui avoient pardonné tous ses anciens crimes, lui avoient donné part à l'administration de leur République, & l'avoient même fait général de leurs troupes. Mais, dès qu'il vit reluire des espérances plus favorables, du côté de Cléomène, il oublia cette humanité des Achéens, il se sépara, & sépara sa patrie de la ligue des Achéens dans les tems les plus difficiles, & se tourna du côté

(a) Plut. Tom. I. pag. 806, 1040, 1043, 1048. Pauf. pag. 100. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 292.

de leurs ennemis ; de ſorte que, lorſqu'il eut été pris, il falloit le mener par tout le Péloponnèſe, & après l'avoir montré à tout le monde, le faire mourir en public dans les ſupplices. Cependant, un ſi méchant homme ne ſouffrit d'autre peine que d'être jetté dans la mer pour quelques choſes qu'il avoit faites à Cenchrées. Voilà une aſſez bonne apologie d'Aratus. Plutarque auroit dû, ce ſemble, y faire quelque attention.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*a*) l'un des principaux de Crotone, du tems de la ſeconde guerre punique. L'an 215 avant l'Ère Chrétienne, les Bruttiens voulant ſe rendre maîtres de cette ville, un transfuge vint les avertir qu'il y avoit de la diſſenſion entre les grands & le peuple, à la tête duquel étoit Ariſtomaque. Par le conſeil & ſous la conduite de ce transfuge, les Bruttiens, inveſtirent la ville ; & y ayant été introduits par le peuple, ils s'emparérent d'abord de toutes les places, excepté la citadelle. Les grands en étoient les maîtres, s'y étant retirés avec des troupes, ſuivant le plan qu'ils en avoient formé d'avance. Ariſtomaque s'y réfugia auſſi, prétextant que c'étoit aux Carthaginois, & non Bruttiens, qu'il avoit eu deſſein de livrer la ville.

Quelque tems après, Hannon, général des Carthaginois, fit tous ſes efforts, pour engager les Crotoniates à ſe rendre, & à recevoir chez eux une colonie de Bruttiens, leur repréſentant que par-là ils rendroient à leur ville, à moitié déſerte & ruinée par les malheurs de la guerre, ſon ancienne multitude d'habitans & ſa première ſplendeur ; mais, il ne perſuada perſonne qu'Ariſtomaque. Tous les autres jurérent qu'ils mourroient plutôt que de ſouffrir qu'on leur aſſociât les Bruttiens, pour être obligés, par ce mélange, à abandonner leurs cérémonies, leurs mœurs, leurs loix, & bientôt après, leur langage même, & emprunter le tout d'une nation étrangére. Ariſtomaque voyant qu'il ne pouvoit, ni perſuader à ſes compatriotes de ſe rendre, ni trouver le moyen de livrer la citadelle aux ennemis, comme il avoit fait la ville, s'enfuit tout ſeul, & ſe retira dans le camp d'Hannon.

ARISTOMAQUE, *Ariſtomachus*, Ἀριστόμαχος, (*b*) tribun des ſoldats, ſous l'empire d'Héliogabale.

Il y a eu quelques auteurs du nom d'Ariſtomaque. 1.° Un qui étoit de Sole, avoit écrit un traité des abeilles, qu'il aimoit avec tant de paſſion, qu'il en nourrit durant plus de 60 ans. 2.° Un autre, qui étoit d'Athènes, compoſa un ouvrage, pour apprendre comment il falloit faire le vin. 3.° Polémon, dans un écrit ſur les tréſors du temple de Delphes, faiſoit mention d'un poëme, com-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 2, 3.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 230. Plin. L. XI. c. 9. L. XIII. c. 24. L. XIV. c. 19. L. XIX. c. 5. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XIII. pag. 332.

posé par un Aristomaque, qualifié vainqueur aux jeux Isthmiques.

ARISTOMAQUE, *Aristomache*, Ἀρισομάχη, (*a*) fille d'Hipparinus, qui étoit le plus puissant & le plus considérable citoyen de Syracuse, & sœur de Dion, fort connu pour avoir rendu la liberté à sa patrie. Aristomaque fut mariée à Denys le tyran, qui la fit venir dans son palais sur un char attelé de quatre chevaux blancs; c'étoit une marque d'honneur très-singulière. Denys épousa le même jour Doris du païs des Locriens. Les nóces de l'une & de l'autre furent célébrées avec une joie universelle de toute la ville, & accompagnées de festins & de présens d'une magnificence incroyable.

Denys parut aimer également ces deux femmes, sans donner de préférence à l'une sur l'autre, pour leur ôter tout lieu de jalousie & de discorde. Le peuple de Syracuse prétendoit que celle de son païs fut préférée à l'étrangère; mais, celle-ci eut le bonheur de donner la première un fils à son mari; ce qui lui aida beaucoup à se soûtenir contre les cabales & les brigues des Syracusains. Aristomaque fut long-tems sans devenir grosse, quoique Denys souhaitât avec tant de passion d'en avoir des enfans, qu'il fit mourir la mere de la Locrienne, l'accusant d'empêcher Aristomaque, par des maléfices & par des sortiléges, de concevoir.

Aristomaque devint à la fin grosse, & eut même quatre enfans, dont il y avoit deux filles, l'une appellée Sophrosyne, & l'autre Arete. Le reste de l'histoire d'Aristomaque est lié à l'histoire d'Arete, dont l'article est ci-dessus. *Voyez* Arete.

ARISTOMÉDE, *Aristomedes*, Ἀρισομήδης, (*b*) Thessalien, l'un des lieutenans de Darius contre Alexandre le Grand. Cet officier étoit à la tête de vingt mille Barbares.

ARISTOMÉDE, *Aristomedes*, Ἀρισομήδης, (*c*) célebre statuaire de Thébes. Il avoit travaillé à une statue de Cybele, qu'on voyoit dans la chapelle, bâtie par le poëte Pindare en l'honneur de cette déesse.

ARISTOMÉDON, *Aristomedon*, Ἀρισομέδων, (*d*) fameux statuaire, natif d'Argos. Il avoit fait plusieurs statues, que les Phocéens envoyérent pour présent à Delphes.

ARISTOMÉLIDAS, *Aristomelidas*, Ἀρισομηλίδας (*e*) Cet homme s'étant fait tyran de ces Orchoméniens, qui habitoient un canton de l'Arcadie, devint amoureux d'une jeune Tégéate, dont il voulut avoir les bonnes graces, à quelque prix que ce fût. Pour y parvenir, il la donna en garde à un certain Chronius; mais, la jeune personne, au désespoir de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 959. *& seq.* Corn. Nep. in Dion. c. 1. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 195. *& suiv.*
(*b*) Q. Curt. L. III. c. 9.
(*c*) Pauf. pag. 578.
(*d*) Pauf. pag. 611.
(*e*) Pauf. pag. 531.

ce que l'on attentoit à son honneur, se tua elle-même, avant qu'on la menât chez le tyran. La nuit suivante, Diane s'apparut à Chronius, & lui conseilla de tuer le tyran; ce qu'il exécuta, & il se sauva ensuite à Tégée, où il bâtit un temple à la déesse.

ARISTOMÈNE I, *Aristomenes*, Ἀριστομένης, (*a*) le même, selon M. Boivin, l'aîné, qui est appellé Aristodème dans Pausanias. Nous nous dispenserons de rapporter ici les preuves, qu'en donne cet Académicien; preuves qui paroissent sans réplique.

Aristomène étoit du sang royal des Héraclides Épytides. Il vivoit durant la première guerre des Messéniens sous Euphaès, leur roi, auquel il succéda, comme nous le verrons ci-après. Après un ou deux combats, où la perte avoit été à peu près égale, tant du côté des Lacédémoniens, que du côté des Messéniens, ceux-ci se trouvant affligés de maux extrêmes, on consulta l'oracle de Delphes, dont la réponse fut telle:

Du pur sang d'Épytus une Vierge éplorée
Dans un noir sacrifice à l'autel égorgée,
Appaisant de Pluton l'implacable courroux,
Pourra sauver Ithome, & vous garantir tous.

Ces paroles n'eurent pas plutôt été entendues, que l'on fit tirer au sort tout ce qu'il y avoit de filles de l'illustre maison des Épytides. Le sort tomba sur la fille de Lyciscus; mais, le devin Épébolus s'opposa à ce qu'elle fût sacrifiée, disant que Lyciscus n'en étoit pas le pere, & que sa femme, qui étoit stérile, avoit supposé cette fille à son mari. Pendant qu'il débitoit ce conte dans le public, Lyciscus prend sa fille avec lui, & s'enfuit à Sparte. Son évasion consterna fort les Messéniens. Aristomène les rassura. Il étoit aussi de la race des Épytides, & beaucoup plus illustre que Lyciscus en tout genre, mais surtout à la guerre. Il offrit volontairement sa fille. Le destin, dit Pausanias, obscurcit tout à coup la vertu des hommes, comme un fleuve ternit de son limon l'éclat de ces belles coquilles, qui sont sur ses rives. Aristomène, près de dévouer sa fille pour le salut de sa patrie, tomba dans le malheur que l'on va dire.

Un Messénien, dont on ignore le nom, étoit amoureux de cette jeune personne, & prétendoit l'épouser. Voyant le péril, qui la menaçoit, il soûtint à Aristomène, que sa fille étoit fiancée; qu'il n'avoit plus de droit sur elle; que lui à qui elle étoit accordée, en étoit plus le maître que son pere; & que l'on n'en pouvoit disposer sans son consentement. Comme on ne l'écoutoit point, il poussa l'effronterie jusqu'à dire qu'il avoit abusé de cette fille, & qu'elle étoit grof-

(*a*) Pauf. pag. 233, 234. & *seq.* Diod. Sicul. pag. 492. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 101. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 81. & *suiv.*

se. Aristomène, ne se possédant plus de voir une telle méchanceté, & transporté de colère, enfonce un poignard dans le sein de sa fille, la jette morte à ses pieds, lui ouvre le ventre, & convaint l'assemblée qu'elle n'étoit point grosse. Aussi-tôt, le devin Épébolus s'écria qu'il falloit chercher un autre Épytide, qui voulut bien livrer sa fille; qu'Aristomène, en tuant la sienne, n'avoit rien fait, qui pût servir aux Messéniens; qu'il l'avoit sacrifiée à sa fureur, & non aux dieux dont parloit la Pythie. Le peuple, ayant entendu ce discours, vouloit mettre en piéces l'imposteur, qui avoit fait commettre un parricide à Aristomène, & rendu l'espérance publique si douteuse. Mais, heureusement cet homme étoit fort aimé du roi. Euphaès prit donc la parole, & dit aux Messéniens, qu'il ne devoit leur rester aucun scrupule, & que l'oracle étoit suffisamment accompli, puisqu'après tout, le sang d'une Vierge avoit été répandu. Tous les Épytides applaudirent à ce sentiment; & il n'y en eut aucun, qui ne fût charmé de n'avoir plus rien à craindre pour ses filles. Le peuple s'étant laissé persuader au discours du roi, on congédia l'assemblée; après quoi, l'on fit des sacrifices, & l'on célébra un jour de fête en l'honneur des dieux.

Il se donna bientôt après un nouveau combat, qui ne fut pas plus décisif que les précédens. C'étoit l'an 730 avant J. C. Le roi Euphaès y reçut plusieurs blessures; & dès qu'il commença à se sentir un peu mieux, il proposa d'adjuger le prix à celui, qui s'y étoit le plus distingué. Deux se le disputérent. Ce furent Cléonnis & Aristomène. L'un & l'autre avoit quelque chose de particulier en sa faveur; car, Cléonnis, défendant le Roi renversé par terre, avoit tué sur la place huit Spartiates qui l'entraînoient, entre lesquels il y en avoit deux, qui étoient des capitaines signalés; & ayant dépouillé tous ces morts, il avoit mis leurs armes en garde entre les mains de ses soldats, afin d'avoir des preuves de sa valeur devant les Juges. Il avoit reçu plusieurs blessures; & elles étoient toutes de front; marque très-certaine qu'aucun des ennemis ne lui avoit fait lâcher le pied. Quant à Aristomène, en combattant dans la même occasion pour sauver le Roi, il avoit tué cinq Lacédémoniens, & avoit aussi emporté leurs dépouilles, malgré tous les ennemis. Il avoit, outre cela, paré tous les coups, & sçu s'exempter d'être blessé. Il avoit, depuis cela, fait encore une action louable, en retournant à la ville après la bataille; car, Cléonnis, à cause de ses blessures, ne pouvant marcher, ni de lui-même, ni avec le secours de ceux qui lui donnoient la main, Aristomène, sans vouloir quitter ses propres armes, le chargea sur son corps, & le porta à la ville, quoique Cléonnis fut d'une taille & d'une corpulence plus hautes & plus fortes qu'un autre. Chacun d'eux apportant ces raisons de recommandation pour le prix de la bravoure, le Roi présida au con-

ſeil avec les officiers de guerre, ſuivant la loi.

Cléonnis parla le premier, & tint le diſcours ſuivant. » Il n'y a » pas grande harangue à faire » touchant le prix; car, ceux, » qui ſont Juges, ont vu eux- » mêmes les belles actions de » chacun. Je veux ſeulement les » faire ſouvenir que, quand nous » avons combattu l'un & l'autre » contre les mêmes hommes, dans » le même-tems & dans le même » lieu, c'eſt moi qui en ai tué le » plus. Or, il eſt manifeſte que » dans les mêmes circonſtances, » celui, qui a tué un plus grand » nombre d'ennemis, a le plus » de droit au prix. Mais, d'ail- » leurs le corps de l'un & de l'au- » tre fournit des preuves très- » évidentes de celui, qui a été le » plus brave; car, l'un eſt ſorti » de la bataille tout couvert de » plaies, reçues de front; l'autre » en revient comme d'une fête, » & non pas comme d'une mêlée » ſi ſanglante. Il n'a ſeulement » pas éprouvé ce que peut faire » le fer des ennemis. On doit ju- » ger de-là qu'Ariſtomène peut » avoir été plus heureux, mais » non pas plus brave que moi. » Il eſt indubitable qu'un hom- » me, qui s'eſt fait hâcher le » corps en tant d'endroits, n'a » pas craint de s'expoſer pour ſa » patrie; mais, quiconque, au » milieu de tant d'ennemis & de » tant de dangers, s'en eſt pu » tirer ſans bleſſure, doit avoir » été merveilleuſement attentif à » la conſervation de ſa perſonne. » Ce ſeroit donc une étrange cho- » ſe, ſi par le jugement de ceux » qui ont vu l'action, celui qui » a tué moins d'ennemis, & qui » a moins ſouffert en ſon corps, » remportoit le prix ſur un autre, » qui le ſurpaſſe en ces deux » points. Au reſte, ce n'eſt point » une action de valeur d'avoir » emporté ſur ſes épaules, lorſ- » qu'il n'y avoit plus de péril, un » homme, qui ne pouvoit mar- » cher à cauſe de ſes bleſſures, » Cela peut ſeulement prouver » la force du corps. Voilà tout ce » que j'avois à repréſenter devant » vous; car, il n'eſt pas queſ- » tion ici de paroles, mais d'ac- » tions. «

Alors, Ariſtomène ſe défendant à ſon tour: » J'admire, dit- » il, que le prix de la valeur » doive être en conteſtation en- » tre celui, qui a été ſauvé, & » celui qui l'a ſauvé. Car, c'eſt » une néceſſité que mon adver- » ſaire croie, ou que les Juges » ne ſont pas de bon ſens, ou » qu'ils vont juger ſur ce qui ſe » dit préſentement, & non pas » ſur ce qui s'eſt paſſé au champ » de bataille. On va faire voir » que Cléonnis a eu non ſeule- » ment moins de valeur, mais » qu'il eſt tout-à-fait ingrat. Il a » omis de raconter les actions » qu'il a faites, & il a donné aux » miennes un mauvais tour. Il » fait voir plus d'ambition qu'il » n'eſt permis; car, enfin c'eſt par » envie qu'il a privé, de la louan- » ge dûe aux belles actions, un » homme à qui il a de très-gran- » des obligations de l'avoir ſauvé. » J'avoue que j'ai été heureux,

» au milieu de ces périls ; mais, » je soûtiens qu'avant toutes choses j'ai été brave. Si j'avois » évité les ennemis, lorsqu'ils venoient à la charge, pour m'exempter d'être blessé, je ne » devrois pas être appellé heureux, mais lâche ; & je ne serois pas reçu à prétendre le » prix, mais j'aurois encouru la » peine des loix. Cependant, puisqu'en combattant aux premiers » rangs, & tuant ceux qui faisoient face, je n'ai pas souffert » ce que j'ai fait souffrir aux autres, il faut dire que j'ai été » non seulement heureux, mais » outre cela vaillant. Car, soit » que les ennemis, étonnés de » ma valeur, n'ayant pas osé » me résister, c'est pour moi » une grande louange de m'être » fait craindre d'eux ; soit que, » quand ils ont combattu, j'aie » eu tout ensemble & la force » de les tailler en piéces, & la » sage précaution de me préserver » d'être blessé, j'aurai été à la » fois & vaillant & prudent. Quiconque, dans la chaleur même » du combat, s'expose aux hazards avec précaution, posséde » les vertus & du corps & de » l'esprit. Mais, ces raisons me » pourroient servir auprès d'un » homme, qui auroit plus d'équité. Néanmoins, je suis persuadé » que dans le tems que j'emportois Cléonnis mourant, du » champ de bataille dans la ville, » sans avoir pour cela quitté mes » armes, je suis persuadé, dis-je, » qu'alors Cléonnis me rendoit » justice. Peut-être même que si » vous eussiez alors tenu moins de » compte de lui, il ne songeroit » pas aujourd'hui à me disputer » le prix de la valeur ; & pour » diminuer le mérite d'un si grand » bienfait, il ne diroit pas que » c'est une action peu considérable, parce qu'alors les ennemis » avoient quitté le champ de bataille. Qui ne sçait que souvent » ceux, qui s'étoient retirés du » combat en désordre, sont revenus à la charge, & ont remporté la victoire par cette conduite ? Voilà tout ce que j'avois » à vous dire, & je ne crois pas » que vous ayez besoin d'un plus » long discours. «

Après ces paroles, les Juges, tous d'un avis, prononcérent en faveur d'Aristomène.

Au bout de quelques jours, Euphaès étant venu à mourir, sans laisser d'enfans, le peuple eut la liberté de se choisir un maître. Cléonnis & un autre Messénien, nommé Damis, se trouvérent en concurrence avec Aristomène. Les deux devins, Épébolus & Ophionée, lui étoient en tout contraires. Ils disoient hautement qu'un parricide & un impie, qui avoit trempé ses mains dans le sang de sa fille, n'étoit pas fait pour occuper le trône d'Épytus & de ses descendans. Mais, malgré leur opposition, Aristomène eut les suffrages du peuple & prit les rênes de l'État. Il fut toujours agréable au peuple, & ne sçut pas moins gagner les grands, entre lesquels il considéra particuliérement Cléonnis & Damis. Plein d'attention pour ses alliés, il en-

voya des députés en Arcadie, à Argos & à Sicyone, avec des présens pour ceux, qui étoient à la tête des affaires parmi ces peuples. Durant presque tout son regne, les Lacédémoniens & les Messéniens, également las de la guerre, ne la firent que par quelques coups de main & quelques hostilités de part & d'autre, surtout au tems de la moisson. Les Arcadiens se joignoient quelquefois aux Messéniens, pour faire le dégât dans la Laconie; mais, les Argiens, plus circonspects, n'osoient se déclarer contre Sparte, bien résolus pourtant de se mettre du côté des Messéniens, si l'on en venoit à une action décisive. Enfin la cinquième année du regne d'Aristomène, les uns & les autres, ne pouvant plus soûtenir la longueur de la guerre, ni les dépenses qu'elle entraînoit, voulurent la terminer par un combat; & les alliés des deux nations envoyérent au jour marqué le secours, dont ils étoient convenus.

De tous les peuples du Péloponnèse, il n'y eut que les seuls Corinthiens, qui n'abandonnérent point Sparte. Au contraire, les Arcadiens marchérent en corps d'armée au secours des Messéniens. Argos & Sicyone fournirent à la vérité moins de troupes; mais, c'étoient tous gens choisis. L'ordre de bataille des Lacédémoniens fut tel: ils mirent au milieu les Corinthiens, les Hilotes, & toutes les troupes, qu'ils avoient tirées des païs nouvellement soumis à leur domination. Chaque Roi commandoit une aîle; & leur phalange plus nombreuse que jamais, étoit bien serrée & bien garnie. Pour Aristomène, voici comme il rangea son armée. Il choisit parmi les Messéniens & les Arcadiens les plus beaux hommes & les plus braves. Il les arma le plus avantageusement qu'il put, & les mêla avec les Argiens & les Sicyoniens, pour les soûtenir durant le combat. Il donna à sa phalange le plus d'étendue qu'il lui fut possible, afin qu'elle ne pût être enveloppée, & eut la précaution de s'ajuster si bien au terrein, que son armée eut toujours le mont Ithome derrière elle. Cléonnis eut le commandement de la Phalange. Aristomène & Damis se mirent à la tête des deux aîles, & prirent avec eux quelque peu d'archers & de frondeurs. Les autres troupes, à cause de leur agilité, furent destinées à se porter, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & à inquiéter l'ennemi par leurs mouvemens; car, elles avoient toutes, ou un bouclier, ou une cuirasse. Ceux, qui manquoient de cette armure, se couvroient de peaux de chévres, ou de brebis, ou même de bêtes sauvages. Les Arcadiens surtout, qui étoient des montagnards pour la plûpart, marchoient vêtus de la dépouille d'un ours, ou d'un loup. Chaque soldat avoit plusieurs javelots, & quelques-uns même des lances. Cette infanterie legére demeura comme embusquée dans un endroit de la montagne, où il n'étoit pas aisé de l'appercevoir.

La phalange d'Aristomène,

composée de Messéniens & de leurs alliés, soûtint la première décharge des Lacédémoniens, les chargea ensuite à son tour, & se montra plus expérimentée & plus aguerrie qu'ils n'avoient cru. Véritablement elle étoit inférieure en nombre, mais toute formée de troupes d'élite. Elle combattoit contre un corps, qui étoit mêlé de bonnes & de mauvaises; aussi l'emporta-t-elle, & en valeur, & du côté de l'art militaire. D'ailleurs, cette cavalerie legére, qui s'étoit cachée, venant à sortir au premier signal, harcelloit encore beaucoup les ennemis; car, les prenant en flanc, elle tiroit continuellement sur eux. Quelques-uns même avoient la hardiesse de joindre l'ennemi, & de combattre de pied ferme; de sorte que les Lacédémoniens, attaqués de tous côtés, se virent forcés de prendre la fuite. Leur roi Théopompe fut fait prisonnier avec trois cens hommes. Aristomène les égorgea tous sans épargner Théopompe lui-même, en l'honneur de Jupiter d'Ithome.

La perte de cette bataille & de tant de braves gens, qui y périrent, non seulement abattit le courage des Lacédémoniens, mais leur ôta tout espoir de terminer heureusement cette guerre. Dans la perplexité où ils étoient, ils envoyérent à Delphes pour consulter l'oracle; & voici la réponse, qu'ils en eurent:

Ce païs desiré, cette fertile terre,

Le sujet éternel d'une cruelle guerre,

Fut autrefois le prix d'un stratagême heureux;

La ruse peut encore favoriser vos vœux.

Sur la foi de cet oracle, les deux rois de Sparte & les Éphores tournérent toutes leurs pensées du côté de la ruse & de l'artifice; mais, il ne leur vint rien autre chose dans l'esprit, que de faire ce qu'avoit fait autrefois Ulysse, devant le siége de Troye. Ils choisirent donc une centaine d'hommes, qu'ils envoyérent à Ithome, avec ordre de se donner pour déserteurs, & cependant de bien observer les desseins & les démarches des ennemis. Afin que leur désertion ne parût point douteuse, on leur fit leur procès à Sparte. Ces gens exécutérent leurs ordres; mais, Aristomène n'y fut pas trompé. Il renvoya sur le champ ces traîtres, en disant que les finesses des Lacédémoniens étoient aussi usées, que leur injustice étoit récente. Cette tentative n'ayant pas réussi, ils entreprirent de débaucher les allies des Messéniens; projet, où ils ne réussirent pas mieux; car, les Arcadiens, à qui ils s'étoient d'abord adressés, ne voulurent seulement pas écouter leurs propositions; ce qui dégoûta les Lacédémoniens d'envoyer à Argos, de crainte d'un pareil refus.

Aristomène, ayant eu connoissance de toutes ces menées, envoya à son tour consulter le dieu de Delphes; & la Pythie répondit ce qui suit:

Un laurier immortel va couronner ton front,

Le ciel l'ordonne ainſi; mais d'un ſecret affront

Tâche de te défendre, & crains que l'artifice

Ne creuſe ſous tes pas un affreux précipice.

Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour

Et ſe refermeront par un triſte retour.

Alors c'eſt fait d'Ithome, & ſon heure fatale

L'abandonne aux fureurs de ſa fiere rivale.

Ariſtomène & tous les Interprétes d'oracles ne purent comprendre celui-ci; mais, dans la ſuite, il devint plus clair & fut vérifié par l'événement. En effet, quelque tems après, il arriva qu'Ophionée, ce devin qui étoit aveugle de naiſſance, recouvra la vue d'une manière fort extraordinaire; car, il ſe plaignit durant quelques jours de violens maux de tête, & au moment qu'il en fut délivré, il vit clair.

Les dieux ne ceſſoient d'avertir les Meſſéniens de leur ruine prochaine par des prodiges, qui n'étoient pas équivoques. Minerve étoit repréſentée en bronze à Ithome avec ſes armes; ſon bouclier tomba tout à coup. Un jour qu'Ariſtomène vouloit ſacrifier à Jupiter Ithomate, des béliers, qui devoient ſervir de victimes, allérent d'eux-mêmes heurter contre l'autel d'une ſi grande force, qu'ils moururent ſur le champ. Des chiens s'attroupoient durant la nuit, faiſoient des hurlemens épouvantables; & enſuite on les voyoit paſſer par bandes au camp des Lacédémoniens. Tous ces prodiges troubloient fort Ariſtomène; mais, il eut un ſonge, qui ſembloit lui annoncer ſon malheur encore plus diſtinctement. Il réva qu'il étoit ſur le point de donner bataille. Déjà il avoit ſacrifié aux dieux; & les entrailles des victimes étoient ſur la table. En ce moment ſa fille s'apparoit à lui, vêtue de deuil, le ſein & le ventre ouverts, & ruiſſelans de ſang, effet lamentable de la fureur du pere. Elle jette les entrailles des victimes, renverſe la table, arrache à ſon pere les armes qu'il avoit priſes, lui met en la place une couronne d'or ſur la tête, & le revêt d'un habit blanc; tel fut ſon ſonge. Cette funeſte viſion ſembloit lui prédire ſa fin, d'autant plus que, parmi les Meſſéniens, c'étoit la coûtume, avant que d'enterrer les perſonnes illuſtres, de les expoſer vêtues de blanc avec une couronne ſur la tête. Il étoit tout occupé de ces triſtes idées, lorſqu'on vint lui annoncer qu'Ophionée étoit redevenu aveugle comme auparavant. Ce fut pour lors qu'il comprit l'oracle & le ſens de ces vers:

Quand deux yeux s'ouvriront à la clarté du jour,

Et ſe refermeront par un triſte retour,

Alors c'eſt fait d'Ithome, &c.

Ariſtomène,

Ariſtomène, venant donc à repaſſer dans ſon eſprit le malheur, qu'il avoit eu d'égorger ſa propre fille, ſans que ſa mort fût d'aucune utilité à l'État, & voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour ſa patrie, ſe paſſa ſon épée au travers du corps, & expira ſur le tombeau de ſa fille. Ce grand homme avoit fait tout ce qui ſe pouvoit faire humainement pour le ſalut des Meſſéniens; mais, il ne put, dit Pauſanias, vaincre la rigueur du deſtin, ni la malignité de la fortune, qui ne ſeconda jamais ſes entrepriſes. Il avoit regné ſix ans & ſix mois. Sa mort doit être placée, vers l'an 723 ou 724 avant l'Ére Chrétienne. Damis lui ſuccéda ſans porter le titre de Roi.

ARISTOMÈNE II, *Ariſtomenes*, Αριστομένης, (a) prince célebre, qui vivoit du tems de la ſeconde guerre des Meſſéniens. Ce fameux héros commença à paroître, l'an 685 avant l'Ére Chrétienne; & il vivoit encore vers l'an 640 avant la même Ére. Il étoit, comme Ariſtomène I, du ſang royal des Héraclides Épytides. Mais, les Meſſéniens, ſuivant la coûtume des Anciens, croyoient que la naiſſance d'Ariſtomène II avoit eu quelque choſe de merveilleux. En effet, ils diſoient qu'un génie ou un dieu, ſous la forme d'un dragon, eut commerce avec Nicotelée, & que de ce commerce naquit Ariſtomène. Quoiqu'il en ſoit, Ariſtomène, jeune & plein de courage, & tout ce qu'il y avoit de jeunes gens diſtingués dans la Meſſénie, excitoient ſans ceſſe leurs compatriotes à prendre les armes.

Au premier combat, qui ſe donna, on dit qu'Ariſtomène fit plus qu'on ne pouvoit attendre d'un homme. C'eſt pourquoi, après ce combat, les Meſſéniens l'élurent pour roi; mais, ayant refuſé cet honneur, il fut déclaré général avec une autorité abſolue. Ariſtomène avoit pour maxime que tout homme de guerre, en même-tems qu'il fait de grandes choſes, doit ſçavoir ſouffrir & ne s'étonner, ni des revers, ni de la mort même. Pour lui, il crut devoir commencer par un coup d'éclat, qui le rendît pour toujours formidable aux Lacédémoniens. Dans cette réſolution, il s'achemine vers Sparte, y entre de nuit, & trouve le moyen d'appendre ſon bouclier dans le temple de Minerve Chalciœcos. L'inſcription portoit que ce bouclier avoit été conſacré à la déeſſe par Ariſtomène, des dépouilles remportées ſur Lacédémone.

Bientôt après, les Lacédémoniens, ayant à leur tête, Anaxandre leur roi, en vinrent aux mains avec les Meſſéniens. Ariſtomène, qui commandoit ceux-ci, étoit accompagné de quatre-vingts jeunes hommes, qui tenoient tous à grand honneur d'avoir été jugés dignes de combattre ſous ſes yeux. Leur petit nombre

(a) Plut. Tom. I. pag. 33. Diod. Sicul. pag. 492. Pauſ. pag. 243, 244. & ſeq. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 106, 108. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 96. & ſuiv. Tom. XIX. pag. 127.

faisoit qu'ils étoient plus attentifs à se secourir les uns les autres, & qu'il leur étoit plus aisé d'observer le moindre signe de leur général. Ce fut à la tête de cette troupe d'élite, qu'il chargea la troupe d'Anaxandre, composée de ce qu'il y avoit de plus braves Lacédémoniens. Le petit peloton d'Aristomène, après avoir essuyé une infinité de coups avec un courage intrépide, commençoit à désespérer de la victoire. Cependant, plus acharné, à mesure qu'il diminuoit, à force de tems & de persévérance, il fit plier le bataillon d'Anaxandre. En même-tems, Aristomène commande à de nouvelles troupes de l'enfoncer; ce qui fut fait. Pour lui, il tombe sur un autre corps, qui faisoit encore ferme, le pousse, le culbute, tombe ensuite sur un autre avec le même succès, & encore sur un autre, jusqu'à ce que s'étant porté de tous côtés, & ayant combattu par tout où il y avoit des ennemis, il eût mis toute l'armée des Lacédémoniens en déroute. Alors, les voyant prendre honteusement la fuite, sans se donner même le tems de se rallier, il les poursuit l'épée dans les reins, & leur imprime tant de crainte, que jamais homme ne s'est rendu si formidable à ses ennemis. Quand il les eut poussés jusqu'à un poirier sauvage, qui étoit au milieu d'un champ, Théocle lui défendit de passer outre, disant que les Dioscures s'étoient autrefois reposés sous cet arbre, & qu'il falloit le respecter. Mais, Aristomène se laissant emporter à son ardeur, & ne croyant pas devoir déférer si scrupuleusement à son devin, méprisa l'avis. Aussi lui arriva-t-il, en cet endroit fatal, de perdre son bouclier. Pendant qu'il le cherche, les Lacédémoniens qui fuyoient toujours, lui échappérent. Mais, cette défaite les découragea si fort, qu'ils vouloient absolument faire la paix. Tyrtée les en dissuada, en leur récitant des élégies propres à leur relever le courage; & il remplaça les soldats, qui avoient péri dans le combat par un égal nombre d'Hilotes, qu'il incorpora dans chaque troupe.

Aristomène, de retour à Andanie, fut reçu avec les acclamations qu'il méritoit. Les femmes jettoient des guirlandes & des fleurs sur son passage, en chantant ce distique, qui se chantoit encore du tems de Pausanias :

L'heureux Aristomène a par vaux & par monts

De nos fiers ennemis poussé les bataillons.

Quelque tems après, il recouvra son bouclier; car, étant allé à Delphes, il apprit de la Pythie, qu'il le trouveroit à Lébadée dans la chapelle souterreine de Trophonius. Il l'y retrouva en effet; & à un second voyage, il le consacra au dieu dans cette même chapelle. Pausanias lui-même l'y avoit vu. Il étoit remarquable par la figure d'un aigle éployé, qui, de ses aîles, en embrassoit les deux extrêmités.

Aristomène, étant revenu de Béotie, avec son bouclier, qu'il avoit, comme on vient de dire,

recouvré dans l'antre de Trophonius, ne songea qu'à exécuter de nouveaux projets. Ayant donc rassemblé quelques troupes, & prenant encore avec lui cette brave jeunesse, dont il s'étoit si bien trouvé, il marche & arrive sur la nuit aux portes d'une ville de la Laconie, qu'Homère, dans son dénombrement, appelle Pharé, & que les Spartiates & les peuples d'alentour nommoient Phares. Il tue la sentinelle, fait main-basse sur ceux qui résistent, pille la ville, & reprend le chemin de Messène, avec un butin considérable. Anaxandre, accompagné d'un gros de Lacédémoniens, l'attendoit au passage. Aristomène le charge, le met en fuite, & ne cesse de le poursuivre, que parce qu'il se sent percé d'un javelot au bas des reins; ce qui l'obligea de revenir sur ses pas, mais sans avoir rien perdu de sa proie. Il ne prit que le tems qu'il lui falloit pour se guérir. Son dessein étoit d'aller assiéger Sparte; mais, Hélène & les Dioscures, s'étant apparus à lui en songe, l'en détournérent. En passant par Caryes, il trouva toutes les filles du païs assemblées, qui dansoient & chantoient pour célébrer une fête de Diane. Il les prit toutes, & retenant seulement celles, qui appartenoient à des gens riches ou puissans, il les conduisit jusqu'à un village de la Messénie.

Après les avoir mises sous la garde de quelques Messéniens de sa troupe, il alla se reposer. Pendant qu'il dormoit, des soldats à demi ivres, à ce que l'on croit, voulurent violer ces Caryatides. Aristomène, qui en fut averti, eut bien de la peine à les en empêcher. Il eut beau leur représenter qu'une action si brutale n'étoit pas permise à des Grecs. Il fut obligé de faire un exemple de sévérité, en punissant de mort quelques-uns des plus coupables. Ensuite, moyennant une grosse rançon, il rendit ces filles à leurs parens, sans avoir souffert qu'aucune fût deshonorée.

Il y avoit dans la Laconie un lieu nommé Égila, qui étoit fort fréquenté à cause d'un temple de Cérès, qui étoit en grande vénération. Aristomène & sa troupe sçurent que les femmes des environs étoient assemblées en ce lieu, à l'occasion d'une fête. Aussi-tôt, ils résolurent de les enlever. Mais, ces femmes, inspirées & protégées apparemment par la Déesse, se défendirent courageusement, les unes avec des couteaux, les autres avec des broches, d'autres avec des torches ardentes, toutes armes qu'elles trouvérent dans l'appareil même du sacrifice; de sorte que, non seulement plusieurs d'entre les Messéniens furent blessés, mais qu'Aristomène reçut plusieurs coups & fut fait prisonnier. Cependant, la nuit suivante, il se sauva & gagna la Messénie. On crut que la prêtresse de Cérès, qui se nommoit Archidamée, avoit elle-même favorisé son évasion, non qu'elle se fût laissé corrompre par ses présens, mais parce que, dès long-tems auparavant, elle avoit pris de l'amour pour lui. Quoiqu'il en soit, elle en fut quitte pour dire qu'il avoit

rompu ſes chaînes & qu'il s'étoit enfui.

Ariſtomène ayant formé un corps de trois cens hommes bien choiſis, ſe rendit formidable avec cette troupe. Il faiſoit tous les jours quelque priſe, enlevant bled, vin, bétail, meubles & eſclaves; mais, il rendoit les meubles & les eſclaves à leurs maîtres pour une ſomme d'argent ſuivant l'eſtimation. Ce pillage continuel obligea les Lacédémoniens à faire une ordonnance, par laquelle il étoit dit que les terres, limitrophes de la Laconie & de la Meſſénie, étant trop expoſées aux courſes des ennemis, on eût à ne les plus enſemencer, tant que la guerre dureroit; mais, le reméde fut pire que le mal. Cette ordonnance cauſa une diſette de grains, & la diſette cauſa une ſédition, les gens qui étoient riches en terres, ne pouvant ſouffrir qu'elles ne leur rapportaſſent rien. Tyrtée appaiſa cette émeute, & calma les ſéditieux par ſes vers. Sur ces entrefaites, Ariſtomène, accompagné de ſa troupe favorite, partit le ſoir du mont Ira, marcha toute la nuit avec une diligence incroyable, & ſe trouvant aux portes d'Amycles à la pointe du jour, prit la ville, la pilla, & eut plutôt rejoint les ſiens, que Sparte n'eût eu nouvelles de ce qui s'étoit paſſé.

Revenu au camp, il recommença ſes courſes ordinaires, juſqu'à ce qu'il fut ſurpris par un gros détachement de l'armée ennemie, qui s'étoit poſté en embuſcade. Ce détachement faiſoit plus de la moitié de l'armée des Lacédémoniens, & étoit commandé par les deux Rois. Ariſtomène, après s'être défendu comme un lion, reçut pluſieurs bleſſures; & frappé d'un coup de pierre à la tête, il perdit connoiſſance, & tomba comme s'il eût été mort. Auſſitôt, les Lacédémoniens, accourant en foule, le prirent, & avec lui cinquante hommes de ſa troupe. Ils furent tous jettés dans un gouffre, qu'ils nommoient Céada. C'étoit un lieu, où ils avoient coûtume de précipiter les criminels, qui étoient condamnés à perdre la vie. Ainſi périrent les cinquante Meſſéniens de la troupe d'Ariſtomène; pour lui, dit Pauſanias, le même dieu, qui l'avoit ſauvé tant de fois, le ſauva encore celle-ci.

Ceux, qui veulent donner un air de merveilleux à ſes aventures, diſent qu'au moment qu'il fut jetté dans ce précipice, un aigle vola à ſon ſecours, & le ſoûtint avec ſes aîles éployées; de ſorte qu'en tombant, ou, pour mieux dire, en deſcendant, [car cet aigle le portoit] il ne fut, ni eſtropié, ni même bleſſé. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe tirer de cet abîme ſans une eſpèce de miracle. Il y paſſa deux jours, étendu par terre, le viſage couvert de ſon habit comme un homme, qui ſe tenoit ſûr de mourir, & qui attendoit ſa fin. Au troiſième jour, il entendit du bruit; & découvrant ſon viſage, il entrevit un renard, qui mangeoit un cadavre; car, aux épaiſſes ténébres du lieu, ſe mêloit tant ſoit peu de

jour. Il comprit donc qu'il y avoit quelque ſoupirail, quelque trou par où ce renard étoit entré. La difficulté étoit de le trouver. Il réſolut d'attendre que l'animal fût plus près de lui. Dès qu'il le vit à ſa portée, il le prit d'une main, & de l'autre, toutes les fois que le renard ſe tournoit de ſon côté, il lui préſentoit ſon habit, que cet animal ne manquoit pas de prendre & de tirer avec ſes dents. Alors, ſuivant l'animal & ſe laiſſant conduire à lui, il faiſoit quelques pas à travers les pierres & les immondices, juſqu'à ce qu'enfin il apperçut une ouverture, qui donnoit un peu de lumière, & par où l'animal avoit paſſé. Pour lors, il lâcha le renard, qu'il vit auſſi-tôt grimper & ſe ſauver par ce trou. Ariſtomène, profitant de l'exemple, élargit ce trou avec les mains, non ſans peine; mais, enfin il l'élargit, ſe ſauva & alla rejoindre les ſiens.

Il faut avouer que la fortune, en le faiſant tomber entre les mains de ſes ennemis, le traita bien indignement. Car, du courage & de la réſolution dont il étoit, il n'y avoit perſonne au monde, qui pût eſpérer de le prendre vif; mais, il faut avouer auſſi que le bonheur avec lequel il ſe tira du précipice, où on l'avoit jetté, fut une aventure très-ſingulière, & très-propre à prouver que quelque divinité veilloit à ſa conſervation. C'eſt Pauſanias qui parle ainſi; car, je ne fais que rapporter ce que dit cet Auteur.

Ariſtomène ne fut pas plutôt rentré dans Ira, que des transfuges en allérent porter la nouvelle aux Lacédémoniens, qui ne ſe laiſſérent pas plus perſuader, que ſi on leur avoit dit qu'un mort étoit reſſuſcité; mais, il leur apprit bientôt lui-même ce qui en étoit. Car, ayant ſçu, par ſes coureurs, que les Corinthiens venoient au ſecours des aſſiégeans, & que ces troupes, n'obſervant aucune diſcipline dans leur marche, campoient ſans poſer, ni corps de garde, ni ſentinelles; il alla ſe mettre en embuſcade ſur leur chemin, les attaqua bruſquement durant la nuit, lorſque le ſoldat étoit endormi, en fit un grand carnage, tua quatre de leurs principaux officiers, pilla la tente du général, & s'en retourna chargé de butin. Pour lors, les Lacédémoniens connurent que c'étoit Ariſtomène, qui avoit fait cette expédition, & non un autre. A ſon retour, il fit un ſacrifice à Jupiter Ithomate, non un ſacrifice à l'ordinaire, mais ce qu'on appelloit une Hécatomphonie; c'étoit une ſorte de ſacrifice, qui avoit été en uſage de tout tems chez les Meſſéniens, & qui n'avoit lieu que lorſqu'un général avoit eu le bonheur de tuer de ſa main cent ennemis dans un combat. Ariſtomène ſacrifia ainſi trois fois en ſa vie; la première après la bataille qui ſe donna dans le lieu appellé *le monument de ſanglier*; la ſeconde après l'expédition, dont on vient de parler, & la troiſième pour un pareil ſuccès dans quelqu'une de ſes excurſions.

Ariſtomène, qui, ſur la foi

d'une trève jurée de part & d'autre, croyoit n'avoir rien à craindre, s'étant malheureusement écarté, sept Crétois, du nombre de ceux qui étoient venus au secours des Lacédémoniens, lui dressérent une embuscade, où il donna; de sorte qu'ils le prirent. Et comme il étoit déjà nuit, tout ce qu'ils purent faire, ce fut de lui lier les pieds & les mains avec les courroies, dont ils se servoient à attacher leurs carquois. Aussi-tôt, deux de la bande s'en vont à Sparte, pour annoncer l'agréable nouvelle de la prise d'Aristomène; & les cinq autres conduisirent leur prisonnier jusqu'à un village de la Messénie, que l'on nommoit Agilus. Là demeuroit une jeune fille avec sa mere qui étoit veuve. La nuit précédente, cette fille avoit eu un songe fort extraordinaire. Elle avoit rêvé que des loups traînoient dans un champ un lion enchaîné, auquel on avoit arraché les ongles; que pleine de compassion pour ce lion, elle avoit eu le courage de l'approcher & de lui redonner des ongles; & qu'un moment après, les loups avoient été mis en piéces, par cet animal.

Voyant donc ce prisonnier, ainsi lié, elle ne douta pas que ce ne fût l'accomplissement de son rêve. Mais, quand elle sçut de sa mere, que c'étoit Aristomène, elle se confirma encore plus dans cette pensée; & observant attentivement les yeux du prisonnier, elle comprit sans peine ce qu'il souhaitoit qu'elle fît. Aussi-tôt, elle va tirer du vin; & fait tant boire les Crétois, qu'ils s'enivrent, & peu de tems après s'endorment. Alors, cette généreuse fille prend le poignard de celui qui dormoit le plus profondément, & en coupe les courroies, dont ils avoient lié Aristomène, qui, avec le même poignard, égorge les cinq Crétois. Ensuite, pour marquer sa reconnoissance à sa libératrice, il lui fit épouser son fils Gorgus, qui n'avoit pas encore dix-huit ans.

Cependant les affaires des Messéniens étoient réduites à la derniére extrêmité. Aristomène & le devin Théocle allérent consulter l'oracle à Delphes. La Pythie leur répondit par ces vers:

Quand un bouc altéré boira l'eau du Néda,

C'est à vous d'y veiller, c'en est fait de Messène;

Jupiter l'abandonne, & sa perte est certaine.

Il faut sçavoir que le même mot Grec, qui signifie un bouc, signifioit aussi, chez les Messéniens, un figuier sauvage. Or, il y avoit un figuier sauvage, qui étoit venu sur le bord du Néda, & qui, au lieu de croître en hauteur, s'étoit comme plié & renversé du côté du fleuve; ensorte que l'extrêmité de ses branches touchoit à l'eau. Le devin Théocle ayant remarqué ce figuier sauvage, comprit que ce que l'on entendoit d'un bouc, la Pythie pouvoit fort bien l'entendre de cet arbre; d'où il jugea que c'étoit fait des Messéniens, & que leur perte étoit inévitable. Cependant, il tint sa conjecture secrete, & ne s'en ouvrit qu'au

ſeul Ariſtomène. Il le mena au pied du figuier, lui développa le ſens de l'oracle, & l'aſſura qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Ariſtomène n'eut pas de peine à le croire, & perſuadé qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il prit des meſures conformes à la néceſſité préſente.

Dans le tréſor de l'État, on gardoit un monument, qui étoit comme un gage ſacré de la durée de l'empire; enſorte que ſi les Meſſéniens le laiſſoient perdre, ils devoient périr ſans reſſource; & qu'au contraire, s'ils le conſervoient, ils devoient ſe relever un jour & refleurir plus que jamais. C'eſt ce que Lycus, fils de Pandion, leur avoit prédit. C'étoit un ſecret d'État, que peu de gens ſçavoient. Ariſtomène, qui en avoit connoiſſance, dès que la nuit fut venue, prit ce précieux monument, le porta dans l'endroit le plus déſert & le plus écarté du mont Ithome, le cacha ſous terre, puis s'adreſſant à Jupiter Ithomate & à tous les dieux tutélaires de l'empire, les pria de ne pas permettre que ce ſacré dépôt, l'unique eſpérance des Meſſéniens, tombât jamais entre les mains de leurs ennemis. Enfin, il étoit arrêté que les Meſſéniens, comme autrefois les Troyens, périroient par un adultére. C'eſt ce qui arriva en effet.

Un Pâtre, après avoir long-tems abuſé de la femme d'un Meſſénien, vint une nuit avertir les Lacédémoniens, que perſonne ne gardoit en ce moment la citadelle d'Ira. Les ennemis profitant de cet avertiſſement, qui n'étoit que trop bien fondé, y marchent droit & s'en emparent facilement. Ariſtomène & Théocle, qui avoient l'oracle d'Apollon préſent à l'eſprit, & qui n'étoient pas trompés par l'ambiguité des termes, ſçavoient bien qu'il n'y avoit plus de reméde. Cependant, pour ne pas allarmer les autres, ils leur en firent un ſecret. Courant tous deux par la ville, à meſure qu'ils trouvoient des Meſſéniens, ils les exhortoient à faire leur devoir en braves gens; & par leurs cris, ils tâchoient de réveiller ceux qui étoient renfermés dans les maiſons. La nuit ſe paſſa ainſi, ſans qu'il ſe fît rien de conſidérable de part ni d'autre; car, les Lacédémoniens, qui ne connoiſſoient point les lieux, & qui craignoient Ariſtomène, n'oſérent rien tenter.

Lorſque le jour parut, & que l'on put ſe reconnoître, Ariſtomène n'oublia rien pour irriter le déſeſpoir des Meſſéniens; mais, enfin, quand il vit que tous, hommes & femmes, étoient aux abois, il leur ordonna de le ſuivre par le chemin qu'il alloit leur frayer. Il donna la conduite de l'arrière-garde à Gorgus & à Manticle. Pour lui, ſe mettant à l'avant-garde, la pique à la main, par un ſigne de tête & par ſa mine, il fit comprendre qu'il vouloit ſe faire un paſſage au travers des ennemis. Empérame & ſes Spartiates ne jugeant pas à propos d'irriter davantage des forcenés, dont le déſeſpoir étoit à craindre, s'ouvrirent d'eux-mêmes, & les laiſſérent paſſer; en quoi ils ne firent que

ſuivre l'avis de leur devin Hécate.

Ariſtomène, inconſolable du ſaccagement de ſa ville, & enragé contre les Lacédémoniens, imagina cet expédient. Parmi ſes Meſſéniens, il fit choix de cinq cens hommes, tous gens déterminés, & qui comptoient leur vie pour rien. Enſuite, en préſence des Arcadiens & d'Ariſtocrate, leur roi, il demande à ſes braves, s'ils ſeroient contens de mourir avec lui, en vengeant leur patrie. Tous l'en ayant aſſuré, il leur déclare que dès le ſoir même il les mene à Sparte; *& j'eſpère*, ajoûta-t-il, *que nous en aurons bon marché, pendant que la plûpart de ſes habitans ſont occupés à piller les richeſſes, que nous avons laiſſées à Ira. Si nous réuſſiſſons, & que nous prenions Sparte, ils nous rendront notre bien, & nous leur céderons le leur; que ſi nous mourons, du moins aurons-nous l'honneur d'avoir conçu un beau deſſein, & nous laiſſerons un grand exemple à la poſtérité.* Après qu'il eut dit ce peu de mots, trois cens Arcadiens s'offrirent encore & voulurent partager la gloire de l'entrepriſe. Mais, les uns & les autres furent obligés d'en différer l'exécution, parce qu'en ſacrifiant, ils n'avoient pas trouvé les entrailles des victimes telles qu'ils les ſouhaitoient. Le lendemain venu, ils découvrent que les Lacédémoniens, ſont informés de tout, & que c'eſt Ariſtocrate, qui les a trahis.

Les Meſſéniens n'ayant plus alors de reſſource, réſolurent d'aller chercher de nouvelles terres. Tous ſouhaitoient qu'Ariſtomène voulût être le chef de la colonie; mais, il les aſſura que tant qu'il vivroit, il combattroit contre les Lacédémoniens, & qu'il eſpéroit faire encore bien de la peine à Sparte. Il leur donna donc pour conducteur Gorgus & Manticle. Enſuite, il maria ſa ſœur Hagnagora & deux de ſes filles, qui avoient atteint l'âge nubile, aux plus éminens du païs, où il demeuroit. Bientôt après, les dieux donnérent un mari à la troiſieme. Damagéte, roi d'Ialyſe, qui étoit une ville de l'iſle de Rhodes, alla en perſonne à Delphes, pour conſulter l'oracle ſur le choix d'une femme. La Prêtreſſe lui ordonna d'épouſer la fille du plus brave homme, du plus noble, & du plus diſtingué qu'il y eût dans la Grèce. Ariſtomène étoit dans le même-tems à Delphes pour ſes affaires particulières. Le prince Rhodien, qui avoit oui parler de ſon rare mérite, comprit facilement qu'il n'avoit pas beſoin de chercher plus loin, & qu'il n'y avoit point d'homme dans toute la Gréce, qui fût comparable à Ariſtomène. Il lui demande ſa fille, & il l'obtient. Après cela, il s'en retourne à Rhodes, menant avec lui & le pere & la fille. Mais, Ariſtomène ne put pas y reſter long-tems. Il ſe diſpoſa à faire un voyage à Sardes, capitale de la Lydie. Son deſſein étoit d'aller de-là à Ecbatane à la cour de Phraorte, roi de Médie. Mais, une maladie, dont il fut attaqué, & qui l'emporta en peu de tems, mit obſtacle à tous ſes deſſeins.

Damagéte, ſon gendre, lui érigea un ſuperbe monument; & les Rhodiens ne témoignérent pas moins d'empreſſement à lui rendre les honneurs qu'il méritoit.

Il me ſemble, dit un ancien Écrivain, que c'eſt-là le récit le plus probable de la mort d'Ariſtomène. Mais, il y en a un autre que nous trouvons dans pluſieurs Auteurs, & qui eſt beaucoup plus commun. On dit qu'après s'être pluſieurs fois échappé miraculeuſement des mains des Lacédémoniens, il fut enfin repris & mis à mort; qu'on l'ouvrit tout vivant, & qu'on trouva ſon cœur tout velu. Quoique nous ne connoiſſions pas les premiers Auteurs de ce récit, ou plutôt de cette fable, & que nous n'en puiſſions rien dire de particulier, il y a néanmoins beaucoup de raiſons, qui nous empêchent de la croire. Une entre autres, c'eſt que ceux qui avoient écrit le plus exactement l'hiſtoire des guerres des Meſſéniens, & la vie d'Ariſtomène, ne faiſoient aucune mention de ce fait.

Ariſtomène étoit brave de ſa perſonne, bon ſoldat, excellent général, bien fait de corps, & d'un genie ſupérieur, propre à former les plus vaſtes projets, & à exécuter les plus grandes entrepriſes. Il ſupportoit aiſément les fatigues. Il étoit hardi & entreprenant, peut-être même téméraire; mais, la prodigieuſe inégalité de ſes forces le mettoit dans la néceſſité de tout hazarder & de tout entreprendre. Cette même inégalité rend excuſable la hardieſſe, avec laquelle il expoſoit ſi fort & ſi ſouvent une vie, d'où dépendoit le ſuccès de la guerre, & le ſalut de tant de citoyens. Cette raiſon ſeule eſt l'apologie de pluſieurs autres de ſes actions, où il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de bas. Par exemple, il faiſoit quelquefois la guerre à des femmes; il pilloit, il ravageoit le païs ennemi, parce que n'ayant pas aſſez de troupes, il n'étoit pas toujours en état de livrer bataille & de réſiſter à une armée entière.

Mais, il ne paroît pas avoir été fort religieux; & quoiqu'on puiſſe dire qu'il eſt probable qu'il n'eut aucune part à l'action des deux jeunes Meſſéniens, qui, ſous la forme de Caſtor & de Pollux, allérent dans le camp des Lacédémoniens troubler leurs cérémonies les plus ſacrées; il eſt certain que l'on voit quelque choſe d'impie dans celle qu'il fit en attaquant les femmes & les prêtreſſes, dans le tems qu'elles étoient occupées au ſervice des déeſſes. Son amour pour la patrie, ſon zéle pour la liberté, qui étoit le mobile de toutes ſes actions, & qui ne l'abandonna jamais juſqu'aux derniers momens de ſa vie, doivent couvrir bien des fautes. Si les portraits, que nous avons d'Ariſtomène, ne ſont pas extrêmement flattés; & ſi ce que les Hiſtoriens rapportent de ſes actions, eſt bien vrai, on peut dire que, ſi parmi les anciens héros, il y en a eu pluſieurs qui ayent mieux réuſſi dans les guerres, qu'ils ont entrepriſes, il y en a peu qui aient mérité de plus heureux ſuccès. Et ſi d'autres ont entrepris

de délivrer leur patrie avec une meilleure fortune, à peine s'en trouve-t-il un seul, qui ait eu autant de difficultés à surmonter, qui ait été plus accablé d'affaires, ou qui ait fait paroître plus de grandeur d'ame, lors même qu'il succomboit.

Du tems de Pausanias, on voyoit à Ithome en Messénie le tombeau d'Aristomène. Comme les habitans prétendoient que c'étoit un vrai tombeau, & non pas un cénotaphe, Pausanias leur demanda comment cela se pouvoit faire. Ils lui répondirent que, par le commandement de l'oracle de Delphes, le corps de ce héros avoit été rapporté de Rhodes à Ithome. Ensuite, ils lui contérent quelques particularités du sacrifice, qu'ils faisoient sur son tombeau. Il y avoit auprès une colomne, à laquelle ils attachoient le taureau, qni devoit servir de victime. Cet animal, aussi-tôt qu'il se sentoit lié, tâchoit de s'échapper. Si, à force de se tourmenter, il déplaçoit la colomne, c'étoit une marque que la victime étoit agréable, & ils en tiroient un bon augure. Mais, si, au contraire, l'animal moins fougueux laissoit la colomne en l'état où elle étoit, ils se croyoient menacés de quelque malheur. Au reste, ils étoient persuadés qu'Aristomène, quoiqu'il ne fût plus au monde, ne laissa pas de se trouver à la bataille de Leuctres; & que s'étant mis du parti des Thébains, il fut cause de la victoire, qu'ils remportérent sur les Lacédémoniens.

ARISTOMÈNE, *Aristomenes*, Ἀριστομένης, (*a*) Acarnanien. Émile, général des Romains, étant venu à Alexandrie vers l'an 201 avant l'Ére Chrétienne, & ayant pris possession de la tutele de Ptolémée Epiphane, au nom de la République, confia la garde & l'éducation de ce jeune Prince à Aristomène, & l'établit pour premier ministre. Cet Aristomène avoit vieilli dans la cour d'Égypte; & il s'acquitta, avec beaucoup de prudence & de fidélité, de l'emploi qui lui fut confié.

Quelques années après, Aristomène, informé d'un complot que l'on tramoit contre le Roi, fit arrêter le général Scopas, qui en étoit l'auteur. Cet officier fut convaincu & exécuté avec ses complices, parmi lesquels étoit Dicéarque, autrefois amiral des Macédoniens, qui s'étoit fort distingué par ses crimes. Aristomène le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres; mais, pour lui, il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, & qu'on l'eut entiérement assoupie, le Roi fut déclaré majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint tout-à-fait l'âge marqué pour cette cérémonie, & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solemnité. Le gouvernement lui fut mis par-là entre les mains, & il commença à prendre connoissance des

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 459, 511, 512.

affaires. Tant qu'Ariſtomène continua à les conduire ſous lui, tout alla fort bien. Mais, le Roi ſe dégoûta bientôt de cet habile & fidele miniſtre ; & peu de tems après, il le fit mourir, pour ſe défaire d'un homme dont la vertu l'embarraſſoit. Auſſi, tout le reſte de ſon regne ne fut qu'un déſordre continuel. Ariſtomène mourut l'an 196 avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Il y a eu encore du nom d'Ariſtomène. 1.° Un général des Perſes, qui vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Comme il alloit, par ordre de Darius, reprendre la côte de l'Helleſpont, il fut attaqué & défait par des troupes Macédoniennes. Tous ſes vaiſſeaux furent ou pris ou coulés à fond. 2.° Un Athléte de Rhodes, qui avoit remporté la victoire au combat du pancrace & de la lutte. On voyoit ſa ſtatue à Olympie. 3.° Un Athénien poëte Grec, qui vécut ſous la 88e Olympiade, vers l'an 428 avant J. C. On le ſurnomma τυροποιος, *Caſeos parans*, qui prépare des fromages ; d'autres liſent γυροποιὸς, *Januarum fabricator*, qui fait des portes. Ce poëte Grec avoit compoſé pluſieurs comédies. 4.° Un Philoſophe de Cappadoce, ſous l'empire de Julien dans le quatrième ſiécle. Ce Prince lui écrivit une lettre, pour ſe plaindre de ce qu'il n'étoit pas venu le trouver à Rome, ainſi que pluſieurs autres Philoſophes.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*b*) Athénien contemporain du tyran Piſiſtrate, pour lequel il eut beaucoup d'attachement. Ce fut lui qui demanda au peuple qu'on accordât au Tyran 50 gardes pour la ſûreté de ſa perſonne. Le peuple ayant autoriſé la propoſition d'Ariſton, il ne s'amuſa pas à inquiéter le Tyran, ni à diſputer avec lui ſur le nombre des gardes. Il lui en laiſſa tranquillement prendre à ſes gages tant qu'il en voulut, & tant qu'enfin, il ſe rendit maître de la citadelle.

ARISTON, *Ariſton*, Ἀρίστων, (*c*) fils & ſucceſſeur d'Agaſicle, roi de Sparte, épouſa la plus belle perſonne que l'on eût vue à Sparte, depuis Hélène, mais auſſi la plus débauchée & la plus mépriſable. Cette Princeſſe accoucha d'un fils à ſept mois. Un eſclave étant venu en apporter la nouvelle au Roi, comme il étoit au conſeil avec les Éphores, il dit que cet enfant ne pouvoit être de lui. Sans doute qu'il ne ſe ſouvenoit pas, dit Pauſanias, des vers de l'Iliade d'Homère, au ſujet de la naiſſance d'Euryſthée, ou peut-être ne les avoit-il jamais ſçus. Ces vers du 15e livre de l'Iliade diſent qu'Euryſthée vint au monde à ſept mois. Si Ariſton s'étoit ſouvenu de ce paſſage d'Homère, il auroit compris qu'une femme peut accoucher à ſept mois de groſſeſſe, & que ſon enfant peut vivre. Quoiqu'il en ſoit, cette parole lui

(*a*) Q. Curt. L. IV. c. 1. Pauſ. pag. 329.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 95.

(*c*) Pauſ. pag. 165, 171. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 76.

coûta cher dans la suite ; car, Démarat, qui étoit cet enfant, en perdit la couronne. Il ne lui servit de rien de s'être fait une grande réputation à Sparte, ni même d'avoir, de concert avec Cléomène, affranchi les Athéniens de la domination des enfans de Pisistrate. S'étant brouillé depuis avec Cléomène, le discours du pere fut relevé. Démarat passa pour bâtard, & se vit obligé de quitter le trône.

On rapporte plusieurs bons mots d'Ariston. Quelqu'un lui ayant dit que le devoir d'un Roi étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis ; il répondit *Qu'il étoit bien plus séant à un Roi de conserver ses amis, & de sçavoir se faire de bons amis de ses propres ennemis.* On lui demanda un jour, combien il y avoit de Lacédémoniens. *Il y en a*, repartit-il, *autant qu'il en faut pour repousser les ennemis.* Ayant sçu que l'on avoit fait une oraison funébre en l'honneur des Athéniens, qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit, *S'ils honorent tant ceux qui ont été vaincus, quels honneurs méritent ceux, qui ont remporté la victoire.* Ariston vivoit environ 540 ans avant J. C.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*a*) joueur de cythare de la ville de Rhége. Il fut vaincu à Delphes par Eunomus. Voici comme on raconte ce fait, qui a tout l'air d'une fable. » Les territoires de Rhége & de Locres, » (d'où étoit Eunomus) sont séparés par le fleuve Alès, dit » Conon dans Photius. Mais, ce » qu'il y a de particulier, c'est que » du côté de Locres, les cigales » chantent, & que du côté de » Rhége, elles sont muettes. La » cythare étoit dès-lors montée » de sept cordes. Or, nos deux » musiciens étant venus à Del- » phes pour disputer le prix de » leur art, & jouant à qui mieux » mieux, une des cordes de la » cythare d'Eunomus vint à » casser. Tout aussi-tôt, on vit » voler une cigale, qui s'abattit » sur la cythare, & qui suppléa » si bien au défaut de la corde » par son chant, qu'Eunomus » remporta la victoire. «

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*b*) capitaine d'un vaisseau Corinthien, vers l'an 413 avant l'Ére Chrétienne. Ce capitaine conseilla aux Syracusains, qui avoient alors la guerre avec les Athéniens, de rendre les proues de leurs vaisseaux plus étroites & plus basses qu'elles n'étoient. Cet avis, qu'ils mirent en pratique, leur procura de grands avantages dans les combats, qu'ils eurent à donner dans la suite ; car, les vaisseaux Athéniens, qui avoient des pointes fort élevées & très-foibles, ne pouvoient rencontrer dans les vaisseaux ennemis, que des parties éloignées de l'eau, auxquelles d'ailleurs elles ne causoient jamais

(*a*) Strab. pag. 260. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 186, 187.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 336.

beaucoup de dommage ; au lieu que, dans l'abordage, les vaisseaux de Syracuse étoient en état de porter des coups violens aux endroits les plus voisins de l'eau, & de faire entrouvrir & couler à fond du premier choc, les bâtimens de leurs adversaires.

On parle de plusieurs autres conseils non moins avantageux, qu'Ariston donna aux Syracusains en différentes occasions. Enfin, il fut tué dans un combat en donnant de grandes preuves de son habileté & de son courage, la victoire s'étant déjà déclarée pour son parti.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*a*) Cyrénéen. Vers l'an 401 avant l'Ére Chrétienne, de concert avec quelques autres, il s'empara du gouvernement de sa patrie ; ce qui y causa de grands troubles. Car, on égorgea, à cette occasion, & tout à la fois, cinq cens des plus puissans citoyens de Cyrène, & tout ce qui étoit resté de plus considérable, se sauva.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*b*) autre Athénien, qui étoit contemporain de Xénophon. Il fut envoyé en ambassade à Sinope, avec Callimaque Arcadien, & Samolas Achéen.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*c*) autre Athénien, qui accusa Conon & son fils, de l'avoir frappé. Conon nia le fait. Cependant, Démosthène prononça, à cette occasion, une harangue contre lui, prétendant que l'on ne devoit pas s'en rapporter aux témoins que Conon produisoit.

ARISTON, *Aristo*, vel *Ariston*, Ἀρίστων, colonel de la cavalerie Péonienne sous Alexandre le Grand. Comme ce Prince traversoit le Granique, Mazée, général des Perses, s'étant contenté d'envoyer contre lui environ mille chevaux, le Roi méprisa ce petit nombre, & commanda à Ariston d'aller à toute bride les charger. Jamais la cavalerie Péonienne ne fit mieux que ce jour-là, & principalement Ariston ; car, s'étant adressé à Satropate, chef de la cavalerie des Perses, il lui donna un coup de javeline à la gorge. Et le poursuivant au travers des ennemis, comme il s'enfuyoit, il le mit à bas de son cheval ; & malgré toute sa résistance, il lui coupa la tête, qu'il apporta aux pieds du Roi, avec beaucoup de gloire, & lui dit : » Seigneur, » ce présent que je vous fais, est » récompensé parmi nous d'une » coupe d'or. « Alexandre lui répondit en riant : » Oui d'une cou- » pe vuide ; mais, moi je te la » donne pleine de bon vin, & je » bois à toi. «

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*d*) officier à qui Eumène remit le corps de Cratère, pour l'ensevelir. Cet officier vint l'apporter à Phila, veuve du mort, & qui, depuis, avoit été mariée à Démétrius, fils d'Antigone. C'étoit alors l'an 315 avant l'Ére Chrétienne.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 415.
(*b*) Xenoph. pag. 359.
(*c*) Démosth. pag. 1108. *& seq.*
(*d*) Diod. Sicul. pag. 703.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*a*) de l'isle de Chio, surnommé Sirène. C'étoit un philosophe Stoïcien, disciple de Zénon, qui vivoit environ 236 ans avant J. C. Ce Philosophe soûtenoit *que le souverain bien consiste à n'avoir que de l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice & la vertu; qu'un sage est semblable à un bon comédien, lequel, soit qu'il fasse le personnage d'un Roi, soit qu'il fasse celui d'un valet, réussit également bien.* Il comparoit les raisonnemens des Logiciens aux toiles d'araignées, qui sont toujours inutiles, quoique remplies de beaucoup d'artifice. Il rejettoit la Logique, parce qu'elle ne nous sert de rien; & la Physique, parce qu'elle surpasse les forces de notre esprit.

Quoiqu'Ariston eût retenu la morale, il en retrancha beaucoup; car, il voulut qu'on n'enseignât rien sur les devoirs particuliers de la vie civile, comme du mari envers la femme, &c. Il permit seulement qu'on enseignât en gros ce que c'est que la sagesse, sur quoi Sénéque le blâme avec raison.

Ariston disoit que la nature de Dieu n'étoit pas intelligible; ce qui donne lieu de croire qu'il négligeoit absolument la contemplation des choses divines. Il fut l'antagoniste d'Arcésilaüs sur l'hypothèse de l'incertitude.

On dit qu'il étoit fort chauve, & que ce fut ce qui lui causa la mort, le soleil lui ayant brûlé la tête. Il devint voluptueux sur la fin de ses jours, & sa secte dura peu. On assure qu'il avoit beaucoup de talent pour persuader ce qu'il vouloit. Il écrivit divers ouvrages, des dialogues sur les dogmes de Zénon, des lettres, des commentaires de la vanité, onze livres d'usage, &c.

Divers Auteurs attribuent quelques-uns de ces traités à Ariston d'Alexandrie, philosophe Péripatéticien, qui vivoit du tems d'Auguste, & qu'on croit être le même, qui a composé un traité du Nil, cité par Strabon. Diogène Laërce parle de lui, aussi-bien que d'un autre de l'isle de Céa ou Zia, qui étoit encore Péripatéticien, mais qui étoit différent de celui d'Alexandrie; d'un Musicien d'Athènes; d'un Poëte, qui avoit composé des tragédies; & d'un Auteur, qui avoit écrit de la Rhétorique. Cet Ariston, qui avoit composé des tragédies, est apparemment le même qui fut chassé d'Athènes, pour avoir joué dans ses piéces Ménesthée, qui étoit un homme très-puissant dans cette ville.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*b*) acteur de tragédies à Syracuse, sa patrie. Andranodore, l'un des principaux habitans, aspirant à la royauté, s'en ouvrit à Ariston, auquel il avoit coûtume de faire part de tous ses secrets. Cet Ariston étoit riche & de

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 536. *& seq.* Strab. pag. 486, 658, 790. Athen. pag. 251. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 438. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 297.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 24. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 301.

bonne maison ; & sa profession, qui n'étoit point honteuse parmi les Grecs, n'empêchoit pas qu'il ne fût regardé comme un homme d'honneur. Ainsi, persuadé qu'il devoit plus à sa patrie qu'à son ami, il dénonça Andranodore aux Préteurs. Ces Magistrats, ayant reconnu la vérité du fait, prirent conseil des Anciens ; & de leur consentement, après avoir mis des gardes aux portes du Sénat, ils firent tuer Andranodore, quand il se présenta pour entrer dans l'assemblée, l'an 214 avant l'Ére Chrétienne.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*a*) natif de Tyr. Vers l'an 193 avant J. C., Annibal ayant déterminé le roi Antiochus, pendant qu'il étoit auprès de lui, à porter la guerre en Italie contre les Romains, crut devoir y disposer aussi l'esprit de ses compatriotes. Mais, n'osant pas leur écrire, à ce sujet, des lettres qui pouvoient être interceptées, il se servit du ministère d'Ariston de Tyr, qu'il avoit connu à Éphése, & dont il avoit déja éprouvé l'adresse dans des affaires de moindre conséquence. Ainsi, par les présens qu'il lui fit d'avance, & par les récompenses qu'il lui fit envisager pour l'avenir, auxquelles le Roi s'engagea conjointement avec lui, il le détermina à passer à Carthage, pour y exécuter la commission dont il le chargeoit. Il lui donna par écrit le nom de ceux, auxquels il devoit s'adresser, avec les preuves secrétes par où il pouvoit les convaincre, que c'étoit de sa part qu'il venoit les trouver.

Mais, Ariston ayant paru à Carthage, les ennemis d'Annibal furent aussi-tôt instruits que ses partisans, des raisons qui l'y avoient amené. D'abord, les premiers parlérent de cette intrigue dans les cercles & dans les repas, où ils se trouvoient ensemble ; & bientôt un d'entr'eux ne feignit point d'assurer aux Sénateurs assemblés, qu'ils n'avoient rien gagné en exilant Annibal, si tout absent qu'il étoit, il avoit la liberté de solliciter les esprits de ses concitoyens à la révolte, d'exciter des nouveautés dans la République, & de troubler la tranquillité, dont elle jouissoit ; qu'il étoit venu dans la ville un certain Tyrien, nommé Ariston, chargé des ordres secrets d'Annibal & d'Antiochus ; que tous les jours il se trouvoit avec certains citoyens qui avoient avec lui des entretiens secrets sur un projet qui éclateroit bientôt pour la ruine de l'État. Tous s'écriérent qu'il falloit appeller Ariston, lui demander ce qu'il étoit venu faire à Carthage, & s'il refusoit de le déclarer, l'envoyer à Rome avec des ambassadeurs ; que les Carthaginois avoient payé assez chérement la témérité d'un seul citoyen ; que les particuliers pouvoient faire des fautes, sauf à en porter la peine ; mais, que le conseil public devoit se piquer de fidélité jusqu'au point qu'on ne pût pas même le soup-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIV, c. 61.

çonner d'y avoir manqué.

Ariston, étant venu au Sénat, répondit aux reproches qu'on lui fit, avec d'autant plus d'assurance & de fermeté, qu'il n'étoit chargé d'aucune lettre par où on pût le convaincre. Mais, il ne parloit pas avec la même confiance sur les raisons de son voyage; & ce qui l'embarrassoit le plus, c'est qu'on lui soûtenoit, comme il étoit vrai, qu'il n'avoit eu de conférences secrétes qu'avec ceux de la faction Barcine. Là-dessus, le Sénat se trouva partagé entre deux sentimens, les uns prétendant qu'on pouvoit, sans autre forme de procès l'arrêter & le mettre en prison comme un espion; d'autres, au contraire, soûtenant qu'il n'y avoit pas assez de preuves contre lui, & qu'on ne pouvoit ainsi arrêter un hôte sur un leger soupçon, sans exposer à de fâcheuses représailles les Carthaginois, que leurs affaires appelloient souvent à Tyr, ou dans les autres villes de commerce. Ainsi, l'assemblée se termina ce jour-là sans rien conclure.

Notre Ariston, qui ne le cédoit point en ruses aux Carthaginois, parmi lesquels il se trouvoit, attacha le soir même, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, au-dessus de la chaire même où le Magistrat venoit tous les jours s'asseoir, un écrit en fort gros caractères; & dès la troisième veille de la nuit, il mit à la voile & s'enfuit. Le lendemain, les Suffétes, ayant pris leur place pour rendre la justice, suivant la coûtume, apperçurent l'écrit, & en firent la lecture. Il contenoit *que les ordres, dont on avoit chargé Ariston, ne s'adressoient à aucun citoyen en particulier, mais à tous les Sénateurs en général.* Comme cette déclaration d'Ariston tomboit sur un grand nombre de gens & des plus considérables, les informations ne se continuérent pas avec tant de chaleur. On jugea, cependant, à propos d'envoyer des ambassadeurs à Rome, pour informer les Consuls & le Sénat, de ce qui s'étoit passé à cette occasion.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*a*) frere d'Antiochus l'Ascalonite. Brutus fit, de cet Ariston, son ami particulier & commensal, quoiqu'il fût fort inférieur à beaucoup d'autres Philosophes en sçavoir & en éloquence; mais, en douceur de mœurs, en sagesse & en bonne conduite, il le disputoit aux plus excellens.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων. (*b*) Ce fut celui dont Hérode, roi de Chalcide, & Chelcias se servirent pour se défaire de Silas, autrefois général des armées du grand Agrippa, après la mort de ce prince, la troisième année de l'empire de Claude, & la 43e de J. C.

ARISTON [T.], *T. Ariston*, T. Ἀρίστων, (*c*) jurisconsulte Romain, sous l'empire de Trajan. T. Ariston, qui étoit d'ailleurs

(*a*) Plut. Tom. I, pag. 984.
(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 679.

(*c*) Plin. L. I. Epist. 22.

fort

fort honnête homme, entendoit parfaitement le Droit public & le Droit civil, l'Histoire & les Antiquités. S'il ne répondoit pas promptement aux questions qui lui étoient faites, c'étoit à cause que, par la force de son jugement, il remontoit jusqu'aux sources des raisons du pour & du contre, afin de les comparer ensemble. C'étoit d'ailleurs un homme ennemi du luxe, & sans aucun faste, qui cherchoit la récompense d'une belle action dans l'action même, & non pas dans les applaudissemens de la multitude. Il ne faisoit point profession d'être Philosophe; mais, aucun de ceux qui en faisoient profession, ne le surpassoit dans la pratique de la vertu.

Il fit paroître une fermeté d'esprit incomparable durant une longue maladie; & il pria enfin ses amis de demander aux médecins, s'il en pouvoit réchapper. Il leur déclara qu'en cas qu'on la jugeât incurable, il se donneroit la mort; mais que, s'il en pouvoit être quitte pour souffrir long-tems, il se résoudroit à vivre, & accorderoit cela aux prieres de sa femme, aux larmes de sa fille, & aux desirs de ceux à qui il parloit. Les médecins donnérent d'assez bonnes espérances.

Quelques-uns assurent qu'Ariston parvint à une extrême vieillesse; mais, la preuve qu'ils en alléguent, n'est pas concluante. Pline le jeune, son ami, fait un bel éloge de lui dans la vingt-deuxième lettre du premier livre; il y raconte plusieurs particularités de sa vie; & c'est de-là que sont tirées presque toutes celles qu'on vient de lire.

Ariston fut auteur de quelques livres, dont les Pandectes font mention. Il est aussi parlé d'Ariston dans Aulu-Gelle, qui avoit lu dans un de ses ouvrages, que toutes sortes de vols étoient permis chez les anciens Égyptiens.

ARISTON [C.], *C. Ariston*, K. Ἀρίστων. (*a*) Cet Ariston vivoit aussi sous l'empire de Trajan. C'étoit le plus illustre citoyen d'Éphése, & homme de bonnes mœurs, qui se rendoit populaire sans aucune vue d'ambition criminelle. La splendeur, dans laquelle il vivoit, lui avoit attiré l'envie; & un misérable délateur entreprit de le perdre. Ariston fut absous & vengé.

Il y a eu du nom d'Ariston un historien Grec, qui étoit de Pella, ville de Judée. Il vivoit dans le second siécle sous l'empire d'Adrien. Il écrivit un ouvrage, où il parloit de la dernière rebellion des Juifs. La chronique d'Alexandrie dit qu'il présenta à cet Empereur une apologie pour les Chrétiens à Athènes. C'étoit alors la dix-huitième année de son regne.

ARISTON, *Ariston*, Ἀρίστων, (*b*) nom que les Grecs donnoient à leur second repas. C'étoit ce que nous appellons le dîner. Ils le nommoient encore Dorpiston.

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. IV. pag. 211.

(*b*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. III. pag. 120.

ARISTONAUTES, *Aristonautæ*, Ἀριστοναῦται, (*a*) nom du port des Pelléneens. Il étoit à six vingts stades de la partie maritime d'Égire; & l'on en comptoit soixante du port d'Égire à Pellene. Le nom d'Aristonautes venoit, à ce que disoient les Pellénéens, de ce que les Argonautes mouillérent à ce port.

ARISTONE, *Aristonus*, (*b*) officier d'Alexandre le Grand. Ce fut l'un de ceux, qui vinrent au secours de ce Prince, lorsque seul, il avoit à se défendre contre les Oxydraques, peuple des Indes.

Après la mort du Roi, lorsque l'on hésitoit pour lui donner un successeur, Aristone se levant, dit: » Que lorsqu'on avoit demandé à Alexandre, à qui il » laissoit sa couronne, il avoit » répondu, *au plus digne*, & » qu'il avoit jugé Perdiccas le plus » digne, puisqu'il lui avoit donné » son anneau; car, il n'étoit pas » le seul qui eût été présent à sa » mort; mais, le Roi ayant jetté » les yeux sur tous ceux, qui » étoient auprès de lui, avoit » choisi celui-ci entre tous les au» tres; & qu'ainsi il l'avoit dési» gné son successeur.« On ne doutoit pas qu'Aristone ne dît la vérité. Ainsi, tous les officiers, d'un commun accord, priérent Perdiccas de s'avancer & de reprendre l'anneau, qu'il venoit de remettre à l'assemblée. Mais, Perdiccas ne voulut point l'accepter.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*c*) Tyran de Métymne du tems d'Alexandre le Grand. Un jour ce Tyran, ne sçachant pas que les généraux du roi de Macédoine s'étoient emparés de Chio, vint sur la première veille de la nuit, avec quelques frégates, se présenter à l'embouchure du port, faisant entendre aux gardes, qu'il venoit trouver Pharnabaze, lieutenant de Darius. Ils lui dirent qu'il reposoit, & que pour lors, il n'y avoit pas moyen de lui parler; mais, qu'il pouvoit, comme son ami, entrer dans le port; & que le lendemain il le verroit. Aristonic ne fit aucune difficulté d'entrer le premier, suivi de deux Brigantins. Comme ils pensoient aborder, les gardes fermérent le port & les firent tous prisonniers, sans que pas un se mît en défense.

Quelque tems après, Aristonic fut livré par Alexandre à la fureur des peuples, qu'il avoit opprimés, & qui, pour se venger des outrages, qu'ils en avoient reçus, le mirent à mort, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*d*) de la ville de Caryste dans l'isle d'Eubée, étoit joueur de paume d'Alexandre le Grand. Il excelloit dans cet exercice. Les Athéniens lui donnérent un témoignage signalé de l'estime, qu'ils avoient pour lui, en lui accordant le droit de bourgeoisie, & en lui érigeant des statues. C'est

(*a*) Pausf. pag. 106, 452.
(*b*) Q. Curt. L. IX. c. 5. L. X. c. 6.
(*c*) Q. Curt. L. IV. c. 5, 8. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 12.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 157.

ce que nous apprenons d'Athénée & d'Eustathe sur le VIIIe livre de l'Odyssée, où ce Scholiaste, qui emprunte d'Athénée cette circonstance, le copie mal, en nommant ce joueur de paume Alexandre pour Aristonic.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος. (*a*) Plutarque, dans son second traité de la fortune d'Alexandre, parle d'un Aristonic, joueur de lyre, à qui, pour avoir, aux dépens de sa propre vie, couru au secours de son Roi dans une bataille, ce Prince fit ériger une statue à Delphes, dans le temple d'Apollon Pythien. C'est sans doute le même que Philippe, son pere, admettoit à ses parties de plaisir pour les égayer.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος. (*b*) Cet Aristonic étoit de Marathon. Il suivit le parti opposé à Antipater. Aussi, ne fut-il point épargné, lorsqu'Antipater se fut rendu maître d'Athènes. Aristonic s'étoit retiré à Égine avec l'orateur Hypéride & Himère, frere de Démétrius de Phalère. On vint les y chercher tous trois; & on les arracha même du temple d'Ajax, où ils avoient cru qu'ils seroient en sûreté. Ayant été conduits à Cléones, où étoit alors Antipater, ils y furent mis à mort par son ordre.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (*c*) fils d'Eumène, roi de Pergame, & d'une courtisanne d'Éphése, fille d'un certain joueur de harpe. Après la mort d'Attale III, qui arriva sur la fin de la première année de la 162e Olympiade, Aristonic se rendit maître de Pergame & de la plûpart des villes, qui faisoient partie de ce royaume. Il ne se crut point obligé de respecter les dernières volontés du Roi défunt, persuadé que les Souverains, indépendamment du consentement de la Nation, ne sont pas toujours les maîtres d'appeller des étrangers à la couronne. Peut-être se fondoit-il encore sur une des clauses du testament, qui, à la vérité, paroît équivoque. Florus est le seul des Anciens, qui a eu soin de nous la conserver. La voici : *Populus Romanus bonorum meorum Hæres esto.* Il est visible que ces paroles peuvent également s'entendre, & du royaume de Pergame, & des biens, qui appartenoient en propre à Attale.

Les peuples, idolâtres des Attalides, & accoûtumés à la domination royale, reconnurent presque tous Aristonic. Mynde, Samos, Colophon & quelques autres villes refusérent de lui ouvrir leurs portes. Il les assiégea; & elles furent contraintes de se soumettre. C'est ainsi que Florus raconte le fait. Strabon, au contraire, prétend que les villes les

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 157. T. 13. p. 297.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 859. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 37.

(*c*) Plut. T. I. p. 381, 834. Appian. Alex. pag. 360. Strab. pag. 646. Just. L. XXXVI. c. 4. Flor. L. II. c. 20. Vell. Paterc. L. II. c. 4, 38. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 197. & *suiv.* Hist. Rom. Tom. V. pag. 188. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XII. pag. 313. & *suiv.* Tom. XIX. pag. 57.

plus considérables du royaume, embrassérent le parti des Romains. Il ajoûte que les Éphésiens battirent près de Cumes la flotte d'Aristonic, qui se retira dans l'intérieur des terres. Les esclaves, que la barbarie de leurs maîtres avoit jettés dans le désespoir, accoururent en foule se renger sous ses étendards, & prirent le nom d'Héliopolites. Le nouveau Monarque, à leur tête, emporta Thyatire, Apollonia & plusieurs forteresses importantes. Le soldat, au rapport de Diodore, y exerça d'affreuses cruautés. Les autres villes, dans la crainte d'essuyer les mêmes disgraces, mirent en campagne une armée, qui, conjointement avec les secours des rois de Cappadoce & de Bithynie, arrêta les progrès d'Aristonic.

Les légions Romaines arrivérent alors en Asie, sous la conduite du consul Publius Licinius Crassus. L'usurpateur & lui en vinrent aux mains la seconde année de la 162e Olympiade. L'armée Romaine fut mise en déroute & le général fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui ordonna qu'on en nétoyât le crâne, & qu'on le revêtit d'or. Pour le corps, il le fit enterrer à Smyrne.

La joie que lui causa cette victoire ne fut pas de longue durée. Le consul Perpenna, qui, après la mort de Crassus, avoit prit le commandement de l'armée, attaqua le roi de Pergame, tailla ses troupes en piéces, & le fit prisonnier. La mort surprit Perpenna au milieu de tant de prospérités. Aquilius, son successeur, eut la gloire de terminer la guerre d'Asie; & Aristonic servit à honorer son triomphe. Après quoi, on le conduisit dans la prison, où on l'étrangla, la troisième année de la 162e Olympiade. Ce Prince fut le dernier des Attalides, qui, selon le témoignage de Syncelle, occupérent le trône de Pergame l'espace de cent cinquante-quatre ans.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (a) grammairien, qui étoit contemporain de Strabon. Ce Grammairien, dans un traité qu'il avoit fait des erreurs d'Ulysse, avoit surtout examiné ces trois points; sçavoir, qui sont les Éthiopiens, qui sont les Sidoniens, & enfin, qui sont les Érembes, dont Homère parle. Et il avoit rapporté sur cela les sentimens des Anciens. Par exemple, il établissoit que l'Éthiopie, où il est dit que Ménélaüs alla, étoit l'Éthiopie méridionale; que Ménélaüs fit le tour par la mer Atlantique; & que c'est pour cette raison qu'il fut si long-tems. Strabon, qui a fait sur cela une longue dissertation, réfute cette chimère; & il prouve que Ménélaüs étant allé jusqu'à Thébes, il lui fut aisé de pénétrer dans l'Éthiopie, qui s'étendoit jusqu'à Syene, voisine de Thébes; & que, pour ce voyage, il fut aidé des Égyptiens & du Roi même, chez qui il avoit été reçu.

(a) Strab. pag. 38.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, historien Grec, natif de Tarente. On ne sçait pas en quel tems il a vécu. On lui attribue quelques ouvrages de fables.

ARISTONIC, *Aristonicus*, Ἀριστόνικος, (a) personnage dont il est question dans un dialogue de Lucien. Comme cet Auteur le fait Marathonien, il doit être le même que cet autre Aristonic, ennemi d'Antipater, dont il est parlé ci-dessus. *Voyez* son article.

ARISTONOUS, *Aristonoüs*, Ἀριστόνοος, (b) statuaire de l'isle d'Egine. Pausanias dit qu'il ne sçait, ni qui a été le maître de ce Statuaire, ni même en quel tems il a vécu. On trouvoit à Olympie un Jupiter tourné vers le Soleil. Il avoit une couronne de lys sur la tête, & tenoit un aigle d'une main, & une foudre de l'autre. C'étoit une offrande des Métapontins. L'ouvrage étoit de la façon de notre Aristonoüs.

ARISTONUS, *Aristonus*, (c) Ἀριστόνος, joueur de lyre, qui avoit remporté six fois le prix de son art aux jeux Pythiques. Il promit à Lysandre, pour lui faire sa cour, que, s'il étoit vainqueur une septième fois, il se feroit proclamer disciple de Lysandre, ou même son esclave.

ARISTONYME, *Aristonymus*, Ἀριστωνύμος, (d) étoit fils de Myron, & pere de Clisthènes.

ARISTONYME, *Aristonymus*, Ἀριστωνύμος, (e) poëte comique, fut bibliothécaire d'Alexandrie après Apollonius ; c'est-à-dire, vers la 14e ou 15e année de Ptolémée Épiphane. Il avoit 64 ans, quand il prit soin de la bibliothéque. C'est de son tems qu'Eumène, roi de Pergame, fils d'Attale I, établit à Pergame une bibliothéque, qui, dans la suite, fut la rivale de celle d'Alexandrie. Aristonyme, soit de lui-même, soit qu'il fût appellé par Eumène, prit la résolution de se retirer secrétement à Pergame. Mais, son dessein ayant été découvert, Ptolémée Épiphane le fit mettre en prison ; & il l'en tira quelque tems après. Suidas, qui nous apprend cette particularité de la vie d'Aristonyme, ne nous dit point s'il fut rétabli dans sa place ; mais, il dit qu'il mourut âgé de 77 ans ; c'est-à-dire, vers la troisième année de Ptolémée Philométor.

On ne trouve, dans aucun Auteur, celui qui fut nommé Bibliothécaire pour remplir la place d'Aristonyme après sa mort. Lomeier met un Aristonic ; mais, on ne voit point sur quelle autorité il se fonde.

ARISTOPHANE, *Aristophanes*, Ἀριστοφάνης, (f) célebre poëte comique Grec, dont la patrie n'est pas bien connue. Les uns le font Rhodien ou Lindien, d'autres Égyptien ou Camirien. Ce qu'on sçait bien plus certainement,

(a) Lucian. Tom. II. pag. 937.
(b) Pauf. pag. 333.
(c) Plut. Tom. I. pag. 443.
(d) Pauf. pag. 99.
(e) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 404, 405.
(f) Athen. p. 21, 31. & alib. pass. Diod. Sicul. pag. 307. Suid. Tom. I. p. 431. Cicer. ad Attic. L. XII. Epist. 7. L. XVI. Epist. 11. de Finib. Bon. & Mal.

c'eſt qu'il fut adopté par la ville d'Athènes,& admis en conſéquence au nombre de ſes citoyens. Il étoit fils d'un certain Philippe ; & quelques-uns prétendent que ſon pere étoit eſclave. Il eut trois fils, Ararote, Philippe & Philetère, qui furent, comme lui, poëtes comiques.

Ariſtophane floriſſoit du tems de Socrate ; c'eſt-à-dire, environ 400 ans avant J. C. Il avoit compoſé cinquante-quatre comédies, dont il n'en eſt parvenu que onze juſqu'à nous. Ce ſont *le Plutus*, *les Nuées*, *les Grenouilles*, *les Chevaliers*, *les Acarniens*, *les Guêpes*, *les Oiſeaux*, *la Paix*, *les Harangueuſes*, *les Femmes au Sénat*, *Lyſiſtrate*. Les Critiques anciens nous diſent que les Poëtes, qui avoient précédé Ariſtophane, avoient contribué, chacun en quelque choſe, à donner à la vieille comédie une forme régulière, & à augmenter ſes agrémens ; mais, que ce fut Ariſtophane, qui la porta à ſa perfection, & qu'il ſurpaſſa tous ceux, qui travaillérent dans le même genre. C'eſt ce qui l'a fait appeller, par toute l'Antiquité, *le Comique par excellence*, comme Homère eſt connu par ce ſeul mot, *le Poëte.*

Cependant, lorſqu'on lit pour la première fois les piéces d'Ariſtophane, on eſt fort étonné de voir des comédies, qui reſſemblent ſi peu à celles que nous connoiſſons. On s'attendoit à y trouver quelque ſujet plaiſant, quelque aventure réjouiſſante, quelque intrigue de galanterie. On y cherchoit des peintures fideles des mœurs & des caractères des hommes, telles qu'on en voit dans nos comédies, & dans celles de Plaute & de Térence ; & au lieu de cela, on ne rencontre que des ſujets biſarres & extravagans. On n'y apperçoit, ni ſuite, ni plan, ni liaiſons. On ne ſçait ce que veulent dire des chœurs dans une farce. Tout, en un mot, y paroît monſtrueux & ridicule ; & l'on eſt tenté de regarder Ariſtophane comme un inſenſé, qui ne mérite pas qu'on ſe donne la peine de l'étudier & de le comprendre.

Mais, ſi l'on connoît bien l'intention du Poëte, & quel eſt le but qu'il s'eſt propoſé ; ſi l'on ne cherche dans ſes piéces que ce que l'on y doit chercher, & ſi l'on eſt bien inſtruit de tout ce qu'il faut ſçavoir pour les bien entendre ; alors on ne trouve plus étrange ce qui avoit révolté d'abord ; & à meſure qu'on ſe familiariſe avec ſes comédies, on les goûte, on les admire, & on avoue que la vieille comédie l'emportoit à tous égards ſur la nouvelle ; & que ſi, par dégré, on a paſſé de la vieille à la nouvelle, ce n'eſt point que l'on ait cru mieux faire, ni pour perfectionner ce genre d'ouvrage ; mais, parce que les

L. V. c. 50. de Legib. L. II. c. 37. Horat. L. I. Satyr. 4. v. 1. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 683. *& ſuiv.* T. III. p. 36, 37, 156. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 136. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 151. *& ſuiv.* pag. 373. *& ſuiv.* p. 549. *& ſuiv.* Tom. XIII. p. 263. *& ſuiv.* Tom. XV. p. 145. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 131, 132. Tom. XXI. p. 145. 146. *& ſuiv.*

Poëtes y ont été obligés par force, & y ont été contraints par les loix qui ont préféré, avec raison, la paix, la tranquillité & l'honneur des citoyens, au plaisir de voir un spectacle plus ingénieux & plus piquant.

On remarque qu'il n'y a pas une seule piéce d'Aristophane, dans laquelle on ne fronde le gouvernement d'Athènes. Non seulement on y attaque les vices des particuliers, quels qu'ils soient; mais, on y expose avec la plus grande liberté toutes les fautes de la République; souvent même la piéce ne roule que sur un point capital de politique. Les comédies intitulées *la Paix*, *les Acarniens*, *Lysistrate*, *les Femmes au Sénat*, n'ont d'autre but que de persuader aux Athéniens de s'accorder avec les Lacédémoniens, & de finir une guerre qui les ruinoit les uns & les autres, aussi-bien que leurs alliés & leurs tributaires. C'est pourquoi, Platon, en envoyant, à Denys l'ancien, les comédies d'Aristophane, lui mande qu'il n'y a aucun livre, qui le puisse mettre si bien au fait de tout ce qui regarde les Athéniens.

Ce peuple étoit grand amateur de harangues. Leurs Tragiques en ont rempli leurs piéces. Les vieux Poëtes comiques en inséroient aussi dans leurs comédies, & les ornoient, ainsi que les Tragiques, de maximes de politique & de morale. Il y en a un grand nombre de cette sorte dans Aristophane. Par exemple, les plaidoyers de la richesse & de la pauvreté dans *le Plutus*, & ceux de la justice & de l'injustice dans *les Nuées*.

On sçait que cette dernière fut composée contre Socrate; & Aristophane ne réussit que trop bien à perdre ce fameux Philosophe. Sa comédie fraya le chemin au procès criminel; car, elle laissa dans l'esprit des hommes une impression, qui, reçue avec plaisir, prit racine, & se réveilla sans peine, lorsque, quelques années après, on accusa Socrate d'enseigner les mêmes choses, qu'Aristophane sur son théatre lui avoit fait débiter.

On admire, dans Aristophane, une élégance, une finesse, une délicatesse d'expression, en un mot, ce sel & cet esprit attique, que la langue Latine même n'a pu jamais atteindre, & qui se fait sentir dans Aristophane, plus que dans aucun des auteurs Grecs. Son talent particulier étoit la raillerie. Personne n'a été plus propre que lui à saisir le ridicule dans les hommes, qu'il vouloit jouer, ou plus habile à le faire sentir aux autres, & à le mettre dans tout son jour. Mais, pour en bien juger, il faudroit être de son tems. Le sel le plus subtil de la plûpart des railleries anciennes, dit le pere Brumoi, s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste, s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant, dont la pointe ne s'émousse jamais.

Les obscénités grossières, dont presque toute les comédies d'Aristophane sont pleines, ne reçoivent aucune excuse. Elles montrent seulement jusqu'où alloient, & le libertinage des spectateurs, & la corruprion du Poëte. Quand il les auroit assaisonnées de tout le

fel possible, ce qui n'est point, ce seroit acheter trop cher le plaisir de rire soi-même, ou de faire rire les autres, que de l'acheter aux dépens de l'honnêteté ; & c'est dans ce cas, qu'il est vrai de dire qu'il vaudroit bien mieux n'avoir point du tout d'esprit, que d'en faire un si mauvais usage.

Ceux qui desireront connoître, d'une manière plus particulière, les comédies d'Aristophane, n'ont qu'à consulter les Mémoires de l'Académie royale des Inscriptions & Belles Lettres, ou bien les articles particuliers, que nous donnons de quelques-unes de ces comédies.

ARISTOPHANE, *Aristophanes*, Ἀριστοφάνης, (*a*) grammairien, natif de Byzance, étoit, selon Suidas, fils d'Apelle, tribun des soldats. Il fut disciple de Callimaque & de Zénodote. Le premier lui donna des leçons, lorsqu'il étoit encore dans l'enfance ; & l'autre, lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'adolescence. Denys l'Iambe, Euphronide de Corinthe ou de Sicyone, & Ératosthène sont aussi comptés parmi ses maîtres. Il florissoit vers la 145e Olympiade.

Aristophane, attiré sans doute par la réputation des Sçavans d'Alexandrie, vint dans cette ville. Il y donnoit déjà toute son application à la bibliothéque du roi Ptolémée Évergéte, lorsque ce Prince institua des jeux en l'honneur des Muses & d'Apollon, & proposa des récompenses à toute sorte d'Écrivains, qui auroient remporté le prix. Le Roi vouloit qu'il y eût sept Juges pour décider du mérite des ouvrages ; & on n'en trouva que six parmi les gens de lettres, qui étoient alors à Alexandrie. Ces six Juges proposérent au Roi de choisir pour septième Juge notre Aristophane, qui etoit continuellement occupé à lire les livres de la bibliothéque. Le Roi y consentit.

Les Poëtes lurent les premiers leurs ouvrages. Six Juges avoient déjà décidé en faveur de quelques-uns, pour qui le peuple avoit témoigné du penchant. Mais, Aristophane accorda le premier prix à un Poëte, qu'on n'avoit presque pas daigné écouter. Il soûtint qu'il étoit le seul, qui eût lu les ouvrages qu'il avoit composés, & que tous les autres étoient des plagiaires. Il les en convainquit publiquement, ayant fait apporter de la bibliothéque des livres, où il montra les endroits, qu'ils avoient pillés. Ce jugement d'Aristophane fut une preuve de sa capacité, & lui mérita la place de Surintendant de la bibliothéque.

Il y en a qui attribuent à Aristophane le grammairien l'invention des Tétralogies. Il mourut dans un âge fort avancé. Les Anciens citent quelques ouvrages de lui.

Un Archonte d'Athènes a porté le nom d'Aristophane.

ARISTOPHANTE, *Aristophantus*, Ἀριστόφαντος, (*b*) offi-

(*a*) Athen. p. 583. Suid. Tom. I. p. 431, 432. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 11. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 197. Tom. IX. p. 406, 407. T. X. p. 94. T. XIII. p. 232.

(*b*) Paus. pag. 625.

tier Corinthien, & l'un de ceux, qui secondérent si bien Lysandre à Ægos-Potamos.

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀριςόφων, (a) peintre contemporain d'Alcibiade. Ce Peintre, selon Plutarque, s'étant avisé de peindre la courtisanne Néméa, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein, tout le peuple d'Athènes courut en foule à ce tableau, & le vit avec un fort grand plaisir.

Athénée nomme ce peintre Aglaophon, & non pas Aristophon, & conte autrement cette histoire. Il dit qu'Alcibiade, revenant des jeux Olympiques, où il avoit été couronné, rapporta deux tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un, il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade; c'est-à-dire, par les déesses, qui présidoient à ces jeux. Dans l'autre, il étoit représenté, couché dans le sein de la courtisanne Néméa, comme se délassant de ses travaux. Ce dernier tableau d'Alcibiade nous fait souvenir de celui que Lucréce fait de Mars, couché dans le sein de Vénus, & qui est un morceau de poësie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homère. *Voyez* Aglaophon.

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀριςόφων, (b) capitaine Athénien du tems d'Iphicrate. Celui-ci, qui étoit aussi un capitaine Athénien, ayant été cité en jugement, Aristophon prit de-là occasion de l'accuser d'avoir trahi & vendu la flotte qu'il commandoit. Iphicrate, avec la confiance qu'inspire une réputation établie, lui demanda: *Auriez-vous été homme à faire une trahison de cette nature? Non*, répondit Aristophon, *je suis trop homme d'honneur pour cela. Quoi!* repartit alors Iphicrate, *ce qu'Aristophon n'auroit pas fait, Iphicrate l'auroit pu faire.*

ARISTOPHON, *Aristophon*, Ἀριςόφων, (c) fils de Lycinus, célebre Pancratiaste, dut aux Athéniens la statue, qu'il avoit à Olympie.

(d) Il est fait mention d'un Aristophon dans la vie de Phocion par Plutarque, qui nous donne cet Aristophon pour un orateur. Il y a eu aussi deux Poëtes de même nom.

ARISTOTE, *Aristoteles*, (e) Ἀριςοτέλης, l'un des plus sçavans hommes, que l'Antiquité ait produits, fondateur de la secte Péri-

(a) Plut. Tom. I. pag. 199.
(b) Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 424.
(c) Pauf. pag. 368.
(d) Plut. Tom. I. pag. 744.
(e) Plut. Tom. I. p. 140, 468, 523, 668, 696, 706, 707, 967. Just. L. XII. c. 6, 16. Strab. p. 29, 94, 104, 153, 182, 299, 321. *& seq.* Pauf. pag. 351. Diod. Sicul. p. 291. Plin. L. II. c. 25, 59, 98. L. IV. c. 12. L. V. c. 31. *& lib. seq.* Athen. p. 6, 60, 264, 342, 398, 566. *& seq.* Suid. Tom. I. p. 430, 431. Quintil. L. I. c. 1. L. II. c. 16. L. III. c. 1. L. V. c. 10. L. X. c. 1. L. XII. c. 11. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 466, 550. *& suiv.* Tom. V. pag. 350, 351. Tom. VI. p. 10, 48, 432. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. V. p. 650. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. I. p. 238. Tom. V. p. 4, 5. *& suiv.* Tom. VI. p. 23. Tom. VII. p. 359. T. VIII. p. 126. *& suiv.* Tom. IX. pag. 129. *& suiv.* Tom. X. pag 302. *& suiv.* Tom. XII. p. 24, 25. Tom. XIII. pag. 355. Tom. XVI. pag. 33. Tom. XVII. pag. 751, 752.

patéticienne, naquit à Stagire, ville de Macédoine, la première année de la 99e Olympiade, vers l'an 384 avant l'Ére Chrétienne. Il eut pour pere Nicomaque, & pour mere Festiade. Nicomaque étoit médecin, & florissoit sous Amyntas, roi de Macédoine, pere de Philippe. On sçait que les Anciens ont toujours eu grand soin d'embellir l'origine des Hommes illustres. Aristote n'a pas été oublié à cet égard; car, on a prétendu qu'il descendoit d'Esculape par son pere.

Aristote étoit encore dans le bas âge, lorsqu'il perdit son pere & sa mere. Proxène, ancien ami de Nicomaque, se chargea de l'éducation du jeune Aristote. On dit qu'il y réussit assez mal. En effet, Aristote, après avoir commencé d'étudier la Grammaire, puis la Poëtique, quitta ses études par libertinage. Ayant dissipé dans ses débauches une partie du bien que son pere lui avoit laissé, il prit le parti des armes. Mais, ne réussissant pas dans cette profession, il alla à Delphes consulter l'oracle sur le parti qu'il devoit prendre. L'oracle lui ordonna d'aller à Athènes & de s'appliquer à la Philosophie. Il se rendit donc dans cette Ville; & il étoit alors âgé de 17 à 18 ans. Étant entré dans l'école de Platon, il y reçut les leçons de ce philosophe pendant vingt ans. Il en faisoit tout l'honneur, & Platon l'appelloit l'ame de son école. Il avoit une si grande passion pour l'étude, qu'afin de résister à l'accablement du sommeil, il mettoit un bassin d'airain à côté de son lit; & quand il étoit couché, il étendoit hors du lit une de ses mains, où il tenoit une boule de fer, afin que le bruit de cette boule qui tomboit dans le bassin, lorsqu'il vouloit s'endormir, le réveillât sur le champ.

Après la mort de Platon, qui arriva la première année de la 108e Olympiade, il se retira chez Hermias tyran d'Atarne dans la Mysie, son condisciple, qui le reçut chez lui avec plaisir, & le combla d'honneurs. Hermias ayant été condamné & mis à mort par le roi des Perses, Aristote épousa sa sœur Pithaïde, qui étoit demeurée sans biens & sans protection.

C'est dans ce tems-là que Philippe le choisit, pour prendre soin de l'éducation d'Alexandre, son fils, qui pouvoit avoir alors quatorze ou quinze ans. Il y avoit long-tems qu'il l'avoit destiné pour cet important & glorieux emploi. Dès que son fils fut venu au monde, il lui en apprit la nouvelle par une lettre, qui ne fait pas moins d'honneur à Philippe qu'à Aristote. » Je vous ap» prends, lui dit-il, que j'ai un » fils: je rends graces aux dieux, » non pas tant de me l'avoir don» né, que de me l'avoir donné du » tems d'Aristote. J'ai lieu de me » promettre que vous en ferez » un successeur, digne de nous, » & un Roi, digne de la Macé» doine. «

Aristote s'étant transporté à la cour de Macédoine, Philippe lui établit de gros appointemens, & lui paya encore un très-digne

prix, l'éducation de ſon fils. Car, ayant ruiné & détruit la ville de Stagire, qui étoit la patrie de ce Philoſophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit ſes habitans, qui s'en étoient fuis, ou qui avoient été réduits en ſervitude, & leur donna, pour le lieu de leurs études & de leurs aſſemblées, un beau parc au fauxbourg de Stagire, appellé Miéza. On y montroit encore, pluſieurs ſiécles après, des ſiéges de pierre, qu'Ariſtote fit faire, & de grandes allées couvertes d'arbres, pour ſe promener à l'ombre.

Ariſtote enſeigna à Alexandre, non ſeulement la morale & la politique, mais auſſi les autres ſciences plus ſecrétes, qu'on appelloit Acroamatiques & Epoptiques, & qu'il ne communiquoit point au commun des hommes. Dans les commencemens, Alexandre n'admiroit qu'Ariſtote; & comme il le diſoit lui-même, il n'avoit pas moins d'amour pour lui que pour ſon propre pere, parce qu'il n'avoit reçu de l'un que la vie, & qu'il avoit reçu de l'autre la bonne vie. Mais, dans la ſuite, cet amour ſe réfroidit; & il l'eut même pour ſuſpect, non pas juſqu'à lui faire aucun mal; mais, ſes careſſes n'étant pas ſi fréquentes ni accompagnées de ces marques exceſſives d'affection, faiſoient aſſez voir l'éloignement qu'il avoit pour lui.

Ce fut peut-être ce réfroidiſſement, qui fit prendre à Ariſtote la réſolution de quitter la cour de Macédoine. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'après un ſéjour de quelques années dans cette cour, il obtint la permiſſion de ſe retirer. Calliſthène, qui l'y avoit accompagné, prit ſa place, & fut deſtiné pour ſuivre Alexandre dans toutes ſes campagnes. Ariſtote, qui avoit joint à beaucoup de jugement un grand uſage du monde, près de faire voile pour Athènes, avertit Calliſthène de ſe rappeller ſouvent une maxime de Xénophane, qu'il jugeoit abſolument néceſſaire aux perſonnes, qui vivent à la cour. *Parlez rarement devant le Prince*, lui dit-il, *ou parlez-lui d'une manière qui lui plaiſe, afin que votre ſilence vous mette en ſûreté, ou que vos diſcours vous rendent agréable.* Calliſthène, qui avoit de la dûreté & de l'aigreur dans l'eſprit, profita mal de ce conſeil, qui, dans le fond, ſe ſent plus du courtiſan que du philoſophe.

Ariſtote n'ayant donc pas jugé à propos de ſuivre ſon éléve à la guerre, pour laquelle ſon attachement à l'étude lui donnoit beaucoup d'éloignement, après le départ d'Alexandre, retourna à Athènes. Il y fut reçu avec toutes les marques de diſtinction, dues à un Philoſophe célebre par tant d'endroits. Xénocrate tenoit alors l'école de Platon dans l'Académie. Ariſtote ouvrit la ſienne dans le Lycée. Le concours des auditeurs y fut extraordinaire. Le matin, ſes leçons étoient ſur la Philoſophie, l'après midi ſur la Rhétorique. Il les donnoit ordinairement en ſe promenant; ce qui fit appeller ſes diſciples Péripatéticiens.

Il y a apparence que ce fut vers

ce tems là qu'Ariſtote publia des écrits ſur les ſciences Acroamatiques & Époptiques, dont nous avons déjà parlé. Alexandre, qui étoit dès-lors en Aſie, en ayant été informé, lui écrivit une lettre très-forte, où il le blâmoit ouvertement pour l'intérêt de la Philoſophie; & voici ſa lettre que l'on a conſervée :

Alexandre à Aristote

ſalut & proſpérité.

» Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités Acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes, ſi les hautes ſciences, dont tu m'as inſtruit, deviennent communes ? Ne ſçais-tu pas que j'aimerois beaucoup mieux être au-deſſus des autres hommes par la ſcience des choſes ſublimes & excellentes, que par la puiſſance ? Adieu. «

Ariſtote, pour conſoler ſon ambition & pour ſe juſtifier en même-tems, lui fit réponſe qu'il avoit publié ces traités, ſans les publier. En effet, on peut dire que ſes livres de Métaphyſique ſont écrits de manière qu'on ne peut, ni les apprendre ſeul, ni les enſeigner aux autres, & qu'ils ne ſont propres qu'à ceux, qui ſont déjà inſtruits, dont ils réveillent les idées. Tel eſt le jugement porté par Plutarque.

Ariſtote n'enſeignoit d'abord que la Philoſophie; mais, la grande réputation d'Iſocrate, âgé pour lors de quatre-vingt-dix ans, qui s'étoit donné tout en entier à la Rhéthorique, & qui y avoit un ſuccès incroyable, le piqua de jalouſie, & le porta à en donner auſſi des leçons. C'eſt peut-être à cette noble émulation, permiſe entre Sçavans, quand elle ſe borne à imiter, ou même à ſurpaſſer ce que les autres font de bien, que nous devons la Rhéthorique d'Ariſtote, ouvrage le plus complet & le plus eſtimé, que nous ait laiſſé l'Antiquité ſur cette matière; à moins qu'on n'aime mieux croire qu'il l'avoit compoſé pour Alexandre.

Un mérite, auſſi éclatant que celui d'Ariſtote, ne manqua pas d'exciter contre lui l'envie, qui rarement épargne les grands hommes. Tant que vécut Alexandre, le nom de ce conquérant en ſuſpendit l'effet, & arrêta la mauvaiſe volonté de ſes ennemis; mais, à peine fut-il mort, qu'ils s'élevérent contre lui de concert, l'accuſérent d'avoir eu part à la mort de ce Prince, & jurérent enfin ſa perte. Eurymédon, prêtre de Cérès, leur prêta ſon miniſtère, & ſervit leur haine avec un zéle d'autant plus à craindre, qu'il étoit couvert du prétexte de la religion. Il cita Ariſtote devant les Juges, & l'accuſa d'impiété, prétendant qu'il enſeignoit des dogmes contraires au culte des dieux reçu à Athènes. Il apportoit en preuve l'hymne compoſée en l'honneur d'Hermias, & l'inſcription gravée ſur la ſtatue du même Hermias au temple de Delphes. On a encore cette inſcription dans Athénée & dans Diogène Laërce, Elle conſiſte en quatre

vers, qui n'ont nul rapport aux choſes ſacrées, mais ſeulement à la perfidie du roi de Perſe envers ce malheureux ami d'Ariſtote ; & l'hymne n'eſt pas plus criminelle. On va en juger par la lecture de cette piéce, également digne d'un grand Poëte & d'un grand Philoſophe, & propre, par cela même, à nous donner une juſte idée des talens de l'Auteur.

» O vertu, qui, malgré les » difficultés que vous préſentez » aux foibles mortels, êtes l'objet » charmant de leurs recherches! » Vertu pure & aimable, ce fut » toujours aux Grecs un deſtin » digne d'envie, que de mourir » pour vous, & de ſouffrir, ſans » ſe rebuter, les maux les plus » affreux. Telles ſont les ſemen- » ces d'immortalité, que vous ré- » pandez dans les cœurs. Les » fruits en ſont plus précieux que » l'or, que l'amitié des parens, » que le ſommeil le plus tranquil- » le. Pour vous, le divin Hercu- » le & les fils de Léda eſſuyérent » mille travaux ; & le ſuccès de » leurs exploits annonça votre » puiſſance. C'eſt par amour pour » vous qu'Achille & Ajax allé- » rent dans l'empire de Pluton ; » & c'eſt en vue de votre aima- » ble beauté, que le prince d'A- » tarne s'eſt auſſi privé de la lu- » miére du ſoleil ; Prince à jamais » célebre par ſes actions. Les filles » de mémoire chanteront ſa gloi- » re, toutes les fois qu'elles chan- » teront le culte de Jupiter Hoſ- » pitalier, ou le prix d'une ami- » tié durable & ſincère. «

Peut-être, Ariſtote avoit-il offenſé perſonnellement par quelque trait de raillerie le prêtre de Cérès Eurymédon ; crime plus impardonnable que s'il n'eût attaqué que les dieux. Quoiqu'il en ſoit, ne croyant pas qu'il fût ſûr pour lui d'attendre le ſuccès du jugement, il ſortit d'Athènes, après y avoir enſeigné pendant treize ans. Il ſe retira à Chalcis dans l'iſle d'Eubée, & plaida ſa cauſe de loin par écrit. Athénée rapporte quelques paroles de cette apologie ; mais, il ne garantit pas qu'elle ſoit effectivement d'Ariſtote. Quelqu'un lui demandant la cauſe de ſa retraite, il répondit que c'étoit pour empêcher les Athéniens de commettre une ſeconde injuſtice contre la Philoſophie. Il faiſoit alluſion à la mort de Socrate.

On a prétendu qu'il étoit mort de chagrin, pour n'avoir pu comprendre le flux & reflux de l'Euripe, & que même il s'étoit précipité dans cette mer, en diſant : *Que l'Euripe m'engloutiſſe, puiſque je ne puis le comprendre.* Il y avoit bien d'autres choſes dans la nature, qui paſſoient ſon intelligence ; & il avoit trop bon eſprit pour s'en chagriner. D'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, qu'il mourut d'une colique, en la 63e année de ſon âge, deux ans après la mort d'Alexandre. Il fut extrêmement honoré dans Stagire, ſa patrie. Nous avons déjà remarqué qu'elle avoit été ruinée par Philippe, & puis rétablie par ce prince en faveur d'Ariſtote. D'autres attribuent ce rétabliſſement à Alexandre, qui le permit, aux

prieres d'Ariſtote. Quoiqu'il en ſoit, les habitans de Stagire, pour reconnoître ce bienfait, conſacrérent un jour de fête à l'honneur de ce Philoſophe. Et lorſqu'il fut mort à Chalcis dans l'iſle d'Eubée, ils tranſportérent ſes os chez eux, dreſſérent un autel ſur ſon monument, donnérent à ce lieu le nom d'Ariſtote, & y tinrent dans la ſuite leurs aſſemblées. Il laiſſa un fils, nommé Nicomaque, & une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Démarate, roi de Sparte.

Ariſtote, en mourant, avoit laiſſé ſes écrits à Théophraſte, l'un de ſes plus illuſtres diſciples. Celui-ci les avoit tranſmis à Nélée de Scepſis, ville du voiſinage de Pergame en Aſie. Après la mort de Nélée, ces ouvrages tombérent entre les mains de ſes héritiers, gens ignorans, qui les gardoient renfermés dans un coffre. Quand les rois de Pergame commencérent à ramaſſer avec ſoin toutes ſortes de livres pour leur bibliothéque, comme la ville de Scepſis étoit de leur dépendance, ces héritiers appréhendant qu'on ne les leur enlevât, s'aviſérent de les cacher dans une voûte ſoûterreine, où ils demeurérent près de cent trente ans, juſqu'à ce qu'enfin les héritiers de la famille de Nélée, qui, au bout de pluſieurs générations, étoient tombés dans la dernière pauvreté, les en tirérent pour les vendre à Apellicon, riche Athénien, qui cherchoit par tout les livres les plus curieux pour ſa bibliothéque. Comme ils ſe trouvérent fort endommagés par la longueur du tems, & par l'humidité où ils avoient été, Apellicon en fit d'abord tirer des copies, où il ſe trouva bien des vuides, parce que l'original étoit pourri en pluſieurs endroits, ou rongé des vers, ou effacé. On remplit ces vuides, ces mots & ces lettres, du mieux qu'on put par conjecture, & cela quelquefois aſſez mal habilement. De-là ſont venues, dans ſes ouvrages, pluſieurs difficultés, qui ont toujours fait de la peine aux Sçavans.

Apellicon étant mort fort peu de tems avant l'arrivée de Sylla à Athènes, celui-ci ſe ſaiſit de ſa bibliothéque, & de ces œuvres d'Ariſtote, qui y étoient, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome. Un fameux grammairien de ce tems-là, nommé Tyrannion, qui demeuroit alors à Rome, ayant grande envie d'avoir ces œuvres d'Ariſtote, obtint du Bibliothécaire de Sylla la permiſſion d'en tirer une copie. Cette copie fut communiquée à Andronic le Rhodien, qui en fit part enfin au public; & c'eſt à lui qu'on a l'obligation des ouvrages de ce grand Philoſophe.

Il y en a toutefois, qui ont bien de la peine à croire que les ouvrages d'Ariſtote fuſſent reſtés inconnus juſqu'alors. On a déjà remarqué que lui-même, dès ſon vivant, il avoit publié des écrits ſur les ſciences ſecrétes. Mais, comme il paroît certain que la bibliothéque d'Apellicon renfermoit les originaux, & peut-être pluſieurs livres, dont le public

n'étoit pas en poſſeſſion ; on peut dire que l'édition, faite à Rome ſur les manuſcrits tranſportés par Sylla, fut, & plus authentique, & plus complette que les précédentes.

Quintilien dit qu'il ne ſçait ce qu'on doit le plus admirer dans Ariſtote, ou de ſa vaſte & profonde érudition, ou de la prodigieuſe multitude d'écrits qu'il a laiſſés, ou de l'agrément de ſon ſtyle, ou de la pénétration de ſon eſprit, ou de la variété infinie de ſes ouvrages. On croiroit, dit-il dans un autre endroit, qu'il a dû employer pluſieurs ſiécles à l'étude, pour comprendre dans l'étendue de ſon ſçavoir tout ce qui regarde, non ſeulement les Philoſophes & les Orateurs, mais même les animaux & les plantes, dont il a recherché la nature & les propriétés avec un ſoin infini. Alexandre, pour ſeconder le zéle de ſon maître, dans ce ſçavant travail, & pour ſatisfaire ſa propre curioſité, donna ordre que, dans toute l'étendue de la Gréce & de l'Aſie, on fît d'exactes recherches ſur tout ce qui regardoit les oiſeaux, les poiſſons & les animaux de toute eſpèce ; dépenſe qui monta à plus de huit cens talens ; c'eſt-à-dire, à environ huit cens mille écus. Ariſtote compoſa, ſur cette matière, cinquante volumes, dont il n'en reſte que dix.

Au rapport de M. Rollin, il peut être regardé comme le premier auteur de la ſcience, compriſe ſous le nom de Grammaire ; car il a diſtribué les mots en certaines claſſes. Il en a examiné les différens genres & les propriétés particulières. Le chapitre vingt-deuxième de ſa Poëtique commence par ce détail : » Le ſtyle » ou l'élocution poëtique renfer- » me ces huit parties ; l'élément, » la ſyllabe, la conjonction, le » nom, le verbe, l'article, le cas » ou l'inflexion, la propoſition » ou phraſe. »

Ariſtote a conſidéré la matière, qui eſt le ſujet & la baſe de tous les corps, comme increéée & incorruptible. Il a cru de même qu'il y avoit une forme increéée & incorruptible, qu'il appelle l'ame du monde, de laquelle toutes les formes ſont écoulées, comme tous les corps ſont un écoulement de la matière univerſelle ; que cette ame eſt compoſée d'une partie très-pure, qu'il appelle intellect, ou Dieu, d'où vient ce vers de Virgile.

Eſſe apibus partem divinæ mentis & hauſtus
Ætherios dixêre :

Et d'une autre partie moins pure, qu'il appelle auſſi l'ame. Quoiqu'il ſemble diſtinguer la matière de ce qui eſt corps, & l'ame du monde de ce qui eſt Dieu; c'eſt pourtout, en examinant bien ſa penſée, la même choſe. Ainſi, il croit que le monde eſt animé ; que toutes les choſes ont leur intelligence, quoiqu'elle ne ſe manifeſte pas par tout ; & comme cette ame, qui n'eſt autre choſe que Dieu, à ſa façon de penſer, eſt très-intelligente, & préſente par tout ; il a cru qu'elle connoiſ-

ſoit tout, & qu'elle contenoit dans elle l'exemplaire de toutes les choſes, comme étant la cauſe de tout, & ne faiſant rien qu'avec deſſein. Il appelle cet exemplaire une idée, un principe, une cauſe. Ainſi, cette idée ne ſera point un être ſéparé de l'eſprit de Dieu; c'eſt une ſeule & même choſe, quand on la conſidére par ce qu'elle eſt. Mais, en la regardant par ce qu'elle embraſſe & ce qu'elle contient, elle eſt multipliée, en ce qu'elle embraſſe les modeles de pluſieurs choſes. C'eſt un ſceau que l'on peut appliquer ſur pluſieurs morceaux de cire ou de matière, qui produit un caractère ſingulier, ſuivant la diſpoſition de cette matière. Or cette impreſſion, faite ſur la matière par l'idée, s'appelle forme, τυπὸς, ou veſtige de l'idée, εἰδὸς, ou eſpèce, quoique Platon appelle ainſi l'idée elle même; mais Séneque diſtingue εἰδός, de l'idée, comme la forme de l'exemplaire. L'eſpèce eſt dans l'ouvrage, & l'idée dans l'ouvrier.

Tout ce verbiage d'Ariſtote & des autres Philoſophes, dont les penſées ſe diſſipoient & s'évanouiſſoient, à meſure qu'elles étoient produites, n'étoit que pour établir une cauſe efficiente, qu'ils ont diviſée en première & ſeconde. Ariſtote met, entre les cauſes ſecondes, celles *quæ movent immotæ*, & celles qui meuvent néceſſairement, les autres étant mues elles-mêmes par d'autres, pour arriver à une premiere, qui eſt au-deſſus des ſecondes; qui eſt vraiment unique, & que Platon appelle Dieu. Ariſtote l'appelle *primum movens*, le premier mouvant, & celui qui meut le premier.

On a penſé bien diverſement, dans l'Univerſité de Paris, des écrits d'Ariſtote ſelon la différence des tems. Dans le Concile de Sens, tenu à Paris en 1209, on ordonna de brûler tous ſes livres, avec défenſes de les lire, de les écrire ou de les garder. On apporta enſuite quelque modération & quelque tempérament à la rigueur de cette défenſe. Enfin, par un décret de deux cardinaux, que le pape Urbain V. envoya à Paris, l'an 1366, pour réformer l'Univerſité, tous les livres d'Ariſtote y furent permis; décret qui fut renouvellé & confirmé en 1452 par le cardinal d'Étonteville. Depuis ce tems-là, la doctrine d'Ariſtote a toujours prévalu dans l'Univerſité de Paris, juſqu'à ce que les heureuſes découvertes du dernier ſiécle ayant ouvert les yeux aux Sçavans, leur ont fait embraſſer un ſyſtême de Philoſophie, bien différent des anciennes opinions de l'école. Mais, comme autrefois on a admiré Ariſtote aude-là des juſtes bornes, auſſi peut-être le mépriſe-t-on aujourd'hui plus qu'il ne le mérite.

ARISTOTE, *Ariſtoteles*, Ἀριστοτέλης, (a) ami particulier d'Aratus de Sicyone, étoit d'Argos. Un jour, il dépêcha ſecréte-

(a) Plut. Tom. I. pag. 814. 1047.

ment

ment à son ami un homme pour lui dire qu'il feroit révolter sa ville, s'il y venoit promptement avec quelques troupes. Aratus communiqua cette proposition à Antigone de Macédoine, qui lui donna sur le champ quinze cens hommes, avec lesquels il s'embarqua en toute diligence à un port de l'isthme, & arriva très-promptement à Épidaure. De-là, il vint à Argos dont il se rendit maître.

ARISTOTE, *Aristoteles*, Ἀριστοτέλης, (*a*) dialecticien dont parle Plutarque dans la vie d'Aratus. Ce dialecticien & Dinias dressérent des embûches à Abantidas, pere d'Aratus, qui ne manquoit pas de se trouver tous les jours aux conversations & aux disputes, qu'ils avoient ensemble dans la place publique, & de disputer même avec eux; car ils l'avoient insensiblement jetté dans ce goût là, pour exécuter le projet qu'ils avoient formé de le tuer; & ils le tuérent en effet.

Diogène Laerce fait mention de plusieurs Auteurs du nom d'Aristote. Le premier, c'est le chef des Péripatéticiens, dont il est parlé ci-dessus. Le second gouverna la république d'Athènes, & on voit de lui des harangues fort élégantes. Le troisième écrivit de l'Iliade d'Homère. Le quatrième orateur de Sicile, répondit au panégyrique d'Isocrate, & fut surnommé Mythus. Le cinquième, qui écrivit de l'art poëtique, étoit de Cyrène. Le sixième étoit un maître de grammaire, dont parle Aristoxène dans la vie de Platon. Le septième étoit aussi grammairien, mais de peu de considération. On peut encore ajoûter à ceux-là Aristote de Chalcis, qui avoit écrit une histoire d'Eubée, citée par Harpocration & par le Scholiaste d'Apollonius. On a fait monter le nombre des Aristotes jusqu'à 31. Ç'a été du moins la prétention du dixseptième siécle.

ARISTOTELICIEN, *Aristotelicus*, Philosophe, qui suit la doctrine, les sentimens, la méthode d'Aristote. Ce mot est aussi adjectif; car on dit, un philosophe, un dogme Aristotélicien, ainsi que la secte Aristotélicienne. *Voyez* Aristote.

ARISTOTIME, *Aristotimus*, Ἀριστοτίμος, (*b*) l'un des principaux d'entre les Éléens, peuple du Péloponnèse, vivoit du tems du roi Pyrrhus. Après la mort de ce Prince, il s'excita un mouvement général parmi les Péloponnésiens, à la faveur duquel Aristotime usurpa la souveraineté de sa patrie, & se défit de ses collégues, je veux dire des principaux, ou par le fer, ou par l'exil. Les Étoliens le sollicitérent par leurs députés, de rendre les femmes & les enfans des bannis. Il le refusa d'abord; mais ensuite, s'étant repenti de son refus, il permit à toutes les femmes d'aller rejoindre leurs époux, & marqua même le jour de leur prétendu départ. Comme elles croyoient que

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 814, 1047.
(*b*) Just. L. XXVI. c. 1. Pauf. pag. 370. Antiquit. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 254, 255.

l'exil, où elles alloient seroit aussi long que leur vie, elles emportoient leurs biens les plus précieux. Mais, à peine se furent-elles toutes rendues vers une des portes de la ville, afin de partir toutes ensemble, qu'il donna ordre qu'on les pillât, & qu'on les enfermât dans les prisons, non sans avoir auparavant fait massacrer tous les petits enfans dans le sein même de leurs meres, & violer toutes les filles.

On dit qu'une autrefois, les Éléens voulant obtenir de lui quelque grace, lui envoyérent une compagnie de ces femmes consacrées à Bacchus, qu'on appelloit les Seize, parce qu'elles étoient toujours en ce nombre. Elles étoient ornées chacune d'une de ces couronnes, qui étoient consacrées au dieu Bacchus. Le tyran étoit alors dans la grande place, entouré des soldats de sa garde, qui voyant arriver les Seize, se rangérent, par respect, en haie de côté & d'autre, pour les laisser approcher d'Aristotime. Celui-ci, ayant appris le sujet de leur arrivée, se mit en colere, fit battre & chasser les Thyiades, & les condamna chacune à deux talens d'amende.

Tandis que tous les citoyens, plongés dans une espèce de léthargie, ne sentoient point une domination si violente; Hellanicus, le premier d'entr'eux par sa dignité, & le seul qui ne craignoit ni pour sa vie que son grand âge lui faisoit mépriser, ni pour celle de ses enfans, parce qu'il n'en avoit point, fit assembler, dans sa maison, les plus fideles de ses amis, & n'oublia rien pour les exciter à la vengeance de la patrie. Quand il voit qu'ils balancent tous, s'ils acheteront le salut public par leurs périls particuliers, & qu'ils lui demandent du tems pour réflechir, il appelle ses esclaves; & leur ayant fait fermer les portes, il leur commande d'aller dire au tyran, qu'il lui envoye main-forte pour se saisir d'une troupe de conjurés, qui étoient chez lui. Après quoi, se tournant vers ses timides amis, il leur dit, par manière de reproche, que puisqu'il ne pouvoit pas avoir la gloire de rendre la liberté à sa patrie, il la vengeroit du moins de ceux, qui l'abandonnoient si lâchement. Alors, engagés entre deux précipices également périlleux, ils choisirent la voie la plus honorable, & conspirérent la mort du tyran.

Cylon, un des complices, mit le premier l'épée à la main sur les gardes du tyran, qui s'enfuit dans le temple de Jupiter, où il fut poursuivi & tué par Thrasibule & Lampis, deux des conjurés. Sa femme se pendit; & ses deux filles auxquelles on donna le choix du genre de leur mort, s'étranglérent aussi avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, *Aristoxenus*, Ἀριστόξενος, (*a*) philosophe &

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 430. Cicer. ad Attic. L. VIII. Epist. IV. Roll. Hist. Anc. Tom. V, pag. 682. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 57. *& suiv.* Tom. X, pag. 309, 310. Tom. XIII. p. 288.

poëte musicien Grec, naquit à Tarente, ville d'Italie. Il étoit fils du musicien Mnésias, autrement appellé Spinthare. Étant dans la ville de Mantinée, il y prit du goût pour la philosophie, & s'étant de plus appliqué à la musique, il n'y perdit pas son tems. Il fut en premier lieu disciple de son pere & de Lamprus d'Érythrée, puis du Pythagoricien Xénophile, enfin d'Aristote, sous lequel il eut Théophraste pour compagnon d'études. Suidas, d'après lequel sont transcrits ces différens faits, ajoûte qu'Aristoxène piqué de voir qu'Aristote lui eût préféré Théophraste, en se nommant un successeur dans son école philosophique, déchira la mémoire de leur maître commun. Mais le Péripatéticien Aristocle, dans Eusébe, disculpe Aristoxène sur ce point, & assure que ce disciple parla toujours très-respectueusement & très-honorablement d'Aristote. Aristoxène vivoit donc, comme on voit, sous Alexandre le Grand, & ses premiers successeurs; & il fut contemporain du Messénien Dicéarque, historien très-fameux.

De tous les ouvrages Philosophiques, Historiques, Philologiques & autres, au nombre de 453, qu'Aristoxène avoit composés, & dont on trouve une exacte notice dans la bibliothéque Grecque de M. Fabricius, il ne nous reste aujourd'hui que ses trois livres des Élémens harmoniques, & c'est le plus ancien traité de musique, qui soit venu jusqu'à nous. Meursius, pour la première fois, en publia le texte, suivi de ceux de Nicomaque & d'Alypius, autres musiciens Grecs, & des notes de l'éditeur; le tout imprimé à Leyde en 1616 *in quarto*. La version latine d'Aristoxène & celle des Harmoniques de Ptolémée, faites par Antonin Gogavin, avoient paru conjointement à Venise dès l'année 1561 *in-quarto*. Mais, on a vu reparoître avec un nouvel éclat le texte Grec d'Aristoxène, revu & corrigé sur les manuscrits, accompagné d'une nouvelle version latine, & des sçavantes notes de Marc Meibom, qui l'a fait imprimer à la tête de la belle édition, qu'il nous a donnée des musiciens Grecs, à Amsterdam en 1652 *in-quarto*, deux volumes. Il est parlé de cet ouvrage d'Aristoxène touchant la musique dans plusieurs Auteurs anciens, tels qu'Euclide, Cicéron, Vitruve, Plutarque, Athénée, Aristide, Quintilien, Ptolémée, Boëce, & autres.

A l'égard de ses autres traités, concernant la musique, & qui sont perdus, ils rouloient 1.° sur les joueurs de flûte, les flûtes & autres instrumens de musique; 2.° sur la manière de percer les flûtes; 3.° sur la musique en général, ouvrage différent des Harmoniques, & dans lequel il s'agissoit, non seulement des autres parties de cet art, telles que la rhythmique, la métrique, l'organique, la poëtique & l'hypocritique, mais encore de l'histoire de la musique & des musiciens; 4.° sur la danse employée dans

les tragédies; 5.° sur les poëtes tragiques. Au reste, c'est de l'ouvrage d'Aristoxène sur la musique en général, qu'il est question dans le Dialogue de Plutarque touchant la musique; & de tous les musiciens dogmatiques Grecs, que le tems nous a conservés, Aristoxène est le seul, dont Plutarque fasse mention.

On reproche à notre musicien d'avoir cru que le ton pouvoit être coupé en deux parties égales, qu'il appelle demi-tons; & c'est sur quoi l'entreprennent les Pythagoriciens, prétendant le réfuter invinciblement par le moyen des proportions numériques. Selon Valgulio, Pythagore, pour établir une certitude & une constance invariables dans les sciences & les arts en général, & dans la musique en particulier, essaya d'en soustraire les préceptes aux témoignages & aux rapports infideles des sens, pour les assujettir aux seuls jugemens de la raison. Ce Philosophe, conformément à ce dessein, voulut que les consonnances musicales, loin d'être soumises au jugement de l'oreille, qu'il regardoit comme une mesure arbitraire & trop peu certaine, ne se réglassent qu'en vertu des seules proportions des nombres, qui sont toujours les mêmes. C'est ce que témoigne Héraclide, dont Valgulio transcrit le passage, soûtenu des autorités de la musicienne Ptolémaïs, d'Archytas & de Panétius, cités, dit-il, par Porphyre. Celui-ci, ajoûte Valgulio, appuyé des suffrages de Platon, d'Aristote, de Théophraste, &c. combat, dans ses commentaires sur les Harmoniques de Ptolémée, le sentiment de ce mathématicien, qui assure avec les Pythagoriciens, que dans les sons, le grave & l'aigu, de même que les intervalles ou accords, sont des quantités; au lieu que lui Porphyre soûtient que ce sont de pures qualités, & le démontre. Surquoi Valgulio rapporte en confirmation un passage de Panétius.

Après ces préliminaires, il ne lui est pas difficile de justifier Aristoxène, & voici comme il s'y prend. Il expose d'abord l'argument, par lequel les Pythagoriciens prouvent que le ton, qui est comme l'on sçait, en raison sesqui-octave, ou de neuf à huit, ne peut se partager numériquement en deux demi-tons égaux; & il sent toute la force de cette preuve. Mais, quoique ce partage soit impossible, par rapport au nombre, il ne l'est plus, lors qu'on met en œuvre une corde tendue, dont la partie qui fait entendre le ton, & qui est une quantité continue, divisible à l'infini, peut se partager en deux également; & voilà tout ce que prétend Aristoxène, qui certainement, ajoûte Valgulio, ne laissoit pas d'être des plus versés dans la science des nombres, dont il a composé plusieurs volumes, & de connoître à fond les dogmes de Pythagore, ayant été disciple d'un Philosophe de cette secte.

En général, la grande maxime d'Aristoxène, c'étoit que l'intel-

ligence de la musique consistoit dans le sentiment & la mémoire ; qu'il falloit sentir les sons, qui frappoient actuellement l'oreille, & se ressouvenir de ceux qui l'avoient frappée auparavant, afin de pouvoir comparer les uns avec les autres ; qu'autrement, il étoit impossible de suivre un chant ou une modulation. En effet, le rapport qui se trouve entre les divers sons, qui la composent, fait une espèce de concert successif, s'il est permis de parler ainsi, où l'on apperçoit les consonnances & les dissonnances, presque aussi distinctement, que dans une véritable symphonie.

(*a*) On parle d'un autre poëte Grec de Sélinunte du nom d'Aristoxène, qui vivoit sous la 39e Olympiade, selon Eusébe ; c'est-à-dire, vers l'an 624 avant J. C. S. Cyrille l'a pris pour le Philosophe ; mais, il se trompe en la supputation des tems, comme on peut le voir dans l'article précédent. On parle encore d'un Cyrénéen de même nom, qui, le soir, faisoit arroser les laitues de son jardin avec du vin miellé. C'étoit porter le luxe au de-là des bornes.

ARISTOXÉNIENS, *Aristoxenii*, nom que l'on donnoit à une sorte de musiciens, qui suivoient la doctrine d'Aristoxène. *Voyez* Aristoxène.

ARISTRATE, *Aristratus*, Ἀριστράτος, (*b*) lieutenant de Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. Cet officier, conjointement avec Démarate, réduisit les Sicyoniens sous la puissance des Macédoniens. Je ne sçais si cet Aristrate ne seroit pas le même qui suit. Quoiqu'il en soit, *voyez* cet article.

ARISTRATE, *Aristratus*, Ἀριστράτος, (*c*) tyran de Sicyone, qui avoit regné du tems de Philippe. Lorsqu'Aratus eut rendu la liberté à sa patrie ; c'est-à-dire, à la ville de Sicyone, il effaça tous les portraits des tyrans. Mais, quand il vint à celui d'Aristrate, il balança long-tems s'il l'effaceroit ; car, il avoit été peint par tous les disciples de Mélanthe, qui l'avoient représenté de bout sur un char de victoire ; & Apelle lui-même lui avoit mis la main, au rapport de Polémon le Géographe.

Cet ouvrage étoit si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art ; mais, bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât. On dit que le peintre Néalces, qui se trouva présent, quand il donna cet ordre, demanda grace pour ce tableau, & qu'il la demanda avec larmes ; & voyant qu'il ne pouvoit l'obtenir, il lui dit : » Aratus, il faut toujours faire la » guerre aux tyrans & jamais à » leurs portraits. Mais, au moins, » épargnons le char, & la victoi- » re, & je m'en vais tout à l'heu- » re vous faire voir Aristrate,

(*a*) Suid. Tom. I. pag. 430.

(*b*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 1032, 1033. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 181.

» qui abandonnera ſon tableau. « Aratus lui en ayant donné la permiſſion, Néalces effaça la figure d'Ariſtrate ; & à la place il mit une palme, & n'oſa y ajoûter autre choſe de ſa façon. Mais, on dit que les pieds d'Ariſtrate effacés demeurérent cachés au fond du char.

(*a*) Démoſthène met Ariſtrate de Sicyone au nombre de ceux, qui ont trahi la Gréce. Cet orateur Grec fait mention d'un autre Ariſtrate de Naxos, qui étoit grand ennemi du nom Athénien.

ARISTYLLE, *Ariſtyllus*, (*b*) aſtronome, qui, avec Timocharis, obſerva à Alexandrie la déclinaiſon des étoiles fixes, dont la connoiſſance eſt abſolument néceſſaire pour la Géographie & pour la Navigation.

ARITHMANTIE, *Arithmantia*, ou ARITHMOMANTIE, *Arithmomantia*, du Grec ἀριθμος, *numerus*, nombre, & μαντεία, *divinatio*, divination.

L'Arithmantie eſt une eſpèce de divination, ou une manière de connoître & de prédire l'avenir par le moyen des nombres.

On en diſtingue de deux ſortes. L'une étoit en uſage chez les Grecs, qui conſidéroient le nombre & la valeur des lettres dans les noms de deux combattans par exemple, & en auguroient que celui, dont le nom renfermoit un plus grand nombre de lettres, & d'une plus grande valeur, que celles qui compoſoient le nom de ſon adverſaire, remporteroit la victoire. C'eſt pour cela, diſoient-ils, qu'Hector devoit être vaincu par Achille.

L'autre eſpèce d'Arithmantie étoit connue des Chaldéens, qui partageoient leur alphabet en trois Décades, en répétant quelques lettres, changeoient en lettres numérales les lettres des noms de ceux, qui les conſultoient, & rapportoient chaque nombre à quelque planete, de laquelle ils tiroient des préſages.

La cabale des Juifs modernes eſt une eſpèce d'Arithmantie ; au moins la diviſent-ils en deux parties, qu'ils appellent Théomantie & Arithmantie.

Les Platoniciens & les Pythagoriciens étoient fort adonnés à l'Arithmantie.

Saint Jean l'Évangéliſte, dans le treizième chapitre de ſon Apocalypſe, marque le nom de l'Antéchriſt par le nombre de 666. Ce paſſage a beaucoup exercé les Commentateurs. C'eſt une prophétie, enveloppée ſous des noms myſtérieux, qui n'autoriſe nullement l'eſpèce de divination, dont il s'agit dans cet article.

ARITHMÉTICIEN, *Arithmeticus*, celui qui enſeigne ou qui ſçait bien l'Arithmétique. *Voyez* Arithmétique.

ARITHMÉTIQUE, *Arithmetica*, (*c*) terme formé d'ἀριθμὸς, *numerus*, nombre.

(*a*) Demoſth. pag. 470, 506, 521.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 624. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 327.

(*c*) Roll. Hiſt. Anc. T. VI. p. 613 ; 614. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 259, 260.

L'Arithmétique eſt l'art de bien ſupputer & avec facilité. C'eſt une ſcience qui fait partie des Mathématiques, qui enſeigne à compter, & qui conſidére la valeur & les propriétés des nombres.

I. Nous n'avons rien de bien certain ſur l'origine & l'invention de l'Arithmétique; mais, ce n'eſt pas trop riſquer, que de l'attribuer à la première ſociété, qui a eu lieu parmi les hommes, quoique l'Hiſtoire n'en fixe, ni l'auteur, ni le tems. On conçoit clairement qu'il a fallu s'appliquer à l'art de compter, dès que l'on a été néceſſité à faire des partages, & à les combiner de mille différentes manières. Ainſi, comme les Tyriens paſſent pour être les premiers commerçans de tous les peuples anciens, pluſieurs Auteurs croyent qu'on doit l'Arithmétique à cette nation.

Joſephe aſſure que, par le moyen d'Abraham, l'Arithmétique paſſa d'Aſie en Égypte, où elle fut extrêmement cultivée & perfectionnée, d'autant plus que la Philoſophie & la Théologie des Égyptiens rouloient entièrement ſur les nombres. C'eſt de-là que viennent toutes ces merveilles, qu'ils nous rapportent de l'unité, du nombre trois, des nombres quatre, ſept, dix.

En effet, Kircher fait voir que les Égyptiens expliquoient tout par des nombres. Pythagore lui-même aſſure que la nature des nombres eſt répandue dans tout l'univers, & que la connoiſſance des nombres conduit à celle de la divinité, & n'en eſt preſque pas différente.

La ſcience des nombres paſſa de l'Égypte dans la Gréce; d'où, après avoir reçu de nouveaux dégrés de perfection par les Aſtronomes de ce païs, elle fut portée à Rome, & de-là eſt enfin venue juſqu'à nous.

Ceux des Anciens, qui ont traité de l'Arithmétique avec le plus d'exactitude, ſont Euclide, Nicomaque, Diophante d'Alexandrie, & Théon de Smyrne.

L'ancienne Arithmétique n'étoit pas à beaucoup près auſſi parfaite que la moderne. Il paroît qu'alors, elle ne ſervoit guere qu'à conſidérer les différentes diviſions des nombres. On peut s'en convaincre en liſant les traités de Nicomaque, écrits dans le troiſième ſiécle de la fondation de Rome, & le traité de Boëce, qui exiſtent encore aujourd'hui. En 1556, Xylander publia en Latin un abrégé de l'ancienne Arithmétique, écrite en Grec par Pſellus. Jordanus compoſa ou publia dans le douzième ſiécle un ouvrage beaucoup plus ample de la même eſpèce, que Faber Stapulenſis donna, en 1480, avec un commentaire.

II. Une choſe bien digne de curioſité, c'eſt de ſçavoir quels furent les premiers ſignes, que les hommes employérent d'abord, pour déſigner les nombres. On prétend qu'il y en a eu de deux eſpèces; ſçavoir, les doitgs & les jettons.

1.° Les jettons étoient de petites pierres, des coquillages, des noyaux; ce qui ſuffiſoit aux calculs

journaliers de gens qui méprisoient, ou qui ne connoissoient pas l'or & argent. C'est ainsi qu'en usent encore aujourd'hui la plûpart des nations sauvages ; & la manière de se servir de ces coquillages, ou de ces petites pierres, est au fond trop simple & trop naturelle pour n'être pas ancienne. M. Mahudel la fait remonter jusqu'aux enfans de Noë, qui, pour se rendre compte à eux-mêmes de la multiplication de leurs troupeaux, employoient cette sorte de calcul, qui soulageoit leur mémoire.

2.° L'Arithmétique digitale paroît encore plus naturelle & par conséquent plus ancienne. Cette manière de compter semble avoir été suggérée par la nature même, qui nous a donné cet expédient, comme le plus aisé.

Les doigts sont limités à dix. Le dix même est composé des quatre premiers nombres, un, deux, trois, quatre, lesquels joints ensemble font en effet le nombre de dix ; & lorsqu'on y est parvenu, on recommence à l'unité. Car, dix & un font onze.

Pline nous dit que les Anciens ne comptoient que jusqu'à cent mille. Ceux qui, dans la suite des tems, ont inventé les chiffres ou les caractères, dont nous nous servons, n'en ont voulu mettre que dix ; & les Pythagoriciens, après les Hébreux Cabalistes, soûtiennent que toutes les dixaines sont remplies de divins mystères, qui avoient donné lieu à l'institution des Décimes dues à Dieu, par lesquelles on lui rendoit foi & hommage, pour tous les fruits, que la terre nous produit par sa bénédiction.

Au reste, cette Arithmétique digitale est fort ancienne. Nicéarque, dans une épigramme Grecque, nous parle d'une vieille, qui recommençoit de compter ses années par sa main gauche. Selon S. Jérôme, le nombre de cent se transmet de la gauche à la droite, & se marque par les mêmes doigts, mais non pas de la même main ; sur quoi Juvénal, parlant de la vieillesse de Nestor, nous dit qu'il comptoit déjà le nombre de ses années sur sa droite. Numa fit élever une statue à Janus, au rapport de Pline, dont la disposition des doigts de la main droite marquoit le nombre de trois cens ; le pouce & le doigt indice étoient étendus en long, & les trois autres recourbés au-dedans de la paume de la main ; les doigts de la main gauche figuroient cinquante-cinq ; le pouce & le doigt du milieu étoient recourbés en-dedans, & les trois autres droits.

Les Grecs & les Romains marquoient leurs chiffres par des lettres I, II, & avec cette différence, que les Grecs suivoient l'ordre de leur alphabet, & que les Romains se servoient de l'I, pour un, de l'V, pour cinq, de l'X, pour dix, de l'L, pour cinquante, du C, pour cent. IƆ, faisoit cinq cens, dont on a formé depuis le D. CIƆ, mille, dont a ensuite formé l'M.

Les Arabes se sont servis de caractères particuliers pour les nombres. Quelques-uns ont prétendu qu'ils les tenoient des In-

diens. On n'a commencé à compter en Europe par ces figures, que du tems des Sarafins. Alfonfe X, roi de Caftille, s'en fervit pour fes tables aftronomiques ; & Planude, qui vivoit fur la fin du XIIIe fiécle, les employa auffi. Depuis ce tems-là, on s'en eft fervi communément. Ils font beaucoup plus commodes que les chiffres Romains, qui n'alloient pas au de-là de cent mille, parce que l'on peut compter avec ces chiffres, telle fomme que l'on veut, & qu'ils fourniffent une grande facilité pour additionner plufieurs fommes.

Les Romains, comme Pline le remarque, n'avoient point de nombre au-deffus de cent mille ; mais, pour compter plus haut, ils mettoient deux ou trois fois ce nombre ; d'où vient même la façon de compter, *bis*, *ter*, *quater*, *quinquies*, *decies*, *centena millia*, &c.

Pour bien entendre les nombres Romains, il faut confidérer 1.° qu'il n'y a que cinq figures différentes, qui font les cinq premières, & que toutes les autres font compofées de l'I, & du C ; enforte néanmoins que le C eft toujours tourné vers l'I, foit qu'il foit avant ou après. 2.° Que toutes les fois qu'il y a une figure de moindre valeur avant une plus haute, elle marque qu'il faut autant rabattre de cette dernière ; comme IV ; c'eft-à-dire, cinq moins un, ou quatre ; XL, cinquante moins dix, c'eft-à-dire, quarante ; XC, cent moins dix ; c'eft-à-dire, quatre-vingt-dix ; par où l'on voit qu'il n'y a point de nombre, qu'on ne puiffe exprimer par les cinq premières figures. 3.° Qu'en tous ces nombres, les figures vont en croiffant par proportion quintuple, puis double ; de manière que la feconde vaut cinq fois la première, & la troifième deux fois la feconde, la quatrième cinq fois la troifième, & la cinquième deux fois la quatrième, & ainfi des autres. 4.° Que les figures commencent toujours à fe multiplier du côté droit ; de forte que tous les ɔ que l'on met de ce côté-là, fe comptent par cinq, comme ceux de l'autre côté fe comptent par dixaines ; & qu'ainfi l'on peut aifément trouver toutes fortes de nombres, quelque grands qu'ils foient, comme quand un Auteur du XVIe fiécle, marquant dans un dénombrement de l'empire Romain le nombre des citoyens, a mis, contre la coûtume des Anciens cccccccIɔɔɔɔɔɔɔ. Iɔɔɔɔɔɔ. cccIɔɔɔ. ccIɔɔ. prenant le premier c d'après l'I pour mille, & le premer ɔ, qui eft à droite pour cinq cens ; & allant jufqu'au bout par progreffion décuple en chaque figure, d'un côté ou d'un autre, je vois tout d'un coupqu'il y a en tout une milliaffe, cinq cens millions, cent dix mille citoyens ; ce qu'on exprimeroit ainfi par les chiffres Arabes, 1500110000.

En faifant réflexion fur cette manière de compter, on peut juger facilement qu'elle n'eft venue que de ce que les hommes ayant d'abord commencé à compter fur

les doigts, ils ont compté jusqu'à cinq sur une main; puis y ajoûtant l'autre main, ils en ont fait dix, ce qui est le double. Et voilà pourquoi leur progression, dans ces nombres, est toujours d'un à cinq, & de cinq à dix. Toutes ces figures mêmes ne sont venues que de-là; car, qu'y a-t-il de plus naturel que de dire que l'I est la même chose que si l'on montroit l'unité, en relevant un doigt seul, & que le V est comme si, rabaissant les doigts du milieu, l'on montroit simplement le petit doigt & le pouce, comme pour comprendre toute la main, à laquelle ajoûtant l'autre, ils en ont fait comme deux V, dont l'un seroit renversé au-dessous de l'autre en cette manière, X; c'est-à-dire, un X qui vaut dix. Manuce fait voir que même toutes les autres figures sont venues de la première, parce que comme l'V n'est que deux I, joints par le bas, ainsi, L n'est que deux I, l'un droit, & l'autre couché; & y en ajoûtant un troisième par le haut I⊏, on marque le cent par cette figure, au lieu de laquelle les Libraires, pour plus grande facilité, ont pris le C. Que si l'on joint un quatrième I, pour former ainsi le quarré, I⊏⊐I, on fait les cinq cens; au lieu de quoi ensuite l'on a pris l'Iↄ, & puis le D. Enfin, doublant ce quarré I⊏⊐I I⊏⊐I, ils en faisoient, leur mille; au lieu de quoi les Écrivains, ou pour embellir, ou pour plus grande commodité, ont aussi commencé à arrondir la figure, & à la fermer d'un trait de plume, ainsi ∞, puis ainsi ω, d'où vient que souvent on trouve un huit en chiffre couché, ou un oméga Grec, pour marquer le mille. Mais, ensuite, ils l'ont aussi marqué ainsi cIↄ, puis ainsi CD; & enfin, parce que cela a grand rapport à l'M gothique, ils ont pris une M simple, pour marquer mille, comme le C pour le cent, & le D pour les cinq cens. Et delà, il arrive qu'il y a justement sept lettres qui servent à ces sortes de nombres; sçavoir, C, D, I, L, M, V, X, si l'on ne veut y ajoûter aussi le Q, que quelques-uns ont pris pour cinq cens, selon Vossius.

Il faut remarquer que certains croyent que, lorsqu'il y a une barre — sur les chiffres, cela les fait valoir mille; comme $\overline{\text{v}}$, cinq mille; $\overline{\text{x}}$, dix mille. On ne sçait s'il s'en trouveroit des exemples dans les Anciens; mais, il est certain que la façon de compter de Priscien, qui a cru que pour marquer les dixaines de mille, il falloit mettre l'X entre les c, ainsi cXↄ, est tout-à-fait fausse & contraire à l'Antiquité; & qu'elle ne vient que de ce qu'ignorant le véritable fondement de cette manière de compter, on a voulu l'accommoder à la nôtre, qui va par progression décuple. Que si quelquefois l'on trouve une L entre les c, ainsi cLↄ, ou semblables, ce n'est qu'une faute de copistes, qui, ayant vu qu'en ces rencontres l'I est d'ordinaire plus grand que le c, l'ont pris pour une L.

III. L'Arithmétique & la Géométrie sont les fondemens de toutes les Mathématiques. Les qua-

tre premières régles de l'Arithmétique sont l'addition, la soustraction, la multiplication & la division. Toute l'Arithmétique est renfermée dans ces quatre régles; car, les régles de trois, de compagnie, d'alliage, de fausse position, & l'extraction des racines quarrées & cubiques, ne se font que par les diverses applications de ces quatre premières régles. Il faut ajoûter que, quoique ces quatre régles soient fort simples, elles ne laissent pas de paroître obscures, même après les définitions que l'on en donne, à moins qu'elles ne soient appliquées à quelque exemple.

ARITHMIADAS, *Arithmiadas*, Ἀριθμίαδας, (*a*) Spartiate. Ce fut celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ses loix.

ARIUS, *Arius*, Ἄριος, (*b*) fleuve d'Asie, qui arrosoit la province d'Arie. Ptolémée l'appelle Arie, ou Arée. Il en est parlé à l'article d'Arie. *Voyez* Arie.

ARIUS, *Arius*, Ἀρεῖος, (*c*) roi de Teuthranie. Ce Prince fut tué dans un combat singulier par Pergamus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque.

ARIUS, *Arius*, (*d*) l'un des Centaures, qui combattirent contre les Lapithes.

ARIUS, *Arius*, (*e*) Centurion, qui étoit contemporain de Virgile. Le champ de ce poëte ayant été exempté par la faveur qu'il trouva auprès de l'Empereur, de la loi commune qui adjugeoit aux soldats les terres du païs; Arius, qui venoit d'être établi dans le voisinage, prétendit étendre ses limites, & prit à ce sujet querelle avec lui. Virgile auroit couru risque d'être tué par ce brutal officier, si une prompte fuite n'eût mis sa vie en sûreté, & conservé aux Muses Latines celui qui en devoit faire la principale gloire.

ARIUS, *Arius*, (*f*) surnommé Antoninus, fut consul avec Marius Celsus, depuis le premier juillet jusqu'au premier septembre, l'an de Rome 821. Il faut observer à cette occasion, que pendant toute la durée de la République & de la liberté, les deux consuls entroient en charge au mois de janvier, & l'exerçoient seuls jusqu'à la fin de l'année. Mais, sous les Empereurs, outre les deux consuls, qui commençoient l'année, & lui donnoient leur nom, le Prince, qui avoit plusieurs sujets à récompenser, en nommoit d'autres, qui possédoient cet honneur ordinairement deux mois, quelquefois moins, jusques-là qu'il s'en est trouvé qui n'en ont joui qu'un seul jour.

ARIUS, *Arius*, Ἀρεῖος, (*g*) Athléte Égyptien, dont parle Lucien.

ARLES, ville des Gaules. *Voyez* Arelate.

ARMAGEDDON, *Arma-*

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 42.
(*b*) Strab. pag. 515, 518. Ptolem. L. VI. c. 17.
(*c*) Pauf. pag. 19.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 401.
(*e*) Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 283.
(*f*) Tacit. Hist. L. I. c. 77.
(*g*) Lucian. Tom. I. pag. 760.

geddon, Ἀρμαγεδδών, (a) nom d'un lieu, dont il est fait mention dans l'Apocalypse. Ce terme en Hébreu signifie la montagne de Mageddon. Or, Mageddo, ou Mageddon, étoit une ville située dans le grand-champ, au pied du mont Carmel. C'est-là, où le bon roi Josias fut blessé à mort, dans la bataille contre Néchao, roi d'Égypte.

C'est à Armageddon que le mauvais ange, sorti de la gueule du dragon, assemblera les Rois de toute la terre, pour donner la bataille au grand jour de la vengeance du Seigneur, comme il est dit dans l'Apocalypse.

ARMAIS, *Armaïs*, (b) frere de Séthosis, roi d'Égypte, au rapport de Manéthon. Il est surnommé Danaüs par le même Auteur.

ARMAMAXES, *Armamaxæ*, (c) nom que les Perses donnoient à quinze grands chariots, qui suivoient l'armée de Darius, du tems d'Alexandre le Grand. Dans ces chariots étoient les enfans du Roi, & ceux qui avoient soin de leur éducation, avec une troupe d'Eunuques, qui n'étoient pas en petite considération parmi ces peuples.

ARMATA, *Armata*, surnom qu'on dit que les Lacédémoniens donnoient à Vénus, en mémoire de la victoire, que les femmes avoient remportée sur les Messéniens.

ARMATUS, *Armatus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

ARME, *Armes*, (d) général des Carthaginois. Selon Valère Antias, cité par Tite-Live, ce général commandoit la garnison de Carthage la neuve, lorsqu'elle fut prise par les Romains, l'an 210 avant J. C. Notre Auteur prétendoit même qu'Arme s'étoit rendu de lui-même aux assiégeans.

ARMÉE, *Exercitus*, Στρατὸς, (e) est un nombre considérable de troupes d'infanterie & de cavalerie, jointes ensemble, pour agir contre l'ennemi. Cette définition regarde les Armées de terre. On peut définir celles de mer, qu'on appelle Armées navales, la réunion ou l'assemblage d'un grand nombre de vaisseaux de guerre, qui portent des troupes destinées à agir contre les vaisseaux ennemis.

On conçoit que l'usage des Armées se perd dans l'Antiquité la plus reculée. Et on peut dire en général, qu'il est aussi ancien que la réunion des hommes en divers peuples.

I. Le commencement & la fin de la guerre, le départ & le retour des troupes, étoient toujours consacrés par des actes de religion & des sacrifices solemnels. En effet, tous les héros d'Homère paroissent fort religieux, & ont

(a) Paral. L. II. c. 35. v. 22, 23. Apocal. c. 16. v. 16.

(b) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 6.

(c) Q. Curt. L. III. c. 3.

(d) Tit. Liv. L. XXVI. c. 49.

(e) Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 768, 769. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 46. Tom. III. pag. 13, 14.

recours à la divinité dans tous leurs besoins & tous leurs dangers. Alexandre le Grand ne sortit point d'Europe, & n'entra point en Asie, sans avoir invoqué les divinités, qui présidoient à l'une & à l'autre. Annibal, avant que de s'engager dans la guerre contre les Romains, fit un voyage exprès à Cadix, pour s'acquitter des vœux, qu'il avoit faits à Hercule, & pour implorer sa protection, par de nouveaux vœux, dans la nouvelle expédition qu'il entreprenoit.

Les Grecs étoient fort religieux à s'acquitter de ce devoir. Leurs Armées ne partoient point sans être accompagnées des Aruspices, des Sacrificateurs, & des autres Interprétes de la volonté des dieux, dont ils croyoient devoir s'assurer, avant que de hazarder une bataille.

Mais, de tous les peuples de la terre, les Romains ont été les plus exacts à recourir à la divinité, soit dans le commencement de leurs guerres, soit dans les grands dangers, où ils se trouvoient quelquefois exposés, soit après leurs heureux succès; & ils n'attribuoient le bonheur de leurs armes, qu'aux soins qu'ils avoient de rendre ce culte à leurs dieux.

II. Quand tout étoit prêt, & qu'on s'étoit assemblé au lieu & au tems marqués, l'Armée se mettoit en chemin. C'est une chose étonnante de voir quelle étoit la charge des soldats dans la marche. Outre leurs armes, dit Cicéron, le bouclier, l'épée, le casque, [on pourroit ajoûter les javelots & la demi-pique] outre ces armes, dis-je, qu'ils ne regardoient point comme un fardeau, non plus que leurs épaules, leurs bras, & leurs mains, car, ils disoient que les armes sont comme les membres d'un soldat, ils portoient des vivres pour quinze jours, & quelquefois plus, tout l'attirail de leur petit ménage, & un pieu chacun, qui étoit assez pesant. Végéce recommande qu'on exerce les jeunes soldats à porter un poids de plus de quarante-cinq de nos livres, outre leurs armes, & à faire la marche ordinaire, afin que, dans l'occasion & le besoin, ils y soient tout accoûtumés. Et telle étoit la pratique des anciens soldats Romains.

La marche ordinaire de l'Armée Romaine, selon Végéce, étoit de vingt mille pas par jour; c'est-à-dire, au moins de six lieues, en mettant pour chacune trois mille pas. Trois fois par mois, pour y accoûtumer les soldats, on obligeoit tant les fantassins que les cavaliers à faire cette même marche. En supputant exactement tout ce que rapporte César d'une expédition subite, qu'il fit pendant qu'il étoit occupé au siége de Gergovie, on voit qu'en vingt-quatre heures il parcourut cinquante mille pas. La marche étoit forcée. En la réduisant à la moitié, & à moins encore, ce sera la marche ordinaire; c'est-à-dire, de six lieues.

Xénophon marque régulièrement toutes les journées de marche des troupes qui retournérent en Gréce après la mort du jeune

Cyrus, & qui firent cette retraite si belle & si vantée dans l'Histoire. Toutes ces marches, l'une portant l'autre, étoient chacune de six parasanges; c'est-à-dire, de plus de six de nos lieues. Les marches ordinaires denos Armées ne sont pas maintenant à beaucoup près si fortes; & l'on a de la peine à comprendre que celles des Anciens pussent être si longues. Les mesures des Anciens ont varié beaucoup; & c'est peut-être aussi ce qui donne lieu à cette différence de marche entr'eux & nous; ou plutôt, c'est que leurs Armées étoient moins nombreuses que les nôtres, moins embarrassées d'attirail, & composées d'hommes tout autrement exercés & robustes.

Le consul & même le dictateur marchoient à la tête des légions à pied, parce que la plus grande force des Romains consistant dans l'infanterie, on crut qu'il falloit que le général demeurât à la tête des bataillons, sans jamais les quitter. Mais, comme l'âge ou l'infirmité pouvoient mettre le dictateur hors d'état de soûtenir cette fatigue, avant que de partir pour la campagne, il s'adressoit au peuple pour lui demander qu'il le dispensât de cette loi établie par une ancienne coûtume, & qu'il lui permît de monter à cheval. Suétone représente Jules César comme infatigable, marchant à la tête de ses Armées, quelquefois à cheval, mais ordinairement à pied, & la tête nue, quelque soleil ou quelque pluie qu'il fît. Pline loue Trajan de s'être accoûtumé de bonne heure à marcher à pied, à la tête des légions qu'il commandoit, sans jamais faire aucun usage, ni de char, ni de cheval, quoiqu'il eût d'immenses espaces de païs à parcourir; & il en usa toujours de la sorte, depuis même qu'il fut devenu Empereur. César, dont je viens de parler, traversoit les rivières à la nage, ou sur une outre. C'étoit pour se mettre en état de le faire dans le besoin, & de supporter toutes les fatigues militaires, que les jeunes Romains s'exerçoient à la course, soit à cheval, soit à pied, & que, pleins de sueur, après de si violens exercices, ils se jettoient dans le Tibre pour le passer à la nage. On prenoit soin de former, pendant quelques années, ceux qu'on envoyoit en recrues aux légions, & qui n'avoient point encore servi. On choisissoit les plus sains, les plus agiles, les plus robustes. On les exerçoit par des fatigues, des marches & des travaux, qu'on faisoit croître peu à peu; & ceux que l'expérience montroit n'en être pas capables, on les renvoyoit, & on ne retenoit que les soldats éprouvés, qui formoient un choix d'hommes d'élite.

III. La manière de ranger les Armées en bataille n'étoit pas uniforme chez les Anciens; & elle ne pouvoit pas l'être, parce qu'elle dépend des circonstances, qui varient à l'infini, & demandent par conséquent divers arrangemens. L'infanterie, ordinairement, étoit placée au centre sur une ou plusieurs lignes, & la cavalerie sur les deux aîles.

A la bataille de Tymbrée, tou-

tes les troupes de Crésus, tant de pied que de cheval, étoient rangées sur une même ligne, & avoient trente hommes de profondeur, excepté les Égyptiens, dont le nombre montoit à six vingt mille hommes. Ils étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés, de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profrondeur. Il ne fut pas possible à Crésus de leur faire changer cet arrangement auquel ils étoient accoûtumés ; ce qui rendit inutile la plus grande partie de ces troupes, qui étoient les meilleures de l'Armée, & ne contribua pas peu à la perte de la bataille. Les troupes Persannes combattoient ordinairement sur vingt-quatre de hauteur. Cyrus, à qui il importoit de former le plus grand front, qu'il lui seroit possible, pour ne pas être enveloppé par les ennemis, dédoubla ses files, & les mit sur douze de hauteur seulement. On sçait quel fut le succès de ce combat.

IV. Les généraux avoient un soin particulier de haranguer leurs Armées avant le combat. Et pour juger sainement de cette coûtume de haranguer les troupes, généralement & constamment employée chez tous les Anciens, il faut se transporter dans les siécles, où ils vivoient, & faire une attention particulière à leurs mœurs & à leurs usages.

Les Armées, chez les Grecs & chez les Romains, étoient composées des mêmes citoyens, à qui, dans la ville & en tems de paix, on avoit coûtume de communiquer toutes les affaires. Le général ne faisoit dans le champ, ou sur le champ de bataille, que ce qu'il avoit été obligé de faire à la tribune des harangues. Il honoroit ses troupes, & attiroit leur confiance & leur affection, en leur faisant part de ses desseins, de ses motifs, de ses moyens ; par-là, il intéressoit le soldat au succès.

Il y avoit des occasions importantes, où il étoit plus nécessaire de réveiller la bonne volonté & le zéle du soldat ; lorsque, par exemple, il falloit faire une marche difficile & forcée, pour se tirer d'une situation fâcheuse, ou pour en prendre une plus commode ; lorsqu'on avoit besoin de courage, de patience, de constance pour supporter une disette, un manquement de choses nécessaires, un état pénible à la nature ; lorsqu'on songeoit à tenter une entreprise difficile, périlleuse, mais très-utile par le succès ; lorsqu'il falloit consoler, rassurer, ranimer après un échec ; lorsqu'il s'agissoit de faire un retraite hazardeuse à la vue de l'ennemi, ou dans un païs dont il étoit maître ; enfin lorsqu'il ne falloit plus qu'un généreux effort, pour terminer une guerre, ou une entreprise importante.

Dans ces occasions & d'autres semblables, les généraux ne manquoient jamais de parler publiquement aux troupes, pour sonder leurs dispositions par les acclamations plus ou moins fortes ; pour les informer des raisons qu'on avoit de prendre tel ou tel parti,

& les y faire entrer ; pour dissiper les faux bruits, qui exagéroient les difficultés & abattoient le courage ; pour leur faire envisager les remédes qu'on préparoit à leurs maux, & le succès qu'on en espéroit ; pour les instruire des précautions qu'on avoit à prendre, & des motifs de ces précautions. Le général avoit intérêt de flatter le soldat, en lui faisant confidence de ses desseins, de ses craintes, de ses expédiens, afin de l'engager à y prendre part, & d'agir de concert avec son général, & par les mêmes motifs. Ce général, au milieu de ses soldats, qui tous étoient comme lui, non seulement membres de l'État, mais admis à partager l'autorité du gouvernement, se regardoit comme un pere au milieu de sa famille.

On a de la peine à comprendre comment il se pouvoit faire entendre des troupes. Il faut se souvenir que, chez les Grecs & chez les Romains, les Armées étoient peu nombreuses. Celles des premiers n'alloient guere, pour l'ordinaire qu'à dix ou douze mille hommes ; & celles des Romains rarement au double. [Nous ne prétendons pas parler des derniers tems] Les généraux s'y faisoient entendre, comme les orateurs se faisoient entendre dans la place publique, où étoit la tribune aux harangues. Le peuple n'entendoit pas tout ; mais, néanmoins tout le peuple étoit instruit à Rome & à Athènes ; tout le peuple délibéroit & décidoit, & personne ne se plaignoit de n'avoir pas entendu. Il suffisoit que les plus anciens, les plus considérables, les principaux des manipules & des chambrées se trouvassent à la harangue, dont ensuite ils rendoient compte aux autres.

On voit, dans la colomne Trajane, l'Empereur haranguant les troupes de dessus un tribunal de gazon, élevé au-dessus de la tête des soldats, les principaux officiers autour de lui sur la plate-forme, & la foule répandue tout autour. On ne sçauroit croire combien peu de place occupe une multitude d'hommes sans armes, qui se tiennent de bout, & qui se pressent ; car, les harangues ordinaires se faisoient dans le camp au soldat tranquille & désarmé. D'ailleurs, on s'accoûtumoit de jeunesse à parler dans l'occasion avec une voix forte & distincte.

Quand les Armées étoient plus nombreuses, & qu'on étoit près de donner le combat, il y avoit une manière de haranguer les troupes, qui étoit fort simple & fort naturelle. Le général, monté à cheval, parcouroit les rangs, & disoit quelques mots aux différens corps, pour les animer. Alexandre en usa ainsi à la bataille d'Issus. Darius, à celle d'Arbelles, fit à peu près la même chose, mais d'une manière différente. De dessus son char, il harangua ses troupes, tournant ses yeux & ses mains vers les officiers & les soldats, qui l'environnoient. Ni l'un ni l'autre, sans doute, ne pouvoient être entendus, que de ceux qui étoient le plus près d'eux ; mais, ceux-ci faisoient bientôt passer le gros de leurs discours

tours au reste de l'armée. *Voyez* Milice.

Il s'en trouve, au reste, qui sont d'un sentiment tout-à-fait opposé sur l'article des harangues, faites aux Armées par les généraux; c'est-à-dire, que plusieurs regardent ces harangues, comme étant de l'invention des Historiens. Ils pourroient bien avoir raison; mais, on me permettra de ne pas descendre ici dans un plus grand détail touchant cette matière.

(*a*) V. Dans l'Écriture, le Seigneur prend le nom de Dieu des Armées. Le mot Hébreu *Zébaoth*, qui signifie Armées, se prend aussi pour des troupeaux de brebis; & dans plus d'un endroit des Livres saints, on compare les Armées à des troupeaux. Saül fait la revue de son Armée comme d'un troupeau de moutons. Jérémie, parlant de l'Armée des Assyriens, dit qu'elle viendra devant Sion comme un troupeau conduit par son pasteur.

Dans une infinité d'endroits, la nation des Hébreux est appellée l'Armée du Seigneur, parce que Dieu en étoit considéré comme le chef & le général. C'étoit lui qui nommoit les chefs de ses Armées, qui ordonnoit la guerre & la paix. Ses Prêtres y sonnoient de la trompette, & donnoient le signal du combat. Aussi ces guerres étoient ordinairement accompagnées de prodiges.

Les Armées d'Israël n'étoient pas composées de troupes soudoyées, réglées & entretenues. Toute la nation étoit une nation de guerriers, prête à marcher à l'ennemi, dès que la nécessité, ou les ordres de Dieu le demandoient. L'Armée n'attendoit point d'autre récompense que la gloire de vaincre, ni d'autre salaire que les dépouilles, que l'on prenoit sur les ennemis, & qui étoient partagées par les chefs. Chacun se fournissoit d'armes & de provisions; & pour l'ordinaire, les guerres étoient de courte durée. Les Israëlites combattoient à pied, & on ne commença à voir des chevaux dans leur Armée, que sous le regne de Salomon. David est le premier, qui ait eu des troupes réglées. Ses successeurs, pour la plûpart, n'avoient que des milices, excepté leurs gardes du corps, qui n'étoient pas fort nombreux.

Lorsqu'on étoit près de livrer la bataille, on publioit à la tête de chaque bataillon: » Qui est celui » qui a bâti une maison neuve, » & qui n'en a pas encore fait la » dédicace? Qu'il s'en retourne » dans sa maison, de peur qu'un » autre ne vienne, & ne la dé» die. Qui est celui qui a planté » une vigne, & ne l'a pas enco» re rendu commune; de sorte » que l'on puisse librement man» ger de son fruit? Qu'il s'en re» tourne, de peur qu'il ne meu» re à la guerre, & qu'un autre » ne jouisse du fruit de son héri» tage. Qui est celui qui a épousé

(*a*) Deuter. c. 20. v. 5. *& seq.* Reg. L. I. c. 4. v. 4. c. 15. v. 4. L. II. c. 11. v. 11. Paral. L. I. c. 14. v. 12. L. II. c. 13. v. 8. Cantic. c. 2. v. 7. Jerem. c. 3. v. 19. c. 6. v. 3.

» une femme, & qui ne l'a pas » encore conduite dans sa mai- » son ? Qu'il s'en retourne, de » peur qu'un autre ne l'épouse. « Après cela, on disoit encore : » Qui est celui qui est timide, & » qui manque de cœur ? Qu'il » s'en aille, de peur qu'il ne dé- » courage les autres par son exem- » ple. « En même-tems, le Prê- tre se mettoit à la tête de l'Armée, & disoit au peuple : » Écoutez, » Israël; vous devez aujourd'hui » livrer bataille à vos ennemis; » ne craignez point; ne vous » effrayez point; ne reculez » point, parce que le Seigneur, » votre Dieu, est au milieu de » vous, pour combattre pour » vous, & pour vous délivrer de » la main de vos ennemis. «

On portoit ordinairement l'Arche du Seigneur dans l'Armée. Elle ne quitta pas le camp d'Israël, pendant tout le tems du voyage du désert. Josué la fit porter presque toujours avec lui dans les guerres qu'il fit aux Chananéens. Les Israëlites, ayant été mis en fuite par les Philistins, du tems du grand-Prêtre Héli, envoyérent querir l'Arche du Seigneur; & son arrivée les remplit d'allégresse, & répandit la terreur dans le camp des Philistins. David ordonna qu'on la portât au siége de Rabbat, où étoit l'Armée d'Israël. Ceux des dix tribus, à l'imitation de ceux de Juda, portoient leurs veaux d'or dans leur camp. Les Philistins y portoient aussi leurs idoles.

(*a*) VI. Il ne faut pas finir cet article, sans dire un mot des Armées & des combats en l'air, que les Anciens ont quelquefois observés. Le célebre M. Leibnitz, qui a fait voir que l'érudition littéraire, & les connoissances les plus abstraites se prêtoient un secours mutuel, croyoit que ces Armées & ces combats célestes n'étoient autre chose que la lumière boréale, dont les jets, étant quelquefois inclinés en sens contraire, ressembloient à des combats. Par exemple, ce que dit Pline : *Spectata arma cœlestia, ab ortu occasuque inter se concurrentia, pulsis quæ ab occasu erant.* En effet, il ajoûte immédiatement après : *Ipsum ardere cœlum minimè mirum est.*

La Chronique d'Isidore dit à l'année 457 de l'Ére d'Espagne, qui fut celle de l'entrée d'Attila en Italie : *Ab aquilonis plaga cœlum rubens sicut ignis effectum, permixtis per igneum ruborem lineis clarioribus in speciem hastarum rutilantium deformatis.*

On lit au chapitre XVI du quatrième livre de l'Histoire des Lombards par Paul Diacre : *Tunc*, c'étoit pendant le regne d'Agilulphe, *signum sanguineum in cœlo apparuit, & quasi hastæ sanguineæ, & lux per totam noctem clarissima.*

Les Annales de Saint Bertin portent à l'année 859 : *Acies nocturno tempore visuntur in cœlo mense augusto, septembri & octobri, ita ut diurna claritas, ab oriente usque in septentrionem continuè fulserit, & columnæ sangui-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 431.

neæ ex ea discurrentes processerint.

On pourroit ajoûter encore un grand nombre de pareils exemples ; mais, ceux-là paroissent suffisans.

ARMENE, (*a*) fils de Nabis, tyran de Sparte, fut mené en ôtage à Rome, vers l'an 194 avant J. C. Il y servit à l'ornement du triomphe de Quintius.

ARMÉNIE, *Armenia*, Ἀρμενία, (*b*) grand païs d'Asie, que les anciens Géographes ont divisé en deux provinces. C'étoit l'Arménie majeure & l'Arménie mineure.

L'Arménie majeure étoit bornée au nord par la Colchide, par l'Ibérie & l'Albanie, à l'occident par l'Arménie mineure, à l'orient par la mer d'Hyrcanie, autrement la mer Caspienne, & par la Médie, au midi par la Mésopotamie & l'Assyrie.

L'Arménie mineure avoit pour bornes à l'orient, l'Arménie majeure, au septentrion le royaume de Pont, à l'occident la Cappadoce, & au midi le mont Taurus.

Selon Strabon, l'Euphrate séparoit l'Arménie mineure de l'Acilisène, qui étoit un canton de l'Arménie majeure. Ptolémée n'assigne point de bornes particulières à l'Arménie mineure ; mais, il la comprend dans l'Arménie majeure, en étendant celle-ci à l'occident jusqu'à la Cappadoce. En effet, suivant les bornes que nous venons de lui donner, principalement d'après la carte de l'Asie mineure, dressée par M. d'Anville, elle étoit située précisément entre ces deux dernières.

Le nom d'Arménie vient, ou d'Aram, pere des Syriens, ou de Har-Menni, montagne des Mennéens. Menni, ou les Mennéens sont connus dans Jérémie.

Dans la Génése, où Moïse dit que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie, l'Hébreu porte seulement sur les montagnes d'Ararat ; & au quatrième livre des Rois, où il est dit que les deux fils de Sennachérib, après avoir tué leur pere, se sauvérent dans l'Arménie, *in terram Armeniorum*, l'Hébreu, dit dans la terre d'Ararat.

Du tems d'Hérodote, les Arméniens passoient pour être une colonie de Phrygiens ; c'est-à-dire, pour avoir la même origine, & pour avoir fait autrefois une même nation avec ces peuples. C'est pourquoi, Eudoxe assure que la langue Arménienne n'étoit qu'un dialecte de la langue Phrygienne.

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 524.

(*b*) Ptolem. L. V. c. 7, 13. Strab. pag. 526, 527, 528. *& seq.* Pomp. Mel. L. I. c. de sum. Asi. descrip. Plin. L. VI. c. 4, 8, 9. Diod. Sicul. pag. 411, 630. Herod. L. I. c. 194. L. V. c. 49. L. VII. c. 73. Xenoph. pag. 62. *& seq.* Genes. c. 8. v. 4. Reg. L. IV. c. 19. v. 37. Jerem. c. 51. v. 27. Q. Curt. L. IV. c. 12. L. V. c. 1. Just. L. XIII. c. 4. L. XLII. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 325, 406. *& suiv.* Tom. IV. pag. 13. Tom. V. pag. 326. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 183, 184. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 356. Tom. XII. pag. 133. Tom. XIX. pag. 35, 36, 85. *& suiv.* Tom. XXI. 15, 58, 407. *& suiv.*

On lit, dans Moïse de Khorenne, auteur d'une histoire d'Arménie, qu'au tems de Bélus & de Ninus, les Arméniens avoient pour roi Aram, ou Arami, qui conquit les païs situés vers l'occident; c'est-à-dire, du moins la Cappadoce & le Pont, & qui établit dans ce païs une colonie Arménienne, gouvernée par Mschak, ou Mazak, qui fonda la ville de Mazaca, nommée dans la suite Césarée. Cette conquête d'Arami établit l'usage du langage Arménien dans la Cappadoce; & c'est ce qui a fait donner dans la suite à ce païs, les noms de seconde, troisième & quatrième Arménie. Je suis fort éloigné de donner créance aux anciennes fables historiques des Arméniens. Il faut cependant reconnoître qu'elles avoient une sorte de fondement, dans la ressemblance qui se trouvoit entre les diverses nations, qui occupoient l'Asie mineure. Ainsi, de ce qu'on supposoit les Arméniens une colonie de Phrygiens, & les Cappadociens une colonie d'Arméniens; on ne peut, je crois, se dispenser d'en conclure que le langage de ces trois peuples avoit assez de ressemblance, pour qu'on dût en regarder les variétés comme des dialectes d'une langue commune.

Moïse de Khorenne rapporte, dans son histoire, une suite de rois d'Arménie, qu'il fait remonter jusqu'à Japhet, fils de Noë. Il leur attribue de grands exploits, quoiqu'il soit obligé de convenir que depuis Ninus & Sémiramis, ils n'avoient été proprement que les Satrapes héréditaires d'une province de l'empire d'Assyrie. Moïse avoit tiré tout ce détail de l'ouvrage du Syrien Mar-Ibas de Catina, contemporain de Valarsacès & d'Arsacès, premiers rois Arsacides d'Arménie. Mar-Ibas, qui a écrit environ un siécle avant J. C., pouvoit être un témoin croyable sur les événemens voisins de son tems; mais, il est visible que tout ce qu'il avoit dit de l'Histoire ancienne, n'étoit qu'un ramas indigeste des fables historiques, répandues dans les ouvrages des Juifs Hellénistes ou Syriens, qui avoient voulu ajuster les fictions Chaldéennes, Assyriennes & Grecques, avec l'histoire de Moïse. C'est donc à d'autres sources qu'à l'ouvrage de Mar-Ibas & de Moïse de Khorenne, qu'il faut avoir recours pour l'ancienne histoire des Arméniens.

L'Arménie n'ayant presque jamais joué de rôle considérable dans l'Orient, ses Antiquités ne sont pas fort connues; car, quoiqu'on voie le nom du païs d'Ararat dans les Livres saints, il n'est accompagné d'aucune circonstance, qui puisse servir à l'Histoire. Xénophon fait mention, dans la Cyropédie, d'une guerre entre le roi des Médes & les Arméniens. Il parle d'un Tigrane allié & ami de Cyrus; mais, quoique ce nom soit celui de plusieurs rois d'Arménie, ce Prince a tout l'air d'un personnage imaginaire. Xénophon suppose, dans cet ouvrage, que l'Arménie formoit un royaume séparé, allié, & non pas sujet de

la Perse ; & par cette raison, il ne la comprend pas dans les provinces de cet Empire ; mais, il suit un autre systême dans l'histoire de la retraite des dix mille Grecs, où il parle d'un Tiribase, Satrape de l'Arménie occidentale, qui comprenoit le païs, où sont les diverses sources du Tigre, & qui s'étendoit jusqu'à la Phasiane, ou jusqu'à l'Araxe.

Dès le tems de Darius I, l'Arménie, jointe aux nations Pontiques & à celles de la Pactyïque, formoit le treizième département de l'empire de Perse, & payoit quatre cens talens de tribut ; & au tems de Xerxès, les troupes Arméniennes habillées & armées comme celles de Phrygie, formoient un même corps avec elles, & avoient le même chef.

Au reste, il est parlé rarement des Arméniens dans ce que nous sçavons de l'histoire de Perse. Nous voyons seulement, dans Strabon, qu'ils étoient gouvernés par des Satrapes Persans, dont le dernier fut Oronte, descendu d'Hydarnès, un des sept conjurés contre le mage Smerdis. Hérodote nous apprend que, sous Darius I, cet Hydarnès avoit le gouvernement de la côté occidentale de l'Asie mineure. Son fils, nommé Hydarnès, comme lui, avoit sous Xerxès le même gouvernement, & commandoit de plus le corps des dix mille immortels, tandis que son frere Sisamnès avoit le commandement des troupes de l'Ariene. Mais, rien ne donne lieu de penser que la Satrapie de l'Arménie fut héréditaire dans cette famille.

Après la défaite de Darius Codoman par Alexandre, Oronte se cantonna dans l'Arménie ; & il en étoit encore maître au tems d'Eumène. On peut cependant soupçonner que l'Arménie étoit alors divisée en deux gouvernemens. Car, dans le premier partage fait sous Perdiccas, on voit un Phrataphernès, Satrape d'Arménie. Diodore de Sicile, qui n'en parle pas, & qui ne comprend point l'Arménie dans le partage, fait mention d'un autre Phrataphernès, Satrape de la Parthie & de l'Hyrcanie.

Lors du rétablissement d'Ariarathe III dans la Cappadoce, vers l'an 300 avant J. C., on voit qu'Ardoate, roi d'Arménie, auprès duquel il étoit allé chercher un asyle contre les Macédoniens, lui avoit fourni des troupes. Ardoate pouvoit avoir succédé à Oronte. L'Arménie passa dans la suite sous la domination des rois de Syrie. Ils la partagérent en deux gouvernemens, qu'ils donnoient à de grands seigneurs du païs même. Mais, après la défaite d'Antiochus le Grand par les Romains dans l'année 190 avant l'Ére Chrétienne, Artaxias & Zadriadès, qui avoient ces deux gouvernemens, secouérent le joug, se rendirent indépendans, & firent alliance avec les Romains. Strabon dit qu'ils reçurent le titre de Rois. Cependant, il y a quelque lieu d'en douter.

Artaxias occupoit l'Arménie septentrionale, ou il bâtit deux villes considérables, Artaxiasata

sur l'Araxe, & Arxata sur la frontière de l'Atropatène, ou de l'Aderbigane, qu'on nommoit aussi alors Médie. Cette Arménie confinoit à l'occident avec la Cappadoce Pontique. Zadriadès régnoit sur l'Arménie méridionale, située entre le Tigre & l'Euphrate, & qui comprenoit la Sophène, l'Acilisène, & quelques autres cantons à l'orient de l'Euphrate. Artanès, issu de ce Zadriadès, fut dépouillé par Tigrane. Srabon dit que ce dernier descendoit d'Artaxias. Mais, il s'est trompé en cela; car, Tigrane étoit un prince Arsacide; ce qui a causé son erreur, c'est qu'il étoit fils d'un Artaséhis, ou Artaxias.

Le premier Artaxias, qui s'étoit révolté contre Antiochus, est sans doute celui qui est nommé dans le traité conclu vers l'an 180, entre Eumène, Prusias & Ariarathe V, roi de Cappadoce d'une part, & entre Pharnace, roi de Pont & ses alliés de l'autre. Le traité, rapporté par Polybe, nomme Artaxias Archonte, ou prince de la grande Arménie, & fait encore mention d'un Mithridate, Satrape d'Arménie; ce qui montre que ce païs étoit divisé en plusieurs états différens. La Satrapie de Mithridate étoit probablement l'Arménie méridionale, ou la portion de Zadriadès, dont on peut conjecturer qu'il étoit fils. Artanès, dépouillé de la souveraineté de ce païs par Tigrane plus d'un siécle après, étant descendu de Zadriadès, c'est une preuve que sa famille avoit conservé cet état.

Appien parle d'un autre Artaxias vaincu & fait prisonnier, par Antiochus Épiphane, lors de son expédition dans la haute Asie, vers l'an 165 avant l'Ére Chrétienne, & 26 ans après la défaite d'Antiochus. Cet Artaxias pouvoit être fils du premier. Il paroît que l'Arménie redevint une province du royaume des Séleucides; ce qui continua jusqu'à la mort d'Antiochus Sidétès, tué dans un combat contre les Parthes, l'an 130 avant J. C. Ce fut alors qu'ils s'emparérent de l'Arménie, où ils envoyérent une colonie, & dont ils formérent un royaume séparé. Le premier roi de ce païs, nommé Valarsacès, étoit frere d'Arsacès II, surnommé le Grand par les Parthes.

C'est-là proprement, où commence l'histoire d'Arménie, écrite par Moïse de Khorenne. La première année du règne de Valarsacès répond, dans la chronologie de cet Écrivain, à l'an 183 des Séleucides, à l'année même de la défaite de Sidétès, qui arriva en hiver; & l'époque du nouveau royaume doit être fixée au printems de l'an 128 avant l'Ére Chrétienne. Valarsacès songea d'abord à régler la forme du gouvernement dans un païs où les hommes étoient encore des espèces de Sauvages. Il le distribua en différens départemens, établit des magistrats dans les bourgades & dans les campagnes, forma différens corps de milice, dont il régla le service & les rangs. Mais, comme les Parthes n'étoient eux-mêmes qu'une nation de chasseurs &

de ſoldats, Valarſacès ne ſongea, ni aux lettres, ni aux arts. » Les » Arméniens, dit Moïſe de Kho- » renne, étoient dans les pre- » miers tems, ce qu'ils ſont encore » aujourd'hui, des hommes groſ- » ſiers & ſauvages, ſans lettres, » ſans connoiſſances & preſque » ſans aucune culture, ignorant » l'hiſtoire de leurs ancêtres, & » ne les connoiſſant que par ce » qui en étoit dit dans les livres » de leurs voiſins. Ils n'écrivoient » rien dans leur langue, les ca- » ractères des nations voiſines n'é- » tant pas propres à en exprimer » les ſons. «

Les actes étoient d'abord en langue Aſſyrienne; dans la ſuite, ils employérent celle des Grecs, & dans les derniers tems celle des Perſes. Au tems de Moïſe de Khorenne, les titres des villes & des particuliers étoient écrits dans l'une de ces trois langues.

Ce fut ſeulement dans le Ve ſiécle de J. C. que les Arméniens inventérent le caractère, dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui; & ils l'employérent pour écrire les traductions de la Bible & de pluſieurs ouvrages des Perſes, auxquelles Meſrobe & Moïſe de Khorenne travaillérent avec quelques autres. Ce caractère Arménien, duquel Moïſe parle beaucoup, quoiqu'il mêle à ſon récit, un merveilleux qui étoit fort dans le goût des Eccléſiaſtiques de ce tems-là, paroît formé ſur celui des Ghébres, ou anciens Perſans, dont Hyde & Chardin nous ont donné quelques échantillons. Moïſe nous apprend que l'écriture Perſanne étoit la ſeule, dont il fût alors permis de ſe ſervir, & que tous les livres Grecs avoient été détruits par les Perſes.

Moïſe de Khorenne, rapportant les ſoins que ſe donna Artasès ou Artaſchiſeh II, pour tirer les Arméniens de la barbarie, où ils étoient encore plongés, reconnoit que l'agriculture même & le labourage étoient une choſe très-rare dans ce païs. La chaſſe & la nourriture des troupeaux étoient la principale occupation des Arméniens. Ils ignoroient l'art de bâtir des ponts, celui de conſtruire des barques pour naviger ſur leurs lacs, & même celui de fabriquer des filets pour prendre le poiſſon, dont ces lacs ſont remplis.

La diviſion des tems en ſemaines & en mois leur étoit inconnue; & pour régler leurs années, ils étoient obligés de conſulter les calendriers des nations voiſines.

L'Arménie ayant été aſſujettie aux Perſes & aux Macédoniens, paſſa enſuite ſous les loix des Romains; & après avoir été, pendant pluſieurs ſiécles, le théatre de différentes guerres, que ces derniers eurent, tant avec les habitans, qu'avec les Parthes & les Perſes, elle fut réunie à l'empire Romain par le traité conclu entre Dioclétien & Narsès, roi des Perſes.

Ce païs n'eſt pas ſeulement connu dans l'Hiſtoire profane; il l'eſt auſſi dans l'Hiſtoire ſacrée. Nous en avons déjà dit quelque choſe; & nous nous contenterons d'ajoûter ici que certains Auteurs

prétendent que c'eſt le lieu où étoit le Paradis terreſtre.

La religion des Arméniens étoit à peu près la même que celle des Perſes. En effet, quoique le Magiſme ne fût pas auſſi épuré en Arménie que dans la Perſe, on n'y connut cependant le culte des idoles & des intelligences ſubalternes, qu'après la conquête par les Parthes. Valarſacès fit élever le premier temple, où l'on vit les ſtatues de ſes ancêtres. Artaſchis ou Artaxès, pere du grand Tigrane, ayant fait une expéditon dans l'Aſie mineure, en rapporta les ſtatues de Diane, d'Apollon & d'Hercule. » Cette dernière » paſſoit, dit Moïſe, pour être » l'ouvrage de Scyllis & de Di- » pénus, deux anciens ſculp- » teurs de l'iſle de Créte. Les » Arméniens prirent cette ſtatue » pour la repréſentation d'un de » leurs anciens héros, qu'ils » nommoient Vahaghen, & du- » quel la tradition débitoit beau- » coup de fables. «

Ce culte Parthique étoit oppoſé aux principes de la religion des Mages; & lorſqu'après la mort de Khoſroës I en 267, Artaſir ou Artaxerxe, fondateur de la Dynaſtie Perſanne des Saſſanides, entra en Arménie, il briſa toutes les idoles, élevées par les Arſacides, & rétablit dans les temples le feu ſacré d'Oromaze.

L'Arménie étoit un païs preſque tout couvert de montagnes. Les dix mille Grecs, dans leur fameuſe retraite, y furent ſurpris par une neige épouvantable, qui penſa les faire tous périr. Tant que cette neige tomboit perpendiculairement, elle n'empêchoit point les voyageurs de faire leur chemin. Mais, dès que le vent venoit à s'y mêler, elle augmentoit conſidérablement, & juſqu'au point de couvrir non ſeulement les traces, mais tous les indices des routes. C'eſt ce qui arriva à nos dix mille Grecs. Le découragement total ſe ſaiſit alors d'eux; car, ils ne riſquoient pas moins leur vie, en revenant ſur leurs pas, qu'en s'obſtinant à avancer. Là-deſſus, la tempête augmenta, & la grêle ſe joignit au vent, qui la leur portant au viſage, contraignit toute l'armée de s'arrêter, & qui, ôtant à chaque ſoldat tout mouvement propre & volontaire, le força de ſe coucher par terre dans l'endroit, où il ſe trouvoit. Là, manquant de toutes choſes, ils paſſérent un jour & une nuit entière dans une ſituation déplorable. Car, la neige continuant de tomber avec la même violence, toutes leurs armes en furent couvertes, & tous leurs membres ſaiſis de froid.

Aucun d'eux n'ayant pu fermer l'œil de toute la nuit, quelques-uns de ceux, qui trouvérent le moyen de faire du feu le lendemain, s'en ſentirent ſoulagés. Mais, les autres, dont les membres gélés y demeuroient inſenſibles, n'en reçurent que l'indication d'une mort prochaine. La plûpart des chevaux périrent en ce lieu; & entre les hommes, les uns étoient déjà ſans vie, & les autres conſervoient encore de la connoiſſance, dans un corps qui

n'avoit plus aucun mouvement. Quelques-uns avoient perdu la vue par la rigueur du froid ou par l'éblouissement, que leur avoit causé l'aspect continuel de la neige. Enfin, il n'en seroit pas échappé un seul, s'ils n'avoient heureusement apperçu quelques villages voisins, où ils trouvérent abondamment tous les secours, qui leur étoient nécessaires. Ils y firent arriver leurs bêtes de charge par des sentiers, qu'ils leur avoient formés à travers la neige, & leurs malades en les portant sur des brancards ou sur des échelles dans les maisons basses, où on les faisoit descendre. On fournit là de la pâture aux animaux, & toute sorte de subsistance & de soulagement aux hommes.

Il y avoit aussi, dans l'Arménie, beaucoup de vallées, de lacs & des rivières. Le mont Antitaurus la coupoit d'occident en orient. L'Euphrate, le Tigre & l'Araxe y avoient quelques-unes de leurs sources, les monts Gordiens renfermoient les principales sources du Tigre; & les monts Pariardes, celles de l'Araxe, de l'Euphrate & du Phase. Tous ces fleuves arrosoient l'Arménie. Il y en avoit quelques autres moins considérables, avec divers lacs, dont les principaux étoient ceux d'Aréthuse, ou d'Aréessa, de Thospitis & de Lichnites, que les Auteurs modernes nomment diversement.

L'air de l'Arménie étoit bon & sain, quoique le païs fût un peu froid à cause des montagnes. Le terroir étoit assez fertile, & produisoit des fruits & des grains, mais peu de vins. Il fournissoit aussi du bol d'Arménie, de l'amome, qui est un arbrisseau, dont le bois est odoriférant, du miel, & quelques mines d'argent. Les pâturages y étoient excellens, sur tout pour les chevaux, qui y étoient très-bons. Aussi, les anciens rois de Perse tiroient-ils tous les ans vingt mille chevaux de l'Arménie.

Ptolémée marque les différens païs, qui étoient renfermés dans l'Arménie majeure. On voyoit la Catarzène entre l'Euphrate, le Cyrus, & l'Araxe, près des monts Moschiques, au-dessus de ceux qu'on appelloit Baches; l'Ossarène sur les bords du Cyrus, avec la Motène; la Colthène le long de l'Araxe, & auprès de la Colthène, la Soducène; près du mont Paryade, la Sibacène, & la Sacapène.

Dans ces divers cantons étoient ces villes, Sale, Ascule, Baraze ou Barate, Lale, Sangute, Sataphare, Toge, Varuthe ou Vathure, Azathe, Cholue, Sédale, Surte, Tastine, Cozale, Cotomane, Baginne ou Batinne, Æzale, Ptue, Gisme, Choluaté, Sacalbine, Arsarate; & vers l'Euphrate, Bresse, Élégie, Chasire, Chorse, Thaline, Armaviare ou Harmaurie, Artaxate, Naxuane.

Du côté du nord & de l'occident, il y avoit la Basilisène, la Bolbène, l'Arséte, l'Acilisène & l'Austanitide avec la Sophène. Les villes qu'on trouvoit dans ce païs, étoient Zathue ou Athue, Tinisse, Zorige, Sana, Brizace, Daranisse, Zogocare, Cubène,

Colane ou Codane, Jachure ou Cachure, Cholue, Sogocare, Phausye, Phandane ou Phadalie, Zaruane, Citamum, Anarium, Sigua, Gérue ou Térue, Zurzure ou Zurzue, Magustane ou Matustane, Artacane ou Astacane, Tarine, Balisbege, Babila, Saubaane ou Sagauane, Ozare ou Azore.

Du côté du midi, entre les sources de l'Euphrate & du Tigre, étoient l'Azetène ou Anzitène, la Thospitide & la Corinée. Voici les villes de ces trois païs: Élégerde, Mazare, Anzéte, Soita, Belcanie, Selgie, Thospie, Colchis, Siavane, Arsamosate, Corrha, Artasigarte.

A l'orient des sources du Tigre, on rencontroit la Bagravandène ou Bagradavène, la Gordène ou Gordyne, la Cotée & le païs des Mardes. Ces régions avoient les villes suivantes, Phasca ou Tasca, Phore, Mépe, Buane, Cholime, Térébie, Daudyane, Capute, Artémidite ou Artémite, Thelbalane, Gordynésie, Sies, Phérendis, Tigranocerte, Sardeune ou Sardène, Colsa, Tigranaane ou Tigranoame, Artagigarte.

L'Arménie mineure avoit aussi des païs particuliers. La partie la plus septentrionale de cette province s'appelloit Orbalisène, & auprès de l'Orbalisène étoit l'Étulane. Venoit ensuite l'Éretice, & au-dessous de celle-ci, on trouvoit l'Orsène. La partie la plus méridionale après l'Orsène, c'étoit l'Orbésine. Les villes de tous ces païs, le long de l'Euphrate, étoient Sinére ou Sinibre, Aziris, Dalande ou Ladane, Ismare ou Simare, Zimare, Dascure ou Dascuse; & dans l'intérieur, auprès des montagnes, Satale, Domane, Tapure, Nicopole, Chorsabie, Charax, Dagone, Séléoborie, Caltiorisse, Analibe ou Analible, Pisingare, Godase, Eudixate, Carape, Masare, Oromandre, Ispa, Phuphene, Arane, Phuphagène ou Phuphatène, Mardare, Vésape ou Varsape, Orsare ou Orse.

La Mélitène avoit, sur l'Euphrate, Daguse, Sinis colonie, & Mélitène, & dans l'intérieur, Zopariste, Titarisse, Cianice, Phusipare, Eusimare, Jassus, Ciacis, Leugese ou Leutese, Marcale ou Carmale, Sémise, Lalenese ou Ladœnere.

La préfecture de Cataonie comprenoit les villes de Cabasse, de Tynne, de Tirallis, de Cybistre, de Claudiopolis, de Dacisande ou Dalisande, de Polyande ou Palyandie, de Comane, & quelques autres.

Dans la préfecture de Muriane étoient les villes suivantes, Sinzite ou Sindite, Cotène, Zoropasse, Nysa, Arasaxe, Carnalis, Garnace.

La préfecture de Lavinianésine ou Laviane avoit, sur l'Euphrate, Corne, Métite, Claudias, & dans l'intérieur, Caparcélis, Dizoatre ou Zizoatre, Pasarne, Cizare, Sagabine, Nolasène, Laugase.

Dans la préfecture de Rhavène ou Abarène, il y avoit, sur l'Euphrate, Juliopole, Barsale, &

dans l'intérieur, Séraspere, Lacriasse, Antélie & Adatthe.

L'Arménie conserve encore de nos jours son nom, quoiqu'on l'appelle aussi à présent Turcomanie. Elle appartient partie aux Turcs, partie aux Persans. Ces deux nations, après s'être disputé ce païs dans le siécle dernier, ainsi que dans celui où nous vivons, sont convenues de se le partager. Il semble que la nation Arménienne ait été destinée par la providence à une éternelle servitude, puisque dans tous les tems elle a été soumise à une domination étrangère.

ARMÉNIENS, *Armenii*, Ἀρμένοι, peuples d'Arménie. *Voyez* Arménie.

ARMÉNIUS, *Armenius*, (*a*) compagnon de Jason. C'est à ce héros, selon Justin, que l'Arménie doit son nom & ses commencemens.

M. l'abbé Banier, dans la seconde partie de sa dissertation sur la conquête de la Toison d'or, fait, au sujet de cet Arménius, la réflexion suivante. » On connoît » peu, dit-il, un Arménius, que » Justin met au nombre des chefs » des Argonautes, & que Strabon, » qui dit aussi qu'il avoit accom» pagné Jason, nomme Armé» nus, d'une ville de ce nom, » qui étoit située entre Phéres & » Larisse. Casaubon, sur l'auto» rité d'Eustathe, donne le nom » d'Ormène à cette ville; & on » pourroit bien avoir donné le » nom de la ville à l'Argonaute, » ou lui-même pourroit bien l'a» voir donné à la ville, dont il » fut peut-être le fondateur. «

ARMES, *Arma*, (*b*) terme qui se dit en général de tout ce qui peut servir à se garantir, ou couvrir des attaques de l'ennemi & à le combattre.

I. Il y en a qui croyent que les premières Armes étoient de bois; qu'on s'en servoit seulement contre les bêtes; que Nemrod, le premier tyran du monde, les employa contre les hommes; & que son fils Bélus fut le premier qui fit la guerre; d'où, selon quelques-uns, elle a été appellée *bellum* par les Latins. Diodore de Sicile croit que Bélus est le même que Mars, qui, le premier, dressa des soldats.

Quelques Auteurs dérivent le mot *Armes* d'une phrase Latine, *quod operiant Armos*, parce qu'elles couvrent les épaules ou les flancs, comme faisoit le bouclier, qui étoit une Arme défensive; mais, il est plus naturel de le dériver du Latin *Arma*, que Varron dérive *ab arcendo*, *eò quòd arceant hostes*, parce que les Armes écartent l'ennemi.

II. Il paroît hors de doute que les Armes des anciens héros, tant défensives qu'offensives, étoient

(*a*) Just. L. XLII. c. 2. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 80.

(*b*) Genes. c. 4. v. 22. Jud. c. 5. v. 8. Reg. L. I. c. 13. v. 22. Cant. c. 4. v. 4. Ezech. c. 27. v. 10. Maccab. L. I. c. 4. v. 57. c. 13. v. 29. ad Ephes. Epist. c. 6. v. 11. *& seq.* ad Thessal. Epist. I. c. 5. v. 8. ad Corinth. Epist. I. c. 9. v. 25. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 755, 756. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. I. p. 179, 180.

de cuivre ou d'airain. C'eſt ce que nous dit le poëte Lucréce. » Les » premières Armes, dit ce Poëte, » étoient les mains, les ongles, » les dents, les pierres & les bâ- » tons. Enſuite, on trouva l'art » de faire des Armes de fer & » d'airain ; mais, celles d'airain » furent les premières. «

Tubal-Caïn, un des deſcendans de Caïn, fut, ſelon l'Écriture, le maître & le pere des forgerons, & de tous ceux qui travaillent au fer & à l'acier.

On peut croire que Tubal-Caïn eſt le Vulcain des Payens, à qui ils attribuent l'invention de cet art, comme l'atteſte Diodore de Sicile.

Joſephe dit que Moïſe fut le premier, qui arma les troupes avec du fer, leur donnant en Égypte le bouclier & le pot en tête.

Plutarque, dans la vie de Théſée, rapporte que Cimon, fils de Miltiade, voulant porter les os de ce héros de l'iſle de Scyros à Athènes, trouva la pointe d'une lance d'airain, avec une épée de même matière.

Il eſt certain auſſi que les Armes de fer & d'acier ont été en uſage parmi les Grecs & les Romains, ſoit pour leur infanterie, ſoit pour leur cavalerie.

III. Tous les peuples ne ſe ſont pas ſervis de caſques & de cuiraſſes de fer, comme les Grecs & les Romains. Les corſelets des Égyptiens n'étoient que de lin retors ; ce qui a été auſſi en uſage chez les Grecs, puiſque nous voyons qu'Ajax, Adraſte & Alexandre même en portérent de ſemblables.

Les Troglodites & la plûpart des Scythes alloient preſque nus au combat, & n'avoient point d'autres Armes que des frondes & des dards.

Les Maſſagétes étoient vêtus de la même maniere que les Scythes, ſoit qu'ils combattiſſent à pied ou à cheval. Ceux d'entr'eux qui portoient un arc & une lance, ſe ſervoient auſſi de marteaux & de haches, employant l'or & le cuivre dans la fabrique de leurs Armes, plus que tous les autres métaux ; car, le fer & l'argent n'étoient point en uſage chez eux.

Les Amazones même, qui avoient toujours une partie de la gorge découverte, ne ſe battoient qu'avec des dards & des pierres. Leur habit étoit d'une étoffe fort legére ; & par deſſus, elles ſe couvroient le corps d'un corſelet de cuir ou d'écailles de poiſſon, ne ſe ſervant jamais de lances ni d'épées. Les Daces n'avoient à la guerre que leurs habits ordinaires.

IV. On remarque qu'il y avoit peine de mort contre un ſoldat, qui abandonnoit ſon bouclier en combattant, & qu'il n'y en avoit point contre le ſoldat, qui jettoit ſon épée. Cette différence, que les Anciens mettoient entre ces deux ſortes d'Armes, étoit fondée ſur un ſentiment, qui leur fait honneur, & qui eſt très-propre à nous donner une grande idée de leur humanité. Ils plaçoient les Armes défenſives avant les offenſives, pour donner à entendre que, ſelon eux, des hommes,

pour vivre en société & pour être utiles les uns aux autres, peuvent bien se défendre, mais ne doivent jamais attaquer.

V. Les Hébreux employoient les mêmes Armes, qui étoient en usage parmi les autres peuples de leur tems & de leur païs. Ils étoient armés d'épées, de dards, de lances, de javelots, d'arcs, de fléches & de frondes. Il portoient pour Armes défensives le casque, la cuirasse, le bouclier, les cuissards. On remarque que dans certains tems, sur tout dans des tems d'oppression & de servitude, des armées entières d'Israëlites n'avoient aucunes bonnes Armes.

Dans la guerre de Débora & de Barac contre Jabin, on ne vit, ni boucliers, ni lances dans une armée de quarante mille Israëlites. Du tems de Saül, au jour de la bataille contre les Philistins, il ne se trouva dans tout Israël, que Saül & Jonathas, armés de lances & d'épées, parce que les Philistins, qui régnoient dans le païs, avoient interdit aux Hébreux les métiers de forgerons & de maréchaux, & qu'ils les obligeoient de venir dans leur païs, même pour raccommoder leurs outils du labourage, & ne vouloient pas leur forger des Armes.

C'étoit la coûtume de suspendre des Armes & des boucliers autours des forteresses. Il est parlé dans le cantique de boucliers suspendus à la tour de David. Ezéchiel parle des boucliers & des casques que les Tyriens, les Perses, les Libyens & les Lydiens suspendoient aux murs de Tyr. Les Maccabées ayant purifié & de nouveau dédié le temple, en ornérent le portail de couronnes d'or & de boucliers. Simon Maccabée décora le mausolée de ses freres, d'Armes & de navires en sculpture.

Si nous remontons plus haut, je veux dire jusqu'aux tems héroïques de la Gréce, nous trouverons que c'étoit une tradition commune dans ce païs, que les vainqueurs de Troye rapportérent, à leur retour, les Armes qu'ils avoient prises sur les vaincus, & qu'ils les suspendirent dans divers temples. On prétend qu'elles s'y conservérent pendant plusieurs siécles; & que plus de cinq cens ans après, on les y voyoit encore, du tems de Pythagore.

VI. Saint Paul, dans presque toutes ses Épîtres, fait allusion aux Armes, à la guerre, aux exercices militaires, & à ceux des Athlétes dans les jeux publics. Il veut que les Chrétiens employent leurs membres comme des Armes de justice pour servir Dieu, & non comme des Armes d'iniquité pour commettre le péché; qu'ils se revêtent d'Armes de lumière, ou d'Armes éclatantes & brillantes, parce qu'ils n'ont pas à combattre contre des ennemis mortels, composés de chair & de sang, mais contre les princes des ténébres & les puissances de l'air, contre les démons. » C'est pourquoi, leur dit-il, prenez les » Armes de Dieu; revêtez-vous » de la cuirasse de justice; prenez » la chaussure de la préparation à

» l'Évangile de paix ; prenez le » casque du salut, l'épée de l'es-» prit, qui est la parole de Dieu.« Et ailleurs, dit le même Apôtre, » Nous portons la cuirasse de la » foi & de la charité, & le cas-» que qui est l'espérance du salut. » Ceux, qui combattent dans les » jeux publics, s'abstiennent de » plusieurs choses pour obtenir » une couronne périssable. «

VII. Chaque espèce d'Armes, comme l'arc, le bouclier, le casque, la cuirasse, l'épée, la fléche, la fronde, le javelot, la lance, la pique, &c. a son article particulier qu'on peut consulter.

ARMES [Adoption par les], (a) autrement Adoption militaire. Cette espèce d'Adoption, qui fut en usage depuis la décadence de l'Empire, étoit purement honorifique. Elle avoit, pour objet principal, de cimenter l'union de deux Souverains, sans donner à l'un droit à la succession de l'autre.

L'Adoption militaire se faisoit par la tradition des Armes. Le Prince adopté, les recevoit de la main du Prince, qui l'adoptoit. Souvent même, il étoit revêtu, par ses ordres, d'une armure complette. Quelquefois, on employoit de part & d'autre le ministére des Ambassadeurs ; & cette cérémonie étoit toujours accompagnée de présens plus ou moins considérables, selon les circonstances, les caractéres ou les intérêts. Elle donnoit à l'un des souverains le titre de pere, à l'autre celui de fils adoptif ; titres souvent utiles à leurs sujets, parce qu'ils étoient en même-tems le gage de l'estime que le premier faisoit de la valeur du second, & le lien d'une amitié mutuelle, qui assuroit la paix de leurs États.

Il n'est pas possible de déterminer précisément quelle fut l'origine de l'Adoption militaire, en quel tems, ni chez quel peuple elle prit naissance. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que l'usage en étoit fort ancien, & qu'il est venu de Germanie ou de quelqu'un des peuples septentrionaux, qui ruinérent l'empire Romain.

Ces nations belliqueuses n'estimoient que la valeur ; & les distinctions, qu'elles accordoient à leurs guerriers, étoient plus ou moins grandes, selon le nombre des ennemis qu'ils avoient immolés à leur vengeance ; coûtume qui regne encore aujourd'hui chez les Sauvages de l'Amérique. Nous lisons, dans Hérodote, que chez les Scythes, le chef de chaque tribu remplissoit tous les ans une coupe, qu'il présentoit à tous les braves du canton, qui avoient tué un certain nombre d'ennemis, & que pendant cette cérémonie, les autres restoient à l'écart. Tacite nous apprend que chez les Germains, personne ne pouvoit porter les Armes sans le consentement de la cité ; que le droit de mettre le bouclier & la lance entre les mains des jeunes guerriers, appartenoit au chef de la peuplade ; & que c'étoit de ce moment qu'ils étoient censés faire partie de l'État. Voilà

(a) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 76, 77. *& suiv.*

deux usages, qui, l'un & l'autre, ont un rapport trop sensible avec l'Adoption militaire, pour ne pas autoriser la conjecture, qui feroit remonter l'origine de cette dernière coûtume à l'une ou à l'autre de ces deux nations; d'autant plus que l'Adoption militaire étoit sur tout en vogue chez les Goths, peuple originairement Scythique, & chez les Lombards, qui sont une branche de la nation Germanique des Suéves. Cependant, la seconde de ces opinions paroît la plus vraisemblable à M. d'Égli.

Quoiqu'il en soit, ces peuples avoient la plus haute idée de l'Adoption par les Armes. Elle étoit à leurs yeux la récompense du courage & le premier dégré d'honneur dans la milice, le seul corps de l'État qu'ils sçussent estimer. Les héritiers de la couronne, quelque réputation qu'ils se fussent acquise par une valeur éprouvée, n'étoient admis à la table du souverain, que lorsqu'un Prince étranger les avoit adoptés. Impatiens de recevoir un titre, qui leur donnoit les plus grandes prérogatives, ils alloient souvent le chercher dans une cour ennemie. Varnefride en rapporte un exemple mémorable, celui d'Alboin, fils d'un roi des Lombards.

Nous connoissons une autre Adoption de la même espèce, mais faite par ambassade. C'est celle d'un roi des Hérules par le célebre Théodoric, roi des Goths d'Italie, qui lui envoya des Armes avec une lettre, que nous a conservée Cassiodore, secrétaire de ce Prince, & dans laquelle on trouve, non seulement la formule usitée en pareille occasion, mais le détail des présens, que le pere adoptif faisoit à son fils, l'idée que l'on avoit de cette Adoption, & les obligations réciproques qu'elle imposoit.

Le même Théodoric étoit fils adoptif de l'empereur Justinien, quoiqu'il y eût peu de différence entre l'âge de ces Princes. C'est un fait qui prouve que l'on n'avoit alors nul égard à la proportion des années, si religieusement observée dans les Adoptions Romaines. Mais, si les Goths s'écartoient en ce point de l'ancienne Jurisprudence, ils sçavoient, comme les Romains, respecter les droits de l'union, que cette affinité formoit entre les familles. Gensimond, seigneur Goth, étant entré par l'Adoption militaire dans la famille royale, eut assez de désintéressement pour refuser la couronne, qui lui fut offerte, & pour la conserver au successeur légitime, quoique ce successeur fût d'une branche éloignée de celle, dont l'extinction laissoit le trône vacant. C'est un témoignage que lui rend Atalaric dans une lettre à Tholus, patrice de Rome.

L'Adoption militaire n'étoit donc pas une formalité vaine, un simple témoignage de l'estime d'un prince pour un autre. Il en résultoit des engagemens réels, que la probité regardoit comme des devoirs, que la politique faisoit valoir en certains cas, & que la foiblesse reclamoit en d'autres occasions. » La force de cette liaison,

» dit Théodoric dans sa lettre au » roi des Hérules, est si grande, » qu'un fils adoptif aimeroit mieux » mourir que de manquer essentiellement à son pere...... Prenez ces Armes, que je vous » envoie pour votre avantage & » pour le mien. «

Au reste, il ne faut pas croire que tous les enfans adoptifs se piquassent de la même générosité que Gensimond. Un pareil lien n'enchaîne que les ames vraiment capables de sentimens d'honneur; & ce sont-là de ces engagemens contre lesquels la force & l'ambition trouvent toujours des prétextes plausibles. On ne voit que trop souvent les dehors de l'amitié servir de masque à la haine, & les signes apparens d'une réconciliation sincère, cacher des projets dictés par la vengeance & par l'animosité. Souvent, on vit ces sortes d'Adoptions être des piéges tendus à ceux qu'on vouloit perdre, afin de leur inspirer une sécurité dangereuse.

Marie Cantacuzène, femme de Constantin, roi des Bulgares, voulant assurer le trône à son fils, encore en bas âge, & dont l'enfance avoit tout à craindre des prétentions assez bien fondées de Sphendislas, Despote de Bulgarie, engagea ce Despote à venir la trouver, en lui jurant une entière sûreté dans sa cour. Le crédule Sphendislas se laissa persuader; & cédant à ses instances, il consentit à se laisser adopter par cette femme beaucoup moins âgée que lui. Il ne dédaigna pas de se prêter aux cérémonies d'une Adoption ridicule, qui l'alloit rendre, à son âge, fils d'une mere très-jeune, & frere cadet d'un prince au berceau. Cette scène se passa dans l'Église aux yeux de tout le peuple & d'une cour nombreuse. Un Prêtre prononça les prieres & les bénédictions accoûtumées à la lueur des flambeaux; & Marie Cantacuzène prenant les deux côtés de son manteau royal, enveloppa son fils Michel & Sphendislas, placés à côté l'un de l'autre, & les embrassa. Le Despote ayant acquis, par cette formalité, le titre de second fils de la reine des Bulgares, fut quelque tems après assassiné par ordre de sa mere. C'étoit en 1277, sous l'empire de Michel Paléologue.

Ce trait, que nous a conservé Pachymère, est en même-tems un exemple de l'abus qu'on pouvoit faire de l'Adoption, & de l'usage où les femmes étoient d'adopter aussi-bien que les hommes; ce qui n'étoit pas plus surprenant que de voir des princesses faire des chevaliers, lorsqu'on eut institué l'Ordre de la Chevalerie, qui, selon quelques Auteurs dont M. d'Égli paroît embrasser le sentiment, doit son origine aux Adoptions militaires.

Cet usage, commun aux Lombards, aux Hérules, aux Goths & aux Gépides, ne subsista, suivant toute apparence, qu'autant de tems que se conservérent les États qu'ils s'étoient formés dans les différentes parties de l'empire Romain. Il ne paroît pas que les Goths aient porté cette coûtume en Espagne, ni qu'elle se soit maintenue

tenue chez les seigneurs Lombards, que Charlemagne confirma dans la possession des petites souverainetés, qu'ils s'étoient faites en Italie. M. d'Égli a cherché inutilement dans leur histoire, des vestiges de l'Adoption militaire.

Le commerce des Romains du Bas-empire, avec ces peuples barbares, en avoit transmis l'usage à la cour des Empereurs de Constantinople, qui le conservérent beaucoup plus long-tems. Le premier exemple, que M. d'Égli en ait trouvé dans les Annales de l'empire Grec, remonte au commencement du VIe siécle de l'Ére Chrétienne, sous le regne de Justin I, qui monta sur le trône en 518. Le fait est tiré de Procope.

Cet Historien nous apprend que Cabadès, roi de Perse, desirant faire passer sa couronne à Chosroës, son troisième fils, au préjudice de ses deux aînés, mais craignant que les Perses, après sa mort, n'eussent moins d'égard à sa volonté, qu'aux droits du légitime héritier, voulut assurer à Chosroës un puissant appui dans la personne de l'empereur Grec. Il étoit alors en guerre avec Justin, & la fortune favorisoit ses armes. Malgré ses succès, il fit auprès de son ennemi les premières démarches. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople, chargés de présens & d'une lettre, par laquelle il offroit la paix, sous la seule condition que Justin adopteroit son troisième fils. L'Empereur reçut d'abord, avec joie, une proposition, qui paroissoit avantageuse, & qui lui fournissoit le moyen de terminer honorablement une guerre funeste. Dans cette vue, il donna ordre à Proclus d'expédier des lettres d'Adoption pour Chosroës. Mais, ce ministre, plus pénétrant que son maître, les arrêta par ses représentations; & l'on répondit au roi de Perse, que l'Empereur ne pouvoit adopter Chosroës par un acte juridique, mais seulement par les armes, suivant l'usage des Barbares. Cabadès, offensé de la réponse, continua la guerre.

On voit par-là 1.° que l'Adoption par les armes étoit connue des Empereurs au commencement du VIe siécle; 2.° Qu'ils la regardoient comme particulière à des peuples que la cour de Constantinople traitoit de Barbares, comme n'étant pas sujets de l'Empire.

C'est de cette manière que Godefroi de Bouillon, chef de la première Croisade, fut adopté par Alexis Comnène, en 1096. Guillaume de Tyr, auteur exact, qui travailloit sur de bons mémoires, & dont le témoignage ne peut être recusé, malgré le silence des auteurs Grecs du tems, assure que Godefroi se rendit au palais des Blaquernes, où l'Empereur l'adopta solemnellement, & le revêtit de ses habits impériaux en présence des Grands de sa cour. Par ces habits impériaux, il faut entendre, avec M. d'Égli, l'armure que l'Empereur portoit à la guerre.

Des Adoptions honorifiques d'une autre espèce étoient alors usitées en Orient; & nous en

avons deux exemples remarquables. L'un est celui de Baudouin, frere de Godefroi, adopté par un prince d'Édesse; l'autre, plus singulier encore, est tiré de la vie de Saint Louis, à qui le vieux de la Montagne envoya, dit Joinville, sa chemise & son anneau, symboles d'Adoption chez les Orientaux de ce tems-là.

Nos Rois des deux premières races ont-ils connu l'Adoption par les armes? C'est une question que M. d'Égli s'étoit proposé d'examiner; mais, il a montré qu'on ne peut y répondre avec précision, parce qu'il n'est pas possible de déterminer la nature de celles de leurs Adoptions, que l'Histoire a transmises jusqu'à nous.

On sçait par plusieurs monumens historiques, que des Souverains étrangers ont adopté plusieurs de nos Rois. Théodoric, écrivant à Clovis pour tâcher de le reconcilier avec Alaric, les appelloit tous deux ses fils. Entre les lettres insérées dans le nouveau recueil des Historiens de France, nous en trouvons une, où Théodebert I, roi d'Austrasie, nomme Justinien I, son pere; & une autre, où l'empereur Maurice donne le nom de fils à Childebert II. Mais, il est probable que ces titres n'étoient que des expressions politiques par lesquelles les empereurs de Constantinople vouloient conserver un ton de supériorité sur les princes François, sans néanmoins blesser les justes prétentions, que ces derniers avoient à l'indépendance.

ARMES [Exercice des], partie de la Gymnastique. Les Romains inventérent cet exercice pour perfectionner l'art militaire; le soldat se couvroit de ses Armes, & se battoit contre un autre soldat, ou contre un poteau. Les membres devenoient ainsi souples & vigoureux. Le soldat en acquéroit de la legéreté & l'habitude au travail.

ARMÉS [les Soldats Armés à la legére], *Levioris Armaturæ milites.* (a) Il y avoit des soldats Armés à la legére, qui faisoient partie de l'infanterie; & d'autres, de la cavalerie; c'est-à-dire, qu'il y en avoit à pied & à cheval.

Les fantassins, Armés à la legére, n'avoient, ni cuirasse, ni bouclier, ni bottines. Ils combattoient de loin à coups de pierre, & lançoient des javelots.

Les cavaliers, armés à la legére, étoient aussi dégagés que les fantassins. Ils combattoient avec des lances, ou avec des javelots à lancer de loin. On les appelloit Tarentins. Entre ces Tarentins, il y en avoit qui, après le second ou le troisième trait lancé, en venoient aux mains de près.

Les Armés à la legére étoient placés, selon que la conjoncture le demandoit. On les mettoit quelquefois à la tête de la phalange, & quelquefois à la queue; d'autrefois, on les entremêloit dans les rangs; ensorte qu'un rang étoit armé pe-

(a) Antiq. expliq. pat D. Bern. de Montf. Tom. IV, pag. 117, 118.

famment, & le ſuivant à la legére, & ainſi des autres.

ARMILLUS, *Armillus*, nom que les Juifs donnent à l'Antéchriſt. Il naîtra de la conjonction de quelques ſcélérats de diverſes nations à une ſtatue d'une vierge parfaitement belle, que l'on verra à Rome. Sa taille ſera prodigieuſe. Il publiera qu'il eſt le Meſſie, & le Dieu que l'on doit adorer. Toute la poſtérité d'Éſaü [c'eſt ainſi qu'ils appellent les Romains] ſe rangera ſous ſes loix. Néhémie, fils de Joſeph, premier Meſſie, [car ils en attendent deux] lui fera la guerre. Il marchera contre lui à la tête de trente mille Juifs. Armillus ſera battu, & deux cens mille hommes périront dans le premier combat. Armillus reviendra à la charge; & après avoir perdu une infinité de ſoldats, il tuera, ſans le ſçavoir, le meſſie Néhémie.

Alors, les Juifs perdront courage & prendront la fuite. Toutes les nations les perſécuteront; & ils n'auront jamais été traités avec plus de rigueur. A la fin, ils ſe relevront. L'Archange Michel ſonnera trois fois de la trompette. Au premier coup paroîtra le Meſſie, fils de David, avec le prophéte Élie. Les Juifs ſe raſſembleront autour de lui, & feront la guerre à Armillus. Celui-ci ſera tué dans la bataille. Après cela, ſuivra le regne du Meſſie, avec la ruine entière des Chrétiens & des Infideles. Telle eſt l'idée que les Rabbins ſe forment de l'Antéchriſt.

On trouve le nom d'Armillus dans le paraphraſte Jonathan; mais, on ne ſçait pas s'il y eſt de la première main, & s'il n'y a pas été ajoûté & mis d'après coup.

ARMILUSTRE, *Armiluſtrum*, (*a*) étoit une fête des Romains, où ils alloient armés, & jouoient de la trompette pendant le ſacrifice. Les Saliens ſautoient en faiſant des tours, & portoient des caſques, qui avoient une pointe & des boucliers qu'on appelloit *ancilia*. C'eſt le ſentiment de quelques-uns. D'autres diſtinguent cette fête de celle des Saliens, qui ſe faiſoit le 2 de Mars, & non le 19 d'Octobre, qui étoit celle des Armiluſtres, où l'on jouoit de la flûte & non pas de la trompette.

L'an de Rome 545, on s'étoit imaginé voir tomber une pluie de pierres, dans le tems qu'on faiſoit la cérémonie de l'Armiluſtre. On ne parloit alors à Rome que de prodiges; & comme pour les expier on venoit de faire une eſpèce de neuvaine, on en commença ſur le champ une ſeconde pour l'expiation du nouveau prodige.

Le mot *Armiluſtre* vient du Latin *arma luſtrare*, faire la revue des armes. Varron donne à cette fête une autre origine. Il prétend qu'elle étoit regardée comme un ὁπλοκαθάρσιον, expiation ou bénédiction des armes, dérivant *Armiluſtrum* de *arma luere*, ou *luſtrare*; ce qui, en termes conſacrés à la religion Payenne, ſignifioit

(*a*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 37. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 227. Myth. par M. L'Abb. Ban. T. I. pag. 537, 538.

une expiation pour la prospérité des armes des Romains.

ARMILUSTRIUM, *Armilustrium*, Α᾽ρμιλούστριον, nom d'un lieu à Rome, où l'on célébroit la fête de l'Armilustre.

ARMINIUS, *Arminius*, (*a*) fils de Sigimère d'une des premières familles des Chérusques, peuples de Germanie. Il étoit encore assez jeune, lorsque P. Quintilius Varus obtint le gouvernement du païs des Germains. Mais, tout jeune qu'il étoit, il se mit à la tête d'une conspiration; & il avoit toutes les qualités nécessaires pour la conduire. Brave de sa personne, plein d'un feu qui brilloit sur son visage & dans ses yeux, esprit pénétrant, fécond en ressources, & par dessus tout cela, adroit, rusé, capable de tout dissimuler & de tout feindre. Un tel homme avoit de grands avantages contre un gouverneur aussi négligent que Varus.

Il s'appliqua à fomenter & à accroître son indolence, sçachant que personne n'est plus aisément opprimé que celui qui ne craint rien, & que la confiance imprudente est souvent l'origine & l'occasion des plus affreuses calamités. Il avoit l'accès libre auprès de lui, non seulement par son rang & par sa naissance, mais parce qu'il s'étoit montré jusques-là ami des Romains, ayant servi dans leurs armées, & s'y étant comporté de manière à mériter le droit de bourgeoisie Romaine & le grade de Chevalier. Profitant de ces ouvertures, il s'insinua dans la familiarité de Varus, entrant dans sa façon de penser & félicitant la Germanie de ce qu'elle alloit, par son moyen, apprendre à connoître les loix & la justice, à terminer pacifiquement les querelles, qui, auparavant, ne se décidoient que par la voie des armes; en un mot à dépouiller la barbarie, & à substituer la politesse à des mœurs grossières & sauvages. Pour appuyer ses discours, il suscitoit des Germains, qui lui étoient affidés, à feindre des procès entr'eux, à les porter au tribunal de Varus, & à recevoir son jugement avec actions de graces. Toutes ces belles apparences éblouïrent tellement le Romain, qu'il se comptoit chéri des peuples, & se regardoit plutôt comme un magistrat au milieu de ses concitoyens, que comme un général dans un païs suspect & dangereux.

Cependant, Arminius formoit son plan, & prenoit ses mesures pour surprendre le crédule Varus, & le tailler en piéces avec ses légions. Il l'avoit déjà engagé à affoiblir son armée en envoyant de côté & d'autre de petits détachemens, qu'il lui faisoit demander par les Germains, sous divers prétextes, comme pour garder quelque poste, ou pour réprimer des courses de brigands. Lorsque le moment fut venu, la révolte éclata par les ordres secrets d'Arminius, dans les cantons les plus éloignés; & les petits pelotons de

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 55. *&* *seq.* L. II. c. 9. *&* *seq.* L. XI. c. 17. L. XIII. c. 55. Flor. L. IV. c. 12. Vell. Paterc. L. II. c. 118. *&* *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 229, 230. *&* *suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XX. pag. 56. *&* *suiv.*

Romains, qui s'y trouvoient dispersés & séparés les uns des autres, furent d'abord égorgés. Varus, avec trois légions, marcha contre les rebelles, & Arminius resta derrière, lui faisant croire qu'il se proposoit de lui amener incessamment un puissant renfort. En effet, il avoit ses troupes déjà assemblées sous leurs chefs particuliers; mais, c'étoit pour une vue bien différente de celle qu'il donnoit à entendre. Il n'eut qu'à les réunir en un seul corps, & à se mettre à leur tête; & bientôt il rejoignit Varus dans une défilé tout entouré de bois & de montagnes. C'étoit-là qu'il avoit résolu de l'attaquer.

Arminius exécuta son projet pendant la nuit. Les Romains furent défaits dans deux combats consécutifs. Varus, ayant été blessé dans le second, & ne voyant aucune ressource, se perça lui-même de son épée. Arminius abusa de sa victoire, avec toute l'insolence d'un barbare. Il se fit ériger un tribunal, au pied duquel on lui amena les prisonniers Romains chargés de chaînes. Il les condamna tous à mort. Les tribuns & les centurions des premieres compagnies furent immolés comme des victimes devant des autels dressés dans les bois. Le commun des soldats périt par la croix ou par la potence.

Arminius avoit enlevé à Ségeste, qui, comme lui, étoit d'une illustre maison des Chérusques, sa fille, & l'avoit épousée, malgré son pere. Cette alliance forcée, loin de les attacher l'un à l'autre, n'avoit servi qu'à aigrir leurs esprits. La division ayant enfin éclaté, Ségeste implora le secours de Germanicus, général des Romains, contre la faction d'Arminius. Celui-ci fut extrêmement irrité d'une pareille démarche. Il couroit comme un forcené dans tout le païs des Chérusques, les animant à prendre les armes contre Ségeste & contre Germanicus. » Si vous aimez mieux, leur disoit-il, vivre dans votre patrie » sous les yeux de vos parens, » avec tous vos anciens droits, » que d'être assujettis à des maîtres orgueilleux, & que de » voir s'établir au milieu de vous » de nouvelles colonies, suivez » Arminius, qui vous mene à la » liberté & à la gloire, plutôt » que Ségeste, qui vous montre » l'exemple d'une honteuse servitude. « Ces violentes exhortations soulevérent non seulement les Chérusques, mais les nations voisines; & Inguiomérus, oncle d'Arminius, fort connu & fort considéré des Romains, suivit les impressions de son neveu.

Germanicus ne crut pas devoir donner le tems à la ligue qui se formoit d'assembler toutes ses forces. Il se mit donc à poursuivre un ennemi, qu'il n'étoit presque pas moins difficile de trouver que de vaincre. Il le joignit enfin; mais, dans l'unique action qui se livra entre les Romains & les Germains, Arminius profitant de l'avantage que lui donnoient la connoissance parfaite des lieux & la difficulté d'un païs tout couvert de bois & de marais, dressa une

embuscade, qui lui réussit si bien, qu'il défit & mit en fuite la cavalerie de Germanicus & les cohortes envoyées pour la soûtenir. Les légions seules arrêtérent sa victoire ; & tout ce que purent faire la bravoure du soldat Romain & l'habileté de son chef, ce fut de se séparer à armes égales.

Comme la saison étoit avancée, Germanicus songea à la retraite. Cependant, Arminius observoit tous les mouvemens des Romains ; & bien éloigné de la précipitation ordinaire aux Barbares, il attendit que la difficulté des lieux & l'embarras d'une marche périlleuse commençassent à mettre le désordre parmi les ennemis. Lorsqu'il vit les voitures, qui portoient les bagages, à demi enfoncées dans la boue & dans de profondes ornières, les soldats s'empressant autour, les drapeaux flottans, & ne gardant plus leur ordre, chacun, comme il arrive en pareil cas, occupé de soi, & sourd aux ordres des chefs, il donne le signal en criant : *Voilà la position de Varus, & le destin nous livre encore une fois entre les mains les légions Romaines.* En même-tems, il part, ayant recommandé aux siens de s'attacher particuliérement à frapper les chevaux des ennemis. Il fut obéi ; & les chevaux des Romains, qui avoient déjà de la peine à se soûtenir sur un chemin glissant, effarouchés encore par leurs blessures, s'agittent violemment, jettent à bas leurs cavaliers & courent avec furie, renversent ceux qu'ils rencontrent, écrasent ceux qui sont par terre. Le trouble devient affreux ; & pour comble d'infortune, Cécina, qui commandoit alors les Romains, ayant eu son cheval tué sous lui, tomba lui-même ; & il eût pu être pris, si l'avidité des Barbares pour le butin ne les eût portés ailleurs, & empêchés ainsi de consommer leur victoire. La valeur des légions se ranima par le péril de leur commandant, & redoublant leurs efforts, elles gagnérent enfin sur le soir un terrein découvert & solide, où elles purent se dresser un camp.

On les attaqua quelque tems après ; mais, ce fut contre l'avis d'Arminius. Aussi, le succès ne fut-il pas favorable aux Germains. Dans le tems qu'ils étoient campés sur le bord du Véser, Germanicus s'avança jusqu'à l'autre bord ; & comme Arminius avoit actuellement un frere fort brave, nommé Flavius, au service des Romains, il s'aboucha avec lui, le fleuve étant cependant entre deux. La conversation, ou plutôt la dispute, s'échauffa au point qu'ils étoient près d'en venir aux mains, sans être arrêtés par le fleuve. Déjà, Flavius demandoit ses armes & son cheval pour courir à la vengeance, si un officier général ne l'eût retenu. De l'autre côté, on voyoit Arminius, qui, d'un ton menaçant, lui annonçoit qu'ils se verroient dans le combat l'épée à la main. Ainsi se séparérent les deux freres plus aigris qu'auparavant.

Les Romains ayant passé le fleuve, on ne tarda pas à se disposer au combat. Arminius, de

ſon côté, relevoit le courage des ſiens, en rabaiſſant les ennemis. » Qui ſont ces Romains que vous » allez combattre ? Les plus » fuyards de l'armée de Varus, » que la peur de la guerre vient » récemment de porter à la ſédi» tion. Les uns ayant le dos cou» vert de bleſſures, les autres, » battus par la violence des flots » & de la tempête, ſont amenés » ici comme des victimes dues à » la vengeance des Germains & » à la colère des dieux. Ne croyez » pas que l'eſpérance anime leur » courage. Vous voyez qu'ils ſont » allés chercher le détour de l'O» céan, afin que nous ne puſ» ſions, ni nous avancer à leur » rencontre, ni les pourſuivre, » après les avoir chaſſés de deſſus » nos terres. Mais, lorſqu'on en » viendra à la mêlée, la reſſource » des vents & des rames ſera bien » inutile aux vaincus. Souvenez» vous ſeulement de leur avarice, » de leur cruauté, de leur or» gueil. Nous reſte-t-il d'autre » parti digne de nous, que de » maintenir notre liberté, ou de » mourir avant que de tomber » dans la ſervitude ? « Les Germains, animés par cette exhortation, demandent à grands cris le combat.

Arminius y fit le devoir de ſoldat & de capitaine, exhortant les ſiens, donnant l'exemple de combattre avec courage; & quoique bleſſé, il tint ferme ſi long-tems, qu'il courut riſque d'être enveloppé. Il fallut que par ſa bravoure & par la vigueur de ſon cheval, il perçat d'épais bataillons, s'étant barbouillé le viſage de ſon propre ſang, pour n'être pas reconnu. Encore, prétendit-on qu'il n'échappa que parce que les Cauques, qui ſervoient comme auxiliaires dans l'armée Romaine, favoriſérent ſa fuite. Inguiomérus eut le même ſort. Une ſemblablefraude ou ſa valeur le ſauva.

Dans un autre combat, qui ſuivit de près celui-là, Arminius, ſoit qu'il fût découragé par la continuité des diſgraces, ſoit qu'il fût fatigué de ſa bleſſure récente, ne montra pas ici autant d'intrépidité & de réſolution que de coûtume. Inguiomérus le remplaça, courant de rang en rang, & tâchant de ſoûtenir le combat. Mais, la fortune ſeconda mal ſa bravoure.

Dans la ſuite, Maroboduus, qui tenoit un rang conſidérable parmi les Germains, voulut ſe décorer du titre de Roi. Arminius & le nouveau Prince, ſe regardant comme deux rivaux, s'acharnérent à ſe détruire mutuellement. Mais, le nom de Roi rendoit odieux Maroboduus. Arminius, au contraire, combattant pour la liberté, avoit toute la faveur de la nation. Auſſi, non ſeulement les Chéruſques, ſes compatriotes & leurs alliés, le ſuivirent dans cette guerre; mais, il vit paſſer dans ſon parti les Semnons & les Lombards, peuples de l'obéiſſance de ſon ennemi. Enfin, Maroboduus fut forcé de deſcendre du trône.

Arminius, ſe voyoit alors au comble de la gloire. Il s'étoit maintenu contre toute la puiſſance des Romains. Il avoit vaincu & chaſſé Maroboduus, le ſeul

rival qu'il eût à craindre dans toute la Germanie. Triomphant & adoré, il n'avoit plus qu'à jouir des hommages volontaires, que lui attiroient l'admiration & la reconnoissance. Le grand éclat de sa prospérité l'éblouit. Il donna entrée dans son cœur à une ambition injuste ; & après avoir défendu pendant tant d'années la liberté de ses compatriotes, il voulut en devenir l'oppresseur, & les assujettir à sa domination. Cette conduite, si différente de celle qu'il avoit tenue jusqu'alors, changea à son égard les dispositions des Germains. Ils prirent les armes contre lui ; & il se livra divers combats, entre les zélateurs de la liberté & ceux qu'Arminius avoit sçu gagner à son parti. Mais, la force n'étoit pas ce qu'il avoit le plus à craindre. La trahison s'en mêla ; & Adgandestrius, prince des Cattes, écrivit à Rome, offrant de faire périr Arminius, si on lui envoyoit du poison. Sa Lettre fut lue dans le Sénat ; mais, Tibère n'accepta point ses offres. Et se piquant d'imiter le noble procédé de Fabricius, par rapport à Pyrrhus, il fit réponse que le peuple Romain ne connoissoit point les voies odieuses de la fraude & des empoisonnemens, & que c'étoit par le fer & par les armes qu'il domptoit ses ennemis. Cette générosité, vraie ou simulée, de Tibère ne sauva point Arminius, qui perdit la vie bientôt après, par la conspiration de ses proches, vers l'an de J. C. 17.

Il mérita incontestablement, dit Tacite, le titre de libérateur de la Germanie ; & ce qui donne à ses exploits un relief, que n'ont pas ceux des plus fameux ennemis de Rome, c'est que le peuple Romain étoit au plus haut dégré de sa puissance, lorsque ce fier Germain osa l'attaquer. Tantôt vainqueur, tantôt vaincu dans les actions particulières, jamais, il ne fut subjugué. Il ne vécut que trente-sept ans, dont il en passa douze dans l'éclat & à la tête de la ligue Germanique : » Les Barbares, » ajoûte le même Historien, » chantent encore aujourd'hui sa » gloire. Il est peu connu des » Grecs, qui n'estiment que leur » nation. Nos Romains mêmes » ne l'ont pas autant célébré, » qu'il en est digne, parce que » nous réservons notre admiration » pour les faits anciens, & n'avons que de l'indifférence pour » ceux dont la mémoire est ré» cente. «

Arminius avoit eu de la fille de Ségeste un fils, dont les aventures singulières avoient été racontées par Tacite dans les livres de ses Annales, qui se sont perdus.

ARMIPOTENS, *Armipotens*, (*a*) épithéte de Pallas. On la lui donnoit, lorsqu'on la considéroit comme déesse de la guerre. Elle passoit pour avoir inventé les chars, dont on se servoit dans les combats. C'est pourquoi, on la représentoit armée de pied en cap, avec un visage menaçant, & tenant en

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 152, 153.

main une égide, qui étoit une espèce de bouclier, couvert d'une peau de chévre. Jupiter lui en avoit fait présent dans le tems de la guerre de Troye.

ARMON, *Armon*, (*a*) terme dont il est question dans le prophéte Amos. Il se prend, selon presque tous les Interprétes, pour l'Arménie, où les dix tribus d'Israël furent transportées par les rois d'Assyrie.

ARMONI, *Armoni*, Ερμωνοί, (*b*) fils de Saül & de Respha. David le livra, avec six de ses freres, entre les mains des Gabaonites, qui les mirent tous en croix sur une montagne devant le Seigneur. Ainsi moururent ces sept hommes, ayant été exécutés tous ensemble dans les premiers jours de la moisson, lorsqu'on commençoit à couper les orges.

APMONIA, (*c*) terme, qui est employé dans un endroit du dialogue de Plutarque sur la musique. Selon M. Burette, il doit se prendre dans cette occasion pour le corps de la piéce ou du cantique, ainsi nommé, ou du genre enharmonique dans lequel il étoit composé, ou de l'assemblage de toutes ces parties, qui ne faisoient qu'un tout.

ARMONIAC, *ou* AMMONIAC, nom que l'on donne à un sel artificiel & volatile, que l'on fait avec de la suie de cheminée, du sel commun & de l'urine d'homme.

Les Anciens en avoient un autre naturel, qui se trouvoit dans les sables de l'Arabie ou de la Libye, qui n'étoit autre chose que le sel volatile de l'urine des chameaux, qui alloient au temple de Jupiter Ammon. Ce sel étoit naturellement élevé sur ces sables, par la chaleur du soleil, qui est brûlante en ce païs-là, d'où vient que plusieurs l'appellent Ammoniac. Les autres disent qu'on l'appelle sel Armoniac, au lieu de sel Acrimonial, à cause de son acrimonie, ou aigreur.

Les fleurs de sel Armoniac ne sont autre chose que sa portion la plus subtile, élevée par le feu; & son esprit volatile n'est autre chose que son sel volatile dissous dans quelque portion de son flegme.

ARMORIQUES [les Cités], *Civitates Armoricæ*. (*d*) On donnoit ce nom aux Cités situées sur les bords de l'Océan, suivant César & Hirtius. On sçait, en effet, qu'Ar-mor, dans la langue Celtique désigne ce qui est situé sur la mer, *ad mare*; & dans la langue Sarmatique ou Sclavone, Po-Mor, d'où est venu le nom de Poméranie, qui borde la mer Baltique, a la même signification.

Cette dénomination générale des cités Armoriques paroît avoir

(*a*) Amos. c. 4. v. 3.
(*b*) Reg. L. II. c. 21. v. 9.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XV. pag. 382.
(*d*) Cæs. de Bell. Gall. L. V. p. 205. L. VII. p. 353. L. VIII. p. 396. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 171. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. VII. p. 308, 309. Tom. VIII. p. 418, 419. Tom. XVI. p. 165. Tom. XX. p. 148, *& suiv.*

été appliquée plus particulièrement aux peuples situés depuis les bords de la Seine jusqu'à la Loire; ce qui a fait dire, à Erric, qui a écrit en vers la vie de S. Germain d'Auxerre, que la nation connue antérieurement sous le nom d'Armoriquaine, étoit renfermée entre deux fleuves.

C'est pourquoi, tout ce qui s'étendoit sur cette côte de la Celtique, & même en passant plus loin sur celle de la Belgique, est appellé dans la Notice de l'Empire *Armoricanus tractus & Nervicanus*. Mais, on remarque que, nonobstant cette extension dans la Belgique, que le nom des Nerviens ajoûté à celui des Armoriques paroît indiquer, le détail que donne la Notice, des lieux où le commandant général de ce grand district tenoit des commandans particuliers sous ses ordres, est contenu dans les limites de la seconde & de la troisième Lyonnoise.

M. le duc de Nivernois assure que les Armoriques, ou les habitans des cités Armoriques avoient une origine commune avec les François; ce qui n'empêchoit pas que, du tems de Clovis, ils ne fussent encore soumis aux Romains, & n'entretinssent des garnisons Romaines. La raison de cet attachement étoit la conformité de religion, qui est le plus fort lien entre les hommes. Les Armoriques étoient Chrétiens; & par cette raison, ils n'avoient voulu entendre à aucun accord avec Clovis & les François idolâtres.

Aussi-tôt que ce Prince eut reçu le baptême, il envoya leur en faire part. En même-tems, il les fit souvenir de l'origine commune des deux peuples. Il leur mit devant les yeux l'utilité respective dont leur seroit un commerce mutuel. Il leur fit sentir que, pour l'établir solidement & l'entretenir sûrement, il falloit que les deux nations s'unissent étroitement par des mariages réciproques. La négociation réussit. La communication, une fois réglée, s'étendit bientôt; & ces alliances particulières ne tardérent pas à faire éclorre le projet d'une confédération publique. C'étoit-là qu'en vouloit venir Clovis, qui vit bientôt ses vœux remplis. Il se fit un traité solemnel, dans lequel les Armoriques, se déclarant soustraits à la suprématie des Empereurs, reconnurent pour leur roi le roi des François. Les garnisons Romaines, qui occupoient le païs, trop foibles pour s'y défendre, remirent à Clovis les places qu'elles tenoient; & celui-ci leur permit de demeurer dans le païs, où elles gardérent encore long-tems leurs loix, leurs habillemens, & leurs coûtumes. Les Armoriques & les François, ainsi réunis, parurent alors un corps de nation respectable à la puissance des Empereurs.

Les Armoriques aimoient & faisoient le commerce. Leurs ports étoient fréquentés; & dès le tems de César, on y trouvoit un grand nombre de vaisseaux de toute espèce.

Le nom d'Armorique se renferma dans la Bretagne, après que

les Bretons, d'outre mer, fuyant le joug des Saxons & des Anglois, s'y furent établis. Le neuvième canon du Concile, tenu à Tours en 567, est remarquable par la distinction qu'il fait dans cette Armorique, des nouveaux habitans d'avec les anciens, qui y sont appellés Romains.

ARMURE, habit de défense, qui sert à mettre le corps à couvert des coups des ennemis.

L'ancienne Armure complette étoit composée d'un casque, ou heaume, d'une gorgerette, ou haussecol, de la cuirasse, des gantelets, des tassettes, des brassards, des cuissarts & de l'Armure des jambes, auxquelles étoient attachés les éperons; c'est ce qu'on nommoit l'Armure de pied en cap. Et c'étoit l'habillement des cavaliers & des hommes d'armes. L'infanterie ne portoit qu'une partie de l'Armure; sçavoir, le pot-en-tête, la cuirasse & les tassettes, mais plus leger que ceux des cavaliers.

Enfin, les chevaux avoient aussi leur Armure, qui leur couvroit la tête & le poitrail.

ARNACE, *Arnaces*, Ἀρνάκης, (*a*) Eunuque du palais du roi Xerxès, qui fut trouvé parmi les prisonniers que les Grecs avoient faits à une bataille considérable, qu'ils avoient gagnée sur les Perses. Quelque tems après, Thémistocle l'envoya vers le Roi son maître, pour lui dire en secret, qu'il faisoit tous ses efforts pour déterminer les Grecs d'exécuter la résolution, qu'ils avoient prise, d'envoyer dans l'Hellespont rompre le pont, qu'il y avoit laissé, & qu'il lui en donnoit avis pour lui marquer l'affection qu'il lui portoit, & afin qu'il s'en servît pour se mettre en sûreté. Xerxès, effrayé du danger dont on le menaçoit, ne perdit pas un moment, & prit aussi-tôt la route de l'Hellespont avec toute sa flotte. Et Mardonius fut laissé avec l'armée de terre, composée de trois cens mille hommes de ses meilleures troupes.

ARNAN, *Arnan*, Ὀρνά, (*b*) fils de Raphaïa, & pere d'Obdia.

ARNAPE, *Arnapes*, Ἀρνάπης, (*c*) l'un de ceux qui furent envoyés par Pharnabaze, vers Alcibiade, pour recevoir de ce général Athénien le serment, qu'avoient déjà prêté ses concitoyens en son absence. C'étoit en conséquence d'un traité, fait entre les Athéniens & les Perses.

ARNE, *Arne* vel *Arna*, (*d*) Ἄρνη, ville de Béotie, dont parle Homère. C'étoit, selon ce Poëte, une ville fertile en vin. Ses habitans partirent pour le siége de Troye.

Il est fait mention de cette ville dans Strabon, qui nous apprend que c'étoit la ville d'Acrephie, assise sur une hauteur, & qu'Homère l'avoit appellée Arne à l'imitation d'une autre ville de Thessalie, qui portoit ce nom. Il est parlé de celle-ci dans l'article qui suit.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 120, 324.
(*b*) Paral. L. I. c. 3. v. 21.
(*c*) Xenoph. pag. 436.
(*d*) Homer. Iliad. L. II. v. 507. Strab. pag. 59, 413, 435. Pauf. pag. 605.

Certains, au rapport de Strabon, prétendent que la ville d'Arne & celle de Midée furent absorbées par le lac Copéde. Ce Géographe blâme ceux qui lisent Tarne au lieu d'Arne, parce qu'il n'y avoit jamais eu aucune ville de ce nom dans la Béotie, mais seulement dans la Lydie.

Selon Pausanias, la ville de Chéronée, qui étoit encore située dans la Béotie, s'appelloit aussi autrefois Arne, du nom d'une fille d'Éole, qui l'avoit fait bâtir.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*a*) ville de Thessalie. Selon Pausanias, elle fut fondée, comme celle de Chéronée, par Arne, l'une des filles d'Éole, qui lui donna son nom.

On raconte qu'anciennement lorsque les Béotiens eurent été chassés par les Thraces & les Pélasgiens, ils reçurent cette réponse de l'oracle : *Qu'après quatre siécles, ils retourneroient en leur patrie, & que cependant ils demeurassent où ils verroient des corbeaux blancs.* Quand ils furent donc arrivés dans la Thessalie, auprès de la ville d'Arne, ils s'arrêtérent en un endroit, où ils virent des corbeaux blancs, que des enfans avoient faits avec du plâtre.

Pline, qui parle de la ville d'Arne, la met dans la Phthiotide, qui étoit un canton de la Thessalie.

(*b*) Ptolémée place une ville du nom d'Arne dans l'Italie, au païs des Vilombriens, autrement Ombriens. C'est aujourd'hui Civitella d'Arno, dans les états du Pape.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*c*) fontaine du Péloponnèse dans l'Arcadie, qui étoit située sur le bord d'un grand chemin, au milieu d'une plaine, non loin des ruines de la ville de Nestane.

Les Arcadiens, selon Pausanias, disoient que Rhéa, ayant accouché de Neptune, le cacha dans une bergerie, pour être élevé par des bergers, dont les moutons paissoient-là auprès; & qu'alors cette fontaine fut appellée Arne du mot Grec *Arnes*, qui signifie des moutons. Rhéa fit accroire ensuite à Saturne, qu'elle avoit accouché d'un poulain, & le lui donna à dévorer; comme depuis, à la naissance de Jupiter, elle supposa une pierre, qu'elle présenta à Saturne, enveloppée de langes.

ARNE, *Arne*, Ἄρνη, (*d*) nymphe qui fut changée en chouette, parce que ayant vendu sa patrie, on marqua son avarice par le symbole de cet oiseau, qui, selon l'opinion populaire, aime l'argent.

ARNÉ, *Arne*, Ἄρνη, (*e*) fille d'Éole II, roi d'Éolide, païs qui fut appellé depuis Thessalie. Cette Princesse étant devenue grosse, prétendit qu'elle avoit eu commerce avec Neptune; mais, Éole, son pere, ne croyant nullement que Neptune eût jamais eu la

(*a*) Strab. p. 411. Pauf. p. 605. Plin. L. IV. c. 7. Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 14.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1.

(*c*) Pauf. pag. 466.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VIII. pag. 74.

(*e*) Diod. Sicul. p. 187, 188. Pauf. p. 605. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 378.

jouissance de sa fille, la donna à un Métapontin, que le hazard avoit amené-là, avec ordre de l'amener avec lui à Métaponte.

Cet homme ayant obéi à ce commandement, Arné enfanta dans Métaponte deux fils appellés, l'un Éole, & l'autre Béotus. Le Métapontin, qui étoit sans enfans, les adopta pour obéir à un oracle, qui le lui avoit ordonné. Lorsqu'ils furent devenus grands, ils se servirent de l'occasion d'une émeute, qui s'éleva dans cette ville pour se saisir du royaume. Dans la suite, ils tuérent Autolyte, femme du Métapontin, en voulant prendre le parti de leur mere, avec qui elle étoit entrée en contestation. Mais, ce meurtre ayant irrité le Métapontin, ils furent tous deux obligés de s'enfuir sur mer, avec Arné leur mere, & plusieurs de leurs amis.

ARNÉE, *Arnæus*, Ἀρναῖος, autrement appellé Irus. *Voyez* Irus.

ARNÉE, *Arnæus*, Ἀρναῖος, nom d'un Centaure.

ARNIENSIS [la Tribu], (*a*) *Tribus Arniensis*. C'est l'une des quatre Tribus rustiques, que les Romains établirent l'an de Rome 368. Cette Tribu est ainsi nommée dans toutes les éditions de Tite-Live. Il y a cependant quelques Modernes, qui ont cru devoir l'appeller plutôt Narniensis, de la rivière de Nar, parce que les Romains n'avoient point encore pénétré jusqu'à l'Arne. Mais, M. Boindin aimeroit encore mieux la nommer Aniensis de l'Anio; premièrement, parce que cette rivière est encore plus proche de Rome, & qu'il est certain que les Romains avoient alors des terres sur ses bords; au lieu qu'il n'y a pas la moindre preuve qu'ils en eussent encore sur l'Arne, ni sur le Nar.

Secondement, parce qu'il y avoit constamment une des trente-cinq Tribus, nommée Aniensis, comme on le peut voir par une infinité de passages & d'inscriptions; au lieu qu'il n'y en a pas une seule, où se trouve le mot *Narniensis*.

Troisièmement, parce qu'il est certain qu'il y en avoit encore une autre, appellée Arniensis, qui ne se trouveroit plus, si on lisoit Narniensis ici; c'est-à-dire, au Ve chapitre du VIe livre; au lieu qu'en lisant en cet endroit Aniensis, & Arniensis dans la suite, ce ne sera qu'une simple transposition, causée par la ressemblance de nom.

Quatrièmement, parce qu'il paroît que cette Tribu, nommée Arniensis, étoit la dernière & la plus éloignée de toutes les Tribus rustiques, & par conséquent postérieure à celle qui étoit sur l'Anio, comme on le peut voir par ce passage de Cicéron contre Rullus, à l'occasion des terres, dont il vouloit faire le partage, *à Romulia ad Arniensem*; c'est-à-dire, depuis la première des Tribus rus-

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 5. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 80. 81.

tiques jusqu'à la dernière, ou depuis la plus proche de la ville jusqu'à la plus éloignée.

Cinquièmement enfin, parce qu'en fait de restitution, on ne sçauroit être trop retenu, & qu'une simple transposition de nom est plus facile à supposer qu'un changement entier, contraire à tous les Auteurs, & démenti par toutes les inscriptions. *Voyez* Aniensis.

ARNISCUS, *Arniscus*, (*a*) Ἀρνίσκος, Éléen, qui fut pere de Lampus.

ARNISSE, *Arnissa*, Ἄρνισσα, (*b*) ville de Gréce dans la Macédoine. Ptolémée la met au païs des Taulentiens, situé sur le bord de la mer.

ARNODE, nom que les Grecs donnoient à ceux qui alloient dans les festins & dans les assemblées, réciter des vers d'Homère. Ils portoient à la main une branche de laurier.

Ce mot vient du Grec ἀρνὸς, qui signifie un agneau, qu'on leur donnoit d'ordinaire pour récompense, & ᾠδὴ, *cantus*, chant. On les appelloit aussi Rhapsodistes.

ARNON, *Arnon*, Ἀρνῶν, (*c*) fleuve de Palestine, connu dans l'Écriture sous le nom de torrent. Dom Calmet dit qu'il prend sa source dans les montagnes de Galaad ou des Moabites, & qu'il se rend dans la mer Morte. Il ajoûte qu'il coule d'abord du septentrion au midi, puis de l'orient au couchant, & qu'il va tomber dans la partie orientale de la mer Morte. Voici comme l'Écriture en parle: » Les enfans d'Israël étant partis » du torrent de Zared, campérent en de-çà de l'Arnon, qui » est dans le désert, & qui sort » des confins des Amorrhéens; » car, l'Arnon est la frontière de » Moab, & sépare les Moabites » des Amorrhéens. «

Séhon, roi des Amorrhéens, n'ayant pas voulu accorder aux Israëlites le passage par son païs, entreprit de les combattre. Mais, ce Prince fut défait & passé au fil de l'épée avec tout son peuple. Son païs, depuis le fleuve d'Arnon jusqu'au Jéboc & jusqu'au païs des Ammonites, passa par ce moyen sous la domination des Israëlites.

ARNONA, *Arnona*, canton situé au de-là du Jourdain, qui s'étendoit le long du fleuve Arnon.

ARNUPHIS, *Arnuphis*, (*d*) Ἀρνοῦφις, Égyptien sçavant dans la magie. Cet Arnuphis, selon Dion, fit tomber, par le moyen de son art, cette pluie miraculeuse, qui sauva l'empereur Marc-Auréle & son armée d'un très-grand péril. C'est un conte de la part de Dion. On sçait que ce miracle fut accordé aux prieres des Chrétiens, qui étoient dans cette armée.

ARNUS, *Arnus*, Ἀρνὸς, (*e*)

(*a*) Pauf. pag. 374.
(*b*) Thucyd. pag. 338. Ptolem. L. III. c. 13.
(*c*) Numer. c. 21. v. 12. *& seq.*
(*d*) Dio. Caff. p. 805. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 419.
(*e*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 222. Plin. L. III. c. 5. Tit. Liv. L. 22. c. 2.

fleuve d'Italie, qui avoit sa source au mont Apennin. Strabon rapporte qu'à l'endroit, où il se joignoit à l'Ésar ou l'Auser, ils se heurtoient l'un l'autre avec une telle violence, qu'ils s'élevoient au point que ceux, qui étoient sur le bord de part & d'autre, ne pouvoient se voir; ce qui devoit rendre le passage de ce lieu très-difficile.

Voici un autre récit bien moins croyable, c'est que lorsque ces deux fleuves coulérent pour la première fois des montagnes, ceux du païs voulurent s'opposer à ce qu'ils se joignissent, de peur qu'ils n'inondassent les campagnes d'alentour. Mais, les fleuves leur promirent que cela n'arriveroit pas, & ils tinrent parole.

Ce conte a été démenti plus d'une fois par l'expérience. En effet, Tite-Live, sous l'an de Rome 535, dit d'Annibal, qu'il auroit pu se rendre à Arrétie par une route plus commode, mais plus longue, si l'empressement qu'il avoit de joindre le consul Flaminius, ne lui eût fait préférer un chemin plus court à travers un marais dans lequel le fleuve Arnus s'étoit alors débordé, avec plus d'abondance que de coûtume.

L'Arnus traversoit l'Italie du nord au couchant, où il se déchargeoit, dans la mer. C'est aujourd'hui l'Arno dans la Toscane.

ARNUS, *Arnus*, Ἄρνος, (*a*) fameux devin, qui vint à Naupacte, du tems d'Hyppotès, fils de Phylas, & petit-fils d'Hercule. Hyppotès le prit pour un espion, & le tua. Aussi-tôt, la peste commença à causer de grands ravages. L'oracle fut consulté suivant la coûtume; & on apprit qu'Apollon vengeoit, par ce fléau, la mort de son devin, & que, pour appaiser ce dieu, il falloit bannir le meurtrier, & établir des jeux funébres à l'honneur d'Arnus; ce ce qui fut exécuté. Et ces jeux furent fort célebres dans la suite, sur tout à Lacédémone.

AROANIENS, *Aroania*, Ἀροανία. (*b*) Les monts Aroaniens étoient situés au-dessus de la ville de Nonacris en Arcadie. On y montroit une grotte, où l'on dit que les filles de Prœtus, dans leur démence, allérent se cacher, jusqu'à ce que Mélampus, par une vertu secréte & par des expiations, les en retira, pour les mener en un lieu que l'on nommoit Luses. La plus grande partie des monts Aroaniens étoit habitée par les Phénéates.

AROANIUS, *Aroanius*, (*c*) Ἀροανίος, fleuve d'Arcadie, appellé autrement Olbius. On dit qu'il y avoit dans le païs un canal fait par Hercule, auquel l'Aroanius communiquoit. Ce fleuve arrosoit les terres des Phénéates, au travers desquelles le canal en question avoit été conduit par ce fameux héros. Une rivière, qui passoit à Clitore, & qui portoit le même nom que cette ville, se

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 90, 91.

(*b*) Pauſ. pag. 485.

(*c*) Pauſ. pag. 478, 486. & *seq.*

déchargeoit à ſept ſtades de-là dans l'Aroanius.

On dit que ce dernier fleuve nourriſſoit pluſieurs ſortes de poiſſons, & entr'autres ce que les habitans du païs appelloient des Précilles, qui, ſelon eux, avoient un cri ſemblable à celui des grives. Pour moi, dit Pauſanias, j'ai vu de ces poiſſons hors de l'eau, & je n'ai entendu aucun cri, quoique je ſois reſté ſur le bord du fleuve juſqu'après le coucher du ſoleil, parce qu'on m'aſſuroit que c'étoit particulièrement en ce tems-là qu'ils ſe faiſoient entendre.

AROD, *Arod*, Ἀροάδ, (*a*) l'un des fils de Gad, fut chef de la famille des Arodites. C'eſt le même qui ſuit. *Voyez-en* l'article.

ARODI, *Arodi*, Ἀροηδεὶς, (*b*) fils de Gad. Il avoit ſix freres, Séphion, Haggi, Suni, Éſébon, Éri & Areli.

ARODITES, *Aroditæ*, (*c*) peuples qui deſcendoient d'Arod, cinquième fils de Gad.

AROÉ, *Aroa*, Ἀρόα, nom que porta d'abord la ville de Patra en Achaïe. *Voyez* Patra.

ARŒOTATA, *Arœotata*, (*d*) nom d'un des mois de l'année Cappadocienne, autrement appellé Adraoſtata. Il commençoit le 10 Février.

AROER, *Aroër*, Ἀροὴρ, (*e*) ville de Paleſtine dans la tribu de Gad. Elle étoit ſituée dans une vallée ſur les bords du fleuve Arnon. Comme cette ville avoit été ruinée, lorſque les Iſraëlites s'étoient emparés du païs d'Argob, dont elle dépendoit, les enfans de la tribu de Gad la rebâtirent, quand elle leur eut été donnée.

AROER, *Aroër*, Ἀροὴρ. (*f*) Un Auteur moderne place une ville de ce nom près de Rabbath des Ammonites, autrement Philadelphie. Il croit que c'eſt de cette Aroër qu'il eſt parlé au troiſième chapitre de Joſué & à l'onzième des Juges.

AROER, *Aroër*, Ἀροὴρ, (*g*) autre ville de Paleſtine dans la tribu de Juda. Les habitans de cette ville furent du nombre de ceux, à qui David envoya du butin qu'il avoit pris aux ennemis, en leur diſant : » Recevez cette bénédiction des dépouilles des ennemis du Seigneur. «

On prétend que cette ville d'Aroër, dans la tribu de Juda, peut auſſi s'entendre d'Aroër au de-là du Jourdain. David avoit demeuré quelque tems dans les terres de Moab ; & il pouvoit avoir laiſſé quelques-uns de ſes parens à Aroër. Mais, on lit dans Joſué, ſuivant les Septante, Aroër ou Aroël, qui pourroit bien être Aroër de Juda. Et Euſébe & S. Jérôme parlent d'Aruïr, à vingt milles de Jéruſalem vers le nord. Aroër, en Hébreu, ſignifie de la bruyere. Ainſi, il eſt fort poſſible qu'il y ait eu dans le païs pluſieurs lieux qui tiraſſent leur nom de

(*a*) Numer. c. 26. v. 17.
(*b*) Geneſ. c. 46. v. 16.
(*c*) Numer. c. 26. v. 17.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 41.
(*e*) Numer. c. 32. v. 34. Deuter. c. 2. v. 36. c. 3. v. 12.
(*f*) Joſu. c. 13. v. 25. Judic. c. 11. v. 33.
(*g*) Reg. L. I. c. 30. v. 28.

de celui d'Aroër, pris en cette signification.

AROMATE, *Aromata*, terme qui se dit d'une drogue, d'une plante, ou d'une composition odoriférante, qui a une odeur forte, pénétrante & agréable. On aromatise une composition, lorsqu'on anime les drogues qui y sont entrées, par quelques ingrédiens Aromatiques, qui augmentent ou relévent l'odeur des premières drogues, qui ne se faisoient presque point sentir, ou dont l'odeur ne plaisoit pas.

Il est dit, dans le nouveau Testament, que les trois Maries achetérent des Aromates pour venir oindre le corps de Notre Sauveur. On remarque que la plûpart des Traducteurs François ont évité de se servir de ce terme. Le P. Bouhours a mis des drogues Aromatiques, Port-Royal & M. Simon, des parfums; ce qui montre que ce terme n'est reçu que parmi les Médecins, & que, dans l'usage ordinaire, on ne l'emploie pas.

Les vrais Aromates sont des épiceries, qui viennent d'Orient, comme le poivre, la muscade, l'aloës, le baume, l'encens, &c.

ARONDEL, *ou* ARUNDEL [les Marbres d']. Thomas Howard, duc de Nortfolck, comte d'Arondel & de Surrei, maréchal d'Angleterre, envoya au Levant Guillaume Pétrée, pour y rechercher les plus curieux monumens de l'Antiquité; d'où il rapporta, ce que nous appellons les Marbres d'Arondel, dont il est souvent parlé parmi les Sçavans.

Il les racheta, à ce que quelques-uns disent, des mains des Turcs, qui les avoient enlevés à un sçavant Homme, que le fameux de Peiresc avoit envoyé dans la Gréce & dans l'Asie, pour le même dessein. Ces Marbres, qui furent rangés à Londres dans les salles & dans les jardins du comte d'Arondel, sur le bord de la Tamise, avoient été trouvés dans l'isle de Paros. Ils contiennent une Chronique, où les principales époques de l'histoire des Athéniens sont marquées exactement & distinctement, depuis la première année de Cécrops, qui commence, suivant cette Chronique, à l'an de la période Julienne 3132, 1582 ans avant J. C., & finit l'an de la période Julienne 4360, & 354 ans avant J. C.

Jean Selden composa un livre en 1629, dont le titre est *Marmora Arundelliana*, où il explique ces belles Antiquités. Lydiat & Palmérius y ont ajoûté des doctes remarques; & le P. Pétau, Saumaise, Vossius & plusieurs autres sçavans Chronologistes, en ont tiré de grands secours, pour fixer la Chronologie des Grecs. En 1677 Humfride Prideaux a donné au public un recueil de ces Marbres, & de quelques autres fort curieux, qui ont été donnés à l'université d'Oxford, sous le titre de *Marmora Oxoniensia*, &c.

Ces anciens Marbres nous découvrent ce qu'il y a eu jusqu'à présent de plus inconnu, touchant l'Histoire & la Chronologie des Grecs. Parmi les soixante-dix-

neuf époques, qu'ils nous marquent, on en trouve trois assez particulières; sçavoir, la neuvième qu'ils comptoient de l'arrivée du premier navire, qui étoit venu d'Égypte en Gréce, 1512 ans avant J. C.; la douzième qui se prenoit du tems que Cérès étoit arrivée à Athènes, sous le regne d'Érechthée; & la quarantième, qui se marquoit du jour que la comédie avoit commencé d'être jouée à Athènes, sur une scène réglée, qui étoit de l'invention du poëte Susarion. Un autre de ces Marbres nous représente ce qui a donné lieu à la fable des Centaures, qui est la chasse des taureaux, que les Thessaliens inventérent, & que Jules César introduisit dans le cirque à Rome.

Ces illustres monumens nous fournissent quantité d'autres belles remarques de toutes les manières. On y apprend que du tems de Macrobe, on cessa de brûler les corps morts; qu'il n'étoit permis à Rome qu'aux Empereurs, aux Vestales, & aux Hommes illustres, d'avoir leurs tombeaux dans la ville, & plusieurs autres curiosités très-considérables.

AROTES, nom que les Syracusains donnoient à des personnes de condition libre, que la pauvreté réduisoit à servir pour subsister.

Ce mot vient du Grec ἀροτὴς, *arator*, laboureur; apparemment parce que la Sicile étant abondante en bled, & son plus grand commerce se faisant en bled, le principal service, que l'on tiroit de ces gens, étoit le labourage.

AROURE, *Arura*, nom d'une mesure de terre des anciens Égyptiens, qui contenoit environ les deux tiers de notre arpent.

Hérodote parle de certaines troupes des Égyptiens, nommées Calasiries, qui étoient au nombre de 250000, & qui servoient tour à tour dans les gardes du Roi. Il donnoit à chaque soldat, pour s'entretenir, douze Aroures de terre.

Richard Cumberland dit que chaque Aroure faisoit un carré parfait, dont chaque côté étoit de cent coudées de long. Le même Auteur croit que Sésostris, qui partagea l'Égypte en trente-six noms, fut aussi l'inventeur des Aroures. On dit encore Arure.

ARPA, *ou* ARPHA, nom propre d'une divinité, dont il est souvent parlé dans la vie de Saint Potin, qui souffrit le martyre, l'an de J. C. 166 ou 168, sous Antonin Pie. On croit que c'est une de ces petites divinités, appellées *Dii minorum gentium*, de laquelle nous ne sçavons rien, non plus que de beaucoup d'autres de la même espèce. Elle se trouve cependant jointe, dans cette vie de S. Potin, à Jupiter, à Ariana & à Minerve.

ARPAGE, *Arpagus*, du Grec ἁρπάζω, *rapio*, je ravis. C'est dans les anciennes inscriptions un enfant mort au berceau. C'étoit l'usage parmi les Romains de ne point faire de funérailles pour les enfans, qui mouroient au berceau. L'on ne brûloit point leurs corps, & l'on ne leur dressoit ni tombeau ni épitaphe; ce qui a fait dire à Juvenal:

Terrâ clauditur infans

Vel minor igne rogi.

On les brûla depuis, quand ils avoient vécu plus de 40 jours, & quand ils avoient poussé quelques dents. On appelloit ces morts des rapts. Le mot *Arpagi* signifie la même chose en Grec; & Eustathe nous apprend que c'étoit la coûtume des Grecs aux funérailles des enfans, de ne les célébrer, ni de nuit, ni au grand jour, mais au lever de l'aurore, avant que le soleil parût; ce qu'ils appelloient le rapt du jour.

ARPENT, *Jugerum.* (*a*) Chez les Romains, l'Arpent étoit une mesure de 240 pieds en longueur, & de 120 en largeur; ce qui fait 28800 pieds en quarré. La moitié d'un Arpent étoit nommé Actus.

Aujourd'hui, l'Arpent est différent, selon les diverses provinces; & il est ordinairement de cent perches.

ARPENTAGE, *ou* GÉODÉSIE, (*b*) est proprement l'art, ou l'action de mesurer les terreins; c'est-à-dire, de prendre les dimensions de quelques portions de terre, de les décrire, ou de les tracer sur une carte, & d'en trouver l'aire.

L'Arpentage est un art très-ancien. On croit même que c'est lui qui a donné naissance à la Géométrie. L'invention en est attribuée aux Égyptiens, qui furent obligés d'y avoir recours, pou reconnoître leurs terres, couvertes tous les ans par le débordement du Nil.

ARPHAD, *Arphad*, Ἀρφάδ, *vel* Ἀρφάθ, (*c*) ville célebre, dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Elle est toujours mise avec la ville d'Émath. Sennachérib se vante d'avoir réduit Arphad & Émath, & d'avoir détruit les dieux de l'une & de l'autre.

Nous sçavons qu'Émath est Émese, & nous conjecturons qu'Arphad est la ville d'Arad ou Arvad, ainsi qu'elle est quelquefois appellée dans l'Hébreu. D'autres croyent que c'est la ville ou le bourg d'Arphas, marqué dans Josophe, comme bornant les provinces, ou les cantons Gamalitique, Gaulanite, Batanée & Trachonite, du côté du nord ou de l'orient, comme Juliade les bornoit du côté du couchant & du midi.

Cette position conviendroit assez à Arphad, voisine d'Émath; & Josephe nous auroit rendu service de marquer plus exactement la position d'Arphas. Dom Calmet conjecture que cette ville d'Arphas, désignée par Josephe, n'est autre que Raphanée ou Raphan, entre les mons Casius & Anticasius. Selon Josephe, le fleuve Sabbatique couloit entre Arcé & Raphanée; & Étienne de Byzance met Raphanée près d'Épiphanie, aux environs d'Arad.

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. page. 322.

(*b*) Roll. Hist. Anc. T. I. p. 53.

(*c*) Reg. L. IV. c. 18. v. 34. c. 19. v. 13. Isaï. c. 10. v. 9. c. 36. v. 19. c 37. v. 13. Jerem. c. 49. v. 23. Joseph de Bell. Judaïc. p. 834. 976.

ARPHASACHÉENS, *Arphasachæi*, Ἀφαρσαχαῖοι, (*a*) peuples de Samarie, qui étoient venus d'un endroit, qui étoit entre le Tigre & l'Euphrate. Ils s'opposérent à ce qu'on rebâtit le temple de Jérusalem, après le retour du peuple Juif de la captivité de Babylone.

ARPHAXAD, *Arphaxad*, Ἀρφαξὰδ, (*b*) fils de Sem, vint au monde deux ans après le Déluge. Arphaxad ayant vécu trente-cinq ans, engendra Salé. Après avoir engendré Salé, Arphaxad vécut quatre cens trois ans, & engendra des fils & des filles. Il mourut vers l'an du monde 2096 ou 2097.

ARPHAXAD, *Arphaxad*, (*c*) roi des Médes. Il y avoit environ six ans qu'Ochus regnoit sur les Perses, lorsque s'alluma, entre ce Prince & les Médes, la guerre dont il est parlé au commencement du livre de Judith, au sujet de laquelle est nommé le roi Arphaxad.

Depuis que la nation des Médes avoit été soumise aux Perses par Cyrus, elle n'avoit souffert le joug qu'avec peine. Accoûtumée à faire la loi au reste de l'Asie, elle se voyoit, à regret, réduite à plier sous des maîtres étrangers. Elle avoit déjà tenté plus d'une fois, mais sans succès, de s'affranchir de la servitude & de remonter à l'empire, sous le regne de Cambyse. L'entreprise des Mages [car il étoient Médes] ne s'étoit pas soûtenue long-tems. Ils ne furent pas plus heureux depuis, sous Darius Nothus, grand-pere d'Ochus, contre lequel ils se révoltérent. Il les força de rentrer sous son obéissance, la dix-septième année de son regne, comme nous l'apprennent deux Historiens, qui vivoient alors, Hérodote & Xénophon. M. Gibert croit que ce fut dans ce moment qu'Arphaxad commença à les gouverner. En effet, huit ans après, lorsque les Grecs passérent par la Médie dans leur fameuse retraite, ce Prince y commandoit déjà, si, pourtant, dit M. Gibert, je ne me trompe pas, lorsque je le prends pour l'Arbacas de Xénophon.

Dans cette supposition, Arphaxad gouvernoit les Médes depuis cinquante ans, lorsqu'il se souleva contre Ochus; & certainement celui de l'Écriture a dû regner très-long-tems pour suffire à l'immense ouvrage des murailles d'Ecbatanes, qu'il fit construire.

En effet, soit que les magnifiques murailles de cette ville eussent été détruites par Darius Nothus; soit qu'après plusieurs siécles, elles eussent souffert de l'injure du tems; soit enfin qu'elles ne fussent plus assez fortes pour le dessein, que méditoit Arphaxad, il entreprit d'en élever de nouvelles. Mais, suivant toute apparence, il ne suivit pas le plan des anciennes, & il se borna à une seule enceinte. Il la fit bâtir de pierres de taille toutes égales dans leur grandeur qui étoit prodigieu-

(*a*) Esdr. L. I. c. 5. v. 6.

(*b*) Genes. c. 11. v. 10. *& seq.*

(*c*) Judith. c. 1. v. 1. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 48. *& suiv.*

se. Il lui fit donner soixante-dix coudées de hauteur sur trente d'épaisseur. Elle étoit flanquée de tours quarrées, hautes de cent coudées & saillantes de vingt pieds en avant sur le mur. La beauté des portes répondoit à celle des autres ouvrages. Ceux, qui ont traduit le livre de Judith dans les langues vulgaires, & la plûpart des Critiques, ont presque tous fait dire à l'Auteur sacré, qu'Arphaxad fonda ou bâtit Ecbatanes. Cependant, le texte Grec porte seulement qu'il y bâtit des murailles; & l'expression, dont l'édition Latine se sert, n'a pas le plus souvent une autre signification dans l'Écriture, que celle d'environner une ville de remparts, de la fortifier, de la réparer.

Arphaxad, après s'être ainsi assuré d'une forteresse, qu'il croyoit avoir mise à l'abri de toute insulte, profitant de l'aversion, que les Médes conservoient toujours pour la domination des Perses, se souleva contre Ochus, prit le titre de Roi & en usurpa l'autorité. Si les Historiens profanes, qui ont presque entièrement négligé les affaires intérieures de l'empire des Perses, ne parlent pas, avec toute l'étendue & toute la clarté que l'on pourroit souhaiter, de cette guerre des Médes, ils en disent cependant assez pour nous l'indiquer, & nous prouver qu'ils en ont eu quelque connoissance.

Cette guerre dura six ans entiers. Les peuples voisins du Tigre & de l'Euphrate avoient grossi le parti des rebelles. Ceux qui habitoient la plaine de l'Araxe au nord de la Médie, les Élyméens au midi, & plusieurs autres s'y étoient aussi réunis. Avec des forces si considérables, Arphaxad donnoit sans doute bien de l'embarras à Ochus, & remportoit quelquefois sur lui des avantages, qui pouvoient le flatter qu'il réussiroit enfin dans ses projets. On peut juger de la bravoure de ses soldats par l'exemple de celui, qui osa un jour défier toute l'armée d'Ochus de trouver un homme, qui voulût se battre avec lui seul à seul. Personne n'osoit en effet accepter le défi, lorsqu'un jeune Perse, nommé Codoman, se présenta courageusement au Cadusien, le vainquit & rétablit, en le tuant, la gloire de sa nation presque perdue.

Ochus, de son côté, obligé d'avoir recours aux peuples tributaires ou vassaux de son empire, pour en tirer des secours, qui le missent en état de triompher de son ennemi, se vit presqu'entièrement frustré de ce qu'il en attendoit. Les échecs, qu'il avoit reçus, sembloient promettre sa chûte à ces peuples, qui ne la souhaitoient guere moins que les rebelles, & ils se flattérent de la hâter par leur refus. La Cilicie, la Syrie, la Phénicie & l'Égypte furent vainement sollicitées par ceux qu'il y envoya. Ils ne purent rien obtenir; quelques-uns même y furent insultés. Ochus se promit bien d'en prendre une vengeance éclatante, lorsque l'état de ses affaires le lui permettroit. Mais, dans ce moment, il fallut dissi-

muler. Cependant, la fortune des armes changea & lui devint favorable; & la douzième année de son regne, il remporta sur les Médes une victoire signalée dans les campagnes de Ragau. Cette ville, que les Grecs ont appellée Ragès, étoit située presqu'à l'entrée des montagnes des Cadusiens, où Arphaxad se sauva avec les débris de son armée, abandonnant Ecbatanes & ses autres places au vainqueur. Il espéroit peut-être que, tandis qu'elles amuseroient Ochus par leur résistance, il auroit le tems de réparer ses forces. Mais, Ochus prévint ses projets par la rapidité de ses conquêtes, & l'atteignit dans sa retraite, avant qu'il pût être remis de son premier échec. Une seconde victoire mit le sceau à la première. Arphaxad lui-même y fut tué, & tout ce qui lui étoit resté de troupes, fut taillé en piéces.

En suivant le sentiment de M. Gibert, que je n'ai fait que copier, je me suis beaucoup éloigné du sentiment commun, qui fait notre Arphaxad, fils de Déjoce, fils connu sous le nom de Phraorte, qui vivoit environ trois cens ans auparavant. Voici sur quels fondemens est appuyé le sentiment de M. Gibert. » J'ai cru, dit ce sçavant » Académicien, pouvoir conjecturer que l'Arphaxd, roi des » Médes, de Judith, étoit l'Arbacas, qui gouvernoit la Médie » au tems où Xénophon y passa » avec les Grecs dans sa fameuse » retraite. Je fonde cette conjecture sur l'identité de noms, sur » celle des lieux, sur celle des » tems. Quant aux noms, je » ne crois pas qu'il soit possible » de contester raisonnablement » qu'Arbacas, dans le Grec, ne » soit le même nom qu'Arphaxad » en langue Chaldéenne. L'identité des lieux ne peut souffrir le » moindre doute, puisqu'ils sont » tous deux placés en Médie. » L'identité des tems fera-t-elle » plus de difficulté? A la vérité, » Arphaxad n'est nommé que » dans une histoire arrivée quarante-deux ans après le tems » où l'on trouve Arbacas pour la » première fois; mais, il y est » nommé comme regnant en Médie depuis un très-long-tems; » depuis un tems, dis-je, qui a » suffi aux bâtimens les plus considérables & les plus vastes; & » certainement ce tems peut remonter sans peine jusqu'à celui » d'Arbacas. Objectera-t-on que » l'un étoit roi des Médes, & » que l'autre n'en étoit que Satrape? Mais, 1.° cette objection » seroit sans fondement, puisque » Xénophon ne dit pas, sous quel » titre il commandoit en Médie; » & que parmi ceux qu'il nomme » avec lui, il y en a qui avoient » le titre de Roi, comme Mithridate, Syennesis, Seuthès, & » autres. 2.° Quand il ne seroit » nommé que Satrape de Médie » dans l'historien Grec, qui en » parle dans un tems où il étoit » encore soumis aux rois de Perse, seroit-il extraordinaire que » l'Auteur sacré, qui n'en parle » que depuis sa révolte, lui eût » donné le titre de Roi, qu'il prit » sans doute, en se révoltant?

» 3.° Enfin, il est certain que » l'Écriture donne souvent le » nom de Roi à de simples juges, » à des gouverneurs, à des ma- » gistrats, comme le remarquent » tous les Commentateurs ; & il » ne seroit pas difficile d'en citer » plusieurs exemples. «

ARPI, *Arpi*, Ἄρποι, (*a*) ville d'Italie au païs des Apuliens Dauniens, selon Ptolémée. Elle étoit située dans une plaine à quelque distance de la mer. Elle fut autrefois une des plus grandes d'Italie, comme cela paroissoit par son enceinte. On l'appella d'abord Argos Hirpium, ensuite Argyripe ou Argyrippe, & enfin Arpi. On en rapporte la fondation à Dioméde. Lorsque ce Prince jetta les fondemens d'Arpi, il détruisit la nation des Monadiens, & celle des Dardiens, qui étoient en possession du païs. Apine & Trice, deux villes, qui passérent depuis en proverbe, eurent la même destinée.

Strabon remarque que, de son tems, on voyoit encore plusieurs vestiges, qui prouvoient que Dioméde avoit autrefois regné dans ce païs, comme les deux isles situées auprès de la mer, qui s'appelloient Diomédées, & dont l'une étoit habitée, & l'autre déserte. Ce fut dans celle-ci, ajoûte Strabon, que l'on dit encore que Dioméde fut enlevé, & ses compagnons changés en oiseaux.

Les Arpiniens, durant la seconde guerre Punique, ayant abandonné le parti des Romains pour embrasser celui des Carthaginois, le consul Q. Fabius vint former le siége de leur ville vers l'an 213 avant J. C. S'étant campé environ à cinq cens pas de-là, après en avoir examiné de près la situation & les murailles, il résolut de l'attaquer par l'endroit, qui, étant le plus fort, étoit aussi le moins gardé par les ennemis. Ayant pris toutes les mesures nécessaires, & préparé toutes les machines qu'on met en usage en pareil cas, il choisit les plus braves capitaines & les meilleures compagnies de son armée. Il nomma, pour les commander, ceux des tribuns sur la valeur desquels il comptoit le plus, leur donna à chacun six cens hommes, nombre qui lui parut suffisant pour une pareille entreprise, & leur ordonna de porter leurs échelles de ce côté-là, à la quatrième veille de la nuit.

Il y avoit en cet endroit-là une porte basse & étroite, qui donnoit sur une rue peu fréquentée dans une partie de la ville presque déserte. Il ordonna à ses gens, qu'après avoir escaladé la muraille, ils rompissent cette porte en-dedans de la ville ; & qu'après s'être rendus maîtres de cette partie, ils lui en donnassent avis par un coup de trompette, afin qu'il fît avancer le reste de ses troupes ; de son côté, il devoit avoir soin que tout fût prêt à les seconder. La chose

(*a*) Ptolem. L. III. c. 1. Strab. p. 283. 284. Plin. L. III. c. 11. Tit. Liv. L. IX. c. 13. L. XXII. c. 9, 12. L. XXIV. c. 3, 45. *& seq.* L. XXV. c. 15. Virg. Æneid. L. X. v. 28. L. XI. v. 250, 428. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 402, 403.

fut ponctuellement exécutée ; & ce qui paroissoit devoir être un obstacle à l'accomplissement de leur dessein, fut ce qui contribua le plus à en dérober la connoissance aux ennemis. Une pluie, qui commença à tomber vers le minuit, obligea les sentinelles de se mettre à couvert en abandonnant leurs postes. L'eau, tombant d'abord avec beaucoup de violence & de fracas, empêcha qu'on n'entendît le bruit, que faisoient les Romains, en rompant la porte. Mais ensuite, l'orage venant à s'appaiser, la pluie, qui continuoit toujours, mais qui frappoit les oreilles avec plus de lenteur & d'égalité, endormit la plus grande partie des assiégés. Les soldats de Fabius s'étant emparés de la porte & du quartier, qui en étoit voisin, ordonnérent aux trompettes de se placer, à distances égales, dans la rue, & de sonner, pour avertir le Consul & l'attirer de ce côté-là. Fabius n'eut pas plutôt entendu le signal, dont il étoit convenu, qu'il fit avancer ses troupes, & entra dans la ville, un peu avant le jour, par la porte, qu'il avoit fait abattre.

Ce fut alors que les ennemis s'éveillérent, la pluie ayant cessé dans le tems que le jour commença. La garnison qu'Annibal avoit mise dans Arpi, étoit de cinq mille hommes, auxquels les habitans avoient joint trois mille de leurs citoyens, qu'ils avoient armés à leurs dépens. Les Carthaginois, qui n'étoient pas bien assurés de leur fidélité, & qui craignoient qu'ils ne les attaquassent par derrière, les opposérent les premiers aux Romains. On combattit d'abord au milieu des ténébres & dans des rues étroites, les Romains s'étant emparés non seulement des avenues, mais même du toit des maisons les plus voisines de la porte, pour empêcher qu'on ne les blessât en lançant des traits d'un lieu élevé. Pendant qu'on en étoit aux mains, les Romains liérent conversation avec ceux des Arpiniens, qu'ils connoissoient de longue main. Ils leur demandoient, à quoi ils avoient pensé de livrer leur ville à Annibal, quelle injure ils avoient reçue des Romains, & quelle obligation ils avoient aux Carthaginois, pour avoir pris les armes en faveur d'une nation étrangère & barbare, contre un peuple né dans l'Italie comme eux, & dont ils étoient alliés depuis tant d'années; Quelle raison ils avoient de vouloir rendre l'Italie tributaire de l'Afrique.

Les Arpiniens répondirent qu'un petit nombre des premiers de la ville, sans consulter le reste des habitans, les avoient vendus à Annibal ; qu'ainsi ils s'étoient trouvés pris & opprimés sans le sçavoir. Cet aveu donna lieu aux uns & aux autres d'entrer plus avant en matière ; jusqu'à ce qu'enfin le préteur d'Arpi ayant été conduit au Consul, & les deux peuples s'étant réconciliés à la vue même de leurs drapeaux, tandis qu'on étoit aux mains, les habitans sur la parole qu'on leur donna, d'oublier le passé, tournérent tout d'un coup leurs armes

contre les Carthaginois. Dans le même moment, environ mille Espagnols se rangérent aussi sous les enseignes du Consul, sans avoir exigé autre chose de lui, sinon que la garnison Carthaginoise seroit renvoyée saine & sauve. On ouvrit aussi-tôt les portes aux Carthaginois, sans leur faire aucun tort, suivant la parole qu'on en avoit donnée, & ils allérent trouver Annibal auprès de Salapie. C'est ainsi qu'Arpi rentra sous la puissance des Romains, sans perdre aucun de ses habitans, excepté celui qui les avoit trahis deux fois.

Cette ville, qui, dès le tems de Strabon, étoit si fort déchue de son ancienne splendeur, n'est plus rien aujourd'hui. Ses ruines prennent le nom de Li-Arpi dans la Capitanate, sur les bords de la rivière de Candelaro.

On prétend que les médailles d'Arpi portent un sanglier, & dans l'exergue ΑΡΠΑΝΩΝ; que ce sanglier est celui de Calydon; que Dioméde ayant tué Agrius, roi de Calydon, ainsi que ses enfans, & voulant aller de-là à Argos, fut jetté par la tempête sur les côtes de la mer Ionienne; qu'ensuite ayant rendu des services signalés au roi Daunus, il épousa sa fille, reçut pour la dote de sa femme une partie du royaume, & y fonda plusieurs villes, & entr'autres, celle d'Arpi, sous le nom d'Argos Hippium.

ARPINATES, *Arpinates*, peuples d'Italie, qui habitoient la ville d'Arpine. *Voyez* Arpine.

ARPINE, *Arpinum*, (*a*) ville d'Italie qu'il ne faut pas confondre avec celle d'Arpie ou Arpos. Elle étoit située, suivant la carte de l'Italie par M. d'Anville, entre les Herniques, les Volsques & les Samnites. Il y en a qui la donnent aux seconds; d'autres aux derniers; ce qui paroît plus conforme au sentiment de Tite-Live. En effet, cet Auteur rapporte que les Samnites livrérent aux Romains la ville d'Arpine, ainsi que celles de Sora & de Censennia, l'an de Rome 448. Deux ans après, on accorda aux habitans, & en même-tems à ceux de Trébule, le droit de bourgeoisie.

Plus de cent ans après; c'est-à-dire l'an de Rome 563, & avant J. C. 189 ans, le tribun du peuple C. Valérius Tappus fit porter une loi, qui donnoit à ceux d'Arpine, ainsi qu'à ceux de Formies & de Fondi, le droit de suffrage, dont ils n'avoient pas joui jusqu'à ce tems, quoique citoyens Romains. Il y eut quatre autres tribuns du peuple, qui s'opposérent à cette loi, parce qu'on l'avoit proposée sans l'autorité du Sénat. Mais, après qu'on leur eût fait comprendre que c'étoit au peuple & non au Sénat, qu'appartenoit le pouvoir de donner droit de suffrage à qui bon lui sembloit, ils se désistérent. La loi passa donc. Elle portoit que ceux de Formies & de Fondi opineroient dans la tribu Emilienne, & ceux d'Arpi dans la tribu Cornélienne. Et ce fut pour

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 44. L. X. c. 1. L. XXXVIII. c. 36. Plin. L. III. c. 5.

la première fois, qu'en vertu de cette ordonnance du peuple, ils furent adoptés dans ces deux tribus.

La ville d'Arpine avoit vu naître quelques-uns des plus grands Hommes de l'Antiquité, tels que Marius qui fut sept fois décoré du consulat, Cicéron le pere de l'éloquence Latine, Plaute & autres.

C'est aujourd'hui Arpino, qu'on voit dans la terre de Labour au royaume de Naples.

ARPINIENS, *Arpini*, (*a*) peuples ainsi appellés de la ville d'Arpi. Pline les appelle Arpaniens, & prétend que le bled, semé dans leur territoire, ne levoit point. D'autres les nomment Argyrippaniens & Argyrippéniens, ou Argyripéniens. *Voyez* Arpi.

ARPINIUS [C.], *C. Arpinius*, (*b*) chevalier Romain, du tems de Jules César. Il servit dans les Gaules sous ce général.

ARPUS, *Arpus*, (*c*) prince des Cattes. Sa femme & sa fille furent prises par Silius, l'an de Rome 769.

ARRABÉE, *Arrabæus*, (*d*) pere d'Amyntas, l'un des lieutenans d'Alexandre le Grand. Freinshémius, dans ses supplémens pour Quinte Curse, fait mention de cet Arrabée & de son fils Amyntas.

ARRACHION, *Arrachion*, Ἀῤῥαχίων, (*e*) célebre Pancratiaste, qui fut couronné deux fois en la 52e & en la 53e Olympiade. Mais, en la suivante, sa victoire fut mémorable autant par la décision des Juges que par son courage. Car, ayant vaincu tous ses adversaires à la réserve d'un seul, qui lui disputoit la couronne d'olivier, celui-ci lui embrassa les jambes & se jetta en même-tems à son cou pour l'étrangler. Arrachion, en cet état, ne sçut faire autre chose que d'écraser un des doigts du pied à son adversaire, qui en ressentit une si grande douleur, qu'il lui céda la victoire, un moment avant qu'Arrachion étranglé rendît le dernier soupir. Les Eléens prononcérent en faveur d'Arrachion, & tout mort qu'il étoit, il fut couronné.

Dans la place publique de Phigalie, on voyoit la statue d'Arrachion. C'étoit une statue de marbre fort ancienne, comme il paroissoit sur tout à son attitude. Les pieds étoient presque joints, & les mains pendantes sur les côtés jusqu'aux cuisses. On prétend qu'il y avoit de l'écriture au bas; mais, du vivant de Pausanias, elle étoit entièrement effacée par le tems.

L'Athléte, dont il s'agit ici, est toujours nommé Archion dans les extraits de Phralitès. La leçon des imprimés est néanmoins la seule véritable. Elle est appuyée du témoignage de quelques autres Écrivains, tels sont Callistrate, Eusébe & Syncelle, qui ne diffé-

(*a*) Plin. L. II. c. 96. L. III. c. 11. Strab. pag. 283.
(*b*) Cæs. de Bell. Gall. p. 182, 183.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 7.
(*d*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 4.
(*e*) Pauf. pag. 520. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 122. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 266. Tom. XIV. pag. 205, 206.

rent de Pausanias, qu'en ce qu'ils donnent à ce Pancratiaste le nom d'Arrichion. Le premier des Auteurs qu'on vient de citer, nous a conservé une description de la statue qui se voyoit à Phigalie, beaucoup plus détaillée que ne l'est celle de Pausanias. Et les deux autres, sçavoir, Eusébe & Syncelle, placent dans la 54e Olympiade la victoire & la mort d'Arrachion.

Philostrate nous a laissé une description très-vive d'un tableau, qui représentoit ce combat. » L'Athléte, dit-il, qui étrangle » Arrichion, a la mort peinte sur » le visage. Il fait signe de la main » qu'il n'en peut plus, & qu'il est » vaincu. Arrichion, au contrai» re, porte toutes les marques » d'un victorieux. Il a le coloris » d'un homme plein de vigueur. » Sa sueur témoigne la même » chose; & il sourit comme s'il » vivoit encore, & qu'il sentît » tout le plaisir de la victoire. « Au reste, il ne sera pas inutile de remarquer, en passant, que le malheur qui étoit arrivé à Arrachion, détruit sans ressource une réflexion de Philostrate, qui n'a pas craint d'avancer que, dans les jeux Olympiques, jamais aucun des combattans n'étoit resté sur le champ de bataille.

ARRANGEMENT, *Compositio*, *Dispositio*, *Collocatio*, *Ordinatio*. (*a*) C'est la disposition des parties d'un tout en certain ordre.

Tout discours, de quelque nature qu'il soit, est composé de ce que les Grammairiens appellent les parties de l'Oraison; c'est-à-dire, de noms, de pronoms, de verbes, d'adverbes, &c. Toutes ces parties, quand elles sont bien liées entr'elles, & mises dans un certain ordre, produisent de bons vers ou de bonne prose. Mais, si elles sont jettées au hazard, sans régle & sans mesure, elles perdent toute leur vertu; & le mépris qu'elles attirent, retombe sur les pensées mêmes.

Il en est du choix des mots, par rapport à l'Arrangement qu'il faut leur donner, comme des pensées par rapport au choix des mots. Qu'on exprime la plus belle pensée en termes bas ou impropres, on la dégrade en quelque manière, & on lui ôte ce qu'elle a de noble & d'éclatant. De même, si les plus beaux mots sont mal arrangés, on ne tient plus aucun compte à l'Écrivain du soin qu'il a pris de les bien choisir. De-là vient que des Poëtes, dont les ouvrages ne pêchent, absolument parlant, ni par les pensées, ni par les mots, ni par l'ordonnance de leurs poëmes, se sont rendu ridicules par la mauvaise tournure de leurs phrases ou de leurs vers; & c'est ce qui a principalement décrié la Pucelle de Chapelain. En voici un exemple pris au hazard à l'ouverture de ce poëme:

De l'un à l'autre bout la déplorable France

Aux heureux révoltés prêtoit obéissance;

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 108, 109, 110.

Et Marne, & Seine, & Loire, à peine en leurs courans
Trouvoient un boulevard franc du joug des Tyrans.
Orléans seul encor de tant de places fortes,
Se pouvoit dire libre au dedans de ses portes;
Bien qu'entre cent terreurs, il vit de toutes parts
Un armée innombrable entourer ses remparts.

Ces vers, qui ne sont pas à beaucoup près les plus durs du poëme, ont pourtant une rudesse bien choquante. En voici de Perrault, qui pèchent par le défaut contraire. Ils sont mous, sans cadence ni soûtien; & cela vient principalement de ce que le tissu des mots en est trop lâche, & qu'ils ne se prêtent mutuellement aucun appui; car, les pensées en sont raisonnables, & les termes n'ont rien de bas ni d'impropre.

La belle Antiquité fut toujours vénérable,
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les Anciens sans plier les genoux;
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous;
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siécle de Louïs au beau siécle d'Auguste.

Pour mieux faire sentir ce que je dis, opposons à ces deux passages, le commencement du deuxième chant de l'Art poëtique de Despréaux, où la matière, qui est simple & commune, ne demande rien de recherché, ni dans les pensées, ni dans les expressions.

Telle qu'une bergere aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.
Telle aimable en son air; mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

Il est aisé de voir que ces vers tirent presque tout leur mérite de l'Arrangement des mots; & cette vérité sera encore plus sensible, si l'on en change la construction.

Telle qu'aux plus beaux jours de fête, une bergere
Ne charge point sa tête de rubis superbes;
Et cueille ses plus beaux ornemens en un champ voisin,
Sans mêler l'éclat des diamans à celui de l'or;
Telle une Idyle élégante, aimable en son air,
Mais humble dans son style, doit éclater sans pompe.

Enfin, pour achever la dé-

monſtration de ce qu'on vient d'établir, il ſuffira d'oppoſer aux vers de Chapelain & de Perrault, un paſſage en proſe de M. Boſſuet; où la nobleſſe des penſées & des expreſſions eſt encore admirablement rehauſſée par tout ce que l'Arrangement des mots peut y ajoûter de magnificence. Cet illuſtre Prélat parle du retour de la reine d'Angleterre en France, lorſque Charles I. eut été arrêté par la faction du parricide Cromwel.

» O voyage bien différent de » celui qu'elle avoit fait ſur la » même mer, lorſque venant » prendre poſſeſſion du royaume » de la grande Bretagne, elle » voyoit, pour ainſi dire, les » ondes ſe courber ſous elle, & » ſoumettre toutes leurs vagues à » la dominatrice des mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie par » ſes ennemis implacables, qui » avoient eu l'audace de lui faire » ſon procès, tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, changeant de » fortune à chaque quart d'heure, » n'ayant pour elle que Dieu, & » ſon courage inébranlable, elle » n'avoit, ni aſſez de voiles, ni » aſſez de vent, pour favoriſer ſa » fuite précipitée. «

Envain, pour conſtruire un édifice, raſſembleroit-on les plus belles pierres & les marbres les plus précieux; leur beauté ne peut plaire à la vue, qu'autant que l'architecte ſçait les mettre en œuvre, & les diſtribuer avec ſymmétrie. Il en eſt de même des plus beaux mots. L'oreille n'eſt flattée de leurs ſons, qu'autant qu'ils ſont diſtribués avec une certaine proportion. *Voyez* Harmonie méchanique & Harmonie imitative.

ARRAS [la Ville d']. *Voyez* Atrebates.

ARRÉPHORIES, *Arrephoria*, (*a*) fêtes qui ſe célébroient à Athènes en l'honneur de Minerve & de Herſe, fille de Cécrops.

Ce mot eſt Grec & compoſé de ἄῤῥητος, *ineffabilis*, ineffable, myſtérieux, & de φέρω, *fero*, je porte. C'eſt parce que l'on portoit de certaines choſes myſtérieuſes en proceſſion dans cette ſolemnité. Les garçons, ou comme d'autres diſent, les filles, qui avoient l'âge de ſept à huit ans, étoient les miniſtres de cette Fête; & on les appelloit ἀῤῥηφόροι, porteurs de choſes myſtérieuſes.

Cette fête fut auſſi nommée Herſiphories, *Herſiphoria*, ἑρσιφορία, de Herſe, fille de Cécrops, au tems de laquelle elle fut inſtituée.

ARRÉTIE, *Arretium*, (*b*) Ἀῤῥήτιον, ville d'Italie, ſituée vers le centre du païs dans l'Étrurie près des montagnes, à mille ſtades de Rome. Telle eſt la poſition, que Strabon lui donne. On dit qu'elle fut bâtie par Arétas, fils de Janus. Ce fut une des plus conſidérables villes de l'Étrurie.

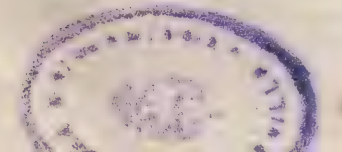
(*a*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.

(*b*) Strab. pag. 222, 226. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. IX. c. 32, 37. L. X. c. 3. L. XXII. c. 3. L. XXVII. c. 21. & *ſeq.* L. XXVIII. c. 45. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III, pag. 580.

Vers l'an 308 avant J. C. les habitans d'Arrétie & ceux de Pérusie & de Cortone, deux autres villes de la même province, qui ne cédoient en rien à la première, envoyérent des ambassadeurs à Rome, pour demander la paix, & solliciter un traité d'alliance. On leur accorda une tréve de trente années; mais, elle ne dura pas si long-tems. En effet, sept ans après, les Romains apprirent que toute l'Étrurie s'étoit soulevée, à l'occasion d'une sédition, qui s'étoit excitée dans la ville d'Arrétie, d'où on avoit chassé par la force des armes, la famille des Cilniens, que sa grande puissance & ses richesses immenses avoient rendu odieuse. Ces mouvemens & quelques autres qu'on apprit dans le même-tems, obligérent les Romains à nommer un Dictateur. Toute son expédition se borna à appaiser les troubles d'Arrétie & à réconcilier les Cilniens avec le peuple de cette ville.

Durant la seconde guerre Punique, vers l'an 209 avant J. C., tous les Étruriens s'étant soulevés contre le peuple Romain, C. Calpurnius, qui avoit le département de ce canton en qualité de Préteur, écrivit à Rome, que ceux d'Arrétie s'étoient déclarés les premiers. C'est pourquoi, on y envoya sur le champ Marcellus, qui venoit d'être désigné Consul, avec ordre d'examiner la chose sur les lieux; & en cas que la nouvelle fût véritable, de faire passer son armée de l'Apulie dans l'Étrurie. Les Étruriens, intimidés par ces démarches des Romains, se tinrent en repos. Cependant, on ordonna à C. Calpurnius de rester avec son armée près d'Arrétie, jusqu'à ce qu'on lui eût envoyé un successeur; & à C. Hostilius Tubulus, de demeurer en Étrurie, & de prendre garde sur tout qu'il ne s'excitât aucun mouvement dans cette Province.

Mais, ceux d'Arrétie donnoient de jour en jour des soupçons plus violens de leur infidélité. C'est pourquoi, les Sénateurs, dont l'inquiétude augmentoit aussi à proportion, écrivirent à C. Hostilius Tubulus, qu'il eût à leur demander sur le champ des ôtages; & ils lui envoyérent C. Térentius Varron, avec pouvoir de les prendre & de les amener à Rome. Dès qu'il fut arrivé, C. Hostilius Tubulus fit entrer dans la ville, sous les armes, une légion, qui étoit campée à ses portes. Il mit des corps de garde dans tous les quartiers convenables; & ayant fait venir les Sénateurs dans la place publique, il les somma de donner des ôtages. Et sur ce qu'ils lui demandérent deux jours pour en délibérer, il leur déclara que s'ils n'obéissoient pas sur le champ, il enléveroit dès le lendemain tous les enfans des Sénateurs. Aussitôt, il commanda aux Tribuns, aux Préfets des alliés & aux Centurions, de faire si bonne garde aux portes, que personne ne pût sortir de la ville. La négligence, dont on usa dans l'exécution de cet ordre, donna lieu à sept des principaux Sénateurs, d'en sortir avant la nuit avec leurs enfans.



Le lendemain, dès le matin, C. Hostilius Tubulus ayant ordonné au Sénat, de s'assembler, s'apperçut de l'évasion de ces sept Sénateurs, confisqua leurs biens & les fit vendre. Il tira des autres Sénateurs cent vingt ôtages, tous leurs enfans, & les mit entre les mains de Térentius, qui les conduisit à Rome. Celui-ci, en rendant compte aux Sénateurs de sa commission, augmenta encore l'allarme qu'ils avoient prise au sujet des Étruriens. C'est pourquoi, croyant qu'ils alloient avoir sur les bras tous les peuples de cette province, ils ordonnérent au même C. Térentius de prendre une des deux légions de la ville; & de la mener à Arrétie, pour garder cette ville; & à C. Hostilius Tubulus de parcourir toute la Province avec le reste de l'armée, & de contenir dans le devoir les habitans, qui ne cherchoient que l'occasion de remuer.

C. Térentius ne fut pas plutôt arrivé à Arrétie, qu'il demanda qu'on lui mît les clefs de la ville entre les mains. On lui répondit qu'elles ne se trouvoient point. Mais, persuadé qu'on les avoit soustraites par fraude, & non perdues par négligence, il en fit, sur le champ, faire de nouvelles pour toutes les portes, & prit toutes les précautions que la prudence demandoit, pour être absolument maître de la place. Et il avertit C. Hostilius Tubulus, qu'il ne devoit compter sur la tranquillité des Étruriens, qu'autant qu'il auroit soin lui-même de les rendre tranquilles, en veillant exactement sur leur conduite.

Il paroît pourtant que les Étruriens demeurérent fideles; car, trois ans après, ils fournirent aux Romains toute sorte de provisions. Ceux d'Arrétie, en particulier, fournirent trente mille boucliers, autant de casques, cinquante mille, tant dards que javelots & longues piques, des cognées, des pioches, des faulx, des auges & des meules, autant qu'il en faudroit pour quarante longs vaisseaux, cent vingt mille boisseaux de froment, & une somme d'argent pour les Décurions & les rameurs.

Arrétie a été la patrie de plusieurs grands Hommes. L'un des plus illustres, c'est sans contredit Mécène, le favori d'Auguste, l'ami & le protecteur des Gens de lettres, qu'il encourageoit par sa faveur. Son nom, comme on sçait, est devenu un éloge pour les Grands, qui marchent sur ses traces.

Cette ville se nomme à présent Arezzo dans la Toscane. C'est un évêché suffragant de l'Archevêché de Florence, sans que celui-ci ait cependant aucune jurisdiction sur celui-là.

ARRÉTINIENS, *Arretini*, (*a*) peuples d'Italie. Pline, qui les appelle Arétiniens, en distingue de trois sortes; sçavoir, les Arétiniens anciens, les Arétiniens fidentes, & les Arétiniens julienses. Il y en a qui croyent que ces

(*a*) Plin. L. III. c. 5.

peuples habitoient trois villes différentes. La première s'appelloit Arrétie, dont on peut voir l'article ci-dessus; & les deux autres sont entièrement détruites, sans qu'il en reste aucun vestige. D'autres pensent au contraire que les habitans de la même ville ou de son territoire étoient distingués en plusieurs classes; mais, qu'ils n'avoient point de territoire particulier; de sorte que le nom entier de cette colonie étoit *Colonia fidens Julia Arretium.*

ARRÉTINUS CLÉMENS, *Arretinus Clemens*, *Voyez* Clémens.

ARRHE, du Latin *Arrha*, (*a*) qui étoit en usage dans cette langue, principalement chez les Jurisconsultes. Ceux-ci l'ont pris du Grec ἀῤῥαβων, & les Grecs de l'Hébreu *Arabon*, qui signifie gage, & qui vient de *Arab*, qui veut dire trafiquer, promettre, donner des assurances.

Saint Paul s'est servi de ce mot *Arrhabon* dans son Épître aux Éphésiens, où il est dit que le Saint-Esprit est l'Arrhe de notre héritage. MM. de Port-Royal ont traduit : *Est le gage & les Arrhes de notre héritage.* Il y a dans la Vulgate *Pignus*; c'est-à-dire, *gage.* M. Simon, qui a conservé le mot *gage* dans sa version, a ajoûté cette note : » Il y a dans » le Grec, Arrhe, comme si le » Saint-Esprit avoit été donné » par avance aux fideles, en attendant qu'ils jouissent de l'hé» ritage qui leur a été promis. «

ARRHÉDINAS, *Arrhedinas*, Ἀῤῥεδίνας, (*b*) pere de l'orateur Calliclès.

ARRHIEN, *Arrhianus*, (*c*) Ἀῤῥιανὸς, poëte qui vivoit du tems de l'Empereur Auguste, & de Tibère, vers l'an 14 de J. C.

On croit que son nom est corrompu dans Suétone, où on a mis *Rhianum* pour *Arrhianum.* C'est dans la vie de Tibère où il est dit: *Fecit & Græca carmina, imitatus Euphorionem & Rhianum & Parthenium.* On voit que cet Empereur vouloit imiter Arrhien en ses poësies Grecques.

Suidas cite un Arrhien, auteur d'un poëme en vingt-quatre livres, à l'honneur d'Alexandre le Grand, qu'on croit être le même, que celui dont nous parlons.

Lilio Giraldi s'est trompé en disant que ce Poëte fit des commentaires sur les Géorgiques de Virgile, qu'il envoya à Attale, roi de Pergame; car, ce Roi étoit mort long-tems avant que Virgile composât ses ouvrages.

ARRHIEN, *Arrhianus*, (*d*) Ἀῤῥιανὸς, natif de Nicomédie. Sa science & son éloquence, qui lui firent donner le titre de nouveau Xénophon, l'élevérent dans Rome à toutes les dignités jusqu'au Consulat même. On peut croire que c'est le même, qui gouverna la Cappadoce dans les dernières années d'Adrien, & qui repoussa

(*a*) Ad Ephes. Epist. c. 1. v. 14.
(*b*) Plut. Tom. I. pag. 857.
(*c*) Suid. Tom. I. pag. 423.
(*d*) Suid. Tom. I. p. 423. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 454. Tom. VI. p. 261. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 339, 340.

repoussa les Alains. Il vécut à Rome sous Adrien, Antonin & Marc-Auréle.

Il étoit disciple d'Épictéte, le plus célebre philosophe de ce tems-là. Il avoit fait en huit livres un ouvrage sur les entretiens d'Épictéte. Nous n'en avons que les quatre premiers. Il avoit composé encore beaucoup d'autres ouvrages.

On a les sept livres, qu'il a écrits sur les expéditions d'Alexandre; histoire d'autant plus estimable, qu'elle part de la main d'un Ecrivain, qui étoit en même-tems homme de guerre & bon politique. Aussi, Photius lui donne-t-il la gloire d'avoir écrit, mieux que personne, la vie de ce conquérant. Ce Critique nous a donné un abrégé de celles des successeurs d'Alexandre qu'Arrhien avoit aussi écrites en dix autres livres. Il ajoûte que le même Auteur avoit fait un livre sur les Indes; & on l'a encore, mais on en fait un huitième livre de l'histoire d'Alexandre.

Il a fait aussi la description des côtes du Pont-Euxin. On lui en attribue une autre de celles de la mer Rouge; c'est-à-dire, des côtes orientales de l'Afrique, & de celles de l'Asie jusqu'aux Indes. Mais, il semble qu'elle soit d'un Auteur plus ancien, contemporain de Pline le naturaliste.

Les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres fournissent divers éclaircissemens sur plusieurs endroits des œuvres d'Arrhien. *Voyez* ces Mémoires.

ARRIA, *Arria*, Ἀῤῥία, surnommée Galla. *Voyez* Galla.

ARRIA, *Arria*, Ἀῤῥία, (*a*) femme de Pétus. Entre tous ceux, qui, l'an de J. C. 42, furent impliqués dans la révolte & dans la punition de Camillus Scribonianus, qui avoit comploté contre l'empereur Claude; le plus célebre, moins par lui-même, que par le courage d'Arria sa femme, c'est Pétus. Tout le monde sçait le trait fameux de cette Héroïne du paganisme, qui, non contente d'encourager son mari à se tuer lui-même, lui en donna l'exemple, en se perçant la première, & lui présentant ensuite le poignard, avec ces mots fameux: *Pétus, cela ne fait point de mal.*

Pline le jeune a prétendu relever la magnanimité d'Arria, en observant que la résolution de se donner la mort à elle-même, n'avoit point été subite chez elle, mais réfléchie & méditée depuis long-tems, & il prouve fort bien le fait qu'il avance. Arria se trouvant en présence de Claude avec Junie, veuve de Camillus, qui se déclaroit prête à dénoncer les coupables: » Méritez-vous qu'on vous » écoute, lui dit-elle, vous, dans » les bras de laquelle Camillus a » été tué; & vous vivez! « On se doutoit de son dessein dans sa famille; & l'illustre Thraséa, son gendre, entr'autres représentations qu'il lui faisoit pour l'en dé-

(*a*) Dio. Cass. pag. 676. Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Crév. Hist. des Emp. Tom. II, pag. 126. *& suiv.*

tourner, lui ayant dit : » Quoi » donc, s'il me falloit périr, » voudriez-vous que votre fille » mourût avec moi ? Oui, ré- » pondit-elle, s'il arrive qu'elle » ait vécu aussi long-tems avec » vous, & dans une aussi grande » union, que j'ai vécu avec Pé- » tus, je le veux. « Cette décla- ration redoubla les inquiétudes, & on la garda plus soigneusement que jamais. Elle s'en apperçut, & dit à ceux qu'elle voyoit autour d'elle : » Vous n'y gagnez » rien. Vous pouvez faire que je » meure misérablement ; mais, » m'empêcher de mourir, c'est » ce qui passe votre pouvoir. « Et en même-tems, elle s'élance de dessus sa chaise, & va se frapper rudement la tête contre une muraille, qui étoit vis-à-vis. Elle tomba évanouie du coup ; & lorsqu'elle fut revenue à elle-même : » Eh bien, dit-elle, ne vous » avois-je pas bien avertis que, » si vous me refusiez une mort » douce, je m'y ouvrirois une » voie, quelque violente qu'elle » pût être ? « Pline admire tout cela. Pour moi, dit M. Crévier, j'y vois un fanatisme qui me révolte ; & comme dans la mort de Caton, une espèce de rage forcenée, qui fait horreur.

Voici des actions d'Arria vraiment louables. Pétus fut arrêté en Dalmatie, & on l'embarqua sur un vaisseau pour l'amener à Rome. Elle demanda en grace à l'officier, qui étoit chargé de la garde du prisonnier, d'être admise dans le même vaisseau. » Vous donnerez » assurément, lui disoit-elle, à » un homme de son rang, à un » Consulaire, quelques esclaves » pour le servir à table, pour » l'habiller, pour le chausser. Moi » seule, je remplirai tous ces » offices. « Elle ne put rien obtenir. L'amour conjugal y suppléa. Elle loua une barque de pêcheur, avec laquelle elle accompagna le grand bâtiment où étoit son mari.

Elle avoit toujours eu pour lui cette affection tendre & courageuse ; & Pline nous en fournit une preuve, qui mérite d'être proposée ici pour exemple. Pétus & un jeune fils, qu'il avoit, étoient en même-tems malades, & tous deux dangereusement. Le fils mourut, jeune homme, aimable par la figure, par les sentimens, par la modestie. Arria déroba au pere la connoissance de la mort & des funérailles de son fils. Bien plus, lorsqu'elle entroit dans la chambre du malade, elle ne laissoit paroître sur son visage aucune marque de tristesse. Pétus ne manquoit pas de demander des nouvelles de son fils. Arria, par un mensonge qu'il seroit peut-être trop dur de lui reprocher, répondoit qu'il se portoit mieux. *Il a bien reposé*, lui disoit-elle, *il a mangé de bon appétit*. Si les larmes trop long-tems retenues la suffoquoient, elle sortoit pour leur donner un libre cours. Après quoi, elle reparoissoit avec un air de gaieté, comme si elle eût laissé sa douleur hors du seuil de la porte.

Telle étoit Arria, & elle transmit son courage & la noblesse de ses sentimens à sa postérité. Sa vertu brilloit encore dans sa petite

fille Fannia, avec laquelle Pline étoit extrêmement lié.

Personne n'ignore l'épigramme que fit Martial à la gloire de notre héroïne.

Casta suo gladium cùm traderet Arria Peto

Quem de visceribus traxerat ipsa suis.

Si qua fides, vulnus quod feci, non dolet, inquit,

Sed quod tu facies, hoc mihi, Pete, dolet.

ARRIA, *Arria*, Ἀῤῥία, (*a*) fille de la précédente, fut mariée à Thraséa. Celui-ci ayant eté condamné à mort l'an de J. C. 66, elle voulut, à l'exemple de sa mere, mourir avec son mari. Mais, il la détourna de ce dessein; & il obtint d'elle, par ses prieres, qu'elle se conservât pour leur fille, & ne la privât pas de l'unique ressource qui lui restoit, dans le tems que la mort alloit lui enlever son pere, & l'exil son mari.

Arria fut bannie depuis sous Domitien, & rapellée sous Nerva.

ARRIA, *Arria*, Ἀῤῥία, dame Romaine, qui s'appliqua fortement à l'étude de la Philosophie de Platon, sous l'empire de Sévère, vers l'an de J. C. 200. C'est apparemment elle, à qui Diogène Laërce adresse ses lettres de la vie des Philosophes.

ARRICIDIA TERTULLA, *Arricidia Tertulla. Voyez* Tertulla.

ARRIERE-GARDE, *Postrema Acies*, *Novissimum Agmen*, terme de guerre. C'est la partie de l'armée, qui marche la dernière, ou qui est à l'autre extrêmité de la tête du camp.

ARRIPHÉ, *Arriphe*, (*b*) nymphe, qui étoit une des compagnes de Diane. Tmolus, roi de Lydie, chassant un jour sur le mont Carmanorius, apperçut cette Nymphe. Elle étoit parfaitement belle; & Tmolus, sur le champ, en devint éperduement amoureux. Les passions des grands sont presque toujours violentes. Le Roi, résolu de satisfaire la sienne, poursuit vivement cette jeune Nymphe, qui, pour ne pas tomber entre ses mains, prit le parti de chercher un asyle dans le temple de Diane. Mais, que peut la crainte sur le cœur des tyrans? Arriphé fut violée au pied des autels.

Un affront si sanglant la jetta dans l'accablement. Elle ne voulut pas survivre un instant au malheur, qui venoit de lui arriver. Les dieux ne laissérent point sa mort impunie. Tmolus, enlevé, par un taureau, tomba sur des pieux, dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Ainsi périt ce Prince qui fut inhumé sur la montagne, qui, depuis, porta son nom.

ARRIPHON, *Arriphon*, (*c*)

(*a*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 34. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 466. T. IV. pag. 81, 82, 155. *& suiv.*

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 241, 242.

(*c*) Paus. pag. 155.

Α'ῤῥιφῶν, étoit un sçavant homme, originaire de Triconion, ville d'Etolie, & fort estimé des Lyciens, parmi lesquels il vivoit. Critique judicieux, il découvroit bien des choses, à quoi les autres n'avoient pas pensé. C'est lui qui a remarqué le premier que tout ce qui concernoit les mystéres de Lerna, vers, prose, ou mêlange de l'un & de l'autre, étoit écrit en langue Dorique.

ARRIUS, *Arrius*, (*a*) personnage dont parle Horace dans une de ses satyres. On croit que ce pouvoit être un de ces officiers, qui présidoient aux festins publics.

ARRIUS VARUS, *Arrius Varus*. *Voyez* Varus.

ARRON, *Arron*, Α'ῤῥων, (*b*) fils de Clyménus, roi des Orchoméniens. Erginus, Stratius, Pyléus & Axéus étoient freres d'Arron.

ARRON, *Arron*, Α'ῤῥων, (*c*) fils d'Érymanthe, & pere de la princesse Psophis, qui bâtit la ville de même nom. Mais, selon d'autres, Psophis étoit fille de Xanthus fils d'Érymanthe & petit fils d'Arcas.

ARRUNTIA CYRILLA, (*d*) *Arruntia Cyrilla*. Parmi les monumens que nous avons, on trouve l'urne de cette dame, qui fut faite par Taccius Agathinus, son mari. Cette urne n'a rien de remarquable.

ARRUNTIUS, *Arruntius*; nom commun à plusieurs Romains. Cherchez leur prénom ou surnom.

ARRYBA, *Arryba*, autrement Arymbas. *Voyez* Arymbas.

ARSA, *Arsa*, Ωσᾶ, (*e*) gouverneur de Thersa, autrefois capitale du royaume des dix tribus d'Israël. C'est dans la maison d'Arsa, que Zambri tua Éla, roi d'Israël, l'an du monde 3075, avant J. C. 925.

ARSACAS, *Arsacas*, nom que porta d'abord Artaxerxe Mnémon. *Voyez* Artaxerxe.

ARSACE I, *Arsaces*, Α'ρσάκης, (*f*) Scythe de nation, selon Strabon. D'autres veulent qu'il fût Persan, & qu'il descendit ou de Cyrus, ou d'Artaxerxe. Mais, Justin assure que la naissance d'Arsace n'étoit point du tout connue, & qu'il l'ignoroit lui-même. Malgré la bassesse de son extraction, Arsace avoit du courage & de l'honneur. En effet, il avoit un frere, nommé Téridate, auquel le gouverneur du païs des Parthes, pour Antiochus, voulut faire violence. Arsace, pour délivrer son frere de la brutalité de ce misérable, ramassa quelques-uns de ses amis; & ils se jettérent sur le gouverneur, le tuérent, & se sauvérent avec quelques gens, qu'ils assemblérent pour se défendre contre les poursuites, auxquelles un

(*a*) Horat. L. II. Satyr. III. v. 86.
(*b*) Pauf. pag. 598.
(*c*) Pauf. pag. 491.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 74.
(*e*) Reg. L. III. c. 16. v. 9.
(*f*) Just. L. XLI. c. 4, 5. Strab. pag. 515. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 253, 270. & *suiv.* Tom. V. pag. 271. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 185, 186. Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 277. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XIX. pag. 103.

coup auſſi hardi les expoſoit. Leur parti ſe groſſit ſi fort par la négligence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arſace ſe trouva aſſez puiſſant pour chaſſer les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. C'étoit alors environ l'an 251 ou 252 avant J. C.

Quelques années après, ſur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arſace ſe jetta ſur l'Hyrcanie, l'ajoûta à la Parthie, qu'il avoit déjà démembrée de l'Empire, & ſe fit un royaume de ces deux provinces, qui devint dans la ſuite bien formidable à l'empire Romain. Peu de tems après, Théodote étant mort, Arſace fit une ligue offenſive & défenſive avec ſon fils, qui porta le même nom, & ſuccéda à ſon pere dans la Bactrie; & par cette union, ils ſe maintinrent tous deux.

Quand Séleucus ſe vit débarraſſé des troubles, que ſon frere lui avoit cauſés, après avoir rétabli l'ordre au-dedans, & remédié aux maux qu'avoit cauſés cette guerre, il ſe tourna vers l'orient pour tâcher de réduire les révoltés. Mais, il n'y réuſſit pas. On avoit donné trop de tems à Arſace pour ſe fortifier dans ſon uſurpation. Après de vains efforts, pour remettre ces provinces dans l'obéiſſance, Séleucus fut obligé d'abandonner honteuſement ſon entrepriſe. Peut-être néanmoins eût-il pu réuſſir avec le tems; mais, de nouveaux troubles, qui s'élevérent dans ſes États, pendant ſon abſence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les appaiſer.

Arſace, pour profiter du relâche que lui donnoit l'éloignement de Séleucus, leva de nouvelles troupes, conſtruiſit des forts, acheva de s'aſſurer de la fidélité des peuples, & bâtit la ville de Dara ſur la montagne de Zapaortenon. Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ſes autres affaires lui en laiſſerent le tems. Cette ſeconde expédition fut encore plus malheureuſe que la première. Non ſeulement il fut battu par Arſace dans une grande bataille, mais il y fut même fait priſonnier. Les Parthes obſervérent long-tems le jour de cette victoire d'Arſace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur eſclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans, que les Rois Parthes auxquels ils furent ſoumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils euſſent continué à le porter.

Alors, Arſace commença à prendre le titre de Roi, & établit ſolidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puiſſance Romaine, & fut une barrière que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois, qui le ſuivirent, ſe firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arſace, comme les rois d'Égypte conſervérent celui de Ptolémée, tant que la race de Ptolémée Soter regna dans ce païs-là. Arſace, d'une condition très-baſſe élevé ſur le trône, & devenu

aussi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, est une preuve de ce que dit l'Écriture : » Que le Très-» Haut a la domination sur les » Royaumes des hommes, qu'il » les donne à qui il lui plait, & » qu'il établit roi, quand il veut, » le dernier d'entre les hom-» mes. » *Voyez* Arsacides.

ARSACE II, *Arsaces*, (*a*) Ἀρσάκης, fils d'Arsace I fondateur du royaume des Parthes, soûtint, en succédant à son pere, l'honneur & la réputation que ce Prince avoit acquis. Arsace II, ayant profité de l'embarras, que causoient à Antiochus la guerre de Ptolémée & celle d'Achéus, avoit fait la conquête de la Médie. Antiochus, vers l'an 212 ou 213 avant l'Ere Chrétienne, partit pour faire rentrer cette province dans l'obéissance. Arsace II s'attendoit bien qu'Antiochus ne manqueroit pas de marcher contre lui; mais, il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de passer avec une armée considérable au travers du désert, qui étoit vers le temple d'Ena.

Ainsi, lorsqu'il vit qu'Antiochus traversoit ce désert, malgré les difficultés qu'il croyoit devoir l'arrêter, il donna ordre qu'on bouchât les puits, qui y étoient pratiqués. Antiochus, qui l'avoit prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les déserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le païs des Parthes, où il eut le même succès qu'il avoit eu en Médie, l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes, qui la séparoient de la Parthie, il seroit impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter. Mais il se trompa; car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne; & après avoir essuyé des difficultés incroiables, il fit attaquer tous ces postes en même tems par toutes ses forces, dont il forma autant de corps qu'il y avoit d'attaques à faire, & les eut bientôt forcés. Ensuite, il les réunit toutes dans le plat païs, & alla former le siége de Séringis, qui étoit comme la capitale de l'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande breche, & prit la ville d'assaut. Les habitans se rendirent à discrétion.

Arsace, cependant, se donnoit de grands mouvemens. En se retirant, il rassembloit des trou-

(*a*) Just. L. XLI. c. 5. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. p. 445. *& suiv.* T. V. p. 271, 272. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 410, 411.

pes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors, il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abattre un ennemi si courageux, & de le chasser entiérement des provinces, où il s'étoit si bien affermi par le tems. Ainsi, il commença à écouter les ouvertures d'accommodement, qu'on lui fit, pour terminer une guerre si fâcheuse. On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arsace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

ARSACE, *Arsaces*, Ἀρσάκης, (*a*) fils aîné d'Artabane, roi des Parthes. il fût mis par son pere sur le trône d'Arménie, après la mort d'Artaxias. Le jeune Prince ne jouit pas long-tems d'une couronne, que la violence seule lui avoit procurée. Les Ministres qu'Artabane lui avoit donnés, s'étant laissé corrompre par les ennemis de leur maître, l'empoisonnérent l'an de Rome 788.

ARSACE, *Arsaces*, Ἀρσάκης, autre roi d'Arménie, qui étoit Catholique, & auquel Julien l'Apostat écrivit des Lettres de blasphêmes contre J. C. Cet Empereur l'obligea de le suivre contre les Perses, quoiqu'il refusât le secours de tous les autres Princes. Après la mort de Julien, les Romains, qui firent la paix avec les Perses, ne le nommérent point dans le traité; de sorte qu'étant exposé au ressentiment de ces puissans ennemis, il se vit contraint de leur résister seul. Il le fit avec assez de bonheur jusqu'à ce que Sapor l'attira, sous prétexte d'alliance; & lui ayant crevé les yeux, il le fit mourir misérablement, l'an de J. C. 369.

(*b*) Il y eut plusieurs officiers, du tems d'Alexandre le Grand, qui prirent le nom d'Arsace, & qui vécurent par conséquent avant les Rois, dont on vient de parler. Entre ses officiers, on remarque un chef de troupes, & un gouverneur de Médie. Le premier avoit amené aux Perses de la cavalerie de diverses nations contre les Macédoniens.

ARSACIDES, *Arsacidæ*, Ἀρσακίδαι, (*c*) nom que l'on donna aux Rois des Parthes, successeurs d'Arsace I, qui fut le fondateur de ce royaume. Moyse de Khorenne, dans son Histoire des Parthes, détermine la date du commencement des Arsacides par deux caractères assurés, dont l'un est la onzième année

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31, 33.

(*b*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5.

(*c*) Plut. Tom. I. pag. 564. Tacit. Annal. L. II. c. 2, 3. L. XIII. c. 9. L. XV. c. 1. *& alib. pass.* Crév. Hist. Rom. Tom. VII. pag. 188, 189. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 278. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. p. 63. Tom. XIX. pag. 103, 104. *& suiv.*

du regne d'Antiochus Théos, fils d'Antiochus Soter, & petit fils de Séleucus. L'autre est la soixante-unième année depuis Alexandre, ou de l'Ére des Grecs.

Moïse donne trente-un ans de regne à Séleucus, dix-neuf seulement à son fils Antiochus Soter, & dix à Antiochus Théos; ce qui fait en tout 60 ans; lesquels ôtés du mois d'Octobre de l'an 312 avant J. C., la soixante-unième année aura commencé à la fin de l'automne de l'an 252. Ainsi, la première année des Arsacides commencera dans le courant de cette même année.

On trouve aussi dans les ouvrages de Moyse de Khorenne la suite exacte de tous les Rois des Parthes & la durée de leur regne. Ils compte quatorze regnes pendant 477 ans. Si de cette durée on ôte les 251 ans & quelques mois antérieurs à l'Ére Chrétienne, il restera l'an 226 de J. C, pour celui dans lequel les Parthes furent chassés par Artaxerxe, Ardséhir ou Artasiras, premier roi de la Dynastie des Sassanides. Dion, Hérodien, Procope & Agathias rapportent cet événement à la quatrième année de Sévère Alexandre, laquelle commença au mois de Mars 225, & finit en 226. Agathias fait concourir de même la destruction de la Dynastie des Parthes, avec la quatrième année de l'Empereur Sévère Alexandre.

Rien n'est plus fréquent dans l'Histoire des Arsacides, que de voir des Rois détrônés, tués par leurs proches, par leurs freres, par leurs enfans. Orode qui regnoit sur les Parthes, lorsque Crassus vint les attaquer, avoit d'abord fait périr son pere Phraate, de concert avec Mithridate, l'un de ses freres; & ensuite la guerre s'étant élevée entre ses deux fils parricides, & tous deux ambitieux du trône, après divers événemens, Mithridate tomba au pouvoir d'Orode, & fut traité par lui, non en frere, mais en ennemi.

On a un assez grand nombre de médailles, sur lesquelles on lit le nom d'Arsace avec différentes épithétes, & qu'on juge appartenir à des Rois Parthes. M. Vaillant a rassemblé toutes celles qu'il avoit vues; & il les a rapportées aux rois des Parthes, dont il a composé une histoire, publiée depuis sa mort. Sur toutes ces médailles, à l'exception de six, la légende du revers ne donne aux rois des Parthes que le nom d'Arsace, accompagné d'un grand nombre d'épithétes. Des six médailles qu'il faut excepter, une seule porte le nom de Monnésès; les cinq autres portent le nom de Vologèse, ou seul, ou avec celui d'Arsace. Le titre, joint au nom d'Arsace, est le plus souvent celui de Roi des Rois; ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ; quelquefois simplement celui de Roi, ΒΑΣΙΛΕΩΣ, auquel on ajoûte les épithétes de ΜΕΓΑΛΟΣ, ΕΠΙΦΑΝΟΥΣ, ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ, ΔΙΚΑΙΟΥ, ΘΕΟΥ, ΦΙΛΟ-

ΠΑΤΟΡΟΣ, ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ, ΝΙΚΑΤΟΡΟΣ, ΑΜΦΙΜΑΧΟΥ, ΞΕΝΙΟΥ, ΠΑΝΑΡΙΣΤΟΥ, ΜΙΤΡΑΗΤΟΥ; & presque toujours celui de ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ, ou d'ami des Grecs. Ces titres remplissent ordinairement une partie du champ du revers.

Les types n'en sont pas extrêmement variés. C'est le plus souvent la figure d'un roi, assis dans son trône, un arc Parthique à la main, vêtu d'un habillement étroit, qui marque la forme du corps, avec une tiare & une espèce de mantelet découpé par le bas en forme de lambrequins. Quelquefois, il est accompagné d'une figure de femme, vêtue d'une tunique flottante, coëffée de tours, qui lui présente une guirlande, ou une palme. Sur une ou deux médailles, cette femme est une Pallas. Dans un seul revers, on voit Jupiter assis, portant dans sa main droite, une victoire qui lui présente un diadême. Sur la médaille de Monnésès, le revers représente un Hercule assis avec sa massue.

(*a*) Je ne finirai pas cet article, sans avertir que l'on trouve souvent, dans les Auteurs, les Rois des Parthes désignés sous la seule dénomination d'Arsace. Il faut alors chercher le nom propre du Prince, dont il est question. Par exemple, pour connoître l'Histoire de cet Arsace, dont il est parlé au premier Livre des Maccabées, il faut chercher Mityridate II.

ARSACOME, *Arsacomas*, Ἀρσακόμας, (*b*) Scythe de nation. Cet Arsacome, ayant été envoyé en ambassade vers Leucanor, roi du Bosphore, qui avoit tardé trois mois à envoyer le tribut, qu'il payoit tous les ans aux Scythes, fut traité magnifiquement par ce Prince à son départ, après avoir été satisfait sur sa demande. Pour plus grand honneur, le Roi voulut que sa fille fût présentée au festin, avec tous les grands, qui la recherchoient en mariage, du nombre desquels étoient Tigrapate, chef des Lasiens, & Adyrmaque prince de Machlyne. Mais, Arsacome ne l'eut pas plutôt vue, qu'il en devint amoureux; & comme c'étoit la coûtume de faire la demande à table sur la fin du repas, & de dire qui l'on étoit, & ce qu'on avoit, lorsque tous les autres eurent vanté, à l'envi, leurs trésors & leur puissance, après avoir fait les effusions, accoûtumées, il prit la coupe comme eux; mais, il ne répandit point de vin, parce que cela ne se faisoit point parmi le Scythes. Et ayant bu un grand trait, il pria le roi de lui donner sa fille en mariage, à cause qu'il surpassoit tous les autres, tant en richesses qu'en crédit.

Comme le roi paroissoit étonné de ce discours, sçachant bien que les Scythes étoient fort pauvres, & que celui-ci particulièrement n'avoit pas beaucoup de bien; & qu'il lui demandoit en riant, combien il avoit de trou-

(*a*) Maccab. L. I. c. 14 v. 2, 3. I (*b*) Lucian. Tom. II. pag. 89, 90. *& seq.*

peaux & de chariots, qui étoient les richesses du païs. *Je n'ai rien de tout cela*, dit-il; *mais, j'ai deux amis, qui surpassent tous les autres tant en estime qu'en valeur.* Cela fit rire toute la compagnie, qui crut qu'il étoit ivre; & le lendemain le prince de Machlyne fut préféré à tous ses rivaux, & emmena sa maîtresse. Arsacome, de retour, conte son aventure à ses deux amis, Loncate & Masente, & leur dit que cet affront les touchoit tous trois également, & qu'on avoit préféré de vains trésors, à la grandeur de leur amitié; de sorte qu'ils résolurent ensemble de tirer raison de cette injure; » Il faut, dit Loncate, partager entre nous la » vengeance, j'apporterai la tête » du roi, & Masente enlevera » ta maîtresse, tandis que tu ar» meras le païs pour soûtenir l'ef» fort de ces Princes, qui ne » manqueront pas de nous venir » fondre sur les bras. Or, tu » assembleras de grandes forces, » tant de nos gens que des » tiens, outre ceux qui te vien» dront servir, attirés par le bruit » de ta valeur, & par la com» passion qu'on aura de ton in» fortune. »

C'étoit la coûtume des Scythes, lorsque quelqu'un étoit offensé, & qu'il n'avoit pas le moyen de se venger, de faire rôtir un bœuf, puis le mettre en pièces, & s'asseoir sur la peau, au milieu de toutes ces viandes, les mains liées derrière le dos, comme un prisonnier. Tous ceux qui passoient par-là, & qui le vouloient secourir, en prenoient un morceau, & juroient de lui amener, l'un cinq chevaux, l'autre dix, chacun selon son pouvoir; & ceux qui n'avoient que leur personne, juroient d'y venir eux-mêmes. Et en disant cela, ils mettoient le pied droit sur le cuir du bœuf, pour confirmation de leurs promesses. On amassoit par ce moyen de grandes forces, & plus considérables encore par la valeur que par le nombre, parce qu'elles n'étoient composées que d'une brave jeunesse, qui s'y portoit volontairement par la considération de l'honneur ou de l'amitié.

Arsacome assembla donc par ce moyen cinq mille chevaux & vingt mille hommes de pied. Cependant, Loncate arrive inconnu au royaume de Bosphore, & tirant à part le Prince, comme pour lui communiquer quelque affaire importante, & entre seul avec lui dans le temple de Mars, où il lui coupe la tête; & la mettant sous son manteau, il remonte à cheval, en criant qu'il ne tarderoit point à revenir, comme s'il fût allé à quelque commission de la part du Roi. Il fut donc bien loin, avant qu'on eût découvert le meurtre; outre qu'on négligea de le poursuivre, pour songer à l'élection d'un nouveau Prince, parce que le païs étoit partagé en diverses factions. D'un autre côté, Masente, averti en chemin de cette mort, en porte le premier la nouvelle au prince de Machlyne, & lui dit qu'on le demandoit pour roi, comme gen-

dre du défunt ; qu'il se hatât donc de se saisir de l'Empire, & qu'il menât avec lui sa femme qui étoit la légitime héritière ; qu'il l'avertissoit de cela comme son parent & son ami, parce que le feu roi avoit pris femme d'entre les Alains, d'où il étoit ; & que les freres de cette Princesse l'avoient envoyé pour le porter à cette entreprise, & empêcher l'élection du frere bâtard du Roi, qui étoit ennemi des Alains & ami des Scyches. Or, comme ces nations s'habilloient de même, & parloient même langage, on ne pouvoit découvrir le fourbe, outre qu'il s'étoit fait couper les cheveux pour mieux jouer son personnage, parce que les Alains les portoient plus cours que les Scythes.

Le prince de Machlyne s'avance donc à grandes journées pour prevenir l'élection, après lui avoir laissé la conduite de la Princesse, comme à son parent. Il monte avec elle sur son char ; & quand la nuit fut venue, il la mit sur un cheval, à l'aide d'un cavalier qui le suivoit. Et quittant le chemin du Bosphore, il prend celui de Scythie, où il arrive le troisième jour, après avoir donné quelques heures de repos à la Princesse, & la remet entre les mains d'Arsacome, telle qu'il la desiroit ; car le prince de Machlyne ne l'avoit pas encore épousée. Comme Arsacome ne pouvoit se lasser de lui rendre graces, il dit que c'étoit comme si la main gauche remercioit la main droite du service qu'elle lui rend ; qu'il ne pouvoit moins faire pour lui, & que deux amis ne sont pas seulement comme les deux mains, mais suivant le proverbe, comme les deux doigts de la main.

D'un autre côté, le prince de Machlyne, averti de la trahison & de l'élection du bâtard, dont nous avons parlé, retourne tout à coup en son païs. Il entre avec une grande armée en Scythie, & le bâtard aussi de son côté, avec quarante mille Alains ou Sarmates, sans compter les Grecs, qui avoient pris son parti. Après leur jonction, leurs troupes se trouverent monter à quatre vingt-dix mille hommes, dont il y avoit tente mille Archers à cheval. Arsacome marcha contre eux avec environ trente mille soldats. Il ne les eut pas plutôt appérçus, qu'il détacha sa cavalerie pour commencer l'attaque. Mais après un long combat, son armée fut obligée de prendre la fuite ; ce qui n'empêcha pas que la plus grande partie ne se retirât en bon ordre sous sa conduite, sans que l'ennemi osât même l'attaquer. Mais l'autre partie où étoit Loncate & Masente fut investie ; & ils furent tous deux blessés, l'un à la cuisse, & l'autre à l'épaule & à la tête. Arsacome s'en étant apperçu, eut honte d'abandonner des gens qui avoient tant fait pour lui, & s'ouvrant un passage par le fer, il alla enlever ses deux amis. Cela rendit le courage aux siens ; de sorte que les ennemis pliérent, sur tout depuis qu'il eut coupé en deux le prince de Machlyne d'un coup de hâche.

Le lendemain, il envoyérent demander la paix. Ceux du Bosphore offrirent de payer double tribut, les Machlyniens de livrer des ôtages, & les Alains de subjuguer la Sindiane, révoltée depuis long-tems; de manière que la paix fut faite à ces conditions. Toute cette histoire n'est qu'une pure fixion de Lucien, dont le but est de nous montrer ce que peut l'amitié.

ARSAME, *Arsames*, Ἀρσάμης, (*a*) l'un des cent quinze fils naturels d'Artaxerxe Mnémon. C'étoit un Prince, qui avoit du sens & de l'entendement. Son pere avoit beaucoup de tendresse pour lui. Et après la mort d'Ariaspe, l'un de ses fils légitimes, il s'attacha davantage à lui; ce qui causa & hâta même sa perte. Ochus, autre fils légitime d'Artaxerxe Mnémon, vouloit se défaire de lui, comme il s'étoit défait d'Ariaspe. Dès qu'il vit clairement que le Roi mettoit en Arsame toute sa confiance, & lui découvroit tous ses sentimens les plus secrets, il crut qu'il ne devoit pas différer son entreprise & le fit tuer par un certain Harpiate. Artaxerxe étoit alors si vieux & si cassé, que la moindre chose étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne peut donc résister à l'affliction, que lui causa la mort d'Arsame. Le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours.

Un Auteur moderne, d'après une médaille qu'il attribue à Arsame, croit qu'on peut regarder ce Prince comme le fondateur de la ville d'Arsamosate, de laquelle il est fait mention ci-après.

ARSAMÉTÈS, *Arsametes*, (*b*) fleuve d'Arménie. M. Crévier, dans son Histoire des Empereurs, parle de ce fleuve; & il fait à cette occasion, la réflexion suivante. » Le texte de » Tacite porte aujourd'hui Arsanias. Mais, c'est une correction de Juste-Lipse, qui n'est » pas suffisamment fondée. Je rétablis donc l'ancienne leçon. » L'Arsamétès de Tacite paroit » être le même que l'Arsanus » ou Arsamus, dont parle Pline » L. V. c. 24. Et il donnoit le » nom à la ville d'Arsamosate, » bâtie sur ses bors. L'Arsanias » est trop éloigné, & se jette » dans l'Euphrate beaucoup au-dessus. On peut consulter la » Carte de l'Empire des Parthes » par M. d'Anville au second » volume de cet ouvrage. »

ARSAMOSATE, *Arsamosata*, Ἀρσαμόσατα, (*c*) ville de la grande Arménie, dont elle étoit la capitale. Elle s'élevoit dans une plaine qu'on nommoit, par excellence, la belle plaine ou la

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 1026, 1027. Just. L. X. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 410. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. p. 46, 410.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 387.

(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c. 10. Plin. L. VI. c. 9. Ptolem. L. V. c. 13. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 383. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI pag. 406. *& suiv.*

plaine fertile. Le fleuve Arſénias, ou ſelon d'autres, Arſamétès, couloit au pied de ſes murs; & après avoir arroſé ſon territoire, il alloit ſe jetter dans l'Euphrate.

Les Auteurs varient ſur la poſition de la ville d'Arſamoſate, & ce qu'on feroit pour concilier leurs ſentimens, laiſſeroit encore quelque choſe à deſirer. Ce que l'on ſçait de plus certain, c'eſt qu'elle étoit ſituée dans une des parties méridionales de l'Arménie majeure, & que du tems de Pline, elle étoit une des plus célebres villes de cette province. Elle avoit de bonnes fortifications; & Tacite, qui, pour cette raiſon, lui donne le nom de *Caſtellum*, dit que c'eſt en cet endroit que Céſonius Pétus, chargé par l'empereur Néron de défendre l'Arménie contre les incurſions de Vologèſe roi des Parthes, mit ſa femme & ſes enfans en ſûreté. La place fut aſſiégée & ſe défendit juſqu'à ce que Pétus eût ſigné le traité honteux, par lequel il s'obligeoit de faire ſortir ſes troupes de la province, & d'en retirer toutes les garniſons.

Dans les ſiécles ſuivans, la ville d'Arſamoſate ſubit le ſort de l'Arménie, qui paſſa ſucceſſivement ſous différentes dominations, & qui fut tour à tour priſe & ſaccagée par les Huns, les Arabes, & d'autres nations voiſines.

Nous apprenons de la Chronique Syriaque de Denys, Patriarche des Jacobites, dont M. Aſſemani a donné quelques morceaux dans ſa Bibliotheque orientale, que vers l'an 768, Abbas, Emir de Géſirah, envoya des ingénieurs & des travailleurs à Arſamoſate, pour y établir & fortifier un camp; & qu'à peine l'eurent ils élevé à la hauteur d'une coudée, qu'une armée de Grecs vint fondre ſur eux, & les ayant mis en fuite, détruiſit leur ouvrage; mais que les Grecs s'étant retirés, les Arabes revinrent & formérent le camp, qui rendit la ville d'Arſamoſate une des plus importantes places du païs,

C'étoit l'idée qu'on en avoit au commencement du XII ſiécle. Un Turc, nommé Balduc, s'étoit rendu maître de ce château, & l'avoit ſouſtrait à l'obéiſſance des Seigneurs d'Édeſſe. Peu content d'une pareille uſurpation, il faiſoit des courſes juſqu'aux portes de cette ville, & avoit contraint les habitans à lui payer un tribut annuel. Un vieux Grec, qui commandoit dans Édeſſe, diſſimuloit des outrages, qu'il ne pouvoit repouſſer, ou les ſuſcitoit lui-même avec adreſſe pour inſpirer plus de frayeur à des ſujets qu'il gouvernoit en Tyran. A la fin, pourtant fatigué de leurs plaintes, il engagea Baudouin, qu'il avoit adopté pour ſon fils à déclarer la guerre à Balduc. Baudouin partit avec un corps de troupes, mit le ſiége devant Arſamoſate, & fut repouſſé pluſieurs fois; & jugeant la place imprenable, il revint à Édeſſe, où, peu de tems après, il ſuccéda au Prince, qui l'avoit adopté. Ce fut alors que Balduc, craignant le voiſinage d'un enne-

ini si redoutable, lui rendit la place à de certaines conditions, & passa lui-même à son service.

Les Historiens, de qui ce fait est emprunté, donnent au château, où Balduc s'étoit énfermé, les noms de Sarmes, Sumusart & Samosate. Mais, il est visible, par leur récit, que ce doit être la ville d'Arsamosate, & M. Bayer a déjà fait cette observation. Outre que les noms Orientaux sont presque tous défigurés dans les auteurs Latins de ce tems-là, Guillaume de Tyr, étoit, en quelque façon, autorisé à nommer Samosate la ville, que d'autres Auteurs ont appellée Arsamosate. En effet, la première syllabe de ce dernier nom ne paroît être qu'une espèce d'article, qu'on ajoûtoit, ou qu'on retranchoit à volonté; & c'est ce qu'on peut conclure du nom de Ximxath, que plusieurs auteurs Arabes ont donné à cette ville.

On doit néanmoins observer que, dans une Chronique des évêchés dépendans du Patriarchat d'Antioche, qui termine l'ouvrage de Guillaume de Tyr, cette ville est nommée *Arsomasata* pour Arsamosata, & qu'elle se trouve placée dans la province ecclésiastique, & comme un évêché suffragant d'Amida. On ne sçait pas quand cet évêché fut établi. Les auteurs Orientaux nous ont simplement conservé les noms de deux de ses évêques. Le premier, au rapport du Patriarche Denys dans sa Chronique, se nommoit Aaron. Il étoit de la secte des Monophysites, & il occupa le siége d'Arsamosate depuis l'année 503 jusqu'en 518, qu'il fut envoyé en exil par l'Empereur Justin. Le second, qui, suivant Abulpharage, s'appelloit Athanase, & suivant les Diptyques des Jacobites, Théodose, après s'être démis de son évêché, fut créé Patriarche des Jacobites dans le XI siécle.

En citant les monumens, qui concernent la ville d'Arsamosate, on n'a pas fait usage d'une médaille qu'on lui avoit attribuée, & qui se trouve dans le cabinet du Grand Duc. Elle représente d'un côté la tête de Marc-Auréle, & au revers on a lu ce mot, ΑΡΜΟΣΑΙΤΤΗΝΩΝ, au tour d'une figure d'Hercule.

M. Spanheim & le P. Hardouin l'ont citée d'après Holsténius. Mais, le premier, après l'avoir expliquée assez au long dans l'édition du livre de *Usu & præstantia numismatum*, qu'il donna en Hollande en 1671, n'en a pas parlé dans la nouvelle édition, donnée en Angleterre en 1706. Et le second, c'est-à-dire le P. Hardouin, qui l'avoit citée dans l'édition *in-quarto* de son Pline, l'a déclarée suspecte dans l'édition *in-folio*. Il y a lieu de croire qu'ils s'étoient repentis l'un & l'autre d'avoir si legérement ajoûté foi à la citation d'Holsténius. La médaille qu'ils avoient d'abord attribuée à la ville d'Arsamosate, est, selon toutes les apparences, une médaille des Saïttes, ville située dans la Lydie auprès du fleuve Hermus. M. Vaillant, qui l'avoit vue dans le cabinet du Grand Duc, l'a décrite dans le Recueil qu'il a

donné des médailles impériales, frappées par les villes Grecques. Elle représente, au revers de la tête de M. Auréle, une figure d'Hercule avec cette légende, ΕΠ ΑΙΛ ΗΡΚΥΛΑΝΟΥ ΑΡΧ. Α. CΑΙΤΤΗΝΩΝ ΕΡΜΟC. En changeant la première lettre du mot ΕΡΜΟC, qui est le nom du fleuve, & en le joignant avec celui de CΑΙΤΤΗΝΩΝ, qui est le nom de la ville, on avoit fait ΑΡΜΟCΑΙΤΤΗΝΩΝ, qui marquoit que la médaille avoit été frappée à Arsamosate.

Sur la foi de ce monument, M. Spanheim avança que la ville d'Arsamosate devoit s'appeller Armosate. Le P. Hardouin mit *Armosata* dans le texte de Pline, au lieu d'Arsamote qu'il avoit trouvé dans les premières éditions de cet Auteur. Ils s'étoient aussi appuyés sur un fragment de Polybe, dans lequel on trouve en effet *Armosata.*

Le nombre des Auteurs, qui l'ont nommée Arsamosate, est beaucoup plus grand; & ce sont des Auteurs qui ont écrit en divers tems, & en différentes langues; tels sont Tacite, Ptolémée, l'Anonyme de Ravenne, Denys, Patriarche des Jacobites, Écrivain du VIII[e] siécle, & Abulpharage, qui vivoit dans le XIII.[e] Sur quoi, il faut observer que les témoignages des deux derniers, méritent d'autant plus d'attention, que ces deux Écrivains ont vécu dans des païs voisins de l'Arménie; & que le premier ayant été patriarche des Jacobites, & le second, primat de cette secte, ont dû connoître mieux que personne le nom d'une ville dont l'évêque étoit de leur dépendance. Il paroit donc qu'on doit plutôt se déterminer pour le nom d'Arsamosate, que pour celui d'Armosate, à moins qu'on ne suppose que cette ville a porté les deux noms à la fois, comme celle d'Artaxate, qui, suivant Strabon, s'appelloit aussi Artaxiasate. Mais, alors il faudroit convenir qu'elle a été beaucoup plus connue sous le nom d'Arsamosate que sous celui d'Armosate.

ARSANE, *Arsanes*, (*a*) fils d'Ostane & gouverneur de Cilicie pour les Perses, du tems d'Alexandre le Grand. Lorsque ce Prince étoit sur le point d'entrer dans la Province, Arsane se ressouvenant du conseil que Memnon lui avoit donné, au commencement de la guerre, résolut de l'exécuter hors de saison. Il fit le dégât dans la Cilicie, mit le feu partout & corrompit tout ce qui pouvoit servir à l'usage des hommes, afin de laisser inutile aux ennemis un païs qu'il ne pouvoit conserver. Mais, il valoit bien mieux, dit Quinte Curse, se saisir de ce détroit avec de puissantes troupes, & tenir le sommet de la montagne, qui commandoit le chemin, par où les Macédoniens entrérent, & d'où il pouvoit empêcher leur passage, ou les défaire sans perdre un homme; au lieu qu'après avoir mis peu de gens sur les avenues, il se retira, &

(*a*) Q. Curt. L. III. c. 4. Freins. Suppl. in Q. Curt. L. II, c. 1.

fit lui-même le ravage qu'il devoit empêcher ; de ſorte que ceux, qu'il avoit laiſſés là, ſe croyant trahis, n'eurent pas ſeulement la fermeté de voir l'ennemi ; quoique de moindres forces que celles d'Arſane, euſſent pu garder ce poſte ; car la Cilicie étoit enfermée d'une longue chaîne de montagnes rudes & inacceſſibles, qui s'élevoient ſur le bord de la mer en forme de croiſſant, & s'étendoient en pointe juſqu'à l'autre bout du rivage.

Arſane avoit eu un fils, qui fut nommé Codmanne.

ARSANIAS, *Arſanias*, (*a*) Ἀρσανίας, fleuve d'Arménie, qui avoit ſa ſource dans la Sophène, & qui alloit ſe jetter dans l'Euphrate, au deſſus d'Arſamoſate. Plutarque & Tacite font mention de ce fleuve.

Plutarque dit que Lucullus, général des Romains, marchant à grandes journées pour aſſiéger Artaxate, capitale de l'Arménie, Tigrane, roi de ce païs, ne put le ſouffrir. Il raſſembla toutes ſes forces, & en quatre jours de marche, il arriva à la vue des Romains, n'étant ſéparé d'eux que par le fleuve d'Arſanias, qu'il falloit néceſſairement que les Romains paſſaſſent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux dieux un ſacrifice d'actions de graces comme tenant déjà la victoire entre ſes mains, paſſa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, & les autres derrière pour les ſoûtenir, & pour empêcher en même tems l'ennemi de les envelopper ; car, ils voyoient devant eux une nombreuſe cavalerie, protégée par pluſieurs eſcadrons volans d'archers Mardes & de lanciers Ibériens, qui, de toutes les troupes étrangères, étoient celles auxquelles Tigrane ſe fioit le plus, comme aux plus braves & aux plus aguerries. Cependant, elles ne firent rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette opinion qu'on avoit d'elles. Car, après avoir ſoûtenu aſſez courageuſement le premier choc de la cavalerie Romaine, elles ne virent pas plutôt les légions s'avancer, que n'oſant les attendre, elles prirent la fuite à droite & à gauche. Et la cavalerie Romaine s'étant partagée, ſe mit à les pourſuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, pour profiter de ce moment, fait avancer ſes gens de cheval. Lucullus, voyant leur grand nombre, leur bel ordre & l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement. Il rappelle donc ſa cavalerie de la pourſuite des ennemis, & s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens, qui, avec les plus braves troupes, venoient le charger. Mais, avant que d'avoir pu les joindre & d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par ſa contenance fière, qu'ils prirent tous la fuite. De trois Rois qu'il y avoit au front de la

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 513. Tacit. Annal. L. XV. c. 15. Plin. L. V. c. 24. L. VI. c. 27. Carte pour l'intell. de l'Hiſt. des Aſſyr. par M. d'Anville.

la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, n'ayant osé seulement soûtenir le cri des Romains. La poursuite dura toute la nuit, jusqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prisonniers & de se charger de butin & de toutes sortes de riches dépouilles, se retirérent. Tite-Live écrit que, dans la première bataille, il y périt un plus grand nombre de gens; mais que, dans la seconde, on y tua & l'on y prit des gens plus considérables.

Ce que Tacite dit de l'Arsanias, arriva long-tems après ce qu'on vient de raconter. En effet, Tacite rapporte que, lorsque les Romains, vers l'an de Rome 817, étoient campés sur les bords de ce fleuve, après avoir été défaits par les Parthes, Pétus, qui les commandoit, y fit dresser un pont, sous prétexte de vouloir passer de l'autre côté. Mais, à parler vrai, il ne le fit construire que par ordre des Parthes, comme un monument de leur victoire; car, les légions Romaines se retirérent par un autre côté; de sorte qu'il ne fut utile qu'aux Parthes. Cependant, Vologèse, leur roi, passa l'Arsanias sur un éléphant, aussi-bien que les Grands de sa cour, & la plûpart des autres à cheval, parce qu'il s'étoit répandu un bruit que les Romains, par fraude, n'avoient pas donné au pont assez de solidité, pour soûtenir le poids de l'armée victorieuse. Mais, ceux qui eurent assez de résolution pour passer dessus, reconnurent qu'il étoit ferme, & qu'il n'y avoit nul danger.

Il y en a qui croyent qu'au lieu d'Arsanias, il faut lire Arsamétès. *Voyez* là-dessus l'article d'Arsamétès.

ARSAVIR, (*a*) nom que Moïse de Khorenne donne vraisemblablement à Phraate, roi des Parthes. Cet Historien le fait regner pendant quarante-six ans jusqu'à la treizième année de l'Ére Chrétienne.

ARSE, *Arses*, (*b*) le plus jeune des fils d'Ochus, roi des Perses. Après la mort de ce Prince, arrivée vers l'an 338 avant J. C., Bagoas, entre les mains de qui étoit alors tout le pouvoir, mit sur le trône Arse, & fit mourir tout le reste, afin de jouir plus sûrement & sans rival, de l'autorité qu'il avoit usurpée. Il ne donnoit à Arse que le nom de roi, & se réservoit tout le pouvoir du gouvernement. Mais, s'appercevant que ce jeune Prince commençoit à démêler sa scélératesse, & qu'il prenoit des mesures pour le punir, il le prévint, le fit assassiner, & détruisit toute sa famille avec lui. Arse avoit regné environ deux ans.

Bagoas, après avoir rendu le trône vacant par le meurtre d'Arse, le remplit, en y mettant Darius, le troisième du nom, qui ait regné en Perse. Son véritable nom étoit Codoman.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 113.

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. III. p. 443.

ARSÉLIS, *Arſelis*, (*a*) natif de Mylaſa ou Mylaſſa, ville conſidérable de Carie. Gygès, ſelon Plutarque, s'étant révolté contre Candaule, roi de Lydie, ſe ligua avec Arſélis, qui lui amena un corps conſidérable de Cariens, peuples qui ont été fameux, dès les premiers tems, par leur humeur belliqueuſe & par leur intelligence dans le métier de la guerre. Candaule fut défait & tué dans un combat. Arſélis remporta avec le butin une hache, que les rois de Lydie deſcendus d'Hercule avoient toujours portée eux-mêmes dans les batailles, juſqu'à Candaule. Hercule avoit rapporté cette hache de ſon expédition contre les Amazones, & l'avoit laiſſée à ſes deſcendans, qui la conſervoient comme une relique.

Gygès, qui ſe croyoit redevable de la victoire à la valeur d'Arſélis, lui abandonna la poſſeſſion de cette hache. Et ce général, plein du déſir de tranſmettre à la poſtérité la mémoire de ſes belles actions, fit élever une ſtatue de Jupiter, qui portoit dans une de ſes mains la hache, dont il s'agit. De-là, le temple où l'on poſa la ſtatue, fut ſurnommé le temple de Jupiter Labradée. La raiſon en eſt que le mont λαβρὸς en Carien ſignifie une hache.

On voit encore cette hache ſur les médailles de Mylaſſa. Elle eſt à deux tranchans comme les haches des Amazones. Mais, elle eſt beaucoup mieux repréſentée ſur un bas relief, où ce Jupiter eſt nommé Dolichenus du nom d'une iſle voiſine des côtes de Carie.

ARSEN, *Arſen*, Ἄρσην, (*b*) fleuve d'Arcadie, qui arroſoit les plaines de Thelpuſe. Quand on avoit paſſé ce fleuve, vingt-cinq ſtades au de-là, on voyoit les ruines d'Haluns, & un temple d'Eſculape qui étoit ſur le chemin.

ARSÉNAL. (*c*) Les anciens Hébreux avoient chacun leurs propres armes, parce qu'ils alloient tous à la guerre. Ils n'avoient point d'Arſénaux, ni de magaſins d'armes, parce qu'ils n'avoient point de troupes réglées, ni de ſoldats à gage. Ce ne fut que ſous les regnes de David & de Salomon, qu'on vit des Arſénaux dans Iſraël.

David, en effet, avoit fait de grands amas d'armes, & les avoit conſacrées au Seigneur dans ſon tabernacle. Le grand-prêtre Joïada les tira du tréſor du temple, pour armer le peuple & les Lévites, au jour de l'élévation du jeune roi Joas.

Salomon avoit amaſſé de bonnes armes dans ſon palais, nommé le Bois du Liban, & avoit de bons Arſénaux dans toutes les villes de Juda qu'il avoit fortifiées. Il impoſoit quelquefois aux peuples vaincus & tributaires, l'obligation de lui forger des armes.

Le roi Ozias ne ſe contenta pas

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 283. Tom. IX. pag. 124, 125.

(*b*) Pauſ. pag. 494.

(*c*) Reg. L. III. c. 10. v. 25. Paral. L. II. c. 9. v. 16, 25. c. 23. v. 9. c. 26. v. 14. c. 32. v. 27. Maccab. L. I. c. 10. v. 21. c. 15. v. 7.

de fournir les Arsénaux de lances, de casques, de boucliers, de cuirasses, d'épées, d'arcs & de frondes. Il y mit aussi des machines propres à former & à soûtenir des siéges.

Ezéchias eut la même précaution. Il amassa des armes de toutes sortes. En un mot, Jonathas & Simon Maccabées avoient des Arsénaux de bonnes armes, tant de celles qu'ils avoient prises sur l'ennemi, que de celles qu'ils avoient achetées, ou fait forger.

ARSÉTÈS *Arsetes*, (a) Satrape de cette partie de la Phrygie, qui s'étendoit vers l'Hellespont. Il étoit contemporain de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Pour empêcher que la ville de Périnthe ne fût prise par ce Prince, qui s'acheminoit pour en faire le siége, il y envoya Apollodore, général Athénien, qui commandoit un corps de troupes étrangères.

Au reste, il y a, dans le texte de Pausanias, Ariste; mais, il faut lire Arsétès, avec Kuhnius. Ariste n'est pas un nom Persan. D'ailleurs, Arsétès étoit Satrape de Phrygie dans la conjoncture, dont il est ici parlé.

ARSIA [la Forêt ou le Bocage d'], *Sylva Arsia*, (b) Ἄλσος οὐρσόν. Cette Forêt étoit située entre le Tibre & Veïes, à quelque distance de Rome. C'étoit un lieu sacré, aussi-bien que la prairie Ésuvienne. Et ces deux lieux sacrés sont célebres dans l'histoire Romaine. Voici ce qu'on en raconte de plus mémorable.

Tarquin, chassé de Rome & désespérant de remonter sur le trône par la ruse & par la trahison, se retira vers les Toscans, qui le reçurent à bras ouverts, & qui le ramenérent vers Rome avec une puissante armée. Les consuls Romains sortirent à la tête de leurs légions. Les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés. Celle des Toscans près de la forêt d'Arsia, & celle des Romains dans la prairie Ésuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns, fils aîné de Tarquin, & le consul Brutus, se rencontrérent, moins conduits par le hazard, que poussés par leur inimitié & par leur haine. Car, l'un cherchoit le tyran & l'ennemi de sa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de sa honte & de son exil. Ils ne se furent pas plutôt apperçus dans la mêlée, que poussant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper que de soin de se couvrir, ils se tuérent tous deux. La suite du combat ne fut pas moins sanglante que cette première charge; le carnage fut horrible & égal des deux côtés; & il survint un orage furieux, qui sépara les deux armées.

Le consul P. Valérius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne sçavoit à qui la victoire étoit demeurée, & qu'il voyoit ses sol-

(a) Pauf. pag. 56.
(b) Plut. Tom. I. pag. 101. Tit. Liv. L. II. c. 7.

dats plus étonnés de leur perte, que réjouis de celle des ennemis. Car, le nombre des morts étoit si égal, qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage; & chacun des deux partis, qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, se croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant survenue, telle qu'on peut l'imaginer après une journée si cruelle & si douteuse, & le silence regnant dans les deux camps, on dit que la forêt d'Arsia fut émue, & qu'il en sortit une voix, qui dit fort clairement, qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans que du côté des Romains. C'étoit, sans doute, dit Plutarque, quelque voix divine; car, dès le moment, les Romains reprenant courage, remplirent tout de cris de joie; & les Toscans, effrayés & pleins de trouble, abandonnérent leurs retranchemens & prirent la fuite, laissant leur camp au pillage & près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts. Il en trouva onze mille trois cens du côté des Toscans, & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février, l'an de Rome 245, & avant J. C. 507.

ARSICAS, *Arsicas*, Ἀρσίκας, nom que porta d'abord Artaxerxe Mnémon. *Voyez* Artaxerxe.

ARSIDÉE, *Arsidæus*, (*a*) fils du célebre Datamès. Ce jeune capitaine ayant été envoyé contre les Pisidiens sur la nouvelle qu'on avoit reçue, qu'ils faisoient des préparatifs de guerre contre son pere, fut tué dans le premier combat qui se donna. Dès que Datamès eut été instruit de la mort de son fils, il marcha lui-même à l'ennemi, sans découvrir à personne la perte qu'il venoit de faire.

Au reste, il y en a qui lisent Arridée ou Arriddée, au lieu d'Arsidée.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*b*) nom d'une fontaine, qui étoit dans la place publique de la ville d'Ithome. Elle fut ainsi appellée du nom d'une fille de Leucippe. L'eau y venoit d'une autre fontaine, qu'on nommoit Clepsydra.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*c*) ville de Thrace, selon Cicéron. Cet Orateur en fait mention dans son discours contre L. Pison. Il paroît, d'après ce qu'il en dit, que c'étoit une ville illustre. Les Grecs, que Pison avoit chassés de leur païs, pendant qu'il étoit à Ambracie, allérent s'emparer de cette ville, aussi-bien que de celle de Néopacte.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*d*) ville de Gréce dans dans l'Acarnanie, selon Strabon.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*e*) fille de Leucippe, & belle-sœur de Castor & de Pollux. Il y avoit une tradition, qui la faisoit

(*a*) Corn. Nep. in datam. c. 6.
(*b*) Pauf. pag. 275.
(*c*) Cicer. Orat. in L. Pison. c. 91.
(*d*) Strab. pag. 460.
(*e*) Pauf. pag. 133, 183, 213.

mere d'Esculape. Mais, c'étoit un conte, qui avoit été imaginé en faveur des Messéniens ou par Hésiode, ou par quelqu'un de ceux, qui ont pris la liberté d'ajoûter des vers à ceux de ce Poëte. Arsinoé recevoit les honneurs divins à Sparte, où elle avoit un temple auprès de la place Hellénienne.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, fille de Nicocréon, roi de l'isle de Chypre. Elle fut aimée passionnément par un jeune homme de Salamine, nommé Arcéophon, qui mourut de déplaisir, parce qu'il ne la pouvoit épouser. Cette Princesse, dit-on, fut punie par Vénus, qui la changea en pierre, parce qu'elle avoit eu le cœur assez dur pour voir d'un œil sec les funérailles de cet amant.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) fille de Ptolémée Lagus, fut mariée en premières noces à Lysimaque, roi de Thrace, vers l'an 300 avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince étoit alors dans un âge fort avancé. Heureux en enfans, il se voyoit revivre dans ceux d'Agathocle son fils, & de Lysandra. Mais, tout cela ne l'empêcha pas d'épouser Arsinoé, quoiqu'elle fût même sœur de sa belle-fille. On prétend que cette jeune Reine, qui craignoit qu'après la mort de Lysimaque, ses enfans ne tombassent en la puissance d'Agathocle, songea à se défaire de lui. D'autres ont écrit qu'elle conçut de l'amour pour Agathocle, & que, pour se venger de ses mépris, elle résolut de lui ôter la vie. On ajoûte que Lysimaque ayant eu connoissance de cet horrible forfait, en fut si touché, qu'il ne goûta aucun plaisir le reste de ses jours.

Après la mort de Lysimaque, Ptolémée Céraunus, frere d'Arsinoé, résolut de se défaire des enfans, que sa sœur avoit eus du Roi, son époux, & de la priver elle-même de la possession de la ville de Cassandrie. La ruse, dont il se servit pour cet effet, ce fut de la rechercher en mariage, sous les fausses apparences d'un amour qu'il ne sentoit pas; car, il ne trouvoit que cette voie pour parvenir à son but. Sa criminelle intention n'étoit pas inconnue à sa sœur, qui se défioit de ses démarches. Pour vaincre ses défiances, il lui manda qu'il vouloit associer ses enfans à l'Empire; qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux pour le leur ravir, mais pour leur en faire un présent; qu'afin d'être plus sûrement convaincue de sa bonne foi, elle lui envoyât quelqu'un en présence duquel il se lieroit à sa promesse, devant les dieux de son païs, par les sermens les plus inviolables qu'elle sçauroit exiger.

Arsinoé ne sçavoit à quoi se résoudre. Elle craignoit que, si elle acceptoit les offres de son frere, il ne la trompât par un parjure; & que si elle ne les acceptoit pas, son refus n'irritât sa fureur. Mais, enfin moins soigneuse de son salut que de celui de ses enfans, aux-

(*a*) Athen. 616, 621. Just. L. XVII. c. 1, 2. L. XXIV. c. 2, 3. Paus. pag. 18. Roll. Hist. Anc. Tom. IV, p. 155, 197. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 88. Tom. XII. pag. 205 à 206. Tom. XIV. pag. 287. *& suiv.*

quels elle croyoit donner un protecteur en la personne d'un époux, elle dépêcha vers lui Chodion, le plus fidele des amis, qu'elle pouvoit avoir. Ptolémée le mena dans un temple de Jupiter, qui étoit révéré des Macédoniens, à cause de l'antiquité du culte de leurs premiers peres; & là étendant ses mains sur les autels qu'il tenoit, touchant même les statues & les carreaux des dieux, il protesta avec les sermens les plus extraordinaires & les plus terribles, dont un homme puisse être capable, que c'étoit avec une foi sincère qu'il demandoit sa sœur en mariage, & qu'il n'auroit jamais d'autre femme qu'elle, ni d'autres enfans que ceux de cette Princesse. Arsinoé, aussi pleine d'espérance qu'elle l'avoit été de crainte, eut un entretien particulier avec lui, & rassurée autant par sa bonne mine que par ses sermens, elle l'épousa malgré l'opposition de son fils Ptolémée, qui ne cessoit de lui dire qu'on la trompoit.

La magnificence & l'allégresse publique accompagnérent la cérémonie de ce mariage. Pour en relever l'éclat, Céraunus fit assembler l'armée, & à la vue du peuple & du soldat, il mit le bandeau royal sur la tête de sa sœur, & l'appella Reine. Arsinoé, se livrant à la joie que lui causoit le recouvrement d'un nom que la mort de Lysimaque, son premier mari, lui avoit fait perdre, invita, de son propre mouvement, son nouvel époux à venir faire son entrée dans Cassandrie, ville fatale, & sujet malheureux des embûches qu'on lui dressoit. Elle l'y devance, & assignant au jour de l'arrivée du Roi celui d'une fête solemnelle, elle ordonne aux habitans d'orner les maisons & les temples, de tenir par tout des autels & des victimes toutes prêtes, & à ses fils, Lysimaque & Philippe, celui-là âgé de seize ans, & celui-ci de treize seulement, l'un & l'autre parfaitement beaux, d'aller au-devant de lui avec des couronnes sur leurs têtes. Ptolémée, habile à déguiser sa perfidie, les caresse au de-là des bornes d'une véritable affection, & les accable de longs baisers. Mais, dès qu'il fut arrivé aux portes de la ville, il commanda qu'on s'emparât de la citadelle, & qu'on tuât les Princes, qui, s'étant allés jetter entre les bras de leur mere, y furent impitoyablement égorgés.

L'infortunée Arsinoé, s'écriant que le meurtre de ses fils étoit le fruit & la suite de son coupable mariage, s'offrit souvent pour eux au fer de leurs assassins; & couvrant leurs corps de son corps, elle tâcha de recevoir tous les coups qu'on leur portoit. Enfin, privée même de la funeste douceur de leur donner la sépulture, elle fut chassée de la ville; & les vêtemens déchirés, les cheveux épars, accompagnée seulement de deux petits esclaves, elle s'en alla en exil à Samothrace; mere d'autant plus malheureuse, dit Justin, qu'il ne lui fut pas permis de mourir avec ses enfans. Mais, Ptolémée paya bientôt la peine de ses forfaits. Car, la providence, vengeresse de tant de parjures & de

tant de parricides, dont il s'étoit souillé, amena contre lui les Gaulois, qui, l'ayant dépouillé de ses États & fait prisonnier, lui firent souffrir une mort digne de ses crimes.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) autre fille de Ptolémée Lagus, épousa Ptolémée Philadelphe, son propre frere. Ce mariage étoit contraire aux loix établies en Macédoine; mais, il ne l'étoit pas à celles qui se pratiquoient en Égypte, où regnoit Ptolémée Philadelphe. Cependant, le poëte Sotade ne laissa pas de répandre dans une satyre des traits sanglans sur ce mariage. Au reste, ce Poëte étoit fort décrié par la licence effrénée, & de ses vers, & de ses mœurs, & il paya cher la satyre qu'il venoit de faire. Car, il fut jetté dans la mer, après qu'on lui eut mis du plomb autour du cou.

Arsinoé, étant tombée malade, vers l'an 248 avant J. C., songea que Diane lui paroissoit, & lui disoit que la cause de sa maladie venoit de ce que Ptolémée avoit emporté sa statue d'un temple de Syrie, où elle avoit été consacrée. Là-dessus, on la renvoya au plutôt en Syrie, on la remit dans son temple; &, pour appaiser la colère de la déesse, on lui fit de riches présens & un grand nombre de sacrifices. Mais, tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne cessa point. Elle mourut même peu de tems après, & laissa Ptolémée inconsolable de sa perte, d'autant plus qu'il croyoit en avoir été lui-même la cause par l'indiscrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane sa statue.

Quoiqu'Arsinoé fut plus âgée que Ptolémée, & trop vieille, quand il l'épousa, pour avoir des enfans, il l'aima tendrement & constamment jusqu'à la fin. Après sa mort, il lui rendit tous les honneurs qu'il put imaginer. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, & fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimoit. Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme, dont toute la voute devoit être d'aiman, pour y tenir une statue de fer, faite pour elle, suspendue en l'air. Ce dessein étoit de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce tems-là. Il ne l'eut pas plutôt proposé à Ptolémée, que ce prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le tems d'achever l'expérience, pour voir si elle eût réussi ou non. Car, Ptolémée & l'architecte étant morts tous deux fort peu de tems après, leur projet fut abandonné & demeura sans exécution. On a long-tems dit & cru que le corps de Mahomet étoit ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aiman enchassé dans la voute de la chambre, où il fut mis après sa mort. Mais, c'est un bruit populaire, qui est sans fondement.

(*a*) Pauf. pag. 12, 13, 588. Plin. L. VI. c. 29. L. XXXIV. c. 14. L. XXXVI. c. 9. L. XXXVII. c. 8. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 246, 257. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 619, 620.

On voyoit à Athènes la ſtatue d'Arſinoé, auprès de celle de ſon mari, Ptolémée Philadelphe. On en voyoit auſſi une de cette Princeſſe ſur le mont Hélicon en Béotie. Elle y étoit repréſentée à cheval ſur une autruche de bronze.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη, (*a*) fille de Lyſimaque, fut mariée à Ptolémée Philadelphe. Le mariage de cette Arſinoé avec Philadelphe s'étoit fait avant celui que ce prince contracta depuis avec ſa propre ſœur, nommée auſſi Arſinoé, de laquelle il eſt queſtion dans l'article qui précéde.

Arſinoé, fille de Lyſimaque, laiſſa deux fils & une fille. L'aîné, Ptolémée Évergéte, regna après ſon pere en Égypte. Le ſecond porta le nom de ſon ayeul maternel Lyſimaque, & fut mis à mort par ſon frere pour cauſe de rébellion. La fille étoit Bérénice, qui épouſa Antiochus Théus, roi de Syrie.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη, (*b*) fille d'Antiochus Soter. Cette Princeſſe épouſa Agas, ou, ſelon d'autres, Magas, roi de Cyrène, qui étoit frere de Ptolémée Philadelphe. Elle n'en eut qu'une fille, qui prit le nom de Bérénice, & que Magas promit en mariage, vers l'an 258 avant J. C., à Ptolémée Évergéte, fils de Ptolémée Philadelphe, à deſſein de terminer, par ce moyen, les querelles, qui étoient entre lui & ſon frere. Magas vint à mourir peu après.

Ce Prince avoit à peine rendu l'eſprit, qu'Arſinoé réſolut de rompre le mariage de ſa fille avec Ptolémée Évergéte, qui avoit été conclu ſans ſans conſentement. Pour cet effet, elle fit ſolliciter en Macédoine Démétrius, frere de pere du roi Antigone Gonatas, de venir à ſa cour, en l'aſſurant qu'elle lui donneroit ſa fille & la couronne. Il ne tarda pas à s'y rendre. Dès qu'Arſinoé l'eut vu, elle conçut pour lui une paſſion violente, & réſolut de le prendre elle-même pour ſon époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mere; & ſe croyant, par ſa faveur, au-deſſus de tout, il commença à traiter la jeune Princeſſe, les miniſtres, & les officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'inſolence, qu'il ſe forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduiſit les conjurés juſqu'à la porte de la chambre de ſa mere, où on le tua dans ſon lit. En vain, Arſinoé, enhardie par les paroles de ſa fille, qui, de la porte de la chambre, ordonnoit aux aſſaſſins d'épargner ſa mere, ſe mit entr'eux & ſon amant, pour empêcher qu'ils ne le tuaſſent. Elle ne put différer ſa mort que de quelques momens.

Après cela, Bérénice alla en Égypte, où ſon mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Arſinoé, on la renvoya à ſon frere Antiochus Théus en Syrie. Cette Princeſſe eſt auſſi connue ſous le nom d'Apamé.

ARSINOÉ, *Arſinoe*, Ἀρσινόη,

(*a*) Pauſ. pag. 13. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 259.

(*b*) Juſt. L. XXVI. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 251, 252.

(*a*) sœur & femme de Ptolémée Philopator. Cette Princesse se trouva à la bataille de Raphia, qui fut donnée, l'an 217 avant J. C., contre Antiochus roi de Syrie. On remarque qu'elle ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action ; mais, qu'elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat, dont l'issue ne fut point favorable à l'ennemi.

Depuis cette victoire, Ptolémée Philopator se livra à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Les femmes disposoient de tout ; & Arsinoé, quoique sœur & femme du Roi, n'avoit aucun pouvoir à la cour. Les Favoris & Sosibe, vieux ministre, qui avoit servi sous trois regnes, n'avoient, ni égards, ni ménagemens pour elle. Arsinoé, de son côté, n'avoit pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuia de ses plaintes continuelles. Le Roi & les personnes, qui le gouvernoient, ordonnérent à Sosibe de les en défaire. Il le fit, & se servit pour cela d'un nommé Philammon, dont un assassinat si cruel & si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Arsinoé mourut environ l'an 207 avant J. C. Elle laissa un fils, qui fut nommé Ptolémée Épiphane, & qui succéda à son pere, n'étant encore âgé que de cinq ans. Ce jeune Prince avoit tout au plus deux ans, quand sa mere fut tuée.

Justin appelle cette princesse Éurydice. S'il ne se trompe point, cette même Reine avoit trois noms, Arsinoé, Cléopâtre, Eurydice. Mais, Cléopâtre étoit un nom commun aux Reines d'Égypte, comme celui de Ptolémée aux Rois.

ARSINOÉ, *Arsinoe*, Ἀρσινόη, (*b*) fille de Ptolémée Aulete, & sœur de Cléopâtre, cette fameuse & dernière reine d'Égypte. Elle avoit aussi deux freres. Ptolémée Aulete, en mourant, avoit établi Jules César, tuteur de ses enfans. Ce général Romain, en cette qualité, ou plutôt comme arbitre du testament, ordonna que Ptolémée l'aîné & Cléopâtre regneroient conjointement en Égypte, comme le portoit le testament, & que Ptolémée, le cadet, & Arsinoé la cadette regneroient en Cypre. Il ajoûta ce dernier article pour appaiser le peuple ; ce qui n'empêcha pas qu'il ne survînt bientôt après des troubles considérables.

Cependant, Arsinoé trouva moyen, par l'adresse de l'Eunuque Ganyméde, son confident, de se sauver du palais, & de se jetter dans le camp d'Achillas, général des Égyptiens. Elle y apporta la division. Un grand nombre d'Égyptiens tournérent les yeux vers cette Princesse du sang de leurs Rois. Achillas vouloit retenir l'autorité ; c'étoit à qui se gagneroit, à force de largesses, les esprits des soldats. Bientôt, Arsinoé prit le dessus ; & ayant fait

(*a*) Just. L. III. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 358, 363, 364.

(*b*) Hirt. de Bell. Alex. p. 691, 713. Roll. Hist. Anc. T. V. pag. 424, 426. *& suiv.* Hist. Rom. T. VII. p. 528, 638. T. VIII. p. 306, 307. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 312.

assassiner Achillas par Ganymède, elle demeura seule maîtresse des troupes, & en donna le commandement au meurtrier. Celui-ci, non moins audacieux, ni moins habile que son prédécesseur, signala les commencemens de son généralat par une entreprise, en même-tems difficile & bien entendue, & qui jetta d'abord la consternation parmi les Romains.

Mais, ceux-ci demeurérent à la fin vainqueurs; & César emmena à Rome Arsinoé, qu'il avoit prise durant la guerre. Cette Princesse marcha chargée de chaînes à son triomphe, & fut mise en liberté aussi-tôt après cette solemnité. César ne lui permit pourtant pas de retourner en Égypte, de peur que sa présence n'y causât de nouveaux troubles, & ne dérangeât l'ordre qu'il y avoit établi. Elle choisit pour sa demeure la province d'Asie; du moins ce fut-là que la trouva Antoine après la bataille de Philippes. Cette infortunée Princesse s'étoit réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asyle assuré. Ce fut de-là néanmoins qu'on l'arracha pour la mettre à mort, environ l'an 41 avant J. C. C'est à Cléopâtre qu'on attribue sa mort. Elle lui donnoit de l'ombrage, quoique réduite à mener une vie fort déplorable dans ce temple de Diane. C'est pour cela que Cléopâtre, à force de sollicitations, obtint d'Antoine la permission de se défaire de sa propre sœur.

Vitruve donne à la femme d'Attale II, roi de Pergame, le nom d'Arsinoé. Pline l'appelle au contraire Béronice. *Voyez* Béronice.

ARSINOIDE, *ou plutôt* ARSINOÏTE, *Arsinoïtes*, Ἀρσινοΐτης, (*a*) nom d'une province d'Égypte. Elle fut ainsi appellée d'Arsinoé, sœur & femme du roi Ptolémée Philadelphe. C'étoit l'une des sept provinces, qui formoient le païs, nommé Heptanome; c'est-à-dire, les sept Nomes. Ce païs étoit au-dessus de Memphis.

ARSINOUS, *Arsinous*, (*b*) Ἀρσινόος, roi de Ténédos, pere de la belle Hécaméde. Ce Prince vivoit vers le tems du siége de Troye.

ARSIS, *Arsis*, Ἄρσις, (*c*) fleuve d'Italie, dont il est parlé dans Plutarque en ces termes: » Carbon ayant envoyé contre » lui [Pompée] quelques com- » pagnies de gens de cheval, » près du fleuve Arsis, Pompée » les reçut courageusement, les » renversa, & les poursuivant, » l'épée dans les reins, les poussa » dans des lieux difficiles, où la » cavalerie ne pouvoit se remuer. » Cette cavalerie, voyant donc » qu'il n'y avoit aucune espéran- » ce de se sauver, se rendit avec » ses armes & ses chevaux. «

On croit que ce fleuve est le même que l'Ésis, qui s'appelle aujourd'hui Ésino, ou il fiume Ésino, dont quelques-uns font un seul mot Fiumesino.

ARSIS, *Arsis*, terme de Grammaire, ou plutôt de Prosodie. C'est

(*a*) Pauf. pag. 13, 330.
(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 625.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 622.

l'élévation de la voix, quand on commence à lire un vers. Ce mot vient du Grec αἴρω, *tollo*, j'éléve. Cette élévation est suivie de l'abaissement de la voix; & c'est ce qui s'appelle *Thesis*, du Grec θέσις, *depositio*, *remissio*.

En déclamant, par exemple, cet hémistiche du premier vers de l'Énéide de Virgile: *Arma virumque cano*, on sent qu'on éléve d'abord la voix, & qu'on l'abaisse ensuite.

Par Arsis & Thésis, on entend communément la division proportionnelle d'un pied métrique, faite par la main, ou le pied de celui qui bat la mesure.

En mesurant la quantité dans la déclamation des mots, d'abord on hausse la main, ensuite on l'abaisse. Le tems que l'on emploie à hausser la main, est appellé Arsis, & la partie du tems, qui est mesuré en baissant la main, est appellée Thésis. Ces mesures étoient fort en usage chez les Anciens.

ARSITE, *Arsites*, (*a*) fils d'Artaxerxe Longue-main & d'une des concubines de ce Prince. Quoiqu'il fût frere de Darius, appellé d'abord Ochus, de mere aussi-bien que de pere, il se révolta ouvertement contre lui, vers l'an 423 avant J. C. Il fut soûtenu dans sa révolte par Artyphius, fils de Mégabyse. Darius envoya Artasyras, un de ses généraux, contre Artyphius, & marcha en personne, à la tête d'une autre armée, contre Arsite. Artyphius, avec des troupes Grecques, qu'il avoit à sa solde, battit deux fois le général qu'on lui avoit opposé. Mais, dans une troisième bataille, on les lui débaucha. Il fut battu lui-même & se vit réduit à la nécessité de se rendre, sur quelques espérances de pardon qu'on lui donna.

Le Roi vouloit le faire mourir; mais, la reine Parysatis, sœur & femme de Darius, l'en détourna. Elle étoit fille d'Artaxerxe, mais d'une autre mere que Darius. C'étoit une femme habile, intrigante, & rusée, dont le Roi, son mari, suivoit presque en tout ses avis. Celui, qu'elle lui donna en cette occasion, étoit d'une profonde perfidie. Elle lui conseilla d'user de clémence envers Artyphius, & de le bien traiter, afin de faire espérer à son frere, lorsqu'il verroit sa générosité pour un serviteur rebelle, de trouver lui-même un traitement pour le moins aussi favorable, & l'engager par-là à se soumettre. Elle ajoûta que, quand il seroit une fois maître de la personne de ce Prince, il feroit à l'un & à l'autre ce qu'il jugeroit à propos. Darius suivit son conseil; & il lui réussit.

Arsite, informé de la douceur dont on usoit à l'égard d'Artyphius, conclut que lui, qui étoit frere du Roi, seroit traité encore plus favorablement. Et sur cette espérance, il traita avec son frere, & se rendit. Darius penchoit beaucoup à lui sauver la vie; mais,

(*a*) Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 402, 403. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XIX. pag. 61.

Paryſatis, à force de lui repréſenter que la punition de ce rebelle étoit néceſſaire pour ſa ſûreté, le détermina à s'en défaire, en le faiſant périr miſérablement dans la cendre avec Artyphius. Ce ne fut pourtant pas ſans ſe faire une grande violence, qu'il conſentit à ce ſacrifice; car, il aimoit tendrement ce frere. Il fit encore quelques autres exécutions, qui ne lui procurérent pas la tranquillité, qu'il en attendoit. Car, ſon regne, dans la ſuite, fut troublé par de violentes agitations, qui ne lui laiſſérent pas beaucoup de repos.

ARSITE, *Arſites*, (*a*) Satrape de la Phrygie pour les Perſes, du tems d'Alexandre le Grand. Lorſqu'il apprit que ce Prince étoit paſſé en Aſie, il déclara qu'il ne ſouffriroit pas qu'on brûlât une ſeule cabane de ſon gouvernement. Il en fut pourtant bien autrement. En effet, on en vint aux mains bientôt après, & les Perſes furent vaincus. Arſite, au déſeſpoir de la perte de la bataille, ſe tua de ſes propres mains. Calas, qui conduiſoit les Theſſaliens, obtint d'Alexandre la Satrapie qu'Arſite laiſſoit vacante par ſa mort.

ART, *Ars*. (*b*) C'eſt tout ce qui ſe fait par l'adreſſe & par l'induſtrie de l'homme; &, en ce ſens, l'Art eſt oppoſé à la nature. L'Art corrige & perfectionne la nature. Il faut que l'Art vienne au ſecours de la nature; & c'eſt leur parfaite alliance, qui fait la ſouveraine perfection.

I. On diviſe les Arts en Arts libéraux & en Arts méchaniques. Les Arts libéraux ſont, la Poëſie, la Muſique, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, &c. Parmi les Arts méchaniques, on compte ceux où l'on travaille plus de la main & du corps, que de l'eſprit. Ce ſont d'ordinaire ceux, qui nous fourniſſent les néceſſités de la vie, comme celui des Horlogers, Tourneurs, Charpentiers, Fondeurs, Boulangers, Cordonniers, & autres.

La diviſion des Arts, en Arts libéraux, & en Arts méchaniques, eſt bonne ſelon l'uſage; mais, elle eſt mauvaiſe & fauſſe ſuivant l'étymologie. Car, il y a pluſieurs Arts libéraux, où l'on ſe ſert de machines & d'inſtrumens, comme l'Art militaire, la Marine, la Peinture, &c. Les Arts méchaniques, tirent leur nom du mot Grec μηχάνη, *machina*, machine, parce qu'il n'y en a aucun, qui ne ſe ſerve de quelque inſtrument. Il n'en eſt pas ainſi des Arts libéraux, parmi leſquels il y en a pluſieurs, qu'on peut apprendre & exercer ſans aucun inſtrument; comme la Logique, la Poëſie, l'Éloquence, la Muſique, la Médecine proprement dite, en tant qu'elle eſt diſtinguée de la Chirur-

(*a*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 5, 6.

(*b*) Roll. Tait. des Etud. Tom. II. p. 453. Hiſt. Anc. T. I. p. 542, 543. T. V. p. 467. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Ab. Ban. Tom. V. p. 312. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 221. T. XVIII. p. 11. *& ſuiv.* T. XXI p. 174, 175. *& ſuiv.* Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. T. II. p. 118. *& ſuiv.*

gie, de la Pharmacie, & de la Chimie.

II. L'hiſtoire des Arts & des Sciences eſt, à proprement parler, l'Hiſtoire de l'eſprit humain. L'origine en remonte juſqu'au premier âge du monde, je veux dire, juſqu'aux tems qui précédérent le Déluge. Les Arts & les Sciences étoient alors connus & cultivés avec ſuccès, comme le montre M. l'abbé de Fontenu, dans un mémoire inſéré parmi ceux de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

Pour commencer par l'Agriculture, on ſçait qu'elle fut le métier pénible d'Adam déchu de l'état d'innocence. Elle auroit été l'un de ſes plaiſirs dans cet état heureux. Adam, ſorti des mains du Créateur, avoit ſans doute des connoiſſances & des idées ſupérieures aux nôtres. On ne peut douter, au moins, qu'il n'en eût de très-étendues ſur un art auquel il étoit deſtiné depuis ſa naiſſance. Ainſi, tout donne lieu de croire qu'il fut extrêmement verſé dans les différentes parties de l'Agriculture. Combien cette Science, déjà ſi grande dans ſon origine, dut-elle être augmentée par une expérience de 900 ans? Que de nouveaux moyens dut lui ſuggérer une ſi longue pratique, pour vaincre l'opiniâtreté de la terre!

Généralement parlant, l'Agriculture ſuppoſe que l'on éléve quelque bétail. Mais, d'ailleurs il eſt certain que dès le commencement du monde, une partie des hommes mena la vie paſtorale. L'Écriture ſainte le dit, en termes exprès, d'Abel; & ſi, dans la ſuite, elle donne au fils de Lamech le titre de pere des Paſteurs, c'eſt qu'il laiſſa une poſtérité nombreuſe entièrement occupée, comme lui, du ſoin des troupeaux. C'étoit un peuple de Scénites & de Nomades, qui promenoient leurs tentes, & ne s'arrêtoient que dans les meilleurs pâturages.

Les premiers habits furent ſans doute des peaux; mais, il eſt difficile de croire que durant la longue ſuite des ſiécles, qui précédérent le Déluge, on n'ait imaginé, même dans les païs les plus chauds, aucun tiſſu, ſoit de poils, ſoit de laine, de coton, de ſoie, d'écorce d'arbres, ou de filamens de quelques plantes. Les Rabbins attribuent à Noëma, fille de Lamech, l'Art de filler la laine & d'en faire des étoffes; Art groſſier ſans doute dans ſon origine, mais qui dut bientôt acquérir un certain dégré de perfection, parce que l'uſage continuel améliore & multiplie les pratiques néceſſaires.

Caïn bâtit une ville, & ſon exemple eut des imitateurs. Elle reſſembloit ſans doute à celles que conſtruiſirent les premiers habitans de la Gréce, avant que les colonies d'Inachus & de Cécrops euſſent porté dans ce païs l'architecture Égyptienne. Les murailles de ces habitations Pélaſgiques étoient formées de rochers entaſſés les uns ſur les autres, mais avec tant d'art & de ſolidité, qu'il en ſubſiſte encore des reſtes, que M. l'abbé Fourmont a vu dans ſon voyage au Levant. Telles furent, ſelon toute apparence, les

premières villes bâties dans le premier âge. Mais, quelque grossiere qu'en fût la construction, elle exigeoit au moins une teinture de plusieurs Arts. Quelle variété de connoissances méchaniques ne suppose pas dans Noë la structure d'un bâtiment tel que l'arche ? Dieu se contenta néanmoins de lui en donner le plan & les dimensions. Ce Patriarche n'ignoroit donc rien de ce qui servit à l'exécuter.

Tubalcaïn fils de Lamech, passe pour avoir inventé l'usage des métaux. Mais, peut-être cet usage étoit-il encore plus ancien que lui. Du moins, le texte Hébreu porte seulement qu'il éguisa tous les ouvrages d'airain & de fer. Aussi, paroît-il juste de ne laisser à ce petit-fils de Caïn que la gloire funeste d'avoir inventé ou perfectionné les instrumens meurtriers.

L'Astronomie est aussi ancienne que le monde. Les années de la vie des Patriarches sont marquées dans le Texte sacré. On avoit donc, dans le premier âge du monde, la connoissance du cours du soleil & de la lune, dont une des destinations, dans les vues du Créateur, étoit de servir aux hommes à distinguer les jours, les mois, les saisons, & les années. L'éclat de ces astres, la régularité de leur retour diurne & périodique, les effets heureux de l'influence du premier, & la singularité des phases du second, durent frapper les hommes, dès l'origine du monde, & fixer leurs regards. Les premiers habitans de la terre vivoient sous des climats favorables aux spéculations astronomiques ; & la durée de leur vie leur donnoit le tems d'entreprendre les plus longues observations, & l'espérance d'en voir le résultat. C'est ici l'occasion de citer les deux colomnes élevées, au rapport de Josephe, par les soins des enfans de Seth, & sur lesquelles ils avoient, dit-on, gravé les observations astronomiques faites dans le premier âge du monde. M. l'abbé de Fontenu ne prétend pas assurer la vérité de ce fait, sur lequel le sçavant Warburton a donné des conjectures plausibles, dans son ingénieux ouvrage sur les Hiéroglyphes. Mais, quoiqu'il en soit, ce que dit Josephe, prouve au moins qu'il croyoit l'Astronomie plus ancienne, que ne l'ont prétendu les Chaldéens, qui se glorifioient d'en être les auteurs.

De ces foibles commencemens, il y a loin aux grandes découvertes de l'Astronomie. Toutefois, M. l'abbé de Fontenu soûtient que, dans le cours du premier âge, la connoissance du ciel fut portée au plus haut dégré de perfection. Il dit la même chose des Mathématiques, de l'Histoire naturelle, de la Médecine & des autres branches de la Physique, tant générale que particulière. Ces assertions, moins prouvées que probables, il les appuie sur des raisonnemens tirés, soit du nombre des siécles qu'a duré le premier âge, soit de la longueur de la vie des hommes, soit de la force de leur tempérament, soit enfin de l'état florissant, ou peu d'années

après le Déluge, les Sciences & les Arts étoient chez les Chaldéens, les Babyloniens, les Égyptiens & les Chinois. Ce qu'il dit sur ce dernier article, peut se réduire au dilemme suivant, qui forme presque une démonstration. Ou les Sciences avoient été transmises à ces peuples par les enfans de Noë, ou ces peuples en furent les inventeurs. Dans le premier cas, elles existoient donc avant le Déluge. Dans le second, ce seroit une absurdité de croire que, pendant l'espace de dix-sept siécles, ou même d'environ vingt-trois, selon le calcul des Septante, les hommes de l'ancien monde n'eussent pas fait plus d'usage de leur esprit, que n'en firent en moins de deux siécles les hommes du nouveau monde. Quelques découvertes furent sans doute ensevelies dans les eaux du Déluge; mais les enfans de Noë en sauvérent la plus grande partie. Sans cela, comment expliquer le progrès des Arts immédiatement après le Déluge, progrès si rapide, qu'il paroît tenir beaucoup moins de l'invention que de la réminiscence?

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des Arts utiles & nécessaires; mais, il n'y a pas moins de choses à dire sur ceux qui ne sont que d'agrément. Jubal, frere de Tubalcaïn, inventa les instrumens de Musique. La Musique existoit donc alors. Ainsi, les Apollons, les Orphées, les Amphions, les Linus, les Thamyris ne sont aux yeux de M. l'abbé de Fontenu que des Modernes en comparaison de Jubal & de ses élèves, qui, peut-être même, poussérent cet Art merveilleux plus loin que leurs successeurs.

L'existence de la Musique suppose, comme nécessairement celle de la Poësie, qui, chez tous les peuples, paroît avoir été d'abord employée à perpétuer la mémoire des Grands hommes & le souvenir des faits les plus intéressans. Les paroles que Lamech adresse à ses femmes, dans le quatrième chapitre de la Génése, sont regardées par de sçavans Interprétes, comme un fragment de Poësie antédiluvienne. M. l'abbé de Fontenu regrette tant de cantiques, admirables sans doute, où nous trouverions les idées de la plus sublime Métaphysique, revêtues des couleurs de la plus brillante Poësie. En effet, si les Orphées & les Silènes, au rapport d'Homère & de Virgile, chantoient sur leurs lyres, le débrouillement du chaos & l'origine des êtres, selon les idées bizarres des Cosmogonies payennes, que d'images plus nobles ne devoit pas offrir aux Poëtes de l'ancien monde, le véritable systême de la formation de l'univers, dont la connoissance n'avoit pas eu le tems de s'altérer, ou du moins de se perdre! La nature alors, dans sa beauté portoit visiblement l'empreinte de son auteur. Les Cieux annonçoient sa gloire; & l'homme, sorti de ses mains, pouvoit encore se souvenir de son origine. Une tradition suivie, &, peut-être même, selon la remarque de M. l'abbé de Fontenu, l'usage d'une écriture, ou

littérale, ou ſymbolique, conſervoient parmi eux les premières notions, que l'homme reçut en naiſſant, ſur l'eſſence & les perfections de l'Être Suprême, ſur le monde des intelligences, ſur l'immortalité de l'ame. Que de ſujets pour la Poëſie!

Ces cantiques nous apprendroient encore l'Hiſtoire du premier âge, auſſi féconde pour le moins que celle des âges qui l'ont ſuivi. M. l'abbé de Fontenu croit qu'alors le monde étoit extrêmement peuplé. Il voit la terre alors partagée, comme depuis, en Royaumes, en Républiques, en Empires, & troublée par des guerres & des révolutions de toute eſpèce. Son imagination, qui ne peut ſuppléer aux détails des événemens, s'en trace un tableau général. En effet, la profonde corruption des derniers ſiécles du premier âge, des ſiécles qui précédérent immédiatement le Déluge, prouve que les mêmes paſſions, qui ravagent le monde, ſe déchaînoient alors avec une violence, dont peut-être ne ſont-elles pas capables aujourd'hui. Si, malgré l'abattement où doit nous jetter la briéveté de la vie, tout ce que la raiſon a de lumineux, & la révélation de terrible, n'empêche pas la cupidité de varier à l'infini la ſcène de l'univers, quels durent être les excès d'un voluptueux, d'un ambitieux, d'un conquérant, qui avoient en perſpective huit ou neuf ſiécles de vie & d'impunité?

III. Comme ce fut dans l'Aſie que les hommes s'établirent d'abord après le Déluge, il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des Arts & des Sciences, dont le ſouvenir s'étoit conſervé par la tradition, & dont la néceſſité & le beſoin les obligérent de renouveller, & pour ainſi dire, de reſſuſciter l'uſage.

C'eſt une choſe digne de remarque que les inventeurs des Arts & des Sciences ont travaillé pour tous les ſiécles. Nous jouïſſons encore du fruit de leur travail & de leurs induſtrie. Ils ont pourvu de loin à tous nos beſoins. Ils nous ont procuré toutes les commodités de la vie. Ils ont converti à nos uſages toute la nature. Ils ont forcé les matières les plus intraitables à nous ſervir. Ils nous ont appris à tirer des entrailles de la terre & des abîmes de la mer de précieuſes richeſſes; &, ce qui eſt infiniment plus eſtimable, ils nous ont ouvert les tréſors de toutes les Sciences. Il nous ont conduits aux connoiſſances les plus ſublimes, les plus utiles, les plus dignes de l'homme. Ils nous ont mis dans les mains & ſous les yeux, ce qu'il y a de plus propre à orner l'eſprit, à régler les mœurs, à former de bons citoyens, de bons magiſtrats, de bons princes.

Nous ne ſentons pas aſſez l'obligation que nous avons à ces hommes également induſtrieux & laborieux, qui ont fait les premiers eſſais des Arts, & qui ſe ſont appliqués les premiers à ces utiles, mais pénibles recherches. Si nous ſommes commodément logés, ſi nous ſommes vêtus, ſi nous avons des villes, des murs, des habitations,

tions, des temples, c'est à leur industrie & à leur travail que nous le devons. C'est par leur secours que nos mains cultivent les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes & des habits, travaillent en cuivre & en fer, & pour passer de l'utile & du nécessaire à l'agréable, qu'elles usent du pinceau, qu'elles manient le ciseau & le burin, qu'elles touchent des instrumens. Ce sont-là des avantages & des bienfaits solides, stables, permanens; qui ont toujours été en croissant depuis leur origine; qui s'étendent à tous les siécles, à toutes les nations, & à tous les hommes en particulier; qui se perpétueront d'âge en âge, & dureront autant que le monde. Tous les conquérans ensemble ont-ils fait quelque chose qui puisse être mis en parallele avec de tels services? Cependant, toute notre admiration se tourne, pour l'ordinaire, du côté de ces héros de sang; & à peine rappellons-nous dans notre esprit ce que nous devons aux Inventeurs des Arts.

Mais, il faut remonter plus haut & rendre un juste hommage de louange & de reconnoissance à celui qui, seul, en a été & en a pu être l'auteur. C'est une vérité reconnue par les Payens même; & Cicéron l'atteste bien clairement, que c'est de Dieu seul que les hommes tiennent toutes les commodités de la vie. *Omnes mortales sic habent, externas commoditates à Diis se habere.*

Pline le naturaliste s'explique encore plus fortement. C'est en parlant des merveilleux effets des simples & des herbes, par rapport aux maladies. Et l'on peut appliquer le même principe à mille autres effets, qui paroissent encore plus étonnans. *C'est*, dit-il, *connoître mal les présens de la Divinité, & les payer d'ingratitude, que de vouloir en faire honneur aux hommes. Le hazard paroît avoir donné lieu à ces découvertes. Cela est vrai; mais, ce hazard est Dieu même; & par ce nom, aussi-bien que par celui de nature, c'est lui seul qu'il faut entendre.*

En effet, pour peu qu'on réfléchisse au peu de rapport & de proportion, qui paroît, par exemple, entre les ouvrages d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, & la matière brute, cachée dans la terre, dont on les forme; entre une toile, soit fine & déliée, soit plus solide & plus forte, & le lin ou le chanvre; entre les étoffes de toute sorte & la toison des brebis; entre la beauté éclatante de la soie & la difformité d'un hideux insecte; on doit se convaincre que jamais l'homme, abandonné à ses propres lumières, n'auroit pu faire de si heureuses découvertes. Il est vrai, comme l'observe Pline, que le hazard paroît avoir donné lieu à la plûpart des inventions. Mais, qui ne voit que Dieu, pour mettre notre reconnoissance à l'épreuve, affecte de se cacher sous ces événemens fortuits, comme sous autant de voiles, aux travers desquels la raison, pour peu qu'elle soit éclairée de la foi, reconnoît aisément la main bienfaisante, qui nous comble de tant de biens?

La divine Providence se montre du moins encore autant dans plusieurs découvertes modernes, qui nous paroissent maintenant de la dernière facilité, & qui ont pourtant échappé, pendant tous les siécles précédens, aux lumières & aux recherches de tant de personnes, appliquées à étudier & à perfectionner les Arts; jusqu'à ce qu'il ait plu à Dieu de leur ouvrir les yeux, & de leur montrer ce qu'ils ne voyoient pas.

On peut mettre de ce nombre l'invention des moulins, soit à eau, soit à vent, si commodes pour les usages de la vie, qui n'est pas cependant fort ancienne. Les Anciens gravoient sur du cuivre. Comment n'ont-ils point fait réflexion, qu'en imprimant sur du papier ce qu'ils avoient gravé, ils pourroient écrire, en un moment, ce qu'on avoit été si long-tems à graver avec le burin? Il n'y a néanmoins que quelques siécles que l'Art d'imprimer a été trouvé. On en peut dire autant de la poudre à canon, qui a bien manqué à nos anciens conquérans, & qui eût abrégé de beaucoup la longueur de leurs siéges. La boussole; c'est-à-dire, une aiguille aimantée, suspendue sur un pivot dans une boîte, a de si merveilleuses utilités, que c'est elle seule qui nous a donné la connoissance d'un nouveau monde, & qui lie tous les peuples de la terre par le commerce. Comment les hommes, qui connoissoient toutes les autre propriétés de l'aiman, ont-ils été si long-tems sans en découvrir une qui étoit d'une si grande importance?

On doit, ce nous semble, également conclure, & de l'incroyable difficulté de certaines découvertes qui n'avertissoient par aucune apparence, & qui sont pourtant presque aussi anciennes que le monde, & de l'extrême facilité d'autres inventions qui sembloient se montrer d'elles-mêmes, & qui, cependant, n'ont été trouvées qu'après bien des siécles, que les unes & les autres sont absolument soumises aux ordres d'un Être supérieur, qui gouverne l'univers avec une sagesse & une puissance infinies.

IV. Il est d'heureux siécles, où les Arts aussi-bien que les Sciences paroissent avec éclat, & jettent une grande lumière. Mais, comme le remarque un Historien, cet éclat & cette lumière s'obscurcissent bientôt; & la durée de ces tems de perfection est ordinairement renfermée dans un assez court espace. Elle a été plus longue dans la Gréce que par tout ailleurs. A ne commencer le regne des beaux Arts, qu'au tems de Périclès, & à ne le conduire que jusqu'à la mort des premiers successeurs d'Alexandre, [& l'on pouroit reculer plus loin ces deux époques de part & d'autre] cet intervalle aura été au moins de deux cens ans, pendant lesquels a paru une foule d'Hommes illustres dans tous les Arts.

On ne peut pas douter que les récompenses, l'honneur, l'émulation n'aient beaucoup contribué à former ces Grands Hommes,

Quelle ardeur pense-t-on que dut exciter en eux cette louable coûtume, qui regnoit dans plusieurs villes de la Gréce, de donner en spectacle ceux qui réussissoient le mieux dans les Arts, d'établir entr'eux des disputes publiques, & de distribuer des prix aux vainqueurs à la vue & avec les applaudissemens de tout un peuple?

La Gréce se crut obligée de rendre presqu'autant de respects au célebre Polygnote, qu'elle auroit pu faire à Lycurgue & à Solon; de lui préparer des entrées magnifiques dans les villes où il avoit fait quelques peintures; & d'ordonner, par un décret des Amphictyons, qu'il seroit défrayé aux dépens du public dans tous les lieux où il iroit.

Quels honneurs les plus grands Princes n'ont-ils point rendus, dans tous les siécles, à ceux qui se sont distingués dans les Arts? On a vu Aléxandre le Grand & Démétrius Poliorcete, oubliant leur rang, se familiariser avec deux illustres Peintres, & venir dans leur attelier rendre, en quelque-sorte, hommage au rare talent & au mérite supérieur de ces hommes extraordinaires.

Charles V, un des plus grands Empereurs, qui aient regné en Occident, depuis Charlemagne, montra le cas qu'il faisoit de la Peinture, lorsqu'il fit le Titien compte Palatin, en l'honorant de la clef d'or & de plusieurs autres marques de distinction.

Le roi François I, son illustre rival dans les actions de la paix, aussi-bien que dans celles de la guerre, enchérit de beaucoup sur lui, lorsqu'il dit aux Seigneurs de sa cour en faveur de Léonard Del Vinci, qui expiroit entre ses bras: » Vous avez tort de vous étonner de l'honneur, que je rends » à ce grand Peintre. Je puis faire » en un jour beaucoup de Seigneurs comme vous; mais, il » n'y a que Dieu seul qui puisse » faire un homme pareil à celui » que je perds. «

Des Princes, qui parlent & qui agissent ainsi, se font du moins autant d'honneur à eux-mêmes, qu'à ceux dont ils relevent & honorent le mérite. Il est vrai que les Arts, par l'estime qu'en témoignent les Rois, acquérent une noblesse & un éclat, qui les illustrent & les élévent. Mais, les Arts, à leur tour, rendent aux Rois un pareil service, & les ennoblissent en quelque façon eux-mêmes, en immortalisant leur nom & leurs actions par des ouvrages qui passent jusqu'à la postérité la plus reculée.

Patercule, déjà cité, sur le peu de durée qu'ont les Arts, quand ils sont arrivés à leur perfection, fait une autre remarque qui est bien vraie & attestée par l'expérience, soit des siécles reculés, soit des derniers tems; c'est que les Grands Hommes en tout genre, dans les Arts, dans les Sciences, dans la Politique, dans la Guerre, se trouvent ordinairement contemporains.

Qu'on rappelle en sa mémoire le tems, où florissoient dans la Gréce les Apelles, les Praxitéles, les Lysippes, & d'autres pareils;

c'eſt alors que vivoient ſes plus grands Philoſophes, ſes plus grands Orateurs & ſes plus grands Poëtes. Socrate, Platon, Ariſtote, Démoſthène, Iſocrate, Thucydide, Xénophon, Eſchile, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Ménandre, & pluſieurs autres, ont vécu à peu près dans le même ſiécle. Quels hommes, quels généraux Grecs de ce tems-la! Vit-on jamais rien de plus accompli?

Le ſiécle d'Auguſte eut la même deſtinée en tout genre. Sous celui de Louis le Grand, quelle foule de Grands Hommes de toute eſpèce, dont les noms, les actions, les ouvrages rendront célebre à jamais le ſouvenir de ce glorieux regne.

Il ſemble qu'il arrive des tems, où je ne ſçais, dit M. Rollin, quel eſprit de perfection ſe répand généralement dans un même païs ſur toutes les profeſſions, ſans qu'on puiſſe trop expliquer comment & pourquoi cela arrive de la ſorte. On peut dire pourtant que tous les Arts, tous les talens, ſe tiennent par quelque endroit. Le goût de perfection eſt le même dans tout ce qui dépend du génie. Si la culture manque, une infinité de talens demeurent enſevelis. Lorſque le vrai goût ſe réveille, ces talens alors, tirant un ſecours mutuel les uns des autres, brillent d'une manière particulière. Le malheur eſt que cette perfection même, quand elle eſt arrivée à ſon ſuprême dégré, eſt un avant-coureur de la décadence de Arts & des Sciences, qui ne ſont jamais plus près de leur ruine, que quand ils en paroiſſent plus éloignés; tant il y a d'inſtabilité & de variation dans toutes les choſes humaines.

Je deſirerois de pouvoir placer ici un excellent mémoire de M. le comte de Caylus ſur l'amour des beaux Arts & de l'extrême conſidération, que les Grecs avoient pour ceux qui les cultivoient avec ſuccès. Mais, il faut donner des bornes à un article déjà fort long. Je me contenterai donc d'indiquer ce mémoire au Lecteur, qui le trouvera parmi ceux de l'Académie des Inſcriptions & Belles Lettres.

V. Il eſt important, en liſant les Auteurs, d'y remarquer ſoigneuſement l'origine des Arts & des Sciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chûte, les faits rares & curieux, qu'on y trouve ſur ce ſujet, les Hommes illuſtres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude, en accordant leur protection aux perſonnes, qui ſe diſtinguoient en quelque genre que ce fût; & l'on ne doit pas omettre les découvertes, qui ont échappé aux recherches des Anciens, & qui étoient réſervées pour les ſiécles poſtérieurs.

VI. Une dernière réflexion à faire ſur les Arts, c'eſt qu'ils ont reçu des honneurs divins dans certains lieux. Arrien nous apprend que les Gadariens adoroient la pauvreté en même-tems que les Arts, qu'ils joignoient enſemble dans le même culte, parce qu'en effet, la pauvreté eſt la mere de l'invention.

ART Éristique. *Voyez* Éristique.

ART Poëtique. *Voyez* Poësie & Poëtique.

ART Mnémonique. *Voyez* Mnémonique.

ART des Esprits, *ou* Art Angélique. C'est un moyen superstitieux pour acquérir la connoissance de tout ce qu'on veut sçavoir, avec le secours de son Ange Gardien, ou de quelque autre bon Ange.

On distingue deux sortes d'Art Angélique; l'un obscur, qui s'exerce par voie d'élévation ou d'extase; l'autre clair & distinct, qui se pratique par le ministére des Anges, qui apparoissent aux hommes sous des formes corporelles, & qui s'entretiennent avec eux.

Ce fut, peut-être, de cet Art, dont se servit le pere du célebre Cardan, lorsqu'il disputa contre les trois Esprits, qui soûtenoient la doctrine d'Averroës, recevant des lumières d'un Génie qu'il eut avec lui pendant trente-trois ans. Quoiqu'il en soit, il est certain que cet Art est superstitieux, puisqu'il n'est autorisé, ni de Dieu, ni de l'Église; & que les Anges, par le ministére desquels on suppose qu'il s'exerce, ne sont autres que des Esprits de ténébres, & des Anges de Satan. D'ailleurs, les cérémonies dont on se sert, ne sont que des conjurations, par lesquelles on oblige les démons, en vertu de quelque pacte, de dire ce qu'ils sçavent, & de rendre les services qu'on espére d'eux.

ART Notoire. C'est un autre moyen superstitieux, par lequel on promet l'acquisition des sciences par infusion & sans peine, en pratiquant quelques jeûnes, & en faisant certaines cérémonies inventées à ce dessein.

Ceux, qui font profession de cet Art, assurent que Salomon en est l'auteur, & que ce fut par ce moyen qu'il acquit, en une nuit, cette grande sagesse qui l'a rendu si célebre dans le monde. Ils ajoûtent qu'il en a renfermé les préceptes & la méthode dans un petit livre, qu'ils prennent pour modele. Voici la manière avec laquelle ils prétendent acquérir les sciences, selon le témoignage du P. Delrio. Ils ordonnent à leurs aspirans de fréquenter les Sacremens, de jeûner tous les vendredis au pain & à l'eau, & de faire plusieurs prieres pendant sept semaines. Ensuite, ils leur prescrivent d'autres prieres, & leur font adorer certaines images, les sept premiers jours de la nouvelle lune, au lever du soleil, durant trois mois. Ils leur font encore choisir un jour, où ils se sentent plus pieux qu'à l'ordinaire, & plus disposés à recevoir les inspirations divines. Ce jour-là, ils les font mettre à genoux dans une Église ou Oratoire, ou en pleine campagne, & leur font dire trois fois le premier verset de l'hymne, *Veni, Creator spiritus*, &c., les assurant qu'ils seront, après cela, remplis de science, comme Salomon, les Prophétes & les Apôtres.

Selon la manière prescrite dans le traité intitulé, *Ars Notoria*, l'aspirant, après les purifications, les prieres & les préparations or-

données, doit se servir d'un talisman d'or ou de parchemin vierge, avec des caractères gravés & les noms de quelques Anges. On met ce talisman sous l'oreille, quand on est au lit. L'Ange, dont ce talisman porte le nom, révéle, dit-on, ce que l'on souhaite de sçavoir, pendant le sommeil. Saint Thomas d'Aquin montre la vanité de cet Art; & plusieurs autres Écrivains prouvent que c'est une curiosité criminelle, par laquelle on tente Dieu, & un pacte tacite avec le démon. Aussi cet Art fut-il condamné comme superstitieux par la faculté de Théologie de Paris, l'an 1320.

ART DE SAINT ANSELME. C'est un moyen de guérir les plaies les plus dangereuses, en touchant seulement aux linges qui ont été appliqués sur les blessures. Ceux qui font ce métier, en rapportent l'invention à S. Anselme. Mais, Delrio assure que c'est une superstition inventée par Anselme de Parme, fameux magicien. Il remarque que ceux qui sont ainsi guéris, si toutefois ils guérissent, retombent ensuite dans de plus grands maux, & finissent d'ordinaire malheureusement leur vie.

ART DE SAINT PAUL, est une sorte d'Art notoire, que quelques superstitieux disent avoir été enseigné par S. Paul, après qu'il eut été ravi au troisième ciel. On ne sçait pas bien les cérémonies que pratiquent ceux, qui prétendent acquérir les sciences, par ce moyen, sans aucune étude & par inspiration. Mais, on ne peut pas douter que cet Art ne soit illicite. Et il est constant que Saint Paul n'a jamais révélé ce qu'il apprit dans son ravissement; puisqu'il dit lui-même qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de raconter.

ARTABANE I, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*a*) oncle de Phraate, qui étoit fils de Mithridate, & roi des Parthes. Après la mort de son neveu, Artabane fut placé sur le trône de Parthie. Bientôt après, ayant livré une bataille aux Thogariens, il y reçut au bras, une blessure, dont il mourut, vers l'an 129 avant J. C. Il eut, pour successeur, son fils Mithridate, qui, enflammé d'un noble desir de gloire, s'acquit, par ses beaux exploits, le surnom de Grand, & une réputation beaucoup au-dessus de celle de tous ses ayeux, quelques illustres qu'ils eussent été.

ARTABANE II, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*b*) l'un des descendans d'Arsace, fut élevé au païs des Daces, selon Tacite. C'est de-là que les Parthes, vers l'an de J. C. 17 ou 18, le firent venir pour le mettre sur le trône, à la place de Vonones. D'autres disent qu'il étoit déjà roi de Médie. Quoiqu'il en soit, Artabane fut d'abord vaincu & repoussé; mais, étant revenu avec de nouvelles

(*a*) Just. L. XXIV. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. V. pag. 205, 206, 272.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 3, 4, 58. L. VI. c. 31. *& seq.* L. XI. c. 8. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 620. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 383, 405, 591. *& suiv.* Tom. II. p. 14, 15, 101

forces, il battit Vonones, le chassa, & ceignit sa tête du diadême. Deux ans après, Artabane envoya des ambassadeurs à Rome, pour demander le renouvellement de l'amitié & de l'alliance du peuple Romain avec les Parthes. Les ambassadeurs avoient ordre d'ajoûter que le Roi, par respect pour Germanicus, viendroit jusqu'aux bords de l'Euphrate; mais, qu'en attendant il le prioit de ne pas souffrir que Vonones restât plus long-tems en Syrie, où il étoit à portée de cabaler avec les Grands de son royaume, & d'en troubler la tranquillité. Germanicus leur répondit, avec majesté, au sujet de l'alliance des deux Empires, & remercia le Roi de l'honneur qu'il lui vouloit faire avec autant de dignité que de modestie. A l'égard de Vonones, il le relégua à Pompeiopolis, sur les côtes de la Cilicie, tant pour obliger Artabane, qui l'en avoit prié, que pour mortifier Pison, à qui ce Prince banni étoit agréable, pour avoir fait assidument sa cour à Plancine, & l'avoir comblée de présens.

Artabane fut fidele aux Romains, & modéré à l'égard de ses sujets, tant qu'il craignit Germanicus. Mais, après la mort de ce général, il devint fier & orgueilleux par rapport aux Romains, & cruel & dur envers ses sujets. Ce changement venoit des heureux succès, qu'il avoit eus dans la guerre contre ses voisins, & du mépris qu'il avoit pour Tibère, que sa vieillesse rendoit incapable de former aucune entreprise hardie. Il poussa l'audace, jusqu'à s'emparer de l'Arménie, après la mort d'Artaxias, & d'y établir pour roi Arsace, l'aîné de ses fils. Il poussa également l'insolence, jusqu'à demander aux Romains, par ses ambassadeurs, la restitution des biens que Vonones avoit laissés dans la Syrie & dans la Cilicie, aussi-bien que les terres qui servoient autrefois de bornes aux royaumes des Perses & des Macédoniens, publiant avec une vanité ridicule, & en termes menaçans, qu'il s'empareroit de tous les païs que Cyrus, en premier lieu, & ensuite Alexandre avoient possédés.

Cependant, quelques seigneurs Parthes vinrent à Rome, à l'insçu d'Artabane, pour se plaindre de ce prince. Ceux des Grands, qui contribuérent le plus à envoyer à Rome cette ambassade secréte, furent Sinnaces, personnage dont la fortune égaloit la naissance, &, après lui, l'Eunuque Abdus, qui, malgré son défaut, étoit, suivant un ancien usage du païs, non seulement estimé chez les Parthes, mais même appellé au gouvernement. Ces deux mécontens firent entrer dans leur conjuration quelques autres Seigneurs; mais, comme ils ne pouvoient élever à la royauté aucun prince de la race des Arsacides, parce qu'Artabane avoit fait mourir tous ceux, qui étoient en âge de regner, ils prioient Tibère de leur envoyer Phraate, fils de leur Roi du même nom, & lui faisoient entendre qu'il suffisoit de montrer sur les bords de l'Euphrate ce rejetton de la famille d'Arsace, autorisé de lui,

pour le mettre en possession du trône.

Tibère, qui ne demandoit pas mieux que de voir réussir cette entreprise, fait prendre à Phraate les ornemens de la royauté, & le met en état d'aller remonter sur le trône de son pere, bien résolu cependant à ne point entrer en guerre, & à n'employer dans les affaires des nations étrangères, que la politique, la ruse & la négociation. Cependant, Artabane, informé des embûches qu'on lui dresse, est tantôt retenu par la crainte, tantôt enflammé du desir de se venger. Le délai, comme au reste de ces Barbares, lui semble servile & bas. Il trouve qu'il est plus digne de la majesté royale d'exécuter sur le champ son dessein. Mais, tout bien considéré, il jugea qu'il feroit mieux de feindre; de façon qu'il prit le parti d'inviter Abdus à sa table, de lui témoigner beaucoup d'amitié, & de lui faire donner cependant un poison, qui le consumât lentement. Pour Sinnaces, il dissimula avec lui son ressentiment, & l'amusa par des présens & par les emplois honorables qu'il lui confia. Mais, en attendant, Phraate tomba malade & mourut en Syrie, pour avoir changé la façon de vivre des Romains, à laquelle il s'étoit fait pendant un séjour de plusieurs années, en celle des Parthes, qui ne convenoit pas à son tempérament.

On substitua à Phraate, Tyridate, issu du même sang que lui. On fondit d'abord sur l'Arménie. Arsace fut emprisonné par ses ministres. Artabane, de son côté, n'eut pas plutôt appris ce qui se passoit, qu'il fit partir son fils Orodes, à la tête des Parthes, pour aller tirer vengeance de cette injure, & envoya ses officiers dans tous les lieux, où ils pouvoient lever des troupes mercénaires; mais, les Parthes furent vaincus. Le Roi, dans le dessein de se venger, vint avec toutes les forces de son royaume; & l'échec qu'il reçut, n'eût pas été capable de l'obliger à se retirer, si Vitellius, ayant rassemblé ses légions, n'eût répandu le bruit qu'il alloit se jetter dans la Mésopotamie, & par-là ne lui eût fait appréhender d'avoir les Romains eux-mêmes sur les bras. Alors, il renonça à l'Arménie, & se vit absolument abandonné; Vitellius exhortant les peuples à se détacher d'un Roi cruel dans la paix, & dont les défaites, dans la guerre, pouvoient causer la ruine de leur Empire. C'est pourquoi, Sinnaces, ennemi d'Artabane, comme on l'a déjà dit, prend avis de son pere Abdagéses & de quelques autres, qui ne s'étoient pas encore déclarés; & les trouvant déjà disposés par les pertes continuelles qu'avoit essuyées Artabane, il les engagea aisément dans la révolte. Aussi-tôt, tous les autres, qui, jusques-là, avoient obéi par crainte, plus que par affection, vinrent en foule se joindre à ces Seigneurs, dont ils n'attendoient que l'exemple pour secouer le joug. Il ne resta auprès d'Artabane que quelques étrangers, qui lui servoient de gardes, tous gens ban-

nis de leur patrie, incapables de distinguer le bien d'avec le mal, & toujours prêts à commettre les plus grands crimes pour de l'argent; seul motif par où on pût les engager.

Ce fut avec cette escorte qu'il s'enfuit au plus vîte sur les frontières de la Scythie, dans l'espérance de tirer du secours des Hyrcaniens & des Carmaniens, dont il étoit allié, & de voir peu à peu rentrer sous son obéissance les Parthes, toujours aussi favorables à leurs Princes absens, que portés à se soulever lorsqu'ils les avoient sous leurs yeux.

En effet, dès l'année suivante, qui étoit la 789e de la fondation de Rome, quelques Seigneurs rentrérent sous ses loix, les uns par crainte, les autres par jalousie contre Abdagéses, qui étoit alors trop puissant auprès du nouveau Roi, & disposoit seul de toutes les graces & de toutes les dignités. Ils trouvérent Artabane dans l'Hyrcanie, accablé de misére & d'ennui, & ne subsistant que de la chair des animaux, qu'il pouvoit tuer à coups de fléche.

A leur vue, il fut saisi de frayeur, & s'imagina qu'ils avoient été envoyés pour le surprendre. Mais, lorsqu'ils lui eurent protesté qu'ils venoient pour le remettre sur le trône, il se rassura, & leur demanda ce qui avoit donné lieu à un changement si prompt & si inespéré. Alors, Hiéron lui dit que Tiridate n'étoit qu'un enfant, qui, amolli par les délices de Rome, n'avoit, quoiqu'il fût du sang des Arsacides, que le nom & l'apparence de Roi; mais, que toute l'autorité étoit entre les mains & dans la maison d'Abdagéses.

Artabane, à qui un long regne avoit fait connoître le caractère des Parthes, s'apperçut bien que leur haine pour Tiridate étoit plus sincére que l'affection qu'ils lui avoient témoignée. C'est pourquoi, n'ayant différé qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour assembler les troupes auxiliaires des Scythes, il se mit promptement en chemin pour prévenir les efforts de ses ennemis, & ne pas donner le tems à ses amis de se réfroidir. Il eut soin de paroître dans l'état déplorable, où on l'avoit trouvé, afin que sa misére excitât la compassion des peuples. Il employa la ruse, les prieres, enfin tout ce qu'il crut capable de déterminer ceux qui doutoient encore, & de fortifier dans leurs sentimens ceux qui s'étoient déclarés pour lui. Tiridate ne fit qu'une très-foible résistance; ensorte que tous les Parthes rentrérent bientôt dans l'obéissance d'Artabane.

Lorsque Caius eut pris en main les rênes de l'Empire, Artabane, qui n'avoit témoigné que du mépris pour son prédécesseur, fut le premier à rechercher l'amitié du nouvel Empereur. Il eut avec Vitellius une entrevue, pour laquelle on dressa un pont sur l'Euphrate. Là furent réglées les conditions du traité à l'avantage des Romains. Artabane offrit de l'encens aux aigles Romains & aux

images des empereurs, Auguste & Caius ; & il donna en ôtage un de ses fils en bas âge, nommé Darius.

Depuis ce tems-là, Artabane éprouva, selon Josephe, une nouvelle révolution, qui le força de chercher une retraite chez Izate, roi d'Adiabène. Izate le recueillit, & négocia même si heureusement avec les Parthes rebelles, qu'ils consentirent à rappeller leur Roi fugitif. Il revint donc ; mais, il ne jouit pas longtems de sa bonne fortune. Il mourut peu de tems après son rétablissement, laissant pour successeur Gotarze, l'un de ses fils. C'étoit l'an de J. C. 50 ou environ.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*a*) fils du précédent, & par conséquent, frere de Gotarze. Celui-ci, héritier de la cruauté, aussi-bien que du trône de son pere, fit périr Artabane, avec la femme & le fils de ce Prince malheureux. Il convient d'avertir qu'il y en a qui confondent cet Artabane tué par Gotarze, avec Artabane leur pere commun. C'est d'après la remarque de M. Crévier que je les distingue.

ARTABANE III, *Artabanus*, Ἀρτάβανος. (*b*) Ce Prince regnoit sur les Parthes, du tems de Tite. Comme il s'étoit brouillé avec cet Empereur, il donna du secours à un imposteur, qui parut alors sous le nom de Néron. On ignore quel fut le sort de ce faux Néron. Pour Artabane son protecteur, il n'est guere connu, non plus dans l'Histoire. Plusieurs ne le mettent pas même au nombre des rois des Parthes.

ARTABANE IV, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*c*) fils de Vologèse, roi des Parthes. Il avoit un frere, auquel il disputa la couronne, après la mort de son pere. La victoire se déclara en sa faveur, & à peine étoit-il monté sur le trône, qu'il se vit menacé par Caracalla, empereur des Romains. Pour obtenir la paix, il fut obligé de lui livrer Tiridate & Antiochus, qui étoient venus chercher un asyle dans l'empire des Parthes. Peu de tems après, Caracalla, pour donner occasion à une rupture manifeste, imagina de demander à Artabane, sa fille en mariage, se promettant de deux choses l'une, ou que si sa proposition étoit acceptée, il acquerroit un droit sur l'empire des Arsacides, ou que si elle étoit refusée, ce seroit un affront, dont il auroit lieu de tirer raison par les armes.

Ce projet de mariage étoit également contraire aux mœurs des Romains & à celles de Parthes. Cependant, si nous en croyons Hérodien, Artabane, après quelque résistance, y donna les mains. On doit préférer, sans difficulté, avec M. de Tillemont, le témoignage de Dion, qui assure que le

(*a*) Tacit. Annal. L. XI. c. 8. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 201.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 530, 531. Tom. IV. pag. 237.

(*c*) Crév. Hist. des Emp. T. V. pag. 170, 173. & *suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 405.

roi des Parthes, pénétrant les desseins ambitieux & injustes de Caracalla, refusa persévéramment une alliance, dont il craignoit les suites les plus funestes. Il manqua néanmoins de précaution, & se laissa surprendre par Caracalla, qui, revenu à Antioche, & ayant fait tous ses préparatifs, se trouva tout d'un coup en état d'entrer en armes sur les terres des Parthes.

Artabane n'avoit point de troupes assemblées; & l'empereur Romain ne rencontra rien qui lui résistât. Cependant, Artabane ne tarda pas à faire des préparatifs; mais, Caracalla fut tué sur ces entrefaites; & dès que Macrin eut été revêtu de la dignité impériale, Artabane lui déclara la guerre. Macrin, effrayé de l'approche de ce Prince, fit auprès de lui des démarches de timidité. Il lui renvoya les prisonniers, emmenés par les Romains dans la campagne précédente. Il lui proposa la paix, s'excusant de la rupture sur Caracalla, qui n'étoit plus. Artabane, hautain par caractère, & devenu plus fier encore, parce qu'il se voyoit recherché, d'ailleurs méprisant Macrin, comme un homme de fortune, qui ne méritoit pas le rang auquel il étoit élevé, ne se contenta pas de ce qui lui étoit offert. Il y ajoûta des conditions très-onéreuses. Il exigea que les Romains rétablissent les forts, qu'ils avoient ruinés dans son païs, & les villes qu'ils avoient saccagées. Il prétendit que la Mésopotamie devoit lui être restituée, & qu'il lui falloit un dédommagement pour les pertes, que son royaume avoit souffertes, & pour les sépulcres de ses ancêtes détruits & profanés. Quelque désir que Macrin eût de la paix, il ne put pas se soumettre à des loix si dures; & ce fut pour lui une nécessité de combattre.

Les armées se rencontrérent près de Nisibe; & dans une première action, qui s'engagea au sujet de l'eau que les deux camps ennemis se disputoient, les Romains eurent le désavantage. Ils n'eurent pas un meilleur succès dans une seconde bataille. Macrin, deux fois battu, & mal obéi de ses troupes parmi lesquelles commençoit à fermenter l'esprit de révolte, recourut de nouveau à la négociation. Heureusement, pour le succès de sa démarche, Artabane avoit de fortes raisons de s'y prêter. Les Parthes, peu accoûtumés à tenir long-tems la campagne, s'ennuyoient de la guerre, & vouloient retourner dans leur païs. D'ailleurs, comme ils ne faisoient jamais de provisions, ils souffroient beaucoup de la disette. Macrin en fut quitte pour de l'argent; & moyennant deux cens millions de sesterces, qui furent donnés au roi des Parthes, ou distribués dans sa cour, il obtint la paix.

Dans la suite, un certain Artaxerxe, qui, selon quelques-uns, étoit un aventurier, souleva les Perses, ses compatriotes, contre Artabane, défit ce prince en trois batailles, le tua, & se fit reconnoître, en sa place, roi de tout l'Empire, dont les Parthes avoient été jusqu'alors la nation dominante.

M. de Tillemont, d'après le P. Pétau, place cette révolution sous l'an de J. C. 226, du régne d'Alexandre Sévére 4 & 5. Ainsi, l'empire des Arsacides, fondé l'an de Rome 502, & éteint en l'année 977, aura duré 475 ans.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάβανος, (*a*) frere de Darius, roi de Perse, & par conséquent fils d'Hystaspe, fut un prince recommandable par d'excellentes qualités. Dans le tems que Darius se disposoit à entreprendre la guerre contre les Scythes, alléguant pour raison, l'irruption qu'ils avoient faite anciennement dans l'Asie, mais n'ayant, dans le fond, d'autre but que de satisfaire son ambition, & d'étendre ses conquêtes, Artabane, son frere, pour qui il avoit un grand respect, & qui, de son côté, n'avoit pas moins de zéle pour les véritables intérêts du Roi, se crut obligé dans cette occasion de lui découvrir ses sentimens, avec toute la liberté que demandoit l'importance de l'affaire. Il n'y avoit que le zéle généreux d'un frere uniquement occupé de la gloire de son Prince & du bien public, qui pût inspirer une telle liberté. Mais aussi, il n'y avoit, du côté du Prince, qu'une parfaite modération capable de la souffrir. Darius, comme Tacite le remarque d'un grand Empereur, avoit sçu joindre deux choses, qui, pour l'ordinaire, sont inalliables, la souveraineté & la liberté. Loin de se choquer de celle, que son frere avoit prise, il le remercia de son conseil, mais il n'en profita pas.

Après la mort de Darius, vers l'an 485 avant J. C., deux de ses fils, se disputant la royauté, convinrent de prendre, pour arbitre de leur différend, Artabane, leur oncle, & de s'en rapporter sans appel à son jugement. Artabane prononça en faveur de Xerxès; & dans le moment même, son frere se prosterna devant lui, le reconnoissant pour son maître, & le plaça de sa propre main sur le trône, montrant, par cette conduite, une grandeur d'ame véritablement royale & infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines. Xerxès n'avoit pas moins d'ambition que son pere. Après avoir réduit l'Égypte, il se prépara à porter la guerre en Gréce; mais, avant que de s'engager dans une entreprise de cette importance, il crut devoir assembler son conseil, & prendre les avis de tout ce qu'il y avoit de plus grands & de plus illustres personnages à sa cour. Mardonius, courtisan flatteur, parla le premier; & son discours ferma la bouche à tous ceux qui étoient dans le conseil.

Dans ce silence général, Artabane eut le courage de prendre la parole. » Grand Roi, dit-il, en » s'adressant à Xerxès, souffrez » que je vous dise ici mon senti- » ment, avec la liberté qui con- » vient à mon âge & à vos inté- » rêts. Quand Darius, votre pere » & mon frere, songea à porter » la guerre contre les Scythes,

(*a*) Herod. L. IV. c. 83. L. VII. c. 10, 11. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 134, 135. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XXI. p. 130.

» je fis tout mon possible pour » l'en détourner. Vous sçavez ce » que lui coûta cette entreprise, » & quel en fut le succès. Les » peuples, que vous allez atta- » quer, sont infiniment plus à » craindre que les Scythes. Les » Grecs passent pour être, & sur » mer & sur terre, les meilleures » troupes qu'il y ait. Si les Athé- » niens seuls ont pu défaire l'ar- » mée nombreuse commandée » par Datis & par Artapherne, » que faut-il attendre de tous les » peuples de la Gréce réunis en- » semble ? Vous songez à passer » d'Asie en Europe, en jettant un » pont sur la mer. Et que devien- » drons-nous, si les Athéniens » vainqueurs font avancer leur » flotte vers ce pont, & le rom- » pent ? Je tremble encore, » quand je pense que, dans l'ex- » pédition de Scythie, on fit dé- » pendre la vie du Roi votre pere » & le salut de toute l'armée, de » la bonne foi d'un seul homme; » & que, si Hystiée le Milésien » eût, comme on l'y exhorta » fortement, rompu le pont qu'on » avoit jetté sur le Danube, c'en » étoit fait de l'empire Persan.

» Ne vous exposez point, Sei- » gneur, à un pareil danger, » d'autant plus que rien ne vous » y oblige. Prenez du tems pour » y réfléchir. Quand on a déli- » béré mûrement sur une affaire, » quel qu'en soit le succès, on n'a » rien à se reprocher. La précipi- » tation, outre qu'elle est impru- » dente, est presque toujours » malheureuse & suivie de fu- » nestes effets. Sur tout, grand » Prince, ne vous laissez point » éblouir, ni par le vain éclat » d'une gloire imaginaire, ni par » le pompeux appareil de vos » troupes. Ce sont les arbres les » plus élevés, qui ont le plus à » craindre de la foudre. Comme » Dieu seul est grand, il est en- » nemi de l'orgueil; & il se plait » à abaisser tout ce qui s'éleve; » & souvent les plus nombreuses » armées fuient devant une poi- » gnée d'hommes, parce qu'il rem- » plit ceux-ci de courage, & jette » la terreur parmi les autres. «

Après qu'Artabane eut ainsi parlé au Roi, il se tourna vers Mardonius, & lui reprocha le peu de sincérité ou de jugement, qu'il avoit fait paroître, en donnant au Roi une idée des Grecs, entièrement contraire à la vérité, & le tort extrême qu'il avoit de vouloir engager témérairement les Perses dans une guerre, qu'il ne souhaitoit que par des vues d'ambition & d'intérêt. » Au reste, » ajoûta-t-il, si l'on conclut pour » la guerre, que le Roi, dont la » vie nous est chere, demeure » en Perse. Et pour vous, puis- » que vous le desirez si forte- » ment, marchez à la tête des » armées les plus nombreuses que » vous aurez pu amasser. Cepen- » dant, qu'on mette quelque part » en dépôt vos enfans & les » miens, pour répondre du suc- » cès de la guerre. S'il est favo- » rable, je consens que mes en- » fans soient mis à mort; mais, » s'il est tel que je le prévois, je » demande que vos enfans, & » vous-même à votre retour,

» soyez traités, comme le mérite » le téméraire conseil, que vous » donnez à votre maître. «

Xerxès, qui n'étoit pas accoûtumé à se voir contredire de la sorte, entra en fureur. » Remerciez » les dieux, dit-il à Artabane, de » ce que vous êtes le frere de » mon pere, sans quoi vous porteriez, dans le moment même, » la juste peine de votre audace. » Mais, je vous en punirai autrement, en vous laissant ici parmi » les femmes, à qui vous ressemblez par votre lâche timidité, » pendant qu'à la tête de mes » troupes, je marcherai où mon » devoir & la gloire m'appellent. «

Le discours d'Artabane étoit très-mesuré & très-respectueux. Cependant, Xerxès en fut extrêmement choqué. Mais, quand son premier emportement de colère fut passé, & que la nuit lui eut laissé le loisir de faire réflexion sur les deux différens avis, qu'on lui avoit donnés, il reconnut qu'il avoit eu tort de maltraiter de paroles son oncle, & il ne rougit pas de réparer sa faute le lendemain en plein conseil, avouant nettement que le feu de la jeunesse & son peu d'expérience l'avoient fait manquer à ce qu'il devoit à un prince aussi respectable qu'étoit Artabane, & par son âge, & par sa sagesse; qu'il se rangeoit de son avis, malgré un songe qu'il avoit eu la nuit, où un phantôme l'avoit vivement exhorté à entreprendre cette guerre.

La nuit suivante, le même phantôme, si l'on en croit Hérodote, se montra encore au Roi, ajoûtant au premier discours qu'il avoit tenu, de nouvelles menaces. Xerxès en fit part à son oncle; & pour connoître si ce songe venoit des dieux ou non, il le pressa vivement de se revêtir des habits royaux, de monter sur le trône, & de passer ensuite la nuit dans son lit à sa place. Artabane lui parla très-sensément sur la vanité de ses songes, puis venant à ce qui le regardoit personnellement. » J'estime presque également, dit-il, » de bien penser par soi-même, » & de se rendre docile aux bons » avis d'un autre. Vous avez ces » deux qualités, grand Prince; & » si vous suiviez votre naturel, » vous ne vous porteriez qu'à des » sentimens de sagesse & de modération. Il n'y a que les discours empoisonnés des flatteurs, » qui vous poussent à des partis » violens, comme la mer, tranquille par elle-même, n'est » troublée que par une impression étrangère. Au reste, ce qui » m'a affligé dans le discours que » vous avez tenu à mon égard, » n'a pas été mon injure personnelle, mais le tort que vous » vous faisiez à vous-même par » votre mauvais choix entre deux » conseils qu'on vous donnoit, » rejettant celui qui vous portoit » à des sentimens de modération » & d'équité, & embrassant l'autre, qui ne tendoit au contraire, » qu'à nourrir l'orgueil & à irriter l'ambition. «

Artabane, par complaisance, passa la nuit dans le lit du Roi, & y eut la même vision qu'avoit eue Xerxès; c'est-à-dire, qu'en dor-

mant il vit un homme, qui lui faisoit de violens reproches, & qui le menaçoit des plus grands malheurs, s'il continuoit de s'opposer au dessein du Roi. Il céda pour lors & se rendit, croyant qu'il y avoit en cela quelque chose de divin; & la guerre contre les Grecs fut résolue.

Personne n'ignore que Xerxès, étant arrivé sur les bords de l'Hellespont, vit de-là toute la mer chargée de ses vaisseaux, & toute la terre couverte de ses troupes; & que faisant réflexion que de tant de milliers d'hommes il n'en resteroit pas un seul dans cent ans, il ne put refuser des larmes à l'instabilité des choses humaines. Artabane, qui ne perdoit aucune occasion de se rendre utile au jeune Prince, & de lui inspirer des sentimens de bonté pour son peuple, profitant de ce moment où il le trouvoit touché & attendri, lui fit faire une autre réflexion sur les miséres, qui accompagnent la vie de la plûpart des hommes, & qui la leur rendent si triste & si ennuyeuse. Il lui fit sentir en même tems l'obligation d'un Prince, qui, ne pouvant prolonger la vie à ses sujets, devoit au moins employer tous ses soins à leur en adoucir les peines & les amertumes.

Dans la même conversation, Xerxès demanda à son oncle, s'il persévéreroit encore dans son premier sentiment, qui étoit de ne point porter la guerre contre la Gréce, supposé qu'il n'eût pas vu les songes qui le lui avoient fait quitter. Artabane lui avoua qu'il n'étoit pas sans crainte, & que deux choses l'effrayoient. *Hé quoi donc*, reprit Xerxès? *La terre & la mer*, dit Artabane. *La terre, car il n'y a point de païs qui puisse nourrir une si nombreuse armée; la mer, car il n'y a point de ports capables de contenir un si grand nombre de vaisseaux.* Le Roi sentit bien la force de ce raisonnement; mais, ne pouvant plus reculer, il dit que, dans les grandes entreprises, il ne falloit pas examiner de si près tous les inconvéniens, qu'autrement on n'entreprendroit jamais rien; & que, si ses prédécesseurs avoient suivi une politique si scrupuleuse & si timide, l'empire de Perse ne seroit pas parvenu à ce point de grandeur où on le voyoit.

Artabane lui donna encore un autre avis fort sage, mais qui ne fut pas plus suivi. C'étoit de ne point employer les Ioniens contre les Grecs, dont ils tiroient leur origine; ce qui devoit les lui rendre suspects. Xerxès, après ce discours, lui fit beaucoup d'amitié, le combla de marques d'honneur, & le renvoya à Suse pour veiller, en son absence, à la garde de l'Empire, en le rendant dépositaire de toute son autorité.

Artabane avoit eu plusieurs enfans. Hérodote en nomme quelques uns, Artyphius, Bagasace. Chacun de ces Seigneurs avoit un commandement particulier dans l'armée de Xerxès.

ARTABANE, (*a*) *Artaba-*

(*a*) Corn. Nep. in Reg. c. 1. Just. L. III. c. 1. Diod. Sicul. pag. 278. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 260, 261.

nus, Ἀρτάϐανος, Hyrcanien de naiſſance, étoit capitaine des gardes de Xerxès, roi de Perſe, & même un de ſes premiers favoris. Ce ſeigneur, s'étant apperçu que la conduite du Roi, qui s'étoit livré au luxe & à la molleſſe, depuis qu'il avoit renoncé aux projets de guerre & de conquête, lui avoit attiré le mépris de ſes ſujets, crut que c'étoit une occaſion favorable de conſpirer contre ſon maître. Il porta ſes vues ambitieuſes juſqu'à ſe flatter de remplir ſa place & de monter ſur ſon trône. Une autre raiſon put bien auſſi le porter à ce crime. Xerxès lui avoit ordonné de faire mourir Darius, l'aîné de ſes fils; l'Hiſtoire ne nous apprend point pour quelle raiſon. Comme cet ordre avoit été donné au milieu d'un repas & dans la chaleur du vin, il crut que Xerxès l'oublieroit, & ne ſe hâta pas de l'exécuter. Mais, il ſe trompa. Le Roi ſe plaignit de n'avoir point été obéï.

Artabane craignit donc ſon reſſentiment, & crut devoir le prévenir. Il engagea, dans ſon complot, Mithridate, l'un des Eunuques du palais & grand chambellan du Roi; & par ſon moyen, il entra dans la chambre où couchoit le Prince, & le tua pendant qu'il dormoit. De-là, il alla trouver Artaxerxe troiſième fils de Xerxès. Il lui apprit le meurtre de ſon pere, & en chargea Darius, ſon frere aîné, comme ſi l'impatience de regner l'eût porté à commettre ce parricide. Il ajoûtoit que, pour ſe mettre pleinement en ſûreté, ſon deſſein étoit de ſe défaire encore de lui; qu'ainſi il étoit néceſſaire qu'il ſe tînt ſur ſes gardes. Ces diſcours ayant fait ſur Artaxerxe, encore jeune, toute l'impreſſion que ſouhaitoit Artabane, il alla ſur le champ dans l'appartement de ſon frere, & ſoûtenu par Artabane & par ſes gardes, il l'égorgea.

Hyſtaſpe, ſecond fils de Xerxès, étoit celui à qui la couronne appartenoit après Darius; mais, comme il ſe trouvoit alors dans la Bactriane, dont il étoit gouverneur, Artabane mit Artaxerxe ſur le trône, dans l'intention de ne l'y laiſſer que juſqu'à ce qu'il eût formé un parti aſſez fort pour l'en chaſſer, & y monter lui-même. La grande autorité dont il avoit joui, lui avoit acquis un grand nombre de créatures. Il avoit, outre cela, ſept fils tous grands de taille, bien faits, pleins de force & de courage, & élevés aux plus grandes dignités de l'Empire. Le ſecours qu'il s'en promettoit, étoit principalement ce qui l'avoit porté à ce deſſein ambitieux. Mais, pendant qu'il ſe hâtoit de l'amener à ſa fin, Artaxerxe ayant découvert ce complot, par le moyen de Mégabyze, qui avoit épouſé une de ſes ſœurs, travailla à le prévenir, & le tua avant qu'il eût pu éxécuter ſa trahiſon. Par ſa mort, ce Prince s'affermit dans la poſſeſſion du royaume. C'étoit l'an 465 avant l'Ere Chrétienne.

ARTABANE, *Artabanus*, Ἀρτάϐανος, (*a*) fils du précédent, étoit

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 125.

étoit capitaine de mille hommes, lorsque Thémistocle vint à la cour de Perse. Ce fut à cet officier que le général Athénien s'adressa d'abord. Il lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conséquence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur. Artabane lui répondit : » Étranger, les loix & les coûtumes » des hommes sont différentes. » Les uns estiment une chose » belle & honnête, & les autres » une autre ; mais, il est beau & » bon à tous de respecter & de » garder inviolablement les usages de leurs païs. On dit que » vous autres Grecs, vous préférez la liberté & l'égalité à » toutes choses ; & nous, dans » le grand nombre de belles & » bonnes loix que nous avons, » celle qui nous paroît la plus » belle, c'est la loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & » d'adorer cette image vivante » de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses. Si, te conformant donc à » nos coûtumes, tu veux l'adorer, il t'est permis de le voir & » de lui parler ; mais, si tu es » dans un autre dessein, tu ne » pourras parler à lui que par » tierce personne. Car, telle est » la coûtume en Perse. Le Roi » ne donne jamais audience, à qui » que ce puisse être, qui ne l'ait » adoré. «

Thémistocle, ayant ouï ces paroles, répondit : » Artabane, je » ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance » du Roi, votre maître ; & non » seulement j'obéirai moi-même » à vos loix, puisque telle est la » volonté du Dieu, qui a élevé » l'empire des Perses à ce haut » dégré de splendeur, mais je ferai ensorte que votre Roi sera » adoré par un plus grand nombre de peuples ; que cela ne » retarde donc point ce que j'ai à » lui communiquer. Mais, reprit » Artabane, qui lui dirons-nous » que tu es ? Car, à tes discours, » on voit bien que tu n'es pas un » homme ordinaire. C'est ce que » personne ne sçaura avant le » Roi, « repartit Thémistocle, au rapport de Phanias. Érathosthène, dans un traité qu'il avoit fait de la richesse, ajoûtoit que Thémistocle fut présenté & recommandé à Artabane par une femme Érétrienne, que ce capitaine entretenoit.

ARTABATE, *Artabatas*, (a) Ἀρταβάτας, Satrape de Cappadoce, du tems de Cyrus.

ARTABAZANE, *Artabazanus*, Ἀρταβάζανος, (b) l'un des fils de Darius, roi de Perse. Ce Prince en avoit trois de sa première femme, fille de Gobryas, tous trois nés avant qu'il fût parvenu à la couronne, & quatre autres d'Atosse fille de Cyrus, qui étoient nés depuis qu'on l'avoit choisi pour Roi. Artabazane, appellé par Justin Artémène, étoit

(a) Xenoph. pag. 230.

(b) Just. L. II. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 174. *& suiv.* T. V. p. 324. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 139. Tom. XIX. pag. 71.

l'aîné des premiers ; & Xerxès, des seconds.

Vers l'an 485 avant J. C., il y eut, entre ces deux jeunes Princes, une dispute, au sujet de la succession à l'Empire. Artabazane alléguoit en sa faveur, que comme il étoit l'aîné de tous ses freres, la coûtume & l'usage de toutes les nations lui adjugeoient la succession préférablement à tout autre. Xerxès répliquoit qu'il étoit fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avoit fondé l'empire des Perses ; & qu'il étoit plus juste que la couronne de Cyrus tombât à un de ses descendans, qu'à un autre qui ne l'étoit pas. Démarate I, roi de Lacédémone, qui, après avoir été déposé injustement par ses sujets, vivoit alors en exil à la cour de Perse, lui suggéra secrétement une autre raison ; c'est qu'Artabazane étoit à la vérité le fils aîné de Darius, mais que lui Xerxès étoit le fils aîné du Roi ; qu'ainsi Artabazane étant né, lorsque son pere n'étoit encore qu'homme privé, ne pouvoit prétendre par son droit d'aînesse qu'à ses biens propres ; mais, que pour lui, qui étoit le fils aîné du Roi, le droit de succéder à la couronne lui appartenoit. Il appuya cette raison de l'exemple des Lacédémoniens, qui n'appelloient à la succession du royaume que les enfans qui étoient nés, depuis que leur pere étoit Roi. La succession fut adjugée à Xerxès.

Justin, aussi-bien que Plutarque, place cette dispute après la mort de Darius. L'un & l'autre font remarquer la sage conduite de ces deux freres dans une conjoncture si délicate. Selon cette autre manière de rapporter le même fait, Artabazane étoit absent, quand le Roi mourut. Xerxès prit aussi-tôt toutes les marques de la royauté, & en exerça les fonctions. Dès que son frere fut arrivé, il quitta le diadême & la tiare qu'il portoit d'une manière qui ne convenoit qu'au Roi, alla au-devant de lui, & le combla d'honnêtetés. Ils convinrent de prendre pour arbitre de leur différend Artabane, leur oncle, & de s'en rapporter sans appel à son jugement. Pendant tout le tems que dura cette dispute, les deux freres se donnérent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présens, & se donnant même des repas, d'où l'estime & la confiance mutuelle écartoient de part & d'autre toute crainte & tout soupçon, & y faisoient regner une joie pure & une pleine sécurité ; spectacle bien digne d'admiration, s'écrie Justin, de voir que pendant que la plûpart des freres se disputent presque à main armée un médiocre patrimoine, ceux-ci attendoient, avec une modération si tranquille, un jugement qui devoit décider du plus grand Empire, qui fût dans l'univers.

Quand Artabane eut prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frere se prosterna devant lui, le reconnoissant pour son maître, & le plaça de ses propres mains sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'ame véritablement royale. Ce

prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'étoit point l'effet d'une adroite politique, qui sçait dissimuler dans l'occasion, & se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher. C'étoient respect pour le Roi, vraie affection pour un frere, & indifférence pour ce qui pique si vivement l'ambition des hommes. Pour Artabazane, il demeura toujours attaché aux intérêts de Xerxès, avec tant d'ardeur, qu'il perdit la vie à son service dans la bataille de Salamine.

Au reste, certains croyent que, pour dédommager Artabazane de la préférence, qui avoit été accordée à Xerxès, on lui donna le royaume de Pont, dont sa postérité a joui pendant dix-sept générations.

ARTABAZANE, *Artabazanus*, Ἀρταβαζάνος, (a) souverain de l'Atropatène & de quelques régions voisines, situées entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin, au-dessus de l'Arménie majeure, étoit le plus redoutable des Dynastes ou Rois, qui étoient dans le voisinage de Syrie. Aussi, fut-il le premier qu'Antiochus le Grand crut devoir attaquer. Dans cette vue, il partit de la Babylonie, passa le mont Zagrus, & ayant laissé l'Arménie sur sa gauche, il entra dans les états d'Artabazane.

Ce Prince étoit un vieillard fort cassé, qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée considérable, qu'il envoya faire sa soumission, & fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer. C'étoit vers l'an 220 avant l'Ére Chrétienne.

ARTABAZE, *Artabazus*, Ἀρτάβαζος, vel *Artabazes*, Ἀρτάβαζης. Ce nom a été commun à plusieurs Rois de différens païs.

UN SEUL ROI DE PONT,

du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazus*, (b) Ἀρτάβαζος, fils de Pharnace, joua un très-grand rôle à la cour de Perse sous Xerxès, & sous son fils Artaxerxe I.

L'an 480 avant J. C. Artabaze, qui commandoit le corps des Chorasmiens & des Parthes, fut celui qui couvrit la retraite de Xerxès, après la perte de la bataille de Salamine, & qui le conduisit jusques sur les bords de l'Hellespont. Il revint dans la Gréce, & commanda, avec Mardonius, l'armée des Perses en 479 avant l'Ére Chrétienne. On voit dans Hérodote que, si ce dernier eût suivi ses conseils à la bataille de Platée, les Perses se seroient rendus maîtres de la Gréce. Après la défaite de l'armée Persane & la mort de Mardonius, Artabaze sauva un corps de 40000 hommes, qu'il

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 349. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 410.

(b) Corn. Nep. in Pauf. c. 2, 4. Diod. Sicul. pag. 280, 281, 292. Herod. L. VII. c. 66. L. VIII. c. 126. *& seq.* L. IX. c. 65. *& seq.* Thucyd. pag. 84. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 227. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII, p. 141. T. XIX. pag. 77. *& suiv.*

reconduisit dans l'Asie mineure, à travers la Macédoine & la Thrace.

Neuf ans après, ou en 470, il fut choisi pour conduire une négociation secréte avec Pausanias, roi de Sparte, qui offroit de livrer la Gréce aux Perses. Ce Prince, se croyant outragé par le corps entier des Grecs, qui lui avoient ôté l'administration générale des affaires pour la donner à Aristide, sacrifia les devoirs les plus sacrés au desir de se venger. Xerxès, pour mettre Artabaze en état de conduire plus secrétement la négociation, le nomma à la Satrapie de la Dascylitide, qui comprenoit la Mysie & la Phrygie jusqu'à Éphése. Peut-être lui donna-t-on aussi alors la seigneurie des villes de Cius & d'Arrhina, qui étoient dans ce gouvernement, & que les Dynastes de Pont conservérent jusqu'à l'an 302 avant J. C.

Artabaze fut choisi 10 ans après, en 460, pour commander avec Mégabyse, fils du célebre Zopyre, l'armée destinée à marcher contre les Égyptiens révoltés. Douze ans après; c'est-à-dire, en 448, il étoit encore vivant, & il fut nommé avec le même Mégabyse pour conclure un traité de paix avec les Grecs, aux meilleures conditions qu'il seroit possible; car, leurs pouvoirs n'étoient point limités.

Cet Artabaze, selon M. Fréret, fut le cinquième ayeul de Mithridate, qui est regardé comme le fondateur du royaume de Pont; c'est-à-dire, que ce fut lui qui l'établit d'une manière plus solide que n'avoient fait ses prédécesseurs. Artabaze devoit être né l'an 516 avant J. C. Il étoit âgé de 36 à 37 ans lors de la bataille de Platée; & il n'avoit que 69 ans, lorsqu'il conclut le traité avec les Grecs en 448. Florus dit qu'Artabaze étoit issu de l'un des conjurés; c'est-à-dire, des seigneurs Persans, qui se révoltérent contre leur Roi. Cette expression, prise à la lettre, supposeroit que son pere Pharnace étoit fils de l'un d'entr'eux. Quoiqu'il en soit, Artabaze, suivant le même M. Fréret, doit être placé, avec Pharnace son pere, à la tête des rois de Pont. Et, en effet, nous apprenons de Pline que le plus ancien roi de Pont, ou de la Cappadoce septentrionale, se nommoit Pharnace.

UN SEUL ROI DES CARACÉNIENS,
du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazus*, (a) Ἀρτάβαζος, roi des Caracéniens vers la mer Rouge. Ce Prince, selon Lucien, commença à regner à 86 ans.

UN SEUL ROI DE MÉDIE,
du nom d'ARTABAZE.

ARTABAZE, *Artabazes*, (b) Ἀρταβάζης, roi des Médes Atropaténiens. Ce Prince soûtint, avec beaucoup de bonheur, la guerre contre Marc-Antoine, qui y avoit été engagé par Artabaze I, roi d'Arménie, & fils de Tigrane,

(a) Lucian. Tom. II. pag. 639.
(b) Dio. Cass. pag. 407, 418. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 394, 395.

ſur lequel il ſe vengea de ſes mauvais ſuccès. Artabaze, roi des Médes Atropaténiens, fit amitié avec Marc-Antoine, qui ſurprit le roi d'Arménie, & le fit amener à Alexandrie, chargé de chaînes d'or & d'argent, pour honorer ſon triomphe ou ſon entrée dans cette ville. Il revêtit auſſi le roi des Médes Atropaténiens d'une partie de l'Arménie.

Mais, ce dernier Prince, qui vainquit depuis les Parthes & Artaxias, fils du roi d'Arménie, avec le ſecours de Marc-Antoine, fut vaincu lui-même, & fait priſonnier, lorſqu'il ne fut plus ſoûtenu de ce ſecours. Apparemment qu'il ne demeura pas long-tems captif; car, ce doit être lui, à qui Cléopâtre envoya la tête du roi d'Arménie, ſon ennemi, l'an de Rome 724, 30 ans avant J. C.

ROIS D'ARMÉNIE,

*du nom d'*ARTABAZE.

ARTABAZE I, *Artabazes*, (*a*) Ἀρτάβαζης, fils de Tigrane, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Arménie. Lorſque Craſſus étoit ſur le point de marcher contre les Parthes, Artabaze vint le joindre à la tête de ſix mille chevaux bardés de fer, & trente mille hommes de pied, tous entretenus à ſes dépens. Ce Prince conſeilloit à Craſſus d'entrer dans le païs des Parthes par l'Arménie, parce que, non ſeulement ſon armée ſeroit dans l'abondance de toutes choſes qu'il fourniroit lui-même; mais, ce qui ſeroit encore très-avantageux pour lui, parce qu'il paſſeroit très-ſûrement & très-facilement, mettant devant lui de longues chaînes de montagnes & un païs boſſu, très-difficile & preſque impratiquable à la cavalerie qui faiſoit toute la force des Parthes. Craſſus le remercia aſſez froidement de ſa bonne volonté & des magnifiques ſecours qu'il lui offroit, & dit qu'il prendroit ſon chemin par la Méſopotamie, où il avoit laiſſé beaucoup de braves Romains. Cette réponſe entendue, Artabaze partit d'auprès de lui, & retourna dans ſes États.

Quelque tems après, ce Prince écrivit à Craſſus, que le roi Hyrodes lui étoit tombé ſur les bras avec une groſſe armée; que la guerre qu'il avoit à ſoûtenir, l'empêchoit de lui envoyer le ſecours qu'il lui avoit promis; mais, qu'il lui conſeilloit de ſe rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils puſſent unir leurs forces contre leur ennemi commun; que s'il ne vouloit pas ſuivre cet avis, il l'avertiſſoit au moins d'éviter ſur tout dans ſes marches & dans ſes campemens les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des lieux montagneux. Mais Craſſus, emporté par ſa colère & par ſon arrogance, ne daigna pas lui récrire, ni lui faire la moindre réponſe. Il dit ſeulement à ſes courriers: » Je n'ai pas le tems » préſentement de penſer aux af- » faires des Arméniens; bien-tôt, a

(*a*) Plut. T. I. p. 554. *& ſeq.* Dio. Caſſ. p. 128, 407, 415. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. II. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 273. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 195, 196. T. VIII. pag. 394. *& ſuiv.*

» j'irai en Arménie & je punirai » Artabaze de sa trahison. « Il accusoit ce Prince de trahison, parce qu'il ne lui envoyoit pas les secours qu'il lui avoit promis, sans penser aux raisons, qui l'empêchoient de tenir sa parole.

Dans la suite, Artabaze amena à Antoine six mille chevaux avec sept mille hommes de pied. Mais, bientôt après, désespérant des affaires des Romains, il se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût la principale cause de la guerre qu'Antoine avoit entreprise contre les Parthes. On le regarda comme le seul, qui eût privé le général Romain de l'honneur de terminer glorieusement cette guerre. Car, si les seize mille hommes de cheval, qu'il avoit emmenés de la Médie, eussent suivi Antoine, armés comme ils étoient à la manière des Parthes, & accoûtumés à combattre contre eux, quand les Romains auroient eu mis en fuite ceux qui seroient venus les attaquer, ces fuyards n'auroient pu, après leur défaite, se remettre & se rallier, & revenir si souvent à la charge. C'est pourquoi, tous les Romains irrités pressoient Antoine de se venger de ce roi d'Arménie; mais, Antoine, raisonnant en homme sage, ne lui reprocha point sa trahison, & ne retrancha rien des marques d'affection qu'il lui donnoit, & des honneurs qu'il lui faisoit à son ordinaire, parce qu'il sentoit qu'il n'avoit qu'une armée très-foible & qu'il manquoit de tout. Mais, long-tems après, étant rentré en armes dans l'Arménie, il fit si bien, par ses invitations & par ses belles promesses, qu'il l'engagea à venir se remettre entre ses mains. Alors il le retint prisonnier; & l'ayant mené lié & garrotté à Alexandrie, il y entra en triomphe.

On attribue la mort d'Artabaze à Antoine même, ou plutôt à Cléopâtre, qui envoya sa tête au roi des Médes, son ennemi. Ce fut vers l'an 30 avant J. C. Artaxias, fils de ce Prince infortuné, regna après lui. Mais, il n'eut pas un sort plus heureux que son pere.

Au reste, Artabaze étoit un prince très-sçavant. Il avoit fait en Grec des Tragédies, des Traités & des Histoires, dont une partie subsistoit encore du tems de Plutarque.

ARTABAZE II, *Artabazes*, Ἀρτάβαζης, (a) roi d'Arménie, qui succéda à Tigrane. Ce fut Auguste qui le mit en possession du trône des Arméniens. Ce Prince avoit rendu le même service au prédécesseur d'Artabaze. Les Parthes voyoient avec peine un royaume limitrophe de leurs États, tomber sous la dépendance de Rome. Ils soufflérent, sans doute, le feu de la révolte, qui s'excita contre Artabaze. Celui-ci fut chassé. Les Romains qui le soûtenoient, furent fort mal traités; & les Arméniens s'étant donné pour roi un autre Tigrane, les Parthes prirent les armes pour le maintenir sur le trône.

(a) Tacit. Annal. L. II. c. 3. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 188.

AUTRES PERSONNAGES, *du nom d'ARTABAZE.*

ARTABAZE, *Artabazus*, (*a*) Ἀρτάϐαζος, l'un des généraux des Perses, du tems de Cyrus. Il y en a qui lisent Artabate. Quoiqu'il en soit, cet officier général commandoit les archers, & ceux qui portoient des boucliers couverts de cuir.

ARTABAZE, *Artabazus*, (*b*) Ἀρτάϐαζος, fils de Pharnabaze & d'Apamée, étoit aussi général des troupes du roi de Perse. La Cappadoce étant venue à se révolter, l'an 362 avant J. C., Artabaze entra avec de grandes forces dans cette Province pour la remettre dans le devoir. Datamès, qui en étoit Satrape, & un des révoltés, s'avança contre lui à la tête d'une grosse cavalerie, & de vingt mille fantassins qu'il soudoyoit. Le beau-pere de Datamès, qui commandoit la cavalerie, voulant s'attirer les bonnes graces du Roi, & songeant pour l'avenir à sa sûreté, se détacha la nuit à la tête de ses escadrons, & marcha du côté où campoit Artabaze, auquel il avoit fait sçavoir, dès la veille, son dessein, & le tems auquel il devoit l'exécuter. Au moment que Datamès apprit cette défection, il assembla ses soudoyés; & leur promettant des récompenses proportionnées au courage qu'ils marqueroient en cette occasion, il atteignit les transfuges, dans le tems qu'ils se joignoient à l'armée du Roi. Et se jettant également sur les cavaliers qui le trahissoient & sur les troupes d'Artabaze, qui recevoient ces traîtres, il fit main-basse sur les uns & sur les autres.

Artabaze, qui ne comprenoit rien dans cette aventure, soupçonna le beau-pere de Datamès de lui avoir dressé une embuscade à lui-même; & il ordonna à ses troupes de repousser ces cavaliers, au lieu de les recevoir. Il paroît que le résultat de cette affaire ne fit qu'augmenter la réputation de Datamès.

Quelques années après, Artabaze se révolta aussi contre le roi de Perse, & résista de tout son pouvoir aux Satrapes, que le Roi avoit chargés de le soumettre. Il réussit même dans sa défense, tant qu'il fut soûtenu par l'Athénien Charès. Mais quand, après la retraite de ce dernier, il se vit seul, il invita les Thébains à joindre leurs armes aux siennes. Ils lui donnérent aussi-tôt Pammenès, qu'ils envoyérent en Asie à la tête de cinq mille hommes. Pammenès réussit extrêmement dans le secours, qu'il étoit venu porter à Artabaze. Il défit, en deux grands combats, les Satrapes armés contre le rebelle, & acquit une grande réputation aux Béotiens mêmes qu'il commandoit. Mais, peu de tems après, les Béotiens se réconciliérent avec le Roi, qui leur fit compter trois cens talens; c'est-à-dire, trois cens mille écus.

(*a*) Xenoph. pag. 130.

(*b*) Diod. Sicul. pag. 505, 527, 538. Q. Curt. L. III. c. 13. L. V. c. 9. *& seq.* L. VI. c. 5. L. VII. c. 3, 5. L. VIII. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. III. pag. 418. *& suiv.*

Artabaze, destitué de tout secours, succomba enfin, & fut obligé de se réfugier chez Philippe en Macédoine. Il y demeura environ quatre ans. Ce tems expiré, Mentor, autre général des Perses, dont Artabaze avoit épousé la sœur, obtint du Roi le pardon de sa révolte, & le fit aussi-tôt revenir, avec sa femme & ses enfans au nombre de vingt-un, dont il y avoit onze garçons & dix filles.

Artabaze devint, dans la suite, le plus grand confident de Darius, auquel il fut toujours fidele même dans ses malheurs. En effet, lorsqu'à la vue des troupes d'Alexandre le Grand, l'image du danger présent avoit saisi d'horreur les esprits & les cœurs de tout le monde; que pas un ne sçavoit que faire ni que dire, Artabaze, prenant la parole: » Nous nous sommes parés, dit-il, de nos plus » riches habits & de nos plus » belles armes, pour suivre le Roi » au combat, dans cette pensée » que nous espérons de vaincre, » & ne refusons pas de mourir. « Tous les autres en dirent autant.

Darius, après sa défaite, étant réduit à la dernière extrêmité, Artabaze lui parlant selon l'état des affaires, essaya de l'appaiser; & après l'avoir conjuré plusieurs fois de s'accommoder au tems, il le supplia d'excuser, ou l'ignorance, ou la folie de ceux, qui, tels qu'ils étoient, étoient à lui; de se souvenir qu'il avoit Alexandre sur les bras, qui étoit un pesant fardeau, quand même il auroit ses forces entières. Que seroit-ce donc, si le peu de gens, qui l'avoient suivi, l'abandonnoient? Darius crut Artabaze avec bien de la peine; de sorte que, quoiqu'il eût résolu de décamper, il ne quitta point le lieu, où il étoit. Quelque tems après, Darius fit appeller Artabaze, & lui ayant dit ce qu'il avoit appris de Patron, cet homme sage & fidele ne mit point en doute que le Roi ne dût passer au camp des Grecs, l'assurant que les Perses le suivroient dès qu'ils le sçauroient en danger. Mais, son destin l'entraînoit, il n'étoit plus capable de conseil; de manière que, pour dire le dernier adieu à Artabaze, qui étoit toute sa consolation dans cette extrêmité, il l'embrassa. Et ce cher ami le tenant aussi très-étroitement embrassé, après beaucoup de larmes répandues de côté & d'autre, il fallut l'arracher de-là par force; & le Roi s'étant couvert la tête, pour ne le point voir sortir dans ce désespoir, se coucha tout de son long le visage contre terre.

Dans la suite, comme Alexandre venoit de traverser l'Hyrcanie, Artabaze, avec quelques parens de Darius, ses enfans & une troupe de soldats Grecs, vint au-devant de lui. A son arrivée, le Roi lui toucha dans la main & lui fit beaucoup de caresses, à cause de l'amitié qui avoit été entre lui & Philippe, son pere, entre les bras duquel il s'étoit jetté autrefois, & plus encore à cause de la fidélité, qu'il avoit gardée à son Souverain, malgré toutes les faveurs qu'il avoit reçues de Philippe. Ce vénérable vieillard, ravi

d'un si bon accueil, dit à Alexandre : » Je prie le ciel qu'il fasse » fleurir éternellement votre Empire, & qu'il comble votre per- » sonne de bonheur. Pour moi, » j'avoue qu'ayant aujourd'hui » un si grand sujet de joie, il ne » me reste qu'un regret, c'est que » mon extrême vieillesse ne me » peut permettre de jouir long- » tems de votre bonté. « Il étoit âgé de quatre-vingt-quinze ans, & avoit, à ses côtés, neuf jeunes hommes ses enfans, tous bienfaits, nés d'une même mere, qu'il présenta au Roi, priant les dieux qu'ils ne vécussent qu'autant qu'ils seroient utiles à son service. Alexandre alloit le plus souvent à pied par les champs ; mais alors, il fit amener des chevaux pour lui & pour Artabaze, de peur que lui, étant à pied, ce bon vieillard n'eût honte de se voir à cheval.

Artabaze fut pourvu depuis du gouvernement de la Bactriane, qu'il ne garda pas long-tems, ayant prié Alexandre d'agréer qu'il s'en déchargeât à cause de sa vieillesse. Clitus en fut pourvu à sa place.

ARTABE, *Artaba*, (*a*) ancienne mesure des Égyptiens, qui, selon Isidore, contenoit soixante-douze septiers. Pappias, Fannius & plusieurs autres ont dit qu'elle contenoit trois boisseaux & un tiers de boisseau.

Quelques Auteurs prétendent que c'étoit une mesure des Perses, parce que l'auteur de la Vulgate s'en est servi dans Daniel, & qu'elle fut ainsi appellée d'Artabaze, général des armées Persanes, ou d'Artabane, fils d'Hystaspe & oncle de Xerxès. Elle étoit, ajoûte-t-on avec Hérodote, plus grande que le médimne Attique de trois chœnix. Mais, on ne sçait pas précisément ce qu'elle contenoit, & les Auteurs varient fort sur cela.

Suidas dit que c'étoit une mesure des Médes, & qu'elle étoit égale au médimne d'Athènes, qui contenoit six boisseaux Romains. Hésychius & Saint Épiphane disent la même chose. Le Scholiaste d'Aristophane dit que c'étoit une mesure des Perses & des Égyptiens. Le P. Kirker & le P. Rosweid, après un auteur Grec, cité par Agricola, disent que c'étoit une mesure d'Égypte, qui contenoit cinq boisseaux, & que le boisseau d'Égypte, comme celui d'Italie, contenoit huit chœnix.

Le P. Kirker, pour accorder tous ces sentimens, distingue trois Artabes, l'une qui contenoit un médimne Attique & six chœnix ; une autre qui ne contenoit qu'un chœnix ; & une troisième qui étoit de cinq boisseaux.

Le Scholiaste d'Aristophane, prétend que le mot *Artabé* est à la fois un nom Persan & Égyptien.

ARTABÉE, *Artabæus*, (*b*) fils d'Erope, avoit deux freres, nommés l'un Héromène, l'autre Alexandre Lynceste. Ils étoient tous trois des premiers officiers de Philippe, roi de Macédoine, &

(*a*) Dan. c. 14. v. 2.

(*b*) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

ils eurent part à la mort de ce Prince. Son fils Alexandre le Grand punit du dernier supplice Artabée & Héromène. Pour Alexandre Lynceste, il lui pardonna son crime. Mais, Alexandre Lynceste loin d'en sçavoir gré au Roi, le haïssoit mortellement, sur tout à cause de la mort de ses deux freres. Il forma même des complots contre sa personne, dont on peut voir un abrégé à l'article de cet officier ingrat.

ARTACAME, *Artacama*, (*a*) ville du païs des Ariens. Cette ville, après avoir reçu la loi d'Alexandre le Grand, étant venue à se révolter, Cratère alla l'assiéger. Le roi vint le joindre, lorsqu'il étoit sur le point de l'emporter; & même il attendoit son arrivée pour lui laisser l'honneur de de la prise. Alexandre fit donc avancer ses batteries; & les Barbares effrayés, tendant les mains de dessus les murs, le suppliérent de réserver sa colere contre Satibarzane, auteur de la révolte, & de ne pas la décharger sur eux qui imploroient sa clémence, & s'abandonnoient à sa discrétion. Le roi ne leur pardonna pas seulement, mais il les remit en possession de leurs biens.

ARTACAME, *Artacamas*, Ἀρτακάμας, (*b*) Satrape de Phrygie, du tems de Cyrus.

ARTACE, *Artace*, Ἀρτακὴ, (*c*) ville d'Asie sur la côte de la Propontide, près de Cyzique. Les Myléſiens la fondérent, l'an 694 avant l'Ére chrétienne. Cette ville, au rapport d'Hérodote, fut brûlée par les Phéniciens. Mais, il y a apparence qu'on la rétablit depuis, puisqu'on dit qu'elle subsiste encore sous le nom d'Artaqui dans la Turquie d'Asie.

On met dans l'Arménie une ville du nom d'Artace, & dans l'isle de Cyzique une montagne de même nom. Une forteresse de Bithynie sur le Pont-Euxin s'appella aussi Artace. On croit que c'est présentement une ville nommée Carpi.

ARTAGERSE, *Artagerses*, Ἀρταγέρσης, (*d*) capitaine des Perses. Il commandoit les Cadusiens à la bataille de Cunaxa. Cet officier, ayant rencontré Cyrus, poussa droit à lui, & lui cria: » O le plus injuste & le plus insensé des hommes, toi qui déshonores le nom de Cyrus, qui est le plus grand nom qui soit parmi les Perses, tu as fait faire à ces braves troupes Grecques un voyage très-malheureux pour leur abandonner au pillage les biens des Perses, & dans l'espérance de tuer le roi ton frere & ton seigneur, qui a autour de lui un million de serviteurs & d'esclaves, mille fois plus vaillans que toi, & tu vas l'éprouver sur l'heure; car tu vas perdre ici la tête; avant que d'avoir, seulement vu la face du Roi. » En finissant ces

(*a*) Q. Curt. L. VI. c. 6.
(*b*) Xenoph. pag. 230.
(*c*) Herod. L. VI. c. 33. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 607.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1015. 1016. Xenoph. pag. 168.

mots, il lui lança sa javeline de toute sa force. La cuirasse se trouva de si bonne trempe, que la javeline ne le perça point. Cyrus, ne fut point blessé; mais la violence du coup fut si grande, qu'il chancella sur son cheval. Et comme Artagerse faisoit tourner le sien, Cyrus lui lança sa javeline si heureusement au défaut de la cuirasse, qu'il lui perça le cou au dessus de la clavicule.

ARTAGERSE, *Artagerses*, Ἀρταγέρσης, (*a*) autre capitaine des Perses, & contemporain du précédent. Certains lisent Antagerse, au lieu d'Artagerse.

ARTAMAS, *Artamas*, (*b*) Ἀρτάμας, prince de la grande Phrygie, dont il est parlé dans le second livre de la Cyropédie de Xénophon. Ses troupes montoient à environ 48000 hommes, dont il y avoit huit mille de cavalerie.

ARTAMÈNE, *Artamenes*, nom commun à quelques Rois de Cappadoce, connus aussi sous celui d'Ariamne. *Voyez* Ariamne.

ARTAMNÈS, *Artamnes*, (*c*) pere d'Anaphas I, étoit fils de Smerdis, & celui-ci de Gamus ou Gallus; car les manuscrits de Photius sont corrompus en cet endroit.

ARTANIA, *Artania*, nom d'un mois de l'année Cappadocienne, autrement appellé Lytanos. *Voyez* Lytanos.

ARTAPATE, *Artapatas*, Ἀρταπάτας, (*d*) officier de Cyrus. C'étoit un de ceux qui avoient la charge de porter le sceptre du roi, selon Xénophon, qui nous le donne pour un homme très-fidele.

ARTAPHERNE, *Artaphernes*, Ἀρταφέρνης, (*e*) fils d'Hystaspe. Darius, son frere, à son retour de l'expédition de Scythie, lui donna le gouvernement de Sardes. Aristagore, qui avoit celui de Milet, ayant promis du secours aux principaux habitans de l'isle de Naxe, qu'on avoit chassés de leur païs, & n'étant pas assez puissant de lui-même pour exécuter ce qu'il avoit projetté, se rendit à Sardes, & communiqua l'affaire à Artapherne. Il lui représenta que c'étoit là une occasion très-favorable pour réduire Naxe sous la puissance du roi; que si une fois il en étoit maître, toutes les autres isles Cyclades tomberoient d'elles mêmes, l'une après l'autre, sous sa domination; qu'ensuite l'isle d'Eubée, qui étoit aussi grande que celle de Cypre, en étant tout auprès, seroit fort facile à conquérir; ce qui donneroit au roi un libre passage en Gréce, & les moyens de soumettre tout ce païs à son obeissance; qu'au reste, cette entreprise ne demandoit qu'une centaine de vaisseaux, pour être exécutée avec succès. Artapherne goûta si fort cette proposition, qu'au lieu de cent vaisseaux, qu'Aristagore lui deman-

(*a*) Xenoph. pag. 262.
(*b*) Xenoph. pag. 39.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 66.

(*d*) Xenoph. pag. 260.
(*e*) Herod. L. V. c. 25. *& seq.* L. VI. c. 1. Just. L. II. c. 10. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 63, 144. *& suiv.*

doit, il lui en promit deux cens, pourvu qu'il obtînt le consentement du roi.

Celui ci, ébloui par les grandes espérances dont on le flattoit, ne manqua pas d'approuver extrêmement cette entreprise, qui pourtant n'étoit qu'injustice, qu'ambition démesurée, que perfidie de la part d'Artapherne & d'Aristagore. Aucune considération ne l'arrêta un moment; & il consentit très-volontiers à ce qui lui étoit proposé.

Dès qu'Artapherne eut obtenu le consentement du roi pour cette entreprise, il se mit en devoir de l'exécuter. Afin de cacher son dessein & de surprendre ceux de Naxe, il fit courir le bruit que la flotte alloit vers l'Hellespont; & il envoya au printems suivant à Milet le nombre de vaisseaux, dont il étoit convenu, sous le commandement de Mégabate, noble Persan de la famille royale d'Achémène. Mais, sa commission portant qu'il obéiroit aux ordres d'Aristagore, ce fier Persan ne put supporter d'être sous le commandement d'un Ionien, qui d'ailleurs agissoit à son égard avec hauteur & empire. Cette pique fit échoir l'entreprise. Mégabate en rejetta toute la faute sur Aristagore, & le décria absolument auprès d'Artapherne. Aristagore, ne voyant pas d'autre expédient pour se tirer d'affaires, que la révolte, secoua le joug des Perses, & entraîna dans son parti toute l'Ionie.

Vers ce même tems, Hippias, fils de Pisistrate, tyran d'Athenes, ayant été banni de cette ville, environ dix ans auparavant, après avoir essayé inutilement divers moyens pour s'y rétablir, se rendit enfin à Sardes, & s'adressa à Artapherne. Il eut l'adresse de s'insinuer si bien dans son esprit, qu'Artapherne écouta favorablement tout ce qu'il lui dit pour lui rendre les Athéniens odieux, & l'irriter contre eux. Les Athéniens en ayant eu avis, lui envoyérent une ambassade à Sardes, pour le prier de ne point écouter ce que leurs proscrits pouvoient dire à leur désavantage. La réponse fut que, s'ils vouloient vivre en paix, il falloit qu'ils rappellassent Hippias. Quand cette réponse arrogante eut été rapportée aux Athéniens, elle mit toute la ville en fureur contre les Perses. Aristagore y étant arrivé dans cette conjoncture, obtint, sans peine, tout ce qu'il demanda.

Les Athéniens résolurent d'abord d'envoyer vingt vaisseaux à son secours. La troisième année de cette guerre, les Ioniens ayant rassemblé toutes leurs forces, & assistés des vingt vaisseaux d'Athènes, & de cinq d'Erétrie, ville de l'isle d'Eubée, firent voile pour Ephèse; & y ayant laissé leurs vaisseaux, ils marchérent vers la ville de Sardes, qu'il trouvérent sans défense, & dont ils se rendirent maîtres, excepté la citadelle, où Artapherne se retira, & où on ne put le forcer.

Cependant Hystiée, l'un des courtisans de Darius, étant venu à Sardes, son génie intriguant lui fit former un complot contre

le gouvernement, dans lequel il attira un grand nombre de Perses. Mais, ayant reconnu, par quelques discours qu'il eut avec Artapherne, que ce gouverneur n'ignoroit pas la part qu'il avoit eue à la révolte d'Ionie, il comprit qu'il n'y avoit point de sûreté pour lui à rester plus long-tems à Sardes; & s'étant retiré secrétement la nuit suivante, il passa dans l'isle de Chio. De-là, il envoya une personne de confiance à Sardes avec des lettres pour ceux des Persans qu'il avoit gagnés. Cette personne le trahit, & remit ses lettres à Artapherne, par où tout le complot fut découvert, tous ses complices mis à mort, & son projet absolument déconcerté. Lui-même ayant été pris peu de tems après par les Perses, fut conduit à Sardes, où Artapherne le fit pendre sur le champ, sans en demander la permission à Darius, de peur que l'affection de ce prince pour Hystiée, ne le portât à lui accorder son pardon, & qu'il ne laissât en vie un dangereux ennemi, qui pourroit susciter de nouvelles affaires aux Perses. La suite fit voir que cette conjecture étoit bien fondée.

Il faut remarquer que Justin attribue à Artapherne ce fameux jugement par lequel Xerxès, après la mort de Darius, fut élevé sur le trône, préférablement à Artabazane, son frere. D'autres l'attribuent à Artabane.

ARTAPHERNE, *Artaphernes*, Ἀρταφέρνης, (a) fils du précédent. Il fut mis à la tête des troupes de Darius, avec Datis, Mede de nation, lorsque Mardonius, qui les commandoit en chef, eut été rappellé après un échec, causé par la jeunesse & le peu d'expérience de ce général.

ARTAPHERNE, *Artaphernes*, Ἀρταφέρνης, (b) seigneur qui fut envoyé en ambassade aux Lacédémoniens par Artaxerxe. Artapherne étoit chargé d'une lettre de la part de ce Prince, écrite en Assyrien, où il leur marquoit qu'il lui étoit venu plusieurs ambassadeurs de leur part, qui lui avoient exposé des choses si différentes, qu'il ne comprenoit point du tout ce qu'ils souhaitoient de lui; que dans cette incertitude, il avoit pris le parti de leur envoyer ce Persan, pour leur faire sçavoir que s'ils avoient quelque chose à lui proposer, ils n'avoient qu'à faire partir avec lui un homme de confiance, qui pût l'informer précisément de ce qu'ils desiroient. Cet ambassadeur, en arrivant à Eione sur la rivière du Strymon dans la Thrace, y fut pris vers la fin de cette année par un des amiraux de la flotte Athénienne, qui l'envoya à Athènes. Il y fut traité avec toutes les honnêtetés & tout le respect possibles, parce que les Athéniens cherchoient à se remettre dans les bonnes graces du Roi, son maître.

L'année suivante, dès que la saison permit de se mettre en mer,

(a) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 155.
(b) Thucyd. p. 285. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 395, 396.

ils le renvoyérent dans un vaisseau de l'État au dépens du public, & nommérent quelques-uns de leurs citoyens pour aller avec lui à la cour de Perse en qualité d'ambassadeurs. En débarquant à Ephèse, ils apprirent la mort d'Artaxerxe. Les ambassadeurs, ne jugeant pas à propos d'aller plus loin après cette nouvelle, prirent congé d'Artapherne, & s'en retournerent à Athènes.

ARTARIUS, *Artarius*, (*a*) frere d'Artaxerxe Lon-guemain, & gouverneur de Babylone. Mégabyze s'étant révolté, & Artaxerxe voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya son frere Artarius, & sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans le devoir. Leur négociation réussit. Le roi lui pardonna, & il revint à la cour. C'étoit vers l'an 446 avant J. C.

ARTASCHIS, *Artaschis*, *ou* ARTAXÈS, *Artaxes*, (*b*) pere du grand Tigrane. Ce Prince ayant fait une expédition dans l'Asie mineure, en rapporta les statues de Diane, d'Apollon & d'Hercule. Cette dernière passoit, suivant Moïse de Khorenne, pour être l'ouvrage de Scyllis & de Dipœnus, deux anciens sculpteurs de l'isle de Créte. Les Arméniens prirent cette statue pour la représentation d'un de leurs anciens Héros, qu'ils nommoient Vahaghen, & duquel la tradition débitoit beaucoup de fables.

ARTASÈS, *Artases*, *ou* ARTASCHISEH II, *Artaschiseh*, roi d'Arménie, ragna 41 ans, & finit vers l'an de J. C. 117. *Voyez* Arménie.

ARTASIR, *Artasir* (*c*) *ou* ARTAXERXÈS, *Artaxerxes*, roi d'Arménie. Ce fut après la mort de Khosroës I, l'an de J. C. 267, qu'Artasir fondateur de la Dynastie Persane des Sassanides, entra en Arménie, y brisa toutes les idoles élevées par les Arsacides, & rétablit dans les temples le feu sacré d'Oromaze.

Dans un discours du Patriarche Isaac, pour appaiser le mécontentement des seigneurs Arméniens contre leur roi Artasir, qui regna pendant six ans, & qui relevoit du roi de Perse Bahram II, il leur représente que, malgré le déréglement de ses mœurs, il est attaché à la religion Chrétienne, & fort éloigné des pratiques de celle des Perses.

ARTASYRAS, *Artasyras*, Ἀρτασύρας. Hyrcanien. Ce fut un des principaux seigneurs de la cour de Perse, sous le regne de Cambyse, qui l'admit dans sa plus intime confidence, jusqu'à lui révéler le secret de la mort de son frere. Artasyras, de concert avec l'Eunuque Bagapate, cachant toujours cette mort, fit succéder le Mage à Cambyse. Mais, voyant ensuite son secret éventé, il abandonna ce malheureux, &

(*a*) Roll. Hist. Anc. T. II. p. 285.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom XIX. pag. 100.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 100, 101.

favorisa de tout son pouvoir la conspiration formée contre lui. Le Mage ayant été tué, Darius témoigna sa reconnoissance à Artasyras, en lui conservant toute l'autorité dont il avoit joui sous les regnes précédens. Il semble qu'il soit mort à peu près en même tems que ce Prince. Artabane, son fils, lui succéda dans sa faveur & il s'est rendu célebre dans l'Histoire par ses crimes.

ARTASYRAS, *Artasyras*, Ἀρτασύρας. Celui-ci vivoit sous le regne de Darius Ochus, plus connu sous le nom de Darius Nothus. Il commanda les troupes, qu'on envoya dans l'Asie mineure contre Arsyte, frere du Roi, & Artyphius, qui s'étoient révoltés. La perte de deux batailles ne le découragea pas. Il en gagna une troisième, & engagea les rebelles à se rendre.

ARTASYRAS, *Artasyras*, Ἀρτασύρας, (a) officier du roi Artaxerxe Mnémon. Au moment que Cyrus venoit d'être tué à la bataille de Cunaxa, Artasyras, qu'on appelloit l'œil du Roi, passa à cheval près du lieu où il étoit. Il reconnut les Eunuques, qui témoignoient une grande affliction, & qui fondoient en larmes. Il s'adressa à celui qui paroissoit le plus fidéle & le plus attaché à son maître, & lui dit: *Pariscas, qui est celui que tu pleures ainsi assis près de lui? Eh, Seigneur Artasyras,* lui répondit Pariscas, *ne voyez vous pas que c'est Cyrus qui est mort.*

A ce mot, Artasyras étonné exhorta l'Eunuque à avoir bon courage, & à garder bien le mort; & le quittant, il pique à toute bride, & va trouver Artaxerxe, qui désespéroit déjà de ses affaires & croyoit tout perdu, & qui étoit dans un grand abattement, tant par la soif qui le brûloit, que par la blessure qu'il avoit reçue; & l'approchant, il lui crie, avec un transport de joie, qu'il venoit de voir Cyrus mort. D'abord, le premier mouvement du Roi fut de l'aller voir lui-même, & il commanda à Artasyras de le mener sur le lieu.

Cet Artasyras pourroit bien être le même que le précédent; & cela est assez vraisemblable.

ARTAVASDE, *Artavasdes*, Ἀρταουάσδης, nom commun à quelques princes, tant de Médie que d'Arménie. Ils sont connus aussi sous le nom d'Artabaze. *Voyez* Artabaze.

ARTAXATE, *Artaxata*, (b) Ἀρτάξατα, ville d'Arménie, dont on raconte ainsi l'origine, selon Plutarque. Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, s'étant retiré auprès d'Artaxès, roi d'Arménie, donna à ce Prince plusieurs conseils & plusieurs instructions très-utiles. Entre autres, ayant remarqué une

(a) Plut. Tom. I. pag. 1016, 1017.

(b) Strab. pag. 527. *& seq.* Ptolem. L. V. c. 13. Plin. L. VI. c. 9. Plut. Tom. I. pag. 513. Tacit. Annal. L. II. c. 56. L. VI. c. 33. L. XII. c. 50, 51. L. XIII. c. 41. Crév. Hist. Rom. Tom. VI. pag. 237, 238. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 403. Tom. II. pag. 213, 293. *& suiv.* Tom. IV. pag. 285.

heureuse situation dans un païs très-agréable & très-fertile, dont on ne profitoit point, & dont on ne faisoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville, & ayant mené Artaxès sur les lieux, il le lui montra & l'exhorta à élever la ville sur ce plan. Le Roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage; & en peu de tems, on vit là une grande & belle ville, qui porta le nom du Roi, & qui fut déclarée la capitale de l'Empire.

Cette ville s'appelloit aussi Artaxiasate, au rapport de Strabon. Cet Auteur lui donne la même origine que Plutarque; & il nous apprend qu'elle étoit située au milieu de la plaine d'Artaxène, dans un lieu qui formoit une presqu'isle; & que l'Araxe, qui en baignoit les murs, lui servoit de fortifications. L'isthme, ou la partie de la presqu'isle, qui n'étoit pas arrosée des eaux du fleuve, étoit ceinte d'un fossé & d'un rempart.

L'origine de la ville d'Artaxate l'a fait qualifier la Carthage d'Arménie. Lucullus faisant la guerre dans ce païs, du tems du roi Tigrane, vouloit absolument ruiner l'ouvrage du plus grand ennemi du nom Romain; mais il ne fut point secondé par ses troupes, qui refusérent de le suivre, à cause de la difficulté des chemins par où on les conduisoit. Ce qu'il ne put exécuter alors par lui même, Corbulon l'exécuta dans la suite.

En effet, ce général Romain vint attaquer Artaxate dans les premières années de l'Empire de Néron. Il dressa son camp dans le lieu même où il avoit été obligé de s'arrêter durant sa marche; & comme il n'étoit pas éloigné d'Artaxate, s'imaginant que Tiridate frere du roi Vologèse, s'y étoit retiré, il eut la pensée de laisser les bagages dans son camp, & d'aller pendant la nuit, avec l'élite de ses légions, investir la place, dans l'espérance d'y enfermer le Prince, & de se rendre maître de sa personne. Mais, il apprit par ses coureurs, que Tiridate avoit pris le large, & que l'on ne sçavoit s'il tourneroit du côté de la Médie, ou de l'Albanie. Ainsi, Corbulon se détermina à attendre le jour. Dès qu'il le vit paroître, il détacha les soldats armés à la legére, avec ordre de se répandre autour d'Artaxate, & de commencer l'attaque. Les habitans prirent le bon parti. Ils ouvrirent leurs portes, & par-là ils conservérent leur vie & leur liberté. Mais, la ville fut brûlée & rasée. Comme l'enceinte étoit fort grande, il auroit fallu y laisser une garnison considérable, & l'armée Romaine n'étoit pas assez forte pour se partager.

Dans la suite, Tiridate étant venu à Rome pour y recevoir de Néron la couronne d'Arménie, obtint de ce Prince la permission de rebâtir Artaxate. Et pour diriger & exécuter avec goût ce grand ouvrage, il emmena avec lui, lorsqu'il partit de Rome, un grand nombre d'ouvriers, dont Néron lui donna les uns, & les autres se laissérent gagner par les invitations & les présens du roi d'Arménie. A son retour, il travailla aussi-tôt

aussi-tôt à relever les murs de la capitale du royaume, dont il changea le nom en celui de Néronia. Cependant, cette ville a été ruinée depuis. On prétend qu'on voit encore, parmi ses ruines, le palais de Tiridate, que le tems n'a pas plus épargné que la ville. Les gens du païs, à ce que l'on dit, appellent les masures de ce palais Tact-Tardat, & les ruines de la ville Ardachat.

Au reste, le nom d'Artaxate s'écrit diversement dans les Auteurs. Tacite, par exemple, le fait indéclinable dans plusieurs endroits. On trouve, suivant l'édition que j'ai sous les yeux, *Artaxata*, au nominatif, à l'accusatif & à l'ablatif; & *Artaxatis*, au datif. *Artaxatis* ne peut être qu'un datif pluriel. Strabon paroît faire aussi le nom d'Artaxate indéclinable; mais, il employe le nombre singulier. Plutarque, au contraire, semble le décliner, & employe le nombre pluriel.

ARTAXERXE, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης. (a) Esdras donne ce nom au Mage, nommé Oropaste par Justin, Smerdis par Hérodote, Mardus par Eschyle, & Sphendadates par Ctésias.

Ce Mage, après la mort de Cambyse, usurpa l'Empire des Perses, feignant d'être Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyse avoit fait mourir. C'est ce Mage, nommé Artaxerxe, qui écrivit à ses gouverneurs de de-là l'Euphrate, qu'ayant reçu les avis qu'ils lui avoient donnés touchant les Juifs, il avoit fait consulter les Annales, & avoit trouvé que Jérusalem étoit une ville autrefois puissante, qui s'étoit révoltée contre les anciens Rois; qu'ainsi, il leur ordonnoit de faire signifier aux Juifs la défense qu'il leur faisoit de rebâtir Jérusalem, jusqu'à un nouvel ordre de sa part; ce qui fut ponctuellement exécuté. Ainsi, depuis l'an du monde 3483, les Juifs n'osérent travailler aux réparations des murs de Jérusalem, jusqu'en 3550, que Néhémie obtint d'Artaxerxe Longue-main la permission de les rétablir.

ARTAXERXE I, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, (b) surnommé LONGUE-MAIN, étoit fils de Xerxès roi de Perse, auquel il succéda vers l'an 465 avant J. C. Xerxès avoit été égorgé la nuit par Artabane, capitaine de ses gardes, qui aspiroit au trône; & ce perfide, se transportant dès la même nuit dans la chambre d'Artaxerxe, lui dit que Darius, son aîné, venoit d'assassiner son pere, & prétendoit envahir sa couronne; qu'ainsi il lui conseilloit de s'opposer vivement à ce dessein, avant qu'il l'exécutât, d'autant plus qu'en travaillant à la punition d'un fils parricide, il s'ouvriroit lui-

(a) Esdr. L. I. c. 4. v. 7. *& seq.*

(b) Diod. Sicul. pag. 278, 279. *& seq.* Plut. Tom. I. pag. 1011. Strab. pag. 735. Corn. Nep. in Themist. c. 9, 10. in Conon. c. 2. in Iphicr. c. 2. in Chabr. c. 2. in Datam. c. 2. *& seq.* in Reg. c. 1. Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 261, 266. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 263, 264. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 323.

même une voie au trône. Il s'engagea même à lui procurer le secours de la garde qu'il commandoit. Artaxerxe se laissa aisément persuader, & alla tuer sur le champ, avec ces gardes, son frere Darius. Artabane voyant que sa trahison lui réussissoit, prit ses fils avec lui, & leur ayant dit que le moment étoit arrivé de se saisir du trône, il porta un coup d'épée à Artaxerxe. Mais, comme il ne lui avoit fait qu'une legére blessure, Artaxerxe eut le tems de se reconnoître, & porta lui-même à Artabane un coup qui l'étendit mort par terre. Artaxerxe, si heureusement sauvé, succéda au royaume de son pere, qu'il venoit même de venger.

Quoiqu'Artaxerxe se vit délivré, par la mort d'Artabane, d'un dangereux compétiteur, il lui restoit encore deux obstacles à vaincre, avant que d'être paisible prossesseur de la couronne; l'un dans son frere Hystaspe, gouverneur de la Bactriane, l'autre dans le parti d'Artabane. Il commença par le dernier. Artabane avoit laissé sept fils & un grand nombre de partisans, qui ne tardérent pas à s'assembler pour venger sa mort. Il y eut entre eux, & ceux qui tenoient pour Artaxerxe une sanglante bataille, dans laquelle un grand nombre de nobles Persans perdirent la vie. Artaxerxe, ayant pris enfin le dessus, il extermina tous ceux qui étoient entrés dans cette conjuration. Il tira sur tout une vengeance exemplaire de ceux qui avoient eu part au meurtre de son pere, & particulièrement de l'Eunuque Mithridate, qui l'avoit trahi. Il le fit mourir du supplice des auges.

Artaxerxe, ayant dissipé le parti d'Artabane, se trouva en état d'envoyer une armée dans la Bactriane, qui soûtenoit le parti de son frere; mais, il n'y eut pas le même succès. Les deux armées en étant venues aux mains, Hystaspe conserva si bien son terrein, que s'il ne remporta pas la victoire, il n'eut aussi aucun désavantage; de sorte que les deux armées se séparérent avec un succès égal, & se retirérent chacune de leur côté pour se préparer à un second combat. Artaxerxe, ayant assemblé une plus grande armée que son frere, & ayant d'ailleurs tout l'Empire pour lui, le défit dans une seconde bataille, & ruina entièrement son parti. Cette victoire le rendit paisible possesseur de l'Empire.

Il fit alors des réglemens convenables à la situation, où il se trouvoit. Il dépосséda, avant toutes choses, tous les Satrapes qu'il crut lui être contraires, & donna leurs gouvernemens à ceux de ses amis, qu'il jugea les plus capables de les remplir. Il examina ensuite l'ordre des finances, l'état des troupes, & la situation des affaires. Enfin, portant ses attentions à tous les besoins du royaume, il s'attira l'estime universelle de ses sujets.

Ce fut vers Artaxerxe que Thémistocle, se réfugia, selon Thucydide, & au commencement de son regne. D'autres Auteurs, comme Strabon, Plutar-

que, Diodore de Sicile, placent cet événement ſous Xerxès, ſon prédéceſſeur. M. Prideaux ſe range de leur côté; & il croit auſſi que l'Artaxerxe dont nous parlons, eſt le Prince que l'Écriture appelle Aſſuérus, & dont Eſther fut l'épouſe. Mais, M. Rollin ſuppoſe avec le ſçavant Uſſérius, que ce fut Darius fils d'Hyſtaſpe, que cette illuſtre Juive épouſa. Quoiqu'il en ſoit, Thémiſtocle, ayant été admis à l'audience, ſe proſterna profondément devant le Roi, & l'adora. Puis ſe relevant, » Grand Roi, dit-il par » un truchement, je ſuis Thé» miſtocle Athénien, qui ayant » été banni par les Grecs, viens » ici chercher un aſyle. J'ai fait » à la vérité beaucoup de maux » aux Perſes, mais je ne leur ai » pas fait moins de bien par les » ſalutaires avis, que je leur ai » fait donner plus d'une fois; & » je ſuis en état de leur rendre » encore de plus grands ſervices » que jamais. Mon ſort eſt entre » vos mains. Vous pouvez mon» trer ici ou votre clémence, » ou votre colere. Par l'une, » vous ſauverez votre ſuppliant; » par l'autre, vous perderez le » plus grand ennemi de la Gre» ce. «

Le Roi ne lui répondit rien ſur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour ſon grand ſens & pour ſa hardieſſe. Mais, on dit qu'avec ſes amis, il ſe félicita de cette aventure, comme d'un très-grand bonheur; qu'il pria ſon dieu Arimanius d'envoyer toujours à ſes ennemis, de ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire ainſi de leurs plus grands perſonnages. On ajoûte que s'étant couché, l'excès de ſa joie fit qu'il s'écria trois fois tout endormi: *J'ai Thémiſtocle l'Athénien.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, il manda les plus grands ſeigneurs de ſa cour, & fit appeller Thémiſtocle, qui ne s'attendoit à rien que de triſte, ſur tout depuis que l'un des gardes, après qu'il eut entendu ſon nom, lui eut dit la veille, dans la ſalle même du Roi qu'il venoit de quitter: *Serpent de Grece, plein de ruſe & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Mais, la ſérénité, qui paroiſſoit ſur le viſage du Roi, ne lui annonçoit rien que d'heureux. En effet, il lui fit un accueil très-favorable, & lui dit qu'il commençoit par lui donner deux cens talens; ſomme qu'il avoit promiſe à quiconque le lui livreroit, & qui, par cette raiſon, lui étoit due, puiſqu'il avoit apporté lui-même ſa tête en ſe livrant à lui. Il lui ordonna enſuite de lui parler des affaires de la Gréce; mais, Thémiſtocle ne pouvant s'exprimer que par le moyen d'un truchement, pria le Roi de lui permettre d'apprendre la langue Perſane, eſpérant qu'alors il pourroit être en état d'expliquer mieux lui-même ce qu'il avoit à lui communiquer, qu'il ne le pouvoit faire par le moyen d'un autre. Il en eſt, dit-il, du diſcours de l'homme, comme d'une tapiſſerie à perſonnages, qui a beſoin d'être déployée & développée pour faire voir ce qu'elle renferme.

Cette grace lui ayant été accordée, Thémistocle, dans l'espace d'un an, apprit si bien la langue du païs, qu'il parvint à parler le Persan plus élégamment, que les Perses mêmes; & il fut en état dans la suite de s'entretenir avec le Roi sans truchement.

Ce Prince lui marqua une estime & une considération extraordinaires. Il lui fit épouser une dame des plus nobles familles de Perse. Il lui donna une maison & un équipage convenables, & lui assigna les revenus nécessaires pour s'entretenir honorablement. Il le menoit avec lui à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs & de tous ses divertissemens, & s'entretenoit souvent avec lui en particulier, jusqu'à donner de la jalousie & de l'inquiétude aux grands Seigneurs de sa cour. Il le présenta même aux Princesses, qui l'honorérent de leur affection, & lui donna les entrées chez elles. On rapporte, comme une marque particulière de faveur, que par son ordre spécial, il fut admis à entendre les leçons & les discours des Mages, & instruit par eux dans tous les secrets de la Philosophie.

Cependant, les Égyptiens ayant appris toute l'histoire de la mort de Xerxès, & jugeant que cet événement devoit avoir excité beaucoup de trouble & de désordre parmi les Perses, crurent que c'étoit là une occasion favorable de recouvrer leur liberté. Ainsi, rassemblant toutes leurs forces, & chassant tous ceux, qui levoient les tributs au nom des Perses, ils se déclarérent contre eux, & se donnérent un roi, nommé Inarus. Artaxerxe, apprenant la révolte de l'Égypte & la nouvelle guerre, qu'on lui préparoit, jugea à propos d'opposer aux Égyptiens une armée beaucoup plus forte que la leur. C'est pourquoi, il fit lever des troupes dans toutes les Satrapies. Il fit équiper une flotte, & ne négligea aucun des préparatifs convenables en cette occasion.

Il nomma pour général des troupes, qu'il destinoit contre l'Égypte, Achéménès, fils de Darius, & par conséquent son neveu, & lui donna une armée composée de cavalerie & d'infanterie, qui montoit à plus de trois cens mille hommes, & qu'il fit partir sur le champ. Achéménès ne fut pas plutôt arrivé en Égypte, qu'il se vit attaqué par les troupes des Égyptiens, jointes à celles des Athéniens. Ces dernières sur tout faisoient les plus grands efforts; & ayant renversé tous ceux qu'elles trouvérent devant elles, elles mirent en fuite l'armée entiere des Perses. Ceux-ci ayant perdu encore beaucoup des leurs en fuyant, leur armée presqu'entièrement défaite, se réfugia dans un quartier de Memphis, appellé la muraille blanche. Les Athéniens, qui ne devoient cette victoire qu'à leur courage, les poussérent jusqu'à les assiéger dans leur retraite. Artaxerxe, informé de ce désastre, envoya d'abord à Lacédémone des hommes fideles, & qui lui étoient attachés. Il les charga de grandes richesses, pour inviter les

Lacédémoniens à porter la guerre dans Athènes, afin que cette attaque fît revenir les Athéniens, malgré leurs victoires en Égypte, à la défense de leur propre païs. Mais, les Lacédémoniens n'entendirent point à cette proposition, & ne se prêtant à aucune liaison avec le Roi, ils renvoyérent ses offres & ses présens; de sorte que le Roi, renonçant à cette espérance, eut recours à d'autres ressources, & forma une nouvelle armée, à laquelle il donna pour chefs Artabaze & Mégabyze, deux hommes distingués par leur valeur, & les fit partir pour l'Égypte.

Lorsqu'ils virent tous les vaisseaux Grecs, arrangés au tour d'une isle du Nil, nommée Prosopis, ils entreprirent & vinrent à bout de dessécher le canal en cet endroit-là, de faire de l'isle un continent, & de laisser les vaisseaux à sec sur le terrein. Les Égyptiens, étonnés de cette opération, firent leur paix avec les Perses. Mais, les Athéniens abandonnés de leurs alliés, & voyant leurs vaisseaux inutiles, y mirent le feu pour en ôter tout usage à leurs ennemis. Il leur fut cependant permis de sortir tranquillement de l'Égypte. Dans la suite, ils attaquérent de nouveau les Perses. Et Artaxerxe, apprenant les pertes qu'il avoit faites dans l'isle de Cypre, tint aves ses confidens un conseil, au sortir duquel il crut important pour lui de faire la paix avec la Gréce. Ainsi, il écrivit aux généraux & aux Satrapes, qu'il avoit en Cypre, de chercher quelque moyen de traiter avec les Grecs.

Aussi-tôt, Artabaze & Mégabyze envoyérent des ambassadeurs à Athènes pour y porter leurs propositions. Les Athéniens les écoutérent favorablement, & renvoyérent d'autres ambassadeurs, à la tête desquels étoit Callias, fils d'Hipponicus. On conclut donc entre les Athéniens & leurs alliés d'une part, & les Perses de l'autre, un traité, dont les principaux articles furent que toutes les villes Grecques répandues dans l'Asie, seroient rendues à elles-mêmes, & se gouverneroient par leurs propres loix; que les Satrapes de Perse ne s'avanceroient point dans la mer à plus de trois journées de distance de leurs rivages; & qu'on ne verroit jamais aucun de leurs vaisseaux de haut-bord entre Phaselis & les Cyanées; que ces conditions étant observées par le Roi & par les gouverneurs de ses provinces, les Athéniens n'entreroient pas non plus en armes dans les terres de la domination du roi Artaxerxe. Ce traité ayant été conclu & juré de part & d'autre, les Athéniens retirérent leurs troupes de l'isle de Cypre, après avoir terminé une guerre très-glorieuse par une paix, qui l'étoit encore davantage. C'étoit l'an 449, avant l'Ére Chrétienne.

Artaxerxe, après avoir résisté pendant cinq ans aux vives sollicitations & aux importunités continuelles de sa mere, qui lui demandoit Inarus & les Athéniens, qui avoient été pris avec lui en

Égypte, pour les sacrifier aux manes de son fils Achéménès, les lui accorda enfin. Inarus fut crucifié, & le reste eut la tête tranchée. Mégabyze en fut au désespoir. Comme il leur avoit donné sa parole, qu'il ne leur seroit fait aucun mal, l'affront retomboit principalement sur lui. Il quitta la cour, & se retira en Syrie, dont il étoit gouverneur; & son mécontentement alla jusqu'à lever une armée, & à se révolter ouvertement.

Le Roi envoya contre lui Osiris, avec une armée de deux cens mille hommes. Cet Osiris etoit un des grands seigneurs de sa cour. Mégabyze lui livra bataille, le blessa, le fit prisonnier, & mit en fuite son armée. Artaxerxe le fit redemander; & Mégabyze le lui renvoya généreusement, dès qu'il fut guéri. L'année suivante, le Roi envoya contre lui une autre armée, dont il donna le commandement à Ménostane, fils d'Artarius, frere du Roi & gouverneur de Babylone. Ce général ne fut pas plus heureux que l'autre. Il fut aussi battu & mis en fuite. Et cette victoire de Mégabyze ne fut pas moindre que la précédente.

Artaxerxe, voyant qu'il ne le pouvoit réduire par la force, lui envoya son frere Artarius & sa sœur Amytis, qui étoit femme de Mégabyze, avec plusieurs autres personnes de la première qualité, pour le porter à rentrer dans son devoir. Leur négociation réussit. Le Roi lui pardonna, & il revint à la cour. Un jour qu'ils étoient à la chasse, un lion s'étant levé sur ses jambes de derrière prêt à se lancer sur le Roi, Mégabyze, effrayé du danger où il le voyoit, par affection & par zele pour lui, lança un dard, & tua le lion. Artaxerxe, sous prétexte qu'il avoit manqué de respect pour son Prince, en frappant la bête avant lui, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Sa sœur Amytis & sa mere Amestris eurent bien de la peine à obtenir que cette sentence fût changée en exil.

On est surpris de voir qu'un Prince, d'un esprit aussi solide qu'étoit Artaxerxe, ait été capable de prendre jalousie contre un seigneur de sa cour, parce que dans une partie de chasse, il avoit frappé le premier la bête qu'on poursuivoit. Y a-t-il, dit M. Rollin, une foiblesse pareille à celle-là, & est-ce là placer en Roi le point d'honneur? Cependant, l'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Un mot de Plutarque nous feroit croire qu'Artaxerxe eut honte de l'excès furieux, où cette fausse délicatesse de gloire l'avoit porté, & qu'il en fit une espèce de réparation publique. Car, selon cet Auteur, il déclara, par une ordonnance, qu'il seroit permis à quiconque assisteroit à la chasse avec le Prince, de lancer le premier un trait contre la bête, s'il le pouvoit; & il fut le premier, dit Plutarque, qui donna cette permission.

Artaxerxe mourut après un régne de 42 ans, suivant Ctésias, & de 40 seulement, selon Diodore de Sicile. A Artaxerxe suc-

céda Xerxès, le seul fils, qu'il avoit eu de la Reine Damaspie, qui mourut peu après, & le jour même que son fils Xerxès. C'est pourquoi, Bagoraze conduisit en même tems les corps du pere & de la mere en Perse. Artaxerxe laissa dix-sept enfans naturels, entre autres, Sécundianus, qui avoit pour mere Alogune de Babylone, Ochus & Arsite, tous deux fils d'une autre Babylonienne, que l'on nommoit Kismartidène. Du nombre de ces dix-sept enfans, étoient encore Bagapée & Parysatis, nés l'un & l'autre, d'une Babylonienne que lon appelloit Andia. Cette Parysatis fut mere d'Artaxerxe Mnémon & de Cyrus le jeune; à l'égard d'Ochus, il parvint dans la suite à la couronne. Mais, du vivant de son pere, il étoit Satrape d'Hyrcanie, & avoit épousé Parysatis, sa sœur.

Dans tous les tems, on a donné aux Princes des surnoms tirés non seulement des vices & des vertus de l'ame, mais encore des défauts & des bonnes qualités du corps. Les exemples en sont fréquens. Cet Artaxerxe fut appellé Longue-main; parce qu'il avoit une main plus longue que l'autre; ou, comme Strabon le prétend dans son quinzième Livre, parce qu'il avoit les bras si longs que, quand il les étendoit tout debout, il touchoit à ses genoux. Ce même Strabon est tombé sur ce sujet dans une grande faute de mémoire, ainsi que le lui a reproché Ruauld. Il a dit de Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe; car, jamais Darius n'a été appellé Longue-main.

(*a*) Artaxerxe Longue-main est connu dans l'Écriture. Ce fut lui qui permit à Esdras de retourner en Judée avec tous ceux qui le voudroient suivre, vers l'an du monde 3537. Ensuite, Néhémie obtint encore permission d'y retourner & de rebâtir les murs & les portes de Jérusalem, l'an du monde 3550, qui étoit la vingtième année du regne d'Artaxerxe Longue-main. C'est de cette année que les meilleurs Chronologistes prennent le commencement des soixante-dix semaines de Daniel. Ces semaines sont des semaines d'années, qui font quatre cens quatre-vingt-dix ans; c'est-à-dire qu'après quatre cens quatre-vingt-dix ans, ou soixante-dix semaines, le Christ sera mis à mort, au milieu de la soixante-dixième semaine. Cette soixante-dixième semaine commence au baptême de J. C., l'an du monde 4033. Sa mort en est le milieu. Elle arriva l'an du monde 4036 & demi. Elle finit en 4040, qui est la quatre cens quatre-vingt-dixième, depuis la vingtième du regne d'Artaxerxe Longue-main.

ARTAXERXE II, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, (*b*) surnommé

(*a*) Esdr. L. I. c. 6. v. 14. c. 7. v. 11. *&* *seq.* L. II. c. 2. v. 1. Dan. c. 9. v. 24.

(*b*) Just. L. V. c. 11. L. VI. c. 1, 6. L. X. c. 1, 2. Plut. Tom. I. pag. 1011, 1012. *&* *seq.* Diod. Sicul. pag. 389, 405. *&* *seq.* Corn. Nep. in Reg. c. 1. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 536.

MNÉMON, étoit petit fils d'Artaxerxe I, étant fils de Parysatis & de Darius Ochus, qui eut quatre enfans de cette Princesse. Artaxerxe étoit l'aîné, Cyrus le second, Oxanes & Oxathres les plus jeunes. Artaxerxe fut d'abord appellé Arsicas, ou Arsacas, qui étoit le nom général des Rois de Perse.

Cyrus fit paroître, dès son enfance, un naturel impétueux & violent. Artaxerxe, au contraire, paroissoit doux & modéré dans toutes ses actions & dans tous ses mouvemens. Il épousa par l'ordre du Roi & de la Reine, une femme très-belle & très-vertueuse, & la retint ensuite contre leur volonté. Car, Darius ayant tué le frere de cette femme, vouloit aussi la faire mourir. Mais, Artaxerxe se jetta aux pieds de sa mere, & fit tant par ses prieres & par ses larmes, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec baucoup de peine, que le Roi non seulement n'ôteroit point la vie à sa femme; mais encore qu'il ne l'éloigneroit point de lui. Cependant, sa mere avoit plus de tendresse pour Cyrus, & elle vouloit qu'il regnât après la mort de son pere. Mais, quoiqu'elle pût faire, elle ne put jamais obtenir cela de Darius, & l'aîné fut déclaré Roi sous le nom d'Artaxerxe. Cyrus étoit Satrape de la Lydie & des provinces maritimes de ces quartiers là.

Peu de jours après la mort de Darius, le roi Artaxerxe partit de sa capitale, & alla à la ville de Pasargades pour se faire sacrer, selon la coûtume, par les Prêtres de Perse. Dans cette ville-là, il y avoit un temple de la déesse, qui présidoit à la guerre. On peut conjecturer que c'étoit là même que Minerve. Il falloit que celui qui devoit être sacré, entrât dans ce temple; que là il quittât sa robe, & prît celle que l'ancien Cyrus portoit, avant que de devenir Roi, & qu'on y gardoit avec beaucoup de vénération; & qu'après avoir mangé une figue seche, il mâchât des feuilles de térébinthe, & avalât un breuvage composé de vinaigre & de lait. Dans le moment qu'Artaxerxe étoit près de faire toute cette cérémonie, Tisapherne arrive auprès de lui, & lui amene un des prêtres, qui avoit présidé à l'éducation de Cyrus, pendant son enfance, qui lui avoit enseigné la magie, & qui avoit été plus affligé qu'aucun des Perses, de ce que son éleve n'avoit pas été déclaré Roi. C'est pourquoi, sa déposition contre Cyrus en étoit d'autant plus croyable. Il l'accusoit d'avoir formé le dessein de dresser des embûches au Roi dans le temple, & lorsqu'il dépouilleroit sa robe, de se jetter sur lui & de le tuer. Cyrus fut arrêté; mais Parysatis sa mere obtint sa grace, & le fit renvoyer dans les provinces maritimes.

On dit qu'Artaxerxe étoit d'un

537. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 319. Tom. V. pag. 420, 421. Tom. VII. pag. 484. Tom. IX. pag. 146. *& suiv.* Tom. XIV. pag. 273. *& suiv.* T. XIX. p. 105, 109. T. XXI. p. 45, 46.

naturel pesant & paresseux; ce que la plûpart des gens prenoient pour une marque de douceur & d'humanité. Il est vrai qu'au commencement de son regne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe, dont il portoit le nom. Car, il se montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient. Il honoroit & récompensoit magnifiquement tous ceux, qui l'avoient mérité par leurs services. Quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'insulte. Quand on lui faisoit des présens, il marquoit être aussi aise que ceux qui les offroient, ou plutôt que ceux qui en recevoient de lui. Et quand il donnoit, c'étoit avec une joie qui marquoit sa bonté, son humanité & son inclination généreuse & libérale. Il recevoit de très-bon cœur les plus petites choses qu'on lui présentoit. Un certain Omisus lui ayant présenté un jour une grenade d'une excessive grosseur, *par le dieu Mithra*, s'écria t-il en la recevant, *cet homme rendroit bientôt une petite ville très-grande, si on la lui confioit.*

Une autrefois, le Roi étant en marche, comme chacun s'empressoit à lui faire des présens, les uns d'une chose, & les autres d'une autre, il y eut un pauvre homme de métier, qui ne trouvant rien à lui offrir, courut à la rivière, puisa de l'eau dans ses deux mains, & courut la lui présenter. Artaxerxe ravi lui envoya une coupe d'or avec mille Dariques. Un jour, Euclide de Lacédémone ayant dit plusieurs choses contre lui avec beaucoup d'insolence, il se contenta de lui faire dire par son capitaine des gardes: » Tu » peux dire contre le Roi tout » ce qu'il te plaît; & le Roi ne » peut non seulement dire, mais » faire tout ce que bon lui sem» ble. «

C'étoit une coûtume de tout tems observée, que personne ne mangeoit à la table du Roi que sa mere & sa femme, sa mere assise au-dessus de lui, & sa femme au-dessous. Artaxerxe y appella aussi ses deux jeunes freres Oxanes & Oxathres. Mais, ce qui plut aux Perses plus que tout le reste, ce fut de voir la reine Statira, sa femme, se faire porter par les rues dans une litière ouverte & sans rideaux, qui permettoit aux femmes de ses sujets de la saluer & de l'approcher. C'est pourquoi, la Reine étoit fort aimée du peuple. Cependant, les esprits inquiets & remuans, qui aimoient les nouveautés, disoient que les affaires demandoient un roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de biens ses serviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit besoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en soûtenir & pour en augmenter l'éclat. Cyrus se confiant donc à tous ces discours qu'on tenoit à la cour, autant & plus qu'à ceux qu'on tenoit autour de lui, se prépara à la guerre.

Comme ce jeune Prince s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi n'étoit pas résolu de com-

battre si-tôt, & qu'il ne se hâtoit pas d'en venir aux mains avec lui, mais qu'il avoit dessein d'attendre dans le fond de la Perse, que toutes ses forces, qui venoient de tous côtés, fussent assemblées, & que pour cet effet, il avoit tiré dans la plaine un retranchement, qui avoit dix toises de largeur & autant de profondeur, & qui s'étendoit dans un espace de quatre cens stades, depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & ce retranchement, on avoit laissé un chemin de vingt pieds de large, & ce fut par-là que Cyrus passa avec toute son armée. Le Roi négligea de lui disputer ce passage, & le laissa s'approcher de Babylone. On dit que Tiribase fut le premier qui eut l'audace de lui représenter qu'il ne devoit pas fuir ainsi le combat, & abandonner à l'ennemi les royaumes de la Médie, de Babylone & de Suze même, pour aller se cacher au fond de la Perse, lui sur tout qui avoit plusieurs fois autant de troupes que son ennemi, & dix mille Satrapes & capitaines meilleurs que Cyrus, & pour le combat & pour le conseil.

Ces paroles firent prendre à Artaxerxe la résolution de combattre. Il fit tant de diligence, que tout d'un coup il parut en bataille avec une armée de neuf cens mille hommes tous bien lestes & bien équipés, & étonna extrêmement les troupes de Cyrus, qui, par trop de confiance en leur courage, & par le mépris outré qu'elles avoient pour leurs ennemis, marchoient confusément & avec beaucoup de négligence, jusques-là qu'elles faisoient porter leurs armes; de façon que Cyrus eut beaucoup de peine à ranger ses troupes, & qu'il ne put le faire qu'avec beaucoup de tumulte & de bruit. Le Roi s'avança au petit pas & dans un grand silence. Cette belle ordonnance & cette discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre & de confusion dans une si grande multitude, & à entendre des cris barbares & désordonnés. Artaxerxe couvrit le front de sa phalange de ses meilleurs chariots armés de faulx, afin que, par l'impétuosité de leur course, ils ouvrissent & missent en piéces les bataillons ennemis, avant qu'ils pussent joindre les siens. Plusieurs Historiens ont eu soin de décrire cette bataille; mais, Xénophon est celui qui la décrit le plus vivement; car, dit Plutarque, on ne la lit pas, on la voit, & il tient toujours son Lecteur dans la chose même, comme si elle étoit présente; & il le fait entrer dans la passion comme s'il étoit au milieu du péril, tant il la représente naïvement & avec énergie.

Le lieu, où cette bataille se donna, étoit appellé Counaxa ou Cunaxa. Il étoit à cinq cens stades de Babylone. Cyrus, après avoir tué de sa main Artagerse, poussa son cheval contre le Roi, & le Roi vola à sa rencontre, tous deux sans dire une seule parole. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le Roi, & ne le blessa point. Le Roi lança sa javeline à Cyrus & le manqua; mais, il

frappa Tisapherne, homme d'un grand mérite, & fidele serviteur de Cyrus, & le tua. Alors, Cyrus lança sa javeline contre son frere. Le trait perça la cuirasse, & lui entra environ deux doigts dans l'estomac; de sorte que le Roi tomba de son cheval. Mais, s'étant relevé, comme un lion blessé par les chasseurs, qui n'en devient que plus furieux, il monte sur un autre cheval, & le pousse contre Cyrus, qui, tête baissée & sans aucun ménagement, se jettoit au travers d'une grêle de traits, qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frappe de sa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient aussi sur lui. Cyrus tombe mort. Les uns disent que ce fut du coup que le Roi lui porta; les autres assurent qu'il fut tué par un soldat Carien. Quoiqu'il en soit, Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de son frere par l'Eunuque Mésabate, poursuivit les ennemis jusques dans leur camp.

Artaxerxe n'oublia rien pour se rendre maître des Grecs, qui étoient venus avec Cyrus, lui faire la guerre jusques sous les murs de sa capitale; & il le desiroit avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses États. Mais, il n'en put venir à bout; car, les Grecs, après avoir perdu Cyrus leur général, & tous leurs capitaines, ne laissérent pas de se sauver du fond de son royaume, & pour ainsi dire, des portes de son palais, en montrant & faisant connoître par expérience que tout le fait du roi Artaxerxe & des Perses n'étoit qu'or, argent, luxe, délices, belles femmes, & du reste faste & vaine ostentation. Cela inspira à toute la Gréce une merveilleuse confiance en ses propres forces, & lui donna un très-grand mépris pour les Barbares, jusques-là que les Lacédémoniens crurent qu'il leur seroit honteux de ne pas profiter de la conjoncture pour délivrer de la servitude de ces Barbares les Grecs d'Asie. Leurs exploits firent concevoir à Artaxerxe une manière tout à fait nouvelle de faire la guerre. Il envoya en Gréce Hermocrate de Rhodes avec beaucoup d'or & d'argent, & lui ordonna de s'en servir pour corrompre ceux, qui avoient le plus de crédit & d'autorité dans les villes, & pour faire soulever toute la Gréce contre Lacédémone. Hermocrate s'acquitta fort bien de sa commission. Toutes les plus grandes villes se liguérent contre Lacédémone, & tout le Péloponnèse en fut ébranlé; de sorte que le conseil de Lacédémone fut contrait de rappeller Agésilaüs d'Asie. Et l'on rapporte qu'Agésilaüs, en se rembarquant, dit à ses amis, qui étoient auprès de lui, que le roi de Perse le chassoit d'Asie avec trente mille archers. C'est parce que la monnoie de Perse avoit un archer pour empreinte. En un mot, après qu'Artaxerxe, par la grande bataille navale que ses lieutenans, Conon & Pharnabase, gagnérent près de Cnide, eut dépossédé les Lacédémoniens de l'empire de la mer, il attira à lui toute la Gréce; de

manière qu'il donna aux Grecs, aux conditions qu'il voulut, cette paix célebre, qui fut appellée la paix d'Antalcidas.

Artaxerxe fit une chose qui donna une très-grande satisfaction aux Grecs, & qui les consola de tous les déplaisirs, qu'il leur avoit faits. Il fit mourir un seigneur de sa cour, qui étoit leur plus grand & leur plus implacable ennemi; & Parysatis ne contribua pas peu à sa mort en aggravant par ses dépositions les charges, qui étoient contre lui. Cependant, le Roi délivré des soins & de l'embarras, que lui causoit la guerre contre les Grecs, songea à terminer celle de Cypre, qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit poussée foiblement; & il tourna le gros de ses forces de ce côté-là. La fin de cette guerre fut qu'Évagore demeureroit roi de Salamine seulement, & payeroit tous les ans un certain tribut.

Le Roi déclara la guerre aux Égyptiens, & envoya contre eux ses lieutenans, Pharnabase & Iphicrate. Mais, cette expédition fut malheureuse par la division, qui se mit entre ces deux généraux. Il alla en personne contre les Cadusiens, avec un armée de trois cens mille hommes de pied & de dix mille chevaux. Il entra dans leur païs, qui étoit âpre & difficile, toujours couvert d'épais nuages, qui ne produisoit ni bled ni fruit, & qui ne nourrissoit ses habitans, hommes de courage & belliqueux, qu'avec des poires & des pommes sauvages, & sans qu'il y prît garde, il se précipita dans une disette affreuse & dans de très-grands dangers; car, ses troupes ne trouvoient rien à manger, & il étoit impossible de faire venir des vivres d'ailleurs à cause des chemins difficiles & impratiquables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de somme qu'on tuoit; & elles devinrent bientôt si rares, que la tête d'un âne y valoit soixante drachmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne restoit que peu de chevaux, tous les autres ayant été consommés.

On fut contraint d'en venir à un accommodement avec l'ennemi. Le traité ayant été conclu & ratifié de part & d'autre, les Perses se mirent en chemin pour s'en retourner. Ni tout l'or, dont le Roi étoit couvert, ni sa robe de pourpre, ni ses pierreries, qui brilloient sur sa personne, & qui montoient à la somme de douze mille talens, ne l'empêchoient point de travailler & de fatiguer comme le moindre soldat. On le voyoit, le carquois sur l'épaule & le bras chargé de son bouclier, laisser son cheval & marcher le premier dans des chemins raboteux & difficiles; de sorte que tous les soldats voyant sa force, sa patience & son courage, excités par son exemple, devenoient si legers, qu'il sembloit qu'ils eussent des aîles; car, ils faisoient tous les jours plus de deux cens stades. Il arriva enfin à une de ses maisons royales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue,

& d'autant plus merveilleux, que toute la campagne des environs étoit nue & sans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faisoit un froid horrible, il permit à ses soldats de couper du bois dans son parc, sans épargner ses plus beaux arbres, ni ses pins, ni ses cyprès. Mais, ses soldats ne pouvant se résoudre à couper des arbres, dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la cognée lui-même, & commença à couper l'arbre, qui lui parut le plus beau & le plus grand; après quoi, les soldats ne ménagérent plus rien, coupérent tout le bois, qui leur étoit nécessaire, & allumérent tant de feux, qu'ils passérent la nuit sans aucune incommodité.

Ainsi, le Roi se vit de retour dans sa capitale, après avoir perdu dans ce voyage un grand nombre de braves gens & presque tous ses chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le méprisoit à cause de ses grandes pertes & du mauvais succès de son expédition, il eut pour suspects les plus grands de sa cour, en fit mourir un grand nombre par colère, & un plus grand encore par crainte & par timidité.

Le Roi, étant déjà vieux, s'apperçut que ses deux fils étoient en différend pour l'Empire; qu'ils faisoient des brigues & des cabales, & que cela partageoit tous leurs amis & toute la cour. Les plus sages & les plus raisonnables vouloient que, comme Artaxerxe avoit succédé à la couronne par droit d'aînesse, il la laissoit de même à Darius, qui étoit l'aîné. Mais, le puisné, nommé Ochus, homme vif & violent, avoit aussi un parti très-fort & très-nombreux. Artaxerxe voulant ôter à Ochus toute espérance de parvenir à la couronne, de peur qu'imitant l'audace de Cyrus, il n'excitât des guerres & des séditions dans ses États après sa mort, déclara héritier du royaume, après lui, son fils aîné Darius, qui étoit dans (*a*) sa cinquantième année, & lui permit de porter la pointe de son bonnet droite; ce qui étoit la marque de la royauté.

Artaxerxe avoit, outre les deux Princes, dont on vient de parler, plusieurs filles. Il avoit promis de marier Apama avec Pharnabase, de donner Rhodogune à Oronte, & de faire épouser à Tiribase Amestris. Il tint parole aux deux premiers, & trompa Tiribase; car, il épousa lui-même Amestris; & à sa place, il lui promit Atossa qui étoit la plus jeune.

(*a*) M. Dacier veut qu'on lise *dans sa vingt-cinquième année* au lieu de *cinquantième année*, croyant qu'il y a erreur dans le texte de Plutarque. Je croirois cependant qu'il n'y en a point du tout; car, selon le même Plutarque, Artaxerxe étoit déjà vieux, lorsqu'il déclara son fils Darius héritier de la couronne. Il paroît même qu'il ne dut pas survivre long-tems à cette déclaration. Et quand il mourut il étoit âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Ce ne seroit donc pas une chose bien étonnante que Darius son fils eût cinquante ans, lorsqu'il fut désigné pour lui succéder. Je dis plus, il y auroit de quoi s'étonner que ce Prince n'eût alors que vingt-cinq ans.

Mais, il le trompa encore; car, devenu passionnément amoureux d'Atossa, il l'épousa lui-même. Ce Prince avoit encore trois cens soixante concubines, toutes d'une beauté singulière.

Les marques de bonté & la préférence qu'Artaxerxe avoit données à son fils Darius, n'empêchérent pas ce Prince de conspirer bientôt après contre son pere. Déjà le nombre des conjurés étoit grand, & l'heure étoit prise, lorsqu'un Eunuque alla découvrir au Roi la conspiration & toutes les mesures qu'on avoit prises; car, il étoit parfaitement instruit que les conjurés devoient entrer la nuit dans son appartement, & le tuer dans son lit. Sur cette dénonciation, Artaxerxe pensa que ce seroit une fort grande imprudence de mépriser un si grand danger, en négligeant d'approfondir la conjuration, mais que c'en seroit une plus grande encore d'y ajoûter foi, sans aucune preuve certaine & indubitable. Voici donc ce qu'il fit pour s'assurer du fait. Il commanda à l'Eunuque qui lui avoit donné l'avis de s'attacher à ses gens & de les suivre; & cependant, il fit ouvrir le mur de sa chambre derrière son lit, & y fit une fausse porte, qu'il couvrit d'une tapisserie.

L'heure, que l'Eunuque lui avoit déclarée, étant venue, il attendit sur son lit, & ne se leva qu'après avoir vu les visages de ceux, qui venoient sur lui, & les avoir tous parfaitement distingués & connus. Quand il vit qu'ils tiroient leurs poignards, & qu'ils venoient à son lit, il leva promptement la tapisserie, & se sauva dans la chambre voisine, dont il ferma la porte sur lui en appellant au secours. Les meurtriers, se voyant découverts, & considérant que leur coup étoit manqué, prirent la fuite, & exhortérent Tiribase à s'enfuir de même, parce qu'il avoit été reconnu.

Tous ces conjurés se séparérent & s'en fuirent chacun de leur côté. Mais, Tiribase fut surpris & enveloppé par les gardes du Roi. Il se défendit courageusement, en tua plusieurs, & enfin il fut porté par terre d'un coup de javeline, qu'on lui lança de loin; car, on craignoit de l'approcher. Darius fut pris aussi dans sa fuite & mené prisonnier avec ses enfans. Le Roi lui donna les Juges de son conseil pour lui faire son procès. Il ne voulut, ni assister à ce jugement, ni se porter pour accusateur; mais, il commit d'autres gens pour l'accuser & pour déduire les charges, & commanda aux greffiers d'écrire les avis de chacun des Juges, & de les lui apporter. Tous les avis ayant été conformes, & Darius ayant été condamné à mort tout d'une voix, les greffiers le prirent & le menérent dans une chambre voisine; & l'exécuteur mandé vint avec le rasoir, dont il coupoit la gorge aux criminels. Ayant pris Darius par les cheveux, il le mit à mort.

Il y a d'autres Écrivains qui rapportent que Darius fut jugé en présence du Roi, & que quand il se vit convaincu par des preuves qu'il ne pouvoit réfuter, il se

prosterna à terre, & demanda grace au Roi, avec les prieres les plus ardentes; que le Roi, transporté de colère, se leva; que tirant son cimeterre, il lui en donna tant de coups, qu'il le tua sur la place; qu'après cette sanglante exécution, il s'en retourna dans son palais; qu'il adora le soleil, & qu'il dit à tous ceux qui l'avoient accompagné: » Seigneurs Persiens, » retournez-vous-en dans vos » maisons faire bonne chere & » vous réjouir, & apprenez à » tous les autres cette bonne nou» velle, que le grand Oromaze a » puni ceux qui avoient comploté contre moi le plus grand & » le plus impie de tous les cri» mes. « Voilà quelle fut la fin de cette conjuration.

Depuis ce moment, Ochus se vit au comble de ses espérances par la faveur sur tout de la reine Atossa, sa sœur. Mais, il craignoit encore son frere Ariaspe, qui étoit le seul qui restoit des fils légitimes d'Artaxerxe; & de ses freres bâtards, il redoutoit Arsame. Il employa sa cruauté contre celuici, & ses ruses & ses finesses contre Ariaspe, qui eut la foiblesse d'avaler du poison, pour se délivrer de la vie, redoutant les prétendues menaces qu'on lui faisoit de la part du Roi.

Artaxerxe, informé de sa mort, le pleura tendrement, & en soupçonna la cause. Mais, sa grande vieillesse l'empêchant d'en faire la recherche & d'avérer le fait, il s'attacha davantage à Arsame, qui lui devint encore plus cher. Et l'on voyoit clairement que le Roi mettoit en lui toute sa confiance, & lui découvroit tous ses sentimens les plus secrets. Cette préférence si marquée obligea Ochus à ne pas différer son entreprise. Il attira Harpate, fils de Tiribase, qui tua ce Prince de sa main. Artaxerxe étoit alors si vieux & si cassé, que la moindre chose étoit capable de le mettre dans le tombeau. Il ne put donc résister à l'affliction que lui causa la mort d'Arsame. Le regret & la douleur l'éteignirent en peu de jours. Il avoit quatre-vingt-quatorze ans, & en avoit regné soixante-deux. Il passa pour un Prince doux, humain, & qui aimoit ses peuples. Mais, ce qui contribua plus que tout à lui donner cette bonne réputation, ce fut la comparaison de son fils Ochus, qui, en cruauté, en inhumanité & en naturel sanguinaire, surpassa tous les hommes du monde, même les plus cruels.

Diodore de Sicile ne donne à Artaxerxe II que quarante-trois ans de regne, & place sa mort en l'année 362 avant l'Ére Chrétienne. Le surnom de Mnémon qu'on avoit donné à ce Prince, signifie *qui a bonne mémoire*.

ARTAXERXE III, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, surnommé Ochus. *Voyez* Ochus.

ARTAXERXE IV, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης. (a) Cet Arta-

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 278. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 405.

xerxe, si nous en croyons Agathias, étoit un aventurier, né d'un soldat, nommé Sasan, & de la femme d'un cordonnier, qu'on appelloit Pabec. Ce cordonnier, étant habile dans l'Astrologie, & sçachant par cette voie, que le fils de Sasan deviendroit un illustre personnage, avoit lui-même livré sa femme à ce soldat. Un tel récit a bien l'air d'une fable. Il est vrai que le pere d'Artaxerxe s'appelloit Sasan; mais, les autres circonstances de la naissance de ce héros Persan sentent le merveilleux poussé jusqu'à l'extrême indécence. Dion parle aussi d'Artaxerxe comme d'un inconnu. Hérodien le qualifie roi des Perses, & c'est à quoi nous nous en tenons.

Artaxerxe souleva les Perses, ses compatriotes, contre Artabane, dernier roi des Parthes, défit ce Prince en trois batailles, le tua, & se fit reconnoître en sa place roi de tout l'Empire, dont les Parthes avoient été jusqu'alors la nation dominante. On place cette révolution vers l'an de J. C 226., sous l'empire d'Alexandre Sévére. Artaxerxe n'eut pas plutôt rangé sous ses loix tout ce qui avoit obéi à Artabane, qu'il porta plus loin son ambition, & se prépara à la guerre contre les Romains. Il passa le Tigre, & vint mettre le siége devant Atra, dont il vouloit faire sa place d'armes en Mésopotamie. Il y eut le même succès, qu'avoient eu Trajan & Sévére, & il fut obligé de lever le siége. Cet échec ayant apparemment encouragé ceux qui n'aimoient point la nouvelle domination, il lui fallut porter les armes dans la Médie, dans la Parthie, dans l'Arménie, où s'étoient retirés les fils d'Artabane. Il ne réussit pas dans ce dernier païs; mais, il n'y fut pas sans doute fort maltraité, puisqu'il reprit tout de suite son projet de guerre contre les Romains. Il fit de grands préparatifs. Il menaçoit la Mésopotamie & la Syrie, & même il revendiquoit toute l'Asie mineure jusqu'à la mer Égée, alléguant que ces païs avoient été conquis par Cyrus, & gouvernés sous l'autorité des successeurs de ce grand Roi jusqu'à Darius Codomanus, par des Satrapes Persans; & qu'ils étoient par conséquent des dépendances de l'empire des Perses, qu'il venoit de relever, & qu'il prétendoit rétablir dans ses anciens droits. Ces nouvelles, portées à Rome, effrayérent Alexandre Sévére, si nous en croyons Hérodien.

Il envoya, à Artaxerxe, des Ambassadeurs, chargés de lui représenter qu'il ne devoit point, sur de vaines espérances, allumer une guerre, qui alloit troubler tout l'univers; que les deux Empires étoient assez grands pour se tenir renfermés chacun dans leurs limites. Les ambassadeurs avoient même ordre de le faire souvenir des victoires que Trajan, L. Vérus & Sévére avoient remportées sur les Parthes, & qui étoient des gages de celles, que les Romains pouvoient se promettre, s'il osoit les attaquer.

Artaxerxe ne tint aucun compte de ces représentations. Fier & présomptueux

présomptueux par caractére, enflé d'ailleurs de ses succès, il ne répondit aux discours d'Alexandre que par des hostilités effectives. Il entra en Mésopotamie, fit le dégât dans le païs, enleva un grand butin, attaqua les camps des légions, qui gardoient les passages des fleuves ; & il dut tous ces avantages, moins encore à sa valeur & à son audace, qu'aux mauvaises dispositions des soldats Romains, dont les uns ne voulurent point se défendre, & les autres furent même assez perfides pour passer sous ses drapeaux. George le Syncelle rapporte que dans cette expédition le roi des Perses assiégea Nisibe, & poussa ses ravages jusque dans la Cappadoce. Alexandre, voyant qu'il n'y avoit point d'espérance de maintenir la paix, résolut de faire la guerre d'une façon digne d'un empereur Romain.

Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, voulant achever de mettre le bon droit de son côté, & d'ailleurs espérant beaucoup de sa présence sur les lieux, qui avoit déjà obligé Artaxerxe de se retirer de devant Nisibe, il lui envoya une seconde ambassade pour l'exhorter à modérer ses vastes projets & à demeurer en paix. Le roi des Perses regarda vraisemblablement ces tentatives réïtérées pour arrêter la guerre, comme des preuves de crainte & de foiblesse ; & devenant de plus en plus intraitable, il choisit, pour porter sa réponse à l'empereur Romain, quatre cens seigneurs Persans, qui vinrent magnifiquement vêtus, armés de leurs arcs, montés sur des chevaux superbes, & dont le chef déclara à Alexandre, que le grand roi Artaxerxe ordonnoit aux Romains & à leur commandant, de lui abandonner la Syrie & tous les païs compris entre la mer de Cilicie, la mer Égée, & le Pont-Euxin, comme des dépendances de l'ancien domaine des Perses.

Alexandre voyant qu'Artaxerxe étoit absolument déterminé à la guerre, se disposa à la pousser vivement. Suivant Lampride, il livra bataille à Artaxerxe, qui avoit sept cens éléphans, mille chariots armés de faulx & six-vingt mille hommes de cavalerie. On sçait que les Parthes & les Perses, qui leur succédérent, ne combattoient qu'à cheval. Dans cette action, le jeune Empereur fit le devoir de capitaine & de soldat. Il se trouvoit par tout. Il s'exposoit aux endroits où le danger étoit le plus grand. Il animoit ses troupes par ses discours & par ses exemples. Enfin, il remporta une glorieuse victoire, qui enrichit son armée, & qui força Artaxerxe d'oublier ses rodomontades, & de se trouver heureux de ce que son ennemi, appellé en Occident par les mouvemens des Barbares sur le Rhin & sur le Danube, n'eut pas le moyen de pousser ses avantages. Les Romains avoient fait un très-grand nombre de prisonniers, qui furent rachetés avec grand soin par Artaxerxe, afin qu'on ne pût pas dire que des Perses fussent esclaves en païs étranger ; ce qui paroissoit une honte insupportable pour la nation.

Artaxerxe fit depuis quelques mouvemens, & peu s'en fallut qu'ils ne renouvellassent la guerre. Maxime étoit près de marcher contre ce Prince, lorsqu'il périt. Sa mort & celle d'Artaxerxe qui suivit de près, suspendirent tout. Artaxerxe, en mourant, laissa pour fils & successeur Sapor, qui, durant trente-un ans qu'il regna, fut le fléau perpétuel des Romains, & leur causa des maux étranges. On met la mort d'Artaxerxe en l'année 242 de J. C. Il y a des Auteurs qui le nomment Artaxare, au lieu d'Artaxerxe.

ARTAXERXE V, *Artaxerxes*, Ἀρταξέρξης, roi de Perse, frere de Sapor II, auquel il succéda l'an de J. C. 380. Ce Prince avoit donné très-souvent des marques de son courage durant les guerres que Sapor II fit aux Romains. Son regne fut plus pacifique; mais, il ne regna que quatre ans, & mourut l'an 384. Sapor III fut son successeur.

ARTAXÈS. *Voyez* Artaschis, & Artaxias.

ARTAXIAS I, *Artaxias*, (*a*) Ἀρταξίας, *vel* Ἀρτάξας, roi d'Arménie. Ce prince s'établit dans la haute Arménie du consentement d'Antiochus le Grand, & laissa la basse Arménie à Thariade, ou plutôt Zadriade, autre général des armées de ce Prince. Après la défaite d'Antiochus par les Romains, ces deux nouveaux souverains recherchérent l'alliance des vainqueurs, & prenant le titre de Rois, ils regnérent sous leur protection.

Artaxias avoit auparavant donné retraite à Annibal, par le conseil duquel il bâtit Artaxate, dont il fit la capitale de son royaume. Il fut compris dans le traité de paix, qui se conclut entre Pharnace, roi de Pont, d'une part, & Eumène, roi de Pergame, & Ariarathe, roi de Cappadoce, d'autre part, vers l'an 179 avant J. C. Quatorze ans après, Antiochus Épiphane entra dans l'Arménie, défit une armée d'Artaxias, & le prit lui-même prisonnier. Mais, il y a apparence que sa captivité ne dura pas long-tems; car, l'an 161, Mithrobusane, fils de Zadriade, roi de la basse Arménie, s'étant réfugié auprès d'Ariarathe, roi de Cappadoce, Artaxias envoya des ambassadeurs à ce dernier, pour le solliciter de se défaire de ce jeune Prince, avec promesse de partager avec lui ses dépouilles. Mais, Ariarathe, ayant horreur de cette proposition, rétablit Mithrobusane dans ses États.

M. Fréret distingue l'Artaxias vaincu & fait prisonnier par Antiochus Épiphane, de l'Artaxias, révolté contre Antiochus le Grand. Il croit que le premier pouvoit être fils du dernier. Il est parlé de cet Artaxias à l'article d'Arménie. *Voyez* Arménie.

ARTAXIAS II, *Artaxias*, Ἀρταξίας, (*b*) roi d'Arménie, étoit fils d'Artabaze, détrôné &

(*a*) Strab. pag. 328. *& seq.* Plut. T. I. pag. 513. Mém. de l'acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XVI. pag. 151. T. XIX. pag. 96, 97.

(*b*) Tacit. Annal. L. II. c. 3. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 73, 74, 188,

mis à mort par Antoine. Ennemi des Romains, il s'étoit soûtenu par la puissance du roi des Parthes. Lorsque cet appui lui manqua, en conséquence de la conciliation de Phraate avec Auguste, il s'éleva des troubles & des factions contre lui; & plusieurs des Grands de son royaume demandérent pour roi Tigrane, son frere, qui étoit actuellement à Rome, y ayant été amené d'Alexandrie, où il se trouvoit captif à la mort d'Antoine. Il eût été aisé à Auguste de profiter de ces dissensions, pour s'emparer de l'Arménie. Mais, il ne connoissoit point la fureur de conquérir; & il se proposa seulement de donner aux Arméniens un roi ami des Romains. Cependant, comme il paroissoit que, pour y réussir, il séroit besoin d'employer la force des armes, Tibère fut chargé de cette expédition. Les choses tournérent autrement, & la guerre ne fut point nécessaire. Artaxias ayant été tué par ses proches, l'an 20 avant J. C., Tibère n'eut qu'à mettre Tigrane en possession d'un trône demeuré vacant. Mais, ce prince Arménien ne jouit pas long-tems de ce bienfait de la fortune.

ARTAXIAS III, *Artaxias*, Ἀρταξίας, (*a*) fils de Polémon, qui, sous la protection des Romains, avoit regné dans une partie du Pont & de la Cilicie. Artaxias, qui porta d'abord le nom de Zénon, fut établi roi d'Arménie par Germanicus sous l'empire de Tibère. Notre Prince, dès son enfance, avoit témoigné beaucoup d'inclination à prendre les mœurs & les coûtumes des Arméniens. Son goût décidé pour la chasse, pour le vin, pour les chevaux, lui avoit gagné les cœurs des Grands & du peuple. Ainsi, ce fut avec l'approbation de toute la nation que Germanicus lui ceignit le diadême dans la ville d'Artaxate. Ses nouveaux sujets, en lui rendant leurs hommages, lui donnérent le nom d'Artaxias, qui avoit déja été porté par plusieurs de leurs Rois.

Après la mort d'Artaxias, Artabane, roi des Parthes, s'empara du royaume d'Arménie, & le donna à Arsace, l'aîné de ses fils.

ARTAYCTE, *Artayctes*, (*b*) Ἀρταΰκτης, fils de Chérasmius, étoit un officier des Perses, qui commandoit dans la ville de Seste. Cet officier, d'un caractére méchant & cruel, avoit, par adresse, obtenu, de Xerxès, lorsqu'il alloit à Athènes, tous les trésors de Protésilaüs, fils d'Iphiclès, qui étoient dans Éléonte. Car, le tombeau de Protésilaüs étoit à Éléonte dans la Chersonnèse, dans un temple où il y avoit beaucoup de richesses, de vases d'or & d'argent, quantité de cuivre, d'habillemens superbes, & beaucoup d'autres choses qu'Artaycte emporta, après que le Roi le lui eut permis. Au reste, il les obtint de Xerxès par ce discours qu'il lui

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31. Crév. Hist. des Emp. T. I. p. 403, 592.

(*b*) Herod. L. VII. c. 79. L. IX. c. 115. & *seq.*

fit : » Prince, dit-il, il y a en ce » lieu la maison d'un Grec, qui, » s'étant jetté dans vos terres » avec une armée, en a reçu, » pour sa punition, la mort qu'il » avoit méritée. Je vous demande » sa maison, afin que les autres » apprennent à ne pas porter la » guerre dans les païs de votre » dépendance. «

Ainsi, Artayćte n'eut pas beaucoup de peine à persuader Xerxès, qui ne se doutoit pas de sa pensée. Car, Artayćte entendoit que Protésilaüs avoit fait la guerre dans une province du Roi, parce que les Perses s'imaginoient que toute l'Asie leur appartenoit. Quand Artayćte eut obtenu du Roi tous ces trésors, il les fit transporter d'Éléonte à Seste, fit labourer & semer à l'entour du temple; & toutes les fois qu'il alloit à Éléonte, il voyoit des femmes dans le sanćtuaire.

Artayćte fut alors assiégé par les Athéniens, lorsqu'il y pensoit le moins, & sans qu'il eût fait aucune provision des choses nécessaires pour soûtenir un siége, parce qu'il ne croyoit pas que les Grecs dussent venir l'attaquer. Tandis qu'on étoit occupé à ce siége, on fut surpris par l'automne; & alors les Grecs, qui ne pouvoient prendre la ville, commencérent à se lasser d'une guerre, qui les tenoit éloignés de leur païs. C'est pourquoi, ils priérent leurs capitaines de les remener. Mais, les capitaines leur répondirent qu'ils ne les remeneroient point qu'ils n'eussent pris cette ville, ou que la République d'Athènes ne les rappellât. Cependant, ceux, qui étoient dans la ville avec Artayćte, furent réduits à une si grande disette, qu'ils firent bouillir les cengles de leurs lits & les mangérent. Et quand cette sorte de nourriture leur eut manqué, Artayćte, avec les Perses, sortit pendant la nuit de la ville, & se sauva par un endroit des murailles, que les ennemis avoient négligé.

Dès qu'il fut jour, les habitans en avertirent les Athéniens du haut de leurs tours, & leur ouvrirent les portes de la ville. La plûpart des Athéniens suivirent les Perses; les autres entrérent dans la ville. Ébase, qui étoit un des officiers des Perses, & qui s'étoit sauvé de Thrace, fut pris par les habitans d'Apsinthe, & immolé, selon la coûtume des Thraces, à Plestore, qui étoit un dieu du païs. Les autres, qui le suivoient, furent tués d'un autre façon. Quant à Artayćte & aux siens, ils s'enfuirent les derniers, & furent atteints au-dessus du fleuve d'Ægos. Comme ils étoient en assez petit nombre, les uns furent tués, & les autres pris vifs. Aussi-tôt, les Grecs les envoyérent, pieds & mains liés, à Seste avec Artayćte & son fils.

Ceux de la Chersonèse disoient qu'il arriva alors une chose étrange & prodigieuse, pendant qu'on faisoit cuire quelques poissons sallés. Car, aussi-tôt qu'on les eut mis au feu, ils commencérent à sauter & à palpiter, comme des poissons qu'on viendroit de prendre. Ceux, qui virent ce prodige, en furent

fort étonnés ; & Artayčte, qui en avoit été témoin, ayant appellé l'Athénien qui faisoit cuire les viandes, lui parla en ces termes : » Mon ami, lui dit-il, vous » ne devez pas appréhender ce » prodige. Il ne regarde que moi. » Il m'apprend que, quoique » Protésilaüs soit mort, & qu'il » ait été enterré dans Éléonte, il » a toutefois le pouvoir de se van- » ger de celui, qui lui a fait injure. » C'est pourquoi, j'ai résolu, pour » réparer le tort que j'ai fait, en » dépouillant le temple de ce » dieu, de lui donner cent talens, » & deux cens aux Athéniens, » s'ils veulent sauver mon fils & » moi. « Mais, toutes ces offres ne purent rien gagner sur l'esprit de Xanthippe, capitaine des Athéniens, à qui ceux d'Éléonte demandoient Artayčte, pour venger Protésilaüs, qui, d'ailleurs, y étoit porté de lui-même. On le fit donc amener sur le rivage à l'endroit, où Xerxès avoit fait faire des ponts, ou, comme d'autres le rapportent, sur une éminence près de la ville de Madyte ; & il y fut pendu, après qu'on eut lapidé son fils en sa présence.

ARTAYNTE, *Artaynta*, Ἀρταΰντη, (a) fille de Masiste, frere du roi Xerxès. Ce Prince fit épouser Artaynte à Darius, son fils aîné, qu'il destinoit pour son successeur. La mere d'Artaynte étoit une dame, dont la fidélité & la tendresse pour son mari étoient à toute épreuve. Xerxès, qui avoit conçu pour elle une violente passion, crut pouvoir la gagner par le mariage d'Artaynte, sa fille, avec Darius. Mais, il ne la trouva pas moins inaccessible à ses attaques. Alors, changeant tout à coup d'objet, il devient passionné à l'excès pour la fille, qui n'imita pas la sage & vertueuse fermeté de sa mere.

Pendant toutes ces intrigues, Amestris femme de Xerxès, lui fit présent d'une riche & magnifique robe, qu'elle avoit faite elle-même. Xerxès trouvant cette robe fort à son gré, la prit la première fois qu'il rendit visite à Artaynte. Dans la conversation, il la pressa de marquer ce qu'elle desiroit de lui, avec promesse & même serment, de lui accorder tout ce qu'elle voudroit. Artaynte lui demanda la robe qu'il portoit. Xerxès, qui prévoyoit les malheurs que ce présent entraîneroit après soi, fit tout ce qu'il put pour en détourner l'effet, offrant toute autre chose en la place. Mais, ne pouvant la persuader, & se croyant lié par l'engagement imprudent de sa promesse & de son serment, il lui donna sa robe. Cette femme ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la porta publiquement par manière de trophée.

Cette action ayant confirmé Amestris dans ses soupçons, elle en fut irritée au dernier point. Mais, au lieu de porter sa vengeance sur la fille, qui étoit la seule coupable, elle résolut de la faire tomber sur la mere, à qui elle attribuoit toute cette intrigue,

(a) Herod. L. IX. c. 107. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 238, 239.

quoiqu'elle en fût entièrement innocente. Il n'y eut point de cruauté qu'elle n'exerçât envers cette vertueuse Princesse ; car, elle lui fit couper les mamelles, la langue, le nez, les oreilles & les levres, les fit jetter aux chiens en sa présence, & la renvoya ainsi mutilée à son mari, vers l'an 479 avant l'Ére Chrétienne.

ARTAZÈNE, *Artazene*, (*a*) province d'Asie, située sur la rive droite du Tigre, vers la source de ce fleuve. L'Artazène appartenoit aux Perses. Elle fut cédée aux Romains par le traité qui se fit entre Dioclétien & Narsès, roi de Perse.

ARTBAX, *Artbax*. *Voyez* Arbace.

ARTÉATES, *Arteatæ*, (*b*) Ἀρτεάται, nation particulière de Perse ; car, selon Hérodote, les Perses étoient divisés en plusieurs peuples.

ARTÉENS, *Artæi*, Ἀρταῖοι. (*c*) Les Perses, selon Hérodote, portérent d'abord ce nom. *Voyez* Perses.

ARTÉMAS, *Artemas*, (*d*) Ἀρτεμᾶς, disciple de S. Paul. Il fut envoyé par cet Apôtre dans l'isle de Créte, en la place de Tite, pendant que celui-ci demeura auprès de S. Paul à Nicopole, où il passa l'hiver. On ne sçait rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artémas. Mais, l'emploi, auquel l'Apôtre le destinoit, est une preuve de son grand mérite.

ARTÉMÈNE, *Artemenes*, appellé autrement Artabazane. *Voyez* Artabazane.

ARTÉMIDES, (*e*) autrement TITANIDES, nom que l'on donna aux sept filles de Chronos & d'Astarté.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (*f*) fut revêtu de la souveraine autorité à Syracuse, l'an 277 avant J. C. Ce furent les troupes, qui l'élevérent à ce haut rang, en lui associant Hiéron.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, Éphésien, fameux Géographe, qui vivoit vers la 169e Olympiade, 104 ans avant J. C., dans le même tems que Cléopâtre, ayant chassé d'Égypte son fils Ptolémée Lathyre, y regnoit avec Alexandre, son fils cadet. Artémidore avoit fait une description de la terre en onze livres, qui sont souvent cités par les Anciens. Il avoit encore composé d'autres ouvrages.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος. (*g*) Lorsque Lucullus, général des Romains, faisant la guerre en Asie à Mithridate, roi de Pont, étoit un jour dans le plus grand embarras, parce qu'il n'osoit avancer, on lui amena quelques Grecs, qu'on avoit pris par hazard dans une caverne, où ils s'étoient réfugiés. Le plus âgé, nommé Artémido-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 183.
(*b*) Herod. L. I. c. 125.
(*c*) Herod. L. VII. c. 61.
(*d*) Ad Tit. Epist. c. 3. v. 12.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 165.
(*f*) Roll. Hist. Anc. T. III. p. 285.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 501.

re, promit à Lucullus, qu'il le meneroit dans un lieu très-sûr pour un camp, & défendu par un château, qui dominoit toute la pleine de Cabires. Lucullus le crut, & dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (a) natif de Cnide, fils de Théopompe, enseignoit à Rome l'éloquence Grecque. Comme il étoit par-là en quelque sorte de commerce & de familiarité avec quelques-uns des complices de la conjuration, formée par Brutus contre César, & qu'il étoit même informé d'une grande partie de ce qui se tramoit, il vint au-devant du Prince, avec un papier où étoit détaillé tout ce dont il vouloit l'avertir. Voyant donc que César recevoit tous les papiers, qu'on lui présentoit, & qu'il les donnoit à ses officiers, qu'il avoit autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, & lui dit : » César, lisez ce papier » vous seul & très-promptement; » car, il contient des choses d'une » très-grande conséquence, & » qui vous importent extrême» ment. « César, l'ayant pris, tâcha plusieurs fois de le lire; mais, il en fut toujours empêché par la foule, qui l'interrompoit incessamment. Tenant donc toujours ce papier dans la main, car c'étoit le seul qu'il eût gardé, il entra dans le Sénat.

Il y en a qui disent que ce fut un autre qui lui donna ce papier, & qu'Artémidore n'en put jamais approcher, quelques efforts qu'il fît, & qu'il fut toujours repoussé pendant tout le chemin. Quoiqu'il en soit, la conjuration fut exécutée; & après sa mort, on lui trouva cet écrit, dont la lecture auroit pu lui sauver la vie. Artémidore avoit fait un traité des Hommes illustres.

ARTÉMIDORE, *Artemidorus*, Ἀρτεμίδωρος, (b) gendre de Musonius Rufus, fut du nombre de ceux que la haine de Domitien contre les Philosophes, écarta de Rome.

Pline peint Artémidore comme un vrai Philosophe, dont la morale ne s'en tenoit point à de vaines spéculations, & influoit dans sa conduite. Il l'estimoit au point, que le sçachant dans un fauxbourg près de partir, mais encore retenu par la nécessité de payer des dettes contractées pour les causes les plus louables & les plus nobles, il emprunta la somme dont ce Philosophe avoit besoin, & alla lui en faire présent. D'illustres & opulens amis d'Artémidore avoient affecté de ne pas entendre les prieres par lesquelles il les sollicitoit de le secourir. Pline saisit l'occasion de placer un bienfait; & cela, dans des circonstances, où il s'exposoit beaucoup. Il étoit actuellement Préteur; & cette dignité attiroit sur lui l'attention. D'ailleurs, la foudre venoit de tomber tout autour de lui; & elle lui avoit enle-

(a) Plut. Tom. I. pag. 738.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 86. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Let. Tom. I. pag. 28, 29.

vé plusieurs amis par la mort & par l'exil. Il en étoit menacé lui-même, si Domitien eût vécu plus long-tems. Car, après la mort de cet Empereur, on trouva parmi ses papiers un mémoire, que Métius Carus lui avoit donné contre Pline.

Il y avoit à Athènes une maison fort décriée pour les esprits. Artémidore, attiré par la modicité du prix, vint s'y établir, dans le dessein d'éprouver ce qui en étoit. Pendant la nuit, étant occupé à l'étude, il entend un grand bruit de chaînes, & voit un vieillard affreux, chargé de fers, qui s'approche de lui. Il se leve. Le spectre s'éloigne, lui faisant signe de la main de le suivre. Il le suit jusque dans la cour, où la vision disparut. Il remarqua le lieu, & avertit le lendemain les Magistrats, qui firent fouïr la terre en cet endroit, où l'on trouva un cadavre enchaîné. On lui fit des funérailles solemnelles, après quoi, la maison fut tranquille, & le Philosophe profita du bon marché. On ajoûtera à ce récit telle foi que l'on jugera à propos.

(*a*) Il y a eu plusieurs autres personnages célebres du nom d'Artémidore. En voici quelques-uns. 1.° Un Grammairien de Tarse. 2.° Un Dialecticien. 3.° Un autre Artémidore, surnommé l'Aristophanien, parce qu'il étoit disciple d'Aristophane de Byzance. Il vivoit sous le regne de Ptolémée Philométor. Il avoit fait un Dictionnaire des termes de cuisine, & un autre ouvrage à la louange d'un certain Doris. Il y en a qui confondent cet Artémidore avec un autre, qui étoit d'Ascalon, & auteur d'une histoire de Bithynie.

4.° Un Éphésien, qu'on appelle ordinairement Daldien, parce que sa mere étoit de Daldis, ville de Lydie. Il avoit écrit un ouvrage des songes & de la chiromance, par où l'on connoît qu'il vivoit du tems d'Antonin le Pieux. Quoique cet ouvrage soit rempli de minuties frivoles, l'on ne laisse pas d'y rencontrer plusieurs traits d'érudition, qui font plaisir aux personnes, qui aiment les Belles Lettres. Il avoit beaucoup travaillé sur un sujet aussi frivole que celui-là, ne s'étant pas contenté d'acheter tout ce qui avoit été écrit sur l'explication des songes, ce qui montoit à plusieurs volumes, mais ayant encore employé beaucoup d'années à voyager; pour faire connoissance avec les diseurs de bonne aventure, & pour recueillir des mémoires sur les événemens des songes. Son ouvrage est divisé en cinq Livres. Les trois premiers sont dédiés à un Cassius Maximus, ou peut-être Claudius Maximus. Les deux autres le sont à son fils. Alde Manuce imprima cet ouvrage en Grec à Vénise, en 1518. Cornarius en fit une version Latine, imprimée à Basle, l'an 1539; & M. Rigaud le publia à Paris en Grec & en Latin, l'an 1603, avec des notes qu'il y joignit. Artémidore avoit

(*a*) Strab. pag. 675. Pauf. pag. 369. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 290.

encore fait un traité des augures.

5.° Un Athléte, Trallien de naissance. Ayant paru trop jeune pour disputer le prix du Pancrace dans la classe de la jeunesse à Olympie, il s'en alla à Smyrne en Ionie, dans le tems qu'on y célébroit les jeux; & là il parut si fortifié qu'en un même jour il remporta la palme, & sur les enfans, & sur ceux qu'il devoit avoir pour antagonistes à Olympie, & sur les plus forts Athlétes. Un maître d'exercice le défia à combattre dans la classe des enfans; & un puissant Athléte, par de mauvaises plaisanteries, lui fit entreprendre de lutter contre des hommes faits. Artémidore fut, dans la suite, couronné à Olympie; & ce fut en la 212e Olympiade, selon Pausanias. Peut-être faudroit-il lire en la 112e Olympiade.

ARTÉMIS, *Artemis*, Ἀρτέμις, est le nom que les Grecs donnoient à Diane.

Artémis fut aussi le nom de la Sibylle de Delphes, qu'on appelloit autrement Daphné.

ARTÉMISE, *Artemisium*, (a) Ἀρτεμίσιον, promontoire de l'isle d'Eubée dans la mer Égée, à l'orient de la Gréce. Ce Promontoire, situé sur la côte septentrionale de l'isle vers les Thermopyles, est devenu célebre par le combat naval, qui s'y livra environ 480 ans avant l'Ére Chrétienne, entre la flotte des Perses & celle des Grecs. Quoique celle-ci fût fort inférieure en nombre, elle ne laissa pas de maltraiter beaucoup la flotte ennemie. Ce combat naval est d'autant plus remarquable, qu'on prétend qu'il se donna le jour même de l'action des Thermopyles, où une poignée de Grecs fit tête à l'armée formidable des Perses.

Il y avoit sur le promontoire d'Artémise un petit temple consacré à Diane, sous le nom de Diane Orientale. Ce temple étoit environné d'un bois enfermé de colomnes de marbre blanc, qui, étant frotté avec la main, rendoit non seulement l'odeur de saffran, mais en prenoit encore la couleur. Sur une de ces colomnes, on lisoit cette inscription en vers Élégiaques: » Les Athéniens, après » avoir vaincu dans un combat » naval sur cette mer, les innom» brables nations de la terre d'A» sie, ont consacré à la chaste » Diane ces trophées, monument » éternel de l'entière défaite des » Médes. « Et du tems de Plutarque, l'on montroit encore sur ce Promontoire, un endroit, qui, dans un espace d'une assez grande circonférence, près du rivage, rendoit de son fond une poussière cendreuse & noire, comme si elle eût été brûlée. On croit que c'est-là que les débris des vaisseaux & les morts furent brûlés.

ARTÉMISE, *Artemisium*, Ἀρτεμίσιον, (b) nom d'une montagne du Péloponnèse dans l'Argolide. Cette montagne étoit audessus du bourg d'Œnoé. Il y

(a) Plin. L. IV. c. 12. Plut. Tom. I. p. 115, 116. Corn. Nep. in Themist. c. 3. Roll. Hist. Anc. T. II. p. 207. *& suiv.*

(b) Pauf. pag. 130, 464, 465.

avoit sur le sommet un temple de Diane. C'étoit dans cette montagne que le fleuve Inachus prenoit sa source. On n'en peut douter, dit Pausanias, quoique ses eaux se perdissent bientôt après. Ce lieu ne fournissoit aucune autre curiosité.

Quand on avoit passé le mont Artémise, pour aller à Mantinée, on descendoit dans une plaine fort stérile, qui, à cause de cela, étoit appellée Argos. Car, en Grec, le mot *Argos* signifie inutile & oisif. Cette stérilité venoit de ce que l'eau du ciel, qui tomboit des montagnes voisines dans la plaine, la tenoit toujours inondée à tel point, qu'elle seroit devenue un lac, si l'eau n'eût trouvé une ravine, par où non seulement elle s'écouloit, mais elle se perdoit sous terre pour quelque tems; car, elle ressortoit ensuite auprès de Dine, vers Génethlium, village sur les terres des Argiens.

(*a*) Il y avoit plusieurs autres lieux du nom d'Artémise. 1.° Une ville située dans la grande Gréce au païs des Œnotriens. 2.° Une autre dans la Magnésie, province de la Gréce. 3.° Une autre dans l'Espagne. 4.° Une montagne du Péloponnèse dans l'Arcadie, & par conséquent différente de celle dont nous venons de parler. 5.° Un lieu de la Sicile. 6.° Un autre lieu de l'isle de Délos, dont parle Hérodote, au sujet de deux filles, Opis & Argis, qui avoient leur tombeau derrière le lieu en question, vers l'orient. 7.° Un autre lieu du Péloponnèse. 8.° Un promontoire d'Asie, au païs que les Rhodiens possédoient sur le continent. Il y avoit aussi-là un temple de même nom. 9.° Enfin un fort de la Gréce, que Justinien fit construire à l'embouchure du Réchius ou Régius.

ARTÉMISE I, *Artemisia*, Ἀρτεμισία, ou Ἀρτεμισίη, (*b*) fille de Lygdamis, roi d'Halicarnasse, ou plutôt de Carie, dont Halicarnasse étoit la capitale. Ce Prince avoit eu Artémise de son mariage avec une femme Crétoise, & peut-être sortie de ces Crétois, qui vinrent, & avant & après la prise de Troye, s'établir en Carie. Il est assez vraisemblable que Lygdamis tenoit un rang considérable dans sa patrie. On ne voudroit pas néanmoins assurer que les Perses lui en eussent déféré la souveraineté, principalement si ce que dit Suidas, est véritable. Pigrès, selon cet Écrivain, étoit fils de Lygdamis & frere d'Artémise, & dans les régles, la couronne devoit lui appartenir. Cependant, on pourroit répondre deux choses à cette objection; la première, que Pigrès étoit en bas âge, lors de la mort de son pere, & que Lygdamis, dans des conjonctures si fâcheuses, avoit disposé de ses États en faveur d'Artémise; la

(*a*) Herod. L. IV. c. 35. Strab. pag. 651. Plin L. IV. c. 6.

(*b*) Herod. L. VII. c. 99. L. VIII. c. 68. *& seq.* Just. L. II. c. 12. Pauf. pag. 179. Roll. Hist. Anc. T. II. pag. 195, 216, 217. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 257, 258. T. IX. pag. 132, 133. *& suiv.* Tom. XIX. pag. 602.

ſeconde, que l'autorité de Suidas ne ſçauroit entrer en parallele avec celle de Plutarque, dans les écrits duquel il eſt appellé Πίγρης ὁ Ἀρτεμισίας, termes, qui, naturellement, doivent être rendus par ceux-ci, *Pigrès, fils d'Artémiſe;* auquel cas il n'y a plus de difficulté.

Elle n'avoit point de freres, qui puſſent lui conteſter la ſucceſſion de Lygdamis. Elle & ſon mari obtinrent de la cour de Perſe l'inveſtiture d'Halicarnaſſe. Ce Prince mourut peu de tems après; & Artémiſe prit les rênes du gouvernement. On ne lit nulle part, que, ſes enfans lui ayent diſputé la couronne. Elle en jouit paiſiblement juſqu'à ſa mort; ce qui prouve en quelque manière que ce royaume lui venoit de ſon chef; autrement, l'aîne de ſes fils auroit été en droit, la tutele expirée, de lui redemander un bien ſur lequel elle n'avoit aucune prétention légitime.

Quoiqu'il en ſoit, les états d'Artémiſe étoient renfermés dans des bornes fort étroites. Halicarnaſſe, Cos, Niſyros & Calydna étoient les ſeuls endroits de la Carie, qui obéiſſoient à ſes ordres. Il s'en falloit bien qu'Halicarnaſſe, dans ce tems-là, fut parvenue à ce haut point de grandeur & de magnificence, où les rois de Carie la portérent depuis. Quant à Cos, Niſyros & Calydna, c'étoient des iſles médiocres & peu importantes. Auſſi, ne ſe trouva t-elle pas en état de joindre plus de cinq vaiſſeaux à l'armée, que Xerxès menoit contre la Grece. En revanche, il n'y en avoit pas de mieux équipés dans toute la flotte. Artémiſe voulut les commander en perſonne. Son courage & ſa conduite brillérent également au combat d'Artémiſe. Le ſuccès fut douteux. Cependant, les capitaines de Xerxès, perſuadés que le nombre des navires devoit enfin décider de la victoire, lui propoſérent de tenter une ſeconde fois le ſort des armes à Salamine. Ils ſe conformoient en cela à la volonté du Roi, que les courtiſans ſçavent toujours aiſément démêler. La conquête de la Gréce dépendoit du gain de la bataille. Ce Prince ſouhaita que, dans une conjoncture ſi délicate, les principaux officiers de la flotte fuſſent conſultés. On les aſſembla.

Artémiſe, plus ſincere & plus éclairée que tous ces capitaines, oſa ſeule réſiſter au torrent; & s'adreſſant à Mardonius, qui préſidoit à ce conſeil : » Dites au » Roi, dit-elle, voici quel eſt l'a» vis d'Artémiſe, qui, dans l'ac» tion de l'Eubée, ne la cédé en » valeur à aucun des autres géné» raux. Il eſt juſte, Seigneur, que » je vous expoſe ſans déguiſement » ce que je penſe convenir le plus » à vos intérêts. Ménagez vos » vaiſſeaux, & n'en venez point » aux mains avec un ennemi, » qui, en fait de marine, a au» tant de ſupériorité ſur vos ſol» dats, que les hommes en ont » ſur les femmes. A quoi bon » courir les riſques d'un combat » naval ? N'êtes-vous pas le » maître d'Athènes, dont la pri» ſe faiſoit le principal objet de

» vos desirs ? N'êtes vous pas » maître de la Gréce ? rien ne » s'oppose au progrès de vos armes victorieuses ; & ceux qui » s'y sont opposés, n'en ont-ils » pas reçu le châtiment, que méritoit leur témérité ? Je m'en » vais maintenant vous expliquer » comment, selon mes conjectures, tourneront les affaires de » la Gréce. Si demeurant ici près » de vos vaisseaux, vous ne vous » hâtez point de donner la bataille, ou même si vous marchez du côté du Péloponnèse, » vos projets réussiront sans peine. Les Grecs ne sont point » en état de tenir long-tems la » campagne. Ils se dissiperont, & » chacun se retirera dans sa patrie. Car, ils n'ont dans cette » presqu'isle, comme je l'apprends, ni maisons ni provisions. Si vous entrez dans le » Péloponnèse, y a-t-il la moindre apparence que les troupes » de ce païs-là veuillent rester à » Salamine ? Elles se soucieront » médiocrement de se battre en » faveur des Athéniens. Que si » vous allez attaquer les Grecs, » j'appréhende que la défaite de » votre flotte n'entraîne celle de » l'armée de terre. De plus, Seigneur, faites une réflexion ; » c'est que les bons maîtres ont » ordinairement de mauvais esclaves, & les mauvais esclaves de bons maîtres. Vous êtes » le meilleur des Princes, & rien de » moins affectionné que vos sujets. » D'ailleurs, quoi de plus méprisable que les Égyptiens, les » Cypriens, les Ciliciens & les » Pamphyliens, qui vous suivent » en qualité de troupes auxiliaires. »

Un discours, prononcé avec tant de liberté, excita divers mouvemens dans les esprits. Ceux des commandans, qui portoient envie à la gloire d'Artémise, crurent sa perte inévitable, & s'en réjouissoient en secret. Les autres touchés de son mérite, trembloient à la vue du danger qui la menaçoit. Il étoit dangereux de donner des conseils aux rois de Perse, & encore plus de leur dire la vérité.

Ce Prince néanmoins, contre l'attente de tout le monde, écouta avec plaisir le rapport que lui fit Mardonius du sentiment d'Artémise. Il loua son zele, & applaudit à ses réflexions. Quoiqu'il en entrevît toute la solidité, l'unanimité des suffrages & le trop de confiance dans la multitude de ses soldats, concourant à le séduire, ne lui laissérent pas la force de déférer à des avis, qui lui assuroient l'Empire de la Gréce. Il s'étoit imaginé que son absence lui avoit arraché la victoire des mains, à la journée d'Artémise. Dans la crainte que celle-ci ne demeurât encore indécise, il prit son poste sur une éminence, d'où il pouvoit aisément decouvrir tous les mouvemens de son armée. Les deux flottes se mêlérent avec une égale furie. L'honneur de combattre sous les yeux du Roi soûtint pendant quelque tems le courage des Perses. Ils furent enfin contraints de plier devant un ennemi, qui ne leur cédoit point en bravoure, & qui les surpas-

soit de beaucoup dans la connoissance de la marine. Ce fut dans ce désordre général, qu'Artémise eut besoin de toute son habileté. Un vaisseau Athénien s'étoit attaché à la poursuivre; & elle en seroit infailliblement devenue la proie, si son génie fécond en ressources, ne lui eût suggéré un expédient, qui produisit l'effet qu'elle devoit naturellement en attendre. Le vaisseau du roi des Calyndiens étoit à portée du sien. Elle tomba dessus, & le coula à fond. L'Athénien, dans le moment, tourna d'un autre côté. Il ne doutoit pas que ce vaisseau ne fût un de ces vaisseaux Ioniens ou Cariens, que Thémistocle avoit invités, par des billets, à prendre la défense de la Gréce, leur commune patrie.

Artémise tira deux avantages de ce hardi stratagême. Elle se garantit d'une mort certaine, & fit périr Damasithymus, avec lequel elle avoit eu de violens démêlés. Heureusement, ceux qui montoient le vaisseau de son ennemi, furent tous ensevelis dans les flots; & comme si la fortune eût voulu la combler de ses faveurs, celui qui rendoit compte à Xerxès de ce qui se passoit dans le combat, lui fit remarquer l'action héroïque de cette Princesse. *Est-elle véritablement d'Artémise*, dit le Roi? Et cet homme lui ayant répondu qu'il étoit aisé de la distinguer à son pavillon, il s'écria: *Les hommes aujourd'huy se sont comportés en femmes, & les femmes en hommes.*

Xerxès, accablé de cette disgrace, songea tout de bon à repasser en Asie. Cependant, il dissimula ses frayeurs, & s'efforça de persuader aux courtisans, que son dessein étoit de ne point sortir de la Gréce, que les peuples qui l'habitoient, ne fussent soumis à son obéissance. Les discours du Roi n'en imposérent point à Mardonius. Il avoit été l'auteur de cette malheureuse expédition; & dans la crainte que toute la haine ne tombât sur lui, il supplia Xerxès de le charger du soin de continuer la guerre. » Je vous rendrai » maître de la Gréce, lui dit-il. La » seule grace que je vous demande; c'est de me laisser le maître » de choisir trois cens mille hommes parmi ce grand nombre » de troupes, qui vous accompagnent. » La proposition lui plut extrêmement. Il se contenta néanmoins de répondre que dans peu il lui feroit sçavoir ses intentions.

Artémise fut appellée au conseil qui se tint à cette occasion. L'événement avoit justifié ses réflexions sur le combat naval; & le Roi admiroit l'étendue des lumieres de cette Princesse. Lorsqu'elle eut pris sa place dans le conseil, Xerxès fit retirer tout le monde. Alors, il lui dit: » Artémise, Mardonius me » conseille de rester ici, & de tenter l'attaque du Peloponnèse. Il » prétend que la perte de la flotte » ne doit pas être imputée aux Perses, & que je puis les mettre à » de nouvelles épreuves. Tel est » l'avis de Mardonius. Que si je » ne veux pas y déférer, il s'engage, en lui abandonnant le

» choix de trois cens mille combat-
» tans, à ranger la Gréce sous
» mes loix, & m'exhorte à retour-
» ner dans mes États avec le reste
» de l'armée. Vous, Artémise, qui
» avez opiné si sensément au
» sujet de la dernière bataille,
» dont vous jugiez que je ne de-
» vois pas courir les risques, que
» pensez-vous maintenant de la
» proposition de Mardonius ? Et
» des deux partis qu'il propose,
» lequel vous paroît le plus con-
» forme à mes intérêts ? Il est
» mal aisé, Seigneur, lui repartit
» cette Princesse, de frapper
» toujours au but, lorsqu'on se
» mêle de donner des conseils. Il
» me semble néanmoins que dans
» la situation présente des affaires,
» vous ne devez point balancer
» à vous retirer en Asie ; & puis-
» que Mardonius veut bien pren-
» dre sur lui la conquête de la
» Gréce, accordez-lui ce qu'il de-
» mande. Si vos ennemis sont
» subjugués, & que la fortune
» le serve au gré de ses desirs, la
» gloire du succès, Seigneur,
» vous appartiendra en entier ;
» car, le tout aura été l'ouvrage
» de vos esclaves. Que si, au
» contraire, les projets de Mar-
» donius échouent, le malheur
» sera médiocre, puisqu'il n'en-
» veloppera ni votre personne ni
» votre maison. Les Grecs auront
» dans ce cas-là, toujours de
» nouveaux combats à soûtenir
» pour la défense de leur liberté.
» Si Mardonius vient à périr, sa
» perte n'est d'aucune conséquen-
« ce ; & le seul avantage, que
» vos ennemis tireront de leur
» victoire, sera d'avoir ôté la
» vie à un de vos esclaves. Quant
» à vous, Seigneur, vous ne
» repassez en Asie, qu'àpres
» avoir brûle Athènes le seul
» objet de cet armement. «

Xerxès étoit absolument déterminé à ne pas faire un plus long séjour dans la Gréce. Ses frayeurs augmentoient à tous les instans. Artémise, qui l'avoit bien compris, sçut adroitement flatter le penchant de ce Prince. Il la combla d'éloges ; & lors de son départ, il la pria de conduire ses enfans jusqu'à Ephèse, marque de confiance, dont il crut devoir récompenser son attachement à la maison Royale. Il lui avoit fait mépriser la mort à la bataille de Salamine. Plutarque en sera garant. Artémise, à ce qu'il prétend, eut le courage d'aller à travers mille dangers, arracher des mains de l'ennemi le corps d'Ariamnès, frere de Xerxès. Cet Auteur ne sçauroit être suspect sur le chapitre de cette Princesse. Car, selon lui, Hérodote est un panégyriste outré. Il ne peut souffrir que, dans son récit, il lui fasse jouer un rôle & plus grand & plus noble, que celui de Thémistocle même.

Mais, afin de mieux faire connoître combien les reproches de Plutarque sont injustes, il n'est point inutile de remarquer que de tout tems les Grecs ont eu une haute idée du mérite d'Artémise. Si les Athéniens l'avoient moins redoutée, ils ne se seroient point avisés de promettre de magnifiques récompenses à celui de leurs citoyens, qui la tueroit de sa pro-

pre main, ou qui la feroit prifonnière. Le fait eſt rapporté dans Hérodote, trop circonſpect pour hazarder pareille choſe, dans un ſiècle, où chaque Athénien pouvoit le convaincre de fauſſeté. La ſtatue, que les Lacédémoniens érigérent à la reine de Carie, ne fait pas moins d'honneur à ſa mémoire. Écoutons Pauſanias: » On » voit, dit cet Auteur, ſur des » colomnes de marbre blanc, les » ſtatues de pluſieurs Perſes & » de Mardonius, entre autres. » On y voit auſſi celle d'Arté» miſe, fille de Lygdamis, Rei» ne d'Halicarnaſſe. On raconte » qu'elle accompagna volontai» rement Xerxès dans ſon expé» dition contre la Gréce; & » qu'à la bataille de Salamine, » elle ſe ſignala par des actions » héroïques. » Sans doute que les Lacédémoniens crurent relever, par ce monument, l'éclat d'une victoire, que les conſeils & la valeur de cette Princeſſe leur avoient preſqué arrachée des mains.

Les ſiécles ſuivans ne lui rendirent pas moins de juſtice, témoin le chœur des viellards, qui, dans la Lyſiſtrate d'Ariſtophane, exhortent les Athéniens à ſecouer le joug impérieux des femmes, & qui leur annoncent les malheurs, où les expoſera la hardieſſe avec laquelle elles oſent ſe mêler des affaires du gouvernement. » » Elles conſtruiront des vaiſſeaux, » diſent-ils, elles combatteront » ſur mer, & navigueront con» tre nous à l'exemple d'Arté» miſe. » Ce témoignage & ceux qui précédent, montrent clairement que la reine de Carie n'étoit point indigne des louanges, que lui donne Hérodote. Il ne marque pas ſi les ſervices, qu'elle avoit rendus à Xerxès, excitérent ſa reconnoiſſance. Maître de la Carie & des païs voiſins, il pouvoit aiſément ſatisfaire l'ambition d'Artémiſe, qui, de retour à Halicarnaſſe, embraſſa toutes les occaſions, qui ſe préſentérent, d'étendre les bornes de ſes petits États.

La défaite des Perſes avoit engagé la plûpart des Grécs de l'Aſie mineure à briſer leurs chaînes. De ce nombre, furent les Latmiens. Xerxès ſe repoſa ſur cette Princeſſe du ſoin de les punir. Il ne lui étoit point indifférent de ſoumettre une ville, qui, par ſa ſituation près de Milet, pouvoit lui frayer le chemin à des conquêtes plus importantes. Elle forma donc le ſiége de Latmos. Les habitans ſe ſoûtinrent courageuſement. Ennuyée de le voir traîner en longueur, elle s'aviſa d'un de ces ſtratagèmes, que la politique autoriſe, & que l'honneur & la probité condamnent très-juſtement. Il y avoit, à ſept ſtades de Latmos, un bois conſacré à la mere des Dieux. La ſuperſtition y attiroit des étrangers de toutes parts. Artémiſe, à l'ombre d'un traité, obtint la permiſſion de porter elle-même ſes offrandes à la déeſſe. Les troupes Cariennes, ſous prétexte de lever le ſiége, occupérent les endroits les plus propres à couvrir une embuſcade. Il ne reſta auprès de la reine que des femmes & des muſiciens, qui

l'accompagnérent dans ce bois. Les Latmiens, cédant à la curiosité, accoururent en foule à ce spectacle. Artémise avoit prévu ce qui devoit arriver. Son armée, au signal dont on étoit convenu, marcha droit à la ville, & s'empara sans peine d'une place, que ses défenseurs avoient imprudemment abandonnée.

Artémise, jusqu'à présent, a paru égaler les plus illustres personnages de l'Antiquité. Malheureusement, la fin de sa vie ne répondit pas à de si beaux commencemens. Dans un âge où la raison doit être la plus forte, elle devint éperdument amoureuse d'un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus. Les prieres & les promesses furent vainement employées. Dardanus ne voulut rien écouter. Artémise, guidée par la rage & le désespoir, entra dans sa chambre, lorsqu'il dormoit le plus profondément, & lui creva les yeux. Une action si barbare lui fit horreur à elle-même, presque dans le moment même; & ses feux se rallumérent avec plus de violence que jamais. Accablée de tant de maux, elle fit le saut de Leucade, & périt misérablement.

Un récit, si injurieux à la réputation d'Artémise, ne doit pas être adopté avec trop de précipitation. Il est uniquement appuyé sur le témoignage de Ptolémée Ephestion; & dans les fragmens, qui restent de lui, on apperçoit un dessein formé de piquer la curiosité du lecteur par des faits extraordinaires & singuliers. L'autorité de tels Écrivains n'est pas infiniment respectable. Au reste, ni Ephestion ni les autres Auteurs ne marquent point en quelle année arriva la mort de cette Princesse, qui, cependant, à en juger par le regne de ses successeurs, doit être placée vers la 79e ou 80e Olympiade. Ils ne marquent pas non plus, quel fut le nom de son mari. Il est désigné par celui de Mausole dans Suidas qui confond visiblement la seconde Artémise avec la première.

ARTÉMISE II, *Artemisia*, Ἀρτεμισία, *vel* Ἀρτεμισίη, (*a*) fille d'Hécatomne, roi d'Halicarnasse ou de Carie. Cette Princesse épousa Mausole, son propre frere, qui succéda à son pere, & qui fut le plus puissant des rois, qui, jusques alors, fussent montés sur le trône de Carie. Lucien en parle comme du Prince le plus beau & le mieux fait de son siécle. Le mariage d'Artémise avec Mausole étoit autorisé par les loix du païs. Ce Prince n'étoit pas le seul frere qu'elle eût. On lui en donne deux autres, Idriéus & Pixodare, avec une sœur nommée Ada.

Mausole étant mort après un regne de 24 ans, Artémise prit les rênes du gouvernement. L'autorité souveraine, dont elle se trouvoit alors revêtue, & les soins inséparables du trône ne diminuérent

(*a*) Strab. pag. 656. Plin. L. XXV. c. 7. L. XXXVI. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. III, pag. 430. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 641. Tom. IX. pag. 147; 155. *& suiv.* T. XIII, pag. 339.

minuérent point la vive douleur ; que lui avoit causée la mort d'un mari qu'elle aimoit tendrement. Livrée au desir seul d'immortaliser, & ses regrets, & la mémoire de Mausole, elle proposa des prix considérables à ceux des Grecs, qui composeroient, avec le plus de succès, un discours à la louange de son époux. Isocrate, Théodecte, Nancratès & Théopompe, les Écrivains les plus célebres de leur siécle, furent les principaux tenants dans ce combat littéraire. Si l'on en croit Aulu-Gelle, ils firent le voyage d'Halicarnasse, & récitérent leurs ouvrages à la dédicace du mausolée ; en quoi il n'est pas d'accord avec la plûpart des Anciens, qui déclarent, en termes positifs, qu'Artémise ne mit pas la dernière main à ce superbe monument. Le même auteur ajoûte que les juges prononcérent en faveur du discours de Théopompe. Il paroît néanmoins que la tradition, sur cet article, n'étoit point uniforme. Car, Suidas avance que, selon d'autres Écrivains, Théodecte étoit demeuré maître du champ de bataille.

Il ne seroit pourtant pas impossible de lever la difficulté. Tout se réduit à supposer qu'Artémise avoit destiné des prix particuliers à la prose & aux vers ; que Théopompe avoit remporté le premier de ces prix, & Théodecte le second. En effet, la pièce de cet Auteur, qui fut couronnée, étoit une Tragédie intitulée *Mausole*. Il avoit aussi publié en prose une oraison funébre en l'honneur de ce Prince ; mais, Hygin témoigne que cette pièce n'avoit point eu l'approbation des auditeurs.

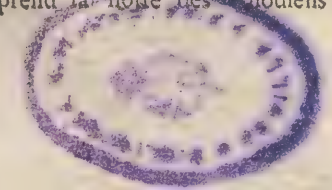
Quant à Isocrate, dont il est ici question, il ne faut pas le confondre avec le Rhéteur du même nom si connu par les excellens ouvrages, qui existent encore aujourd'hui. Celui-ci étoit son disciple, & natif de Phasélis, comme l'assure Suidas, qui place dans la 103.e Olympiade le récit de ces oraisons funébres. Il se trompe. Elles ne sçauroient avoir été prononcées plutôt que la 107.e Ce fut dans ce tems-là qu'Artémise jetta les fondemens du mausolée. La révolte des Rhodiens n'en interrompit pas la construction. Ces peuples, dont la mort de Mausole avoit réveillé les espérances, coururent aux armes, chassérent les partisans des Cariens, & rétablirent la Démocratie. Fiers de ces premiers succès, ils équipérent une puissante flotte, & cinglérent droit à Halicarnasse.

Mais, Artémise en étant avertie, donna ordre qu'il y eût une armée navale cachée dans le port, avec les forçats & les gens de guerre, qui avoient accoûtumé de combattre sur mer, & que le reste parût sur les remparts. Alors, les Rhodiens ayant fait approcher leur armée navale bien équipée, comme elle étoit près d'entrer dans le grand port, la Reine fit donner un signal de dessus les murailles, comme pour faire entendre que la ville vouloit se rendre. Les Rhodiens étant sortis de leurs vaisseaux pour entrer dans la ville, Artémise fit incontinent

ouvrir le petit port, d'où sortit son armée navale, qui entra dans le grand port, où étoit les vaisseaux des Rhodiens vuides, qu'elle emmena en pleine mer, garnis de matelots & de soldats. Et en même tems, les Rhodiens n'ayant aucun moyen de se retirer, furent tous tués dans la place publique, où ils se trouvérent enfermés. Cependant, la Reine, avec les navires des Rhodiens, sur lesquels elle avoit mis de ses soldats & de ses matelots, alla droit à l'isle de Rhodes. Les habitans voyant venir leurs vaisseaux couronnés de laurier, reçurent leurs ennemis, croyant que c'étoit leurs gens, qui revenoient victorieux. Alors, Artémise, après avoir pris Rhodes & tué tous les principaux de cette isle, éleva un trophée dans la ville, avec deux statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes; l'autre étoit son image, qui imprimoit sur le front de celle qui représentoit la ville, les caractères qui marquent la servitude. Long-tems après, les Rhodiens, faisant scrupule d'abattre ces statues, parce que les Anciens ne croyoient pas qu'il fût permis d'ôter les trophées, qui avoient été dédiés en quelque lieu, s'avisérent, pour en ôter la vue, de bâtir tout autour un édifice fort élevé, à la mode des Grecs, qu'ils appellérent Abaton.

A en juger par ce passage, il est difficile de ne pas se former une grande idée de l'habileté & du courage d'Artémise. Elle surprend la flotte des Rhodiens, monte sur leurs vaisseaux, & va porter le fer & le feu dans le sein d'une ville qui avoit osé se soustraire à sa domination. Les habitans de l'isle de Cos avoient suivi l'exemple de leurs voisins. Elle les obligea de rentrer dans le devoir. Démosthène insinue du moins, que la reine de Carie avoit fait la conquête de ces deux isles; & Ulpien, son commentateur, remarque que cette Princesse, en conséquence des ordres de la cour de Perse, avoit mis les riches en possession du gouvernement de Rhodes; & que le peuple opprimé s'étoit adressé aux Athéniens, protecteurs zélés de la démocratie. Cependant, malgré ce dévouement d'Artémise aux volontés du roi de Perse, il est visible par quelques endroits de Démosthène, que, conformément aux maximes de ses prédécesseurs, elle régloit son obéissance sur les prospérités ou sur les adversités de ce monarque. De si heureux commencemens ne calmérent point sa douleur, & elle pleura Mausole jusqu'aux derniers momens.

Théopompe, auteur contemporain, & Cicéron après lui, la font mourir de Phthisie. Il y a quelque chose de plus merveilleux, & dès-lors de moins croyable, dans le récit de Valère Maxime & d'Aulu-Gelle. Selon eux, elle but les cendres de son mari, ainsi que ses os broyés avec des perles, & jettés confusément dans un vase rempli d'eau. Le regne de cette Princesse fut de deux ans; & dans un intervalle si court, elle ne jouit pas du plaisir de voir le



maufolée conduit à fa perfection. Idriéus, qui fut fon fucceffeur, eut probablement la gloire de l'achever. Ce monument, l'une des fept merveilles du monde, faifoit le plus bel ornement de la ville d'Halicarnaffe. Les Grecs & les Romains ne fe laffoient point de l'admirer. Il a fubfifté plufieurs fiécles; & Pline en a laiffé une defcription, dont la vérité ne fçauroit être conteftée.

Voici le paffage en Latin. Pour la traduction, elle demanderoit une connoiffance approfondie des régles de l'Architecture; & j'avoue, avec M. l'abbé Sévin, mon ignorance fur ce chapitre. *Scopas*, dit Pline, *habuit æmulos eadem ætate Bryaxim & Timotheum & Leocharem, de quibus fimul dicendum eft, quoniam pariter cælavêre Maufolo Cariæ Regulo, qui obiit Olympiadis centefimæ fextæ anno fecundo. Opus ut id effet inter feptem miracula, ii maximè artifices fecêre. Patet ab auftro & feptentrione fexagenos ternos pedes, brevius à frontibus. Toto circuitu pedes quadringentos undecim. Attollitur in altitudinem viginti quinque cubitis; cingitur columnis triginta fex. Pteron vocavêre, Ab oriente cælavit fcopas, à feptentrione Bryaxis, à meridie Timotheus, ab occafu Leochares. Priufquam peragerent, regina Artemifia, quæ mariti memoriæ id opus extrui jufferat, obiit. Non tamen receſſerunt, nifi abfoluto jam, id gloriæ ipforum artifque monumentum judicantes, hodieque certant manus. Acceffit & quintus artifex. Namque fupra Pteron, Pyramis altitudine inferiorem æquavit, viginti quatuor gradibus in metæ cacumen fe contrahens. In fummo eft quadriga marmorea quam fecit Pythis. Hæc adjecta, centum quadraginta pedum altitudine totum opus includit.*

ARTEMISIES, *Artemifia*, (*a*) fêtes qu'on célebroit en l'honneur de Diane en plufieurs endroits de l'Afie & de la Gréce, fur tout à Delphes, où l'on facrifioit à la déeffe un poiffon, appellé mulet.

ΑΡΤΕΜΙΣΙΟΝ. *Voyez* ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΝ.

ARTÉMISIUS, *Artemifius*, nom d'un mois des Grecs. C'étoit le feptième mois de l'année chez les Macédoniens, en Afie, à Éphèfe, à Pergame, chez les Syro-Macédoniens, les Tyriens, les Sidoniens, les Lyciens. C'étoit le fecond de l'année chez les Lacédémoniens & les Corcyréens; & il répondoit à peu près au mois de Février. Chez les autres peuples qu'on a d'abord nommés, il répondoit au mois de Mai, de Juin, ou de Juillet, felon qu'ils commençoient l'année.

ARTÉMIUS, *Artemius*, (*b*) Ἀρτέμιος, naquit à Colophone, & fut contemporain d'Alexandre le Grand. *Voyez* Xénodochus.

ARTÉMON, *Artemon*, (*c*) Ἀρτέμων, ingénieur qui étoit

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 211.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 694.

(*c*) Plut. T. I. p. 167. Athen. p. 531, 532. Roll. Hift. Anc. Tom. II. p. 317.

boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries, quand les affaires pressoient. C'est pourquoi, on l'appelloit ordinairement Périphorète. Voilà ce qu'atteste Ephore, selon Plutarque, au sujet de l'expédition de Périclès contre Samos. Ce fut alors que Périclès, au témoignage du même Ephore, se servit pour la première fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse; & il avoit pour cet effet avec lui l'ingénieur Artémon.

Mais, Héraclide de Pont réfute sur ce point Ephore par les vers mêmes d'Anacréon, où Artémon le Périphorète est nommé plusieurs siécles avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclès. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison, ayant toujours près de sa personne deux esclaves, qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque chose ne tombât sur lui. Et lors qu'il étoit forcé de sortir, il se faisoit porter par tout, dans un petit lit qui touchoit presque à terre; d'où il fut appellé Périphorète.

Quant aux vers d'Anacréon, où il est parlé d'Artémon, en voici la traduction: » La blonde » Eurypyle est amoureuse du » voluptueux Artémon, qui se » fait porter dans sa chaise. » Le poëte décrit ensuite, en quinze ou seize vers, la vie de ce voluptueux. On ne mettra ici que la traduction. Ceux, qui seront curieux de lire l'original, le trouveront dans le douzième livre d'Athénée, qui nous a conservé ce fragment. » Auparavant, ce co- » quin d'Artémon portoit un » habit fort étroit. Il n'avoit que » des sabots; & pour manteau, » il étoit réduit à un vieux cuir » de bœuf, qui avoit servi long- » tems à couvrir un méchant » bouclier, & il ne voyoit que » des gens de néant & des vi- » cieux, avec lesquels il menoit » une vie très-débordée, qui l'a » souvent fait mettre au carcan, » & lui a fait donner encore plus » souvent les étrivières, & arra- » cher la barbe & les cheveux. » Mais présentement, ce fils » d'esclave ne va que sur un » char magnifique; & il est tout » éclatant d'or, & comme les » femmes les plus délicates, il » fait porter sur sa tête un para- » sol d'ivoire. »

ARTÉMON, *Artemon*, (a) Ἀρτέμων. Il est fort question de cet Artémon dans la harangue de Démosthène contre Lacritus.

ARTÉMON, *Artemon*, (b) Ἀρτέμων, Syrien, joua un rôle singulier 246 ans avant J. C. En effet, Laodice, femme d'Antiochus Théus, ayant empoisonné son mari, mit dans son lit cet Artémon, qui lui ressembloit beaucoup, & pour le visage, & pour la voix, afin de jouer le personnage, dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement; & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il

(a) Démosth. pag. 948. & seq.

(b) Roll, Hist. Anc. Tom. IV. p. 263.

eut grand soin de recommander aux seigneurs & au peuple sa chere Laodice & ses enfans. On publia en son nom des ordres, par lesquels son aîné Séleucus Callinicus, étoit nommé successeur à la couronne. Alors, on déclara sa mort. Et Séleucus monta paisiblement sur le trône & l'occupa vingt ans.

ARTÈNE, *Artena*, ville d'Italie dans le territoire des Cérites. Il en est parlé sur la fin de l'article qui suit. *Voyez* cet article.

ARTÈNE, *Artena*, (*a*) autre ville d'Italie au païs des Volsques. Les Romains, l'an 403 avant J. C., allérent assiéger cette ville. Les assiégés, ayant fait une sortie, furent repoussés avec tant de vigueur, que les assiégeans étant entrés pêle-mêle avec eux dans la ville, se rendirent maîtres de tout, excepté la citadelle. Comme elle étoit très-forte par sa situation & par les ouvrages qu'on y avoit ajoûtés, plusieurs personnes armées, qui s'y refugiérent, s'y défendirent courageusement, tandis que les victorieux tuérent ou firent prisonniers tous ceux qui étoient restés dans la ville.

Les Romains l'assiégérent cependant. Mais, comme il y avoit assez de monde pour défendre une place d'une si médiocre étendue, & qu'elle étoit abondamment fournie des provisions, qu'on y avoit transportées, avant que la ville eût été prise, ils ne s'en seroient jamais rendus maîtres, ni par force, ni par composition, si un esclave ne l'avoit livrée aux Romains, dans le tems que, rebutés de la difficulté & de la longueur du siége, ils étoient sur le point de l'abandonner. Il y introduisit par un endroit escarpé des soldats, qui, ayant égorgé les sentinelles, causérent une telle frayeur à tous les autres, qu'ils leur rendirent sur le champ, & la place, & leurs personnes. Elle fut aussi-tôt détruite, aussi bien que la ville.

On donna à l'esclave pour récompense la liberté & le bien de deux familles ennemies, avec le nom de Servius Romanus.

Il y en a qui croyent qu'Artène appartenoit aux Veïens & non pas aux Volsques. Ce qui peut avoir causé leur erreur, c'est qu'il y avoit eu entre Cere & Veïes une ville du même nom, que les rois Romains avoient détruite, mais qui étoit dans la dépendance des Cérites & non pas des Veïens; au lieu que celle, dont on vient de rapporter la ruine, étoit dans le territoire des Volsques.

ARTÉPIBULUS, *Artepibulus*, Ἀρτεπίβουλος, (*b*) nom d'un rat dans Homère; c'est-à-dire, dans son combat entre les grenouilles & les rats. Ce nom vient de ἄρτος, *panis*, pain, & ἐπίβουλος, qui tend des pieges.

ARTHMIUS, *Arthmius*, Ἄρθμιος, (*c*) étoit de la ville de Zéle dans l'Asie mineure. Sur le rapport de Thémistocle, il fut

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 61.
(*b*) Homer. Batrach.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 114.

noté d'infamie avec ses enfans & toute sa postérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Médes.

C'est pour cela qu'Éschine dit depuis aux Athéniens dans son oraison contre Ctésiphon : » Peu » s'en fallut qu'Arthmius de Zéle, » qui s'étoit venu établir à Athè- » nes, & avec lequel les Athé- » niens avoient contracté publi- » quement le droit d'hospitalité, » ne fût condamné à mort par » vos ancêtres, pour avoir por- » té en Gréce l'or des Médes. » Mais, on se contenta de le ban- » nir à son de trompe, non seu- » lement de la ville, mais de » toutes les terres de la domina- » tion des Athéniens. »

ARTICAS, *Articas*, (*a*) roi des Médes. Le regne de ce Prince fut de trente ans.

ARTICLE, *Articulus*, diminutif d'*artus*, membre; c'est que, dans le sens propre, on entend par Article, les jointures des os du corps des animaux, unies de différentes manières, & selon les divers mouvemens qui leur sont propres. De-là, par métaphore & par extension, on a donné divers sens à ce mot.

Les Grammairiens ont appellé Articles certains petits mots, qui ne signifient rien de Physique, qui sont identifiés avec ceux avant lesquels on les place, & les font prendre dans une acception particulière. Par exemple, *le Roi aime le peuple*; le premier *le* ne présente qu'une même idée avec *Roi*. Mais, il m'indique un Roi particulier, que les circonstances du païs où je suis, ou du païs dont on parle, me font entendre. L'autre *le*, qui précéde *peuple*, fait aussi le même effet à l'égard de peuple; & de plus, *le peuple* étant placé après *aime*, cette position fait connoître que *le peuple* est le terme ou l'objet du sentiment que l'on attribue au Roi.

Les Articles ne signifient point des choses ni des qualités seulement. Ils indiquent à l'esprit le mot qu'ils précédent, & le font considérer comme un objet tel, que sans l'Article, cet objet seroit regardé sous un autre point de vue; ce qui s'entendra mieux par les exemples, que l'on donnera dans la suite.

Les mots, que les Grammairiens appellent Articles, n'ont pas toujours, dans les langues, des équivalens, qui y aient le même usage. Les Grecs mettent souvent leurs Articles avant les noms propres, tels que, *Philippe*, *Alexandre*, *César*, &c. Nous ne mettons point l'Article avant ces noms-là. Enfin, il y a des langues, qui ont des Articles, & d'autres, qui n'en ont point.

Les noms, en Hébreu, en Chaldéen & en Syriaque, sont indéclinables; c'est-à-dire, qu'ils ne varient point leur désinence ou dernières syllabes, si ce n'est comme en François du singulier au pluriel. Mais, les vues de l'esprit ou relations, que les Grecs & les Latins font connoître par les ter-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 33.

minaiſons des noms, ſont indiquées en Hébreu par des prépoſitifs, qu'on appelle préfixes, & qui ſont liés aux noms, à la manière des prépoſitions inſéparables, enſorte qu'ils forment le même mot.

Comme ces prépoſitifs ne ſe mettent point au nominatif, & que l'uſage qu'on en fait, n'eſt pas trop uniforme, les Hébraïſans les regardent plutôt comme des prépoſitions, que comme des Articles.

A l'égard des Grecs, quoique leurs noms ſe déclinent; c'eſt-à-dire, qu'ils changent de terminaiſon, ſelon les divers rapports ou vues de l'eſprit, qu'on a à marquer, ils ont encore un Article, ὁ, ἡ, τὸ, τοῦ, τῆς, τοῦ, &c, dont ils font un grand uſage. Ce mot eſt, en Grec, une partie ſpéciale d'oraiſon. Les Grecs, l'appellérent ἄρτον, du verbe ἄρω, *apto*, *adapto*, je diſpoſe, j'apprête; parce qu'en effet, l'Article diſpoſe l'eſprit à conſidérer le mot qui le ſuit ſous un point de vue particulier.

Pour ce qui eſt des Latins, Quintillien dit expreſſément qu'ils n'ont point d'Articles, & qu'ils n'en ont pas beſoin, Ces adjectifs, *is*, *hic*, *ille*, *iſte*, qui ſont ſouvent des pronoms de la troiſième perſonne, ſont auſſi des adjectifs démonſtratifs & métaphyſiques; c'eſt-à-dire, des adjectifs qui ne marquent point dans les objets des qualités réelles, indépendantes de notre manière de penſer. Ces adjectifs répondent plutôt à notre *ce* qu'à notre *le*. Les Latins s'en ſervent pour plus d'énergie & d'emphaſe. *Catonem illum ſapientem*, [Cicer.] ce ſage Caton. *Ille alter*, [Ter.] cet autre. *Illa ſeges*, (*a*) cette moiſſon. *Illa rerum domina fortuna*, [Cicer.] la fortune, cette maîtreſſe des événemens.

Ces adjectifs Latins, qui ne ſervent qu'à déterminer l'objet avec plus de force, ſont ſi différens de l'Article Grec & de l'Article François, que Voſſius prétend que les maîtres, qui, en faiſant apprendre les déclinaiſons Latines, font dire *hæc muſa*, induiſent leurs diſciples en erreur; & que pour rendre littéralement la valeur de ces deux mots Latins, ſelon le génie de la langue Grecque, il faudroit traduire *hæc muſa*, ἄυτη ἡ μοῦσα; c'eſt-à-dire, *cette la muſe*.

(*b*) Les Latins faiſoient un uſage ſi fréquent de leur adjectif démonſtratif, *ille*, *illa*, *illud*, qu'il y a lieu de croire que c'eſt de ces mots que viennent notre *le* & notre *la*. *Ille ego*, *mulier illa*, *væ homini illi per quem tradetur. Bonum erat ei*, *ſi natus non fuiſſet homo ille. Hic illa parva Petilia Philoctetæ.* C'eſt-là que la petite ville de Petilie fut bâtie par Philoctéte.

Il y a un grand nombre d'exemples de cet uſage, que les Latins faiſoient de leur *ille*, *illa*, *illud*,

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 47.

(*b*) Matth. c. 26. v. 24. Luc. c. 22. v. 22. Virg. Æneid. L. III. v. 401, 402.

ſur tout dans les comiques, dans Phédre, & dans les auteurs de la baſſe Latinité. C'eſt de la derniè-re ſyllabe de ce mot *ille*, quand il n'eſt pas employé comme pronom, & qu'il n'eſt qu'un ſimple adjectif indicatif, que vient notre Article *le*. Pour notre *la*, il vient du féminin *illa*. La première ſyllabe du maſculin *ille* a donné lieu à notre pronom *il*, dont nous faiſons uſage avec les verbes. *Ille affirmat*, [Phæd.] il aſſure. *Ille fecit*, [Id.] il a fait, ou il fit. *Ingenio vires ille dat, ille rapit*, [Ovid.] à l'égard de *elle*, il vient de *illa*. *Illa veretur*, [Virg.] elle craint.

Dans preſque toutes les langues vulgaires, les peuples, ſoit à l'exemple des Grecs, ſoit plutôt par une pareille diſpoſition d'eſprit, ſe ſont fait de ces prépoſitifs, qu'on appelle Articles. Nous allons nous arrêter principalement à l'Article François.

Tout prépoſitif n'eſt pas appellé Article. *Ce, cet, cette, certain, quelque, tout, chaque, nul, aucun, mon, ma, mes*, &c., ne ſont que des adjectifs métaphyſiques. Ils précédent toujours leurs ſubſtantifs. Et puiſqu'ils ne ſervent qu'à leur donner une qualification métaphyſique, il eſt ſurprenant qu'on les mette dans la claſſe des pronoms. Quoiqu'il en ſoit, on ne donne pas le nom d'Article à ces adjectifs. Ce ſont ſpécialement ces trois mots, *le, la, les*, que nos Grammairiens, nomment Articles; peut-être parce que ces mots ſont d'un uſage plus fréquent. Avant que d'en parler plus en détail, il faut obſerver.

1.° Que nous nous ſervons de *le* avant les noms maſculins au ſingulier, *le Roi, le jour*; 2.° Que nous employons *la* avant les noms féminins au ſingulier, *la Reine, la nuit*; 3.° Que la lettre *s*, qui, ſelon l'analogie de la langue, marque le pluriel, quand elle eſt ajoûtée au ſingulier, a formé *les* du ſingulier *le*. *Les* ſert également pour les deux genres, *les Rois, les Reines, les jours, les nuits*; 4.° Que *le, la, les*, ſont les trois Articles ſimples; mais, qu'ils entrent auſſi en compoſition avec la prépoſition *à*, & la prépoſition *de*; & qu'alors ils forment les Articles compoſés, *au, aux, du, des*.

Au eſt compoſé de la prépoſition *à* & de l'Article *le*; de ſorte que *au* eſt autant que *à le*. Nos peres diſoient *al*. *Al tems Innocent III*; c'eſt-à-dire, au tems d'Innocent III. C'eſt le ſon obſcur de l'*e* muet de l'Article ſimple *le*, & le changement aſſez commun en notre langue de *l* en *u*, comme *mal, maux*; *cheval chevaux*; *altus*, haut; *alnus*, aulne, qui ont fait dire *au*, au lieu de *à le*, ou de *al*.

Ce n'eſt que quand les noms maſculins commencent par une conſonne ou une voyelle aſpirée, que l'on ſe ſert de *au*, au lieu de *à le*; car, ſi le nom maſculin commence par une voyelle, alors on ne fait point de contraction, la prépoſition *à* & l'Article *le* demeurent chacun dans leur entier. Ainſi, quoiqu'on diſe *le cœur*, *au cœur*, on dit

l'esprit, *à l'esprit*; *le pere*, *au pere*; *l'enfant*, *à l'enfant*. On dit *le plomb*, *au plomb*; & on dit *l'or*, *à l'or*; *l'argent*, *à l'argent*. Quand le ſubſtantif commence par une voyelle, l'*e* muet de *le* s'élide avec cette voyelle. Ainſi, la raiſon, qui a donné lieu à la contraction *au*, ne ſubſiſte plus. Et d'ailleurs, il ſe feroit un bâillement déſagréable, ſi l'on diſoit *au eſprit*, *au argent*, *au enfant*. Si le nom eſt féminin, n'y ayant point d'*e* muet dans l'Article *la*, on ne peut plus en faire *au*. On conſerve donc alors la prépoſition & l'Article. *La raiſon*, *à la raiſon*; *la vertu*, *à la vertu*.

Aux ſert au pluriel pour les deux genres. C'eſt une contraction pour *à les*, *aux hommes*, *aux femmes*, *aux Rois*, *aux Reines*, pour *à les hommes*, *à les femmes*, *à les Rois*, *à les Reines*.

Du eſt encore une contraction pour *de le*. C'eſt le ſon obſcur des deux *e* muets de ſuite *de le*, qui a amené la contraction *du*. Autrefois, on diſoit *del*. *La fins del conſeil ſi fu tels*, l'arrêté du conſeil fut. *Gervaiſe del Chaſtel*, Gervais du Chaſtel. On dit donc *du bien* & *du mal*, pour *de le bien*, *de le mal*; & ainſi de tous les noms maſculins, qui commencent par une conſonne. Car, ſi le nom commence par une voyelle, ou qu'il ſoit du genre féminin, alors, on revient à la ſimplicité de la prépoſition & à celle de l'Article qui convient au genre du nom. C'eſt pourquoi, on dit *de l'eſprit*, *de la vertu*, *de la peine*; par-là, on évite le bâillement. C'eſt la même raiſon que l'on a marquée ſur *au*.

Enfin, *des* ſert pour les deux genres au pluriel, & ſe dit pour *de les*. Des Rois, des Reines, pour *de les Rois*, *de les Reines*.

Il eſt important, pour rendre raiſon de la conſtruction, de ſéparer la prépoſition de l'Article, quand ils ſont l'un & l'autre en compoſition. Par exemple, ſi je veux rendre raiſon de cette façon de parler: *du pain ſuffit*, je commence par dire *de le pain*; alors la prépoſition *de*, qui eſt ici une prépoſition extractive, & qui, comme toutes les autres prépoſitions, doit être entre deux termes, cette prépoſition, dis-je, me fait connoître qu'il y a ici une ellipſe. Phédre, dans la fable de la vipére & de la lime, pour dire que cette vipére cherchoit de quoi manger, dit: *Hæc cùm tentaret ſi qua res eſſet cibi*; où l'on voit que *aliqua res cibi* fait connoître par analogie que *du pain*, c'eſt *aliqua res panis*, *paululùm panis*, quelque choſe, une partie, un portion du pain. C'eſt ainſi que les Anglois, au lieu de dire: *donnez-moi du pain*, ſe ſervent d'une expreſſion, dont le ſens eſt: *donnez-moi quelque pain*. Pour la même raiſon, ils diſent: *j'ai vu quelques hommes*, au lieu de, *j'ai vu des hommes*.

Ainſi, l'uſage de ſous-entendre quelque nom générique avant *de*, *du*, *des*, qui commencent une phraſe, n'étoit pas inconnu aux Latins. Lentulus écrit à Cicéron de s'intéreſſer à ſa gloire, de faire valoir dans le Sénat & ailleurs,

tout ce qui pourroit lui faire honneur. *De nostra dignitate velim tibi ut semper curæ sit* [Cicer.]. Il est évident que *de nostra dignitate* ne peut être le nominatif de *curæ sit*. Cependant, ce verbe *sit*, étant à un mode fini, doit avoir un nominatif. Ainsi, Lentulus avoit dans l'esprit *ratio*, ou *sermo de nostra dignitate*, l'intérêt de ma gloire ; & quand même on ne trouveroit pas, en ces occasions, de mot convenable à suppléer, l'esprit n'en seroit pas moins occupé d'une idée, que les mots énoncés dans la phrase réveillent, mais qu'ils n'expriment point ; telle est l'analogie, tel est l'ordre de l'analyse de l'énonciation. Ainsi, nos Grammairiens manquent d'exactitude, quand ils disent que la préposition, dont nous parlons, sert à marquer le nominatif, lorsqu'on ne veut que désigner une partie de la chose.

Ils ne prennent pas garde que les prépositions ne sçauroient entrer dans le discours, sans marquer un rapport ou relation entre deux termes, entre un mot & un mot. Par exemple, la préposition *pour* marque un motif, une fin, une raison ; mais, ensuite, il faut énoncer l'objet, qui est le terme de ce motif ; & c'est ce qu'on appelle le complément de la préposition. Ainsi, *il travaille pour la patrie*, *la patrie* est le complément de *pour*. Ces deux mots *pour la patrie* font un sens particulier, qui a rapport à *travaille* ; & ce dernier a rapport au sujet de la préposition, *le Roi travaille pour la patrie*. Il en est de même des prépositions *de* & *à*. *Le livre de pierre est beau.* *Pierre* est le complément de *de* ; & ces deux mots *de Pierre* se rapportent à livre, qu'ils déterminent ; c'est-à-dire, qu'ils donnent à ce mot le sens particulier qu'il a dans l'esprit, & qui, dans l'énonciation, le rend sujet de l'attribut qui le suit. C'est de ce livre que l'on dit qu'il est *beau*.

A est aussi une préposition, qui, entr'autres usages, marque un rapport d'attribution ; *donner son cœur à Dieu*, *parler à quelqu'un*, *dire sa pensée à son ami*.

Cependant, nos Grammairiens, pour l'ordinaire, ne regardent ces deux mots que comme des particules, qui servent, selon eux, à décliner nos noms. L'une est, dit-on, la marque du génitif, & l'autre celle du datif. Mais, n'est-il pas plus simple & plus analogue au procédé des langues, dont les noms ne changent point leur dernière syllabe, de n'y admettre, ni cas, ni déclinaison, & d'observer seulement comment ces langues énoncent les mêmes vues de l'esprit, que les Latins font connoître par la différence des terminaisons ? Tout cela se fait, ou par la place du mot, ou par le secours des prépositions.

Les Latins n'ont que six cas ; cependant, il y a bien plus de rapports à marquer. Ce plus, ils l'énoncent par le secours de leurs prépositions. Hé bien, quand le secours du mot ne peut pas nous servir à faire connoître le rapport, que nous avons à marquer, nous faisons alors ce que les La-

tins faisoient au défaut d'une désinence ou terminaison particulière. Comme nous n'avons point de terminaison destinée à marquer le génitif, nous avons recours à une préposition. Il en est de même du rapport d'attribution. Nous le marquons par la préposition *à*, ou par la préposition *pour*, & même par quelques autres; & les Latins marquoient ce rapport par une terminaison particulière, qui faisoit dire que le mot étoit alors au datif.

Nos Grammairiens ne nous donnent que six cas, sans doute parce que les Latins n'en ont que six. Notre accusatif, dit-on, est toujours semblable au nominatif. Hé, y a-t-il autre chose qui les distingue, sinon la place? L'un se met avant, l'autre après le verbe. Dans l'une & dans l'autre occasion, le nom n'est qu'une simple dénomination. Le génitif, selon nos Grammaires, est aussi toujours semblable à l'ablatif. Le datif a le privilége d'être seul avec le prétendu article *à*. Mais, *de* & *à* ont toujours un complément comme les autres prépositions, & ont également des rapports particuliers à marquer. Par conséquent, si *de* & *à* font des cas, *sur*, *par*, *pour*, *sous*, *dans*, *avec*, & les autres prépositions devroient en faire aussi. Il n'y a que le nombre déterminé des six cas Latins, qui s'y oppose.

Il est certain que notre *de* & notre *a* ne sont que des prépositions; & pour le prouver, il suffit de montrer qu'elles viennent, l'une de la préposition Latine *de*, & l'autre de *ad* ou de *à*.

Les Latins ont fait de leur préposition *de* le même usage, que nous faisons de notre *de*. Or, si en Latin *de* est toujours préposition, le *de* François doit l'être aussi toujours.

1.° Le premier usage de cette préposition est de marquer l'extraction; c'est-à-dire, d'où une chose est tirée, d'où elle vient, d'où elle a pris son nom. Ainsi, nous disons, *un temple de marbre*, *un pont de pierre*, *un homme du peuple*, *les femmes de notre siécle*.

2.° Et par extension; cette préposition sert à marquer la propriété. *Le livre de Pierre*; c'est-à-dire, le livre, tiré d'entre les choses, qui appartiennent à Pierre.

C'est, selon ces acceptions, que les Latins ont dit: *templum de marmore ponam*, [Virg.] je ferai bâtir un temple de marbre. *Fuit in tectis de marmore templum*, [Id.] il y avoit dans son palais un temple de marbre. *Tota de marmore*, [Id.] tout de marbre.

Les Latins, au lieu de l'adjectif, se sont donc servis de la préposition *de*, suivie du nom. Ainsi de *marmore* est équivalent à *marmoreum*. C'est ainsi qu'Ovide, au lieu de dire *ætas ferrea*, a dit: *de duro est ultima ferro*, le dernier âge est l'âge de fer. Il faut remarquer qu'il venoit de dire: *aurea prima sata est ætas*; ensuite, *subiit argentea proles*, & encore *ahenea proles*. Il dit enfin, dans le même sens, *de duro est ultima ferro*.

Il est évident que dans la phra-

ſe d'Ovide, *ætas de ferro*, *de ferro* n'eſt point au génitif. Pourquoi donc, dans la phraſe Françoiſe l'*âge de fer*, *de fer* ſeroit-il au génitif? Dans cet exemple, la prépoſition *de* n'étant point accompagnée de l'article, ne ſert avec *fer*, qu'à donner à âge une qualification adjective.

Ne partis expers eſſet de noſtris bonis. [Ter.]

Afin qu'il ne fût pas privé d'une partie de nos biens. *Reliquum de ratiuncula*, [Id.] un reſte de compte. *Portenta de genere hoc*, [Lucret.] les monſtres de cette eſpèce. *Declamator de ludo*, [Cic.] déclamateur du lieu d'exercice. *Primus de plebe*, [Tit. Liv.] le premier du peuple. *Mulieres de noſtro ſæculo*, [Auſon.] les femmes de notre ſiécle.

Cette couronne, que les ſoldats de Pilate mirent ſur la tête de J. C., eſt appellée, dans S. Marc, *ſpineam coronam*, & dans Saint Matthieu & dans S. Jean, *coronam de ſpinis*. Et cent autres exemples que l'on pourroit citer ici. Nous diſons *que les Romains ont été ainſi appellés de Romulus*; & n'eſt-ce pas dans le même ſens que Virgile a dit: *Romulus excipiet gentem, Romanoſque ſuo de nomine dicet*?

3.° *De* ſe prend auſſi en Latin & en François pour *pendant*; *de die*, *de nocte*, de jour, de nuit.

4.° *De* s'emploie encore pour *touchant*, *au regard de*. *Si res de amore meo ſecundæ eſſent*, [Ter.] ſi les affaires de mon amour alloient bien. *Legati de pace*, [Cæſ.] des envoyés touchant la paix; pour parler de paix. *De argento ſomnium*, [Ter.] à l'égard de l'argent, néant.

5.° *De* ſe dit pour *à cauſe de*, *pour*. *Nos amas de fidicina iſthac*, [Ter.] vous m'aimez à cauſe de cette muſicienne. *Rapto de fratre dolentis*, [Horat.] inconſolable de la mort, ou à cauſe de la mort de ſon frere.

6.° Cette prépoſition ſert à former des façons de parler adverbiales. *De integro*, [Cic.] de nouveau. *De induſtria*, [Ter.] de propos délibéré, à deſſein.

Ainſi, l'uſage que les Latins ont fait de cette prépoſition, a donné lieu à celui que nous en faiſons. Les autorités, qu'on vient de rapporter, doivent ſuffire, ce me ſemble, pour détruire le préjugé répandu dans toutes nos Grammaires, que notre *de* eſt la marque du génitif. Car, enfin, puiſqu'en Latin *templum de marmore*, *pannus de lana*, &c. *de* n'eſt qu'une prépoſition avec ſon complément à l'ablatif, pourquoi ce même *de* paſſant dans la langue Françoiſe, avec un pareil complément, ſe trouveroit-il transformé en particule? Et pourquoi ce complément, qui eſt à l'ablatif en Latin, ſe trouveroit-il au génitif en François?

La prépoſition *de* eſt employée le plus ſouvent à la qualification & à la détermination; c'eſt-à-dire, qu'elle ſert à mettre en rapport le mot qui qualifie, avec celui qui eſt qualifié. *Un palais de Roi*, *un courage de héros*.

Lorſqu'il n'y a que la ſimple

préposition *de*, sans l'Article, la préposition & son complément sont pris adjectivement. *Un palais de Roi*, est équivalent à *un palais royal*; *une valeur de héros*, équivaut à *une valeur héroïque*. C'est un sens spécifique, ou de sorte. Mais, quand il y a un sens individuel ou personnel, soit universel, soit singulier; c'est-à-dire, quand on veut parler de tous les Rois personnellement, comme si l'on disoit *l'intérêt des Rois*, ou de quelque Roi particulier, *la gloire du Roi*, *la valeur du héros que j'aime*, alors on ajoûte l'Article à la préposition; car, *des Rois*, c'est *de les Rois*; & *du héros*, c'est *de le héros*.

A l'égard de notre *a*, il vient le plus souvent de la préposition Latine *ad*, dont les Italiens se servent encore aujourd'hui avant une voyelle. S. Luc, pour dire que J. C. dit à ses disciples, se sert de la préposition *ad*; *ait ad illos*. Les Latins disoient également *loqui alicui*, & *loqui ad aliquem*, parler à quelqu'un; *afferre aliquid alicui*, ou *ad aliquem*, apporter quelque chose à quelqu'un. Si de ces deux manières de s'exprimer, nous avons choisi celle qui s'énonce par la préposition, c'est que nous n'avons point de datif.

1°. Les Latins disoient aussi *pertinere ad*; nous disons de même avec la préposition *appartenir à*.

2.° Notre préposition *à* vient aussi quelquefois de la préposition Latine *à* ou *ab*; *auferre aliquid alicui*, ou *ab aliquo*, ôter quelque chose à quelqu'un. On dit également *eripere aliquid alicui* ou *ab aliquo*; *petere veniam à Deo*, demander pardon à Dieu.

On doit donc regarder *de* & *à* comme de simples prépositions, aussi-bien que *par*, *pour*, *avec*, &c. Les unes & les autres servent à faire connoître en François les rapports particuliers, que l'usage les a chargées de marquer, sauf à la langue Latine à exprimer autrement ces mêmes rapports.

A l'égard de *le*, *la*, *les*, nous n'en ferons pas une classe particulière de mots sous le nom d'Articles. Nous les placerons avec les adjectifs prépositifs, qui ne se mettent jamais qu'avant les substantifs, & qui ont chacun un service, qui leur est propre. On pourroit les appeller prénoms.

La destination des prénoms, ou adjectifs métaphysiques, c'est de marquer, non des qualités physiques des objets, mais seulement des points de vues de l'esprit, ou des faces différentes sous lesquelles l'esprit considére le même mot; tels sont *tout*, *chaque*, *nul*, *aucun*, *quelque*, *certain*, & dans le sens de *quidam*, *un*, *ce*, *cet*, *cette*, *ces*, *le*, *la*, *les*, auxquels on peut joindre encore les adjectifs possessifs, tirés des pronoms personnels; tels sont *mon*, *ma*, *mes*, & les noms de nombre cardinal, *un*, *deux*, *trois*, &c.

Nous mettrons donc *le*, *la*, *les*, au rang de ces prénoms ou adjectifs métaphysiques. Pourquoi les ôter de la classe de ces adjectifs?

Ils sont adjectifs, puisqu'ils modifient leur substantif, & qu'ils le

ſont prendre dans une acception particulière, individuelle, & perſonnelle. Ce ſont des adjectifs métaphyſiques, puiſqu'ils marquent, non des qualités phyſiques, mais une ſimple vue particulière de l'eſprit.

Preſque tous nos Grammairiens nous diſent que *le*, *la*, *les*, ſervent à faire connoître le genre des noms, comme ſi c'étoit-là une propriété, qui fût particulière à ces petits mots. Quand on a un adjectif à joindre à un nom, on donne à cet adjectif, ou la terminaiſon maſculine, ou la terminaiſon féminine, ſelon ce que l'uſage nous en a appris. Si nous diſons *le ſoleil* plutôt que *la ſoleil*, comme les Allemands, c'eſt que nous ſçavons qu'en François *ſoleil* eſt du genre maſculin; c'eſt-à-dire, qu'il eſt dans la claſſe des noms de choſes inanimées, auxquels l'uſage a conſacré la terminaiſon des adjectifs, déjà deſtinée aux noms des mâles, quand il s'agit des animaux. C'eſt pourquoi, lorſque nous parlons du ſoleil, nous diſons *le ſoleil* plutôt, que *la ſoleil*; par la même raiſon que nous dirions *beau ſoleil*, *brillant ſoleil*, plutôt que *belle ſoleil*, ou *brillante ſoleil*.

Au reſte, quelques Grammairiens mettent *le*, *la*, *les*, au rang des pronoms; mais, ſi le pronom eſt un mot qui ſe met à la place du nom, dont il rappelle l'idée, *le*, *la*, *les*, ne ſeront pronoms que lorſqu'ils feront cette fonction. Alors, ces mots vont tous ſeuls & ne ſe trouvent point avec le nom qu'ils repréſentent. *La vertu eſt aimable; aimez-là*. Le premier *la* eſt adjectif métaphyſique, ou, comme on dit, Article. Il précède ſon ſubſtantif *vertu*; il perſonnifie la vertu; il la fait regarder comme un individu métaphyſique. Mais, le ſecond *là*, qui eſt après *aimez*, rappelle la vertu; & c'eſt pour cela qu'il eſt pronom, & qu'il va tout ſeul. Alors, *la* vient de *illam*, elle.

C'eſt la différence du ſervice, ou emploi des mots, & non la différence matérielle du ſon, qui les fait placer en différentes claſſes. C'eſt ainſi que l'infinitif des verbes eſt ſouvent nom; *le boire*, *le manger*.

Mais, ſans quitter nos mots, ce même ſon *la* n'eſt-il pas auſſi quelquefois un adverbe, qui répond aux adverbes Latins *ibi*, *hâc*, *iſtâc*, *illâc*; *il demeure là*; *il va là*? N'eſt-il pas encore un nom ſubſtantif, quand il ſignifie une note de muſique? Enfin, n'eſt-il pas auſſi une particule explétive, qui ſert à l'énergie? *Ce jeune homme là*, *cette femme là*.

A l'égard de *un*, *une*, dans le ſens de *quelque* ou *certain*, en Latin *quidam*, c'eſt encore un adjectif prépoſitif, qui déſigne un individu particulier, tiré d'une eſpèce, mais ſans déterminer ſingulièrement quel eſt cet individu, ſi c'eſt Pierre ou Paul. Ce mot nous vient auſſi du Latin, *quis eſt is homo, unus ne amator?* [Plaut.] quel eſt cet homme, eſt-ce-là un amoureux? *Hic eſt unus ſervus violentiſſimus*, [Id.] c'eſt un eſclave emporté. *Sicut unus pater familias*, [Cic.] comme un pere de famille. *Fortè unam adſpicio*

adolescentulam, [Ter.] j'apperçois par hazard une jeune fille. Donat, qui a commenté Térence dans le tems que la langue Latine étoit encore une langue vivante, dit sur ce passage, que Térence a parlé selon l'usage; & que s'il a dit *unam*, une, au lieu de *quamdam*, certaine; c'est que telle étoit, dit-il, & telle est encore la manière de parler. Ce mot n'est donc en François que ce qu'il étoit en Latin.

La Grammaire générale de Port-Royal veut que *un* soit Article indéfini; & ce mot ne nous paroît pas plus Article indéfini que *tout*, Article universel, ou *ce*, *cette*, *ces*, Articles définis.

De l'emploi & de l'usage que l'on doit faire de ce que l'on appelle pour l'ordinaire Articles.

Nous ne répéterons pas ici les réflexions qu'on vient de faire sur ces petits mots. Il nous suffit d'observer 1.° que nous regardons *le*, *la les*, comme de simples adjectifs métaphysiques, aussi bien que *ce*, *cet*, *cette*, *un*, *quelque*, &c. 2.° Que nous considérons *de* comme une préposition, qui, comme *par*, *pour*, *avec*, *sans*, sert à tourner l'esprit vers deux objets, & à faire appercevoir le rapport qu'il y a entre l'un & l'autre; 3.° Qu'enfin il faut décomposer *au*, *aux*, *du*, *des*, & faire attention à la destination & à la nature de chacun des mots décomposés. Nous allons maintenant descendre dans un certain détail.

Tout discours est composé de divers sens particuliers, énoncés par des assemblages de mots, qui forment des propositions; & les propositions font des périodes. Or, toute proposition a ou une étendue universelle, ou une étendue particulière, ou enfin une étendue singulière.

1.° Si celui qui parle, donne un sens universel au sujet de sa proposition; c'est-à-dire, s'il applique quelque qualificatif à tous les individus d'une espèce, alors l'étendue de la proposition est universelle, ou, ce qui est la même chose, la proposition est universelle.

2.° Si l'individu dont on parle, n'est pas déterminé expressément, alors, on dit que la proposition est particulière. Elle n'a qu'une étendue particulière; c'est-à-dire, que ce que l'on dit, n'est dit que d'un sujet, qui n'est pas désigné expressément.

3.° Enfin, une proposition est singulière, lorsque le sujet; c'est-à-dire, la personne ou la chose dont on parle, dont on juge, est un individu singulier déterminé. Alors, l'attribut de la proposition; c'est-à-dire, ce qu'on juge du sujet, n'a qu'une étendue singulière, ou, ce qui est la même chose, ne doit s'entendre que de ce sujet.

Dans chacun de ces trois cas, notre langue nous fournit un prénom, destiné à chacune de ces vues particulières de notre esprit. Voyons donc l'effet propre, ou le service particulier de ces prénoms.

I. *Tout homme est animal ; chaque homme est animal.* Voilà chaque individu de l'espèce humaine, qualifié par *animal*, qui alors se prend adjectivement. Car, *tout homme est animal* ; c'est-à-dire, *tout homme végéte, est vivant, se meut, a des sensations.* En un mot, tout homme a les qualités, qui distinguent l'animal de l'être insensible. Ainsi, *tout*, étant le prépositif d'un nom appellatif, donne à ce nom une extension universelle ; c'est-à-dire, que ce que l'on dit alors du nom, par exemple, d'*homme*, est censé dit de chaque individu de l'espèce. La proposition est donc universelle.

Remarquez ces trois façons de parler : *tout homme est ignorant ; tous les hommes sont ignorans ; tout homme n'est que foiblesse. Tout homme* ; c'est-à-dire, chaque individu de l'espèce humaine, quelque individu que ce puisse être de l'espèce humaine. Alors, *tout* est un pur adjectif. *Tous les hommes sont ignorans* ; c'est encore le même sens. Ces deux propositions ne sont différentes que par la forme. Dans la première, *tout* veut dire *chaque*. Elle présente la totalité distributivement ; c'est-à-dire, qu'elle prend, en quelque sorte, les individus l'un après l'autre ; au lieu que *tous les hommes* les présente collectivement tous ensemble. Alors, *tous* est un prépositif, destiné à marquer l'universalité *de les hommes. Tous* a ici une sorte de signification adverbiale avec la forme adjective. C'est ainsi que le participe tient du verbe & du nom. *Tous* ; c'est-à-dire ; *universellement, sans exception* ; ce qui est si vrai, qu'on peut séparer *tous* de son substantif, & le joindre au verbe. Quinault, parlant des oiseaux, dit :

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

Et voilà pourquoi, en ces phrases, l'Article *les* ne quitte point son substantif, & ne se met pas avant *tous. Tout l'homme* ; c'est-à-dire, l'homme *en entier*, l'homme *entièrement*, l'homme considéré comme un individu spécifique. *Nul, aucun*, donnent aussi une extension universelle à leur substantif, mais dans un sens négatif. *Nul homme, aucun homme n'est immortel.* On nie l'immortalité de chaque individu de l'espèce humaine. La proposition est universelle, mais négative ; au lieu qu'avec *tous*, sans négation, la proposition est universelle affirmative. Dans les propositions dont nous parlons, *nul* & *aucun* étant adjectifs du sujet, doivent être accompagnés d'une négation. *Nul homme n'est exempt de la nécessité de mourir.*

II. *Tout, chaque, nul, aucun*, sont donc la marque de la généralité ou universalité des propositions. Mais, souvent ces mots ne sont pas exprimés, comme quand on dit : *les François sont polis ; les Italiens sont politiques.* Alors, ces propositions ne sont que moralement universelles, *de more, ut sunt mores* ; c'est-à-dire, selon ce qu'on voit communément parmi les hommes. Ces propositions sont

ſont auſſi appellées *indéfinies*, parce que d'un côté, on ne peut pas aſſurer qu'elles comprennent, généralement & ſans exception, tous les individus dont on parle. D'un autre côté, on ne peut pas dire non plus qu'elles excluent tel ou tel individu. Ainſi, comme les individus compris & les individus exclus ne ſont pas préciſément déterminés, & que ces propoſitions ne doivent être entendues que du plus grand nombre, on dit qu'elles ſont indéfinies.

III. *Quelque*, *un*, marquent auſſi un individu de l'eſpèce, dont on parle. Mais, ces prénoms ne déſignent pas ſingulièrement cet individu. *Quelque homme eſt riche. Un ſçavant m'eſt venu voir.* On parle d'un individu de l'eſpèce humaine; mais, on ne détermine pas ſi cet individu eſt *Pierre* ou *Paul*. C'eſt ainſi qu'on dit *une certaine perſonne*, *un particulier*; & alors *particulier* eſt oppoſé à *général* & à *ſingulier*. Il marque à la vérité un individu, mais un individu, qui n'eſt pas déterminé ſingulièrement. Ces propoſitions ſont appellées particulières.

Aucun, ſans négation, a auſſi un ſens particulier dans les vieux livres, & ſignifie quelqu'un, *quiſpiam*, *non nullus*, *non nemo*. Ce mot eſt encore en uſage en ce ſens parmi le peuple & dans le ſtyle de Palais: *aucuns ſoûtiennent*, *quidam affirmant*.

On, ſert auſſi aux propoſitions particulières. *On m'a dit*; c'eſt-à-dire, *quelqu'un m'a dit*, *un homme m'a dit*. Car, *on* vient de *homme*; & c'eſt par cette raiſon que pour éviter le bâillement, ou la rencontre de deux voyelles, on dit ſouvent *l'on*, comme on dit *l'homme*, *ſi l'on*. Dans pluſieurs autres langues, le mot qui ſignifie *homme*, ſe prend auſſi en un ſens indéfini comme notre *on*. *De*, *des*, qui ſont des prépoſitions extractives, ſervent auſſi à faire des prépoſitions particulières. *Des philoſophes*, ou *d'anciens philoſophes ont cru qu'il y avoit des antipodes*; c'eſt-à-dire, *quelques-uns des philoſophes*, ou *un certain nombre d'anciens philoſophes*, ou en vieux ſtyle, *certains philoſophes*.

IV. *Ce*, marque un individu déterminé, qu'il préſente à l'imagination. *Ce livre*, *cet homme*, *cette femme*, *cet enfant*.

V. *Le*, *la*, *les*, indiquent que l'on parle, 1.° ou d'un tel individu réel, que l'on tire de ſon eſpèce, comme quand on dit *le roi*, *la reine*, *le ſoleil*, *la lune*; 2.° Ou d'un individu métaphyſique & par imitation ou analogie; *la vérité*, *le menſonge*, *l'eſprit*; c'eſt-à-dire, le génie; *le cœur*; c'eſt-à-dire, la ſenſibilité; *l'entendement*, *la volonté*, *la vie*, *la mort*, *la nature*, *le mouvement*, *le repos*, *l'être en général*, *la ſubſtance*, *le néant*.

C'eſt ainſi que l'on parle de l'eſpèce tirée du genre, auquel elle eſt ſubordonnée, lorſqu'on la conſidére par abſtraction, & pour ainſi-dire, en elle-même, ſous la forme d'un tout individuel & métaphyſique. Par exemple, quand on dit que *parmi les animaux*, *l'homme ſeul eſt raiſonnable*,

l'homme eſt là un individu ſpécifique.

C'eſt encore ainſi, que, ſans parler d'aucun objet réel en particulier, on dit par abſtraction, *l'or eſt le plus précieux des métaux; le fer ſe fond & ſe forge; le marbre ſert d'ornement aux édifices*, &c. Ces mots, *l'or, le fer, le marbre*, ſont pris dans un ſens individuel, mais métaphyſique & ſpécifique; c'eſt-à-dire, que ſous un nom ſingulier, ils comprennent tous les individus d'une eſpèce; enſorte que ces mots ne ſont proprement que les noms de l'idée exemplaire du point de réunion ou concept, que nous avons dans l'eſprit, de chacune de ces eſpèces d'êtres.

C'eſt par une pareille opération de l'eſprit, que l'on perſonnifie ſi ſouvent *la nature* & l'*art*.

Ces noms d'individus ſpécifiques ſont fort en uſage dans l'apologue, *le loup & l'agneau, l'homme & le cheval*. On ne fait parler, ni aucun loup, ni aucun agneau particulier. C'eſt un individu ſpécifique & métaphyſique, qui parle avec un autre individu. Ajoûtons ici quelques obſervations à l'occaſion de ces noms ſpécifiques.

1.° Quand un nom d'eſpèce eſt pris adjectivement, il n'a pas beſoin d'Article. *Tout homme eſt animal; homme* eſt pris ſubſtantivement. C'eſt un individu ſpécifique, qui a ſon prépoſitif *tout*. Mais, *animal* eſt pris adjectivement. Ainſi, il n'a pas plus de prépoſitif, que tout autre adjectif n'en auroit, & l'on dit ici *animal*, comme l'on diroit *mortel, ignorant*.

(*a*) C'eſt ainſi que l'Écriture dit que *toute chair eſt foin, omnis caro fœnum*; c'eſt-à-dire, peu durable, périſſable, corruptible; & c'eſt ainſi que nous diſons d'un homme ſans eſprit, qu'il eſt *bête*.

2.° Le nom d'eſpèce n'admet pas l'Article, lorſqu'il eſt pris ſelon ſa valeur indéfinie ſans aucune extenſion ni reſtriction, ou application individuelle; c'eſt-à-dire, qu'alors le nom eſt conſidéré indéfiniment comme *ſorte*, comme *eſpèce*, & non comme un individu ſpécifique. C'eſt ce qui arrive ſur tout lorſque le nom d'eſpèce, précédé d'une prépoſition, forme un ſens adverbial, avec cette prépoſition, comme quand on dit *par jalouſie, avec prudence, en préſence*.

C'eſt dans ce même ſens indéfini que l'on dit, *avoir peur, avoir honte, faire pitié*. On dira donc ſans Article: *cheval eſt un nom d'eſpèce; homme eſt un nom d'eſpèce*. Et l'on ne dira pas: *le cheval eſt un nom d'eſpèce; l'homme eſt un nom d'eſpèce*; parce que le prénom *le* marqueroit que l'on voudroit parler d'un individu, ou d'un nom conſidéré individuellement.

3.° C'eſt par la même raiſon que le nom d'eſpèce n'a point de prépoſitif, lorſqu'avec le ſecours de la prépoſition *de*, il ne fait que l'office de ſimple qualificatif d'eſpèce; c'eſt-à-dire, lorſqu'il ne

(*a*) Iſaï. c. 40. v. 6.

ſert qu'à déſigner qu'un tel individu eſt de telle eſpèce. *Une montre d'or ; un homme de robe ; un marchand de vin ; une action de clémence ; une femme de piété.*

4.° Mais, quand on perſonnifie l'eſpèce, qu'on en parle comme d'un individu ſpécifique, ou qu'il ne s'agit que d'un individu particulier, tiré de la généralité de cette même eſpèce, alors le nom d'eſpèce, étant conſidéré individuellement, eſt précédé d'un prénom. *La peur trouble la raiſon ; la peur que j'ai de mal faire ; l'animal eſt plus parfait que l'être inſenſible ; jouer du violon.* On regarde alors le violon, comme tel inſtrument particulier, & on n'a point d'individu à qualifier adjectivement.

Ainſi, on dira dans le ſens qualificatif adjectif, *un rayon d'eſpérance, un ſentiment d'amour, un rayon de gloire ;* au lieu que ſi l'on perſonnifie, *la gloire, l'amour*, on dira avec un prépoſitif :

Un Héros que la gloire éléve
N'eſt qu'à demi récompenſé ;
Et c'eſt peu, ſi l'amour n'acheve
Ce que la gloire a commencé.

Quinault.

On dira de même : *j'ai acheté une tabatière d'or, & j'ai fait faire une tabatière d'un or, ou de l'or qui m'eſt venu d'Eſpagne.* Dans le premier exemple, *d'or* eſt qualificatif indéfini, ou plutôt c'eſt un qualificatif pris adjectivement ; au lieu que dans le ſecond, *de l'or*, ou *d'un or*, il s'agit d'un tel *or.* C'eſt un qualificatif individuel ; c'eſt un individu de l'eſpèce de l'or.

On dit d'un prince ou d'un miniſtre, *qu'il a l'eſprit de gouvernement. De gouvernement* eſt un qualificatif pris adjectivement. On veut dire que ce miniſtre gouverneroit bien, dans quelque païs que ce puiſſe être, où il ſeroit employé ; au lieu que ſi l'on diſoit de ce miniſtre *qu'il a l'eſprit du gouvernement ; du gouvernement* ſeroit un qualificatif individuel de l'eſprit de ce miniſtre. On le regarderoit comme propre ſingulièrement à la conduite des affaires du païs particulier, où on le met en œuvre.

Il faut donc bien diſtinguer le qualificatif ſpécifique adjectif, du qualificatif individuel. *Une tabatière d'or*, voilà un qualificatif adjectif. *Une tabatière de l'or que*, &c., ou *d'un or que*, &c., c'eſt un qualificatif individuel. C'eſt un individu de l'eſpèce de l'or. L'eſprit eſt occupé de deux ſubſtantifs, 1. de la tabatière, 2. de l'or particulier dont elle a été faite.

Obſervez qu'il y a auſſi des individus collectifs, ou plutôt des noms collectifs, dont on parle, comme ſi c'étoient autant d'individus particuliers. C'eſt ainſi que l'on dit, *le peuple, l'armée, la nation, le parlement.*

On conſidére ces mots là comme noms d'un tout, d'un enſemble. L'eſprit les regarde par imitation comme autant de noms d'individus réels, qui ont pluſieurs parties ; & c'eſt par cette raiſon que lorſque quelqu'un de ces mots eſt le ſujet d'une propoſition, les Logiciens

disent que la proposition est singulière.

On voit donc que *le* annonce toujours un objet considéré individuellement par celui qui parle, soit au singulier, *la maison de mon voisin*, soit au pluriel, *les maisons d'une telle ville sont bâties de brique*.

Ce ajoûte à l'idée de *le*, en ce qu'il montre, pour ainsi dire, l'objet à l'imagination, & suppose que cet objet est déjà connu, ou qu'on en a parlé auparavant. C'est ainsi que Cicéron a dit: *Quid est enim hoc ipsum diù?* [Orat. pro Marcello] Qu'est-ce en effet que ce long-tems?

5.° *Mon, ma, mes; ton, ta, tes; son, sa, ses;* ne sont que de simples adjectifs, tirés des pronoms personnels. Ils marquent que leur substantif a un rapport de propriété avec la première, la seconde, ou la troisième personne. Mais de plus, comme ils sont eux-mêmes adjectifs prépositifs, & qu'ils indiquent leurs substantifs, ils n'ont pas besoin d'être accompagnés de l'Article *le*. Que si l'on dit *le mien, le tien, le sien;* c'est que ces mots sont alors des pronoms substantifs. On dit proverbialement que *le mien* & *le tien* sont peres de la discorde.

6.° Les noms de nombre cardinal, *un, deux*, &c. font aussi l'office de prénoms, ou d'adjectifs prépositifs. *Dix soldats, cent écus.*

Mais, si l'adjectif numérique & son substantif font ensemble un tout, une sorte d'individu collectif, & que l'on veuille marquer que l'on considére ce tout sous quelque vue de l'esprit, autre encore que celle de nombre; alors le nom de nombre est précédé de l'Article ou prénom, qui indique ce nouveau rapport. (*a*) Le jour de la multiplication des pains, les Apôtres dirent à J. C.: *Nous n'avons que cinq pains & deux poissons*. Voilà *cinq pains & deux poissons* dans un sens numérique absolu. Mais ensuite, l'Évangéliste ajoûte que J. C., prenant *les cinq pains & les deux poissons, les bénit.* Voilà *les cinq pains & les deux poissons* dans un sens relatif à ce qui précéde. Ce sont les cinq pains & les deux poissons, dont on avoit parlé d'abord. Cet exemple doit bien faire sentir que *le, la, les; ce, cet, cette, ces*, ne sont que des adjectifs, qui marquent le mouvement de l'esprit, qui se tourne vers l'objet particulier de son idée.

Les prépositifs désignent donc des individus déterminés dans l'esprit de celui qui parle. Mais, lorsque cette première détermination n'est pas aisée à appercevoir par celui, qui lit ou qui écoute, ce sont les circonstances, ou les mots qui suivent, qui ajoûtent ce que l'Article ne sçauroit faire entendre. Par exemple, si je dis: *je viens de Versailles, j'y ai vu le Roi*, les circonstances font connoître que je parle de notre Auguste Monarque. Mais, si je voulois faire entendre que j'y ai vu le *Roi de Pologne*, je serois obligé

(*a*) Luc. c. 9. v. 13.

d'ajoûter *de Pologne* à *le Roi.* De même, si en lisant l'histoire de quelque monarchie ancienne ou étrangère, je voyois qu'en un tel tems *le Roi fit telle chose*, je comprendrois bien que ce seroit le Roi du royaume, dont il s'agiroit.

DES NOMS PROPRES.

Les noms propres n'étant pas des noms d'espèces, nos peres n'ont pas cru avoir besoin de recourir à l'Article pour en faire des noms d'individus, puisque par eux-mêmes ils ne sont que cela.

Il en est de même des êtres inanimés, auxquels on adresse la parole. On voit ces êtres, puisqu'on leur parle. Ils sont présens au moins à l'imagination. On n'a donc pas besoin d'Article, pour les tirer de la généralité de leur espèce, & en faire des individus.

Coulez, ruisseau, coulez, fuyez-nous.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux!

Fille des plaisirs, triste goutte.

Des Houlières.

Cependant, quand on veut appeller un homme ou une femme du peuple, qui passe, on dit communément *l'homme, la femme; écoutez la belle fille, la belle enfant.* Je crois qu'il y a alors une ellipse. *Écoutez, vous qui êtes la belle fille, la belle enfant, vous qui êtes l'homme à qui je veux parler.*

C'est ainsi qu'en Latin, un adjectif, qui paroît devoir se rapporter à un vocatif, est pourtant quelquefois au nominatif. Nous disons fort bien en Latin, selon Sanctius, *deffende me, amice mi*, & *deffende me, amicus meus.* Térence dit: *ô vir fortis, atque amicus!* c'est-à-dire, *ô quam tu es vir fortis atque amicus!* Donat trouve cela plus énergique que si Térence eût dit *amice.* M. Dacier traduit *ô le brave homme, & le bon ami!* on sous-entend *que tu es.*

Les Grecs mettent souvent l'Article avant les noms propres, sur tout dans les cas obliques, & quand le nom ne commence pas la phrase; ce qu'on peut remarquer dans l'énumération des ancêtres de J. C. au premier chapitre de S. Matthieu. Cet usage des Grecs fait bien voir que l'Article leur servoit à marquer l'action de l'esprit, qui se tourne vers un objet; n'importe que cet objet soit un nom propre ou un nom appellatif. Pour nous, nous ne mettons pas l'Article, sur tout avant les noms propres personnels. Surquoi nous allons faire quelques remarques.

I. Si, par figure, on donne à un nom propre une signification de nom d'espèce, & qu'on applique ensuite cette signification, alors on aura besoin de l'Article. Par exemple, si vous donnez au nom d'*Alexandre* la signification de *conquérant* ou de *héros*, vous direz que Charles XII a été l'*Alexandre de son siécle.* C'est ainsi qu'on dit les Cicérons, les Démosthènes; c'est-à-dire, les grands orateurs, tels que Cicéron & Démosthène.

Dieu est le nom du souverain être; mais, si, par rapport à ses divers attributs, on en fait une

ſorte de nom d'eſpèce, on dira *le Dieu de miſéricorde, le Dieu des Chrétiens.*

II. Il y a un très-grand nombre de noms propres, qui, dans leur origine, n'étoient que des noms appellatifs. Par exemple, *ferté*, qui vient par ſyncope de *fermeté*, ſignifioit autre fois *citadelle.* Ainſi, quand on vouloit parler d'une citadelle particulière, on diſoit *la ferté* d'un tel endroit; & c'eſt de-là que nous viennent la ferté-Imbault, la ferté-Milon.

Meſnil eſt auſſi un vieux mot, qui ſignifioit *maiſon de campagne, village*, du Latin *manile*, & *maſnile* dans la baſſe Latinité. C'eſt de-là que nous viennent les noms de tant de petits bourgs, appellés *le Meſnil.* Il en eſt de même de *le Mans, le Perche*, &.

Il y auſſi pluſieurs qualificatifs, qui ſont devenus noms propres d'hommes, tels que *le blanc, le noir, le brun, le beau, le bel, le blond, le bon, le grand*, &c. Ces noms conſervent leurs prénoms, quand on parle de la femme. *Madame le Blanc;* c'eſt-à-dire, femme de M. le Blanc.

III. Quand on parle de certaines femmes, on ſe ſert du prénom *la*, parce qu'il y a un nom d'eſpèce ſous-entendu. *La le Maire;* c'eſt-à-dire, *l'actrice, le Maire.*

IV. C'eſt peut-être par la même raiſon qu'on dit, *le Taſſe, l'Arioſte, le Dante*, en ſous-entendant le Poëte; & qu'on dit, *le Titien, le Carrache*, en ſous-entendant le peintre; ce qui nous vient des Italiens.

Qu'il nous ſoit permis d'obſerver ici que les noms propres de famille ne doivent être précédés de la prépoſition *de*, que lorſqu'ils ſont tirés de noms de terre. Car, nous avons en France des maiſons très-illuſtres & très-anciennes, dont le nom n'eſt point précédé de la prépoſition *de*, parce que ce nom n'a pas été tiré d'un nom de terre. C'eſt un nom de famille ou maiſon.

Quelquefois, les noms propres ſont accompagnés d'adjectifs, ſur quoi il y a quelques obſervations à faire.

I. Si l'adjectif eſt un nom de nombre ordinal, tel que *premier, ſecond*, & qu'il ſuive immédiatement ſon ſubſtantif, comme ne faiſant enſemble qu'un même tout, alors, on ne fait aucun uſage de l'Article. Ainſi, on dit, *François premier, Charles ſecond, Henri quatre*, pour *quatrième.*

II. Quand on ſe ſert de l'adjectif pour marquer une ſimple qualité du ſubſtantif qu'il précéde, alors, l'Article eſt mis avant l'adjectif, *le ſçavant Scaliger, le galant Ovide, l'éloquent Cicéron, le docte Arnauld.*

III. De même, ſi l'adjectif n'eſt ajoûté que pour diſtinguer le ſubſtantif des autres, qui portent le même nom, alors l'adjectif ſuit le ſubſtantif; & cet adjectif eſt précédé de l'Article; *Henri le Grand, Louis le Juſte*, où l'on voit que *le* tire *Henri* & *Louis* du nombre des autres *Henri* & des autres *Louis*, & en fait des individus particuliers.

IV. On dit auſſi avec le comparatif & avec le ſuperlatif rela-

tif; *Homère le meilleur poëte de l'Antiquité*, *Varron le plus ſçavant des Romains.*

Il paroît par les obſervations qu'on vient de faire, que, lorſqu'à la ſimple idée du nom propre on joint quelque autre idée, ou que le nom, dans ſa première origine, a été tiré d'un nom d'eſpèce, ou d'un qualificatif, qui a été adapté à un objet particulier par le changement de quelques lettres, alors on a recours au prépoſitif par une ſuite de la première origine. C'eſt ainſi que nous diſons *le paradis;* terme, qui, à la lettre, ſignifie un jardin planté d'arbres, qui portent toute ſorte d'excellens fruits, & par extenſion, un lieu de délices.

C'eſt par la même raiſon qu'on dit *l'enfer*, qui eſt un lieu bas, *d'inferus*, *via infera*, la rue d'enfer, rue inférieure par rapport à une autre, qui eſt au-deſſus; *l'univers*, *univerſus orbis; l'être univerſel*, *l'aſſemblage de tous les êtres.*

DES NOMS DE PAÏS.

Les noms de païs, de royaumes de provinces, de montagnes, de rivières, entrent ſouvent dans le diſcours ſans article comme noms qualificatifs; *Le royaume de France*, *de Navarre.* En d'autres occaſions, ils prennent l'article, ſoit qu'on ſous-entende alors *terre*, qui eſt exprimé dans *Angleterre*, ſoit qu'on ſous-entende *région*, *païs*, *montagne*, *fleuve*, *rivière*, *&c.* Ils prennent ſur tout l'article, quand ils ſont perſonnifiés; *l'intérêt de la France*, *la politeſſe de la France.*

Quoi qu'il en ſoit, voici des exemples où l'on verra quel eſt aujourd'hui l'uſage à l'égard de ces mots. Le lecteur, ſelon qu'il le jugera à propros, pourra s'en tenir ſimplement à cet uſage, ou bien chercher à faire l'application des principes, que nous avons établis, s'il trouve qu'il y ait lieu.

NOMS PROPRES employés ſeulement avec une prépoſition ſans l'article.

Royaume *de France.*
Iſle *de Candie.*
Royaume *de Valence.*
Il vient *de Pologne.*
Il eſt allé *en Perſe*, *en Suede.*
Il eſt revenu *d'Eſpagne*, *de Perſe.*
Il demeure *en Italie*, *& à Malte.*
Les modes *de France*, *de Suede.*
Les vins *dEſpagne*, *de Champagne.*
Les fromages *d'Auvergne*, *de Brie.*
Chevaux *de Barbarie.*
A mon retour *d'Allemagne.*
L'empire *d'Occident.*

NOMS PROPRES employés avec l'article.

La France.
L'Eſpagne.
L'Angleterre.
La Chine.
Le Japon.
Le Dannemarc.
Il eſt parti *du Pérou.*
Il revient *de la Chine.*
Il demeure *au Japon.*

Il est allé *à la Chine, aux Indes.*
La politesse *de la France.*
L'intérêt *de l'Espagne.*
Il vient *de la Flandre Françoise.*

On dit par opposition. *Le mont Parnasse, le mont Valérien*; au lieu qu'on dit *la montagne de Tarare, les montagnes des Pyrénées*, qu'oiqu'on dise *les monts Pyrénées*. On dit *le fleuve Don*, & *la rivière de Seine*; & ainsi de quelques autres; sur quoi il faut consulter l'usage.

REMARQUES

Sur les phrases suivantes : *Il a de l'argent, il a bien de l'esprit; il a beaucoup d'argent, il n'a point d'or.*

I. *L'or, l'argent, l'esprit*, peuvent être considérés, ainsi que nous l'avons observé, comme des individus spécifiques. Alors, chacun de ces individus est regardé comme un tout, dont on peut tirer une portion. Ainsi, *il a de l'argent*; c'est-à-dire, *il a une portion* de ce tout qu'on appelle *argent*. La préposition *de* est alors extractive d'un individu comme la préposition Latine *ex* ou *de*.

C'est ainsi que Plaute a dit *credo ego illic inesse auri & argenti largiter*; en sous-entendant χρῆμα, *rem auri*, je crois qu'il y a de l'or & de l'argent en abondance. *Bien* est autant adverbe que *largiter*. La valeur de l'adverbe tombe sur le verbe *inesse largiter, il y a bien*. Les adverbes modifient le verbe & n'ont jamais *de complément*, ou, comme on diroit, *de régime*. C'est pourquoi, nous disons, *il a bien*, comme nous dirions, *il a véritablement*. Nos peres disoient, *il a merveilleusement de l'esprit*.

II. A l'égard de *il a beaucoup d'argent, d'esprit; il n'a point d'argent, d'esprit*; il faut observer que ces mots, *beaucoup, peu, pas, point, rien, sorte, espece, tant, moins, plus, que*, lorsqu'il vient de *quantum*, comme dans ces vers :

Que de mépris vous avez l'un pour l'autre !

Et que vous avez de raison !

Ces mots, dis-je, ne sont point des adverbes. Ils sont de véritables noms, du moins dans leur origine; & c'est pour cela qu'ils sont modifiés par un simple qualificatif indéfini, qui, n'étant point pris individuellement, n'a pas besoin d'article. Il ne lui faut que la simple préposition pour le mettre en rapport avec *beaucoup, peu, rien, pas, point, sorte, &c. Beaucoup* vient, selon Nicot de *bella*, c'est-à-dire, *bona & magna copia*, une belle abondance, comme on dit une belle récolte. Ainsi, *d'argent, d'esprit*, sont les qualificatifs de *coup*, en tant qu'il vient de *copia*. Il a abondance *d'argent, d'esprit.*

M. Ménage dit que ce mot est formé de l'adjectif *beau* & du substantif *coup*. Mais, quelque étymologie qu'on lui donne, on voit que ce n'est que par abus qu'il est considéré comme un adverbe,

On dit : *Il est meilleur de beaucoup ;* c'est-à-dire, selon *un beaucoup*, où l'on voit que la préposition décele le substantif.

Peu, signifie *petite quantité.* On dit *le peu*, *un peu*, *de peu*, *à peu*, *quelque peu*. Tous les Analogistes soûtiennent qu'en Latin, avec *parum*, on sous-entend *ad* ou *per ;* & qu'on dit *parumper*, comme on dit *tecum*, en mettant la préposition après le nom. Ainsi, nous disons, *un peu de vin*, comme les Latins disoient *parum vini ;* ensorte que, comme *vini* qualifie *parum* substantif, notre *de vin* qualifie *peu* par le moyen de la préposition *de*.

Rien, vient de *rem*, accusatif de *res*. Les langues, qui se sont formées du Latin, ont souvent pris des cas obliques pour en faire des dénominations directes ; ce qui est fort ordinaire en Italien. Nos peres disoient *sur toutes riens*. Aujourd'hui, *rien* veut dire *aucune chose*. On sous-entend la négation, & on l'exprime même ordinairement. *Ne dites rien ; ne faites rien*. On dit : *Le rien vaut mieux que le mauvais*. Ainsi, *rien de bon, ni de beau*, *c'est aucune chose de bon*, *aliquid boni*.

De bon & *de beau* sont donc des qualificatifs de *rien*. Alors, *de bon* & *de beau*, étant pris dans un sens qualificatif de sorte ou d'espece, n'ont point d'article ; au lieu que, si l'on prenoit *bon* & *beau* individuellement, ils seroient précédés d'un prénom. *Le beau vous touche ; j'aime le vrai*. Nos peres, pour exprimer le sens négatif, se servirent d'abord, comme en Latin, de la simple négative *ne*. Dans la suite, pour donner plus de force & plus d'énergie à la négation, ils y ajoûtérent quelqu'un des mots, qui ne marquent que de petits objets ; tels que, *grain*, *goutte*, *mie*, *brin*, *pas*, *point*. *Je n'en ai grain ni goutte ;* c'est-à-dire, *je n'en ai pour la valeur ou la grosseur d'un grain ;* car, il y a toujours quelque mot de sous-entendu dans ces occasions. Ainsi, quoique ces petits mots, *pas*, *point*, *grain*, *&c.* servent à la négation, ils n'en sont pas moins de vrais substantifs. *Je ne veux pas ou point;* c'est-à-dire, je ne veux cela, même de la longeur d'un *pas*, ni de la grosseur d'un *point*. *Je n'irai point*, *non ibo ;* c'est comme si l'on disoit : *je ne ferai un pas pour y aller ; je ne m'avancerai d'un point*.

On doit regarder *ne pas*, *ne point*, comme le *nihil* des Latins. *Nihil* est composé de deux mots, de la négation *ne* & de *hilum*, qui signifie la petite marque noire, que l'on voit au bout d'une feve. Les Latins disoient : *Hoc nos neque pertinet hilum*, [Lucret.] Il y a une préposition sous-entendue avant *hilum*, *nequidem*, κατὰ *hilum ; cela ne nous intéresse en rien*, pas même de la valeur de la petite marque noire d'une feve. Un ancien poëte, parlant des vains efforts, que fait Sisyphe dans les enfers, pour élever une grosse pierre sur le haut d'une montagne dit :

Sisyphus versat
Saxum sudans nitendo, neque proficit hilum.

Sisyphe, après bien des efforts, ne se trouve pas avancé de la grosseur de la petite marque noire d'une féve.

Les Latins disoient aussi : Ne pas faire plus de cas de quelqu'un ou de quelque chose, qu'on n'en fait de ces petits floccons de laine ou de soie, que le vent emporte, *flocci facere ;* c'est-à-dire, *facere rem flocci.*

Or, comme dans la suite le *hilum* des Latins s'unit si fort avec la négation *ne*, que ces deux mots n'en firent plus qu'un seul, *nihilum*, *nihil*, *nil*, & que *nihil* se prend souvent pour le simple *non*, *nihil circuitione usus es*, [Terent.] Vous ne vous êtes pas servi de circonlocution, de même, notre *pas* & notre *point* ne sont plus regardés dans l'usage que comme des particules négatives, qui accompagnent la négation *ne*, mais qui ne laissent pas de conserver toujours des marques de leur origine.

Ainsi, comme *nihil*, en Latin, est souvent suivi d'un qualificatif, *nil falsi dixi*, *mi senex*, [Ter.] Je n'ai rien dit de faux, *nihil gratiæ*, *nihil incommodi*, *nihil lucri*, *nihil sancti ;* de même, le *pas* & le *point*, étant pris pour une très-petite quantité, pour *un rien*, sont suivis en François d'un qualificatif ; *il n'a pas de pain*, *d'argent*, *d'esprit*. Ces noms *pain*, *argent*, *esprit*, étant alors des qualificatifs indéfinis, ils ne doivent point avoir de prépositif.

Les éclaircissemens, que l'on vient de donner, pourront servir à résoudre les principales difficultés, que l'on pourroit avoir au sujet des Articles. Cependant, on croit devoir ajoûter ici des exemples, qui ne seront point inutiles dans les cas pareils.

NOMS *construits sans prénom ni préposition à la suite d'un verbe, dont ils sont le complément.*

Souvent, un nom est mis sans prénom ni préposition après un verbe qu'il détermine ; ce qui arrive en deux occasions. 1.° Parce que le nom est pris alors dans un sens indéfini, comme quand on dit : *Il aime à faire plaisir*, *à rendre service ;* car il ne s'agit pas alors *d'un tel plaisir* ni *d'un tel service particulier.* En ce cas, on diroit : *faites-moi ce plaisir* ou *le plaisir ; rendez-moi ce service*, ou *le service*, ou *un service*, qui &c. 2.° Cela se fait aussi souvent pour abréger par ellipse, ou dans des façons de parler familières & proverbiales, ou enfin parce que les deux mots ne font qu'une sorte de mot composé ; ce qui sera facile à démêler dans les exemples suivans.

Avoir *faim*, *soif*, *dessein*, *honte*, *coûtume*, *pitié*, *compassion*, *froid*, *chaud*, *mal*, *besoin*, *envie.*

Chercher *fortune*, *malheur*,

Courir *fortune*, *risque.*

Demander *raison*, *vengeance*, *grace*, *pardon*, *justice.*

Dire *vrai*, *faux*, *matines*, *vêpres.*

Donner *prise*, *parole*, *avis*, *caution*, *quittance*, *leçon*, *congé*, *prise*, *audience.*

Échapper, *il l'a échapé belle ;*

c'est-à-dire, *peu s'en est fallu qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur.*

Entendre *raison, raillerie, malice, vêpres.*

Faire *réflexion, honte, honneur, peur, plaisir, choix, bonne mine, cas de quelqu'un, alliance, marché, provision, face.*

Gagner *gros.*

Mettre *ordre, fin.*

Parler *raison, Latin, François.*

Porter *envie, témoignage, coup, bonheur, malheur.*

Prendre *garde, patience, séance, médecine, congé, part, conseil.*

Rendre *visite, service.*

Sçavoir *lire, vivre, chanter.*

Tenir *parole, bon, ferme.*

NOMS construits avec une préposition sans Article.

Donner *à son fils.*

Il demeure *à Rome, à Athènes, à Paris, à Berlin.*

Il est arrivé *à bon port, à minuit.*

Il est *à jeun, à vêpres.*

Il demande une livre *de pain.*

Il n'a pas *de pain.*

Un peu *de pain.*

Beaucoup *de vin.*

Une grande quantité *de pain.*

Vivre *de pain.*

Vivre *sans pain.*

Se conduire *par sentiment.*

Parler *avec esprit, avec grace, avec facilité.*

Agir *par dépit, par colere, par amour, par foiblesse.*

En fait *de Physique. Physique* est pris là dans un sens spécifique qualificatif de *fait.*

NOMS construits avec l'Article ou prénom sans préposition.

Ce que j'aime le mieux. C'est le pain. [Individu spécifique], *apportez le pain.* Voilà *le pain*, qui est le complément immédiat ou régime naturel du verbe; ce qui fait voir que, quand on dit: *Apportez* ou *donnez-moi* du pain, alors, il y a ellipse; *donnez-moi une portion, quelque chose du pain.* C'est le sens individuel partitif.

Tous les pains du marché, ou collectivement, *tout le pain du marché ne suffiroit pas pour, &c.*

Donnez-moi un pain; emportons quelques pains pour le voyage.

NOMS construits avec la préposition & l'Article.

Donnez-moi du pain; c'est-à-dire, *de le pain.* Encore un coup, il y a une éllipse dans les phrases pareilles; car, la chose donnée se joint au verbe *donner*, sans le secours d'une préposition. Ainsi, *donnez-moi du pain*, c'est *donnez-moi quelque chose de le pain*, de ce tout spécifique individuel qu'on appelle pain.

Le nombre des pains, que vous avez apportés, n'est pas suffisant. Voilà bien des pains, de les pains individuellement; c'est-à-dire, considérés comme faisant chacun un être à part.

REMARQUES

Sur l'usage de l'Article, quand l'adjectif précede le substantif, ou quand il est après le substantif.

Si un nom substantif est employé dans le discours avec un adjectif, il arrive, ou que l'adjectif précede le substantif, ou qu'il le suit.

L'adjectif n'est séparé de son substantif, que lorsque le substantif est le sujet de la proposition, & que l'adjectif en est affirmé dans l'attribut; *Dieu est tout-puissant. Dieu* est le sujet; *tout-puissant*, qui est dans l'attribut, en est séparé par le verbe *est*, qui, selon notre manière d'expliquer la proposition, fait partie de l'attribut; car ce n'est pas seulement *tout-puissant* que je juge de Dieu, j'en juge qu'il *est*, qu'il existe tel.

Lorsqu'une phrase commence par un adjectif seul, par exemple, *sçavant en l'art de regner, ce Prince se fit aimer de ses sujets & craindre de ses voisins;* il est évident qu'alors on sous-entend, *ce Prince, qui étoit sçavant &c;* c'est pourquoi, *sçavant en l'art de regner*, est une proposition incidente, implicite, je veux dire, dont tous les mots ne sont pas exprimés. En réduisant ces propositions à la construction simple, on voit qu'il n'y a rien contre le régles, & que si dans la construction usuelle on préfere la façon de parler élliptique, c'est que l'expression en est plus serrée & plus vive.

Quand le substantif & l'adjectif sont ensemble le sujet de la proposition, ils forment un tout inséparable. Alors, les prépositifs se mettent avant celui des deux qui commence la phrase. Ainsi, on dit:

1.° Dans les propositions universelles, *tout homme, chaque homme, tous les hommes, nul homme, aucun homme.*

2.° Dans les propositions indéfinies, *les Turcs, les Persans, les hommes sçavans, les sçavans philosophes.*

3.° Dans les propositions particulières, *quelques hommes, certaines personnes soûtiennent; un sçavant m'a dit; des sçavans m'ont dit*, en sous-entendant *quelques-uns* ou *un certain nombre*, ou quelque autre mot.

4.° Dans les propositions singulieres, *le soleil est levé; la lune est dans son plein; cet homme, cette femme, ce livre.*

Ce que nous venons de dire des noms, qui sont sujets d'une proposition, se doit aussi entendre de ceux, qui sont le complément immédiat de quelque verbe, ou de quelque préposition; *détestons tous les vices; pratiquons toutes les vertus, dans le ciel, sur la terre.*

Nous avons dit: *le complément immédiat;* nous entendons par-là tout substantif, qui fait un sens avec un verbe ou une préposition, sans qu'il y ait aucun mot sous-entendu entre l'un & l'autre. Car quand on dit; *Vous aimez des ingrats; des ingrats* n'est pas le complément immédiat de *aimez*.

La constru&ion entiere est : *vous aimez certaines personnes, qui sont du nombre des ingrats, ou quelques-uns des ingrats, de les ingrats, quosdam ex* ou *de ingratis.* Ainsi, *des ingrats* énonce une partition. C'est un sens partitif.

Mais, dans l'une ou dans l'autre de ces deux occasions ; c'est-à-dire, quand l'adjectif & le substantif sont le sujet de la proposition, ou qu'ils sont le complément d'un verbe ou de quelque préposition, en quelles occasions faut-il n'employer que cette simple préposition, & en quelles occasions faut-il y joindre l'article, & dire *du* ou *de le* & *des* ; c'est-à-dire *de les ?*

La grammaire générale dit qu'avant les substantifs on dit *des*, *des animaux*, & qu'on dit *de*, quand l'adjectif précéde, *de beaux lits.* Mais, cette regle n'est pas générale; car, dans le sens qualificatif indéfini, on se sert de la simple préposition *de*, même avant le substantif, sur tout quand le nom qualifié est précédé du prépositif *un ;* & on se sert de *des* ou *de les*, quand le mot qui qualifie, est pris dans un sens individuel, *les lumières des philosophes anciens*, ou *des anciens philosophes.*

Nous allons terminer nos réflexions par une liste d'exemples, dont le Lecteur judicieux pourra faire usage, & juger des principes, que nous avons établis.

NOMS avec l'Article composé ; c'est-à-dire, avec la préposition & l'Article.

Les ouvrages de Cicéron sont pleins *des idées les plus saines.* [De les idées] voilà *idées* dans le sens individuel.

Faites vous *des principes.* [C'est le sens individuel.]

Défaites vous *des préjugés* de l'enfance.

Cet arbre porte *des fruits excellens.*

Les espèces différentes *des animaux* qui sont sur la terre. [Sens individuel universel.]

Entrez dans le détail *des régles* d'une saine dialectique.

Ces raisons sont *des conjectures* bien foibles.

Faire *des mots nouveaux.*

Choisir *des fruits excellens.*

Chercher *des détours.*

Se servir *des termes établis par l'usage.*

Évitez l'air *de l'affectation.* [Sens individuel métaphysique.]

Charger sa mémoire *des phrases* de Cicéron.

Discours soûtenus par *des expressions fortes.*

Plein *des sentimens les plus beaux.*

Il a recueilli *des préceptes* pour la langue & pour la morale.

Servez-vous *des signes*, dont nous sommes convenus.

Le choix *des études.*

Les connoissances ont toujours été l'objet *de l'estime, des louanges, & de l'admiration des hommes.*

Les richesses *de l'esprit* ne peuvent être acquises que par l'étude.

Les biens *de la fortune* sont fragiles.

L'enchaînement *des preuves* fait qu'elles plaisent, & qu'elles persuadent.

C'est par la méditation sur ce qu'on lit, qu'on acquiert *des connoissances nouvelles*.

Les avantages *de la mémoire*.

La mémoire *des faits* est la plus brillante.

La mémoire est le trésor *de l'esprit*, le fruit *de l'attention & de la réflexion*.

Le but *des bons maîtres* doit être de cultiver l'esprit de leurs disciples.

On ne doit proposer *des difficultés* que pour faire triompher la vérité.

Le goût *des hommes* est sujet à des vicissitudes.

Il n'a pas besoin *de la leçon*, que vous voulez lui donner.

NOMS avec la seule préposition.

Les ouvrages de Cicéron sont pleins *d'idées saines*.

Idées saines, est dans le sens spécifique indéfini, général de sorte.

Nos connoissances doivent être tirées *de principes évidens*. [Sens spécifique où le substantif précede.]

N'avez-vous point *de préjugé* sur cette question ?

Cet arbre porte *d'excellens fruits*, [sens de sorte.]

Il y a différentes espèces *d'animaux* sur la terre, différentes sortes *de poissons*.

Il entre dans un grand détail *de regles frivoles*. Voilà le substantif qui précede. C'est le sens spécifique indéfini.

On ne parle *d'aucunes régles particulieres*. C'est le sens de sorte.

Ces raisons sont *de foibles conjectures*.

Faire *de nouveaux mots*.

Choisir *d'excellens fruits*.

Chercher *de longs détours*,

Ces exemples peuvent servir *de modeles*.

Évitez tout ce qui a un air *d'affectation*.

Charger sa mémoire *de phrases*.

Discours soûtenus par *de vives expressions*.

Plein *de sentimens*.

Recueil *de préceptes*, pour la langue & pour la morale.

Nous sommes obligés d'user *de signes extérieurs* pour nous faire entendre.

Il a fait un choix *de livres*, qui.

C'est un sujet *d'estime*, *de louanges*, *& d'admiration*.

Il y a au Pérou une abondance prodigieuse *de richesses inutiles*.

Des biens *de fortune*. [La Bruyere caract.]

Il y a, dans ce livre, un admirable enchaînement *de preuves solides*. [Sens de sorte.]

C'est par la méditation qu'on acquiert *de nouvelles connoissances*.

Il y a différentes sortes *de mémoire*.

Il n'a qu'une mémoire *de faits*, & ne retient aucun raisonnement.

Présence *d'esprit*; la mémoire *d'esprit & de raison* est plus utile que

les autres sortes *de mémoire.*

Il a un air *de maître* qui choque.

Il a fait un recueil *de difficultés*, dont il cherche la solution.

Une société *d'hommes choisis* [*d'hommes choisis* qualifie la société adjectivement.]

Il n'a pas besoin *de leçons.*

César n'eut pas besoin *d'exemples.*

ARTICLES DE FOI DES JUIFS. On en compte treize pour l'ordinaire, & on croit qu'ils furent dressés par Maimonide sur la fin du onzième siécle de l'Ére Chrétienne. Tous les Juifs généralement les adoptérent, & sont obligés de vivre & de mourir dans cette créance. *Voyez* Foi.

ARTIMAS, *Artimas*, (*a*) Ἀρτίμας, gouverneur de Lydie, du tems de Xénophon, qui parle de lui, dans son histoire de l'expédition de Cyrus.

ARTIMPASE, *Artimpasa*, Ἀρτίμπασα, (*b*) nom d'une divinité que les Scythes honoroient. C'étoit Vénus Céleste, qu'ils appelloient ainsi.

ARTIPOS, *Artipos*, Ἀρτίπους; (*c*) c'est-à-dire, qui a bon pied, qui a les pieds légers. C'est l'épithéte, que l'on a donnée à Mars.

ARTISQUE, *Artiscus*, (*d*) Ἀρτισκὸς, fleuve de Thrace, qui passoit au travers du païs des Odryses. On remarque que Darius étant arrivé sur les bords de ce fleuve, montra un certain lieu à son armée, & commanda que chacun y mît une pierre en passant; & lorsque toutes les troupes eurent exécuté ce commandement, il se trouva en ce lieu de grands monceaux de pierre. Darius en partit aussi-tôt.

ARTISTE, *Artificiosus*, & dans la basse Latinité *Artista.* On entend par Artiste, un ouvrier qui excelle dans ceux d'entre les arts méchaniques, qui supposent de l'intelligence. On donne aussi ce nom à celui qui, dans certaines sciences, moitié pratiques, moitié spéculatives, en entend très-bien la partie pratique. Tel est un chimiste, qui sçait exécuter adroitement les procédés, que d'autres ont inventés.

Les Artistes furent considérés des Anciens, comme on peut le voir à l'Article des arts. *Voyez* Art.

ARTOCRÉAS, *Artocreas.* (*e*) On croit que ce mot du satyrique Perse veut plutôt dire de la chair hachée avec du pain, qu'un pâté.

ARTONTE, *Artontes*, (*f*) Ἀρτόντης, fils de Mardonius, célebre général des Perses. On dit que cet Artonte fit de riches présens à Dionysophane d'Éphèse & à quelques autres Ioniens, parce qu'ils avoient été soigneux de donner la sépulture à son pere.

ARTOPHAGUS, *Artopha-*

(*a*) Xenoph. pag. 427.
(*b*) Herod. L. IV. c. 59.
(*c*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. I. pag. 278.
(*d*) Herod. L. IV. c. 92.
(*e*) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. III. pag. 118.
(*f*) Pauf. pag. 545.

gus, Ἀρτοφάγος, (*a*) nom d'un rat, dont il est parlé dans le combat des grenouilles & des rats par Homère. Ce nom est formé de ἄρτος, *panis*, pain, & φάγω, *manduco*, je mange.

ARTOPHYLAX, *Artophylax*, autrement Bouvier. *Voyez* Bouvier.

ARTORIUS, *Artorius*. (*b*) Juvenal, dans sa troisième satyre, parle d'un Artorius. C'étoit un homme de la lie du peuple, qui avoit trouvé le secret d'amasser de grandes richesses.

ARTORIUS, *Artorius*, (*c*) soldat Romain. S'étant engagé imprudemment dans un portique du temple, pendant le siége de Jérusalem, & ne voyant aucun moyen d'en sortir, pour ne pas s'y laisser envelopper & consumer par les flammes, il proposa à Lucius, son ami & son compagnon, que s'il vouloit le recevoir entre ses bras, lorsqu'il se jetteroit du haut en bas, il le feroit son héritier, & lui donneroit tous ses biens. Lucius accepta ce parti. Il accourut à lui, & lui conserva la vie. Mais, il fut lui-même si accablé de ce grand poids, qu'il en mourut à l'heure même.

(*d*) Il y eut un médecin d'Auguste du nom d'Artorius. On dit que la nuit avant la bataille qui se donna contre Brutus & Cassius, 42 ans avant J. C., Minerve lui parla en songe, & lui commanda d'aller voir Auguste, qui étoit malade, & de lui dire de sa part que, malgré son indisposition, il ne laissât pas de se trouver à la bataille. Artorius périt depuis dans un naufrage, l'année même de la bataille d'Actium, ou celle qui suivit cette bataille.

Vossius s'est trompé, en ce qu'il n'a point distingué cet Artorius d'un autre médecin du même Auguste. C'est Artorius Musa, frere d'Euphorbe, médecin du jeune Juba, roi de Numidie. Il guérit cet Empereur, qui lui fit élever une statue près de celle d'Esculape.

ARTOXARE, (*e*) l'un des trois Eunuques, qui s'étoient emparés de toute la puissance à la cour de Darius Nothus. Mais, Artoxare dominoit sur les autres, & en étoit le chef. Il avoit sçu observer le foible de Darius, pour gagner sa confiance. Il avoit étudié toutes ses passions pour les favoriser & le gouverner par elles. Il ne l'occupoit que de plaisirs & d'amusemens pour s'attirer toute l'autorité. Enfin, sous le nom & sous la protection de la reine Parysatis, des volontés de laquelle il se montroit fidele esclave, il disposoit de toutes les affaires de l'Empire, & tout se régloit par ses ordres.

Enivré par l'autorité souveraine, que lui donnoit la faveur de son maître, il se mit en tête de se rendre souverain, au lieu de premier ministre qu'il étoit, & forma

(*a*) Homer. Batrach.
(*b*) Juven. Satyr. 3. v. 29.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 474.
(*d*) Paterc. L. II. c. 70.
(*e*) Roll. Hist. Anc. Tom. II. pag. 404, 405.

le dessein de se défaire de Darius, & de monter sur le trône. Mais, sa trame ayant été découverte, il fut arrêté, & mis entre les mains de Parysatis, qui lui fit souffrir les plus cruels & les plus honteux supplices.

ARTUCHAS, *Artuchas*, (*a*) Α'ρτούχας, gouverneur de la province d'Hyrcanie, du tems de Cyrus.

ARTYLAS, *Artylas*, (*b*) pere du tyran Aristodème, étoit Phigalien.

ARTYPHIUS, *Artyphius*, fils d'Artabane. Il commandoit les Gandariens & les Dadices dans l'armée de Xerxès. Ce Prince fut tué par Artabane, qui forma ensuite une conspiration contre Artaxerxe. Mais, elle fut découverte, & le traître puni de mort. Artyphius, pour le venger, prit les armes avec les autres conjurés, & après s'être bien battu, il fut enfin tué.

ARTYPHIUS, *Artyphius*, (*c*) fils de Mégabyse & d'Amytis, fille de Xerxès I. Il se distingua, dès le vivant de son pere, par sa bravoure. Il eut ensuite divers emplois; & enfin, sous le regne de Darius Ochus, étant mécontent du gouvernement, il écouta la proposition que lui fit Arsite, frere du Roi, de se révolter.

Artyphius avoit apparemment un gouvernement dans l'Asie mineure. Il battit deux fois les troupes qu'on fit marcher contre lui; mais, il fut battu à son tour; & les soldats Grecs, qu'il tenoit à la solde d'Arsite, se laissérent débaucher, sans qu'il pût retenir plus de trois Milésiens. Un si terrible changement l'obligea d'écouter les offres, qu'on lui porta de la part du Roi. On promit de lui conserver la vie; mais on ne lui tint parole, qu'autant qu'il fallut de tems pour surprendre Arsite. Ils furent compagnons du supplice, comme ils l'avoient été de la révolte.

ARTYSTONE, *Artystone*, Α'ρτυςώνη, (*d*) fille de Cyrus. Cette Princesse fut mariée à Darius I, roi de Perse. Elle étoit encore fille, lorsqu'elle l'épousa; & ce fut de toutes ses femmes celle que Darius aima le plus.

ARVALES [les Freres], (*e*) *Fratres Arvales*, étoient des prêtres, qui sacrifioient pour la fertilité des champs, qu'on appelle *Arva* en Latin; d'où vient le nom d'Arvales. Voici quelle fut l'origine des freres Arvales.

Acca Larentia, nourrice de Romulus, avoit douze enfans mâles, dont l'un mourut. Pour remplacer le défunt, Romulus se donna à Acca Larentia pour son douzième fils, & prit, tant pour lui-même que pour ses propres

(*a*) Xenoph. pag. 130.
(*b*) Pauf. pag. 499.
(*c*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 61.
(*d*) Herod. L. III. c. 88. Roll. Hist. Anc. Tom. II. p. 112. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 65.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 36, 37. Tom. III. pag. 297. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. pag. 514. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 434.

freres, le nom de freres Arvales. Depuis ce tems-là, il y eut toujours un collége de freres Arvales, au nombre de douze. Les marques de leur sacerdoce étoient une couronne d'épis & un ornement de tête blanc. C'étoit, selon Pline, une bande blanche, qui retenoit les épis. Cet office ne se perdoit qu'avec la vie. Les exilés même & les captifs le conservoient toujours.

ARVAQUES, *Aruacci*, (*a*) Ἀρουάκκοι, peuples d'Espagne, dont la ville principale étoit Numance. Les Celtibériens, surnommés *Belli*, ayant appris l'an 153 avant J. C., que le consul Fulvius marchoit contr'eux, à la tête d'une armée de trente mille hommes, se retirérent avec leurs femmes & leurs enfans chez les Arvaques, implorant leur secours contre l'ennemi commun. Ceux-ci mirent à la tête de leurs troupes Carus, citoyen de Ségéda, l'un des plus habiles capitaines du païs. Ayant dressé des embûches aux Romains, il les attaqua, avec vingt mille hommes de pied & cinq mille chevaux. L'action fut fort vive, & le succès douteux. Il périt de chaque côté six mille hommes. Les Arvaques se retirérent la nuit suivante à Numance. Le Consul les y suivit le lendemain, & alla camper à trois milles de la ville. Il s'y donna un second combat. Les Romains eurent d'abord l'avantage, & poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes de Numance. Mais, les éléphans, que Masinissa leur avoit envoyés, s'étant tournés contre eux-mêmes, les Arvaques, qui virent que le désordre s'étoit mis dans les troupes ennemies, sortirent de leur ville, les attaquérent vivement, & leur tuérent plus de quatre mille hommes. Ils en perdirent aussi de leur côté près de la moitié.

L'année suivante, le consul Marcellus se préparant à mettre le siége devant Nergobrix, les habitans députérent vers lui, pour lui demander la paix à telles conditions qu'il lui plairoit imposer. Il leur répondit qu'ils n'avoient point de paix à espérer, à moins que les Arvaques & les Celtibériens, surnommés *Belli*, ne se joignissent à eux pour faire la même demande. Ces peuples n'eurent pas de peine à y consentir. Le Consul leur accorda une tréve, pour leur laisser le tems d'aller se présenter au Sénat. D'autres peuples, alliés des Romains, envoyérent aussi à Rome leurs députés, pour s'opposer à la demande des premiers, ne croyant pouvoir être en sûreté qu'à l'abri des armes Romaines.

Tous les députés étant arrivés à Rome, ceux qui étoient amis du peuple, furent reçus dans la ville. Pour les Arvaques, que l'on regardoit comme ennemis, on leur ordonna de rester au de-là du Tibre, jusqu'à ce qu'on les mandât. Ils le furent bien-tôt après, & on leur donna audience.

(*a*) Appian. Alex. de Bell. Hisp. pag. 279. *&* *seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 103. *&* *suiv.*

Quoique, dans leurs paroles, ils affectassent une espèce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils ne se croyoient pas vaincus, & que le fond de leur cœur ne répondoit pas à ces dehors de soumission. Ils relevoient les avantages, qu'ils avoient remportés en plusieurs combats, & faisoient ressouvenir les Romains de l'inconstance de la fortune. Ils déclarérent cependant que, si on leur imposoit quelque peine, ils la subiroient volontiers, pourvu qu'après avoir par-là expié la faute, qu'ils avoient pu commettre par inadvertance, on les rétablît dans les mêmes droits, que T. Gracchus leur avoit accordés par le traité qu'il avoit fait avec eux.

Quand le Sénat eut entendu les députés de Marcellus, connoissant par leurs discours & par les lettres même du général, qu'il inclinoit ouvertement pour la paix, il ne jugea pas à propos de s'expliquer avec les ambassadeurs des Espagnols; & il se contenta de répondre que Marcellus leur feroit connoître les intentions du Sénat. Mais, en même-tems, persuadé que l'intérêt des alliés & la gloire de la République demandoient que l'on agît avec vigueur, il donna ordre sous main aux députés du Proconsul, qui repartoient pour l'Espagne, de lui déclarer qu'il eût à faire vivement la guerre aux Arvaques, & d'une manière digne du nom Romain.

Il faut consulter l'article de Numance. On y verra quelle fut la fin de la guerre, que les Romains firent à ces peuples. Ce ne fut autre chose que la ruine entière de leur principale ville; c'est-à-dire, de Numance, ruine qui entraîna celle de la nation même.

ARUAS, *Aruas*, (a) fils de Moïse, selon Justin. Cet Auteur dit qu'après la mort de Moïse, les Juifs favorables à son fils Aruas, l'élurent souverain Pontife, & ensuite Roi; & que c'est de-là que leur vint la coûtume, inviolablement gardée parmi eux, d'unir toujours le sacerdoce & la royauté dans la personne de leurs Princes, qui, joignant la religon à la justice, parvinrent à une grandeur étonnante.

On voit par-là que Justin n'étoit guere instruit des coûtumes & des usages, observés chez le peuple du Seigneur.

ARUBOTH, *Aruboth*, (b) Ἀρα6ὼθ, païs de la Terre sainte, situé dans la tribu de Juda. Du tems que Salomon regnoit sur Israël, le gouvernement de ce païs fut confié à Benhésed, qui étoit l'un des douze officiers, chargés d'entretenir la table du Roi, ainsi que toute sa maison, chacun fournissant, un mois de l'année, tout ce qui étoit nécessaire. Socho & toute la terre d'Épher faisoient aussi partie du gouvernement d'Aruboth.

Le mot *Aruboth* peut signifier des déserts, ou des campagnes incultes.

ARUERIS, *Arueris*, (c) fils

(a) Just. L. XXXVI. c. 2.
(b) Reg. L. III. c. 4. v. 7, 10.
(c) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 273. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. II. p. 288. 294.

d'Osiris & d'Isis, étoit un dieu des Égyptiens, qui prétendoient que sa mere, en naissant, étoit grosse de lui, parce, disoient-ils, qu'elle avoit été mariée à Osiris, pendant qu'ils étoient encore l'un & l'autre dans le ventre de celle qui les mit au monde. Quelle extravagance !

On croit communément qu'Aruéris est le même qu'Orus. Il y en a pourtant qui le font plus ancien qu'Orus, & qui le disent le modéle de l'Apollon des Grecs.

ARVERNES, *Arverni*, (a) Ἀρουέρνοι. D'autres lisent Ἀροέρνοι, Ἀρβέννοι, Ἀρουβυνοὶ. Les Arvernes étoient un peuple de la Gaule Celtique. Ils se disoient du même sang que les Romains, & issus, comme eux, des Troyens, selon ces vers de Lucain :

Arvernique ausi Latio se dicere fratres
Sanguine ab Iliaco populi.

Les Arvernes formoient une nation des plus puissantes du païs ; car, si l'on en croit Strabon, ils avoient étendu leur domination jusqu'au territoire de Marseille & jusqu'aux Pyrénées, jusqu'à l'Océan & jusqu'au Rhin. Leur opulence répondoit à l'étendue de leur domination. On rapporte qu'un de leurs rois, nommé Luérius, pour faire parade de ses richesses, & se gagner la faveur de la multitude, semoit, en traversant une plaine, monté sur un char, les piéces d'or & d'argent, que ramassoient les milliers de Gaulois, qui le suivoient. On ajoûte que voulant donner une fête, il forma une enceinte de quinze cens pas en quarré, dans laquelle il fit placer des cuves pleines d'une liqueur précieuse, & une si prodigieuse quantité de viandes de toute espèce, que pendant plusieurs jours, ceux, qui voulurent, trouvérent de quoi manger, sans que jamais le service manquât d'un instant.

De tout tems, les Arvernes & les Éduens s'étoient disputé la souveraine puissance dans les Gaules ; & ce furent les plaintes que ces derniers portérent à Rome, qui attirérent contre les autres, les armes Romaines. En effet, les Éduens, attaqués à la fois par les Allobroges & par les Arvernes, qui avoient réuni leurs forces, eurent recours au consul Cn. Domitius Ahénobardus, qui les écouta favorablement. Tout se prépara donc à la guerre, qui se fit vivement, l'an de Rome 631, & avant J. C. 121.

Les Allobroges & les Arvernes épargnérent au général Romain la peine de venir les chercher. Ils marchérent eux-mêmes à lui, & vinrent se camper au confluent de la Sorgue & du Rhône, un peu audessus d'Avignon. La bataille se donna en cet endroit. Les Ro-

(a) Ptolem. L. II. c. 7. Strab. pag. 189. *& seq.* Plin. L. IV. c. 19. L. 7 c. 50. Plut. T. I. p. 720. Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 30, 31. *& alib. pass.* Roll. Hist. Rom. Tom. V. pag. 273. *& suiv.* Tom. VII. pag. 7. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 635. *& suiv.* Tom. XIII. pag. 48. Tom. XIX. pag. 496. *& suiv.*

mains remportérent la victoire; mais, ils en furent principalement redevables à leurs éléphans, dont la forme étrange & inusitée, effraya, & les chevaux, & les cavaliers. L'odeur des éléphans, insupportable aux chevaux, comme le remarque Tite-Live en plus d'un endroit, contribua aussi sans doute à ce désordre. Il resta, selon Orose, vingt mille Gaulois sur la place; & trois mille furent faits prisonniers.

Une si grande défaite n'abattit point le courage des deux peuples alliés. Ils firent de nouveaux efforts; & lorsque le consul Q. Fabius arriva en Gaule, les Allobroges & les Arvernes, soûtenus par des Ruténiens, allérent au-devant de lui avec une armée de deux cens mille hommes. Le Consul n'en avoit que trente mille; & Bituitus, roi des Arvernes, méprisoit si fort le petit nombre des Romains, qu'il disoit qu'ils ne pourroient pas seulement résister aux chiens, qu'il avoit dans son armée. Le succès fit voir, en cette occasion, comme en bien d'autres, quel avantage ont le bon ordre & la discipline sur la multitude.

Ce fut vers le confluent de l'Isère & du Rhône que les armées se rencontrérent. Les mémoires, qui nous restent, nous instruisent peu sur le détail de cette grande action. Il faut que les Gaulois n'aient pas soûtenu le premier choc des Romains, s'il est vrai, comme nous le trouvons dans les monumens historiques, qu'ils y perdirent au moins six-vingt mille des leurs, & que, du côté des Romains, il n'y eut que quinze hommes de tués. Le Consul remplit merveilleusement les fonctions de général dans ce combat. Il est à présumer qu'il attaqua les ennemis, lorsqu'ils passoient le Rhône, ou venoient de le passer, sans leur donner le tems de se former & de s'étendre. Une charge vigoureuse mit bientôt le trouble parmi les Gaulois, que leur multitude embarrassoit, bien loin qu'ils en pussent tirer avantage. Mais, la fuite étoit étrangement difficile. Il falloit repasser le Rhône sur deux ponts, dont l'un avoit été fait de batteaux à la hâte & peu solidement. Il rompit sous le poids de la multitude des fuyards, & causa ainsi la perte d'un nombre infini de Gaulois, qui furent noyés dans ce fleuve, dont la rapidité, comme personne ne l'ignore, est extrême; ensorte que les eaux en firent beaucoup plus périr, que le fer des vainqueurs.

Les Arvernes & les Allobroges, accablés d'un si rude coup, se déterminérent à demander la paix. Ils furent diversement traités par les Romains. Les Allobroges furent mis au nombre des sujets de l'Empire. Pour ce qui est des Arvernes & des Ruténiens, César assure que le peuple Romain leur pardonna, ne les réduisit point en province, & ne leur imposá point de tributs. On sçait que ce fameux capitaine fit en personne la guerre aux Gaulois. Et il paroît qu'il eut quelque échec au commencement de cette guerre; car, les Arvernes montroient encore, du tems de Plutarque, dans un de

leurs temples, une épée, qui y étoit appendue, comme une dépouille gagnée sur César. Il est vrai que, comme on la faisoit voir un jour à César, il se prit à rire; & ses amis le pressant de la faire ôter, il ne le voulut jamais, la regardant comme une chose sacrée.

Gergovie, selon M. Lancelot, étoit la capitale des Arvernes. Cette ville, place forte, à la défense de laquelle presque tous les Gaulois s'intéressérent, est entièrement disparue. Toutefois, Strabon donne pour capitale aux Arvernes, la ville de Némossus, qu'il met sur la Loire, & qu'il faudroit plutôt mettre vers l'Allier, selon M. Lancelot. Ce doit être la même, qui est appellée par Ptolémée *Augustonemetum*.

Le territoire des Arvernes, qu'on nomme aujourd'hui Auvergnats, est représenté par le diocese de Clermont & par celui de Saint Flour, qui est un démembrement du premier, & du nombre des Évêchés, qui doivent leur érection au pape Jean XXII dans le quatorzième siécle.

ARVES, *Arvæ*, (a) ville d'Asie dans l'Hyrcanie, vers la mer Caspienne. Cette ville subsistoit du tems d'Aléxandre le Grand. Ce Prince y étant arrivé, Cratère & Érygie l'y vinrent trouver, & lui amenérent Phradates, gouverneur des Tapuriens, qui fut accueilli si favorablement du Roi, qu'il servit d'exemple à plusieurs, pour éprouver sa clémence.

(a) Q. Curt. L. VI. c. 4.

A environ trente stades de la ville d'Arves étoit une contrée, remplie alors de toutes sortes de provisions. Elle avoit d'excellens vignobles, & portoit des fruits en grande abondance. L'arbre, qui y étoit le plus commun, ressembloit au chêne. Tous les matins ses feuilles étoient chargées de miel; mais, si l'on ne se hâtoit de le cueillir avant le lever du soleil, cette rosée délicate se consumoit aussi-tôt, parce qu'elle ne pouvoit résister à la moindre chaleur.

ARVIRAGUS, *Arviragus*, nom d'un roi de la Grande Bretagne. On dit qu'il regnoit peu après la mort de J. C. Quelques-uns assurent que Josephe d'Arimathie, disciple secret du Sauveur, étant venu dans les Gaules, ou de son propre mouvement, ou parce qu'il avoit été exposé, avec Sainte Magdeléne, Sainte Marthe & Saint Lazare, sur un vaisseau qui aborda en Provence, passa en Angleterre, pour y prêcher la foi, vers l'an 60, sous le regne de Néron, & que le roi Arviragus lui donna quelques terres pour son habitation. Polydore Virgile dit que le lieu s'appelle aujourd'hui Glasco, & qu'il y a un monastère de Bénédictins.

On prétend que Lucius, arrière-petit-fils d'Arviragus, reçut le baptême, & établit la religion Chrétienne dans son royaume, au commencement du pontificat du pape Éleuthère. Mais, tout cela est fabuleux.

(a) Il est fait mention d'un Arviragus dans la quatrième satyre de Juvénal.

ARVISIE, *Arvisium*, (b) promontoire de l'isle de Chio, & célebre par ses bons vins. Virgile en parle, & les compare au Nectar :

Vina novum fundam calathis Arvisia Nectar.

Pline, en parlant des vins excellens, nomme le vin *Thasius* & celui de Chio, que l'on appelle aussi *Arvisium*.

ARUM, *Arum*, ἰαρὶν, étoit pere d'Aharehel. (c)

ARUMA, *Aruma*, ville autrement appellée Ruma. *Voyez* Ruma.

ARUNCE, *Arunca*, (d) ville des Rutules. Juvénal en parle dans sa première satyre. Cette ville fut la patrie du poëte Lucilius, qui, le premier, fit des satyres chez les Latins.

ARUNCULEIUS [CAIUS]. *Voyez* Caius.

ARUNDEL. *Voyez* Arondel.

ARUNS, *Aruns*, Ἄῤῥων (e) frere de Lucumon, étoit fils de Démarat. Ce Démarat, natif de Corinthe, ayant été obligé de quitter sa patrie, à cause de quelques séditions, qui s'y étoient élevées, vint se réfugier à Tarquinies, où il contracta un mariage, duquel sortirent Aruns & Lucumon, qui prit dans la suite le nom de L. Tarquin. Aruns mourut avant son pere, laissant sa femme grosse. Et Démarat, qui le suivoit de près, ignorant la grossesse de sa bru, ne fit aucune mention de son petit-fils dans son testament ; ensorte qu'étant né après la mort de son ayeul, & n'ayant eu aucune part à sa succession, il fut nommé Egérius à cause de sa pauvreté.

ARUNS TARQUINIUS, *Aruns Tarquinius*, Ἄῤῥων Ταρκύνιος, nom commun à un fils & à un frere de Tarquin le Superbe. *Voyez* Tarquin.

ARUNS, *Aruns*, Ἄῤῥων, (f) fils de Porsenna. Sur la fin de l'année de Rome 246, il fut envoyé à la tête d'un corps de troupes assiéger la ville d'Aricie. Cette expédition fut très-funeste pour ce jeune capitaine, qui y perdit la vie, en combattant vaillamment. Il s'étoit déjà distingué dans d'autres occasions, & en particulier, lorsqu'il marcha au secours de quelques filles, auxquelles Tarquin avoit dressé une embuscade. *Voyez* Clélie.

ARUNS, *Aruns*, Ἄῤῥων, (g) Toscan, homme d'une grande naissance de la ville de Clusium. Cet homme n'étoit pas d'un méchant naturel ; mais, il lui étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger.

Il étoit tuteur d'un jeune orphe-

(a) Juven. Satyr. 4. v. 127.
(b) Virg. Eclog. 5. v. 71. Plin. L. XIV. c. 7.
(c) Paral. L. I. c. 4. v. 8.
(d) Juven. Satyr. 1. v. 20.
(e) Tit. Liv. L. I. c. 34.
(f) Tit. Liv. L. II. c. 14. Plut. T. I. pag. 106, 107.
(g) Tit. Liv. L. V. c. 33. Plut. Tom. I. pag. 135, 136. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 50.

lin, appellé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célebre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance; & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems, il fut assez heureux pour cacher la passion, qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui. Mais, enfin, leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement. Le mari le mit en justice; mais, il succomba, vaincu par le crédit, par les amis & par les largesses de Lucumon. De désespoir il quitta son païs; & ayant oui parler des Gaulois, il les alla trouver, vers l'an 388 avant J. C., & leur apporta le premier du vin d'Italie.

On dit que les Gaulois, en ayant goûté, furent si charmés de cette boisson, & si transportés par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jettérent du côté des Alpes pour aller chercher la terre, qui portoit un si excellent fruit, traitant tous les autres païs de stériles & de sauvages. Aruns se mit lui-même à leur tête pour les mener en Italie, où il leur conseilla d'assiéger Clusium, sa patrie. Au reste, ce récit, qui est tiré de Plutarque & de Tite-Live, ne doit pas être pris à la lettre; car, comme le remarque le dernier, il y avoit eu long-tems auparavant des colonies de Gaulois, qui avoient passé les Alpes.

ARUNS, *Aruns*, (a) capitaine, dont parle Virgile dans son Énéïde. Aruns, condamné à périr dans une journée fatale, voltigeoit le dard à la main autour de Camille, reine des Volsques. Mais, plus rusé qu'elle, il épioit l'occasion de la surprendre. Il ne la perdoit point de vûe. Il s'attachoit à ses pas, & tenoit son javelot tout prêt, étudiant le moment favorable de le lancer à coup sûr. Bientôt après, tandis que Camille, sans précaution, s'avance pour atteindre un Phrygien, Aruns se dispose à lui lancer son dard à propos. » Apollon, dit-il, dieu » puissant, qui protéges le mont » Soracte, & à qui nous rendons » plus de culte que tous les au- » tres mortels, toi en l'honneur » de qui nous allumons des feux » de bois de pin, & qui fais que » nos prêtres marchent sans crain- » te sur des charbons ardens; per- » mets, grand dieu, que je ré- » pare l'affront fait à nos armes. » Je ne demande point à me re- » vêtir de la dépouille de cette » guerrière. D'autres exploits » pourront, dans la suite, illus- » trer mon nom. Pourvu que je » délivre aujourd'hui ma patrie » de ce terrible fléau, je consens » d'y retourner sans gloire. «

Apollon entendit sa priere; mais il n'en exauça qu'une partie.

(a) Virg. Æneid. L. XI. v. 759. *& seq.*

Il lui accorda la mort de Camille, & lui refusa le retour dans son païs. Les vents, dit Virgile, dissipérent dans les airs les paroles d'Aruns, qui imploroit cette faveur. Il lance enfin son javelot bruyant. Les bataillons le voyent; & on l'entend siffler dans les airs. Tous les yeux aussi-tôt se tournent du côté de la reine des Volsques, qui, sans avoir apperçu le vol, ni entendu le bruit du javelot, se sent tout à coup blessée au-dessous de sa mamelle nue. Le dard pénétre son sein, & la couvre de son sang. Les femmes de sa suite accourent éplorées, & reçoivent dans leurs bras tremblans leur maîtresse expirante. Aruns, effrayé lui-même du coup funeste qu'il a porté, se retire avec une joie mêlée de crainte. Il ne songe plus à combattre. Il n'ose approcher de Camille, & craint encore ses armes. Il se dérobe à tous les yeux; & content de se mettre en sûreté, il fuit, & va se confondre au milieu des escadrons Latins.

Cependant, la nymphe Opis, traversant les airs, vient se poster sur une hauteur, d'où elle découvre toute l'armée Latine, & apperçoit Aruns, qui s'applaudissoit de sa victoire : » Où fuis-tu, » Aruns, lui cria-t-elle ? Appro- » che, viens recevoir la digne » récompense de ton glorieux » exploit, viens perdre la vie. » Mais, faut-il que tu aies la gloi- » re de périr par les armes de » Diane ? « A l'instant elle tire une fléche de son carquois, & la pose sur son arc qu'elle bande avec force. Elle tient d'une main la pointe de la fléche, & de l'autre courbant son arc, dont elle joint les deux extrêmités; elle amene la corde jusqu'à son sein. Aruns entend le trait siffler dans les airs; & dans le même instant il se sent percé. Tandis qu'abandonné de ses compagnons, privé de tout secours, il expire sans honneur, étendu confusément sur la poussière, Opis s'envole vers l'Olympe.

ARUNTICE, *Arunticès*, nom d'un homme, qui s'étoit avisé de mépriser les fêtes de Bacchus. Ce dieu, pour l'en punir, lui fit boire tant de vin, qu'il perdit la raison, & abusa de sa propre fille. Elle en fut si outrée, qu'elle tua ce malheureux pere.

ARURE, *Arura*, nom d'une ancienne mesure de terre, autrement appellée Aroure. *Voyez* Aroure.

ARUS, *Arus*, (*a*) nom d'un village, situé près de Samarie, où Varus se campa.

ARUSPICES. *Voyez* Haruspices.

ARX, *Arx*, (*b*) nom commun à tous les lieux, d'où les Augures observoient le ciel.

ARXATE, *Arxata*, Ἀρξάτα, (*c*) ville de la grande Arménie sur la frontière de l'Atropatène. Elle fut bâtie par Artaxias.

ARYANDÈS, *Aryandes*, (*d*) gouverneur d'Égypte. On y fa-

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 609.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XI. pag. 84.
(*c*) Strab. pag. 529.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 145.

briqua par ſes ordres, des monnoies d'argent, ſur leſquelles ſon nom étoit gravé. Une entrepriſe ſi hardie excita toute la colère de Darius, & il traita Aryandès en criminel de léze-majeſté.

ARYBAS, *Arybas*, (*a*) étoit un homme très-riche & très-puiſſant de la ville de Sidon. Il avoit une fille, que des corſaires Taphiens enlevérent, comme elle revenoit de la campagne, & qu'ils menérent dans l'iſle de Syrie, où elle eut diverſes aventures. C'étoit une femme grande, belle, & très-habile à toutes ſortes de beaux ouvrages.

ARYCE, *Aryca*, Ἀρύκα, (*b*) ville des Locriens, ſurnommés Épicnémidiens. Phaylle, général des Phocéens, vers l'an 352 avant l'Ére Chrétienne, s'étant ſaiſi de cette ville la nuit, par voie de trahiſon, en fut chaſſé, & perdit, à cette ocaſion, deux cens hommes. Comme il s'avançoit enſuite, vers une autre ville, appellée Abes, les Béotiens avertis tombérent ſur lui à la faveur d'une nuit obſcure, & lui tuérent beaucoup de monde. Animés par ce ſuccès, ils paſſérent eux-mêmes dans la Phocide, où ils firent bien du ravage, & d'où ils rapportérent un grand butin. Au retour de cette expédition, ils ſongérent à ſecourir Aryce toujours aſſiégée. Mais Phaylle, tombant ſur eux, les battit & les renverſa; après quoi, il emporta d'aſſaut la ville, qu'il aſſiégeoit, & après l'avoir pillée, il la fit raſer. On dit qu'Ajax étoit né dans cette ville.

ARYENE, *Aryene*, (*c*) fille d'Alyatte, & ſœur de Crœſus. Elle fut mariée à Aſtyage, fils de Cyaxare.

ARYMBAS, *Arymbas*, (*d*) Ἀρύμβας, fils d'Alcétas, & frere de Néoptolème. A la mort d'Alcétas, qui arriva près de 380 ans avant l'Ére Chrétienne, la diſcorde ſe mit entre les deux freres. Nous ignorons, & les motifs de leurs prétentions & les moyens qu'ils employérent pour les ſoûtenir. Tout ce que nous en ſçavons, c'eſt qu'ils ne purent aſſoupir leurs différends qu'en partageant le royaume de leur pere en deux portions égales. La vie de Néoptolème ne fut pas longue. Il doit être mort vers l'an 360 avant J. C. Lorſqu'Arymbas ſe vit délivré d'un frere importun, il ne ſongea qu'à rentrer dans l'héritage entier. L'occaſion étoit belle. Alexandre, Olympias, Troas, enfant de Néoptolème, étoient jeunes, ſans crédit. Aucun de leurs parens ne témoignoit le moindre zéle pour leurs intérêts.

On ne ſçait pourtant pas préciſément ſi Arymbas dépouilla Alexandre, ſon neveu, de la portion qui lui appartenoit, où s'il

(*a*) Odyſſ. L. XV. v. 425.

(*b*) Diod. Sicul. p. 448, 530. Strab. p. 425. Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lettr. Tom. XII. pag. 187.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſcrip. & Bell. Lett. Tom. XXI. pag. 31.

(*d*) Plut. Tom. I. p. 383, 665. Diod. Sicul. p. 548. Juſt. L. VII. c. 6. L. VIII. c. 6. L. XVII. c. 3. Pauſ. p. 19. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 339, 340. Roll. Hiſt. Anc. T. III, pag. 499. Tom. IV. pag. 13.

ſe contenta de la garder, comme un dépôt, qu'il devoit lui rendre. Le premier ſentiment a quelque choſe de plus vraiſemblable, parce qu'Alexandre ne regna en Épire qu'après la mort de ſon oncle. Quel que fût le deſſein d'Arymbas, il épouſa Troas, ſa nièce. Un de ſes voiſins devenoit redoutable de jour en jour. C'étoit le roi de Macédoine. Il falloit ſe l'attacher. Le hazard ſervit Arymbas ſelon ſes deſirs; car, Philippe étoit devenu amoureux d'Olympias, lorſqu'encore tout jeune, il avoit été ſe faire initier aux myſtéres de Samothrace.

L'événement ne remplit point les eſpérances de l'uſurpateur. Philippe, bien loin de ſe prêter à ſon ambition, lui déclara la guerre. Les raiſons ou les prétextes de cette guerre ſont inconnus. Démoſthène en dit ſeulement un mot, en paſſant, dans une harangue qu'il prononça 348 ou 349 ans avant J. C. Peut-être fut-elle entrepriſe peu après la mort de Néoptolème, en faveur de ſon fils Alexandre. Philippe, ſollicité par les cris éternels de ſa femme, voulut peut-être le rétablir ſur le trône. Par-là, il auroit été maître, ſous ſon nom, de quelques ports de l'Épire, qui lui auroient été de grand uſage pour l'exécution de ſon deſſein. Nous ignorons les ſuites de cette entrepriſe. Il y a apparence, que le roi de Macédoine s'en déſiſta, détourné par des projets de plus grande importance. Ce fut vraiſemblablement alors qu'il retira le jeune Alexandre des mains de ſon oncle, ſoit pour mettre ſa vie en ſûreté, ſoit qu'il voulût s'en ſervir pour épouvanter Arymbas, à la moindre démarche qui lui auroit été ſuſpecte de ſa part.

Arymbas reſta enſuite paiſible poſſeſſeur de l'Épire pendant dix ans. C'eſt ſans doute ainſi qu'il faut entendre Diodore de Sicile, qui ne lui donne que dix ans de regne.

Arymbas avoit épouſé, comme on l'a déjà dit, la princeſſe Troas; de laquelle il eut Æacide, qui fut pere de Pyrrhus, roi d'Épire. Le nom d'Arymbas ſe lit diverſement dans les Auteurs. On trouve Arybas, Arybbas, Arrubas, Arrybas. Cette diverſe façon d'écrire le nom d'Arymbas, n'eſt rien en comparaiſon des différentes opinions, que l'on rencontre parmi les Auteurs, qui parlent de ce Prince & de ſes parens. Pauſanias, par exemple, aſſure qu'Olympias étoit fille de Néoptolème. Plutarque, au contraire, la fait ſa ſœur, ou, ce qui revient au même, ſœur d'Arymbas. En effet, lorſqu'il parle du mariage de cette Princeſſe avec Philippe, il dit que ce Prince l'obtint de ſon frere Arymbas, ἀδελφὸν αὐτῆς Ἀρύμβαν. C'eſt au même ſujet que Juſtin a dit: *Conciliante nuptias fratre patruele*. Cependant, il paroît certain qu'elle n'étoit que nièce d'Arymbas, comme étant fille de Néoptolème, ſon frere. C'eſt pourquoi, d'habiles Interprétes veulent qu'au lieu de *fratre patruele*, on liſe ſeulement dans Juſtin *patruo*; c'eſt-à-dire, oncle, comme il étoit en effet oncle d'Olympias.

Selon cette même remarque, Æacide, qui succéda à Alexandre d'Épire, étoit le cousin germain, & non le frere de ce Prince; car, ils étoient fils de deux freres. Il y a pourtant dans le texte de Justin: *après la mort d'Alexandre, frater Æacides regno successit, son frere Æacide lui succéda;* à moins qu'à ce mot *frater* on ne sous-entende *patruelis*, comme on le voit très-souvent dans les meilleurs auteurs Latins, qui disent simplement *frater* pour cousin germain.

Encore, Justin appelle Alexandre beau-fils d'Arymbas, *privignum ejus.* Il n'est pas possible que le texte de notre Auteur ne soit ici corrompu, ou bien Justin seroit tombé dans une méprise fort lourde. Alexandre étoit à la fois neveu & beau-frere d'Arymbas, neveu, comme fils de Néoptolème, son frere, & beau-frere, comme frere de Troas, sa femme. Mais, il n'étoit nullement son beau-fils; à moins qu'il n'eût épousé une fille de ce Prince, ce que nous ignorons absolument. Nous sommes sûrs, au contraire, qu'il fut marié à Cléopâtre, fille de Philippe & d'Olympias.

Enfin, il est à remarquer que Justin attribue à Arymbas ce que Plutarque dit de Tharrhytas. *Voyez* Tharrhytas.

A S

AS, *As*, (*a*) sorte de monnoie, qui fut en usage chez les Romains. Il en est de l'As Romain, comme de presque toutes les autres Antiquités. Il est très-difficile de le faire remonter à sa première origine. Varron dit que c'est Janus, qui a le premier battu la monnoie. Plusieurs le suivent, & se fondent, pour autoriser cette opinion, sur la tête double de Janus, qu'on voit sur l'As Romain. Mais, les tems de Janus & de Saturne sont si fabuleux, que bien des gens aiment mieux s'en tenir à ce que dit Pline; que ce fut Servius Tullius, qui commença le premier à battre monnoie. C'est lui, dit-il, qui commença le premier à marquer le cuivre. On s'en servoit auparavant à Rome sans aucune marque, comme dit Timée. Servius Tullius y fit mettre la forme de bœufs & de moutons, ainsi que Pline l'assure ailleurs.

Nous trouvons dans nos cabinets de grandes pièces de cuivre, avec la figure d'un bœuf. Ces pièces de cuivre pesent quatre livres ou quatre As. On les appelloit *quadrussis.* Celles, qui n'en pesoient que deux, se nommoient *decussis*; celles de trois, *trecussis.* C'est de cette forme de bœuf, selon Pline, qu'est venu le nom de *pecunia. Signatum est nota pecudum, undè & pecunia appellata.*

L'As, à ce qu'on croit, fut fait du mot *Æs.* Tous les As & toutes les monnoies Romaines étoient anciennement de cuivre. L'As & la livre, que les Grecs appel-

(*a*) Plin. T. II. p. 610. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 154. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 398.

soient *Litra*, étoient la même chose. Elle se divisoit en douze onces. Les As de ce poids sont assez fréquens dans les monumens. Mais, il est rare que ces pièces ayent tout leur poids, & qu'elles n'ayent rien perdu durant le cours de tant de siécles. On en voit qui représentent une tête de Mercure, la tête double de Janus, avec un navire au revers, & la tête de la ville de Rome. Sur une planche de l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon, on trouve un As, qui a d'un côté la tête double de Janus, & de l'autre une massue, avec une inscription Hétrusque, qu'on n'entend pas. Un autre représente un coq. Un autre a d'un côté la tête d'un Roi, apparemment de quelque contrée d'Italie, & au revers un chien couché, avec l'inscription *HATRI*, dont on ignore le sens. Un autre a la tête couronnée de laurier. Toutes ces pièces de monnoie, qui avoient été faites avant la première guerre Punique, ont le poids de douze onces à peu de chose près, comme le remarque le pere du Molinet, qui les a publiées.

Outre ces pièces de l'As entier, il y en avoit d'autres, qui n'en contenoient qu'une portion. L'As, divisé en ses parties, se marquoit par les noms suivans. Le *deunx* avoit les onze parties de l'As, comme qui diroit *deest uncia;* le *dextans*, les dix parties; le *dodrans*, les neuf; le *bes*, les huit; le *septunx*, les sept; le *semissis*, les six; le *quincunx*, les cinq; le *triens*, les quatre, parce que c'est le tiers de douze; le *quadrans*, les trois, parce que c'est le quart de l'As; le *sextans*, les deux, parce que c'est la sixième partie de l'As; *stips uncialis*, une once. De l'As ainsi divisé, nous ne trouvons en une pièce que le *semissis*, le *triens*, le *quadrans*, le *sextans*, & l'once; ce qui fait juger que les autres parties n'étoient pas d'une seule pièce.

Les finances se trouvant fort courtes à la premiere guerre Punique, les Romains furent contraints de faire une réduction fort extraordinaire de l'As en sa sixième partie. Ils fondirent toutes les monnoies de l'Espagne, & réduisirent, selon Pline, l'As au *sextans*, douze onces à deux. C'est ce qu'on appelle As *sextantarius* ou *sextantalis*. Malgré l'inégalité du poids, cet As si diminué, eut la même valeur que l'ancien As. On trouve assez souvent de ces monnoies de bronze de deux onces. Il y a même apparence que la plupart des As sextantales, qu'on trouve aujourd'hui, ont été frappés depuis la première guerre Punique. On trouve encore un plus grand nombre d'As d'une once, qui ont la plûpart le double Janus d'un côté, & la proue d'un navire de l'autre. Ce fut à la seconde guerre Punique, lors qu'Annibal réduisit la république à l'extrêmité, & sous la dictature de Q. Fabius Maximus, que les As furent réduits à une once, avec la marque de Janus d'un côté, & la proue de l'autre. On assure que de-

puis l'As fut enfin réduit à une demi once.

Quand les Romains comptoient par As, ils sous-entendoient souvent ce mot, en mettant seulement le nombre. Ainsi, quand ils disoient que telle chose avoit été vendue, *decem*, *viginti*, *centum*, &c., *dix*, *vingt*, *cent*, &c.; c'est comme s'ils eussent dit, dix As, vingt As, cent As. Quand ils exprimoient l'As après le nombre, ils ne se servoient pas du pluriel de ce mot, mais du second cas du nom *æs*. Ainsi, ils ne disoient pas, *centum asses*, mais *centum æris*, pour *centum pondo æris*; c'est-à-dire, cent livres de cuivre ou d'airain, parce que cette monnoie, comme on l'a dejà remarqué, étoit de ce métal, & que, dans son origine, l'As pesoit une livre. *Centum æris* marquoit donc cent As; ce qui faisoit de notre monnoie quatre livres un sou cinq deniers. Avec les adverbes *semel*, *bis*, *ter*, *quater*, *quinquies*, &c., ils comptoient les As comme les Sesterces, sans exprimer les cent ni les mille; de sorte que quand ils disoient *decies æris*, c'est comme s'ils eussent dit: *decies centena millia æris*; c'est-à-dire, un million d'As; ce qui revenoit à quarante mille sept cens quarante-deux livres, trois sous neuf deniers de notre monnoie.

L'As étant regardé par les Romains comme un tout solide, ils se servoient de ce mot pour exprimer une totalité illimitée, précisément comme nous nous servons de celui de bien, pour exprimer tout ce que quelqu'un posséde en quelque genre que ce soit. Ils disoient donc: *Fecit illum hæredem ex asse*, littéralement, *il l'a fait son héritier de l'As*, pour dire. *Il lui a laissé tout son bien*. Et comme l'As se divisoit en douze onces, ils se servoient de la même division, pour exprimer la quotité d'une chose en général, considérée dans sa totalité. Ainsi, pour ne pas sortir de l'exemple ci-dessus, si on disoit de quelqu'un: *Fecit illum hæredem ex uncia*, littéralement, *il l'a fait son héritier d'une once*; c'étoit la même chose que de dire, *il l'a fait son héritier pour la douzième partie de son bien*. Il sera aisé de faire la même application aux autres divisions de l'As.

AS, *As*, ou *Asa*, nom fameux dans les Histoires fabuleuses du Nord. Selon l'opinion commune, c'etoit un dieu des peuples Septentrionaux. Mais, suivant M. Sperlingius, les Asiatiques, chassés par Pompée de leurs païs, se retirérent dans le Septentrion. Comme ils étoient extrêmement polis & délicats, ils méprisoient les mœurs barbares des Septentrionaux, qui les regardoient avec admiration & comme des espèces de divinités. Et pour marquer quelque chose de grand, d'excellent, de magnifique, ils se servirent du nom *Ase* ou *Æser*, & le donnérent même à leurs dieux.

ASA, *Asa*, Ἀσά, (*a*) fils

(*a*) Reg. L. III. c. 15. v. 8. *& seq.* c. 16. v. 8. Paral. L. II. c. 14. v. 1. *& seq.* c. 15. v. 1. *& seq.* c. 16. v. 1. *& seq.* c. 17. v. 1.

d'Abia ou Abiam, roi de Juda, succéda à son pere, l'an 951 avant J. C. Il commença à regner sur Juda, la vingtième année de Jéroboam, roi d'Israël, & il regna quarante-un ans dans Jérusalem. Sa grand-mere s'appelloit Maacha, & étoit fille d'Abessalom.

Asa fit ce qui étoit droit & juste aux yeux du Seigneur, comme David son pere. Il chassa de ses terres les efféminés. Il purgea Jérusalem de toutes les infamies des idoles, que ses peres y avoient dressées. Il ôta aussi l'autorité à sa grand-mere Maacha, afin qu'elle n'eût plus l'intendance des sacrifices de Priape, & du bois qu'elle lui avoit consacré. Il renversa la caverne où il étoit honoré; il brisa cette idole infame, & la brûla dans le torrent de Cédron. Cependant, on ne détruisit pas les hauts lieux, comme l'atteste le troisième livre des Rois. Mais, le second livre des Paralipomènes assure le contraire. On y lit qu'Asa détruisit les autels des divinités étrangéres & les hauts lieux; qu'il brisa les statues & abattit les bois des faux dieux; qu'il commanda aux enfans de Juda de chercher le Seigneur le Dieu de leurs peres, & d'observer les loix, & tout ce qui étoit ordonné; qu'il ôta aussi les hauts lieux & les idoles de toutes les villes de Juda; & qu'il regna en paix. Convenons cependant qu'il est dit au chapitre suivant, qu'il y eut encore quelques hauts lieux dans Israël, mais que le cœur d'Asa fut néanmoins parfait tous les jours de sa vie.

Quoiqu'il en soit, ce Prince fit réparer les murailles des villes dans Juda, parce qu'il étoit tranquille, & qu'il n'avoit point alors de guerre, le Seigneur lui ayant donné la paix. C'est-pourquoi, il dit au peuple de Juda : » Travaillons à réparer ces villes ; fortifions les de murailles, & ajoûtons-y des tours avec des portes » & des serrures, pendant que » nous n'avons point de guerre, » parce que nous avons cherché » le Seigneur le Dieu de nos peres. Nous l'avons cherché, & » il nous a donné la paix avec » tous nos voisins. » Ils se mirent donc à bâtir & à fortifier les places, & ce dessein leur réussit. Cependant, le roi leva dans Juda une armée de trois cens mille hommes, qui portoient des boucliers & des piques, & dans Benjamin deux cens quatre-vingt mille hommes, qui portoient aussi des boucliers, & qui tiroient des fleches, tous gens de cœur & d'exécution.

Zara, roi d'Ethiopie, vint les attaquer, avec une armée d'un million d'hommes, & de trois cens chariots de guerre, & s'avança jusqu'à Maréfa. Asa marcha au-devant de lui; & ils rangérent leurs armées en bataille dans la vallée de Séphar près de Maréfa. Asa invoqua le Seigneur son Dieu, & dit : » Seigneur, quand vous » voulez secourir, le petit nombre & le grand nombre sont la » même chose devant vous. Se- » courez-nous donc, Seigneur, » vous qui êtes notre dieu ; car » nous nous confions en vous, &

» c'eſt en votre nom que nous » ſommes venus contre cette » multitude. Seigneur, vous êtes » notre Dieu; ne permettez pas » que l'homme, qui n'eſt que » foibleſſe, l'emporte ſur vous. « Ainſi, le Seigneur jetta l'épouvante parmi les Éthiopiens, qui étoient en préſence d'Aſa & de Juda; & ces peuples prirent la fuite. Aſa & tout le peuple qui étoit avec lui, les pourſuivirent juſqu'à Gérara, & les défirent entierement, ſans qu'aucun pût ſauver ſa vie, parce que c'étoit le Seigneur qui les tailloit en pièces, & ſon armée qui les combattoit. Les vainqueurs remportérent de fort grandes dépouilles. Ils ravagérent toutes les villes, qui étoient aux environs de Gérara, parce que l'épouvante avoit ſaiſi tout le monde; de ſorte qu'ils pillérent les villes & en emportérent un grand butin. Ils ravagérent encore les bergeries & les étables des troupeaux, emmenérent une grande multitude de moutons & de chameaux, & s'en revinrent ainſi à Jéruſalem.

Alors, Azarias fils d'Oded fut rempli de l'eſprit de Dieu. Il alla au devant d'Aſa, & lui dit: » Écoutez-moi, Aſa, & vous tous » peuples de Juda & de Benjamin. » Le Seigneur vous a aſſiſtés, » parce que vous vous êtes tenus » attachés à lui. Si vous le cherchez, vous le trouverez; mais » ſi vous le quittez, il vous abandonnera. Il ſe paſſera beaucoup » de tems, pendant lequel Iſraël » ſera ſon vrai Dieu, ſans prêtre » qui l'inſtruiſe, & ſans loi. Mais, » dans leur affliction, ils reviendront au Seigneur le Dieu d'Iſraël; ils le chercheront, & ils » le trouveront. Dans ce tems-là, » on ne pourra point aller & venir ſûrement. Il y aura des » troubles de toutes parts parmi » tous les habitans de la terre. » Une nation ſe ſoulevera contre » une nation; & une ville contre une ville; parce que le Seigneur jettera le trouble parmi » elles, & les réduira à la dernière extrêmité. Mais pour » vous, prenez courage; que » vos mains ne s'affoibliſſent » point, & vos œuvres ſeront récompenſées. «

Aſa, ayant entendu ce diſcours & ces prédictions du prophéte Azarias, ſentit en lui de nouvelles forces. Il extermina les idoles de toute la terre, tant de Juda & de Benjamin, que des villes du mont Éphraïm qu'il avoit priſes. Il rétablit & fit ſanctifier de nouveau l'autel du Seigneur, qui étoit devant le portique du Seigneur. Il aſſembla tous ſes ſujets des tribus de Juda & de Benjamin, & avec eux pluſieurs étrangers des tribus d'Éphraïm, de Manaſſé & de Siméon; car, beaucoup d'Iſraëlites étoient venus ſe rendre à lui, voyant que le Seigneur ſon Dieu étoit avec lui. Ils ſe rendirent à Jéruſalem le troiſième mois, & l'an quinzième du regne d'Aſa. Ils immolérent au Seigneur ſept cens bœufs & ſept mille moutons des dépouilles & du butin qu'on avoit amenés. Le Roi étant entré dans le temple, ſelon la coûtume, ils renouvellérent l'alliance avec le

Dieu

Dieu de leurs peres, s'engageant à le chercher de tout leur cœur & de toute leur ame. Et s'il y en a, ajoûta le Roi, qui ne cherchent pas le Seigneur, le Dieu d'Israël, qu'ils soient punis de mort, grands ou petits, hommes ou femmes, sans exception. Ils firent donc serment au Seigneur avec de grandes exclamations & des cris de joie, au son des trompettes & des hautsbois. Tous ceux, qui étoient dans la Judée, prêtérent ce serment avec joie; car, ils jurérent de tout leur cœur, & cherchérent Dieu de toute la plénitude de leur volonté. Aussi ils le trouvérent, & le Seigneur leur donna le repos & la paix avec tous leurs voisins. Asa porta dans la maison du Seigneur ce que son pere & lui avoient fait vœu d'y donner, l'argent, l'or & les vases de différentes sortes. Et il n'y eut point de guerre jusqu'à la trente-cinquième année du regne d'Asa. Sur quoi, on remarque qu'il faudroit peut-être lire la vingt-cinquième année, au lieu de la trente-cinquième, puisque Baasa, dont nous allons parler, ne vécut que jusqu'à la vingt-sixième année d'Asa, au témoignage du troisième livre des Rois.

L'an trente-six, ou plutôt vingt-six, du regne d'Asa, Baasa, roi d'Israël, marcha contre Juda, & fortifia Rama d'une muraille tout au tour, afin que nul du royaume d'Asa ne pût sûrement, ni entrer, ni sortir. Alors, Asa prit l'or & l'argent qui étoient dans les trésors de la maison du Seigneur, & dans les trésors du Roi. Il envoya cet or & cet argent à Bénadad, roi de Syrie, qui demeuroit à Damas, lui faisant dire de sa part: » Il y a une alliance entre vous » & moi, conformément à la » bonne intelligence, qui a tou» jours été entre mon pere & le » vôtre. C'est pourquoi, je vous » envoye de l'argent & de l'or, » afin que vous rompiez l'allian» ce, que vous avez faite avec » Baasa, roi d'Israël, & que vous » l'obligiez de se retirer de mes » États. « Bénadad, ayant reçu cette nouvelle, se rendit à la priere d'Asa, & envoya contre les villes d'Israël ses généraux, qui prirent Ahion, Dan, Abelmaïm & toutes les villes murées de Nephthali. Baasa ayant appris cela, cessa de bâtir Rama, & laissa son ouvrage imparfait. Il prit ce qu'il y avoit de monde dans Juda, & fit enlever de Rama toutes les pierres & tout le bois qu'il avoit préparés pour la bâtir; & il les employa à bâtir Gabaa & Maspha.

En ce même tems, le prophéte Hanani vint trouver Asa, roi de Juda, & lui dit: » C'est parce » que vous avez mis votre con» fiance dans le roi de Syrie, & » non pas dans le Seigneur, vo» tre Dieu, que vous n'avez pas » défait l'armée du roi d'Israël, » & celle du roi de Syrie, qui » étoit son allié. Les Éthiopiens » & les Libyens n'avoient-ils » point une armée plus nombreu» se, & une multitude prodigieuse » de chariots & de cavalerie? Et » parce que vous mîtes votre con» fiance en Dieu, il vous les livra » entre les mains. Car, les yeux » du Seigneur sont ouverts sur

» toute la terre, & ils inspirent » de la force à ceux qui se con- » fient en lui d'un cœur parfait. » Vous avez donc agi follement, » & pour cela même il va s'allu- » mer des guerres contre vous. « Asa, étant entré en colère contre le Prophéte, commanda qu'on le mît en prison; car, la remontrance de ce Prophéte l'avoit irrité au dernier point, & dans ce même tems, il fit mourir plusieurs personnes d'entre le peuple. Quant aux actions d'Asa, depuis les premières jusqu'aux dernières, elles avoient été écrites dans le livre des Rois de Juda & d'Israël.

Asa tomba malade la trente-neuvième année de son regne, d'une très-violente douleur aux pieds; & cependant, il n'eut point recours au Seigneur dans son mal, mais aux médecins, dans la science desquels il mit sa confiance. Il s'endormit avec ses peres, & mourut la quarante-unième année de son regne, l'an 910 avant J. C. Il fut enterré dans le sépulcre qu'il s'étoit fait faire en la ville de David. On le mit sur un lit rempli d'odeurs & de parfums les plus excellens, où les parfumeurs avoient employé toute leur science; & on en brûla une grande quantité pour lui faire plus d'honneur. Asa eut pour successeur son fils Josaphat.

ASAA, *Asaa*, Ἀσαΐα, (a) officier du roi Josias, & l'un de ceux, qui furent envoyés par ce Prince vers la prophétesse Olda. *Voyez* Abdon.

ASABINUS, *Asabinus*, (b) nom que l'on donnoit au soleil chez les peuples d'Éthiopie.

ASAEL, *Asael*, Ἀσαήλ, (c) fils de Sarvia, & frere de Joab, ainsi que d'Abisaï. Il étoit extrêmement agile & leger à la course, en quoi il égaloit les chevreuils, qui sont dans les bois.

Au combat de Gabaon, il s'attacha à poursuivre Abner, sans se détourner, ni à droite, ni à gauche, & sans le quitter jamais. Abner regardant derrière lui, lui dit: » Êtes vous Asaël? Il lui ré- » pondit: oui, je le suis. Abner lui » dit: allez à droite ou à gauche; » attaquez quelqu'un de ces jeu- » nes gens, & enlevez-lui tout ce » qu'il a. « Mais, Asaël ne voulut point cesser de le poursuivre. Abner lui parla donc encore & lui dit: » Retirez-vous, ne me » suivez pas davantage, de peur » que je ne sois obligé de vous » percer de ma lance, & qu'après » cela je ne puisse plus paroître » devant Joab, votre frere. « Asaël, méprisant ce qu'il lui disoit, ne voulut point se détourner. Abner lui porta donc de l'arrière-main, dans l'aîne, un coup de la pointe de sa lance, qui le perça & le tua sur la place. Tous ceux qui passoient par ce lieu où Asaël étoit tombé mort, s'arrêtoient.

On emporta le corps d'Asaël, & on le mit dans le sépulchre de

(a) Paral. L. II. c. 34. v. 20. & seq.
(b) Myth. par M. l'Abb. Ban, Tom. I. pag. 328.
(c) Reg. L. II. c. 2. v. 18. & seq. c. 3. v. 26, 27. Paral. L. I, c. 11. v. 26.

ſon pere à Bethléem. Ce fut pour venger ſa mort, que quelques années après Joab, ſon frere, tua en trahiſon Abner, qui étoit venu trouver David à Hébron, pour le faire reconnoître par tout Iſraël.

(*a*) Il y eut un autre Aſaël, qui vivoit ſous le regne d'Ézéchias. Il eſt parlé de cet Aſaël à l'article d'Azarias, grand-prêtre ſous le même regne.

ASAIA, *Aſaïa*, Ἀσαΐας, (*b*) fils d'Haggia, étoit l'un de ceux, à qui David donna l'intendance ſur les chantres de la maiſon du Seigneur, depuis que l'Arche eut été placée dans un lieu fixe.

ASAIA, *Aſaïa*, Ἀσαΐα, (*c*) fils aîné de Siloni. Ce fut l'un de ceux, qui revinrent de la captivité de Babylone à Jéruſalem.. Il étoit accompagné de ſes enfans.

ASALELPHUNI, *Aſalelphuni*, Ἐσηλεββών, (*d*) nom d'une femme de la famille d'Étam. Elle étoit ſœur de Jezraël, de Jéſéma & de Jédébos.

ASAMON, *Aſamon*, Ἀσαμών, (*e*) montagne de Galilée, dont il eſt parlé dans Joſephe. Cet auteur la met près de Sepphoris. C'étoit, ſelon lui, la retraite des ſéditieux & des brigands.

ASAMON, *Aſamon*, Ἀσαμών, (*f*) nom d'un athléte Éléen, qui avoit été vainqueur aux jeux Olympiques. On voyoit ſa ſtatue à Olympie. Elle étoit de la façon du ſtatuaire Pyrilampès.

ASAMYNTHE, *Aſamynthus*, étoit une eſpèce de ſiége ou de chaiſe à l'uſage du prêtre du temple de Minerve Cranéa. Ce temple étoit bâti ſur une montagne eſcarpée. Il y avoit des portiques, où l'on voyoit des cellules pour loger ceux, qui étoient deſtinés au ſervice de la Déeſſe, & ſur tout le prêtre, qui exerçoit les fonctions ſacrées. C'étoit un jeune garçon ſans barbe. Il ſervoit cinq ans en cette qualité. Ceux qui l'éliſoient, avoient ſoin de le prendre ſi jeune, qu'au bout de cinq ans qu'il devoit abdiquer, il n'eût point encore de poil follet. Pendant ſon quinquennium, il ne quittoit point le ſervice de la Déeſſe; & il étoit obligé de ſe baigner dans des aſamynthes, à la manière des plus anciens tems. L'aſamynthe ſe prend auſſi quelquefois pour un gobelet.

ASAN, *Aſan*, Ἀνὼχ, (*g*) ville de Judée dans la tribu de Juda. Elle fut donnée à cette tribu par le ſort. On ne ſçait pas au juſte, ſi elle doit être diſtinguée d'une autre ville de même nom, qui fut adjugée à la tribu de Siméon. Je tiendrois volontiers pour l'affirmative. D'ailleurs, dans les Septante, la première eſt appellée Ἀνὼχ, & la ſeconde Ἀσὰν.

ASAN, *Aſan*, Ἀσὰν, (*h*)

(*a*) Paral. L. II. c. 31. v. 13.
(*b*) Paral. L. I. c. 6. v. 39. c. 25. v. 1. *& ſeq.*
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 5.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 3.
(*e*) Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 818.
(*f*) Pauſ. pag. 374.
(*g*) Joſu. c. 15. v. 42. c. 19. v. 7.
(*h*) Joſu. c. 19. v. 7.

autre ville de Judée. Le ſort la donna à la tribu de Siméon avec ſes villages. *Voyez* l'article précédent.

ASAN, *Aſan*, (*a*) nom d'un lac, dont il eſt fait mention au troiſième chapitre du premier livre des Rois, ſuivant la Vulgate. Ceux, qui demeuroient aux environs de ce lac, furent du nombre de ceux auxquels David envoya du butin, qu'il avoit fait ſur les Amalécites.

Les Commentateurs, qui traduiſent ſur l'Hébreu, & qui nomment le premier livre des Rois, le premier de Samuël, rendent ce mot ou par Bor-Aſan ſelon la verſion Allemande, ou par Chor-Haſan, ſelon M. le Clerc; ou par Cor-Aſchan, ſelon Smidius; ou par Chor-Ashan, ſelon la verſion Angloiſe; ou par Chor-Aſan, ſelon la verſion Eſpagnole; ou par Chor-Haſchane, ſelon d'autres. La différence de *b* & de *c*, ou de *ch*, ſi ſenſible dans les Caractéres dont nous nous ſervons, ne l'eſt preſque point dans l'Hébreu.

Une ville d'Afrique, ſituée ſur le Nil près des cataractes, a porté le nom d'Aſan. On l'appelloit auſſi Aſſuana.

ASANA, *Aſana*, Ἀσινὸν, (*b*) étoit de la tribu de Benjamin, & pere d'Oduïa.

ASANDRE, *Aſander*, (*c*) Ἄσανδρος, nom d'un homme, qui, ſelon Strabon, diviſa la Cherſonèſe Taurique du continent, ayant fait paſſer une mer par ſon iſthme, depuis le golfe Carcinique juſqu'au Palus Méotide.

ASANDRE, *Aſander*, (*d*) Ἄσανδρος, fils de Philotas, étoit lieutenant d'Alexandre le Grand. Ce Prince lui donna le gouvernement de la Lydie, avec un pouvoir qui s'étendoit juſqu'aux frontières de la province de Spithridate. Il lui laiſſa en même tems autant de gens de cheval, qu'il pouvoit en avoir beſoin, avec quelques compagnies legérement armées.

ASANDRE, *Aſander*, (*e*) Ἄσανδρος, fut établi gouverneur du Boſphore par le roi Pharnace; mais, il ſe ſouleva contre lui, l'an 47 avant J. C., dans l'eſpérance d'obtenir ce royaume des Romains. Pharnace, ayant aſſemblé une armée de Sarmathes & de Scythes, entra dans le Boſphore, pour le recouvrer; mais, Aſandre vint au-devant de lui, & le vainquit dans une bataille, où Pharnace, abandonné des ſiens, fut tué à l'âge de 50 ans. Mithridate, roi de Pergame, qui voulut s'emparer du Boſphore, eut la même deſtinée, & laiſſa, par ſa mort, Aſandre paiſible poſſeſſeur de cet État. Strabon s'eſt trompé, lorſqu'il l'a appellé Caſſandre & Lyſandre.

Aſandre avoit épouſé une fille de Pharnace, nommée Dynamis,

(*a*) Reg. L. I. c. 30. v. 30.
(*b*) Paral. L. I. c. 9. v. 7.
(*c*) Strab. p. 311.
(*d*) Freinſ. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6.
(*e*) Appian. pag. 254. Dio. Caſſ. pag. 206, 207, 538. Crév. Hiſt. Rom. T. VII. p. 542. & *ſuiv.*

à laquelle il laiſſa la couronne en mourant. Cette Princeſſe ſe maria en ſecondes noces à un certain Scribonius, qui ſe diſoit petit-fils de Mithridate. Scribonius, par cette alliance, monta ſur le trône du Boſphore; mais, l'impoſture ayant été découverte, il fut tué par ſes ſujets.

ASANDRE, *Aſander*, (a) Ἄσανδρος. Lucien, dans un de ſes dialogues, fait mention d'un Aſandre. Il dit de cet Aſandre, qu'Auguſte le fit roi du Boſphore; qu'il combattit vaillamment, & à pied & à cheval, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, & qu'il ſe laiſſa mourir de faim, à quatre-vingt-treize, ayant appris qu'Auguſte avoit donné l'intendance de la guerre à Scribonius. On voit bien que cet Aſandre, à quelques circonſtances près, eſt le même que le précédent.

ASAPH, *Aſaph*, Σαφὰτ, (b) étoit pere de Joahé, chancellier du roi Ézéchias.

ASAPH, *Aſaph*, Ἀσὰφ, (c) de la tribu de Lévi, étoit fils de Barachias & petit-fils de Samaa. Ses enfans furent Zacchur, Joſeph, Nathania & Aſaréla, qu'il conduiſoit lui-même, & qu'il faiſoit chanter; car, Aſaph étoit un muſicien célebre du tems de David.

Dans la diſtribution que ce Prince fit des Lévites, pour chanter dans le temple du Seigneur, il ordonna que ceux de la famille de Caath tiendroient le milieu autour de l'autel des holocauſtes; ceux de la famille de Mérari, la gauche; & ceux de la famille de Gerſon, la droite. Aſaph, qui étoit de cette dernière famille, préſidoit à la bande, qui occupoit la droite. Ses deſcendans occupérent la même place, & eurent le même rang dans le temple.

On trouve pluſieurs Pſeaumes intitulés du nom d'Aſaph, comme le XLIX, & les dix, depuis le LXXII, juſqu'au LXXXII; ſoit qu'Aſaph les ait compoſés, ou que David les lui ait adreſſés, pour y donner l'air; ſoit enfin, ce qui eſt plus probable, que quelques-uns des deſcendans d'Aſaph les ait écrits, & leur ait donné le nom de ce fameux chef de la muſique du temple. Car, il paroît que ces Pſeaumes ne conviennent pas au tems d'Aſaph; & qu'ils ont été écrits, les uns pendant la captivité, comme le XLIX, les LXXIII, LXXVIII, LXXIX; les autres du tems de Joſaphat, comme les LXXXI & LXXXII. Dom Calmet fixe le LXXVII au tems d'Aſa.

ASARAMEL, *Aſaramel*, (d) Σαραμὲλ, nom d'un lieu, dont il eſt parlé dans les Maccabées. C'eſt-là que ſe fit, dans une aſſemblée compoſée des prêtres, du peuple, des premiers de la nation & des anciens du païs, cette fameuſe déclaration, qui donnoit à Simon Maccabée une ſi grande autorité. Ce fut la récompenſe des ſervices ſignalés, qu'il avoit ren-

(a) Lucian. T. II. p. 639.
(b) Reg. L. IV. c. 18. v. 18.
(c) Paral. L. I. c. 6. v. 39. c. 25. v. 1. & ſeq.
(d) Maccab. L. I. c. 14. v. 28. Reg. L. II. c. 5. v. 9.

dus à la nation & au peuple Romain.

Il y en a qui croient qu'Asaramel est la place de Mello connue dans les livres des Rois. Asar-Mello, ou Hasar-Mello signifie le parvis de Mello. D'autres ont cru qu'Asaramel étoit mis pour Jérusalem. Serrarius traduit ce terme par *le prince de la part du Seigneur*, ou *le prince du peuple du Seigneur*; & il l'explique du grand-prêtre Simon, qui gouvernoit alors.

ASARÉLA, *Asarela*, Ἐρωέλ, (*a*) quatrième fils d'Asaph, maître de musique, du tems de David. *Voyez* Asaph.

ASARMOTH, *Asarmoth*, (*b*) Σαρμώθ, troisième fils de Jectan. Il y a eu dans l'Arménie une ville d'Asarmoth, d'où quelques-uns croyent que les Sarmathes ont tiré leur nom.

ASASONTHAMAR, *Asasonthamar*, Ἀσασονθαμὰρ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Juda, près de la mer Morte. Cette ville étoit habitée anciennement par les Amorrhéens, qui furent défaits par Chodorlahomor, accompagné de quelques Rois, qu'il avoit attirés dans son parti. Du tems de Josaphat, les Moabites & les Ammonites, avec leurs alliés, s'assemblérent pour faire la guerre à ce Prince. Lorsque des courriers vinrent lui annoncer cette nouvelle, ils étoient déja campés à Asasonthamar. C'est la même qu'Engaddi.

ASBAI, *Asbaï*, Ἀζοβαί, (*d*) pere de Naaraï, qui fut un des trente braves de l'armée de David.

ASBASMÉE, fontaine de Cappadoce, de laquelle Philostrate parle ainsi dans la vie d'Apollonius: » Il y a, dit-il, au voisinage de Tyane, une eau qu'on » croit être consacrée à Jupiter, & » qu'on appelle Asbasmée. Elle » est froide en sortant de sa source, » & elle bout ensuite comme l'eau » d'un chaudron, qui est sur le » feu. Elle paroît belle, tranquille » & agréable à boire aux gens de » bien, & qui ne faussent point » leur serment; mais, c'est un » poison pour les méchans & pour » les parjures. «

Le nom d'Asbasmée vient peut-être de l'Hébreu *Meseba*, ou *Mehasseba*; c'est-à-dire, eau du serment, comme Béerseba signifie puits du serment. Les Cappadociens, qui parloient Syriac, ont pu aisément transposer les Syllabes par corruption de langage.

ASBEL, *Asbel*, Ἀσβὴλ, (*e*) & ailleurs Ἀσυβὴρ, second fils de Benjamin. Ce fut le chef de la famille des Asbélites.

ASBESTE, *Asbestus*, sorte de minéral inaltérable par le feu. *Voyez* Amiante.

ASBOLOMÈNES, *Asbolomeni*, Ἀσβολωμένοι; (*f*) c'est-à-dire, les barbouillés de suie. On

(*a*) Paral. L. I. c. 25. v. 2.
(*b*) Genes. c. 10. v. 26. Paral. L. I. c. 1. v. 20.
(*c*) Genes. c. 14. v. 7. Paral. L. II. c. 20. v. 1, 2.
(*d*) Paral. L. I. c. 11. v. 37.
(*e*) Numer. c. 26. v. 38. Paral. L. I. c. 8. v. 1.
(*f*) Plut. Tom. I. pag. 479.

appelloit ainsi les descendans de Damon, en mémoire de la suie, dont il s'étoit noirci le visage, quand il courut sur un capitaine Romain pour le tuer. *Voyez* Damon.

ASBOLUS, *Asbolus*, (*a*) nom d'un chien de chasse d'Actéon. Ce terme veut dire que ce chien avoit le poil noir; car, il vient du Grec ἄσϐολος, *fuligo*, de la suie; comme qui diroit noir comme de la suie. Lorsqu'Actéon eut été changé en cerf, Asbolus oubliant que ç'avoit été son maître, se mit à le poursuivre, ainsi que les autres chiens.

ASBYSTES, *Asbystæ*, (*b*) Ἀσϐύσται, peuples de Libye, qui confinoient du côté de l'occident aux Gigames. Ils habitoient au-dessus de Cyrène, sans toutefois s'étendre jusqu'à la mer; car, les Cyrénéens occupoient toutes les côtes maritimes.

ASCAGNE, terme de Géographie. *Voyez* Ascanie.

ASCAGNE, *Ascanius*, (*c*) Ἀσκανίος, l'un des princes d'Asie, qui marchérent au secours de Troye contre les Grecs. Ascagne & Phorcys, impatiens de joindre l'ennemi, menoient les Phrygiens de l'Ascanie la plus éloignée.

ASCAGNE, *Ascanius*, (*d*) Ἀσκανίος, autre prince d'Asie, qui marcha aussi au secours de Troye contre les Grecs. Je ne sçais trop si cet Ascagne est différent du précédent. Quoiqu'il en soit, il étoit fils d'Hippotion, & avoit deux freres, Palmys & Morys. Ils vinrent tous trois d'Ascanie, pour relever les troupes qu'on avoit déjà envoyées au secours de Troye.

ASCAGNE, *Ascanius*, (*e*) Ἀσκανίος, fils d'Énée & de Créuse. Il étoit l'aîné de plusieurs freres. L'Histoire fait mention de ceux-ci, Euryléon, qui prit aussi dans la suite le nom d'Ascagne, Romulus & Romus.

Après la prise de Troye par les Grecs, Ascagne fut envoyé par son pere en Phrygie avec quelques troupes Phrygiennes. Ce jeune Prince s'y établit dans un canton appellé Dascylitis, où étoit le lac Ascanien. Plusieurs années après que les Grecs furent partis, il retourna à Troye. Un petit nombre de Troyens, qui avoient échappé à la fureur des Grecs, parce qu'ils étoient dispersés dans différens endroits du païs, l'y accompagnérent. Il regna dans son petit royaume, & le laissa à sa postérité, mais beaucoup plus étendu qu'il n'avoit été dans son commencement. C'est tout ce que nous sçavons de cet Ascagne, que certains confondent, mal à propos, avec celui qui suit. Denys d'Halicarnasse les distingue expressément, lorsqu'il dit qu'Énée, après avoir envoyé Ascagne, son fils aîné, dans la Phrygie, partit d'Asie, avec ses autres enfans, son pere, & les images des

(*a*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*b*) Herod. L. IV. c. 170.
(*c*) Homer. Iliad. L. II. v. 369, 370.
(*d*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 792, 793.

(*e*) Dionys. Halicarn. L. I. c. 11, 12. Tit. Liv. L. I. c. 3. Strab. p. 607. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. II. p. 407, 408.

dieux, pour aller chercher un nouvel établissement, où il pût être plus heureux, qu'il ne l'avoit été dans sa patrie.

Agathocle, dans Festus, donne une fille, nommée Roma, à l'Ascagne dont nous venons de parler. Énée, par le conseil du devin Hélénus, l'amena avec lui en Italie; & cette Princesse consacra la première le temple de la Foi sur le mont Palatin.

ASCAGNE, *Ascanius*, (*a*) Ἀσκάνιος, autre fils d'Énée & de Créuse. Celui-ci porta d'abord le nom d'Euryléon, comme il a été observé dans l'article précédent, & il prit depuis celui d'Ascagne. Tite-Live lui donne pour mere, non Créuse, mais Lavinie, fille du roi Latinus, qu'Énée épousa, lorsqu'il fut arrivé en Italie. Il est vrai que Tite-Live dit ensuite qu'il n'est pas bien sûr que ce Prince fût véritablement fils de Lavinie.

Ascagne succéda à son pere au royaume des Latins. En montant sur le trône, il se vit obligé de soûtenir un rude siége de la part de Mézence, roi des Étruriens On l'assiégea si étroitement dans Lavinium, qu'il lui fut impossible de recevoir le secours, qu'il attendoit des autres villes Latines. Ascagne, réduit à une si fâcheuse extrêmité, proposa de conclure un traité sous les conditions qu'il crut les plus convenables pour les deux nations. Enflé de son bonheur, Mézence rejetta les propositions d'Ascagne, offrant de son côté d'autres conditions de paix, mais des conditions extrêmement déraisonnables. Entre autres choses, il exigeoit que tout le vin qu'on recueilloit dans le païs des Latins, fût envoyé en Étrurie, comme un tribut annuel. De si rudes conditions ne pouvoient manquer de révolter les assiégés. Ils résolurent de se défendre jusqu'à l'extrêmité, & d'engager les dieux dans leur cause. Ils firent même un décret, par lequel ils consacrérent à Jupiter le produit de leurs vignes. Ce fut l'avis de leur Roi. Ascagne leur conseilla en même tems d'attendre l'occasion favorable d'une nuit obscure pour faire une sortie, & tomber sur l'ennemi. Les assiégeans, qui étoient campés dans une situation avantageuse, & qui se tenoient comme assurés de la victoire, étoient peu sur leurs gardes contre un ennemi qu'ils méprisoient.

Ascagne & les siens reprirent un nouveau courage. Ils s'exhortérent les uns les autres à la constance & à la valeur, & conjurérent les dieux de favoriser leur entreprise. Aussi-tôt qu'ils trouvérent l'occasion qu'ils attendoient, ils sortirent de la ville, & attaquérent le quartier des retranchemens où étoit Lausus, fils de Mézence, qui commandoit la fleur de la jeunesse Étrurienne. Ils y donnérent l'assaut si brusquement, qu'ils y entrérent sans

(*a*) Dionys Halicarn. L. I. c. 15. Tit. Liv. L. I. c. 1, 3. Virg. Æneid. L. I. & *seq.* Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 8. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. II. p. 376, 407. Tom. IV. p. 411, 585, T. XIII. p. 354. T. XVI. p. 417, 422, T. XXI. p. 360.

beaucoup de peine. Pendant qu'ils prenoient ce poste, la lueur des flambeaux & les cris des mourans jettérent la terreur parmi les troupes, qui étoient campées dans la plaine. Le désordre & la confusion se répandirent par tout. Le trouble redoubloit à chaque moment; les soldats ne gardoient plus ni ordre ni rangs; la crainte, jointe à la lueur des ténébres, faisoit croire que leur perte étoit assurée. Ils ne songeoient qu'à abandonner le plat païs pour se sauver sur les montagnes, & sans écouter la voix de leurs chefs, ils mettoient toute leur espérance dans la fuite. Les Latins, qui avoient déjà emporté un des retranchemens des ennemis, poussérent plus loin leur avantage. Ils poursuivirent les fuyards à toute outrance, & en firent une horrible boucherie. Les ennemis ne pensoient plus à se défendre. Ils ne connoissoient pas même le danger où ils étoient. Ils couroient çà & là à l'aventure. Les uns tomboient dans des précipices, les autres se jettoient dans des ravins, dans des cavernes, d'où ils ne pouvoient se retirer, & y attendoient la mort ou la servitude. Pour surcroît de malheur, plusieurs ne pouvant connoître leurs camarades au milieu des ténébres, s'entretuoient comme ennemis, & augmentoient, par ce carnage, la défaite de leurs troupes. Le jeune Prince périt dans ce combat. Mézence, qui s'étoit emparé d'une colline avec un petit nombre de soldats, n'eut pas plutôt appris la nouvelle de la mort de son fils, qu'il la regarda comme une punition de son insolence. La déroute de son armée & la mort de Lausus le jettérent dans un si grand embarras, que ne sçachant quel parti prendre, il envoya sans différer des ambassadeurs à Lavinium, pour demander la paix. Ascagne persuada aux siens d'user de leur victoire avec modération. Mézence obtint ce qu'il demandoit; on lui accorda la paix à des conditions raisonnables, & il se retira avec les troupes qui lui restoient. Depuis ce tems-là, il déposa toute inimitié, & vécut dans une si parfaite intelligence avec les Latins, qu'ils n'avoient point de meilleur ami ni de plus fidele allié.

Énée, en mourant, laissa la Reine enceinte. Dans les premiers troubles que sa mort causa par tout le royaume, elle s'enfuit dans les bois, & confia sa destinée à la fidélité d'un certain Tyrrhénus, qui avoit été intendant des bergers de son pere, & qui prenoit toujours soin des troupeaux du Roi. Elle continua à y vivre après qu'Ascagne fut monté sur le trône, craignant la haine que les beaux-fils ont ordinairement pour leurs belles-meres. L'intendant des bergers la reçut, & en prit un soin particulier. Il lui bâtit une cabane connue de peu de personnes, & lui garda un secret inviolable. Dans sa retraite, elle se délivra d'un fils, qu'elle appella Sylvius, parce qu'il étoit né dans les bois, & Énée du nom de son pere. Tout cela n'étoit connu que de peu de personnes, qui gardérent inviolablement le secret.

Cependant, les Latins firent de grandes recherches de Lavinie. Ils furent même assez injustes envers leur Roi, pour l'accuser d'avoir fait mourir secrétement cette Princesse. Ses protestations les plus solemnelles furent une foible défense contre leurs soupçons. Ils le menaçoient de se soulever ouvertement, & sa vie même eût été en grand danger, si Tyrrhénus n'eût fait sortir la Reine de sa retraite pour la présenter au peuple. Ascagne traita honorablement Lavinie. Mais, voyant qu'elle étoit fort aimée du peuple, pour prévenir à coup sûr toutes disputes, il lui abandonna la ville de Lavinium, & en bâtit une nouvelle beaucoup plus grande, où il transféra une partie des habitans de Lavinium & tous ceux d'entre les Latins, qui voulurent s'y établir. Il l'appella Albe, & la surnomma la longue. Ses successeurs y regnérent pendant une longue suite de siécles.

Ascagne mourut dans la trente-huitième année de son regne, vers l'an 1139 avant J. C. Après la mort de ce Prince, Énée Sylvius monta sur le trône; mais, ce ne fut pas sans contestation de la part d'Iule, fils aîné d'Ascagne, qui prétendoit que le royaume de son pere lui appartenoit. C'étoit au peuple à terminer ce différend. Il décida en faveur du fils d'Énée & de Lavinie, qui avoit apporté le royaume pour dot.

Au reste, il y en a qui donnent à Ascagne le nom d'Iulus; mais, ce nom ne se trouve point dans Homère. Ce Poëte ne fait même aucune mention des enfans d'Énée; & tous les Écrivains Grecs, qui ont précédé les Historiens Romains, ont nommé le fils d'Énée Ascagne, & ne lui ont point donné le nom d'Iulus. Caton avoit écrit, dans ses Origines, que les Latins, en considération des vertus de leur roi Ascagne, l'avoient appellé Iobus; c'est-à-dire, dans leur langue, fils de Jupiter; & que de cet Iobus on avoit fait dans la suite Iulus, dont la famille Julia avoit pris son nom.

Nous devons encore observer que Sylvius, qui succéda à Ascagne, étoit, selon Tite-Live, fils de ce Prince. Denys d'Halicarnasse est d'un sentiment bien opposé. C'est celui que nous avons embrassé.

ASCALAPHE, *Ascalaphus*, Ἀσκάλαφος, (a) fils du fleuve Achéron & d'Orphné, l'une des plus renommées de toutes les nymphes infernales. Il avoit vu Proserpine cueillir une grenade dans les jardins de Pluton, & en sucer sept grains. Comme cette Déesse ne devoit sortir des enfers, qu'à condition qu'elle n'y auroit rien mangé, Ascalaphe lui ôta l'espérance de son retour par le témoignage qu'il rendit contre elle. Proserpine en conçut une forte douleur & une si grande haine contre ce témoin profane, qu'elle le convertit en oiseau.

(a) Ovid. Metam. L. V. c. 14. Myth. par M. L'Abb. Ban. T. I. p. 131. T. V. p. 58, 82, 94. *& suiv.*

Ainſi, lui ayant jetté ſur la tête de l'eau du fleuve du Phlégeton, elle le changea en cette eſpèce de monſtre, qui n'a, pour ainſi dire, qu'un bec, que des plumes & de grands yeux. Aſcalaphe, dépouillé de lui-même, fut donc revêtu de deux aîles. Il ne devint preſque qu'une tête, & fut étonné de ſe voir avec des ongles crochus; mais, quoiqu'il porte de aîles, il eſt ſi peſant & ſi pareſſeux, qu'à peine peut-il les remuer. Enfin, il fut métamorphoſé en hibou, cet oiſeau de mauvais augure, qui n'annonce, dit Ovide, que des larmes & des infortunes.

Aſcalaphe, ſelon certains, étoit un courtiſan de Pluton. Ce courtiſan, ayant conſeillé à ſon maître l'enlévement de Proſerpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cérès, & pour empêcher que ſa fille ne lui fût rendue. Proſerpine le fit mourir dans la ſuite, & voilà ce qui a donné lieu à la fable. Les conſeils pernicieux, qu'il avoit ſuggérés à Pluton, furent cauſe de ſa mort. Sa métamorphoſe en hibou n'eſt qu'une métaphore, qui nous repréſente un homme haïſſable; ſi vous n'aimez mieux dire, néanmoins qu'on n'a débité cette fable, que pour nous marquer qu'il ſe tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit l'intendant, & où il périt. Il y a apparence qu'il fut écraſé par la chûte de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes, que Proſerpine l'avoit couvert d'une groſſe pierre, ainſi qu'on peut le voir dans Apollodore, qui ſoûtient que ce fut Cérès, qui l'avoit puni elle-même de la ſorte. Le nom d'Aſcalaphe veut dire, celui qui briſe les pierres; & ce nom ne lui fut donné apparemment que pour marquer ſon emploi. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut métamorphoſé en un certain lézard, que les Grecs appellent *Aſcalabos*; & c'eſt ſans doute la reſſemblance des noms, qui leur a donné lieu de le dire.

L'exemple d'Aſcalaphe nous apprend à n'accuſer perſonne, & à ne point faire des rapports, qui attirent ſur nous, ou de la peine, ou de la haine. Et ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a feint qu'Aſcalaphe fut métamorphoſé en hibou; car, comme le hibou, tous les délateurs ſont des oiſeaux de mauvais augure. Sur quoi l'on peut obſerver que, quoiqu'Aſcalaphe eût accuſé juſtement Proſerpine, il ne laiſſa pas d'en être puni. Ainſi, l'on doit reconnoître que c'eſt une eſpèce de malheur que d'être contraint d'accuſer quelqu'un, quand même on le doit faire, & qu'on le fait juſtement; car, on ſe fait rarement des amis par ce moyen, & l'on eſt toujours aſſuré de ſe faire des ennemis. Et certes, ſelon la juſtice, Aſcalaphe n'avoit point failli, ſi ce n'eſt qu'on puiſſe dire que quiconque accuſe autrui pour de petites choſes, comme Aſcalaphe accuſa Proſerpine d'avoir mangé ſept grains de grenade, montre de l'inclination & de la facilité à accuſer, & qu'on doit conſidérer comme ennemis du genre humain, tous ces

dangereux esprits, qui sont enclins à blâmer les autres des moindres défauts, qu'ils y voient.

Apprenons par cette fable à n'accuser personne trop promptement; & songeons, quand nous voulons accuser quelqu'un, que nous nous chargeons d'un grand fardeau pour le présent & pour l'avenir; car, quiconque accuse les autres, doit faire ensorte qu'on ne trouve rien à redire en lui. En effet, il n'y a rien de plus insupportable, ce nous semble, que de vouloir obliger les autres à rendre compte de leur vie, quand on ne peut rendre compte de la sienne.

ASCALAPHE, *Ascalaphus*, Ἀσκάλαφος, (a) fils de Mars & d'Astyoché, fille d'Actor. Il avoit un frere, nommé Ialménus. Ces deux Princes regnoient ensemble à Orchomène, du tems de la guerre de Troye. Ce fut sous leur conduite, que les Orchoméniens allérent au siége de cette ville.

Apollodore met Ascalaphe & Ialménus au rang des Argonautes; & ce qu'il y a de singulier, c'est que, selon le même Apollodore, ces deux Princes étoient du nombre des amans d'Hélène, qui se présentérent à Sparte pour la demander en mariage, avec d'autres princes, dont la plûpart assistérent au siége de Troye; ce qui montre que le tems de la guerre de Troye n'est pas si éloigné de la conquête des Argonautes.

Homère nous apprend qu'Ascalaphe fut tué d'un coup de dard par Déïphobus. Celui-ci se saisit d'abord de son casque, & le portoit en triomphe, lorsque Mérion, pareil au dieu Mars, le blessa au bras avec son javelot, qu'il lui lança, & l'obligea de lâcher prise.

ASCALIS, *Ascalis*, Ἀσκάλις, (b) fils d'Iphta, étoit roi des Maurusiens en Afrique, du tems de Q. Sertorius. Ce Prince ayant été chassé du trône, les Ciliciens firent voile en Afrique, pour l'y rétablir.

Q. Sertorius, instruit de ce qui se passoit, marcha promptement au secours de ceux qui faisoient la guerre à Ascalis. Son arrivée fit grand plaisir aux Maurusiens. Il mit d'abord la main à l'œuvre; & ayant battu Ascalis dans un grand combat, il l'assiégea dans la ville, où il se retira. A la première nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au secours d'Ascalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea son armée à se rendre à lui, & l'ayant jointe à ses troupes, il prit d'assaut la ville de Tingis, où Ascalis s'étoit enfui avec ses freres.

ASCALON, *Ascalon*, (c) Ἀσκάλων, ville de Palestine, si-

(a) Pauf. p. 599. Homer. Iliad. L. II. v. 19, 20. L. IX. v. 82. L. XIII. v. 518. & seq. Myth. par M. L'Abb. Ban. T. VI. p. 381. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. IX. p. 80.

(b) Plut. Tom. I. pag. 572.

(c) Strab. p. 759. Plin. L. V. c. 13. L. XII. c. 24. L. XIX. c. 6. Ptolem L. V. c. 16. Pomp. Mel. L. I. c. de Syr. Judic. c. 1. v. 18. c. 14. v. 19. Maccab. L. I. c. 10. v. 86. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. III. p. 2, 3. Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. T. V. pag. 240. T. XIX. p. 449.

tuée entre Azoth & Gaza ſur la Méditerranée, à cinq cens vingt ſtades de Jéruſalem. Elle étoit de la dépendance des Philiſtins, auxquels elle fut enlevée par les enfans de Juda.

Xanthus attribue la fondation d'Aſcalon à Aſcalus, l'un des généraux d'Aciamus, ancien roi de Lydie. Mais, Xanthus, quoique des Écrivains judicieux donnent à ſon ſçavoir les plus grands éloges, a peut-être copié, par rapport à l'époque d'Aſcalon, des traditions ſur la foi deſquelles il ſeroit dangereux de vouloir établir un ſyſtême. Quoiqu'il en ſoit, il y avoit auprès de cette ville, que Diodore de Sicile met dans la Syrie, un grand & profond lac abondant en poiſſons, & un temple dédié à une déeſſe fameuſe, que les Syriens appelloient Dercéto. Elle avoit la tête & le viſage d'une femme; mais, tout le reſte du corps étoit d'un poiſſon. Voici la cauſe qu'on alléguoit de cette forme. Les plus habiles de la nation diſoient que Vénus, ayant été offenſée par Dercéto, lui inſpira un amour violent pour un jeune ſacrificateur fort bien fait. Dercéto, ayant eu de lui une fille, conçut une ſi grande honte de ſa foibleſſe, qu'elle fit diſparoître le jeune homme; & ayant expoſé l'enfant dans un lieu déſert & plein de rochers, elle ſe jetta elle-même dans le lac, où ſon corps fut métamorphoſé en poiſſon. De-là vient que les Syriens s'abſtenoient encore du tems de Diodore de Sicile, de cette nourriture, & révéroient les poiſſons comme des dieux.

L'Échalotte, appellée Aſcalonie, a été fort connue des Anciens. Elle avoit pris ce nom de la ville d'Aſcalon, parce que le territoire de cette ville en produiſoit beaucoup. Il n'étoit pas moins fertile en bons vins, & on y trouvoit auſſi le cyprès, ſorte d'arbuſte fort eſtimé. On parle en outre des puits que l'on voyoit à Aſcalon, & que l'on diſoit avoir été creuſés par Abraham & par Iſaac.

Aſcalon fut la patrie du philoſophe Antiochus, qui vivoit peu de tems avant Strabon. Ce fut auſſi celle d'Hérode, celui d'entre les étrangers, qui uſurpa le premier la royauté parmi les Juifs. C'eſt pour cela qu'il étoit ſurnommé Hérode d'Aſcalon, ou l'Aſcalonite.

Cette Ville eſt célebre dans les Écritures. Nous voyons qu'après la mort de Joſué, les enfans de Juda, comme nous l'avons déjà remarqué, s'en emparérent ainſi que de ſes confins. C'eſt-là que Samſon tua trente hommes, dont il prit les habits pour les donner à ceux, qui avoient expliqué ſon énigme. Jonathas Maccabée, après la victoire remportée ſur Apollonius, marcha contre Aſcalon; mais, les habitans ſortirent au-devant de lui, & le reçurent avec de grands honneurs.

La ville d'Aſcalon ſubſiſte encore de nos jours; mais, c'eſt peu de choſe. On l'appelle Aſcalona.

ASCALONIENS, *Aſcalonii*, vel *Aſcalonenſes*, Ἀσκαλωνεῖται. C'étoient les habitans de la ville d'Aſcalon en Paleſtine. *Voyez* Aſcalon.

ASCALUS, *Ascalus*, (*a*) général Lydien, sous le regne d'Aciamus. Ayant soumis à son maître toute la Syrie, il y bâtit Ascalon, ville déjà fameuse, lorsque Josué porta ses armes dans la Palestine.

ASCANIE, *Ascania*, Α'σκανία, (*b*) contrée de l'Asie mineure, dont parle Homère. Ce Poëte ne fait mention que de l'Ascanie Phrygienne, parce qu'elle contenoit la Phrygie, & c'étoit la plus éloignée. L'autre la plus voisine étoit l'Ascanie Mysienne, où étoit Nicée.

Ces deux provinces avoient pris le nom d'Ascanie, du fils d'Énée, appellé Ascagne du Latin *Ascanius*. Les autres lieux, dont il est parlé ci-après, avoient également pris leur nom de ce héros.

On prétend qu'il y a eu dans la Troade une ville, qui s'appelloit du nom d'Ascanie.

ASCANIE [le Lac], *Lacus Ascanius*, vel *Palus Ascania*, Λίμνη Α'σκανία. (*c*) C'étoit un lac de l'Asie mineure dans la province de Bithynie. Sur les bords de ce Lac étoit assise la ville de Nicée, environnée d'une vaste campagne très-fertile, mais mal saine en été. Un peu au-dessus de ce même lac étoit une autre ville, mais fort petite, nommée Otrée sur les confins de la Bithynie.

Il y en a qui donnent aujourd'hui au lac d'Ascanie le nom d'Ascu. D'autres l'appellent Isnich, qui est aussi le nom moderne de la ville de Nicée. D'autres enfin le nomment Londar.

ASCANIE, *Ascania*, Α'σκανία. (*d*) Freinshémius, dans ses supplémens sur Quinte Curse, sembleroit insinuer qu'il y avoit un lac de ce nom dans la Pisidie, le long duquel il dit qu'Alexandre le Grand prit sa route pour se rendre dans la Phrygie. Quoiqu'il en soit, l'eau de ce lac, selon Freinshémius, avoit la vertu de se congeler d'elle-même en sel, & délivroit ceux du païs de la nécessité d'en aller chercher plus loin.

ASCANIE [le fleuve d'], (*e*) *Flumen Ascanium*, Ποταμὸς Α'σκάνιος. C'étoit un fleuve de Bithynie, qui avoit son embouchure au même endroit que le lac de ce nom. Ptolémée, Pline & Strabon parlent de ce fleuve.

Pline fait aussi mention d'un port & d'un golfe du nom d'Ascanie, ainsi que de quelques villes.

ASCARE, *Ascarus*, Α'σκάρος, (*f*) statuaire de Thébes, qui avoit pris les leçons d'un célebre Sicyonien. Il avoit fait une statue de Jupiter tenant un foudre de sa main droite, & ayant sur la tête une couronne, qui imitoit fort bien les fleurs. On voyoit cette statue à Olympie sur le chemin

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. V. pag. 240.

(*b*) Strab. p. 680, 681. Homer. Iliad. L. II. v. 863. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 415.

(*c*) Ptolem. L. V. c. 1. Strab. p. 563, 565, 566. Plin. L. V. c. 32.

(*d*) Freins. Suppl. in Q. curt. L. II. c. 12.

(*e*) Ptolem. L. V. c. 1. Plin. L. IV. c. 12. L. V. c. 30. & seq. Strab. p. 681.

(*f*) Paus. pag. 334.

qui alloit du Sénat au grand temple. C'étoient les Thessaliens qui firent ce présent à Jupiter, après les guerres qu'ils eurent contre les Phocéens.

ASCARIC, *Ascaricus*, (*a*) roi des Francs, du tems de Constantin. C'étoit un Prince hardi & entreprenant, qui ne pouvoit souffrir le joug des Romains. L'absence de Constance Chlore, qui étoit passé dans la grande Bretagne, lui parut une occasion favorable pour le secouer. Il se joignit, pour cet effet, à Radegaise, ou Ragaise, ou Gaise. Mais, Constantin qui venoit de succéder à son pere, marcha contre eux, les vainquit dans la Gaule, & les fit prisonniers. Pour frapper la nation de terreur, par l'exemple des rigueurs exercées sur ses princes, il les exposa aux bêtes dans un magnifique spectacle, qu'il donna après sa victoire.

ASCÈNES, *Ascenes*, (*b*) Ἀσκανάζ, fils aîné de Gomer, & frere de Riphath & de Thogorina. Dom Calmet pense qu'Ascènes est le pere des Ascantes, peuples qui demeuroient aux environs du Tanaïs & des Palus Méotides.

ASCENOS, *ou* ASKENOS, *Ascenos*, *Askenos*, Ἀσκήνος, (*c*) titre donné au dieu Lunus; c'est-à-dire, à l'Intelligence, qui présidoit au cours de la lune. On voit dans Haïm, sur une médaille de Sardis, le buste de ce dieu coëffé d'un bonnet Phrygien, & porté dans un croissant avec le titre de μὴν Ἀσκήνος.

M. Fréret croit que d'Askenos s'est formé le nom du lac Ascanius, ainsi que celui d'Ascanius ou Ascagne fils d'Énée.

ASCENSION, *Ascensus*, (*d*) terme consacré dans l'Église, pour marquer l'élévation miraculeuse de J. C., quand il monta au ciel, quarante jours après sa résurrection, en présence de ses Apôtres & de ses Disciples. Comme ceux-ci étoient attentifs à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc parurent auprès d'eux, & leur dirent: » Hommes » de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? » Ce Jesus, qui, en se séparant » de vous, s'est élevé au ciel, » viendra de la même manière » que vous l'y avez vu monter. « Ce grand événement arriva à une demie lieue de Jérusalem sur la montagne des Oliviers. Nous n'avons rien dans l'Écriture qui prouve que les Patriarches & les Justes de l'ancien Testament, que J. C. avoit délivrés les Limbes, aient assisté visiblement à ce triomphe, quoiqu'il soit certain par la tradition, fondée sur l'Écriture, que J. C. est descendu dans le lieu où leurs ames étoient retenues, & qu'il les en a délivrées pour les faire jouir de la gloire.

Notre Seigneur montant au ciel, voulut laisser sur la terre une mar-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. T. VI. pag. 239, 240.

(*b*) Genes. c. 10. v. 3.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 84.

(*d*) Luc. c. 24. v. 50, 51. Actu. Apost. c. 1. v. 2. *& seq.*

que visible de cette grande action; car, les vestiges de ses pieds demeurérent imprimés sur une pierre de la montagne des Oliviers. Et ces marques de ses pieds sacrés se voyoient encore du tems de S. Jérôme, qui nous assure de la vérité de ce miracle. Il ajoûte que l'Église, qui y fut bâtie, ne put être couverte ni lambrissée à l'endroit par où le Sauveur étoit monté au ciel, & que cette partie du dôme étoit à jour. Saint Optat, évêque de Milève en Afrique, S. Paulin, évêque de Nole, & Sulpice Sévère rendent aussi le même témoignage. Ce qui est encore très-remarquable, c'est que l'armée Romaine assiégeant Jérusalem, campa en ce lieu, comme l'historien Josephe le rapporte dans ses livres de la guerre des Juifs; & néanmoins ces vestiges ne furent point altérés. Au tems du vénérable Bede, vers l'an 700, les choses étoient encore au même état, comme il l'écrit lui-même au livre des Saints Lieux. Mais, enfin, les ennemis de toute religion ont enlevé la pierre où ces marques étoient gravées, & l'ont employée à boucher la porte orientale de ce temple, laquelle ils ont fait fermer. C'est ce qu'en rapportent les Auteurs des derniers siécles, qui ont fait la description des Saints Lieux.

Il y a eu beaucoup d'erreurs & d'hérésies au sujet de l'Ascension de J. C. Les Apellites pensoient que le Sauveur laissa son corps dans les airs, ou, comme le leur reproche Saint Augustin, sur la terre, & qu'il monta sans corps au ciel. Ils soûtenoient que, comme il n'avoit point apporté de corps du ciel, mais qu'il l'avoit reçu des élémens du monde, en retournant au ciel, il l'avoit restitué à ces élémens.

D'autres croyoient que le corps de J. C. ne monta pas plus haut que le soleil, & qu'il y resta en dépôt. Ces derniers se fondoient sur ce passage des Pseaumes: *Il a placé son tabernacle dans le soleil.*

ASCÉTADÈS, *Ascetades*, Ἀσκητάδης, (a) gouverneur de Salamine, qui fut puni de mort par les Athéniens, pour n'avoir pas fait son devoir dans la guerre qu'ils eurent avec Cassandre, général des Macédoniens.

ASCÉUS, *Ascæus*, Ἀσκαῖος, titre qu'on donnoit au dieu Lunus. Ce dieu, selon Strabon, avoit des temples en Phrygie & en Pisidie, sous le titre de μὴν Ἀσκαῖος. C'est le même qu'Ascénos. *Voyez* Ascénos.

ASCHAN, *Aschan*, nom d'une ville autrement appellée Asan. *Voyez* Asan.

ASCHKANIENS, (b) nom que donnent aux Parthes les anciennes traditions Persannes. Les Aschkaniens avoient apporté de la Tartarie une sorte de secte, qui avoit pris le dessus & s'étoit répandue par tout. C'étoit la secte de Thanaviah, qui admettoit deux

(a) Pausf. pag. 65.
(b) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XVI. p. 263, 264.

principes, celui du bien & celui du mal, & qui faisoit ces deux principes égaux, éternels & indépendans.

Lorsqu'Ardschir ou Artasiras eut chassé les Parthes & l'ancienne puissance des Perses, on tint une assemblée générale des Mages, pour purger la religion de cette doctrine étrangére. Erdaviraph, qui présidoit à cette assemblée, rétablit l'ancienne doctrine & l'ancien culte; mais, il ne put faire oublier le dogme des deux principes, qui s'étoit répandu dans tout l'Orient.

ASCIA. (a) Les tombeaux dédiés ou consacrés *sub Ascia*, sous la hache. C'est une particularité qu'on observe dans certains anciens tombeaux, principalement du côté de Lyon & dans les provinces voisines, dans le Dauphiné, dans la Savoie, dans le Piémont & dans le Languedoc. On en a découvert même de semblables à Boulogne; & entre les tombeaux de Rome, il s'en trouve un; il y en a un autre à Mayence. On voit dans ces tombeaux une espèce de hache, représentée avec l'inscription *SUB ASCIA DEDICAVIT*, qui s'y trouve quelquefois au long, & quelquefois par les premières lettres seulement, *S. AS. D.* Il y a aussi des monumens, où la hache est mise sans que l'inscription en parle, comme est celui de Rome, dont nous venons de parler.

La question, c'est de sçavoir pourquoi on mettoit cet instrument, & pourquoi on dédioit ces monumens sous cette marque. Il est très-difficile d'en découvrir la véritable raison. Une loi des douze Tables dit: *Rogum Asciâ ne polito*; c'est-à-dire, ne passez pas la doloire sur le bûcher, pour le rendre uni. Mais, ces loix des douze Tables ne furent pas toujours observées. On en convient généralement. Tout le monde s'est exercé sur notre question; & peut-être, pas un n'a touché au but. Nous ne rapporterons pas tous les sentimens. Il y en a dont le faux, pour ainsi dire, saute d'abord aux yeux, comme est celui de M. Chorier, approuvé par Spon. » M. Chorier, » dit ce dernier, qui a décrit les » antiquités de Vienne, l'explique fort ingénieusement. Σκιὰ, » dit-il, signifie en Grec, ombre; » d'où se fait le mot ἀσκία, & en » Latin *Ascia*, un lieu sans ombre. Et l'on avoit coûtume de » mettre les tombeaux à découvert ou dans un lieu sans ombre. «

M. Fabretti croit que l'*Ascia*, marquée dans ces monumens, n'étoit pas un instrument à polir le bois, mais à rendre les structures de brique, sur quoi cette doloire mordoit, plus unies & plus propres. C'est ce que faisoient les gens de médiocre qualité, qui ne pouvoient faire que des sépulcres de brique, & qui marquoient cela en y mettant la figure de l'instrument, dont on

(a) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 107. *& suiv.* Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. I. p. 222. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 243, 244.

s'étoit servi, & en disant qu'ils avoient dédié ce monument *sub Ascia*, sous la doloire. Cette opinion tombera, si l'on prouve que plusieurs de ces monumens *sub Ascia* sont de pierre & non pas de brique. C'est beaucoup hazarder que d'avancer de telles conjectures. » De toutes celles que j'ai » vues jusqu'à présent, dit Dom » Bern. de Montfaucon, pas une » ne me satisfait. Il y a apparen- » ce qu'on ne sera éclairci là- » dessus que par quelque épita- » phe qu'on déterrera dans la sui- » te. «

J'avois déjà composé cet article, d'après les observations de D. Bern. de Montfaucon, lorsque j'ai consulté celles de M. le comte de Caylus, qui m'ont paru très-curieuses. Je suis très-persuadé qu'on lira avec plaisir ce que ce sçavant Antiquaire rapporte au sujet de *SUB ASCIA DEDICAVIT*.

» Cette singularité, dit-il, a » frappé depuis long-tems les » Antiquaires, & a donné lieu à » plus de quinze opinions diffé- » rentes, que je ne crois pas de- » voir rapporter ici. Il me suffit » d'observer que l'instrument, » dont il s'agit, a été successive- » ment regardé comme une gâ- » che ou truelle à détremper le » mortier, comme une doloire » pour polir le bois, qu'on em- » ployoit au bûcher, & comme » une houe, pour remuer la ter- » re & préparer le terrein. Mais, » il n'est guere possible d'en pren- » dre une idée bien nette dans » les recueils des Antiquaires, ou » même sur les tombeaux. Des » ouvriers ignorans ont pu en al- » térer la ressemblance; & com- » bien ceux, qui les ont copiés, » d'après ces mêmes tombeaux, » en ont-ils défiguré le trait? Il » falloit donc, pour répandre » quelques lumières sur ce point » d'Antiquité, trouver l'*Ascia* » elle-même, & c'est ce que le » hazard semble m'avoir procuré.

» Le tombeau, dont j'ai parlé » au commencement de cet arti- » cle, renfermoit, entr'autres » choses, l'instrument gravé sous » deux aspects différens dans cette » planche. Il est de fer; l'extrê- » mité de la branche la plus lon- » gue a été rompue; dans l'état » où il est encore, il a cinq pou- » ces trois lignes de longueur, & » je ne crois pas qu'il ait eu un » pouce de plus, lorsqu'il étoit » entier. L'ouverture, pour rece- » voir le manche, a neuf lignes » de long sur sept de large. Il » conserve encore sa forme, qui » n'a point été altérée par la » rouille, dont l'instrument a été » attaqué.

» J'ai douté quelque tems si ce » monument devoit être pris pour » l'*Ascia*, si souvent représentée » sur les tombeaux anciens; mais » l'endroit où il a été découvert, » & plus encore sa ressemblance » avec un instrument, représenté » sur une médaille de la famille » Valéria, m'ont paru suffire » pour lever tous les doutes à cet » égard, & pour montrer qu'il » n'étoit propre, ni à remuer la » terre, ni à détremper le mor- » tier, ni enfin à polir le bois.

» C'est une espèce de sarcloir, » dont on se servoit pour arracher les herbes & les broussailles, & auquel on donnoit quelquefois le nom d'*Ascia*. Il s'agit présentement de sçavoir quel » secours on peut tirer de cette » découverte pour expliquer la » formule *SUB ASCIA DEDICAVIT*, sur laquelle tant d'habiles Critiques se sont exercés. » Voici dont mes conjectures. » J'ai déjà dit que l'instrument, » qui est sous mes yeux, & que » j'ai fait graver sous deux aspects, en dessous, & de profil, » n'étoit propre qu'à arracher des » herbes & des broussailles. C'étoit, à mon avis, la première » cérémonie qu'on faisoit en érigeant un tombeau dans un » champ. Elle se pratiquoit par » le moyen d'un sarcloir consacré » à cet usage; & elle pouvoit » être accompagnée de prieres & » de rits, dont nous ignorons les » détails; mais qui, vraisemblablement, étoient suivis d'imprécations contre ceux, qui » oseroient profaner le tombeau » qu'on alloit construire. Après » cette cérémonie, on se servoit » d'autres instrumens pour remuer la terre & le mortier; & » comme on vouloit perpétuer » le souvenir d'une consécration, » qui attiroit du respect au tombeau, on employoit la formule » *SUB ASCIA DEDICAVIT*, » ou bien, l'on présentoit sur la » pierre qui le couvroit, la figure » de cet instrument. Enfin, ces » marques extérieures ne suffisant » pas toujours pour arrêter ceux, » qui avoient envie de violer ces » monumens, on croyoit leur » inspirer plus d'effroi en mêlant » à leurs yeux avec les cendres » du mort, l'instrument qui avoit » servi à consacrer l'asyle, qui les » renfermoit. On ne doit point » être étonné que les Auteurs » anciens, qui ne nous ont pas » instruits de toutes les cérémonies, qui se pratiquoient sous » leurs yeux, aient passé sous silence celle de la consécration » des tombeaux. Elle n'étoit pas » en usage dans tout l'Empire, » & étoit particulière à certains » cantons des Gaules; soit que » les Romains, qui y étoient établis, l'eussent empruntée des » Gaulois; soit qu'ils s'imaginassent arrêter par ce moyen les » profanations des cimetières, qui » y étoient apparemment plus » communes que par tout ailleurs. » Il seroit peut-être plus naturel » encore de regarder ce tombeau, » comme celui d'un ministre, » dont l'emploi étoit, lorsqu'il » vivoit, de consacrer les tombeaux *sub Ascia*. On trouve » assez ordinairement sur les tombeaux la représentation des » choses, qui ont appartenu à » ceux, dont les tombeaux renferment les cendres. «

ASCIBURGIUM, *Asciburgium*, Ἀσκιϐούργιον, (a) ville de Germanie, dont parle Tacite. Voici comme il s'en explique. » Il y a, dit-il, des gens qui pré-

(a) Tacit. de Morib. Germ. c. 3. Ptol. L. II. c. 11.

» tendent qu'Ulysse, dans le cours » de ses longs voyages, dont les » Poëtes ont débité tant de mer- » veilles, fut poussé sur les côtes » de Germanie, entra dans les » terres & bâtit, au bord du Rhin, » la ville, qui porte le nom d'Af- » ciburgium, que ce Prince lui » donna. Ils ajoûtent qu'autrefois » on a découvert dans ce lieu » même un autel, où se lisoit le » nom d'Ulysse, fils de Laërte, » & que sur les frontières de Rhé- » tie & de Germanie, on voit » encore des monumens & des » tombeaux avec des caractéres » Grecs. Je n'ai dessein, ni d'ap- » puyer, ni de combattre ces » faits. Chacun peut suivre son » goût, & les rejetter, ou les » croire. «

Ptolémée fait mention d'Asciburgium; & on croit que c'est à présent le village d'Asburg sur la rive gauche du Rhin, près de Mœrs dans le duché de Clèves.

(*a*) Le même Ptolémée fait aussi mention d'une montagne du nom d'Asciburgium, qui étoit pareillement située dans la Germanie. La plûpart des Écrivains ont cru que c'étoit cette longue chaîne de montagnes, qui, selon Tacite, coupoit & bornoit la Suévie. Cluvier, en particulier, l'a montré clairement.

ASCIENS, terme composé de α privatif, & de σκιά, *umbra*, ombre; c'est-à-dire, qu'Asciens, ou ceux qui sont sans ombre, c'est la même chose. On donne ce nom à ces habitans du Globe terrestre, qui, en certains tems de l'année, n'ont point d'ombre à midi. Tels sont les peuples de la Zone torride, parce que le soleil est quelquefois à midi à leur zénith; c'est-à-dire, directement au-dessus de leur tête. Tous ces peuples, à l'exception de ceux, qui sont précisément sous les deux Tropiques, sont Asciens deux fois l'année, parce que le soleil passe deux fois l'année sur leur tête.

ASCITIUS [P.] *Ascitius*, (*b*) nom d'un Romain, dont Cicéron fait mention, dans son Oraison pour M. Cœlius.

ASCLAPON, *Asclapo*, (*c*) médecin de Patres, dont Cicéron fait mention dans ses Lettres. Il étoit contemporain de ce fameux Orateur, qui écrivit ainsi en sa faveur à Servius Sulpicius: » J'ai beau- » coup de familiarité avec Af- » clapon, médecin de Patres. Sa » conversation m'a beaucoup plu, » aussi bien que son habileté dans » son art, que j'ai éprouvée dans la » maladie d'un de mes domesti- » ques, où sa sçience, sa fidé- » lité & sa bienveillance m'ont » donné beaucoup de satisfaction. » C'est pourquoi, je vous le re- » commande, & vous prie d'en » user si bien à son égard, qu'il » reconnoisse que je vous ai ex- » pressément écrit en sa faveur, » & que ma recommandation » lui a beaucoup servi. Vous me » ferez en cela un fort grand plai- » sir.

(*a*) Ptolem. L. II. c. 11. Tacit. de Morib. Germ. c. 43.

(*b*) Cicer. Orat. par M. Cœl. c. 17.

(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 20. L. XVI. Epist. 9.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, Historien de l'isle de Chypre, qui vivoit du tems que Pygmalion regnoit en Orient. Selon cet historien, la coutûme de manger de la viande n'étoit point en usage de son tems.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, philosophe qui naquit à Phie, ville du Péloponnèse. Il prit les leçons de Stilpon, à qui il attira Ménédeme, avec lequel il lia une amitié très-étroite.

Après qu'ils eurent étudié l'un & l'autre sous Stilpon à Mégare, ils passérent en Élide, où ils eurent plusieurs conférences avec les disciples du philosophe Phédon. Asclépiade & Ménédeme étoient si pauvres, que pour se procurer le nécessaire, ils furent obligés de servir de manœuvres à des maçons. Le tems qui leur restoit, n'étoit employé qu'à l'étude; ensorte qu'ils devinrent bientôt de très-habiles philosophes. Quoiqu'ils se fussent promis réciproquement de garder le célibat, ils ne laissérent pas de se marier; mais, afin que l'état du mariage ne les séparât point, Ménédeme épousa la mere, & Asclépiade la fille. L'épouse d'Asclépiade étant morte, Ménédeme céda sa femme à son ami, & en épousa une autre fort riche dans Eretsie, sa patrie. Asclépiade y mourut fort vieux, quelque tems après la mort d'Alexandre.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (a) fils d'Hipparque. Ce fut le premier qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre. Mais, l'orateur Démadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajoûter foi; *car*, disoit-il, *si cela étoit, toute la terre entière auroit déjà senti l'odeur de ce mort.* Et Phocion, voyant qu'à cette nouvelle, le peuple commençoit à lever la tête & à penser à des nouveautés, tâchoit de le tenir en bride. Mais, comme, malgré ses efforts, la plûpart des orateurs couroient au tribunal, & crioient que la nouvelle d'Asclépiade étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva, & leur dit: » Mais, s'il est mort aujourd'hui, » il le sera encore demain, & encore après-demain, desorte que » nous aurons tout le tems de » délibérer en repos, & avec plus » de sûreté.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (b) historien Grec, qui étoit fils de Diotime. Il vivoit du tems de Ptolémée Épiphane, roi d'Égypte, & d'Attale, fils d'Eumène, roi de Pergame, environ deux cens ans avant J. C.

Il étoit originaire de Nicée, & naquit à Myrlée, ville de Bithynie, qu'on nomma depuis Apamée. Les anciens Auteurs lui attribuent divers ouvrages Historiques, comme une histoire d'Alexandre le Grand, une histoire de Bithynie, un traité des illustres Grammairiens. Strabon dit qu'Asclépiade de Myrlée avoit ensei-

(a) Plut. Tom. I. pag. 751.
(b) Plut. Tom. I. p. 78. Suid. T. I. p. 457, 458. Strab. p. 157, 166.

gné la grammaire dans le païs des Turdétains, en Espagne, qui est aujourd'hui l'Algarve, & qu'il avoit composé une rélation de ce païs. Mais, cet ouvrage étoit de quelqu'autre Asclépiade; car il y en a eu plusieurs de ce nom. Celui-ci avoit étudié sous Apollonius, disciple de Callimaque.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*a*) fameux médecin, qui naquit à Pruse, ville de Bithynie. Il florissoit à Rome, du tems de Pompée le Grand, environ cent ans avant J. C.

Asclépiade avoit d'abord enseigné l'éloquence à Rome; mais, il quitta la profession de Rhéteur, pour embrasser celle de médecin, qu'il jugea lui devoir être plus lucrative que l'autre, & il ne se trompa pas. Il fit un entier changement dans la pratique, qui avoit été observée avant lui, & s'écarta presque en tout des principes & des régles d'Hippocrate. A la place d'une solide & profonde science, il substitua l'agrément & la réputation d'un beau parleur, qui souvent tient lieu de mérite auprès des malades. Il s'appliquoit aussi à flatter leur goût, & à satisfaire leurs desirs en tout ce qu'il pouvoit, moyen sûr de gagner leur confiance. Sa maxime étoit, qu'un médecin doit guérir ses malades, *sûrement*, *promptement*, *agréablement*. Cette pratique seroit fort à desirer, dit Celse. Le fâcheux, c'est qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à vouloir guérir trop vîte, & à n'ordonner rien que d'agréable. Ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, ce fut l'heureuse rencontre, dont on va parler.

Un jour qu'Asclépiade revenoit de sa maison de campagne, il vit auprès des murailles un grand convoi & une foule de gens, qui assistoient à des obséques en habit de deuil, avec des témoignages d'affliction extraordinaires. Il eût la curiosité de s'approcher & de demander qui c'étoit. Personne ne voulut lui répondre. Cela lui fit soupçonner quelque chose. Il s'embloit que la destinée l'eût conduit là pour sauver ce malheureux, qu'on alloit mettre sur le bûcher. On lui avoit déja parfumé la bouche, lavé tout le corps, & embaumé les membres. Le souper des funérailles étoit tout prêt. Il remarqua en cet homme des signes de vie. Il lui tâta le pouls, & trouva qu'il vivoit effectivement. Il s'écria d'abord que cet homme étoit en vie, qu'il falloit éloigner les flambeaux, emporter les feux, abattre le bûcher, & reporter le souper du sépulcre à la maison. Sur cela, une espéce de rumeur s'éleva dans la troupe. Les uns disoient qu'il falloit croire le médecin; les autres se moquoient de la médecine. Les parens se rendirent enfin aux instances d'Asclépiade, quoique fort à contre cœur, & après beaucoup de ré-

(*a*) Athen. p. 256. Suid. T. I. p. 457, 458. Strab. p. 566. Cicer. de Orat. L. I. c. 62. Plin. L. 7. c. 37. L. XXII. c. 21. L. XXIII. c. 2. L. XXV. c. 2. L. XXVI. c. 2. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. VI. pag. 584, 585. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 6, 7.

ſiſtance; ſoit parce qu'ils perdoient un héritage; ſoit parce qu'ils n'avoient pas grand'foi aux médecins. Ils conſentirent donc qu'on différât un peu les obſéques. Alors, Aſclépiade arracha cet homme des mains de ceux, qui le portoient au bûcher, & le rétira, pour ainſi dire, des enfers. Il le fit reporter à la maiſon, & lui donna des remédes, qui le firent entièrement revenir.

Pline parle ſouvent du médecin Aſclépiade, mais avec fort peu d'eſtime. Tertullien lui reproche de n'avoir pas cru que l'ame fût diſtincte de la matière. Mithridate, roi de Pont, qui aimoit la médecine, tâcha d'attirer Aſclépiade à ſa cour; mais, il ſe trouvoit trop bien à Rome, pour ſe donner à un Prince, qui étoit en guerre avec les Romains. Ce qu'il y eut de plus ſingulier en lui, c'eſt la gageure qu'il fit de n'être jamais malade, s'engageant de ne point paſſer pour médecin, ſi le contraire lui arrivoit. Il gagna cette gageure; car, il ne fut point malade, & mourut d'une chûte dans un âge fort avancé.

Suidas a confondu cet Aſclépiade avec celui qui précéde; & ſon autorité a trompé divers Auteurs modernes; ce que Voſſius a très-bien remarqué.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, autre fameux médecin, différent de celui, dont il eſt parlé dans l'article précédent, quoique ſon compatriote. Il floriſſoit ſous Trajan, ſous Adrien, & ſous Antonin. Il fut affranchi par un certain Calpurnius, & obtint la bourgeoiſie Romaine & pluſieurs autres prérogatives, ainſi que nous l'apprend une inſcription rapportée par Reinéſius dans une de ſes Lettres à Hoffman. Ce médecin compoſa auſſi pluſieurs livres ſur la préparation des remédes, tant internes qu'externes.

(*a*) M. Burette, dans une diſſertation, où il traite des merveilleux effets, attribués à la muſique des Anciens, parle d'un Aſclépiade, qui remédioit à la ſurdité par le ſon de la trompette; mais, ajoute, M. Burette, ſi le bruit de la trompette, employé par le médecin Aſclépiade, pour guérir la ſurdité, a réuſſi dans certains ſujets, on peut dire qu'il auroit un ſuccès tout contraire, dans pluſieurs autres, qui, par-là, couroient grand riſque de devenir encore plus ſourds. Il y a apparence que cet Aſclépiade eſt un des deux, dont on vient de lire les articles.

ASCLÉPIADE, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*b*) nom d'un député des Émonéens, dont il eſt fait mention dans l'oraiſon de Cicéron pour L. Flaccus. Notre orateur fait un portrait horrible de ce député.

ASCLÉPIADE, [L. STATIUS], *L. Statius Aſclepiades.* (*c*) Ce L. Statius Aſclépiade eſt connu par un monument qu'Ingénua ſa femme lui avoit érigé. Elle

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. Tom. V. p. 145, 150. & *ſeq.*

(*b*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 26.

(*c*) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. XXI. p. 381.

y est représentée elle même, donnant à manger à un aigle.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης. (*a*) Cet Asclépiade n'est connu non plus que par un monument, que l'on trouve dans l'Antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Voici l'épitaphe: » Ce monument a été » bâti par Asclépiade, fils de Pa» pylus, fils d'Asclépiodore, pour » lui, pour ses enfans, & pour » ses descendans; qu'il ne soit per» mis à quelque autre que ce puis» se être, de s'y faire enterrer. » Si quelqu'un vend une place » de ce monument, qu'il paye à » la mere des dieux Sipylène, la » somme de deux mille cinq cens » deniers. » Cette épitaphe a été déposée dans les archives de Smyrne.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, nom d'un poëte, que nous connoissons peu aujourd'hui. Tout ce que nous en sçavons, c'est qu'il avoit donné son nom à une sorte de vers, qui s'appelle encore actuellement le vers Asclépiade. Il est parlé ciaprès de cette sorte de vers.

ASCLÉPIADE, *Asclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (*b*) médecin & philosophe, qui eut le malheur de perdre la vue. Quelqu'un lui ayant demandé quel étoit le bien que lui avoit procuré la perte de ses yeux. *C'est*, répondit-il, *que je suis toujours accompagné d'un petit garçon.*

Il y a eu plusieurs autres Asclépiades. 1.° Un qui étoit disciple d'Isocrate, & qui vivoit vers l'an 364, avant J. C. Plutarque fait mention de lui dans le traité, qui comprend la vie de dix Orateurs. 2.° Un autre, qui étoit fils d'Arius, qu'Athénée cite dans son treizième livre, & qui avoit laissé des mémoires sur la vie de Démétrius de Phalère. On ne sçait pas bien en quel tems il a vécu, & on ignore encore de quel païs il étoit. 3.° Un autre d'Égypte. 4.° Un autre d'Anazarbe. 5.° Un autre d'Alexandrie; & quelques autres nommés dans les anciens Auteurs.

ASCLÉPIADE [le vers], *Carmen Asclepiadæum*. (*c*) Ce vers, dans la Poësie Grecque & Latine, est composé de quatre pieds; sçavoir d'un spondée, de deux choriambes, & d'un pyrrhique, tel que celui-ci de la première ode d'Horace:

Mēcǣ | nās ătăvīs | ēdĭtĕ rē | gĭbŭs.

On le scande plus ordinairement ainsi:

Mēcǣ | nās ătă | vīs | ēdĭtĕ | rēgĭbŭs.

Et alors, on le regarde comme composé d'un spondée, d'un dactyle, d'une césure longue, & de deux dactyles. On sçait que le vers Asclépiade tire son nom du poëte Grec Asclépiade, qui en fut l'inventeur.

Il s'en trouve qui scandent ce vers d'une troisième façon, que voici:

Mēcǣ | nās ătăvīs | ēdĭtĕ | rēgĭbŭs,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 38.

(*b*) Cicer. de Tuscul. Quæst. L. V. c. 113.

(*c*) Horat. L. I. Ode. I. v. 1.

Suivant cette dernière manière de ſcander, on trouve d'abord un ſpondée, puis un choriambe, & enſuite deux dactyles.

ASCLÉPIADES, *Aſclepiades*, Ἀσκληπιάδης, (a) épithéte qu'Homère donne à Machaon; & Madame Dacier rend cette épithéte par fils d'Eſculape.

ASCLÉPIES, *Aſclepia*, (b) fête qu'on célebroit en l'honneur d'Eſculape. Elle ſe ſolemniſoit par toute la Gréce, & principalement à Épidaure, où elle étoit appellée Mégalaſclépia, les grandes Aſclépies.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (c) peintre célebre. Ses tableaux étoient ſi recherchés, que Mnaſon, roi d'Elate dans la Gréce, acheta douze portraits des dieux qu'il avoit faits, & donna trois cens mines d'argent pour chacun.

Aſclépiodore, ſelon Pline, l'emportoit ſur Apelle pour la juſte meſure des intervalles, qu'il falloit mettre entre les parties d'une même figure, ou plutôt entre les figures d'un même tableau. Ce dernier ſens eſt plus vrai que le premier. Or, c'eſt à la perſpective à regler & à marquer ces intervalles. Pline remarque qu'Apelle lui-même admiroit les talens ſupérieurs d'Aſclépiodore pour la ſymmétrie.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, natif d'Alexandrie, étoit un homme, qui avoit une merveilleuſe diſpoſition d'eſprit, non ſeulement pour les mathématiques, mais encore pour la connoiſſance des plantes. On ne ſçait pas bien en quel tems il a vécu. On dit ſeulement qu'ayant fait un voyage en Syrie, pour y acquérir une connoiſſance particulière des mœurs des habitans de ce païs, il n'y trouva que trois perſonnes, qui y vécuſſent avec quelque ſorte de modération.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (d) l'un des lieutenans d'Aléxandre le Grand. Cet officier lui amena un jour de Syrie trois mille hommes de pied, avec cinq cens cavaliers. Mais quelque tems après, il eut la foibleſſe de ſe joindre à quelques mécontens, qui ne ſe propoſoient rien moins, que d'ôter la vie au Roi. La conjuration fut découverte; & Aſclépiodore mourut dans les plus cruels tourmens, avec tous ſes complices.

ASCLÉPIODORE, *Aſclepiodorus*, Ἀσκληπιόδωρος, (e) lieutenant d'Antigone, ancien officier général d'Aléxandre le Grand. Aſclépiodore fut nommé à la Satrapie de Perſe en la place de Peuceſtès. Antigone lui donna en même tems une eſpèce de garde pour la défenſe de ſa perſonne.

ASCLÉPIODORE, *Aſcle-*

(a) Homer. Iliad. L. XI. v. 613. L. XIV. v. 2.

(b) Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.

(c) Plin. L. XXXV. c. 10. Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. VIII. p. 104.

(d) Q. Curt. L. VII. c. 10. L. VIII. c. 6, 8.

(e) Diod. Sicul. p. 697.

piodorus, Ἀσκληπιόδωρος, (a) lieutenant de Caſſandre, autre ancien officier général d'Alexandre le Grand. Comme cet Aſclépiodore aſſiégeoit la villle d'Amiſe en Cappadoce, Ptolémée, qui ſuivoit le parti d'Antigone, vint lui faire lever le ſiége, & reconquit enſuite toute la Satrapie de Cappadoce.

ASCLÉPIODOTE, *Aſclepiodotus*, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate le Grand. Il conſpira contre lui, avec Myricon, Philotime & Cliſthènes. Mais, ſur le point d'exécuter l'entrepriſe, il la révéla lui-même à Mithridate, qui fit périr les conjurés dans les tourmens, la première année de la 164.e Olympiade, 84 ans avant J. C.

ASCLÉPIODOTE, [CASSIUS], *Caſſius Aſclepiodotus*, (b) étoit de Bithynie. Il donna, dans une circonſtance remarquable, l'exemple d'une amitié conſtante; car, quoi qu'il fût le plus conſidérable des Bithyniens par ſa vertu, autant que par ſes richeſſes, il conſerva dans la diſgrace de Soranus, le même attachement qu'il lui avoit voué dans l'état le plus floriſſant de ſa fortune. Ayant donc été dépouillé de tous ſes biens, il fut envoyé en exil; & ce prix, qu'il reçut de ſa fidélité envers ſon ami, feroit juger que les dieux, dit Tacite, ſont aſſez indifférens pour le vice & pour la vertu.

Cette réflexion Épicurienne, ſelon la remarque de M. Crévier, eſt d'autant plus déplacée, que dans le fait dont il s'agit, la providence prit ſoin de ſe juſtifier, même aux yeux des hommes. Dion Caſſius, en effet, aſſure qu'Aſclépiodote fut rappellé d'exil ſous l'empire de Galba; au lieu que P. Egnatius Céler, philoſophe Stoïcien, autre ami de Soranus, s'étant laiſſé ſuborner par argent, ne tarda pas à ſubir la juſte peine, que ſon crime méritoit.

ASCLÉPIODOTE, *Aſclepiodotus*, (c) étoit conſul avec Annibalianus, l'an de Rome 1043, & de J. C., 292. Quatre ans après, il étoit préfet du Prétoire. Il eut le commandement d'une flotte, pour aider Conſtance Chlore à reconquerir la grande Brétagne ſur le Tyran Allectus. Il ne ſe donna qu'une ſeule bataille, & on en dut le gain à Aſclépiodote. Cette victoire termina la guerre, parce qu'Allectus fut tué lorſqu'il cherchoit ſon ſalut dans la fuite.

On remarque qu'Aſclépiodote étoit un habile guerrier, qu'il avoit été formé à l'école de Probus & d'Aurélien. Il y a apparence que cet Aſclépiodote eſt le même qui avoit écrit la vie de l'empereur Dioclétien, & que Vopiſcus cite deux fois dans celle d'Aurélien.

ASCLÉPIUS, *Aſclepius*, autrement Eſculape. *Voyez* Eſculape.

ASCLÉPIUS, *Aſclepius*, fils de Sydic. *Voyez* Sydic.

(a) Diod. Sicul. p. 703.

(b) Tacit. Annal. L. XVI. c. 33. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 465, 466.

(c) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 136, 175. & *ſuiv.*

ASCLÉTARION, *Ascletarion*, (a) Astrologue célebre. Il avoit prédit, selon Suétone & Dion Cassius, la manière & le jour de la mort de Domitien. Il fut décelé & amené devant le Prince, à qui il avoua le fait. Interrogé sur la destinée, qui lui étoit réservée à lui-même, il dit qu'il seroit bientôt déchiré par des chiens dévorans. Domitien, pour le convaincre de faux, ordonna qu'il fût brûlé; ce qui fut exécuté sur le champ. Mais, il survint une grande pluye, qui éteignit le feu. Et des chiens trouvant ce cadavre à demi rôti, se jettérent dessus & le dévorérent. L'Empereur en fut instruit par un farceur, qui avoit coûtume de le divertir des nouvelles de ville, & qui lui conta celle là, pendant son souper.

Si le récit des Auteurs est exact, s'ils ne l'ont point embelli par quelques circonstances de leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer un rapport si juste entre la prédiction & l'événement. Mais, on sçait combien les hommes crédules & amateurs du merveilleux, prêtent à la lettre, presque sans s'en appercevoir, en racontant de semblables prodiges. Ce qui paroit vrai, c'est que Domitien, qui croyoit à l'Astrologie & à toutes les sortes de divinations, avoit l'esprit frappé, dans les derniers tems qui précédérent sa mort, de l'idée d'un danger prochain & extrême.

ASCOLIES, *Ascolia*, (b) fêtes, que les Paysans de l'Attique célébroient en l'honneur de Bacchus. Ils lui sacrifioient un bouc, parce que cet animal fait beaucoup de dommage aux vignes; & en ayant arraché la peau, ils en faisoient de gros ballons, sur lesquels ils sautoient tenant un pied en l'air. Comme ils prenoient plaisir à voir tomber ceux, qui sautoient de cette manière, ils frottoient de graisse ou d'huile ces sortes de ballons, pour les rendre plus glissans, & faire couler le pied plus promptement.

Ce mot *Asçolies* vient du Grec ἀσκὸς, qui signifie une outre, ou un ballon de peau de bouc. Virgile, dans ses Géorgiques, décrit fort élégamment la cause & les cérémonies de cette fête. Voici comme il s'exprime:

Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris
Cæditur, & veteres ineunt proscenia ludi,
Præmiaque, ingentes pagos & compita circum,
Theseidæ posuêre, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliêre per utres.

» C'est pour cela qu'en tous » lieux on immole un bouc à » Bacchus; de-là vint aussi l'an- » cienne coutûme des Athéniens, » de célébrer des jeux dans les » carrefours & dans les villages,

(a) Crév. Hist. des Emp. T. IV. p. 97.
(b) Virg. Georg. L. II. v. 380. & *seq.* Antiq. expl. par D. B. de Montf. Tom. II. pag. 211.

» où un bouc étoit le prix de la » victoire. Les acteurs, animés » par la liqueur de Bacchus, sautoient à l'envi sur des outres de » bouc frottés d'huile. «

ASCONIA, *Asconia*, nom d'une famille illustre à Padoue. Elle avoit produit de grands hommes, comme Asconius Babinus Modestus, qui fut proconsul, & qui eut l'administration des finances, ainsi que les Auteurs de l'histoire de Padoue le prouvent par une ancienne inscription en ces termes : *COSS. Q. ASCONIUS GABINUS MODESTUS, PRÆTOR, PROCONS. PRÆTOR ÆRARII SATURNO DEDIT.* Les deux Asconius dont on lit les articles ci-après, étoient aussi de cette famille. Elle fut surnommée Pédiana.

ASCONIUS LABÉON, (a) *Asconius Labeo*, tuteur de Néron. Ce Prince, étant parvenu à l'Empire, demanda au Sénat qu'on décernât à Asconius Labéon les ornemens consulaires.

ASCONIUS PEDIANUS, (b) *Asconius Pædianus*, Ἀσκώνιος Παιδιάνος, étoit un excellent grammairien de Padoue. Il vivoit sous l'empire d'Auguste & sous celui de ses successeurs, & mourut vers le commencement de celui de Néron, âgé, à ce qu'on dit, de 85 ans. Il avoit connu Virgile, n'étant encore que dans sa première jeunesse. C'est à lui que l'on attribue un nombre de remarques sur diverses harangues de Cicéron, qui lui ont acquis beaucoup d'estime. Nous avons perdu une partie de cet ouvrage, qu'il avoit écrit pour ses enfans. Asconius Pédianus en avoit composé d'autres, qui ne sont pas venus jusqu'à nous.

La vie de Virgile fait mention d'Asconius Pédianus, comme d'un ami de ce Poëte ; & Servius expliquant, dans la troisième éclogue, ces deux vers :

Dic quibus in terris, & eris mihi magnus Apollo,

Tres pateat cœli spatium non ampliùs ulnas.

rapporte qu'Asconius Pédianus assuroit qu'il avoit ouï dire à Virgile même, que ces paroles donneroient la gêne à tous les grammairiens.

M. Rollin range Asconius Pédianus au nombre des Philologues ; & il dit qu'il a servi de modele à la plûpart des critiques & des scholiastes Latins, qui l'ont suivi, & à ceux qui se sont mêlés d'expliquer les Auteurs.

Il y en a qui appellent Asconius Pédianus *le jeune*, parce qu'ils en comptent un autre, qu'ils ne sçavent trop où placer. Mais, l'opinion de ceux, qui n'en admettent qu'un, paroît la mieux fondée. Les Anciens n'en ont connu qu'un. C'est la Chronique, soit d'Eusébe, soit de S. Jérôme, qui lui donne 85 ans de vie. Mais,

(a) Tacit. Annal. L. XIII. c. 10.

(b) Suid. Tom. I. pag. 455. Plin. L. VII. c. 48. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 29. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. VII. p. 151. & *suiv.*

cette Chronique n'a pas dû, pour accorder les faits, mettre la mort de ce grammairien la septième année de l'empire de Domitien, mais la huitième de celui de Néron.

ASCOPERA, *Ascopera*, (*a*) nom d'une mesure, dont il est parlé au livre de Judith, selon la Vulgate. C'est proprement une outre, ou un sac de cuir, enduit de poix en dedans, pour contenir des liqueurs.

ASCRA, *Ascra*, Ἀσκρὴ, (*b*) ville de Gréce dans la Béotie, située à la droite du mont Hélicon, sur une colline escarpée dans le territoire de Thespies, dont elle étoit éloignée de quarante stades. On dit que la ville d'Ascra fut bâtie par Ephialtès & Otus, qui sacrifiérent les premiers aux Muses sur le mont Hélicon. Hégésinoüs nous l'apprend dans son poëme sur l'Attique, lorsqu'il dit que Neptune, ayant eu les bonnes graces de la belle Ascra, eut d'elle un fils, nommé Œoclus, qui, de concert avec les fils d'Aloéüs, bâtit la ville d'Ascra au pied de l'humide Hélicon. » Ce poëme » étoit perdu, dit Pausanias, » avant que je fusse au monde. » Ainsi, je ne l'ai jamais lu; » mais, Callippe de Corinthe, » dans son histoire des Orchoméniens, cite l'endroit que je rap» porte; & c'est de lui que je l'ai » emprunté. »

La ville d'Ascra, du tems de Pausanias, n'avoit rien de remarquable, si ce n'est une tour, qui s'étoit conservée. Cette ville est devenue célebre par la naissance du poëte Hésiode, qui n'a pas parlé de sa patrie d'une manière bien flatteuse pour elle; car, parlant de son pere, il dit qu'il demeuroit dans un méchant village, qui n'étoit commode en aucune saison, étant difficile en hiver, & à charge en été. On voit cependant par une inscription que Pausanias rapporte, que la campagne d'Ascra étoit fertile en froment; &, selon Zénodote, elle l'étoit en vin. Il est vrai que Strabon paroît blâmer ce dernier d'avoir avancé pareille chose.

ASCRA, *Ascra*, Ἄσκρα, (*c*) Princesse, qui fut aimée de Neptune. Elle en eut un fils, nommé Œoclus, dont il a été parlé dans l'article précédent.

ASCRÉUS, *Ascræus*, surnom donné au poëte Hésiode, parce que ce poëte étoit de la ville d'Ascra. On a feint qu'il avoit été enlevé par les muses, pendant qu'il faisoit paître un troupeau de brebis sur le mont Hélicon, au pied duquel étoit située la ville d'Ascra.

ASCULUM, *Asculum*, (*d*) Ἄσκουλον, *ou* Ἄσκλον, ville d'Italie dans le Picentin, dont elle fut la capitale. Pline la qualifie colonie & la plus illustre du païs.

(*a*) Judith. c. 10. v. 5.
(*b*) Pauf. pag. 583, 584, 600. Strab. p. 409, 413.
(*c*) Pauf. pag. 583.
(*d*) Strab. pag. 241. Plin. L. III. c. 13. L. VII. c. 43. Ptolem. L. III. c. 1. Flor. L. I. c. 19. L. III. c. 18. Cæs. de Bell. Civil. L. I. p. 451. *& seq.* Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 505, 506. *& suiv.*

Elle étoit située dans une vaste plaine, où l'art & la nature s'étoient réunis pour en faire une ville presqu'imprenable. Outre qu'elle se trouvoit fortifiée par la situation naturelle du lieu, elle étoit ceinte de bons murs & de montagnes, qu'aucune armée ne pouvoit franchir.

Cette ville fut pourtant prise par les Romains, 266 avant l'Ére Chrétienne, qui est l'époque où les Picentins furent réduits par la valeur de Sempronius. Elle est célebre sur tout dans la guerre des Alliés ; & c'est même là que le premier sang fut versé. Les Romains, sur les avis qui leur venoient de toutes parts, que les peuples d'Italie se préparoient à se soulever, envoyérent dans différens cantons des hommes sûrs pour épier ce qui se passoit. L'un d'eux ayant vu un jeune homme, que l'on menoit en ôtage d'Asculum à Corfinium, en avertit Q. Servilius, qui commandoit dans le païs. Q. Servilius accourt ; & par la plus grande de toutes les imprudences, il prend un ton de hauteur avec des esprits aigris, qui ne cherchoient qu'une occasion d'éclater. Il traita les Asculans comme s'ils eussent été des esclaves, & leur fit les plus grandes menaces. Mais, les menaces sont bien frivoles, quand elles ne sont pas soûtenues par la force. Les Asculans irrités se jettérent sur lui, le massacrérent avec son lieutenant Fonteius, & ensuite firent main-basse sur tous les Romains, qui se trouvérent dans leur ville. Voilà quel fut le signal de la révolte totale de l'Italie.

Aussi-tôt après ce massacre, l'an 90 avant J. C. Cn. Pompée Strabon voulut attaquer Asculum. Mais, il fut repoussé avec perte. L'année suivante, qui fut celle de son consulat, ce général Romain s'attacha particuliérement à pousser le siége de cette ville. Ce fut une des plus importantes opérations de la guerre. Les Romains s'y acharnoient, parce que c'étoit cette ville, qui avoit donné le signal de la révolte, & les Alliés la défendoient avec la même vigueur. On vit deux armées, l'une de soixante-quinze mille Romains, l'autre de soixante mille Italiens, en venir aux mains devant Asculum, pour en hâter, ou en empêcher la prise. Les efforts des Alliés ne purent faire lever le siége ; mais, ils le firent traîner en longueur ; & il paroît que Pompée en laissa pendant quelque tems le commandement à L. Julius, consul de l'année précédente, pour tenir lui-même la campagne, & s'opposer aux divers mouvemens des ennemis.

Quoiqu'il en soit, le siége d'Asculum, après avoir duré une grande partie de l'année, se termina enfin à l'avantage des Romains. Lorsque la ville étoit aux abois, Judacilius, qui en étoit natif, fit un dernier effort, pour la délivrer. Il étoit l'un des principaux chefs des Italiens, homme de vigueur & de courage. Il assembla donc huit cohortes ; & en se mettant en marche, il dépêcha un courrier aux Asculans, pour les

avertir de se rendre attentifs à son arrivée, & de faire une sortie sur les assiégeans, pendant qu'il attaqueroit leurs retranchemens par dehors. Il espéroit que les Romains, enfermés entre les deux attaques, pourroient se trouver déconcertés; & que peut-être il auroit occasion de les bien battre, & de les forcer ainsi à lever le siége. Le plan n'étoit pas mal conçu; mais, le courage manqua aux habitans; ensorte que tout ce que put faire Judacilius, ce fut de pénétrer dans la ville avec une partie de ceux, qui l'avoient accompagné. Il fit à ses compatriotes les plus vifs reproches de leur lâcheté, & voyant qu'il ne restoit plus d'espérance, il résolut de mourir. Mais auparavant, il voulut se venger de ses ennemis, qui s'étoient fait souvent un plaisir de s'opposer à ses desseins, & qui, tout récemment, avoient empêché l'exécution de ses derniers ordres. Comme il étoit le plus fort dans la ville, il les fit tous arrêter & mettre à mort. Après avoir satisfait sa vengeance, il crut travailler pour sa gloire, en renouvellant l'exemple que Vibius Virius avoit donné lors de la prise de Capoue. Il invita ses amis à un grand repas; & là il les exhorta à prévenir avec lui, par une mort volontaire, le désastre de leur commune patrie. Tous louérent son courage; mais, aucun ne voulut l'imiter. Il prit donc seul du poison; & comme il avoit eu la précaution de faire dresser un bûcher, il se fit porter au haut, & ordonna à ses amis d'y mettre le feu. Ainsi périt ce brave homme, séduit sans doute par l'idée de gloire, que l'antiquité Payenne attachoit à l'homicide de soi-même.

Il paroît que la prise d'Asculum suivit de près cette mort; & que le désespoir du chef ayant entraîné celui de la multitude, la ville ou se rendit à discrétion, ou étant mal défendue par des habitans découragés, fut forcée & prise d'assaut. Le consul Pompeius fit un exemple de sévérité sur cette malheureuse ville. Les principaux citoyens & tous les officiers de guerre furent battus de verges, & eurent la tête tranchée. Il laissa aux autres la vie sauve, mais en leur enlevant, & leurs esclaves, & toutes leurs richesses. La ville elle-même fut détruite & rasée. Ainsi fut vengé le sang des citoyens Romains, qui y avoient été massacrés au commencement de la guerre.

Depuis, durant la guerre civile, Lentulus Spinther s'empara de la ville d'Asculum, où il mit une garnison de dix cohortes. Mais, dès qu'il eut été averti de l'arrivée de César, il s'enfuit de cette ville, amenant avec lui les dix cohortes; & la plûpart des soldats, qui les composoient, l'abandonnérent en chemin. César ayant repris la ville, y assembla tous ces soldats, qui avoient quitté le parti de Lentulus Spinther. Et après y avoir fait un séjour très-court, mais suffisant pour se pourvoir des vivres nécessaires, il en partit pour aller à Corfinium.

La ville d'Asculum subsiste encore de nos jours. On la voit dans

l'état de l'Église sur les frontières du royaume de Naples. Il y a un évêché, qui ne relève que du S. Siége. Son nom moderne est Ascoli.

ASCULUM, *Asculum*, (a) Ἄσκουλον, ou Ἄσκλον, autre ville d'Italie dans l'Apulie. Cette ville est devenue célebre depuis la guerre que Pyrrhus, roi d'Épire, fit en Italie.

En effet, ce Prince, ayant assemblé ses troupes, vint attaquer les Romains auprès d'Asculum. Il se trouva resserré dans des lieux impratiquables à la cavalerie, & contre une rivière très-difficile, & dont le rivage étoit marécageux; de sorte que ses éléphans n'ayant point de passage ni d'espace pour se joindre à son infanterie, il y eut de son côté beaucoup de morts & beaucoup de blessés. La nuit seule, qui sépara les combattans, le sauva d'une entière défaite. Le lendemain, cherchant à avoir sa revanche dans un lieu plus uni & plus égal, où ses éléphans pussent jouer & se mêler avec les ennemis, il envoya de grand matin quelques troupes, se saisir de ces postes difficiles, où il avoit combattu le jour précédent, mit son armée en bataille, & mêla beaucoup de piquiers & d'archers parmi ses éléphans. En cet état, il s'ébranla & marcha avec beaucoup d'impétuosité & de roideur contre les Romains, ses rangs étant bien ordonnés & bien serrés.

Les Romains, n'ayant plus le secours de ces lieux favorables, qui donnoient le moyen d'éviter l'ennemi & de l'enfermer, sans qu'il pût s'étendre, furent obligés d'en venir aux mains. D'abord, ils se hâtérent de repousser & de renverser l'infanterie de Pyrrhus, avant l'arrivée des éléphans; & ce fut-là qu'ils firent de merveilleux efforts, en donnant de grands coups d'épée contre les piques des ennemis, sans épargner leurs personnes, ne visant qu'à frapper, & ne se mettant point en peine de se couvrir & de parer les coups qu'on leur portoit. Mais enfin, après une longue résistance, ils furent obligés de plier; & la déroute commença par l'endroit que Pyrrhus attaquoit; tant étoit forte l'impression qu'il fit avec sa phalange. Les éléphans achevérent de renverser & de dissiper le reste, les Romains ne pouvant se servir de leur courage contre ces animaux féroces, mais étant forcés de céder comme à l'effort d'une vague impétueuse, qui menace d'accabler, ou comme à un tremblement de terre, plutôt que d'attendre à être écrasé, sans pouvoir combatre ni se donner le moindre secours, & que de mourir ainsi pour rien dans des tourmens & des douleurs insupportables. Leur fuite ne fut pas longue pour gagner leur camp; car, il étoit fort proche.

Hiéronymus écrit qu'il n'y fut tué du côté des Romains que six mille

(a) Plut. Tom. I. pag. 396, 397. Flor. L. I. c. 18. Roll. Hist. Rom. T. II. pag. 418, 419. Mém. de l'Acad des Insc. & Bell. Lett. T. XIII. p. 33.

mille hommes, & que du côté de Pyrrhus, dans les listes mêmes du Roi, on ne comptoit que trois mille cinq cens morts. Mais, Denys d'Halicarnasse soûtient qu'il n'y eut pas deux combats près de la ville d'Asculum; & que la défaite des Romains ne fut, ni bien claire, ni bien nette; qu'il n'y eut qu'un seul combat, qui dura jusqu'au coucher du soleil; que les deux armées eurent beaucoup de peine à se séparer; qu'elles ne se séparérent qu'après que la nuit fut venue, & qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, & que son bagage eut été pillé par les Samnites; & qu'il y fut tué environ quinze mille hommes des deux côtés. Les uns & les autres s'étant retirés, comme quelqu'un félicitoit Pyrrhus de sa victoire, on dit qu'il lui répondit: *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

Pour distinguer la ville, dont il s'agit dans cet article, de celle qui précéde, on l'appelloit d'ordinaire *Asculum Apulum*, ou *Asculum Satrianum.* C'est de-là sans doute qu'est venu le nom d'Ascoli de Santriano, qu'on lui donne aujourd'hui. Elle appartient au royaume de Naples, & a un évêché suffragant de l'Archevêché de Bénévent.

ASCURIS [le Lac ou le Marais d'], *Palus Ascuris.* (a) Il est parlé de ce Lac dans Tite-Live, qui le met dans la Thessalie en Gréce. Mais, cet Écrivain n'en dit pas assez pour déterminer sa véritable position. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que ce Lac n'étoit pas éloigné d'un château, appellé Lapathus. Il y avoit dans le voisinage un défilé, dont Hippias, lieutenant de Persée, roi de Macédoine, eut ordre de s'emparer, 169 ans avant J. C., & il le fit avec douze mille Macédoniens.

ASCURUM, *Ascurum*, (b) ville d'Afrique dans la Mauritanie, qui étoit de la dépendance de Rogus. Cn. Pompée, animé par les discours de M. Caton, marcha contre cette ville avec une armée considérable. Les habitans, informés de son arrivée, attendirent, sans s'émouvoir, qu'il se fût approché des portes de leur ville. Alors, ayant fait tout à coup une sortie, ils répandirent bientôt la terreur & la consternation parmi les ennemis, qui furent contraints de se jetter, pêle-mêle, dans la mer & dans les vaisseaux.

Il y en a qui croyent que la ville d'Ascurum est la même que Rusucurium, dont il est parlé dans Pline. Celle-ci s'appelle maintenant Carbona.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (c) Ἀσδρούβας, fils de Magon, général des Carthaginois. Il avoit un frere, nommé Amilcar.

Asdrubal, marchant sur les traces de son pere, succéda à la fois, & à son nom & à ses emplois. Ce fut sous la conduite de ce nouveau chef, aidé de son frere, qu'on

(a) Tit. Liv. L. XLIV. c. 2, 3.
(b) Hirt. Pans. de Bell. Afric. pag. 768. Plin. L. V. c. 2.
(c) Just. L. XIX, c. 1, 2.

porta la guerre en Sardaigne, & qu'on combattit aussi contre les Africains, qui demandoient plusieurs années d'arrérages du tribut, que Carthage leur faisoit pour la place qu'elle occupoit. Mais, la fortune suivit la justice de la cause des Africains, & laquerelle se décida enfin, par le paiement qu'on leur fit, & non par les armes. Asdrubal, mortellement blessé en Sardaigne, y mourut, après avoir revêtu de sa charge son frere Amilcar. La mort de ce grand homme fut mémorable, tant par la douleur que toute la ville en témoigna, que par la gloire particulière qu'il avoit eue de commander onze fois les armées, avec un pouvoir absolu, & de s'être vu honoré de quatre triomphes. Sa perte enfla le cœur des ennemis de Carthage, comme si toutes les forces de la nation fussent tombées avec son chef.

Asdrubal vivoit encore 420 ou 430 ans avant J. C. Il laissa, en mourant, selon Justin, trois fils, Annibal, Asdrubal & Sapphon.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, fils du précédent, & par conséquent petit-fils de Magon. A l'exemple de ses ancêtres, il se distingua beaucoup par sa valeur martiale. Il fit la guerre aux Maures & aux Numides, & contribua principalement à contraindre les Africains de remettre aux Carthaginois un ancien tribut, attaché à l'origine de leur ville.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (b) Ἀσδρούβας, fils d'Hannon, fut établi chef dans la ville de Carthage, avec Bostar & Amilcar, vers l'an 255 avant J. C. Ces trois généraux, après avoir délibéré ensemble sur l'état présent des affaires, conclurent tous unanimement, qu'il ne falloit point tenir les troupes renfermées dans la ville, comme on avoit fait jusqu'ici, ni laisser aux Romains la liberté de ravager impunément tout le païs. Ainsi, l'on mit l'armée en campagne.

Quelques années après, Asdrubal fut envoyé contre les Romains en Sicile, avec deux cens galéres, un grand nombre d'éléphans, & vingt mille, tant fantassins que cavaliers. Asdrubal, voyant qu'il n'y avoit plus en Sicile, qu'un seul général Romain, avec la moitié des forces, crut que le tems étoit venu de hazarder une action, d'autant plus que ses troupes la demandoient avec empressement, & souffroient impatiemment tout délai. Il partit de Lilybée; & ayant traversé un chemin fort difficile dans le païs de Sélinunte, il arriva sur les terres de Panorme & y campa. Le proconsul Métellus étoit pour lors dans cette ville avec son armée. C'étoit le tems de la moisson. Il y étoit venu pour mettre les habitans en état de scier & de serrer leurs bleds en sûreté. Ayant appris, par des espions Carthaginois, arrêtés sur ses ordres, qu'Asdrubal s'avançoit dans le

(a) Just. L. XIX. c. 2.
(b) Roll. Hist. Rom. T. II. p. 514, 531. & suiv.

deſſein de donner un combat, pour le fortifier dans cette réſolution, & le rendre moins précautionné, il affecte de montrer de la crainte, & ſe tient renfermé dans la ville. Cette conduite, en effet, enhardit extrêmement le général Carthaginois. Il ravage impunément le plat païs, porte par tout le fer & le feu, & s'avance fiérement juſqu'aux portes de Panorme. Métellus demeure toujours dans l'inaction; & pour donner à Aſdrubal de plus en plus mauvaiſe idée, & du courage, & du nombre de ſes troupes, il ne fait paroître que fort peu de ſoldats ſur les murs. Aſdrubal n'héſita plus. Il fait marcher toutes ſes troupes, tant de pied que de cheval, & tous ſes éléphans, vers les murs de la ville, & il y établit ſon camp, avec tant de ſécurité & tant de mépris pour des ennemis, qui n'oſoient pas ſe montrer, qu'il ne daigna pas même l'environner de retranchemens.

Les vivandiers & les valets, qui ſuivoient l'armée, avoient apporté dans le camp du vin en abondance. Les ſoldats mercénaires ne s'épargnérent pas; & remplis de vin, ils excitoient un tumulte, & pouſſoient des cris confus & violens, tels que l'ivreſſe en fait jetter. Le Proconſul crut que c'étoit-là le tems d'agir. Il commence par faire ſortir ſes armés à la legére, pour attirer les ennemis au combat; ce qui ne manqua pas d'arriver. Ils s'avancérent inſenſiblement les uns après les autres, & toute l'armée à la fin ſortit du camp. Métellus place une partie des armés à la legére le long de quelques foſſés de la ville, avec ordre, ſi les éléphans s'approchoient, de jetter force traits contr'eux; & quand ils ſe trouveroient preſſés, de deſcendre dans le foſſé, pour en remonter bientôt après, & tourmenter de nouveau les éléphans. Et afin qu'ils ne manquaſſent point de traits, il en fait porter une bonne quantité ſur les murs, & charge les gens du petit peuple d'en jetter en bas de tems en tems. Il range ſur les mêmes murs ſes archers. Pour lui, il demeure avec ſes troupes peſamment armées à la porte de la ville, qui étoit vis-à-vis l'aîle gauche des ennemis, prêt à ſortir, quand il ſeroit tems.

Cependant, les armés à la legére, qui avoient commencé l'action, tantôt preſſés par la multitude des ennemis, ſe retiroient vers la ville en bon ordre, tantôt fortifiés par les nouvelles troupes, que le Proconſul leur envoyoit de tems en tems, ſoûtenoient le combat. Du côté des Carthaginois, les conducteurs des éléphans, voulant s'attribuer à eux principalement l'honneur de la victoire, & l'enlever à Aſdrubal, mettent en mouvement leurs peſans animaux, ſans attendre l'ordre, & ils pourſuivirent ceux qui ſe retiroient vers la ville juſqu'au foſſé. C'étoit là où on les attendoit. Les archers, qui étoient ſur les murs, & les armés à la legére, qui bordoient le foſſé, font tomber ſur eux une grêle de fléches & de traits. Les éléphans, percés de coups & de bleſſures,

n'écoutent plus la voix de leurs maîtres, & devenus furieux, ils ſe tournent contre les Carthaginois mêmes, troublent & renverſent les rangs, & écraſent tout ce qu'ils rencontrent. C'eſt l'inconvénient ordinaire des éléphans. Métellus ſort dans ce moment de trouble & de confuſion, qui fut pour lui comme un ſignal. Trouvant les ennemis dans cet état, comme il l'avoit prévu, il n'eut pas de peine à les renverſer & à les mettre en déroute. Le carnage fut horrible, & dans le combat, & dans la fuite. Pour comble de malheur, la flotte Carthaginoiſe arrive dans cette conjoncture ; & loin de leur être de quelque ſecours, elle devient pour eux une occaſion d'une nouvelle & plus grande diſgrace. Dès qu'elle parut, aveuglés par la crainte, ils courent tous précipitamment vers cette flotte, comme vers leur unique aſyle ; & ſe renverſant les uns les autres, ils ſe foulent aux pieds, ou ſont écraſés par les éléphans, ou tués par les ennemis qui les pourſuivent, ou noiés dans la mer, en voulant arriver à la nâge aux vaiſſeaux. Aſdrubal ſe ſauva à Lilybée. Il fut condamné pendant ſon abſence à Carthage ; & quand il y fut retourné, ſans ſçavoir ce qui avoit été ordonné contre lui, il fut mis à mort. C'étoit un des plus grands généraux qu'eût eu la République. Un ſeul malheur fit oublier tous les ſervices, qu'il lui avoit rendus.

Les Romains n'ont guere remporté de victoire plus grande que celle-là. Elle rendit le courage à leurs troupes, & abattit entièrement celui des Carthaginois ; de ſorte que, pendant tout le reſte de cette guerre, ils n'oſérent plus hazarder de combat par terre. Vingt mille Carthaginois périrent dans cette action. On y prit vingt-ſix éléphans dans l'action même, & tous les autres dans les jours qui ſuivirent. Le Proconſul, prévoyant que ceux, qui ne ſçavoient pas la manière de traiter & de conduire ces animaux, auroient de la peine à les prendre & à les emmener dans l'état de fureur où ils étoient, errans de côté & d'autre dans la campagne, fit proclamer par un héraut, qu'il accorderoit la vie & la liberté à ceux, qui contribueroient à en prendre quelques-uns. Les Carthaginois ſaiſirent avec joie une occaſion ſi favorable d'adoucir leur ſort. Ils prirent d'abord ceux, qui étoient les moins farouches, & qu'ils connoiſſoient davantage ; & par leur moyen, ils attirérent les autres ſans peine. Métellus les envoya tous à Rome, au nombre de cent quarante-deux. C'étoit alors l'an 250 avant J. C.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, général des Carthaginois. Amilcar, pere d'Annibal le Grand, ayant remarqué en lui un heureux naturel, ſe l'attacha dès ſa plus tendre jeuneſſe, par des voyes, à ce qu'on dit, peu

(*a*) Tit. Liv. L. XXI c. 2. *& ſeq.* Juſt. L. XLIV. c. 5. Corn. Nep. in Amil. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 200, 201. Hiſt. Rom. Tom. III. pag. 27. *& ſuiv.*

conformes à l'honnêteté ; & dans la suite, il lui fit épouser sa fille ; ensorte qu'Asdrubal, aidé de son propre mérite & du crédit immense, que la faction Barcine avoit parmi le peuple, & dans l'armée, se rendit le maître du gouvernement, malgré les efforts que les Grands firent pour l'empêcher.

Après la mort d'Amilcar, son beau-pere, on lui donna le commandement de l'armée. Il gouverna pendant huit ans avec beaucoup de sagesse & de prudence ; & il fit beaucoup de grandes choses, moins par la force que par l'insinuation. On remarque en effet, qu'il étoit plus propre à négocier, qu'à faire la guerre, & qu'il ne fut pas moins utile à sa patrie, par les alliances que sa dextérité lui fit ménager avec de nouvelles nations, dont il sçut gagner les chefs, que s'il eût remporté plusieurs victoires par la force des armes. Mais, entre les services qu'il rendit à l'état, un des plus importans, & qui contribua le plus à étendre & à affermir la puissance de sa république en Espagne, ce fut la construction d'une ville, qu'on nomma Carthage la neuve, & qui, depuis, a été appellée Carthagène. Sa situation étoit la plus heureuse que pussent souhaiter les Carthaginois pour tenir l'Espagne en bride.

Les grandes conquêtes, qu'Asdrubal avoit déjà faites, & le dégré de puissance où il étoit parvenu, firent prendre aux Romains la résolution de penser sérieusement à ce qui se passoit en Espagne. Ils se voulurent du mal de s'être endormis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, & songérent tout de bon à réparer cette faute ; sur tout depuis que les Sagontins, qui se voyoient près de tomber sous le joug de Carthage, eurent député vers les Romains, pour implorer leur secours, & faire alliance avec eux. Telle étoit la disposition des Romains par rapport aux Carthaginois. Ils n'avoient plus alors de loix à leur prescrire, & ils n'osérent pas prendre les armes contr'eux. Ils avoient assez à faire de se tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étoient menacés, & que l'on attendoit presque de jour en jour. Il leur parut plus à propos de profiter du caractère pacifique d'Asdrubal, pour faire un nouveau traité, jusqu'à ce qu'ils se fussent débarrassés des Gaulois ; ennemis qui n'épioient que l'occasion de leur nuire, & dont il falloit nécessairement qu'ils affoiblissent la puissance, non seulement pour se rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paisibles dans leur propre ville. Ils envoyérent donc des ambassadeurs à Asdrubal ; & dans le traité qu'ils conclurent avec lui, sans faire mention du reste de l'Espagne, ils exigeoient seulement qu'il ne portât pas la guerre au de-là de l'Èbre ; qui servoit de barrière aux deux peuples. On convint aussi que Sagonte, quoique située au de-là de l'Èbre, conserveroit ses loix & sa liberté.

Ce fut vers ce tems-là qu'Asdrubal, qui ignoroit le serment, qu'Amilcar avoit exigé de son fils

encore enfant, & qui vouloit lui inspirer la même haine que son pere avoit eue pour les Romains, & qu'il conservoit lui-même, écrivit à Carthage pour demander qu'on lui envoyât Annibal, qui n'avoit pas encore vingt-deux ans, afin qu'il apprît le métier de la guerre, & qu'il se rendît capable de lui succéder. Dès que ces lettres furent arrivées à Carthage, on les porta au Sénat. Hannon s'opposa de toute sa force à cette demande, pour des raisons de morale & de politique. Il dit que le commerce d'Asdrubal seroit aussi dangereux pour ce jeune Prince, que celui d'Amilcar l'avoit été pour Asdrubal, qu'il avoit corrompu; qu'ils ne devoient nullement permettre que leurs jeunes gens, sous prétexte d'apprendre le métier de la guerre, allassent s'exposer à la brutalité de leurs généraux. » Craignons-nous, » ajoûta-t-il, qu'Annibal ne voie » trop tard cette puissance immense & cette espèce de royauté, qu'Amilcar a laissée, & que » nous ne soyons pas assez-tôt » soumis au fils de celui, qui a » donné à son gendre nos armées » comme un héritage paternel? » Pour moi, je suis d'avis que » nous gardions ici Annibal, & » que nous lui apprenions à vivre » dans l'égalité avec ses citoyens, » & à obéir à nos loix & à nos » magistrats, de peur que cette » étincelle ne cause un jour un » furieux embrasement. «

Les plus gens de bien étoient de son avis; mais, le plus grand nombre fut contre Hannon. Annibal fut envoyé en Espagne. Quand il y avoit quelque grande action à faire, Asdrubal ne la confioit qu'à lui. Annibal servit trois ans sous Asdrubal. Mais, malheureusement, celui-ci vint à être tué en trahison par un Gaulois, qui se vengea ainsi de quelque mécontentement particulier, qu'il en avoit reçu. Justin dit que ce fut par l'esclave d'un certain Espagnol, qu'Asdrubal avoit fait mourir injustement. Tite-Live ajoûte que ce barbare fut aussi-tôt pris & puni par les supplices les plus affreux. Mais, la douceur de la vengeance l'emporta tellement sur la rigueur des tourmens, qu'on le vit rire au milieu des bourreaux, qui le déchiroient. La mort d'Asdrubal arriva vers l'an 221 avant J. C.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, fils d'Amilcar & frere d'Annibal le Grand. Ce général Carthaginois est fort célebre dans les guerres; que ses compatriotes eurent avec les Romains. C'étoit un homme hardi & actif.

Vers l'an 218 avant l'Ére Chrétienne, Asdrubal fut chargé du commandement des troupes d'Espagne, avec une flotte de près de soixante vaisseaux pour garder les côtes. Annibal, son frere, lui donna de sages conseils sur la manière

(a) Tit. Liv. L. XXI. c. 22, 60, 61. L. XXII. c. 21. L. XXIII. c. 26. & seq. L. XXIV. c. 41. L. XXV. c. 32. & seq. L. XXVI. c. 17. L. XXVII. c. 17. & seq. Horat. L. IV. Ode. 3. v. 69. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 206, 240. & suiv. Hist. Rom. T. III. pag. 92, 93, 135. & suiv.

dont il devoit se conduire, soit par rapport aux Espagnols, soit par rapport aux Romains, s'ils venoient à l'attaquer. Hannon, à qui on avoit donné le gouvernement du païs, situé en-deçà de l'Èbre, s'étant avisé d'aller présenter la bataille à Scipion, général de l'armée Romaine, fut entièrement défait, & pris lui-même prisonnier. Avant que le bruit de cette défaite se fût répandu, Asdrubal passa l'Èbre avec huit mille hommes de pied & mille cavaliers, & vint au-devant de Scipion dans la pensée qu'il le rencontreroit arrivant en Espagne. Mais, quand il eut appris la perte qu'Hannon avoit faite, auprès de Scissis, de la bataille & de son camp, il tourna du côté de la mer. Il trouva assez près de Tarragone les matelots & les soldats de la flotte de Scipion, épars négligemment dans la campagne par une suite de la sécurité, que leur inspiroient les heureux succès de l'armée de terre; & ayant envoyé contr'eux sa cavalerie, il en passe un grand nombre au fil de l'épée, & pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retire ensuite, & repassant l'Èbre, il prit son quartier d'hiver à Carthagène, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs & à la garde des païs d'en-deçà du fleuve.

Deux ans après, ne se voyant pas en état de résister aux Romains, ni sur terre, ni sur mer, Asdrubal ne trouvoit sa sûreté que dans la distance qu'il mettoit entre lui & les ennemis. Ce ne fut qu'après qu'il eut employé beaucoup de prieres, & fait bien des instances, qu'on lui envoya d'Afrique quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour recruter son armée. Avec ces secours, il alla camper près des Romains, se croyant en état de leur résister par terre; & en même tems il ordonna à sa flotte, après l'avoir fournie de tout ce qui lui manquoit, de défendre les isles & les côtes maritimes, qui dépendoient des Carthaginois.

Dans le tems même qu'il travailloit de toutes ses forces à rétablir les affaires des Carthaginois dans l'Espagne, il eut la douleur d'apprendre la désertion des capitaines, qui commandoient sur ses vaisseaux. Depuis les violens reproches, qu'il leur avoit faits, pour avoir lâchement abandonné la flotte auprès de l'Èbre, ils n'avoient été que foiblement attachés à Asdrubal & aux intérêts des Carthaginois. Après s'être eux-mêmes déclarés pour les Romains, ils avoient soulevé plusieurs villes du païs des Tartessiens, & en avoient même pris une par force. Ce mouvement obligea Asdrubal à s'éloigner des Romains, pour porter la guerre de ce côté-là. Les Rebelles remportérent d'abord d'assez grands avantages sur les Carthaginois, ensorte qu'Asdrubal n'osoit tenir la campagne. Ces bons succès leur devinrent funestes. Ne gardant plus d'ordre ni de discipline, ils se répandoient de côté & d'autre, sans prendre aucune précaution. Asdrubal sçut bien profiter de leur négligence. Étant tombé sur

eux, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, il les mit en déroute, & les défit pleinement. Cette victoire obligea, dès le lendemain, toute la nation à ſe ſoumettre à lui.

Les choſes étoient en cet état, lorſqu'Aſdrubal reçut ordre de Carthage de paſſer inceſſamment en Italie. Le bruit, s'en étant répandu dans l'Eſpagne, y changea entièrement la face des affaires. Aſdrubal le ſentit bien. Il écrivit au Sénat de Carthage, pour lui apprendre le mauvais effet qu'avoit déjà produit dans tout le païs le bruit de ſon départ. Il marquoit que s'il quittoit la province, il n'auroit pas plutôt paſſé l'Ébre, qu'elle ſe déclareroit entièrement pour les Romains; qu'outre qu'il n'avoit ni général ni troupes à laiſſer en ſa place, ceux qui commandoient les armées Romaines, étoient des capitaines d'une expérience ſi conſommée dans la guerre, qu'il ſeroit très-difficile de leur réſiſter, quand on auroit des forces égales à leur oppoſer; qu'il falloit donc, s'ils ſongeoient à conſerver l'Eſpagne, qu'ils lui envoyaſſent un ſucceſſeur, à la tête d'une armée conſidérable; que quelque heureux ſuccès que pût avoir ce nouveau général, il ne manqueroit point d'exercice dans ſon emploi.

Ces lettres firent d'abord quelque impreſſion ſur l'eſprit des Sénateurs de Carthage; mais, comme, préférablement à tout, ils ſongeoient à ſe maintenir dans l'Italie, ils ne changérent point de réſolution à l'égard d'Aſdrubal & de ſes troupes. Ils firent partir Himilcon, avec une bonne armée & une puiſſante flotte pour conſerver & défendre l'Eſpagne tant par terre que par mer. Aſdrubal, avant que de quitter la province, tira de l'argent de tous les peuples, qui étoient encore ſous la domination des Carthaginois, prévoyant qu'il en auroit grand beſoin dans le voyage qu'il alloit entreprendre; après quoi, il ſe rendit ſur les bords de l'Ébre.

Les généraux Romains n'eurent pas plutôt appris les ordres qu'on avoit donné à Aſdrubal, que, renonçant à toute entrepriſe, ils réunirent leurs armées pour s'oppoſer à leur départ. Ils ſentoient bien, que ſi ce général, avec l'armée qu'il avoit en Eſpagne, venoit à bout de paſſer en Italie, où l'on avoit déjà beaucoup de peine à réſiſter à Annibal ſeul, la jonction des deux freres entraîneroit infailliblement la ruine de Rome. Ils joignirent donc leurs troupes ſur les bords de l'Ébre; & ayant paſſé ce fleuve, ils marchérent contre Aſdrubal. Pendant quelques jours, les deux armées demeurérent campées à cinq milles l'une de l'autre, ſe contentant d'eſcarmoucher, ſans qu'aucune des deux parût ſonger à une action générale. Enfin, dans le même jour, & preſque dans le même moment, les généraux des deux partis, comme de concert, donnérent le ſignal de la bataille, & deſcendirent dans la plaine avec toutes leurs forces.

Les Romains étoient rangés ſur trois lignes à leur ordinaire, qui étoient les Haſtaires, les Princes

& les Triaires. La cavalerie formoit les deux aîles. Une partie des ſoldats armés à la legére, étoit placée parmi ceux, qui étoient au premier rang ; les autres derrière l'armée. Aſdrubal mit les Eſpagnols au corps de la bataille, les Carthaginois à leur droite, & les Africains à leur gauche avec les troupes auxiliaires. A l'égard de la cavalerie, il plaça celle des Numides à l'aîle droite, à la ſuite de l'infanterie des Carthaginois, & les autres à l'aîle gauche, à la ſuite des Africains. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais ſeulement ceux, qui, traînant deux chevaux à la fois, avoient coûtume, dans le plus fort de la mêlée, de ſauter tout armés de deſſus celui qui étoit las & haraſſé, ſur le plus frais ; tant étoient grandes & la legéreté des cavaliers & la docilité des chevaux pour ſe prêter à tous leurs mouvemens.

Mais, comme la plus grande partie des ſoldats étoient des Eſgnols, qui aimoient mieux être vaincus en Eſpagne, que d'y vaincre pour être traînés en Italie ; ceux qui étoient au corps de la bataille, lâchérent pied dès le premier choc, preſque avant qu'on eût lancé aucun trait. Puis, voyant que les Romains s'avançoient contr'eux avec beaucoup de rigueur, ils prirent ouvertement la fuite. Les deux autres corps d'infanterie ne combattirent pas pour cela avec moins de courage. Les Carthaginois d'un côté, & les Africains de l'autre, preſſoient vivement les ennemis, qu'ils tenoient comme enveloppés. Mais, dès que l'infanterie des Romains ſe fut avancée toute entière dans le milieu, en pourſuivant le corps de bataille, qui fuioit, elle ſe trouva en état d'écarter les deux corps de l'infanterie ennemie, qui l'attaquoit, à droite & à gauche, par les flancs. Quoiqu'elle eût deux combats à ſoûtenir en même tems, elle fut cependant victorieuſe dans l'un & dans l'autre. Car, après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle ſe trouva ſupérieure en valeur & en nombre à ceux qui reſtoient. Il y eut beaucoup de ſang répandu dans ce dernier combat, & ſi les Eſpagnols n'euſſent pas pris la fuite dès le commencement de l'action, il s'en fut ſauvé très-peu d'une ſi grande armée. La cavalerie ne donna point ; car, dès que les Maures & les Numides virent que la victoire ſe déclaroit pour leurs ennemis, par la défaite du corps de bataille, ils prirent la fuite ; & faiſant marcher les éléphans devant eux, ils laiſſérent les deux corps de leur infanterie découverts. Aſdrubal, de ſon côté, ayant ſoûtenu le combat juſqu'au bout, ſe ſauva du milieu du carnage avec un petit nombre de ſoldats. Les Romains s'emparérent de ſon camp, & le pillérent. Aſdrubal perdit, avec la bataille, l'eſpérance de paſſer en Italie.

Environ cinq ans après, comme il étoit campé dans l'Auſétanie entre les villes d'Illiturgis & de Mentiſſa, dans le païs que l'on nomme aujourd'hui l'Andalouſie, Néron, général des Ro-

mains, s'empara de l'entrée d'un défilé, qui se trouvoit en ce lieu. Asdrubal, qui craignoit de se voir enfermé par l'armée ennemie, lui envoya un trompette, qui avoit ordre de lui promettre de sa part, que s'il lui laissoit la liberté de se retirer, il abandonneroit absolument l'Espagne avec toutes ses troupes. Néron ayant reçu cette proposition avec grande joie, Asdrubal lui demanda, pour le lendemain, une entrevue, dans laquelle les Romains devoient marquer les conditions, auxquelles ils vouloient qu'on leur livrât les citadelles des villes, & le jour où les Carthaginois retireroient leurs garnisons, & emporteroient tout ce qui leur appartenoit, sans faire aucun tort aux habitans. Néron ne fut pas plutôt convenu de ce rendez-vous, qu'Asdrubal ordonna aux siens de commencer, dès la fin du jour, & de continuer pendant toute la nuit, à tirer du défilé, le plus promptement qu'ils pourroient, les plus gros bagages de l'armée. On eut grande attention à ne pas faire sortir, cette nuit-là, une grande quantité d'hommes, le petit nombre étant plus propre en même tems, & à tromper les ennemis par le silence, & à faciliter le passage à travers des sentiers étroits & difficiles, qu'il falloit nécessairement enfiler.

Le lendemain, on se trouva de part & d'autre à l'entrevue; mais, le Carthaginois, en tenant à dessein de longs discours, & en écrivant bien des choses inutiles, consuma le jour entier sans rien terminer; de sorte que l'on fut obligé de remettre l'affaire au jour suivant. Il n'y fut encore rien décidé. Il naissoit toujours quelques nouvelles difficultés, qui demandoient du délai. Cependant, toutes les nuits étoient mises à profit. Déjà, la plus grande partie de l'infanterie étoit en sûreté, lorsque très-à-propos pour Asdrubal, un brouillard épais se leva dès la pointe du jour, & couvrit tout le défilé & toutes les plaines des environs. Le Carthaginois demande & obtient un dernier délai, sous prétexte d'une fête, où il n'étoit point permis à ceux de sa nation de traiter d'affaires. Alors, à la faveur de l'obscurité, il sort de son camp avec sa cavalerie & ses éléphans; & sans être aucunement troublé par les ennemis, il gagne un poste où il n'avoit plus rien à craindre de leur part. Sur les dix heures, le brouillard se dissipa, & découvrit aux Romains tout à la fois, & le jour & la fraude des Carthaginois. Néron, honteux de s'être ainsi laissé duper, se mit en devoir de les poursuivre. Mais, Asdrubal ne jugea pas à propos de risquer une bataille; & tout se borna à quelques legéres escarmouches, qui n'eurent point de suite. Le général Romain auroit dû mieux connoître les Carthaginois, & sçavoir ce que l'on entendoit par *la foi Punique*.

Asdrubal ne sortit pas néanmoins d'Espagne. Il y étoit encore l'an 209 avant J. C. Son armée étoit alors dans la campagne de Castulon, près de la ville de Bétule, ou Bécule. Averti de l'approche des Romains, il alla se

poſter ſur un côteau au haut duquel il y avoit une plaine aſſez étendue. Il étoit couvert par ſes derrières d'une bonne rivière. Le reſte, c'eſt-à-dire, le devant & les côtés, étoit défendu par une pente aſſez rude à monter. Un peu au-deſſous de cette plaine, par une deſcente aſſez douce, on en trouvoit une ſeconde, qui alloit un peu en pente, mais qui ſe terminoit néanmoins à une eſpèce de rive, d'un accès auſſi difficile que la première. Le lendemain, Aſdrubal, voyant que les Romains ſe tenoient en bataille devant leurs retranchemens, fit deſcendre dans cette ſeconde plaine la cavalerie des Numides & les ſoldats armés à la legére, Baléares & Africains. Scipion, parcourant à cheval les divers rangs de ſon armée, animoit les troupes, en leur repréſentant que l'ennemi, déſeſpérant de leur réſiſter en raſe campagne, & ſe défiant de ſon propre courage, croyoit trouver de la ſûreté dans la ſituation du lieu, où il avoit établi ſon camp; mais que les Romains avoient bien eſcaladé les murailles de Carthagène, encore plus hautes que le poſte qu'occupoit Aſdrubal. Il n'en dit pas davantage, & ſe mit auſſi-tôt en mouvement avec un détachement des plus legers & des plus braves de ſon armée, pour aller attaquer les Numides & les frondeurs, qu'Aſdrubal avoit poſtés ſur la ſeconde plaine. Outre la difficulté du chemin, qui étoit rude & eſcarpé, il fallut eſſuyer une grêle de toute ſorte de traits, qu'on fit pleuvoir ſur eux. Mais, quand ils furent arrivés à un terrein uni, & qu'on en fut venu aux mains, les ennemis, dès le premier choc, furent renverſés. Les Romains en firent un grand carnage, & forcérent ceux qui reſtoient, à aller rejoindre le gros de l'armée ſur la plus haute éminence.

Scipion, ayant ordonné enſuite aux victorieux de ſuivre le chemin, qui les menoit directement au centre des ennemis, partagea ce qui lui reſtoit de troupes avec Lélius, & lui commanda, en prenant ſur la droite, de chercher autour de la colline une route par où il pût monter avec plus de facilité. Pour lui, prenant à gauche, après un circuit aſſez court, il alla attaquer les ennemis en flanc. Le déſordre ſe met d'abord parmi les Carthaginois, tandis qu'ils veulent faire face aux Romains, qui s'avancent par différens endroits, en pouſſant de grands cris. Ils étoient dans cet embarras, lorſque Lélius arriva. Auſſi-tôt, ils reculérent en arrière pour empêcher qu'on ne les prît à dos; & la première ligne ayant auſſi plié pour ſuivre ce mouvement, ceux des Romains, qui montoient par le milieu, gagnérent le haut; ce qu'ils n'auroient jamais pu faire, tant que les Carthaginois auroient gardé leurs rangs, & que les éléphans auroient couvert le front de leur bataille. La déroute fut générale, & le carnage fort grand. On leur tua, dans cette action, environ huit mille hommes. Aſdrubal, avant la bataille, avoit pris

la précaution de sauver le trésor. Alors, ayant fait partir les éléphans les premiers, & ramassé autant de fuyards qu'il put, il se retira vers le Tage, pour gagner ensuite les Pyrénées, & passer dans les Gaules.

Asdrubal trouva, sur son passage, beaucoup moins de difficultés & d'obstacles qu'on ne l'avoit pensé généralement, & qu'il ne l'avoit appréhendé lui-même; car, non seulement les Auvergnats & tout de suite les autres nations de la Gaule & des Alpes, le reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frere avoit frayé ces routes, qui, auparavant, étoient impratiquables, les habitans du païs eux-mêmes, à force de voir passer du monde au milieu d'eux depuis douze ans, étoient devenus plus traitables & moins farouches.

Asdrubal menoit avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & quinze éléphans. Mais, le siége qu'il forma de la ville de Plaisance, lui fit perdre tout l'avantage qu'il auroit pu tirer de sa diligence. Il avoit cru qu'il se rendroit aisément maître de cette ville, située au milieu d'une plaine, & que par la ruine d'une colonie si illustre, il jetteroit la terreur parmi toutes les autres. Et ce ne fut pas seulement à lui que cette vaine tentative fut préjudiciable, mais encore à Annibal. Car, celui-ci, voyant qu'Asdrubal, après être arrivé en Italie, beaucoup plutôt qu'on n'avoit lieu de l'espérer, s'amusoit autour de Plaisance n'avoit pas cru devoir sortir si promptement de ses quartiers d'hiver.

Cependant, Asdrubal, forcé d'abandonner le siége de Plaisance, avoit dépêché quatre cavaliers Gaulois & deux cavaliers Numides, avec des lettres pour Annibal. Ces cavaliers, ayant traversé toute l'Italie au milieu de tant de postes ennemis, tombérent près de Tarente entre les mains de quelques fourrageurs Romains, qui les menérent à Q. Claudius qui commandoit dans Tarente. Ils furent interrogés; & la peur des tourmens les ayant obligés de dire la vérité, ils déclarérent qu'ils portoient à Annibal des lettres d'Asdrubal, son frere. On les remit avec leurs lettres cachetées entre les mains de L. Virginius, tribun des soldats, qui les mena aussi-tôt au consul Néron.

Ces lettres ayant été lues devant lui, & les prisonniers interrogés, il pensa que le tems ne demandoit pas qu'on observât rigidement les régles, & que chaque consul se tînt dans les bornes de son département, pour ne faire la guerre qu'à l'ennemi contre lequel le Sénat l'avoit destiné; qu'il falloit oser quelque chose d'extraordinaire & d'inopiné, qui, étant entrepris, causeroit d'abord autant de terreur parmi les citoyens, que parmi les ennemis, & qui, étant heureusement exécuté, convertiroit la terreur des Romains en une grande joie. Il écrit donc au Sénat ce qu'il a projetté, lui marque les mesures

qu'il doit prendre, & envoie des ordres dans tous les lieux où il doit mener ſon armée, qu'on ait à faire trouver ſur ſon chemin les vivres néceſſaires, & les chevaux & les voitures pour ſoulager ceux, qui ſeroient fatigués. Après ces précautions, il choiſit dans ſon armée ſix mille hommes de pied & mille chevaux; & laiſſant ſon camp ſous les ordres de ſon lieutenant Q. Catius, il ſe mit en marche ſans bruit pour aller dans la Lucanie, & tout d'un coup, il tourne à gauche vers le Picentin.

L'autre conſul Livius étoit campé devant la ville de Sène à cinq cens pas d'Aſdrubal. Néron s'arrêta ſous quelques montagnes, & envoya lui donner avis de ſon arrivée, & lui demander s'il vouloit qu'il entrât dans ſon camp en plein jour ou la nuit. Livius jugea à propos que ce fût la nuit; & pour n'être pas obligé d'étendre ſon camp, ce qui auroit découvert l'arrivée du conſul, il donna ordre que chaque tribun logeât un tribun, chaque centurion un centurion, que chaque cavalier prît avec lui un cavalier, & chaque fantaſſin un fantaſſin. Ces troupes étant entrées la nuit, avec un grand ſilence, il y eut dès le lendemain un grand conſeil, où la plus grande partie fut d'avis que Néron devoit donner à ſes troupes fatiguées le tems de ſe refaire, & prendre quelques jours pour reconnoître l'ennemi.

Néron s'oppoſa à cet avis avec beaucoup de force, & dit qu'il ne ne falloit pas, par le retardement, rendre vain & téméraire un deſſein que la diligence avoit rendu ſûr; qu'on pouvoit défaire l'armée d'Aſdrubal, & regagner la Pouille avant qu'Annibal ſe fût reconnu; qu'il falloit donc ſe mettre en bataille ſur l'heure même, donner le ſignal du combat, & profiter de l'erreur des deux généraux Carthaginois, en les empêchant l'un de s'appercevoir qu'il avoit affaire à un moindre nombre d'ennemis qu'il ne penſoit, & l'autre à un plus grand. Le Conſeil fini, on arbore le ſignal du combat. Aſdrubal ſe mit auſſi en bataille devant ſes retranchemens. Mais, avant que de faire ſonner la charge, il s'avance avec quelques chevaux, pour reconnoître la poſture de l'ennemi. Là, il remarque de vieux boucliers, qu'il n'avoit pas encore vus. Il voit des chevaux plus maigres, & il lui paroît que le nombre des ennemis eſt fort augmenté. Cela lui eſt ſuſpect. Il ſoupçonne ce qui en eſt, fait battre la retraite, & envoie quelques cavaliers à la rivière, où les Romains alloient abreuver leurs chevaux, afin qu'ils tâchent de faire quelque priſonnier, ou qu'au moins ils rapportent s'ils n'ont pas vu des viſages plus brûlés comme de gens, qui ne font que d'arriver après une longue marche. En même tems, il en envoie d'autres faire le tour du camp de Livius, pour voir s'il n'eſt point augmenté, & ſi on y donne le ſignal une ſeule fois ou deux fois.

Les coureurs lui ayant fait le rapport, ce qui contribua le plus à le tromper, c'eſt l'aſſurance que le camp n'avoit pas plus d'éten-

due qu'auparavant. Mais, d'un autre côté, ce qui confirma & augmenta même ses soupçons, ce fut ce qu'on lui dit que dans le camp du préteur Porcius on ne battoit le signal qu'une fois, & que dans celui de Livius, on le battoit deux fois. Cela lui fit juger que les deux Consuls étoient dans ce dernier camp. Ne pouvant donc concevoir comment cela avoit pu se faire, ni démêler les diverses pensées, que ses craintes lui suggéroient, il fit éteindre les feux dans son camp la nuit suivante; & sur la première veille, il ordonna qu'on marchât pour gagner le Métaure, qu'il avoit dessein de passer. Mais, le lendemain, il fut joint d'abord par Néron avec la cavalerie, ensuite par Porcius, qui menoit l'armure legére, & enfin par Livius à la tête de l'infanterie toute prête à combattre.

Les deux armées étant donc en présence, les Romains se mirent d'abord en bataille. Néron prit l'aîle droite; Livius se plaça à la gauche, & Porcius eut le corps de bataille. Asdrubal ordonna son armée de cette manière. Il mit ses éléphans devant son corps de bataille, donna aux Gaulois l'aîle gauche, où ils étoient protégés par une colline. Il se plaça à l'aîle droite avec ses Espagnols, & rangea ses Liguriens au corps de bataille derrière ses éléphans.

Le combat commença entre l'aîle gauche des Romains, commandée par Livius, & l'aîle droite des Carthaginois, commandée par Asdrubal; & il fut très-sanglant de part & d'autre. Car, les deux corps de bataille y furent mêlés. Néron, qui étoit à la droite, ayant tenté de gagner la colline, qui partageoit la gauche des ennemis, pour tomber de-là sur les Gaulois de cette aîle, & n'ayant pu en venir à bout, prit quelques cohortes; & les menant derrière son corps de bataille, il alla tomber par sa gauche sur la droite, où étoit Asdrubal. Cela décida de la victoire. Ce fut une boucherie horrible. Les Carthaginois pris de front, en queue & en flanc, furent enfin obligés de céder. Asdrubal donna des marques d'une valeur héroïque. Toujours exposé au plus grand péril, il soûtient ceux qui combattent, & rallume le courage de ceux, qui sont fatigués ou rebutés, ramene à la charge ceux qui ont plié, & rétablit par tout le combat. Mais enfin, voyant que la fortune se déclare pour l'ennemi, il dédaigne de survivre à une si grande armée, qui a suivi sa réputation; & poussant son cheval au milieu d'une cohorte Romaine, il meurt en combattant, comme devoit mourir un fils d'Amilcar, & le frere d'Annibal, l'an 207 avant J. C.

Jamais les Romains n'avoient tué tant d'ennemis dans un seul combat. Il y eut cinquante-six mille hommes de tués du côté d'Asdrubal, cinq mille quatre cens de pris. Quatre mille Romains, qui étoient prisonniers dans le camp des Carthaginois, furent délivrés. Cet échec des Carthaginois à ce combat de Métaure, égale celui des Romains à la ba-

taille de Cannes. Cette victoire ne laiſſa pas de coûter cher au vainqueur. Il perdit près de huit mille hommes, tant Romains qu'Alliés. Néanmoins Polybe écrit que du côté d'Aſdrubal il ne demeura que huit mille hommes, tant Carthaginois que Gaulois, & que les Romains n'en perdirent que deux mille. Mais, il faut néceſſairement qu'il y ait une faute de nombre dans ce texte de Polybe; & une marque ſûre de cette erreur, c'eſt que le lendemain, quelques coureurs ayant rapporté à Livius, qu'un corps de Liguriens & de Gaulois échappés du combat ſe retiroit ſans chef, & qu'une ſeule troupe de cavalerie ſuffiroit pour le défaire, répondit: *Souffrons qu'il reſte quelques couriers, qui aillent annoncer la nouvelle de notre victoire.* Ce mot ſeroit ridicule, s'il n'y avoit eu que dix mille hommes tués du côté des Carthaginois.

La nouvelle de la défaite d'Aſdrubal cauſa dans Rome une joie d'autant plus grande, que l'entrepriſe de Néron avoit paru très-hardie, & l'événement très-douteux. On ordonna des prieres publiques pour trois jours, & pendant ces trois jours, tous les temples furent remplis d'une foule d'hommes & de femmes, qui, avec leurs enfans, remercioient les dieux de cette protection toute-puiſſante, qui les avoit arrachés à la cruelle ſervitude, dont ils étoient menacés.

Néron, en arrivant dans ſon camp, fit jetter dans celui d'Annibal la tête d'Aſdrubal, qu'il avoit apportée, fit paroître devant ſes retranchemens pluſieurs Africains chargés de chaînes, & en envoya deux à Annibal, pour lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé. Annibal, frappé de ce malheur public & domeſtique, dit: *Je reconnois le malheureux ſort de Carthage.* Horace lui met dans la bouche des paroles, qui expriment bien ſes ſentimens. *C'en eſt fait, je n'enverrai plus à Carthage de ſuperbes couriers. En perdant Aſdrubal, je perds toute mon eſpérance & tout mon bonheur.*

Carthagini jam non ego nuntios
Mittam ſuperbos. Occidit, occidit
Spes omnis, & fortuna noſtri
Nominis, Aſdrubale interempto.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας. Cet Aſdrubal étoit contemporain du précédent; & il fut ſurnommé *Calvus* ou le Chauve. Vers l'an 215 avant J. C., les Carthaginois le choiſirent pour une expédition, qu'ils méditoient de faire en Sardaigne. Aſdrubal partit donc avec des forces nombreuſes. Mais, la flotte qu'il commandoit, ayant été battue d'une horrible tempête, [illegible] échouer contre les iſles Baleares. Tout l'équipage avoit été fort mal traité, & le corps même des vaiſſeaux ſi furieuſement ébranlé, qu'on fut obligé de les tirer à ſec,

(a) Tit. Liv. L. XXIII, c. 32, 34, 40, 41.

& d'employer un tems très-considérable à les radouber.

Après cela, Asdrubal, ayant remis à la voile, arriva fort à propos en Sardaigne, pour rassurer les peuples, qui étoient sur le point de rentrer sous la domination des Romains. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoise, qu'il se retira à Carales; ce qui donna à Hampsicoras, prince de Sardaigne, la facilité de se joindre à Asdrubal. Ce général, ayant débarqué ses troupes, & renvoyé ses vaisseaux à Carthage, partit avec Hampsicoras, qui connoissoit le païs, pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il se seroit avancé jusqu'à Carales, si Manlius ne fût venu au devant de lui avec son armée, & n'eût arrêté les ravages, qu'il exerçoit dans la campagne. Les deux armées se campérent assez près l'une de l'autre; ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin, ils en vinrent à une bataille générale, qui dura quatre heures, & où les Sardiens, secondés des Carthaginois, disputérent la victoire plus long-tems qu'à l'ordinaire, ayant toujours été vaincus sans effort, quand ils avoient combattu seuls. Les Carthaginois eux-mêmes lâchérent pied, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte des morts, qu'ils avoient laissés sur la place. Mais, Manlius ayant fait avancer l'aîle qui avoit défait les Sardiens, investit les Carthaginois dans le tems qu'ils tournoient le dos. Alors, ce fut un carnage plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cens, avec vingt-sept étendards.

Mais, ce qui rendit ce combat plus célebre & plus mémorable, c'est qu'Asdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même prisonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, fils de Giscon, ou de Gisgon, étoit le plus illustre des généraux Carthaginois, après ceux de la famille Barcine. Il y avoit déjà long-tems que ce général commandoit les troupes de sa nation, lorsque, vers l'an 206 avant J. C., étant passé dans l'Espagne ultérieure, il y fit avec le secours de Magon, frere d'Annibal, de grandes levées, & mit sur pied une armée de cinquante mille, ou, selon d'autres, de soixante-dix mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux. Les deux généraux Carthaginois campérent auprès de Silpia dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentoient.

(a) Appian. pag. 5, 6. Tit. Liv. L. XXIV. c. 41. L. XXVIII. c. 1, 12. & seq. L. XXIX. c. 23. & seq. L. XXX. c. 3. & seq. Roll. Hist. Anc. T. I, pag. 248. Hist. Rom. T. III. p. 574, 575. 633, 634. & suiv. Tom. IV. p. 2, 3. & suiv.

Scipion

Scipion jugea bien qu'il n'étoit pas en état de résister à de si grandes forces, avec les seules légions Romaines, & qu'il falloit absolument leur opposer, au moins pour la montre, des secours tirés de l'Espagne même, en évitant cependant de se confier à ces barbares, & d'en associer à son armée un si grand nombre, qu'en lui manquant de foi, ils pussent causer sa perte, comme ils avoient causé celle de son pere & de son oncle. Le détail du combat qui va suivre, prouvera avec quelle sagesse il exécuta ce projet. Étant parti de Tarragone, & ayant reçu en chemin à Castulon quelques secours, que Silanus lui amenoit, il s'avança jusqu'à la ville de Bécula, avec toutes ses forces, qui montoient à quarante-cinq mille hommes de pied, & trois mille chevaux.

Quand les deux armées furent en présence, il se donna de legéres escarmouches de part & d'autre. Après que les deux partis eurent assez essayé leurs forces dans plusieurs petits combats, Asdrubal le premier mit ses troupes en bataille. Les Romains aussi-tôt en firent autant. Les deux armées étoient rangées devant les retranchemens de leur camp, où elles demeuroient en repos, l'une attendant que l'autre commençât la charge. Le soir étant venu, sans que ni l'une ni l'autre se fussent ébranlées, Asdrubal d'abord, & Scipion après lui, firent rentrer les soldats dans leur camp. Ce manége dura plusieurs jours, sans qu'on en vînt à une action. Les deux armées demeuroient toujours rangées de la même sorte. D'un côté, les Romains, & de l'autre les Carthaginois, mêlés d'Africains, étoient au corps de bataille. Les Espagnols, également alliés des Romains & des Carthaginois, étoient sur les aîles dans les deux armées. Trente-deux éléphans, placés devant les premiers rangs des Carthaginois, paroissoient de loin comme des châteaux, ou comme des tours. On comptoit dans les deux camps, que les troupes combattroient dans l'ordre où elles avoient été rangées jusqu'à-lors. Mais, Scipion avoit résolu de changer toute cette disposition, le jour qu'il livreroit véritablement la bataille. Dès le soir, il donna ordre qu'on fît prendre de la nourriture aux hommes & aux chevaux avant le jour, & que la cavalerie se tînt prête à marcher au premier ordre.

A peine le jour avoit-il paru, qu'il détacha toute sa cavalerie, avec les soldats armés à la legére, contre les corps de garde des Carthaginois. Un moment après, il partit lui-même avec toute son infanterie, plaçant, contre l'opinion des ennemis & des siens, les soldats Romains snr les aîles, & les Espagnols dans le milieu de la bataille. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, sortit promptement de sa tente. Il n'eût pas plutôt apperçu les Romains devant ses retranchemens, les Carthaginois en désordre, & toute la plaine couverte d'ennemis, que de son côté il envoya toute sa cavalerie contre celle de Scipion, & sortit lui-même de son camp à

la tête de son infanterie, sans rien changer à l'arrangement, dont il avoit usé jusques-là dans sa bataille. Le combat fut long-tems douteux entre les cavaliers ; & il étoit difficile que de leur part il devînt décisif, parce que ceux qui plioient [ce qui arrivoit alternativement aux deux partis,] trouvoient une retraite assurée auprès de leur infanterie.

Mais, lorsque les deux corps de bataille ne furent plus qu'à cinq cens pas l'un de l'autre, Scipion mit fin à ce combat, ayant ordonné aux légions de s'ouvrir, pour recevoir au milieu d'elles la cavalerie & les soldats legérement armés, dont il fit deux troupes, qu'il plaça au corps de réserve, derrière les deux aîles ; & quand il fut sur le point de donner sur les ennemis, il commanda aux Espagnols, qui étoient dans le milieu de sa bataille, de marcher serrés & à petits pas. Pour lui, de l'aîle droite, où il commandoit, il envoya dire à Silanus & à Marcius d'étendre l'aîle gauche qu'ils conduisoient, comme ils lui verroient étendre la droite, & de faire marcher les plus alertes de leurs gens de pied & de cheval contre l'ennemi, pour commencer la mêlée, avant que les bataillons du milieu fussent à portée de se choquer. Ayant ainsi allongé les deux aîles, ils marchoient à grands pas contre l'ennemi, menant chacun trois cohortes d'infanterie, trois escadrons de cavalerie, & les armés à la legére, tandis que le reste les suivoit, formant une ligne oblique, avec le corps de bataille, pour aller attaquer les Carthaginois par les flancs.

Il restoit un vuide dans le milieu, parce que les Espagnols marchoient plus lentement selon l'ordre qu'ils en avoit reçu, & déjà les aîles en étoient aux mains, que les Carthaginois & les Africains, qui faisoient la principale force des ennemis, n'étoient pas encore arrivés à la portée du trait. D'ailleurs, il n'osoient pas s'avancer sur les aîles pour secourir ceux des leurs qui y combattoient, de peur de dégarnir leur centre, & de l'exposer à découvert à l'ennemi, qui étoit près de l'attaquer. Ainsi, leurs aîles avoient affaire à deux ennemis tout à la fois, à la cavalerie & aux soldats armés à la legére, qui avoient fait un circuit pour les prendre en flanc, & aux cohortes qui les pressoient de front pour les séparer du corps de leur bataille. On voit dans tout ce qui vient d'être dit, ce que peut l'habileté d'un commandant.

Les aîles se battirent pendant quelque tems avec courage. Mais, la chaleur étant devenue plus grande, les Espagnols, qui avoient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étoient d'une foiblesse à ne pouvoir soûtenir leurs armes, pendant que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage sur eux, que par la prudence de leur général, ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée, n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Ceux-ci donc, épuisés de

force & de courage, lâchérent pied, gardant cependant leurs rangs, comme si toute l'armée eût fait retraite par l'ordre de son général. Mais, alors le vainqueur ayant commencé à les pousser de tous côtés, avec d'autant plus de vigueur, qu'il les voyoit reculer, il ne leur fut pas possible de résister plus long-tems; & malgré tous les efforts & toutes les remontrances d'Asdrubal, la crainte l'emportant sur la honte, ils se débandérent, prirent ouvertement la fuite, & se retirérent avec beaucoup d'effroi dans leur camp. Les Romains les y auroient poursuivis & s'en seroient rendu maîtres sans un violent orage, pendant lequel il tomba une si grande abondance de pluie, que les vainqueurs eux-mêmes eurent bien de la peine à regagner leur camp.

Asdrubal, voyant que les Turdétans l'avoient abandonné, & que tous les autres alliés étoient près d'en faire autant, décampa la nuit suivante, pour empêcher que le mal n'allât plus loin. A la pointe du jour, Scipion, averti de la retraite des ennemis, ordonna à sa cavalerie de les poursuivre. Quoique par l'erreur de ses guides, sa marche eût été inutilement allongée, elle atteignit néanmoins les ennemis, & les prenant tantôt en queue & tantôt en flanc, elle les fatiguoit sans relâche, & elle retarda assez leur fuite, pour donner aux légions le tems d'arriver. Depuis ce moment, ce ne fut plus un combat, mais une véritable boucherie; jusqu'à ce que le général exhortant lui-même ses soldats à fuir, se sauva sur les montagnes voisines, avec un corps d'environ six mille hommes à moitié désarmés. Tout le reste fut tué ou pris. Asdrubal, voyant que ses troupes passoient de moment à autre dans le camp des ennemis, abandonna son armée, gagna le bord de la mer pendant la nuit, & se jetta dans des vaisseaux, qui le portérent à Cadix.

Il partit de-là pour se retirer auprès de Syphax, qui regnoit alors dans la meilleure partie de la Numidie, & qui étoit le roi le plus opulent de tout le païs. Il étoit déjà dans le port, losqu'il apperçut deux galéres Romaines, qui étoient encore en pleine mer. Il fit quelques mouvemens pour aller les attaquer. Mais, le vent qui étoit assez fort, ayant amené en peu de tems Scipion dans le port, Asdrubal n'osa plus entreprendre de l'insulter, & ne songea qu'à se rendre auprès de Syphax, où bientôt Scipion le suivit. Syphax fut bien flatté de se voir ainsi recherché par deux généraux des deux plus puissans peuples de l'univers, qui venoient en un même jour lui demander son secours & son amitié. Il les invita tous deux à loger dans son palais. Il fit même des efforts pour les engager à terminer par une entrevue tous leurs differends. Mais, Scipion s'en défendit, en représentant qu'il n'avoit point personnellement d'intérêts à démêler avec Asdrubal, ni de pouvoirs pour traiter d'affaires d'état avec un ennemi. Il voulut bien néanmoins, à la

priere du Roi, manger avec Asdrubal, & même se mettre sur un même lit avec lui.

La conversation de Scipion avoit tant d'attraits, & sa dextérité à manier les esprits, étoit si grande, qu'il charma pendant le repas, non seulement Syphax, prince Barbare & plus aisé à gagner par une politesse & une douceur qui lui étoient tout à fait nouvelles, mais même Asdrubal, cet ennemi si acharné contre les Romains & contre Scipion en particulier. Ce Carthaginois avoua depuis, que cet entretien lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires & ses conquêtes. Il ajouta qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent désormais entièrement dévoués aux Romains; tant Scipion avoit un art merveilleux pour s'insinuer dans les esprits, & pour gagner la confiance de tous ceux avec qui il traitoit. Mais, une autre pensée occupoit Asdrubal, & lui causoit de cruelles inquiétudes. Il sentoit bien que ce n'étoit ni pour se procurer une agréable promenade le long des côtes de la mer, ni par une vaine curiosité, qu'un capitaine d'une si haute réputation avoit passé en Afrique, avec deux galéres, en abandonnant ses troupes dans une province nouvellement conquise, & s'étoit livré en terre ennemie, à la bonne foi d'un prince, sur laquelle il n'avoit pas fort lieu de compter; qu'assurément le but de Scipion dans ce voyage, étoit de se frayer un chemin pour attaquer l'Afrique. Il sçavoit qu'il y avoit long-tems que ce général en méditoit la conquête, & demandoit assez hautement: Pourquoi Annibal ayant bien eu l'audace de porter la guerre dans le cœur de l'Italie, Scipion n'iroit pas la faire jusqu'aux portes de Carthage? Il concluoit, de tous ces raisonnemens, que les Carthaginois devroient dorénavant songer, non à recouvrer les Espagnes, mais à conserver l'Afrique; & il ne se trompoit pas.

Dans cette pensée, déjà uni avec Syphax par les liens de l'hospitalité, Asdrubal médite le projet d'une alliance plus étroite. Il négocie le mariage de sa fille Sophonisbe, avec le prince Numide. Il l'avoit autrefois promise à Masinissa; mais les intérêts de sa patrie l'emportérent aisément sur cet engagement. Il se hâta de consommer le traité avec Syphax; & le voyant transporté pour Sophonisbe d'un amour violent, il la fit venir de Carthage, & la maria sans différer. Au milieu des fêtes & de la réjouissance des noces, Asdrubal pria Syphax de joindre à l'alliance particulière, qu'ils venoient de faire entr'eux, une alliance publique entre les Numides & les Carthaginois. Le Roi accepta la proposition, & tous deux firent serment que les deux nations auroient désormais les mêmes amis & les mêmes ennemis.

Au reste, Asdrubal n'ayant pas oublié l'alliance, que Syphax avoit aussi jurée à Scipion, & connoissant le peu de fondement qu'il y avoit à faire sur les promesses de

ce Prince barbare, craignit que le mariage de ſa fille ne fût un lien trop foible pour l'arrêter, quand Scipion ſeroit paſſé en Afrique. C'eſt pourquoi, profitant des premières ardeurs du prince Numide, il l'engagea, par ſes inſtances, auxquelles ſe joignirent les careſſes de la jeune épouſe, à envoyer des ambaſſadeurs à Scipion en Sicile, pour lui déclarer que les promeſſes qu'il lui avoit faites, lorſqu'il l'avoit reçu à ſa cour, ne devoient plus être un motif pour lui de paſſer en Afrique; qu'il avoit épouſé la fille d'Aſdrubal, fils de Giſgon, avec qui Scipion avoit logé dans ſon palais; & qu'en conſéquence de cette union particulière, il avoit fait une alliance publique avec le peuple de Carthage.

Cependant, les affaires des Carthaginois étoient dans un état critique. Ils envoyérent lettres ſur lettres, députés ſur députés, à Aſdrubal & à Syphax, pour les preſſer d'agir. Ils ordonnoient à l'un de venir défendre ſa patrie preſque aſſiégée par les ennemis. Ils conjuroient l'autre d'accourir au ſecours de Charthage & de toute l'Afrique. Scipion étoit alors environ à mille pas de la ville d'Utique, où il étoit venu camper, après avoir reſté quelques jours au bord de la mer vis-à-vis de ſa flotte.

Aſdrubal, par les levées qu'il fit avec toute la diligence poſſible, mit ſur pied juſqu'à trente mille hommes d'infanterie & trois mille chevaux. Mais, avec des forces ſi conſidérables, il n'oſa pas approcher des ennemis, que Syphax ne fût venu le joindre. Ce Prince arriva enfin avec cinquante mille hommes de pied & dix mille chevaux. Auſſi-tôt, Aſdrubal ſe mit en marche, & vint camper avec lui aſſez près d'Utique & des retranchemens des Romains. Tout le fruit, que retirérent les Carthaginois d'un armement ſi conſidérable, ce fut d'obliger Scipion à interrompre le ſiége d'Utique, après avoir fait inutilement pendant quarante jours tous les efforts imaginables, pour s'en rendre maître.

L'année ſuivante, Scipion ayant mis ſa flotte en mer, y avoit embarqué ſes machines de guerre. Il avoit en même tems envoyé deux mille hommes, pour s'emparer d'une éminence, qui commandoit la ville d'Utique, & qu'il avoit déjà occupée. Ces mouvemens avoient deux motifs; le premier, de détourner l'attention des ennemis du véritable deſſein qu'il avoit; le ſecond, d'empêcher que les habitans d'Utique, pendant qu'il agiroit contre Syphax & Aſdrubal, ne fiſſent quelque ſortie ſur ſon camp, où il laiſſoit peu de monde. Il vint à bout de tromper non ſeulement les ennemis, mais ſes troupes mêmes, qui juſques-là, ſur les préparatifs qu'il faiſoit, avoient cru qu'il ſongeoit uniquement à ſurprendre Utique.

Après avoir pris des meſures ſi juſtes, Scipion tint conſeil; & ayant ordonné à ceux, qu'il avoit employés pour reconnoître l'état du camp des ennemis, de rendre

compte de ce qu'ils y avoient remarqué, & prié Masinissa, qui en avoit une connoissance particuliere, de dire ce qu'il pensoit, il déclara enfin lui-même l'entreprise qu'il vouloit exécuter la nuit suivante, qui étoit de brûler les deux camps des ennemis. Il ordonna aux tribuns de faire sortir les légions du camp, au premier signal qu'on leur donneroit, après que l'on seroit sorti du conseil. Les troupes prirent de la nourriture, & partirent, selon l'ordre qu'elles en avoient reçu, immédiatement après le coucher du soleil. Quelque tems après, elles se mirent en ordre de bataille; & marchant au petit pas, elles arrivérent sur le minuit au camp des ennemis, distant du leur d'environ deux lieues. Là, Scipion, donnant une partie de ses troupes à Lélius, le chargea d'aller, accompagné de Masinissa & de ses Numides, attaquer le camp de Syphax, & d'y mettre le feu. Et, en même tems prenant Lélius & Masinissa à part, il les conjura de remédier, par un redoublement de vigilance & d'attention, au trouble que la nuit pouvoit apporter dans l'exécution d'une telle entreprise. Pour lui, il se chargea d'attaquer Asdrubal & les Carthaginois; mais, il ne devoit commencer que quand il auroit vu le feu au camp de Syphax. Il n'attendit pas longtems; car, dès que la flamme eut pris aux premières cabanes, elle se communiqua, de proche en proche, avec tant de promptitude, qu'en très-peu de tems toutes les parties du camp furent embrasées. On peut juger de la consternation que jetta parmi les ennemis un incendie nocturne, si promptement & si universellement répandu. Mais, les Barbares, qui l'attribuoient au hazard, sans penser en aucune façon aux Romains, étant accourus sans armes & presque nus, pour l'éteindre tombérent entre les mains des ennemis bien armés, sur tout des Numides, que Masinissa, par la connoissance qu'il avoit des lieux, avoit disposés dans tous les endroits par où l'on pouvoit échapper. Le feu en étouffa quelques-uns à moitié endormis dans leurs lits. Plusieurs, se pressant les uns sur les autres, furent écrasés dans les portes mêmes, trop étroites pour recevoir tous ceux, qui venoient s'y précipiter pour se sauver.

L'éclat, que jettoit un si grand embrasement, frappa d'abord les sentinelles des Carthaginois. Ensuite d'autres, que le bruit & le fracas avoient réveillés, s'en étant aussi apperçus, tombérent dans la même erreur que les troupes du Roi. Ils crurent que ce feu n'étoit qu'un accident fortuit. Les cris, que poussoient les soldats blessés & égorgés par les Romains, pouvant être attribués à l'effroi, que leur causoit un incendie nocturne, les empêchoient d'en deviner la véritable cause. Ainsi, tous s'empressant de courir au secours des Numides, sans porter avec eux autre chose que ce qui pouvoit servir à éteindre le feu, parce qu'ils ne croyoient pas avoir rien à craindre de la



part des ennemis, ils tomboient entre leurs mains, sans armes & sans défense. Tous furent tués, non seulement par un effet de la haine ordinaire aux ennemis, mais encore plus, parce qu'on ne vouloit pas qu'il en restât un seul, qui pût porter aux autres la nouvelle de ce qui se passoit. Scipion ensuite alla attaquer les portes du camp d'Asdrubal, qui étoient toutes abandonnées, comme il est naturel dans un pareil tumulte. Assi-tôt, il fit mettre le feu aux premières tentes. La flamme parut d'abord en plusieurs endroits séparés. Puis, venant à se réunir, elle embrasa le camp tout entier, & dévora en un moment tout ce qui étoit combustible. Les hommes & les animaux à demi brûlés gagnoient les portes pour se sauver. Mais, elles furent bientôt fermées par la foule même de ceux, qui, s'y jettant en confusion, tomboient tous ensemble, & demeuroient entassés les uns sur les autres. Ceux, que la flamme avoit épargnés, périrent par le fer. Presque en une seule heure, les deux camps de Syphax & d'Asdrubal furent détruits. Cependant, les deux chefs échappérent, avec environ deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux, la plûpart sans armes, blessés, ou endommagés par les flammes; reste déplorable de deux armées si nombreuses. Le fer ou le feu firent périr environ quarante mille hommes, & huit éléphans. Plus de cinq mille hommes restérent prisonniers, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Carthaginois des plus qualifiés, & onze Sénateurs. On prit aussi cent soixante-quatorze drapeaux, plus de deux mille sept cens chevaux Numides, six éléphans & une quantité prodigieuse d'armes, que le général brûla pour en faire un sacrifice à Vulcain, qui, selon les idées Payennes, venoit de lui rendre un si bon service.

Asdrubal fort mal accompagné, s'étoit sauvé dans la ville la plus prochaine; & tous ceux, qui avoient évité la mort, s'y réfugiérent, en suivant leur général à la piste. Mais bientôt après, il en sortit, craignant que les habitans ne le livrassent à Scipion. Il ne se trompoit pas. Les Romains ne se présentérent pas plutôt devant les portes de cette ville, qu'elles leur furent ouvertes. Comme les Africains, qui l'habitoient, s'étoient rendus volontairement, on ne leur fit aucun mal. Scipion prit de suite deux autres villes, dont il accorda le butin aux soldats, avec tout ce que l'on avoit pu sauver, de l'incendie des deux camps. Syphax alla camper à huit lieues de-là, dans un lieu bien fortifié; & Asdrubal se rendit à Carthage, pour rassurer les citoyens, & empêcher qu'ils ne prissent quelque parti foible & timide.

Peu de tems après, Asdrubal & Syphax joignirent tout de nouveau leurs forces, qui montoient environ à trente mille combattans. Mais, ils furent encore défaits par les Romains. Syphax se retira alors chez lui avec sa cavalerie, & Asdrubal regagna Car-

thage, avec tout ce qui s'étoit sauvé de la bataille. C'étoit alors l'an 203 avant J. C. Asdrubal ne survécut pas long-tems à ce dernier malheur, quoiqu'on ne sçache pas précisément l'époque de sa mort.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (*a*) Ἀσδρούβας, surnommé Hœdus. L'an de Rome 551, & avant J. C., 201, les Carthaginois envoyérent des ambassadeurs aux Romains, pour traiter de la paix. Ces ambassadeurs furent admis à l'audience, après ceux des Macédoniens. Dès qu'on eut remarqué leur âge avancé, & que l'on sçut qu'ils étoient les plus distingués de Carthage par leur naissance & par leurs emplois, on commença à croire que c'étoit sérieusement que les Carthaginois songeoient à la paix. Le plus considérable d'entr'eux étoit Asdrubal Hœdus, grave sénateur, qui avoit toujours conseillé la paix à ses concitoyens, & qui s'étoit, en toute occasion, déclaré fortement contre la faction Barcine. C'est ce qui l'autorisa davantage à imputer la faute de cette guerre à la cupidité d'un petit nombre de particuliers, & à en décharger le conseil public de Carthage. Il fit un discours fort sensé, excusant les Carthaginois sur quelques articles, passant condamnation sur d'autres pour ne point aigrir & aliéner les esprits, en niant, sans pudeur, des choses évidemment vraies, enfin exhortant les Sénateurs à user modérément de leurs avantages.

Il leur fit entendre que si les Carthaginois avoient voulu suivre ses conseils & ceux d'Hannon, ils auroient eux mêmes dicté les conditions de la paix; au lieu que maintenant ils étoient réduits à recevoir celles qu'on leur imposoit; qu'il étoit rare que les dieux donnassent aux hommes en même tems la bonne fortune & le bon esprit; que ce qui rendoit le peuple Romain invincible, c'est que dans la prospérité il sçavoit faire usage de la prudence, & écouter les conseils de la raison; qu'au reste, il seroit étonnant qu'il en usât autrement; que ceux pour qui les heureux succès étoient nouveaux, n'étant plus maîtres alors d'eux mêmes, s'abandonnoient à une joie immodérée & insolente, parce qu'ils n'y sont point accoûtumés; mais que les Romains avoient contracté une telle habitude de vaincre, qu'ils étoient devenus presque insensibles au plaisir que cause la victoire; & qu'ils devoient l'accroissement de leur empire beaucoup plus à la clémence dont ils usoient envers les vaincus, qu'à leurs victoires mêmes.

Les autres Ambassadeurs parlérent d'un ton plus humilié & plus propre à exciter la compassion. Ils déplorérent le sort de leur patrie, en faisant sentir de quel dégré de grandeur & de puissance elle étoit tombée dans un abîme de misére; qu'il ne restoit aux Carthaginois, après avoir porté si loin leurs conquêtes, que les mu-

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 42, 44. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 255, 256, 257. Hist. Rom. T. IV. p. 84. *& suiv.*

railles de Carthage même; qu'enfermés dans leur enceinte, ils ne voyoient plus rien, ni ſur terre ni ſur mer, qui leur obéît; & que la poſſeſſion de leur ville même & de leurs dieux Pénates ne leur reſteroit, qu'autant que le peuple Romain voudroit bien ne pas pouſſer la rigueur juſqu'aux dernières extrêmités. Il paroiſſoit que les Sénateurs étoient touchés de compaſſion, lorſque l'un d'entr'eux, irrité de la perfidie dont les Carthaginois venoient de donner dans la rupture de la treve, une preuve encore toute récente, demanda aux ambaſſadeurs, par quels dieux ils juroient l'obſervation du traité de paix, après avoir trompé ceux, qui avoient été témoins de leur premier ſerment. *Ce ſera*, lui répondit Aſdrubal, *par ces mêmes dieux, qui puniſſent ſi ſévérement les parjures.* Appien met dans la bouche de ce même Aſdrubal, une fort belle harangue, mais adreſſée à Scipion.

La paix fut accordée, & les ambaſſadeurs de Carthage retournérent dans leur patrie. Quand on procéda à l'impoſition d'une taxe ſur les particuliers pour le premier payement des tributs, réglé par le traité, comme cette contribution paroiſſoit bien onéreuſe aux Carthaginois, épuiſés par une longue guerre, la triſteſſe fut grande, & pluſieurs dans le Sénat ne purent retenir leurs larmes. On dit qu'Annibal alors ſe mit à rire. Aſdrubal Hœdus lui fit de vifs reproches, de ce qu'il inſultoit ainſi à l'affliction publique, lui qui en étoit la cauſe. » Si l'on » pouvoit, reprit alors Annibal, » pénétrer dans le fond de mon » ame, & en démêler les diſpoſi» tions, comme on voit ce qui » ſe paſſe ſur mon viſage, on re» connoîtroit bientôt, que ce » ris, que l'on me reproche, n'eſt » pas un ris de joie, mais l'effet » du tranſport & du déſeſpoir, » que me cauſent les maux pu» blics. Et ce ris, après tout, eſt» il plus hors de ſaiſon, que ces » larmes indécentes, que je vois » répandre? C'étoit lorſqu'on » nous a ôté nos armes, qu'on a » brûlé nos vaiſſeaux, qu'on nous » a interdit toute guerre contre » les étrangers, c'étoit alors qu'il » falloit pleurer; car, ce ſont là » le coup & la plaie mortelle qui » nous ont abattus. Mais, nous » ne ſentons les maux publics, » qu'autant qu'ils nous intéreſſent » perſonnellement, & ce qu'ils » ont pour nous de plus affligeant » & de plus douloureux, c'eſt » la perte de notre argent. C'eſt » pourquoi, l'orſqu'on enlevoit à » Carthage vaincue ſes dépouil» les, lorſqu'on la laiſſoit ſans » armes & ſans défenſe, au mi» lieu de tant de peuples d'Afri» que puiſſans & armés, perſon» ne de vous n'a verſé une lar» me, ni pouſſé un ſoupir. Et » maintenant, parce qu'il faut » contribuer par tête à la taxe » publique, vous vous déſolez » comme ſi tout étoit perdu. Ah! » que j'ai lieu de craindre que ce » qui vous arrache aujourd'hui » tant de larmes, ne vous paroiſſe » bientôt le moindre de vos mal-

» heurs. « Un triste événement ne vérifia que trop cette sorte de prédiction.

ASDRUBAL, *Asdrubal*, (a) Ἀσδρούβας, général des Carthaginois dans les derniers tems de la République.

Carthage avoit déclaré la guerre à Masinissa, roi de Numidie; mais, le succès n'en fut point favorable aux Carthaginois. De cinquante-huit mille homme, Il n'en revint que fort peu à Carthage. Une défaite si considérable y répandit une grande allarme. On craignit sur tout que les Romains, sous prétexte que les Carthaginois, au préjudice d'un des articles du dernier traité, avoient pris les armes contre un roi allié de Rome, ne leur déclarassent la guerre; car, ils ne pouvoient douter de la mauvaise volonté du sénat Romain à leur égard. Pour en prévenir l'effet, les Carthaginois déclarérent, par un décret du sénat, Asdrubal & Carthalon, qui avoient été l'un général de l'armée, l'autre commandant des troupes auxiliaires, coupables de crime d'État, comme étant les auteurs de la guerre contre le roi de Numidie. Puis, ils députérent à Rome, pour sçavoir ce qu'on pensoit & ce qu'on souhaitoit d'eux.

Les Romains, non contens de déclarer la guerre aux Carthaginois, exigérent qu'ils livrassent leurs armes, & bientôt après, on leur anonça qu'ils eussent à sortir de leur ville, qui alloit être détruite. Mais, les Consuls ne se hâtérent pas de marcher contre Carthage, ne s'imaginant pas qu'ils eussent rien à craindre d'une ville désarmée. On y profita de ce délai, pour se mettre en état de défense; car, il fut résolu, d'un commun accord, de ne point abandonner la ville. On nomma pour général au dehors Asdrubal, qui étoit à la tête de vingt mille hommes, vers qui l'on députa pour le prier d'oublier, en faveur de la patrie, l'injustice qu'on lui avoit faite par la crainte des Romains. On donna le commandement des troupes dans la ville, à un autre Asdrubal, petit fils de Masinissa. Puis, on fabriqua des armes avec une promptitude incroyable.

Asdrubal, s'étant laissé fléchir par les prieres les plus instantes de ses concitoyens, marcha contre l'ennemi. Mais, au point du jour, voyant la honteuse déroute de ses troupes, pour se venger des Romains, & en même tems pour ôter aux habitans toute espérance d'accommodement & de pardon, forma & exécuta un projet digne de lui. C'étoit un homme ambitieux & violent. Enflé d'ailleurs de quelques succès, qu'il avoit eus d'abord contre les Romains, il n'avoit pu souffrir que l'autorité fût partagée entre lui & un collégue; & pour la réunir toute entière en sa personne, & se délivrer d'un rival incommode,

(a) Appian. p. 72. *& seq.* Suid. T. I. p. 454, 455. Roll. Hist. Anc. T. I. p. 279, 287, 292. *& suiv.* Hist. Rom. T. V. p. 57. *& suiv.*

il avoit suscité des délateurs, pour l'accuser d'intelligence avec Gulussa son oncle; & l'ayant fait assommer dans la place publique, il étoit resté ainsi seul en possession du commandement, tant au dedans qu'au dehors de Carthage.

Dans l'occasion dont nous parlons, par une barbare & lâche vengeance, il fit avancer sur le mur tout ce qu'il avoit en son pouvoir de prisonniers Romains; en sorte qu'ils fussent à portée d'être vus de toute l'armée. Là il n'y eut point de supplices qu'il ne leur fit souffrir. On leur crevoit les yeux; on leur coupoit le nez, les oreilles, les doigts; on leur arrachoit toute la peau de dessus le corps, avec des peignes de fer; & après les avoir ainsi tourmentés, on les précipitoit du haut des murs en bas. Un traitement si cruel fit horreur aux Carthaginois, bien loin d'augmenter leur courage; mais, il ne les épargnoit pas eux-mêmes, & il fit égorger plusieurs des Sénateurs, qui osérent s'opposer à sa tyrannie.

Cependant, Carthage étoit aux abois. On vit paroître des hommes en habits de supplians, qui demandoient, pour toute composition, qu'il plût aux Romains de donner la vie à tous ceux qui voudroient sortir de la citadelle; ce qui leur fut accordé, à la réserve seulement des transfuges. Il sortit cinquante mille tant hommes que femmes, qu'on fit passer vers les champs, avec bonne garde. Les transfuges, qui étoient environ neuf cens, voyant qu'il n'y avoit point de quartier à espérer pour eux, se retranchérent dans le temple d'Esculape, avec Asdrubal, sa femme & ses deux enfans; où, quoi qu'ils fussent en petit nombre, ils ne laissérent pas de se défendre pendant quelque tems, parce que le lieu étoit fort élevé, assis sur des rochers, & qu'on y montoit par soixante dégrés. Mais enfin, pressés de la faim, accablés de lassitude, il fallut succomber; & abandonnant l'enceinte du temple, ils s'enfermérent dans le temple même, résolus de ne le quitter qu'avec la vie.

Cependant, Asdrubal songeant à sauver la sienne, descendit secrétement vers Scipion, portant en main une branche d'olivier, & se jetta à ses pieds. Scipion le fit voir aussi-tôt aux transfuges, qui, transportés de fureur & de rage, vomirent contre lui mille injures, & mirent le feu au temple. Pendant qu'on l'allumoit, on dit que la femme d'Asdrubal se para le mieux qu'elle put; & se mettant à la vue de Scipion, avec ses deux enfans, elle lui parla à haute voix en cette sorte: » Je n'invoque » point contre toi, Romain, la » vengeance des dieux; car, tu » ne fais qu'user des droits de la » guerre. Mais, puissent les dieux » de Carthage, & toi de concert » avec eux, punir comme il le » mérite, ce perfide, qui a tra» hi sa patrie, ses dieux, sa fem» me & ses enfans. Puis, adres» sant la parole à Asdrubal: scé» lérat, dit-elle, perfide, le plus » lâche de tous les hommes, ce » feu va nous ensevelir moi &

» mes enfans. Pour toi, indigne » capitaine de Carthage, va or- » ner le triomphe de ton vain- » queur, & ſubir, à la vue de » Rome, le ſupplice dû à tes cri- » mes. » Après ces reproches, elle égorgea ſes enfans, les jetta dans le feu, puis s'y précipita elle-même. Tous les transfuges en firent autant.

Carthage fut enſuite livrée au pillage des ſoldats Romains; ce qui arriva l'an de Rome 606, & avant J. C. 146.

ASDRUBAL, *Aſdrubal*, Ἀσδρούϐας, petit-fils de Maſiniſſa, étoit auſſi un des généraux de Carthage. Il eſt parlé de cet Aſdrubal à l'article précédent. *Voyez* cet article.

ASÉA, *Aſea*, Ἀσέα, (*a*) bourg, ou ville du Péloponnèſe dans l'Arcadie. Il n'en reſtoit que les ruines du tems de Pauſanias. On les trouvoit à vingt ſtades au de-là de l'Athénée. Il y avoit une éminence ſur laquelle avoit été bâtie la citadelle, dont on voyoit encore les murs.

A cinq ſtades d'Aſéa près du grand chemin, on faiſoit remarquer la ſource de l'Alphée, & un peu plus loin ſur le chemin même, la ſource de l'Eurotas. Auprès de la première, on voyoit un temple de la mere des dieux, qui n'avoit plus de toit, mais où il étoit reſté deux lions de marbre. Depuis Aſéa juſqu'au mont Borée, on alloit toujours en montant. *Voyez* Aſéate.

ASÉATE, *Aſeates*, (*b*) fils de Lycaon, donna ſon nom à la ville d'Aſéa, dont il avoit été le fondateur.

ASÉBAIM, *Aſebaïm*, (*c*) Ἀσεϐωείμ, nom d'une famille des Hébreux.

ASÉCA, *Aſeca*, Ἰαζηκα, (*d*) ville de la tribu de Juda, la même qu'Azéca. *Voyez* Azéca.

ASÉDOTH, *Aſedoth*, (*e*) Ἀσηδὼθ, ville de Judée dans la tribu de Ruben. Cette ville fut ruinée par Joſué, ainſi que tous les païs du voiſinage. Les Rois, & tout ce qui avoit vie, furent auſſi exterminés; enſorte qu'on n'y laiſſa pas les moindres reſtes depuis Cadesbarné, juſqu'à Gaza. Tel étoit l'ordre exprès du Seigneur. Dom Calmet dit qu'on l'appelloit auſſi Aſédoth Phaſga, parce qu'elle étoit ſituée dans les plaines, au pied du mont Phaſga.

Le mot *Aſedoth* veut dire en général des plaines, des lieux fertiles & arroſés.

ASEL, *Aſel*, Ἐσὴλ, (*f*) fils d'Élaſa, eut ſix enfans, dont voici les noms: Ezricam, Bocru, Iſmaël, Saria, Obdia & Hanan.

ASELLUS, *Aſellus*. (*g*) Il en eſt parlé dans Cicéron, au ſecond livre de l'Orateur.

ASELLUS, *Aſellus*, comme qui diroit âne marin. C'eſt le nom que les Latins donnoient au merlus ou brochet de mer, qu'ils appelloient auſſi ſalpa.

(*a*) Pauſ. pag. 527, 541. Strab. p. 343. Xenoph. p. 603.
(*b*) Pauſ. pag. 458.
(*c*) Eſdr. L. I, c. 2, v. 57.
(*d*) Joſu. c. 15, v. 35.
(*e*) Joſu. c. 10. v. 40.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 37, 38.
(*g*) Cicer. de Orator. L. II. c. 149.

ASEM, *Asem*, Ἀσὸν, (*a*) ville de Palestine dans la tribu de Siméon. On présume que ce pourroit être la même qu'Asémona. *Voyez* Asémona.

ASÉMONA, *Asemona*, (*b*) Ἀσεμωνᾶ, ville de Palestine dans la tribu de Juda, vers la partie la plus méridionale de cette tribu. On voit dans le livre des Nombres, que le Seigneur avoit lui-même marqué aux enfans d'Israël les limites du païs de Chanaan, qu'ils devoient posséder, après que chaque tribu auroit reçu son partage. Asémona se trouvoit située sur ces limites.

On croit que c'est la même qu'Assémon, ou Assémona, ou Asémon, ou Asmon, ou Azmon, ou Hasmona, ou Jésimon.

ASÉNA, *Asena*, Ἄσα, (*c*) ville de la Terre Sainte, dans la tribu de Juda. Le sort l'adjugea à cette tribu. Elle étoit située dans une plaine.

ASÉNA, *Asena*, (*d*) ville d'Espagne, dont il est question dans Tite-Live. Durant la seconde guerre Punique, 216 ans avant J. C., les Espagnols, après avoir essayé inutilement d'attirer les Carthaginois au combat, en les harcellant jusques dans leurs retranchemens, voyant qu'ils ne réussissoient pas, & que d'ailleurs il n'étoit pas aisé de les y forcer, allérent attaquer & prirent de force la ville d'Aséna, où Asdrubal, en entrant sur les terres des ennemis, avoit fait transporter ses bleds & ses autres provisions. En même tems, ils s'emparérent de toutes les campagnes d'alentour; & depuis ce moment, ils se débandérent de tous côtés, de leur propre mouvement, sans que l'autorité de leurs chefs fût capable de les contenir, ou dans la marche, ou dans leur camp. Dès qu'Asdrubal se fut apperçu que la bonne fortune avoit rendu les ennemis plus négligens, comme il arrive assez souvent, il exhorta les siens à aller fondre sur eux, pendant qu'ils étoient épars dans la campagne, sans crainte & sans discipline. Aussi-tôt, étant descendu de dessus la colline, où il s'étoit mis en sûreté, il marcha droit à leur camp, en ordre de bataille.

Les Espagnols furent bientôt avertis de son arrivée par les sentinelles & les corps de garde, qui avoient quitté leur poste, avec beaucoup de frayeur, en les voyant avancer. On sonna aussi-tôt l'allarme; & à mesure que quelques-uns s'étoient saisis de leurs armes, ils couroient au combat, sans attendre le commandement de leurs chefs, sans suivre leurs drapeaux, avec beaucoup de désordre & de confusion. Les premiers arrivés en étoient déja venus aux mains, que les autres étoient encore assez loin, séparés en différentes bandes, tandis que les plus paresseux n'étoient pas encore sortis du camp. Cependant, leur audace seule

(*a*) Josu. c. 19. v. 3.
(*b*) Numer. c. 34. v. 3. *& seq.* Josu. c. 15. v. 4.
(*c*) Josu. c. 15 v. 33.
(*d*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 27.

étonna d'abord les gens d'Asdrubal. Mais ensuite, comme ce n'étoit qu'une poignée de gens épars, qui attaquoient des troupes bien serrées, s'appercevant de leur petit nombre, ils commencérent à regarder derrière eux; puis étant poussés de toutes parts, ils se ramassérent en rond, de façon que se joignant & se collant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, ils n'avoient pas la liberté de remuer, ni leurs corps, ni leurs armes; au lieu que les ennemis les ayant investi en tout sens, employérent une grande partie du jour à tuer; jusqu'à ce qu'enfin un petit nombre s'ouvrit un chemin à travers les Carthaginois, & gagna les forêts & les montagnes, abandonnant leur camp à l'ennemi, par un effet de la même terreur, qui obligea, dès le lendemain, toute la nation à se soumettre à lui.

On ignore quelle est aujourd'hui cette ville. D'ailleurs, elle n'a été connue d'aucun ancien Géographe. Les manuscrits & les anciennes éditions portent Ascua. Ortélius a placé cette ville dans le territoire des Carpésiens.

ASÉNAPHAR, *Asenaphar*, Ἀσσεναφὰρ, (a) roi d'Assyrie. L'Écriture l'appelle le grand & le glorieux Asénaphar. Ce Prince avoit transféré des peuples de divers païs, & les avoit fait demeurer en paix dans les villes de Samarie & dans les autres provinces au de-là du fleuve. Il y en a qui croyent que c'est Salmanasar; d'autres, Assarhaddon, ou Sennachérib, son pere, ou quelqu'un de ses parens.

ASÉNETH, *Aseneth*, (b) Ἀσενὲθ, fille de Putiphar, prince de la ville, nommée On, ou Héliopolis. Elle fut mariée au patriarche Joseph, dont elle eut Éphraïm & Manassé. On doute si ce Putiphar, pere d'Aséneth, est le même qui avoit acheté Joseph, & qui, trompé par les calomnies de sa femme, l'avoit jetté dans un cachot. Quelques Peres de l'Église sont pour l'affirmative. D'autres pensent bien différemment pour plusieurs raisons. 1.° Le nom de Putiphar, beau-pere de Joseph, s'écrit en Hébreu un peu différemment du nom de celui qui l'acheta, lorsqu'il fut d'abord amené en Égypte. 2.° L'Écriture n'ayant pas dit que ce fût le même Putiphar, on a lieu de croire que c'en étoit un autre. Cette circonstance étoit trop remarquable, pour n'être pas relevée. 3.° S. Augustin remarque que la dignité de prêtre d'Héliopolis, que l'Écriture donne à Putiphar, beau-pere de Joseph, ne paroît pas compatible avec la qualité de maître des cuisiniers, ou capitaine des gardes de Pharaon, que l'Écriture donne à Putiphar, maître de Joseph. 4.° Enfin, la ville d'Héliopolis, nommée en Hébreu On, est trop éloignée de celle de Tanis, où le roi d'Égypte tenoit sa cour,

(a) Esdr. L. I. c. 4. v. 10.
(b) Genes. c. 41. v. 45. Vincent. Belvacens. Specul. T. IV. L. I. c. 118.

pour croire que le même Putiphar, qui avoit cet emploi dans cette cour, pût faire sa résidence à On, qui en étoit à plus de quinze lieues. Ces raisons ont déterminé la plûpart des Commentateurs à croire qu'Aséneth, épouse de Joseph, n'étoit pas fille de Putiphar, à qui Joseph fut vendu, en arrivant en Égypte. Ces preuves ne sont pas cependant sans réplique, comme on peut le voir à l'article de Putiphar.

On a débité bien des contes, au sujet d'Aséneth. Voici, par exemple, comme on raconte son mariage avec Joseph. La première des sept années de stérilité, Joseph visitant l'Égypte, arriva aux environs d'Héliopolis, où demeuroit Putiphar, conseiller de Pharaon, qui avoit une fille, nommée Aséneth, d'une beauté toute extraordinaire. Elle habitoit dans une tour, joignant la maison de son pere. Cette tour avoit dix chambres ou dix appartemens. Dans le premier étoient les dieux d'Aséneth, auxquels elle immoloit tous les jours des victimes. Le second contenoit les parures d'Aséneth, ses habits précieux, ses pierreries. Le troisième étoit rempli de tous les biens de la terre. Les sept autres appartemens étoient habités par des vierges, qui servoient Aséneth, & qui étoient toutes d'une rare beauté, & n'avoient jamais parlé à aucun homme.

La chambre d'Aséneth avoit trois fenêtres, l'une à l'orient, l'autre au midi, la troisième au septentrion. On y voyoit un lit d'or, avec des rideaux de pourpre brodés d'or. Autour de la tour, il y avoit une cour environnée de murs fort élevés, de pierres de taille, où l'on voyoit quatre portes de fer, gardées par dix-huit jeunes hommes bien armés. A la droite du parvis, on trouvoit une fontaine & un bassin, pour recevoir les eaux, qui arrosoient les arbres du jardin.

Aséneth étoit grande comme Sara, bien faite comme Rebecca, belle comme Rachel. Joseph étant venu dans ce canton, fit dire à Putiphar, qu'il logeroit dans sa maison. Putiphar s'en réjouit, & dit à sa fille que Joseph, le Fort de Dieu, devoit venir loger dans sa maison, & qu'il vouloit la lui faire épouser. Elle répondit qu'elle ne vouloit point d'un esclave, & qu'elle n'auroit pour époux qu'un fils de Roi. En même tems, on avertit que Joseph arrivoit. Aséneth monta promptement à son appartement; & voyant Joseph arriver assis sur le char de Pharaon, qui étoit tout d'or, tiré par quatre chevaux, plus blancs que la neige, Joseph vêtu d'un manteau de pourpre broché d'or, ayant sur la tête une couronne d'or, ornée de douze pierres précieuses, & tenant à la main un rameau d'olivier & un sceptre d'or; voyant, dis-je, Joseph dans cet équipage, elle fut troublée, & dit, en considérant son extrême beauté : *Voici le soleil, qui vient à nous dans son char; je ne sçavois pas que Joseph étoit un fils de Dieu; car, quelle est celle qui peut engendrer une telle beauté?*

Joseph étant entré dans la mai-

son, on lui lava les mains; & il demanda en même tems qui étoit cette femme, qu'il avoit remarquée par cette fenêtre; car, il craignoit qu'elle ne fit, comme quantité d'autres femmes, qui lui envoyoient des présens, & qui le recherchoient. Putiphar lui dit qu'elle étoit sa fille; qu'elle n'avoit jamais parlé à aucun homme, & n'en pouvoit souffrir aucun; que s'il le souhaitoit, elle viendroit lui faire la révérence. Joseph répondit: *Si elle est vierge, qu'elle vienne, & je l'aimerai comme ma sœur.* La mere de la fille monta, & l'amena; & Putiphar lui dit: *Saluez votre frere, qui hait toutes les femmes, comme vous haissez tous les hommes; embrassez-le.* Joseph étendit sa main & lui mit sur le sein, en disant qu'il ne souffriroit pas qu'une personne, qui adoroit les idoles, le touchât.

Aséneth en fut frappée jusqu'aux larmes. Joseph la bénit; elle renonça à ses idoles, & se coucha, étant malade de douleur. Lorsque Joseph fut sur le point de partir, Putiphar voulut le retenir; mais, il ne voulut pas demeurer, & promit de revenir dans huit jours. Pendant tout ce tems, Aséneth fut vêtue de noir, jetta ses idoles par les fenêtres, & ne prit point de nourriture. Le huitième jour, au lever de l'aurore, un ange du ciel vint consoler Aséneth, lui dit de manger, de se revêtir de ses plus beaux habits; que son nom étoit écrit dans le Livre de vie; qu'elle ne s'appelleroit plus Aséneth, mais de Grand-refuge. En même tems, elle lui servit du pain & du vin, & l'Ange lui demanda un rayon de miel. Elle lui dit qu'elle étoit fâchée de n'en pas avoir. *Allez*, lui dit-il, *dans votre garde-manger, & vous en trouverez.* En effet, elle en trouva. L'ange le prit, & en mangea un très-petit morceau, & donna le reste à Aséneth. Les abeilles vinrent, & firent leur miel dans la main de cette vierge, puis s'envolérent au ciel par le commandement de l'ange.

Aséneth pria l'ange de donner aussi sa bénédiction à sept vierges, qui étoient avec elle dès l'enfance, & avoient été nourries dans le même appartement. L'ange les bénit toutes, & disparut à leurs yeux. Un moment après, on vint lui annoncer le retour de Joseph. Elle accourut au-devant de lui, & lui rapporta que l'ange lui avoit dit qu'elle seroit son épouse. Dès le lendemain, Joseph la demanda pour femme à Pharaon, & ce prince la lui accorda.

ASER, *Aser*, A'σὴρ, (*a*) l'une des douze tribus, qui partagérent ensemble la Terre promise. L'héritage de cette tribu fut le cinquième qu'on tira au sort. Sa frontière étoit Halcath, Chali, Béten, Axaph, Elmélech, Amaad & Messal. Elle s'étendoit jusqu'au Carmel vers la mer, & jusqu'à Sihor & Labanath. Elle retournoit du côté de l'orient, vers Bethdagon,

(*a*) Genes. c. 49. v. 20. Deuter. c. 33. v. 24. *& seq.* Josu. c. 19. v. 24. *& seq.* Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. pag. 26.

gon, passoit jusqu'à Zabulon & à la vallée de Jephtaël vers l'Aquilon, & jusqu'à Béthemec & Néhiel. Elle s'étendoit à gauche vers Cabul, Abran, Rohob, Hamon, Cana, & jusqu'à la grande Sidon. Elle tournoit vers Horma, jusqu'à la forte ville de Tyr & jusqu'à Hosa; & elle se terminoit à la mer vers Achziba, comprenant Amma, Aphec & Rohob; ce qui faisoit en tout vingt-deux villes, avec leurs villages. Tel étoit l'héritage, qui échut aux enfans d'Aser.

Au reste, il étoit dans un païs très-fertile; car, il avoit au couchant la Phénicie, au nord le mont Liban, au midi le mont Carmel avec la tribu d'Issachar, & à l'orient les deux tribus de Zabulon & de Nephthali.

La tribu d'Aser ne posséda jamais tout le terrein, qui lui avoit été assigné. Son partage devoit s'étendre dans le Liban, dans une partie de la Syrie & dans la Phénicie. Mais, ou sa foiblesse, ou sa négligence, ou ses péchés, ou toutes ces raisons ensemble, furent cause qu'elle ne put se mettre en possession de tout son lot.

Voici quelle fut la bénédiction, que Moïse souhaita à la tribu d'Aser: » Béni soit Aser dans ses en» fans; qu'il soit agréable à ses » freres, & qu'il trempe son pied » dans l'huile. Votre chaussure, » ô Aser, sera de fer & d'airain. » Les jours de votre vieillesse se» ront comme ceux de votre jeu» nesse. Il n'y a point d'autre » Dieu qui soit comme le Dieu » de votre pere, qui a eu le » cœur si droit. Votre protecteur » est celui qui monte au plus haut » des cieux. C'est par sa haute » puissance qu'il régle le cours » des nuées. Sa demeure est au » plus haut des cieux, & au-des» sous il fait sentir les effets de » son bras éternel. Il fera fuir » l'ennemi devant vous, & il lui » dira: Sois réduit en poudre. «

ASER, *Aser*, (a) ville de Judée vers la frontiere de la tribu de Manassé. Elle étoit située, selon Dom Calmet, entre Scythopolis & Sichem, &, selon l'Écriture, du côté de Machmethtath.

Selon Eusébe, il y avoit un gros bourg du nom d'Aser entre Asoth & Ascalon.

ASER, *Aser*, Ἀσήρ, (b) fils de Jacob & de Zelpha, servante de sa femme Lia. Il naquit vers l'an du monde 1747, & vécut 126 ans.

L'Écriture remarque que, quand Zelpha mit au monde Aser, Lia dit: » C'est encore pour mon » bonheur [que cet enfant est né] » car les femmes m'appelleront » bienheureuse. « C'est pourquoi, elle le nomma Aser.

On ne sçait rien de particulier de la vie d'Aser, non plus que de sa mort; car, nous ne faisons aucun fond sur ce qui est dit dans le testament des douze Patriarches, où l'on trouve un assez long discours d'Aser, & une prédiction de la captivité de sa tribu, de sa délivrance par J. C., & de

(a) Josu. c. 17. v. 7.

(b) Genes. c. 30. v. 12, 13.

la sépulture de ce Patriarche à Hébron. Aser eut quatre fils & une fille. On sçait qu'Aser donna son nom à une des douze tribus d'Israël, de laquelle il a été parlé ci-dessus.

ASERGADDA, *Asergadda*, (*a*) ville de Palestine. Elle étoit située dans la tribu de Juda, du côté du midi, suivant le partage fait par Josué.

ASERIM, *Aserim*, ou bien Astarté. *Voyez* Astarté.

ASERO, *Asero*, autrement Astarté. *Voyez* Astarté.

ASETH, *Aseth*, (*b*) roi d'Égypte, qui, suivant Syncelle, ajoûta cinq jours épagomènes à l'année Égyptienne. Ce Roi est appellé Assis par Manéthon dans Josephe. Et Manéthon assure qu'Assis étoit le sixième dans la succession des Rois pasteurs. Après la mort de ce Prince, il se forma, dans toute l'Égypte, un soulévement général contre les pasteurs, à qui l'on fit une guerre violente & de longue durée.

ASGANDES, *Asgandes*, (*c*) Ἀσγάνδης, terme qui est employé dans la vie d'Alexandre le Grand, écrite par Plutarque. Le passage est conçu en ces termes : Ἀσγάνδης ὢν βασιλέως ; & M. Dacier le traduit ainsi : *Lorsqu'il n'étoit que simple courrier du Roi.* C'est à Darius que cette qualité est donnée.

Ce mot *Asgandes*, ou *Ascandes*, ou *Astandes*, est sans doute un mot Persan. La question est de sçavoir ce qu'il signifie. Hésychius l'explique, ἄγγελος, ἀσκάνδης ἄγγελος, *Ascandes*, courrier. Dans un autre endroit, il écrit, ἀστάνδης ἡμεροδρόμος. Il est défini ailleurs, ὁ ἐκ διαδοχῆς γραμματοφόρος. Le véritable mot est *Astandes*, comme M. Dacier assure l'avoir appris de M. l'abbé Renaudot, très-versé dans les langues orientales, & qui, par ses sçavans Ouvrages, a rendu ses connoissances si utiles aux lettres & à la religion. En Persan, dit-il, *staden* à l'infinitif, signifie *stare*, *istanda*, *stator*. De-là les Grecs ont fait *Astandes* ; car, la prononciation de la première syllabe est indifférente. *Astandes* est le même que Cicéron appelle *stator*. *Litteras à te mihi stator tuus reddidit Tarsi.* » Votre courrier m'a » rendu vos lettres à Tarse. « Darius étoit donc, ce que nous appellons courrier de cabinet, ou peut-être que les Persans donnoient ce titre à un homme plus considérable, & qu'ils marquoient par là, le maître des courriers, le général des postes.

ASHUR, *Ashur*, Ἀσχὼ, (*d*) fils d'Hesron & d'Abia, fut pere de Thécua.

ASIA, *Asia*, (*e*) nom d'une ville, située dans l'Asie mineure. Il y a grande apparence qu'elle étoit dans le voisinage du lac, dont il est parlé dans l'article suivant ; car, M. l'abbé Sévin, dans

(*a*) Josu. c. 15. v. 27.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 349, 353, 354.
(*c*) Plut. T. I. p. 674.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 24.
(*e*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 234.

ses recherches sur les rois de Lydie, assure qu'on voyoit cette ville à quelque distance du mont Tmolus. Quoiqu'il en soit, on convient assez généralement qu'Asiès, prince Lydien, fut le fondateur de la ville d'Asia.

ASIA, *Asia*, (*a*) nom d'un lac, situé dans l'Asie mineure entre le Caystre & le mont Tmolus, sur les confins de la Lydie & de la Phrygie. Virgile en fait mention dans ses Géorgiques & dans son Énéïde. D'autres Poëtes en ont fait aussi mention. *Voyez* Asius.

On remarque que le myrte croissoit en abondance aux environs du lac Asia. De-là vient sans doute que le myrte dans Catulle est désigné par l'épithéte d'Asia:

Floridis velut enitens
Myrtus Asia ramulis
Quos Hamadryades deæ
Ludicrum sibi roscido
Nutriunt humore.

ASIA, *Asia*, Ἀσία, (*b*) nom d'une montagne du Péloponnèse dans la Laconie. La ville de Las étoit bâtie anciennement sur le sommet de cette montagne. Il y avoit là un temple de Minerve surnommée Asia. Ceux du païs disoient que ce furent Castor & Pollux qui le bâtirent, en actions de graces de ce qu'ils étoient heureusement revenus de leur expédition de la Colchide; & ils ajoûtoient qu'il y avoit à Colchos même, un temple de Minerve Asia. Pour moi, dit Pausanias à ce sujet, je sçais fort bien que les fils de Tyndare s'embarquérent avec Jason pour Colchos; mais, que Minerve Asia fut honorée dans la Colchide, j'ai peine à le croire, & je ne le rapporte que sur la foi des Lacédémoniens.

Le texte de Pausanias dit, le mont Ama; mais, la suite donne à connoître qu'il faut lire Asia, avec Paulmier

Une bourgade d'Asie dans la la Susiane a porté le nom d'Asia, ainsi qu'une isle d'Éthiopie, & un port de mer des Phéniciens.

ASIA, *Asia*, Ἀσία, surnom de Minerve. Il en est fait mention dans l'article précédent. *Voyez* cet article.

ASIADATE, *Asiadata*, (*c*) Ἀσιαδάτα, officier dont parle Xénophon, au sixième livre de la Cyropédie. Il commandoit avec Pharnuche un corps de cavalerie, composé de mille hommes.

ASIAGÈNE, *Asiagenes*, Ἀσιαγένης, surnom de L. Scipion. *Voyez* Asiatique.

ASIARCHAT, *Asiarchia*, sorte de magistrature, dont il est parlé ci-après, à l'article d'Asiarque. *Voyez* Asiarque.

ASIARQUE, *Asiarches*, (*d*)

(*a*) Virg. Georg. L. I. v. 383. Æneid. L. VII. v 701. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XIV. p. 206, 207.
(*b*) Pauf. pag. 210.
(*c*) Xenoph. p. 168.
(*d*) Actu. Apost. c. 19. v. 24, 31. Recueil. d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. Tom. II. p. 211, 250. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. T. XII. p. 372, 373. T. XVII. p. 8. & *suiv.* T. XVIII. p. 147. & *suiv.*

Α'σιαρχης. A ne consulter que l'étymologie du nom d'Asiarque, on croiroit d'abord que c'étoit le chef; c'est-à-dire, le gouverneur, ou le commandant de l'Asie. Cependant, l'Asiarchat, que les loix Romaines nomment *Asiarchia*, n'étoit qu'une magistrature annuelle & un sacerdoce singulier, qui donnoit à celui, qui en étoit revêtu, le droit de présider aux jeux sacrés, que les villes d'Asie célébroient tous les ans, en commun, à l'honneur de leurs Divinités, de Rome & des Empereurs régnans.

Ce qui jettoit un grand éclat sur ce sacerdoce, c'est qu'il falloit être extrêmement riche, pour en soûtenir les charges. L'Asiarque faisoit seul toute la dépense des jeux sacrés, dont le luxe & la magnificence avoient été poussés si loin, que Strabon a cru ne pouvoir donner une plus grande idée de l'opulence de la ville de Tralles, qu'en observant qu'on nommoit toujours quelqu'un de ses citoyens pour être Asiarque; & à ce sujet, il cite Pythodore, qui, après l'avoir été, se trouva encore assez puissant pour racheter plus de 2000 talens de ses propres biens, que Jules César avoit confisqués, à cause des liaisons qu'il avoit eues avec Pompée, & des [illegible]urs qu'il lui avoit donnés pendant la guerre civile.

L'élection d'un Asiarque mettoit en mouvement presque toutes les villes, qui composoient ce qu'on appelloit la communauté de l'Asie, ΚΟΙΝΟΝ ΑΣΙΑΣ. Elles s'assembloient chacune en particulier vers l'équinoxe d'automne, qui étoit le commencement de leur année, pour choisir parmi leurs citoyens, celui qui étoit le plus capable de faire honneur à cette dignité. Ensuite, les députés se rendoient au lieu indiqué pour l'assemblée générale, qui se tenoit ordinairement dans une des villes principales, comme Pergame, Smyrne, ou Éphèse, qui n'ont pas manqué de l'exprimer sur leurs monumens, par ces mots ΠΡΩΤΑ ΚΟΙΝΑ ΤΗϹ ΑϹΙΑϹ. Là se discutoient de nouveau les titres & les qualités de chaque sujet; & sur le total on en prenoit dix, dont le nom étoit envoyé au Proconsul, qui en choisissoit un. Il rangeoit les neuf autres dans l'ordre que bon lui sembloit; & suivant cet ordre, si l'Asiarque nommé venoit à mourir, avant que d'en avoir fait les fonctions, le second le remplaçoit de plein droit, & ainsi du troisième; afin que ce Sacerdoce ne fût jamais vaquant, & que les spectacles du théatre & de l'amphithéatre, & le reste de l'appareil des jeux ne fussent jamais interrompus.

Le nombre des sujets, que l'on présentoit au Proconsul, a fait croire à quelques Sçavans qu'il y avoit plusieurs Asiarques à la fois, & que ce n'étoit pas pour chaque année une dignité unique. Ils établissent encore leur opinon sur ce qui est rapporté au dix-neuvième chapitre des Actes des Apôtres, que dans l'espèce de sédition que l'orfévre Démétrius excita contre les Chrétiens à Éphèse, pendant la célébration des jeux, S. Paul,

qui vouloit aller lui-même se présenter au théatre, en fut détourné par quelques Asiarques de ses amis. Ces Sçavans n'ont pas fait réflexion que le terme d'Asiarque est pris en cet endroit dans un sens beaucoup plus étendu, qu'il ne l'est dans sa véritable signification; qu'aussi l'auteur de la Vulgate s'est contenté de rendre le τινες τῶν Ἀσιαρχῶν de S. Luc, par *quidam de Asiæ principibus*, & Erasme par *quidam ex Asiæ primoribus*; non toutefois, qu'entre ces amis de S. Paul, il ne pût y en avoir quelqu'un, qui, effectivement, eût été proposé pour l'être, ou enfin qui fût de rang à le devenir; ce qui suffisoit pour les nommer ainsi dans le langage ordinaire.

Aristide, dans le quatrième de ses discours sacrés, rappellant les honneurs & les bienfaits qu'il a reçus des hommes & des dieux, s'explique sur la dignité d'Asiarque, à laquelle il avoit été élevé, d'une manière qui prouve évidemment qu'elle étoit annuelle & unique. » On envoyoit, dit-il, » tous les ans au Proconsul le » nom des dix sujets, qui avoient » eu le plus de suffrages pour être » Asiarques; & le Proconsul » ayant vu le mien sur la liste, » quoiqu'il ne me connût que de » réputation, & qu'il sçût seulement que j'avois quelques biens » dans la Mysie, rejetta tous les » autres, & me déféra cette magistrature. «

Le témoignage des inscriptions & des médailles antiques confirme le récit d'Aristide. Il n'y est jamais parlé de deux Asiarques à la fois, comme il y est fait mention des deux Archontes, des deux Consuls, des Duumvirs, & des autres Magistrats, qui avoient un ou plusieurs collégues. Le titre d'Asiarque n'y laisse pas le moindre vestige d'association. Il n'y en a aucun qui se dise le premier ou le second, quoiqu'il n'y ait rien de si commun que d'y voir un Archonte, un Pontife, &c. se dire les premiers, ΑΡΧΩΝ Α. ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ Α. Et afin qu'on ne croye pas que cet Α, mis après le mot d'Archonte ou de Pontife, signifie pour la première fois, c'est qu'il est souvent rendu tout au long, ou en abrégé par ΠΡΩΤΟΣ *ou* ΠΡ., & que souvent encore on trouve ΑΡΧΩΝ Α. ΤΟ Β. ΑΡΧΩΝ Α. ΤΟ Γ. premier Archonte pour la seconde, pour la troisième fois.

Quand on avoit été une fois Asiarque, on ne pouvoit l'être une seconde, à moins qu'on ne le souhaitât, ou qu'on ne se présentât de soi-même; car, *sacerdotium provinciæ iterare nemo prohibetur*. Mais, pour le souhaiter, il falloit être prodigieusement riche, extrêmement généreux, & peut-être également vain. Aussi, de tous les monumens qui font mention des Asiarques, on n'en connoît qu'un, où il soit parlé bien distinctement d'un Asiarque, qui le fût pour la seconde fois, & un autre plus rare encore, où il est fait mention d'un Asiarque, qui l'étoit pour la troisième fois.

Le premier de ces monumens est un médaillon de Septime Sé-

vère, frappé par les habitans d'Hypæpa, ville de Lydie, qui faisoit partie de l'Asie mineure, & au revers duquel on lit cette Inscription autour d'un temple de Vénus : ΥΠΑΙΠΗΝΩΝ ΕΠΙ CΤΡ. ΑΙ. ΑΠΙΩΝΟC ΑCΙΑΡ. ΤΟ Β. *Hypæpenorum, sub Prætore Ælio Apione Asiarcha iterùm.*

Le second est encore un médaillon, frappé en l'honneur de Caracalla, par les habitans de Laodicée de Syrie. Il a cela de singulier, que le type du revers exprime le moment où l'Asiarque, assis au fond du théatre sur une espèce de trône, & accompagné des officiers, qui avoient droit d'assister aux jeux, couronne le vainqueur. Voici l'Inscription qu'on lit autour : Λ. ΑΙΛ. ΠΙΓΡΗC ΑCΙΑΡΧΗCΡΓ. ΑΝΕΘΕΚΕΝ. *L. Ælius Pigres Asiarcha tertiùm, posuit.* Le nom des Laodicéens est à l'exergue avec le titre de Néocores, ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ.

Ces deux médaillons, qui sont au cabinet du Roi, nous apprennent que la dignité d'Asiarque n'étoit pas incompatible avec les premières magistratures des villes, puisqu'Apion & Pigrès étoient préteurs ou gouverneurs, l'un d'Hypæpa, l'autre de Laodicée, en même tems qu'Asiarques; comme Tertius étoit l'un & l'autre à Smyrne.

On prenoit en général les Asiarques dans tous les ordres, dont la province étoit composée, entre les ministres de la religion, & dans les membres du gouvernement civil. Une médaille frappée à Pergame sous l'empire d'Auguste, nous apprend qu'un Marcus Furius, prêtre de la ville, fut élu Asiarque. Μ. ΦΟΥΡΙΟΣ. ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΣΙΑΡΧΗΣ. ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ. Deux médaillons de Marc-Aurèle qualifient Asiarque, Claudius Fronton, qui étoit pontife du corps Ionique : ΕΠΙ. ΚΛ. ΦΡΟΝΤΩΝΟC. ΑCΙΑΡΧΟΥ. ΚΑΙ. ΑΡΧΙΕΡΕΩC. ΙΓ. ΠΟΛΕΩΝ. L'Asiarchat & le Pontificat étoient deux dignités, que M. Spanheim ne paroît pas avoir assez distinguées, en disant que les Asiarques étoient aussi Pontifes, Ἀσιάρχαι *iidemque simul* Ἀρχιερεῖς. L'Asiarchat étoit une espèce de sacerdoce, qui s'exerçoit dans l'étendue de la province, Ἔθνους ἱερωσύνη οἷον Ἀσιαρχία, suivant l'expression du droit. On offroit des sacrifices avant la célébration des jeux, qui faisoient partie du culte. L'Asiarque qui en étoit le souverain modérateur, étoit censé faire des fonctions sacerdotales; mais, à proprement parler, il n'étoit, ni prêtre, ni pontife des temples. Un prêtre, un pontife pouvoit être élu Asiarque, comme nous venons de le voir sur les médailles, ΙΕΡΕΥΣ. ΚΑΙ. ΑΣΙΑΡΧΗΣ. ΑCΙΑΡΧΗC. ΚΑΙ. ΑΡΧΙΕΡΕΥC. La conjonction Καὶ marque clairement sur ces médailles une distinction entre les deux dignités, qui se trouvoient réunies en la même personne.

ASIATICUS [Valérius], *Valerius Asiaticus*, Οὐαλέριος

Ἀσιατικὸς, (a) sénateur natif de Vienne dans les Gaules. Il eut beaucoup de part à la conjuration que Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte Prétorienne, forma contre l'empereur Caius, l'an de Rome 792, & de J. C. 41. Après la mort de ce Prince, Valérius Asiaticus parla au peuple avec une extrême hardiesse; car, comme la multitude s'attroupoit dans la place, & que de toutes parts on demandoit, avec de grands cris, qui étoit celui, qui avoit tué Caius, Valérius Asiaticus éleva la voix, & dit: *plût aux dieux que ce fût moi!* Ce mot prononcé avec fermeté par un homme d'un haut rang, calma l'émeute.

Valérius Asiaticus fut élevé au consulat trois ans après. Si nous en croyons Dion, il avoit été nommé consul, pour toute l'année. Mais, il ne voulut point jouir de cette distinction, & abdiqua avant le tems, pour ne point attirer l'envie, à laquelle il sçavoit qu'il n'étoit que trop exposé par ses grandes richesses. Le même Historien assure qu'il y en eut encore d'autres dans ces tems-là, qui, nommés comme Asiaticus, pour exercer le consulat pendant une année entière, abdiquérent comme lui, sans attendre le terme, mais par une raison contraire. Leurs facultés trop modiques ne pouvoient pas suffire aux dépenses prodigieuses, qu'exigeoit le consulat.

Quelque tems après, s'étant formé une noire intrigue contre diverses personnes d'un rang distingué, Valérius Asiaticus fut une des victimes, qui succombérent en cette occasion. En effet, Poppéa, fille de Poppéus Sabinus, la plus belle femme de Rome, mais non pas la plus sage, entretenoit un honteux commerce avec le pantomime Mnester. Messaline, femme de Claude, étoit aussi éperdument amoureuse de ce Pantomime. Outrée de jalousie, cette Princesse se persuada que Valérius Asiaticus avoit part aux débauches de Poppéa. De plus, elle souhaitoit passionnément de s'emparer des jardins de Lucullus, que Valérius Asiaticus avoit ornés & embellis avec une extrême magnificence. Elle résolut donc de perdre en même tems Asiaticus & Poppéa; & elle chargea de les accuser Suilius, avocat plus célebre par ses talens, que par sa probité. Elle lui donna pour adjoint Sosibius, qui étoit chargé de l'éducation de Britannicus. Ce Grec adroit, feignant un grand zéle pour la personne de l'Empereur, lui insinua que la puissance & les grandes richesses des particuliers étoient dangereuses pour le Prince; qu'Asiaticus avoit été le principal auteur de la mort de Caius, & assez hardi pour l'avouer, & même pour s'en faire gloire en pleine assemblée du peuple Romain; que par-là s'étant acquis un grand nom dans la ville, & voyant sa réputation répandue

(a) Dio. Cass. p. 663, 683, 685. Tacit. Annal. L. XI. c. 1, *& seq.* L. XIII. c. 43. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 77, 88, 94, 152, 156. *& suiv.*

dans les provinces, il ſe préparoit à aller ſolliciter les armées de Germanie ; qu'étant né à Vienne, & tenant à tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la Gaule, il lui ſeroit aiſé de ſoulever des nations, du ſang deſquelles il étoit ſorti.

Claude étoit crédule à l'excès, dès qu'on lui montroit l'ombre du danger. Ainſi, ſans autre information, il fait partir Criſpinus, préfet du prétoire, avec un détachement des gardes, comme s'il ſe fût agi d'étouffer une guerre naiſſante. Valérius Aſiaticus étoit actuellement à Baïes en Campanie. On le ſaiſit, on le charge de chaînes, on le tranſporte à Rome ; & ſur le champ l'affaire s'inſtruit, non dans le Sénat, mais dans la chambre de Claude, en préſence de Meſſaline.

Suilius, qui faiſoit le rôle d'accuſateur, chargea Valérius Aſiaticus d'avoir gagné des ſoldats par argent & par d'autres voies encore plus criminelles. Il lui reprocha de plus un commerce adultére avec Poppéa, & des déſordres d'une autre eſpèce qui deshonore la nature. Valérius Aſiaticus étoit homme d'eſprit & de courage. Il ſe défendit avec tant de force, que Claude en fut tout ému, & Meſſaline elle-même ne put retenir ſes larmes. Mais, ce n'étoit en elle qu'une impreſſion machinale, qui ne lui changeoit point le cœur. En ſortant, pour aller eſſuyer ſes yeux, elle recommanda à Vitellius de ne point laiſſer échapper l'accuſé.

Cependant, l'accuſation ſe détruiſoit d'elle même. Valérius Aſiaticus demanda qu'on lui confrontât quelqu'un de ces ſoldats, dont on lui imputoit d'avoir corrompu la fidélité. On en produiſit un, qui ne le connoiſſoit pas, & que l'on avoit ſeulement averti que Valérius Aſiaticus étoit chauve. Ce faux témoin, interrogé s'il le connoiſſoit, répondit affirmativement ; & pour le prouver, il montra quelqu'un d'entre les aſſiſtans, qu'il prenoit pour Valérius Aſiaticus, parce que cet homme avoit pareillement la tête chauve. On rit de la mépriſe. Claude en ſentit lui-même la conſéquence, & inclinoit à abſoudre l'accuſé.

Vitellius empêcha l'effet de cette bonne diſpoſition par une horrible perfidie. Prenant le ton radouci, verſant quelques larmes, il dit que Valérius Aſiaticus avoit été de tout tems ſon ami, & qu'ils avoient fait enſemble leur cour à Antonia mere de l'Empereur. Il rapporta les ſervices que l'accuſé avoit rendus à la République, ſa valeur dans la guerre contre les Bretons, & tous les autres motifs, qui parloient en ſa faveur ; & il conclut à lui laiſſer le libre choix du genre de mort, qu'il aimeroit le mieux. Claude ſuivoit ſi ſtupidement les inſpirations de ceux, par qui il étoit accoûtumé à ſe laiſſer gouverner, qu'il fut du même avis, croyant faire un acte de clémence.

Dion rapporte la choſe un peu différemment. Il dit que Vitellius ſe ſuppoſa chargé par Valérius Aſiaticus de demander la liberté de ſe choiſir un genre de mort ;

& que Claude ajoûtant foi à ce discours, regarda la demande de l'accusé comme l'aveu de son crime. Ceux, qui trouveront plus vraisemblable cette façon de raconter le fait, peuvent s'en contenter. Mais, je crains, dit M. Crévier, qu'elle ne soit une explication imaginée par des hommes, qui n'ont pas compris, jusqu'à quel excès l'imbécillité abrutissoit l'esprit de Claude.

Quoiqu'il en soit, Valérius Asiaticus mourut avec une constance, qui ne dégénéra point de sa gloire passée. Ses amis l'exhortoient à aller à la mort par une voie lente & douce, en se privant de nourriture. Il leur répondit qu'il leur étoit obligé de cette dernière marque de leur bienveillance; mais qu'ils le dispenseroient de suivre leurs conseils; & après avoir fait ses exercices accoûtumés, après avoir pris le bain, soupé gaiement, il se fit ouvrir les vaines sans se permettre aucune plainte, si ce n'est qu'il observa qu'il lui auroit été plus honorable de périr par les artifices de Tibère, ou par la fougue de Caius, que par la fraude d'une femme & la langue impure de Vitellius. Avant l'opération, il avoit voulu voir le bûcher, sur lequel son corps devoit être brûlé, & il le fit transporter en un autre endroit, de peur que la vapeur du feu n'endommageât les arbres; tant il conserva de sécurité dans ses derniers momens. Sa mort arriva l'an de Rome 798, & de J. C. 47.

ASIATICUS [Valérius], *Valerius Asiaticus*, (a) Οὐαλέριος Ἀσιατικὸς, officier général, qui commandoit dans la Belgique du tems de Vitellius. Il se déclara pour ce Prince, & il en fut bien récompensé. Car, Vitellius peu de tems après le choisit pour son gendre.

Depuis, Valérius Asiaticus étant désigné consul, ouvrit dans le Sénat plusieurs avis, que le commun des Sénateurs approuva d'un simple geste; au lieu que les plus distingués, par leur rang ou par leur éloquence, y applaudirent par des discours étudiés. Ce fut en conséquence que l'on décida entr'autres choses, que l'on rebâtiroit le Capitole.

ASIATICUS, *Asiaticus*, (b) Ἀσιατικὸς, autre officier général contemporain du précédent. Ce fut un de ceux, qui, commandant dans les Gaules, avoient pris le parti de Vindex; c'est pourquoi, les soldats demandérent à Vitellius le supplice d'Asiaticus, ainsi que des autres rebelles.

ASIATICUS, *Asiaticus*, (c) Ἀσιατικὸς, affranchi de Vitellius. Comme il avoit un très-grand ascendant sur l'esprit de ce Prince, il voulut s'en servir, pour commencer l'édifice de sa fortune. Il choisit, pour mieux réussir, l'heureux moment où Vitellius reçut la nouvelle de la bataille de Bédriac & de la mort d'Othon.

Quelques soldats, gagnés par

(a) Tacit. Hist. L. I. c. 59. L. IV. c. 4.
(b) Tacit. Hist. L. II. c. 94.
(c) Tacit. Hist. L. II. c. 57, 95. L. IV. c. 11. Crév. Hist. des Emp. T. III. p. 130, 150, 248.

ſes intrigues, & ſuivis de tous les autres, demandérent pour lui l'anneau d'or à Vitellius. Sa faveur auprès de ſon maître étoit ancienne, & avoit eu pour origine la ſociété des plus horribles débauches. L'eſclave ſe laſſa le premier, & s'enfuit. Vitellius l'ayant retrouvé à Pouzzoles, le mit aux fers, & enſuite le vendit à un maître d'eſcrime, qui faiſoit métier d'aller de ville en ville amuſer le peuple par des combats de gladiateurs. Bientôt, il le reprit des mains de ce nouveau maître, & enfin il l'affranchit, lorſqu'il fut devenu proconſul de Germanie. Tel étoit celui pour qui une armée Romaine demandoit la dignité de Chevalier. Vitellius lui-même en eut honte, & il proteſta qu'il ne deshonoreroit point l'Ordre des Chevaliers en leur donnant un ſi indigne confrere. Mais, imbécille, ſans fermeté, ſans principes, le même jour pendant ſon repas, il accorda aux ſollicitations de ſes compagnons de table, ce qu'il avoit refuſé aux prieres de ſon armée. Aſiaticus, ainſi tiré de la baſſeſſe, abuſa inſolemment de ſon crédit, & devint par ſes exactions un des principaux inſtrumens de la misère publique, juſqu'à ce que la ruine de ſon maître entraîna la ſienne. Il expia, par le ſupplice des eſclaves, l'abus qu'il avoit fait de ſa faveur & de ſa puiſſance, l'an de Rome 820 & de J. C. 69.

ASIATIQUE, *Aſiaticus*, ſurnom donné à L. Scipion. Perſonne n'ignore que ce célebre capitaine Romain fut ainſi appellé à cauſe des beaux exploits, qu'il avoit faits en Aſie. Les Grecs l'ont ſurnommé Aſiagène, pour la même raiſon; c'eſt-à-dire, qu'Aſiagène en Grec a la même ſignification, qu'Aſiatique en Latin.

ASIATIQUES, *Aſiatici*, Ἀσιατίκοι, habitans de l'Aſie. *Voyez* Aſie.

ASIATIQUES Grecs, *Aſiatici Græci*. *Voyez* Grecs Aſiatiques.

ASIDATE, *Aſidates*, Ἀσιδάτης (*a*) Perſe de nation. Il en eſt parlé dans Xénophon. Les troupes, que ce dernier commandoit, étant venues fondre ſur Aſidate, le prirent lui, ſa femme, ſes enfans, ſes chevaux & tous ſes biens, qui étoient fort conſidérables.

ASIE, *Aſia*, Ἀσία, (*b*) l'une des trois parties de la Terre, que les Anciens connoiſſoient, bornée, ſelon Pomponius Méla, au couchant par la mer d'Océan, au levant par la mer d'Orient, au midi par la mer des Indes, & au ſeptentrion par la mer de Scythie.

I. Le nom d'Aſie ne fut pas d'abord commun à toute cette vaſte contrée en général. Il étoit reſtraint à un canton, que l'on

(*a*) Xenoph. p. 425. *& ſeq.*

(*b*) Herod. L. I. c. 95. *& ſeq.* L. II. c. 16, 17. L. III. c. 115, 117. L. IV. c. 36. *& ſeq.* Pomp. Mel. L. I. c. de Summa Aſi. deſcript. Strab. p. 490, 491, 492. *& alib. paſſ.* Plin. L. V. c. 27. Ptolem. L. V. *Paſſim.* Juſt. L. I. c. 1. L. II. c. 3. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 543. Géog. Hiſt. Eccléſ. & Civil. par D. Vaiſſete. T. IX. p. 1. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. II. p. 64, 65. T. XXI. p. 53, 112, 113.

appelloit l'Asie propre. Il s'étendit insensiblement à tous les païs, que les Anciens comprenoient sous le nom d'Asie.

Ce nom d'Asie, selon Isidore, vient originairement d'Asia, fille de l'Océan & de Téthys, femme de Japet ou Japhet. Si cela est vrai, comme il pourroit bien l'être, parce que les anciens noms de lieux sont presque tous des noms d'hommes; il faut dire que la femme de Japhet fut appellée fille de l'Océan & de Téthys, par une figure ou phrase ordinaire dans la langue Hébraïque, suivant laquelle, fille de la mer veut dire, qui demeure sur la mer; ou plutôt que la terre, à laquelle la femme de Japhet donna son nom, pour quelque raison que nous ne sçavons pas, peut-être parce qu'elle y mourut & y fut inhumée, peut-être parce qu'elle y demeura, & ne voulut point s'exposer à la mer, pour quelque raison, en un mot, qui n'est pas venue jusqu'à nous; que cette terre, dis-je, fut appellée par un Hébraïsme ordinaire & élégant, fille de la mer, parce qu'elle étoit sur la mer, ou maritime, ou que c'étoit un côté de mer. Ensuite, soit par erreur, soit par ignorance, on transporta cette épithéte à Asie même, femme de Japhet. On crut qu'elle étoit fille de la mer; c'est-à-dire, de l'Océan & de Téthys; & que c'étoit une épithéte de celle qui avoit donné son nom à cette terre, ce qui paroissoit très-naturel, & non pas de la terre même, qui ne pouvoit être la fille d'une divinité. En un mot, on prit, comme en bien d'autres occasions, dans le propre, ce qui n'avoit été dit que dans le figuré, source de l'idolâtrie & des fables.

D'autres disent que c'est un certain Asius, fils de Cotys, & petit-fils de Manée, Lydien, dont parle Hérodote.

Nos Sçavans modernes ont pris une autre route. Becman prétend qu'Asia est composé d'un mot Hébreu, qui veut dire feu, & d'un autre qui est le nom propre de Dieu; de sorte qu'Asia signifie feu de Dieu, feu divin; & ce nom fut donné à la vaste contrée que nous appellons Asie, parce que, dans la Perse & dans plusieurs autres endroits de ce vaste païs, on adoroit le feu. Mais, comme on vient de le remarquer, ce mot ne fut d'abord donné qu'à une partie de l'Asie; c'est-à-dire, de cette côte, que nous appellons aujourd'hui la côte de l'Anatolie, où l'on ne sçait point que le feu fût adoré, sur tout dans les premiers tems, & qui est fort éloignée de la Perse.

II. Des trois parties du monde, l'Asie a été la plus remarquable, non seulement par son étendue immense, mais encore par les priviléges, qui lui ont été accordés. En effet, c'est dans l'Asie que le premier Homme fut créé; que les Patriarches ont vécu; que la Loi a été donnée; que se sont formées les plus grandes & les plus célebres Monarchies. C'est de-là que sont venues les colonies des premiers fondateurs des villes & des nations dans les autres parties

de la terre. Enfin, c'eſt dans l'Aſie que J. C. a paru, qu'il a opéré le ſalut des hommes, qu'il eſt mort & reſſuſcité, & c'eſt de-là que la lumière de l'Évangile s'eſt répandue par tout le monde.

En un mot, comme ce fut dans l'Aſie que les hommes s'établirent d'abord après le Déluge, il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des ſciences, dont le ſouvenir s'étoit conſervé par la tradition, & dont la néceſſité & le beſoin les obligérent de renouveller, & pour ainſi dire, de reſſuſciter l'uſage.

III. L'empire de l'Aſie a paſſé ſucceſſivement entre les mains de différens peuples. Les Aſſyriens l'ont poſſédé les premiers depuis le Déluge; & après qu'ils en eurent joui, ſelon Hérodote, pendant cinq cens vingt ans, les Médes commencérent à ſe révolter contre eux. Ils combattirent courageuſement pour leur liberté, & ſe délivrérent enfin d'une longue ſervitude. Pluſieurs autres nations firent la même choſe, à leur exemple. Mais, comme toutes celles qui habitoient le continent, ſe gouvernoient à leur fantaiſie, elles eurent bientôt de nouveaux maîtres, & retombérent dans une nouvelle ſervitude. Il y avoit parmi les Médes, un ſage appellé Déjoce, fils de Phraorte, qui aſpiroit à la puiſſance ſouveraine, & qui, pour y parvenir, ſe ſervit de cette voie. Les Médes habitoient dans des bourgs & dans des villages ſéparés; & Déjoce, qui ſçavoit que l'équité eſt ennemie des injures, & qui étoit dans une grande eſtime parmi les ſiens, s'étudioit d'autant plus à rendre juſtice, qu'il voyoit parmi les Médes beaucoup de licence & de dépravation. Cela fut cauſe que les Médes, qui demeuroient dans le même bourg, conſidérant les mœurs & la probité de ce perſonnage, l'établirent parmi eux pour juge de leurs différends. Déjoce, qui tendoit ſecrétement à la domination, ſe montra juſte & équitable en toutes choſes; &, par ce moyen, il acquit parmi les ſiens beaucoup de gloire. Bientôt, les peuples le revêtirent de la ſouveraine puiſſance.

Déjoce étant mort, après un regne de 53 ans, Phraorte ſon fils lui ſuccéda. Ce Prince ne ſe contenta pas de la couronne des Médes, que ſon pere lui avoit laiſſée; il fit la guerre contre les Perſes; & ce furent les premiers peuples qu'il réduiſit ſous la puiſſance des Médes. Ainſi, avec le ſecours de ces deux puiſſantes nations, il ſubjugua enſuite l'Aſie, tantôt en prenant un païs, tantôt en ſe rendant maître d'un autre. Enfin, il marcha contre les Aſſyriens, & même contre ceux qui habitoient la ville de Ninus, qui avoient autrefois la domination de tous les autres peuples, & qui alors avoient été abandonnés de tous leurs alliés; mais, ils étoient encore forts & puiſſans. Phraorte leur déclara donc la guerre, & périt dans cette entrepriſe avec la plus grande partie de ſon armée, la vingt-deuxième année de ſon regne, & eut pour ſucceſſeur Cyaxare ſon fils, & petit-fils de Déjoce,

On dit que ce Prince fut plus grand & plus belliqueux que ses ancêtres ; qu'il divisa le premier en provinces les peuples Asiatiques, & qu'il sépara le premier les piquiers, les gens de cheval, & ceux qui tiroient de l'arc ; car, auparavant ils marchoient pêle-mêle dans les armées. C'étoit ce prince qui faisoit la guerre aux Lydiens, lorsqu'au milieu du combat & contre toute apparence, le jour se convertit en ténébres. Ce fut ce Prince, qui, ayant attiré à son parti tous les peuples de l'Asie, qui étoient au de-là du fleuve Halys, joignit leurs forces avec les siennes, & les conduisit contre Ninus, pour venger la mort de son pere, & pour ruiner cette ville. Mais, comme il la tenoit assiégée, après avoir défait les Assyriens dans une bataille, il vit venir contre lui une puissante armée de Scythes, qui étoit conduite par Madyès, leur roi, fils de Protothyas. Ces Scythes s'étoient jettés dans l'Asie, après avoir chassé les Cimmériens de l'Europe ; & en poursuivant les fuyards, ils entrérent dans la Médie.

Les Médes combattirent contre eux, & avec la bataille, ils perdirent l'empire de l'Asie. Les Scythes ne le conservérent que vingt-huit ans ; mais, pendant ce court espace de tems, ils avoient ruiné toutes choses, autant par leur négligence que par leurs désordres ; car, outre les tributs & les impositions ordinaires, ils faisoient des exactions étranges, & dépouilloient chacun de ses biens. Enfin, Cyaxare & les Médes ayant reçu chez eux la plus grande partie de ces peuples, en firent un carnage horrible, après les avoir enivrés. Les Médes recouvrérent, par ce moyen, la puissance & toutes les choses qu'ils possédoient auparavant, prirent la ville de Ninus, & réduisirent sous leur puissance les Assyriens, excepté une partie du païs de Babylone. Après toutes ces actions, Cyaxare mourut, ayant regné quarante ans, si l'on y comprend la durée de la domination des Scythes, & laissa pour successeur son fils Astyage.

L'empire de l'Asie passa depuis aux Perses par Cyrus, & ensuite aux Grecs, ou aux Macédoniens par Alexandre le Grand. Les Parthes y établirent aussi un très-puissant empire, qui finit sous Alexandre Sévère, & repassa aux Perses, jusqu'à ce qu'il fut comme absorbé par les Turcs & par les Sarasins. Car, personne n'ignore avec quelle rapidité le torrent de la puissance Musulmane inonda les païs partagés entre les rois de Perse & les empereurs de Constantinople. Dans un espace de vingt-six ans, Mahomed, Ébou-Békir & Umer, en soumettant à leurs armes l'Arabie entière, la Chaldée, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Cyrénaïque, le Kusistan, l'Aderbijan & le Khorassan, fondérent un empire, dont l'étendue égala bientôt celle de l'empire Romain. Des victoires éclatantes & des siéges importans, terminés avec succès, les avoient rendu la terreur de l'Orient. Une seule bataille, comme celle d'Yer-

mouck, leur soumettoit une province entière; & les villes les plus considérables de l'Asie, Édesse, Nisibe, Héliopolis, Émesse, Jérusalem, Alep, Antioche, Damas, Hiérapolis, Tripoli, Tyr, Césarée, subirent la loi du vainqueur, les unes sans résistance, les autres après une défense opiniâtre, où, malgré leurs remparts, leurs garnisons & les armées nombreuses venues à leur secours, le désespoir des assiégés lutta vainement contre le fanatisme & la valeur des assiégeans. Un seul trait de Khandemir tiendra lieu du détail, dans lequel nous n'entrerons pas ici. Suivant cet Historien, les Arabes s'emparérent de trente-six mille places, forteresses, bourgs, ou châteaux, pendant le seul regne d'Amer qui ne fut que de dix ans & demi.

On remarque que les souverains d'Asie changeoient souvent de séjour. Ainsi, ordinairement, ils passoient l'hiver à Babylone, le printems à Suze, l'été à Ecbatane; d'autrefois, on les trouve à Persépolis, à Sardes, à Memphis, ou ailleurs, suivant apparemment que leurs plaisirs, ou leurs affaires l'exigeoient.

IV. Deux célebres écrivains de l'Antiquité, Hérodote & Strabon, nous ont laissé une description géographique de l'Asie. Voici celle du premier. Le païs qu'habitoient les Perses, s'étendoit jusqu'à la mer Australe, qu'on appelloit la mer Rouge. Au-dessus des Perses vers le septentrion, habitoient les Médes; au-dessus des Médes, les Sapires; au-dessus des Sapires, ceux de Colchos, qui touchoient à la mer septentrionale, où se déchargeoit le fleuve du Phase. Ces quatre nations s'étendoient d'une mer jusqu'à l'autre. Vers le couchant, il y avoit deux régions, qui alloient jusqu'à la mer. L'une, du côté du septentrion, commençoit au Phase, & s'étendoit le long du Pont-Euxin & de l'Hellespont jusqu'au promontoire de Sigée; & du côté du midi, elle s'allongeoit le long de la mer, depuis le golfe des Mariandynes, qui regardoit la Phénicie, jusqu'au promontoire Triopique. Trente nations différentes habitoient dans cette région. L'autre commençoit aux Perses, & s'étendoit jusqu'à la mer Rouge, qui s'appelloit aussi Persique; & de-là en montant, elle alloit jusqu'à l'Assyrie; de l'Assyrie à l'Arabie, & elle se terminoit dans le golfe Arabique, & encore ne s'y seroit-elle pas terminée, si Darius n'y avoit fait tirer des canaux du Nil. Depuis la Perse jusqu'à la Phénicie c'étoit une grande & spacieuse étendue de païs; & depuis la Phénicie, la même région se continuoit le long de la mer par la Syrie Palestine & par l'Égypte, où elle se terminoit. Cette région ne contenoit que trois nations.

C'étoient-là les païs, que l'on rencontroit en allant de la Perse vers l'occident de l'Asie. Ceux, qui étoient au-dessus des Perses, des Médes, des Sapires & des Colques, du côté du levant étoient limités par la mer Rouge; & du côté du septentrion, par la mer Caspienne & le fleuve Araxe, qui

avoit son cours vers l'orient. Enfin, l'Asie étoit habitée jusqu'aux Indes ; mais, au de-là, vers le levant il n'y avoit que des déserts.

La plus grande partie de l'Asie, selon Hérodote, fut découverte par Darius. Ce Prince voulant sçavoir en quel endroit de la mer se déchargeoit le fleuve Indus, qui étoit le second fleuve, qui engendroit des crocodiles, y envoya entr'autres Scylax & Caryande, dont il sçavoit bien qu'il apprendroit la vérité. Ils partirent de la ville de Caspatyre & de la terre de Pactyie, & navigérent vers l'orient le long de ce fleuve jusqu'à la mer. Ensuite, dirigeant leur route vers le couchant, ils arrivérent enfin, le trentième mois, au même endroit d'où le roi d'Égypte avoit fait partir les Phéniciens, pour faire le tour de l'Afrique. Quand ils furent de retour, Darius alla conquérir les Indes, & se rendit maître de cette mer. Ainsi, ajoûte Hérodote, l'on a reconnu que l'Asie, si l'on excepte cette partie, qui regarde l'orient, est aussi grande que l'Afrique. Pour nous, nous ajoûterons que non seulement elle est aussi grande ; mais, que l'Asie seule est aussi étendue que l'Europe & l'Afrique ensemble. Voyons maintenant comment Strabon parle de l'Asie.

Le mont Taurus, en parcourant cette région du couchant à l'orient, la divisoit en deux parties. La première étoit appellée par les Grecs *intra*, & la seconde *extra Taurum*. Cette chaîne de montagnes, dont la longueur égaloit celle de l'Asie, s'étendoit depuis le continent opposé à l'isle de Rhodes, jusqu'à l'extrêmité orientale des Indes & de la Scythie.

On a vu dans l'Asie des nations plus connues les unes que les autres, comme les Parthes, les Médes, les Arméniens, les Cappadociens, les Ciliciens, les Pisidiens. Quand on passoit d'Europe en Asie, selon Strabon, on rencontroit d'abord la partie septentrionale de l'Asie, païs situé le long du Tanaïs. Ce païs étoit une espèce de presqu'isle ; car, il avoit pour bornes au couchant le Tanaïs, le Palus Méotis, jusqu'au Bosphore, & la côte maritime du Pont-Euxin, qui se terminoit à la Colchide ; au septentrion l'Océan, jusqu'aux bouches de la mer Caspienne ; à l'orient la mer Caspienne, jusqu'aux confins de l'Albanie & de l'Arménie, deux provinces arrosées par le Cyrus & l'Araxe ; & au midi cette région, qui s'étendoit de l'embouchure du Cyrus jusqu'à la Colchide d'une mer à l'autre, au travers de l'Albanie & de l'Ibérie, ayant la forme d'un Isthme de trois mille stades. Il ne ne faut pas, au reste, avoir égard au sentiment de ceux qui ont prétendu avec Clitarque rétrécir cet Isthme au point que, selon eux, il étoit inondé par les deux mers. Posidonius lui donne quinze cens stades, autant qu'en a l'isthme de Pélusium sur la mer Rouge ; & il ne croit pas que celui qui est entre le Palus Méotis & l'Océan, différe beaucoup de ceux-là. Mais, je ne sçais, dit Strabon, comment on pourroit

ajoûter foi aux discours d'un homme, qui traite de choses obscures sur lesquelles il n'y a rien à dire de vraisemblable, & qui, d'ailleurs, parle d'une manière si peu raisonnable, de ce qu'il y a de plus manifeste. Le sçavant Géographe donne des preuves de ce qu'il avance.

La seconde partie de l'Asie comprenoit les païs, qui étoient au-dessus de la mer Hyrcanienne, autrement appellée Caspienne, jusqu'à la Scythie voisine des Indes. La troisième renfermoit la Médie, l'Arménie, la Cappadoce, & les autres provinces des environs. La quatrième, qui étoit la plus petite de toutes, étoit située en de-çà du Halys, partie entre le mont Taurus, partie hors de cette montagne. Sa figure ressembloit à une presqu'isle, formée par la Méditerranée, le Pont-Euxin & l'Isthme, qui séparoit cette dernière mer de celle de Cilicie. Nous plaçons dans le reste des païs au de-là du mont Taurus, les Indes, l'Ariane, jusqu'aux nations, qui appartenoient à la mer Persique, aux golfe Arabique, au Nil, à la mer d'Égypte. Telle est la division que Strabon nous donne de l'Asie.

Cette division une fois supposée, les Scythes, que les Grecs appelloient Nomades, habitoient vers le nord & le couchant. Venoient ensuite les Sarmates, les Scythes eux-mêmes, les Aorses, les Siraces, qui s'étendoient vers le midi jusqu'au mont Caucase. Ces peuples étoient la plûpart errans; d'autres n'avoient pour toute demeure que des tentes, & s'appliquoient à la culture des terres. Les Méotes étoient à l'entour des Palus Méotis, & les Sindiques vers le Bosphore. On trouvoit après cela les Achéens, les Zyges, les Hénioches, les Certétes ou Cercétes, & les Macropogoniens, & au-dessus de ceux-là les Phthirophagiens. Enfin, au de-là de Hénioches étoit la Colchide au pied du Caucase & du Moschice.

Dans cette vaste étendue de l'Asie, on trouvoit, il est vrai, des régions incultes & inhabitées, comme ces déserts célebres, connus sous le nom de déserts d'Arabie. Mais, cela n'empêchoit pas qu'il n'y eût en Asie des païs très-fertiles, qui abondoient en fruits & en grains de toute espèce. On sçait que les Gaulois nos peres ne pénétrérent autrefois dans cette partie du monde, que parce qu'ils étoient attirés par la bonté de son territoire. La Galatie, qu'ils y fondérent, est un monument toujours subsistant de leur valeur martiale.

On voyoit en Asie des animaux de différentes espèces; le léopard, le tigre, le lion, le rhinocéros, l'éléphant, le chameau, &c. y étoient assez communs. Enfin, l'Asie étoit arrosée par une infinité de fleuves, dont les principaux étoient l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, l'Araxe, le Cyrus, l'Hermus, l'Indus, l'Arbis, l'Oxus, le Jaxarte & le Gange.

V. Outre les divisions de l'Asie, que nous venons de rapporter, les Anciens en ont employé d'autres.

d'autres. Nous sçavons en effet qu'ils ont divisé, l'Asie en Asie majeure & en Asie mineure. Il y avoit de plus, l'Asie propre & l'Asie proconsulaire ; & Hérodote distingue deux sortes d'Asie, l'Asie supérieure & l'Asie basse. Nous parlerons ci-après de chacune en particulier.

VI. Les anciens Hébreux ne connoissoient pas la division de la terre en trois ou quatre parties ; & on ne trouve jamais le nom d'Asie dans les livres écrits en Hébreu. Il semble qu'ils ne comptoient pour continent, que la grande Asie & l'Afrique. Le reste du monde & même l'Asie mineure étoient compris sous le nom d'Isles des Nations. Le nom d'Asie ne se trouve dans l'Écriture, que dans les livres des Maccabées, & dans quelques endroits du Nouveau Testament.

VII. On donne aujourd'hui, pour bornes à l'Asie, 1.° la mer Glaciale ou de Tartarie, qui la sépare des terres Arctiques. 2.° L'Océan oriental, qui la distingue de l'Amérique, aussi bien que des terres Antarctiques. 3.° La mer Rouge & l'Isthme de Suès, qui la divise de l'Afrique. 4.° La Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmora, la mer Noire, le Don ou Tanaïs en partie, & une chaîne de montagnes, qui s'étendent jusqu'au détroit de Weigats dans la mer Glaciale. L'Asie s'étend depuis le douzième dégré de latitude méridionale, jusques vers le soixante-dix-septième de latitude septentrionale ; & depuis le cinquante-huitième dégré de longitude, pris de l'isle de Fer, jusqu'au deux cent deuxième, suivant la carte réduite du Globe terrestre de M. Bellin, & celle que M. Buache nous a donnée, il y a quelques années, sur les mémoires de M. de l'Isle, professeur au Collége royal, des nouvelles découvertes au nord de la mer du sud ; ensorte que, suivant cette dernière carte, la côte orientale de la Russie n'est séparée vers le cercle polaire de la côte occidentale de l'Amérique, que par un trajet d'environ trente lieues communes de France.

Les Asiatiques de nos jours, sont, ou Idolâtres, ou Mahométans. On y voit aussi des Juifs, des Grecs, & d'autres Chrétiens orientaux, Catholiques, Schismatiques ou Hérétiques ; des Catholiques Latins, tant en Chine, que dans les royaumes voisins, & dans les païs, où les princes Catholiques de l'Europe ont des établissemens ; & enfin des Protestans dans le païs, où les Anglois, les Hollandois & les autres peuples, qui professent cette religion, se sont établis. Les langues les plus générales de l'Asie sont l'Arabe, le Tartare, & le Chinois. Il y en a plusieurs autres moins générales, comme l'Arménien, le Japonois, le Malabare, Malayois, &c.

Les Asiatiques sont généralement d'un esprit souple & servile ; de-là vient que dans un si vaste païs, il n'y a aucune République considérable. Tout y est soumis, excepté quelques petits peuples libres, à des Monarques qui regnent avec une autorité absolue,

qui approche bien plus de la tyrannie, que de la véritable royauté.

VIII. On divise à présent l'Asie en sept parties principales. 1.° La Turquie d'Asie. 2.° L'Arabie. 3.° La Perse. 4.° L'Inde. 5.° La Chine. 6.° La grande Tartarie & la Sibérie. 7.° Un grand nombres d'Isles.

La Turquie d'Asie se divise en cinq parties, qui sont la Natolie, autrefois l'Asie mineure ; la Sourie ; la Turcomanie, ou Arménie majeure ; la Géorgie, anciennement la Colchide & l'Ibérie ; le Diarbeck, autrefois l'Assyrie, la Mésopotamie & la Babylonie.

L'Arabie comprend trois parties, qu'on trouve du nord au sud ; sçavoir, l'Arabie pétrée, qui a pour capitale Érac, ou Crac, autrefois Pétra ; l'Arabie déserte, où sont les villes de Médine & de la Mecque ; l'Arabie heureuse, où sont les royaumes d'Yémen, de Fartach ou Caréfen, & de Mascate, avec les païs de Bahrein & d'Elcatif.

La Perse a pour capitale, Ispaham dans l'Yrac-Agémi, qui étoit anciennement la grande Médie.

L'Inde renferme l'empire du Mogol & les deux presqu'Isles, l'une en de-çà, l'autre en de-là du Gange. L'Indostan, ou empire du Mogol, a pour villes principales, Dely, Chandernagor & Surate. On trouve sur la côte occidentale de la presqu'Isle en deçà du Gange, le royaume de Visapour, la côte de Canara & celle de Malabar. Sur la côte orientale de cette même presqu'Isle, sont le royaume de Golconde, la côte de Coromandel, le royaume de Carnate ou de Bisnagar. A l'extrêmité méridionale, on trouve les royaumes de Gingi, où est Pontichéri, de Tanjaor & de Maduré. La presqu'Isle au de-là du Gange comprend plusieurs royaumes ; dont les principaux sont ceux d'Aracan, d'Ava, & de Pégu dans la partie septentrionale ; à quoi il faut ajoûter le royaume de Siam & la presqu'isle de Malacha dans la partie méridionale ; le royaume de Tonquin & celui de la Cochinchine dans la partie orientale.

La Chine a pour capitale, Pékin. La presqu'isle de Corée est soumise à cet Empire. Sa capitale est Kingkitao.

La grande Tartarie se divise en Tartarie Chinoise, Tartarie indépendante, & Tartarie Russienne. La Tartarie Chinoise est habitée par différens peuples, qui sont les Mantchéous ou Nyuches, les Mongous ou Mugales noirs, & les Kalkas ou Mugales jaunes. La Tartarie indépendante renferme, d'orient en occident, les états du grand Kan des Éluths ou Calmoucs, le Turkestan, & le païs des Usbecs. Elle comprend, de plus, entre la mer Caspienne, la mer Noire, & celle d'Asoph, le Dagestan, la Circassie, & divers petits peuples libres, qui habitent les environs du mont Caucase. La Tartarie Russienne contient la partie orientale du gouvernement d'Arcangel, & le gouvernement d'Astracan.

La Sibérie est sous la domina-

tion des Ruſſes, qui la déſignent ſous le nom de gouvernement de Tobolsk, ou de Sibérie. Elle occupe toute la partie ſeptentrionale de l'Aſie.

Les iſles d'Aſie, ſituées dans la Méditerranée, ſont celles de Chypre, de Rhodes, de Métélin, de Schio, de Samos, de Co & de Pathmos. Celles qui ſont ſituées près de la Tartarie orientale, & vers le détroit du nord, ſont l'iſle de Saghalien ou d'Amur, celles d'Yéſo, l'iſle des États, la Terre de la Compagnie, & la Terre de Gama. Les autres iſles d'Aſie ſont celles du Japon; les iſles des Larrons ou Mariannes; les Philippines ou Manilles; les Moluques; les iſles de la Sonde; les Maldives; l'iſle de Ceylan.

ASIE Mineure [L'], *Aſia minor*, (*a*) formoit une preſqu'Iſle; car elle avoit pour bornes, au midi la Méditerranée, au couchant la mer Égée, & au nord le Pont-Euxin. Du côté de l'Orient, ſes bornes étoient les deux Arménies & les autres païs adjacens, qui s'étendoient d'une mer à l'autre; c'eſt-à-dire, depuis le Pont-Euxin juſqu'à la Méditerranée.

I. L'Aſie mineure comprenoit les provinces ſuivantes; ſçavoir, la Troade, la Cappadoce, le Pont, la petite Arménie, la Lycaonie, l'Iſaurie, la Cilicie, la Pamphylie, la Piſidie, la Galatie, la Paphlagonie, la Bithynie, l'Aſie proprement dite, la Lycie, la Myſie, la petite Phrygie, la grande Phrygie, la Lydie, la Carie, la Doride, l'Ionie & l'Éolide.

Ces diverſes provinces étoient entrecoupées de montagnes ſans nombre. Le mont Ida dans la Troade eſt fort célebre. Le mont Taurus ne l'eſt guere moins. Celui-ci traverſoit pluſieurs provinces. Quant aux fleuves & rivières, qui arroſoient l'Aſie mineure, ils ſont également ſans nombre. Les principaux étoient l'Hermus, le Rhyndacus, le Sangarius, l'Halys, l'Iris, l'Éuphrate, le Mélas, qui ſe rendoit dans ce dernier, le Sarus, le Ceſtrus, le Méandre, le Lycus, le Xanthus & autres.

II. Il paroît que l'origine des peuples de l'Aſie mineure eſt la même que celle des Grecs. Tel eſt du moins le ſentiment de M. Fréret. Car, dans ſes obſervations ſur l'Hiſtoire des premiers habitans de la Gréce, il montre, par une ſuite de témoignages combinés entr'eux, que les anciens habitans de la Lydie, de la Carie, & de la Myſie; que les Phrygiens, les Piſidiens, les Arméniens, en un mot, preſque tous les peuples de l'Aſie mineure, formoient dans l'origine une même nation avec les Pélaſges ou Grecs Européens. De toutes les preuves, qui établiſſent ce

(*a*) Carte de l'Aſie Mineure par M. d'Anvill. Géog. Hiſt. Eccléſ. & Civil. par D. Vaiſſ. Tom. IX. p. 257. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. I. p. 354, 356. T. XIV. p. 148. T. XVI. p. 74. *& ſuiv.* T. XVII. p. 5. *& ſuiv.* T. XXI. p. 15, 438.

fait, nous n'en rapporterons qu'une seule; c'est que la langue de toutes ces nations Asiatiques, la même, malgré les différences, qui caractérisoient les dialectes, avoit beaucoup de rapport pour le fond avec celle des Grecs d'Europe, comme le montrent les noms Grecs donnés dans l'Iliade aux Troyens & à leurs alliés, & les entretiens que leurs chefs ont, sans interpréte, avec ceux de l'armée Grecque.

Mais, quelle étoit la cause de cette conformité? Les premières peuplades avoient-elles passé de la Gréce dans l'Asie mineure, ou de l'Asie mineure dans la Gréce? Comment, & dans quel tems, s'étoient faites ces migrations? Ce sont autant de questions, auxquelles il est impossible de répondre d'une manière précise & certaine. L'ancienneté de ces événemens, antérieurs au tems dont la tradition s'est conservée par le secours de l'écriture, le silence de Moïse, la perte de plusieurs Historiens, la contrariété qui regne entre ceux qui restent, souvent peu d'accord avec eux-mêmes, toutes ces raisons réunies nous réduisent au silence.

Cyrus se rendit maître de l'Asie mineure du tems de Crésus; & les rois de Perse étendirent leur domination jusqu'à la côte. Alexandre soumit ensuite le païs à l'empire des Grecs; & ses successeurs y fondérent divers royaumes, qui passérent sous la domination Romaine, & qui firent partie de l'empire d'Orient ou de Constantinople.

III. Les Grecs, qui avoient fait des établissemens dans l'Asie mineure, y apportérent leurs dieux. On ne doit pas cependant s'attendre à trouver ici le détail de la réligion de chaque peuple en particulier; mais, ce que nous allons dire de quelques-uns, ne doit pas être indifférent. D'abord, n'est-il pas bien remarquable que les Cariens n'eussent d'ancienneté qu'un seul dieu, qui leur étoit commun avec les Lydiens & les habitans de la Mysie? Ce dieu qu'Hérodote nomme Jupiter, parce qu'il n'a point d'autre nom à donner au dieu souverain, ne ressembloit nullement au Jupiter des Grecs, ou des autres nations connues, si ce n'est au Bel de Babylone. Les médailles le représentent comme un vénérable viellard, vêtu d'une longue robe, & portant sur l'épaule une hache, marque de sa souveraineté. Telle étoit la divinité, dans le culte de laquelle ces trois peuples étoient réunis, sans qu'aucun autre peuple pût s'y faire admettre. Et que ce fut autrefois la seule qu'ils adorassent, nous n'en pouvons douter, puisque Crésus, roi de l'un de ces peuples, regardoit tous les autres dieux comme des dieux étrangers.

Il est difficile qu'en lisant Hérodote, on n'ait pas fait attention au soin qu'il a pris de faire observer, à l'occasion de la mort d'un des fils de Crésus, que lorsque ce Prince en porta ses plaintes au dieu des expiations, au dieu de l'hospitalité, au dieu de l'amitié, c'étoit toujours le même dieu qu'il

prioit de venger cette mort. Mais, on a pu en être moins frappé, parce qu'on l'a vu ensuite consulter les oracles de la Gréce & de l'Égypte. Il est pourtant vrai qu'en consultant ces oracles, il ne prit pas plus d'engagemens avec les dieux, qui y présidoient, que n'en prenoient avec le vrai dieu les Payens, qui se rendoient à Jérusalem, pour adorer dans le temple & y faire leur offrande. On adoroit les dieux étrangers, sans prétendre se soumettre à eux; & Crésus en particulier ne se soumit point aux dieux, qu'il fit consulter. Apollon fut toujours pour lui le dieu des Grecs. Ainsi, nous sommes assurés qu'il n'admettoit, à proprement parler, qu'une divinité, & par conséquent, que les trois peuples, dont il est question, n'en admettoient pas davantage autrefois.

Il n'en fut pas tout à fait de même des Phrygiens. Cybele & Atys son amant étoient leurs grandes divinités. On en a débité des fables monstrueuses, auxquelles on ne peut rien entendre aujourd'hui, parce qu'on n'en connoît pas le premier état; mais, on n'y perdra rien, si on veut seulement sçavoir quelles étoient ces divinités. Lorsque Ménélas, près de se battre avec Pâris, demanda que les offres, qu'Hector venoit de faire aux Grecs, fussent assurées par un traité solemnel: » Afin de » conclure ce traité, dit-il aux » Troyens, faites apporter un » agneau blanc & une brebis noi- » re, que vous sacrifierez à la » terre & au soleil; & nous fe- » rons, de notre côté, un sacri- » fice à Jupiter. « Voilà, d'une part, le dieu souverain des Grecs, & de l'autre, les grandes divinités des Phrygiens. On fit les sacrifices; & afin qu'on y reconnoisse mieux Cybele & Atys, ce fut un héraut Idéen, qui amena les victimes de Troye.

IV. Les villes de l'Asie mineure avoient établi une fête en l'honneur de Q. Mutius Scévola, le grand Pontife, qui fut gouverneur de cette province, l'an de Rome 654, & qui s'y distingua si fort par sa modération, son désintéressement & son équité, que le Sénat le proposoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ses successeurs.

Cette province fit encore depuis le même honneur à Lucullus, qui la délivra de la tyrannie des Traitans & des Usuriers, & de l'accablement où toutes les villes étoient réduites par les grands emprunts, qu'elles avoient été obligées de faire pour payer les vingt mille talens, que Sylla avoit exigés d'elles, & qui, par les usures exorbitantes, étoient déjà montés jusqu'à cent vingt mille talens. On célébroit à son honneur, dit Plutarque, une fête qu'on appelloit Lucullia. Ces fêtes étoient accompagnées de jeux & de spectacles, comme presque toutes celles des Dieux. Mais, ce n'étoient point simplement des jours de réjouissance, pour honorer la mémoire de leurs bienfaiteurs, c'étoient encore des jours consacrés à la réligion.

On ne se contenta pas d'asso-

cier les hommes avec les dieux ; mais, on leur bâtit exprès des temples. En effet, pendant que Quintus Cicéron étoit gouverneur de l'Asie mineure, les villes de cette province voulurent bâtir un temple à son frere, dont le nom étoit alors célebre dans tout l'Empire, par la conjuration de Catilina, qu'il avoit étouffée avec tant de vigueur & de sagesse ; & il s'acquit une nouvelle gloire, en n'acceptant point cet honneur. Cicéron, ayant été depuis gouverneur de la Cilicie, ne s'y distingua pas moins par sa vertu, qu'il avoit fait à Rome par son éloquence. Il donna de grands exemples de modération, d'intégrité, de désintéressement, de prudence ; enfin, il fit voir en lui une copie fidele de cette image d'un bon gouvernement, qu'il avoit tracée à son frere dans cette excellente lettre qu'il lui écrivit, tandis qu'il étoit gouverneur d'Asie. Les peuples crurent ne pouvoir reconnoître, par de trop grands honneurs, tout ce qu'il avoit fait pour eux ; mais, il ne voulut point d'autres marques de leur reconnoissance, que des remercîmens publics ; & il ne souffrit point qu'on lui élevât des statues, ni qu'on lui bâtit des temples.

V. Trois villes célebres de l'Asie mineure, Pergame, Smyrne, & Ephèse se disputérent vivement la Primatie, sous l'Empire des deux premiers Antonins. Jusques-là, elles avoient vécu dans une parfaite intelligence. Il y avoit même entre elles une association particulière, qui mettoit en commun, pour les habitans de chacune, le droit de bourgeoisie, l'usage des temples, le culte des divinités, les sacrifices, les fêtes & les jeux ; & cette association, marquée sur la plûpart de leurs médailles, y est exprimée en ces termes : ΕΦΕΣΙΩΝ, ΣΜΥΡΝΑΙΩΝ, ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΟΜΟΝΟΙΑ.

Une malheureuse idée de préséance les divisa bientôt, & le Rhéteur Aristide, craignant que cette émulation n'eût des suites dangereuses, n'oublia rien pour en arrêter le cours. Il alla à Pergame, où il prononça publiquement le discours, qui nous a été conservé parmi ses ouvrages sous ce titre ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ ; c'est-à-dire, *de concordia ad urbes Asiaticas.* Il y fait l'éloge de chacune des villes, qui s'arrogeoient la Primatie de l'Asie. Il commence par celui de Pergame, où il parloit, & finit par celui d'Ephèse. Il paroît que c'étoit de sa part une adresse & une sorte de ménagement pour les deux autres villes, qu'il auroit bien voulu disposer à céder à celle d'Ephèse les honneurs de la Primatie, si quelqu'une d'entre elles avoit dû y prétendre. » Quel avantage, dit-il, » n'est-ce pas pour Ephèse, qu'a-» près avoir rapporté tant de cho-» ses à la louange de Pergame & » de Smyrne, il m'en reste en-» core tant à ajoûter sur son » compte ? « L'Orateur laisse entrevoir que ceux, qui n'avoient aucun intérêt dans la dispute, pensoient tous comme lui.

Quelqu'accrédité qu'Aristide fût dans la Gréce, & par son éloquence & par sa faveur auprès de Marc-Auréle, si son discours fit quelque impression, ce ne fut que sur les habitans de Pergame, qui continuérent bien à se donner le titre de *premiers*, ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ, mais sans y ajoûter le nom de l'Asie, où l'on sçavoit assez qu'ils tennoient un des premiers rangs. Il n'en fut pas de même de Smyrne. Rien ne put la détacher du titre de *premiere de l'Asie*; & immédiatement après la mort de Marc-Auréle, elle fit frapper, en l'honneur de Commode, une médaille où on lit: CΜΥΡΝΑΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ACIAC.

Mais, l'ambition ou la diligence des Smyrnéens ne porta pas grand préjudice aux habitans d'Ephèse, qui, selon toutes les apparences, favorisés par Septime Sévère, frappérent deux médailles en son honneur, l'une avec la légende ordinaire; ΕΦΕCΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ACIAC; l'autre avec cette inscription détournée. ΖΕΥΣ ΕΦΕCΙΟC ΠΡΩΤΟC ACIAC; le Jupiter des Éphésiens est le premier de l'Asie.

Smyrne voulant renchérir sur les expressions d'Ephèse, fit frapper, en l'honneur de Caracalla, un médaillon, où elle ajoûta aux mots ΠΡΩΤΗ ACIAC, ceux-ci ΚΑΛΛΕΙ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΕΙ, pour marquer qu'elle étoit la premiére & la plus considérable ville de l'Asie, par sa grandeur & par sa beauté. Mais, ces termes affectés, loin de lui donner un nouvel avantage, furent regardés comme une restriction favorable aux Éphésiens, qui ne trouvérent rien de plus précis, pour assurer leur victoire, que l'inscription qu'ils mirent au revers d'une médaille de Macrin, ΕΦΕCΙΩΝ ΜΟΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ACIAC; ce qui veut dire; des Ephésiens, qui sont les seuls premiers de l'Asie.

M. de Boze ne seroit pas éloigné de croire qu'alors ce différend fut terminé à l'amiable, ou par quelque rescrit du Prince. Ce qui est vrai, c'est que depuis le regne de Macrin, jusqu'à celui de Claude le Gothique, après lequel les villes Grecques cessérent d'avoir des monnoies particulières, Smyrne ne prit plus que de tems en tems, le titre de première de l'Asie, & qu'Ephèse, contente de le prendre encore quelquefois, ne se dit plus la seule première. Cette attention réciproque de la part de deux villes, jusques-là si animées, n'a pu être que la suite d'un ordre supérieur, ou l'effet d'une reconciliation heureusement ménagée.

VI. Depuis l'empire d'Héraclius, les provinces de l'Asie mineure furent distribuées dans un nouvel ordre politique. Elles furent divisées en différens districts ou départemens, ΘΕΜΑΤΑ; & chaque district étoit gouverné par un officier, qui commandoit un corps de troupes destiné à la défense & à la sûreté des provinces. La Kétide & la ville d'Olba firent partie du thême ou district de Séleucie; le païs de Lalasside fut compris dans le district de Cibyrra.

La province d'Isaurie étoit anciennement soumise, pour le spirituel, au patriarche d'Antioche; mais, les Arabes Mahométans s'étant emparés de la Syrie & d'Antioche même, avant le milieu du septième siécle, & ensuite de la Cilicie, l'empereur Léon II soumit, à la jurisdiction du Patriarche de Constantinople, l'Isaurie qui avoit résisté aux armes des Infidéles. Cette province, défendue par ses montagnes & par la valeur de ses habitans, resta sous la domination des empereurs Grecs, jusqu'à l'invasion des Turcs Selgiukides, qui, dans le XI.e siécle se répandirent, de la Syrie & de la Perse, dans l'Asie mineure, & y établirent une puissante Dynastie, connue sous le nom de Sultans Selgiukides de Roum. Ces Princes, qui choisirent la ville d'Icone ou de Konia pour être la capitale de leur État, s'emparérent de l'Isaurie, de la Pisidie, & de la Pamphylie, & répandirent dans les montagnes une multitude de Turcs ou Turkmans, qui y subsistent encore aujourd'hui. Les Sultans de Konia furent dépouillés au quatorzième siécle par les Karamans, qui, au siécle suivant, furent obligés de céder aux armes victorieuses des Ottomans, auxquels appartiennent encore toute l'Asie mineure, sous le nom d'Anatolie.

Il ne sera pas inutile d'observer que le symbole ordinaire de l'Asie mineure, c'est celui qui la caractérise particulièrement sur les médailles d'Auguste, d'Antoine & de Cléopâtre. On y voit deux serpens à côté d'une colomne ou d'un autel.

VII. Suivant la Géographie moderne, c'est la partie la plus occidentale de la Turquie d'Asie. Elle s'étend depuis l'Euphrate, qui la sépare du côté du levant du Diarbékir & en partie de la Turcomanie, jusqu'à l'Archipel, à la mer de Marmora, & aux détroits de Gallipoli & de Constantinople, qui la divisent de l'Europe vers le couchant. Elle a au nord la mer noire, & au sud celle du levant, qui est une portion de la Méditerranée. Elle est située entre le 36 & le 42 dégré de latitude, & le 44 & le 63 de longitude, & peut avoir 250 lieues communes de France du levant au couchant, & 150 du midi au nord.

Ce vaste païs, autrefois si célebre & si florissant, n'est plus reconnoissable, depuis qu'il est sous la domination des Turcs. L'air y est tempéré, & communément sain, excepté sur les côtes, où la peste fait souvent de grands ravages; & il seroit très-fertile, s'il étoit cultivé. Mais, ses habitans, qui sont en partie Turcs, & en partie Chrétiens Grecs ou Arméniens, en négligent extrêmement la culture; les premiers, par la paresse qui leur est naturelle, & les autres, par la servitude dans laquelle ils gémissent; ensorte que les Turcs ont laissé presqu'entièrement détruire un si beau climat. En effet, les campagnes, à moitié incultes, ont perdu la plus grande partie de leurs habitans; & on ne trouve plus dans une région, qui a produit un si

grand nombre d'Hommes illustres, & où on voyoit des souverainetés & des monarchies, qui ont été si célebres, que quelques villes sans défense, un grand nombre de villages, de vieux châteaux à moitié détruits, & les ruines des divers monumens, qui ont fait l'admiration de l'antiquité ; ce qu'on doit attribuer principalement à la désolation que les troupes Turques, qui ne sont pas soudoyées, causent ordinairement dans les campagnes, lorsqu'elles y passent. Il faut néanmoins en excepter les côtes maritimes ou les échelles du levant, où il reste encore quelque commerce, qui y est même assez florissant.

Les habitans ne manqueroient pas de génie & d'esprit; & ils pourroient marcher sur les traces de ces anciens Asiatiques, qui ont fait tant d'honneur à la littérature & aux sciences. Mais, la constitution du gouvernement ne leur donne aucune émulation, & ils sont plongés dans une profonde ignorance. Ils sont d'ailleurs naturellement lâches; & de toutes les troupes du Grand-Seigneur, celles d'Asie sont les plus mauvaises.

Comme la liberté de conscience est permise dans les États du Grand-Seigneur, chacun y professe sa religion sans contrainte, en payant au Bacha un tribut, dont les François sont exempts. Outre les Chrétiens & les Turcs, il y a aussi beaucoup de Juifs dans la Natolie. Ils s'habillent tous, ainsi que les Chrétiens & les étrangers, à la manière des Turcs, excepté la coëffure qui est différente. Les femmes Grecques s'y mettent d'une façon fort propre & fort galante.

VIII. On divise aujourd'hui l'Asie mineure en quatre parties principales, par rapport aux quatre gouvernemens, ou Béglierbéglics, que les Turcs y ont établis ; sçavoir, 1.° La Natolie propre, qui comprend la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, la Paphlagonie, la Mysie, la Carie, l'Ionie & l'Éolide, avec une partie de la Galatie. Cette partie s'étend au couchant vers les côtes de l'Archipel ou mer Égée. 2.° L'Amasie, qui s'étend vers le Pont-Euxin au nord, & qui comprend l'autre partie de la Galatie, le Pont & la Cappadoce. 3.° La Caramanie, située au midi vers la Méditerranée, renferme la Cilicie, la Pamphylie & la Lycaonie. 4.° L'Aladuli, qui est au levant vers l'Euphrate. C'étoit autrefois l'Arménie mineure. Nous y ajoûterons une cinquième partie, qui comprend les Isles.

Guillaume de l'Isle, dans sa Carte de la Turquie d'Asie de l'an 1701, a suivi la division de l'Asie mineure, selon les quatre principales parties, que nous venons de nommer. M. d'Anvillle, dans son excellente Carte de la Turquie d'Asie de l'an 1751, ne la partage qu'en trois principales parties, qui sont 1.° L'Anatolie propre, qu'il appelle Anadoli. 2.° La Caramanie, qu'il nomme Karaman. 3.° Le Roum, dans lequel il comprend l'Amasie & l'Aladuli.

ASIE PROPREMENT DITE [L'], *Asia propriè dicta.* (*a*) C'étoit une partie de l'Asie mineure, à laquelle le nom d'Asie fut d'abord spécialement attribué. Elle eut ensuite l'honneur de le donner à toute l'Asie.

Les Auteurs modernes, qui font mention de l'Asie propre, ou proprement dite, ne paroissent pas s'accorder sur l'étendue qu'ils donnent à cette contrée. Voici celle que lui donne Ptolémée, & à laquelle nous croyons devoir nous en tenir.

L'Asie proprement dite, selon ce Géographe, étoit bornée au septentrion par la Bithynie; au couchant par la mer de la Propontide & de l'Hellespont, par la mer Égée, la mer Icarie & la mer Myrtoé; au midi par la mer de Rhodes; & à l'orient par la Lycie, la Pamphylie & la Galatie. Ptolémée lui adjuge ces provinces, la Mysie, l'Hellespont, la Propontide, la grande & la petite Phrygie, l'Éolide, l'Ionie, les païs situés sur les bords de la mer Icarie, la Carie le long de la mer Myrtoé, & la Doride.

Les montagnes les plus connues de l'Asie proprement dite, étoient le mont Ida, le mont Ciméon, le mont Temnus, le mont Didyme, le mont Sipylus, le mont Tmolus, le mont Mimas, le mont Misétis, le mont Mycale, le mont Cadmus, & le mont Phoenix.

Comme chacune des provinces, contenues dans l'Asie proprement dite, a son article particulier, il n'est pas nécessaire de nous étendre ici davantage. Mais, nous observerons, avant que de quitter cet article, qu'il est à propros de bien faire attention à cette division de l'Asie proprement dite, pour entendre certains endroits des anciens Auteurs. Il n'est pas rare que l'on connfonde l'Asie proprement dite avec l'Asie mineure, ou avec l'Asie en général. C'est une chose qu'il faut avoir soin d'éviter.

Pline est tombé dans cette erreur. En effet, Agrippa, selon lui, avoit divisé l'Asie proprement dite, en deux parties, dont l'une avoit pour bornes à l'orient la Phrygie & la Lycaonie, à l'occident la mer Égée, au midi la mer d'Égypte, & au septentrion la Paphlagonie. La longueur de cette partie étoit de quatre cens soixante - dix mille pas, & sa largeur de trois cens vingt mille. L'autre partie étoit bornée à l'orient par l'Arménie mineure; au couchant par la Phrygie, la Lycaonie & la Pamphylie; au septentrion par le royaume de Pont; & au midi par la mer de Pamphylie. Elle avoit cinq cens soixante-quinze mille pas de longueur, & trois cens vingt-cinq mille de largeur.

Cette division ne peut convenir qu'à l'Asie mineure, qui s'étendoit jusqu'à l'Arménie mineure. Elle ne conviendra jamais à l'Asie proprement dite.

ASIE PROCONSULAIRE [L'],

(*a*) Ptolem. L. V. c. 2. Plin. L. V. c. 27.

Asia Proconsularis. (*a*) Antiochus le Grand ayant été vaincu par les Romains à la bataille de Magnésie, fut dépouillé des États, qu'il possédoit en de-çà du mont Taurus. Les Romains cédérent à Eumène, roi de Pergame, leur allié, la Lydie, & plusieurs autres païs. Attale Philométor, l'un de ses successeurs, laissa par testament au peuple Romain ses États, qui, trois ans après sa mort, furent réduits en province. Cette province est connue dans l'Histoire, sous le nom d'Asie Proconsulaire. Elle étoit gouvernée par un Proconsul, au tems de la République, & même depuis, Auguste l'ayant cédée au Sénat dans le partage qu'il fit des provinces. L'Asie Proconsulaire étoit d'une grande étendue. Elle comprenoit la Lydie, la grande Phrygie, la Mysie, l'Éolide, l'Ionie, les Isles adjacentes & la Carie.

Cette province Proconsulaire ne paroît pas différer de l'Asie proprement dite. Aussi y en a-t-il qui n'en font qu'une seule & même province.

Les empereurs d'Orient divisérent l'Asie Proconsulaire en première & en seconde.

L'Asie Proconsulaire première avoit la ville d'Éphése pour métropole. Elle contenoit environ quarante-cinq villes épiscopales, la plûpart aujourd'hui ruinées.

Smyrne, que les Turcs nomment Ismir, étoit la métropole de l'Asie Proconsulaire seconde; & c'est encore aujourd'hui une des plus grandes, des plus riches, & des plus importantes villes du païs.

ASIE MAJEURE [L'], *Asia major.* (*b*) Cette partie de l'Asie comprenoit tous les païs, qui étoient au de-là de l'Asie mineure, soit au nord, soit à l'orient, ou au midi. On voit par-là que l'Asie majeure étoit d'une étendue immense. Elle avoit, du côté du midi, la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Babylonie, la Chaldée, l'Osroene, la Palmyrène, l'Adiabène, la Sitacène, la Susiane, la Cambadène, la Massabatène, la Perse, la Carmanie, la Gédrosie; du côté de l'orient, les Indes & tous les païs qui y sont renfermés, l'Arachosie, l'Arie, le Paropamise, la Bactriane, l'Hyrcanie, la Parthie, la Margiane, la Sogdiane; du côté du nord, les païs des Messagétes, l'Albanie, la Sarmatie & la Scythie Asiatiques, la Colchide, l'Ibérie, & quantité d'autres païs. L'Arménie majeure & la Médie, aussi bien que quelques autres provinces, étoient vers le centre. Il faut ajoûter, à l'énumération qu'on vient de faire, une multitude innombrable d'isles.

Presque toutes ces provinces étoient partagées par des montagnes; & quelques-unes avoient en outre de vastes déserts, tels que ceux de l'Arabie, de la Carmanie, de la Gédrosie & autres.

(*a*) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 117.

(*b*) Ptolem. L. V. *passim.* Carte pour L'expédit. d'Alex. par M. d'Anvill.

Il y avoit aussi des fleuves en grande quantité. Voici les plus remarquables, le Cyrus, l'Araxe, le Tigre, l'Euphrate, le Marde, le Choaspe, l'Araxe, le Zidéris, l'Ochus, l'Oxus, l'Arius, l'Élymandre, le Cophes, l'Indus, &c.

De toutes les provinces de l'Asie majeure, il y en a peu, qui n'aient pas un article particulier. Nous y renvoyons le Lecteur.

ASIE SUPÉRIEURE [L'], ET L'ASIE INFÉRIEURE, *Asia superior & Asia inferior.* (*a*) On trouve cette distinction de l'Asie dans Hérodote. Il paroît par la manière dont il parle de l'Asie supérieure, qu'elle répondoit à peu près à l'Asie majeure. Nous disons *à peu près*, parce qu'Hérodote étend son Asie supérieure dans l'Asie mineure, jusqu'au fleuve Halys, qu'il marque pour ses bornes. L'Asie inférieure ne devoit comprendre, en conséquence, que le reste des païs de l'Asie mineure, depuis l'Halys, jusqu'à la mer Égée.

ASIE, *Asia*, (*b*) nom d'une nymphe, qu'on a fait fille de l'Océan & de Téthys. Elle fut mariée à Japet, dont elle eut quatre fils, Hespérus, Atlas, Épiméthée & Prométhée. Cette nymphe donna son nom à l'une des quatre parties du monde.

ASIEL, *Asiel*, Ἀσιὴλ, (*c*) étoit pere de Saraïa, dont il est parlé au premier livre des Paralipomènes.

ASIÈS, *Asies*, autrement Asius, roi des Lydiens. *Voyez* Asius.

ASILO, *Asilo*, (*d*) sorte de grosses mouches. Les Romains, selon Virgile, leur donnoient le nom d'Asilo; & les Grecs celui d'Oestron, qui vient de οἶστρος. Au reste, οἶστρος veut dire proprement *tabanus*, un taon.

On trouvoit quantité de ces mouches dans les bois, qui bordoient le fleuve Silare, & autour du mont Alburne. La piquure en étoit dangereuse, & le bourdonnement terrible. Les troupeaux, qui en étoient effrayés, se dispersoient & s'enfuyoient au travers des forêts. L'air, les bois, & les rives du Tanagre, desséché dans son lit, retentissoient de leurs mugissemens. Tel est le portrait qu'en fait Virgile.

ASIMA, *ou* ASIMAH, (*e*) *Asima, Asimah*, fameuse divinité, que ceux d'Émath, transportés à Samarie, inventérent & adorérent. Les Rabbins disent, les uns qu'Asima avoit la figure d'un singe, les autres celle d'un agneau, les autres celle d'un bouc ou d'un satyre. Mais, il n'y a rien de certain là-dessus. Ceux, qui l'ont entendu d'un singe, semblent avoir eu égard au son du mot *sima*, qui a quelque rapport au Grec *simia*; mais, les Hébreux ont un autre terme pour signifier un singe. Au reste, & le singe & le bouc étoient des divinités adorées dans

(*a*) Herod. L. I. c. 72, 95, 177.
(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 23.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 35.
(*d*) Virg. Georg. L. III. v. 146. & seq.
(*e*) Reg. L. IV. c. 17. v. 30. Myth. par M. L'Abb. Ban. Tom. III. pag. 2, 101.

l'Égypte, & ailleurs dans l'Orient.

Quelques Rabbins se sont imaginés que le fameux Mardochée, oncle d'Esther, étoit l'auteur du Pentateuque Samaritain; qu'il le donna aux Perses du royaume d'Assuérus; que les Perses ayant reçu cet ouvrage dans leur bibliothéque, en effacérent le nom de Dieu, *Élohim*, qui se lit au commencement de la Génése, & y substituérent le nom d'Asima, leur fausse divinité. Cette accusation est certainement fausse, au témoignage de Dom Calmet, qui assure avoir vu des exemplaires manuscrits authentiques, & des imprimés du Pentateuque Samaritain, où le nom d'*Élohim* se lit de même que dans les exemplaires Hébreux des Juifs.

Un Critique, persuadé que les anciens Perses adoroient le feu, s'est imaginé qu'Asima signifioit cet élément, que les Samaritains avoient aussi adoré dans leur païs. Au lieu d'Asima, il voudroit lire *Aschita*, qu'il explique du feu du ciel, ou *Eschioma*, le feu journalier. Mais, si on veut trouver le feu dans Asima, il est plus naturel de dire *Esch-Schamaï*, le feu du ciel.

Ces peuples, comme on l'a déjà remarqué, étoient venus d'Émath, ou d'Émèse, ville de Syrie sur l'Oronte, où l'on dit qu'on adoroit le soleil, sous le nom d'*Élah-Gabalah*, d'où avoit été tiré celui de l'empereur Héliogabale. Ce dieu Élagabal étoit représenté sous la figure d'une grande pierre ronde par le bas, & qui, s'élevant en pointe insensiblement, se terminoit en figure conique, ou piramidale. Le culte de ce faux dieu devint célebre à Rome, depuis le regne d'Héliogabale, qui lui fit bâtir un temple superbe. On voyoit autour de ce temple plusieurs autels, sur lesquels on immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux & une multitude de moutons. On jettoit sur les autels beaucoup d'aromates & quantité d'excellent vin. Des chœurs de musiciens & de joueurs d'instrumens étoient placés autour de l'autel. Des femmes Phéniciennes dansoient en cercle, jouant des cymbales & des tympanons, en présence du Sénat & des chevaliers Romains. Tel étoit le culte, qu'Éliogabale faisoit rendre à son dieu, venu d'Émèse.

Pour revenir au nom d'Asima, on peut fort bien l'entendre du feu du ciel, ou du soleil, ainsi que nous l'avons dit, ou le tirer du Persan *Asuman*. C'est le nom d'un Ange, ou Génie, qui, selon la superstition des anciens Mages de Perse, préside à tout ce qui arrive le 27.e jour de chaque mois solaire de l'année Persanne, auquel on a donné, pour ce sujet, le nom de ce Génie. Les Mages croyent qu'Asuman est l'ange de mort, qui sépare les ames des corps. Les Perses appellent aussi le ciel Asuman & Suman, qui approche assez de l'Hébreu *Schamaim*.

ASINA, *Asina*, (a) surnom

(a) Horat. L. I. Epist. 13. v. 8.

que portoit le pere de Vinnius Asella, auquel Horace adresse la treizième épître du premier Livre.

ASINAIRES, *Asinaria*, fêtes des Syracusains. *Voyez* Asinarie.

ASINARE, *Asinarus*, (*a*) Ἀσίναρος, fleuve de Sicile, qui se jettoit dans la mer à l'orient de cette isle, au-dessus du fleuve Élorus.

Les Athéniens, sous la conduite de Nicias, faisant la guerre à ceux de Syracuse, essuyérent un fort grand échec, auprès du fleuve Asinare. Lorsqu'ils marchoient vers ce fleuve, ils avoient toujours à dos les ennemis, qui les accabloient de traits. Quand ils furent sur le bord du fleuve, les Syracusains les ayant joints, en précipitérent la plus grande partie dans le courant; les autres s'y étoient déjà jettés par l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand & le plus cruel carnage, ces pauvres malheureux étant massacrés sans miséricorde, pendant qu'ils buvoient. On y fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le général.

Après que les Syracusains eurent mis ensemble tous les prisonniers, qu'ils purent ramasser, ils décorérent des armes captives les plus beaux & les plus grands arbres, qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent comme des trophées; & se couronnant de chapeaux de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, & ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrérent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre, que les Grecs eussent jamais eue contre les Grecs, & remporté, par leur force & par leur valeur, une victoire très-signalée & très-complette.

Dès qu'ils furent entrés, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains & de leurs alliés. Là l'orateur Euryclès proposa ce décret: » Premièrement que le » jour que Nicias avoit été fait » prisonnier, seroit une fête so» lemnelle, où l'on ne feroit au» cune œuvre de ses mains, & » que l'on passeroit à faire des » sacrifices; que la fête seroit » appellée Asinarie, du nom du » fleuve sur le bord duquel ce » grand bonheur leur étoit arri» vé, le vingt-sixième jour du » mois appellé Carnéen, que les » Athéniens appellent Métagit» nion; quant aux prisonniers, » que les valets & tous les alliés » seroient vendus publiquement, » & que tous les Athéniens de » condition libre & tous les Sici» liens, qui avoient embrassé leur » parti, seroient mis en prison » dans les carrières, excepté les » deux généraux, que l'on feroit » mourir sans différer. « Les Syracusains reçurent ce décret avec applaudissement.

ASINARIE [la Fête], *Festum Asinarium*, Ἑορτὴ Ἀσιναρία. Il est parlé de cette Fête à l'article précédent. *Voyez* cet article.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 541. Thucyd. pag. 554.

ASINE, *Asine*, Ἀσίνη, (*a*) ville du Péloponnèse, située dans la Laconie, selon Xénophon. On doute cependant qu'il y ait eu autrefois une ville de ce nom dans le territoire des Lacédémoniens. Mais, comme il y en a eu une ainsi nommée dans l'Argolide, & une autre dans la Messénie, il est vraisemblable que Xénophon a voulu parler de l'une ou de l'autre, ou plutôt de la dernière, qu'il a attribuée à la Laconie, parce que les Lacédémoniens, dans le tems où il en parle, en étoient en effet les maîtres. *Voyez* les articles suivans.

ASINE, *Asine*, Ἀσίνη, (*b*) ville maritime du Péloponnèse, située dans l'Argolide. Du tems de Pausanias, elle étoit de la dépendance d'Argos; mais, ce n'étoit plus alors qu'un monceau de pierres, que l'on voyoit sur le bord de la mer; & voici ce qui en causa la destruction.

Les Lacédémoniens, sous la conduite de leur roi Nicandre, fils de Carillus, petit-fils de Polydecte, entrérent à main armée dans les états d'Argos. Les Asinéens, profitant de l'occasion se joignirent à eux, & tous ensemble ravagérent les terres des Argiens. Après cette expédition, les Lacédémoniens s'en retournérent chez eux; mais, les Argiens eurent leur tour. Car, se mettant aussi-tôt en campagne sous le commandement d'Ératus, leur roi, ils vinrent assiéger Asine. Les habitans se défendirent quelque tems, tuérent même de dessus leurs murailles un grand nombre d'Argiens & entr'autres Lysistrate l'un des plus distingués par sa valeur. Mais enfin, voyant l'ennemi maître des murs, ils s'embarquérent secrétement, avec leurs femmes & leurs enfans, & abandonnérent leur ville & leurs terres au vainqueur. Les Argiens rasérent la ville, & réunirent les terres au domaine d'Argos. Seulement, ils épargnérent le temple d'Apollon Pythaéus, auprès duquel ils enterrérent Lysistrate. *Voyez* Asinéens.

ASINE, *Asine*, Ἀσίνη, (*c*) autre ville maritime du Péloponnèse, située dans la Messénie. *Voyez* Asinéens.

On prétend qu'il y a eu une ville du nom d'Asine dans l'isle de Chypre, & une autre de même nom dans la Cilicie. On veut aussi qu'il y ait eu une isle de ce nom dans la Méditerranée vers les Sporades. Le golfe Messéniaque prenoit le nom d'Asine, de celui de la ville, qui étoit assise sur ses bords.

ASINÉENS, *Asinæi*, Ἀσιναῖοι, (*d*) peuples de Gréce, qui étoient anciennement voisins des Lycorites, & habitoient aux environs du mont Parnasse. Alors, on les appelloit Dryopes; nom qu'ils gardérent quelque tems, depuis leur retour dans le Péloponnèse, &

(*a*) Xenoph. pag. 618.

(*b*) Paus. pag. 154, 170, 281, 282. Strab. pag. 369, 373.

(*c*) Strab. pag. 359. Plin. L. IV. c. 5, 12.

(*d*) Paus. pag. 230, 242, 268, 281, 282. Strab. pag. 259, 260.

qui étoit celui de leur chef, lorsqu'ils furent transplantés hors de leur païs. Après trois générations, sous le regne de Phylas, vaincus dans un combat par Hercule, ils furent menés captifs à Delphes & présentés à Apollon; mais ensuite, Hercule, par ordre du dieu même, les conduisit dans le Péloponnèse, où ils occupérent Asine près d'Hermioné. Quelque tems après, chassés par les Argiens, ils habitérent dans la Messénie, un canton, qui leur fût donné par les Lacédémoniens. Enfin, les Messéniens revenus au Péloponnèse les y laissérent sans les inquiéter en aucune façon.

Les Asinéens convenoient qu'ils furent défaits par Hercule, & que leur ancienne ville du mont Parnasse fut prise; mais, ils nioient qu'ils eussent été traînés captifs aux pieds d'Apollon. Ils soûtenoient au contraire que, voyant Hercule maître de leurs remparts, ils se retirérent au haut du mont Parnasse; & qu'ensuite ayant passé par mer au Péloponnèse, ils s'étoient jettés entre les bras d'Eurysthée, qui, par haine pour Hercule, les reçut avec bonté, & leur donna Asine dans les états d'Argos. Ce sont, dit Pausanias, les seuls des Dryopes, qui, aujourd'hui, se fassent honneur de de leur origine, en cela bien différens des habitans de Styre dans l'Eubée; car ceux-ci, ajoûte Pausanias, quoique Dryopes & du nombre de ceux qui, parce qu'ils avoient leurs habitations hors des murs, ne combattirent point, ne veulent pas qu'on les appelle de ce nom. C'est ainsi que ceux de Delphes rougissoient de passer pour Phocéens.

Les Asinéens, au contraire, se souvenoient avec plaisir qu'ils étoient Dryopes; & ce qui en est une preuve bien convaincante, c'est que leurs temples les plus saints étoient faits comme ceux, qu'ils avoient autrefois au mont Parnasse; entr'autres deux, dont l'un étoit dédié à Apollon, l'autre à Dryops, avec une statue fort ancienne. Tous les ans, ils faisoient la fête de Dryops, & croyoient qu'il étoit fils d'Apollon. La ville qu'ils habitoient du tems de Pausanias, étoit sur le bord de la mer, comme étoit autrefois Asine dans l'Argolide. Elle n'étoit qu'à quarante stades de Colonis. D'Asine en Messénie jusqu'à Acrite, il y avoit une pareille distance. Acrite étoit une espèce de promontoire, qui avançoit dans la mer, vis-à-vis duquel étoit une isle déserte. Auprès de ce promontoire, les Asinéens avoient le port Phœnique, & les isles Œnusses, qui n'en étoient pas éloignées.

ASININE, *Asinines*, (a) nom d'un certain Persan, du tems de Darius. Il fut envoyé par ce Prince en apparence vers Atyziès, Satrape de Phrygie; mais, dans le fond, il avoit des ordres secrets de voir par occasion Alexandre Lynceste, & de lui promettre le royaume de Macédoine, & outre

(a) Freinf. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 11.

cela

cela mille talens d'or, s'il vouloit faire ce que l'on avoit résolu. C'étoit d'assassiner le roi Alexandre le Grand.

ASINIUS DENTON, *Asinius Dento*, (*a*) officier Romain, dont parle Cicéron dans une de ses lettres à Atticus. Il étoit premier capitaine d'une cohorte, & issu d'une famille distinguée. Il perdit la vie dans une action, qui se donna en Syrie.

ASINIUS [HÉRIUS], *Herius Asinius*, (*b*) étoit l'un des principaux commandans des alliés, à une journée, où Sylla fit un grand carnage des Marses, l'an de Rome 662, & avant J. C. 90. La victoire, que remporta Sylla en cette occasion, avoit été commencée par Marius. Hérius Asinius périt dans le combat. On croit qu'il étoit grand-pere d'Asinius Pollion, dont il est parlé dans l'article suivant.

ASINIUS [C. ASINIUS POLLION], *C. Asinius Pollio*, (*c*) vraisemblablement petit-fils de Hérius Asinius, s'est rendu célebre autant par la variété de ses connoissances, que par ses exploits militaires.

Attaché d'abord au parti de César, il l'accompagna dans plusieurs de ses expéditions. Ce Prince, un jour qu'il étoit près de passer le Rubicon, s'étant arrêté, dit, en se tournant vers C. Asinius Pollion & ses autres amis: » Nous pouvons encore revenir » sur nos pas. Mais, si nous passons ce ponceau, il faudra pousser l'entreprise jusqu'au bout » par la force des armes. « C. Asinius Pollion donna sur tout des preuves de sa valeur à la bataille de Pharsale, où il combattit courageusement pour celui, dont il avoit embrassé les intérêts.

A la mort de César, vers l'an 44 avant J. C. il étoit proconsul de l'Espagne ultérieure. La distance des lieux l'empêcha de prendre part à ce qui se passa en cette occasion. Tout se décida sans lui; & pour ne pas se perdre inutilement, quoiqu'anciennement attaché au parti de César, il se crut obligé de suivre les drapeaux de Marc-Antoine.

L'année suivante, il eut la satisfaction de se voir désigné Consul; mais, cette satisfaction fut troublée par la peine qu'il dut avoir de la proscription de L. Quintius son beau-pere. Son consulat ne tomba pas l'année qui suivit. Il ne fut revêtu de cette dignité, que l'an 40 avant J. C., & il eut pour collégue Cn. Do-

(*a*) Cicer. ad. Attic. L. V. Epist. 20.

(*b*) Crév. Hist. Rom. Tom. V. pag. 513.

(*c*) Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 31, 32, 33. Plut. Tom. I. pag. 657, 919. Suid. Tom. I. pag. 456. Horat. L. II. Ode. I. v. 9. *& seq*, L. I. Satyr. X. v. 42, 43. Virg. Eclog. III. v. 86. *& seq*. Plin. Sub finem Lib. I. L. VII. c. 30. L. XXXV. c. 2. L. XXXVI. c. 5. Tacit. Annal. L. I. c. 12. L. III. c. 75. L. IV. c. 34. L. XI. c. 6, 7. Vell. Paterc. L. II. *Passim*. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 173. Hist. Rom. Tom. V. pag. 513. Tom. VII. pag. 364, 492. Tom. VIII. pag. 128, 197, 291. *& suiv*. Crév. Hist. des Emp. T. I. pag. 208. *& suiv*. Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 38, 40.

mitius Calvinus, qui avoit déjà été consul une fois. On remarque ici que le changement arrivé dans le gouvernement se manifestoit de plus en plus, en ce que nos deux Consuls n'eurent presque aucune part aux affaires publiques. Décorés d'un titre autrefois si grand, ils ne parurent tout au plus qu'en second dans tous les événemens de leur magistrature. Ils furent même obligés par les Triumvirs, après avoir joui de cette vaine décoration pendant un tems, de céder la place à d'autres, à qui l'on vouloit procurer une pareille illustration. Leurs successeurs furent L. Cornélius Balbus, & P. Canidius Crassus, amis, l'un d'Octavien, l'autre d'Antoine. Ce qui me paroît de plus digne d'attention dans le consulat de C. Asinius Pollion, c'est la part qu'il prit au traité de paix, qui fut conclu cette année entre Octavien & Antoine. C. Asinius Pollion stipula pour le dernier, & Mécène pour l'autre. Il y eut encore un ami commun & sur-arbitre; c'étoit Cocceius.

C. Asinius Pollion, au sortir du consulat, fut envoyé par Antoine faire la guerre aux Parthiniens, peuples d'Illyrie, qui avoient témoigné beaucoup d'attachement pour Brutus. Il prit la ville de Salones, & fit d'autres exploits, qui lui méritérent le triomphe. Depuis ce tems-là, il ne s'intéressa plus en aucune façon aux affaires d'Antoine. Trop fier pour faire sa cour à Cléopâtre, & trop grave pour se prêter à ses folâtres amusemens, il demeura toujours en Italie. Et lors de la querelle, qui éclata entre Antoine & Octavien, l'an 32 avant J. C., il ne se crut pas obligé de prendre parti pour le premier; mais, il jugea aussi qu'il lui seroit indécent de porter les armes contre un ancien ami & bienfaiteur. Il demeura neutre; & lorsqu'Octavien lui proposa de l'accompagner à la guerre, il le refusa. *J'ai plus fait pour Antoine*, dit-il, *que je n'ai reçu de lui; mais, ses bienfaits à mon égard sont plus connus. J'attendrai l'événement, & je serai la proie du vainqueur.* Il paroît néanmoins qu'Octavien, devenu maître de l'empire par la défaite d'Antoine, accorda ses bonnes graces à C. Asinius Pollion. Tacite & Sénéque témoignent qu'il eut beaucoup de part dans la familiarité de ce Prince.

Quelque gloire que C. Asinius Pollion se soit acquise par les armes, son amour pour les Lettres lui en a encore acquis davantage. La variété des talens de l'esprit, qu'il réunissoit tous en un dégré éminent, lui assure, bien plus solidement que tous ses exploits militaires, un rang honorable entre les Hommes illustres. Orateur, poëte, historien, il réussissoit dans tous les genres. Il protégea dans les autres le goût pour les arts, qu'il cultivoit lui-même avec succès. Virgile, maintenu dans la possession du champ paternel, & produit par lui auprès d'Octavien, en est la preuve. C. Asinius Pollion avoit de grandes vues; & il a la gloire d'avoir le premier

consacré aux Lettres une bibliothéque publique. Il y plaça les statues des plus doctes Personnages de l'antiquité. Varron fut le seul des vivans à qui il fit cet honneur.

Il avoit écrit une histoire en dix-sept Livres, au rapport de Suidas. Il avoit aussi laissé des oraisons & des tragédies, selon Horace. Celui-ci parle plus d'une fois de C. Asinius Pollion.

Paulùm severæ musa tragœdiæ
Desit theatris; mox, ubi publicas
Res ordinâris, grande munus
Cecropio repetes cothurno,
Insigne mœstis præsidium reis,
Et consulenti, Pollio, curiæ;
Cui laurus æternos honores
Dalmatico peperit triumpho.

Virgile en fait aussi mention avec éloge :

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.
Pierides, vitulam Lectori pascite vestro.
Pollio & ipse facit nova carmina. Pascite taurum,
Jam cornu petat, & pedibus qui spargat arenam.
Qui te, Pollio, amat, veniat quò te quoque gaudet.
Mella fluant illi; ferat & rubus asper amomum.

C. Asinius Pollion se distingua par la constance de son amitié pour l'historien Timagène. Il est vrai qu'ils se brouillérent pendant quelque tems; mais, Auguste lui-même voulut bien être le médiateur de la paix, & les réconcilier.

Après un trait d'emportement contre ce Prince, Timagène se retira chez son ami. Auguste ne fit pas un crime à C. Asinius Pollion d'avoir retiré chez lui son ennemi. Il se contenta de lui dire qu'il nourrissoit un serpent. *Mais, jouissez, mon cher Pollion*, ajoûta-t-il, en refusant d'écouter ses excuses, *jouissez du plaisir d'avoir chez vous un pareil ami.* C. Asinius Pollion n'étoit pas cependant assez mauvais courtisan pour ne pas offrir à l'Empereur de renvoyer Timagène, quelqu'amitié qu'il témoignât pour lui. *Si vous l'ordonnez, César*, dit-il à Auguste, *je lui défendrai ma maison.* Ce Prince lui représenta qu'il ne lui convenoit pas de faire un semblable commandement, après les avoir reconciliés, dans le tems qu'ils étoient ennemis.

Le même Prince ayant, dans une autre occasion, écrit contre lui des vers fescennins: *Je me donnerai bien de garde*, dit-il, *d'y répondre. Il n'est pas sûr d'écrire contre un homme, qui peut nous proscrire.*

C. Asinius Pollion étoit le même dans toutes les parties de sa conduite. Auguste ayant sçu qu'il avoit donné un grand repas, dans le tems que la mort du jeune Caius César étoit toute récente, lui écrivit pour s'en plaindre en ami. » Vous sçavez, lui disoit-il, » quelle part vous avez dans mon » amitié, & je m'étonne que vous » en preniez si peu à mon afflic-

» tion. « C. Asinius Pollion lui répondit : » J'ai soupé en compa-» gnie, le jour même que je » perdis mon fils Hérius. Qui » sera en droit d'exiger une plus » grande douleur d'un ami, que » d'un pere ? «

Ce fait allégué étoit vrai. Ame forte & vigoureuse, il luttoit contre les disgraces du sort. Quatre jours après la mort de son fils, il prononça une déclamation, selon l'usage qu'il pratiquoit. On remarqua qu'il animoit encore, plus que de coûtume, & son geste & le ton de sa voix. On sentoit l'effort qu'il faisoit sur lui-même, pour vaincre un sentiment qui le pénétroit, mais dont il se rendoit maître. Cette fermeté de courage est assurément louable. La dureté & la hauteur, qu'il poussoit dans certaines occasions jusqu'à l'excès, avoient besoin d'être compensées par les talens, qu'il possédoit d'ailleurs.

On convient que quoique C. Asinius Pollion se soit distingué dans tous les genres de littérature, c'est cependant, comme orateur, qu'il a sur tout brillé, & il a été mis au nombre des excellens modeles, qu'a fourni le bon siécle de l'éloquence Latine. Il s'y exerçoit avec beaucoup de soin. Il déclamoit souvent ; & il fut même le premier, qui institua l'usage des déclamations publiques prononcées devant un auditoire. Il y gardoit néanmoins la décence de son rang ; & laissant aux Rhéteurs de profession le faste d'attirer à leurs déclamations un concours nombreux de toutes sortes de personnes, il se contentoit d'inviter aux siennes un petit nombre d'amis.

Sénéque le pere l'accuse de jalousie contre la gloire de Cicéron, & d'un penchant malin à le décrier. Cependant, C. Asinius Pollion lui rendoit justice dans ses histoires, dont Sénéque lui-même nous a conservé un fragment, très-honorable à la mémoire de ce grand homme. Il est vrai qu'il ne souffroit pas volontiers que, pour élever Cicéron, on déprimât les autres orateurs ; & en cela, il n'avoit pas tort. Un certain Sextilius Héna, récitant dans la maison de Messala un poëme de sa composition sur la mort de Cicéron, commença par ce vers :

Deflendus Cicero est, Latiæque silentia linguæ.

c'est-à-dire, je vais déplorer la mort de Cicéron, & le silence où s'est vu réduite l'éloquence Latine. C. Asinius Pollion, qui étoit présent, se leva brusquement, & adressant la parole à Messala, non moins célebre orateur que lui : *Vous êtes le maître*, lui dit-il, *de faire dans votre maison, ce qui vous plaît. Mais, pour moi, je n'entendrai pas un homme auprès de qui je passe pour muet.* Et tout de suite il s'en alla.

On a remarqué que jamais C. Asinius Pollion ne travailla après la dixiéme heure du jour. Ce terme venu, nulle étude, nulle affaire ne le retenoit. Il ne lisoit pas même les lettres, qu'on lui apportoit alors, de peur d'y trouver la matière de quelque contention d'esprit. Les deux heures, qui lui

restoient jusqu'au coucher du soleil, & celles qui commençoient la nuit, avoient leur destination fixe & invariable ; & elles étoient employées à le délasser de la fatigue du jour. Il laissa un fils illustre, C. Asinius Gallus, qui, par son éloquence & par l'éclat dans lequel il vécut, soutint la gloire de son pere, & en conserva aussi la fierté.

C. Asinius Pollion mourut à sa maison de campagne de Tuscule, âgé de quatre-vingts ans, l'an de Rome 755, & de J. C. 4. Il nous reste de lui quelques lettres à Cicéron, qu'on trouve au dixième Livre des lettres de ce dernier à ses amis.

ASINIUS [C. ASINIUS GALLUS], *C. Asinius Gallus*, (*a*) fils de C. Asinius Pollion, fut élevé au consulat avec C. Marcius Censorinus, l'an de Rome 744, & avant J. C. 8. Environ six ans après ; c'est-à-dire, après la mort d'Auguste, Tibère, par une modestie feinte & dissimulée, refusoit de se charger du gouvernement de l'empire. Pendant que les Sénateurs lui faisoient les dernières instances, il lui échappa de dire que comme d'un côté il ne se sentoit pas assez fort pour se charger de l'empire entier, d'un autre il tâcheroit de bien gouverner la portion, qu'on lui avoit confiée. » Seigneur, lui dit alors » C. Asinius Gallus, dites-nous » de grace quelle est la partie, » dont vous voulez bien vous » charger ? « Tibère, surpris d'une question à laquelle il ne s'attendoit pas, demeura quelque tems dans le silence. S'étant remis, il répondit qu'il croiroit pécher contre les régles de la bienséance, s'il choisissoit sa part, en rejettant toutes les autres, d'un fardeau, dont il aimeroit beaucoup mieux qu'on le délivrât entièrement. » Si je vous ai fait cette demande, reprit C. Asinius Gallus, » qui avoit lu sur son visage les » marques de son dépit, ce n'a pas » été pour séparer des choses, » qu'on ne peut désunir, mais » pour vous faire avouer à vous-» même que comme la Républi-» que n'a qu'un corps, aussi n'a-» t-elle besoin que d'une ame » pour la conduire. «

Il s'étendit ensuite sur les louanges d'Auguste, & rappella à Tibère lui-même le souvenir de ses victoires & de la sagesse avec laquelle il s'étoit conduit en tems de paix, pendant un si grand nombre d'années. Mais, par ses précautions flatteuses, il n'appaisa pas le courroux de l'Empereur, à qui il étoit odieux depuis long-tems, parce qu'ayant épousé Vipsania, fille d'Agrippa, & la première femme de Tibère, il sembloit porter ses vues plus haut, qu'il ne convenoit à un simple particulier, sans parler de la fierté & de la hauteur, qu'il avoit héritées de son pere, C. Asinius Pollion. Ajoûtez à cela qu'un mot d'Auguste ne contribuoit pas peu à le

(*a*) Tacit. Annal. L. I. c. 8, 12, 13, 76, 77. L. II. c. 32. *& seq.* L. III. c. 11. L. IV. c. 20, 30, 71. L. VI. c. 23, 25. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 154, 211, 286. *& suiv.*

rendre suspect à Tibère ; car, dans ses divers entretiens, faisant passer en revue ceux, qui pourroient avoir quelques prétentions à l'empire, il avoit nommé, entre autres, C. Asinius Gallus, comme un homme, qui en étoit fort avide, mais incapable,

L'année suivante, le Tibre, enflé par des pluies continuelles, inonda les quartiers les plus bas de la ville, & emporta, en se retirant, un grand nombre d'édifices, dont les ruines écraférent la plûpart de leurs habitans. C. Asinius Gallus fut d'avis qu'on consultât là-dessus les livres de la Sibylle; mais, Tibère s'y opposa, voulant cacher au peuple les mystéres de la religion, aussi bien que ceux du gouvernement.

Dans une assemblée tenue l'année qui suivit cet événement, deux Sénateurs ayant parlé fortement contre le luxe, qui s'étoit introduit à Rome, C. Asinius Gallus fut d'un avis contraire, & soûtint que les richesses de chaque citoyen s'étoient augmentées, à mesure que l'empire avoit pris de nouveaux accroissemens, & que ce changement en mieux n'étoit point nouveau, puisqu'il étoit arrivé de tout tems dans les États; que les Fabricius avoient été moins opulens que les Scipions; mais, que les uns & les autres s'étoient conformés à l'état présent de la République, dont la pauvreté, dans les premiers siécles, & la magnificence dans les siécles suivans, avoient été imitées par les particuliers; que le trop & le trop peu, à l'égard des domestiques, de l'argenterie, des habits, & des meubles, devoit se régler sur le rang & la fortune de chacun; que si on avoit distingué le revenu & le train des Sénateurs & des Chevaliers, d'avec celui des autres citoyens, ce n'étoit pas que les hommes fussent différens de leur nature, mais afin que ceux dont les rangs étoient plus éminens, & les travaux plus pénibles, l'emportassent aussi sur les autres par l'éclat de leur vie, & pussent se procurer des divertissemens, qui contribuassent au soulagement de leurs esprits, & à la santé de leurs corps; à moins qu'on ne voulût laisser aux plus illustres citoyens les travaux & les périls du gouvernement, & les priver des plaisirs & des distinctions, qui en étoient l'adoucissement & la récompense.

C. Asinius Gallus, en représentant, sous des noms honnêtes, les vices du siécle, qu'il étoit obligé d'avouer, attira aisément à son avis des auditeurs, qui ne pouvoient les condamner, sans se condamner eux-mêmes; outre que Tibère avoit ajoûté que les conjonctures présentes n'étoient pas convenables à une réforme; & que si la corruption des mœurs alloit plus loin, il auroit soin de les corriger.

Peu après, l'Empereur ayant dit qu'il feroit quelque tems sans venir au Sénat, Cn. Pison prétendit qu'on ne devoit pas moins y traiter les affaires courantes, & que rien ne feroit plus d'honneur à la République, que le zéle & l'émulation, qui porteroient les Sénateurs & les Chevaliers à s'ac-

quitter à l'envi de leurs fonctions en l'absence du Prince. Alors, C. Asinius Gallus voyant que Pison, en parlant le premier, lui avoit enlevé l'honneur d'opiner avec liberté, prit le contre-pied, & prétendit qu'on ne pouvoit décider les affaires importantes, d'une manière éclatante & convenable à la dignité du peuple Romain, qu'en la présence & sous les yeux de César; qu'il falloit donc différer jusqu'à son retour, à régler les contestations des provinciaux, qui étoient venus en foule à Rome. L'Empereur, témoin de cette contestation, ne s'expliqua point; ce qui fit qu'elle dura plus long-tems. On prit enfin le parti d'attendre.

C. Asinius Gallus fut encore d'un autre sentiment, où il eut César lui-même pour adversaire; car, il fut d'avis qu'on choisît tout d'un coup des magistrats pour cinq ans; que les lieutenans des légions, qui n'avoient point encore passé par la Préture, fussent dès-lors nommés à cette charge; & que le Prince désignât douze candidats pour chaque année. Il n'y avoit personne qui ne vît que ce sentiment tendoit à affoiblir l'autorité du souverain. Cependant, Tibère supposant que cette nouveauté étendoit son pouvoir, répondit qu'il se feroit un scrupule de choisir un si grand nombre de sujets pour tant de tems, & par la même raison, de rejetter si loin les autres prétendans, dont on avoit bien de la peine à éviter le mécontentement, quand on ne différoit leurs espérances que d'une année.

C. Asinius Gallus étoit beau-frere d'Agrippine, mere de Néron. La ruine de cette Princesse entraîna celle de son beau-frere. L'Empereur avoit conçu contre lui une haine aussi violente qu'injuste. Il se satisfit enfin par un traitement également plein de perfidie & d'inhumanité. C. Asinius Gallus ayant été député par le Sénat vers l'Empereur, sans que nous puissions dire à quel sujet, Tibère prit précisément ce tems, pour écrire au Sénat contre lui; ensorte que, par l'aventure du monde la plus étrange, dans le même moment où C. Asinius Gallus recevoit du Prince toute sorte d'accueil à Caprées, & mangeoit à sa table, le Sénat le condamnoit à Rome, & faisoit partir un préteur pour l'arrêter & le conduire au supplice. Lorsqu'il fut instruit de l'arrêt rendu contre lui, il voulut se tuer. Tibère l'en empêcha, non par pitié, mais pour prolonger ses souffrances & sa misére. Il ordonna qu'on le remenât à la ville, & qu'il y fût gardé dans la maison de l'un des consuls en charge, jusqu'à ce que lui-même revînt à Rome. Ce terme n'arriva point, parce que Tibère ne rentra jamais dans Rome. Ainsi, la prison de C. Asinius Gallus dura plusieurs années, qu'il passa sans avoir, ni un ami, ni un domestique auprès de lui, sans parler à personne, sans voir qui que ce soit, sinon lorsqu'on le forçoit de prendre de la nourriture; & cette nourriture n'étoit capable, ni de lui faire aucun plaisir, ni de lui donner aucune force. On ne lui apportoit précisément que ce qu'il

falloit pour l'empêcher de mourir. Il se seroit estimé heureux d'avoir le sort d'un certain Syriacus, qui, accusé d'être de ses amis, fut mis à mort pour ce seul crime.

Enfin, après avoir passé trois années dans cette triste situation, il mourut l'an de Rome 784, & de J. C. 33. Tacite assure que sa mort fut causée par la faim. Cet Auteur doute seulement si elle fut volontaire ou forcée. Il est aisé de croire que la langueur, causée par une nourriture mauvaise & en petite quantité, ait conduit naturellement un vieillard au tombeau. On demanda à Tibère, s'il consentoit qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture ; & il ne rougit pas de le permettre, se plaignant même de l'accident, qui avoit emporté l'accusé avant qu'on eût eu le tems de le convaincre ; comme si l'espace de trois ans n'eût pas été suffisant pour instruire le procès d'un des plus illustres membres du Sénat.

On attribue quelques ouvrages à C. Asinius Gallus, & entr'autres, un dans lequel il comparoit C. Asinius Pollion, son pere, à Cicéron, sur lequel il lui adjugeoit la préférence. Selon Suétone, l'empereur Claude fit une réponse à cet ouvrage. C. Asinius Gallus étoit aussi poëte.

ASINIUS SALONINUS, *Asinius Saloninus*, (*a*) fils de C. Asinius Gallus & de Vipsania, petit-fils de M. Agrippa & de C. Asinius Pollion, & frere de Drusus. Il avoit été destiné pour époux à l'une des petites-filles de Tibère ; mais, il vint à mourir l'an de Rome 773, & de J. C. 22.

Quelques-uns sont embarrassés de sçavoir comment cet Asinius Saloninus étoit frere de Drusus. Le voici : Tibère avoit épousé Vipsania, dont il avoit eu Drusus. Ce Prince l'ayant ensuite répudiée, elle se maria au pere d'Asinius Saloninus, dont elle eut un grand nombre de fils, qui sont nommés en différens endroits de Tacite. On peut appliquer cette réflexion à l'article suivant.

ASINIUS GALLUS, *Asinius Gallus*, (*b*) autre fils de C. Asinius Gallus & de Vipsania, petit-fils de M. Agrippa & de C. Asinius Pollion, & frere de Drusus fils de Tibère. Il trama une conspiration pour s'élever à l'empire. Nuls esprits ne sont plus sujets à s'enfler de l'orgueil de leur naissance, que ceux qui n'ont aucun mérite. Petit, mal fait de corps, sans esprit, sans aucun talent, Asinius Gallus comptoit que tout étoit dû aux grands noms de sa race ; & sans avoir, ni forces, ni argent, il s'imaginoit que, dès qu'il donneroit le signal, les citoyens s'empresseroient de se ranger autour de lui, & de le reconnoître pour Empereur. L'affaire ayant été découverte, sa folie le sauva. Une entreprise si mal concertée parut l'effet d'un esprit dérangé. On le méprisa trop pour le punir du dernier supplice, & Claude se contenta de l'envoyer en exil.

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 75.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 152.

ASINIUS,

ASINIUS POLLION, *Asinius Pollio*, (*a*) orateur originaire de Tralles, vivoit du tems d'Auguste. On remarque que ce Prince se plaisoit à l'entendre disputer avec Timagène, qui enseignoit la Rhétorique à Rome. Ce fut Asinius Pollion, qui succéda à ce maître d'éloquence.

ASINIUS, *Asinius*, (*b*) jeune homme de Larina, duquel il est question dans l'oraison de Cicéron pour A. Cluentius. Il fut assassiné par un certain Aiulius, qui étoit un homme fort pauvre & perdu de débauches.

ASINIUS, *Asinius*, (*c*) certain Sénateur, dont parle Cicéron dans sa treizième Philippique.

ASINIUS, *Asinius*. (*d*) Catulle parle d'un certain Asinius, & voici à quelle occasion: Longtems après le siécle d'Auguste, ce n'étoit point encore la mode que l'on fournît des serviettes aux convives. Chacun en apportoit de chez soi.

Catulle se plaint de ce qu'Asinius avoit emporté la sienne, & le menace de le diffamer par ses vers, s'il ne la lui renvoie promptement:

Marrucine Asini, *manu sinistra*

Non bellè uteris in joco atque vino.

Tollis lintea negligentiorum.

Et plus bas:

Quarè aut Hendecasyllabos trecentos

Expecta, aut mihi linteum remitte.

ASINIUS [C.], *C. Asinius*, (*e*) consul avec C. Antistius, l'an de Rome 774, & de J. C. 23. Cette année fut la neuvième du regne de Tibère.

ASINIUS (*f*) [M. ASINIUS AGRIPPA], *M. Asinius Agrippa*, consul l'an de Rome 776, & de J. C. 25, avec Cossus Cornélius Lentulus. Il mourut l'année, qui suivit celle de son consulat. Tacite dit qu'il étoit d'une famille illustre, quoique moderne, & qu'il n'avoit pas dégénéré de la vertu de ses peres.

ASINIUS (*g*) [M. ASINIUS MARCELLUS], *M. Asinius Marcellus*, consul l'an de Rome 805, & de J. C. 54, avec M. Acilius Aviola. Sous leur consulat, on reconnut, à plusieurs prodiges, qu'il alloit arriver quelque révolution fâcheuse; car, le feu du ciel tomba sur les enseignes & sur les tentes des soldats. Un essain d'abeilles vint se percher sur le faîte du capitole. Des femmes accouchérent d'enfans, qui avoient les deux sexes; & une truie fit un petit, qui avoit les griffes d'épervier. On mettoit encore au nom-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. Tom. XIII. pag. 38, 40.
(*b*) Cicer. Orat. pro. A. Cluent c. 26. *& seq.*
(*c*) Cicer. Philip. 13. c. 366.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 340.
(*e*) Tacit. Annal. L. IV. c. 1.
(*f*) Tacit. Annal. L. IV. c. 34, 61.
(*g*) Tacit. Annal. L. XII. c. 64. L. XIV. c. 40. Crév. Hist. des Emp. Tom. II, pag. 239, 246.

bre des pronoftics funeſtes, la mort d'un magiſtrat de chaque eſpèce ; car, en peu de mois, la République perdit un Queſteur, un Édile, un Tribun, un Préteur & un Conſul.

Sept ans après ſon conſulat, M. Aſinius Marcellus s'étant aſſocié à Valérius Fabianus, qui avoit fabriqué un faux teſtament, le ſigna, auſſi bien que pluſieurs autres. Il ne paſſoit pas cependant pour mal-honnête homme, ſi ce n'eſt que regardant la peuvrèté comme le plus grand des maux, il portoit dans ſon cœur le principe de tous les crimes. L'impoſture ayant été découverte, tous les coupables furent punis, ſuivant les loix. Pour ce qui eſt de Marcellus, la gloire de ſes Ancêtres & les prieres de l'Empereur lui ſauvérent plutôt la peine que l'ignominie. Il avoit pour biſayeul le célebre C. Aſinius Pollion.

ASINIUS [L. ASINIUS GALLUS], *L. Aſinius Gallus*, (a) couſul avec P. Marius, l'an de Rome 813, & de J. C. 62.

ASINIUS POLLION, *Aſinius Pollio*, (b) colonel d'un régiment d'infanterie, & un des plus intimes amis d'Albinus. Cet Officier eut le malheur d'être maſſacré avec Feſtus & Scipion, tous deux préfets des cohortes, vers l'an de Rome 821.

ASINIUS CAPITO, *Aſinius Capito*, grammairien très-habile, qui avoit fait un Livre de lettres.

ASINIUS QUADRATUS, *Aſinius Quadratus*, hiſtorien qui vivoit dans le troiſième ſiécle ſous l'empire de Philippe. Il écrivit en Grec une hiſtoire Romaine en quinze Livres, qu'il intitula *Millenaire*, parce qu'elle contenoit l'hiſtoire Romaine, juſqu'à l'an 1000 de la fondation de Rome, qu'on célébra ſous les Philippes. Il avoit auſſi écrit l'hiſtoire des Parthes en pluſieurs Livres.

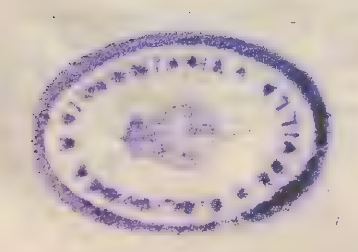
(a) Tacit. Annal. L. XIV. c. 48.

(b) Tacit. Hiſt. L. II. c. 59.

Fin du quatrième Volume.

FAUTE A CORRIGER.

Pag. 423. *col.* 1. *lig.* 4. ſon fils Xerxès, *liſez* ſon mari.










212
DICTIONNAI
DES AUT
CLASSIQ
TOM IV
4



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm